

3 1761 11650407 7



Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761116504077>



First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Friday, March 30, 2007

Issue No. 22
Forty-fifth and forty-sixth
meetings on:
Rural poverty in Canada

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

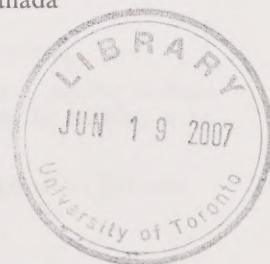
Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le vendredi 30 mars 2007

Fascicule n° 22
Quarante-cinquième et quarante-sixième
réunions concernant :
La pauvreté rurale au Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)



THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Biron	Losier-Cool
Callbeck	Mahovlich
* Hervieux-Payette, P.C.	Mercer
(or Tardif)	Oliver
* LeBreton, P.C.	Segal
(or Comeau)	St. Germain, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Peterson substituted for that of the Honourable Senator Milne (*March 29, 2007*).

The name of the Honourable Senator Losier-Cool substituted for that of the Honourable Senator Peterson (*March 30, 2007*).

The name of the Honourable Senator St. Germain, P.C., substituted for that of the Honourable Senator Eyton (*March 30, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson
et

Les honorables sénateurs :

Biron	Losier-Cool
Callbeck	Mahovlich
* Hervieux-Payette, C.P.	Mercer
(ou Tardif)	Oliver
* LeBreton, C.P.	Segal
(ou Comeau)	St. Germain, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Peterson est substitué à celui de l'honorable sénateur Milne (*le 29 mars 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Losier-Cool est substitué à celui de l'honorable sénateur Peterson (*le 30 mars 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur St. Germain, C.P., est substitué à celui de l'honorable sénateur Eyton (*le 30 mars 2007*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

ATHENS, ONTARIO, Friday, March 30, 2007
(58)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 9 a.m., this day, in the Joshua Bates Centre, 2nd Floor, in Athens, Ontario, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Losier-Cool, Mercer and Segal (5).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Loaves and Fishes:

Irene Selkirk, Administrator.

Country Roads Community Health Centre:

Jen Bergman, Health Promoter;

Sue MacLatchie, Vice-Chair, Board.

Leeds, Grenville and Lanark District Health Unit:

Dianne Oickle, Registered Dietician and Public Health Nutritionist.

United Way of Leeds and Grenville:

Judy Baril, Executive Director.

Perth Connections, Lanark Health and Community Services:

Sandy Prentice, Home Visitor and Playgroup Organizer, Community Action Program for Children.

Salvation Army — Brockville:

Randy Gatza, Community and Family Services Officer.

Ontario Federation of Agriculture:

Geri Kamenz, President and Chairman of the Board;

Adrian Wynands, President, Grenville Federation of Agriculture, and Regional Director, Ontario Federation of Agriculture;

Bill French, President, Leeds Federation of Agriculture.

As individuals:

Yuergen Beck;

Jane Monaghan.

PROCÈS-VERBAUX

ATHENS, ONTARIO, le vendredi 30 mars 2007
(58)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 9 heures, au 2^e étage du centre Joshua Bates, à Athens, en Ontario, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Losier-Cool, Mercer et Segal (5).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Loaves and Fishes :

Irene Selkirk, administratrice.

Centre de santé communautaire de Country Roads :

Jen Bergman, promotrice de la santé;

Sue MacLatchie, vice-présidente du conseil.

Circonscription sanitaire du district de Leeds, Grenville et Lanark :

Dianne Oickle, diététiste et hygiéniste alimentaire publique.

Centraide de Leeds et Grenville :

Judy Baril, directrice administrative.

Programme Perth Connections, Services communautaires et de santé de Lanark :

Sandy Prentice, ménagère visiteuse et organisatrice d'ateliers de jeu, Programme d'action communautaire pour les enfants.

Armée du Salut — Brockville :

Randy Gatza, agent des services communautaires et familiaux.

Fédération de l'agriculture de l'Ontario :

Geri Kamenz, président et président du conseil;

Adrian Wynands, président, Fédération de l'agriculture de Grenville et directeur régional de la Fédération de l'agriculture de l'Ontario;

Bill French, président, Fédération de l'agriculture de Leeds.

À titre personnel :

Yuergen Beck;

Jane Monaghan.

The Chair made an opening statement.

Ms. MacLatchie, Ms. Bergman, Ms. Selkirk and Ms. Oickle each made a statement and, together, answered questions.

At 10 a.m., the committee suspended.

At 10:04 a.m., the committee resumed.

Mr. Gatza, Ms. Baril and Ms. Prentice each made a statement and, together, answered questions.

At 11:04 a.m., the committee suspended.

At 11:17 a.m., the committee resumed.

Mr. Kamenz, Mr. Beck and Ms. Monaghan each made a statement and, together with Mr. Wynands and Mr. French, answered questions.

At 12:08 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

ATHENS, ONTARIO, Friday, March 30, 2007
(59)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 1 p.m., this day, in the Joshua Bates Centre, 2nd Floor, in Athens, Ontario, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Losier-Cool, Mercer and Segal (5).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Township of Athens:

John Conley, Mayor.

As an individual:

Sandra Lawn.

Seeley's Bay/Lindhurst and Area Non-Profit Seniors Residence Corporation:

Peggy Sweet-McCumber, Chair.

Leeds and Grenville Landowners Association:

Jacqueline Fennell, President;

Shawn Carmichael, Director.

La présidente fait une déclaration.

Mmes MacLatchie, Bergman, Selkirk et Oickle font chacune un exposé et répondent ensuite aux questions.

À 10 heures, la séance est suspendue.

À 10 h 4, la séance reprend.

M. Gatza, Mme Baril et Mme Prentice font chacun un exposé puis répondent aux questions.

À 11 h 4, la séance est suspendue.

À 11 h 17, la séance reprend.

M. Kamenz, M. Beck et Mme Monaghan font chacun un exposé et, avec l'aide de MM. Wynands et French, répondent aux questions.

À 12 h 8, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

ATHENS, ONTARIO, le vendredi 30 mars 2007
(59)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 13 heures, au 2^e étage du centre Joshua Bates, à Athens, en Ontario, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Losier-Cool, Mercer et Segal (5).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Canton d'Athens :

John Conley, maire.

À titre personnel :

Sandra Lawn.

Seeley's Bay/Lindhurst and Area Non-Profit Seniors Residence Corporation :

Peggy Sweet-McCumber, présidente.

Leeds and Grenville Landowners Association :

Jacqueline Fennell, présidente;

Shawn Carmichael, directeur.

Lanark Landowners Association:

Bill Duncan, President.

As an individual:

Merle Bowes.

LINKS:

Deborah Heintzman, Member.

As individuals:

David Campbell;

Dr. Denise Bowes;

Laurie Wight;

Rosemary Kralik.

Mayor Conley welcomed the committee to Athens.

The Chair made an opening statement.

Mr. Carmichael, Ms. Fennell, Ms. Lawn and Ms. Sweet-McCumber each made a statement and, together, answered questions.

At 1:52 p.m., the committee suspended.

At 2:02 p.m., the committee resumed.

Mr. Duncan, Mr. Bowes, Ms. Heintzman, Mr. Campbell, Dr. Dowes, Ms. Wight and Ms. Kralik each made a statement and, together, answered questions.

At 2:58 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

*ATTEST:**Lanark Landowners Association :*

Bill Duncan, président.

À titre personnel :

Merle Bowes.

LINKS :

Deborah Heintzman, membre.

À titre personnel :

David Campbell;

Dre Denise Bowes;

Laurie Wight;

Rosemary Kralik.

Le maire Conley souhaite la bienvenue à Athens aux membres du comité.

La présidente fait une déclaration.

M. Carmichael, Mme Fennell, Mme Lawn et Mme Sweet-McCumber font chacun un exposé et répondent ensuite aux questions.

À 13 h 52, la séance est suspendue.

À 14 h 2, la séance reprend.

M. Duncan, M. Bowes, Mme Heintzman, M. Campbell, Mme Dowes, Mme Wight et Mme Kralik font chacun un exposé et répondent ensuite aux questions.

À 14 h 58, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

ATHENS, ONTARIO, Friday, March 30, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 9 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning and welcome to our witnesses and audience. Committee members are pleased to be here in your community this morning.

Last May, the committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. Last fall, we heard from a number of expert witnesses who gave the committee an overview of rural poverty in Canada. On the basis of that testimony, we wrote an interim report, which we released in December 2006. We thought the report might drop off the sidelines and no one would take note of it but it truly struck a nerve. Senators heard from people in their regions who were surprised that anyone cared enough to undertake such a study.

We are in the midst of our second phase of the study, whereby we meet with rural Canadians across rural Canada. To date, we have travelled to all the provinces in Atlantic Canada. We are not sure how we got in and out in the wonderful blizzard but folks came out and the effort was terrific. We also travelled to the four western provinces. Along the way, we have met a wonderful and diverse group of rural Canadians, who welcomed us with open arms into their communities and sometimes even into their homes.

On that note, we are pleased to be welcomed in Athens, Ontario. This morning's witnesses are Sue MacLatchie, Vice-Chair of the Board of Country Roads Community Health Centre; Jen Bergman, Health Promoter, Country Roads Community Health Centre; Irene Selkirk, Administrator of Loaves and Fishes; and Dianne Oickle, Registered Dietician and Public Health Nutritionist, Leeds, Grenville and Lanark District Health Unit. Following presentations by the witnesses, we will open the discussion with senators.

I am Senator Fairbairn, Chair of the Committee, from Lethbridge, Alberta. Other members of the committee here today are Senator Catherine Callbeck from Prince Edward Island; Senator Terry Mercer from Nova Scotia; Senator Hugh Segal from Ontario; and Senator Rose-Marie Losier-Cool, Speaker *pro tempore* of the Senate, from New Brunswick.

Ms. MacLatchie, please proceed.

Sue MacLatchie, Vice-Chair, Board, Country Roads Community Health Centre: I will follow the notes that we handed out, although I might digress. As you might know,

TÉMOIGNAGES

ATHENS, ONTARIO, le vendredi 30 mars 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 9 heures pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour. Je souhaite la bienvenue à nos témoins et à l'auditoire. Les membres du comité sont heureux d'être dans votre collectivité ce matin.

En mai dernier, le comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. L'automne dernier, nous avons entendu un certain nombre de témoins experts qui nous ont brossé un tableau global de la pauvreté au Canada. À partir de ces témoignages, nous avons rédigé un rapport intérimaire qui a été publié en décembre 2006. Nous pensions que le rapport serait relégué à l'arrière-plan et qu'il passerait inaperçu, mais il a véritablement touché une corde sensible. Les sénateurs se sont fait dire par des gens de leur région qu'ils étaient étonnés de voir que quelqu'un se préoccupait suffisamment de cette question pour entreprendre une telle étude.

Nous sommes dans la deuxième étape de l'étude, celle où nous rencontrons des Canadiennes et des Canadiens qui vivent en milieu rural partout au Canada. Jusqu'à présent, nous avons visité toutes les provinces de l'Atlantique. Nous ne savons pas vraiment comment nous avons fait pour nous y rendre et en repartir pendant un merveilleux blizzard, mais les gens sont venus et l'effort a été admirable. Nous avons également visité les quatre provinces de l'Ouest. Au cours de ce voyage, nous avons rencontré des groupes variés et merveilleux de Canadiens qui nous ont accueillis à bras ouverts dans leur collectivité et, parfois même, dans leur foyer.

Sur ce, nous sommes heureux d'être accueillis à Athens, Ontario. Ce matin, nos témoins sont Mme Sue MacLatchie, vice-présidente du conseil du Centre de santé communautaire Country Roads; Mme Jen Bergman, promotrice de la santé, Centre de santé communautaire Country Roads; Mme Irene Selkirk, administratrice de Loaves and Fishes; et Mme Dianne Oickle, diététiste et hygiéniste alimentaire publique, Circonscription sanitaire du district de Leeds, Grenville et Lanark.

Je suis le sénateur Fairbairn, présidente du comité, et je viens de Lethbridge, Alberta. Les autres membres du comité présents ici aujourd'hui sont le sénateur Catherine Callbeck, de l'Île-du-Prince-Édouard; le sénateur Terry Mercer, de la Nouvelle-Écosse; le sénateur Hugh Segal, de l'Ontario; et le sénateur Rose-Marie Losier-Cool, Présidente intérimaire du Sénat, du Nouveau-Brunswick.

Madame MacLatchie, vous avez la parole.

Sue MacLatchie, vice-présidente du conseil, Centre de santé communautaire Country Roads : Je vais suivre les notes que nous vous avons distribuées, bien que je puisse faire des digressions.

there are 52 health centres in Ontario. The Ontario government recently agreed that another 22 be established this year. It is one of our ways of delivering services in the communities. Community health centres are usually put into areas where there is a barrier to health. In rural areas, it is necessary because of the problems those people have. I will speak to those problems today.

I glanced through the interim report and I agree that a true sense of poverty is well reflected in it. The report is a good start. I worked as a social worker in a community health centre in Ottawa on poverty issues. In particular, I was on the Task Force on Poverty for the City of Ottawa. Ms. Bergman is a health promoter with Country Roads Community Health Centre, CRCHC, and holds a BA in Social Work from the University of Calgary. She has worked with people living on low income. Between the two of us, we have much experience.

The CRCHC serves 3500 residents of Rideau Lakes and part of North Leeds. We have doctors, nurses, social workers, practitioners, health promoters and a registered dietician. Many people living on low income find it difficult to come to our centre because of lack of transportation and affordable child care. Often, they do not have enough money to pay for prescriptions and other devices. I have seen staff dig in their pockets to find money for prescriptions for people.

We believe employment, isolation, income and education affect a person's health. For these reasons, a community health centre is about working with a community about the root causes of ill health. In other words, we do not confine ourselves to the doctors and nurses in primary care. In rural areas, poor people face more stigmas than they do in urban areas. There is a huge difference between the two. I have worked with people in poverty in Ottawa, and poverty is deeper in the rural areas. As people live farther away from each other, isolation is increased. The lack of social contact decreases one's self-esteem and, when neighbours realize someone is living in poverty, they look down on them. For instance, there is no place where they can be anonymous and everyone knows when they visit the local food bank. That adds to the problems. In an urban centre, such as Ottawa, they can hide so people do not know who they are.

Our centre has community programs to address poverty but more needs to be done. We have facilitated the Good Food Box Program, which provides fresh vegetables and fruit at a low cost. Our registered dietician works with the local community to set up and enhance the food banks in the area, and facilitates communities working together on food issues.

Comme vous le savez, il y a 52 centres de santé communautaire en Ontario. Le gouvernement de l'Ontario a récemment convenu que 22 autres centres seront créés cette année. C'est une des façons que nous avons d'offrir des services dans les collectivités. Les centres de santé communautaire sont habituellement implantés dans les endroits où il y a un obstacle à la santé. Dans les régions rurales, ils sont nécessaires en raison des problèmes que les gens éprouvent. Je vais parler de ces problèmes aujourd'hui.

J'ai jeté un coup d'oeil sur le rapport intérimaire et je suis d'accord pour dire qu'il reflète un sens véritable de pauvreté. Le rapport est un bon début. J'ai travaillé sur des questions liées à la pauvreté comme travailleuse sociale dans un centre de santé communautaire à Ottawa. Plus particulièrement, je faisais partie du Groupe de travail sur la pauvreté de la ville d'Ottawa. Mme Bergman est promotrice de la santé auprès du Centre de santé communautaire de Country Roads, CSCCR, et possède un diplôme de baccalauréat en travail social de l'Université de Calgary. Elle a travaillé avec les gens qui vivent avec un faible revenu. À nous deux, nous avons beaucoup d'expérience.

Le CSCCR dessert 3 500 résidents de Rideau Lakes et d'une partie de Leeds Nord. Nous avons des médecins, des infirmières, des travailleurs sociaux, des praticiens, des promoteurs de la santé et une diététiste. De nombreuses personnes qui vivent avec un faible revenu trouvent difficile de venir à notre centre à cause de l'absence de services de transport et de garde d'enfants abordables. Souvent, ils n'ont pas suffisamment d'argent pour payer leurs médicaments d'ordonnance et autres matériels médicaux. J'ai vu des membres du personnel payer de leur poche des médicaments d'ordonnance à des gens.

Nous croyons que l'emploi, l'isolement, le revenu et l'éducation influent sur la santé d'une personne. Pour ces raisons, un centre de santé communautaire a pour mission de travailler sur les causes premières des problèmes de santé dans une communauté. En d'autres mots, nous ne nous limitons pas à des médecins et à des infirmières de soins primaires. Dans les régions rurales, les gens pauvres sont davantage stigmatisés que dans les régions urbaines. Il y a une énorme différence entre les deux. J'ai travaillé avec des gens vivant dans la pauvreté à Ottawa et la pauvreté est plus profonde dans les régions rurales. Étant donné que les gens vivent plus loin les uns des autres, l'isolement s'en trouve accru. L'absence de contacts sociaux diminue l'estime de soi et, lorsque les voisins constatent que quelqu'un vit dans la pauvreté, ils les regardent de haut. Par exemple, il n'y a aucun endroit où ils peuvent se rendre de manière anonyme et tout le monde le sait lorsqu'ils se rendent à la banque alimentaire locale. Cela aggrave les problèmes. Dans un centre urbain comme Ottawa, ils peuvent se cacher de manière que les gens ne savent pas qui ils sont.

Notre centre offre des programmes communautaires pour lutter contre la pauvreté, mais il faut en faire davantage. Nous avons animé le Programme de la boîte verte qui offre des fruits et légumes frais à bas prix. Notre diététiste travaille avec la collectivité locale pour mettre sur pied et améliorer les banques alimentaires de la région et amener les collectivités à travailler ensemble sur les questions alimentaires.

The CRCHC works with local schools and parents to explore setting up a before-and-after-school program because a parent's working day includes extra time to drive the long distances to work beyond the school time. No other resources are available for these parents.

To reduce people's isolation, Low Income Networking and Communications LINC, projects were formed. Local women, many living on low incomes, meet to explore ways to help themselves find employment, perhaps in small business, and to bust the myths around poverty because the stigma makes their lives that much more difficult. We will address some of the key issues that reduce opportunity in this community. Our material comes from our discussions with members of LINC's and; other members of the community. The first issue I will address is employment.

Many people are highly skilled, creative and looking for employment opportunities. The biggest problem is the lack of stable, year-round jobs that pay reasonable incomes. Seasonal jobs are available in tourism and services to cottagers. People do not work long enough to qualify for Employment Insurance. Changes need to be made to the EI policy to shorten the number of qualifying weeks. In rural areas, there is no work in the winter and people must apply for assistance.

Employment is hard to find so people accept work at less than minimum wage. Small businesses might collapse if they had to pay as much as minimum wage. This dilemma in rural communities worsens the health of the community. We do not know what to do about this issue. We recommend more federal funding be made available to local groups to establish community economic development businesses such as small restaurants, which has been talked about by LINC's; taxi service; ecotourism; hot house gardens, such as the one near Glenburnie; and shops, where people can sell local crafts.

I ask Ms. Bergman to start the second half of our presentation and speak to the second issue, transportation.

Jen Bergman, Health Promoter, Country Roads Community Health Centre: I will begin by pointing out something that is important. In my experience working in the city, I see that people in poverty are the largest marginalized group in our rural area. Although there are other marginalized groups, those in poverty compose the largest group.

Le CSCCR travaille avec les écoles locales et les parents pour explorer la possibilité de créer un programme de garde parascolaire parce que la journée de travail d'un parent comprend du temps additionnel pour franchir les longues distances entre la maison et le lieu de travail en dehors des heures d'ouverture des écoles. Il n'y a pas d'autres ressources à la disposition de ces parents.

Pour réduire l'isolement des gens, des projets de communication et de réseautage pour personnes à faible revenu, CRPFR, ont été créés. Des femmes de l'endroit, dont un grand nombre vivent avec un faible revenu, se rencontrent pour trouver des façons de s'aider à trouver un emploi, peut-être dans une petite entreprise, et pour faire éclater les mythes autour de la pauvreté parce que les stigmates rendent leur vie d'autant plus difficile. Nous allons aborder certains des problèmes clés qui réduisent les occasions d'emploi dans cette collectivité. Notre matériel provient des discussions que nous avons eues avec les membres des projets CRPFR et d'autres membres de la collectivité. Le premier problème que je vais aborder, c'est celui de l'emploi.

De nombreuses personnes sont hautement spécialisées, créatives et à la recherche d'un emploi. Le plus gros problème, c'est l'absence d'emplois stables à l'année longue qui assurent une rémunération raisonnable. Des emplois saisonniers sont accessibles dans le domaine du tourisme et des services aux propriétaires de chalets. Les gens ne travaillent pas suffisamment longtemps pour être admissibles à l'assurance-emploi. Il faut apporter des changements à la politique d'assurance-emploi pour réduire le nombre de semaines de travail nécessaire pour avoir droit à des prestations. Dans les régions rurales, il n'y a pas de travail l'hiver et les gens doivent faire une demande d'aide.

Les emplois étant difficiles à trouver, les gens acceptent de travailler à un salaire inférieur au salaire minimum. Les petites entreprises risqueraient de s'effondrer si elles devaient payer un salaire même égal au salaire minimum. Ce dilemme qui touche les collectivités rurales aggrave la situation de la collectivité en matière de santé. Nous ne savons pas que faire à propos de cette question. Nous recommandons que davantage de fonds fédéraux soient mis à la disposition des groupes locaux pour la création d'entreprises communautaires de développement économique comme des petits restaurants, dont il a été question dans les projets CRPFR; un service de taxi; l'écotourisme; des jardins de serre comme celui que l'on retrouve près de Glenburnie et des boutiques où les gens peuvent vendre des objets d'artisanat local.

Je vais demander à Mme Bergman de commencer la deuxième partie de notre exposé et de parler du deuxième problème, le transport.

Jen Bergman, promotrice de la santé, Centre de santé communautaire de Country Roads: Je vais commencer par signaler un fait important. Du fait de mon expérience de travail dans la ville, je peux constater que les gens qui vivent dans la pauvreté constituent le plus important groupe marginalisé dans notre région rurale. Bien qu'il y ait d'autres groupes marginalisés, les gens qui vivent dans la pauvreté constituent le plus grand de ces groupes.

The second key issue is transportation. In our rural area, people must drive everywhere to access services for anything. We have no taxis or buses. We recommend that the federal government assist local organizations and health provider services to acquire vans and buses to increase mobility in the community. For example, vans would be used for medical appointments, grocery shopping, children's programs, adult education and health courses.

The third key issue is child care. The lack of affordable/subsidized child care deters women from working outside the home or going back to school to continue their education. When people are working, they often need a program for their children before and after school. We recommend that more subsidized child care be made available. The fourth issue is that student loan repayment needs to be restructured. People often live in poverty or on low income for extended periods of time based on the amount of money they are required to pay each month on their student loan debt, and I can speak to that from personal experience. I am a single parent and still paying off a huge debt, which I do not mind paying because I have a great education. However, I have no money and that will continue for many years. There is a need to look at not only the expenditures but also the income in determining the repayment schedule.

When there are no well-paying jobs in the rural area, people who graduate probably will not return to the community because there are no suitable jobs. Therefore, we lose our highly skilled and educated people to the cities. We recommend more bursaries and lower interest rates on student loans.

The fifth key issue is human services. A lack of importance is placed on providing human services such as counselling in the schools, which can help to prevent social problems such as violence in the home, addictions and unaddressed mental health issues, which can lead people into poverty if they are not already there. They have difficulty rising out of poverty if they are struggling with these issues. We recommend that more social services be located in rural communities and not in the closest, biggest town one hour away.

The sixth issue is dental services. Visiting a dentist can become expensive, not only for basic dental needs but also beyond that. For example, if they do not have teeth, how can they get a job? It does not matter how educated they are, people will not hire them. Although social services and other programs will pay to have teeth extracted, there is no money for new teeth.

Le deuxième problème clé, c'est le transport. Dans notre région rurale, pour avoir accès à n'importe quel service, les gens doivent utiliser la voiture. Nous n'avons ni taxi ni autobus. Nous recommandons que le gouvernement fédéral aide les organismes locaux et les services de fournisseurs de soins de santé à faire l'acquisition de mini-fourgonnettes et d'autobus pour accroître la mobilité dans la collectivité. Par exemple, les mini-fourgonnettes pourraient servir au transport pour les rendez-vous médicaux, l'épicerie, les programmes pour enfants, l'éducation des adultes et les cours de santé.

Le troisième grand problème, c'est la garde des enfants. L'absence d'un système de garde des enfants abordable ou subventionné décourage les femmes de travailler à l'extérieur du foyer ou de retourner aux études. Lorsque les gens travaillent, ils ont souvent besoin d'un programme de garde des enfants en dehors des heures d'ouverture des écoles. Nous recommandons que l'on offre davantage de services de garde subventionnés. Le quatrième problème, c'est que le programme de remboursement des prêts étudiants doit être modifié. Les gens vivent souvent dans la pauvreté ou avec un faible revenu pendant des périodes de temps prolongées à cause de l'argent qu'ils doivent consacrer chaque mois au remboursement de leur prêt étudiant et je peux en parler en toute connaissance de cause. Je suis chef de famille monoparentale et je suis encore en train de rembourser une dette énorme, que j'accepte de rembourser parce que j'ai eu une excellente éducation. Toutefois, je n'ai pas d'argent et ce sera le cas pendant de nombreuses années. Lorsque l'on établit le calendrier de remboursement d'un prêt, il faut prendre en considération non seulement les dépenses, mais également le revenu.

Lorsqu'il n'y a pas d'emplois bien rémunérés dans une région rurale, les gens qui obtiennent un diplôme ne reviendront probablement pas dans la collectivité faute d'emplois appropriés. Par conséquent, nous perdons nos gens hautement spécialisés et éduqués au profit des villes. Nous recommandons qu'il y ait plus de bourses et que les taux d'intérêt soient plus faibles dans le cas des prêts étudiants.

Le cinquième grand problème, les services sociaux. On n'accorde pas suffisamment d'importance à la prestation de services sociaux comme les consultations dans les écoles, qui peuvent aider à prévenir des problèmes sociaux comme la violence au foyer, les toxicomanies et les questions de santé mentale non traitées, qui peuvent conduire à la pauvreté, si les gens n'y sont pas déjà. Les gens ont de la difficulté à se sortir de la pauvreté s'ils sont aux prises avec ces problèmes. Nous recommandons que davantage de services sociaux soient offerts dans les collectivités rurales et non pas dans la grande ville la plus proche située à une heure de route.

Le sixième problème, les services dentaires. Consulter un dentiste peut devenir très coûteux, non seulement pour les besoins dentaires de base, mais pour des services plus poussés. Par exemple, si les gens n'ont pas de dents, comment peuvent-ils obtenir un emploi? Peu importe leur degré d'éducation, on ne les embauchera pas. Bien que les services sociaux et d'autres programmes payent pour l'extraction des dents, il n'y a pas d'argent pour les dents de remplacement.

We recommend that the federal government work with the provinces to make dental services available, especially in rural areas. Cliff Gazee, reporting to the City of Ottawa Council in 2005, said: "Teeth are the only bone in our bodies which are not covered by provincial medical insurance."

The seventh and last key issue is food security. As we mentioned at the outset, food is a big problem in our community. The CRCHC is working with the community volunteer and church groups to operate food cupboard initiatives in local villages but people can visit them only once per month. Even some of the programs that we offer are accessible on a monthly basis.

We recommend the federal government encourage partnerships with local growers, farmers and food cupboards to enhance the quality of food and the local market. We can encourage people to eat locally grown foods.

Irene Selkirk, Administrator, Loaves and Fishes: Good morning and thank you for the opportunity to speak this morning. Loaves and Fishes is a non-profit restaurant in Brockville, Ontario. I studied food and nutrition management at Kemptville College of Agriculture and Technology and I have extensive food experience.

After reading the interim report of the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry, there is no doubt that poverty exists in rural Canada. What will we do about it and how can we help? Loaves and Fishes started as a dream of two people who saw a need simply to feed the needy. We opened our doors in April 1999 and started serving dinner three days a week, feeding 20 to 30 people each day. Three years ago, we opened five days a week, Monday to Friday, 4 p.m. to 6:30 p.m. and we serve 80 to 90 people on average per day, which equates to more than 70,000 meals last year.

We have two paid staff, an administrator, a cook, a volunteer base of approximately 300 people and a board of directors. The concept of the restaurant is to provide nutritious meals to low income individuals and families at a cost of \$1 per person, and children under age 10 eat free. No one is turned away.

At Loaves and Fishes, we realize that without the benefit of a well-balanced diet, chronic disease and poor health will occur. We strive to provide our patrons with nutritious balanced meals, making sure that all food groups are covered. Meals consist of soup, salad, a main course, dessert, juice, milk and coffee or tea.

Our clients come from many social groups, such as families, single parents, unemployed, those with addictions, widows, widowers, senior citizens, students, the mentally challenged and

Nous recommandons que le gouvernement fédéral travaille avec les provinces pour offrir des services dentaires, surtout dans les régions rurales. Dans un rapport au conseil de ville d'Ottawa présenté en 2005, Cliff Gazee a dit : « Les dents sont le seul os de notre corps qui n'est pas couvert par l'assurance-maladie provinciale. »

Le septième et dernier grand problème, c'est la sécurité alimentaire. Comme nous l'avons dit au tout début, l'alimentation est un problème important dans notre collectivité. Le CSCCR travaille avec des bénévoles de la communauté et des groupes religieux pour faire fonctionner des initiatives de comptoirs alimentaires dans les villages locaux, mais les gens ne peuvent s'y rendre qu'une seule fois par mois. Même certains programmes que nous offrons ne sont accessibles que sur une base mensuelle.

Nous recommandons que le gouvernement fédéral encourage les partenariats avec les producteurs locaux, les agriculteurs et les comptoirs alimentaires pour accroître la qualité des aliments et du marché local. Nous pouvons encourager des gens à consommer des aliments produits localement.

Irène Selkirk, administratrice, Loaves and Fishes : Bonjour et merci de cette occasion de prendre la parole ce matin. Loaves and Fishes est un restaurant sans but lucratif de Brockville, en Ontario. J'ai étudié la gestion de l'alimentation et de la nutrition au Collège de technologie agricole de Kemptville et j'ai une expérience étendue dans le domaine de l'alimentation.

Après avoir lu le rapport intérimaire du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts, il ne fait aucun doute que la pauvreté existe dans les régions rurales du Canada. Qu'allons-nous faire à ce sujet et comment pouvons-nous aider? Loaves and Fishes a débuté comme le rêve de deux personnes qui voyaient la nécessité de simplement nourrir les gens dans le besoin. Nous avons ouvert nos portes en avril 1999 et avons commencé à servir un souper trois jours par semaine, pour nourrir 20 à 30 personnes par jour. Il y a trois ans, nous avons commencé à ouvrir nos portes cinq jours par semaine, du lundi au vendredi, de 16 heures à 18 h 30, et nous offrons le repas à quelque 80 à 90 personnes en moyenne par jour, ce qui équivaut à plus de 70 000 repas par année.

Nous avons deux employés rémunérés, un administrateur, un cuisinier, une base de bénévoles d'environ 300 personnes et un conseil d'administration. Le but du restaurant est d'offrir des repas nutritifs aux personnes et aux familles à faible revenu au coût de 1 \$ par personne, et gratuitement pour les enfants de moins de 10 ans. Personne n'est refusé.

Chez Loaves and Fishes, nous sommes conscients que sans les bienfaits d'un régime alimentaire bien équilibré, la maladie chronique et la mauvaise santé guettent les gens. Nous nous efforçons de fournir à nos clients des repas nutritifs équilibrés, en nous assurant que tous les groupes alimentaires sont représentés. Les repas comprennent une soupe, une salade, un mets principal, un dessert, un jus, du lait et du thé ou du café.

Nos clients appartiennent à de nombreux groupes sociaux, par exemple, des familles, des chefs de famille monoparentale, des sans-emploi, des personnes ayant une toxicomanie, des veuves,

the working poor. Families with one or both parents working for minimum wage or with more than one part-time job, those lacking the knowledge to follow basic cooking instructions and seniors living alone all find it hard to cook a nutritious meal. Some might not have the facility to cook because, for example, they live in a boarding house. The meal at Loaves and Fishes might be the only one that some people have in a day.

Over the past six years, we have noticed that more families with children are eating at Loaves and Fishes. It is not unusual for children to come on their own. At first, we found this situation strange but quickly realized that these children might have been home alone until mom or dad arrive home from work. I was a single parent with four children and I wonder today if I might have used such a facility when they were younger. Some regular clients join us for dinner every evening and stay to socialize with guests. Loaves and Fishes is not only about feeding people in need but also about developing a social network for people who have little contact with the outside world.

Many schools in Brockville have joined with Loaves and Fishes to raise money and have food drives. They have toured the restaurant and enjoyed a meal. Some children have come back with their parents for dinner in the evening. Loaves and Fishes is not only a place to eat but also a caring and social environment. Loaves and Fishes is founded on the belief that in the sharing of bread, a community is built where barriers between people vanish, where dignity and respect flourish, where service and acceptance unite and where warmth and understanding prevail. We do not receive any government funding, and depend on the community to help us with our mission. The community does not failed us. Thank you for the privilege of speaking to the committee.

Dianne Oickle, Registered Dietician and Public Health Nutritionist, Leeds, Grenville and Lanark District Health Unit: I want to take this opportunity to thank the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry for holding these hearings. It is fantastic that you have come to a small town such as Athens, Ontario, to hear firsthand what happens in a local area.

I am privileged to work with both agencies sitting with me at the table. With CRCHC, I too commend the committee on its interim report released in December 2006. It is fantastic and accurately reflects the health concerns of rural poverty. I will find it useful in much of my work.

des veufs, des personnes âgées, des étudiants, des personnes aux prises avec la maladie mentale et des travailleurs à faible revenu. Les familles comptant un ou deux parents qui travaillent au salaire minimum ou ayant plus d'un emploi à temps partiel, les personnes qui n'ont pas les connaissances nécessaires pour suivre les instructions culinaires de base et les personnes âgées qui vivent seules et trouvent difficile de préparer un repas nutritif. Certaines personnes n'ont peut-être pas ce qu'il faut pour préparer un repas parce que, par exemple, elles vivent dans une maison de pension. Le repas pris chez Loaves and Fishes peut être le seul repas que certaines personnes ont eu au cours de la journée.

Au cours des six dernières années, nous avons constaté que de plus en plus de familles ayant des enfants viennent manger chez Loaves and Fishes. Il n'est pas rare que des enfants viennent seuls. Au début, nous trouvions cette situation étrange, mais nous n'avons pas tardé à comprendre que ces enfants étaient peut-être seuls à la maison jusqu'au retour de leur mère ou de leur père après le travail. J'étais chef de famille monoparentale et j'avais quatre enfants; je me demande aujourd'hui si j'aurais pu utiliser un tel endroit lorsque mes enfants étaient plus jeunes. Certains clients réguliers se joignent à nous pour souper tous les soirs et restent pour socialiser avec les invités. Loaves and Fishes ne sert pas uniquement à nourrir les gens dans le besoin, mais sert également à développer un réseau social pour les gens qui ont peu de contacts avec le monde extérieur.

De nombreuses écoles de Brockville ont joint leurs efforts à ceux de Loaves and Fishes pour recueillir des fonds et participer à des campagnes de collecte d'aliments. Les élèves ont visité le restaurant et pris un repas. Certains enfants sont revenus avec leurs parents pour le souper dans la soirée. Loaves and Fishes n'est pas seulement un endroit pour manger, mais c'est également un milieu social et compatissant. Loaves and Fishes est fondé sur la conviction qu'en partageant le pain, on bâtit une communauté où les barrières entre les gens s'estompent, où la dignité et le respect fleurissent, où le service et l'acceptation créent l'unité et où la chaleur et la compréhension règnent en maîtres. Nous ne recevons pas un sou du gouvernement et dépendons de la collectivité pour nous aider dans notre mission. La communauté ne nous laisse pas tomber. Merci du privilège de pouvoir parler au comité.

Dianne Oickle, diététiste et hygiéniste alimentaire publique, Circonscription sanitaire du district de Leeds, Grenville et Lanark : Je veux saisir cette occasion pour remercier le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts de tenir ces audiences. Il est merveilleux que vous soyez venus dans une petite ville comme Athens, en Ontario, pour savoir directement ce qui se passe dans une région locale.

J'ai le privilège de travailler avec les deux organismes qui siègent avec moi à cette table. Tout comme le CSCCR, je tiens, moi aussi, à féliciter le comité de son rapport intérimaire paru en décembre 2006. Il est merveilleux et reflète fidèlement les préoccupations en matière de santé soulevées par la pauvreté rurale. Il me sera très utile dans mon travail.

I am proud to be here representing the Leeds, Grenville and Lanark District Health Unit. We are the public health agency responsible for public health programming for the three counties of Leeds, Grenville and Lanark. The geographical area is huge. To drive from our northern-most point to our eastern-most point takes upwards of three hours. The population is more than 156,000. There are massive concerns in terms of the distribution of services in such a large rural area.

I am a registered dietician and much of my work is in the area of food security and social determinants of health. I want to build on some of the points in the interim report and discuss how they apply locally, to provide a picture of our local health. We all know that living in poverty directly increases an individual's risk of chronic disease and poor health.

When it comes to socio-economic status, a community's economic well-being, the share of people living below the poverty line, in particular, greatly influences the health and related concerns of all residents. Within this tri-county area of Leeds, Grenville and Lanark, we have five distinct communities with a poverty level higher than the provincial average of 14.4 per cent. These communities are small, with a population of less than 10,000, fitting within the definition of "rural community."

In addition, a number of pockets of population suffer crippling poverty. Some smaller communities have upwards of 25 per cent of their population living below the low income level — fully one quarter of the people. In some pockets, it is spread out, so it is often hard to have a true picture. Food insecurity is defined as when an individual or a family has limited access to sufficient foods to maintain their health. Within Leeds, Grenville and Lanark counties, we have families at risk of food insecurity and lack of access to health services. There are high levels of low education and unemployment and a high proportion of lone-parent families — almost 13 per cent of the population. Of these families, 44 per cent live in a low income situation, as opposed to a small percentage of the two-parent families. That fact speaks to the adequacy of income.

Specific to the issue of food insecurity, almost 14 per cent of the entire population do not eat the quality or variety of foods that they would like to eat because of the lack of money. In this area, many people simply do not have enough food to eat on a daily basis. As the level of food insecurity worsens, dietary intakes worsen. For example, fruit and vegetable consumption is lowest among men and women who live on a low income. Compromises are made in dietary intakes in terms of nutrient quality, which can greatly increase an individual's

Je suis fière d'être ici pour représenter la Circonscription sanitaire du district de Leeds, Grenville et Lanark. Nous sommes l'organisme de santé publique responsable des programmes de santé publique des trois comtés de Leeds, Grenville et Lanark. Sur le plan géographique, la région est très étendue. Pour se rendre du point le plus au nord jusqu'au point le plus à l'est, il faut faire plus de trois heures de route. La population est de plus de 156 000 habitants. Il y a des préoccupations très importantes concernant la distribution des services dans une région rurale aussi étendue.

Je suis diététiste et une grande partie de mon travail porte sur le domaine de la sécurité alimentaire et des déterminants sociaux de la santé. Je veux traiter de certains points qui ont été soulevés dans le rapport intérimaire et indiquer comment ils s'appliquent localement, pour donner un portrait de notre santé locale. Nous savons tous que le fait de vivre dans la pauvreté augmente directement la probabilité d'avoir une maladie chronique et une mauvaise santé.

Lorsqu'il s'agit de la situation socioéconomique, le bien-être économique d'une collectivité, la proportion des gens qui vivent sous le seuil de la pauvreté, en particulier, influe grandement sur la santé et les préoccupations connexes de tous les résidents. Dans notre région des trois comtés de Leeds, Grenville et Lanark, nous avons cinq collectivités distinctes ayant un niveau de pauvreté plus élevé que la moyenne provinciale de 14,4 p. 100. Ces collectivités sont de petite taille, ayant une population inférieure à 10 000 habitants, ce qui correspond à la définition de « collectivité rurale ».

De plus, un certain nombre de groupes de populations sont affligés d'une pauvreté extrême. Certaines petites collectivités comptent plus de 25 p. 100 de leur population vivant sous le seuil du revenu faible — c'est le quart de la population. Dans certains groupes, la pauvreté est étalée, alors il est souvent difficile d'avoir une image exacte de la situation. L'insécurité alimentaire est définie comme le fait qu'une personne ou une famille a un accès limité à une alimentation suffisante pour se garder en santé. Dans les comtés de Leeds, Grenville et Lanark, nous avons des familles à risque d'insécurité alimentaire et qui risquent de ne pas avoir accès à des services de santé. On constate des taux élevés de faible scolarité et de chômage et une proportion élevée de familles monoparentales — près de 13 p. 100 de la population. De ces familles, 44 p. 100 vivent dans une situation de faible revenu, comparativement à un faible pourcentage pour les familles biparentales. Cela démontre l'importance d'avoir un revenu approprié.

Concernant précisément la question de l'insécurité alimentaire, près de 14 p. 100 de la population totale ne consomme pas la qualité ou la variété d'aliments qu'elle aimerait consommer à cause du manque d'argent. Dans ce domaine, de nombreuses personnes n'ont tout simplement pas suffisamment à manger quotidiennement. Au fur et à mesure que le degré d'insécurité alimentaire augmente, les apports alimentaires souffrent de plus en plus. Par exemple, la consommation des fruits et légumes est la plus faible chez les hommes et les femmes qui vivent avec

risk of chronic disease as well as the day-to-day health to avoid colds and viruses, and to maintain sufficient energy to get through a day. Those things are affected each day by nutritional intake.

Cost of living contributes to the level of food insecurity that a family experiences. Housing is considered unaffordable when the cost of housing exceeds 30 per cent of the family's budget. Within the tri-county area, 80 per cent of our low income families spend more than 30 per cent on housing due to the lack of affordable housing in rural areas. This situation translates into less money being available to pay for basic health needs and to pay for food.

The cost of food is on the rise. Nutritious food basket data that we collect on a yearly basis reflects a 19-per-cent increase in the local cost of food over the past nine years. While much of this increase can be attributed to normal economic fluctuations such as inflation, it is interesting to note that other costs of living have also increased such as gasoline, home heating and electricity. However, people's incomes have not increased proportionately. This situation translates into less money for food and health needs. A rural family's ability to obtain enough food to eat can be affected by low income, poor health, disability, lack of transportation, access to an affordable grocery store and lack of stable employment and security, to which the CRCHC alluded.

Leeds, Grenville and Lanark have higher rates of several chronic diseases, such as cancer, heart disease and obesity. Contributing to this problem is low consumption of fruits and vegetables among the local population. Fewer than 38 per cent of our adults consume a minimum of five servings of vegetables and fruits each day. Research shows us that low consumption of fruits and vegetables increases the risk of cancer. Along with this risk, those that consume fewer fruits and vegetables are more likely to have health problems, a higher body mass index and to lead a less healthy lifestyle.

Children compose the group that is most at risk due to the health effects of rural poverty. In Leeds, Grenville and Lanark counties, almost 12 per cent of our children live in a low income situation, which equates to 4200 children. We know that when children have enough food to eat, it reduces their risk of developing mental health problems and social and emotional problems. However, children are the fastest growing users of local food banks in Canada, which is a well-known issue for our local emergency food providers.

un faible revenu. Des compromis sont faits dans les apports alimentaires en termes de qualité nutritive, ce qui peut accroître grandement la probabilité de maladie chronique chez une personne et compromettre la santé quotidienne pour lutter contre les rhumes et les virus et maintenir une énergie suffisante pour passer à travers une journée. Toutes ces choses sont affectées quotidiennement par l'apport alimentaire.

Le coût de la vie contribue au degré d'insécurité alimentaire d'une famille. Le logement est considéré comme non abordable lorsque le coût du logement est supérieur à 30 p. 100 du budget familial. Dans la région des trois comtés, 80 p. 100 des familles à faible revenu consacrent plus de 30 p. 100 de leur budget au logement en raison de l'absence de logements abordables dans les régions rurales. Il s'ensuit qu'il reste moins d'argent pour s'occuper des besoins de santé fondamentaux et pour payer les aliments.

Le coût de la vie est à hausse. Les données sur le panier à provisions nutritif que nous recueillons annuellement reflètent une augmentation de 19 p. 100 des coûts des aliments au niveau local au cours des neuf dernières années. Bien qu'une bonne partie de cette augmentation puisse être attribuée aux fluctuations économiques normales comme l'inflation, il est intéressant de noter que d'autres facteurs qui participent au coût de la vie ont également augmenté, comme l'essence, le chauffage et l'électricité. Cependant, le revenu des gens n'a pas augmenté proportionnellement. Cette situation se traduit par le fait qu'il y a moins d'argent pour les aliments et les besoins de santé. La capacité d'une famille vivant en milieu rural d'obtenir suffisamment d'aliments pour manger peut être affectée par un faible revenu, une mauvaise santé, une invalidité, l'absence de transport, l'accès à une épicerie abordable et l'absence d'un emploi stable et l'absence de sécurité, toutes des questions traitées par le CSCCR.

Les comtés de Leeds, Grenville et Lanark présentent des taux plus élevés de maladies chroniques graves, comme le cancer, les maladies cardiaques et l'obésité. La faible consommation de fruits et légumes par la population locale contribue à ce problème. Moins de 38 p. 100 de nos adultes consomment un minimum de cinq portions de fruits et légumes par jour. La recherche montre qu'une faible consommation de fruits et légumes augmente le risque de cancer. En plus de ce risque, les personnes qui consomment moins de fruits et légumes ont plus de chances d'avoir des problèmes de santé, un indice de masse corporelle plus élevé et un mode de vie qui est moins sain.

Les enfants constituent le groupe le plus à risque en raison des effets de la pauvreté rurale sur la santé. Dans les comtés de Leeds, Grenville et Lanark, près de 12 p. 100 de nos enfants vivent dans une situation de faible revenu, ce qui correspond à 4 200 enfants. Nous savons que lorsque les enfants ont suffisamment à manger, cela réduit la probabilité qu'ils aient des problèmes de santé mentale, des problèmes sociaux et des problèmes émotifs. Toutefois, les enfants constituent le groupe d'utilisateurs des banques d'aliments locales qui augmente le plus rapidement au Canada, ce qui est un fait bien connu de nos fournisseurs locaux d'aliments d'urgence.

It is well known that healthy eating and activity go hand-in-hand when it comes to healthy childhood weights. In rural areas such as ours, there are many barriers to families accessing recreation for the adults or the children, such as lack of transportation, high fees for participation, equipment costs and lack of awareness.

Children living in low income situations are more likely to experience illnesses such as colds and ear infections, and they are less likely to go to the emergency room for treatment because of lack of transportation.

A family's income level determines what they can afford and, consequently, the options they have about how to raise their children. Families living in rural areas spend a higher proportion of their income on goods and services such as transportation, leaving little money available at the end of the month for food.

In conclusion, I want to refer senators to two items that I have left with them: a report that is the executive summary of a food security assessment prepared by our health unit in 2006. As well, I have left everyone with a bookmark because literacy is so important, and mostly because it also has a reference to the website address of our health unit. On the site, you can find copies of our community health status report and more specific statistics on high risk groups in this area, should you choose to follow up on that.

Thank you for the privilege of being here today.

The Chairman: Thank you, Ms. Oickle. I am glad to hear you mention literacy because it seems to weave its way through all these issues, and it has been an issue for me.

Ms. Oickle: It is one of the determinants of health.

The Chairman: Literacy has been at the centre of my life as a senator.

Senator Segal: I express my thanks to our witnesses for taking time from their important work to be here today to give us their sense of reality. I am sure I express the view of all committee members, without regard to political affiliation, when I say thanks for the work that you do each day to make life better for people who face difficult times. The purpose of the reference given to the committee was to do a detailed study of rural poverty, understand what the determinants are and develop solid recommendations as to what government can do relatively quickly to make a difference in ways that count.

I will focus on two parts of the testimony we have heard this morning. The first one was the nutritional side, which was referenced by a few of you. We sit and listen to the notion that fellow Ontarians and fellow Canadians do not have enough food to eat. We listen to it as if we are listening to a weather report. However, the reality is that we are sitting in the middle of some of

Il est bien connu qu'une saine alimentation et qu'une saine activité vont de pair lorsqu'on parle de poids sain pendant l'enfance. Dans les régions rurales comme la nôtre, il y a de nombreux obstacles qui empêchent les familles d'avoir accès à des activités récréatives, que ce soit pour les adultes ou pour les enfants, comme l'absence de transport, les frais de participation élevés, le coût de l'équipement et le manque de sensibilisation.

Les enfants qui vivent en situation de faible revenu ont plus de chances d'avoir des maladies comme le rhume et les otites, et il est moins probable qu'ils se rendent à l'urgence pour recevoir un traitement à cause de l'absence de transport.

Le niveau de revenu des familles détermine ce qu'elles peuvent s'offrir et, en conséquence, les choix qu'elles peuvent faire concernant la façon d'élever leurs enfants. Les familles qui vivent dans les régions rurales dépensent une proportion plus élevée de leur revenu sur des biens et services comme le transport, ce qui leur laisse moins d'argent à la fin du mois pour les aliments.

En terminant, j'aimerais attirer l'attention des sénateurs sur deux éléments que je leur ai distribués : un rapport qui est un résumé administratif d'une évaluation de la sécurité alimentaire préparée par notre circonscription sanitaire en 2006. De plus, j'ai laissé à tout le monde un signet parce que l'alphabétisation est tellement importante et surtout, parce qu'il porte l'adresse du site web de notre circonscription sanitaire. Sur ce site, vous pourrez trouver nos rapports de situation en santé communautaire et des données statistiques plus précises sur les groupes à haut risque dans cette région, si jamais vous décidez d'en savoir davantage sur cette question.

Merci du privilège que j'ai eu de pouvoir être ici aujourd'hui.

La présidente : Merci, madame Oickle. Je suis heureuse que vous parliez d'alphabétisation parce que cette question semble être présente dans tous les problèmes et c'est une question qui me préoccupe beaucoup.

Mme Oickle : C'est un des déterminants de la santé.

La présidente : L'alphabétisation a été au centre de ma vie à titre de sénateur.

Le sénateur Segal : Je tiens à remercier nos témoins d'avoir accepté de délaissier leur travail si important pour venir ici aujourd'hui nous brosser un tableau de leur réalité. Je suis certain que j'exprime le point de vue de tous les membres du comité, sans égard à l'affiliation politique, lorsque je vous remercie du travail que vous faites tous les jours pour améliorer la vie des gens qui passent des moments difficiles. Le but de l'ordre de renvoi qui a été confié au comité était de faire une étude détaillée de la pauvreté rurale, de comprendre quels sont les déterminants et d'élaborer des recommandations solides sur ce que peut faire le gouvernement pour faire une différence relativement rapidement d'une manière qui compte.

Je vais me concentrer sur deux parties des témoignages que nous avons entendus ce matin. Le premier était le côté nutritionnel, auquel quelques-unes d'entre vous avez fait allusion. Nous sommes ici à entendre que des concitoyens ontariens et des concitoyens canadiens n'ont pas suffisamment à manger. Nous écoutons cela comme s'il s'agissait d'un bulletin météo. Pourtant,

the richest and best farm and grazing land and dairy country in the world. Clearly, we have a distribution problem and a fairness problem.

Ms. Oickle, what one significant change could the government make that would have the most measurable and rapid impact upon the client base that you serve? I am putting you in the position of a politician who must make choices at times.

Ms. Oickle: We all have many ideas but I am not sure how feasible mine is to do in a hurry, and I am not sure how you would get there.

When I work with families who live in poverty and struggle to have enough food to eat, the thing I hear from them most often is how the less healthy foods are the cheapest foods, and the healthiest foods are the more expensive foods. Whether it is locally grown produce, which we most certainly want to support, or whether it is produce or foods brought in from other places, those foods that have lots of calories but not a whole lot of nutrient value cost less money. Out of necessity, these families are eating lots of those foods, and fewer of the fruits and vegetables that I talked about.

My dream, or my one thing, would be to somehow make the cost of those healthier choices more feasible for families regardless of income. I am not sure of the best way to do that: if it is to subsidize those foods, to give families more money, or if it is a matter of policies in terms of distribution whereby more local foods are made available to the local communities at a lower cost. I am not sure of the best way, but the reality is that those healthier foods need to be less costly, or at least more feasible for people to buy, than those foods that do not have high nutrient value.

Ms. MacLatchie: Speaking to some of the women in the community, employment is extremely hard to find in this area and that is one of the things that many of them are struggling with. They are working at small jobs and being paid less than minimum wage, which does not cover expenses. It hardly pays for the gas to go to the job but they are desperate enough to go to work.

I like partnerships, perhaps between farmers and organizations such as health centres. Some seed funding could be made available for community economic development. If the expertise is not there with the group of women who are looking for work, maybe the expertise is there within a community health centre. We have social workers, administrators and people who do accounting. There are small business people around who understand how to do a business plan. Maybe through a community effort, in that sense, something like that could work. I understand that community economic development sometimes falls because of the lack of expertise within the people applying.

I was trying to help out with saying that there might be other organizations that could work in the partnership with them.

la vérité, c'est que nous sommes au centre de certaines des meilleures et des plus riches fermes, grands pâturages et installations laitières du monde. Il est clair que nous avons un problème de distribution et un problème d'équité.

Madame Oickle, quel changement important unique le gouvernement pourrait-il apporter qui aurait les répercussions les plus visibles et les plus rapides sur les clients que vous desservez? Je vous mets dans la situation d'un politicien qui doit faire des choix à l'occasion.

Mme Oickle : Nous avons tous de nombreuses idées, mais je ne suis pas certaine dans quelle mesure la mienne peut être faisable rapidement, et je ne suis pas certaine comment vous y arriveriez.

Ce que j'entends le plus souvent quand je travaille avec les familles qui vivent dans la pauvreté et se battent pour avoir de quoi manger, c'est que les aliments les moins sains sont aussi les moins chers et que les aliments les plus sains sont les plus chers. Qu'il s'agisse des produits locaux, que nous voulons indéniablement privilégier, ou de produits et d'aliments qui nous viennent d'ailleurs, les aliments riches en calories, mais pauvres en valeur nutritive sont ceux qui coûtent le moins cher. Par nécessité, ces familles consomment beaucoup de ces produits et moins de fruits et de légumes, comme je l'ai mentionné.

Mon grand rêve serait de rendre ces choix plus sains abordables pour les familles quel que soit leur revenu. Je ne sais pas trop quelle est la meilleure façon d'y arriver : faut-il subventionner ces aliments, donner plus d'argent aux familles ou revoir nos politiques sur la distribution pour que les produits locaux coûtent moins cher aux collectivités locales? Je ne sais pas quelle est la meilleure solution, mais il faut rendre les aliments sains moins coûteux ou à tout le moins plus abordables pour que les gens puissent les acheter, plutôt que des aliments à faible valeur nutritive.

Mme MacLatchie : D'après ce que me disent les femmes de la collectivité, il est extrêmement difficile de trouver un emploi dans la région, et c'est l'une des grandes batailles de bon nombre d'entre elles. Elles occupent de petits emplois, pour lesquels elles reçoivent moins que le salaire minimum, ce qui ne couvre pas leurs dépenses. C'est à peine suffisant afin de payer l'essence pour se rendre au travail, mais elles sont assez désespérées pour aller travailler.

J'aime les partenariats, entre les agriculteurs et des organismes comme les centres de santé, entre autres. On pourrait offrir des fonds de démarrage pour favoriser le développement économique de la collectivité. Si les femmes qui se cherchent du travail n'ont pas les compétences nécessaires, peut-être pourraient-elles les trouver dans un centre de santé communautaire. Nous avons des travailleurs sociaux, des administrateurs et des comptables. Il y a de petits entrepreneurs aux alentours qui comprennent comment élaborer un plan d'entreprise. Peut-être que l'on pourrait obtenir des résultats si l'on faisait un petit effort communautaire en ce sens. Je pense que le développement économique de la collectivité fait parfois défaut en raison du manque de compétences chez les personnes qui veulent ces emplois.

J'ai essayé de les aider en leur disant qu'il pourrait y avoir d'autres organismes pouvant travailler en partenariat avec eux.

Senator Segal: Are there regular connections between your organizations and the local welfare administrations and social services?

Ms. MacLatchie: Not that I am aware of. I sit on the board but I am sure that people working at the front line who are doing this would be in touch with that department. It is at the municipal level, in Brockville. I hear about the impact of welfare on the women's lives, but I do not know about the links.

Ms. Oickle: Certainly, at a public health level, mostly at the front line, we have regular working relationships with Ontario Works social services and social workers. We share clients. Our public health nurses work closely with social workers to help individual families and, as well, with child and family services in various parts of Ontario. It is mostly at the front line.

Senator Segal: Ms. Bergman and Ms. Selkirk, how many of the client base that you serve come from homes where a classic farm income is still an important part of the base. Is it a much broader mix beyond the agricultural sector to people who might be there because they worked in a factory when there was a factory, or they are there as a bedroom suburb for Brockville? What is your sense of the mix, to the extent that you can figure it out?

Ms. Selkirk: With Loaves and Fishes, the issue is mainly unemployment. We do not have as much of the rural farm industry. We have mostly people within the city.

Ms. Bergman: We have a mix, but from the year and a half that I have worked in this rural community, I have seen that many of our clients are generational. Their families have been here for generations. You see the same names over and over again. They might not be directly related, but they go back far enough. Without giving percentages, a large portion of our client base are generational, probably farmers that are not farming now but started that way.

Senator Segal: I am interested in how your organizations are funded. I assume that the health unit is funded by government at some level.

Ms. Oickle: There is municipal and provincial funding.

Senator Segal: Are there donations?

Ms. Selkirk: We have monetary and food donations.

Senator Segal: Are local churches involved?

Ms. Selkirk: Yes, all churches are involved in giving money and food. Our local grocery stores supply us with food and we have individual donations. It is run totally on donations.

Le sénateur Segal : Votre organisme entretient-il des liens constants avec les administrations locales du bien-être social et les services sociaux?

Mme MacLatchie : Pas à ce que je sache. Je siège au conseil d'administration, mais je suis certaine que les intervenants de première ligne sont en contact avec le ministère. Cela se fait au niveau municipal, à Brockville. J'entends parler de l'incidence du bien-être social sur la vie des femmes, mais je n'en sais pas beaucoup sur les liens qui existent.

Mme Oickle : Il est bien certain que sur le plan de la santé publique, surtout en première ligne, nous avons des relations de travail constantes avec les services sociaux et les travailleurs sociaux d'Ontario au travail. Nous partageons les mêmes clients. Nos infirmières en santé publique travaillent en étroite collaboration avec les travailleurs sociaux afin d'aider les familles et d'offrir des services aux enfants et aux familles dans les diverses parties de l'Ontario. Cela se fait surtout en première ligne.

Le sénateur Segal : Madame Bergman et madame Selkirk, parmi vos clients, combien y en a-t-il qui viennent de foyers où le revenu agricole classique est encore primordial? Votre clientèle va-t-elle bien au-delà de l'agriculture et se compose-t-elle de personnes qui sont là parce qu'elles travaillaient dans une usine jusqu'à ce qu'elle ferme ou qu'elles vivent dans les banlieues-dortoirs de Brockville? Comment se compose votre clientèle, d'après ce que vous voyez?

Mme Selkirk : Le problème des clients de Loaves and Fishes est surtout le chômage. Nous n'avons pas tellement de clients qui vivent de l'agriculture rurale. Nos clients viennent surtout de la ville.

Mme Bergman : Notre clientèle est diversifiée, mais depuis que je travaille dans cette collectivité rurale, soit depuis un an et demi, je vois que bon nombre de nos clients sont là depuis des générations. Leurs familles sont là depuis des générations. On voit toujours les mêmes noms revenir. Ils ne sont pas toujours directement liés, mais ils sont là depuis assez longtemps. Sans donner de pourcentage, une grande partie de notre clientèle est là depuis des générations et se compose probablement d'agriculteurs qui ne font plus d'agriculture, mais qui ont commencé de cette façon.

Le sénateur Segal : J'aimerais savoir comment vos organismes sont financés. Je présume que l'unité de santé est financée par un quelconque gouvernement.

Mme Oickle : Il y a du financement municipal et du financement provincial.

Le sénateur Segal : Recevez-vous des dons?

Mme Selkirk : Nous recevons des dons en argent et en nourriture.

Le sénateur Segal : Les églises du coin participent-elles aussi?

Mme Selkirk : Oui, toutes les églises participent en donnant de l'argent et de la nourriture. Nos épiceries locales nous fournissent de la nourriture, et nous recevons des dons personnels. Nous dépendons totalement des dons.

Ms. MacLatchie: The community health centres are funded through the Ministry of Health and Long-Term Care, and there is the new system. As of April 1, our funding will come to the local level.

Senator Mercer: This is interesting. A number of words and phrases keep popping up as we travel across the country: Child care, transportation, literacy and employment have been heard in most communities we visited.

With respect to child care, the current government has a program whereby \$100 per month per child is paid to qualifying families. Has this money had an effect in the community? Has it created any more daycare spaces in the community, to your knowledge?

Ms. Bergman: At the moment, I would argue that it has not changed anything. There is a lack of professional child care services in the area that are subsidized by the government. Although there might be day homes, et cetera, that people utilize, they are not necessarily qualified to meet the subsidy standards. I would argue that money has not changed anything that I can see as a worker in the communities.

Senator Mercer: You recommended changes to the Employment Insurance program by shortening the number of qualifying weeks. This issue exists in Atlantic Canada as well because of the seasonal nature of fishing and tourism. When you say shorten the number of weeks, do you have a number in mind? How many weeks do you think are realistic for someone to qualify for EI?

Ms. MacLatchie: I am not sure about that. I can see the effects of no jobs, no work and people trying to live 12 months of the year on what they earn over the summer. I am sorry, I do not have any idea of the number of weeks.

Senator Mercer: That is fine. As I have always said about this committee, we are not having trouble finding the problems, rather we are struggling with the solutions to the problems.

Ms. Bergman: Adding to that, in our area, many seasonal jobs come from tourism or businesses related to cottagers. That work does not mean six months of employment at 40 hours per week. Often, it is part-time employment or for only four months. It is difficult to say how many weeks to qualify. I know that you need suggestions but the qualifying period needs to reflect the reality, perhaps a system for rural communities only. I do not want to go down that road necessarily but it certainly affects us in that way.

Senator Mercer: One word bureaucrats do not like is "flexible," but that is what is needed to make EI work in rural areas.

Mme MacLatchie : Les centres de santé communautaire sont financés par le ministère de la Santé et des Soins de longue durée, et il y a le nouveau système. À partir du 1^{er} avril, notre financement ira aux administrations locales.

Le sénateur Mercer : C'est intéressant. Il y a des mots et des phrases qui reviennent constamment dans nos audiences partout au pays : la garde des enfants, le transport, l'alphabétisation et l'emploi sont des thèmes communs à la plupart des collectivités que nous avons visitées.

Pour la garde des enfants, le gouvernement actuel a mis en place un programme par lequel il donne 100 \$ par mois par enfant aux familles admissibles. Cet argent a-t-il un effet dans la collectivité? A-t-il fait augmenter le nombre de places en garderie dans la collectivité, à votre connaissance?

Mme Bergman : Pour l'instant, je dirais qu'il ne change rien. Il manque de services de garderie professionnels subventionnés par le gouvernement dans la région. Les gens utilisent les services de gardiennes à la maison, entre autres, mais elles ne répondent pas nécessairement aux critères exigés pour être subventionnées. Je dirais que cet argent n'a rien changé d'après ce que je peux voir comme travailleuse dans ces collectivités.

Le sénateur Mercer : Vous recommandez qu'on modifie le régime de l'assurance-emploi en diminuant le nombre de semaines nécessaire pour être admissible. La même question se pose au Canada atlantique en raison de la nature saisonnière de la pêche et du tourisme. Vous parlez donc de diminuer le nombre de semaines exigé, mais avez-vous un chiffre en tête? À votre avis, combien de semaines seraient réalistes pour qu'une personne soit admissible à l'AE?

Mme MacLatchie : Je n'en suis pas certaine. Je peux constater les effets de la pénurie d'emplois et ce qu'il advient des gens qui essaient de vivre 12 mois par année de ce qu'ils gagnent pendant l'été. Je suis désolée, mais je n'ai aucune idée du nombre de semaines qu'on devrait exiger.

Le sénateur Mercer : Comme je le dis toujours en ce qui concerne ce comité, nous n'avons pas de difficulté à trouver les problèmes, mais les solutions à ces problèmes nous donnent bien du fil à retordre.

Mme Bergman : J'ajouterais que dans notre région, beaucoup d'emplois saisonniers viennent du tourisme et des affaires que font les propriétaires de chalets. Ce travail ne représente pas six mois d'emploi à 40 heures par semaine. Bien souvent, il ne s'agit que d'un emploi à temps partiel qui ne dure que quatre mois. Il est difficile de dire combien de semaines il faudrait pour être admissible. Je sais que vous avez besoin qu'on vous fasse des propositions, mais la période d'admissibilité doit tenir compte de la réalité; il faudrait peut-être concevoir un système pour les collectivités rurales seulement. Je ne voudrais pas nécessairement favoriser cette solution, mais c'est certainement la façon dont nous sommes touchés.

Le sénateur Mercer : S'il y a un mot que les bureaucrates n'aiment pas, c'est bien le mot « souple », mais c'est ce qu'il faut pour que l'AE fonctionne en région rurale.

I have a question about Loaves and Fishes. First, the work you do is absolutely fabulous. It is so important to have such a service in a community. You said that you serve 80 to 90 people per day. That is a high number and I commend you for the accomplishment. It is important, for the record, to note that no government dollars go into this service, and that is a credit to the community.

Can you give me a bit of an age breakdown? I think Ms. Oickle mentioned that children are the fastest growing group using food banks. What is the age breakdown for Loaves and Fishes? I am particularly interested in knowing how many seniors and how many children use the service.

Ms. Selkirk: In an average evening, we have about 10 to 15 children under the age of 10. That does not include children over age 10 and into the early teens, some of whom come by themselves and bring their siblings. We usually have about 15 to 20 seniors come in each evening. They might be widows or widowers and some are couples.

Senator Mercer: Loaves and Fishes is located —

Ms. Selkirk: It is located in Brockville opposite the VIA Rail station.

Senator Mercer: Where do your clients come from? Ms. Oickle said that the size of this rural community is significant.

Ms. Selkirk: We have a client who drives in from Athens. I think he is a widower. He comes more for the social time. Some of our clients also make donations. They will pay more than \$1 for their meal, if they are able. We also have clients who do not even have \$1, and we do not turn them away.

Most people are able to walk to our facility, so they have a room in a local boarding house. We have low-income families in subsidized housing and they can walk to Loaves and Fishes as well.

Senator Mercer: Later this morning we will hear from people from the United Way and from the Salvation Army. As we have travelled, we discovered churches have always pitched in to do what they can do. The United Way in rural communities sometimes seems to be invisible. The campaigns to raise money are focused around the towns, for example, Brockville and Gananoque in this region, and the services do not seem to spill outside the towns. Is that the case here?

Ms. Selkirk: We have no funding from United Way. I am not sure how to answer that question. We apply for grants from different trusts or from the Brockville community association, which has given us grants and such for equipment. I do not know if that is what you are looking for.

Senator Mercer: Have you seen evidence of the United Way in the two larger towns?

J'ai une question sur Loaves and Fishes. D'abord, vous faites un travail absolument fabuleux. Il est si important d'offrir un tel service dans une collectivité. Vous avez dit servir entre 80 et 90 personnes par jour. C'est beaucoup, et je vous félicite de cet accomplissement. Il est important de souligner, pour le compte rendu, qu'il n'y a aucun sou du gouvernement qui finance ce service et que tout le crédit en revient à la collectivité.

Pouvez-vous me donner une idée de l'âge de vos clients? Je pense que Mme Oickle a mentionné que les enfants constituaient le groupe de clients des banques alimentaires qui grossit le plus rapidement. Décrivez-moi la clientèle de Loaves and Fishes par tranche d'âge. J'aimerais tout particulièrement savoir combien de personnes âgées et d'enfants utilisent ce service.

Mme Selkirk : Un soir moyen, nous recevons de 10 à 15 enfants de moins de 10 ans. Cela ne comprend pas les enfants de plus de 10 ans ni les jeunes adolescents, qui viennent parfois seuls avec leurs frères et sœurs. Nous recevons de 15 à 20 personnes âgées par soir, environ. Il y a des veuves et des veufs, ainsi que des couples.

Le sénateur Mercer : Loaves and Fishes est situé...

Mme Selkirk : Le service est situé à Brockville, devant la gare de VIA Rail.

Le sénateur Mercer : D'où viennent vos clients? Mme Oickle a dit que la taille de cette collectivité rurale était importante.

Mme Selkirk : Nous avons un client qui vient d'Athens. Je pense que c'est un veuf. Il vient surtout pour l'aspect social. Certains de nos clients font aussi des dons. Ils paieront plus d'un dollar pour leur repas, s'ils le peuvent. Nous avons également des clients qui n'ont même pas un dollar, mais nous ne les refusons pas.

La plupart des gens peuvent venir chez nous à pied, donc ils ont une chambre dans une pension du coin. Nous avons des familles à faible revenu qui vivent dans des logements subventionnés, et elles peuvent venir chez Loaves and Fishes à pied elles aussi.

Le sénateur Mercer : En fin de matinée, nous allons entendre des témoins de Centraide et de l'Armée du Salut. Dans nos voyages, nous avons découvert que les églises font toujours ce qu'elles peuvent. Dans les collectivités rurales, Centraide semble parfois invisible. Les campagnes de levées de fonds se concentrent autour des villes, comme Brockville et Gananoque dans la région, et les services ne semblent pas sortir des limites des villes. Est-ce le cas ici?

Mme Selkirk : Nous ne recevons pas de financement de Centraide. Je ne sais pas vraiment comment répondre à cette question. Nous demandons des subventions de différentes fiducies ou de l'association communautaire de Brockville, qui nous donne des subventions pour nous acheter du matériel. Je ne sais pas si c'est ce que vous vouliez savoir.

Le sénateur Mercer : Pouvez-vous constater la présence de Centraide dans les deux villes les plus grandes?

Ms. Bergman: Our rural community is under-serviced in every way. People have to travel for everything. There is some local recreation but recreational activities for children involves travel. As well, they need to travel to see their social service worker. Some services are in the community doing outreach, perhaps in an office a couple of times a week. Typically, we are under-serviced or there is no local service.

Senator Callbeck: Thank you for the work that you do.

Ms. MacLatchie, I will ask you about one of the recommendations you made for more funding for economic development. You spoke about the group of women that is exploring a way to set up small businesses.

In 2003, I was involved in a task force on how to involve more women in business and how to help women entrepreneurs that are in business. One recommendation that we heard from time to time was that micro-credit should be available, whether it was from the Business Development Bank of Canada or other responsible agency. There are so many situations where women need a small amount of money to get a business up and running.

In my province of Prince Edward Island over the last couple of years, the Atlantic Canada Opportunities Agency, ACOA, has made money available in each of the four Atlantic Provinces to business women's organizations in the form of program delivery and small amounts of money. The number of women who are successful entrepreneurs has increased dramatically. Women are good at small business.

Do you see a need for some kind of micro-credit for women?

Ms. MacLatchie: That would be one solution for the small group of women that I was talking about. Many of them do crafts and one lady is a good baker. There are skills that could be built upon in a small business. The barrier to that is having enough money to start it.

Senator Callbeck: That is right. In many cases it takes only \$1,000 or \$2,000 but they have no access to that kind of money.

Ms. MacLatchie: Not that they have found to date.

Senator Callbeck: Ms. Selkirk, I want to ask you about your project. I believe the literature says there are eight churches within the area. You said that the churches are very much involved. The committee has been hearing right across the country that there is a decline in church attendance and some churches are closing. Is that happening in Leeds, Grenville and Lanark counties? If so, is that having an effect on you? In other words, is it getting harder every year to keep going?

Mme Bergman : Notre collectivité rurale manque de services à tous les égards. Les gens doivent se déplacer pour tout. Il y a quelques activités récréatives chez nous, mais la plupart des activités pour les enfants exigent des déplacements. Ils doivent également se déplacer pour voir leur travailleur social. Certains services essaient de se faire connaître dans la collectivité, dans un bureau quelques heures par semaine, par exemple. En général, nous souffrons d'un manque de services ou il n'y a aucun service local du tout.

Le sénateur Callbeck : Je vous remercie du travail que vous faites.

Madame MacLatchie, j'aimerais vous interroger sur l'une des recommandations que vous avez faites afin qu'on augmente le financement pour le développement économique. Vous avez parlé du groupe de femmes qui cherche un moyen d'établir de petites entreprises.

En 2003, j'ai participé à un groupe de travail sur la façon de faire participer davantage les femmes aux entreprises et d'aider les entrepreneures en affaires. Nous avons entendu à quelques reprises qu'il faudrait offrir du microcrédit, soit par la Banque de développement du Canada, soit par un autre organisme responsable. Il y a tellement de cas où des femmes ont besoin d'une petite somme pour faire démarrer une entreprise et l'exploiter.

Dans ma province, à l'Île-du-Prince-Édouard, comme dans chacune des quatre provinces de l'Atlantique, l'Agence de promotion économique du Canada atlantique, l'APECA, met du financement à la disposition des organisations d'entrepreneures sous la forme de programmes et de petites sommes depuis quelques années. Le nombre d'entrepreneures qui réussissent en affaires a augmenté radicalement. Les femmes sont bonnes pour diriger de petites entreprises.

Croyez-vous nécessaire d'offrir une forme quelconque de microcrédit à l'intention des femmes?

Mme MacLatchie : Ce serait une solution pour le petit groupe de femmes dont je vous parlais. Plusieurs font de l'artisanat et l'une d'entre elles est une excellente pâtissière. Elles pourraient miser sur ces compétences pour créer une petite entreprise. Elles ne disposent toutefois pas des fonds nécessaires à cette fin.

Le sénateur Callbeck : C'est exact. Dans bien des cas, il suffit de 1 000 \$ ou 2 000 \$, mais ces femmes n'ont tout simplement pas accès à de telles sommes.

Mme MacLatchie : En tout cas, pas jusqu'à maintenant.

Le sénateur Callbeck : Madame Selkirk, j'ai quelques questions au sujet de votre projet. Selon la documentation, il y aurait huit églises dans la région. Vous avez indiqué que les églises jouent un grand rôle dans votre projet. Dans les différentes régions du pays, notre comité a entendu parler d'une baisse de la fréquentation des églises et de la fermeture de certaines d'entre elles. Est-ce que la même chose se produit dans les comtés de Leeds, Grenville et Lanark? Dans l'affirmative, est-ce que cela a des répercussions sur vos activités? Autrement dit, devient-il de plus en plus difficile au fil des ans de poursuivre le travail?

Ms. Selkirk: It is always hard to keep going. We always find that we are down to our last penny before something happens to keep us going. It is the same with food. Our refrigerators will almost empty when we might need an onion and, suddenly, someone comes in with a bag of onions. We are fortunate in that way.

The churches are great supporters and most of our 300 volunteers come from those local churches. I cannot talk about attendance in the different churches. My church that I attend has about 900 in attendance every Sunday and it is in rural Brockville.

They are a great support to us in every aspect of our operation. Without the churches and the volunteers, it would be difficult to keep going.

Senator Callbeck: Is it any harder to keep going now than it was five years ago?

Ms. Selkirk: I have been with Loaves and Fishes for only a short time but I have seen the statistics and the paperwork indicating its growth. We need more money today than when we started because our location needs to grow. I do not know where the money comes from and it truly is a miracle to see it happen.

Senator Callbeck: Ms. Oickle, you mentioned the statistics. I do not recall the percentages of low income people that spend a certain percentage on housing. Could you repeat that?

Ms. Oickle: The figures are that 80 per cent of our low income families spend more than 30 per cent of that income on housing costs. Housing is considered unaffordable when more than 30 per cent of income is spent on it. I wanted to make the point that the majority of our low-income families have to exceed that affordable housing portion of their income to have a place to live.

Senator Losier-Cool: This is my first experience with this committee and I must say that I am enthused. I congratulate you for your great work. I come from a region of Northeastern New Brunswick where we have all the same problems that you talked about today — EI, nutrition, health, et cetera. I taught in a high school for a long time and saw many of the problems.

I would like information on women and their health. The Senate made a thorough study one or two years ago on mental health. The committee travelled across the country to hear from many witnesses on mental health issues, including those that pertain to women.

Is the mental health of women in rural areas more fragile? I would ask the same question on breast cancer. What about teenage pregnancy? I have a list of many but I will stop there.

Mme Selkirk : Il est toujours difficile de continuer. Chaque fois que nous nous retrouvons au bout de nos ressources, il se produit quelque chose pour nous permettre de poursuivre. C'est la même chose avec la nourriture. Nous en sommes à chercher le dernier oignon dans nos réfrigérateurs presque vides lorsque, soudain, quelqu'un nous arrive avec un sac rempli d'oignons. Nous avons la chance de nous en tirer de cette façon.

Les églises nous soutiennent beaucoup et la plupart de nos 300 bénévoles viennent des églises locales. Je ne pourrais pas vous dire où se situe la fréquentation dans les différentes églises. La mienne accueille environ 900 personnes chaque dimanche dans le secteur rural de Brockville.

Les églises nous soutiennent grandement dans tous les aspects de nos activités. Sans les églises et les bénévoles, il serait très difficile pour nous de continuer notre travail.

Le sénateur Callbeck : Est-ce plus difficile maintenant que ce ne l'était il y a cinq ans?

Mme Selkirk : Je suis avec Loaves and Fishes depuis peu, mais j'ai vu des statistiques et des documents faisant état de sa croissance. Nous avons besoin de plus d'argent aujourd'hui qu'au départ, parce que nous devons prendre de l'expansion. Je ne sais pas d'où vient notre argent, mais c'est un véritable miracle de le voir arriver.

Le sénateur Callbeck : Madame Oickle, vous avez cité certaines statistiques. Je ne me souviens pas du pourcentage de gens à faible revenu qui utilisent une certaine proportion de ce revenu pour se loger. Pourriez-vous répéter ces chiffres?

Mme Oickle : Les chiffres indiquent que 80 p. 100 des familles à faible revenu dépensent plus de 30 p. 100 de ce revenu pour le logement. On considère que le logement n'est plus abordable lorsqu'on doit y consacrer plus de 30 p. 100 de son revenu. Je voulais faire valoir que la majorité des familles pauvres doivent dépenser une trop forte proportion de leur revenu pour se loger.

Le sénateur Losier-Cool : C'est ma première expérience de travail au sein de ce comité et je dois avouer que je trouve cela très intéressant. Je vous félicite pour votre travail extraordinaire. Je viens d'une région du nord-est du Nouveau-Brunswick où sévissent tous ces problèmes dont vous nous avez parlé : assurance-emploi, alimentation, santé, et autres. J'ai enseigné pendant de nombreuses années dans une école secondaire et j'ai été à même de constater bon nombre de ces problèmes.

J'aimerais obtenir des précisions quant à la santé des femmes. Il y a un an ou deux, le Sénat a effectué une étude approfondie sur la santé mentale. Le comité a visité toutes les régions du pays pour entendre de nombreux témoins parler de questions liées à la santé mentale, y compris celles touchant particulièrement les femmes.

Est-ce que la santé mentale des femmes vivant en région rurale est plus fragile? Je vous pose la même question relativement au cancer du sein. Qu'en est-il de la grossesse chez les adolescentes? J'ai une liste de plusieurs sujets, mais je vais m'arrêter là.

Ms. Oickle: I do not have any statistics with me but I can speak to the large number of clients in our public health unit. I work with many teenage and young moms, women living in poverty and single moms in various family structures. Anecdotally from the clients that I have had, I can tell you that a large proportion of those moms, whether teens or adults, live rurally with limited transportation. "Rurally," for some of our clients means down a dirt road in between the gas station and the town that is 20 kilometres down the road. It is very rural. Beyond the typical physical health risks that they face, they are at increased risk of becoming caught in a violent family situation, for instance, because they do not have the transportation to escape it. They face an increased risk of violence. A large proportion of my clients suffer depression of varying degrees and other mental health issues. In rural areas, it is difficult to access mental health services.

I also have had a number of clients with eating disorders in combination with a number of other mental health issues, for whom there is limited access to services. A large proportion of those people live rurally and with low incomes. Some clients live in a room in a house or building somewhere. I once had a client who was 15 years old and pregnant. She lived in a room with no running water, no refrigeration and no cooking facilities. There was one toilet available down the hall but it had no running water. There are varying degrees but, certainly, mental health is an issue across the board.

Senator Losier-Cool: You mentioned teenage moms. Do more teenage girls make the choice to keep their babies?

Ms. Oickle: Sometimes they do and sometimes they do not. It is individual. There are services for them. I often work with those moms when they are pregnant, and we refer to them as moms when they are pregnant. What happens when they have the baby, varies.

Senator Losier-Cool: Would you say that teenage pregnancy has increased from 10 years ago?

Ms. Oickle: I have been in this community for eight years but I do not know the statistics. There are more supports for those young women who choose to keep their babies but I am unsure of the statistics. There are many more reasons than unprotected sex that teenage girls become pregnant. There are societal issues.

Senator Losier-Cool: I ask that question because five years ago I had a study in New Brunswick that showed a decrease in teenage pregnancy. Today, the statistics and the information from the advisory council indicate that the numbers are on the rise. Perhaps it is a trend.

Do you have information on the incidence of breast cancer?

Mme Oickle : Je n'ai pas de statistiques avec moi, mais je peux vous dire que notre service de santé publique reçoit de très nombreuses clientes. Je travaille auprès de nombreuses mères adolescentes, jeunes mères, femmes vivant dans la pauvreté et mères célibataires évoluant au sein de structures familiales variées. Si je me fie aux clientes que je vois, je peux vous dire qu'une grande proportion de ces mères, qu'elles soient adolescentes ou adultes, vivent en milieu rural avec très peu de possibilités de transport. Quand je parle de milieu rural, il s'agit pour certaines de nos clientes d'une route de terre entre la station d'essence et la ville située à une vingtaine de kilomètres. C'est tout ce qu'il y a de plus rural. En plus des risques auxquels elles sont exposées du point de vue de la santé physique, elles risquent davantage d'être victimes d'une situation de violence familiale, par exemple, étant donné qu'elles ne disposent d'aucun moyen de transport pour fuir. Elles sont donc davantage exposées à la violence. Une grande proportion de mes clientes souffrent de dépression à différents degrés et d'autres problèmes de santé mentale. En région rurale, il est difficile d'avoir accès à des services de santé mentale.

Nous avons également un certain nombre de clients souffrant de troubles de l'alimentation qui s'ajoutent à différents problèmes de santé mentale; il leur est aussi difficile d'avoir accès à des services. Une forte proportion de ces gens habitent en milieu rural et ont un revenu faible. Certains occupent une chambre dans une maison ou un édifice quelconque. Je me souviens d'une cliente de 15 ans qui était enceinte. Elle habitait une chambre sans eau courante, sans réfrigérateur ni équipement pour faire la cuisine. Il y avait une toilette au bout du couloir, mais pas d'eau courante. L'ampleur des difficultés peut varier, mais il ne fait aucun doute que la santé mentale est un problème généralisé.

Le sénateur Losier-Cool : Vous avez parlé des mères adolescentes. Est-ce que les adolescentes sont plus nombreuses à choisir de garder leurs bébés?

Mme Oickle : Parfois oui, parfois non. Cela demeure un choix personnel. Il existe des services à leur intention. Je travaille souvent auprès de ces mamans, car c'est comme ça que nous les appelons lorsqu'elles sont enceintes. Quant à savoir ce qu'il advient du bébé, c'est plutôt variable.

Le sénateur Losier-Cool : Diriez-vous que la grossesse chez les adolescentes est plus fréquente qu'il y a dix ans?

Mme Oickle : Je suis ici depuis huit ans, mais je ne connais pas les statistiques. Il y a davantage de mesures de soutien pour les jeunes qui choisissent de garder leur enfant, mais je n'ai pas les chiffres exacts. La grossesse chez les adolescentes n'est pas uniquement attribuable à des relations sexuelles non protégées. Il existe de nombreuses autres raisons, y compris des questions sociétales.

Le sénateur Losier-Cool : Si je pose la question, c'est parce qu'une étude menée au Nouveau-Brunswick il y a cinq ans indiquait une diminution des cas de grossesse chez les adolescentes. Aujourd'hui, les statistiques et les renseignements fournis par le conseil consultatif révèlent que ces chiffres sont à la hausse. Peut-être s'agit-il d'une tendance.

Avez-vous de l'information sur l'incidence du cancer du sein?

Ms. Bergman: I do not have those statistics with me. We know that social determinants of health — income, education, social isolation and lack of social support — will determine health. Social isolation is an issue in our area. If we have an increase in social issues, I would argue that over the long run we would see increased numbers. That comment is based on my experience and knowledge only.

The women at the health centre and those involved in our programs and our anti-poverty coalition are accessing services and are involved in social supports through those programs so it is difficult to know. Are these groups huge in comparison to our client base? Absolutely they are not.

We have a depression group. We know there are mental health issues. Most of our groups are populated by women, although there are men in some of our groups. The reason is employment, for example. I see a greater need to have people come out of their isolation and become more involved.

Senator Losier-Cool: I have a last detail on dental services. I appreciate that recommendation because it is so important for teenage girls. We know how much it costs and I will use that information. I will check to learn what is happening in my province in that area.

Ms. Oickle: If you are looking for specific statistic on rates of breast cancer and teen pregnancy, our website might well have that information available.

The Chairman: Thank you for being such a great panel to start off this day. These issues are difficult. We have learned from you and we appreciate your work.

We will move to our next panel of witnesses: Judy Baril, Executive Director, United Way of Leeds and Grenville counties; Sandy Prentice, Home Visitor and Playgroup Organizer, Community Action Program for Children, Perth Connections, Lanark Health and Community Services; Randy Gatz, Community and Family Services Officer, Salvation Army — Brockville.

Mr. Gatz, please proceed with your presentation.

Randy Gatz, Community and Family Services Officer, Salvation Army — Brockville: I have had various experiences when dealing with people that come to us for assistance. In my 14 years as a Salvation Army officer, I have lived in five communities, Brockville being the most recent. We were appointed to North Sydney, Nova Scotia, for three years; Amherst, Nova Scotia, for three years; Dauphin, Manitoba, for five years; and Winnipeg, Manitoba, for two years. Last summer, we moved to Brockville. The five appointments varied in terms of

Mme Bergman : Je n'ai pas ces statistiques en main. Nous savons que des déterminants sociaux comme le revenu, l'instruction, l'isolement social et le manque de soutien social peuvent influencer sur la santé. L'isolement social est un problème dans notre région. Si nous notions un accroissement des problèmes sociaux, je dirais qu'à long terme nous verrions ces chiffres augmenter. Je fonde cette estimation uniquement sur mon expérience et mes connaissances personnelles.

Les femmes qui fréquentent le centre de santé ont accès à des services et à des soutiens sociaux par le truchement de nos programmes et de notre coalition antipauvreté, ce qui fait qu'il est difficile de cerner exactement la situation. Est-ce que ces groupes forment une grande proportion de notre base de clientèle? Absolument pas.

Nous avons une unité s'occupant de dépression. Nous savons qu'il existe des problèmes de santé mentale. La plupart de nos groupes sont formés de femmes, mais certains comptent également des hommes. Je pourrais citer par exemple les problèmes d'emploi. Il est de plus en plus nécessaire que les gens sortent de leur isolement et apportent une contribution plus active.

Le sénateur Losier-Cool : J'ai une dernière question concernant les programmes de soins dentaires. Je me réjouis de cette recommandation en raison de la grande importance de ces soins pour les adolescentes. Nous savons à quel point ces soins sont coûteux et je vais me servir de ces renseignements. Je vais vérifier pour connaître la situation dans ma province à ce chapitre.

Mme Oickle : Si vous voulez des statistiques précises sur l'incidence du cancer du sein et de la grossesse chez les adolescentes, il est fort possible que vous puissiez trouver ces renseignements sur notre site web.

La présidente : Merci pour votre contribution fort intéressante à l'amorce de cette journée. Il s'agit là de questions très délicates. Vous nous avez appris plusieurs choses et nous vous sommes très reconnaissants pour votre travail.

La présidente : Nous passons maintenant à notre prochain groupe de témoins : Judy Baril, directrice administrative, Centraide de Leeds et Grenville; Sandy Prentice, ménagère visiteuse et organisatrice d'ateliers de jeu, Programme d'action communautaire pour les enfants, programme Perth Connections, Services communautaires et de santé de Lanark; Randy Gatz, agent des services communautaires et familiaux, Armée du Salut, Brockville.

Monsieur Gatz, nous écoutons votre exposé.

Randy Gatz, agent des services communautaires et familiaux, Armée du Salut — Brockville : J'ai connu des expériences diverses auprès de gens qui s'adressent à nous pour obtenir de l'aide. Je suis agent de l'Armée du Salut depuis 14 ans et j'ai vécu dans cinq collectivités bien différentes. J'ai été assigné à North Sydney, en Nouvelle-Écosse pendant trois ans; à Amherst, en Nouvelle-Écosse pendant trois autres années; à Dauphin, au Manitoba pendant cinq ans; et à Winnipeg pendant deux ans. L'été dernier, nous avons déménagé à Brockville.

population, with North Sydney being under 7,000 and Winnipeg being under 700,000. I have been in a variety of settings, atmospheres and demographics.

Throughout those years, I was hands-on in helping clientele who came to us for practical assistance from within the geographic region. On occasion, people come to us from rural communities for assistance. I would say more than 95 per cent of our clientele that come to us for practical assistance come from the immediate area or the community in which we operate.

From that small group in the rural community, I have heard about some of the issues. Transportation is always an issue. Recently, someone came to us from the community in an old beat-up pickup truck, which is expensive to run.

I find that people that should come to us from the rural community do not do so, and pride is part of the reason. They probably grew up in the rural community and lived off the land, so to speak, if they had a farm, and they want to retain their independence. However, things have changed over the years.

Some people come to us not for the usual things that we provide, such as food assistance, but for requests that are out of the ordinary. For example, I recently saw a gentleman from Delta, Ontario. His pipes were freezing up and breaking. He was on a limited income. He had to go to the hospital for a certain reason. I could see he was emotionally disturbed when he came to us. I offered him direction for the particular assistance I assumed he needed. He was upset and threw the paper on the floor. He was becoming more vocal and using profanities. I decided to listen to him for awhile to determine the real issue. He was looking for very little, a couple of electric heaters to heat his house. A restriction prevented him from putting a wood stove into his house that he was renting from a relative. Everything was going against him. I could see that if something were not done to help this gentleman, a crisis would come to fruition, either suicide or harm to someone else. He was becoming that aggressive. I managed to talk to him for a while until he calmed down.

Once we arrived at the nuts and bolts of his situation, we bought some heaters and I gave him some food from the food bank, which he did not request. I offered it to him. That help got him by and I never saw that gentleman again. This kind of situation arises at times when we see people from the rural community. We might see them once or twice and that is it. They normally do not come to us, although it is not because there is no need. There is a definite need but, as I said, there is that pride of independence.

I grew up in a rural community in Cape Breton so I can relate somewhat. My family situation was such that we never did without. Provision was always made through the head of the

Ces cinq collectivités ont des populations qui varient de moins de 7 000 personnes dans le cas de North Sydney jusqu'à quelque 700 000 pour Winnipeg. J'ai donc connu différents environnements, contextes et cadres démographiques.

Tout au long de ces années, j'ai aidé directement des clients de ces régions qui souhaitaient obtenir un soutien concret. Il est arrivé que des gens nous viennent des collectivités rurales avoisinantes pour demander de l'assistance. Je dirais toutefois que plus de 95 p. 100 de nos clients proviennent du voisinage immédiat de la ville que nous desservons.

J'ai eu connaissance de certains des problèmes qui se posent en milieu rural grâce aux quelques clients provenant de ces régions. Le transport est toujours problématique. Récemment, quelqu'un est venu nous voir au volant d'une vieille camionnette fort mal en point, un véhicule très coûteux à garder sur la route.

Je constate que les gens des milieux ruraux qui devraient s'adresser à nous ne le font pas, ce qui est principalement attribuable à une question de fierté. Ces gens ont sans doute grandi dans une collectivité rurale où ils vivaient de la terre, pour ainsi dire, dans le cas des agriculteurs, et ils souhaitent conserver leur indépendance. Cependant, les choses ont changé au fil des ans.

Certains ne s'adressent pas à nous pour les services que nous offrons habituellement, comme l'aide alimentaire, mais ont des demandes qui sortent de l'ordinaire. Par exemple, j'ai accueilli récemment un homme de Delta, en Ontario. Sous l'effet du gel, les tuyaux de sa résidence se brisaient. Il n'avait qu'un revenu très limité. Il devait se rendre à l'hôpital pour un problème quelconque. J'ai pu constater à quel point il était perturbé lorsqu'il s'est adressé à nous. Je lui ai indiqué comment il pouvait obtenir l'aide dont je croyais qu'il avait besoin. Il s'est mis en colère et a jeté par terre la feuille que je lui tendais. Il a commencé à hausser le ton et à blasphémer. J'ai décidé de l'écouter un moment pour cerner son véritable problème. Il ne demandait pas grand-chose : quelques chaufferettes électriques pour sa maison. Une restriction l'empêchait de placer un poêle à bois dans cette résidence qu'il louait d'un parent. Rien ne jouait en sa faveur. Je comprenais bien que si rien n'était fait pour aider cet homme, la crise allait éclater : il pouvait se suicider ou causer des torts à quelqu'un d'autre. Il était devenu agressif à ce point. J'ai réussi à lui parler un peu jusqu'à ce qu'il se calme.

Après avoir tiré ses besoins au clair, nous avons acheté quelques chaufferettes et je lui ai donné des denrées de notre banque alimentaire, même s'il n'en avait pas fait la demande. C'est moi qui lui ai offert ces aliments. Cette aide lui a permis de s'en tirer et je n'ai jamais revu cet homme. C'est le genre de situation qui peut survenir lorsque nous accueillons des personnes des milieux ruraux. On peut les voir une fois ou deux, puis plus jamais. En général, ces personnes ne s'adressent pas à nous, et ce n'est pas parce qu'elles n'en ont pas besoin. Le besoin existe de toute évidence mais, comme je l'ai indiqué, il y a la fierté de demeurer indépendant.

J'ai grandi dans une communauté rurale du Cap-Breton, ce qui me permet de mieux comprendre le contexte. Dans ma famille, nous n'avons jamais manqué de rien. C'est le chef de famille, mon

household, my dad, given that he was a coal miner. In rural communities today, more people are living in poverty. In my opinion, they come far and few between. I conclude that eventually, the generations coming up will move out of the rural community into more populated communities where more assistance is available and the social network is more pronounced to provide assistance. I sense and fear that many rural communities, years down the road, will become nothing more than ghost villages. People will congregate in the populated areas to have that social network where support is available practically, fiscally and probably emotionally as time goes on.

The Chairman: That is a new direction that we have not heard before. When you put it on top of other things across the country, it is probably similar among the regions.

Judy Baril, Executive Director, United Way of Leeds and Grenville: Thank you for inviting the United Way of Leeds and Grenville to attend this session to talk about poverty in Leeds and Grenville. Our United Way has been participating in a project called Community Matters for the past 26 months. This project, funded in part by the Ontario Trillium Foundation, has funded the work of 17 small United Ways across the province of Ontario, with our United Way in the lead position. The opportunity that funding has provided us across the province has been phenomenal. Each of the 17 United Ways serves the rural population, and the exercise over the past 26 months has uncovered some like trends across the province. It was no surprise to many of us who have served our communities over many years that we would find challenges with a call to action.

The Community Matters project has been structured with four phases. The first three phases involved community conversations, community-wide surveys and town hall meetings in all sub-regions across the united counties. We asked hundreds of residents that attended our sessions what made their communities special, what challenges they have within their communities, what would make a difference in their communities if change could be effected, and what their vision was for their communities for the next three to five years. Our conversations led us to people from all walks of life: young and old, employed and unemployed, wealthy and poor. The results we uncovered were both expected and unexpected.

We learned that there were eight core issues that people living in Leeds and Grenville are concerned about. In order of ranking, they are children and youth, transportation, poverty, economic development, employment, communication, access to health care and seniors. Issues identified across the 17 United Ways that represent rural communities have been similar to our United Way results. There have been some regional idiosyncrasies where a region would be expected to differ from ours. For example, in the northern United Ways, significant poverty was identified within the First Nations communities.

père, qui subvenait à nos besoins grâce à son travail dans les mines de charbon. Dans les collectivités rurales d'aujourd'hui, les gens sont de plus en plus nombreux à vivre dans la pauvreté. À mon avis, ces gens sont aussi de plus en plus éparpillés. J'en conclus que les générations futures en viendront à déménager dans des collectivités plus peuplées où ils auront accès à davantage d'aide et à un réseau social mieux établi. Je crains fort que bon nombre de collectivités rurales ne deviennent ainsi rien d'autre que des villages fantômes. Les gens en viendront à se regrouper dans des villes plus peuplées où ce réseau social leur permettra d'avoir accès à un soutien à la fois pratique, financier et, sans doute, affectif.

La présidente : C'est une perspective nouvelle que l'on ne nous a pas présentée auparavant. Quand on pense aux éléments qui nous ont été signalés dans les différentes régions du pays, la situation est probablement semblable un peu partout.

Judy Baril, directrice administrative, Centraide de Leeds et Grenville : Je vous remercie d'avoir invité Centraide de Leeds et Grenville à participer à cette séance pour parler de la pauvreté dans notre secteur. Depuis 26 mois, nous participons à un projet intitulé Community Matters. Grâce notamment à la Fondation Trillium de l'Ontario, ce projet a permis de financer les activités de 17 petits groupes Centraide de la province, le nôtre agissant comme chef de file. Ce financement nous a permis de réaliser des choses exceptionnelles. L'aide apportée par chacun des 17 groupes Centraide auprès de sa population rurale au cours des 26 derniers mois a permis de dégager certaines tendances dans la province. Ceux parmi nous qui desservons nos collectivités depuis de nombreuses années n'ont pas été surpris de constater les problèmes exigeant une intervention qui ont été mis au jour.

Le projet Community Matters a été structuré en quatre phases. Au cours des trois premières, on a tenu des échanges avec les communautés, on a effectué des sondages et on a organisé des séances de discussion ouverte dans toutes les sous-régions des comtés unis. Nous avons demandé à des centaines de résidents qui ont assisté à nos réunions quelles étaient les particularités de leur communauté respective, quels défis se posaient à elle, quel changement serait bénéfique dans leur communauté et quelle était leur vision pour les trois à cinq prochaines années. Nos échanges nous ont amenés à côtoyer des personnes de tous les milieux : jeunes et vieux, employés et sans emploi, riches et pauvres. Ce que nous avons constaté était à la fois prévisible et surprenant.

Nous avons appris que les habitants de Leeds et Grenville avaient huit grandes préoccupations. Ce sont, dans l'ordre, les enfants et les jeunes, les transports, la pauvreté, le développement économique, l'emploi, les communications, l'accès aux soins de santé et les personnes âgées. Les enjeux cernés par les 17 organismes Centraide-United Way qui représentent les collectivités rurales sont les mêmes que ceux définis par notre organisme. On s'attendait à ce qu'une région diffère de la nôtre en raison de certaines particularités régionales. Par exemple, dans le nord, une importante pauvreté a été décelée chez les communautés de Premières nations.

The rural poor face a large number of socio-economic restrictions including lack of assets such as affordable or satisfactory housing, lack of access to services, non-existent or sporadically available technologies and markets, and lack of skills and organizations. Many issues that have been identified have their roots in poverty. The poverty issue that rose to number three after our consultations is multi-faceted.

Within this issue rests a lack of affordable or satisfactory housing, which was identified across all regions. Families, single-parent families and individuals identified to us a serious problem finding housing that affords people the ability to live in a community of their choice, while allowing them to have the necessary resources to provide other necessities for their families, such as food, hydro, heat, personal care provisions and recreational opportunities. These individuals find themselves trapped. They live where they cannot afford to live, which on a daily basis plunges them deeper into debt, and they live in homes that would not be acceptable to any of us. Lack of affordable housing traps people in poverty and, if not addressed, keeps them there.

Housing quality and the cost of housing in larger centres has been greatly improved, but housing affordability is a critical issue for many rural dwellers because wages and salaries, even for those who work full time or more, are insufficient.

Everywhere we went, we heard the need for better jobs, higher paying jobs and jobs that paid more than minimum wage. Many adults that we spoke to, who were earning minimum wage, were forced to have second or even third jobs to make ends meet.

Probably the most difficult conversations have been with children and youth. Through our work, we have gone into 21 schools throughout the area, both secondary and elementary, to have conversations with over 1,200 children between the ages of 12 and 19. While their requests and needs were different from those included in our adult conversations, many of their issues stemmed directly from poverty issues. Students were concerned with the lack of affordable, healthy food choices available in the school cafeterias. They asked for the driving age to be lowered or for buses and taxis to be available in the rural areas. Rural students mentioned that food banks were often too far away to access.

There was a demand for jobs from kids as young as 12 and 13. Children and youth are concerned that activities and entertainment are too expensive to participate in. Hockey and fitness programs were named as too expensive. Senior members in high school have a heightened concern for tuition costs and living costs associated with post-secondary education. Gas prices were mentioned by a majority of students discussing transportation as an issue. Even if they are interested in programs, they are unable to attend, given the additional cost

Les pauvres en milieu rural font face à bon nombre de contraintes socioéconomiques, dont le manque de biens comme des logements abordables ou satisfaisants, le manque d'accès aux services, l'absence ou la disponibilité sporadique des technologies et des marchés, et l'absence de compétences et d'organisations. Bon nombre des problèmes sont attribuables à la pauvreté. La question de la pauvreté, qui est passée au troisième rang après nos consultations, comporte de multiples facettes.

Il y a notamment le manque de logements abordables ou satisfaisants, problème relevé dans toutes les régions. Les familles, les familles monoparentales et les individus nous ont confié qu'ils avaient beaucoup de difficultés à trouver un logement qui leur permette de vivre dans la communauté de leur choix tout en ayant les ressources nécessaires pour subvenir aux autres nécessités de leur famille, comme l'alimentation, l'électricité, le chauffage, les soins personnels et les possibilités de loisirs. Ces gens se trouvent pris au piège. Ils vivent là où ils ne peuvent se permettre de vivre, ce qui, jour après jour, les enfonce encore plus profondément dans l'endettement, et ils vivent dans des maisons que personne d'entre nous ne jugerait acceptables. Le manque de logements abordables enferme les gens dans la pauvreté et, si rien n'est fait, ils vont y rester.

La qualité et le coût du logement dans les grands centres ont connu une nette amélioration, mais l'accès à des logements abordables est un problème important pour bon nombre de résidents en milieu rural parce que les salaires, même pour ceux qui travaillent à temps plein ou plus, sont insuffisants.

Partout où nous sommes allés, on nous a parlé de la nécessité d'avoir de meilleurs emplois, des emplois mieux rémunérés et des emplois au-dessus du salaire minimum. Bon nombre d'adultes, qui travaillent au salaire minimum, sont forcés d'avoir un deuxième ou même un troisième emploi pour joindre les deux bouts.

Les échanges les plus difficiles ont probablement été avec les enfants et les jeunes. Nos travaux nous ont amenés dans 21 écoles, secondaires et primaires, dans l'ensemble du secteur, où nous avons eu des échanges avec plus de 1 200 jeunes de 12 à 19 ans. Leurs demandes et leurs besoins étaient différents de ceux exprimés par les adultes, mais bon nombre étaient directement liés à la pauvreté. Les étudiants déploraient le manque d'aliments abordables et bons pour la santé offerts dans les cafétérias des écoles. Ils ont demandé que l'on abaisse l'âge requis pour conduire ou que des autobus et des taxis soient disponibles dans les secteurs ruraux. Les élèves en milieu rural ont mentionné que les banques alimentaires étaient souvent trop loin pour qu'on y ait accès.

Des jeunes d'à peine 12 et 13 ans souhaitent avoir un emploi. Les enfants et les jeunes déplorent que les activités et les divertissements soient trop coûteux. C'est le cas notamment du hockey et des programmes de conditionnement physique. Les élèves plus âgés des écoles secondaires se préoccupent davantage des frais de scolarité et des frais de subsistance liés aux études postsecondaires. Une majorité d'élèves ont parlé du prix de l'essence lorsqu'ils ont abordé le problème de transport. Même s'ils s'intéressent à des programmes, ils ne peuvent y participer,

of transportation. Students mentioned that the cost of student cards in high schools is rising, causing them to be unable to participate in extracurricular activities and programs.

Education has improved but without meaningful job opportunities in their communities, many of the better educated youth leave for the cities to achieve lifestyles that are impossible at home. United Way is concerned about the brain drain that exists throughout the community. Young people expressed that they did not feel there was anything to come home to. They are looking for more than they are seeing here.

When we spoke to young single parents living in rural communities, they spoke about feelings of isolation and about feeling trapped. Many wanted to better their lives for their children but were unable to go to larger communities to continue their education because of poverty-based issues. Many have no means of transportation, no available bus service, no access to day care in their community and no jobs in their respective communities where they could stay and earn a living.

In order to make it, their only educational opportunities are in the city, along with better paying jobs, and affordable and subsidized daycares, but they cannot get there. To move is not seen as an option because rents are much higher than where they currently live, and so those feelings of being trapped and isolated emerge.

Seniors living in rural areas are more likely to have limited access to transportation. Seniors whose mobility was limited, and particularly those who do not have access either to a household vehicle or public transportation in any form, are less likely to leave their homes for social experiences or to volunteer. Many seniors told us that the lack of transportation clearly affected their lives in many respects. For example, many found it difficult to get to medical appointments, to visit family and friends, to participate in social activities and so on.

Transportation provides improved access to regional cities and shopping malls but further drains local economies of retail dollars and empties the vitality out of the downtowns of small towns. People with the least income find it hard to reach shopping opportunities or jobs that would help them out because limited mass transportation is available. Traditional rural development policies do not address the powerlessness and lack of hope that are handed down from one generation to the next and do not touch the root causes, instead tackling limited issues that are symptoms and consequences of the underlying disease of poverty. Even then, these policies address symptoms and consequences in an incomplete way.

While traditional rural development programs meet worthy and pressing needs, and enhance the lives of the impoverished, the programs frequently contribute little or nothing to alleviating the causes of poverty. As a result, they leave the impoverished

compte tenu du coût supplémentaire du transport. Les élèves ont mentionné que le coût de la carte d'étudiant dans les écoles secondaires augmentait, ce qui les empêchait de participer à des activités et des programmes parascolaires.

L'éducation s'est améliorée mais, comme ils n'ont pas de possibilités d'emplois intéressants dans leur localité, un grand nombre de jeunes parmi les plus éduqués partent pour la ville où ils souhaitent avoir un style de vie impossible à trouver chez eux. Centraide-United Way s'inquiète de l'exode des cerveaux qui touche l'ensemble de la communauté. Les jeunes ont l'impression qu'il n'y a rien chez eux. Ils veulent plus que ce qu'ils voient ici.

Les jeunes chefs de famille monoparentale en milieu rural nous ont dit qu'ils se sentaient isolés et pris dans un piège. Bon nombre voulaient améliorer leur sort pour leurs enfants, mais leur situation précaire les empêchait de déménager dans une plus grande localité pour continuer leurs études. Bon nombre n'avaient aucun moyen de transport, aucun service d'autobus disponible, aucun accès à des garderies et aucun emploi dans leur communauté respective où ils pourraient rester et gagner leur vie.

Seule la ville leur permet de poursuivre des études, d'obtenir des emplois mieux rémunérés et d'avoir accès à des garderies abordables et subventionnées, mais ces personnes ne peuvent pas y aller. Déménager n'est pas une option parce que les loyers sont beaucoup plus élevés que ce qu'elles paient présentement, d'où le sentiment d'être prises au piège et isolées.

Les personnes âgées vivant en milieu rural sont plus susceptibles d'avoir un accès limité au transport. Celles à mobilité réduite, en particulier celles qui n'ont pas accès à un véhicule privé ou à un transport public quelconque, sont moins portées à quitter leur maison pour vivre des expériences sociales ou faire du bénévolat. Bon nombre nous ont dit que le manque de transport affectait leur vie à bien des égards. Par exemple, un grand nombre ont de la difficulté à se rendre à leurs rendez-vous médicaux, à visiter leur famille et leurs amis, à participer à des activités sociales, et ainsi de suite.

Les moyens de transport permettent d'accéder plus facilement aux villes des régions et aux centres commerciaux, mais privent davantage les économies locales et nuisent à la vitalité des centres des petites villes. En raison du peu de transport en commun, les gens ayant les revenus les moins élevés trouvent difficile de profiter des occasions d'achat ou d'obtenir des emplois qui les aideraient à se tirer d'affaire. Les politiques traditionnelles de développement rural font fi du sentiment d'impuissance et du manque d'espoir qui sont transmis d'une génération à l'autre et ne touchent pas aux causes profondes; elles s'attaquent à des problèmes limités qui ne sont que des symptômes et des conséquences de la maladie sous-jacente qu'est la pauvreté. Et encore, ces politiques touchent aux symptômes et aux conséquences de manière incomplète.

Bien que les programmes traditionnels de développement rural répondent à des besoins valables et pressants et permettent d'améliorer le sort des plus démunis, bien souvent ils contribuent peu ou aucunement à atténuer les causes de la pauvreté. Par

vulnerable to a continued existence on the margin of safety. A growing consensus is that resources aimed at poverty reduction must focus more on agricultural and rural development.

What is missing in rural policy is a concerted effort to engage individuals and communities living in poverty in their own economic and social enhancement. What is missing is the willingness to face up to the root causes of poverty, which are often an outgrowth of historic and contemporary social divisions that cut the poor out of opportunities to share power, equal opportunities and, in the end, hope. Poverty is still largely a rural phenomenon. The poorest people we spoke to live mainly in rural areas. Rural poverty must be addressed in Leeds and Grenville by those in service delivery in the united counties.

What can we, the United Way, do about these issues? We are trying to address the issues that have been identified by our youth and work is progressing in many areas surrounding poverty. As well, we are actively working on a model to resolve many transportation issues that have been identified across Leeds and Grenville. We are actively pursuing partnerships and collaborative opportunities to address bringing services to people in remote communities, especially educational and recreational opportunities. We have engaged a resource team in our community conversations and some of the issues such as lack of daycare have begun to be addressed.

This is our fiftieth year of service to our community. It will likely be the most important year of action because of the current information that we now have about our communities. It will take a great deal of time, effort and, most likely, a lot of money and collaborative action, but we are committed and prepared to invest in all.

Sandy Prentice, Home Visitor and Playgroup Organizer, Community Action Program for Children, Perth Connections, Lanark Health and Community Services: Thank you for inviting me to appear today. This forum is an excellent opportunity to discuss what is happening in our counties. I live in the Leeds and Grenville area and I work in Lanark County. My office is in Perth, Ontario, and I work in Perth and in areas north of the islands.

By way of background, I have 13 years' experience in working with young families in the rural population around Perth. My co-workers work in all of Lanark County. I have 20 years' experience living in three different rural communities. My experience is personal and professional.

The families I work with want me to be here today. They think it is absolutely wonderful that people are looking at this situation and taking it seriously. They do not feel that they can come because they do not acknowledge that they have a voice; they have asked me to be that voice. That speaks volumes as I can hear

conséquent, les plus démunis restent susceptibles de vivre encore en marge de la sécurité. On s'entend de plus en plus pour dire que les ressources consacrées à la réduction de la pauvreté doivent cibler davantage le développement agricole et rural.

Ce qui manque dans les politiques rurales, c'est un effort concerté pour amener les individus et les communautés qui vivent dans la pauvreté à prendre part à leur propre développement économique et social. Ce qui manque, c'est la volonté d'affronter les causes profondes de la pauvreté, qui sont bien souvent issues des divisions sociales passées et présentes qui écartent les pauvres du pouvoir, de l'égalité des chances et, finalement, de l'espoir. La pauvreté est encore largement un phénomène rural. Les gens les plus pauvres à qui nous avons parlé vivent principalement dans des secteurs ruraux. Les responsables de la prestation des services dans les comtés unis doivent s'attaquer à la pauvreté rurale à Leeds et Grenville.

Que peut faire Centraide-United Way pour régler ces problèmes? Nous essayons de nous attaquer aux problèmes que nos jeunes ont cernés, et des progrès sont faits dans de nombreux domaines. De plus, nous travaillons activement à un modèle en vue de régler les nombreux problèmes de transport qui ont été relevés dans Leeds et Grenville. Nous cherchons activement à conclure des partenariats et des ententes de collaboration pour offrir des services aux gens des communautés éloignées, tout particulièrement au chapitre de l'éducation et des loisirs. Nous avons engagé une équipe de ressources dans nos échanges communautaires et nous avons commencé à régler certains problèmes, comme l'absence de services de garde.

Nous en sommes à notre 50^e année de service dans notre communauté. Ce sera vraisemblablement l'année la plus importante à cause de l'information que nous avons maintenant sur nos collectivités. Il faudra beaucoup de temps, d'effort et, très probablement, d'argent et de collaboration, mais nous tenons et nous sommes prêts à investir sur tous les plans.

Sandy Prentice, ménagère visiteuse et organisatrice d'ateliers de jeux, Programme d'action communautaire pour les enfants, programme Perth Connections, Services communautaires et de santé de Lanark : Je vous remercie de m'avoir invitée à comparaître aujourd'hui. Cette tribune nous donne une excellente occasion de discuter de ce qui se passe dans nos comtés. Je vis dans la région de Leeds et Grenville et je travaille dans le comté de Lanark. Mon bureau se trouve à Perth, en Ontario, et je travaille à Perth et dans les secteurs au nord des îles.

Je travaille depuis 13 ans auprès des jeunes familles de la population rurale de la région de Perth. Mes collègues travaillent partout dans le comté de Lanark. J'ai vécu pendant 20 ans dans trois communautés rurales différentes. Mon expérience est à la fois personnelle et professionnelle.

Les familles avec lesquelles je travaille veulent que je sois ici aujourd'hui. Elles croient que c'est merveilleux que des gens se penchent sur cette situation et la prennent au sérieux. Elles ne croient pas pouvoir venir ici parce qu'elles ne reconnaissent pas qu'elles peuvent s'exprimer; elles m'ont donc demandé d'être leur

them say: I cannot go; I do not belong; I cannot fit in; and what would I wear?

What does poverty look like? I work with families that are young, for the most part, aged 15 and over. The current families are mostly in their 20s and 30s. They all have young children under the age of six. Most women I work with are overweight, overstressed and suffering from mental health disorders. Many of them are on anti-depressants and lithium, they have anxiety, they have extremely low self-esteem and they feel that they have little control over their lives.

I have single parents, double-parent families, working families and families on Ontario Works. In almost every family, someone is on continual medication of some kind, whether Prozac, lithium or asthma puffers. To me, poverty affects health, and I see it everyday.

In our area, we have a shortage of doctors. I will speak more anecdotally and present individual stories. They will be representative and not specific to an individual. A young family has a two-year-old who does not have a doctor. The doctor that delivered the baby said that he would take the mother as a patient but then the doctor moved 50 kilometres away. The mother and child cannot find a doctor in their own area because, technically, they have one.

Fortunately, our community health centre in North Lanark recently hired a nurse practitioner to fill long-time vacant position. Now, that mom can see the nurse practitioner with her child until the child reaches the age of six. The mom has three and a half years to find a doctor in her area. This family lacks transportation. The nurse practitioner is only 15 to 20 kilometres away, rather than 50 kilometres.

I have listened to much of what has been said and I have read the report of the committee. I think we are talking to the converted here and I truly appreciate the work that is being done.

We live rurally and yet the families that I deal with always lack healthy food. Most of them use the food bank regularly. Often, I call the food bank to see if the family can come a second time because their time is not up. When they go to the food bank, they receive about three days' worth of food. When they must wait two weeks to receive some money, three days will not take them far.

People do not have much control over what they receive from the food bank and often it is something they cannot use so they take it back so someone else might use it.

Transportation is an issue so I will drive people to food banks. We live in an area such that if anyone has access to food, it should be the rural populations. I will say that in some families, the rural

porte-parole. Voilà qui en dit long, et je les entends dire : Je ne peux pas y aller; ce n'est pas ma place; je ne cadre pas dans cet endroit, qu'est-ce que je porterais?

À quoi ressemble la pauvreté? Je travaille avec des familles jeunes, pour la plupart âgées de 15 ans et plus. Les familles se trouvent surtout dans la vingtaine et dans la trentaine. Elles ont toutes de jeunes enfants de moins de six ans. La plupart des femmes avec qui je travaille ont un surplus de poids, sont stressées et souffrent de troubles mentaux. Bon nombre prennent des antidépresseurs et du lithium, souffrent d'anxiété, ont une très faible estime de soi et ont le sentiment d'avoir peu de contrôle sur leur vie.

Je travaille avec des parents seuls, des familles où il y a deux parents, des familles qui travaillent et des familles qui font partie du programme Ontario au travail. Dans presque toutes les familles, quelqu'un est sous médication continue, que ce soit du Prozac, du lithium ou des pompes pour l'asthme. Selon moi, la pauvreté affecte la santé et je le vois tous les jours.

Dans notre région, nous connaissons une pénurie de médecins. Je vais vous raconter quelques histoires personnelles. Elles sont représentatives et ne sont pas le fait de quelques personnes seulement. Il y a une jeune famille avec un enfant de deux ans qui n'a pas de médecin. Le médecin qui a mis le bébé au monde a dit qu'il continuerait à suivre la mère, mais il a ensuite déménagé à 50 kilomètres de distance. La mère et l'enfant ne peuvent pas trouver un médecin dans leur propre région parce que, techniquement, elles en ont un.

Heureusement, le centre de santé communautaire de North Lanark a récemment embauché une infirmière praticienne pour combler un poste vacant depuis longtemps. Aujourd'hui, cette mère peut consulter l'infirmière avec son enfant jusqu'à ce que cette dernière ait six ans. La mère a donc trois ans et demi pour trouver un médecin dans sa région. Cette famille n'a pas de moyen de transport. L'infirmière praticienne n'est qu'à environ 15 à 20 kilomètres de distance, plutôt qu'à 50 kilomètres.

J'ai écouté beaucoup de choses qui ont été dites et j'ai lu le rapport du comité. Je crois que nous parlons à des gens déjà convertis et j'apprécie vraiment le travail qui est fait.

Nous vivons en milieu rural et pourtant, les familles dont je m'occupe manquent souvent de bons aliments. La plupart ont régulièrement recours à la banque alimentaire. J'appelle souvent la banque alimentaire pour voir si une famille peut venir une deuxième fois même si son délai n'est pas écoulé. Lorsqu'elles s'adressent à la banque alimentaire, les familles reçoivent de la nourriture pour environ trois jours. Lorsqu'elles doivent attendre deux semaines avant de recevoir un peu d'argent, ces trois jours ne les amènent pas bien loin.

Les gens ont peu à dire sur ce qu'ils reçoivent de la banque alimentaire, et ce sont souvent des choses qu'ils ne peuvent utiliser, alors ils les ramènent pour que d'autres puissent en profiter.

Le transport est problématique, alors je vais conduire les gens aux banques alimentaires. Pourtant, ce sont les populations rurales qui devraient avoir accès à la nourriture. Je dirai que dans

aspect is positive because they have access to meat when someone in the family has cows or chickens. At times, they hunt squirrels as a food supply. Even when they live in the city or in the town of Perth, they might use that skill of shooting and skinning squirrels, much to the chagrin of the police. The children will proudly declare, "That is my daddy. He is a little different from city folk." However, it is meat that they can eat.

Living conditions are atrocious. Many rural people live in old houses that can be mouldy. I have had families who have moved. I have had families who ask, "What can I do? I have complained and the landlord will not do anything about it. I can't move because where can I move to? Anything else I can find for this amount of rent will be the same."

In deep rural areas, some live in two-bedroom trailers that house two families, which would be extended family. There might be the parents, their children and their grandchildren. Two sisters and a couple of children might share one bedroom.

There are few occupations and jobs. Of the families that I work with, those who are working find employment at the local Mac's Milk or Tim Hortons. They work shifts, including weekends and midnights, when no child care is available. For families trying to find subsidized daycare, it does not exist. We can obtain subsidies for families when there are spaces, but there are no spaces for people who work odd hours. The daycares work from 6 a.m. to 6 p.m., which is long, but not long enough.

I work with families that are in the cycle of poverty. A three-year-old in one of my families has been on the wait list for some time for two days of daycare to meet their needs. He will start school in September and he is so far behind. He has in-home support from my program and some support from the infant development program, which is providing speech and language. Due to the mother's lack of ability, she is unable to do more. This child does not qualify as high risk, so he has not been apprehended by the children and family services because his basic needs are being met. The child needs support for his own brain development and we are waiting to get him into a daycare space.

The families with the greatest needs access services the least. Mr. Gatza mentioned that when he talked about the real rural populations. They are independent and proud and they want to do it alone. Within that cycle of poverty, they might have some family supports but they are not sufficient to take them out of the cycle of poverty. More supports are needed, and the families that have moved closer to town often find it easier because they might have only a four-kilometre walk into town. Before, they could not even consider walking because they were too far away. Isolation has diminished.

There is no money for recreation or anything that aids stress reduction. I am also a yoga teacher and have been conducting a group with some of my moms. They have found it totally amazing

certaines familles, la ruralité a ses avantages, parce qu'elles peuvent obtenir de la viande lorsqu'un membre de la famille a des vaches ou des poules. À l'occasion, les gens vont chasser des écureuils pour se nourrir. Même lorsqu'ils vivent dans la ville ou dans le village de Perth, ils peuvent utiliser à profit ce savoir-faire, au grand dam de la police. Les enfants vont déclarer fièrement : « Voilà mon père. Il est un peu différent des gens de la ville. » Toutefois, c'est de la viande qu'ils peuvent manger.

Les conditions de vie sont atroces. Un grand nombre de personnes en milieu rural vivent dans de vieilles maisons aux prises avec des problèmes de moisissure. Certaines familles ont déménagé. D'autres me disent : « Que puis-je faire? Je me suis plaint et le propriétaire ne fera rien. Je ne peux pas déménager; où irais-je? Je ne pourrais trouver rien de mieux à un loyer équivalent. »

Dans les régions rurales éloignées, on voit des familles élargies s'entasser dans des roulottes de deux chambres. Ce sont les parents, leurs enfants et leurs petits-enfants. Deux sœurs et quelques enfants peuvent partager la même chambre.

Les emplois sont rares. Les gens qui ont un emploi travaillent au Mac's Milk ou au Tim Horton de la localité. Ils font des quarts de travail, y compris les fins de semaine et la nuit, lorsqu'aucun service de garde n'est disponible. Les garderies subventionnées n'existent pas pour ces familles. Nous pouvons obtenir des subventions pour les familles lorsqu'il y a des places, mais il n'y a aucune place pour les gens qui travaillent durant des heures inhabituelles. Les garderies sont ouvertes de 6 heures à 18 heures, ce qui est beaucoup, mais pas assez.

Je travaille auprès des familles qui se trouvent dans le cycle de la pauvreté. L'une d'elles a un enfant de trois ans qui est inscrit sur une liste d'attente depuis un certain temps pour pouvoir fréquenter la garderie deux jours par semaine. Il va commencer l'école en septembre et il a beaucoup de retard. Il reçoit de l'aide à la maison grâce à mon programme, et un peu d'aide du programme de développement de la petite enfance, au niveau du langage. En raison des lacunes de la mère, celle-ci ne peut en faire plus. Cet enfant n'est pas considéré comme étant à risque, alors il n'a pas été pris en charge par les services à l'enfance et à la famille, parce que ses besoins de base sont satisfaits. L'enfant a besoin d'aide pour son propre développement intellectuel et nous attendons d'avoir une place pour lui en garderie.

Ce sont les familles ayant les plus grands besoins qui ont le moins accès aux services. M. Gatza l'a mentionné lorsqu'il a parlé des populations en milieu rural. Ce sont des gens indépendants et fiers, qui veulent faire les choses seuls. Dans ce cycle de pauvreté, ils peuvent recevoir un peu d'aide de la famille, mais ce n'est pas suffisant pour sortir de ce cycle. Ils ont besoin de plus de soutien, et les familles qui se sont rapprochées de la ville trouvent souvent la situation plus facile parce qu'elles n'ont que quatre kilomètres à marcher pour se rendre à la ville. Auparavant, elles ne pouvaient même pas y songer parce qu'elles étaient trop loin. L'isolement a diminué.

Il n'y a pas d'argent pour les loisirs ou d'autres activités qui contribuent à réduire du stress. Je suis également professeure de yoga et je dirige un groupe composé de mères avec lesquelles je

that they can learn some skills that can help to reduce their stress on a daily basis — to take only a few minutes to breathe. Finding a bit of quiet time for themselves is totally new to them because their needs are always the last ones considered.

I see the income gap growing. Our families that live in poverty might have enough food to keep from starving, although not the best and most nutritious. They might have a house, be warm most of the time and so they are not doing too badly on a global scale of poverty. However, we live in Canada and when we look at where they are compared to the rest of the population, the stress becomes visible. They want the same things that other people have, such as a vacation or even a movie? To go to a movie, they need to think about not only money to pay for the movie but also to pay for a way to get there.

The economic system that we live in creates the situation. We need that low-income poverty group to work at Mac's Milk and Tim Hortons. Certainly, the economic structure needs to be addressed.

On behalf of the families I work with, I thank the committee for doing this work. It is absolutely amazing and I handed out a paper with their direct quotes.

The Chairman: Ms. Prentice, you mentioned that you are talking to the converted. That is true. We are converted but we still need to be more educated on these issues. The testimony we heard today will help in that direction.

Senator Segal: Thank you for taking time from your important work to give us your perspective, and for the work that you do on behalf of people who need your support and who benefit immensely in ways that I am sure you might not see yourself, from a helping hand and a bit of advice and solace in difficult times.

Is it only about the money? That is a core question. I am always amazed by the fact that when people make more money or earn extra money from a second job, Her Majesty takes more in taxes because that is how our tax system works. The more we earn, the more we pay. When for some reason we run out of money — job loss, handicap or illness — then before Her Majesty helps, either through welfare, Ontario Works or others, she has, through her civil servants, many detailed questions. Why do we not have the money? Is it because we cannot work? Are we handicapped? Did the plant in our little town close? Is the farm not viable? It has always struck me that the issue is, in terms of sitting around the family table in Canada, which should be large enough for everyone to have a seat, about the money. For various reasons, often through no fault of their own, people will end up with not enough money for proper health, food or heating.

travail. Celles-ci sont fascinées d'apprendre certaines habiletés qui peuvent les aider à réduire leur stress de tous les jours — à prendre quelques minutes seulement pour respirer. Se réserver quelques moments de tranquillité est tout à fait nouveau pour elles parce que leurs besoins ont toujours passé en dernier.

Je vois l'écart de revenu se creuser. Les familles qui vivent dans la pauvreté peuvent avoir assez de nourriture pour ne pas mourir de faim, bien que ce ne soient pas les aliments les meilleurs et les plus nutritifs. Elles peuvent avoir une maison, être au chaud la plupart du temps et donc s'en tirer assez bien sur l'échelle mondiale de la pauvreté. Toutefois, nous vivons au Canada et quand nous regardons leur situation par rapport à celle du reste de la population, le stress devient visible. Ces gens veulent la même chose que les autres, partir en vacances ou aller au cinéma. Or, ils doivent songer non seulement à payer leur entrée au cinéma, mais aussi à payer pour s'y rendre.

Le système économique dans lequel nous vivons crée cette situation. Nous avons besoin que ce groupe à faible revenu qui travaille chez Mac's Milk et Tim Horton. Il est clair que la structure économique doit être corrigée.

Au nom des familles avec lesquelles je travaille, je remercie le comité de faire cette étude. C'est extraordinaire, et j'ai déposé un document comportant les citations des personnes que je représente.

La présidente : Madame Prentice, vous avez dit que vous vous adressez à des gens déjà convertis. C'est vrai. Nous sommes convertis, mais nous devons en apprendre davantage sur ces questions. Les témoignages que nous avons entendus aujourd'hui nous aideront dans ce sens.

Le sénateur Segal : Merci de prendre le temps de nous donner votre point de vue et de faire le travail que vous faites pour les personnes qui ont besoin de votre aide et qui en bénéficient énormément, et je suis certain que vous ne voyez pas tous les bienfaits que vous apportez — que ce soit par une main secourable, un conseil et un peu de réconfort durant les périodes difficiles.

Est-ce seulement un problème d'argent? Voilà une question essentielle. Je suis toujours étonné de voir que, lorsque les gens font plus d'argent ou occupent un deuxième emploi pour gagner un peu plus, Sa Majesté prélève plus d'impôt parce que c'est la façon dont fonctionne notre système fiscal. Plus nous faisons d'argent, plus nous payons. Quand, pour une raison quelconque, nous n'avons plus d'argent — perte d'emploi, handicap ou maladie — avant que Sa Majesté nous vienne en aide, que ce soit par le bien-être social, le programme Ontario au travail, et cetera, elle pose bien des questions détaillées, par l'intermédiaire de ses fonctionnaires. Pourquoi n'avons-nous pas d'argent? Parce que nous ne pouvons pas travailler? Sommes-nous handicapés? L'usine locale a-t-elle fermé ses portes? La ferme n'est-elle pas rentable? Je suis toujours frappé de voir que la question, que l'on aborde autour de la table familiale du Canada, qui devrait être assez grande pour que chacun y ait une place, porte toujours sur l'argent. Pour diverses raisons, souvent sans que ce ne soit de leur faute, les gens finissent par ne pas avoir assez d'argent pour se soigner, se nourrir ou se chauffer convenablement.

We have a Guaranteed Income Supplement for seniors. It does not solve the entire problem but the situation is much better than it was for seniors 20 or 30 years ago. We have a GST tax credit for people who earn less than \$30,000 per year that provides some help. In your client base, you see, or come into contact with, the people that your organizations serve every day. If they had the necessary money to meet their own needs based on the real costs of their community, would that go a long way to solve the problem, or are some problems about things that are more profound than not having enough money? I am interested in your respective perspectives on that.

Mr. Gatz: Money is part of the issue but many other dynamics are at play. We deal with so many different personalities with a variety of coping skills. Coping skills is one issue that I have come across in some people who have a dysfunction. Sometimes it is obvious and sometimes it is not so obvious. Over the years, as I have learned to study people, I have come to the conclusion that at times coping skills are a hindrance.

Another frequent problem is the sense of self-worth and that is critical in many areas. I do not think there are enough support mechanisms in place, or at least made apparent to people. The services might be available, but not apparent to those who need them, to help people to develop the life skills to be able to say, "Yes, I am important: Yes, I can do this." A system such as welfare, for example, is generational in that the reliance passes from one generation to the next. I do not think the recipients consider that in general but rather they simply adapt to the lifestyle, and that is where they find themselves stuck.

In my experience, I have learned that people feel they cannot do it. Even though they might have an average to above-average intelligence, they think they are caught in a trap whereby they sense an inadequacy or a lack of importance in their ability to handle a task, a duty or a job that could help to lift them up out of their situation.

I call it a "lift and redemption situation" whereby a father, for example, might get out of that cycle of impoverishment. As a result, he becomes a more productive citizen in society and his family members become more productive citizens in society. Maybe it is a combination of systemic supports, demographics and their own support systems where they grew up over the decades. A person's sense of self-worth is so important.

When I was in training college on Bayview Avenue in Toronto for two years, we had on-the-job-training with Corrections Canada. Some of the initial steps we went through included self worth and dealing with life development skills. These things seem to come to the forefront. How they feel about themselves becomes evident in how they treat others. It emanates beyond themselves.

Nous avons un Supplément de revenu garanti pour les personnes âgées. Cette mesure ne règle pas tout le problème, mais la situation des personnes âgées est bien meilleure qu'elle ne l'était il y a 20 ou 30 ans. Nous avons un crédit pour la TPS à l'intention des gens qui gagnent moins de 30 000 \$ par année, ce qui apporte un certain allègement. Parmi votre clientèle, vous voyez ou côtoyez les gens que vos organismes desservent tous les jours. S'ils avaient l'argent nécessaire pour répondre à leurs propres besoins, selon les coûts réels dans leur communauté, est-ce que le problème serait réglé, ou les malaises sont-ils plus profonds que le simple manque d'argent? J'aimerais connaître votre point de vue respectif sur cette question.

M. Gatz : L'argent fait partie du problème, mais de nombreux autres facteurs entrent en jeu. Nous avons affaire à tellement de personnalités différentes, chacune ayant diverses habiletés d'adaptation. Il s'agit là d'un problème que je rencontre chez certaines personnes qui ont un dysfonctionnement. Le problème apparaît parfois clairement, mais il est parfois plus insidieux. Au fil des années, j'ai appris à étudier les gens et j'en suis venu à la conclusion que les habiletés d'adaptation sont parfois un obstacle.

Le manque d'estime de soi est aussi un problème fréquent, un problème critique à de nombreux égards. Je ne crois pas qu'il y ait assez de mécanismes de soutien en place, ou du moins qu'on les fait connaître aux gens. Les services peuvent être disponibles, mais on ne les fait pas connaître à ceux qui en ont besoin, pour aider les gens à développer leurs habiletés fondamentales pour qu'ils puissent dire : « Oui, je suis important. Oui, je peux faire cela ». Un système comme celui du bien-être social, par exemple, est générationnel, en ce sens que la dépendance se transmet d'une génération à l'autre. Je ne crois pas que les bénéficiaires y songent de façon générale, mais ils s'adaptent plutôt au mode de vie, et c'est là où ils se retrouvent coincés.

Par expérience, j'ai appris que les gens ont le sentiment de ne pas être capables. Même lorsqu'ils ont une intelligence moyenne ou supérieure à la moyenne, ils croient être pris dans un piège où ils sentent une inaptitude ou un manque d'importance, où ils se sentent incapables de remplir une tâche ou d'occuper un emploi qui pourrait les sortir de leur situation.

Je vois là une situation de rédemption lorsqu'un père, par exemple, peut se sortir de ce cycle de pauvreté. Il devient alors un citoyen plus productif dans la société, et les membres de sa famille le deviennent aussi. C'est peut-être une combinaison de soutiens systémiques, de facteurs démographiques ainsi que leurs propres systèmes de soutien dans lesquels ils ont grandi au fil des années. L'estime de soi est si importante.

Lorsque j'étais au collège de l'avenue Bayview, à Toronto, pendant deux ans, nous avions une formation en milieu de travail avec le Service correctionnel du Canada. Les étapes initiales que nous avons vues comportaient notamment l'estime de soi et les habiletés fondamentales. Ces choses semblent être à l'avant-plan. La manière dont ils se perçoivent se répercute dans la manière dont ils traitent les autres. Ce sentiment est projeté au-delà d'eux-mêmes.

Ms. Baril: It is not always only about the money. If we threw money at the problems of people who are trapped in poverty it would not solve the problems. We have been looking at the root causes of why individuals are where they are in their lives, and we do not have all the answers. No one will have all the answers surrounding poverty. We are looking seriously at the root causes to see why people in different communities are where they are. Throwing money at the problem will not solve many of the issues that we are experiencing. If the golden nugget could solve everyone's problems, then we would have been able to do it a long time ago.

We have much more work to do, particularly in the rural environment. Leeds and Grenville is classified as 95 per cent rural. We have a huge issue all across Leeds and Grenville counties and with a population of 100,000, we find ourselves dealing with some significant issues. It will take a great deal of collaboration and teamwork to help lift some people out of the situations they are in. They need a hand up, rather than a handout.

Ms. Prentice: Money is not the total issue but I find that it alleviates much of the stress. It is great when they know they can pay their bills, buy groceries, pay the rent and even do the laundry, which can add up to \$40 per month if they use a coin wash; and that is not calculated into expenses.

If we can reduce stress by providing enough money on which to survive, then people will be able to work on the next step, and self-worth is a huge part of that.

Senator Mercer: Thank you for the work that you do in the communities. It is obviously important and vital.

Ms. Baril, the Community Matters program is funded partially by the Ontario Trillium Foundation. Trillium funding, if I recall, is limited to one year — or up to three years, depending on the program. What happens to Community Matters when Trillium funding stops?

Ms. Baril: We are hoping that Community Matters will continue. The project is set to complete itself on June 30, 2007. We have already started talking to the Ontario Trillium Foundation about where we go from here.

My hope is that the next proposal will involve another three years of funding. The grant we were fortunate enough to obtain was a province-wide grant, based on the collaborative work we had pulled together. The Ontario Trillium Foundation was not sure we could accomplish a group of 17 United Ways working together, but they are pleased with the results. They are looking forward to the results we will provide for them.

The United Ways that are part of my collaborative work are in all parts of the province, serving the rural environment. The results we have been able to achieve will become important

Mme Baril : Ce n'est pas toujours une simple question d'argent. Même si on injectait de l'argent pour régler les problèmes des gens qui sont pris au piège de la pauvreté, on ne réglerait pas tout. Nous nous sommes penchés sur les causes profondes qui expliquent pourquoi les personnes se trouvent là où elles sont dans leur vie, et nous n'avons pas toutes les réponses. Personne n'aura toutes les réponses à la pauvreté. Nous examinons sérieusement les causes profondes pour voir pourquoi les gens dans différentes communautés sont là où ils sont. Il ne suffira pas d'injecter de l'argent pour régler tous les problèmes que nous observons. Si l'argent pouvait régler les problèmes de tout le monde, nous aurions pu le faire il y a longtemps.

Il reste encore beaucoup de travail à faire, en particulier dans le milieu rural. Leeds et Grenville est considérée comme une région rurale à 95 p. 100. Nous avons un problème énorme dans tous les comtés et, avec une population de 100 000 habitants, nous devons composer avec des enjeux importants. Il faudra des efforts de collaboration et un travail d'équipe extraordinaire pour aider certaines personnes à sortir de la situation dans laquelle elles se trouvent. Elles ont besoin d'un coup de main plutôt que d'un coup d'argent.

Mme Prentice : L'argent n'est pas tout, mais je trouve qu'il atténue le stress. C'est bon de savoir qu'on peut payer les factures, faire l'épicerie, payer le loyer et même faire le lavage, qui peut représenter des frais de 40 \$ par mois si on utilise une buanderie; et ce n'est pas calculé dans les dépenses.

Si nous pouvons réduire le stress en fournissant assez d'argent pour assurer la subsistance, alors les gens pourront passer à l'étape suivante, et l'estime de soi joue un rôle important à cet égard.

Le sénateur Mercer : Je vous remercie du travail que vous faites dans les communautés. Il est certes important et vital.

Madame Baril, le programme Community Matters est financé en partie par la Fondation Trillium de l'Ontario. Si ma mémoire est bonne, le financement assuré par Trillium est limité à une année — ou peut aller jusqu'à trois ans, selon le programme. Qu'arrivera-t-il au programme Community Matters lorsque ce financement cessera?

Mme Baril : Nous espérons que le programme sera maintenu. Le projet devrait être terminé le 30 juin 2007. Nous avons déjà entrepris des pourparlers avec la Fondation Trillium de l'Ontario pour la suite des choses.

J'espère que la prochaine proposition comportera trois autres années de financement. La subvention que nous avons eue la chance d'obtenir était une subvention à l'échelle provinciale, fondée sur le travail de collaboration que nous avons établi. La Fondation Trillium de l'Ontario n'était pas certaine que nous pouvions amener 17 organismes Centraide-United Way à travailler ensemble, mais elle a été ravie des résultats obtenus. Elle attend avec impatience les résultats que nous allons lui fournir.

Les groupes de Centraide qui font partie de mon groupe de coordination sont partout dans la province et desservent le milieu rural. Les résultats que nous avons pu obtenir

information for the Ontario Trillium Foundation when it comes to future grants. The United Way of Canada is interested in our process as well. We are seeing the Community Matters project replicated across Canada in many of our provinces.

Senator Mercer: I have asked this question a number of times of groups such as the United Way and the Salvation Army, as well. You are located in towns. I appreciate that you must be located physically somewhere; I have worked for United Way agencies in my career, so I understand the process. However, it seems to me that to reach out from the towns to rural areas is a challenge for the United Way — and for all churches, but, in particular, the Salvation Army.

How do you do that? You cannot have an office in every small hamlet in Leeds and Grenville, or in Perth and Lanark counties. How do you address this issue?

I am concerned that people see the United Way, Salvation Army and other agencies as the solution, but the solution only happens in the towns. That young woman with two children living down that dirt road is not being serviced.

Ms. Baril: I appreciate those comments. Our United Way funds 28 organizations all across Leeds and Grenville. I am proud to say there is not one community across the two counties where there is not some sort of program or service happening on a daily basis that is funded by the United Way through the agencies that we support.

Some of those services are quiet services. They may happen as a result of someone perhaps working for the Canadian National Institute for the Blind, CNIB, that helps counsel or teach someone who is losing their sight in how they can achieve a high standard of living through CNIB support. It could be through Big Brothers or Big Sisters having one of their matches in one of the communities. We are everywhere across Leeds and Grenville, in every single community, and we are proud of that.

Some of my agencies' offices might be based in Brockville, but their outreach is amazing and they are doing a better job each day. Last year, they served 29,000 clients. In a population of 96,000 people in Leeds and Grenville, to have programs and services offered through funding from United Way programs and services to 29,000 people is truly amazing and they are doing an amazing job. We are proud of the work they are doing.

Mr. Gatza: If someone lives in a rural community and they want help, they may be aware we are there. They contact us directly and we make arrangements for them to come to us, in this case, in Brockville. Frequently too, people will contact other agencies who will say, we cannot help you with that but we know the Salvation Army can, so they refer the people looking for help to us. Working with the other agencies works well.

comporteront d'importants renseignements pour la Fondation Trillium de l'Ontario, pour l'octroi de subventions futures. Centraide Canada s'intéresse aussi à notre processus. Nous voyons reproduire le projet Community Matters partout au pays, dans une grande partie de nos provinces.

Le sénateur Mercer : J'ai posé cette question à plusieurs reprises à des groupes comme Centraide et l'Armée du Salut. Vous avez vos bureaux dans des villes. Je peux comprendre que vous deviez avoir des bureaux quelque part; j'ai travaillé pour des organismes de Centraide dans ma carrière, alors je sais comment cela se passe. Il me semble que l'offre de services aux régions rurales à partir des villes pose un défi à Centraide — et à toutes les églises, mais en particulier à l'Armée du Salut.

Comment faites-vous? Vous ne pouvez avoir de bureaux dans tous les petits villages des comtés de Leeds et Grenville, ou de Perth et Lanark. Comment faites-vous?

Ce qui me préoccupe, c'est qu'on a tendance à voir dans Centraide, l'Armée du Salut et d'autres organismes une solution, mais la solution n'existe que dans les villes. La jeune femme et ses deux enfants qui vivent au bout de ce chemin de terre ne reçoivent pas de services.

Mme Baril : J'apprécie ces commentaires. Notre groupe de Centraide finance 28 organisations dans les comtés de Leeds et Grenville. Je suis heureuse de pouvoir dire qu'il n'y a pas une seule communauté dans ces deux comtés qui n'a pas un programme ou un service quelconque, fourni quotidiennement, et financé par Centraide par le biais des organismes que nous appuyons.

Certains de ces services sont discrets. Ils peuvent être fournis par quelqu'un qui, peut-être, travaille pour l'Institut national canadien pour les aveugles, l'INCA, qui conseille ou renseigne quelqu'un qui perd la vue sur les moyens d'avoir un bon niveau de vie, grâce à l'appui de l'INCA. Ce peut être par l'entremise des services sociaux Grand frères et Grandes sœurs qui auraient des organismes correspondants dans l'une des communautés. Nous sommes partout dans le comté de Leeds et Grenville, dans chacune des communautés, et nous en sommes fiers.

Même si certains bureaux de mes organismes sont situés à Brockville, ils ont un rayonnement étonnant, et ils font plus chaque jour. L'année dernière, ils ont desservi 29 000 clients. Sur une population de 96 000 habitants des comtés de Leeds et Grenville, il est absolument impressionnant d'offrir des programmes et des services à 29 000 personnes, grâce au financement des programmes de Centraide, et ils font un travail impressionnant. Nous sommes fiers de ce qu'ils font.

M. Gatza : Une personne qui vit dans une communauté rurale qui a besoin d'aide connaît peut-être notre existence. Elle communique directement avec nous, et nous prenons des dispositions pour qu'elle puisse venir nous voir, dans ce cas-ci, à Brockville. Il arrive souvent, aussi, que les gens communiquent avec d'autres organismes qui leur diront nous ne pouvons vous aider avec ceci, mais nous savons que l'Armée du Salut le peut, alors on nous envoie les gens qui ont besoin d'aide. Il est bon aussi de travailler avec d'autres organismes.

An ongoing concern of mine is, how do we make ourselves more available to those in the rural community so we are there for them? It goes back to other issues I addressed in my opening remarks about people wanting to be independent and to also have that sense of pride.

The same concern goes as well for the working poor. People who receive assistance, sometimes they are on social assistance and so forth, seem to be better off than those who are trying to work and are receiving the minimum wage. They have trouble making ends meet. Those people almost fall in the same category. They want to be independent and they are too proud to come to us.

I have had people say, this is the first time I have ever had to do this. They feel awkward and out of place. I say, do not worry, this is why we are here, to help, and I am glad you came to us.

The question is how to get that message out more, and not only at Christmastime. It gets out at Christmastime when people apply for Christmas hampers and toys for the children. A fair number of people come at that time of year. Then, throughout the year, a minimum number of people come for help. We may average six to 10 people or families a week. It is a small number compared to what we get at Christmastime, when they look for special help in trying to meet the family's needs for Christmas.

That is how it works for us. Hopefully, we can develop a way, when I have spent more time in the area, to reach out to people. At present, as I mentioned, it works through referrals and, if people are already aware, they contact us directly.

Senator Mercer: Ms. Prentice, you mentioned nurse practitioners. We have heard this service mentioned in several communities. It is becoming so important in small, rural communities.

They hired a new nurse practitioner in North Lanark. How many patients can she handle? There is only so much one nurse practitioner can do.

Ms. Prentice: I do not know if Ms. Bergman is still here from the CRCHC in Portland, but she might be able to answer that question better than I can.

I know that this nurse practitioner works three days a week for families with children, because her funding comes from the Early Years stream, which are families with children under six. Then she works one day a week for the general North Lanark population: That is only for people who live in the Lanark Highlands. I have no idea how many people she would see.

Senator Mercer: Could you use more?

Une chose qui me préoccupe toujours, c'est comment nous rendre plus accessibles aux habitants de communautés rurales, pour que nous puissions les aider quand ils en ont besoin? C'est lié aux autres problèmes dont j'ai parlé dans mes observations préliminaires, à propos des gens qui tiennent à leur indépendance et qui ont aussi cet orgueil.

C'est pareil pour les pauvres qui travaillent. Les bénéficiaires de l'aide, qui reçoivent parfois de l'aide sociale et d'autres prestations, semblent mieux vivre que ceux qui essaient de travailler et sont payés le salaire minimum. Ils ont du mal à joindre les deux bouts. Ces gens tombent presque dans la même catégorie. Ils veulent être indépendants, et ils ont trop d'orgueil pour faire appel à nous.

Il y en a qui me disent c'est la première fois que je suis obligé de faire ça. Ils sont mal à l'aise, gênés. Je dis ne vous inquiétez pas, c'est pour ça que nous sommes ici, pour vous aider, et je suis heureux que vous soyez venu nous voir.

La question, c'est de savoir comment diffuser encore plus largement le message, et pas seulement pendant le temps des Fêtes. Il est diffusé à Noël, quand on reçoit des demandes de paniers de Noël et de jouets pour les enfants. On voit pas mal de gens à cette période de l'année. Et puis, tout le reste de l'année, c'est un nombre minimal de personnes qui font appel à l'aide. C'est en moyenne six à dix personnes ou familles par semaine. C'est peu comparativement au nombre de demandes qu'on reçoit pendant les Fêtes, quand les gens recherchent une aide spéciale, pour essayer de répondre aux besoins de la famille à Noël.

C'est ainsi que cela se passe pour nous. Nous espérons pouvoir trouver un moyen, quand j'aurai passé plus de temps dans le secteur, d'atteindre les gens. Pour l'instant, comme je l'ai dit, c'est par voie de référence, et ceux qui nous connaissent déjà communiquent avec nous directement.

Le sénateur Mercer : Madame Prentice, vous avez parlé d'infirmières praticiennes. Nous avons entendu parler de ce service qui est offert dans plusieurs communautés. Il revêt une importance de plus en plus grande dans les petites communautés rurales.

Ils ont embauché une nouvelle infirmière praticienne à North Lanark. Combien de patients peut-elle traiter? Une personne ne peut en traiter à elle seule qu'un nombre limité.

Mme Prentice : Je ne sais pas si Mme Bergman, du Centre de santé communautaire Country Roads de Portland, est encore ici mais elle pourrait peut-être répondre mieux que moi à cette question.

Je sais que cette infirmière praticienne travaille trois jours par semaine auprès des familles qui ont des enfants, parce que son financement provient du volet de la petite enfance, axé sur les familles qui ont des enfants de moins de six ans. Elle travaille aussi un jour par semaine pour la population générale de North Lanark : c'est-à-dire seulement pour les gens qui vivent dans la région de Lanark Highlands. Je n'ai aucune idée du nombre de personnes qu'elle peut voir.

Le sénateur Mercer : Est-ce qu'il vous en faudrait plus?

Ms. Prentice: Yes, we are eagerly awaiting a satellite community health centre that is opening in Smiths Falls, because that nurse practitioner now also serves Smiths Falls. When that centre opens, hopefully that will free her. It is the same with our social workers attached to the community health centres: All the supports are highly needed.

Senator Callbeck: Thank you for coming this morning. I commend you on the great work that you do.

Mr. Gatza, you mentioned that you see few rural poor people. Is it easier for a poor person to go to a government office for social assistance than it is to go to the Salvation Army, or do they not go there either?

Mr. Gatza: In some cases, I think people go to their caseworker for social services. On occasion, people say they have gone to them and presented their dilemma, and there is so much that the caseworker can do for them as well. However, I do not find it is prevalent. I find that is an exception to the norm.

In Brockville, people go to so many agencies and churches — I am not sure what their statistics are — so they have that route as well. People come not only to us for help, but to the other churches and agencies. I do not think the majority of people do, but that is available. Some go through that cycle as well. I think they are more inclined to go that route than through their caseworker or social worker.

Senator Callbeck: I come from P.E.I., and I think they would feel much more comfortable going to the Salvation Army than to the government.

You talked about self-worth. What do we do about that?

Mr. Gatza: I know there are different support groups. You see them in the paper all the time — anxiety disorder groups and those who may be going through other issues as well. How we deal with that issue is a growing dilemma because people do not always say, here I am, I need your help. That issue is ongoing.

How do we reach people who should receive support and they do not want it? It is a personal choice of the individual. How do you get to those people?

The only off-the-cuff solution I can think of is perhaps having more meetings in the community to address these issues: brainstorming and opening it up to the general public. People will come in and we will have the attention of some of them; they will not go directly to us, but they will be curious and will come to the group, the community or the town meeting and listen to what is available. Through that process, people will be more inclined to go to the agency or the support group for the support they need. If the groups advertised themselves more in the various communities, especially in

Mme Prentice : Oui, nous attendons avec impatience l'ouverture à Smiths Falls d'un centre de santé communautaire satellite, parce que cette infirmière praticienne dessert aussi maintenant la région de Smiths Falls. Nous espérons que l'ouverture de ce centre la libérera un peu. Il en est de même avec nos travailleurs sociaux qui sont rattachés au centre de santé communautaire : toute l'aide que nous recevons est indispensable.

Le sénateur Callbeck : Merci d'être venus ce matin. Je vous félicite pour l'excellent travail que vous faites.

Monsieur Gatza, vous avez dit voir peu de gens pauvres dans les régions rurales. Est-il plus facile pour un pauvre d'aller à un bureau du gouvernement pour obtenir de l'aide sociale que de s'adresser à l'Armée du Salut, ou est-ce qu'ils ne vont ni à l'un ni à l'autre?

M. Gatza : Dans certains cas, je pense qu'ils s'adressent au travailleur social chargé de leur dossier pour obtenir des services sociaux. Il arrive que certains disent s'être adressés à eux et leur avoir présenté leur problème, mais le travailleur social peut aussi faire beaucoup pour eux. Cependant, je ne pense pas que ce soit très répandu. Je trouve que c'est plutôt l'exception que la norme.

À Brockville, il y a tellement d'organismes et d'églises auxquels on peut faire appel — je ne connais pas exactement les statistiques — alors il y a aussi cette possibilité. On ne s'adresse pas qu'à nous pour obtenir de l'aide, mais aussi aux autres églises et organismes. Je ne pense pas que la majorité des gens le fassent, mais c'est possible. Il y en a qui passent par ce cycle aussi. Je pense qu'ils sont plus portés à suivre cette voie qu'à s'adresser à leur travailleur social.

Le sénateur Callbeck : Je viens de l'Île-du-Prince-Édouard, et je pense qu'ils seraient plus à l'aise pour faire appel à l'Armée du Salut qu'au gouvernement.

Vous avez parlé d'estime de soi. Que faisons-nous à ce sujet?

M. Gatza : Je sais qu'il existe divers groupes de soutien. Les journaux en parlent tout le temps — des groupes pour les troubles de l'anxiété et pour les personnes qui vivent d'autres types de problèmes. Il est de plus en plus difficile de faire face à ces problèmes, parce que ceux qui les ont ne disent pas toujours me voici, j'ai besoin de votre aide. C'est un défi constant.

Comment pouvons-nous atteindre ceux qui devraient recevoir de l'aide et qui n'en veulent pas? C'est un choix personnel de chacun. Comment parvenir à atteindre ces gens-là?

La seule solution à laquelle je puisse penser au pied levé est peut-être d'avoir plus de réunions dans la communauté pour traiter de ces enjeux : une espèce de remue-ménages ouvert au grand public. Les membres de la population viendront et nous retiendrons l'attention de certains; ils ne viendront pas directement vers nous, mais leur curiosité sera piquée et ils viendront à la réunion, au centre communautaire ou à la mairie, et écouteront les possibilités offertes. Par ce moyen, la population aura plus tendance à s'adresser à l'organisme ou au groupe de soutien pour demander le soutien qui lui est nécessaire.

smaller communities like this one, that advertising may open the door for people to come for the support they need.

Senator Callback: Do you think government has a role to play there?

Mr. Gatz: I would say so. I am not sure to what level or scale, maybe all the levels — municipal, provincial and federal. I think they do to a certain degree, at least to promote that train of thought and to inspire people to be more involved in that area. They need to advertise themselves and make themselves more available to people rather than only putting a notice in the paper or maybe a monthly bulletin that may go to certain communities and not all of them.

Senator Callback: Do the other witnesses have anything to add?

Ms. Prentice: We work with a hard-to-serve population that does not want service. I work in their homes; they have to invite me into their house.

We find it is a relationship-based approach. We run groups and they do not come to our groups until they know us. I run a yoga-based group and I phone them on the morning of the group to remind them to come. I drive them and will even take their child to the child care provider if they need that to come to the group.

Putting an ad in the paper does not work for that population. The more service they need, the less they will access. Those of us who are already thinking that way will access those kinds of focus groups.

I think the approach needs to be relationship-based — the church member they are a friend of, for example. Someone brings them to a service or lets them know about it or has used a service. The more people in the community that know of services, the better it is.

Ms. Baril: One thing we discovered during our community consultations is that communication in the rural environment is a huge issue. There are not a lot of opportunities. As Ms. Prentice said, an ad in the paper talking about a program does not always work. People living in poverty cannot afford to buy a paper. There are issues surrounding that approach.

Communication is the biggest way to bring people into the programs to help build self-esteem. One thing we have discovered, even through our community conversations, is that we have been enabling people to help talk about the things that would make a difference in their lives. Then service providers that are part of that process as well are realizing they have an obligation to deliver some of those things back to those rural communities.

Si les groupes faisaient plus leur propre publicité dans les diverses communautés, particulièrement dans les plus petites communautés comme celle-ci, cette publicité pourrait ouvrir la porte et inciter ceux qui en ont besoin à venir demander de l'aide.

Le sénateur Callback : Pensez-vous que le gouvernement y ait un rôle à jouer?

M. Gatz : À mon avis, oui. Je ne suis pas sûr dans quelle mesure ou à quel niveau, peut-être à tous les niveaux — municipal, provincial et fédéral. Je pense qu'ils le font dans une certaine mesure, au moins pour promouvoir ce mode de pensée, et inspirer les groupes à plus s'engager dans ce domaine. Ils ont besoin de faire leur propre publicité, et de se rendre plus disponible pour la population, plutôt que de seulement publier un avis dans un journal ou peut-être un bulletin mensuel qui peut être diffusé dans certaines communautés, mais pas d'autres.

Le sénateur Callback : Est-ce que les autres témoins ont quelque chose à ajouter?

Mme Prentice : Nous travaillons avec une population difficile à servir, qui ne veut pas de service. Je travaille dans leur foyer; ils doivent m'y inviter.

Nous trouvons que c'est une approche fondée sur la relation. Nous avons des groupes, et ils ne s'intéressent pas à nos groupes tant qu'ils ne nous connaissent pas. J'ai un groupe de yoga, et je téléphone le matin de la séance aux participantes, pour leur rappeler de venir. Je les conduis, et il m'arrive même de conduire leur enfant chez la gardienne si c'est ce qu'il faut pour les faire participer à la séance.

Une annonce dans le journal ne sert à rien pour cette population. Plus le besoin de services est grand, moins il y a d'accès. Ceux d'entre nous qui pensent déjà ainsi passeront par ce genre de groupes de réflexion.

Je pense que l'approche doit être fondée sur la relation — le membre d'une église qui est leur ami, par exemple. Quelqu'un les amène à un service, ou les renseigne sur ce service, ou a eu recours à ce service. Plus il y en a dans la communauté qui connaissent les services, mieux c'est.

Mme Baril : Une chose que nous avons découverte, lors des consultations communautaires, c'est que la communication dans le milieu rural pose un énorme problème. Il n'y a pas beaucoup de possibilités. Comme le disait Mme Prentice, un entrefilet dans le journal pour annoncer un programme n'est pas toujours efficace. Les gens qui vivent dans la pauvreté n'ont pas les moyens d'acheter le journal. Cette approche pose problème.

La communication est le meilleur moyen d'encourager la participation aux programmes, pour stimuler l'estime de soi. Il y a une chose que nous avons découverte, même dans le cadre de nos dialogues communautaires, c'est que nous avons habilité les gens à parler de choses qui contribueraient à faire une différence dans leur vie. Alors, les fournisseurs de services qui font partie de ce processus aussi réalisent qu'ils ont une obligation de créer ce genre d'occasions dans les communautés rurales.

In the early 1990s, a lot of my agencies provided outreach to communities and then pulled back due to lack of funding. They are going back to rural communities now to provide that outreach. That has a huge impact on helping people build their self-esteem, coming out to programs designed and developed specifically for their needs.

Senator Callbeck: Ms. Baril, I want to ask about volunteers because United Way has a lot of volunteers. We hear about some areas in rural Canada where volunteers are burning out, one of the reasons being that the older people tend to stay in rural areas and the youth leave for jobs, education, et cetera.

What do we do about this? How do we reverse that trend in these areas where the volunteers are burnt out or feeling they have had enough?

Ms. Baril: We mobilize the largest group of volunteers in Leeds and Grenville to enable us to do our campaign on an annual basis. We are happy with the work they do. They do a phenomenal job. However, you are right. People have a tendency to do the job over and over again and they burn out.

Going back to the root cause, why people do not volunteer as much as they could, we have developed a program called Caring for Others, where we go into the fourth grade and talk to children about what they can do even at age 8, 9 and 10 to make a difference in their community.

We try to sow the seeds of volunteerism in children that young so when they reach high school, they can take part in the wonderful programs that are there to help them volunteer and to engage them in their community. We try to sow the seeds as early as possible. It does not matter how old they are. They can make a difference by helping someone next door, across the street or in the classroom environment.

We hope those seeds of wanting to make a difference in their community will grow. When they reach high school and those agencies take over the responsibility of placing these young people, we hope it will make a difference. We think it already has.

Senator Callbeck: I am sure it has. That is a great idea.

Ms. Prentice, how many families do you work with? You say you must be invited in by the family. How does this come about?

Ms. Prentice: Our program has different aspects to it. Part of it is a prenatal nutrition program. They go to a group with a dietician, a public health nurse and those kinds of supports. They are given a food voucher. When we started, they were given a bag of milk, fresh vegetables and produce. We found it easier to give them a gift certificate for their local grocery store.

Et au début des années 1990, un grand nombre de mes organismes ont offert un service d'approche dans les communautés, et y ont renoncé en raison du manque de financement. Ils retournent maintenant dans les communautés rurales pour fournir à nouveau ce service. Il a eu un effet énorme en aidant les gens à accroître leur estime de soi et en les poussant à participer à des programmes conçus et prévus spécifiquement pour eux.

Le sénateur Callbeck : Madame Baril, j'aimerais vous interroger au sujet des bénévoles, parce que Centraide en a beaucoup. Nous entendons parler de certaines régions rurales du Canada où les bénévoles sont épuisés, et une des raisons à cela serait que les personnes âgées ont tendance à rester dans les régions rurales, tandis que les jeunes partent à la recherche d'emploi, pour faire des études, et ainsi de suite.

Que faisons-nous à ce sujet? Comment inverser cette tendance dans ces régions où les bénévoles sont épuisés ou ont l'impression d'être au bout de leur rouleau?

Mme Baril : Nous mobilisons le plus vaste groupe de bénévoles dans les comtés de Leeds et Grenville pour nous permettre de mener notre campagne sur une base annuelle. Nous apprécions beaucoup leur apport. Ils font un travail phénoménal. Cependant, vous avez raison. Ils tendent à devoir recommencer encore et encore le même travail, et ils finissent par être épuisés.

Si on revient à la cause fondamentale, pourquoi les gens ne font pas autant de bénévolat qu'ils le pourraient, nous avons conçu un programme appelé Aider les autres, par lequel nous allons dans les classes de quatrième année parler aux enfants de ce qu'ils peuvent faire à 8, 9 et 10 ans pour faire une différence dans leur communauté.

Nous essayons de semer le germe du bénévolat chez les enfants de cet âge pour que lorsqu'ils arrivent au secondaire, ils puissent participer aux merveilleux programmes qui existent pour les inciter à faire du bénévolat et à s'engager dans leur communauté. Nous essayons de semer ce germe le plus tôt possible dans leur vie. Quel que soit leur âge, ils peuvent faire une différence en aidant un voisin d'à côté ou d'en face, ou dans le milieu scolaire.

Nous espérons voir s'épanouir ces germes de volonté de faire une différence dans leur communauté. Quand ils atteignent le secondaire, et ces organismes se chargent de placer ces jeunes gens, nous espérons que cela fera une différence. Nous pensons que c'est déjà fait.

Le sénateur Callbeck : J'en suis sûre. C'est une excellente idée.

Madame Prentice, avec combien de familles travaillez-vous? Vous dites devoir être invitée dans les familles. Comment cela se fait-il?

Mme Prentice : Notre programme comporte divers aspects. Il y a un élément de programme de nutrition prénatale. Les femmes vont en groupe voir une diététicienne, une infirmière de la santé publique, et ce type de soutien. On leur donne un bon alimentaire. Quand nous avons commencé, on leur donnait un sac de lait, des légumes et des fruits frais. Nous avons trouvé plus facile de leur donner un certificat pour acheter des aliments à leur épicerie locale.

They have come under the program with support and some real help. Then they hear about our other programs and choose to be involved, or not.

We also work in conjunction with the public health nurses. They have the Healthy Babies Healthy Children program. In Lanark County, connections workers are the ones who do the in-home support. We meet the families when they first come home from the hospital that way.

We are not threatening and we are supportive. We look for positives and try to support the families so they will continue with services and then attend our groups. At the groups, they meet other families in similar situations so it ends the isolation a bit. They are not the only ones suffering this way or struggling to pay the rent.

Senator Callback: Do most families invite you in?

Ms. Prentice: As I say, people with the highest needs do not. There are people who like their privacy and do not want anyone in their house. We always struggle to find ways to assist them more. Hopefully, if nothing else, we can bring them into the prenatal nutrition program so there is a positive outcome for the baby.

Senator Callback: You mentioned mental health problems. We completed a report a year ago on mental health. What mental health services are available to your clientele?

Ms. Prentice: I try to help them access our mental health services. The community health centres have a social worker for families with children under the age of six. Several of my families access that counselling, and we have Lanark County Mental Health. I have made referrals there as well, and some families continue accessing that.

Senator Losier-Cool: I have a quick question, only to Ms. Prentice. What is the average size of the families you see?

Ms. Prentice: For most families, the average size is two. The families I work with, which are a small percentage of our whole program, mostly have two children. I have had some families with four and some with one. A lot of twins have been born in the last year in Lanark County. I do not know what is going on with the well water there, but there are a lot of twins.

Senator Losier-Cool: There is a larger population?

Ms. Prentice: There have been a lot of twins this past year.

Senator Losier-Cool: That is interesting because I am checking on New Brunswick twins also.

Elles ont été intégrées au programme avec du soutien et une aide réelle. Ensuite, elles entendent parler d'autres programmes et choisissent d'y participer ou pas.

Nous travaillons aussi en collaboration avec les infirmières en santé publique. Elles ont un programme Bébé en santé, enfants en santé. Dans le comté de Lanark, ce sont les agents de communication qui offrent le soutien à domicile. C'est ainsi que nous rencontrons les familles dès le retour de l'hôpital.

Nous ne présentons aucune menace, et nous offrons un soutien. Nous cherchons les aspects positifs et essayons d'appuyer les familles pour qu'elles puissent continuer à bénéficier des services et assister à nos activités de groupes. Dans le cadre de ces activités, elles rencontrent d'autres familles dont la situation est similaire à la leur, et cela met un peu fin à leur isolement. Elles ne sont pas les seules à souffrir ainsi, ou à avoir de la difficulté à payer le loyer.

Le sénateur Callback : Est-ce que la plupart des familles vous invitent chez elles?

Mme Prentice : Comme je le disais, celles qui en ont le plus grand besoin ne le font pas. Il y a des gens qui protègent leur vie privée et ne veulent personne dans leur maison. Nous avons toujours du mal à trouver des moyens de les aider un peu plus. Nous espérons, même si c'est la seule chose, pouvoir les intégrer au programme de nutrition prénatale pour qu'il y ait des résultats positifs pour le bébé.

Le sénateur Callback : Vous avez parlé de problèmes de santé mentale. Nous avons remis un rapport sur la santé mentale, il y a un an. Quels services de santé mentale sont offerts à votre clientèle?

Mme Prentice : J'essaie de les aider à accéder à nos services de santé mentale. Le centre de santé communautaire a un travailleur social pour les familles qui ont des enfants de moins de six ans. Plusieurs de mes familles ont accès à ce type de counselling, et nous avons le Lanark County Mental Health. Je leur ai envoyé plusieurs personnes, et certaines familles continuent de recourir à leurs services.

Le sénateur Losier-Cool : J'ai une question, rapidement, seulement pour Mme Prentice. Quelle est la taille moyenne des familles que vous voyez?

Mme Prentice : La plupart des familles ont en moyenne deux enfants. Les familles avec lesquelles je travaille, qui ne sont qu'un faible pourcentage de l'ensemble de notre programme ont, pour la plupart, deux enfants. J'ai eu des familles de quatre enfants, et d'autres avec un seul enfant. Beaucoup de jumeaux sont nés l'année dernière dans le comté de Lanark. Je ne sais pas ce qu'il y a dans l'eau du puits là-bas, mais il y a beaucoup de jumeaux.

Le sénateur Losier-Cool : Il y a une plus vaste population?

Mme Prentice : Beaucoup de jumeaux sont nés l'année dernière.

Le sénateur Losier-Cool : C'est intéressant, parce que je constate qu'il y en a pas mal au Nouveau-Brunswick aussi.

The Chairman: We will now split and have a 10-minute health break. We need to be quick, so we can do everything.

Our next panel is a formidable bunch. This panel is the third one this morning. I apologize if I mispronounce a name or two. We have Geri Kamenz, President and Chairman of the Board of the Ontario Federation of Agriculture, OFA; Adrian Wynands, Regional Director and President of the Grenville Federation of Agriculture, OFA; Bill French, President of the Leeds Federation of Agriculture, OFA; and Yuergen Beck and Jane Monaghan, who are both here as individuals. Welcome, everyone.

Geri Kamenz, President and Chairman of the Board, Ontario Federation of Agriculture: Good morning and thank you for providing this opportunity.

Senator Fairbairn, like many of us in agriculture, I wear a number of different hats. The last time I had the opportunity to see you, it was in your area, Lethbridge, at the sugar beet annual a year or so ago, and it was on environmental issues.

Senator Segal: I am glad you will not get the senator going on sugar beets because we will be done. We do not have time.

Mr. Kamenz: We will say that sugar beets are a real success story that we need to keep our eye on.

The Chairman: This is great. Keep it up. You are absolutely right, though. It is a special industry in this country and it, too, is under siege. There are people out there who are very much like people here — on the edge.

Mr. Kamenz: Nonetheless, out there I was wearing my other hat, which is chair of the environmental science committee of the Canadian Federation of Agriculture.

My comments will be brief, and obviously through the lens of those of us that are not only food providers anymore but are positioning ourselves as the providers of food, energy and a basket of ecological goods and services. I think part of the solution lies in that basket of ecological goods and services.

I know it is easy to appear negative about the problem you are trying to deal with. However, I reflect back on a meeting I had with Premier McGuinty a week or so ago before the budget. He said to me, it is not for us, with the responsibilities we have, to despair but to provide hope. This problem is a serious dilemma in rural Canada and rural Ontario, but I will approach it because I do think we have the capacity, the tools and the resources necessary to solve a great deal of this problem.

I will throw out something right off the bat because I know it is making its way through a number of discussion circles at your level and other levels. It is simply this: I think a guaranteed

La présidente : Nous allons faire une pause-santé de 10 minutes. Nous devons nous dépêcher, pour pouvoir tout faire.

Notre groupe de témoins suivant est formidable. C'est le troisième groupe ce matin. Vous me pardonnerez si j'écorche un ou deux noms. Nous avons Geri Kamenz, président et président du Conseil de la Fédération de l'agriculture de l'Ontario, la FAO; Adrian Wynands, directeur régional de la FAO et président de la Fédération de l'agriculture de Grenville; Bill French, président de la Fédération de l'agriculture de Leeds; et Yuergen Beck et Jane Monaghan, qui sont tous deux ici à titre personnel. Bienvenue à tous.

Geri Kamenz, président et président du Conseil, Fédération de l'agriculture de l'Ontario : Bonjour et merci de nous donner cette occasion de vous rencontrer.

Sénateur Fairbairn, comme beaucoup d'entre nous du monde agricole, je porte plusieurs chapeaux. La dernière fois que j'ai eu l'occasion de vous rencontrer, c'était dans votre région, à Lethbridge, lors du festival annuel de la betterave, il y a environ un an, et nous avons traité de questions environnementales.

Le sénateur Segal : J'aimerais bien que vous ne lanciez pas le sénateur sur le sujet de la betterave, parce que c'en sera fait de nous. Nous n'avons pas le temps.

M. Kamenz : Disons seulement que la betterave est une véritable histoire de succès, et nous devons garder l'œil dessus.

La présidente : Bravo. Continuez ainsi. Vous avez tout à fait raison, tout de même. C'est une industrie particulière dans ce pays qui, elle aussi, est assiégée. Il y a des gens là-bas qui sont beaucoup comme ceux d'ici — à cran.

M. Kamenz : Néanmoins, je portais à ce moment-là un autre chapeau, celui de président du Comité des sciences environnementales de la Fédération canadienne de l'agriculture.

Mes commentaires seront brefs, et bien évidemment, passeront par le prisme de ceux d'entre nous qui ne sommes plus seulement que des fournisseurs d'aliments, mais qui nous positionnons comme les fournisseurs d'aliments, d'énergie, et d'un éventail de biens et de services écologiques. Je pense qu'une partie de la solution se trouve dans cette gamme de biens et services écologiques.

Je sais qu'il est facile de paraître négatif quand on parle du problème que vous essayez de circonscrire. Cependant, je pense à l'entretien que j'ai eu avec le premier ministre McGuinty il y a une semaine environ, avant le budget. Il m'a dit ce n'est pas à nous, avec les responsabilités que nous assumons, de désespérer, mais plutôt d'insuffler l'espoir. Ce problème pose un dilemme sérieux dans les régions rurales du Canada et de l'Ontario, mais j'en parlerai parce que je pense vraiment que nous avons la capacité, les outils et les ressources nécessaires pour le résoudre en grande partie.

Il y a une chose dont je vais tout de suite parler parce que je sais qu'il en est déjà question dans bien des cercles de discussion à votre niveau et à d'autres. C'est simplement ceci : je pense qu'un

farm income is abject failure. It will do more to create a welfare state than resolve the issue of rural poverty.

Having said that, yesterday afternoon when I sat with the new deputy minister of Agriculture and Agri-Food Canada, I think we all concurred that the options program that the federal government introduced in the budget of May 2006 was a resounding success throughout Canada; 17,000 farm families triggered payments under that program.

You must look it and say what a wonderful success story that is. However, we should not confuse that program with a farm income support program. It was an excellent social program but we are trying to create opportunities for agriculture to provide real services and real opportunities for profitability.

In the absence of that, there are many lessons to learn when we look at other jurisdictions, namely the European Union, EU. In Britain, 40 per cent of gross farm receipts come in the form of payments that producers receive for a variety of ecological goods and services.

The public agenda obviously is focused now on environmental issues. People are looking at their water and saying, there is tremendous value to having clean water. There is tremendous value to having clean air. There is tremendous value to having green space, biodiversity and the protection of endangered species.

In Canada, it is most apparent to provinces such as Prince Edward Island and Ontario, where a large part of the developed landscape is managed by farmers. That value implies that farmers are in the business of protecting these resources and providing them to the greater public.

If we look at the issue of rural poverty, obviously we need to change many of the things we are doing. There are some tremendous success stories in Canadian agriculture and there are successes yet to be found. However, it is difficult to pursue new initiatives and new business opportunities — and I am sure you have heard this many times before — when the country is coming off its worst three years of net farm income.

In agriculture, we look at the situation and say, we do not want and expect big bailouts for an indefinite period, but we need strategic investments to be made. When we travel the back roads and look at the resources not only in terms of physical resources, but the ingenuity of farmers that are on the landscape, they are prepared to generate new wealth, but they need strategy investment to do that.

The other thing is all of these ecological goods and services, as I said. All of us enjoy water equally. All of us benefit from clean air equally. All these different environmental and ecological goods and services, we enjoy equally. The challenge is to spread those costs equally across the tax base, and not place

revenu agricole garanti est voué à un échec fracassant. Cela serait plus pour créer une nounoucratie que pour résoudre le problème de la pauvreté rurale.

Cela étant dit, hier après-midi, quand j'étais assis au côté du nouveau sous-ministre d'Agriculture et Agroalimentaire Canada, je pense que nous nous sommes tous mis d'accord sur le fait que le programme d'option que le gouvernement fédéral a proposé dans le budget de mai 2006 a remporté un succès raisonnable dans tout le Canada; 17 000 familles agricoles ont pu faire des demandes de paiements par le biais de ce programme.

Probablement, quand vous y pensez, vous félicitez-vous du succès que cela a été. Nous ne devons pas confondre toutefois ce programme avec le programme de soutien du revenu agricole. C'était un excellent programme social, mais nous essayons de créer pour les agriculteurs des occasions de fournir des services réels et de véritables possibilités de revenus.

Sans cela, nous avons de nombreuses leçons à tirer d'autres administrations, notamment de l'Union européenne. En Grande-Bretagne, 40 p. 100 des revenus bruts sont sous forme de paiements que reçoivent les producteurs pour un éventail de biens et services écologiques.

Le programme du gouvernement est, c'est évident, maintenant axé sur les enjeux environnementaux. La population regarde son eau et constate l'énorme avantage que présente l'eau propre. L'air propre présente d'énormes avantages. Les espaces verts, la biodiversité et la protection des espèces en péril présentent d'énormes avantages.

Au Canada, c'est surtout apparent pour les provinces comme l'Île-du-Prince-Édouard et l'Ontario, dont une grande partie des terres développées sont gérées par des agriculteurs. C'est donc que le rôle des agriculteurs consiste à protéger ces ressources et en faire profiter le grand public.

Si on regarde le problème de la pauvreté rurale, il apparaît évident que nous devons changer bien des choses que nous faisons maintenant. Il y a eu de fabuleuses histoires de succès dans le milieu agricole, au Canada, et il y en aura d'autres. Cependant, il est difficile de lancer de nouvelles initiatives et d'exploiter de nouveaux filons — et je suis sûr que vous l'avez entendu à maintes reprises déjà — quand le pays vient d'enregistrer les trois pires années de revenu brut agricole.

En agriculture, nous regardons la situation et disons que nous ne voulons pas et n'attendons pas de vastes opérations de sauvetage pendant une période indéfinie, mais ce qu'il faut, ce sont des investissements stratégiques. Quand nous longeons les routes de campagne, nous voyons les ressources, non seulement en termes de ressources physiques, mais l'ingénuité des agriculteurs qu'illustrent ces terres, ils sont prêts à générer de nouvelles richesses, mais ils ont besoin, pour cela, d'investissements stratégiques.

L'autre chose, c'est tous ces biens et services écologiques, dont je parlais. Nous apprécions tous également l'eau. Nous jouissons tous également de la qualité de l'air. Tous ces biens et services environnementaux et écologiques différents, nous en jouissons également. Le défi, c'est de répartir les coûts équitablement sur

a disproportionate burden on my shoulders by virtue of the fact that I happen to own 1,000 acres and you live on a lot in a subdivision. The benefit is the same.

I will cut it off there. I think that point provides food for thought and discussion, and I look forward to your questions.

Adrian Wynands, President, Grenville Federation of Agriculture and Regional Director, Ontario Federation of Agriculture: Mr. Kamenz made the presentation for the three of us in agriculture.

Yuergen Beck, as an individual: Thank you for coming and listening to us today. While many issues need to be addressed, I am happy to bring one solution here.

First, I want to highlight what I think are two contributing factors that create the rural poverty that we are faced with today: unfair competition from big business and a lack of infrastructure for small business.

I am here as a citizen. I am a home inspector and a licensed carpenter. I am in the homes of many families every year, from the very wealthy to the poor, and I have listened over the years because a story needs to be told.

I am self-employed and I love the ability to get up in the morning and make as much or as little money as I want to on a particular day. I do so, however, with a focus on providing my community with a good service while still making a living.

What I despise is how big business is drawing the lifeblood out of our local communities only for profit, with little regard to the effects it has on our rural communities. They do so by using unethical business practices that small business owners have neither the ability nor the conscience to compete with.

In the agricultural sector, for example, a producer in Athens should be able to bring a product to market for less than a large corporation in Toronto. Why is the opposite happening? It is my opinion that big business does not play by the same rules that small producers do, who are subsequently unable to compete with big business in local markets.

For example, with a large corporate farm, typically here is what happens. They buy the local hatcheries that raise the chicks and then sell them to the farmers. Then they buy the local feed mills that produce the feed and sell that to the farmers. Then they buy back the birds from the farmers and take them to their huge factories that process them. Finally, they market these birds back to the consumer. In one area of farming, one large corporation has taken away four sectors of business from local business owners.

Why should one not be able to do this in a free market? Here is the harsh reality. Whenever one partner finances this entire relationship because they can, they call the shots at their pleasure and the farmers always lose.

l'assiette fiscale, sans m'imposer de fardeau disproportionné rien que parce qu'il se trouve que je possède 1 000 acres de terres alors que vous vivez dans un lotissement. Nous jouissons des mêmes avantages.

Je terminerai ici. Je pense avoir fourni des éléments de réflexion et de discussion, et je répondrai volontiers à vos questions.

Adrian Wynands, président, Fédération de l'agriculture de Grenville et directeur régional de la Fédération de l'agriculture de l'Ontario : M. Kamenz a fait la présentation pour nous trois, en agriculture.

Yuergen Beck, à titre personnel : Je vous remercie d'être venus nous écouter aujourd'hui. Bien qu'il y ait beaucoup de sujets de discussion, je viens avec grand plaisir proposer une solution.

Tout d'abord, j'aimerais souligner deux facteurs qui, à mon avis, contribuent à créer la pauvreté rurale qui existe aujourd'hui : la concurrence inéquitable des grandes entreprises et le manque d'infrastructure pour les petites entreprises.

Je suis ici à titre de citoyen. Je suis inspecteur en bâtiment, et charpentier certifié. J'entre chaque année dans les maisons de bien des familles, de la plus riche à la plus pauvre, et j'ai écouté le monde toutes ces années, parce que l'histoire doit être dite.

Je suis travailleur autonome, et j'adore pouvoir me lever le matin et décider de faire autant ou aussi peu d'argent que j'en ai envie un jour particulier. Je le fais, cependant, dans l'optique d'offrir à ma communauté un bon service tout en gagnant ma vie.

Ce qui me déplaît le plus, c'est la manière dont les grandes entreprises drainent nos collectivités locales rien que pour le profit, sans aucun égard pour les effets qu'elles ont sur nos communautés rurales. Elles le font par des méthodes non éthiques que les propriétaires de petites entreprises n'ont pas les moyens ni le manque de scrupules nécessaires pour s'y opposer.

Dans le secteur agricole, par exemple, un producteur d'Athens devrait pouvoir amener un produit sur le marché à moindre prix qu'une grande société de Toronto. Pourquoi est-ce le contraire, alors? À mon avis, cette entreprise ne joue pas le jeu équitablement, avec les mêmes règles que les petits producteurs, qui par la suite se trouvent incapables de concurrencer les grandes entreprises sur les marchés locaux.

Par exemple, voici ce qui se produit habituellement avec les grandes sociétés agricoles. Elles achètent les couvoirs régionaux où on élève les poussins, qu'elles revendent ensuite aux agriculteurs. Elles font la même chose avec les provenderies locales, qui fabriquent des aliments pour animaux. Puis, ces entreprises rachètent la volaille aux agriculteurs pour la transformer dans leurs usines et, finalement, la mettre en marché. Ainsi, dans ce domaine de l'agriculture, une grande société a évincé les entrepreneurs locaux de quatre secteurs d'activités.

Pourquoi s'empêcherait-on de le faire, dans un contexte de libre marché? Voici la triste réalité : chaque fois qu'un partenaire privé finance toute la chaîne de production parce qu'il en a les moyens, il prend les décisions qui lui chantent et les agriculteurs sont toujours perdants.

Leaving this situation alone, let us look at where the money goes after the fact. If farmers made the bulk of that money, farmers would reinvest it in the business or help their children start their own operation, and the money stays in the community. With big business, the money is concentrated back to one individual or group and typically is not reinvested in the local economy. Underselling small producers by bringing product to market for less erodes the ability of small business owners to compete.

I believe we are seeing many years of a lack of strong policy that protects and supports the ability for small businesses to prosper or survive. If our government would create an environment where a local community could produce and market its own goods and services for a profit, our citizens would support these efforts and we would be more self-sufficient.

The second area — a passion for me personally — is the lack of support for small business across Canada, which are largely based in rural communities. Historically, our nation is laid out within a rural landscape. The businesses that operate in these locations are, for the most part, small — meaning \$5 million or less in annual sales.

The infrastructure that is in place to support us is, comparatively, far less than the infrastructure in urban centres. Large corporations continually receive tax breaks, grants and subsidies, which are fed from our tax dollars, to help them not only to survive but to expand.

Seemingly, historically, the logic was to protect jobs. Unfortunately, with all the talk about global markets, the manufacturing jobs that we financed are being ripped out of our communities and moving to Third World countries. This situation has left us with more unemployment, rather than protecting the jobs, as hoped for.

Simultaneously, small businesses across our nation are closing their doors and the argument given is always the same. You cannot fight these trends: It is the way things are. The resulting negative effect on rural Canada is an unnecessary race to the bottom.

Self-employed people in rural Canada, which includes not only farmers, but tradesmen like me and retailers, have long since been the largest generators of jobs, wealth and tax base in Canada. We need infrastructure and we need help today to survive.

There is an absence of good, long-term business strategies in government policy today. This lack systematically ignores the needs of self-employed people, who create the majority of wealth in Canada.

Laissons cette situation de côté et voyons où part l'argent après coup. Si l'essentiel de l'argent va aux agriculteurs, ceux-ci le réinvestiront dans leur exploitation ou aideront leurs enfants à se lancer en affaires, et les profits resteront dans leur communauté. Mais avec les grandes entreprises, l'argent demeure entre les mains d'une personne ou d'un groupe et n'est habituellement pas réinjecté dans l'économie locale. Quand on dame le pion aux petits producteurs en vendant moins cher qu'eux, on sape leur capacité de livrer concurrence.

Je crois que depuis bien des années, on constate l'absence d'une politique ferme destinée à protéger et à favoriser la capacité des petites entreprises à prospérer ou à survivre. Si notre gouvernement créait un environnement permettant à la communauté locale de produire et de commercialiser ses propres biens et services à des fins lucratives, nos concitoyens appuieraient ces efforts et nous serions plus autonomes.

La seconde question — qui, personnellement, me passionne — concerne le manque de soutien aux petites entreprises qui sont, dans une large mesure, établies dans les communautés rurales de partout au Canada. Depuis toujours, notre pays se caractérise par la ruralité. Les entreprises exerçant leurs activités dans ces régions sont, pour la plupart, de petite taille — c'est-à-dire qu'elles génèrent moins de 5 millions de dollars en ventes annuelles.

En comparaison, les infrastructures sont bien moins nombreuses dans les régions que dans les centres urbains. Les grandes sociétés se voient continuellement accorder des subventions et des allègements fiscaux financés avec l'argent des contribuables, pour les aider non seulement à survivre, mais aussi à prendre de l'expansion.

De la même façon, on a toujours voulu préserver les emplois. Malheureusement, avec toutes ces discussions au sujet de la mondialisation des marchés, nos communautés ont perdu les emplois du secteur manufacturier que nous avions financés, car les entreprises ont relocalisé leurs activités dans des pays du tiers monde. Résultat : plutôt que de protéger les emplois comme on l'espérait, on se retrouve avec davantage de chômage.

Pendant ce temps, partout au pays, de petites entreprises ferment leurs portes, et on utilise toujours le même argument selon lequel c'est ainsi; on ne peut combattre les tendances. Il en découle, pour le Canada rural, un inutile nivellement par le bas.

Les travailleurs indépendants des campagnes canadiennes, qui ne comptent pas seulement des agriculteurs, mais aussi des gens de métier, comme moi, et des détaillants, sont depuis longtemps les plus grands créateurs d'emplois, de richesses et de recettes fiscales au Canada. Aujourd'hui, il nous faut des infrastructures et de l'aide pour survivre.

En ce moment, en matière de politiques gouvernementales, il n'y a pas de stratégies commerciales viables à long terme. Cela revient à nier systématiquement les besoins des travailleurs indépendants, qui créent la plupart des richesses au Canada.

Three years ago, I started writing a discussion paper, which I have included for you today, outlining the reality of life for the self-employed. I have given it to every politician and business leader I have run across since then because I believe the discussion needs to begin for fairness to happen.

We are treated poorly by our system: yet, according to Revenue Canada statistics — which, incidentally, took me 14 months and a personal audit for asking to find out — suggests that Canadian small business generates over 81 per cent of the GST collected in this country.

Further, the Ontario Small Business and Entrepreneurship website, which covers Ontario, states that the percentage of tax collected by small business is actually 99 per cent. In spite of this revenue, schools are closing in our communities and people are leaving because it is too hard to scratch out a living today in rural Canada with so little help from existing policy. Our reality is such that we receive absolutely no benefits or incentives for creating this wealth year after year.

Governments of all stripes have historically disregarded the efforts made by these hardworking dreamers because we have been too busy working to demand fairness. It makes good business sense to treat the wealth generators with respect and fairness.

Imagine, for example, in Canada, if farming was a profitable option for somebody leaving high school today. The spin-offs for our economy and communities would be incredible. Government policy designed to strengthen small rural businesses could create positive results if there was enough honest discussion and political will to make it happen. Again, days like today are awesome because they show that this discussion is happening.

We do not need to discuss global issues to make this result happen. Allow us to provide goods and services on a level playing field nationally and let us see what can happen. We do not want to take away the profits or market share of big business. We simply want a piece of the pie while supplying our own communities with goods and services we generate locally.

The Chairman: You may know this is the first time in our Parliament in Canada that either House of that Parliament has chosen to explore this issue. We appreciate your support and we appreciate your presentation here today.

Jane Monaghan, as an individual: I want to tell you a bit about my background and where I am coming from. I will describe my community and then give you a couple of ideas I have had after reading your interim report.

I am a small town lawyer and have been practicing in Elgin, Ontario for 27 years, ever since I was called to the bar. Elgin is a little village to the west of here in the township

Il y a trois ans, j'ai commencé à rédiger un document de travail, que je vous ai apporté aujourd'hui, et qui décrit la réalité des travailleurs indépendants. Je l'ai remis à tous les politiciens et dirigeants d'entreprises que j'ai croisés depuis, car je crois que nous devons lancer le débat si nous voulons l'équité.

Nous sommes traités avec peu d'égards par le système; pourtant, comme le laissent croire les statistiques de Revenu Canada — que j'ai, soit dit en passant, mis 14 mois à obtenir et pour lesquelles j'ai dû faire des vérifications poussées afin d'y voir clair — les petites entreprises canadiennes génèrent plus de 81 p. 100 de la TPS perçue par le gouvernement.

De plus, le site Internet des petites entreprises et de l'entrepreneuriat de l'Ontario, qui couvre la province, révèle que ce pourcentage est en fait de 99 p. 100. En dépit de ces revenus, dans nos communautés, les écoles ferment et les gens partent car il est trop difficile de joindre les deux bouts aujourd'hui dans le Canada rural, vu le peu d'aide qu'on obtient avec les politiques existantes. Force est de constater que nous ne recevons absolument aucun avantage ni incitatif pour créer cette richesse année après année.

Les gouvernements de toutes allégeances ont toujours fait fi des efforts déployés par ces rêveurs qui triment dur, parce que nous sommes trop occupés à travailler pour réclamer l'équité. Mais il est payant de traiter les générateurs de richesse avec respect et en toute justice.

Imaginez par exemple qu'au Canada, l'agriculture soit un choix profitable pour une personne qui sort de l'école secondaire aujourd'hui. Les retombées pour notre économie et nos communautés seraient incroyables. Des politiques gouvernementales destinées à renforcer les petites entreprises rurales pourraient donner des résultats positifs s'il y avait suffisamment de discussions honnêtes et de volonté politique en ce sens. Encore une fois, des journées comme aujourd'hui sont formidables; elles montrent que ce débat a lieu.

Pour en arriver à ces résultats, nul besoin de discuter des enjeux mondiaux. Laissez-nous fournir des biens et services, à armes égales pour tout le monde au pays, et voyons ce qui se produira. Nous ne souhaitons pas priver les grandes entreprises de profits ou de parts de marché; nous voulons simplement obtenir notre part du gâteau, tout en offrant à nos communautés des biens et services que nous créons localement.

La présidente : Vous savez sans doute que c'est la première fois, dans l'histoire de notre Parlement, qu'une des deux chambres décide de se pencher sur cette question. Nous vous remercions donc de votre appui et de votre témoignage ici, aujourd'hui.

Jane Monaghan, à titre personnel : J'aimerais vous parler un peu de mon expérience et de mon parcours. Je vous décrirai ma communauté et vous ferai part de quelques idées qui me sont venues après avoir lu votre rapport provisoire.

Je suis avocate dans une petite ville de l'Ontario, Elgin, depuis que j'ai été admise au barreau, il y a 27 ans. Elgin est un petit village à l'ouest d'ici, dans le canton de Rideau Lakes. J'ai eu la

of Rideau Lakes. I have enjoyed an opportunity to become involved in my community in other ways than my profession. I have been involved with libraries, both locally and also for my law association, which is centred in Brockville.

I have enjoyed working with many local heritage societies, preserving our local history. I have worked with various organizations to do with the Rideau Canal, which is a wonderful federal resource in our community. I have also been involved with the local Chamber of Commerce, and most extensively, with an organization called the North Leeds Community Development Corporation, which was started about 20 years ago to promote social services being available in our North Leeds community.

Until that time, and even currently, people went to the larger centres to access social services. It was our idea to try to bring some of those services, such as family mental health counselling and the Victorian Order of Nurses, VON, senior support services, to our community so people could access those services right here.

We purchased an old Victorian house in Elgin. It has become a community resource centre where people can access those kinds of services. The other advantage is that, because several services are in the one location, it preserves a bit of confidentiality in that people do not know why someone is going into the facility.

In addition to the social services, we are also interested in economic development in our community through employment. Our feeling was that having a job helps with a lot of other aspects of life, such as self-esteem and so on. We were lucky to have the assistance of the federal government in starting a job search resource centre, which provides employment counselling in the North Leeds area.

The township of Rideau Lakes, contrary to the trend identified in your interim report, is increasing in population. Over the last five years, there has been an increase in population of little bit over 6 per cent. It is said to be due to the seasonal residential people becoming permanent residents in our community.

As I said before, we are lucky enough to have a good portion of the Rideau Canal in our jurisdiction, which attracts many cottage owners and tourists.

Many of those people who own cottages then retire to our community. We receive a lot of benefit from those people who then want to contribute to our community when they come to live here. We also have the typical agricultural community within our community.

I have read your *Understanding Freefall* report and found it to be insightful. I have a couple of other issues that might be addressed at some point. They are access issues. The first is access to financial services.

chance de m'impliquer dans ma communauté autrement que par ma profession. Je travaille auprès des bibliothèques locales et pour mon association juridique, qui est établie à Brockville.

J'ai eu le plaisir d'œuvrer au sein de nombreuses sociétés engagées dans la préservation de notre histoire régionale, ainsi qu'auprès de diverses organisations s'occupant du canal Rideau, une merveilleuse ressource fédérale dans notre communauté. Je suis également active auprès de la chambre de commerce régionale et, de façon encore plus importante, au sein d'une organisation appelée la North Leeds Community Development Corporation, mise sur pied il y a une vingtaine d'années pour promouvoir la disponibilité des services sociaux à North Leeds.

Avant cela — et même actuellement —, les gens allaient dans les grands centres pour bénéficier des services sociaux. Nous voulions amener dans notre communauté certains de ces services, comme le counselling familial en matière de santé mentale, les services des Infirmières de l'Ordre de Victoria du Canada, ou VON, ainsi que les services de soutien aux aînés, pour que les gens puissent y accéder sur place.

À Elgin, nous avons acheté une maison ancienne de style victorien, qui est devenue un centre de ressources communautaires où les gens peuvent se prévaloir de ces types de services. Étant donné qu'on trouve plusieurs services sous un même toit, la confidentialité est quelque peu préservée parce que les gens ignorent pourquoi quelqu'un entre dans l'établissement; c'est un avantage.

En plus des services sociaux, nous nous intéressons aussi au développement économique local au moyen de l'emploi. Nous pensons qu'avoir un travail est utile à bien des égards, comme pour l'estime de soi, et ainsi de suite. Nous avons eu la chance de bénéficier de l'aide du gouvernement fédéral pour ouvrir un centre de ressources pour la recherche d'emploi, qui fournit du counselling dans la région de North Leeds.

Contrairement à la tendance dont fait état votre rapport provisoire, la population est à la hausse dans le canton de Rideau Lakes. Au cours des cinq dernières années, la croissance démographique a été légèrement supérieure à 6 p. 100. On dit que c'est dû aux résidents saisonniers qui deviennent résidents permanents dans notre communauté.

Je le répète, nous sommes assez chanceux qu'une bonne partie du canal Rideau traverse notre secteur, ce qui attire beaucoup de propriétaires de chalets et de touristes.

Nombre de ces propriétaires de chalets passeront leurs vieux jours dans notre communauté. Ces gens nous apportent beaucoup. Chez nous, nous avons également des agriculteurs.

J'ai lu votre rapport *Comprendre l'exode*, que j'ai trouvé riche en enseignements. J'aimerais vous soumettre d'autres questions concernant l'accessibilité. La première porte sur l'accès aux services financiers.

In Delta, Ontario, which is west of here, the Toronto Dominion Bank branch is scheduled to close in May. This will be a big blow to that community in that store owners and so on will have to travel far to access a bank, which affects store deposits, loans and all those kinds of things.

Also, within the last couple of years, Delta has had its local public school closed. Those kinds of things are a blow to a small rural community.

We have heard a lot in the last year or so, with the Nobel Peace Prize being awarded, about micro-credit. I understand, although I have not had a chance to look into it in great detail, that those kinds of micro-loans could be used in a rural community in our country, not only in African countries.

The other access issue I am concerned about, because of my profession, is access to legal services. The courts in this area are all located in Brockville. I would not anticipate courts being moved around the county; but as well as the courts being there, the Legal Aid office and the Family Law Information Centre, which people can access for advice from lawyers about family issues, are in Brockville as well.

It is difficult for someone in this area, because of the transportation issues you have identified, to access those services in Brockville. They either may not have a vehicle or, if there is a vehicle, one of the family members may be using it for a job and the other members of the family cannot go into Brockville or the other centres. You would think, in this day and age, with computers and the Internet and so on, there could be something where people could access those services somehow in the community.

That concludes my remarks. I saw a couple of issues that I felt had not been mentioned in your report and I thought they were worth consideration.

Senator Segal: I want to ask our friends from the Ontario Federation of Agriculture to help me with the strategic investment reference in the presentation by Mr. Kamenz. You were clear in saying that income support for farmers in terms of a basic income floor would be an admission of defeat.

I guess what you are saying is that for people in the cities to have a basic income floor that helps them live with dignity is okay, but to do that for farmers is an admission of defeat. Implicit in that is that farmers do not have basic economic needs that we all have a duty to respond to because they are part of the family.

Help me understand how strategic investment will deal with the farmers who, this year, needed to apply to the Canadian Farm Families Options Program for support. I am delighted they were able to do so. I think that sort of program is long overdue. However, it is, as you have correctly identified, a program about admitting that one did not make a core

Dans le village de Delta, en Ontario, qui est situé à l'ouest d'ici, la succursale de la banque Toronto Dominion doit fermer ses portes en mai. Ce sera un coup dur pour cette communauté, parce que les commerçants et les autres devront faire beaucoup de route pour trouver une banque, ce qui aura une incidence sur les dépôts des magasins, les prêts et autres choses du genre.

Par ailleurs, il y a quelques années, l'école publique locale de Delta a fermé. Ce genre de choses fait mal à une petite communauté rurale.

Au cours de la dernière année, nous avons beaucoup entendu parler, avec la remise du prix Nobel de la paix, de microcrédit. Si j'ai bien compris, et bien que je n'aie pas eu l'occasion d'étudier la question de façon très détaillée, ce genre de microprêt devrait être utilisé aussi dans les communautés rurales de notre pays, et pas seulement dans les pays africains.

L'autre problème qui me préoccupe, en raison de ma profession, est l'accès aux services juridiques. Dans la région, les tribunaux sont tous à Brockville. Je ne m'attends pas à ce qu'on déménage tous les tribunaux du pays; mais le bureau d'aide juridique et le centre d'information sur les droits de la famille, où les gens peuvent aller pour demander conseil à des avocats sur des questions familiales, se trouvent à Brockville également.

En raison des problèmes de transport que vous avez relevés, il est difficile pour les gens d'accéder à ces services à Brockville. Peut-être ne possèdent-ils pas de véhicule ou, s'ils en ont un, un membre de la famille l'utilise peut-être pour son travail, auquel cas, les gens ne peuvent se rendre à Brockville ou dans d'autres centres. On aurait cru qu'à notre époque, avec les ordinateurs, Internet, et cetera, on trouverait le moyen de permettre aux gens d'accéder à ces services dans la communauté.

Voilà qui conclut mes remarques. Quelques questions semblaient avoir été laissées de côté dans votre rapport, et je les jugeais dignes d'intérêt.

Le sénateur Segal : J'aimerais demander à nos témoins de la Fédération de l'agriculture de l'Ontario de m'expliquer en quoi consiste cet investissement stratégique évoqué par M. Kamenz dans son exposé. Vous avez clairement dit que le soutien financier aux agriculteurs sous forme de revenu de base équivalait à un constat d'échec.

Je pense que ce que vous dites, c'est qu'il est normal que les citoyens aient un revenu minimal qui les aide à vivre dignement, mais que la même chose chez les agriculteurs est un constat d'échec. Cela laisse sous-entendre que ces derniers n'ont pas les mêmes besoins économiques fondamentaux que nous tous parce qu'ils font partie de la famille.

Aidez-moi à comprendre comment l'investissement stratégique permettra de régler le cas des fermiers qui, cette année, ont dû soumettre une demande pour recevoir de l'aide en vertu du Programme canadien d'options pour les familles agricoles. Je suis ravi qu'ils aient pu le faire. Je pense que ce type de programme s'est fait attendre longtemps. Il s'appuie toutefois, comme vous

amount of income in one year. It does not provide investment capacity for the future.

I am interested in understanding better what, in your view, the strategic investments would be that the government could help with, help facilitate or do on a partnership basis.

One area where everyone is now abuzz is the cellulosic, waste-based, farm-based energy business — ethanol and others. My worry is that — along the lines of the same comment made by Mr. Beck a few moments ago about how that industry ends up being controlled — the farmers may end up being excluded from that business. They will not be paid sufficiently for the due diligence done before the farm gate. They not only are there to supply the raw materials, but they should be there, in my judgment, to benefit from ethanol stations around the country, the network that supplies the ethanol. In that way, they are, in the old sense of the co-op, owner operators and benefiting as shareholders for the work they are doing beyond their own farm gate.

I am interested in your views on that. I do not know if it is true in Leeds County, but I know in Frontenac County, various farming activities have declined over the last 15 or 20 years, which troubles me immensely. We have had far fewer farms passed on intergenerationally. Any advice you can give us as to things we could say in our report, recommendations we could make that could arrest that, I know we would appreciate.

Ms. Kamenz: I am glad you asked the question. When you look at rural development in all of Canada, obviously, we are an agrarian society at our base. We built this country on our agricultural, mining and forestry resources. I will not talk about mining and forestry but about agriculture.

What has transpired in this consolidation, in this reduction of the number of people who are producing the food we eat, is not a surprise to anyone. We can look at the chart since the turn of the century and one might suggest we can project it out and have a fair picture of where our industry is going. Where we struggle is, we try to accommodate both into farm programs, which is to say we look at agriculture as an industry and we try to create industry tools. Then we confuse the industry tools with that social element that speaks to the family.

That is why I was careful to say that the options program was a tremendous success, because there is this need that is called “rural poverty.” However, to stabilize family incomes at slightly above the poverty line does nothing but perpetuate the problem.

When we talk about strategic investments, we go back to the nub of the problem, which is a lack of profitability in agriculture. If there was profit in the industry, we would not be struggling with this intergenerational transfer of this huge resource. The

avez fait remarquer à juste titre, sur le fait d'admettre qu'une personne n'a pas atteint un certain revenu de base une année donnée. Ce programme ne constitue pas un outil d'investissement pour l'avenir.

J'aimerais comprendre davantage en quoi, selon vous, le gouvernement pourrait apporter une aide avec ces investissements stratégiques, en facilitant leur mise en œuvre ou en créant des partenariats.

L'un des sujets dont tout le monde discute est l'énergie de source agricole — cellulose, déchets organiques, éthanol et autres. Ce que je crains — comme l'a dit M. Beck tout à l'heure à propos de la façon dont l'industrie se retrouve contrôlée — c'est que les agriculteurs soient exclus de ce secteur. On ne les paiera pas suffisamment pour le travail accompli dans leur exploitation. Ils sont non seulement là pour fournir les matières premières, mais ils devraient aussi, à mon avis, avoir leur part des profits des stations-service d'éthanol partout au pays, du réseau qui fournit l'éthanol. De cette façon, ils seraient, selon le sens traditionnel du terme coopérative, des propriétaires-exploitants qui bénéficieraient à titre d'actionnaires du travail qu'ils font, au-delà de leur exploitation agricole.

J'aimerais connaître votre avis là-dessus. J'ignore si c'est le cas dans le comté de Leeds, mais je sais qu'à Frontenac, diverses activités agricoles ont diminué ces 15 ou 20 dernières années, et cela me trouble énormément. Il y a de moins en moins de fermes qui sont transmises d'une génération à l'autre. Nous vous serions reconnaissants de nous dire quoi faire pour remédier à la situation afin que nous puissions l'inscrire dans notre rapport et l'ajouter à nos recommandations.

M. Kamenz : Je suis heureux que vous posiez la question. Quand on examine le développement rural au Canada, il faut évidemment se rappeler qu'il n'y a pas si longtemps, nous n'étions qu'une société agraire. Notre pays s'est construit grâce à ses ressources agricoles, minières et forestières. Toutefois, je ne suis pas ici pour parler des mines ou de la foresterie, mais bien de l'agriculture.

Ce qui a découlé de cette évolution, étant donné la réduction du nombre de producteurs agricoles, ne surprend personne. Quand on regarde la situation depuis le début des années 2000, on peut faire des projections et avoir une idée assez juste de l'orientation que prend notre industrie. Ce qui est difficile, c'est d'essayer de s'adapter aux programmes agricoles; d'une part, nous considérons l'agriculture comme une industrie et, d'autre part, nous tentons de mettre en place des mécanismes. Ensuite, nous confondons ces mécanismes avec le volet social qui renvoie à la famille.

C'est pourquoi j'ai pris soin de dire que le programme d'options avait connu un franc succès, compte tenu de la nécessité de s'attaquer à la « pauvreté rurale ». Toutefois, même si on stabilise les revenus familiaux à un niveau légèrement supérieur au seuil de la pauvreté, le problème persiste.

Lorsque nous parlons d'investissements stratégiques, nous touchons au cœur du problème, qui est le manque de rentabilité dans le secteur agricole. Si on réalisait des bénéfices, la question du transfert de ces importantes ressources d'une génération à

problem we are struggling with is the investment is no longer cash flow. You are absolutely right in identifying the ethanol industry, which is a feed-grains-based industry to date. Tomorrow, hopefully, it will be a cellulose-based industry.

We do not need to create co-ops across the country. Culturally, co-ops are successful in parts of Canada. In Ontario, unfortunately, our experience has been that for cultural or any number of reasons, co-ops do not have a good track record. However, if we bring profitability back to the industry, then the grower can look at the Potash Corporation of Saskatchewan and say, I want to integrate myself into that value chain. If the grower bought stock a year ago at \$123 a share, today it is around \$185 a share.

If we give the industry profitability, the industry is like any other: The business acumen exists that people will look at the opportunities to extract value and income from the value chain other than only primary production. It comes back to making those strategic investments.

Right now, a classic example is, we have an entire industry on the verge of collapse in the province, which is called the tobacco industry. A number of years ago, money was put on the table for people to transition out of that industry, and we saw some successful transitions out. However, at the end we were left with a number of business plans and business proposals on the table where growers said, here is something I can do that will bring value back to my community. It will create jobs in my community, but if I do not have strategic investment, I will be undercapitalized and set up for failure and it will not happen.

If we look at those growers today, those business plans are still intact. Those opportunities are still on the table. If we want them to succeed, they need help in doing that. That same approach can be extended to many other sectors of farm production.

When we talk about this, we always have to come back to the one shining example of success in Canadian agriculture, which has and continues to be supply management. It is not to suggest that it is the cure-all for all sectors, but to recognize that even in those sectors, it is a low-margin business. However, if we bring that predictability and that small margin of profitability into any sector, producers are aggressive about saying, how can they do a better job, how can they increase productivity and how can they increase profitability?

We can bring back that stability and predictability into agriculture through strategic investments. It cannot be done with a paint roller: It will be clinical, sector by sector, individual business plan by individual business plan. I appreciate that it does not fit well with the way we like to deal with problems. We like to deal with problems in a global sense but if we truly want to navigate out of where we are, we need to be prepared to deal with problems on an individual basis.

l'autre ne se poserait pas. Nous ne sommes plus aux prises avec un problème de liquidités, mais d'investissement. Vous avez parfaitement raison de parler de l'industrie de l'éthanol, produit à partir de céréales fourragères, mais qui, heureusement, à l'avenir, sera un dérivé de la cellulose.

Nous n'avons pas besoin d'ouvrir des coopératives partout au pays. Celles-ci ont connu du succès dans certaines régions du Canada. En Ontario, malheureusement, pour des raisons de culture ou autre, les coopératives ont plutôt fait chou blanc. Toutefois, si nous réussissons à en faire de nouveau une industrie rentable, les cultivateurs pourraient s'intéresser à la Potash Corporation of Saskatchewan et vouloir participer à cette chaîne de valeur. S'ils ont acheté des actions l'an dernier à 123 \$, celles-ci valent aujourd'hui 185 \$ chaque.

Si nous accroissons la rentabilité de l'industrie, il se passerait la même chose que dans toutes les autres : étant donné qu'elle aura du potentiel, les gens chercheront le moyen de tirer profit de la chaîne de valeur, au-delà de la production primaire. Cela nous ramène à la question des investissements stratégiques.

En ce moment, exemple classique, l'industrie du tabac est sur le point de disparaître dans la province. Il y a plusieurs années, on a donné de l'argent aux tabaculteurs afin qu'ils réorientent leurs activités, et nous avons assisté à quelques réussites. Il n'en demeure pas moins que nous nous sommes retrouvés avec plusieurs plans et projets d'entreprise que des cultivateurs croyaient pouvoir mettre en œuvre et ainsi apporter quelque chose de plus à leur communauté. Ils disaient que cela permettrait de générer des emplois au sein de la communauté, mais que sans investissements stratégiques, ils n'auraient pas suffisamment de capitaux et leur plan serait voué à l'échec.

Encore aujourd'hui, on constate que leurs projets sont restés des vœux pieux. Si nous voulons qu'ils s'en sortent, nous devons les aider à créer ces débouchés. Et cela vaut aussi pour de nombreux autres secteurs de la production agricole.

Lorsqu'on discute de cette question, il faut toujours se rappeler du plus bel exemple de réussite de l'agriculture au Canada, qui est le système de gestion de l'offre. Je n'irais pas jusqu'à dire que c'est une panacée, mais il faut reconnaître que même dans ces secteurs, les marges bénéficiaires sont minces. Par contre, si on transpose cela dans n'importe quel autre secteur, les producteurs n'hésiteront pas à demander comment améliorer leur travail, accroître leur productivité et réaliser plus de profits.

Mais pour ce faire, il faut effectuer des investissements stratégiques. Nous ne pouvons pas régler tous les problèmes d'un seul coup; nous devons y aller secteur par secteur, plan d'entreprise par plan d'entreprise. Je sais que ce n'est pas ainsi que nous aimons aborder les problèmes, mais nous n'avons pas d'autre choix si nous voulons réellement faire avancer les choses. Il faut prendre les problèmes séparément et non dans leur ensemble.

Senator Segal: I want to deal with the issue of financing in the farm community for business plans, both small business and farming activities. By all means, if Mr. Beck wants to join in, I would appreciate that, but I will address the question directly to Mr. Kamenz first.

After the Depression, the Province of Ontario Savings Office was established, by a United Farmers government, to have places that farmers could deal with and obtain credit in difficult times. That was many years ago. Is the mix of banks, co-ops, caisses populaires in the francophone part of Ontario and Farm Credit Canada providing the flexibility and the long-term view, the valuation of assets, long haul, which helps the farmer? Should we look at an agricultural bank run by farmers that understands farming issues? Should we look at a bank that would provide some presence in the marketplace that is not tied to the typical quarterly reports, but rather to the realities that farmers and small business people in rural Canada face, which is good years and bad years, ups and downs and having to find a way to bridge and still to invest for the future?

What would your members say if you asked them about their relationship with their banks? Ms. Monaghan made the reference to the bank that is closing down the road in Delta. I am interested in your views on that.

Ms. Kamenz: One must give credit where credit is due. In agriculture, we recognize Farm Credit Canada as a true leader in recognizing the challenges that agriculture deals with. If we look at the instruments and the tools that they have developed over the last 10 years for the industry, they have done an exceptional job. They are, without a doubt, the leader in challenging banks to raise the bar.

The reality is, we have a major presence in agriculture, and from time to time — we have seen it over the last couple of years — with the CIBC. Different chartered banks get into this business of rebalancing their portfolios. Sometimes they do it on a provincial basis and sometimes on a local basis. Frankly, it leaves people high and dry.

It is a corporate decision made on Bay Street, and it is an unfortunate reality of a free market. However, it is still a free market. As I say, Farm Credit Canada has truly provided leadership in developing those instruments.

As for the idea of a farmers' bank run by farmers, I think Farm Credit Canada is as close as we would want to get. To extend it any further, do we want to give people a whole lot more rope?

Mr. Beck: To answer that for the small business, I can sum it up that when we need a bank, they are typically not there for us. We have to prove to them we do not need them with years and years of records. Then, when we do not need them, they are willing to work with us.

Le sénateur Segal : J'aimerais discuter de la question du financement de la communauté agricole, en ce qui a trait aux plans d'entreprise, tant pour les petites entreprises que pour les activités agricoles. Ma question s'adresse directement à M. Kamenz, mais si M. Beck souhaite intervenir, qu'il n'hésite pas à le faire.

Après la Grande Dépression, le parti United Farmers a créé la Caisse d'épargne de l'Ontario afin que les agriculteurs puissent avoir une institution bancaire avec qui faire affaire et obtenir du crédit pendant les périodes difficiles. C'était il y a longtemps. Qu'est-ce qui aide les agriculteurs? Est-ce la combinaison des banques, des coopératives, des caisses populaires dans les régions francophones de l'Ontario et de Financement agricole Canada qui donne une certaine souplesse et qui permet d'avoir une vision à long terme et d'évaluer les actifs? Ne faudrait-il pas qu'il y ait une banque agricole dirigée par des agriculteurs, étant donné que ce sont eux les mieux placés pour comprendre les problèmes du secteur? Ne faudrait-il pas que cette banque assure une présence sur le marché en ne se limitant pas à produire les rapports trimestriels typiques, mais plutôt en étant sensible aux réalités des agriculteurs et des petites entreprises dans le Canada rural, en tenant compte des années de vaches maigres comme des années de vaches grasses et en intervenant lorsque nécessaire tout en continuant d'investir pour l'avenir?

À votre avis, quelles relations vos membres entretiennent-ils avec leur banque? Mme Monaghan a fait référence à une banque qui allait bientôt fermer ses portes à Delta. J'aimerais connaître votre opinion là-dessus.

M. Kamenz : Il faut rendre à César ce qui lui appartient. En agriculture, Financement agricole Canada est la société qui comprend le mieux les problèmes actuels du secteur agricole. Les instruments et les outils qu'elle a mis au point ces dix dernières années pour l'industrie sont tout à fait exceptionnels. Elle est sans contredit celle qui fixe la barre.

La réalité, c'est que nous sommes très présents dans le secteur de l'agriculture, et parfois — comme nous l'avons vu au cours des dernières années —, la CIBC aussi. Différentes banques doivent rééquilibrer leur portefeuille. Elles le font parfois à l'échelle provinciale et à l'échelle locale, mais à vrai dire, elles laissent tomber les gens.

Les décisions se prennent à Bay Street, c'est la triste réalité du libre marché. Toutefois, c'est encore le libre marché. Comme je l'ai dit, Financement agricole Canada a réellement été un chef de file dans l'élaboration de ces instruments.

Quant à l'idée de créer une banque agricole gérée par des agriculteurs, je pense que Financement agricole Canada se rapproche beaucoup de ce que nous cherchons. Est-ce parce que nous voulons offrir davantage de souplesse aux gens?

M. Beck : Toutes les petites entreprises vous diront qu'une banque n'est jamais là quand on en a besoin. Nous devons lui prouver pendant plusieurs années que nous n'avons pas besoin d'elle pour qu'elle finisse par accepter de travailler avec nous.

I do not know how to explain it any more than that.

Senator Mercer: I am always frustrated when we sit down and talk to people in the farming industry about the problems. Down Highway 401 in Oshawa, if the government gives money to General Motors, it is an industrial strategy. If the government gives money to farmers, it is a handout. The other frustration is that the guy working on the assembly line at General Motors does not have to take a job after work to help keep General Motors competitive with the Japanese competitors, unlike farmers and their families, who have to work off the farm.

I am curious, however. In my part of the world, co-ops are a good thing; we helped to invent the Credit Union Movement. I am concerned, when we go into biofuels, that if producers are not directly involved in the ownership, the ownership will be owned by the big oil companies and they will control where the profit will go. There is nothing wrong with the profit going to Calgary, but I would much rather it go to the farm gate than to the already rich oil companies.

Meeting with some of my colleagues in the United States, they tell me that where they have been able to have producer-owned plants, they have been extremely successful in putting money back into the farmers' hands. It allows them to continue to produce corn or whatever for biofuels, but also allows them to survive to do the other things they do well.

In saying cooperatives do not work well in Ontario, will we allow this opportunity to slip by with the energy opportunities? You used three important phrases in describing what farmers do: food, energy and production of ecological goods and services.

Ms. Kamenz: I draw your attention to an example that I think everyone in this area is familiar with. Many years ago, in 1992, a local cooperative initiative embarked on a plan to build an ethanol plant. Understandably, in 1992, we were probably many years ahead of our time. Nonetheless, it gathered all sorts of support in the local community, and the equity drive was successful. As the business plan progressed, it became apparent that there was more equity that was necessary.

The best thing that happened at that time was Farm Credit Canada stepped in and said the cooperative could borrow money from them to invest in what we now call a new generation co-op. They said they will secure that loan and hold that money to ensure that if the plant never materializes, Farm Credit Canada will return that money back to the cooperative. Immediately, the equity targets were met.

Since that time — I know it even appears in the Ottawa newspapers — the plant has continued to struggle. In the meantime, we have seen another company, Canada's largest ethanol producer, come into our area and, in a short time, say here is what they will do: They are off to the races and they are doing it.

Je ne vois pas ce que je pourrais dire de plus.

Le sénateur Mercer : C'est toujours frustrant de discuter des problèmes avec les gens de l'industrie agricole. Si le gouvernement octroie des fonds à General Motors, à Oshawa, c'est une stratégie industrielle. Quand il en fait autant pour les agriculteurs, c'est de la charité. Ce qui me fâche aussi, c'est que l'employé qui travaille sur la chaîne de montage à General Motors n'a pas à occuper un autre emploi après le travail pour aider General Motors à demeurer concurrentiel face aux Japonais, contrairement aux agriculteurs et à leur famille qui doivent aussi travailler à l'extérieur de l'exploitation.

Malgré tout, quelque chose m'intrigue. Dans mon coin de pays, les coopératives sont une bonne chose; nous avons contribué à créer le mouvement des caisses de crédit. Je crains que lorsque nous passerons aux biocarburants, si les producteurs ne possèdent pas de parts, les grandes compagnies pétrolières contrôleront tous les profits. Il n'y a rien de mal à ce que les profits aillent à Calgary, mais je préférerais qu'ils se retrouvent dans les poches des agriculteurs plutôt que dans celles des riches pétrolières.

Lorsque j'ai rencontré certains de mes homologues américains, ceux-ci m'ont dit que, d'après leur expérience, les usines appartenant à des producteurs ont reversé de l'argent aux agriculteurs. Cela leur permet non seulement de continuer à produire du maïs ou d'autres céréales pour la production de biocarburants, mais aussi de survivre pour entreprendre autre chose et réussir.

Dire que les coopératives ne fonctionnent pas bien en Ontario, revient-il à écarter la possibilité d'exploiter les débouchés dans le secteur de l'énergie? Lorsque vous avez décrit ce que font les agriculteurs, vous avez utilisé trois termes très importants : alimentation, énergie et production de biens et de services écologiques.

M. Kamenz : J'aimerais attirer votre attention sur un cas qui, selon moi, est connu dans toute la région. Il y a de nombreuses années, en 1992, une coopérative locale avait élaboré un plan visant à construire une usine d'éthanol. Naturellement, à cette époque, nous étions très en avance sur notre temps. Malgré tout, toute la communauté locale appuyait cette initiative, et on réussissait à attirer des capitaux. À mesure que le plan progressait, il devenait apparent qu'il y avait plus de fonds propres que nécessaire.

La meilleure chose qui soit arrivée, c'est que Financement agricole Canada est entrée en jeu et a offert à la coopérative de lui prêter de l'argent afin qu'elle puisse investir dans ce que nous appelons aujourd'hui une coopérative de la nouvelle génération. La société a indiqué qu'elle garantissait le prêt et qu'elle garderait l'argent pour être en mesure, si le projet ne se concrétisait pas, de rembourser la coopérative. On avait immédiatement atteint les objectifs.

Depuis ce temps-là — je sais que cela a même paru dans les journaux d'Ottawa — l'usine éprouve toujours des problèmes. Parallèlement, une autre compagnie, soit le plus gros producteur d'éthanol au Canada, est venue s'établir dans notre région et, en très peu de temps, a énoncé ses objectifs et s'est employée à les atteindre.

To build that community support and provide the opportunity for farmers to benefit, not only from a demand-driven price cycle but to benefit from the actual operations of an ethanol plant, they say, we will give you the opportunity to invest members' equity. Then we will treat you the same as we treat our private shareholders.

It is not abject failure: It is working with the business partners out there and saying if a pure co-op does not work in our area, what are the opportunities where I can integrate myself more into the value chain? I think companies are open to doing that. It is recognizing what works where and, again, saying, but right here it is prone to failure, so let us not frustrate ourselves with continuing to think that the cooperative model that works exceptionally well in other parts of the country will work everywhere. Let us look at each area, based on the cultural realities that we are dealing with, and say, let us design something that fits for the people in that area. They will respond.

Senator Mercer: You mentioned two important topics that we have not covered much; one is the lack of availability of financial institutions in rural Canada. The TD bank closing in Delta is a big issue for the people there, and these closures are happening all across the country. As well, there is the lack of access to legal services. Nobody wants to go to the bank or the lawyer, but we all must go to both.

Do you think one of the solutions might be if we had high speed, broadband Internet access in rural Canada? Would that help us solve part of the problem?

Ms. Monaghan: Yes, I think that would assist with that issue. I know in my community, I think through Industry Canada, the Community Access Program, CAP, has introduced computer and Internet use to the rural communities. It has been well received and useful. I think more along that line would be of value.

Senator Mercer: To carry on the discussion with respect to legal services, has the Ontario Bar Association addressed this issue specifically with respect to rural Ontarians? There are a lot of lawyers in this province — some would say too many — but they are not located in rural Ontario. They are not where some people need them.

Has the bar society addressed this issue? How do we provide services to rural Ontario and how do we make services accessible, perhaps via the Internet?

Ms. Monaghan: My understanding is that the small town rural lawyer is a dying breed because the rewards, for whatever reason, of a rural practice are not seen by young people becoming lawyers. They are more interested in being in the larger centres. It is more rewarding in various ways.

I think the Law Society of Upper Canada, which is the governing body for lawyers in Ontario, is looking at that. It is maybe a bit grandiose in that they are saying that not having

Pour créer ce soutien communautaire et donner la possibilité aux agriculteurs de profiter non seulement d'un cycle de prix fondés sur la demande, mais aussi des activités d'une usine d'éthanol, ils ont permis aux membres d'investir des capitaux. Les gens seront traités au même titre que leurs actionnaires privés.

Ce n'est pas un échec lamentable : cela fonctionne avec les partenaires, et si une coopérative n'a pas sa place dans notre région, il faut chercher des façons de s'intégrer davantage à la chaîne de valeur. Je pense que les compagnies sont ouvertes à cela. Il s'agit de savoir ce qui fonctionne à tel et tel endroit, mais ici, une coopérative risque de faire faillite, alors il faut arrêter de penser qu'un modèle de coopérative qui réussit exceptionnellement bien dans une région donnée connaîtra du succès partout ailleurs. Il faut se pencher sur chaque région en tenant compte de ses réalités culturelles, et puis concevoir un modèle adapté à la situation. Si on répond à leurs besoins, les gens vont s'engager.

Le sénateur Mercer : Vous avez introduit deux notions importantes dont nous n'avons pas beaucoup parlé. D'une part, il y a le manque d'institutions financières dans les campagnes au Canada. Le départ de la banque TD de Delta représente un gros problème pour la population locale, et de telles fermetures ont lieu partout au pays. D'autre part, il y a l'accès insuffisant aux services juridiques. Personne n'aime se rendre à la banque ou chez un avocat, mais nous devons tous y aller un jour ou l'autre.

Pensez-vous qu'une des solutions serait de donner accès à Internet haute vitesse à large bande à la population canadienne vivant dans les régions rurales? Est-ce que cela nous aiderait à résoudre une partie du problème?

Mme Monaghan : Oui, ce serait un bon coup de pouce. Dans ma communauté, le Programme d'accès communautaire (PAC) — qui relève d'Industrie Canada, je crois — a popularisé l'utilisation de l'ordinateur et d'Internet au sein des collectivités rurales. Je pense qu'une initiative de cette nature pourrait être utile.

Le sénateur Mercer : Est-ce que l'Association du Barreau de l'Ontario a abordé le problème des services juridiques, en particulier pour les Ontariens vivant en milieu rural? La province compte beaucoup d'avocats — certains diraient qu'il y en a même trop —, mais ils ne sont pas présents dans les zones rurales. Ils ne sont pas là où les gens en ont besoin.

L'Association du Barreau s'est-elle attaquée à ce problème? Comment fournir des services aux Ontariens vivant à la campagne et comment les rendre accessibles? Est-ce qu'Internet serait une possibilité?

Mme Monaghan : Il me semble que les avocats pratiquant dans de petites villes se font rares, parce que les étudiants en droit n'y voient pas d'avantages. Ils préfèrent travailler dans les grands centres, et ce, pour diverses raisons.

Je pense que le Barreau du Haut-Canada, qui est l'organisme qui chapeaute les avocats ontariens, se penche sur le dossier. C'est peut-être un peu exagéré de dire que parce qu'il n'y a pas

small town lawyers like me is an access-to-justice issue, and that if there are not lawyers in small towns, people do not have access to justice. They are only starting to address that issue.

I do not know if Internet and computer use is the total answer for that kind of problem, but it would be of some assistance for getting advice.

Senator Mercer: I am sure the lawyers will find some way to get around the billing aspect of Internet access, which is important.

Ms. Monaghan: Yes. Although, to give credit, many lawyers —

Senator Mercer: I am being as nice to lawyers as I can.

Senator Callbeck: Ms. Monaghan, continuing on with the lack of legal services in rural areas, even if there is a lawyer, a lot of people cannot pay for one.

I was talking to a woman the other day that is presently in the courts. She has been there three times now and she is representing herself. There is something seriously wrong with that. I would not want to go to court and defend myself without a lawyer. What do we do about this legal aid situation?

Ms. Monaghan: I wish I had the answer. I went to law school at Queen's University in Kingston, and at that time there was a student-run, rural legal aid service. Those of us in that service had a van and we went to various small towns, rural areas in Frontenac County to the north of Kingston, and provided legal advice.

That seemed to work well and to be valuable. It was low level, but it provided people with advice. Something like that might be a partial solution.

An unrepresented person in court is a big problem for the courts, not only for the people trying to access the courts but for the judges. How do they deal with people fairly but not over-help them when they go to court without their own lawyer?

Senator Callbeck: It is a real problem.

Ms. Monaghan: Yes, it is, especially in family situations.

Senator Callbeck: You mentioned the TD bank closing. Is there the possibility of a credit union being established?

Ms. Monaghan: My understanding is that a credit union looked at the possibility of replacing the Toronto Dominion bank in the Delta community and decided, for business reasons, that it was not viable.

Senator Callbeck: The other thing you mentioned was micro-credit. That was a recommendation in the Prime Minister's task force for entrepreneurs, that it would help women entrepreneurs a great deal, especially in rural areas. That is something I support.

d'avocats comme moi dans les petites villes, il y a un problème d'accès à la justice. L'organisme commence à peine à examiner la question.

Je ne sais pas si l'usage d'Internet et de l'ordinateur suffit à régler ce genre de problème, mais cela permettrait au moins d'obtenir quelques conseils.

Le sénateur Mercer : Je suis certain que les avocats trouveront une façon de contourner la question de la facturation des services Internet, ce qui est important.

Mme Monaghan : Oui. Par contre, il faut reconnaître que beaucoup d'avocats...

Le sénateur Mercer : J'essaie d'être le plus gentil possible avec eux.

Le sénateur Callbeck : Madame Monaghan, toujours au sujet de la pénurie de services juridiques dans les zones rurales, il faut savoir aussi que même quand il y a des avocats, beaucoup de gens n'ont pas les moyens de payer leurs honoraires.

Dernièrement, je parlais à une dame qui est actuellement devant les tribunaux. Jusqu'à présent, elle y est allée trois fois et elle assure elle-même sa défense. Il y a quelque chose qui cloche. Je n'aimerais pas devoir me présenter devant un tribunal et me défendre seule, sans avocat. Qu'en est-il de l'aide juridique?

Mme Monaghan : J'aimerais bien le savoir. J'ai étudié à l'école de droit de l'Université Queen's, à Kingston. À l'époque, il y avait un service d'aide juridique en milieu rural dirigé par des étudiants. Nous avions un véhicule et nous allions dans diverses petites villes, dans des régions rurales du comté de Frontenac au nord de Kingston, pour offrir un service de consultation juridique.

Cela semblait bien fonctionner et très utile. C'était peu, mais les gens pouvaient au moins obtenir des conseils. Instaurer quelque chose de semblable permettrait de régler en partie le problème.

Quelqu'un qui se présente sans avocat à la cour pose un problème majeur pour les tribunaux, non seulement pour les gens qui essaient d'y avoir accès, mais aussi pour les juges. En effet, comment procéder de façon juste, sans trop aider la personne lorsqu'elle se présente au tribunal sans avocat?

Le sénateur Callbeck : C'est un vrai problème.

Mme Monaghan : Oui, et particulièrement lorsque cela concerne des situations familiales.

Le sénateur Callbeck : Vous avez parlé de la fermeture de la banque TD. Est-il possible qu'une coopérative de crédit prenne sa place?

Mme Monaghan : Je crois comprendre qu'une coopérative de crédit a envisagé de remplacer la banque Toronto Dominion de Delta et qu'elle a conclu, pour des raisons d'affaires, que ce ne serait pas viable.

Le sénateur Callbeck : Vous avez également parlé du microcrédit. C'était une recommandation du groupe de travail du premier ministre visant les entrepreneurs. Cela aiderait grandement les femmes chefs d'entreprises, particulièrement dans les zones rurales. J'appuie ce genre d'initiative.

Ms. Monaghan: That would be interesting to explore.

Senator Callbeck: Mr. Beck, I only received this document this morning, so I have not had time to read it; but I was glad to see the part about maternity leave for women entrepreneurs or self-employed people. The task force has recommended that as well.

You also talk about a tax credit for legitimate volunteer work performed. How would that work?

Mr. Beck: I am sure a lot of people can explain how it cannot work and why it should not work.

Simply, if somebody offers a professional skill or hours of their time, why not give something back to them, whether it is 10 cents or 20 cents on the dollar? As we heard today, a lot of our stuff is community based. It would be a way to say, if you in the market charge X dollars per hour for legitimate work you do for your community, we will give you a small percentage of that back as a tax credit against your personal income tax.

What would it do? I do not think it is as much about dollars as about appreciation. You talked earlier about burnout for volunteers. I think it would go a long way to help people that are already working hard in their communities — to say, thanks for doing something for us, here is a little token. It does not need to be a big thing but only a gesture saying, thank you for helping our communities grow.

Senator Callbeck: It would be to recognize their contribution.

Mr. Kamenz, you said Farm Credit Canada has been a leader. They have challenged the banks to raise the bar. Can you give me some examples of that leadership?

Ms. Kamenz: The farm improvement loans, which are supported by the government, are one of those examples, as well as the flexibility that the chartered banks extended to the cattle industry through the bovine spongiform encephalopathy, BSE, crisis. Those courtesies or flexibilities would not have been extended, were it not for Farm Credit Canada providing leadership and recognizing the cyclical nature, in that it is not always lost: There would be opportunity for profit ahead. Thankfully, we sit here today and cattle prices are the highest they have been since before the border closed in 2003.

I do not know that one could point to concrete examples, other than to say the chartered banks — and Farm Credit Canada, to some extent — are profit driven. The chartered banks are a dominant lender in agriculture. Obviously, they provide services comparable to services provided by the competition. Farm Credit Canada, in many cases, is the competition, so I suggest to you that is a wonderful thing.

Mme Monaghan : Ce serait une voie intéressante à explorer.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Beck, j'ai reçu ce document seulement ce matin, je n'ai donc pas eu le temps de le lire dans le détail, mais j'ai été contente de voir la partie portant sur le congé de maternité pour les femmes chefs d'entreprises ou les travailleuses autonomes. C'était également une recommandation du groupe de travail.

Vous parlez aussi d'un crédit d'impôt pour le bénévolat reconnu. Comment cela fonctionnerait-il?

M. Beck : Je suis certain que beaucoup de gens pourraient expliquer que c'est impossible à réaliser et pourquoi.

Si quelqu'un offre gracieusement ses compétences professionnelles ou quelques heures de son temps, pourquoi ne pas lui donner quelque chose en retour, que ce soit 10 ou 20 cents par dollar? Comme nous l'avons entendu aujourd'hui, beaucoup de nos travaux visent la communauté. Cela reviendrait à dire que si une personne sur le marché facturait X dollars de l'heure pour un travail reconnu accompli pour le bien de la communauté, nous lui remettrions une partie de ce montant sous forme de crédit d'impôt déductible de l'impôt sur le revenu.

Quel en est l'avantage? C'est plus une question de reconnaissance que d'argent. Plus tôt, vous avez parlé d'épuisement professionnel chez les bénévoles. Je pense que leur donner un montant symbolique en guise de remerciement pour les services qu'ils nous rendent permettrait d'aider considérablement ces gens qui en font déjà beaucoup pour leur communauté. Il n'est pas nécessaire que ce soit un gros montant; le but est de faire un geste pour les remercier d'aider nos communautés à grandir.

Le sénateur Callbeck : Cela permettrait de reconnaître leur contribution.

Monsieur Kamenz, vous disiez que Financement agricole Canada a été un chef de file, en défiant les banques de mettre la barre encore plus haut. Pouvez-vous nous en donner quelques exemples?

M. Kamenz : Les prêts destinés aux améliorations agricoles, qui sont soutenus par le gouvernement, en sont un parfait exemple; on peut citer aussi la souplesse dont ont fait preuve les banques à charte à l'égard des éleveurs bovins pendant la crise de l'encéphalopathie spongiforme bovine (ESB). Ces facilités ou cette souplesse n'auraient pu être possibles si Financement agricole Canada n'avait pas fait preuve de leadership et reconnu la nature cyclique des problèmes : tout n'est jamais perdu, la situation s'améliorera plus tard. Heureusement, aujourd'hui, les prix du bétail sont les plus hauts jamais enregistrés depuis la fermeture de la frontière en 2003.

Je ne sais pas quels exemples concrets donner, sinon dire que les banques à charte — et Financement agricole Canada, dans une certaine mesure — sont axées sur le profit. Elles sont d'importants bailleurs de fonds pour l'agriculture et offrent visiblement des services semblables à ceux de la concurrence. Financement agricole Canada représente, de plusieurs façons, la concurrence, et nous nous en réjouissons.

The Chairman: Thank you very much, colleagues. That draws to an end our morning discussions. I thank all of you for appearing. We never know, coming into communities, whether this issue will interest people. It is gratifying to have you all here.

The committee adjourned.

ATHENS, ONTARIO, Friday, March 30, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 1 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Welcome to this historic occasion of having a Senate committee here to talk about the issues of agriculture in our country and in this area.

I first want to introduce to you the Mayor of Athens, John Conley. We are so pleased that you have come to visit us. Now, evidently, you have become a witness, which is even better.

As I understand, sir, you have been the mayor for four months, and you spent six years as a councillor and you have 31 years of experience in the conservation field. You have lived, sir. We are very glad to have you here. Thank you for spending time with us.

John Conley, Mayor of Athens: I wish to say thank you very much and a special thanks to Senator Segal for having this meeting here in our township, which is dear to the heart of some newcomers, as well as the old-timers. We are pleased to have you here enjoying the day and the activities.

The Chairman: From the Leeds and Grenville Landowners Association, I would like to introduce Shawn Carmichael, Director, and Jacqueline Fennell, President.

We also have Sandra Lawn, who is here as an individual with good views. Peggy Sweet-McCumber is the Chair of Seely's Bay-Lyndhurst and Area Non-Profit Seniors Residence Corporation. All of you are very welcome, and we are interested in hearing what you have to say.

Shawn Carmichael, Director, Leeds and Grenville Landowners Association: You will have to pardon me. Farmers do not always make the best public speakers, but we will try our best today.

We were asked to come today to discuss rural poverty in Ontario. We must understand that we are living it here; we are in it every day. With no disrespect, the majority of people sitting in this room today are paid to be here; we are not. This is coming out of our time.

La présidente : Merci beaucoup, chers collègues. Notre discussion pour ce matin tire à sa fin. Je vous remercie tous de vos témoignages. Nous ne savons jamais, en arrivant dans les communautés, si ce dossier question intéressera les gens. C'est gratifiant de vous voir tous ici.

La séance est levée.

ATHENS, ONTARIO, le vendredi 30 mars 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 13 heures pour examiner, en vue d'en faire un rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bienvenue pour cette occasion historique au Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts qui vient ici pour parler des problèmes que rencontre le milieu agricole dans notre pays et en particulier dans la région où nous sommes.

J'aimerais d'abord vous présenter le maire d'Athens, John Conley. Nous sommes ravis que vous ayez accepté notre invitation. Évidemment, vous êtes même témoin, ce qui est encore mieux.

Je crois savoir que vous êtes maire depuis quatre mois et que vous avez été avant cela conseiller municipal pendant six ans. Vous avez d'autre part 31 ans d'expérience dans le domaine de la conservation. Vous vivez ici depuis longtemps. Nous sommes très heureux de vous avoir parmi nous. Merci d'avoir pris le temps de venir.

John Conley, maire d'Athens : Je veux vous remercier moi-même et en particulier le sénateur Segal, de tenir cette réunion dans notre canton, cher à certains nouveaux venus comme aux anciens. Nous nous réjouissons de vous avoir ici pour la journée.

La présidente : De la Leeds and Grenville Landowners Association, j'aimerais présenter Shawn Carmichael, directeur, et Jacqueline Fennell, présidente.

Nous avons aussi Sandra Lawn, qui est ici à titre personnel. Peggy Sweet-McCumber est présidente de Seely's Bay-Lyndhurst and Area Non-Profit Seniors Residence Corporation. Bienvenue à tous. Nous sommes impatients d'entendre ce que vous avez à nous dire.

Shawn Carmichael, directeur, Leeds and Grenville Landowners Association : Vous voudrez bien me pardonner mais les agriculteurs ne sont pas toujours les meilleurs orateurs publics. Nous ferons de notre mieux.

On nous a demandé de venir discuter de la pauvreté rurale en Ontario. Il faut savoir que c'est ce que nous vivons ici, quotidiennement. Je vous dirais respectueusement que la majorité des gens qui sont dans cette salle aujourd'hui sont payés pour être ici, pas nous. Nous devons prendre sur notre temps.

Our biggest problem is our freedom of choice to market our agricultural products. In Ontario and throughout Canada, we do not have that freedom. It is guaranteed to us under the Canadian Charter of Rights and Freedoms, but we do not have it. In this country, we have a system called supply management, which is a monopoly in the marketplace that controls agricultural products. What we need in Ontario, and of course throughout the rest of Canada, is the ability to market our own products.

To give a little history and see how this affects rural Ontario, 40 years ago, marketing boards were put into place to help the family farm. To no avail, producers and farmers bought into that. We felt that processors were a threat to us and collectively, as a group, we would get more clout in the marketplace if we were just one group selling the product. Unfortunately, the bureaucracy crept into the marketing boards and the marketing boards took on a life of their own. They never did fulfil the promise of protecting the family farm.

Forty years ago in our area, in a square mile from our house, we had over 12 milk producers and those milk producers milked, on average, 30 or 40 cows. Back then, neighbour helped neighbour. Everyone up and down the road helped one another and looked after one another. No one was rich, but no one was living in poverty either. Today in that same square mile, we have one producer, and that one producer is milking 300 cows.

You might ask how this affects our rural economy. Well, it does, because now one producer buys all of his inputs outside of the local economy, whereas before, 12 producers bought their inputs within the local economy and supported the local economy. They went to the hardware store and the grocery store. There was a cheese factory almost every five miles down the road. Those cheese factories employed local people. In return, we supplied those cheese factories with local milk. Today, there are no local cheese factories; they are all gone.

To understand how that affects the local economy, when you no longer have those producers producing, that money is no longer there in the local economy, supporting the community. On behalf of the Leeds and Grenville Landowners Association, we are saying that we are not looking for money from the government to solve our problems. That is not what we need. We need the government to make the choice to say, we want to help you and we are willing to do something so that the producer has the freedom of choice to market his products.

We are not looking for a handout. Does the government have the will to help the rural economy, to help the local producer so that he can market his products? That is all we are asking from the government.

I am more than happy and willing to answer any questions that senators might have.

Jacqueline Fennell, President, Leeds and Grenville Landowners Association: I am very pleased that the Senate has recognized that there is a crisis in agriculture in rural Ontario.

Notre plus gros problème, c'est la liberté de choix pour commercialiser nos produits agricoles. En Ontario, et partout au Canada, nous ne jouissons pas de cette liberté. Elle nous est garantie en vertu de la Charte canadienne des droits et libertés mais nous ne l'avons pas. Dans notre pays, nous avons un système de gestion de l'offre qui représente un monopole qui contrôle les produits agricoles. Ce qu'il nous faut, en Ontario, et évidemment partout au Canada, c'est la possibilité de commercialiser nos propres produits.

Considérons un peu l'histoire et voyons en quoi cela touche l'Ontario rural. Il y a 40 ans, on a mis sur pied des offices de commercialisation afin d'aider les exploitations familiales. Les producteurs et les agriculteurs se sont lancés là-dedans, mais pour rien. Nous avions l'impression que les transformateurs représentaient une menace et que, collectivement, nous pourrions avoir plus d'influence sur le marché si nous vendions notre produit en nous regroupant. Malheureusement, la bureaucratie s'est installée dans les offices de commercialisation et ils se sont développés indépendamment de nous. Ils n'ont jamais, comme promis, protégé l'exploitation familiale.

Il y a 40 ans, dans notre région, sur un mille carré autour de notre maison, il y avait 12 producteurs de lait qui travaient en moyenne 30 à 40 vaches. Dans ce temps-là, les voisins s'entraidaient. Tout le monde s'entraidait et s'occupait des autres. Personne n'était riche mais personne n'était pauvre non plus. Aujourd'hui, sur ce même mille carré, il n'y a plus qu'un producteur et ce producteur traite 300 vaches.

Vous vous demanderez peut-être en quoi cela agit sur notre économie rurale. C'est qu'aujourd'hui, un producteur achète tous ses intrants en dehors de l'économie rurale alors qu'avant, 12 producteurs achetaient leurs intrants localement et soutenaient l'économie locale. Ils allaient chez le quincaillier et l'épicier. Il y avait une fabrique de fromage presque tous les cinq milles le long de la route. Ces fabriques employaient des locaux. Nous approvisionnions ces fabriques de fromage en lait local. Aujourd'hui, il n'y a plus de fabriques de fromage locales; elles ont toutes disparu.

Pour comprendre en quoi cela joue sur l'économie locale, quand il n'y a plus de producteurs sur place, il n'y a plus d'argent à mettre dans l'économie rurale, pour aider la collectivité. La Leeds and Grenville Landowners Association n'est pas venue demander de l'argent au gouvernement pour régler ses problèmes. Ce n'est pas ce dont nous avons besoin. Ce qu'il faut, c'est que le gouvernement déclare qu'il veut nous aider et qu'il est prêt à faire quelque chose pour que les producteurs aient la liberté de choix, puissent commercialiser eux-mêmes leurs produits.

Nous ne venons pas quêter. Le gouvernement a-t-il la volonté d'aider l'économie rurale, d'aider le producteur local afin qu'il puisse commercialiser ses produits? C'est tout ce que nous demandons au gouvernement.

Je serai très heureux de répondre aux questions que voudront me poser les sénateurs.

Jacqueline Fennell, présidente, Leeds and Grenville Landowners Association : Je suis très heureuse que le Sénat ait reconnu que l'agriculture est en crise dans les régions rurales de l'Ontario.

The main reason for poverty or trouble in the rural area is over-regulation. We are bombarded with new regulations from commodity groups every facet of government. It does not matter where we turn we find new regulations that are taking away our ability to earn a living from our property. I refer to the Clean Water Act, the Species at Risk Act, the Nutrient Management Act, and others. Of course, these are important; no farmer wants dirty water or a polluted landscape. However, these measures are taking away our ability to earn a living. They all cost money and they are costing the farmers money for the public good. Clean water is for the public good, but the real person who pays the bill is the farmer who loses the right to use his property and to earn a living off that property.

We need to get back to a point where the urban population has a tangible link to the food source. So many people in the city think, I just go to Loblaws and it is there. They do not seem to know that there is someone an hour or two hours away who has the ability to grow that food for them.

If we think back 30-40 years, pretty much everyone knew someone that operated a farm. They had an understanding of how that worked — how the food was grown, the labour and the time that goes into that work. Now we have an urban population that believes that it just shows up at the store and they get to buy it; that it does not matter whether we have food that is produced here, because we can always have it imported.

The problem with that is, first, we do not know what is being imported as far as quality goes. Recent event indicate that some imported food is not the same quality as Canadian food. The reason for that poorer quality can be pesticide use in the foreign country. These foods are not screened like our Canadian food. The Canadian Food Inspection Agency plays a very active role in harassing local producers, but they do not do much of anything when the food is imported.

Getting back to my point, we need to reconnect people with where their food comes from. When a consumer wants to buy local produce that should be encouraged. They should not be scared into not doing that, which is something that some government agencies have been doing with fear mongering; scaring consumers and telling them that local food production is not going to be as safe for you as what you might get at the grocery store, which is very sad and very untrue.

Our current regulatory system, which I will speak to for a few minutes, is supply management; and it was brought in with very good intentions to protect the small family farms. Unfortunately, that is not what it is doing. The dairy farmers have already made statements claiming that they cannot make a living on 20 cows. I say that if you want to make that choice, you should be allowed to make that choice; no one should be telling you that you cannot have a small farm. If these farmers are stopped, they will soon go

La principale cause de la pauvreté ou des difficultés dans les régions rurales est -la surréglementation. Nous sommes bombardés de nouveaux règlements pour tous les groupes de produits. Tous ces nouveaux règlements qui nous sont constamment imposés par l'administration nous empêchent de gagner notre vie à même nos terres. Qu'il s'agisse de la Loi sur l'eau saine, de la Loi sur les espèces en péril ou de la Loi sur la gestion des éléments nutritifs, cela n'en finit plus. Il est évident que ce sont des lois importantes; les agriculteurs ne veulent pas salir l'eau ni polluer les paysages. Toutefois, ces mesures nous empêchent de gagner notre vie. Elles coûtent toutes cher et elles obligent les agriculteurs à payer pour le bien public. L'eau propre c'est pour le bien public mais celui qui paie la facture, c'est l'agriculteur qui perd le droit d'utiliser ses terres et de gagner sa vie à même ses terres.

Nous devons revenir à une situation qui permette à la population urbaine d'avoir un lien tangible avec la source de son alimentation. Il y a tellement de gens dans les villes qui pensent qu'il suffit d'aller chez Loblaws et qui ne semblent pas savoir qu'il y a quelqu'un à une heure ou deux de là qui a la capacité de produire cette nourriture pour eux.

Si l'on remonte 30 ou 40 ans en arrière, pratiquement tout le monde connaissait quelqu'un qui avait une exploitation agricole. On comprenait comment cela fonctionnait — comment on produisait la nourriture, le travail et le temps que cela nécessitait. Aujourd'hui, la population urbaine croit que la nourriture arrive miraculeusement au magasin pour qu'elle puisse l'acheter; qu'il importe peu que cette nourriture soit produite ici ou ailleurs parce qu'on peut toujours en importer.

Le problème, c'est que, d'abord, nous ne pouvons pas être assurés de la qualité de ce que nous importons. Des événements récents nous ont révélé que certains aliments importés n'atteignent pas la qualité des aliments canadiens. C'est peut-être une question de pesticide utilisé dans le pays de production. Ces aliments ne sont pas contrôlés comme les aliments canadiens. L'Agence canadienne d'inspection des aliments ne se prive pas pour harceler les producteurs locaux, mais elle ne fait pas grand-chose lorsqu'il s'agit d'aliments importés.

Il faut donc que nous fassions à nouveau comprendre à la population d'où vient son alimentation. Lorsqu'un consommateur veut acheter des produits locaux, on devrait l'encourager. On ne devrait pas lui faire peur pour qu'il y renonce comme le font certains organismes gouvernementaux qui effraient les consommateurs en leur disant que la production locale ne sera pas aussi sûre que ce que l'on trouve à l'épicerie, ce qui est très triste et tout à fait faux.

Notre système actuel de réglementation, dont je vais vous entretenir quelques minutes, repose sur la gestion de l'offre; il a été institué avec de très bonnes intentions, afin de protéger les petites exploitations familiales. Malheureusement, ce n'est pas ce qui se passe. Les producteurs laitiers ont déjà dit qu'ils ne peuvent pas survivre avec 20 vaches. Je dis que si l'on veut faire ce choix, on devrait pouvoir le faire; personne ne devrait dire à quiconque qu'il ne peut pas avoir une petite exploitation. Si on empêche ces

out of business. We should be encouraging small farm operations. We should be suspicious of the mass corporate farms that seem to be moving into this area of Canada.

We need the ability to market directly to the consumer. There are huge numbers of people in the cities who want to purchase products directly from the farmers. Some city people recognize that buying directly from the farmer means they know where and how the food is produced. That direct purchase creates a tangible relationship with the farmer and his land. The people know what they are getting. They know whether they are getting an organic product or a natural product, something that is free of pesticides or chemicals. Unfortunately, we have almost a police state in farming, where farmers are being charged for providing good food to people who want it. We need to get away from that system.

I will touch a little on the pasteurization process. Right now, we have regulations that ensure that milk must be pasteurized. These regulations came into force in 1938. I say much has changed since 1938 and the regulations need to be reviewed, at both the federal and provincial level. I understand that there are good arguments to be made on both sides of the debate, but it needs to be revisited to ensure that our laws are current.

I feel that people deserve the choice to buy drinking milk from the grocery store or from the farm; eggs from the grocery store or eggs from the farm; bread or pickles from the grocery store or from the farm. We had a situation in the last while here where people were charged for making pickles and selling them. The health units were telling people they would become ill from eating homemade pickles or pies.

For generations, people have lived in the country by sharing food, bartering, or going to community suppers where they could eat the food someone else made. Right now, that is not legal and that is scary.

My presentation is that we need to ensure freedom of choice for the consumer, and freedom of choice for the farmer to produce whatever that product might be, free from regulation.

Sandra Lawn, as an individual: Distinguished members of the Senate and other guests, it is certainly a pleasure to be here as someone who grew up in the wilds of Northern Ontario, where forestry was certainly very important. As the granddaughter of a farmer, I can feel the connections between your committee and the issue before us today, which is rural poverty, particularly within the context of agriculture and forestry.

I am here as an individual, but that is a bit of a misconception in that I do have some very definite views that were shaped by my upbringing. They are also shaped by my association with some of the groups that are active in our rural community, particularly the Mohawk community at Akwesasne. I have worked with that community for 15 years.

agriculteurs de faire ce qu'ils veulent, ils vont finir par laisser tomber. Nous devrions encourager les petites exploitations agricoles. Nous devrions nous méfier des grosses exploitations commerciales qui semblent s'installer dans notre région.

Il faut que nous puissions vendre directement aux consommateurs. Il y a énormément de gens dans les villes qui veulent acheter directement des producteurs. Il y a des gens de la ville qui reconnaissent qu'en achetant directement des producteurs, ils savent où et comment les aliments sont produits. Cet achat direct crée une relation tangible avec l'agriculteur et sa terre. Les gens savent ce qu'ils achètent. Ils savent s'il s'agit d'un produit biologique ou d'un produit naturel, d'un produit qui n'a pas été traité aux pesticides ou produits chimiques. Malheureusement, nous avons presque un État policier en ce qui concerne l'agriculture. Les agriculteurs sont accusés de fournir de bons aliments aux gens qui en veulent. Il faut que nous mettions fin à ce système.

Je vous dirai quelques mots sur la pasteurisation. À l'heure actuelle, nous avons des règlements qui stipulent que le lait doit être pasteurisé. Ces règlements sont entrés en vigueur en 1938. Or, beaucoup a changé depuis 1938 et les règlements devraient être révisés, tant au niveau fédéral qu'au niveau provincial. Je comprends qu'il y a de bons arguments de part et d'autre, mais il faut réexaminer la question pour nous assurer que nos lois sont à jour.

J'estime que les gens devraient avoir le choix d'acheter du lait à l'épicerie ou à la ferme; des oeufs à l'épicerie ou à la ferme; du pain ou des condiments à l'épicerie ou à la ferme. Dernièrement, dans notre région, on a accusé des gens de vendre des condiments. Les services de santé disaient à la population qu'elle serait malade si elle mangeait des condiments ou des tartes faits artisanalement.

Pendant des générations, les gens vivaient à la campagne en échangeant des aliments, en troquant ou en allant à des soupers collectifs prendre un repas qui avait été préparé par d'autres. Maintenant, ce n'est plus légal et c'est effrayant.

Ce que je veux dire, c'est que nous devons donner aux consommateurs la liberté de choisir et donner également à l'agriculteur de choisir de produire ce qu'il veut, sans réglementation.

Sandra Lawn, à titre personnel : Sénateurs et mesdames et messieurs, je vous remercie de m'avoir invitée. J'ai été élevée dans les régions sauvages du nord de l'Ontario, où les forêts avaient beaucoup d'importance. Petite-fille d'agriculteur, je connais bien le problème dont est saisi votre comité, à savoir la pauvreté rurale, en particulier dans le contexte de l'agriculture et des forêts.

Je suis ici à titre personnel mais ce n'est pas tout à fait vrai en ce sens que j'ai des avis très arrêtés que je tiens de la façon dont j'ai été élevée ainsi que de mon association avec certains groupes actifs dans notre secteur rural, en particulier les Mohawks d'Akwesasne. Je travaille avec eux depuis 15 ans.

I want to direct my comments to the basic principles of the naturalized knowledge system of the Mohawks, because I believe they are relevant to what we are talking about, which is the very complicated subject of rural poverty and rural life.

The Mohawk community has seven basic principles. I believe you have a copy before you. In no special order, they include: cooperation is the way to survive; responsibility is the best practice; the earth is our mother; knowledge is powerful, but only when it is shared; the spiritual is close to the earth; and everything is connected to everything. They have added recently, because they feel so strongly about it, that place is important.

I want to direct my comments to those particular points, beginning with cooperation is the way to survive and responsibility is the best practice. Just briefly, I would like to highlight the great changes that have taken place in the rural community in the last 50 years from when almost everyone in the rural community was either a farmer or a logger in the northern communities, or was associated with the farming and the logging industry. In those days, there was a tremendous amount of cooperation and support from one family to another. They were effective models of consensus building and working together. We still see that in our community with country fairs and the conservation authorities, stewardship councils, the agricultural associations and so on.

Everything is connected to everything else, everyone is connected to everyone else in one way or another, and we see this very much in the rural community. I would like to mention some of the key things that are of concern in the areas where I work, which is in the area of mental health for children and youth, the environment and community economic development.

I will use as an example a rural community that is attempting to influence the issue of poverty in that rural community, where many of the jobs that were there in past years have disappeared. The community is looking at the strengths of the community and building on the resource of the St. Lawrence River. We are on the south coast of Canada and we have been able to develop a professional Shakespeare theatrical company, which is not unusual in our rural communities. In this very hall, over the last few years, we have had some interesting cultural presentations. On CBC, they mentioned that the Canada Council presents \$6 per capita to Canadians for the arts. We would love to see that come into our rural communities to assist us in the things that we are trying to do.

The fact that knowledge is important, but only when it is shared, is also extremely important because it ties to the importance of education and developing special programs that apply to the rural community. When I went to school in Matachewan, I studied agriculture. Now there is a community, Norwood, which has introduced a curriculum around forestry.

I would like to speak very briefly to the issue of the environment and the landscape. Particularly, I will zero in on Eastern Ontario. You have a map before you, which shows the forest resource inventory. You will notice, I hope, and wonder

Mes commentaires porteront sur les principes fondamentaux du système de connaissances fondé sur la loi naturelle des Mohawks car je crois que c'est tout à fait pertinent dans le contexte de la discussion très compliquée que nous avons au sujet de la pauvreté et de la vie en milieu rural.

Les Mohawks ont sept principes fondamentaux. Je crois que vous les avez sous les yeux. Je vous les donne dans le désordre : la coopération est le moyen de survivre; la responsabilité est la pratique exemplaire; la terre est notre mère; la connaissance est puissante mais seulement si elle est partagée; le spirituel se rapproche de la terre; et tout est lié à tout. Ils ont ajouté récemment, parce qu'ils en sont tellement convaincus, que le lieu est important.

J'aimerais revenir sur ces différents points, en commençant par le fait que la coopération est la façon de survivre et que la responsabilité est la pratique exemplaire. Très brièvement, j'aimerais souligner les grands changements qui sont survenus dans la population rurale au cours des 50 dernières années alors qu'autrefois pratiquement tout le monde dans ces régions était soit agriculteur soit bûcheron dans le Nord ou était associé au secteur agricole ou au secteur forestier. À l'époque, il y avait énormément de coopération et les familles s'entraidaient beaucoup. C'était là des modèles de collaboration et de décision par consensus. Nous continuons à voir cela à l'occasion de nos foires agricoles, des agences de conservation, des conseils de gerance de l'environnement, des associations agricoles, et cetera.

Tout est lié à tout, tout le monde est lié à tout le monde d'une façon ou d'une autre et c'est tout à fait réel dans le milieu rural. Je voudrais maintenant signaler certaines des choses essentielles qui nous inquiètent dans mes domaines d'emploi, notamment la santé mentale des enfants et des jeunes, l'environnement et le développement économique local.

Prenons l'exemple d'une localité rurale qui s'efforce de faire quelque chose au sujet de la pauvreté dans son milieu, où beaucoup des emplois qui existaient ont disparu. Cette localité examine ses points forts et la possibilité d'utiliser la ressource que représente le Saint-Laurent. Nous sommes sur la côte sud du Canada et nous avons réussi à nous doter d'une compagnie théâtrale professionnelle Shakespeare, ce qui n'est pas rare dans nos régions rurales. Dans la salle où nous sommes, ces dernières années, nous avons offert certaines représentations culturelles intéressantes. Sur la chaîne anglaise de la SRC, on a dit que le Conseil des Arts offre 6 \$ par habitant aux Canadiens pour les arts. Nous aimerions beaucoup que cela atteigne nos régions rurales pour nous aider dans ce que nous essayons de faire.

Le savoir est important mais seulement s'il est partagé. C'est également là une notion essentielle qui rejoint l'importance de l'éducation et la nécessité d'avoir des programmes spéciaux qui s'appliquent aux populations rurales. À Matachewan, j'ai étudié l'agriculture. Il y a maintenant une localité, Norwood, qui a un programme forestier.

J'aimerais aussi vous dire quelques mots de l'environnement et du paysage. J'insisterai en particulier sur l'est de l'Ontario. Vous avez devant vous une carte qui montre les ressources forestières. Vous remarquerez, je l'espère, qu'il est question de 1978, 1991 et

why it says 1978, 1991 and 1996. The reason it has those dates on it is that here in Ontario, we are very far behind in our inventory and knowledge of the landscape.

It is extremely important to know about and support the work of, for example, the Canadian Forest Service, which has set up 11 model forests across Canada. Here in Eastern Ontario, we have 1.5 million hectares of land, most of which is rural and owned by private individuals. Unlike the boreal forest and other areas, which are Crown lands, here it is privately owned.

The Eastern Ontario Model Forest, which occupies these 1.5 million hectares of land, has made a tremendous effort for the past 15 years. One of our latest initiatives has to do with trying to come to grips with the issue of rural poverty by looking at what our strengths are in the way of the mixed wood forest. We are looking at the science that applies in today's world, where we are looking at sustainability of communities and resources, together with the opportunity that this presents for Eastern Ontario, in particular, for value-added wood products. We are in the process of developing an eco-industrial park in Edwardsburgh-Cardinal Township, where there is a port. It used to be a national port, but it is now owned by the township.

The local people are taking the initiative. They are innovative, forward thinking and looking for the kind of support that they will need from the Government of Canada. For example, they are looking to the government to help in continuing this unique model forest or community forest as it is now called. It is a forest for all of Canada. I am particularly interested in our Eastern Ontario mixedwood forest, which is unique. The only similar forested land of the same merit is located in Russia.

I believe that it is extremely important to keep our rural communities strong. Although they make up on 20 per cent or less of the population, they have the responsibility and the stewardship for about 95 per cent of the landscape. The communities must be a strong element in maintaining and protecting the identity of our country, because our forested and agricultural areas set the identity for this amazing country.

Peggy Sweet-McCumber, Chair, Seeley's Bay/Lyndhurst and Area Non-Profit Seniors Residence Corporation: I was born and raised in Seeley's Bay, which is 15 to 20 minutes from here, just on the edge of Leeds County. I came back to the area to take over two third-generation businesses that my grandfather and father had — a small grocery store and school buses. My background is in small business.

I was asked here today in my capacity as the chair of a non-profit corporation. We have been trying to build affordable seniors housing in Seeley's Bay. We have been working at this diligently for over three years. It is a huge struggle. I would like to speak briefly about the housing situation in the United Counties of Leeds and Grenville.

Almost 30 per cent of the households in Leeds and Grenville have incomes of less than \$30 000, which is the mark where someone can own their own home. It is much more difficult if you earn less than \$30,000. Frequently, we have a high demand for rental units. Over one-half of our seniors in this county have

1996. S'il y a ces dates, c'est parce qu'ici, en Ontario, nous sommes très en retard en ce qui concerne l'inventaire et notre connaissance du paysage.

Il est extrêmement important de savoir ce que fait le Service canadien des forêts qui a conçu 11 forêts modèles au Canada. Ici, dans l'est de l'Ontario, nous avons 1,5 million d'hectares de terres, dont l'essentiel est rural et appartient à des particuliers. Contrairement à la forêt boréale et à d'autres régions, qui sont des terres publiques, ici, c'est privé.

La Forêt modèle de l'est de l'Ontario, qui occupe 1,5 million d'hectares, déploie des efforts énormes depuis 15 ans. Une de nos dernières initiatives consiste à essayer de remédier au problème de la pauvreté rurale en examinant nos forces en matière de forêts mixtes. Nous examinons les recherches scientifiques qui s'appliquent au monde d'aujourd'hui, à la durabilité des populations et ressources, aux possibilités que cela représente pour l'est de l'Ontario, en particulier, dans les produits du bois à valeur ajoutée. Nous sommes en train de construire un parc écoindustriel dans le canton d'Edwardsburgh-Cardinal où il y a un port. C'était autrefois un port national mais il appartient maintenant au canton.

C'est la population locale qui prend cette initiative. Elle a des idées, elle pense à l'avenir et elle examine le genre de soutien qu'elle devra demander au gouvernement canadien. Par exemple, elle souhaiterait qu'il aide à maintenir cette forêt modèle, ou communautaire, comme on l'appelle maintenant. C'est une forêt unique pour tout le Canada. Je m'intéresse particulièrement à notre forêt mixte de l'est de l'Ontario qui est unique en son genre. Les seules terres forestières similaires aussi intéressantes se trouvent en Russie.

Il est extrêmement important de maintenir la vigueur de nos régions rurales. Bien qu'elles ne comptent plus que 20 p. 100 ou moins de la population, elles ont la responsabilité et la gérance d'environ 95 p. 100 du paysage. Cette population doit jouer un rôle majeur dans le maintien et la protection de l'identité de notre pays, car nos régions boisées et agricoles constituent l'identité de notre incroyable pays.

Peggy Sweet-McCumber, présidente, Seeley's Bay/Lyndhurst and Area Non-Profit Seniors Residence Corporation : Je suis née et j'ai été élevée à Seeley's Bay, à 15 ou 20 minutes d'ici, à la limite du canton de Leeds. Je suis revenue dans la région pour reprendre deux entreprises de troisième génération que mon grand-père et mon père avaient, à savoir une petite épicerie et des autobus scolaires. J'ai l'expérience des PME.

On m'a invitée ici à titre de présidente d'une société sans but lucratif. Nous essayons de construire des logements abordables pour les personnes âgées à Seeley's Bay. Nous y travaillons avec grande diligence depuis plus de trois ans. C'est un défi énorme. J'aimerais vous dire quelques mots de la situation du logement dans les comtés unis de Leeds et Grenville.

Près de 30 p. 100 des foyers de Leeds et Grenville ont un revenu inférieur à 30 000 \$, soit le seuil nécessaire pour être propriétaire d'un logement. C'est beaucoup plus difficile si l'on gagne moins de 30 000 \$. Nous avons fréquemment une forte demande de logements locatifs. Plus de la moitié de nos personnes âgées dans

incomes less than \$20,000. Many own their own homes but they would prefer, as they get older, to move into rental accommodations. The high cost of maintaining their homes and the high price of fuel makes it very difficult for the elderly to maintain their homes. The local food bank people tell me that they are aware of several seniors who, during the winter, move into one room of their home, as it is the only room they can afford to keep warm.

Our vacancy rates are dropping and our rents are escalating. Many of the homes in this area are older homes. We have a higher percentage of older homes than the national average. In my municipality of Leeds and the Thousand Islands, 40 per cent of the homes need major and minor repair, which makes housing situations difficult.

There has been no new money for new affordable houses in Ontario since the early 1990s. I realize this is a provincial responsibility, which is now at the county level, but I feel it is important you realize the need.

Leeds and Grenville did a study to say that we need to build 570 units per year of affordable housing. Just recently, our county has entered into an agreement called the Canada-Ontario Affordable Housing Program, which puts money toward building new homes. Our county was allocated 25 units. This is for an area that includes Brockville, Westport, et cetera. It is meant for housing victims of troubled youth, victims of domestic violence, families and seniors with low income. It is a drop in the bucket. That is why our group is fairly pessimistic that we will be allocated any of those units.

In order to save and serve the needs of the rural poor, we need more rental housing. It is a basic right of Canadians, and it is a concern in our area. We need a strong commitment from all levels of government, the private sector, service agencies and the local community to work together.

Senator Segal: I want to address my question to Mr. Carmichael and Ms. Fennell. I want to ensure I understand what you are saying. If I misunderstand, please correct me.

What will happen if we do away with supply management?

Mr. Carmichael: We are not asking to do away with supply management by any means. That is not what we are interested in.

Supply management reflects what we would call corporate agriculture — factory farms. They have their market that they need to fill. We do not want that market. We do not want anything to do with that market. That is not a market that small producers want to go after. We have a totally separate market that we want to serve, but we do not have the ability to do that under the present legislation.

le comté ont un revenu inférieur à 20 000 \$. Beaucoup sont propriétaires de leur logement mais préféreraient, alors qu'ils avancent en âge, louer un logement. Le coût élevé de l'entretien de leur logement et le prix du mazout font qu'il leur est difficile de garder leur propriété. Les responsables de la banque alimentaire me disent qu'ils savent qu'il y a plusieurs personnes âgées qui, durant l'hiver, se cloîtent dans une pièce de leur maison, car c'est la seule qu'ils peuvent se permettre de chauffer.

Les taux de vacance diminuent et les loyers augmentent. Beaucoup des maisons dans notre région sont anciennes. Nous avons un pourcentage plus élevé de vieilles maisons que la moyenne nationale. Dans ma municipalité de Leeds and the Thousands Islands, 40 p. 100 des maisons nécessiteraient des réparations majeures et mineures, ce qui complique sérieusement la situation du logement.

Il n'y a pas eu de nouveaux investissements dans de nouveaux logements abordables en Ontario depuis le début des années 1990. Je sais qu'il s'agit d'une responsabilité provinciale, qui est maintenant passée au palier du canton, mais je crois qu'il est important que vous compreniez ce besoin.

Leeds et Grenville ont effectué une étude qui a permis de conclure qu'il nous faut construire 570 unités de logement abordables par an. Tout récemment, notre comté a signé une entente dans le cadre du Programme de logement abordable Canada-Ontario qui doit permettre de construire de nouveaux logements. Notre canton s'est vu attribuer 25 unités. Ceci pour une région qui inclut Brockville, Westport, et cetera. C'est pour loger les jeunes en difficulté, les victimes de violence familiale, les familles et personnes âgées à faible revenu. C'est une goutte dans un verre d'eau. C'est la raison pour laquelle nous sommes assez pessimistes et ne pensons pas que l'on nous attribuera une seule de ces unités.

Pour servir les besoins de la population rurale pauvre, il nous faut davantage de logements locatifs. C'est un droit fondamental qu'ont les Canadiens et c'est un problème inquiétant dans notre région. Il faut que tous les paliers de gouvernement, le secteur privé, les organismes de services et la population locale collaborent.

Le sénateur Segal : Je voudrais adresser ma question à M. Carmichael ainsi qu'à Mme Fennell. Je veux être sûr que j'ai bien compris ce que vous disiez. Si je me suis trompé, n'hésitez pas à me corriger.

Qu'arrivera-t-il si nous supprimons la gestion de l'offre?

M. Carmichael : Nous ne demandons pas de supprimer la gestion de l'offre du tout. Ce n'est pas ce que nous souhaitons.

La gestion de l'offre reflète ce que l'on pourrait appeler l'agriculture commerciale — les fermes usines. Elles ont un marché à servir. Nous ne demandons pas ce marché. Nous ne voulons pas avoir affaire avec ce marché. Ce n'est pas un marché qui intéresse les petits producteurs. Nous avons un marché totalement différent à servir mais nous ne pouvons pas le faire dans le cadre de la législation actuelle.

We do not want to do away with supply management. They have a market that they need to fill. They have a capacity they need to fulfill and that is not something that we would ever be interested in.

Ms. Fennell: We can work side by side without affecting each other, which is the easy way to say it. We have two separate markets. I think many of the small producers will fill the direct market, similar to what you can do with other commodities. The supply management market will process the large volumes that Parmalat or Neilson's might need, whereas a small operation with milk cows will never be a drop in the bucket to those large corporations.

We have a problem within that system with transportation. That is becoming a problem in the area, the countryside, because they have to drive further to get the milk because the farmers are leaving. Now we are bringing in transports. Transportation within the system is becoming a problem. This takes out some of the smaller stops and you can have the big transport that will stop and pick up 100,000 litres in one place and provide you the choice whether you want to be involved in that system or not. We do not want to get rid of that system, but we do not want it to be a mandatory system.

Senator Segal: You referred to legislation imposed on landowners that makes it very hard to run a farm. Could you share the legislation that does the most harm and limit people's freedoms most?

Ms. Fennell: The Clean Water Act will have terrible consequences on rural Ontario. The Species at Risk Act is very scary as well, if someone hears a noise or sees some sort of remnants of an endangered species. Let us use the loggerhead shrike, as an example, which has been found in the Smiths Falls area. You cannot do anything with that property. You may own 500 acres; you pay taxes on those acres and maintain those acres, but you cannot use them. I feel property rights need to be addressed at the federal and provincial level to ensure that if land or property is taken for the public good, the public pays for it.

Senator Segal: In my last comment, there was a proposal some years ago for "constitutionalizing." I take it you would be supportive of that?

Ms. Fennell: Yes, very much so.

Senator Mercer: I, too, am a little confused on this. You would like to work outside of supply management.

Ms. Fennell: Yes.

Mr. Carmichael: Yes.

Senator Mercer: You want to compete with people inside of supply management and compete with large factory firms. How do you do that? We have had supply management for a long time. Farms are getting larger. They are not nearly as large here as they are in parts of Western Canada, where they produce a different product, but they are much larger.

Nous ne voulons pas que l'on supprime la gestion de l'offre. C'est un marché qu'il faut servir. C'est une capacité à exploiter et ce n'est pas quelque chose qui nous intéresse le moins du monde.

Mme Fennell : Autrement dit, nous pouvons travailler côte à côte sans nous déranger les uns les autres. Nous avons deux marchés distincts. Je crois que beaucoup de petits producteurs satisferont le marché direct, comme on le fait pour d'autres produits. Le marché de la gestion de l'offre traitera les gros volumes qu'utiliseraient vraisemblablement Parmalat ou Nielson, alors qu'une petite exploitation de vaches à lait ne pourrait jamais satisfaire ces grosses entreprises.

Dans ce système, nous avons un problème de transport. Cela devient un problème dans la région, à la campagne, parce que les gens doivent aller plus loin chercher leur lait du fait que les agriculteurs s'en vont. Il faut maintenant transporter le produit. Cela devient un problème. Cela élimine certains des petits arrêts, car les gros transporteurs s'arrêtent pour prendre 100 000 litres au même endroit et vous permettent d'entrer ou non dans le système. Nous ne voulons pas nous débarrasser de ce système, mais nous ne voulons pas qu'il soit obligatoire.

Le sénateur Segal : Vous avez parlé de lois imposées aux propriétaires de terres qui font qu'il leur est très difficile de diriger une exploitation. Pourriez-vous nous dire quelles sont les lois qui sont les plus néfastes et limitent le plus vos libertés?

Mme Fennell : La Loi sur l'eau saine aura des conséquences terribles pour l'Ontario rural. La Loi sur les espèces en péril fait également très peur, dès que l'on entend quelque chose qui rappelle les espèces en voie de disparition. Prenons l'exemple de la pie-grièche migratrice que l'on a trouvée dans la région de Smiths Falls. Il est impossible de faire quoi que ce soit de cette propriété. On peut être propriétaire de 500 acres, payer des impôts sur ces terres, les entretenir, mais pas question de les utiliser. J'estime que les droits de propriété doivent être examinés aux paliers fédéral et provincial afin que si des terres ou une propriété sont utilisées pour le bien public, le public paye.

Le sénateur Segal : Il y a quelques années, il y a eu une proposition de « constitutionnalisation ». Je suppose que vous seriez favorable à cela?

Mme Fennell : Oui, absolument.

Le sénateur Mercer : Moi aussi, j'aimerais quelques précisions. Vous aimeriez pouvoir travailler en dehors de la gestion de l'offre.

Mme Fennell : Oui.

M. Carmichael : Oui.

Le sénateur Mercer : Vous voulez concurrencer des gens qui ont recours à la gestion de l'offre, des grandes fermes usines? Comment vous y prendrez-vous? Nous avons la gestion de l'offre depuis longtemps. Les exploitations s'agrandissent. Elles ne sont pas aussi importantes ici que dans certaines régions de l'ouest du Canada, où l'on cultive des produits différents, mais elles sont beaucoup plus importantes qu'autrefois.

Mr. Carmichael: It is the same analogy that Minister Strahl will hopefully put into place for the Canadian Wheat Board. What we are asking for is the same as he is asking for the Wheat Board, where the farmers have voted saying they want freedom of choice to be able to market their barley. What that does is put the Wheat Board, the egg board or whatever board in a position where they no longer can be a monopoly. They must be competitive in the marketplace.

We are saying, no, we do not want to sell to the board; we want to have the option to make private contracts with the consumer. We have heard the rhetoric for years that this will spell the end of supply management. It will not be its death knell. Supply management will still carry on long after it is implemented. What we will see from it is the revitalization of the rural economy, because people will be putting money back into the economy. This will solve a lot of those problems.

Ms. Fennell: We do not want to compete with them because we are seeking different markets. In that context, we are not competing with each other. To me, it is the same commodity, whether it is a chicken, milk or eggs, but we are going to different markets.

Niche markets are something we are encouraged to do. I believe that a successful niche market is a sale between the producer and the consumer. It is something we have lost. It is value added because they can see what they are getting. They have the ability to go to the farm, see how you are growing that product, approve of that and tell you this is how they want it done. This is a custom-grown food. You cannot do that in the grocery store, where the product is packaged and you buy it or you do not. I do not believe we are going after the same market.

Senator Mercer: I can only refer you to my speech in the Senate on the Wheat Board. Minister Strahl adds up farmers' votes against the Wheat Board and I add them up in favour of the Wheat Board, but I will not argue that today.

This housing issue is frustrating for all of us. It is not just a rural thing, but it becomes magnified when you factor in the transportation issues and the isolation.

You said the recommendation was 570 units per year, but in reality, you are getting 25 units a year. Is that correct?

Ms. Sweet McCumber: It is 25 units for this year, and we have not had anything since the 1990s.

Senator Mercer: Is it the old-style public housing that is publicly owned?

Ms. Sweet-McCumber: It is not actually publicly owned. They do not want to build it or own it. They want us out in the community saying, we will build it and we will own it; just give us money toward the construction.

M. Carmichael : C'est la même chose que ce que le ministre Strahl va faire, espérons-nous, pour la Commission canadienne du blé. Ce que nous demandons, c'est ce qu'il demande pour la Commission, à propos de laquelle les agriculteurs ont voté et déclaré qu'ils voulaient avoir la possibilité de commercialiser eux-mêmes leur orge. Le résultat, c'est que la Commission du blé, la Commission de commercialisation des œufs, ou n'importe quelle autre commission, ne sont plus un monopole. Elles doivent faire concurrence aux autres sur le marché.

Nous disons que ce n'est pas que nous ne voulons pas vendre à la Commission; nous voulons la possibilité de signer des contrats privés avec le consommateur. Nous entendons dire depuis des années que cela mettra fin à la gestion de l'offre. Ce ne sera pas son coup de grâce. La gestion de l'offre va continuer pendant très longtemps. Ce que l'on constatera, c'est que l'économie rurale s'en trouvera revigorée parce que les gens remettront de l'argent dans l'économie. Cela réglera un grand nombre de ces problèmes.

Mme Fennell : Nous ne voulons pas leur faire concurrence parce que nous cherchons plutôt d'autres marchés. Nous ne sommes donc pas vraiment concurrents. Pour moi, il s'agit du même produit, peu importe qu'il s'agisse de poulets, de lait ou d'œufs, mais ce sont d'autres marchés qui nous intéressent.

Les marchés de créneau sont ceux qu'on nous encourage à exploiter. Je pense qu'un marché du créneau porteur est celui qui produit une vente entre le producteur et le consommateur. C'est quelque chose que nous avons perdu. C'est une valeur ajoutée parce qu'ils peuvent voir ce qu'ils obtiennent. Ils peuvent visiter la ferme, voir comment se fait la production, donner leur accord et dire au vendeur ce qu'ils veulent au juste. Il s'agit d'un produit alimentaire fait sur mesure. Il est impossible de faire ce genre de choses dans une épicerie où le produit est déjà emballé, le client étant libre de l'acheter ou non. Je ne pense donc pas que ce soit le même marché qui nous intéresse.

Le sénateur Mercer : Je ne peux que vous rappeler le discours que j'ai prononcé au Sénat au sujet de la Commission du blé. Le ministre Strahl comptabilise le nombre de producteurs agricoles qui sont contre la Commission et moi je comptabilise ceux qui sont pour, mais nous ne débattons pas de cela aujourd'hui.

Le problème du logement est difficile pour nous tous. Ce n'est pas un problème qui intéresse uniquement la ruralité, mais n'empêche qu'il se trouve amplifié dès lors qu'on y ajoute les problèmes de transport ainsi que l'isolement.

Vous avez dit que la recommandation faisait état de 570 unités par an, mais en réalité vous n'en obtenez que 25, est-ce que je me trompe?

Mme Sweet-McCumber : Il s'agit de 25 unités cette année-ci, mais nous n'avons encore rien eu depuis les années 1990.

Le sénateur Mercer : S'agit-il de logements sociaux comme dans le temps, de logements qui appartiennent à l'État?

Mme Sweet-McCumber : Non, pas vraiment. Les administrations ne veulent ni en construire, ni en posséder. Elles veulent que la collectivité se charge de les construire et d'en devenir propriétaire; donnez-nous simplement l'argent nécessaire pour le faire.

Senator Mercer: If it will be the Province of Ontario, or the Government of Canada or a combination, which says the 570 number seems realistic for the area, let us do it, can you deliver? Could 570 units be delivered in a year?

Ms. Sweet-McCumber: I believe so. I know there are many organizations in towns and cities that will be applying for these 25 units. If there was money for 570 units, we could do it.

Senator Mercer: Those units would be spread throughout the entire region, is that correct?

Ms. Sweet-McCumber: Yes, the units would be throughout the United Counties of Leeds and Grenville.

Senator Mercer: If you get 570 units, I am sure Lanark County will want their share as well. I appreciate that.

Senator Callbeck: Ms. Lawn, you have not had any questions yet, have you? You mentioned the basic principles here and that cooperation is a way to survive.

In our hearings last fall, we heard from academics and government people who talked about the way rural communities should survive is by getting together, cooperating with one another, pooling their resources and so on. Are you talking about that kind of cooperation? You mentioned fairs, which are held in the community.

Ms. Lawn: I am talking about all kinds of cooperation among all different groups, individuals and families. I think this was always the way of the rural community, right from the very beginning. One of the things that has happened is the fabric of the rural community has changed drastically, whereas previously people were in farming and forestry. Now, only 15 per cent of the people in the rural countryside are involved in farming.

We have pockets of rural areas that are well off, the rural rich. We also have pockets of the rural poor, people that perhaps are living in substandard housing. Their children particularly, are one of my main concerns. I am concerned with the isolation of children and families and how it relates to mental health problems. With 20 per cent of the Canadian population having, at one time or another in their lives, a diagnosable mental health problem, this is a well-substantiated statistic.

This is magnified many times in a rural community where the services are not available. We talk about senior citizens, for example, that might be suffering from Alzheimer's and other types of disabilities, who become isolated. In the past, there was cooperation; everyone would have jumped in and helped — the grandmothers or there were the aunts and uncles. It is not like that anymore in the rural community, except in rare situations.

Le sénateur Mercer : Si c'est la province de l'Ontario ou le gouvernement du Canada, ou encore les deux ensemble, qui disent que ce chiffre de 570 unités semble réaliste pour cet endroit-là, et si les deux s'entendent, pourriez-vous vous en charger? Pourriez-vous construire 570 unités en un an?

Mme Sweet- McCumber : Je le crois. Je sais qu'il existe, dans nos villes, toutes sortes d'organismes qui vont demander ces 25 unités. Si on avait l'argent pour en construire 570, nous pourrions nous en charger.

Le sénateur Mercer : Ces unités seraient éparpillées dans toute la région, c'est bien cela?

Mme Sweet- McCumber : Oui, sur tout le territoire des Comtés unis de Leeds et Grenville.

Le sénateur Mercer : Si vous obtenez 570 unités, je suis persuadé que le comté de Lanark voudra également sa part. J'en suis bien conscient.

Le sénateur Callbeck : Madame Lawn, on ne vous a pas encore posé de questions, n'est-ce pas? Vous avez parlé des principes fondamentaux et vous avez dit que la coopération était une façon de survivre.

Durant les audiences que nous avons tenues l'automne dernier, des représentants des milieux universitaire et gouvernementaux sont venus nous parler du fait que, pour que les collectivités rurales survivent, il fallait qu'elles s'unissent, qu'elles coopèrent entre elles, qu'elles mettent en commun leurs ressources et ainsi de suite. Est-ce de ce genre de coopération-là que vous parlez? Vous avez parlé des foires qui sont organisées dans les différentes localités.

Mme Lawn : Je pensais à toutes sortes de façons de coopérer pour les différents groupes, les particuliers et les familles intéressées. Je pense que c'est toujours ainsi que les choses se sont passées dans les milieux ruraux, et cela depuis les tout débuts. Mais l'une des choses qu'on a pu constater, c'est que la trame même de la ruralité a changé du tout au tout : auparavant, les ruraux cultivaient la terre et exploitaient la forêt, mais maintenant, il n'y a plus que 15 p. 100 des ruraux qui vivent de l'agriculture.

Il y a bien ici et là des secteurs ruraux qui s'en tirent bien, ce sont les riches. Mais il y a également les pauvres, des gens qui vivent dans des logements insalubres. Et ce sont surtout leurs enfants qui me préoccupent. Ce qui m'inquiète, c'est l'isolement des enfants et des familles, et le rapport entre cela et les problèmes de santé mentale. Comme 20 p. 100 des Canadiens sont, à un moment où à un autre de leur vie, victimes d'un problème de santé mentale diagnostiquable, cette statistique est parfaitement validée.

Ce problème se trouve amplifié dans les collectivités rurales qui ne disposent pas de services. Nous parlons ici de personnes âgées qui souffrent, je ne sais pas, de la maladie d'Alzheimer ou d'un autre genre d'handicap, et qui se trouvent isolées. Jadis, les gens s'entraidaient. Tout le monde serait venu donner un coup de main, les grands-mères, ou encore les tantes et les oncles. Mais cela n'existe plus à la campagne, sauf dans de très rares cas.

People are often strangers in a rural community that is around a large centre. We are lucky in this community, which used to be called "Farmersville." If someone is burned out, there is cooperation among the neighbours. Therefore, cooperation is the way to survive among businesses that work together in a small community, among individuals and families helping each other. I use the model forest as an analogy, where we brought together people who are concerned about the maintenance of forest cover. They understand the importance of cooperating one with another, to ensure the groundwater is protected in the communities. Cooperation is definitely the way to survive. For human beings, it is the only way we have ever been able to survive. The natives had that same thought when they first came here.

Senator Callbeck: Do you think that the rural communities should be looking at cooperating with other rural communities in promoting tourism, economic development or whatever the case may be?

Ms. Lawn: They are doing that. We have made a supreme effort to cooperate with the communities to organize the winter games. We see more cooperation with the separated towns. Of the four separated towns in Ontario, three of them are right around here. I think that says something about the kind of people that grew up here.

Smiths Falls is a separated town from the county, as are Prescott and St. Marys in another part of Ontario. We are now cooperating and bringing them back into closer discussions. Sometimes the small towns feel the cities get their own way more than the small rural municipalities. We are seeing a lot of cooperation in cultural tourism, sport tourism and ecotourism. Obviously, one community cannot do it alone.

Senator Callbeck: That is great. I noticed one program you mentioned on which you did not elaborate. We have heard other people talk about it and in my own province it is very successful. It is the Community Futures Development Corporation. I assume you feel that is a good program. Do you see any way that it could be expanded?

Ms. Lawn: I was part of that program about 20 years ago when this whole thing got going. In 1989, we were able to redevelop a major waterfront in the town of Prescott. It was called Community Futures then and it is called that again.

The Eastern Ontario Development Program is extremely important for people in Eastern Ontario. It has its roots at the federal level, but the decisions and the momentum comes from the local communities such as downtown revitalization and the development of food processing plants. In the case of the Eastern Ontario Model Forest, we were able to receive funding from the Eastern Ontario Development Program, which was extremely

Souvent, dans les campagnes qui entourent un centre urbain, les gens ne se connaissent pas. Chez nous, dans cette localité que nous appelions jadis « Farmersville », nous avons plus de chances. Si quelqu'un tombe victime d'épuisement, les voisins viennent l'aider. Par conséquent, la façon pour les entreprises qui travaillent la main dans la main dans une petite collectivité, pour les gens eux-mêmes et pour les familles, la coopération et l'entraide sont la clé de la survie. J'utilise ici la forêt modèle comme analogie, puisque dans ce cas-là, nous avons réussi à mobiliser les gens qui voulaient assurer la préservation du couvert forestier. Ils savent qu'il faut coopérer pour assurer la protection des eaux phréatiques. La coopération est assurément la clé de la survie. Pour l'être humain, l'entraide a été la seule façon de parvenir à survivre. Les Autochtones pensaient de la même façon lorsqu'ils sont arrivés pour la première fois ici.

Le sénateur Callbeck : Pensez-vous que les collectivités rurales devraient envisager de coopérer entre elles pour promouvoir l'activité touristique, le développement économique ou que sais-je encore?

Mme Lawn : C'est ce qu'elles font déjà. Nous avons fait un effort colossal pour coopérer avec les différentes collectivités afin d'organiser les jeux d'hiver. Nous constatons que la coopération est meilleure avec les villes séparées. Des quatre villes séparées de l'Ontario, trois se trouvent à proximité d'ici. Je pense que cela en dit long sur le caractère des gens qui ont grandi ici.

Smiths Falls est une ville distincte du comté, tout comme Prescott et St. Marys dans une autre partie de la province. Mais actuellement, nous coopérons et nous les faisons intervenir pour des discussions plus approfondies. Il arrive que les petites villes aient le sentiment que les grandes villes ont plus souvent gain de cause que les petites municipalités rurales, mais la coopération est très présente dans les domaines du tourisme culturel, du tourisme sportif et de l'écotourisme. Il est évident en effet qu'une collectivité ne pourrait pas faire cela toute seule.

Le sénateur Callbeck : C'est merveilleux. Vous avez mentionné, je m'en souviens, un programme que vous n'avez toutefois pas précisé. D'autres témoins nous en ont parlé et, dans ma propre province, c'est un programme qui a eu d'excellents résultats. Je veux parler de la Société d'aide au développement des collectivités et j'imagine que votre sentiment est qu'il s'agit d'un bon programme. À votre avis, serait-il possible de l'élargir et si oui, de quelle façon?

Mme Lawn : J'ai travaillé dans le cadre de ce programme il y a une vingtaine d'années, au moment de son lancement. En 1989, nous avions ainsi pu réaménager une importante zone riveraine de la ville de Prescott. À l'époque, il s'agissait du Programme d'aide au développement des collectivités, et on lui donne encore ce nom aujourd'hui.

Le Programme de développement de l'est de l'Ontario est extrêmement important pour les gens de cette partie de la province. C'est un programme qui émane du palier fédéral, mais les décisions et les actions relèvent des collectivités locales, par exemple lorsqu'il s'agit de revitaliser des quartiers du centre-ville ou de mettre sur pied des usines de conditionnement d'aliments. En ce qui concerne la forêt modèle de l'est de l'Ontario, nous

beneficial. We must be aware of what is happening, particularly in communities where forestry and logging have been important. We must be equally aware when that industry is no longer an important part of the economy. There are ways to do it in a sustainable fashion, and this is what we are intent on doing. The EODP, the Eastern Ontario Development Program through the Community Futures Program has been very helpful.

Senator Callbeck: Do you have any recommendations to expand on programs or improvements?

Ms. Lawn: Obviously, we are extremely pleased with how it is working. I could recommend more money. There is a lot of innovation and entrepreneurship at the community level and we must pay attention to what the communities are saying about their needs.

I think it would be most beneficial if we could see added support for some of the big things coming down the pipe in terms of bio-energy and forest products. Forty per cent of our farmers have traditionally sold wood from their wood lots and it has been a part of the local economy as well. Those days have changed so much. We could have more support to build a futuristic economy for the rural country side that is sustainable and based on solid science.

Senator Callbeck: Ms. Sweet-McCumber, I agree with you that more money should be spent on housing. In my province, Central Mortgage and Housing Corporation, delivers a program to low-income Islanders. These are people who need their roofs shingled or problems that should be fixed today or tomorrow. The waiting list is seven and one-half years. I certainly concur with what you say.

Mr. Carmichael, I can certainly understand what you are saying about growing up where, in a square mile there were all kinds of farms, and now there is only one. That is exactly the situation in Prince Edward Island.

Mr. Carmichael: A lot of rhetoric from this planned energy industry says that is the way the world is going, that is globalization. You have to understand that it is not. That is called 'gobble-ization'; neighbours gobbling up neighbours. That system has failed us. We have to take a step back and ask where we went wrong and fix the problem.

As Ms. Lawn has said, the problem will be fixed amongst neighbours, amongst the rural community. We have to get back to neighbour helping neighbour and not neighbour eating neighbour.

avons pu nous faire subventionner par ce programme, ce qui a été extrêmement utile. Il faut en effet être au courant de la situation, surtout là où l'industrie et l'exploitation forestière sont importantes. Et lorsqu'une industrie ne représente plus un maillon important de l'économie locale, il faut également le savoir. Il y a des façons de faire qui sont durables, et c'est cela précisément que nous voulons faire. Le PDEO, le Programme de développement de l'est de l'Ontario, intervenant par l'entremise du Programme d'aide au développement des collectivités, a été extrêmement utile à ce titre.

Le sénateur Callbeck : Avez-vous des recommandations à faire en ce qui concerne l'élargissement de certains programmes ou encore des améliorations à y apporter?

Mme Lawn : Il est clair que nous sommes extrêmement satisfaits de la façon dont cela fonctionne. Je pourrais toujours recommander un meilleur financement. L'esprit d'entreprise et d'innovation est très présent dans la collectivité, et il faut écouter attentivement ce que les collectivités ont à dire au sujet de leurs besoins.

Je pense qu'un niveau d'aide accrue pour certains des grands projets qui s'annoncent dans le domaine de la bioénergie et des produits forestiers serait particulièrement utile. Quarante pour cent de nos producteurs agricoles vendent depuis toujours leur bois, et cela faisait partie également de l'économie locale. Mais les choses ont bien changé. On pourrait nous aider davantage à édifier, pour nos campagnes, une économie futuriste à la fois durable et scientifiquement fondée.

Le sénateur Callbeck : Madame Sweet-McCumber, j'en conviens avec vous, il faudrait consacrer plus d'argent au problème du logement. Dans ma province à moi, la Société canadienne d'hypothèques et de logement a un programme pour les habitants à faible revenu. Ce sont des gens qui doivent faire refaire leur toit ou qui ont un problème urgent à régler. Mais la liste d'attente est longue et il faut sept ans et demi pour en bénéficier. Alors, je suis assurément d'accord avec ce que vous nous dites.

Monsieur Carmichael, je vous comprends parfaitement lorsque vous parlez du fait que les gens avaient l'habitude de grandir là où il y avait plusieurs exploitations agricoles au kilomètre carré alors que maintenant il n'y en a plus qu'une. C'est précisément ce qui se passe à l'Île-du-Prince-Édouard.

M. Carmichael : On entend souvent, dans l'argumentaire de cette industrie de l'énergie planifiée, que l'avenir, c'est la mondialisation. Mais il faut bien comprendre que ce n'est pas vrai. Ce n'est pas de la mondialisation, c'est de la phagocytation, chacun s'efforçant d'avaloir son voisin. C'est tout le système qui nous a trahis. Il faut donc prendre un peu de recul et nous demander où nous avons fait fausse route pour alors régler le problème.

Comme l'a dit Mme Lawn, le problème, ce sont les voisins qui vont lui trouver une solution, ceux qui vivent dans la collectivité rurale. Il faut privilégier l'entraide entre voisins plutôt que la guerre fratricide.

Mr. Conley: I would like to add one comment about the social housing. Remember, I am just new at this job. Last month we went on a tour of the units that the county owns and maintains. I believe there are 667 units. From what I could see, the inventory that Leeds and Grenville has, with respect to this type of unit, is one of the oldest in the province. Most of the money we receive, either from taxpayers' dollars or from grants given to the county to look after these units, is spent keeping the units up to date and repairing them. We cannot afford to put new ones up. Of the 667 units, two in one community should be sold or taken down. When that happens, we are responsible for putting those two units back into the inventory again. We will never get ahead. If anything, we need more money to do that, to keep up to where we should be at a county level. There is more to the social housing as well, but these people need homes. I as a taxpayer am more than willing to help out with that.

I think if taxpayers realized the amount of money going into the program, they would be surprised as I am. Social housing is a big component at the county level.

The Chairman: Thank you very much. I think you would find agreement in various places across the country as well.

Thank you all for appearing. We very much appreciate your remarks. Godspeed for what you are doing.

We will now move into our Town Hall meeting. We have quite a bevy of witnesses before us. To keep things moving, I will ask you to each introduce yourselves and exactly what it is you are here to discuss. We will go one by one. My clerk tells me that she has already asked to keep your remarks to five minutes. That will give our senators a chance to ask questions. We will start with Mr. Duncan.

Bill Duncan, President, Lanark Landowners Association: I am Bill Duncan, President of Lanark Landowners Association. We represent over 2,200 landowners in Lanark County. We would like to address the challenged of the rural poor.

Merle Bowes, as an individual: I am Merle Bowes. I am also a member of the Lanark Landowners Association, and I am representing the Eastern Ontario Producers Farmers Markets Association.

Deborah Heintzman, Member, LINKS: I am Deborah Heintzman. I am a member of the LINKS committee out of Portland, Ontario. I am also a single mother and I am concerned with the issues of rural poverty and economic development in our area.

M. Conley: Je voudrais ajouter une chose à propos du logement social. N'oubliez pas que je suis nouveau ici. Le mois dernier, nous avons visité les unités dont le comté est propriétaire et dont il assure l'entretien. Je pense qu'il y en a 667. D'après ce que j'ai pu voir, en ce qui concerne précisément ce genre de logements, le parc immobilier de Leeds et Grenville est l'un des plus vieux de la province. Le plus clair de l'argent que nous recevons, qu'il s'agisse de l'argent du contribuable ou des subventions que le comté reçoit pour assurer l'entretien des ses logements, doit être consacré à l'entretien de ces unités et à leurs réparations. Nous n'avons pas les moyens d'en construire d'autres. Sur ces 667 logements, il y en a deux qui devraient être vendus ou démolis dans une des collectivités. À ce moment-là, c'est à nous qu'il incombe d'en construire deux nouveaux pour reconstituer le parc immobilier. Mais de cette façon, nous n'allons jamais réussir à en construire davantage. À tout le moins, il nous faut plus d'argent pour faire ce genre de choses, pour rester au niveau auquel nous devrions être à l'échelle du comté. Il y a plus à faire au niveau du logement social, mais ce sont des gens qui ont besoin d'un toit. En tant que contribuable, je suis on ne peut plus prêt à faire ma part.

Je pense que si les contribuables savaient tout ce qu'on dépense dans le cadre de ce programme, ils seraient aussi étonnés que moi. Le logement social est un élément très important au niveau du comté.

La présidente : Merci beaucoup. Je pense qu'il y a pas mal d'endroits au Canada qui seraient également d'accord avec cela.

Merci d'être venus. Nous avons beaucoup apprécié ce que vous nous avez dit. Je vous souhaite à tous et toutes bonne chance.

Nous allons maintenant passer au volet discussion libre de notre réunion. Nous avons toute une palette de témoins qui nous attendent. Pour faciliter le bon déroulement des choses, je vais vous demander de vous présenter l'un après l'autre et de nous dire au juste de quoi vous êtes venus nous parler. Nous allons vous écouter l'un après l'autre. La greffière m'a dit qu'elle vous avait déjà demandé de limiter vos interventions à cinq minutes, ce qui donnera à nos sénateurs la chance de vous poser des questions. Nous allons donc commencer par M. Duncan.

Bill Duncan, président, Lanark Landowners Association : Je m'appelle Bill Duncan, et je suis le président de l'Association des propriétaires du comté de Lanark, la Lanark Landowners Association. Nous représentons plus de 2 200 propriétaires fonciers du comté, et nous aimerions vous parler des ruraux pauvres et de leurs problèmes.

Merle Bowes, à titre personnel : Je m'appelle Merle Bowes et je suis membre de la même association, et je représente en outre l'Eastern Ontario Producers Farmers Markets Association.

Deborah Heintzman, membre, LINKS : Je m'appelle Deborah Heintzman, je suis membre du comité de LINKS pour Portland en Ontario. Je suis également une mère monoparentale et les problèmes qui m'intéressent sont ceux de la pauvreté rurale et du développement économique dans notre région.

David Campbell, as an individual: I am David Campbell. I am a farmer and I am here to tell you my stories today.

Dr. Denise Bowes, as an individual: I am Dr. Denise Bowes. I have practised family medicine here in Athens since 1976. I took early retirement due to illness in 1998. I am a volunteer at Queen's University, among other places, where I helped to establish an elective course for students in six professional faculties to train them how to live and work in rural areas. I do a great deal of other volunteer work here in the community. Welcome to our community.

Laurie Wight, as an individual: I am Laurie Wight and I have resided by choice in rural Leeds for 37 years.

Rosemary Kralik, as an individual: I am Rosemary Kralik, a farmer in the Lanark highlands. I am also a member of the Ontario Federation of Agriculture and a few other agricultural groups.

The Chairman: Thank you very much. We have 50 minutes, so I will let you loose. If you can each stay to five minutes that would be great because I know that our senators wish to ask questions.

Mr. Duncan: You asked, what is causing the poverty in the rural areas of Canada? What is causing the demise of the rural economy? It does not require a sophisticated answer. It is not necessary to probe too deeply into the causes of a failing rural economy. For the most part, the answers are prevalent in our everyday lives. The rural residents of Canada have been forced into this position not by an economic disaster in the country or the world, or by a strong or weak Canadian dollar. The answer to the decline in the rural economy does not lie with low commodity prices for agricultural products or reluctance to compete in the world market. What then are the factors that have caused this devastation?

The answer, quite simply, is government and an out-of-control, unaccountable bureaucracy. The intention of government was, for the most part, honourable, not to be callous toward one sector of the country or favour of one economy over another. It did not intend to discriminate against us but the machinery of government has tilled the rural soil too deep and that has resulted in crop failure. This failure will not last for just one season, but will last for a generation of seasons.

Ask yourself what could have happened to Canada, a nation that was once called the breadbasket of the world. That prosperity was replaced by regulation and restrictions. What transpired that restricted Canadian farmers from accessing the Canadian domestic market, while allowing foreign farmers more and more access to the Canadian consumer? Canada is no longer able to

David Campbell, à titre personnel : Je m'appelle David Campbell. Je suis producteur agricole et je suis venu vous raconter mon histoire.

Dre Denise Bowes, à titre personnel : Je m'appelle Denise Bowes, je suis médecin et j'ai exercé en médecine générale ici à Athens depuis 1976 pour prendre une retraite anticipée pour cause de maladie en 1998. Je suis également, entre autres, bénévole à l'Université Queen's où j'ai participé à la mise sur pied d'un cours facultatif pour les étudiants de six facultés afin de leur apprendre à vivre et à travailler en région rurale. Je fais beaucoup de bénévolat dans la collectivité, et je vous souhaite la bienvenue chez nous.

Laurie Wight, à titre personnel : Je m'appelle Laurie Wight et j'ai choisi de m'établir à Leeds en région rurale où j'habite depuis 37 ans.

Rosemary Kralik, à titre personnel : Je m'appelle Rosemary Kralik, et je suis productrice agricole dans les hautes terres du comté de Lanark. J'appartiens également à la Fédération de l'agriculture de l'Ontario et à d'autres organisations à vocation agricole.

La présidente : Merci beaucoup. Nous avons 50 minutes devant nous, et je vais donc vous laisser la bride sur le cou. Si vous pouviez chacun et chacune vous limiter à cinq minutes, ce serait merveilleux parce que je sais que nos sénateurs tiennent à vous poser des questions.

M. Duncan : Vous avez demandé quelle était la cause de la pauvreté dans les régions rurales du Canada. Qu'est-ce qui provoque la ruine de l'économie rurale? La réponse n'est pas très compliquée. Il ne faut pas creuser très loin pour trouver les causes de la faillite de l'économie rurale. Pour l'essentiel, les réponses sont évidentes dans notre quotidien. Au Canada, les ruraux se sont trouvés acculés dans cette situation non pas par une catastrophe économique ou mondiale, pas plus que par la faiblesse ou la vigueur relative de notre dollar. Si l'économie rurale est en déclin, ce n'est pas à cause de la faiblesse du prix des produits agricoles ou d'une répugnance à affronter la concurrence étrangère. Mais quels sont donc ces facteurs qui ont provoqué cette dévastation?

Tout simplement, la réponse est le gouvernement et une bureaucratie échappant à tout contrôle et n'ayant de comptes à rendre à personne. Certes, pour l'essentiel, les intentions du gouvernement étaient honorables : il n'a jamais voulu négliger une région en particulier ou favoriser une économie au détriment d'une autre. Il n'avait pas non plus l'intention de nous livrer à une quelconque discrimination, mais l'appareil de l'État a trop profondément labouré le sol de nos campagnes avec pour résultat une récolte déficitaire pas seulement pour une saison mais pour longtemps, saison après saison.

Demandez-vous un peu ce qu'il aurait pu advenir du Canada, un pays qu'on appelait jadis le grenier du monde. Cette prospérité a été remplacée par des règlements et des restrictions. Qu'est-il donc arrivé qui a ainsi empêché les producteurs agricoles canadiens d'avoir accès au marché intérieur tout en permettant aux producteurs étrangers de rejoindre de plus en plus facilement

produce enough food to feed this country. We are now a net importer of food. Eighty per cent of what Canadians serve on their dinner tables is produced somewhere else.

Three levels of government and their bureaucracies have played a strategic role in the demise of the rural economy. Provincially, the Municipal Property Assessment Corporation is assessing farms and rural business on the value of property at the point of sale, adding unjustified financial burden. This unaccountable out-of-control corporation will soon be assessing property every four years. Any improvement to farms causes an increase in assessment. Maple syrup producers were faced with the threat of being assessed as industrial producers because they package a product. Strawberry farmers are faced with an increased assessment if they make strawberry jam and package it for sale. Any farm operation that value adds will be assessed at a higher rate.

Increased legislation and regulations such as the greenbelt legislation restricting farmers' ability to expand, devaluates farmland prices and restricts agricultural practice and production. While this legislation restricts farmers, the government allows the building of roads, hydro transmission lines, landfill sites, railroad lines and pipelines. More greenbelt areas are planned. The Algonquin to Adirondack greenbelt will link Eastern Ontario with the Highway 401 greenbelt corridor, restricting agriculture production even further.

The Clean Water Act legislation will give unprecedented powers to bureaucrats. For example, section 83, allows seizure of private property without consent and without payment as compensation. Section 47 to section 53 provides municipalities with the authority to charge for water extraction permits and to use water metres on rural wells. Section 49 and section 50 outlaws land use activities that are deemed a threat to groundwater. Section 56 stipulates that anything a permit inspector requires to be done must be done regardless of the expense. Declaring bankruptcy to avoid payment is not tolerated; the expense must be paid.

Provincial land use policy allows the province to create buffer zones around wetlands and waterways. This policy restricts agricultural production to 150 metres from the water and allows for the creation of areas of natural and scientific interest. The farmer does not receive compensation for the loss of property.

The Nutrient Management Act includes reparations without compensation. Even though the farmers are forced to comply with provincial policy, they receive little or no compensation.

les consommateurs canadiens? Le Canada n'est déjà plus capable de produire suffisamment pour nourrir sa propre population. Nous sommes actuellement un importateur net de produits alimentaires. Quatre-vingts pour cent de ce que nous servons à table au Canada vient d'ailleurs.

Trois ordres de gouvernement et les administrations qui leur sont associées ont joué un rôle capital dans cette ruine de l'économie rurale. Au plan provincial, la Société d'évaluation foncière municipale évalue les exploitations et les entreprises rurales en fonction de la valeur du bien-fonds au moment de la vente, ce qui ajoute un fardeau financier injustifié. Cette société qui échappe à tout contrôle et ne rend de comptes à personne va bientôt évaluer les propriétés foncières tous les quatre ans. Toute amélioration apportée à l'exploitation se traduit par une augmentation de l'évaluation. Les acériculteurs risquaient de se faire évaluer comme producteurs industriels parce qu'ils conditionnent leurs produits. Les producteurs de fraises risquent une évaluation plus élevée s'ils vendent leur confiture. Toute exploitation agricole affichant une valeur ajoutée sera évaluée à un taux supérieur.

La multiplication des lois et des règlements, par exemple la loi sur la ceinture de verdure qui empêche les agriculteurs d'étendre leurs activités a pour effet de dévaluer les terres agricoles et de restreindre les méthodes de production ainsi que la production elle-même. Alors que cette loi limite les activités des agriculteurs, le gouvernement provincial permet l'aménagement de routes, de lignes de haute tension, de champs d'épandage, de voies de chemin de fer, d'oléoducs et de gazoducs. Le gouvernement a en projet bien d'autres ceintures de verdure. La ceinture de verdure reliant le parc Algonquin aux Adirondacks reliera également l'Est ontarien à la ceinture de verdure de l'autoroute 401, ce qui restreindra encore plus la production agricole.

La Loi ontarienne sur l'eau saine donnera aux fonctionnaires des pouvoirs sans précédent. Ainsi, l'article 83 permet de confisquer un bien-fonds privé sans le consentement de son propriétaire et sans aucune indemnisation financière. Les articles 47 à 53 donnent aux municipalités le pouvoir de facturer les permis d'extraction de l'eau et de faire installer des compteurs d'eau à tous les puits en région rurale. Les articles 49 et 50 interdisent toute activité réputée nuisible pour les eaux souterraines. L'article 56 stipule que tout propriétaire est dans l'obligation, peu importe ce qui lui en coûtera, de faire tout ce qu'exige l'inspecteur des permis. Il ne sera plus possible de déclarer faillite pour éviter de payer les frais.

La politique provinciale en matière d'utilisation du sol permet à la province de créer des zones tampons autour des terres humides et des cours d'eau. Cette politique interdit toute exploitation agricole à moins de 150 mètres de l'eau et permet la création d'aires d'intérêt naturel et scientifique. Le producteur agricole qui perd ainsi une partie de ses terres n'a droit à aucune indemnisation.

La Loi sur la gestion des éléments nutritifs prévoit qu'il pourra y avoir réparation sans aucune indemnisation. Même si un producteur agricole est obligé de se conformer à la politique provinciale, il n'est pratiquement pas indemnisé.

They face financial hardship in complying with the legislation that creates little benefit for the farm or the environment. Instead of managing wildlife, the Ministry of Natural Resources, which enforces the Fish and Wildlife Conservation Act, allows herds of deer and flocks of wild turkeys and geese to ravage farm fields with no compensation for the farmers.

At the same time, the ministry threatens and intimidates farmers who obtain legal cull permits. The Ministry of Natural Resources has power to enter all property and outbuildings without warrant, only person's home is off limits. The Ministry of the Environment has all-encompassing powers. Work orders are issued without cause or justification. Failure to comply with the ministry's work orders results in fines and lengthy trials. The ministry closed seven sawmills in Lanark County and hundreds of people lost their jobs. Sawdust was deemed an environmental hazard to groundwater, while millions of consumers and government hauled bags of sawdust and bark mulch from local garden centres to flower beds.

Mr. Bowes: Historically, markets have played a role in Ontario and Canada where produce is sold directly from the farm. Starting about three years ago, the Ontario Ministry of Health and the district health units launched an attack on Ontario farmers' markets. I represent the producer-based markets in which the producer deals directly with customers. There is no in-between person.

It started with letters from the district health units saying they would be assessing markets and possibly condemning food sold during market operations. A group was set up to study the situation and at first, a number of people from farmers' markets sat on the board. By the time the second and third set of recommendations were proposed only two farm representatives were left on the board. The board did not have any real contact or knowledge of the markets.

To give an example, the health unit came out with a list of items considered appropriate for sale at the markets. The list included cold drinks sold in the original container, canned pop and juices, frozen confections sold in the original package or wrapper and hot beverages. It is only at number four on the list that you see any items relating to farm produce. These three sets of proposals went from bad to worse. They were unacceptable. Their acceptance would have put every producer-based market in Ontario out of business.

Finally, Mr. Smitherman and the Ontario Ministry of Health created exemptions from these rigid food rules. That was followed by a criticism from the health units saying that Mr. Smitherman's decision would expose Canadians to unknown risks from the markets. Throughout our negotiations with food health units and

Il doit se conformer à la loi, une loi qui n'est guère bénéfique pour son exploitation ou pour l'environnement, ce qui lui impose un fardeau financier. Le ministère des Richesses naturelles, en appliquant la Loi sur la protection du poisson et de la faune, laisse les chevreuils, les dindons et les oies ravager en toute impunité les champs sans que les producteurs agricoles en soient indemnisés, au lieu d'assurer la gestion de la faune.

Simultanément, le ministère ne se prive pas pour menacer et intimider les producteurs agricoles qui obtiennent des permis d'abattage en toute légalité. Le ministère des Richesses naturelles a le pouvoir de pénétrer dans n'importe quelle propriété et dans n'importe quelle dépendance sans mandat, seul le domicile du propriétaire étant interdit d'accès. Le ministère de l'Environnement a des pouvoirs illimités. Des travaux peuvent être ordonnés sans motif et sans justification. Si une ordonnance du ministre n'est pas respectée, il y a des amendes et des procès interminables. Le ministère a fait fermer sept scieries dans le comté de Lanark, privant de travail des centaines de gens. Il a jugé que la sciure de bois représentait un danger environnemental pour les eaux phréatiques, alors même que des millions de consommateurs et toutes sortes d'administration ne se privent pas pour répandre des sacs et des sacs de paillis de sciures et d'écorces dans les jardins et sur les plates-bandes.

M. Bowes : Les marchés ont toujours joué un rôle important en Ontario et au Canada, partout où des produits agricoles étaient vendus directement depuis la ferme. Mais il y a environ trois ans, le ministère ontarien de la Santé et les services de santé des districts sont passés à l'attaque contre les marchés fermiers de l'Ontario. Je représente ces marchés où les producteurs vendent directement à la clientèle, sans intermédiaire.

Tout a commencé par des lettres envoyées par les services de santé de districts pour informer les producteurs qu'ils allaient commencer à évaluer les marchés, quitte à condamner la vente de produits alimentaires. Un groupe a été constitué pour étudier la situation et, dans un premier temps, plusieurs représentants des marchés fermiers en faisaient partie. Mais au moment où la deuxième et la troisième séries de recommandations ont été proposées, il n'y avait plus à ce conseil que deux représentants du monde agricole. Le conseil a donc travaillé sans véritablement être en contact avec les marchés et sans véritablement bien connaître ceux-ci.

Pour vous donner un exemple, le service de santé a produit une liste énumérant les produits qui pouvaient être raisonnablement vendus sur ces marchés. On y trouvait notamment les boissons froides vendues dans leur conditionnement d'origine, les boissons gazeuses et les jus en canettes, les produits glacés vendus dans leur conditionnement d'origine ainsi que les boissons chaudes. Ce n'est qu'en numéro quatre sur cette liste qu'on peut voir quoi que ce soit qui est en rapport direct avec ce qui est produit à la ferme.

Ces trois séries de propositions allaient du mauvais au pire. Elles étaient inacceptables. Si on les avait acceptées, cela aurait contraint tous les marchés fermiers de l'Ontario à déclarer faillite. Pour finir, M. Smitherman et le ministère ontarien de la Santé ont créé une série d'exemptions à ces règles très strictes en matière

the Ministry of Health, we asked for examples of food that had caused health problem or illness. We did not receive a single example, yet we were under attack from those two groups the whole time.

The Canadian Food Inspection Agency is unaccountable. They supposedly protect Canadians from dangerous food. We do not have access to that agency or its decision-making policies. One of the things they push is the grading of vegetables. They deliberately confuse consumers, stating it is an aspect of food safety. It has absolutely nothing to do with food safety. I am familiar with the grading of vegetables, and you could dip a cucumber in gasoline and it would qualify as Canada number 1. It has nothing to do with food safety at all, but appearance, shape and size.

Labelling is extremely misleading to Canadian consumers. The 51 per cent rule, allows the term "Product of Canada" to be used on food containers. All that means is that 51 per cent of the final cost of the product must be incurred in Canada and the content must have changed significantly in appearance. It does not mean that the container saying "Product of Canada" contains food from Canada. Blending of Canadian or Ontario products with imported products occurs all the time. This is information available on the Canadian Food Inspection Agency website. It is so ridiculous: Most of us know that we do not produce olives in Canada. Olives can be sold as a product of Canada under CFIA regulations.

CFIA has shown a tremendous desire to attack small business. The Renfrew Home Bakery recently came under a needless attack. When we objected to it, the CFIA had to back down because they were overstepping their own mandate. They could not realistically enforce any of the orders that they were trying to impose on the bakery.

In a time when more Canadians are talking about buying locally produced products, fresh products, we have our own government and bureaucracy standing in the way.

Ms. Heintzman: I will talk about my own personal history as well as the issues that concern myself and other people I know. I am a single mother and I have gone from being employed, from a bad marriage, to being on social assistance trying to get myself re-educated. I have been fighting the system to get educated because it does not support you to do that and get employment insurance at the same time. If I could do that, I could finish my education. I have very little money to do anything. I have been

alimentaire. Mais les services de santé ont aussitôt fait de critiquer cela, disant que la décision de M. Smitherman risquait d'exposer les Canadiens à toutes sortes de risques inconnus. Lors de nos négociations avec les services de santé ainsi qu'avec le ministère, nous avons demandé des exemples de produits alimentaires qui avaient entraîné des problèmes de santé ou des maladies. Ils ne nous ont pas donné un seul exemple, et cela alors même que ces deux administrations continuaient à nous attaquer.

L'Agence canadienne d'inspection des aliments ne rend compte à personne. Elle est censée protéger la population de tout danger de nature alimentaire. Il nous est impossible de nous adresser à l'Agence ou de contester ses politiques. Par exemple, l'Agence insiste pour créer des catégories de légumes. C'est de propos délibéré qu'elle sème le doute chez le consommateur en disant que c'est un élément de la salubrité des aliments. Mais cela n'a rien à voir avec la salubrité des aliments. Je sais très bien comment on classe les légumes et je sais très bien qu'un concombre qui aurait baigné dans l'essence pourrait facilement être considéré comme appartenant à la catégorie Canada numéro 1. Cela n'a rien du tout à voir avec la salubrité des aliments, c'est simplement une question d'aspect, de forme et de taille.

L'étiquetage lui aussi est extrêmement trompeur pour le consommateur. La règle des 51 p. 100, qui permet de marquer de la mention « Produit du Canada » les conditionnements de produits alimentaires. Cela veut simplement dire que 51 p. 100 du prix de revient du produit en bout de chaîne doit avoir été encouru au Canada et que l'aspect du contenu doit avoir changé de façon notable. Cela ne veut pas dire qu'un conditionnement dont l'étiquette mentionne « Produit du Canada » contient un produit alimentaire originaire du Canada. Il arrive tout le temps qu'on mélange des produits canadiens ou ontariens à des produits importés. C'est ce qu'on peut lire sur le site web de l'Agence canadienne d'inspection des aliments. Mais c'est aussi parfaitement ridicule : la plupart d'entre nous savons pertinemment que le Canada ne produit pas d'olives. Mais en vertu de la réglementation de l'ACIA, on peut vendre des olives avec la mention « Produit du Canada ».

L'Agence a toujours été prompte à s'en prendre aux petites entreprises. La boulangerie artisanale de Renfrew vient ainsi d'être attaquée de façon tout à fait injuste. Lorsque nous nous en sommes plaints, l'Agence a dû faire volte-face parce qu'elle avait outrepassé son propre mandat. D'ailleurs, il lui aurait été impossible de faire appliquer toutes les restrictions qu'elle avait ainsi tenté d'imposer à cette boulangerie.

Alors que de plus en plus de gens parlent au Canada d'acheter des produits locaux, des produits frais, ils trouvent sur leur chemin leur propre gouvernement, leur propre bureaucratie.

Mme Heintzman : Je vais vous parler de mon cas à moi, mais également de certains problèmes qui me concernent et qui concernent des gens que je connais. Je suis une mère de famille monoparentale et, après alors que j'étais salariée, après mon mariage, j'ai fini par m'inscrire à l'aide sociale pour essayer de parfaire mes études. J'ai dû me battre contre le système pour y arriver parce que celui-ci ne permet pas de reprendre les études, de toucher l'aide sociale et de recevoir l'assurance-emploi en même

trying to get work on jobs that are seasonal and low-paying. I have had trouble trying to find affordable child care, which is almost impossible because I am not getting paid enough to afford it. Jobs in this area are almost non-existent, at least good ones.

We need more economic development and more services like affordable dental care. There are three dentists in my area, but some of them no longer take people on social assistance. They will take you if you can pay or if you can work out some kind of deal with them. That is not guaranteed. It depends on the dentist. We need more dentists in the area that are willing to let people pay an affordable monthly fee. That is part of my problem. I cannot afford to go to a dentist and get my teeth fixed. I know I am not alone in this problem. I know people who need dental work and cannot afford it. There is no help available for those people.

Employment, as I mentioned, is very hard to come by. I have a degree from Queen's University that took me nine years to get. That was a lot of hard work. I am still struggling. I entered a small business program through what used to be unemployment and is now Employment Insurance. There are many hoops you have to jump through to get it, and getting into it and staying in it is another story. I am still waiting to see whether they will approve my business plan. I hope they will, but there is no guarantee.

Business is hard to get going in this area. We really need more businesses. We need more employment that pays people a decent living wage to support themselves and their families. That is very important. We need good medical, dental and vision care services as well.

In this area, the jobs that people are forced to take are mainly seasonal. I worked in some jobs where it was unsafe and I did not have a choice in the matter. I had to do the job no matter what, because I needed that money.

I cannot stress enough that we need some changes in this area for employment and economic development. This is very important to me. That really needs to be addressed.

Mr. Campbell: I can relate to her as a farmer. I have the distinction of farming in two provinces. We farmed first in Alberta. I grew up in Lanark County.

The Chairman: Whereabouts in Alberta.

Mr. Campbell: We lived in Vermillion.

During the Mulroney years, of his helping us out which put us all out of business, we moved back to Ontario. We started farming in Ontario in 1987 as cream producers, which was an interesting struggle. We had 45 sows and raised pigs. We never

temps. Si cela était possible, je pourrais terminer mes études. J'ai très peu d'argent pour faire quoi que ce soit. J'essaie de me trouver du travail saisonnier ou de petits boulots au salaire minimum. J'ai du mal à trouver des garderies abordables, c'est presque impossible parce que je ne gagne pas suffisamment pour pouvoir payer ce genre de choses. Dans cette région, les boulots sont pratiquement inexistantes, du moins les bons emplois.

Il faut davantage de développement économique, davantage aussi de services comme les soins dentaires à prix raisonnables. Dans les environs de chez moi, il y a trois dentistes, mais certains d'entre eux ne prennent plus les assistés sociaux. Ils vous acceptent comme patients pourvu que vous ayez les moyens, ou encore que vous vous entendiez avec eux. Mais ce n'est pas garanti. Cela dépend du dentiste. Il faut davantage de dentistes chez nous, davantage de dentistes qui seraient prêts à laisser leurs patients payer une cotisation mensuelle raisonnable. Voilà en partie mon problème. Je n'ai pas les moyens de consulter un dentiste et de me faire arranger les dents. Je sais que je ne suis pas toute seule. Je connais des gens qui ont besoin de soins dentaires mais qui n'en ont pas les moyens. Il n'existe rien pour aider ces gens-là.

Comme je vous le disais aussi, les boulots sont très rares. J'ai un diplôme de l'Université Queen's, un diplôme qu'il m'a fallu neuf ans pour obtenir. J'ai dû travailler très dur. Je continue à me bagarrer. Je me suis inscrite à un programme pour la petite entreprise par l'entremise de ce que l'on appelait jadis l'assurance-chômage et qui s'appelle maintenant l'assurance-emploi. Mais il y a de nombreux obstacles à franchir avant d'y arriver, et pour être admis et pour pouvoir rester, c'est encore une autre histoire. J'attends encore qu'ils approuvent mon plan d'affaires. J'espère qu'ils le feront, mais je n'ai aucune garantie.

Il est difficile de faire des affaires dans cette région. Il nous faut plus d'entreprises. Il nous faut plus d'emplois qui paient convenablement afin que les gens puissent subvenir à leurs besoins et à leur famille. C'est très important. Il nous faut de bons soins médicaux, dentaires et oculaires.

Dans la région, les emplois qu'on est obligé d'accepter sont essentiellement saisonniers. J'ai travaillé dans des situations dangereuses mais je n'avais pas le choix. Je devais faire le travail de toute façon parce que j'avais besoin de l'argent.

Je répète qu'il faut que les choses changent dans la région en ce qui concerne l'emploi et le développement économique. C'est extrêmement important. Il faut se pencher sur la question.

M. Campbell : En tant qu'agriculteur, je suis tout à fait d'accord avec elle. J'ai fait de l'agriculture dans deux provinces. J'ai été d'abord en Alberta. J'ai été élevé dans le comté de Lanark.

La présidente : Où en Alberta?

M. Campbell : À Vermillion.

Durant les années Mulroney, il nous aidait tellement que nous avons dû tous cesser nos activités, alors nous sommes revenus en Ontario. Nous avons commencé en Ontario en 1987 comme producteurs de crème, ce qui représentait un combat intéressant.

had enough money to do anything aside from producing cream. My wife has always worked to continue to support us. Thank God my wife has dental care or we would be screwed off the farm.

A few years ago, we were able to convert to milk production. We went 100 per cent milk and that was a godsend because all at once we were getting paid for the full value of our milk. We are small producers. They would come and pick up our milk because we had that quota. It made a big difference for us. All at once, we had money rolling in, which we had never seen before.

We had to buy used machinery. We worked with our neighbours. We have young farmers coming up, wanting to take over their parents' farm. My daughters are waiting to take over. It has been a blessing for me to see these guys want to farm, because that keeps this old guy going.

I know there are many rules and regulations. With some of them, yes, they are overboard, but some have to be there.

I work extensively trying to help young farmers, if I can. I know the struggle and the hardship. It is terrible when you have to work two jobs to make a farm work. It is not right. We should be able to make the money off the farm. We are not able to do it.

Every election, the governments promise and promise to help the farmers. I have always felt that we do not even count. We are not even on the radar until there is a major crisis and we are all going down. Then they all wake up and say the poor farmers are in trouble. They get elected and still do not do anything. A year after Mr. Harper got in and we have not had a lot of help. Many of our farmers are in trouble. The stress line is working overtime. We should not even have a stress line.

Farmers need help. I have come through many tough times and I do not want to see the next generation do what I have had to do and live the way I have had to live. That is my bottom line.

You can influence the government and it does not matter whether it is Conservative, Liberal or NDP, they have to listen. We need help now, or yesterday, not maybe next week or a month from now. We have farmers who cannot afford to pay their bills. Sure there are some farmers who are doing well, but the majority of farmers in Lanark Country are in trouble. It is as simple as that.

The Chairman: David, we will do our best. Thank you.

Dr. Bowes: I am going to start by recommending a book that we used as a course text in this course I mentioned. It is called *Writing Off the Rural West: Globalization, Governments, and the Transformation of Rural Communities*. The text includes a series of essays by geographers, political scientists and sociologists about

Nous avons 45 truies et élevions des cochons. Nous n'avions jamais assez d'argent pour faire quoi que ce soit d'autres que de produire de la crème. Ma femme a toujours continué à travailler pour aider la famille. Heureusement qu'elle bénéficiait de l'assurance dentaire, sinon on aurait perdu la ferme.

Il y a quelques années, nous avons réussi à passer à la production laitière. Nous sommes passés à 100 p. 100 au lait et c'était une bénédiction parce que tout d'un coup nous étions payés pour la valeur totale de notre lait. Nous sommes de petits producteurs. On venait chercher notre lait parce que nous avions ce quota. C'était très important pour nous. Tout d'un coup, nous avions de l'argent, ce que nous n'avions jamais eu jusque-là.

Nous avons dû acheter du matériel d'occasion. Nous travaillions avec nos voisins. Nous avons de jeunes agriculteurs qui voudraient reprendre l'exploitation de leurs parents. Mes filles attendent de le faire. Je suis tellement heureux de voir ces jeunes qui veulent rester dans l'agriculture parce que cela m'encourage à continuer à travailler.

Je sais qu'il y a des tas de règles et règlements. Dans certains cas, en effet, ça va trop loin, mais il y en a qui sont nécessaires.

Je fais énormément de choses pour essayer d'aider les jeunes agriculteurs. Je sais que c'est difficile et qu'il faut se battre. C'est terrible, lorsqu'il faut avoir deux emplois pour continuer à faire tourner l'exploitation. Ce n'est pas normal. Nous devrions pouvoir gagner notre vie à la ferme. Mais ce n'est pas possible.

Chaque fois qu'il y a des élections, les gouvernements ne cessent de promettre d'aider les agriculteurs. J'ai souvent eu l'impression que nous ne comptons même pas. Nous n'existons pas, tant qu'il n'y a pas une grande crise et que tout le monde tombe. À ce moment-là, ils se réveillent et s'aperçoivent que les pauvres agriculteurs sont en difficulté. Ils se font élire mais ne font toujours rien. Un an après que M. Harper ait pris le pouvoir, nous n'avons toujours pas reçu beaucoup d'aide. Beaucoup de nos agriculteurs sont en difficulté. L'anxiété n'a plus de borne. Or, nous ne devrions pas être anxieux.

Les agriculteurs ont besoin d'aide. J'ai traversé beaucoup de périodes difficiles et je ne veux pas que la prochaine génération fasse ce que j'ai dû faire et vive comme j'ai dû vivre. C'est tout.

Vous pouvez influencer sur le gouvernement et peu importe que ce soit des conservateurs, des libéraux ou des néo-démocrates, il faut qu'ils écoutent. Nous avons besoin d'aide maintenant, sinon hier, mais certainement pas peut-être la semaine prochaine ou dans un mois. Nous avons des agriculteurs qui ne peuvent payer leurs factures. Évidemment, il y en a qui gagnent bien leur vie mais la majorité des agriculteurs dans le comté de Lanark sont en difficulté. C'est aussi simple que cela.

La présidente : David, nous ferons notre maximum. Merci.

Dre Bowes : Je vais commencer par recommander un livre que nous utilisons comme manuel pour le cours dont je vous ai parlé. Il s'intitule *Writing Off the Rural West : Globalization, Governments, and the Transformation of Rural Communities*. Ce texte inclut une série d'essais de géographes, spécialistes de

how, since World War II, government policy at all levels has worked against life in rural communities and is largely responsible for the exit from rural communities to urban areas.

This book was made into an *Ideas* documentary on CBC Radio called "The Canadian Clearances." If you are familiar with the highland clearances in Scotland, it is exactly the same idea as what has been happening here. It documents all of the industries that have affected rural life in Canada and I highly recommend it for your project.

The students in the six faculties told us why they are afraid to move to rural communities to practise their professions. They have fears of isolation, lack of collaborative opportunities, lack of privacy and difficulty in meeting the professional and personal needs of their spouses. I believe that professionals in rural communities have a responsibility to be advocates for their congregation members, their students and their patients. That is a big part of being a rural professional. As we lose professionals in rural communities, we lose advocates for the people who need us. It also results in a smaller number of people who can take on leadership roles. We see this much in this community where our volunteers are getting older and older. In one organization, our entire work crew is now over 70 years and no one is coming to replace those people.

There is a volunteer organization here in Leeds-Grenville that promotes buying local produce from the farm gate. It is called Local Flavours. I do not believe you have heard about it, so I want to mention it. The group runs a cooking class in Gananoque to educate people to use local produce that comes straight from the farm gate. One of the teachers told me that many people younger than 50 years do not know how to can or freeze the harvest. That skill has been lost and they have no idea how to cook a squash or turnip. They are dependent on processed foods, which are expensive. Such processed food has long-term negative affects on our health.

Senator Callbeck asked earlier today about the role of government in helping rural communities to survive. One thing would be to reverse many of the policy decisions. The closure of small community hospitals, schools and police stations, et cetera, that help rural life flourish, must be reversed. That is up to governments at all levels. Downloading is a big problem because of the lack of money at the lower government levels to take on the increased roles that they now have to play.

Ms. Wight: I came here this morning to listen to what other people had to say to the committee. When Senator Segal asked the first panel, if you had only one thing you could do, what would it be, I thought about my answer to that question.

sciences politiques et sociologues qui expliquent comment, depuis la Seconde Guerre mondiale, la politique gouvernementale à tous les paliers a été néfaste à la population des régions rurales et est en grande partie responsable de l'exode des régions rurales vers les régions urbaines.

Cet ouvrage a servi de base à un documentaire pour l'émission *Ideas* de la station radio anglaise de la SRC intitulée « The Canadian Clearances ». Si vous connaissez l'histoire des « Clearances », le Grand Nettoyage, des Hautes Terres en Écosse, c'est exactement la même idée, c'est ce qui arrive ici. On parle de toutes les industries qui ont eu une incidence sur la vie rurale au Canada et je vous recommande fortement cette lecture.

Les étudiants des six facultés nous ont dit pourquoi ils avaient peur d'aller exercer leur profession dans des régions rurales. Ils ont peur d'être isolés, de ne pas pouvoir bénéficier de possibilités de collaboration avec d'autres, de ne pas voir respecter leur vie privée et d'avoir du mal à satisfaire aux besoins professionnels et personnels de leur conjointe. J'estime que le nombre de professions libérales dans les régions rurales se doivent de défendre le reste de la population, leurs élèves et leurs patients. C'est un rôle essentiel qu'ils doivent jouer. Alors que nous perdons ces gens-là dans les régions rurales, nous perdons des défenseurs de la cause de gens qui ont besoin de nous. Cela réduit également le nombre de personnes qui peuvent assumer des rôles de direction. Nous le constatons ici, alors que nos bénévoles sont de plus en plus âgés. Dans une organisation, tous nos bénévoles ont plus de 70 ans et personne ne vient les remplacer.

Il y a une organisation bénévole, ici, à Leeds-Grenville, qui encourage à acheter des produits locaux à la ferme. Il s'agit de Local Flavours. Vous n'en avez probablement pas entendu parler et c'est pourquoi je voulais la mentionner. Ce groupe donne des cours de cuisine à Gananoque pour apprendre aux gens à utiliser des produits locaux qui viennent directement de la ferme. Une personne qui donne ces cours m'a dit qu'il y a beaucoup de gens de moins de 50 ans qui ne savent pas comment conserver ou congeler les produits. Et ils n'ont aucune idée non plus de la façon de cuire une courge ou un navet. Ils n'utilisent que des aliments transformés qui coûtent cher. Ces aliments ont à long terme des effets négatifs sur notre santé.

Le sénateur Callbeck a demandé tout à l'heure quel était le rôle du gouvernement pour aider les collectivités rurales à survivre. Il pourrait renverser beaucoup de décisions qui ont été prises. La fermeture des petits hôpitaux, des écoles et des stations de police locaux, et cetera, qui facilitent la vie dans une région rurale, est une erreur. C'est aux gouvernements à tous les paliers de faire le nécessaire. Ce n'est pas en se déchargeant de leurs responsabilités que nos gouvernements nous aident. Les administrations locales n'ont pas l'argent voulu pour assumer les nouveaux rôles qu'on leur demande d'assumer.

Mme Wight : Je suis venue ce matin pour écouter ce que les autres avaient à dire au comité. Lorsque le sénateur Segal a demandé au premier groupe de témoins ce qu'ils suggéreraient, s'il n'y avait qu'une chose que pouvait faire le gouvernement, j'ai réfléchi.

One thing the federal government could do and have an immediate effect on the rural poor would be to reduce the amount of fuel tax. I had to pay approximately \$2 in fuel tax to come here today. I will have to pay another \$2 to go home. In a rural community, you have to drive to shop, to bank, to receive health care services and even to go to work.

I have read that one of the contributing factors to the growing federal surplus is the increased fuel tax collected due to the increase in gasoline prices. Some of this surplus has been earmarked to return to urban Canadians in the form of a tax credit for public transportation. We do not have public transportation here as many people mentioned this morning. If you return some of these tax dollars to the rural poor, perhaps using the same system to return GST to low-income families, individuals would then have more money to live on. Public transportation tax credits are only one of a growing number of policies that ignore rural dwellers. While these policies affect all of us in some way or other, it tends to have a more severe effect on the poor. They are not able to roll with the trend as well as others.

A recent announcement of an incentive for purchasing environmentally efficient cars does not help the poor who cannot afford a new car. It is very little help to the rest of us that live in a rural area because the car that receives the largest rebate is the hybrid car that does not have efficient fuel ratings for rural driving.

I am encouraged the Senate has seen the need to review the status of rural poor people and I hope the experience will leave you more aware of how policies are not always equally applied to rural and urban individuals.

The Chairman: Thank you very much. That is precisely why we are here today.

Ms. Kralik: Thank you very much for holding these conferences. I have been through the cycle of a broken marriage, single parenthood, education and working like a dog at one-half the salary of the man beside me in order to earn my way. I was able to buy a 722-acre farm where I run over 100 head of animals only to learn that it takes \$10,000 worth of hay to produce \$5,000 worth of meat.

Everybody has put forward good facts. I would like to remind you of a historical overview. The problems we suffer today come from government policies that favour transnational corporations over our own farmers. The only law they follow is to maximize immediate profits for their shareholders at the cost of our health, environment, humanity and future.

The economy of scale applies very well to industry. The industrial revolution showed us how we could produce widgets for next to nothing. As soon as you apply economy of scale to

Une chose que pourrait faire le gouvernement fédéral et qui aurait un effet immédiat sur la pauvreté rurale serait de réduire la taxe sur les carburants. Venir ici m'a coûté environ 2 \$ de taxe sur les carburants. Je devrai en payer encore deux autres pour rentrer chez moi. Dans un milieu rural, il faut prendre sa voiture pour aller au magasin, à la banque, se faire soigner et même aller travailler.

J'ai lu qu'un des facteurs qui contribuent à l'excédent budgétaire croissant du gouvernement fédéral est la taxe sur les carburants, qui ne cesse de croître avec l'augmentation des prix de l'essence. Une partie de cet excédent est censée revenir aux Canadiens urbains sous forme de crédits d'impôt pour les transports publics. Nous n'avons pas ici de transports publics comme beaucoup vous l'ont dit ce matin. Si vous rendez une partie de cet argent aux pauvres des régions rurales, en recourant peut-être au même système que celui par lequel vous remboursez la TPS aux familles à faible revenu, cela laisserait aux gens plus d'argent pour vivre. Les crédits d'impôt pour les transports publics ne sont qu'un exemple parmi d'autres de politiques qui ne tiennent pas compte des habitants des régions rurales. Ces politiques nous touchent tous d'une façon ou d'une autre, mais elles ont des répercussions plus graves sur les pauvres. Ils ne peuvent pas absorber ces coûts supplémentaires comme tout le monde.

On a récemment annoncé que l'on offrirait un incitatif à l'achat de véhicules éconergétiques. Cela n'aide certainement pas les pauvres qui ne peuvent pas se permettre d'acheter une nouvelle voiture. Cela ne nous aide pas beaucoup non plus dans une région rurale parce que la voiture qui obtient le remboursement le plus important est le véhicule hybride qui n'est justement pas bien coté pour sa consommation sur les routes.

Je trouve encourageant que le Sénat ait trouvé bon d'examiner la situation de la pauvreté en milieu rural et j'espère que cette expérience vous permettra de mieux comprendre comment les politiques ne s'appliquent pas toujours de la même façon aux Canadiens des régions urbaines et à ceux des régions rurales.

La présidente : Merci beaucoup. C'est précisément la raison pour laquelle nous sommes ici aujourd'hui.

Mme Kralik : Merci beaucoup d'avoir organisé ces réunions. J'ai connu la rupture d'un mariage, je suis monoparentale, j'ai dû retourner aux études et travailler comme un chien à la moitié du salaire de l'homme qui faisait la même chose que moi pour pouvoir m'en sortir. J'ai réussi à acheter une exploitation de 722 acres où j'ai 100 animaux pour apprendre qu'il faut 10 000 \$ de foin pour produire 5 000 \$ de viande.

Tout le monde a dit des choses intéressantes. J'aimerais vous rappeler un peu l'histoire. Les problèmes dont nous souffrons aujourd'hui viennent de politiques gouvernementales qui favorisent les multinationales aux dépens de nos agriculteurs. Leur seule loi est d'optimiser les bénéfices immédiats pour leurs actionnaires, sans égard pour notre santé, notre environnement, l'humanité ni l'avenir.

L'économie d'échelle s'applique très bien à l'industrie. La révolution industrielle nous a montré comment l'on peut produire pour pratiquement rien. Dès que l'on applique l'économie

living creatures and entities, you suffer the consequences of disease, compromised resources and destruction of the environment, not to speak of a breeding ground for a potential pandemic.

Agriculture made civilization possible. It is the foundation on which the civilization in the history of man has come about. The first time that civilization denies its link with the earth, the first time it turns it back on agriculture, spells the end of that civilization.

For example, between 1988-02, exports increased 159 per cent from \$10 or \$11 billion to \$28.5 billion. The net farming income went from \$3 billion to \$4 billion. The reduction, if you calculate the cost of living, is minus 24 per cent.

No other industry has been under the onslaught of countervailing policies and continued to produce. For the past 50 years, it has been the farmer who has struggled while everything has fought against him. It is only the farmer that has the dedication, loyalty, perseverance and honesty to keep going. Our farmers are the Spartans of our soil. They are the original stewards. They kept everything healthy. If they do not look to the future, there is no future. They cannot be involved in short-term gain.

One of the things I have heard politicians say is the best thing you can do for the rural bumpkin, or the farmer is to get him off the land into a city where he can go to the opera and the ballet and get a good education. Even if a person could discuss the contributions of Tolstoy or Archimedes, if you put that person out in the open, how would he or she survive? The farmer may not have degrees, but the farmer, on a daily basis, responds to the challenge that involve sciences, medicine, architecture, engineering, everything you need to survive. If the farmer does not act immediately and positively, Mother Nature does not accept that he is in a meeting and will call her back two years later. You die immediately, and your cattle or crop dies too. Therefore, the farmer is a uniquely creative individual who responds to a multitude of things. We can rely on the farmers' ingenuity to help us through all the problems we face today with the environment, health care and education.

The Chairman: Thank you very much to all of you. I notice that Mr. Duncan has given us his presentation, and it will be in our record. I hope any of you who have your presentations in writing can do the same thing.

This was a terrific discussion. I have learned a great deal today, because sometimes when you are on Parliament Hill you do not hear these words. We need to hear them again to remember although my own farmers in Alberta keep me on my toes.

Senator Mercer: Thank you everybody for your presentations. Ms. Kralik, all I can say is amen; that was terrific. You hit all of the high points and certainly highlighted some of the things we are considering. I do know how to cook a squash and a turnip. I passed that test.

d'échelle à des êtres vivants, l'on souffre des conséquences de la maladie, de ressources compromises et de la destruction de l'environnement, sans parler d'un milieu propice à des pandémies.

C'est l'agriculture qui a permis la civilisation. C'est sur l'agriculture que s'est fondée la civilisation et l'histoire de l'humanité. Dès que la civilisation se détache de la terre, dès qu'elle tourne le dos à l'agriculture, sa fin est proche.

Par exemple, entre 1988 et 2002, les exportations ont augmenté de 159 p. 100, passant de 10 ou 11 milliards de dollars à 28,5 milliards de dollars. Le revenu net des agriculteurs est passé de 3 à 4 milliards de dollars. La réduction, si vous calculez le coût de la vie, est de 24 p. 100.

Aucun autre secteur n'a subi les politiques de compensation et continue à produire. Depuis 50 ans, c'est l'agriculteur qui se bat alors que tout est contre lui. Seul l'agriculteur a la détermination, la loyauté, la persévérance et l'honnêteté de continuer. Les agriculteurs sont les spartiates de notre sol. Ce sont les premiers gérants. Ils se sont assurés que tout restait sain. S'ils ne s'occupaient pas de l'avenir, il n'y aurait plus d'avenir. Ils ne peuvent s'inquiéter de gains à court terme.

J'ai entendu des politiques dire que ce l'on pouvait faire de mieux pour le paysan et l'agriculteur, c'était de le transplanter dans une ville où il pourrait aller à l'opéra et au ballet et faire de bonnes études. Si l'on prend une personne qui peut discuter de Tolstoï ou d'Archimède et qu'on la laisse à elle-même, comment survivrait-il? L'agriculteur n'a pas forcément de diplôme mais l'agriculteur, jour après jour, relève un défi qui englobe science, médecine, architecture, génie, tout ce qui est nécessaire pour survivre. Si l'agriculteur n'agit pas immédiatement et positivement, Mère nature n'attendra pas deux ans parce qu'il est en réunion. On meurt immédiatement et le bétail ou la récolte aussi. L'agriculteur est donc quelqu'un d'exceptionnellement créatif qui répond à une multitude de choses. On peut compter sur le génie des agriculteurs pour nous aider à traverser tous les problèmes que nous connaissons aujourd'hui, qu'il s'agisse de l'environnement, de la santé ou de l'éducation.

La présidente : Merci beaucoup à tous. Je remarque que M. Duncan nous a remis son texte et nous l'intégrerons à notre dossier. J'espère que ceux d'entre vous qui ont préparé quelque chose par écrit pourront en faire autant.

Nous avons eu une excellente discussion. J'ai appris beaucoup de choses aujourd'hui car, quelquefois, quand on est à Ottawa, on n'entend pas ce genre de choses. Il nous faut les entendre constamment, mais je peux vous dire que les agriculteurs de l'Alberta ne me ménagent pas.

Le sénateur Mercer : Merci à tous. Madame Kralik, tout ce que je puis dire, c'est amen; bravo! Vous avez touché à tout ce qui est important et vous avez certainement fait ressortir certains des problèmes que nous examinons. Je sais personnellement faire cuire une courge et un navet. C'est déjà ça.

I am curious, Ms. Wight you answered a question that Senator Segal asked others, and I think it is probably the question we all ask. I would particularly like to hear Ms. Heintzman's response because you are so by rural poverty.

If there was one thing that the government could do tomorrow to help the situation for the rural poor, what your recommendation be? If we could walk into Stephen Harper's office Monday morning and say this is what you have to do today, what would you recommend?

Ms. Heintzman: That is a difficult question because there are so many things that need to be done in this area.

One thing that would help is economic development. We need better jobs, more jobs. We need jobs that are accessible to people from all walks of life. We need good quality jobs that will help us to bring ourselves up. Along with jobs, we need the education in order to do those jobs. We need the education and the accessibility to that education. There is no support for single mothers or fathers to go back to school to get the education they need to get good quality jobs.

Dr. Bowes: I recommend a minimum guaranteed income because the poor spend money locally and it does everybody in the local area a lot of good if they have more money to spend.

Senator Mercer: It amazes me to hear the need for a guaranteed income. We have heard that in many parts of the country. I never thought I would hear those words.

Mr. Campbell, you are the first farmer we met in our travels that has said that his children are anxious to take over the farm.

Mr. Campbell: They are a little nuts like me.

Senator Mercer: The apple does not fall far from the tree.

Mr. Campbell: My brother-in-law in Alberta has kids who want to take over his farm as well. The story is no different out there. We went there last fall as we have friends all across the West, in Manitoba and Saskatchewan. It is the same story. Some government must wake up some day and understand the agricultural community is in trouble. If you do not have farmers, you can have all the regulations you want but they do not mean anything.

Senator Mercer: We have heard from young and old farmers in Alberta, Manitoba and Saskatchewan, that they do not want their kids in the business. There is the issue of what you do with the large asset you have invested in the land.

I am curious, is it because of the fact that you have a milk quota?

Mr. Campbell: I have sold the quota. I am living better now. We invested that.

Senator Mercer: What is driving your two children to come home and take over the farm? It is very unique in all the hearings we have heard.

Madame Wight, vous avez répondu à une question que le sénateur Segal avait posée à d'autres et je pense que c'est la question que nous nous posons probablement tous. J'aimerais en particulier avoir la réponse de Mme Heintzman qui est témoin de la pauvreté en milieu rural.

S'il y avait une chose que le gouvernement pourrait faire immédiatement pour remédier à la pauvreté en milieu rural, qu'est-ce que vous recommanderiez? Si nous pouvions lundi matin entrer dans le bureau de Stephen Harper et lui dire voici ce qu'il faut faire immédiatement, qu'est-ce que vous nous recommanderiez?

Mme Heintzman : Il est difficile de répondre tellement il y a de choses à faire dans ce domaine.

Une chose qui aiderait serait le développement économique. Il nous faut de meilleurs emplois et plus d'emplois. Il nous faut des emplois qui sont accessibles à des gens de tous les milieux. Il nous faut de bons emplois qui nous aident à améliorer notre sort. En plus des emplois, il nous faut l'instruction nécessaire pour obtenir ces emplois. Il faut l'instruction et l'accessibilité aux études. Il n'y a rien pour aider les mères et les pères monoparentaux à reprendre des études pour obtenir de bons emplois.

Dre Bowes : Je recommande un revenu minimum garanti parce que les pauvres dépensent leur argent localement et que s'ils ont plus d'argent, cela sert à toute la collectivité.

Le sénateur Mercer : Tout le monde semble parler de revenu garanti. On nous l'a suggéré dans des tas de régions. Je n'aurais jamais pensé qu'on en parlerait autant.

Monsieur Campbell, vous êtes le premier agriculteur que nous ayons rencontré à l'occasion de ces audiences qui dit que ses enfants veulent lui succéder à la ferme.

M. Campbell : Ils sont un peu fous comme moi.

Le sénateur Mercer : C'est de famille.

M. Campbell : Mon beau-frère en Alberta a des enfants qui veulent aussi lui succéder à la ferme. C'est la même chose là-bas. Nous y étions l'automne dernier parce que nous avons des amis partout dans l'Ouest, au Manitoba et en Saskatchewan. C'est partout la même chose. Il va falloir qu'un gouvernement ou l'autre se réveille un jour et comprenne que le monde agricole est en difficulté. Si l'on n'a plus d'agriculteurs, on peut avoir toute la réglementation du monde, cela ne signifie rien.

Le sénateur Mercer : Nous avons entendu des agriculteurs jeunes et moins jeunes en Alberta, au Manitoba et en Saskatchewan nous dire qu'ils ne veulent pas que leurs enfants pratiquent l'agriculture. Le problème, c'est de savoir quoi faire de tout ce que l'on investit dans la terre.

Je me pose donc la question, est-ce parce que vous avez un quota pour le lait?

M. Campbell : J'ai vendu le quota. Je gagne mieux ma vie maintenant. Nous avons investi nos produits de cette vente.

Le sénateur Mercer : Qu'est-ce qui pousse vos deux enfants à vouloir reprendre l'exploitation? Je vous dis que c'est la première fois que nous entendons cela durant ces audiences.

Mr. Campbell: I guess because my wife and I never talked about our hardship. We just endured it. I have a lot of friends with kids who want to take over the farm. They understand they may have to work off the farm to make a go of it. It is a way of life.

If somehow we can get out of the marketplace what we deserve to be paid, instead of \$1.40 for calves but rather \$3.40 a pound, we would not have to work off the farm. Other people can do most of the jobs farmers are occupying now.

Senator Mercer: How many people do you employ on the farm?

Mr. Campbell: I employ my daughters.

Senator Mercer: If you were paid fair market value for your product, would be you be willing to hire someone?

Mr. Campbell: More than likely. It would be nice to get a day off.

The Chairman: When we were in the southwest corner of Alberta, we heard from the towns, villages, farms and feedlots. They told us about the rough times they have had in the last few years. We heard from young farmers who were already at the end of the rope. They were doing their best, but they were saying they were not going to be there much longer. On the same day, we met another young fellow and his three brothers and father, who proudly took us around a feedlot operation. He was ready to go into business.

Mr. Campbell: It is a frame of mind. You have to love what you are doing.

My wife's family is from Consort. They moved away from Consort in the 1930s. My wife and her family experienced the seven-year drought in the 1930s. My wife understands the hardships of a farm. She grew up on a farm. Hardship has always been there. That is what is wrong here. We need a better price for our products.

Senator Segal: I wanted to ask a question of Mr. Bowes and Mr. Duncan. I am 100 per cent with you on the farmers' market issue. I think the government has overreacted excessively in producing unnecessary regulations.

If government were to accept Mr. Duncan's analysis there would be a public response. You suggest that we roll back, shut down the CFIA, stop grading, stop determining whether to pasteurize, et cetera.

The question I want you to help us with is this. How do you educate the public? In the end, in a democracy, whether Conservative, Liberal, NDP, whatever you like, will respond to public attitudes, and public attitudes are not as well informed about reality on the farms as we would like them to be. Urban Canadians are disconnected from rural Canadians. We do not know what is actually going on.

M. Campbell : C'est probablement parce que ma femme et moi n'avons jamais parlé de nos difficultés. Nous les avons simplement supportées. J'ai beaucoup d'amis qui ont des enfants qui veulent reprendre aussi l'exploitation. Ils savent qu'il leur faudra peut-être travailler aussi à l'extérieur pour survivre. C'est un mode de vie.

Si nous obtenons du marché ce que nous méritons, soit 3,40 \$ au lieu de 1,40 \$ pour les veaux, nous n'aurons plus à occuper un autre emploi. D'autres travailleurs pourraient occuper la plupart des emplois qu'ont actuellement des agriculteurs.

Le sénateur Mercer : Combien de personnes travaillent dans votre ferme?

M. Campbell : Mes filles travaillent pour moi.

Le sénateur Mercer : Si le marché vous payait le juste prix pour vos produits, seriez-vous prêt à embaucher quelqu'un?

M. Campbell : Fort probablement. Je serais ravi de prendre un jour de congé de temps en temps.

La présidente : Quand nous étions dans le sud-ouest de l'Alberta, nous avons entendu des gens dans les villes, les villages, les fermes et les parcs d'engraissement. Ils nous ont parlé des difficultés traversées au cours des dernières années. Nous avons entendu de jeunes agriculteurs qui étaient déjà au bout du rouleau. Ils faisaient de leur mieux, mais affirmaient ne pas pouvoir rester longtemps dans ce secteur. Le même jour, nous avons rencontré un autre jeune homme, ainsi que ses trois frères et son père, qui nous ont fièrement fait visiter leur parc d'engraissement. Il était prêt à se lancer en affaires.

M. Campbell : C'est une question d'attitude. Il faut aimer ce qu'on fait.

La famille de ma femme est de Consort. Elle l'a quitté dans les années 1930. Ma femme et sa famille ont vécu la sécheresse de sept ans des années 1930. Ma femme connaît les difficultés de la vie à la ferme. Elle a grandi sur une ferme. Il y a toujours des difficultés. Voilà quel est le problème. Il nous faut un meilleur prix pour nos produits.

Le sénateur Segal : Je voulais poser une question à MM. Bowes et Duncan. Je suis tout à fait d'accord avec vous pour la question du marché. Je pense que le gouvernement a eu une réaction exagérée en prenant des règlements qui n'étaient pas vraiment nécessaires.

Si le gouvernement adoptait l'analyse de M. Duncan, il y aurait une réaction publique. Vous proposez qu'on revienne en arrière, qu'on abolisse l'ACIA, qu'on cesse le classement des produits alimentaires, qu'on cesse de déterminer s'il faut ou non pasteuriser, et cetera.

Voici ce que je veux savoir. Comment renseigner le public? Dans une démocratie, qu'il s'agisse des conservateurs, des libéraux ou des néo-démocrates, on réagit en fonction de l'attitude du public, mais il faut que le public soit renseigné sur la réalité agricole et ce n'est pas le cas. Les citoyens n'ont pas de liens avec les gens des régions rurales. Nous ne savons pas ce qui se passe.

Can you imagine Minister Strahl standing up and announcing that we will shut down the CFIA because they are a pain in the butt? The country would go berserk. What is your advice?

Mr. Duncan: The CFIA has excessive regulations on Canadian produce and virtually no regulations on imported produce. As a nation, we are all about regulating what we grow in this country and what Canadian consumers put on their tables. As a nation, we have no influence over the United States or China or Costa Rica on their food production and how they are allowed to apply chemicals and what chemicals they can use.

We have seen the closure of the Hershey plant here in Smiths Falls. Hershey employs 500 people and is a great economic benefit to the whole region. They consume enough milk at Hershey's to take away enough business from 300 dairy farms in Eastern Ontario. They were shut down for two months because of CFIA. That salmonella problem occurred with soy lecithin imported from Brazil. It is not even manufactured in Canada. It was not tested. Hershey discovered the problem and notified the CFIA. Whether because of embarrassment or whatever, CFIA kept that plant closed for two months and \$14 million was lost in that plant.

If we are in Pennsylvania sitting around the board room table and discussing the global situation of the company and we have been shut down Smiths Falls for two months and lost \$14 million, we may be tempted to say we should be doing business some place else. That is one small example.

Currently, we have a problem with wheat gluten imported from China. The wheat gluten is contaminated with rat poison, which is also a chemical component of fertilizer. That was not tested by CFIA.

If we are going to have the Canadian Food Inspection Agency, let it inspect food, all food. Do not let them pick on Canadian producers and shut them down because of regulations that they can enforce. The CFIA should be more vigilant about the quality of imported food. The CFIA is shutting the Canadian farmer out.

I do not know if everybody is familiar with the term "monopsony," where the corporate players buying the food are also the same companies supplying the inputs. We have a vicious circle. I am not going down this road of supply management of pasteurized or non-pasteurized milk, but we need the freedom in this country that we used to have. We need to access the consumer's table without regulation.

I will give you this little example. If I was a bricklayer working in Ottawa, all I would have to do is put my shingle out and go to work. I would pack my trowel and lunch kit, get in my vehicle and go to the job. If I am producing food in this country, there is a \$1.5 million to \$2 million investment. With that investment, I do not know if I can support my family. I can support myself, but there would not be any money left over to support the second generation of family that wants to take over.

Pouvez-vous imaginer que le ministre Strahl annonce la fermeture de l'ACIA, parce que c'est une épine dans notre pied? Il y aurait des émeutes. Que nous conseillez-vous?

M. Duncan : L'ACIA réglemente trop les produits alimentaires canadiens et pratiquement pas les produits importés. Comme pays, nous réglementons constamment ce que nous produisons au Canada et ce que les consommateurs canadiens mettent dans leur assiette. Comme pays, nous n'avons aucune influence sur les États-Unis, la Chine ou le Costa Rica pour leur production alimentaire, pour l'épandage de produits chimiques, et cetera.

Nous avons assisté à la fermeture de l'usine Hershey ici, à Smiths Falls. Hershey compte 500 employés et toute la région en profite, économiquement. L'usine de Hershey consomme suffisamment de lait pour acheter celui de 300 fermes laitières de l'Est ontarien. À cause de l'ACIA, l'usine de Hershey a été fermée pendant deux mois. Or, le problème de salmonelle était attribuable à de la lécithine de soya importée du Brésil. Elle n'était même pas fabriquée au Canada. Elle n'avait pas été testée. C'est Hershey qui a constaté le problème et l'a signalé à l'ACIA. Pour éviter la honte ou pour toute autre raison, l'ACIA a gardé l'usine fermée pendant deux mois, ce qui a représenté une perte de 14 millions de dollars.

Si nous étions le conseil d'administration de Hershey, en Pennsylvanie, qu'on parlait de la situation mondiale de la société et de la fermeture d'une usine à Smiths Falls pendant deux mois, assortie d'une perte de 14 millions de dollars, nous pourrions être tentés de faire des affaires ailleurs. Ce n'est qu'un petit exemple.

Nous avons actuellement un problème associé au gluten de blé importé de Chine. Le gluten de blé est contaminé au raticide, qui est aussi un composé chimique faisant partie des engrais. Il n'a pas été testé par l'ACIA.

Si on veut préserver l'Agence canadienne d'inspection des aliments, laissons-la inspecter les aliments, mais tous les aliments. Ne laissons pas l'Agence s'en prendre aux producteurs canadiens, et fermer leurs portes en vertu de règlements que peut appliquer l'Agence. L'ACIA doit être plus vigilante au sujet de la qualité des aliments importés. L'ACIA étouffe les agriculteurs canadiens.

Je ne sais pas si vous connaissez le terme « monopsonie » : c'est un marché où des sociétés achètent les aliments, mais fournissent aussi les intrants. C'est un cercle vicieux. Je ne m'entendrai pas sur la question de la gestion de l'offre du lait pasteurisé ou non pasteurisé, mais il nous faut au Canada retrouver la liberté que nous avons. Il nous faut avoir accès à la table des consommateurs, sans réglementation.

Je vais vous donner un petit exemple. Si j'étais briqueteur à Ottawa, je n'aurais qu'à m'annoncer et aller travailler. Je prendrais ma truelle et ma boîte à goûter, je monterais dans mon camion et j'irais travailler. Pour produire des aliments au Canada, il faut investir 1,5 à 2 millions de dollars. Malgré cet investissement, je ne sais pas si je vais pouvoir subvenir aux besoins de ma famille. Je peux peut-être subsister, mais il n'y aura pas suffisamment d'argent pour alimenter la deuxième génération de la famille, qui pourrait vouloir reprendre les affaires.

Compare this to a bricklayer who can go to work laying bricks without regulations. He puts on a hard hat and goes to his job. When it comes to agriculture, a list of regulations stifles growth.

Just because you do not have any trees on your street does not mean that trees are not in abundance where I live. Just because you do not drill for water for your own well where you live I may still have to drill for water. I do not pollute the water. I do not need to be told that I have to maintain a 500-foot buffer zone from water. I have been doing that, my father did that and his father before him has been doing the same thing for generations. Now there is legislation to ensure adherence to the policies we have been doing voluntarily for years.

Walkerton was a tragedy and agriculture was a victim of that tragedy. The tragedy of Walkerton was two drunks that did not do their job. Everybody jumped on the bandwagon and portrayed agriculture as the villain. We did nothing wrong. Agriculture was exonerated but the history books show agriculture as the problem. My daughter is taking outdoor education, which is taught both outdoors and in the classroom. Part of that education is aquatics management. I wrote the school and asked for the opportunity to speak in front of the entire school concerning aquatics management. In that part of the course, it lists the pH of water at 4.5 and it lists different industries located upstream. One of the industries upstream is agriculture. To pass the test the students had to answer a question on the industries upstream. The students had to list agriculture as the culprit. It is a loaded question and the answer is agriculture as the culprit.

We need to get around this mindset. Where I live, the grass is green, the corn grows tall and we feed people. We are being punished for doing that job.

Hon. Senators: Hear, hear!

Senator Callbeck: Thank you for coming today. Mr. Bowes, I would like you to explain your comment on misleading advertising. I want to know more about your comment on what can be called a Canadian product.

Mr. Bowes: If 51 per cent of the final cost is incurred in Canada, then it can be called a Canadian product. For example, a manufacturer can purchase cucumbers anywhere in the world and pickle them here in Canada. The manufacturer can purchase the cucumbers cheaply. If the cost of pickling, jarring and labelling costs 51 per cent of the final cost, it can be listed as a Canadian product even though it is not from Canada.

I am not in favour of regulations. I am in favour of removing regulations that benefit neither the consumer nor the producer. We have too many regulations. We are overloaded with them. They add cost, time and effort to our situation. The governments have become good at creating an uneven playing field for Canadian producers. The regulations do not allow Canadian food producers to compete with food produced outside of our borders, food that is not regulated.

Revenons à la comparaison avec le briqueteur, qui peut construire des murs, sans réglementation. Il met son casque de chantier et va travailler. En agriculture, la réglementation est étouffante et nuit à la croissance.

Ce n'est pas parce qu'il n'y a pas d'arbres dans votre rue qu'il n'y en a pas en abondance chez moi. Ce n'est pas parce que vous n'avez pas à creuser un puits pour avoir de l'eau que je n'ai pas à le faire moi. Je ne pollue pas l'eau. On n'a pas à me dire qu'il me faut une zone tampon de 500 pieds par rapport aux cours d'eau. C'est ce que j'ai toujours fait, comme mon père et son père, et comme nous le faisons depuis des générations. Nous avons maintenant des lois pour nous obliger à respecter des pratiques que nous avons adoptées volontairement il y a longtemps.

Ce qui s'est produit à Walkerton est une tragédie, et l'agriculture a été victime de cette tragédie. La tragédie de Walkerton est due à deux ivrognes qui n'ont pas fait leur travail. Mais tout le monde en a profité pour pointer du doigt l'agriculture. Nous n'avons rien fait de mal. L'agriculture a été exonérée, mais l'histoire retiendra que c'était la source du problème. Ma fille a des cours d'enseignement de plein air, qui sont donnés tant en plein air qu'en classe. Une partie du cours porte sur la gestion de l'eau. J'ai écrit à l'école et j'ai demandé la possibilité de m'adresser à l'ensemble de l'école sur ce sujet. Dans ce cours, on dit que le pH de l'eau est de 4,5 et on donne la liste des secteurs industriels en amont. On y trouve l'agriculture. Pour réussir l'examen, il fallait répondre à une question sur les industries en amont. L'élève devait désigner l'agriculture dans la liste des coupables. C'est une question biaisée et la réponse, c'était que l'agriculture était coupable.

Il faut changer de mentalité. Là où je vis, l'herbe est bien verte, le maïs pousse dru et nous nourrissons la population. On nous punit de faire ce travail.

Des voix : Bravo, bravo!

Le sénateur Callbeck : Merci d'être venus aujourd'hui. Monsieur Bowes, j'aimerais que vous étoffiez vos commentaires sur la publicité trompeuse. J'aimerais en savoir davantage sur ce qui peut être appelé un produit canadien.

M. Bowes : Si 51 p. 100 du coût final est payé au Canada, alors, c'est un produit canadien. Ainsi, un transformateur peut acheter des concombres n'importe où dans le monde et les convertir en marinades ici, au Canada. Il peut payer un prix modique pour ces concombres. Si le coût de la marinade, de la mise en conserve et de l'étiquetage est de 51 p. 100 du coût final, il s'agit alors d'un produit canadien, même si les concombres ne sont pas du Canada.

Je suis contre la réglementation. Je suis pour l'élimination de la réglementation qui ne sert ni le consommateur, ni le producteur. Nous avons trop de règlements. Nous sommes inondés de règlements. Ils ne font que nous coûter cher, notamment en temps et en efforts. Le gouvernement excelle lorsqu'il s'agit de désavantager les producteurs canadiens. Les règlements empêchent les producteurs alimentaires canadiens d'être concurrentiels avec les producteurs étrangers, dont les produits sont importés sans être réglementés.

Foreign government policies are not as stringent as they are here in Canada. We have a safe food supply here in Canada; that is not my concern. My concern is unsafe food that is not inspected.

By the way, the Canadian Food Inspection Agency is directly responsible for most food sold in Canadian stores. Over 80 per cent of the food imported into Canada is not inspected. The CFIA is responsible. No other agency has such power. We all want safe food, of course we do. We need a national food policy so producers can have an objective food policy. We need to educate Canadian consumers to what is and is not inspected.

Instead of running around clapping themselves on the back about the good job they are doing, the Canadian Food Inspection Agency, should be educating the public about the real dangers regarding imported food. This is the list from yesterday of recalled food items for the month of March. Canadians consumers have been used as guinea pigs with these items. The CFIA does not stop this food from reaching the consumer. That system is not working well. Canadian consumers have heard about these food safety policies, but they are empty promises.

Farmers are in trouble in this country. Farmers represent somewhere between 1.5 per cent to 2 percent of the population. Farmers are in trouble in this country, but the people in the most trouble are Canadian consumers.

Senator Callbeck: Dr. Bowes, you were in the middle of a list where you said we have to reverse certain trends. You mentioned the closure of schools and hospitals, and the downloading of services. Could you expand on those comments?

Dr. Bowes: Regulations brought in by government such as the GST Tax Credit do not really help people who cannot buy a new fridge or new car. Many of the people I know are living on less than \$20,000 a year.

I also think that there is a role for regulation in government and I fully agree with what Mr. Bowes and Mr. Duncan have said. I do not think the role for government regulation is the kind of thing that happened through the local health board concerning farmers' markets. I fully support the health and safety of locally produced food. I think there is a role in protecting the public. Part of government's role then, is to educate the public on the things that Mr. Bowes has just detailed because people do not know what they are buying. They do not know the lack of safety of what they are buying or they would not eat it.

We are consuming a dreadful amount of chemicals in our air, soil, water and food and most people do not know what they are taking in. Part of it is public education, part of it is legislation. Waiting for big industry to voluntarily do the right thing by the environment has not worked. It is up to government to act to protect us.

Les politiques gouvernementales étrangères ne sont pas aussi strictes que les nôtres. Nous avons un approvisionnement alimentaire sûr, ici, au Canada. Là n'est pas la question. Ce que je redoute, ce sont les aliments malsains qui ne sont pas inspectés.

En passant, l'Agence canadienne d'inspection des aliments est directement responsable de la plupart des aliments vendus dans les épiceries canadiennes. Or plus de 80 p. 100 des aliments importés au Canada ne sont pas inspectés. L'ACIA est responsable. Aucune autre agence n'a ce pouvoir. Nous sommes tous pour l'innocuité des aliments, cela va de soi. Il faut une politique alimentaire nationale qui donne aux producteurs une politique alimentaire objective. Il faut renseigner les consommateurs canadiens sur ce qui est inspecté et sur ce qui ne l'est pas.

Au lieu de s'autocongratuler sur son travail bien fait, l'ACIA devrait renseigner le public sur les dangers réels relatifs aux aliments importés. Voici la liste, en date d'hier, des rappels d'aliments pour le mois de mars. Pour certains de ces articles, les consommateurs canadiens ont servi de cobayes. L'ACIA n'empêche pas la vente de ces produits aux consommateurs. Le système ne fonctionne pas bien. Les consommateurs canadiens ont entendu parler de politiques sur la sécurité alimentaire, mais il s'agit de vœux pieux.

Les agriculteurs vivent des temps difficiles. Ils représentent de 1,5 à 2 p. 100 de la population. Les temps sont durs pour eux, mais ceux qui ont le plus à craindre sont les consommateurs canadiens.

Le sénateur Callbeck : Docteur Bowes, vous étiez à énumérer les éléments d'une liste quand vous avez déclaré qu'il fallait renverser certaines tendances. Vous avez parlé de la fermeture des écoles et des hôpitaux et de la dévolution des services. Pourriez-vous étoffer vos propos?

Dre Bowes : Les règlements pris par le gouvernement comme le crédit d'impôt pour la TPS n'aident pas vraiment les gens qui n'ont pas les moyens de s'acheter un réfrigérateur ou une nouvelle voiture. Beaucoup des gens que je connais ont un revenu inférieur à 20 000 \$ par année.

Je crois aussi que le gouvernement a un rôle de réglementation et je suis tout à fait d'accord avec M. Bowes et M. Duncan. Je ne pense pas que le rôle de réglementation du gouvernement soit celui qui a été adopté par une commission d'hygiène publique dans le cas des marchés publics. Je suis tout à fait pour l'innocuité des aliments produits localement. Je pense qu'il faut protéger le public. Le rôle du gouvernement est donc en partie de renseigner la population sur ce dont vient de parler M. Bowes, parce que les gens ne savent pas ce qu'ils achètent. Ils ne savent pas que ces produits ne sont pas nécessairement sains, autrement, ils n'en consommeraient pas.

Nous consommons des quantités effrayantes de produits chimiques qui sont dans l'air, le sol, l'eau et les aliments. La plupart des gens n'en sont pas conscients. Il faut à la fois renseigner le public et légiférer. C'est en vain qu'on a attendu que les grandes entreprises agissent pour le bien de l'environnement. C'est au gouvernement d'agir pour nous protéger.

The Chairman: This has been quite a day. We want to thank all of you for being so patient. We would like to stay here for hours. We could keep on going. We need to hear these things and we need hear them in every part of Canada. We are pleased to be here today. You obviously have gone to much trouble to come to this meeting. We thank you and we thank all of those people who have stayed with us throughout the day.

This has been a very good opportunity for this committee. I hope that you will find when we get our report out many months from now, that it will reflect some of your concerns and suggestions.

Thank you, colleagues, for your great work.

The committee adjourned.

La présidente : Nous avons eu toute une journée. Nous vous remercions tous de votre patience. Nous voudrions rester ici encore des heures. Nous pourrions certes continuer. Il nous faut entendre tout cela, et l'entendre partout au Canada. Nous sommes ravis d'être ici aujourd'hui. Manifestement, vous vous êtes donné bien du mal pour venir à cette rencontre. Nous vous remercions et remercions tous ceux qui sont restés ici, tout au long de la journée.

Cela a été une très belle occasion pour le comité. J'espère que vous constaterez, quand notre rapport sortira dans plusieurs mois, qu'il reflète certaines de vos préoccupations et suggestions.

Merci, chers collègues, de votre bon travail.

La séance est levée.

Ontario Federation of Agriculture:

Geri Kamenz, President and Chairman of the Board;

Adrian Wynands, President, Grenville Federation of Agriculture and Regional Director, Ontario Federation of Agriculture;

Bill French, President, Leeds Federation of Agriculture.

As individuals:

Yuergen Beck;

Jane Monaghan.

Friday, March 30, 2007 (afternoon session)

Township of Athens:

John Conley, Mayor.

As an individual:

Sandra Lawn.

Seeley's Bay/Lindhurst and Area Non-Profit Seniors Residence Corporation:

Peggy Sweet-McCumber, Chair.

Leeds and Grenville Landowners Association:

Jacqueline Fennell, President;

Shawn Carmichael, Director.

Lanark Landowners Association:

Bill Duncan, President.

As an individual:

Merle Bowes.

LINKS:

Deborah Heintzman, Member.

As individuals:

David Campbell;

Dr. Denise Bowes;

Laurie Wight;

Rosemary Kralik.

Fédération de l'agriculture de l'Ontario :

Geri Kamenz, président et président du conseil;

Adrian Wynands, président, Fédération de l'agriculture de Grenville et directeur régional de la Fédération de l'agriculture de l'Ontario;

Bill French, président, Fédération de l'agriculture de Leeds.

À titre personnel :

Yuergen Beck;

Jane Monaghan.

Le vendredi 30 mars 2007 (séance de l'après-midi)

Canton d'Athens :

John Conley, maire.

À titre personnel :

Sandra Lawn.

Seeley's Bay/Lindhurst and Area Non-Profit Seniors Residence Corporation :

Peggy Sweet-McCumber, présidente.

Leeds and Grenville Landowners Association :

Jacqueline Fennell, présidente;

Shawn Carmichael, directeur.

Lanark Landowners Association :

Bill Duncan, président.

À titre personnel :

Merle Bowes.

LINKS :

Deborah Heintzman, membre.

À titre personnel :

David Campbell;

Dr. Denise Bowes;

Laurie Wight;

Rosemary Kralik.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Friday, March 30, 2007 (morning session)

Loaves and Fishes:

Irene Selkirk, Administrator.

Country Roads Community Health Centre:

Jen Bergman, Health Promoter;

Sue MacLatchie, Vice-Chair, Board.

Leeds, Grenville and Lanark District Health Unit:

Dianne Oickle, Registered Dietician and Public Health Nutritionist.

United Way of Leeds and Grenville:

Judy Baril, Executive Director.

Perth Connections, Lanark Health and Community Services:

Sandy Prentice, Home Visitor and Playgroup Organizer,
Community Action Program for Children.

Salvation Army — Brockville:

Randy Gatza, Community and Family Services Officer.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le vendredi 30 mars 2007 (séance du matin)

Loaves and Fishes :

Irene Selkirk, administratrice.

Centre de santé communautaire de Country Roads :

Jen Bergman, promotrice de la santé;

Sue MacLatchie, vice-présidente du conseil.

Circonscription sanitaire du district de Leeds, Grenville et Lanark :

Dianne Oickle, diététiste et hygiéniste alimentaire publique.

Centraide de Leeds et Grenville :

Judy Baril, directrice administrative.

Programme Perth Connections, Services communautaires et de santé de Lanark :

Sandy Prentice, ménagère visiteuse et organisatrice d'ateliers de jeu
Programme d'action communautaire pour les enfants.

Armée du Salut — Brockville :

Randy Gatza, agent des services communautaires et familiaux

(Suite à la page précédente)





First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Agriculture and Forestry

Agriculture et des forêts

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Tuesday, April 17, 2007
Thursday, April 26, 2007

Le mardi 17 avril 2007
Le jeudi 26 avril 2007

Issue No. 23

Fascicule n° 23

Forty-seventh and forty-eighth
meetings on:
Rural poverty in Canada

Quarante-septième et quarante-huitième
réunions concernant :
La pauvreté rurale au Canada

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
Eyton	Peterson
* Hervieux-Payette, P.C. (or Tardif)	Segal
* LeBreton, P.C. (or Comeau)	St. Germain, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Peterson substituted for that of the Honourable Senator Losier-Cool (*April 5, 2007*).

The name of the Honourable Senator Zimmer substituted for that of the Honourable Senator Peterson (*April 17, 2007*).

The name of the Honourable Senator Peterson substituted for that of the Honourable Senator Zimmer (*April 18, 2007*).

The name of the Honourable Senator Eyton substituted for that of the Honourable Senator Oliver (*April 24, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson
et

Les honorables sénateurs :

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
Eyton	Peterson
* Hervieux-Payette, C.P. (ou Tardif)	Segal
* LeBreton, C.P. (ou Comeau)	St. Germain, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Peterson est substitué à celui de l'honorable sénateur Losier-Cool (*le 5 avril 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Zimmer est substitué à celui de l'honorable sénateur Peterson (*le 17 avril 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Peterson est substitué à celui de l'honorable sénateur Zimmer (*le 18 avril 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Eyton est substitué à celui de l'honorable sénateur Oliver (*le 24 avril 2007*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, April 17, 2007
(60)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:02 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Biron, Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Oliver, Segal, St. Germain, P.C. and Zimmer (10).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Municipality of Powassan:

Bob Young, Mayor;

Roger George, Chair, Economic Development Committee.

The Chair made an opening statement.

Mr. George made a statement and, together with Mr. Young, answered questions.

At 8:28 p.m., the committee suspended.

At 8:33 p.m., the committee resumed.

At 8:33 p.m., pursuant to rule 92(2)(e), the committee proceeded in camera to discuss a draft agenda.

It was agreed that the committee travel to Nicolet, Quebec, on May 17-18, 2007 and to Maniwaki, Quebec, on June 7-8, 2007.

At 9:19 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, April 26, 2007
(61)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:04 a.m., this day, in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 17 avril 2007
(60)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 2, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Biron, Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Mercer, Oliver, Segal, St. Germain, C.P., et Zimmer (10).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Municipalité de Powassan :

Bob Young, maire;

Roger George, président, Comité du développement économique.

La présidente fait une déclaration liminaire.

M. George fait une déclaration et, avec l'aide de M. Young, répond aux questions.

À 8 h 28, la séance est suspendue.

À 8 h 33, la séance reprend.

À 8 h 33, conformément à l'alinéa 92(2)e du Règlement, le comité poursuit ses travaux à huis clos pour discuter de son programme.

Il est convenu que le comité se rende à Nicolet, au Québec, les 17 et 18 mai 2007, et à Maniwaki, au Québec, les 7 et 8 juin 2007.

À 21 h 19, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 26 avril 2007
(61)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 4, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Biron, Eyton, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Peterson and St. Germain, P.C. (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Ducks Unlimited Canada:

Cynthia Edwards, National Manager, Industry & Government Relations;

J. Barry Turner, Director of Government Relations.

Canadian Co-operative Association:

Carol Hunter, Executive Director.

Credit Union Central of Saskatchewan:

Pam Skotnisky, Associate Vice-President, Government Affairs.

The Chair made an opening statement.

Mr. Turner and Ms. Edwards each made a statement and together, answered questions.

At 9:10 a.m., the committee suspended.

At 9:13 a.m., the committee resumed.

Ms. Hunter and Ms. Skotnisky each made a statement and together answered questions.

At 10:16 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Biron, Eyton, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Peterson et St. Germain, C.P. (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Canards illimités Canada :

Cynthia Edwards, gestionnaire nationale, Relations gouvernementales et industrielles;

J. Barry Turner, directeur des relations gouvernementales.

Canadian Co-operative Association :

Carol Hunter, directrice exécutive.

Credit Union Central of Saskatchewan :

Pam Skotnisky, vice-présidente associée, Affaires gouvernementales.

La présidente fait une déclaration liminaire.

M. Turner et Mme Edwards font tous les deux une déclaration et répondent ensemble aux questions.

À 9 h 10, la séance est suspendue.

À 9 h 13, la séance reprend.

Mme Hunter et Mme Skotnisky font toutes les deux une déclaration et répondent ensemble aux questions.

À 10 h 16, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, April 17, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:02 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening, honourable senators, witnesses and our viewing audience.

Last May, the committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. Last fall, we heard from a number of expert witnesses who gave us an overview of rural poverty in Canada. On the basis of that testimony, which shook all members of the committee, we wrote an interim report that was released in December 2006 and which, by all accounts, truly struck a nerve.

We are in the midst of our second phase of the study, where we meet with rural Canadians in rural Canada. To date, the committee has travelled to the four eastern and the four western provinces. Along the way, we have met a truly wonderful and diverse group of rural Canadians, who have welcomed us with open arms into their communities and sometimes even into their homes.

The committee still has much work to do and will visit communities in Ontario and Quebec. We will hear from as many people as possible. We need to ensure that we get this right and truly understand rural poverty at its core. To that end, we continue to invite witnesses to appear before the committee in Ottawa to provide their testimony.

We are fortunate this evening to have witnesses from Powassan, Ontario: Bob Young, Mayor of Powassan, and Roger George, Chair of the Economic Development Committee. Mr. George, please proceed with your presentation.

Roger George, Chair, Economic Development Committee, Municipality of Powassan: Thank you very much for allowing us this privilege of being here before you this evening. Powassan is a great little hockey town but we have never faced off against the Senators. We hope that you will win this one because this task you are faced with is so important.

My original interest in appearing before this Senate hearing was a personal one that embraced my 35 years of living in Canada, having moved from England in 1972. I have lived and farmed in the Powassan area all those years. I have had a Main Street business and have had the honour of being a national farm leader, a rural lobbyist, activist and political advocate. I have talked the rural talk and walked the rural walk every day over

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 17 avril 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et de forêts se réunit ce jour à 19 h 2 afin d'examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonsoir, chers collègues sénateurs, chers témoins et cher auditoire.

En mai dernier, le comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. À l'automne dernier, nous avons accueilli un certain nombre de témoins-experts qui nous ont donné un aperçu de la pauvreté rurale au Canada. À partir de ces témoignages, qui ont ébranlé tous les membres du Comité, nous avons rédigé un rapport provisoire qui a été publié en décembre 2006 et qui, à tous points de vue, a sans doute touché une corde sensible.

Nous sommes à mi-parcours de la deuxième phase de notre étude à l'occasion de laquelle nous rencontrons des Canadiennes et des Canadiens vivant en milieu rural. Jusqu'ici, notre comité a visité quatre provinces de l'Est et quatre autres de l'Ouest. À cette occasion, nous avons rencontré des groupes ruraux canadiens tout aussi merveilleux que diversifiés qui nous ont accueillis à bras ouverts dans leurs collectivités et parfois même dans leurs foyers.

Le comité a encore beaucoup de travail à faire et il visitera d'autres collectivités en Ontario et au Québec. Nous comptons entendre le plus grand nombre de témoins possible. Nous devons veiller à ne pas faire fausse route et à pleinement comprendre la réalité de la pauvreté rurale au Canada. Pour cela, nous allons continuer à inviter des témoins à venir nous rencontrer à Ottawa.

Ce soir, nous avons la chance d'accueillir des témoins de Powassan, en Ontario, soit Bob Young, maire de Powassan, et Roger George, président du Comité de développement économique. Monsieur Georges, je vous invite à commencer votre exposé.

Roger George, président, Comité du développement économique, municipalité de Powassan : Merci beaucoup de nous avoir accordé le privilège de venir vous rencontrer ce soir. Powassan est une petite ville où le hockey se porte bien, mais nous n'avons jamais eu l'occasion de rencontrer les Sénateurs jusqu'ici. Nous espérons que vous allez remporter cette série, parce que la tâche que vous avez entreprise est d'une grande importance.

La raison essentielle de ma présentation à cette audience du Sénat est d'abord de nature personnelle et elle est fondée sur les 35 années que j'ai passées au Canada, depuis que j'ai quitté l'Angleterre en 1972. Durant toutes ces années, j'ai vécu dans la région de Powassan où j'ai été agriculteur. J'ai possédé une entreprise dans la rue principale et j'ai eu l'honneur d'être l'un des chefs de file nationaux du secteur agricole, d'être lobbyiste rural,

these past 35 years and enjoyed the privilege, like senators here today, of sharing in the triumphs and despairs of farmers and rural families across this great nation.

In preparing for this presentation, I realized more than ever the tremendous scope of the issues that this Senate committee is tackling. It was then that I put on one of my many other hats, that of Chairman of the Municipality of Powassan Economic Development Committee, which we proudly and fondly call MoPED. I invited my mayor, Mr. Bob Young, and some of his mayoral colleagues to be a part of the opportunity to provide input to the Senate report on behalf of the citizens of the Almaguin region of Ontario, which stretches from Huntsville in the south to North Bay, some 120 kilometres further up the road.

Our fundamental message today is simple. We need a long-term rural policy in Canada; a recognition of the importance of an economically healthy rural community across Canada; an economy that creates opportunity for individuals to create their own wealth; and a vision similar to the national dream that built the railway from coast to coast. That railroad helped to establish these hundreds of small, rural communities whose lack of sustainability and their very future we are despairing of here today.

We need to address the paradigm shifts and our seeming inability to cope with the demographic and social changes that have left rural people as the proverbial poor cousins of city dwellers. The municipality of Powassan and the neighbouring villages and communities are only a microcosm of our nation's rural revolution these past hundred years.

Towns of Powassan and Trout Creek, which make up the urban centres of our municipality, were built on the coming of the railroad in the late 1890s. The railroad was followed quickly by sawmills, logging and agriculture as pioneers came in and cleared the land, as happened in hundreds of small communities across Ontario.

Until the late 1970s, Powassan was a thriving agriculture town with farm dealerships, hardware stores and welding shops driving the local economy and serving over 80 dairy farms and other farms in the immediate area. High interest rates of the early 1980s, galloping inflation and various farm crises and changing practices took its toll on the entire rural economy. I leave it to current farm leaders to expand on agricultural policy options.

Suffice for me to say that our rural communities did not adapt well to this paradigm shift that eroded the wealth of the countryside. Frankly, we feel it has been a slow quiet passage, barely noticed by the casual observer. After all, farms are still there and the locals still call our area a farming area, but the 80 dairy farms are now down to eight, pleasure horses have replaced the cattle, the fences and barns are decaying, and many

activiste et militant politique. J'ai tenu le discours des agriculteurs et j'ai participé aux affaires agricoles quotidiennes; j'ai eu le privilège de partager les victoires et les revers des agriculteurs et des familles rurales de ce grand pays.

En préparant cet exposé, j'ai constaté plus que jamais la très grande portée du problème auquel le Sénat s'attaque. J'ai donc coiffé l'une de mes nombreuses casquettes, celle de président du Comité du développement économique de la municipalité de Powassan que nous appelons fièrement le MoPED. J'ai invité le maire, Bob Young, ainsi que quelques-uns de ses collègues à profiter de cette occasion pour participer à votre rapport au nom des résidents de la municipalité ontarienne d'Almaguin qui s'étend de Huntsville jusqu'au sud de North Bay, soit sur quelque 120 kilomètres.

Aujourd'hui notre message est simple. Nous avons besoin d'une politique rurale à long terme, d'une reconnaissance de l'importance d'avoir une communauté rurale en bonne santé économique dans tout le Canada, d'une économie qui permet aux gens de créer leur propre richesse et d'une vision semblable à celle du rêve national qui a permis de construire un chemin de fer d'un océan à l'autre. Celui-là même qui a aidé des centaines de collectivités rurales à s'établir, collectivités dont la viabilité nous inquiète aujourd'hui.

Il est nécessaire de répondre aux changements de paradigmes et à notre incapacité apparente à gérer les changements démographiques et sociaux importants qui ont réduit la population rurale à devenir les cousins pauvres des citoyens. La municipalité de Powassan ainsi que les villages et les collectivités du voisinage constituent un microcosme de l'évolution de notre pays au cours des cent dernières années.

Les petites villes de Powassan et de Trout Creek, qui constituent les centres urbains de la municipalité fusionnée, ont été construites lors de l'avènement du chemin de fer à la fin des années 1890. Les scieries, l'exploitation du bois d'œuvre et l'exploitation agricole ont suivi très rapidement, tandis que des flots de pionniers se sont déversés dans la région et ont déboisé le terrain, comme cela s'est fait dans des centaines d'autres petites municipalités de l'Ontario.

Jusque dans les années 1970, Powassan était une ville agricole prospère qui comptait des détaillants de matériel agricole, des quincailleries et des ateliers de soudage, moteurs de l'économie locale qui desservaient plus de 80 fermes laitières et de nombreuses autres exploitations agricoles de la région. Les taux d'intérêts élevés du début des années 1980, l'inflation galopante et les diverses crises financières agricoles ainsi que les changements des pratiques agricoles ont ébranlé l'économie locale dans son ensemble. Je laisse aux actuels chefs de file du secteur agricole le soin de formuler des options politiques en matière agricole.

Je me bornerai à dire que nos communautés rurales ne sont pas bien adaptées aux changements de paradigmes qui ont érodé la richesse de nos campagnes. Disons-le, nous avons l'impression que la transition a été lente, à peine remarquée par le simple observateur. Après tout, les fermes étaient toujours là et, pour les gens de la région, il s'agissait toujours d'une région agricole, mais aujourd'hui, il ne reste que huit des 80 exploitations laitières, les

of our pioneer family farms are now rural residences for commuters who go to work in the city of North Bay some 20 miles up a new four-lane highway. The real change we see in our municipality is on the main street where we have empty store fronts and empty parking spaces.

The willingness to adapt to change and seize 21st century opportunities is the challenge rural folks face. Providing the tools and a sound long-term rural policy is the role you face here in Ottawa and in government.

I must impart my personal experience of these past few years as a means of conveying my message today. When I retired as president of the Ontario Federation of Agriculture, I bought a century-old hotel on Powassan's main street. We rejuvenated the old building only to see changing social trends, changing demographics, government regulation and a whole bunch of other things make it economically unviable to the point where that business is now closed and probably will meet the wrecker's ball in short order.

Today in my speeches, I tell audiences that every farm leader should own a business on main street to understand better the forces that impact upon the whole rural community and not only on agriculture, the social fabric that affects our local communities and economies.

A happier chapter in the last 10 years was my role in helping to create Canada's Agricultural Adaptation Council in 1996. I was the founding chair of the Ontario's Agricultural Adaptation Council which has, in partnership with the federal government, funded over 2,000 projects across Ontario. Those projects have helped the agri-food sector create new opportunity, new products and new wealth in response to change and opportunity. The Government of Canada, at that point in time, stepped outside the bureaucratic boundaries and constraints in 1996 and gave these councils and the farm leaders who sit on them the latitude to be innovative and bold.

Today I again had the chance to meet former minister Ralph Goodale who I negotiated these deals with. I congratulated him on his vision because that is the kind of vision we need today to break outside that bureaucratic box. I urge this principle be maintained and broadened to other applications. Only by combining risk with vision can new wealth be created.

Our international competitors have made these plans and have the long-term government commitment and budgets to bring them to fruition. It is not good enough to shift policy every time we change a government or minister. At the least, we must look at

chevaux de promenade ont remplacé le bétail, les étables sont délabrées et les clôtures ne sont pas remplacées. De nombreuses fermes de familles pionnières sont aujourd'hui les maisons de campagne de banlieusards qui travaillent à North Bay, à quelque 20 milles de là par la nouvelle autoroute à quatre voies. Le vrai changement est perceptible dans la rue principale où l'on trouve des magasins aux devantures dénudées et de nombreuses places de stationnement vides.

La volonté de s'adapter aux changements et de saisir les chances offertes par le XXI^e siècle constitue le défi de la population rurale. Votre rôle, ici à Ottawa, et celui du gouvernement consiste à nous fournir des outils et à développer une politique rurale solide à long terme.

Je dois communiquer mon expérience personnelle des dernières années pour faire passer notre message aujourd'hui. Quand je me suis retiré de la présidence de la Fédération de l'agriculture de l'Ontario, j'ai acheté un hôtel centenaire sur la rue principale de Powassan. Nous avons rénové le vieil édifice pour finalement constater que les changements survenus dans les tendances sociales et sur le plan démographique, de même que la réglementation gouvernementale et bien d'autres facteurs l'ont rendu économiquement non viable à tel point qu'il a fallu fermer l'hôtel qui a maintenant de fortes chances de tomber sous la masse des démolisseurs.

Aujourd'hui, quand je m'adresse aux foules, je déclare que tout dirigeant agricole devrait avoir un magasin dans la rue principale de sa collectivité rurale afin de mieux comprendre les forces qui déchirent le tissu social et les économies locales.

Le rôle que j'ai joué en soutien à la création des conseils à l'adaptation agricole du Canada, en 1996, a représenté un chapitre plus heureux. J'ai été le président fondateur du Conseil de l'adaptation agricole de l'Ontario qui œuvre en partenariat avec le gouvernement fédéral. Celui-ci a financé plus de 2 000 projets qui ont aidé le secteur agroalimentaire à créer de nouveaux débouchés, de nouveaux produits et de nouvelles richesses en réponse aux changements et aux possibilités. En 1996, le gouvernement du Canada est sorti de ses limites bureaucratiques en donnant aux conseils et aux dirigeants agricoles la latitude nécessaire pour innover et être efficaces.

Aujourd'hui, j'ai de nouveau eu la chance de rencontrer l'ancien ministre Ralph Goodale avec qui j'avais négocié ces ententes. Je l'ai félicité pour la vision dont il avait fait preuve, parce que c'est précisément le genre de vision dont nous avons besoin aujourd'hui afin de nous libérer des contraintes bureaucratiques. Je recommande que ce principe de financement soit maintenu et élargi aux autres demandes, parce que c'est uniquement en associant le risque à une vision que de nouvelles richesses peuvent être créées.

Nos concurrents internationaux ont établi des plans stratégiques, leurs gouvernements se sont engagés à long terme et ils ont préparé des budgets qui leur permettront d'en récolter des fruits. Il est inacceptable que les politiques changent chaque

the European Union's new commitment to rurality and we must have a rural secretariat in Canada with the right funding and the right long-term strategy.

In 2001, Ontario farm leaders invited me to chair a forward-looking working group that we call the Odyssey group. *The Odyssey Report* of 2002, which was tabled with the clerk, addressed a range of issues that agriculture and rural Ontario must address in the next five to 10 years, like it or not. We offer policy options based on a worldwide search tour of Europe. It is there we found rural policy that profoundly influenced our thinking and changed my thinking as a former farm leader. I hope we can follow up on these issues during the question period. I can advise you more on any of those profound topics.

All these problems eventually trickle down to our small municipalities. Mayor Young is in the unenviable position of having to tax his neighbours. He taxes his neighbours and friends he sees everyday on the streets. It has taken a leap of faith today for my municipality to hire a full-time economic development officer for our 3,200 rate payers. We are in the minority, as a small community, to have a full-time economic development person. The original funding came from the Federal Economic Development Initiative of Northern Ontario, FEDNOR, for which we are grateful, but all too often seed money is wasted because the programs are cut off before the seed can bear fruit.

Today, I am proud that we have our economic development officer here. Andrew Busch is in the public gallery. He is our investment in the future because we know the sort of work he will do. The research he can do on a professional basis will eventually bring us economic growth and create new rural wealth. We urge the government to offer rural municipalities stable funding so we can afford to have professional staff beyond a 12-month internship.

With all due respect to my mayor, the economic issue we have before us is too important to leave to part-time people, volunteers such as myself who chair the economic development group, and also our overburdened municipal clerk. It simply is pushed into a secondary portfolio.

University of Guelph Professor David Douglas has research links that will tie full-time professional economic expertise on staff to economic growth within that rural community.

fois que nous changeons de gouvernement ou de ministre. À tout le moins, nous devrions considérer l'engagement de l'Union européenne par rapport à ses problèmes agricoles et créer un secrétariat aux affaires agricoles qui disposerait d'un financement et d'une stratégie à long terme.

En 2001, les dirigeants agricoles de l'Ontario m'ont invité à présider un groupe de travail ouvert sur l'avenir que nous avons appelé le groupe Odyssée. Le rapport *Odyssée* de 2002, que je présenterai au greffier, aborde une série de problèmes que la région agricole et rurale de l'Ontario aura à résoudre, qu'elle le veuille ou non, au cours de la prochaine décennie. Nous avons proposé des options politiques qui s'appuient sur des recherches effectuées à l'échelle internationale et sur une recherche réalisée en Europe. Nous avons alors constaté que c'est la politique rurale qui a profondément influencé notre façon de penser et que celle-ci a également infléchi ma façon de voir les choses en tant qu'ancien dirigeant du mouvement agricole. J'espère que nous pourrions parler davantage de certains de ces aspects durant la période de questions. Je pourrai ainsi vous en dire plus au sujet de ces aspects fondamentaux.

Tous ces problèmes ont finalement des retombées sur nos petites municipalités. Le maire Young se trouve dans la position peu enviable de devoir taxer ses voisins et amis qu'il rencontre tous les jours dans la rue. La municipalité a dû faire preuve d'un acte de foi pour engager un agent de développement économique au nom de ses 3 200 contribuables. Nous faisons partie de ces petites communautés rurales minoritaires qui se trouvent dans cette situation. Le financement initial provenait d'une subvention partielle de la Fédération de développement économique du Nord de l'Ontario, la FedNor, que nous remercions, mais il arrive trop souvent que le gouvernement donne des subventions de démarrage qui sont gaspillées parce que les programmes sont ensuite supprimés et que l'argent versé ne porte pas fruit.

Aujourd'hui, je suis fier que notre agent de développement économique soit parmi nous, dans cette salle. Andrew Busch représente un investissement dans notre avenir, parce que nous sommes conscients du genre de travail qu'il peut faire pour nous. Les recherches de qualité professionnelle qu'il entreprendra nous permettront de renouer avec la croissance économique et de créer une nouvelle richesse rurale. Nous exhortons le gouvernement à offrir aux municipalités rurales un financement stable pour embaucher des agents de développement économique professionnels qu'elles pourront confirmer après des stages de 12 mois.

Avec tout le respect que je dois au maire, j'estime que les questions économiques auxquelles nous sommes actuellement confrontées sont trop importantes pour qu'on les laisse aux soins de conseillers municipaux à temps partiel et de bénévoles comme moi qui préside le Comité de développement économique ou encore de secrétaires municipaux déjà surchargés. Ce faisant, ce dossier passe au second rang.

Selon les résultats des recherches de David Douglas, professeur à l'Université de Guelph, il existe un lien entre une croissance économique rurale et l'accès à un agent en développement économique professionnel.

I know you have had difficulty in defining rural poverty, but we see the financial burdens placed on our municipalities as draining away wealth from our residences. The burdens do not leave the municipalities in poverty, but they certainly bring down our net worth and our ability to spend money on other things.

For example, Powassan is facing a \$2.5-million water upgrade that must be borne by less than 500 homes and we have yet to bite the bullet on an equally costly sewer upgrade, not to mention roads and bridges. There is only one municipal taxpayer and our property taxes alone cannot sustain these increasing costs. Today in Ottawa we have been using our opportunity to meet with politicians and senior bureaucrats to talk about these issues.

Our neighbouring rural municipality of Chisholm must replace several bridges. The cost of the concrete and steel is dwarfed by engineers' costs and environmental permits. As Mayor Young likes to say, it costs \$400,000 to cross a puddle-jump of a stream that farmers used to build in a week, 40 or 50 years ago, in lieu of taxes. Where have we gone with these extraordinary costs we are imposing on rural residents through the tax system to replace the infrastructure?

The shared Canada-Ontario Municipal Rural Infrastructure Fund, COMRIF, has proven to be nothing but a lottery for many small municipalities. Infrastructure demands of rural areas, many of which are mandated by legislation, are bleeding our municipal coffers and straining the financial resources of our residents.

In allocating funding, we could accuse governments of political patronage, but we prefer to ask that such major infrastructure programs are part of an overall rural strategy. Whatever new funding was approved in the recent budget, we hope there will be better, more equitable rules in place in the next six months before that funding is cast in stone and becomes a political game once again.

In Powassan, we have spent tens of thousands of dollars to hire consultants and engineers to fill in complex application forms before we can even apply for these grants. That funding is an expensive lottery ticket. I told Mayor Young that we might be better off to buy the real lottery ticket rather than to buy the lottery ticket for these COMRIF programs; we have bought three so far for \$20,000 and we have not won yet.

Je sais que vous avez eu des difficultés à définir la pauvreté rurale, mais les fardeaux financiers qui pèsent sur les municipalités ne font pas que nous laisser dans la pauvreté : ils épuisent les richesses de nos résidents. Ces fardeaux ne plongent pas simplement les municipalités dans la pauvreté, puisqu'ils viennent gruger leur actif net et leur capacité à dépenser pour d'autres choses.

Par exemple, Powassan doit effectuer des travaux d'amélioration des voies d'eau dont le coût de 2,5 millions de dollars doit être absorbé par moins de 500 foyers. Nous devons donc prendre notre mal en patience en ce qui a trait aux travaux d'amélioration des égouts, également dispendieux, sans oublier les routes et les ponts. Nous ne pouvons compter que sur les contribuables et sur l'assiette foncière d'une seule municipalité qui ne nous permettent pas d'absorber ces coûts croissants. À l'occasion de notre passage à Ottawa, aujourd'hui, nous en avons profité pour rencontrer des politiciens et des hauts fonctionnaires à qui nous avons exposé tous ces problèmes.

La municipalité rurale voisine, Chisholm, doit remplacer plusieurs ponts. Le coût du béton et de l'acier paraît minuscule à côté de celui des études techniques et des permis environnementaux. Comme le maire Young aime le dire, il en coûte désormais 400 000 \$ pour franchir un ruisseau et remplacer un pont que des agriculteurs ont probablement aidé à construire en une semaine, il y a 50 ans, en guise et lieu de taxes. Comment en sommes-nous arrivés à imposer de tels coûts extraordinaires aux résidents des régions rurales, par le truchement du système fiscal, pour remplacer des infrastructures?

Le programme conjoint d'infrastructures rurales du FIMRICO s'est avéré une loterie décourageante pour de nombreuses petites municipalités. Les demandes en matière d'infrastructures des régions rurales, dont bon nombre sont prévues par la loi, vident nos coffres municipaux et épuisent les ressources financières de nos résidents.

En matière d'allocation de fonds, nous pourrions accuser les gouvernements de favoritisme politique, mais nous préférons demander que ces importants programmes d'infrastructures fassent partie d'une stratégie rurale globale. Sans parler des fonds qui ont été débloqués dans le récent budget, nous espérons que, dans les six prochains mois, avant que le financement prévu ne soit définitivement arrêté et qu'on ne s'engage de nouveau dans des jeux politiques, le gouvernement aura adopté des règles plus équitables.

À Powassan, nous avons dépensé des milliers de dollars en honoraires de consultants et de conseillers techniques pour faire remplir des formules de demande complexes en vue de réclamer une partie de ces subventions. Le financement s'apparente à une loterie dont les billets sont coûteux. J'ai d'ailleurs dit au maire Young que nous ferions peut-être mieux d'acheter de véritables billets de loterie plutôt que de concourir dans le cadre des programmes du FIMRICO; jusqu'ici, nous avons acheté trois billets pour participer à cette loterie, pour 20 000 \$, et nous n'avons rien remporté.

Volunteers are a great asset also. They are the ones who fund our food banks and organize our festivals, sports events and countless other things locally. Volunteers are harder to find these days, in part due to a social shift; but it is also an issue of frustration, with simple fundraising raffles, bingos and other things falling under the Criminal Code of Canada now.

Part of the issue is Ontario government regulation. Our volunteers, many of whom are elderly people or retired people, question why they cannot have simple raffles anymore without filling out a mountain of forms with the municipal clerk and paying licence fees. All they are trying to do is raise a couple of thousand dollars to send somebody off to a Girl Guide camp. At the moment, for example, we are trying to raise funds for a boy that is likely to be a paraplegic after an accident at the school. We run into all these strange rules where we cannot do the things we used to be able to do.

Also, the threat of frivolous lawsuits today affects many attempts to hold events and use our rural assets for the greater benefit of society. Insurance rates, which protect our municipalities, have been driven sky high by lawsuits because the municipality holds the big policy. Canadian negligence law needs to be amended so we can eliminate this business where a person with only 2 or 3 per cent of the blame can end up paying 100 per cent of the claim, thus driving up insurance rates — again paid for by the taxpayer. We need to look at the federal Negligence Act, in concert with the insurance people. That act is far too complicated for me to understand, but it is a big deal.

Another key thing is that in dealing with environmental issues, the Government of Canada now has the opportunity to reward rural people for protecting wildlife. The government could pay for public use of private lands and reward those whose land is a buffer to ensure clean water. Instead, we still seem to have this bureaucratic regulatory mentality where we legislate instead of partner.

Ontario agriculture's Environmental Farm Plans are bold, innovative and effective strategies that were created by farm leaders to avoid being legislated. The programs have been world-leading ones.

Some landowners also need to wrap their heads around the fact that their land may be used better for other options than direct farming. We saw in Denmark and Europe that birdwatching might be a far better income than growing corn. The imagination is all that restricts us as we move forward into this millennium, to look at the opportunities in rural Canada to create new wealth around renewable energy, biofuels and environmental sustainability.

Nous bénévoles constituent un atout précieux. Ce sont eux qui financent la banque alimentaire, organisent des festivals et des activités sportives, entre autres choses. Les bénévoles se font rares aujourd'hui. Cela s'explique en partie par les changements sociaux; il y a aussi un problème de frustration quand on constate que de simples financements de tombolas ou de bingos relèvent de dispositions du Code criminel du Canada.

Une partie du problème tient aux règlements du gouvernement de l'Ontario. Nos bénévoles, dont beaucoup sont des personnes âgées ou à la retraite, se demandent pourquoi il ne leur est plus possible d'organiser de simples tombolas sans devoir aller remplir des montagnes de formulaires auprès du secrétaire de la municipalité et sans avoir à payer des permis. Tout ce qu'ils veulent faire, c'est recueillir deux ou trois mille dollars pour envoyer une jeune fille dans un camp de guides. En ce moment, par exemple, nous essayons de recueillir des fonds pour un garçonnet qui risque de devenir paraplégique après avoir eu un accident à l'école. Nous nous sommes heurtés à toute une série de règles étranges qui nous empêchent de faire ce que nous avions l'habitude de faire par le passé.

Aujourd'hui, la menace de poursuites judiciaires futiles nous empêche d'organiser de nombreuses activités et d'utiliser nos biens ruraux pour le plus grand bénéfice de notre société. Le prix des polices d'assurances qui permettent de protéger nos municipalités a atteint des sommets sous l'effet des poursuites judiciaires parce que les municipalités sont signataires de polices importantes. Il va falloir modifier le droit relatif à la négligence pour mettre fin aux genres d'abus consistant à faire payer la totalité des sinistres à ceux qui ne sont responsables qu'à hauteur de 2 ou 3 p. 100, parce que cela contribue à l'augmentation des tarifs d'assurance que le contribuable doit assumer. Il faudrait, en collaboration avec le secteur de l'assurance, réviser la Loi sur le partage de la responsabilité que je trouve beaucoup trop compliquée à comprendre, mais qui est lourde de conséquences.

L'autre aspect important concerne les questions environnementales, puisque le gouvernement du Canada a maintenant l'occasion de récompenser les habitants des régions rurales pour leur protection de la faune. Le gouvernement devrait les payer pour l'utilisation publique de terres privées et récompenser ceux dont la terre agit comme tampon pour assurer des eaux non contaminées. Malheureusement, on fait plutôt face à une réalité bureaucratique caractérisée par le contrôle et qui consiste à légiférer au lieu d'avoir des partenaires.

Les plans environnementaux en agriculture de l'Ontario sont importants, innovateurs et efficaces et ils ont été préparés par des dirigeants agricoles pour éviter de se voir imposer des lois. Ces programmes sont de classe mondiale.

Certains propriétaires fonciers devraient comprendre que leurs terres pourraient servir à bien d'autres choses qu'à de l'agriculture directe. Au Danemark et en Europe, on a pu constater que l'observation des oiseaux est susceptible de rapporter davantage que la culture du maïs. Le manque d'imagination est ce qui limite les occasions pour le Canada rural de créer de nouvelles richesses à partir des énergies renouvelables et des biocarburants, et de mettre en place un développement durable de l'environnement.

Finally, I want to broach the topic of finance. Canada ranks poorly as a venture capital nation. I have been involved in efforts to bring a vodka distillery to Cochrane, in Northern Ontario, which would have been the hub of a multi-million dollar agricultural cluster project. The project continues to be stalled because we cannot find \$2 million or \$3 million of venture capital to go with other funding already in place.

Credit is a coward. Our local bank might finance a \$40,000 SUV for me, but it will not finance the stock to put into a little store that I may want to open on the main street in my town of Powassan. That has been difficult.

We believe that in any changes that might be contemplated by the Government of Canada, the Bank Act should be linked to a condition that these big banks that want to be global bankers in competing with the Bank of Japan and the Bank of America are required by law, through changes in the Bank Act, to place a certain part of their portfolio into investing, along with entrepreneurs, in the rural communities. Perhaps they could offer micro loans, or whatever it takes there, to help spur on small business in our rural communities — because most of these businesses are small.

The issues involved in your studies are boundless, but the focus must be on this dedicated, long-term approach to Canada's rural economic and social fabric. Reality in all its forms must be a priority for Canada. The countryside was hacked from the forests and malarial swamps by our ancestors. As we rightly honour our veterans, so should we uphold the dream of the founding pioneers by rededicating our commitment to rural people.

Madame chairman, the scope of our vision today will determine the size of our wallets tomorrow.

The Chairman: Thank you for your generous description of where things are. It is real, and we are glad you came.

Senator Segal: Thank you both for making yourselves available and giving us the benefit of your advice and counsel.

One great challenge in government is, do we have programs that fund people or do we have programs that fund places. There is a long history in Canada of great battles over how we divide up our money, place by place.

In some countries, the battle has always been on public policy — who, what, when, where and why. In Canada, the debate has always been about where. Where do we build that aircraft; where do we build those ships; and where do we invest in this pipeline?

The debate raises questions about the viability of communities. We have been to small communities as a committee. We were in an Ontario community not long ago that had a population of 1,100 — Athens, a wonderful place. It is the home of Loyal Orange Lodge No. 1, I hasten to add, for historical perspective.

En conclusion, je vous parlerai des questions financières. Le Canada est le mauvais élève de la classe en ce qui concerne le capital de risque. J'ai participé aux efforts entrepris en but de créer une distillerie de vodka à Cochrane, dans le nord de l'Ontario. Celle-ci pourrait constituer le satellite d'un projet de plusieurs millions de dollars. Le projet fait du surplace parce que nous ne parvenons pas à trouver 2 ou 3 millions de dollars de capital-risque privé.

Les créiteurs sont frileux et notre banque locale finance plus volontiers un VUS de 40 000 \$ que l'inventaire d'une petite boutique de cadeaux sur la rue principale, ce qui pose problème.

Nous estimons que toute modification que le gouvernement du Canada pourrait apporter à la Loi sur les banques devrait être conditionnée au fait que ces banques — qui veulent faire concurrence à l'échelle mondiale à la Banque du Japon et à la Banque d'Amérique — consacrent une partie de leur portefeuille à des investissements dans les entrepreneurs et dans les collectivités rurales. Elles pourraient, par exemple, consentir des microcrédits ou administrer d'autres programmes destinés à aider le lancement de petites entreprises dans les collectivités rurales, puisqu'il s'agit essentiellement de petites entreprises.

Les problèmes posés dans votre analyse sont sans limite, mais l'accent doit être mis sur une approche spécifique, à long terme, de l'économie rurale et du tissu social canadiens. La ruralité, dans tous ses aspects, doit être une priorité pour le Canada. Les campagnes ont été créées à partir des forêts et des marécages par nos ancêtres. À l'heure où nous honorons comme il se doit nos anciens combattants, nous devrions également poursuivre le rêve des pionniers fondateurs en réaffirmant notre engagement envers la population rurale.

Madame la présidente, c'est notre vision d'aujourd'hui qui déterminera la taille de notre porte-monnaie demain.

La présidente : Merci pour cette généreuse description de la situation actuelle qui était bien réelle et qui nous amène à nous réjouir de votre présence.

Le sénateur Segal : Merci à tous deux d'avoir répondu à notre invitation et de nous avoir fait part de vos avis et conseils.

L'administration des programmes destinés à financer des personnes ou des emplacements est l'un des grands défis du gouvernement. Le Canada a connu bien des batailles sur la façon de répartir l'argent disponible entre différents emplacements.

Dans certains pays, la bataille a plutôt porté sur la politique publique — qui, quoi, quand, où et pourquoi. Au Canada, le débat a toujours concerné le choix des lieux : Où allons nous construire cet avion? Où allons-nous construire ce navire? Où allons-nous investir pour la construction de ce pipeline?

Ce débat soulève la question de la viabilité des collectivités. Notre comité a d'ailleurs visité de petites collectivités. Il n'y a pas si longtemps que cela, nous avons visité Athens, charmant village de 1 100 habitants. C'est là que se trouve la loge Loyal Orange numéro 1. Je fais cette précision pour placer ce lieu dans son contexte historique.

Athens survives economically in some measure because it is located between Smiths Falls, Ottawa and Brockville. There is a lot of traffic and it is a bit of a bedroom suburb. A population of 1200 would not be a sufficient base to meet its obligations for the municipal services you laid out in your presentation. Is 3,300, in your judgement, a sufficient tax base to meet the legitimate obligations you have laid out, relative to sewer and water?

If not, does that mean that the taxpayer in Toronto and Vancouver should pay more taxes so you can have a new sewer system where you have chosen to live? I am being provocative here. Might the taxpayer in Toronto or Ottawa say, we moved here to find work and maybe those people who want to live in Powassan need to make some tough economic decisions?

My bias is that we should invest in Powassan. We should find ways to put government back-office departments in Powassan with 300, 400 or 500 good jobs as part of the economic base. We should make sure the telephone companies put a broad band connection into Powassan to help with business and technology. We should do all the things that are on your list.

Having said all that, how do we move government from where we are now? Canada is the most urbanized country in the world, except for Australia. There is a reason for that. Canadians have voted with their feet about where they want to find work. How do you bridge that gap?

Bob Young, Mayor, Municipality of Powassan: I think you are asking who should pay here. I believe we all pay, whether it is through income taxes, employment taxes or whatever tax. There are a number of taxes we can deal with. As taxpayers, we all have an obligation to create the wealth within our country.

I believe all levels of government should be a partner — federally, provincially and municipally — much as we have experienced in the past through commerce, et cetera. I believe we all have an obligation as taxpayers to contribute.

Senator Segal: Mr. George made reference in his presentation to the regulatory burden. If I follow your logic, what I thought I heard you say is that whatever the rules are for a lottery in downtown Toronto, they should be less strict in Powassan. Whatever the rules are for building a bridge in downtown everywhere should be less onerous in Powassan. Is the answer because Powassan is smaller, or do people of Powassan not have the right to the same standard of safety and protection because they are in a small town? I want you to help me follow that logic through.

Athens a survécu économiquement dans une certaine mesure parce qu'elle est située au centre du triangle Smiths Falls-Ottawa-Brockville. C'est une ville passante qui fait office de ville dortoir. La population de 1 200 habitants n'est pas suffisante pour permettre à la municipalité d'assurer les services que vous avez décrits dans votre exposé. Selon vous, est-ce que 3 300 habitants constituent une assiette fiscale suffisante pour faire face aux obligations légitimes que vous avez décrites en ce qui concerne les égouts et l'adduction d'eau?

Sinon, cela reviendrait-il à dire que le contribuable torontois ou vancouverois devrait payer davantage d'impôts fonciers pour que vous puissiez bénéficier d'un nouveau système d'égout là où vous avez choisi de vivre? Je suis un peu provocant dans mes propos. Est-ce que le contribuable de Toronto ou d'Ottawa, par exemple, ne pourrait pas soutenir qu'il est allé vivre dans une ville et que ceux qui ont décidé de vivre à Powassan doivent maintenant prendre des décisions difficiles sur le plan économique?

Personnellement, je suis plutôt favorable à l'idée d'investir à Powassan. Nous devrions trouver une façon d'y installer un ministère fédéral offrant 300, 400 ou 500 bons emplois qui contribueraient à l'activité économique du village. Nous devrions nous assurer que les compagnies de téléphone installent l'Internet à haute vitesse à Powassan pour contribuer au développement commercial et technologique. Nous devrions faire tout ce que vous avez mentionné dans votre liste.

Cela dit, comment faire bouger le gouvernement par rapport à tout cela? Le Canada est le pays le plus urbanisé du monde, à l'exception de l'Australie. Il y a une raison à cela. Les Canadiens ont clairement indiqué là où ils veulent aller travailler. Dès lors, comment combler ce fossé?

Bob Young, maire, municipalité de Powassan : Dans votre question, j'ai l'impression que vous vous demandez qui devrait payer la note. Personnellement, j'estime que nous la payons tous, que ce soit par le truchement de l'impôt sur le revenu, par les taxes sur l'emploi ou d'autres taxes. Nous pouvons nous débrouiller avec un certain nombre de taxes. En qualité de contribuables nous sommes tenus de créer la richesse du Canada.

J'estime que tous les ordres de gouvernement devraient travailler en partenariat — le fédéral, le provincial et le municipal — tout comme nous l'avons fait dans le passé avec le commerce et bien d'autres activités. J'estime que tous les contribuables ont le devoir de contribuer à cet effort.

Le sénateur Segal : Dans son exposé, M. George a parlé du fardeau réglementaire. Si j'ai bien suivi ce que vous avez dit, je crois vous avoir entendu dire que les règles de la loterie, quelles qu'elles soient, devraient être moins strictes pour Powassan que pour le centre-ville de Toronto. Elles devraient être moins lourdes pour Powassan que n'importe où ailleurs dans le cas, par exemple, de la construction d'un pont au centre-ville. Faut-il raisonner ainsi parce que Powassan est une petite ville ou faut-il conclure que les résidents de Powassan ne peuvent pas prétendre à la même qualité de sécurité et de protection qu'ailleurs au Canada, justement parce qu'ils habitent une petite ville? J'aimerais que vous m'aidiez à pousser cette logique au bout.

Mr. George: Part of our argument is the additional costs, such as engineering fees and obtaining the applications, which add greatly to the cost of the bridge. We have no problem putting enough concrete and steel into our bridges. Those items are not the major cost at the moment of building a bridge. Environmental issues cost an awful lot of money. If we can find a way to bring these infrastructure costs down, that is almost as good as receiving a grant. We would like to save \$100,000 on the soft costs. That is what we look at.

We are not looking to reduce standards here.

Senator Segal: Bureaucratic costs are not easily borne by smaller communities. When the duty to provide that information is placed on a small community, it is legitimate for the province or the federal government to provide subsidies so the cost is manageable without reducing the actual standard of safety in the community.

Mr. George: True, the City of Toronto has countless engineers on staff to do their work. We hire our engineers at \$150 an hour or whatever it is.

Senator Segal: Right.

Thank you, Chair.

Senator St. Germain: Thank you gentlemen for appearing, and for an excellent presentation, sir.

Senator Segal touched on my concern, which is the bureaucratic costs that have arisen as a result of environmental issues and lawsuits that are waiting to happen. I live on a farm and city dwellers tell me I should do this and that with my land as they pollute the living daylights out of everything with about three cars each. They have blacktopped everything and they have dumped sewage into the bay and into Victoria and everything.

Yet, there seems to be an onus of responsibility, environmentally and otherwise. Years ago when I grew up in rural Manitoba, the farmers built a bridge and it worked.

I think Senator Segal asked you this question. I do not know how we go about differentiating from the rural people. As you point out, Toronto has hundreds of engineers sitting there waiting to do something. In the case of a small community, you must go out and hire somebody. I do not think you will hire them at \$150 an hour. Do you see a rural and a city standard being able to coexist?

M. George : Notre raisonnement concerne notamment les frais additionnels, comme ceux associés à la réalisation des études techniques et au traitement des demandes qui représentent une partie importante des coûts de construction d'un pont. Nous n'avons pas de problème à payer pour le béton et pour l'acier qui servent à construire un pont. Tous ces éléments ne représentent actuellement pas les coûts les plus importants de la construction d'un pont. En revanche, les coûts associés aux études environnementales et autres sont considérables. Si nous parvenions à trouver une façon de réduire cet élément du coût des infrastructures, ce serait tout aussi bon que de nous verser une subvention. Nous aimerions pouvoir économiser 100 000 \$ dans les coûts accessoires. C'est cela que nous voulons.

Nous ne cherchons pas à abaisser les normes.

Le sénateur Segal : Les petites municipalités ont de la difficulté à faire face aux coûts administratifs. Quand la collecte des renseignements incombe uniquement aux petites municipalités, il est légitime que le gouvernement provincial ou fédéral subventionne les municipalités pour qu'elles puissent faire face aux coûts de ce genre sans pour autant qu'elles réduisent les normes de sécurité.

M. George : C'est vrai, parce que la Ville de Toronto peut compter sur une armée d'ingénieurs pour faire ce travail. Nous, nous devons engager les ingénieurs à 150 \$ de l'heure ou au prix qu'ils demandent.

Sénateur Segal : C'est vrai.

Merci, madame la présidente.

Le sénateur St. Germain : Merci, messieurs, de vous être rendus à notre invitation et merci aussi pour votre excellent exposé.

Le sénateur Segal a un peu parlé de ce qui me préoccupe, c'est-à-dire des coûts administratifs liés aux questions environnementales ainsi qu'aux poursuites juridiques possibles. Je vis sur une exploitation agricole et les résidents des villes prétendent me dicter ce que je dois faire tandis qu'ils polluent allègrement notre environnement avec leurs trois voitures chacun. Ils ont tout goudronné et déversent leurs égouts dans la baie, à Victoria et ainsi de suite.

Il y a pourtant lieu d'assumer un ensemble de responsabilités, notamment sur le plan environnemental. Il y a bien des années de cela, quand j'étais petit dans une région rurale du Manitoba, les agricultures avaient construit un pont qui a résisté aux assauts du temps.

Je pense que le sénateur Segal vous a posé cette question. Je ne sais pas ce qui différencie effectivement les résidents des secteurs ruraux de ceux des secteurs urbains. Comme vous l'avez fait remarquer, la Ville de Toronto peut compter sur une armée d'ingénieurs pour réaliser des études techniques. Les petites municipalités, elles, doivent engager ces spécialistes à la demande, et je ne pense pas que vous le fassiez pour 150 \$ de l'heure. Pensez-vous qu'il serait possible de faire cohabiter la norme des régions rurales et celle des régions urbaines?

Mr. Young: I believe so. We will use Canada-Ontario Municipal Rural Infrastructure Fund as an example of a funding formula. We are not on a level playing field with Mississauga or Chatham. We are 3,200 people, but when applying for funding on a comparable scale, we are under the same rules as they are. We certainly can coexist, but there have to be different funding formulas for smaller and larger municipalities. I hope that answers your question.

Senator St. Germain: Where should that money come from, gentlemen?

Mr. Young: It should come from all levels of government. We all must be partners in everything we do when it comes to funding infrastructure projects of any sort. I have no problem paying our fair share. I believe the one-third formula that has been used in the past is fair.

Senator St. Germain: What did you find in Europe? They receive larger subsidies, if I am correct. You tell me, Mr. George, exactly what you found there. How do they maintain their rural lifestyle?

Mr. George: The current agriculture policy is somewhere in the region of 45 billion euros a year. I stand to be corrected on that number. The subsidies are big dollars. They are switching away gradually from direct agriculture subsidies. We all remember the mountains of surpluses created, and the terrible distortions worldwide that they caused over the last 20 or 30 years.

The European community has finally come to its senses and is shifting its commitment from agriculture into rurality. They are engaging farmers and all rural businesses to protect the countryside and develop the rural economy. They have not cut back. They have fully increased their gross commitment, which used to be a direct agriculture subsidy. That commitment is now to rural Europe.

That is a fantastic thing. That is what we have to do. I believe that. Just as we need to make huge commitments to the environment and climate change or whatever, let us involve the landowners in that. Let us involve the rural business owners. That involvement will be part of a growth centre, the new economy that will use these dollars that the public will invest. This investment will keep our rural communities strong.

I can give countless examples in Europe of the shifts such as planting trees. They ripped up all the hedges, and goodness knows what, and wondered where all the birds went. The birds are coming back. There are 5 million birdwatchers in Europe alone. It is a huge business. Farmers can make money by renting out part of their operation. In Denmark, a fellow spent \$30,000 to build an observation tower. It was the best investment he ever made.

M. Young : Prenons comme exemple de formule de financement le Fonds sur l'infrastructure municipale rurale Canada-Ontario. Nous ne sommes pas à égalité avec Mississauga ou avec Chatham. Nous avons 3 200 habitants, mais quand nous faisons une demande de financement à une échelle comparable à celle de ces deux villes, nous sommes soumis aux mêmes règles qu'elles. Nous pourrions effectivement coexister, mais il faudrait appliquer des formules de financement différentes pour les petites villes et pour les grandes. J'espère que cela répond à votre question.

Le sénateur St. Germain : D'où cet argent devrait-il venir, messieurs?

M. Young : De tous les ordres de gouvernement. Nous devons tous contribuer au financement des projets d'infrastructures, quels qu'ils soient. Je n'ai rien contre le fait que nous payions notre juste part. J'estime que la formule de financement d'un tiers chacun, qui était en vigueur dans le passé, était équitable.

Le sénateur St. Germain : Qu'avez-vous constaté en Europe? Les agriculteurs européens bénéficient de subventions plus importantes que les nôtres, n'est-ce pas? Dites-moi exactement, monsieur George, ce que vous avez vu là bas. Comment ces gens sont-ils arrivés à maintenir le mode de vie des campagnes?

M. George : La PAC actuelle représente environ 45 milliards d'euros par an. Il est possible que je me trompe. De toute façon, les subventions en Europe sont énormes. Or, les Européens sont en train de délaisser graduellement les subventions directes consenties au secteur agricole. On se rappellera les montagnes d'excédents de production qui avait été créées et les terribles distorsions que ce système a engendrées à l'échelle internationale au cours des 20 ou 30 dernières années.

La Communauté européenne a finalement retrouvé la raison et, plutôt que d'insister sur l'agriculture, elle met à présent l'accent sur la ruralité. L'UE mobilise les agriculteurs et toutes les entreprises rurales autour du thème de la protection des campagnes et du développement d'une économie rurale. Le financement n'a pas été réduit. En fait, l'UE a même augmenté son niveau global de financement qui, jusque-là, se présentait sous la forme de subventions directes consenties à l'agriculture. Désormais, l'engagement concerne l'Europe rurale.

C'est fantastique! C'est cela que nous devons faire. J'en suis persuadé. Au même titre que nous devons faire quelque chose de très sérieux pour l'environnement et pour lutter contre le changement climatique, nous devons mobiliser les propriétaires fonciers. Faisons donc participer les chefs d'entreprises rurales. Ce genre de mobilisation nous permettra de créer un centre de croissance, de bâtir une nouvelle économie qui bénéficiera de l'investissement de fonds publics. Ce genre d'investissement nous permettra de garder des collectivités rurales en santé.

Je pourrais vous donner de multiples exemples de ce genre de changements en Europe, comme le programme de plantation d'arbres. Les Européens avaient arraché toutes leurs haies et bien d'autres types de végétaux. Ils s'étaient ensuite demandés où les oiseaux étaient passés. Et bien, les oiseaux sont revenus et, en Europe seulement, on dénombre cinq millions d'ornithologues amateurs. C'est une activité énorme. Un agriculteur peut

Senator St. Germain: I have a short supplementary question and you can come and watch birds at my place. Geographically the expanse of this country is huge when compared to Europe. Do you think that expanse minimizes the ability to enact what the Europeans have?

Mr. George: No, I do not. Nothing could be more complicated than a European community with 20-odd nations. As complicated as our governance system becomes from time to time, it cannot possibly be any worse than trying to make the European Union work. I do not say they have it right, but I think they are ahead of us with long-term strategic thinking. One thing that impressed me in Denmark is where the Deputy Minister of Agriculture told us they have 30- to 40-year-old policies that transcend any government change. Those policies deal with environmental things. Look at Denmark today. It is an amazing place from an environmental and agricultural point of view.

Senator Callbeck: Thank you for coming this evening and for your presentation. I am from Prince Edward Island. When I listen to you describe what has happened to your area in the last 30 or 40 years, it sounds familiar to me. That is exactly what has taken place in many parts of my province.

I wanted to ask you about amalgamation. Witnesses have talked about smaller areas coming together, pooling their resources and providing more benefits. You have gone through amalgamation. I would like to hear your comments. Has it benefited your entire area?

Mr. Young: From our perspective, yes, it has benefitted our region. We had three separate municipalities within one boundary — the Township of Himsworth South. Within that township, we had two urban municipalities. We went from three governments to one, streamlined the process and realized a definite cost savings when we pooled our equipment resources in public works and amalgamated our government offices. We have a much better government than we had seven years ago.

Senator Callbeck: Would you agree with the witnesses who came before you and said the same thing — amalgamation brought benefits to smaller areas?

Mr. Young: In some areas, yes, it would provide benefits but I will not suggest that it works in all cases. It depends on the locality of the communities and what they have in common. We need to consider many factors. We had shared services previous to amalgamation so it has worked nicely for us, although some might not agree.

désormais faire de l'argent en louant une partie de son domaine. Au Danemark, un exploitant agricole a dépensé 30 000 \$ pour construire une tour d'observation. C'est le meilleur investissement qu'il ait jamais fait.

Le sénateur St. Germain : J'ai une petite question supplémentaire à vous poser. Soit dit en passant, vous pouvez venir observer les oiseaux chez moi. Le Canada couvre un immense territoire par rapport à l'Europe. Croyez-vous que cette immensité soit un facteur susceptible de nous empêcher d'imiter les Européens?

M. George : Non, pas du tout. Rien n'est plus compliqué que d'administrer un système comme celui de la Communauté européenne qui regroupe une vingtaine de pays. Même si notre système de gouvernement est parfois compliqué, il ne sera jamais pire que celui de l'Union européenne. Je ne dirai pas que les Européens ont tout juste, mais je pense qu'ils sont en avance par rapport à nous dans leur planification stratégique. Le Danemark m'a impressionné quand le sous-ministre de l'Agriculture nous a déclaré que les politiques de ce pays, qui sont vieilles de 30 ou 40 ans transcendent tous les changements de gouvernement. Elles portent sur l'environnement et sur bien d'autres aspects. Regardez où en est le Danemark de nos jours, c'est un pays fantastique des points de vue de l'environnement et de l'agriculture.

Le sénateur Callbeck : Merci de vous être déplacé et merci pour votre exposé. Je viens de l'Île-du-Prince-Édouard. Quand je vous ai entendu décrire ce qui s'est passé dans votre région au cours des 30 ou 40 années, j'ai eu l'impression de reconnaître mon coin de pays. C'est précisément ce qui est arrivé dans bien des régions de ma province.

Je vais vous parler de fusion municipale. Des témoins nous ont parlé de petites régions qui ont fusionné, qui ont mis leurs ressources en commun et qui en ont tiré d'intéressants avantages. Vous avez vécu un tel regroupement et j'aimerais que vous nous disiez ce que vous en pensez. Est-ce que toute la région en a profité?

M. Young : De notre point de vue, je dirais que oui, que notre région en a profité. Avant, nous avions trois municipalités qui appartenaient à un seul et même canton, celui de Himsworth South. Il y avait deux municipalités urbaines dans ce seul canton. Nous sommes donc passés de trois administrations municipales à une seule, nous avons rationalisé nos administrations et avons ainsi réalisé d'importantes économies par la mise en commun du matériel d'entretien des ponts et chaussées et par la fusion de nos services administratifs. Aujourd'hui, notre administration locale est bien meilleure que ce qu'elle était il y a sept ans.

Le sénateur Callbeck : Direz-vous la même chose que des témoins qui vous ont précédé, c'est-à-dire que la fusion a été bénéfique pour les petites municipalités?

M. Young : Pour certaines régions sans doute, mais je n'irais pas jusqu'à dire que cela fonctionne dans tous les cas. Tout dépend de l'emplacement des collectivités et de ce qu'elles ont en commun. De nombreux facteurs entrent en ligne de compte. Comme nous partageons déjà des services avant la fusion, cette formule a bien fonctionné pour nous, mais tout le monde ne sera pas forcément d'accord.

Senator Callbeck: Do you have an economic development officer? Was that position created with the amalgamation?

Mr. George: Mr. Andrew Busch, who is in the public gallery here, has been the economic development officer for less than two years, having begun with an internship of one year. I give a lot of credit to our municipality because with such an intern in place, we were able to see the benefits of having a professional on staff. Such positions do not come about easily and quickly. Only recently, council made this position full-time, which was a brave move, given the council's tight budget.

We are looking at Mr. Busch in that position as a long-term investment because we know that having a professional person on staff takes a great deal of pressure off the volunteers and the part-time council members. He is able to meet with other economic development officers and look after business applications. As the mayor will tell the committee, some major investments have happened during the last two years in our municipality. Perhaps Mayor Young would talk about the horse issue.

Mr. Young: Yes: A couple from North Bay came to our municipality to buy a 100-acre property that was a former horse-housing facility. Since they purchased it, they have expanded the facility to the tune of well over \$1 million in buildings, horse rings and so on. They held a Trillium show this past summer, which was the first in North Ontario. Their work has opened the eyes of not only our residents but those of the entire area to the potential for equestrian economic development. That was unheard of in Northern Ontario before. It is been a great boon to our municipality.

Senator Callbeck: What other projects is the economic development officer working on?

Mr. George: We are working hard to bring small business to the area. The committee that I chair was advised not long ago that we should bring in businesses one at a time, which means two jobs here or three jobs there. We have a few commercial facilities where three or four businesses have started up over the last 12 months. That development is huge by our standards. Ten jobs in Powassan likely equate to 500 or 1,000 jobs in Toronto so the economic development is significant.

Much of this growth has happened because we have an economic development officer and we are developing the culture within municipal leadership to think long-term. Recently, we prepared a strategic plan, which is the first one that our municipality has ever done. Already it is providing guidance for our planning for the future and, provided we can see our way to fund the activities, eventually it will pay dividends.

Le sénateur Callbeck : Avez-vous un agent de développement économique? Ce poste a-t-il été créé à la faveur de la fusion?

M. George : M. Andrew Busch, qui se trouve dans l'auditoire, est agent de développement économique depuis moins de deux ans chez nous, après avoir été en stage pendant un an. Je tire mon chapeau à notre municipalité d'avoir engagé un stagiaire parce que cela nous a permis de constater le genre d'avantages que pouvait nous procurer l'engagement à temps plein d'un professionnel comme lui. Il n'est ni facile, ni aisé de créer un tel poste. Ce n'est que récemment que le conseil a décidé de le transformer en poste à temps plein, ce qui a été très courageux étant donné le budget très serré qu'il se doit de respecter.

Nous considérons que le poste de M. Busch est un investissement à long terme, parce que nous savons que le fait de pouvoir compter sur un professionnel à temps plein permet d'alléger considérablement la tâche des bénévoles et des membres du conseil à temps partiel. M. Busch peut rencontrer les autres agents de développement économique et s'occuper des demandes des entreprises. Comme le maire vous le dira, d'importants investissements ont été réalisés dans notre municipalité au cours des deux dernières années. D'ailleurs, il pourrait peut-être vous en parler lui-même.

M. Young : C'est vrai. Un couple de North Bay est venu nous voir pour acheter une propriété de 100 acres sur laquelle se trouvait une ancienne écurie. Depuis cet achat, il a agrandi l'installation en y investissant plus de 1 million de dollars pour construire des annexes, des manèges et ainsi de suite. L'été dernier, il a organisé sur place un événement hippique du circuit Trillium, qui était une première pour le nord de l'Ontario. Le travail de ce couple a amené les résidents de la municipalité et tous les gens de la région à prendre conscience du potentiel que représentent les activités équestres dans le développement économique. On n'en avait jamais entendu parler dans le nord de l'Ontario jusque-là. Pour notre municipalité, c'est un bienfait inappréciable.

Le sénateur Callbeck : À quels autres projets l'agent de développement économique travaille-t-il?

M. George : Nous travaillons d'arrache-pied pour essayer d'attirer de petites entreprises. Il n'y a pas très longtemps, le comité que je préside a été invité à attirer des entreprises une à la fois pour créer deux emplois ici, trois emplois là. Au cours des 12 derniers mois, trois ou quatre nouvelles entreprises se sont installées dans des espaces commerciaux de la région. À notre échelle, cela représente une expansion fantastique. Dix emplois à Powassan équivalent en effet à quelque 500 ou 1 000 emplois à Toronto. On peut donc parler de très forte croissance économique.

C'est précisément grâce à notre agent de développement économique que nous avons atteint ce niveau de croissance et que nous sommes en train d'instiller aux dirigeants municipaux la culture du raisonnement à long terme. Récemment, nous avons préparé notre tout premier plan stratégique. Celui-ci nous permet déjà d'orienter notre planification et, si nous parvenons à financer les activités envisagées, nous en tirerons des dividendes.

Frankly, we are pitching to healthy seniors because we know our demographics and that we are only three hours north of Toronto. Soon, we will have a four-lane highway right to Toronto. We have heard about people considering selling their \$600,000 houses in Toronto so they can buy a heck of a place on 10 acres of land with all the toys they need in Powassan. We could become the next Muskoka Lakes region in the next 20 years, if we can build the right base now.

Senator Callbeck: I would like to ask about immigrants to the area in consideration of your comment about planning for the long term. Are you thinking of attracting immigrants? In my province of Prince Edward Island, there is a population problem so we are trying various ways to encourage people to settle and stay.

Mr. Young: We are fortunate that a number of Amish have moved to a neighbouring municipality on our boundary. I do not know how many families there are but there must be at least 10 or 12, and we understand that more are coming. Obviously, they have been a wonderful asset to our community because they are builders and farmers.

Senator Zimmer: Relating to Senator Callbeck's question about the businesses in your area, I understand from the information on your website that you have a strong recreational capacity whereby you offer skiing and interpretive trails. Have you marketed that asset to encourage the development of the tourist industry? Have you been able to capitalize on that market?

Mr. George: We have not been able to do the kind of marketing that we need to do. To market any area, certainly outside our immediate boundaries, is extremely expensive. However, in combination with about 15 municipalities to the south and north of us, we are attempting to create a "Market Almaguin," whereby we could increase the financial resources from Powassan's \$10,000 to a multi-municipality fund of \$150,000 for such programs. Those efforts are underway but they are in the early stages. It is difficult to reach consensus on such a mindset.

We need to have something solid to market so we are developing a plan. One idea is to build a public observatory for astronomical viewing in the southern part of our municipality. If we can pull it off, it could become a destination attraction. Our original dream is to build something that will complement Science North in Sudbury and the polar bears in Cochrane. If we can do it that way and have a steady block of tourist attractions every 50 kilometres up Highway 11, you can be sure that those people, after they have been to our public observatory, will be inclined to move up the road. They will shop in North Bay and travel to Timmins to see Shania Twain Place and end up in

Je dois vous avouer que nous essayons de séduire les personnes âgées parce que nous sommes conscients du profil démographique de la région qui est en outre située à trois heures au nord de Toronto. Nous serons bientôt reliés à la métropole par une autoroute à quatre voies. Nous avons appris que des résidents de Toronto envisagent de vendre leurs maisons de 600 000 \$ pour s'acheter à Powassan un petit paradis de 10 acres avec tous les gadgets nécessaires. Dans les 20 prochaines années, si nous parvenons à élaborer un bon argumentaire, nous pourrions devenir la prochaine région de Muskoka.

Le sénateur Callbeck : Pour en revenir à ce que vous avez dit au sujet de la planification à long terme, je vais vous poser une question au sujet de l'immigration. Envisagez-vous d'attirer des immigrants chez vous? Là d'où je viens, dans la province de l'Île-du-Prince-Édouard, nous avons un problème de population que nous essayons de régler de différentes façons, notamment en incitant des gens à venir s'installer et à rester chez nous.

M. Young : Nous nous estimons chanceux que des Amish aient décidé de venir s'installer en périphérie d'une municipalité voisine. Nous ne savons pas combien de familles forment cette communauté, mais il doit y en avoir au moins 10 ou 12 et nous avons cru comprendre que plus encore devraient suivre. Ces gens-là sont des atouts fantastiques pour la collectivité, parce que ce sont des bâtisseurs et des agriculteurs.

Le sénateur Zimmer : Pour en venir à la question qu'a posée la sénatrice Callbeck au sujet des entreprises de votre région, j'ai constaté d'après les informations affichées sur votre site Internet que vous présentez un bon potentiel touristique, puisque vous avez des sentiers de ski et d'interprétation. Avez-vous fait la promotion de ce volet pour favoriser le développement de l'industrie touristique? Avez-vous pu capitaliser sur ce genre d'activité?

M. George : Nous n'avons pas été en mesure de faire le genre de promotion que nous aurions dû, parce qu'il est très coûteux de faire du marketing à l'extérieur des limites immédiates de nos municipalités. Cependant, avec 15 autres municipalités environ, situées au sud et au nord par rapport à nous, nous essayons de créer le « marché d'Almaguin » qui devrait nous permettre d'imprimer un effet de levier aux 10 000 \$ de Powassan et de passer, grâce à un fonds auquel contribueront plusieurs municipalités, à environ 150 000 \$ pour ce genre de programme de promotion. Nous avons commencé à travailler dans ce sens, mais nous n'en sommes qu'aux premières étapes. Il est toujours difficile de dégager un consensus dans ce genre d'opération.

Nous devons d'abord nous appuyer sur quelque chose de solide et c'est pour cela que nous travaillons à la formulation d'un plan. Nous envisageons de construire un observatoire public dans le sud de la municipalité qui pourrait servir d'attraction touristique. Au début, nous voulions nous doter d'une attraction qui s'inscrirait en complément de Science Nord, à Sudbury, et de l'observation des ours polaires à Cochrane. Si nous faisons quelque chose dans ce sens, nous offrirons toute une enfilade d'attractions touristiques espacées de 50 kilomètres le long de la route 11, de sorte qu'après être passé par notre observatoire public les touristes seront tentés de poursuivre la route pour

Cochrane to look at the polar bears. The tourist route becomes an entire corridor of attractions. However, it takes a great deal of planning, and such attractions are expensive to develop. Certainly, FEDNOR, a federal regional development organization in Ontario under Industry Canada, is helpful in advising us on those matters.

Senator Zimmer: I wish you the very best.

Senator Mahovlich: Thank you, gentlemen, for appearing before the committee today. I have been to Europe many times, and travelled through France, where their farms are beautiful and their rural areas are more populated. Lyons, France, has a population of 500,000 and is surrounded by farms that are old. Do you think we are too hard on ourselves or too critical of ourselves? I agree that we need to plan but we are on the right track.

Mr. George: Are you talking about being on the right track with agriculture or with rural policy?

Senator Mahovlich: This country is still developing its agriculture and rural policy. Many towns we visited had populations of only 1,000 to 2,000. They are working hard and have set up a community centre and a girls' hockey school in a small western town of maybe 2,000 people. Everyone is excited about it. Canada is doing well for its size and its young age.

Nîmes, France, just below Lyons, is a Roman town. We are talking 2,000 years of history. In 2,000 years, we will have a lot of problems solved.

Mr. George: I cannot wait 2,000 years, senator.

Senator Mahovlich: I am saying that we are very critical of ourselves, yet we are such a young country. It takes time to develop this.

Mr. George: The grammar school I went to in England dates back to 1291. It got its royal charter from Queen Elizabeth I in 1560, so there is a lot of history there. Canada, however, is in a world market. Evolution was fine for the last 100 years, but the world has changed and these very people that you cite are intense global competitors.

We are going to get killed out there on this rural market. If we had the old traditional markets, where we thought we were the bread basket of the world, that is one thing, but it is a whole new world and has been for the last 30 years or more. I think the difficulty we face is that we are not moving fast enough to adapt to that new world. I am suggesting that we put in place fairly quickly some long-term rural policies that will put us on that same

s'arrêter à North Bay, avant de se rendre à Timmins afin de visiter la Shania Twain Place et de pousser jusqu'à Cochrane pour observer les ours polaires. Ainsi, cette route touristique deviendra un véritable corridor d'attractions touristiques. Toutefois, cela exige beaucoup de planification outre que la construction de ce genre d'attractions est une opération coûteuse. Certes, nous pouvons utilement nous faire conseiller dans ce genre de dossier par FedNor, qui est un organisme de développement régional en Ontario relevant d'Industrie Canada.

Le sénateur Zimmer : Je vous souhaite bonne chance.

Le sénateur Mahovlich : Merci, messieurs, de votre comparution devant le comité. J'ai été plusieurs fois en Europe et j'ai sillonné la France où j'ai pu admirer les exploitations agricoles ainsi que les régions rurales qui sont davantage peuplées que les nôtres. Lyon, en France, qui a une population de 500 000 habitants, est entourée de vieilles exploitations agricoles. Ne pensez-vous pas que nous sommes trop durs ou trop critiques envers nous? Je suis d'accord que nous devons planifier, mais nous sommes sur la bonne voie.

M. George : Vous dites que nous sommes sur la bonne voie en ce qui concerne l'agriculture ou en ce qui concerne la politique rurale?

Le sénateur Mahovlich : Notre pays est encore en train d'élaborer sa politique agricole et sa politique rurale. De nombreuses petites localités que nous avons visitées n'avaient que 1 000 ou 2 000 habitants. Ces gens-là ont travaillé très fort pour bâtir un centre communautaire ou lancer une école de hockey pour filles dans des petites localités de l'Ouest qui comptent peut-être 2 000 habitants. Tout le monde est emballé. Le Canada s'en sort très bien compte tenu de sa taille et de son jeune âge.

Nîmes, en France, se trouve juste au sud de Lyon. C'est une ville romaine. Elle a 2 000 ans d'histoire. Dans 2 000 ans d'ici, nombre de nos problèmes seront réglés.

M. George : Je ne peux pas attendre 2 000 ans, sénateur.

Le sénateur Mahovlich : Je dis que nous sommes très critiques envers nous parce que nous sommes un jeune pays. Il faut du temps pour en arriver à ce genre de développement.

M. George : L'école secondaire dans laquelle j'ai étudié en Angleterre date de 1291. Elle a obtenu sa charte royale de la Reine Elizabeth I, en 1560, et elle est donc chargée d'histoire. Le Canada évolue dans un marché mondial. Le genre d'évolution dont vous parlez pouvait très bien convenir il y a cent ans, mais le monde a changé et ces peuples que vous venez de citer sont de farouches concurrents du Canada sur la scène internationale.

Ils ne feront qu'une bouchée de nous sur le marché rural. Si les anciens marchés traditionnels existaient encore, ceux de l'époque où nous pensions être le grenier du monde, il n'y aurait pas de problème, mais le monde a bien changé depuis 30 ans si ce n'est plus. La difficulté à laquelle nous sommes confrontés, quant à moi, c'est que nous n'évoluons pas assez rapidement pour nous adapter à ce nouvel univers. Je recommande que nous mettions en

playing field. It is not necessarily giving billion-dollar bailouts to agriculture all the time.

Senator Gustafson and I have been down this road a couple of times. I am not sure we are necessarily serving the country well by not rethinking some of our agricultural policies.

Senator Mahovlich: When I was travelling through Portugal last year, I was amazed at the bridges that have been built. They attract a lot of tourists. Driving around Portugal is very easy. They have Golden Gate-type bridges across some of their rivers. They are very beautiful. How did Portugal afford to build those bridges?

Mr. George: I do not see any tourists coming to see our \$400,000 bridge in Trout Creek.

Mr. Young: \$4 million.

Senator Mahovlich: There is a pretty good highway up there. Mr. Harris built that four-lane highway all the way up to North Bay.

Mr. George: He did not finish it, though.

Mr. Young: They probably did not have to deal with Oceans and Fisheries the way we have to deal with them when we cross streams in this country.

Mr. George: We have been admiring the wonderful buildings here on Parliament Hill. Can you imagine building Parliament Hill today?

You ask how these things get done. Of course, these things get done. We would not be building cathedrals in England today, either. Those things got done in a different era. We are now in an era where we have to address these rural issues totally differently. We can no longer say that we will leave the peasants and stone masons to build these wonderful bridges.

If you want to give farmers the mandate to stop growing corn and to build bridges, I am sure they will do it, and they will do it for a lot less than the engineers are charging us. We are in a different era now. We need totally different types of policies.

Senator Mahovlich: More committees.

Mr. George: Committees? This is a great committee, but I would not say all committees are great.

Senator Gustafson: I will use an old line that I have used many times: We are in a different political situation — and I am not talking about Liberal or Conservative — that is, the politics of what is happening, of centralizing everything in urban centres. This is a growing phenomenon.

Yet, coming out of rural Canada, we have fisheries and forestry — which is bigger than grain; it is a big industry. There is agriculture, grain, oil and gas. Incidentally, I was reading in the

place, et assez rapidement, des politiques rurales à long terme qui nous permettent de nous retrouver à niveau avec les autres. Il n'est pas nécessaire de verser systématiquement des prêts d'urgence de plusieurs milliards de dollars à l'agriculture.

Le sénateur Gustafson et moi-même avons réfléchi à cette question à quelques reprises. Je ne crois pas que nous rendons un grand service à ce pays en ne revoyant pas nos politiques agricoles.

Le sénateur Mahovlich : J'ai été étonné de voir les ponts que les Portugais ont construit lorsque j'ai visité leur pays l'année dernière; ils attirent beaucoup de touristes. Il est très facile de sillonner ce pays. Certaines de leurs rivières sont enjambées par des ponts qui ressemblent au Golden Gate. Ils sont magnifiques. Comment se fait-il que le Portugal ait pu s'offrir de tels ponts?

M. George : Je n'ai pas aperçu de touristes en train d'admirer notre pont de 400 000 \$ dollars à Trout Creek.

M. Young : De 4 millions de dollars.

Le sénateur Mahovlich : C'est une très belle autoroute à quatre voies que vous avez là-bas, celle qui a été construite par M. Harris et qui va jusqu'à North Bay.

M. George : Cependant, elle n'est pas terminée.

M. Young : La province n'a sans doute pas eu affaire avec Pêches et Océans comme c'est notre cas chaque fois que nous voulons franchir un cours d'eau.

M. George : On admire les magnifiques édifices du Parlement aujourd'hui, imaginez-vous ce qu'il faudrait pour construire la même chose de nos jours?

Vous vous demandiez comment tout cela s'est fait. C'est vrai qu'elles ont été construites à un moment donné. D'un autre côté, nous ne construirions certainement pas des cathédrales en Angleterre de nos jours. Tout cela nous vient d'une époque différente. Nous sommes dans une ère où les questions rurales doivent être abordées de façon tout à fait différente. Il n'est plus question de permettre aux paysans et aux maçons de construire ces ponts merveilleux.

Évidemment, si vous voulez donner aux agriculteurs le mandat de cultiver du maïs pour construire des ponts, je ne doute pas qu'ils le feront et pour beaucoup moins cher que ce que nous coûtent les ingénieurs pour leurs études techniques. Nous sommes dans une ère différente et nous avons besoin de politiques entièrement différentes.

Le sénateur Mahovlich : De plus de comités.

M. George : Des comités? Votre comité est fantastique, mais je ne dirais pas la même chose de tous les autres.

Le sénateur Gustafson : Je vais répéter ce que j'ai souvent dit : la réalité politique actuelle est différente — je ne parle pas ici d'un fait que le gouvernement est conservateur plutôt que libéral — parce que tout est centralisé au niveau des centres urbains. C'est un phénomène qui prend de l'ampleur.

Pourtant, dans le Canada rural, il y a les pêches et la forêt qui représentent beaucoup plus que les céréales, parce que ce sont de grosses industries. Il y a l'agriculture, les céréales, le pétrole et le

paper today that the Enbridge pipeline, which flows 400,000 barrels per day, sprung a leak out in our country today. Potash, mining, uranium, diamond mines, the environment, livestock all come out of rural Canada.

Under our political system and the centralization that is there, not enough is going back to the rural areas. We need to find a different formula to deal with the situation.

Farms are getting bigger and will continue to grow unless we find an answer to these problems.

Mr. George: You are absolutely right, senator. Just as we have had paradigm shifts in rural communities, we need some paradigm shifts in politics, too. This global warming business might be the answer if we do it right. We have a real problem. We have a huge paradigm shift in the weather and in environmental thinking.

Politically, we need to build on those opportunities. It looks to be a bad news story on the outside and it could be a real problem, but we could actually capitalize on it, certainly in rural areas. We have that land mass that is going to provide the clean water and filter and protect all the water sources. We also have those raw materials and resources, the trees, the grains. We could produce biofuels. We could be using our manure for biogas. There are all sorts of things we can be doing if we make that commitment, but it cannot just be a three- or four-year deal. It has to be a long-term deal. I am waiting for this committee and for some government to come along and cast in stone, just like we cast in stone our military, our health, our education, that rural Canada is a fundamental part of this country.

Senator Gustafson: This committee has suggested, over the last couple of years, a Canadian farm bill that projects maybe 10 to 15 years into the future so that we have some idea of where we are going as opposed to the ad hoc programs that try to save us for another day.

Mr. George: I could not agree more.

Senator Mercer: I was interested in your comment about your economic development officer; he was an intern sponsored by FEDNOR, if I heard you correctly.

Let us talk about FEDNOR. The current government is not a huge supporter of regional economic development agencies such as FEDNOR, ACOA or Western Diversification. In your estimation, as an administrator and politician from Northern Ontario, is FEDNOR doing good work? Obviously, there are criticisms that you will have, but I want to talk about this in general terms.

gaz. Soit dit en passant, en lisant le journal aujourd'hui, j'ai appris que l'oléoduc d'Enbridge, qui transporte 400 000 barils par jour, a été fermé à cause d'une fuite qui a pollué notre campagne. La potasse, différents minerais, l'uranium, les diamants, l'environnement, l'élevage, et cetera, tout vient du Canada rural.

Or, nous ne donnons pas suffisamment aux régions rurales à cause de notre système politique et de la forte centralisation en vigueur de nos jours. Il nous faut trouver une formule différente pour faire face à ce genre de situation.

Les exploitations agricoles ne cessent de prendre de l'expansion et elles continueront de grandir à moins que nous trouvions une réponse à tous ces problèmes.

M. George : Vous avez tout à fait raison, sénateur. Il nous faut changer de paradigme politique tout comme nous avons changé dans les collectivités rurales. La lutte contre le réchauffement planétaire pourrait être la réponse à tout cela, à condition que nous nous y prenions de la bonne façon. Nous sommes face à un véritable problème. Le changement de paradigme est énorme dans la façon d'appréhender la météorologie et l'environnement.

La politique doit miser sur ces occasions. A priori, les choses ne semblent pas réjouissantes, mais nous pourrions capitaliser sur ce dossier, surtout dans les régions rurales. Nous sommes en présence de vastes étendues de terres qui permettent de filtrer l'eau et de produire des sources d'eau potable. Il y a également toutes les matières brutes et toutes les ressources que l'on connaît, comme les arbres et les céréales à partir desquels nous pourrions produire des biocarburants, et nous pourrions utiliser notre fumier pour faire du biogaz. Il y a toutes sortes de choses que nous pourrions faire si nous prenions cet engagement envers l'environnement, mais nous ne pourrions pas y parvenir à coups d'ententes portant sur trois ou quatre ans seulement. Il faut conclure des accords à long terme. J'attends donc que votre comité et un gouvernement décide de pérenniser les budgets consacrés au Canada rural, comme cela a été fait pour notre armée, notre santé ou notre éducation, le Canada rural qui est un élément essentiel de notre pays.

Le sénateur Gustafson : Ces deux ou trois dernières années, notre comité a recommandé d'adopter un projet de loi agricole qui permettrait de protéger l'avenir des secteurs ruraux à terme de 10 ou 15 ans, afin que nous ayons une idée de ce qui nous attend, plutôt que de recourir à des programmes spéciaux à courte vue.

M. George : Je suis tout à fait d'accord avec vous.

Le sénateur Mercer : J'ai été intéressé d'entendre ce que vous avez dit au sujet de votre agent de développement économique qui, si j'ai bien compris, était un stagiaire dont le salaire a été financé par FedNor.

Parlons donc un peu de FedNor. Le gouvernement actuel n'est pas fanatique des organismes de développement économique régionaux, comme FedNor, l'APECA ou Diversification de l'Ouest. En votre qualité d'administrateur et de politicien du nord de l'Ontario, estimez-vous que FedNor fait du bon travail? Vous aurez certainement des critiques à formuler à son endroit, mais je veux que nous parlions de façon générale.

Mr. Young: From our perspective in Powassan, we do not have a criticism of FEDNOR. They have been a great partner for us, not only for the internship for the economic development officer, but also for strategic planning and other projects. They have always been there and been very supportive of anything that we have asked for. FEDNOR has been very, very good for us.

Senator Mercer: Excellent.

The current government has put in place a program for child care where they pay \$100 per month per child in a certain qualifying range. Has that program worked in your area? Has it helped to create any more child care spaces?

Mr. Young: From my knowledge of child care spaces, they are to capacity now; I do not think the program has created more spaces. What we have is there, and they are to capacity.

Senator Mercer: Municipal politicians experience frustration in applying for programs; every year they have to reapply, revise everything they do, and every year they have to hire, say, another engineering firm to rework the same documents that were presented the year before. Has there been any improvement in Ontario on this over the past number of years?

Ontario is probably a good petri dish to look at this from a political point of view. Over the past 15 years, we have had Liberal governments, Conservative governments, New Democrat governments, and now we are back to another Liberal government. Has there been any improvement? I am trying to depoliticize it to see if any of us know what we are doing.

Mr. Young: I can comment on the latest COMRIF round. Obviously, as Mr. George touched on earlier, the fund is nothing more than an expensive lottery. The process was far too complicated; the application form was too complicated. You had to buy the lottery ticket — incur the expense of an engineer or a consultant to do the application — when, in a lot of cases, there was very little hope of getting the funding.

Over the last few months, there was the provincial government Rural Infrastructure Investment Initiative, which was a very simple process. Funding up to 100 per cent of a project was available, as long as it was engineer-ready. That is the type of funding we would like to see — simple and easily accessible — where you do not need an engineer or a consultant to fill in the application.

The process should be nothing different than a mortgage application. If an individual has his or her share of the down payment for a mortgage, usually the person can get the mortgage. It should be no different with federal and provincial funding. If

M. Young : Powassan n'a rien à reprocher à FedNor qui a été un fantastique partenaire pour nous, non seulement pour le stage de l'agent de développement économique, mais aussi pour la préparation de nos plans stratégiques et pour d'autres projets. FedNor a toujours été là pour nous et nous a appuyés chaque fois que nous en avons fait la demande. FedNor a toujours été très, très bien pour nous.

Le sénateur Mercer : Excellent.

L'actuel gouvernement a mis en œuvre un programme de garde d'enfants qui consiste à verser 100 \$ par mois et par enfant dans certaines conditions. Ce programme a-t-il donné des résultats dans votre région? A-t-il aidé à créer davantage de places de garderies?

M. Young : D'après ce que je connais de ce dossier, les garderies sont actuellement pleines; je ne pense pas que ce programme ait permis de créer plus de places. Il y en a qui existent et elles sont remplies à capacité.

Le sénateur Mercer : Les politiciens municipaux sont frustrés chaque fois qu'ils doivent demander à bénéficier de programmes; tous les ans, il leur faut renouveler leur demande, réviser tout ce qu'ils ont fait, et tous les ans ils doivent, par exemple, retenir les services d'un bureau d'études techniques pour revoir les mêmes documents qui avaient été soumis l'année précédente. Avez-vous constaté des améliorations sur ce chapitre en Ontario ces dernières années?

L'Ontario est sans doute un bon laboratoire du point de vue politique. Au cours des 15 dernières années, nous avons eu des gouvernements libéraux, des gouvernements conservateurs, des gouvernements néo-démocrates et nous voilà de nouveau avec un gouvernement libéral. La situation s'est-elle améliorée? J'essaie de dépolitiser le débat pour voir si l'un de nous sait ce qu'il fait.

M. Young : Je peux vous parler de la dernière série de négociations concernant le FIRMCO. Comme M. George vous l'a dit tout à l'heure, l'accès à ce fonds n'est rien d'autre qu'une vaste loterie. La procédure est beaucoup trop complexe et les formulaires de demande sont trop compliqués. Cela revient donc à acheter un billet de loterie — correspondant au coût de l'engagement d'un ingénieur ou d'un consultant pour remplir la demande —, puisque les chances d'obtenir le financement demandé sont plutôt minces.

Ces derniers mois, nous avons vu apparaître l'Initiative provinciale d'investissement dans les infrastructures rurales qui est beaucoup plus simple. Cette initiative permet de financer à hauteur de 100 p. 100 tout projet pour lequel les études techniques ont été réalisées. C'est le genre de financement que nous aimons — simple et facilement accessible — parce qu'il n'est pas nécessaire dans ce cas de recourir à un ingénieur ou à un consultant pour remplir la demande.

La procédure de demande de fonds ne devrait pas être différente de celle d'une demande de prêt hypothécaire. En général, celui ou celle qui a l'argent nécessaire pour faire la mise de fonds obtient le prêt hypothécaire demandé. Ça ne devrait pas

the funding is there and you have your share, there should be very few restrictions.

Senator Mercer: It seems to be improving, is that what you are saying?

Mr. Young: On the provincial side, it has with this latest round of the Rural Infrastructure Investment Initiative. I do not want to get too deeply into the COMRIF because it is not a good spot in my heart. Obviously, I did not like it because we failed three times.

Senator St. Germain: The mortgage analogy is a good one. It is an excellent idea that the bureaucrats should start thinking of, because the CAIS program and all the other programs are so complex.

The Chairman: We can mark that down for the next report.

Senator Oliver: You said, Mr. George, that in your community there used to be 80 working dairy farms but that there are eight presently. I am very interested to know what happened to the other 72. You gave one example of a very successful investment in a horse farm, but what happened to the other 72, in terms of economic activity? Are they vacant?

Mr. George: The farms are still there; nobody took the land away. In some cases, once viable family farms are turned into residences for commuters. In some cases, the farms have been subdivided somewhat. The original attempt from retired dairy farmers was to move into the beef business. We all know that that has not been a particularly profitable venture in the last 20 or 30 years, if it ever was.

There is no serious large-scale agriculture left — having said that, however, there are many part-time farmers. We all know that most of the farm income is coming from off-farm anyway. We have that scenario.

The farms are still there in different forms. The key thing is that we have people on those farms and they are custodians of the land. In Ontario, there are 14 million acres of farmland, one way or the other. Whoever is on there, whether it is a full-time farmer, a hobby farmer, a part-time farmer or commuter, they are still custodians of that land. They have the responsibility, given them by society and rightfully so, to safeguard the environment.

We have an opportunity here to use those landowners, whatever they want to call themselves, to ensure that the future of the climate, the economy and the environment is safeguarded. That is the big shift we have.

Senator Zimmer: I was born and raised in a small farming community in Saskatchewan and I now represent Winnipeg in the Senate. A few weeks ago, I was not a regular member of this committee, but I had the opportunity, invited by the chair, to go to Steinbach, a thriving community in Manitoba.

être différent dans le cas du financement fédéral ou provincial. Si l'argent est là et que vous avez versé votre quote-part, il ne devrait y avoir que quelques restrictions à l'obtention des fonds.

Le sénateur Mercer : La situation semble s'améliorer si j'ai compris ce que vous dites.

M. Young : Oui, en ce qui concerne le provincial et notre toute dernière demande au titre de l'Initiative d'investissement dans les infrastructures rurales. En revanche, je ne m'étendrai pas sur le cas du FIRMCO, par ce que je ne l'aime pas particulièrement, sans aucun doute parce que nous avons été refusés à trois reprises.

Le sénateur St. Germain : Votre analogie aux prêts hypothécaires est bonne. C'est une excellente idée à laquelle les fonctionnaires devraient commencer à réfléchir, parce que le PCSRA et tous les autres programmes sont très complexes.

La présidente : Nous pourrions en prendre note pour notre prochain rapport.

Le sénateur Oliver : Monsieur George, vous avez dit qu'il y a eu 80 exploitations agricoles laitières dans votre collectivité et qu'il n'y en a plus que huit. J'aimerais savoir ce qui est arrivé aux 72 autres. Vous nous avez donné l'exemple d'un investissement réussi dans une écurie, mais qu'est-il advenu des 72 autres exploitations laitières, sous l'angle de l'activité économique? Ont-elles été laissées à l'abandon?

M. George : Les fermes existent encore, mais personne ne les exploite. Certaines exploitations familiales qui étaient rentables ont été transformées en résidences pour banlieusards. Dans d'autres cas, les exploitations ont été subdivisées. Au début, des exploitants de fermes laitières voulaient se lancer dans l'élevage du bœuf d'abattoir qui, comme nous le savons, n'a pas été particulièrement rentable ces 20 ou 30 dernières années, si ce genre d'opération l'a jamais été d'ailleurs.

Il ne reste plus de grosses exploitations agricoles, mais cela dit, nous comptons un grand nombre d'agriculteurs à temps partiel. Il est connu que le gros des revenus agricoles provient d'activités hors exploitation. Nous connaissons cette situation également.

Les exploitations existent encore, mais elles ont changé de vocation. Ce qui est important, c'est qu'elles sont occupées, que la terre est sous bonne garde. En Ontario, il y a 14 millions d'acres de terres agricoles, sous une forme ou une autre. Peu importe qui les occupe, que ce soit un agriculteur à temps plein, à temps partiel ou amateur, ou un banlieusard, quelqu'un qui est investi de la garde de la terre. La société a donc, à juste titre, confié la responsabilité de sauvegarder l'environnement à cette personne.

Nous pourrions donc solliciter ces propriétaires fonciers, peu importe le nom qu'ils se donnent, pour garantir l'avenir du climat, de l'économie et de l'environnement. C'est un énorme changement que nous devons effectuer.

Le sénateur Zimmer : Je suis né et j'ai été élevé dans une petite collectivité agricole de la Saskatchewan et je représente maintenant Winnipeg au Sénat. Il y a quelques semaines encore, je n'étais pas membre régulier de ce comité, mais j'ai eu l'occasion, à l'invitation de la présidence, de visiter Steinbach, municipalité florissante du Manitoba.

We heard from Robert Annis, the director of rural development at Brandon University, and he recommended that federal, provincial and municipal governments work together. He also stressed that rural and northern poverty is not solely the responsibility of any single level of government or department. The *Odyssey* report seems to echo that sentiment, as it highlights the importance of the government reinvesting in the agri-food sector.

What is your vision for the future involvement of governments at this level for the revival of this sector, taking into account the fact of climate change, which you also touched upon? It may not be exclusively negative. The increase in carbon dioxide may yield increases in the forestry and agriculture sectors. New crops may emerge from that, and there may be a northern extension of agricultural land that has not been taken into consideration.

Do you believe we must prepare for these advantages? How do you think we can do that in your community, involving all three levels of government?

Mr. George: You are right about the partnerships. Whatever we do in this day and age should be focused on partnerships. One of the things I have been harping on to my former farm leader colleagues is their failure to partner with the rest of the food industry. We tend to be very good at growing crops but very poor at marketing them. I suspect that Loblaws and Sobeys in Ontario have far more impact on agri-food than do the farm organizations and farmers. We have to work our way up the chain and make those partnerships and deals with the food processors. Perhaps we should go into some long-term contracts, making sure we get a fair share.

If I am supplying parts to General Motors, I will ensure my parts are priced to make a profit. If I am supplying quality food to a processor or to Loblaws, I want to make sure I get the right price for that. That is one area in the marketing where we have failed miserably.

As I told a vice-president of Loblaws when we were researching our *Odyssey* report, you better be prepared to pay farmers to safeguard traceability on food. Your ability to access a commodity that you know has been grown under some of the strictest standards in the world is the best way of protecting that President's Choice name. You have hundreds of millions of dollars invested in that brand name. Rather than buy something that is floating around on a ship in the Pacific because it is 10 cents a bushel cheaper, you had best be buying it from a jurisdiction such as Canada, where you know those commodities are grown under the best conditions.

Nous y avons rencontré Robert Annis, directeur du développement rural à l'Université Brandon qui nous a recommandé que les gouvernements fédéral, provinciaux et municipaux travaillent ensemble. Il a également insisté sur le fait que la lutte contre la pauvreté dans les régions rurales et dans le Nord n'incombe pas à un seul gouvernement ou à un seul ministère. Le rapport *Odysée* semble faire écho à cette position, puisqu'il souligne l'importance, pour le gouvernement, de réinvestir dans le secteur agroalimentaire.

Comment envisagez-vous la participation des gouvernements sur ce plan afin de relancer ce secteur et de tenir compte des changements climatiques dont vous avez parlé? Les deux aspects ne s'excluaient pas forcément l'un l'autre. L'augmentation des niveaux de dioxyde de carbone pourrait donner lieu à une relance des secteurs forestier et agricole. On pourrait mettre au point de nouvelles cultures et de nouvelles terres agricoles pourraient être ouvertes, plus au nord, ce qui n'était pas envisageable avant.

Pensez-vous que nous devrions nous préparer pour nous prévaloir de tous ces avantages? Comment pensez-vous que cela pourrait fonctionner dans votre collectivité si les trois ordres de gouvernement contribuaient?

M. George : Vous avez raison au sujet des partenariats. À l'heure d'aujourd'hui, nous devrions tout faire par le biais des partenariats. Je n'ai eu de cesse de rabâcher à mes anciens collègues dirigeants du mouvement agricole qu'ils avaient échoué dans leurs entreprises parce qu'ils n'étaient pas parvenus à travailler en partenariat avec l'industrie alimentaire. Nous avons tendance à exceller dans la culture de produits, mais nous sommes médiocres quand vient le temps de les commercialiser. J'ai l'impression que Loblaws et Sobeys en Ontario pèsent beaucoup plus dans l'univers de l'agroalimentaire que les organisations agricoles et les agriculteurs. Nous devons nous élever dans cette chaîne et instaurer des partenariats, notamment avec les transformateurs. Nous devrions peut-être conclure des contrats à long terme pour avoir la garantie d'obtenir une part équitable.

Si je fournissais des pièces à General Motors, je voudrais avoir la certitude que je réalise un bénéfice. Si je fournis des aliments de qualité à un transformateur ou à Loblaws, je veux avoir la certitude d'en tirer un juste prix. C'est un aspect du marketing où nous avons lamentablement échoué.

Comme je l'ai dit un jour à un vice-président de Loblaws, à l'époque où nous faisons des recherches pour la rédaction du rapport *Odysée* : « Vous devriez être prêts à payer davantage les agriculteurs pour assurer la traçabilité des produits. Votre capacité d'accéder à une denrée obtenue grâce à l'application de normes qui sont les plus strictes au monde, sera la meilleure façon, pour vous, de protéger votre marque 'Le choix du président' dans laquelle vous avez investi des centaines de millions de dollars. Plutôt que d'aller acheter un produit qui arrive par bateau de l'autre côté du Pacifique parce qu'il coût 10 ¢ de moins le boisseau, vous feriez mieux de l'acheter dans un pays comme le Canada parce que vous savez que nos produits poussent dans les meilleures conditions possibles. »

However, do not ask my farmers to have all these extra costs of producing those goods under that typing unless you are going to pay for them. If it is for the safety of consumers, then somewhere along the line consumers will have to pay toward their share of safeguarding that food supply. That is a big deal for Canadians today when we are health conscious and careful.

One good thing that came out of the BSE scenario is that it told farmers about the importance of traceability. If we had not been able to trace those cows, the beef industry would be shut down to this day. Therefore, we must stay on the leading edge on all these things, whether it is agriculture, environment or something else. We have to be the best, or at least equal to the best in the world. Otherwise, we will go nowhere. Rural policy has to be among the best in the world.

Senator Gustafson: I will read a poem; however, I did not write it:

The farmers feed them all
the politician talks and talks
the actors play their part
the soldiers glitter in parade
the goldsmith plies his art
the scientist pursues his germ or terrestrial ball

the sailor navigates his ship
but the farmers feeds them all
the workman wields his shiny tools
the merchant shows his wares
the astronaut above the cloud a dizzy journey dares
but art and science soon would fade and commerce dead
would fall

if the farmer ceased to reap and sew
for the farmer feeds them all.

The Chairman: Thank you very much. We will get that in the report.

Senator Segal: We have the lyric; we still have to hear the tune.

Can I ask our guests to get into something that is more nitty-gritty, something this committee has been focussing? What percentage of Powassan's 3,300 population is living beneath the poverty line? Between 11 per cent and 16 per cent of our fellow Canadians live beneath the poverty line. The number in rural Canada is worse. I wonder what your sense is in your own community.

« Ne demandez cependant pas à mes agriculteurs de dépenser davantage pour produire des marchandises de qualité pour votre marque à moins que vous ne soyez prêts à les payer en conséquence. S'il est question de garantir la sécurité du consommateur, il faudra donc que celui-ci paye à un moment donné pour bénéficier d'un approvisionnement alimentaire de qualité. Cela représente beaucoup pour les Canadiens, à une époque où nous sommes prudents et conscients des questions de santé. »

La crise de l'ESB a eu cela de positif qu'elle a enseigné aux agriculteurs l'importance de la traçabilité. Si nous n'avions pas été en mesure de retracer les vaches concernées, toute l'industrie bovine aurait disparu. Nous devons donc être à la fine pointe de tout ce qui se fait, que ce soit en agriculture, en environnement ou dans d'autres domaines. Nous devons être les meilleurs ou du moins être aussi bons que les meilleurs dans le monde. Sinon, nous n'irons nulle part. La politique sur le monde rural devra donc être l'une des meilleures au monde.

Le sénateur Gustafson : Je vais vous lire un petit poème, mais ce n'est pas moi qui l'ai écrit.

Les agriculteurs nous nourrissent tous
Pendant que des politiciens se perdent en palabres
Que des acteurs brûlent les planches
Que de rutilants soldats paradent
Que des orfèvres cent fois sur leur art remettent l'ouvrage
Que des scientifiques sur le très grand ou le très petit se penchent
Que des marins mènent leurs barques
L'agriculteur, lui, les nourrit tous!
L'ouvrier peut bien brandir son outil avec vantardise
Le commerçant exhiber sa belle marchandise
L'astronaute entreprendre un vertigineux ballet
Rien de la science ni du commerce ne demeurerait

Si l'agriculteur un jour cessait de récolter ce qu'il a semé
Car l'agriculteur nous nourrit tous!

La présidente : Merci beaucoup! Nous le reprendrons dans le rapport.

Le sénateur Segal : Nous avons les paroles, il ne nous manque plus que la musique.

Je vais inviter nos témoins à aller un peu plus au fond des choses, à aborder un aspect sur lequel notre comité s'est attardé. Quel pourcentage de la population de Powassan, soit 3 300 habitants, vit sous le seuil de la pauvreté? Nous savons que 11 p. 100 à 16 p. 100 de nos compatriotes canadiens vivent sous le seuil de la pauvreté. Dans les régions rurales du pays, la situation est pire. J'aimerais savoir ce qu'il en est dans votre coin de pays.

Mr. George: I have not seen the 2006 census statistics yet, but in 2001 Powassan ranked considerably below the net incomes for Ontario. We were probably lower than even some of our neighbouring municipalities.

Senator Segal: I noticed in some of the recommendations associated with your *Odyssey* report that there was talk about a more dependable long-term approach to commodity cycle support. I have asked many of our witnesses this question, so I want to get the benefit of your advice on the same issue. When we have commodity-based support programs for farms, there are boom and bust cycles. The bureaucracy is associated with getting grants in a timely manner to people in difficulty. When we talk about the auto industry, we talk about a very generous employment insurance program financed by the auto workers themselves, by the employers and by the federal government. When auto plants are shut down, by and large those workers are paid a much higher level of employment benefits, because it is in everybody's strategic interests to keep those employees there when the plants start up again and the cycle comes around.

We had a representation from an OFA president in Athens, Ontario, who said that he was unsupportive of that basic income support for farmers. That was somehow an admission of defeat. Rather than have a basic income floor that people could depend on, good times or bad, because everybody has the right to the basic requirements for a decent life of food, shelter heat and clothing, he was very much of the view that we should stick to that commodity-centred approach and not support rural and farming people with a basic income floor as is being considered in other parts of society. I would be interested in your perspective on that, knowing your community as well as you do.

Mr. George: If I put on my old hat as a farm leader, as a leader of Ontario's 40,000 or 50,000 farmers, I was committed to commodity-based support. However, in retirement and upon reflection, I see different ways of doing it. We have seen European examples of directly supporting commodities.

In answer to this issue of how you deal with auto workers when the plant gets closed down or there is a temporary setback, most farmers do not get employment insurance. What they do, probably before even getting to the stage of getting rid of livestock, is go out and get other part-time jobs, along with the rest of the family. We have seen the statistics that indicate that 80 per cent of farm income is coming from non-farm sources.

Certainly Ontario, with its ability to offer jobs in urban centres, is better suited than many provinces. This is certainly better than in Senator Gustafson's province, for people to have work in a plant. We can go to North Bay, 25 miles up the road, to find jobs.

M. George : Je n'ai pas vu les statistiques du recensement de 2006, mais en 2001, le revenu net à Powassan était nettement inférieur à la moyenne de l'Ontario. Nous étions certainement même en dessous du revenu net moyen des municipalités voisines.

Le sénateur Segal : Dans certaines des recommandations du rapport *Odysée*, vous parlez de la nécessité d'adopter une approche plus fiable en ce qui a trait à la production de denrées. J'ai posé cette question à nombre de nos témoins et j'aimerais recueillir votre avis à ce sujet. Nous offrons des programmes de prêts basés sur le prix des produits afin de limer l'effet des cycles d'expansion et de ralentissement. L'administration se charge d'acheminer rapidement les subventions à ceux qui sont en difficulté. Dans le cas de l'industrie de l'automobile, il existe un programme d'assurance-emploi très généreux qui est financé par les travailleurs de l'auto eux-mêmes, par leurs employeurs et par le gouvernement fédéral. Quand une usine d'assemblage ferme, les travailleurs touchés perçoivent des prestations relativement élevées parce qu'il est de l'intérêt stratégique de tous les acteurs de maintenir ces gens-là à proximité des usines pour les avoir sous la main au moment de la relance et de la reprise du cycle.

À Athens, en Ontario, le président de la FAO est venu nous dire qu'il n'appuyait pas l'idée d'un revenu de base pour les agriculteurs. Pour lui, c'est là une façon de consacrer l'échec. Plutôt que d'offrir un revenu minimal garanti que les gens percevraient, bon an mal an — parce que tout le monde peut prétendre à un minimum pour mener une vie décente et avoir accès à de la nourriture, à un logement chauffé et à des vêtements —, il était d'avis que nous devions maintenir nos programmes de soutien des produits plutôt que de verser une aide directe au secteur rurale et aux exploiters agricoles sous la forme d'un revenu minimum garanti, même si cela est envisagé par d'autres secteurs de la société. J'aimerais connaître votre point de vue à ce sujet, étant donné que vous connaissez bien votre milieu.

M. George : Si je remettais ma casquette de dirigeant agricole qui était à la tête de quelques 40 000 ou 50 000 agriculteurs de l'Ontario, je dirais que je suis favorable aux programmes de prêts basés sur le prix des produits agricoles. Cependant, depuis que j'ai pris ma retraite, et après avoir réfléchi à la question, je vois les choses différemment. On a vu ce que donnent les programmes de soutien direct des produits agricoles en Europe.

Pour vous répondre à propos de ce que vous avez dit sur les travailleurs du secteur de l'automobile qui sont largement compensés en cas de fermeture permanente ou temporaire d'une usine, il se trouve que rares sont les agriculteurs à avoir une assurance-emploi. Quand ils traversent une mauvaise passe avant même de se débarrasser de leur bétail, les agriculteurs et tous les membres de leurs familles vont chercher des emplois à temps partiel. Certaines statistiques indiquent que 80 p. 100 des revenus agricoles proviennent d'autres sources que l'exploitation elle-même.

En Ontario, étant donné qu'il est possible d'obtenir un emploi dans les centres urbains, nous sommes certainement mieux placés que dans la plupart des autres provinces. C'est certainement mieux que ce qui se passe dans la province du sénateur Gustafson,

That is what we do. They may still be on the farm, but that farm is doing nothing for them financially. Nevertheless, it is a great place to live; they are very happy to trade that off.

At the same time, I get back to what I have been harping on all night about using that land base these people own, to help general society.

Senator Segal: Mr. George, when we say we want to support rurality, we say we want to pay farmers and people who live in rural areas to help us mind our watersheds, to protect the land and to help protect the forest. The OPP is concerned there may be as many as 20,000 illegal grow ops across the province. Because the areas are depopulating, there is no one to report on strangers in town. That is a problem. When you put all those numbers together, are you not talking about a basic income floor that says, because you live where you live, because you are doing important things for the community as a whole, we will find a series of ways to get a basic income floor to you, irrespective of whether the farm made money? We prefer it does make money and we would be happier if we all would, but if it does not make money, we do not want you to fall beneath a certain level because you are our fellow Ontarians and Canadians and there should be room at the family table for everybody. Does that trouble you?

Mr. George: No, it does not trouble me, and I am surprised that it troubled the president of the Ontario Federation of Agriculture. As I say, I have seen the evolution in Europe. Many of my good friends when I left there were major commercial farmers and have switched. Farming, while still important, it is not necessary their main income centre. They are into the tourism business and the use of their resources. Maybe they have streams for fishing or whatever, they are into trails, but the public is paying there, either as individuals or through the public purse. We are paying people in Europe to safeguard that land.

Quite frankly, I do not care where my income comes from on the farm. My strip of land down the line fence may get me more money growing corn or because I have a snow mobile or an ATV trail down there. Quite frankly, I will take the cash.

Senator Gustafson: A quick supplementary. General Motors is supposed to be paying \$2,700 on every car they sell just to pay the pensions built up throughout the years. They have a pension and a guaranteed income. A farmer does not. If he can build up his

parce que nos gens trouvent des emplois dans les usines. Il est toujours possible d'aller à North Bay, à 25 milles d'ici, pour trouver un emploi. C'est ce que les gens font. Ils restent sur l'exploitation, mais celle-ci ne leur rapporte rien financièrement. Il demeure que ce sont des endroits où il est très agréable de vivre, et les agriculteurs sont prêts à faire ce sacrifice.

D'un autre côté, je me dois de revenir sur ce que je répète depuis le début de la soirée au sujet de toutes ces terres que possèdent ces gens-là et que nous pourrions mettre à contribution pour aider la société en général.

Le sénateur Segal : Monsieur George, quand nous disons que nous voulons appuyer la ruralité, cela revient à dire que nous voulons payer les agriculteurs et ceux qui résident dans les régions rurales pour nous aider à veiller sur les bassins hydrologiques, à protéger les terres et les forêts. La Police provinciale de l'Ontario pense qu'il pourrait y avoir jusqu'à 20 000 lieux de cultures illégales dans la province. Comme les régions agricoles sont en train de se dépeupler, il n'y a plus personne pour signaler la présence d'étrangers. C'est un problème. Quand vous alignez tous ces chiffres, n'êtes-vous pas en train de prêcher en faveur de l'adoption d'un revenu plancher grâce auquel les agriculteurs pourraient avoir un moyen de subsistance étant donné les choses très importantes que vous faites pour la collectivité? N'êtes-vous pas en train de dire que nous allons trouver toute une série de façons de garantir un revenu minimum sans égard au rendement de l'exploitation agricole? Nous préférierions que celle-ci soit rentable et nous nous réjouissons que tel soit le cas, mais si elle ne fait pas d'argent, nous ne voulons pas que vous descendiez en dessous d'un certain niveau de revenu parce que vous faites partie de la famille ontarienne et canadienne et que nous voulons qu'il y ait une place pour vous à la table familiale. Cela vous gêne-t-il?

M. George : Non, ça ne nous gêne pas et je suis même surpris que ça mette mal à l'aise le président de la Fédération des agriculteurs de l'Ontario. Comme je le disais, j'ai vu la façon dont les choses ont évolué en Europe. Un grand nombre de mes bons amis que j'ai laissés là-bas étaient d'importants agriculteurs commerciaux qui ont changé de cap. Même si l'agriculture demeure importante, elle n'est plus forcément l'activité qui rapporte le plus. Désormais, les agriculteurs font dans l'industrie touristique et mettent en œuvre leurs ressources pour travailler dans ce sens. Leurs terres peuvent être traversées par des cours d'eau dans lesquels il est possible d'aller pêcher, ils peuvent avoir des sentiers et le public paiera pour s'y rendre, que ce soit directement ou sous la forme de subventions publiques. En Europe, les autorités payent les agriculteurs pour qu'ils protègent la terre.

Honnêtement, je me soucie peu de l'origine de mes revenus à l'exploitation. Mon lopin de terre le long de la clôture peut me rapporter plus d'argent que ma culture de maïs, à moins que je ne possède une piste pour motoneige ou pour VTT. Peu importe, je prendrai l'argent d'où qu'il vienne.

Le sénateur Gustafson : Une petite question supplémentaire rapide. Apparemment, General Motors paye 2 700 \$ sur chaque voiture produite uniquement pour alimenter la caisse de retraite de ses employés. Ceux-ci bénéficient d'une retraite et d'un revenu

farm and sell it off and retire from what he has built up, that is all he has. It worked for General Motors. Maybe it has not. I do not know. Certainly that is the way it works. They get their pension and they are guaranteed. From that point, it is a retirement. I have nothing against that, but a farmer does not have that.

Mr. George: As you said, he has the opportunity to capitalize on the equity he has built up. The sad part about that is that in most cases the equity the farmer has is not from money they made from growing crops year to year or selling livestock. It is due to inflation in land or quota prices. Most of the 80 dairy farmers we have lost in our area of the world have at various times come out with a significant amount of money for quota values and in some cases land appreciation. It was more than the land value when they got it for nothing when they settled.

Senator Gustafson: By your own witness, you suggest the farmers have done this with off-farm income. They have to work 16 or 18 hours a day to do that. They work the farm, work the oil fields, then go back at 5 o'clock at night and start farming until midnight.

Mr. George: No, they should not have to do that, but keep in mind that they are doing it more or less voluntarily. As well, they are working that way because they are totally committed to living in rural Canada; and they would not have it any other way. Those same people would not want to live in downtown Toronto and do whatever they have to do in a store to earn more income. The point is that we must utilize the assets these people have. It is there for us as a country to grab those assets and use them to revitalize the whole thing.

That brings me back to the national dream of the railroad that began with a tremendous vision. The founding fathers said, let us build a railway, to which I am sure people said, do not be so silly. However, it was built because there was a vision to build a country. There have been various other visions and we must continue to capitalize on that. We cannot stop having visions. Senator Mahovlich said there were visions in Europe years ago when people said they were crazy for building bridges; but that is a great legacy. Someone should be rewarded for building those bridges or those cathedrals 2,000 years ago. We need to act in kind so that we can leave something from this era, such that, in 100 year's time, our grandchildren will thank the Canadian senators who, in 2007, put out a report that cast a framework for this new rural development. From the history books, that is the way that it can happen. A new process will begin when Canada reinvents rural Canada.

The Chairman: We are not done yet.

garanti, contrairement aux agriculteurs. L'agriculteur qui développe son exploitation peut arriver à prendre sa retraite grâce au produit de la vente de sa propriété, mais c'est tout. Cela a fonctionné pour General Motors, quoique... Il est possible que non, je ne le sais pas. Peu importe, c'est ainsi que les choses fonctionnent. Les employés peuvent espérer une retraite et ils ont un revenu garanti. Ils peuvent donc prendre leur retraite, et je n'ai rien contre, mais cela est impossible pour un agriculteur.

M. George : Comme vous l'avez dit, l'agriculteur a la possibilité de capitaliser sur la plus-value qu'il aura réalisée. Ce qui est triste, c'est que dans la plupart des cas la plus-value n'est pas attribuable à la vente de produits agricoles ou de bétail année après année. La plus-value est attribuable à l'inflation ou au prix des contingents. La majorité des 80 fermes laitières que nous avons perdues dans notre région à différentes époques représentent beaucoup d'argent à cause de la valeur des contingents et, dans certains cas, grâce à l'appréciation du terrain. Le terrain vaut beaucoup plus qu'à l'époque où ces agriculteurs se sont installés.

Le sénateur Gustafson : Vous laissez entendre que les agriculteurs s'en sortent grâce à des revenus non agricoles. Pour cela, ils doivent travailler 16 ou 18 heures par jour. Ils travaillent à l'exploitation, ils travaillent dans les champs pétroliers, puis ils rentrent à 17 heures pour s'occuper de la ferme jusqu'à minuit.

M. George : Non, ils ne sont pas obligés de le faire; n'oubliez pas qu'ils le font plus au moins volontairement. Par ailleurs, ils travaillent ainsi parce qu'ils sont absolument déterminés à vivre en région rurale et qu'ils ne voudraient pas qu'il en soit autrement. Ces gens-là ne voudraient pas aller vivre au centre-ville de Toronto et ils sont prêts à faire tout ce qu'il faut dans un magasin du coin pour arrondir leurs fins de mois. Ce que je veux dire, c'est que nous devons miser sur les atouts que représentent ces gens-là. Il appartient à notre pays de profiter de ces atouts et de les exploiter pour revitaliser ces régions.

Cela me ramène à la question du rêve national du chemin de fer qui a débuté par une vision fantastique. Les pères fondateurs se sont dits qu'il fallait construire un chemin de fer, ce qui a dû en amener plus d'un à affirmer que l'idée était folle. Pourtant, ce chemin de fer a été bâti parce qu'il correspondait à une certaine vision pour construire le pays. D'autres visions, nombreuses, ont suivi et nous devons continuer à miser sur ce genre de choses. Nous ne devons pas arrêter de faire preuve de vision. Le sénateur Mahovlich a parlé de la vision des Européens il y a des centaines d'années, quand les gens ont construit des ponts, ce qui a pu paraître fou à l'époque. Mais c'est maintenant un héritage fantastique. Il faudrait récompenser quelqu'un d'avoir construit tous ces ponts ou toutes ces cathédrales il y a 2 000 ans. Nous devons faire quelque chose de concret pour laisser un héritage, de sorte que, dans cent ans d'ici, nos arrières-petits-enfants remercieront les sénateurs canadiens qui, en 2007, ont produit le rapport qui a établi un cadre pour le renouveau rural. Il suffit de consulter les livres d'histoire pour voir que c'est ainsi que ça peut se passer. Quelque chose de nouveau s'enclenchera quand le Canada réinventera ses régions rurales.

La présidente : Nous n'en avons pas encore terminé.

Senator Mahovlich: One thing we have not spoken of is education. I came from a little town called Schumacher. What a vision Mr. Schumacher had. We had a public school and a high school. Does Powassan have that?

Mr. Young: We did have a public school and a high school, but today we only have a public school. The Ontario government decided to put the high school elsewhere — amalgamation.

Senator Mahovlich: Is it in North Bay?

Mr. Young: No. There are several high schools in North Bay. There is one in the Almaguin area, which is located 30 kilometres to the south of us, so they bus the students there. The high school students have to bus either to North Bay or to other centres.

Senator Mahovlich: We moved from Schumacher after the kids were educated. Will there be any farmers down the road looking to farm in your area after the kids get their education?

Mr. George: We are facing that exact problem such that the farmers are not there demographically on a commercial basis. I am not up to date on this, but I believe the statistics would show that Ontario will begin to gain in numbers of farmers because we have more part-time farmers coming back. Retired people are working farms that might have been abandoned or downsized.

Rural agriculture, certainly in Ontario, is not dead. It is a totally different kind of agriculture that we will be seeing. There are all kinds of room for niche markets. We have been told about various small operations around Northern Ontario where they are now exhibiting their specialty products at the Royal Winter Fair. The marketing of those products has been done with the help of federal dollars. We must encourage these things to keep happening because it is a whole new world out there.

Senator Zimmer: On the matter of family farms and people moving away from the cities to return, what is your experience with Hutterites buying large farms and settling in large groups? Does that occur?

Mr. George: As Mayor Young said, we have a burgeoning Amish community. I sold my farm to an Amish community. That is exciting for us because many of these families are builders and furniture makers, although we do not have an Amish family that specializes in quilt-making. When we find the Amish family prepared to market on our main street, then we will be able to fill the empty stores about which Mayor Young despairs. People will travel 50 miles from Powassan to buy what the Amish community makes. They have a tremendous reputation for high-quality home building and barn building. We are very excited about that and it will continue to evolve because, by and large, they have large families. They have acquired at least 15 to 20 properties in the space of four or five years. More and more are moving to the area. In fact, some are arriving from as far away as Kentucky.

Le sénateur Mahovlich : Nous n'avons pas parlé d'éducation. Je viens d'une petite ville qui s'appelle Schumacher. M. Schumacher, qui l'a créée, a eu une vision extraordinaire. Nous avions une école primaire et une école secondaire. Est-ce que Powassan a deux écoles comme ça?

M. Young : Nous avions une école primaire et une école secondaire, mais aujourd'hui, il ne nous reste plus que l'école primaire. Le gouvernement de l'Ontario a décidé de déménager l'école secondaire ailleurs, à la faveur des fusions.

Le sénateur Mahovlich : À North Bay?

M. Young : Non. Il y a déjà plusieurs écoles secondaires à North Bay. Il y en a une dans la région d'Almaguin, à 30 kilomètres au sud de Powassan, qui est desservie par des autocars scolaires. Nos élèves du secondaire doivent donc prendre l'autocar pour aller à North Bay ou ailleurs.

Le sénateur Mahovlich : Nous avons déménagé de Schumacher quand les enfants ont terminé leur scolarité. Est-ce qu'il y aura encore des agriculteurs pour exploiter les fermes de la région quand vos enfants auront terminé leur scolarité?

M. George : Nous sommes confrontés au même problème, celui du manque d'agriculteurs sur place pour conduire des activités commerciales. Je n'ai pas suivi la question, mais je crois que, d'après les statistiques, le nombre d'agriculteurs est en augmentation en Ontario parce que nous en comptons de plus en plus qui reprennent le collier à temps partiel. Des retraités reprennent des exploitations qui, sinon, auraient été abandonnées ou réduites de taille.

L'agriculture n'est pas morte, surtout pas en Ontario, même si elle est d'un genre différent. Il existe toutes sortes de niches. On nous a parlé de différentes petites exploitations dans le nord de l'Ontario dont les produits sont maintenant présentés à la Royal Winter Fair. La commercialisation de ces produits a été rendue possible grâce à des fonds du gouvernement fédéral. Il faut faire en sorte que ce genre de chose se poursuive, parce que nous évoluons dans un univers entièrement nouveau.

Le sénateur Zimmer : S'agissant des exploitations agricoles et des citoyens qui font un retour à la terre, que pensez-vous des hutériens qui achètent de grosses exploitations pour s'installer en communauté? Cela se produit-il chez vous?

M. George : Comme vous l'a dit le maire Young, une communauté grandissante d'Amish s'est installée à proximité. J'ai personnellement vendu mon exploitation à des Amish. C'est quelque chose de très intéressant pour nous, parce que les Amish sont des bâtisseurs et des menuisiers, mais nous n'avons aucune famille d'Amish qui soit spécialisée dans la courtépointe. Quand une famille d'Amish sera prête à s'installer dans la rue principale, nous pourrons alors commencer à louer les magasins vides qui font le désespoir du maire Young. Il y a des gens qui viennent à 50 milles de Powassan pour acheter ce que font les Amish qui jouissent d'une extraordinaire réputation pour la qualité de leurs bâtiments et de leurs étables. Nous sommes emballés par leur présence et les choses ne vont pas s'arrêter là parce que les Amish ont de grosses familles. Ils ont acheté au moins 15 ou

We are very excited about that future. However, you cannot market those people because they will engage in the local economy when they are ready. Certainly, as chair of the EDC, I am not prepared to try to twist their collective arm. I will wait until we have the right group. They will do it on their own because they are clever business people.

My son, who is here tonight, is a third-year student in economics at the University of Ottawa. Certainly, he has no interest in the farm. Quite frankly, as a former farm leader, I have not encouraged him to farm. After he got a summer job at Canada Revenue Agency, I said to him, thank goodness they do not know who your father is. That is fine by me because my son is not cut out to farm. I will let him make his million dollars wherever he wants to make it. I know he will not make it on my old farm, which is why we sold it.

The Chairman: I am impressed with what you have said today and with the fact that you are as feisty now as you were at 7:30 a.m. today when we first met. Committee members are fairly feisty, too, as you have heard today. Many fine minds and spirits sit around this table. Your remarks represent the kinds of things we want to hear in this committee. We have been on quite a run with this issue over the last year and we need to hear from people like you and from communities like yours. As you know, this meeting will be aired on CPAC and will reach rural folks across the country, including my area of Alberta. They will understand well what you are saying.

Keep your spirits up because we will do the very best we can do. Certainly, we have been encouraged by government for continuing to encourage discussions like the one we have had tonight. They too want to know the answers to these issues.

Your contributions this evening have been valuable to us and we thank you. Powassan should be proud of you.

Mr. George: We are proud to be here. When I look around the table at all the wisdom, I see stick handlers, farmers and political strategists in abundance. I am personally excited, as one with some degree of passion, to have been deeply involved in farm politics across the country for the last 20 or 30 years. I am more excited about this mission to Ottawa today than I have been about many things that I did as a farm leader. Certainly, we wish you well.

20 propriétés en l'espace de quatre ou cinq ans. Ils sont de plus en plus nombreux à déménager dans le secteur et il y a en même qui viennent d'aussi loin que le Kentucky.

Cet avenir nous réjouit, mais nous ne pouvons pas miser sur ces gens-là, parce qu'ils ne participeront à l'économie locale que lorsqu'ils seront prêts à le faire. En qualité de président du Comité de développement économique, je ne suis certainement pas disposé à aller leur tordre le bras. J'attendrai qu'un groupe se décide. Ils le feront à leurs propres conditions, parce que ce sont des gens d'affaires avisés.

Mon fils, qui est venu avec moi ce soir, est en troisième année d'économie à l'Université d'Ottawa. Il ne s'intéresse certainement pas à l'exploitation agricole et je dois vous avouer qu'en qualité d'ancien dirigeant du mouvement agricole, je ne l'ai pas encouragé à marcher dans mes pas. Après qu'il a décroché un emploi d'été à l'Agence de revenu du Canada, je lui ai dit que je me réjouissais que ses employeurs n'aient pas su ce qu'a fait son père. Je trouve très bien cette situation, parce que mon fils n'est pas complètement coupé de la ferme. Il pourra aller faire ses millions de dollars là où il le veut et comme j'étais certain qu'il ne ferait pas fortune grâce à l'exploitation agricole, j'ai décidé de la vendre.

La présidente : Je suis impressionnée par tout ce que vous nous avez dit aujourd'hui et par le fait que vous êtes aussi frétilant qu'à 7 h 30 ce matin, quand nous nous sommes vus pour la première fois. Les membres du comité sont aussi fougueux que vous, comme vous aurez pu le constater. Nous avons de grands esprits autour de cette table. Ce que vous nous avez dit correspond tout à fait à ce que nous recherchons. Nous sommes pas mal démenés autour de cette question au cours des 12 derniers mois, parce que nous voulons recueillir l'avis de gens comme vous et de collectivités comme celles où vous résidez. Comme vous le savez, cette réunion sera diffusée sur les ondes de CPAC et elle pourra être suivie par des résidents de régions rurales un peu partout au Canada, notamment dans mon coin de l'Alberta. Ces gens-là comprendront très bien ce que vous nous avez dit.

Ne perdez pas le moral, parce que nous allons faire de notre mieux. Nous sommes évidemment incités par le gouvernement à continuer de favoriser ce genre de discussions, puisque nous voulons trouver des réponses à tous ces problèmes.

Vos contributions ont été précieuses et nous vous en remercions. La ville de Powassan peut être fière de vous.

M. George : Nous sommes fiers de l'habiter. Quand je regarde autour de cette table et que je songe à toute la sagesse que vous représentez, je vois autant de meneurs, d'agriculteurs et de stratèges politiques. Moi qui suis un passionné, j'ai été emballé d'avoir pu tremper dans la politique agricole un peu partout au pays au cours des 20 ou 30 dernières années. Et je suis encore plus emballé par la mission que nous avons effectuée à Ottawa aujourd'hui que par bien des choses que j'ai pu faire en qualité de dirigeant du mouvement agricole. Je vous souhaite bonne chance dans vos entreprises.

I thank Mayor Young for providing me with the opportunity to appear this evening and speak to the Almaguin region. What you hear about the municipality of Powassan is very reflective of about 15-20 municipalities in our immediate area.

Mr. Young: Thank you for having us here and for taking the time to spend with us. It is been an honour and privilege, and I thank senators for their good work.

Senator Fairbairn: We wish you the very best as you carry forward. We hope that others will listen and that times will get brighter for you and the people that you represent.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, April 26, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:04 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (Chairman) in the chair.

[English]

The Chairman: Good morning, honourable senators, witnesses and to all of those watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada, and last fall we heard from a number of expert witnesses who gave us an overall view of rural poverty in Canada. On the basis of their testimony, we wrote an interim report, which we released in December and which, by all actions, really hit a nerve.

We are now in the midst of our second phase of the study. Thus far, we have travelled in Ontario, the four Eastern and the four Western provinces. Along the way, we have met a truly wonderful and diverse group of rural Canadians, who have welcomed us with open arms into their communities and sometimes even into their homes.

We want to hear from as many people as possible, and that is why we are continuing to hold meetings here in Ottawa in between our travels.

For the first round of witnesses this morning, we are delighted to have Ms. Cynthia Edwards, the National Manager; and Mr. J. Barry Turner, the Director of Government Relations for a very popular organization across this country, Ducks Unlimited of Canada.

J. Barry Turner, Director of Government Relations, Ducks Unlimited Canada: We tried to have this presentation about a month ago, and there was a vote that evening. It was an evening session and the mission was aborted that night. I suspect at 8:00 in the morning in Ottawa, there will be no vote to interrupt us.

Je remercie le maire Young de m'avoir donné la possibilité de prendre la parole devant vous ce soir au nom de la région d'Almaguin. Ce que nous vous avons dit au sujet de la municipalité de Powassan reflète tout à fait la situation des 15 ou 20 municipalités de la région immédiate.

M. Young : Merci de nous avoir accueillis ici et d'avoir pris le temps de nous écouter. Ce fut un honneur et un privilège et je remercie les sénateurs pour leur excellent travail.

Le sénateur Fairbairn : Nous vous souhaitons bonne chance dans votre mission. Nous espérons que d'autres vous écouteront et que l'avenir sera plus radieux pour vous-même et pour ceux et celles que vous représentez.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 26 avril 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 4 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (présidente) occupe le fauteuil.

[Traduction]

La présidente : Bonjour, honorables sénateurs et mesdames et messieurs les témoins. Je salue également tous ceux qui écoutent les délibérations du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

En mai dernier, le comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. L'automne dernier, nous avons entendu un certain nombre de témoins experts qui nous ont brossé un tableau global de la pauvreté au Canada. À partir de ces témoignages, nous avons rédigé un rapport intérimaire qui a été publié en décembre 2006 et qui a vraiment touché une corde sensible.

Nous sommes dans la deuxième étape de l'étude. Jusqu'à présent, nous sommes allés en Ontario, dans les quatre provinces de l'Est et dans les quatre de l'Ouest. Nous avons rencontré un groupe de ruraux vraiment merveilleux et fort différents les uns des autres. Ils nous ont accueillis à bras ouverts dans leur collectivité et parfois même dans leur foyer.

Nous voulons entendre le plus de témoins possible, et c'est pourquoi nous continuons à tenir des réunions à Ottawa entre nos déplacements.

Le premier groupe de témoins que nous avons le grand plaisir d'accueillir ce matin comprend Mme Cynthia Edwards, directrice nationale, et M. J. Barry Turner, directeur des relations avec les gouvernements dans une organisation fort populaire, Canards illimités Canada.

J. Barry Turner, directeur des relations avec les gouvernementales, Canards illimités Canada : Nous avons essayé de présenter cet exposé il y a environ un mois, mais il y a eu un vote ce soir-là. Il y avait une séance en soirée, et la mission a avorté. Je présume que, à 8 heures du matin à Ottawa, aucun vote ne va nous interrompre.

Thank you very much for welcoming us back. Ms. Edwards will give our presentation. As you have just mentioned, she is our national manager of industry and government relations. I do government relations for Ducks Unlimited here in Ottawa. We look forward to your discussion and questions.

Cynthia Edwards, National Manager, Industry & Government Relations, Ducks Unlimited Canada: Thank you very much for the opportunity to appear and to present Ducks Unlimited Canada's views on the importance of rural areas to this country. We believe that an increased emphasis on Canada's natural capital can improve the welfare of both rural and urban residents in Canada. I have spent much of my life farming and living in rural Saskatchewan, so this issue is of great importance to me professionally and personally.

Ducks Unlimited Canada is a private, non-profit organization dedicated to the conservation, restoration and management of Canada's wetlands and upland habitats, for the benefit of water fowl, other wildlife and people. For almost 70 years, we have worked with partners to deliver incentives to rural landowners, through leases, conservation easements, payments to convert marginal land to forage and incentives to entice landowners to grow winter wheat.

We have also conducted pilot projects looking at the use of tax incentives to conserve natural areas. Over 17,000 Canadian landowners have conserved habitat in partnership with us throughout our history. We have invested millions of dollars in rural areas to conserve the natural capital in those landscapes. We have an annual budget that approaches \$80 million, employ approximately 400 people and enlist the time of nearly 8,000 volunteers, many of whom live in rural areas from coast to coast.

Canada's natural capital includes our natural resources, ecosystems, land and water and is crucial to the viability of our economy and wealth. The value of this capital is based on the quantity and quality of the ecological goods and services that flow from it. Examples of the goods are well understood and include timber and agricultural commodities. The services, however, are not as well understood, are extremely complex, essential in supporting life and are not easily replaced when lost. These include water purification, erosion control and mitigation of greenhouse gases.

We have been working to better understand the environmental and economic value of Canada's natural capital and the goods and services it provides. Our work includes research into carbon sequestration of wetlands, the impact of wetlands on water

Merci beaucoup de nous accueillir de nouveau. Mme Edwards présentera l'exposé. Comme vous venez de le dire, elle est la directrice nationale des relations avec l'industrie et les gouvernements. Je suis chargé par Canards illimités des relations avec le gouvernement ici, à Ottawa. Nous avons hâte d'avoir des échanges et d'entendre vos questions.

Cynthia Edwards, directrice nationale, Relations gouvernementales et industrielles, Canards illimités Canada : Merci beaucoup de me donner l'occasion de comparaître pour présenter le point de vue de Canards illimités Canada sur l'importance des régions rurales pour le Canada. Nous croyons que, en accordant une plus grande importance au capital naturel du Canada, nous contribuerons à améliorer le bien-être de la population rurale et urbaine canadienne. J'ai vécu une bonne partie de ma vie dans le milieu agricole, dans la Saskatchewan rurale. La ruralité a de l'importance pour moi sur les plans tant professionnel que personnel.

Canards illimités Canada est un organisme privé sans but lucratif dont la mission est la conservation, la restauration et la gestion des milieux humides et des zones sèches du Canada, avec les habitats qui s'y rattachent, au bénéfice de la sauvagine, d'autres espèces sauvages et des êtres humains. Depuis près de 70 ans, notre organisme s'efforce avec des partenaires d'offrir des mesures incitatives aux propriétaires fonciers ruraux, comme des baux, des servitudes de conservation et des paiements directs pour qu'ils convertissent des terres cultivables peu productives à des cultures fourragères, et des mesures incitatives pour encourager la culture du blé d'automne.

Nous avons aussi mené des projets pilotes axés sur l'utilisation d'incitatifs fiscaux pour encourager les propriétaires fonciers à conserver les espaces naturels. Depuis notre création, plus de 17 000 propriétaires fonciers canadiens ont participé à la conservation des habitats, en partenariat avec notre organisme. Nous avons investi des millions de dollars dans des zones rurales en vue d'améliorer les habitats. Notre budget annuel s'élève à près de 80 millions de dollars. Nous employons environ 400 personnes et nous comptons sur le concours de quelque 8 000 bénévoles, dont un grand nombre habitent dans des zones rurales d'un bout à l'autre du pays.

Le capital naturel du Canada est composé de ressources naturelles, d'écosystèmes, de terres et d'eau, et il est essentiel à la viabilité de notre économie et à notre richesse. La valeur du capital naturel réside dans la quantité et la qualité des biens et services écologiques qui en découlent comme, par exemple, le bois d'œuvre et les produits agricoles. Par contre, les services ne sont pas aussi bien compris. Ils sont extrêmement complexes, ils sont essentiels à la vie, et ils ne sont pas faciles à remplacer, une fois disparus. Notons par exemple l'épuration de l'eau, la lutte contre l'érosion et l'atténuation des effets des gaz à effet de serre.

Nous cherchons à mieux comprendre la valeur environnementale et économique du capital naturel du Canada et des biens et services écologiques qu'il procure, par des recherches sur le stockage du carbone dans les terres humides,

quality and quantity and environmental and economic benefits of forage conversion.

As indicated throughout your report, many of the rural areas of Canada depend on primary industries such as agriculture for their livelihood. Many of these same areas are also important to waterfowl and have thus been the focus of our programs in the past. This is why we have a vested interest in future agricultural policy.

Anyone who has spent time in the agriculture industry knows that certain activities have negatively impacted our water, soil, fish and wildlife resources.

My focus today is not to highlight the negative aspects of agriculture but instead to speak to the positive environmental benefits that landowners currently provide. Through good management, farmers currently provide clean air, clean water and wildlife habitat; but they are under-compensated for the provision of these valuable goods and services.

As we come to the end of the current Agricultural Policy Framework in 2008 and embark on the next generation of agriculture policy in Canada, the timing is right to expand on programs designed to increase the ecological goods and services our agricultural producers generate. In preparation for discussions on the next generation, Ducks Unlimited developed three key recommendations that, if acted on, could increase the benefits agriculture provides to society while benefiting producers themselves.

The first is to have the recognition of environmental benefits fully entrenched in agricultural policy. The National Farm Stewardship Program should be enhanced and expanded to provide even greater environmental benefits and move the policy discussion from focusing on the risks agriculture poses to highlighting the benefits it provides. As indicated in your interim report on page 62, urban residents need rural land managers to provide things such as clean water. By shifting the discussion to the positive, rural land managers can benefit from the provision of goods and services. Although this is unlikely to save the family farm, it could provide a diversified revenue stream through expansion into areas such as ecotourism, carbon credit markets and the provision of public goods, such as clean water and biodiversity.

Our second recommendation is to enhance the current Greencover Canada program that provides a broad suite of environmental benefits such as greenhouse gas emissions reductions and improvements in the availability of habitat for fish and wildlife. Converting marginally productive lands will also help producers lower their input costs on cropland. From a waterfowl perspective, expanding this program to convert up to 2 million acres in the Prairies over the next five years would help

l'impact de la conservation des terres humides sur la qualité et la quantité de l'eau, et par des études sur les retombées économiques et environnementales de la conversion aux cultures fourragères.

Comme vous l'avez dit tout au long de votre rapport, des industries primaires comme l'agriculture sont la principale source de revenus d'un grand nombre de régions rurales du Canada. Beaucoup de ces mêmes régions sont importantes pour la sauvagine et nous avons axé en conséquence bon nombre de programmes par le passé. Voilà pourquoi la future politique agricole du Canada nous intéresse directement.

Quiconque a passé du temps dans le secteur agricole sait que certaines activités agricoles ont un impact négatif sur l'eau, le sol, les poissons et les ressources fauniques.

Mon objectif aujourd'hui n'est pas d'attirer l'attention sur les aspects négatifs de l'agriculture, mais plutôt de souligner les avantages positifs pour l'environnement qu'on doit aux propriétaires fonciers. Grâce à une bonne gestion, les exploitants agricoles procurent de l'air pur, de l'eau saine et un habitat faunique, mais ils ne sont pas bien rémunérés pour ces biens et services précieux.

Comme le Cadre stratégique pour l'agriculture arrive à expiration en 2008 et que nous sommes sur le point de lancer une nouvelle politique agricole au Canada, le moment est bien choisi pour donner de l'expansion aux programmes conçus pour accroître les biens et services écologiques produits par nos agriculteurs. En prévision des débats sur la nouvelle politique, Canards illimités a formulé trois recommandations principales qui, si elles sont mises en œuvre, pourraient accroître les avantages que l'agriculture procure à la société et être bénéfiques aux producteurs eux-mêmes.

D'abord, il faut que la reconnaissance des avantages environnementaux soit entièrement intégrée à la politique agricole. Le Programme national de gérance agroenvironnementale devrait être amélioré et élargi afin d'offrir des avantages environnementaux encore plus importants et d'axer la politique agricole sur les avantages que procure l'agriculture plutôt que sur les risques qu'elle pose. Comme vous l'avez dit dans votre rapport intérimaire à la page 78, les habitants des milieux urbains ont besoin que les gestionnaires des terres rurales leur fournissent des biens comme de l'eau salubre. En déplaçant la discussion vers les aspects positifs, on permet à ceux qui gèrent des terres rurales de tirer un profit des biens et services qu'ils procurent. Il est peu probable qu'elle contribue à sauver l'exploitation familiale, mais elle pourrait fournir d'autres sources de revenus : écotourisme, crédits pour le carbone, fourniture de biens collectifs comme de l'eau salubre et la biodiversité.

Deuxièmement, nous recommandons d'améliorer le Programme de couverture végétale du Canada, qui a produit de nombreux résultats environnementaux comme la réduction des émissions de gaz à effet de serre, l'augmentation du nombre d'habitats pour les poissons et la faune, et l'amélioration de la qualité de ces habitats. La conversion de terres marginales aidera les producteurs à réduire le coût des intrants dans les terres en culture. Du point de vue de la sauvagine, l'élargissement du

address the needs of waterfowl while providing direct benefits to agricultural producers, especially those looking to expand further into the livestock industry.

Our final recommendation is that Agricultural and Agri-Food Canada, along with provincial and territorial governments, continue to promote wetland restoration through enhanced or even preferential funding as an eligible activity within the National Farm Stewardship Program. Recognizing the valuable contribution landowners make when restoring wetlands will help ensure these areas are both restored and then retained on the landscape.

Landowners, who maintain or restore natural areas, may also be able to capitalize on land that has been taken out of agricultural production through increased tourism and recreation opportunities. Your interim report touches briefly on the need to promote rural tourism and we agree that bed and breakfasts, nature trails and guiding services are potential sources of value-added revenue for rural residents.

Also identified in your interim report is the multifunctional concept, which recognizes the role that agriculture plays in society and is an area where more emphasis and research is needed in this country. The conservation of natural areas should be part of the new approach to farm policy. Multiple benefits can be capitalized on, providing new opportunities for rural residents and can lead to attracting new residents, including immigrants, to these special places.

The Canadian government has an opportunity to shift away from the traditional views that have helped form the economy of this country toward a new vision for the rural areas of Canada. We have a choice: We can continue to let our rural areas erode or we can capitalize on their inherent wealth. I am not willing to leave rural Canada to its fate. We need to broaden our policy approach to recognize the value of our natural capital beyond the traditional market-based industries and to take a strategic approach to building on these assets.

In conclusion, an effective ecological goods and services policy that recognizes and rewards the contribution of rural landowners and managers is an important component of an integrated strategy for addressing rural poverty. A focus on our natural capital and the goods and services it provides can help diversify income, improve agricultural sustainability and improve the quality of life for all Canadians.

programme en vue de convertir deux millions d'acres dans les provinces des Prairies au cours des cinq prochaines années contribuerait à répondre aux besoins de cette faune tout en rapportant des avantages directs aux producteurs agricoles, surtout ceux qui cherchent à prendre de l'expansion dans le secteur de l'élevage.

Notre dernière recommandation veut qu'Agriculture et Agroalimentaire Canada ainsi que les gouvernements provinciaux et territoriaux continuent de protéger les terres humides par un financement bonifié, voire préférentiel, comme activité admissible dans le Programme national de gérance agroenvironnementale. La reconnaissance de la contribution précieuse des propriétaires fonciers à la restauration des terres humides aidera à faire en sorte que ces zones soient à la fois remises en état et conservées comme éléments du paysage.

Les propriétaires fonciers qui conservent ou restaurent des milieux naturels pourraient aussi tirer profit des terres qui ont été retirées de la production agricole grâce à l'augmentation du tourisme et des activités de loisir. Votre rapport intérimaire signale brièvement la nécessité de promouvoir le tourisme rural. Nous sommes d'accord pour dire que les gîtes touristiques, les sentiers d'interprétation de la nature et les services de guides accompagnateurs sont des sources potentielles de revenus à valeur ajoutée pour les ruraux.

Comme vous l'avez également dit dans votre rapport intérimaire, le concept de la multifonctionnalité de l'agriculture est une reconnaissance du rôle qu'elle joue dans la société. Il faudrait y accorder plus d'importance et y consacrer des travaux de recherche. La conservation des milieux naturels devrait faire partie de la nouvelle approche à la politique agricole. On peut tirer profit des nombreux avantages qu'elle comporte et offrir de nouveaux débouchés aux habitants des régions rurales. On espère que cela contribuera à attirer de nouveaux résidents, y compris des immigrants, dans ces lieux particuliers.

C'est l'occasion pour le gouvernement du Canada d'abandonner les points de vue traditionnels qui ont contribué à développer l'économie de ce pays et d'adopter une nouvelle vision pour les régions rurales du Canada. Nous devons faire un choix : laisser les régions rurales se dégrader ou tirer profit de leurs richesses intrinsèques. Je ne suis pas prête à abandonner le Canada rural à son sort. Il nous faut une approche élargie qui reconnaît la valeur du capital naturel en dehors des industries traditionnelles axées sur le marché, et une approche stratégique en vue de mettre à profit nos atouts.

Je conclus. Une politique efficace sur les biens et services écologiques qui reconnaît et récompense la contribution des propriétaires fonciers et des gestionnaires des terres en régions rurales est un élément important d'une stratégie intégrée de lutte contre la pauvreté en milieu rural. En mettant l'accent sur le capital naturel et sur les biens et services écologiques qui en découlent, elle peut contribuer à diversifier les sources de revenus, promouvoir le développement durable de l'agriculture et améliorer la qualité de vie de l'ensemble de la population canadienne.

Ducks Unlimited Canada is grateful for the opportunity to present its thoughts to this committee, and I welcome any questions you may have.

Senator Peterson: Thank you very much for your presentation. To help us a bit, under the present circumstances, could you walk us through what happens to the landowner now who wants to, say, donate 100 acres of marginal land or wetland? It could even be grassland. What benefit does the farmer get? What happens in the municipality? Who pays the taxes? What are the inherent issues that we are facing in this?

Ms. Edwards: Currently through our own Ducks Unlimited Canada programs, we do accept things such as conservation easements, donated conservation easements, for example, where the landowner would get a tax benefit for the value of that land. We also have paid conservation easements wherein if someone wants to conserve the natural features of their land, we will pay them a certain percentage of the fair market value of that land to essentially keep it in its natural state. That allows for continued agricultural use, so they can still hay or graze those areas.

Those are the two main programs that we have. We have also leased land in the past, where we would lease out cultivated land and seed it out to forage and manage it for wildlife. In most of those cases, if we purchased the land — which is the other option — then we pay the taxes based on the agricultural use so the tax base in the municipality does not go down. At least, that is the general practice in the Prairies.

If it is a conservation easement, the landowner still bears the tax burden on that; they would still pay the taxes. With leases, the landowner pays the tax as well.

Senator Peterson: To make it more attractive, then, we really need a comprehensive plan, with these new carbon credits possibly coming in, with other departments involved, to make it more attractive for a farm owner to do this for you.

Ms. Edwards: Now there are other organizations such as ours, the Nature Conservancy of Canada and others, who do conservation easements. In order to have a real landscape effect and help conserve a broader landscape, it is a policy shift that needs to happen, where people have an incentive to maintain those natural areas through either increased programs through Agriculture and Agri-Food Canada to which Environment Canada could contribute or Habitat Stewardship Program fund monies et cetera.

Mr. Turner: It is important to keep within this policy framework. The recent decisions by the government, in particular, to reduce the capital gain to zero on the donation of ecologically sensitive land — that in some cases could be marginal

Canards illimités Canada est reconnaissant d'avoir pu exposer ses idées au comité. C'est avec plaisir que je répondrai aux questions.

Le sénateur Peterson : Merci beaucoup de votre exposé. Pour nous aider un peu dans les circonstances présentes, pourriez-vous nous expliquer en détail ce qui arrive maintenant à un propriétaire qui voudrait donner mettons une centaine d'acres de terres peu productives ou de terres humides? Il peut même s'agir de prairies. Quel avantage en retire-t-il? Que se passe-t-il au niveau municipal? Qui paie l'impôt foncier? Quels sont les problèmes auxquels il faut nécessairement faire face?

Mme Edwards : Les programmes actuels de Canards illimités Canada permettent d'accepter par exemple des servitudes de conservation et des servitudes de conservation données, par exemple, grâce auxquelles le propriétaire a droit à un avantage fiscal équivalant à la valeur des terres. Nous avons aussi des servitudes payées : si quelqu'un veut conserver des éléments naturels de ses terres, nous lui payons un certain pourcentage de la juste valeur marchande des terres, essentiellement pour qu'elle reste dans son état naturel. Cela permet la poursuite des utilisations agricoles comme la récolte du foin ou le pâturage.

Voilà nos deux programmes principaux. Par le passé, nous avons aussi loué des terres en culture, où nous avons semé des plantes fourragères et que nous avons gérées pour protéger la faune. Dans la plupart de ces cas, nous avons acheté les terres — ce qui est l'autre possibilité —, puis, nous payons les taxes en fonction de la valeur de terres exploitées pour l'agriculture, de façon à ne pas faire diminuer l'assiette fiscale de la municipalité. C'est du moins la pratique qui a généralement cours dans les Prairies.

S'il s'agit d'une servitude de conservation, le propriétaire conserve la responsabilité de payer les impôts. S'il s'agit de locations, c'est également lui qui paie les impôts fonciers.

Le sénateur Peterson : Pour rendre la chose plus attrayante, alors, nous avons vraiment besoin d'un plan complet, avec les nouveaux crédits pour le carbone qui pourraient venir s'ajouter. D'autres ministères interviendraient également. Tout cela afin qu'il soit plus attrayant pour le propriétaire de terres agricoles de collaborer avec vous.

Mme Edwards : Il y a d'autres organisations comme la nôtre qui ont des servitudes de conservation, par exemple la Société canadienne pour la conservation de la nature. Si nous voulons avoir un effet réel sur le paysage et aider à conserver un paysage plus vaste, une réorientation s'impose afin que les propriétaires soient encouragés à maintenir ces zones naturelles au moyen de programmes bonifiés d'Agriculture et Agroalimentaire Canada auxquels Environnement Canada pourrait contribuer. Il pourrait aussi y avoir des fonds du Programme national de gestion agroenvironnementale, et cetera.

M. Turner : Il est important de s'en tenir à ce cadre politique. Les décisions récentes du gouvernement, qui a ramené à zéro les gains en capital lorsqu'il y a don de terres importantes du point de vue écologique — dans certains cas, il peut s'agir de terres peu

land, land that is unique or land that is harbouring endangered species — has increased the incentive for landowners to protect those lands.

For years, there was a capital gain charged on donations to Ducks Unlimited or the Nature Conservancy. That has now been reduced to zero.

Senator Peterson: We would appreciate any suggestions you could give this committee on how we can help you achieve your objectives.

Senator St. Germain: We have heard presentations about how the economy can be diversified for the rural population. Birdwatching was a suggestion by a chap for an area — I cannot remember the name — in Ontario, up by North Bay. He was talking about having travelled to Europe, where apparently this is a developing industry.

I drive by many of the Ducks Unlimited sites. Has there been any thought about developing viewing points, small interpretive centres, at these locations? Has any thought gone into trying to encourage the agriculture industry to develop these on their lands with the possibility of generating a small amount of income?

In some of these rural areas, as you well know, it is not like being in downtown Toronto or Vancouver, where everyone makes \$300,000 a year. They make a lot of money compared to the amount on which rural Canadians generally subsist. It does not often take much. Has any thought ever been given to this?

Ms. Edwards: I am not sure if all of you are familiar with Saskatchewan, but I live just north of Last Mountain Lake, one of the national bird preserves. Tourism in my hometown is very important.

Ducks Unlimited Canada has several nature walk trail brochures in various provinces, which highlight our projects as well as other projects. We do not have interpretive sites on all of our projects. We have thousands of projects across the country, many of which are on private land and would require the cooperation of landowners. Some of them do that; their land is included in nature trails et cetera. We work with partners such as Nature Saskatchewan and other organizations on those.

To increase ecotourism, there needs to be some way for a private landowner — such as a farmer, in particular — to capture some of that revenue. Some of them do it through their joint ownership of small businesses. For example, the local hotel in my hometown of Nokomis, Saskatchewan, on any Wednesday night in October is full of hunters and birdwatchers; we are a large migratory area. That is important not just for the rural landowners, but for the rural community itself.

There are a couple of options to increase ecotourism. Most of them include having those landowners able to capture that benefit, either through tax incentives to maintain natural areas or their involvement in their own ecotourism business in promoting

productives ou de terres qui abritent des espèces menacées —, ont accru l'incitation, pour les propriétaires, à protéger ces terres.

Pendant des années, on a considéré qu'il y avait un gain en capital sur les dons faits à Canards illimités ou à la Société canadienne pour la protection de la faune. Le gain en capital a été ramené à zéro.

Le sénateur Peterson : Nous vous serions reconnaissants de bien vouloir nous expliquer comment nous pouvons vous aider à atteindre vos objectifs.

Le sénateur St. Germain : Nous avons entendu des exposés sur la façon de diversifier l'économie dans l'intérêt de la population rurale. Un type d'une certaine région de l'Ontario — je ne me souviens pas du nom de l'endroit, mais c'était près de North Bay — a proposé l'observation d'oiseaux. Il disait être allé en Europe, où, apparemment, cette activité se développe.

Je passe souvent près d'un grand nombre de sites de Canards illimités. A-t-on songé à y aménager des points d'observation, des petits centres d'interprétation? A-t-on pensé à essayer d'encourager les agriculteurs à en aménager sur leurs terres, ce qui pourrait leur rapporter de modestes revenus?

Dans certaines de ces zones rurales, comme vous le savez fort bien, ce n'est pas comme habiter au centre de Toronto ou de Vancouver, où tout le monde gagne 300 000 \$ par année. On y fait beaucoup d'argent, si on compare au montant dont les ruraux, généralement, doivent se contenter pour survivre. Souvent, il ne faut pas autant d'argent. A-t-on jamais réfléchi à cette possibilité?

Mme Edwards : Je ne sais pas si vous connaissez tous très bien la Saskatchewan, mais j'habite juste au nord du lac de la Dernière-Montagne, un des refuges nationaux d'oiseaux. Dans ma localité, le tourisme est très important.

Canards illimités Canada a dans diverses provinces plusieurs brochures sur des sentiers de nature. Elles présentent divers projets, dont les nôtres. Nous n'avons pas de service d'interprétation sur les lieux de tous nos projets. Nous en avons des milliers d'un bout à l'autre du pays, et un grand nombre se trouvent sur des terres privées. Il faudrait obtenir la collaboration des propriétaires fonciers. Cela existe à certains endroits; il y a des sentiers d'interprétation de la nature sur les terres, par exemple. Nous collaborons à cet égard avec des partenaires comme Nature Saskatchewan et d'autres organisations.

Pour faire progresser l'écotourisme, il faut faire en sorte que le propriétaire privé — notamment un agriculteur — reçoive une partie du revenu. Parfois, on a recours à la copropriété de petites entreprises. Par exemple, l'hôtel local de Nokomis, chez moi, en Saskatchewan, est plein d'ornithologues amateurs et de chasseurs tous les mercredis soirs. Nous avons une zone importante pour les oiseaux migrateurs. C'est important non seulement pour les propriétaires fonciers, mais aussi pour la localité rurale elle-même.

Il y a deux ou trois manières de faire augmenter l'écotourisme. La plupart du temps, il faut que les propriétaires puissent tirer un avantage, soit par des incitatifs fiscaux à conserver des zones naturelles, soit par leur participation à leur propre entreprise

that development in Saskatchewan. Many people have bed and breakfasts or vacation farms. Those are popping up and becoming more popular.

From our perspective, we feel that, in order to have that landscape effect, we need to bring more partners on board. Ducks Unlimited Canada and other organizations such as ours cannot do this alone, so we work with partners on some of it. It is certainly an area that needs to have more attention paid to it.

Mr. Turner: It was a pleasure to serve with you in the House of Commons, Senator St. Germain, and I admire you in the Senate.

This is a really important question. From a diversification of rural economy point of view, this has tremendous potential.

Let me be selfish for a minute on behalf of Ducks Unlimited. As Senator Fairbairn mentioned once to Dr. Brian Gray and me about four or five years ago in committee, when she was a young woman living in Lethbridge, there was wildlife and wetlands everywhere, along with hunters, many ducks, geese, deer and all the creatures we love to see. She commented that this is all gone now.

The pressure from agriculture on our landscapes has become intense. We must protect the wetlands, regardless of where they are — British Columbia, the Lower Fraser Valley, Amherst, Nova Scotia, Point Pelee in Ontario or anywhere on the Prairies — because these wetlands have tremendous ecological and economic potential for the country. They harbour songbirds, shorebirds, waterfowl and other mammals that come to the edge of the wetlands to drink.

We can show you aerial photographs of the wetlands on the Prairies in 1950 and the lack of wetlands in the year 2000. The disappearance is astounding.

These birds have the potential to generate economic rural activity through guiding services and school visits — our interpretive centre at Oak Hammock outside Winnipeg gets 250,000 student visitors per year. They come to see the birds and the wildlife. That is a huge opportunity.

One of our recommendations is the ability to enhance habitat for wildlife — not just waterfowl — from which rural residents could capitalize. We have 92 National Wildlife Areas across the country. They are administered by the Canadian Wildlife Service. For those 92 wildlife areas, they only have \$2 million in their budget to manage them. That is impossible.

Eighty per cent of the people in this country now live in cities. Many of them have never been out to see nature, to see wild creatures, to see birds that have tremendous potential.

écotouristique pour promouvoir ce type de développement en Saskatchewan. Bien des gens ont des chambres d'hôtes ou offrent des séjours de vacances à la ferme. Nous voyons surgir ce genre de chose. La formule gagne en popularité.

Quant à nous, nous estimons que, pour agir sur le paysage, il nous faut mobiliser un plus grand nombre de partenaires. Canards illimités Canada et les autres organisations semblables ne peuvent pas y arriver seuls. Pour une partie du travail, il faut collaborer avec des partenaires. C'est certainement une question à laquelle nous devons accorder plus d'attention.

M. Turner : Ce fut un plaisir de siéger avec vous à la Chambre des communes, sénateur St. Germain, et j'admire ce que vous faites au Sénat.

La question est vraiment importante. Sur le plan de la diversification de l'économie rurale, le potentiel est extraordinaire.

Permettez-moi un instant de faire preuve d'égoïsme pour Canards illimités. Comme le sénateur Fairbairn nous l'a dit, à Brian Gray et à moi, il y a quatre ou cinq ans au comité, lorsque, jeune femme, elle habitait à Lethbridge, il y avait partout des animaux sauvages et des terres humides, on pratiquait la chasse, il y avait beaucoup de canards, de bernaches, de cerfs, toutes ces créatures que nous aimons voir. Elle a dit que tout cela avait maintenant disparu.

La pression agricole sur nos paysages est devenue intense. Nous devons protéger les terres humides, peu importe où elles se trouvent — en Colombie-Britannique, dans la vallée inférieure du Fraser, à Amherst, en Nouvelle-Écosse, à la Pointe-Pelée, en Ontario, ou un peu partout dans les Prairies — parce que ces terres ont pour le Canada un extraordinaire potentiel sur les plans écologique et économique. Elles abritent des oiseaux chanteurs, des oiseaux de rivage, de la sauvagine et des mammifères qui viennent y boire.

Nous pouvons vous montrer des photographies aériennes des terres humides des Prairies en 1950 et d'autres qui en montrent l'absence en 2000. Ces terres disparaissent à un rythme effarant.

Ces oiseaux peuvent susciter une activité économique en milieu rural grâce aux services de guides et aux visites scolaires — notre centre d'interprétation situé à Oak Hammock, à l'extérieur de Winnipeg, accueille chaque année 250 000 élèves. Ils viennent observer les oiseaux et la faune. C'est une excellente occasion à saisir.

L'une de nos recommandations porte sur l'amélioration de l'habitat de la faune — et pas uniquement de la sauvagine — dont les ruraux pourraient tirer parti. Nous avons au Canada 92 réserves nationales de faune. Elles sont administrées par le Service canadien de la faune. Pour gérer ces 92 réserves, il n'a qu'un budget de 2 millions de dollars. Mission impossible.

Aujourd'hui, 80 p. 100 des Canadiens habitent dans les villes. Un grand nombre d'entre eux ne sont jamais sortis observer la nature, des animaux sauvages, des oiseaux qui ont un extraordinaire potentiel.

In 1996, the government did an economic survey called "The Importance of Nature to Canadians." It demonstrated the tremendous number of gross dollar expenditures on nature in Canada. Today, that amount is over \$10 billion a year through hunting, fishing, birdwatching, backpacking, canoeing, national park visits, going to interpretive centres and taking kids to see their local environment. That generates hundreds of millions of dollars in tax revenue to the provinces and to the federal government.

As a country, we have to start to realize, as Ms. Edwards mentioned, the tremendous economic value of our natural capital, whether it is viewing, photographing or just listening to the birds. How happy do we feel in the spring when the birds come back? There is nothing better than to hear those robins and blue jays. It picks us all up when the snow goes and the birds come back. We have a new feeling about life. This country could capitalize on that.

The Europeans are capitalizing on it. It is a big business in Cuba. In Latin American countries, it is huge. Many of our birds spend their winter down there. Some migrate from Alaska to Peru; that is a long safari. They stop in the Fraser River delta to feed and get ready for the next leg of that journey. If we do not protect these areas, we will lose that. It is as simple as that.

Senator St. Germain: Does Ducks Unlimited have a program where you go out and spot various locations that you try to develop? The reason I am asking that is that I live in the Lower Fraser Valley. I do not know how many species of ducks there are at my place, yet there seems to be no development of any significance down in that area. The back end of my property and my neighbour's is all wetland. It is not a big area, but there is a tremendous amount of wetland.

How do you source these places to develop them? As Senator Fairbairn has said, I can remember Manitoba in the 1950s when I would go hunting with my father. The sky would actually darken with the flocks of ducks coming in by the Hutterite colonies along the Assiniboine River. Now there is nothing. I do not know where the ducks have gone. Is the population diminishing?

Mr. Turner: We have drained the wetlands. We have altered their habitat.

Senator St. Germain: I understand that; but is the population of the wildlife diminishing? Those are my two questions: How do you ferret out sites, and is there a diminishing process happening in the waterfowl population?

Ms. Edwards: With respect to the sites, our science arm at our head office, which is called the Institute for Wetland and Waterfowl Research, completes all of our waterfowl research. They look at breeding habitat and areas of importance for

En 1996, le gouvernement a réalisé une étude économique intitulée « L'Enquête sur l'importance de la nature pour les Canadiens ». Elle a mis en évidence les dépenses brutes considérables qu'ils font pour avoir des contacts avec la nature. Aujourd'hui, le montant dépasse les 10 milliards de dollars par année : chasse, pêche, observation des oiseaux, randonnée pédestre, canoë, visite des parcs nationaux, fréquentation de centres d'interprétation, sorties avec les enfants pour leur faire voir la nature. Ces activités rapportent des centaines de millions de dollars en revenus fiscaux aux provinces et au gouvernement fédéral.

Comme Mme Edwards l'a dit, les Canadiens commencent à prendre conscience de l'extraordinaire valeur économique de leur capital naturel, qu'il s'agisse d'observer les oiseaux, de les photographier ou simplement de les écouter. Ne sommes-nous pas heureux, au printemps, lorsque les oiseaux reviennent? Il n'y a rien de mieux que d'entendre les merles et les geais bleus. Nous avons tous un regain d'énergie lorsque la neige disparaît et que les oiseaux reviennent. Nous abordons la vie avec un nouvel enthousiasme. Notre pays pourrait mieux tirer parti du potentiel de la nature.

Les Européens le font. À Cuba, c'est une activité importante. En Amérique latine, c'est énorme. Un grand nombre de nos oiseaux vont y passer l'hiver. Certains migrent depuis l'Alaska jusqu'au Pérou. C'est un long safari. Ils se posent dans le delta du Fraser pour se nourrir et se préparer à l'étape suivante du voyage. Si nous ne protégeons pas ces zones, nous perdrons cette richesse. C'est aussi simple que cela.

Le sénateur St. Germain : Est-ce que, chez Canards illimités, on a un programme de repérage des lieux à aménager? Si je pose la question, c'est parce que j'habite dans la vallée inférieure du Fraser. J'ignore combien d'espèces de canards on y trouve, mais il ne semble y avoir aucun aménagement d'importance là-bas. Il y a des terres humides au bout de mon terrain et de celui de mon voisin. Ce n'est pas grand, mais il y a beaucoup de terres humides.

Comment trouvez-vous les lieux à mettre en valeur? J'ai des souvenirs comme ceux du sénateur Fairbairn : je me souviens que, dans les années 1950, au Manitoba, j'allais à la chasse avec mon père, le ciel était noir de canards qui arrivaient près des colonies huttériennes, le long de l'Assiniboine. Il n'y a plus rien, j'ignore où sont passés les canards. Est-ce que leur population diminue?

M. Turner : Nous avons drainé les terres humides. Nous avons modifié leur habitat.

Le sénateur St. Germain : Je le comprends, mais est-ce que la population de la faune diminue? Voici mes deux questions : comment trouvez-vous les lieux à conserver, et la population de sauvagine diminue-t-elle?

Mme Edwards : En ce qui concerne les lieux, nos services scientifiques, au siège social, l'Institut de recherche sur les terres humides et la sauvagine, font tous nos travaux de recherche sur la sauvagine. Les chercheurs étudient les habitats de reproduction et

breeding, wintering and staging. The wintering and staging would probably be the sites to which you are referring.

We use the information gained through that research to help determine where we need to go in and conserve the best habitat possible through our intensive program. Those are the purchase and lease programs, which cost us the most money per acre spent.

On other areas, we have extension programs that help landowners better understand the role their land plays in the bird cycle and teach them how to conserve those areas on their own.

If those areas are already there and functioning in a natural state, as you mentioned for wildlife, we would not go in there and necessarily do anything in order to increase that. We might go in and conserve it if it is an area of high importance for waterfowl.

In the Prairies, for example, we have targeted areas where wetland pothole density is highest for breeding pairs. That is how we target. In Eastern Canada, we look also at wintering and staging sites in the areas that the birds use most. That is where we direct our highest cost programs because we cannot save it by ourselves as a company.

We use three types of programs: Direct intensive programs, which involve paying landowners to conserve a certain area; extension programs, which is adult education — growing winter wheat, for example, in the Prairies; and then our more extensive work through policy — trying to impact wetland policy, for example, at the provincial level to help maintain those. That could include incentives or mitigation for wetland loss if an industry or urban housing development comes in to the area. Mitigation for wetland loss is an important component to maintain the function that those wetlands have.

Mr. Turner: You asked about private landowners wanting to do something to protect waterfowl. We have agreements across the country with about 17,000 private landowners. We also work closely with municipalities, all ten provincial governments and the federal government to develop policies and practices to protect the landscapes on which birds and other creatures live.

To answer your second question about whether duck numbers are down; it is difficult to say. The markers we go by are the 1970 levels, which I believe are the highest in North American history for a variety of reasons.

les zones d'importance pour la reproduction, l'hivernage et les haltes migratoires. Les lieux dont vous parlez sont probablement des zones d'hivernage et de halte migratoire.

À la lumière des résultats des recherches, nous choisissons les endroits où nous devons intervenir pour conserver les meilleurs habitats possibles grâce à nos programmes intensifs. Il s'agit des programmes d'achat et de location, qui nous coûtent le plus cher à l'acre.

Pour ce qui est des autres zones, nous avons des programmes de communication qui aident les propriétaires à mieux comprendre le rôle que jouent leurs terres dans le cycle des oiseaux, et nous leur montrons comment conserver eux-mêmes ces zones.

Si ces zones sont déjà là et sont dans un bon état naturel, comme vous l'avez dit pour la faune, nous n'intervenons pas, et nous ne faisons pas nécessairement quoi que ce soit pour améliorer la situation. Nous pouvons le faire s'il s'agit d'une zone de grande importance pour la sauvagine.

Dans les Prairies, par exemple, nous avons ciblé des zones où la densité en îlots de terres humides est la plus élevée pour les couples reproducteurs. C'est ainsi que se fait le ciblage. Dans l'est du Canada, nous cherchons les sites d'hivernage et les haltes migratoires dans les régions que les oiseaux fréquentent le plus. C'est de ce côté que nous orientons nos programmes les plus coûteux, car notre société ne peut seule assurer la protection de ces zones.

Nous avons recours à trois types de programmes : les programmes intensifs directs, qui consistent à verser de l'argent à des propriétaires pour qu'ils conservent certaines zones; les programmes de communication, qui sont un effort de sensibilisation des adultes — la culture du blé d'automne dans les Prairies, par exemple; et enfin nos efforts plus vastes sur le plan de la politique — nous essayons d'infléchir les politiques provinciales sur les lieux humides pour tenter d'en assurer la conservation. Cela peut porter sur des mesures incitatives ou l'atténuation de la perte de terres humides si une industrie s'implante dans un secteur ou s'il y a un lotissement résidentiel urbain. Cette atténuation des pertes de terres humides est un élément important si nous voulons préserver la fonction des terres humides qui subsistent.

M. Turner : Vous avez posé une question sur les propriétaires privés qui souhaitent protéger la sauvagine. Nous avons des accords avec environ 17 000 de ces propriétaires d'un bout à l'autre du Canada. Nous entretenons aussi une étroite collaboration avec les municipalités, les dix gouvernements provinciaux et le gouvernement fédéral pour définir des politiques et des pratiques visant à protéger les aires où habitent des oiseaux et d'autres animaux.

Dans votre deuxième question vous avez demandé si la population de canards diminuait. Difficile à dire. Notre point de repère, ce sont les niveaux de 1970, qui sont, je crois, les plus élevés de l'histoire de l'Amérique du Nord, pour diverses raisons.

In 1985, the North American Waterfowl Management Plan was developed between Canada, the United States and Mexico. Much of the funds we spend in Canada are generated in America. Waterfowl are migratory birds, and are a shared resource between the U.S., Canada and Mexico. Therefore, the U.S. government contributes money to Ducks Unlimited Incorporated in America, and monies come from there to Canada. One congressional dollar on the ground in Saskatchewan is about \$4 here because we match that money.

The waterfowl numbers vary with rainfall, climate, habitat availability and predation. Currently in the Prairies, the climate change is severely impacting on parts of the land. There are no water areas left for waterfowl. They have been drained or have not been replenished naturally.

We work with private landowners. If you would like to initiate something with us, you can do so. We get many calls on a weekly basis from people across the country with concerns such as, "I have a hundred acres and beavers have backed up my back 40 acres. Can I do something about it with Ducks Unlimited Canada? Can I donate the land? Can I get an easement on it? Can I protect it?"

As Ms. Edwards has said, we target our limited resources based on science to specific areas that we know scientifically produce the greatest number of ducks per square mile. It is all a question of priority.

The boreal forest in the North is a part of this continent that has not received the kind of attention and protection it should. Ducks Unlimited Canada is very involved in the Canadian Boreal Initiative. We have identified five key priority areas in the Mackenzie Valley and one in the Yukon at the Old Crow Flats, which is on the northern tip of the territory. It is a wonderful habitat for waterfowl production.

As oil and gas, and forestry and mining industries develop, we are promoting very strongly in cooperation with the Nature Conservancy of Canada, World Wildlife Fund and Nature Canada. We have to protect these areas before we develop them. Let us get the rules right before we exploit the oil and gas potential of the Mackenzie Valley. Some of the areas we want to protect have clearly been documented in the eyes of the government and with Agriculture and Agri-Food Canada.

The Chairman: As an add-on to what you have been saying, this does affect other species as well. Certainly in our area, the burrowing owl is either on the list of extinction or just hanging by its little claws.

When you talk about young people understanding the history, very often you are getting that history out of centres, such as birds of prey, for example. That is the only place they are seeing these birds.

En 1985, le Canada, les États-Unis et le Mexique ont élaboré le Plan nord-américain de gestion de la sauvagine. Une grande partie des fonds dépensés au Canada proviennent de l'Amérique. La sauvagine se compose d'oiseaux migrateurs, et elle est une ressource commune aux États-Unis, au Canada et au Mexique. Par conséquent, les autorités américaines versent de l'argent à Ducks Unlimited Incorporated des États-Unis, et une partie de cet argent est injecté au Canada. Un dollar voté par le Congrès qui est dépensé sur le terrain en Saskatchewan représente environ 4 \$, car nous en ajoutons une contribution équivalente.

La population varie en fonction des précipitations, du climat, de la disponibilité d'habitats et de la prédation. Dans les Prairies, à l'heure actuelle, les changements climatiques ont de graves effets sur certaines parties du territoire. Il ne reste plus de zones assez humides pour la sauvagine. Elles ont été drainées ou les précipitations ne les ont pas alimentées naturellement.

Nous travaillons avec des propriétaires privés. Si vous voulez lancer un projet avec nous, vous le pouvez. Nous recevons chaque semaine de nombreux appels de gens d'un peu partout qui disent par exemple : « J'ai une centaine d'acres et les castors ont inondé les 40 acres du fond. Est-ce que je peux faire quelque chose avec Canards illimités Canada? Est-ce que je peux donner ces terres? Est-ce qu'une servitude est possible? Est-ce que je peux les protéger? »

Comme Mme Edwards l'a dit, nous utilisons nos ressources limitées dans certaines zones précises où nous savons scientifiquement que la production de canards au mille carré est la plus élevée. C'est une question de priorités.

Dans le Nord, la forêt boréale est une partie de notre continent qui n'a pas eu droit à autant d'attention et de protection qu'il aurait fallu. Canards illimités Canada s'occupe beaucoup de l'Initiative boréale canadienne. Nous avons cerné cinq zones prioritaires clés dans la vallée du Mackenzie et au Yukon, dans la plaine Old Crow, dans la pointe septentrionale du territoire. C'est un habitat merveilleux pour la reproduction de la sauvagine.

Au fur et à mesure que se développent les industries pétrolière, gazière, forestière et minière, nous faisons une promotion très énergique avec la coopération de la Société canadienne pour la conservation de la nature, le Fonds mondial pour la nature et Nature Canada. Nous devons protéger ces zones avant que le développement ne les touche. Établissons de bonnes règles avant d'exploiter le potentiel pétrolier et gazier de la vallée du Mackenzie. Certaines des zones que nous voulons protéger ont été clairement documentées pour le gouvernement et Agriculture et Agroalimentaire Canada.

La présidente : Je me permets d'ajouter que d'autres espèces sont touchées également. Dans notre région, la chevre des terriers est sur la liste des espèces en voie d'extinction ou survit de peine et de misère.

Quand on dit qu'il faut initier les jeunes à l'histoire, il arrive souvent qu'on trouve des éléments de cette histoire dans des centres, par exemple sur les oiseaux de proie. C'est le seul endroit où ils peuvent observer ces oiseaux.

Mr. Turner: It is interesting you bring up the burrowing owl. Most people, who are environmentally aware, understand it is a very threatened creature.

If we can protect and enhance a sanctuary for the burrowing owl, imagine the potential for ecotourism or guiding services to take people, who have an interest in birdlife, to see these owls. People will drive or fly and spend money in a rural environment to go out and see these creatures. The potential is terrific.

The Chairman: Yes, it is terrific. Thank you.

Senator Mahovlich: I am interested in the common loon. I purchased a property up at Muskoka Lakes. The City of Toronto extends all the way up to Barrie with a population of about 5 million people — and I believe 4 million of them head North during the summer months.

I purchased my property out there in the 1970s. In the evenings, I would look out onto the lake and maybe see one or two lights. Today, I look out and it is like a city. All the property has been purchased.

My bay, Wiley Bay, was once owned by the President of the United States in 1917, Woodrow Wilson. He was a university student, and he owned all that property up there. There was a marshland deep in the bay, and I thought that that was where the loons would be safe. They mate for years. It has now been developed, and I am very concerned. Where do these loons go when everything is developed? The township is making all kinds of money on taxes. I do not feel Ducks Unlimited Canada can afford to purchase any property and pay taxes on it because the taxes are so high. The community just keeps building. Eventually, Muskoka Lakes will not have any loons. Is that where we are heading?

Mr. Turner: Unfortunately, I believe are you right. I am trying to say this politely because other people are listening, but we are raping our environment in many respects. It is all in the interest of bigger means better. Maybe bigger does not mean better. Maybe we have to slow down, as they are suggesting they do in Fort McMurray, because the expansion of that area is just out of control. We could look at other jurisdictions around the world.

I was a game warden in East Africa when I finished university, and I managed a very large game reserve on the border between Kenya and Tanzania. My base camp looked at Mount Kilimanjaro. It was a spectacular opportunity. That was 1969, 1970 and 1971. Back then, there were all kinds of wildlife. I went back 15 years later, and I was depressed. There was little or none left because it was full of cattle and goats.

In Canada, we are doing something similar. We are encroaching on the habitat of the loons that you love and other creatures that we all like to see. If we do not develop practical policies to protect these areas before they are developed, we will not have any left. The pressures are great for the people of Metropolitan Toronto to move North, to go to cottage country and get their piece of the lakeshore. Where does it end? What do you do with the greenbelt around Toronto, where the government

M. Turner : Il est intéressant que vous parliez de la chevêche des terriers. La plupart des gens qui ont une conscience écologique savent que cette créature est très menacée.

Si nous pouvons protéger et améliorer un refuge pour cette espèce, imaginez le potentiel pour l'écotourisme ou les services de guide. On emmènerait les visiteurs qui s'intéressent aux oiseaux observer la chevêche. Des gens viendront en voiture ou en avion et dépenseront de l'argent dans une zone rurale pour aller voir ces créatures. Le potentiel est considérable.

La présidente : Oui, c'est extraordinaire. Merci.

Le sénateur Mahovlich : Je m'intéresse au plongeon huard. J'ai acheté une propriété dans la région des lacs Muskoka. La ville de Toronto s'étend jusqu'à Barrie et a une population d'environ 5 millions de personnes. Et je crois que 4 millions d'entre elles s'en vont dans le Nord pendant les mois d'été.

J'ai acheté ma propriété dans les années 1970. Le soir, lorsque je regardais sur le lac, je voyais une ou deux lumières. Aujourd'hui, c'est comme une ville. Tous les terrains ont été achetés.

Ma baie, celle de Wiley, a appartenu à Woodrow Wilson, président des États-Unis, en 1917. Il était étudiant à l'université et il possédait tout ce territoire. Il y avait un marais au fond de la baie, et je croyais que les huards y seraient en sécurité. Ils se reproduisent pendant des années. Ce secteur a été aménagé, et je suis très inquiet. Où ces oiseaux iront-ils lorsque tout cet espace aura été aménagé. La localité prélève beaucoup d'argent en impôts. Je ne crois pas que Canards illimités Canada ait les moyens d'acheter des terrains là-bas et de payer les impôts, qui sont très élevés. La construction continue. Bientôt les lacs Muskoka n'auront plus de huards. Est-ce que c'est vers cela que nous nous dirigeons?

M. Turner : Malheureusement, je crois que vous avez raison. J'essaie de rester poli parce que d'autres gens écoutent, mais, à bien des égards, nous violons notre environnement. Tout cela parce que plus c'est gros, plus c'est beau. Ce n'est peut-être pas vrai. Peut-être devons-nous ralentir, comme on le propose à Fort McMurray. Dans cette région, l'expansion est effrénée. Nous pourrions voir ce qui se fait ailleurs dans le monde.

J'ai été garde-chasse en Afrique de l'Est, lorsque j'ai fini mes études universitaires, et j'ai géré une très importante réserve faunique à la frontière du Kenya et de la Tanzanie. Mon camp de base donnait sur le Kilimanjaro. Ce fut une occasion incomparable. C'était en 1969, 1970 et 1971. À l'époque, on voyait toutes sortes d'animaux sauvages. J'y suis retourné 15 ans après, et j'ai trouvé cela déprimant. Il n'y en avait plus ou presque plus. C'était plein de bétail et de chèvres.

Au Canada, nous faisons quelque chose de semblable. Nous empiétons sur l'habitat des huards que nous adorons et d'autres animaux que nous aimons tous admirer. Si nous n'élaborons pas des politiques pratiques pour protéger ces zones avant qu'elles ne soient aménagées, il ne nous en restera plus. Les habitants de l'agglomération torontoise exercent une forte pression sur le Nord. Ils veulent leur coin de villégiature, leur bout de rive sur un lac. Où cela finit-il? Que faire de la ceinture verte autour de

made a decision to protect that? Developers were livid at that decision because, suddenly, their land values went down to very little. There is huge pressure on politicians to make the courageous decisions to protect those landscapes so that loons can live there.

The loon is a sensitive animal. They do not like people around them. Other animals can adapt more easily. We have deer in our cities and sparrows on our balconies; they can adapt. However, loons cannot and will not, so they will disappear. They are a quiet, secretive type of creature. They are not found in large flocks nor with large families.

What do you do? You are raising a good point. You have to get to the decision makers, who issued the permits to build these buildings, roads and highways, to take agricultural lands that harbour animals out of production. There is not a simple answer because economics sometimes trumps intelligent environmental decisions.

Senator Mahovlich: Does Ducks Unlimited Canada work with townships to preserve certain lakes?

Ms. Edwards: We do work with municipal governments, depending on which province you live in. In Ontario, we work closely with municipal governments because they have more responsibility for wetland policy and such. We do work with them, especially in this province, on issues such as wetland policy — how to lay out a development plan to conserve some of those natural areas while allowing economic growth as well. There is much pressure, not just from the natural land perspective but from the agricultural land perspective as well. Many of this country's people live on Class 1 agricultural land. That is a natural capital resource that we are losing also to urban expansion, development and roads to get the people from Toronto up to Muskoka and so on. It is a huge issue. Even in the Prairies, where the population is less dense, the Edmonton-Calgary corridor is certainly an issue where we are losing those natural areas. The very areas that drew people there in the first place are being destroyed by their presence.

Senator Eyton: I would like to know a more about Ducks Unlimited Canada. Our notes tell me that it was founded in 1938. I expect it was four or five duck hunters huddled in a shed somewhere close to a wetland.

I take it you are speaking with some authority about loons. Is Ducks Unlimited Canada kind of a misnomer? Have you thought about that?

Mr. Turner: It is funny how we evolved in 1938. There were some duck hunters in Manitoba who went out to hunt when there was a drought. One of them was a wealthy man from Philadelphia. He said to his buddies, "The ducks are gone this year. Where are they?" His friend replied, "Well, there is no water

Toronto, que le gouvernement a décidé de protéger? Les promoteurs sont livides, après cette décision, car, du jour au lendemain, la valeur de leurs terrains a été réduite à pas grand-chose. D'énormes pressions s'exercent sur les hommes et les femmes politiques pour qu'ils prennent des décisions courageuses et protègent ce paysage pour que les huards puissent y vivre.

Le plongeon huard est un animal sensible. Il n'aime pas la proximité des humains. D'autres animaux s'adaptent plus facilement. Nous avons des cerfs dans nos villes et des moineaux sur nos balcons. Ils peuvent s'adapter. Les huards en sont incapables; au lieu de s'adapter, ils vont disparaître. Ce sont des créatures tranquilles, secrètes. Ils ne forment pas de grands groupes ni de grandes familles.

Que faire? Vous soulevez un excellent point de vue. Il faut amener les décideurs, ceux qui délivrent les permis pour la construction de ces bâtiments et routes à retirer de la production les terres agricoles qui abritent des animaux. Il n'y a pas de réponse simple, car l'économie l'emporte parfois sur les décisions intelligentes en matière environnementale.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce que Canards illimités Canada travaille avec les localités en vue de préserver certains lacs?

Mme Edwards : Nous collaborons avec des municipalités, mais cela dépend de la province en cause. En Ontario, cette collaboration est étroite, car les municipalités ont plus de responsabilités que ce n'est le cas ailleurs à l'égard de la politique sur les terres humides et d'autres éléments semblables. Nous travaillons en étroite collaboration avec elles, surtout dans cette province, dans des dossiers comme la politique sur les terres humides : comment concevoir des plans de développement pour conserver certaines zones naturelles tout en permettant une croissance économique? Les pressions sont fortes non seulement sous l'angle des espaces naturels, mais aussi du point de vue des terres agricoles. Beaucoup de Canadiens habitent sur des terres agricoles de la meilleure qualité. Il s'agit d'un capital naturel que nous perdons à cause de l'expansion urbaine, du développement et des routes qu'il faut construire pour que les Torontois se rendent dans la région de Muskoka, par exemple. C'est un problème énorme. Même dans les Prairies, là où la population est moins dense, le couloir Edmonton-Calgary est une zone où nous perdons beaucoup de zones naturelles. Les régions qui ont attiré les gens au départ sont détruites par leur présence.

Le sénateur Eyton : Je voudrais en connaître un peu plus sur Canards illimités Canada. Nos notes me disent que l'organisation a vu le jour en 1938. Je présume qu'il s'agissait au départ de quatre ou cinq amateurs de chasse au canard regroupés dans une cabane quelque part, près de terres humides.

J'ai l'impression que vous parlez avec une certaine autorité des huards. Est-ce que le nom Canards illimités Canada est vraiment le bon? Y avez-vous réfléchi?

M. Turner : La naissance de l'organisation, en 1938, est étrange. Des amateurs de chasse au canard, au Manitoba, sont partis à la chasse par temps de sécheresse. L'un d'eux était un homme riche de Philadelphie. Il a interpellé ses compagnons : « Les canards sont partis, cette année. Où sont-ils? » Son ami a

this year.” They said, “Let us put our money together and reconstruct a wetland.” They did that. It was called Big Grassy Marsh, and it still exists outside of Winnipeg. That was founded by hunters; you are quite right, sir. It has now expanded to be a large, successful conservation organization in both the U.S. and Canada.

We are more than ducks, as we say.

Senator Eyton: Is it part of your mandate? I would be curious about what your mission or mandate says about Ducks Unlimited Canada. What is your declared purpose?

Ms. Edwards: Although many of the areas we conserve are beneficial to other wildlife, people, water quality and so on, our mandate still circles around waterfowl. That is still our key priority. Our corporate goals are to restore waterfowl populations to the levels of the 1970s, which is the goal of the North American Waterfowl Management Plan. We were started, as Mr. Turner mentioned, by hunters interested in waterfowl. That remains our primary focus. Much of our research is on waterfowl.

As we have evolved and grown as a company, we have realized that not all people are interested in waterfowl, and we have branched off more into looking at the benefits that those areas provide for water quality, water quantity and flood retention. How do we get people, who are not interested in waterfowl, interested in wetlands and those other natural areas? That is why we work with partners such as Nature Conservancy of Canada, which has a broader mandate than us, and other researchers on how to get others interested in maintaining these areas if they do not have a specific interest in waterfowl. Our goal still focuses on waterfowl objectives, but they are all habitat based. The habitat is the key to the waterfowl.

Senator Eyton: It has been many years since Ducks Unlimited Canada was founded, and I am sure you have come a long way since that time. Can you give me some idea of the scope, length and breadth of Ducks Unlimited? How many employees do you have? How many locations or offices do you have? How much land do you administer?

Mr. Turner: We have about 400 employees in Canada. Our budget is about \$80 million a year. In the United States, Ducks Unlimited Incorporated, based in Memphis, has about 600 employees, and their budget is about \$120 million a year. Between the two organizations in North America, there are about 1,000 employees, with a budget of close to \$200 million a year. We raise that money from scratch every year through fundraising events across the country. In Canada, we have about 700 events. Senator St. Germain has co-hosted two of them for us on

répondu : « Il manque d'eau, cette année. » Ils se sont dit qu'ils réuniraient des fonds pour reconstituer les terres humides. C'est ce qu'ils ont fait. Ces terres, qui se trouvaient non loin de Winnipeg, s'appelaient Big Grassy Marsh, et elles existent toujours. Vous avez tout à fait raison de dire que les fondateurs étaient des chasseurs. L'organisation a pris de l'expansion et est devenue une grande organisation vouée à la conservation qui réussit fort bien, tant aux États-Unis qu'au Canada.

Comme nous avons l'habitude de le dire, nous ne sommes pas limités aux canards.

Le sénateur Eyton : Cela fait-il partie de votre mandat? Je voudrais savoir ce que dit votre énoncé de mission ou votre mandat au sujet de Canards illimités Canada. Quelle est votre raison d'être officielle?

Mme Edwards : Bien que beaucoup de zones dont nous assurons la conservation soient bénéfiques pour d'autres espèces, pour la qualité de l'eau, et cetera, notre mandat est toujours axé sur la sauvagine. Elle demeure notre priorité centrale. Les objectifs de l'organisation sont de ramener les populations de sauvagine à leurs niveaux des années 1970, ce qui est le but du Plan nord-américain de gestion de la sauvagine. Comme M. Turner l'a dit, l'organisation a été créée par des chasseurs intéressés par la sauvagine, qui demeure au centre de nos préoccupations. Nos recherches sont consacrées en grande partie à la sauvagine.

Au gré de l'évolution et de la croissance de l'organisation, nous avons constaté que tous ne s'intéressaient pas à la sauvagine, et nous avons cherché davantage à prendre en considération les avantages que procurent ces zones sur les plans de la qualité et de la quantité d'eau et du contrôle des inondations. Nous nous sommes demandé comment intéresser aux terres humides et à d'autres zones naturelles des gens qui n'ont pas d'intérêt pour la sauvagine. Voilà pourquoi nous collaborons avec des partenaires comme la Société canadienne pour la conservation de la nature, dont le mandat est bien plus large que le nôtre, et d'autres chercheurs pour essayer de voir comment intéresser à la conservation de ces zones des gens qui n'ont pas un intérêt particulier pour la sauvagine. Notre objectif est toujours axé sur la sauvagine, mais tous nos objectifs concernent la protection de l'habitat. C'est la clé de la conservation de la sauvagine.

Le sénateur Eyton : Il y a des années que l'organisation Canards illimités Canada a été fondée, et je suis sûr qu'elle a beaucoup évolué depuis le début. Pourriez-vous me donner une idée de la portée, de l'ampleur, du champ d'action de Canards illimités? Combien d'employés avez-vous? Combien d'antennes ou de bureaux avez-vous? Combien de terres administrez-vous?

M. Turner : Nous avons environ 400 employés au Canada. Notre budget s'élève à environ 80 millions de dollars par année. Aux États-Unis, Ducks Unlimited Incorporated, dont le siège est à Memphis, a environ 600 employés et son budget s'établit à environ 120 millions de dollars par an. À elles deux, les organisations nord-américaines ont un millier d'employés et un budget de près de 200 millions de dollars par an. Tous les ans, nous accumulons ces fonds au moyen d'activités de financement qui ont lieu un peu partout au Canada. Au Canada, nous avons

Parliament Hill. We have 7,000 volunteers in all communities across Canada contributing toward raising the monies that we need to spend to enhance habitat for waterfowl. Of course, the benefits are for other creatures as well.

It has become probably the most successful conservation organization in the world. Mitchell Sharp said to me — a number of years ago when he was working with Mr. Chrétien — “I do not know how you guys have managed to become so successful when you were founded by hunters on the one hand, but, on the other hand, you appeal to all people who are interested in the world of wildlife and not just waterfowl. I said, “Well, sir, it is a magic formula. I cannot discuss it with you.” However, he was right. We evolved from that hunting mindset, and we still support hunting and are still supported by hunters across Canada. It is very focused on waterfowl, as Ms. Edwards mentioned, but the benefits to other creatures are immeasurable.

We have worked hard, have a great staff and have well-educated, dedicated senior scientists, whether they are water experts, agrologists, foresters or biologists, who work with our Institute of Wetlands and Waterfowl Research to do the best we can to influence policies and practices to protect the landscapes.

We are good, sir. I do not mind saying that, but we got there through hard work.

Senator Eyton: I am always interested in trend lines. What are the trend lines? Is your revenue increasing year by year? Is the number of employees and people involved in your activities increasing?

Mr. Turner: It has been flat for the last couple of years. The U.S. took a bit of a downturn two or three years ago. Because we are dependent on matched revenues from America, if they go down, then we lose some revenue, so we have to adjust accordingly. We do have a fairly significant reserve fund that we draw on from time to time, but the event system raises much money in North America for Ducks Unlimited Canada. Sometimes we are on a roll, our events are exciting and there is an issue that draws a lot of attention. This year, we have Senator Mahovlich in our event system. We are auctioning off a very flamboyant jacket worn by Don Cherry, and these are selling for \$1,500 to \$2,000 at our fund raisers, so maybe this year the revenue will increase. However, it has been pretty steady for the last three or four years, and if you would like to suggest some ways we can increase it, we would like to talk to you about that.

Senator Eyton: Is Ducks Unlimited Canada an independent organization?

environ 700 activités de financement. Le sénateur St. Germain a été l'un des deux hôtes de deux de ces activités sur la colline du Parlement. Nous comptons 7 000 bénévoles dans toutes les localités au Canada, et ils aident à trouver l'argent dont nous avons besoin pour améliorer l'habitat de la sauvagine. Bien sûr, d'autres animaux en profitent également.

Notre organisation est probablement, dans le domaine de la conservation, celle qui a le mieux réussi au monde. Mitchell Sharp m'a dit un jour, il y a un certain nombre d'années, lorsqu'il travaillait avec M. Chrétien : « Je me demande comment vous avez pu réussir de façon aussi éclatante. Votre organisation a été fondée par des chasseurs, mais, d'autre part, vous attirez tous ceux qui s'intéressent à la faune, et pas seulement à la sauvagine. » Je lui ai répondu que c'était une formule magique et que je ne pouvais pas la lui révéler. Il reste qu'il avait raison. Au départ, nous avions une mentalité de chasseurs. Nous appuyons toujours la chasse et nous comptons encore sur le soutien des chasseurs. L'organisation est très axée sur la sauvagine, comme Mme Edwards l'a signalé, mais les bienfaits de notre action pour les autres animaux sont incommensurables.

Nous avons travaillé fort, nous avons un excellent personnel, des scientifiques chevronnés qui sont instruits et dévoués. Il y a des spécialistes de l'eau, des agronomes, des experts forestiers et des biologistes, par exemple. Ils travaillent à notre Institut des terres humides et de la sauvagine. Nous faisons de notre mieux pour influencer les politiques et les pratiques afin de protéger les paysages.

Nous excellons, monsieur. Je n'hésite pas à le dire, car nous sommes parvenus là où nous en sommes à force de travail acharné.

Le sénateur Eyton : Je suis toujours intéressé par les tendances. Quelles sont-elles? Est-ce que vos revenus augmentent d'année en année? Le nombre de vos employés et des personnes qui participent à vos activités est-il à la hausse?

M. Turner : Depuis deux ou trois ans, la tendance est à la stabilité. Il y a deux ou trois ans, il y eu un fléchissement aux États-Unis. Comme nous dépendons de revenus mis en commun en Amérique, si l'organisation américaine recule, nous perdons des revenus et nous devons nous adapter en conséquence. Nous avons des réserves passablement importantes auxquelles nous faisons appel de temps à autre, mais le système d'activités de financement permet de recueillir beaucoup d'argent en Amérique du Nord pour Canards illimités Canada. Parfois, tout va à merveille, nos activités sont passionnantes et il y a un enjeu qui suscite une vive attention. Cette année, le sénateur Mahovlich participe à nos activités. Nous mettons aux enchères un veston très flamboyant qui a été porté par Don Cherry. Ces objets se vendent à 1 500 \$ ou 2 000 \$ à nos activités de financement. Les revenus vont peut-être augmenter cette année. Mais ils sont relativement stables depuis trois ou quatre ans. Si vous voulez proposer des moyens de les augmenter, nous ne demandons pas mieux que d'en discuter avec vous.

Le sénateur Eyton : Est-ce que Canards illimités Canada est une organisation indépendante?

Mr. Turner: Totally; it is a not-for-profit independent organization.

Senator Eyton: Are its activities confined to Canada?

Mr. Turner: We have a board of directors, 75 men and women from across the country, who set the direction for the company.

Ms. Edwards: We do have individuals from the U.S. on the Canadian board, just as there are Canadians on the U.S. Ducks Unlimited board. Ducks Unlimited Canada is a Canadian company.

Senator Eyton: Do I understand correctly that you are privately funded?

Mr. Turner: No, we get a certain amount of revenue from government sources for specific projects. For the last three years, for example, we have been doing an intensive project on climate carbon sequestration mitigation. We have funding from Environment Canada, Agriculture and Agri-Food Canada and Natural Resources Canada to help us determine the sequestration potential of existing wetlands, restored wetlands and their surrounding habitat. Some of our research is proving to be extremely remarkable. For example, a restored wetland on a farm in Saskatchewan can sequester carbon at a rate four or five times faster than the surrounding habitat or forest. There is an incentive there, perhaps, for landowners to restore a wetland if they will get so much per tonne of carbon that is sequestered on that restored wetland. The money to help us do that came from the federal government.

Ms. Edwards is very involved in projects we get from Agriculture and Agri-Food Canada to help us with various initiatives nationally. We get some provincial funding as well, but most of our money comes from businesses, individuals, transfers from the U.S. to Canada and through our fundraising events.

Senator Eyton: You gave me your total revenue before, but I have forgotten it. How much was your total revenue last year?

Mr. Turner: It was about \$80 million.

Senator Eyton: How much of that came directly from the private sector?

Mr. Turner: That is a good question.

Ms. Edwards: About two thirds of it comes through the U.S., most of which is raised at Ducks Unlimited Incorporated fundraising dinners and through private donations. It is matched by the federal government in the U.S. and comes to Canada. The remaining one third is primarily driven by revenue generation in Canada. That would include some of the project-based funding that Mr. Turner mentioned, which we get from the federal government, but the majority of it is private individuals or organizations.

M. Turner : Tout à fait. Il s'agit d'une organisation indépendante sans but lucratif.

Le sénateur Eyton : Les activités sont-elles limitées au Canada?

M. Turner : Nous avons un conseil d'administration, 75 hommes et femmes des quatre coins du Canada, qui établissent l'orientation de l'organisation.

Mme Edwards : Des Américains siègent au conseil canadien, tout comme des Canadiens siègent au conseil de U.S. Ducks Unlimited. Canards illimités Canada est une société canadienne.

Le sénateur Eyton : J'ai cru comprendre qu'elle était financée par des fonds privés. Est-ce exact?

M. Turner : Non, nous recevons des revenus de sources gouvernementales pour des projets particuliers. Depuis trois ans, par exemple, nous réalisons un projet intensif sur la séquestration du carbone pour atténuer les effets de ce gaz sur le climat. Nous recevons des fonds d'Environnement Canada, d'Agriculture et Agroalimentaire Canada et de Ressources naturelles Canada. Ils nous aident à établir le potentiel de séquestration des terres humides existantes, des terres humides remises en état et de l'habitat environnant. Certains résultats de nos recherches s'avèrent tout à fait remarquables. Par exemple, des terres humides restaurées dans une exploitation agricole de la Saskatchewan peuvent séquestrer le carbone quatre ou cinq fois plus rapidement que l'habitat ou la forêt qui les entourent. Les propriétaires seraient peut-être portés à restaurer des terres humides s'ils recevaient un certain montant par tonne de carbone séquestrée. L'aide monétaire dont nous avons besoin pour ce projet est venu du gouvernement fédéral.

Mme Edwards s'occupe beaucoup des projets que nous recevons d'Agriculture et Agroalimentaire Canada pour nous aider à réaliser des initiatives diverses à l'échelle nationale. Nous recevons également des fonds des provinces, mais la majeure partie de notre argent provient d'entreprises, de particuliers, de transferts des États-Unis vers le Canada et de nos activités de financement.

Le sénateur Eyton : Vous avez déjà dit à combien s'élèvent vos revenus, mais j'ai oublié. Quel a été le total de vos revenus l'an dernier?

M. Turner : Environ 80 millions de dollars.

Le sénateur Eyton : Combien d'argent est venu directement du secteur privé?

M. Turner : Bonne question.

Mme Edwards : Environ les deux tiers viennent des États-Unis, et la majeure partie est recueillie par Ducks Unlimited Incorporated au moyen de dîners de financement et de dons privés. Le gouvernement fédéral américain verse un montant équivalent et des fonds viennent au Canada. Le tiers restant, c'est avant tout le produit des activités au Canada qui produisent des revenus. Et cela englobe une partie des fonds obtenus du gouvernement fédéral pour des projets, dont M. Turner a parlé, mais la majeure partie des fonds proviennent de particuliers et d'organisations privées.

Senator Eyton: I am trying to understand how the processes work. I live in the country, and there is property broadly identified as Ducks Unlimited Canada property. I take it, from your earlier remarks, that there are three categories of involvement by Ducks Unlimited Canada. One is to own property, but I expect that is fairly rare. To own it, you could have someone simply transfer it to you for a dollar, for example — you would still be the owner and be responsible for it. The second category of involvement would be a lease that would run for some period of years, I assume, and the third would be an easement arrangement, again, that runs for a period of years.

With respect to the ownership, you acquired ownership and have responsibility for it, but I expect it is a small part of your activity.

Ms. Edwards: Yes, it is.

Senator Eyton: Can you tell me about the most common lease arrangements? Where you are a lessee of land, I would like to know more about the terms of that lease, in particular, the length of years that it would be.

Ms. Edwards: Many of the projects where you see our signage are long-term management agreements, where we went in and helped restore some property with a landowner. Most of those are for about 30 years, where the landowner agreed up front to restore the property, and we manage it for the landowner. Many of our leases were done in the Prairies in the late 1980s and early 1990s under the Prairie CARE Program, which was taking cropland that was marginally productive for crops and putting it into forage species that we could hay or graze. We manage those properties once every five years or so through the use of haying or grazing. Most of those leases were ten-year leases, where the landowner would get a payment every year — just as any lease — and we manage the property for them.

We have moved away from that a little and more into extension, looking at winter wheat, rangeland management, arrangements that help both the producer and waterfowl. It is making those working lands more productive for waterfowl, yet still having agricultural use on them, so revenue is still being generated for the producer.

Senator Eyton: If you take on some responsibility for a piece of land, you have to have a minimum number of years.

Ms. Edwards: The leases are a minimum of ten years. Many of them were 15 years, and our management agreements are typically 25- to 30-year management agreements. All of our conservation easements are perpetual conservation easements.

Senator Eyton: There is urban development. Arable land is escalating in value, it seems to me, so there are trends against you. On the other hand, there was an announcement this year about half a million acres that is to be dedicated. How are you doing overall? Are you winning the battle?

Le sénateur Eyton : J'essaie de comprendre le fonctionnement du processus. J'habite à la campagne. Il y a des terres qui sont désignées comme propriétés de Canards illimités Canada. D'après ce que vous avez dit tout à l'heure, je crois comprendre que l'organisation a trois types de participation. Elle peut être propriétaire de terrains, mais je présume que c'est plutôt rare. Pour qu'elle en soit propriétaire, il suffit que quelqu'un vous les transfère pour un dollar, par exemple. Elle serait tout de même le propriétaire et elle en serait responsable. Le deuxième type de participation serait une location qui dure un certain nombre d'années, sans doute. Et le troisième type est une servitude qui, là encore, dure un certain nombre d'années.

Dans le cas de la propriété, l'organisation est à la fois propriétaire et responsable, mais je présume que ce n'est qu'une part infime de son activité.

Mme Edwards : Effectivement.

Le sénateur Eyton : Pouvez-vous me parler des dispositions de location les plus courantes? Je voudrais savoir, lorsque vous êtes locataire, quelles sont les clauses du contrat et notamment quelle en est la durée.

Mme Edwards : Un grand nombre des projets où vous pouvez voir nos panneaux sont des terres qui font l'objet d'accords de gestion à long terme et sur lesquelles nous avons aidé le propriétaire à restaurer certaines parcelles. La plupart des accords portent sur 30 ans; le propriétaire a accepté au départ de remettre les lieux en état, et nous les gérons pour lui. Un grand nombre de ces locations ont été faites à la fin des années 1980 et au début des années 1990 dans le cadre du programme Prairie CARE, qui prenait des terres peu productives pour les cultures et y semait des plantes fourragères pour la récolte du foin ou le pâturage. Nous gérons ces terres environ une fois tous les cinq ans en recourant à la coupe du foin ou au pâturage. La plupart des baux sont d'une durée de dix ans prévoyant un versement pour le propriétaire tous les ans, comme tout autre bail. Et nous gérons les terres pour lui.

Nous nous sommes éloignées quelque peu de cette formule, optant pour une intervention plus étendue : blé d'automne, gestion des grands pâturages, arrangements qui aident à la fois le producteur et la sauvagine. Cela rend les terres plus productives pour la sauvagine, mais il reste une utilisation agricole, si bien que le producteur en tire toujours un revenu.

Le sénateur Eyton : Si vous assumez une certaine responsabilité à l'égard d'une parcelle, il vous faut l'avoir pendant un nombre minimum d'années.

Mme Edwards : Les baux durent au moins dix ans et un grand nombre durent 15 ans. Les accords de gestion sont le plus souvent d'une durée de 25 à 30 ans. Toutes nos servitudes de conservation sont acquises à perpétuité.

Le sénateur Eyton : Il y a le développement urbain. Les terres arables semblent prendre de la valeur. Les tendances vous sont défavorables. Par ailleurs, on a annoncé cette année qu'environ un demi-million d'acres seraient réservés. Comment vous en tirez-vous dans l'ensemble? Rempportez-vous la bataille?

Ms. Edwards: Overall, we are making strides toward winning the battle. Our conservation easement program has come on board, especially in the Prairies. We have about 70,000 acres under conservation easement in the three Prairie provinces, but we still continue to lose wetlands every year. Manitoba, I believe, still has the highest wetland-loss rate, which is a big issue and which is why we have switched some of our focus from those parcel-by-parcel programs, lease and conservation easements et cetera, into working with provincial governments and municipalities on conserving wetlands through policy. That is why we are so involved in the development of agricultural policy because we feel programs such as the National Farm Stewardship Program can be used to provide incentives to maintain those natural areas as well as to restore them.

Right now we provide an incentive to restore what should never have been broken in the first place, and by "we," I mean programs in general and federal-provincial governments. We would like to be able to use those programs to maintain what little natural area we have left.

Mr. Turner: The trend is against us. It has been against us for decades. We are confident with the next generation of the Agricultural Policy Framework; the current one will expire in March of 2008. We met yesterday with the deputy minister of Agriculture and Agri-Food Canada to impress upon her and her colleagues the need to strengthen the environmental pillar of the next agriculture policy program. We are confident this environmental shift that everyone is so conscious of today is beginning to turn around in our favour, and not just for geese, ducks and waterfowl, but for all species in this country.

We keep plugging away. We ask for your support as well to influence your colleagues to ensure that the next Agricultural Policy Framework strengthens the environmental pillar to protect the areas that we want to see in perpetuity.

The Chairman: Colleagues, we are being chased by the clock now. I might suggest to Mr. Turner in his fundraising, maybe you should get a jersey from Senator Mahovlich and auction that off.

Mr. Turner: We did have a Leaf's jersey, and it was Darrell Sitler's.

Senator Biron: In Lac Saint-Pierre, specifically in Baie-du-Febvre, there is a sanctuary of birds. About 20 years ago, we had many more ducks. Presently, it has more snow geese at the beginning of their migration followed by bustard.

Mme Edwards : Dans l'ensemble, nous faisons des pas vers la victoire. Notre programme de servitudes est bien en place, plus particulièrement dans les Prairies. Dans les trois provinces des Prairies, nous avons environ 70 000 acres qui sont visés par des servitudes, mais nous continuons à perdre des terres humides d'année en année. C'est toujours au Manitoba, je crois que le rythme des pertes de terres humides est le plus élevé. C'est un gros problème, et c'est pourquoi nous nous sommes détournés quelque peu des programmes qui ne touchent que des parcelles, des locations et des servitudes de conservation, et cetera, pour collaborer avec les gouvernements provinciaux et les municipalités en vue de conserver les terres humides en influant sur la politique.

C'est pourquoi nous participons également à l'élaboration de la politique agricole, car nous estimons que les programmes comme le Programme national de gérance agroenvironnementale peuvent offrir des incitations à la préservation et à la remise en état de ces zones naturelles.

En ce moment, nous proposons une incitation à remettre en état ce qui n'aurait jamais dû être perturbé. En disant « nous », je veux parler des programmes en général et des gouvernements fédéral et provinciaux. Nous voudrions pouvoir utiliser ces programmes pour préserver les quelques zones naturelles qu'il nous reste.

M. Turner : La tendance nous est défavorable. Elle l'est depuis des dizaines d'années. Nous avons espoir dans la prochaine version du Cadre stratégique pour l'agriculture; le cadre actuel se termine en mars 2008. Hier, nous avons rencontré la sous-ministre d'Agriculture et Agroalimentaire Canada pour lui faire comprendre, ainsi qu'à ses collaborateurs, la nécessité de renforcer le pilier environnemental du prochain cadre stratégique. Nous avons espoir que le tournant environnemental dont tous sont tellement conscients aujourd'hui commencera à faire évoluer la situation en notre faveur, pas seulement pour les bernaches, les canards et la sauvagine, mais aussi pour toutes les espèces animales de notre pays.

Nous travaillons d'arrache-pied. Nous vous demandons votre appui également, afin que vous influenciez vos collègues pour faire en sorte que le prochain Cadre stratégique pour l'agriculture renforce le pilier environnemental, de façon à protéger ces zones à perpétuité.

La présidente : Chers collègues, le temps nous presse. Je propose à M. Turner de se procurer pour ses activités de financement, un chandail du sénateur Mahovlich pour le vendre aux enchères.

M. Turner : Nous avons déjà eu un chandail des Maple Leafs. C'était celui de Darrell Sitler.

Le sénateur Biron : Au lac Saint-Pierre, et plus précisément à Baie-du-Febvre, il y a un refuge d'oiseaux. Il y a une vingtaine d'années, il y avait beaucoup plus de canards. Actuellement, il y a plus d'oies des neiges au début de leur migration. Vient ensuite l'outarde.

Over 50 years ago, Minister Élie, during the Duplessis government, found there were too many birds eating what was left in the spring. Today, this place is a sanctuary that brings thousands of tourists, who come to observe the birds.

Have you, in any way, worked with the municipalities to organize that sanctuary? I know that on Saturday there was a fundraising event in Sorel, Quebec for your organization.

Mr. Turner: You mentioned Lac Saint-Pierre. We have been working in Quebec for only the last 25 years, but we have a number of projects in Quebec. I do not know about Lac Saint-Pierre, but you are speaking of the snow geese. They have become a huge attraction when they migrate north and south. The Canadian Wildlife Service protected a certain habitat around Quebec City called Cap Tourmente. This is an area where tens of thousands of snow geese migrate every fall. It is a huge attraction and generates much interest. Many people go to see and photograph these birds. We can only say, let us keep doing that. Our program in Quebec is expanding and getting stronger and stronger.

We have a huge project in the Outaouais here; about 6,000 acres of land between Gatineau and Montebello is protected in cooperation with the Quebec government and Ducks Unlimited Canada. That is becoming an area of protection for the snow geese. Many people are now beginning to look at them, hear them and marvel at nature.

Senator St. Germain: We are studying rural poverty and trying to improve the plight of rural Canadians; that is why we invited you here. Ducks Unlimited Canada does provide work; there is no question. Maybe you have answered this, but is there anything in your program that you anticipate developing that would promote and help rural Canadians develop an economy tied into what you do?

My family comes from around St. Ambrose, Manitoba and many of my ancestors do guiding. Is there anything that you are doing, such as birdwatching, that would give us some assistance in our study that our capable chairman and vice-chairman have instigated?

Ms. Edwards: We have worked closely with individuals in the beef industry to expand the opportunities in that industry, which is good for waterfowl and rural economies. We have been particularly successful in some areas of East Central Saskatchewan. We have seen landowners come from Alberta, where it is very expensive to expand an operation — even impossible in some areas — to Saskatchewan and worked with them to convert lands to forage conversion.

We have worked closely with the rural economic development associations, which has been a good boost to some of those areas, and are working on more of those agriculture extension programs, as well as nature trails and the interpretive centres that Mr. Turner mentioned earlier. We are working with

Il y a plus de 50 ans, le ministre Élie, du gouvernement Duplessis, a constaté qu'il y avait trop d'oiseaux qui mangeaient ce qui restait au printemps. Aujourd'hui, il y a sur les lieux un refuge où affluent des milliers de touristes qui viennent observer les oiseaux.

Avez-vous de quelque manière collaboré avec les municipalités pour organiser ce refuge? Samedi, il y avait une activité de financement de votre organisation à Sorel, au Québec.

M. Turner : Vous parlez du lac Saint-Pierre. Nous ne travaillons au Québec que depuis 25 ans. Je ne connais pas le lac Saint-Pierre, mais vous parlez des oies des neiges. Leur migration entre le Nord et le Sud est devenue une énorme attraction touristique. Le Service canadien de la faune a protégé un certain habitat à proximité de Québec, au cap Tourmente. Des dizaines de milliers d'oies y font halte à leur migration d'automne. C'est une énorme attraction touristique qui suscite un vif intérêt. Bien des gens vont voir et photographier ces oiseaux. Nous ne pouvons qu'encourager cela. Au Québec, notre programme prend de l'expansion et se renforce constamment.

Nous avons un énorme projet dans l'Outaouais, ici même; un territoire d'environ 6 000 acres, entre Gatineau et Montebello, est protégé avec la coopération du gouvernement du Québec et Canards illimités Canada. Cela est en train de devenir une aire de protection pour les oies des neiges. Bien des gens commencent à les observer, à les entendre et à s'émerveiller devant la nature.

Le sénateur St. Germain : Nous étudions la pauvreté rurale et nous essayons d'améliorer le sort des ruraux; c'est pourquoi nous vous avons invités. Canards illimités Canada fournit du travail, cela ne fait aucun doute. Peut-être avez-vous déjà répondu à cette question, mais y a-t-il quoi que ce soit dans votre programme que vous prévoyez développer et qui favoriserait, qui aiderait les ruraux à développer une économie liée à votre activité?

Ma famille est originaire de Saint-Ambrose, au Manitoba, et beaucoup de mes ancêtres ont été guides. Y a-t-il des activités dont vous vous occupez, comme l'observation des oiseaux, qui pourraient nous aider dans l'étude que nous réalisons sous la conduite de la présidente et du vice-président, fort compétents, de notre comité?

Mme Edwards : Nous avons travaillé en étroite collaboration avec l'industrie du bœuf pour accroître les possibilités dans cette industrie, ce qui est bon pour la sauvagine et les économies rurales. Nous avons particulièrement bien réussi dans certaines régions du centre-est de la Saskatchewan. Des propriétaires sont venus de l'Alberta, où il coûte très cher de donner de l'expansion aux activités — c'est carrément impossible dans certaines régions —, jusqu'en Saskatchewan, et nous avons travaillé avec eux afin de convertir des terres à la production fourragère.

Nous avons eu une étroite collaboration avec les associations de développement économique rural, ce qui a donné un bon coup de pouce à certaines régions et nous nous occupons d'autres programmes d'expansion en agriculture ainsi que des sentiers et des centres d'interprétation dont M. Turner a parlé tout à

provincial tourism associations, but not too much beyond interpretive centres such as Oak Hammock Marsh, our national headquarters, or Chaplin Marsh in Saskatchewan.

The real rural boost that we have seen over the last few years is the expansion into the beef industry and bringing people back to those areas to live and work.

Mr. Turner: We are not in the tourism business; we are in the habitat protection and wetland restoration business. Without habitat, there is no tourism. We are essentially ahead of the tourism potential by working to develop the policies and practices to protect the habitat so there can be some tourism activity.

Senator Peterson: You mentioned that since 1950 there has been a decrease in wetlands. Understandably, farmers were trying to increase their production. Now would probably be a good time to start reclaiming that. However, do you see the emerging ethanol and biodiesel industry in Western Canada as a threat? Not only will you not be able to reclaim the land, but, with incentives, there could be even more marginal land turned into production. How would you deal with that?

Ms. Edwards: The ethanol and biofuels industry is a big question mark for us right now. It could be either a risk, if there is more marginally productive land put into spring crops to feed the ethanol industry or biodiesel industry, for example, or it could be a potential benefit if the feedstocks that are used in those grain-based ethanol production plants are winter wheat. That would provide habitat for nesting waterfowl.

The other opportunity we are looking at closely is the use of switchgrass or perennial crops as a feedstock for ethanol production, which could also be a benefit to waterfowl and other wildlife. The ethanol industry is still a question. It could be either good for conservation and organizations such as ours or it could be a risk.

Mr. Turner: It probably boils down to the type of feedstock that is being supplied to the plant. Ms. Edwards mentioned that we are high on winter wheat and switchgrass. That would be excellent for conservation and waterfowl.

Senator Mahovlich: With the diminishing wetlands, has the count of Canadian geese gone down, or do we have the same amount that we had 40 years ago?

Mr. Turner: I am not one of the scientists who can give you a detailed answer, but my personal observations in Eastern Canada, at least, is that the Canada goose population is higher now than it has ever been. I am sure you play golf and have seen them on the fairways.

Senator Mahovlich: Golf courses seem to attract them.

l'heure. Nous collaborons avec des associations touristiques provinciales, mais pas beaucoup en dehors des centres d'interprétation comme celui du marais Oak Hammock, de notre siège social ou du marais Chaplin, en Saskatchewan.

La vraie relance rurale que nous avons observée ces dernières années est l'expansion de l'industrie du bœuf, qui ramène des gens dans les campagnes pour y habiter et y travailler.

M. Turner : Nous ne nous occupons pas de tourisme, mais de protection de l'habitat et de remise en état de terres humides. Si l'habitat n'est pas là, il n'y a pas de tourisme. En somme, nous devançons le potentiel touristique en élaborant des politiques et pratiques visant à protéger l'habitat de façon qu'il y ait une certaine activité touristique.

Le sénateur Peterson : Vous avez dit que, depuis 1950, la superficie des terres humides avait diminué. Les agriculteurs, on peut le comprendre, essayaient d'accroître leur production. Le moment est probablement bien choisi pour commencer à récupérer ces terres, mais considérez-vous comme une menace l'industrie de l'éthanol et des biocarburants qui commence à émerger dans l'ouest du Canada? Non seulement vous ne pourrez pas récupérer des terres humides, mais, à cause de mesures incitatives, d'autres terres marginales pourraient être mises en production. Comment réagissez-vous?

Mme Edwards : En ce moment, cette industrie est un grand point d'interrogation pour nous. Elle peut présenter un risque, si on utilise des terres peu productives pour des cultures de printemps afin d'alimenter l'industrie de l'éthanol ou des biocarburants, par exemple. Ou elle pourrait présenter des avantages si c'est du blé d'automne qu'on utilise pour alimenter les usines de production d'éthanol à partir de grains. Le blé d'automne peut offrir un habitat de nidification pour la sauvagine.

L'autre possibilité que nous étudions de près est l'utilisation de panic raide ou de plantes vivaces comme ressource pour la production d'éthanol, ce qui peut aussi être un avantage pour la sauvagine et d'autres animaux sauvages. L'industrie de l'éthanol est toujours une question qui se pose. Elle pourrait être bonne pour la conservation et des organisations comme la nôtre ou elle pourrait présenter un risque.

M. Turner : Cela dépend probablement du type de ressource première qui sera fourni aux usines. Mme Edwards a dit que nous préconisons le blé d'automne et le panic raide. Ces plantes seraient excellentes pour la conservation et la sauvagine.

Le sénateur Mahovlich : La diminution des superficies en terres humides a-t-elle fait diminuer la population de bernaches ou en avons-nous autant qu'il y a 40 ans?

M. Turner : Je ne suis pas un scientifique capable de vous donner une réponse détaillée, mais, d'après mes propres observations dans l'est du Canada, la population de bernaches est plus élevée que jamais. Je suis sûr que vous jouez au golf et que vous en avez vu dans les allées.

Le sénateur Mahovlich : On dirait que les terrains de golf les attirent.

Mr. Turner: That is because they like the short green grass; they like the feed source that is there. They are all over. To me, the goose numbers in Eastern Ontario are higher than ever.

Senator Mahovlich: In Palm Springs, they are popular there at the golf courses also. They are on the increase.

Mr. Turner: I would say they are on the increase.

The Chairman: Thank you very much to our witnesses and to the colleagues. Do keep us in touch with how you are progressing. I am sure we will meet again.

Our next witnesses are Carol Hunter, Executive Director of the Canadian Co-operative Association; and Pam Skotnitsky, Associate Vice-President, Government Affairs for the Credit Union Central of Saskatchewan.

Welcome to both of you.

Carol Hunter, Executive Director, Canadian Co-operative Association: I am very pleased to be here to speak about an issue very close to my heart. When I was listening to the other witnesses from Ducks Unlimited Canada, I was trying to figure out what the relationship would be between them and cooperatives. It occurred to me that instead of ducks flying in formation, we are here to talk to you about people working in formation. There is some similarity there.

I welcome this opportunity to be joined with my colleague, Pam Skotnitsky. We are here today to talk about the role of cooperatives, both financial cooperatives, which we refer to as credit unions, and non-financial cooperatives and their role in building rural infrastructures and addressing rural poverty.

The Canadian Co-operative Association, CCA, has been around under different names for about 100 years now. We are made up of 33 cooperatives and cooperative federations, which include the credit unions; the Co-operators Insurance; retail cooperatives such as Federated Co-operatives Limited, Mountain Equipment Co-op and United Farmers of Alberta. We also have agricultural cooperatives as our members, such as Gay Lea Foods Co-op Limited, Scotsburn Co-op Services Limited and Northumberland Co-operative Dairy Limited.

In partnership with our francophone sister organization, the Conseil Canadien de la Coopération, we form a network of over 9,000 cooperatives in Canada who, in turn, represent about 11 million members in Canada. Our co-op sector employs collectively close to 160,000 people.

Four out of every 10 adult Canadians are members of at least one co-op. In Quebec alone, approximately 70 per cent of the population are co-op members and in Saskatchewan, some 56 per cent are members of cooperatives.

Today, there are about 2,800 rural cooperatives in Canada, which reflect about 31 per cent of the total number of cooperatives. These are found in a wide variety of sectors,

M. Turner : C'est parce qu'elles aiment l'herbe verte rase; la nourriture qu'elles trouvent sur ces terrains leur plaît. Il y en a partout. Selon moi, il y en a plus qu'il y en a jamais eu dans l'est de l'Ontario.

Le sénateur Mahovlich : À Palm Springs, elles sont également populaires sur les terrains de golf. La population est à la hausse.

M. Turner : Je suis porté à dire la même chose.

La présidente : Merci beaucoup aux témoins et à leurs collègues. Tenez-nous au courant des progrès que vous faites. Je suis certaine que nous nous reverrons.

Nos prochains témoins sont Carol Hunter, directrice exécutive de la Canadian Co-operative Association, et Pam Skotnitsky, vice-présidente associée chargée des affaires gouvernementales à la Credit Union Central of Saskatchewan.

Bienvenue à vous.

Carol Hunter, directrice exécutive, Canadian Co-operative Association : Je suis très heureuse d'être ici pour vous entretenir d'une question qui me tient vraiment à cœur. En écoutant les témoins de Canards illimités Canada, j'essayais de voir quel pourrait être le rapport entre eux et les coopératives. Il m'a semblé que, au lieu de parler des canards qui volent en formation, nous étions ici pour vous parler des gens qui travaillent en formation. Il y a donc une certaine similitude.

Je suis heureuse de pouvoir être accompagnée de ma collègue, Pam Skotnitsky. Nous sommes ici pour vous entretenir du rôle des coopératives, tant dans le secteur financier, où nous avons des coopératives de crédit, que dans les autres secteurs, et de ce qu'elles peuvent faire pour bâtir les infrastructures rurales et lutter contre la pauvreté rurale.

La Canadian Co-operative Association, ou CCA, existe sous différents noms depuis une centaine d'années. Elle regroupe 33 coopératives et fédérations, ce qui englobe des coopératives de crédit, l'assureur Les Coopérateurs, des coopératives de commerce de détail comme les Federated Co-operatives Limited, la Mountain Equipment Co-op et les United Farmers of Alberta. Nous comptons également parmi nos membres des coopératives agricoles comme la Gay Lea Foods Co-op Limited, les Scotsburn Co-op Services Limited et la Northumberland Co-operative Dairy Limited.

En partenariat avec l'organisation francophone parallèle, le Conseil canadien de la coopération, nous formons un réseau de plus de 9 000 coopératives au Canada, et ces coopératives représentent environ 11 millions de membres au Canada. Notre secteur de la coopération emploie en tout près de 160 000 personnes.

Quatre Canadiens adultes sur dix sont membres d'au moins une coopérative. Au Québec seulement, environ 70 p. 100 de la population est membre d'une coopérative, alors que, en Saskatchewan, la proportion atteint 56 p. 100.

Aujourd'hui, on dénombre environ 2 800 coopératives rurales au Canada, ce qui représente environ 31 p. 100 de toutes les coopératives. Elles sont présentes dans de très nombreux secteurs,

which we call from the cradle to the grave — from child care co-ops through to funeral co-ops; and there are over 1,200 agricultural co-ops with a membership of 476,000 people among agricultural co-ops alone.

Worldwide co-ops have close to one billion members. Collectively, cooperatives worldwide create 20 per cent more jobs than all the multinational corporations put together.

The movement grew out of rural areas in Canada. From the growth of consumer co-ops in Western Canada in the first decades of the century to the work of Moses Coady and the Antigonish movement in the Maritimes, co-ops have always been connected to rural development in Canada. They grew out of the striving of farmers, fisher folk and rural residents to use their collective strength — again, this is the working in formation — to achieve a better economic situation by building democratic economic instruments, with one member, one vote, where co-ops are owned locally and profits are shared and kept in the community. Moses Coady, who was a priest in the Antigonish movement, often said, "You are poor enough to want it and smart enough to do it."

In two provinces, Ontario and Alberta, the mainly rural co-ops also led to the creation of two cooperative political parties — although we want to emphasize that cooperatives are staunchly non-partisan organizations and very neutral today. The United Farmers of Ontario was the government from 1919-23, as well the United Farmers of Alberta formed the Alberta government from 1921-35. The successor co-op organizations in these provinces — no longer engaged in politics — are today both members of CCA.

In our joint presentations today, we will try to show you how both the existing co-ops as well as the emerging co-ops contribute to the strength of our rural communities.

Before we move on to talk about how co-ops can work to fight poverty here in Canada, we wanted to mention the work we do internationally as we both have a domestic and an international focus. Internationally, we work in Africa, Asia, the Americas and Eastern Europe. We work primarily through our partner organizations in developing countries to improve the socio-economic status of individuals, households and communities by reducing poverty, distributing income and increasing the democratic participation in civil society. Through the cooperative approach, the CCA works to enhance the capacity of strategically selected community-based organizations, such as credit unions and agricultural co-ops, to effectively manage their own development, provide valued services to members and improve the environment within which they operate.

Our international work is funded mostly through the Canadian International Development Agency, CIDA, as well as a through a charity organization of our own, the Co-operative Development Foundation. We provide both financial and technical assistance

à tous les stades de la vie, depuis les garderies coopératives jusqu'aux coopératives funéraires; et il y a plus de 1 200 coopératives agricoles, qui comptent 476 000 membres.

Dans le monde entier, les coopératives ont près d'un milliard de membres et, collectivement, elles créent 20 p. 100 plus d'emplois que toutes les multinationales réunies.

Le mouvement coopératif est issu des régions rurales du Canada. Qu'il s'agisse de la croissance des coopératives de consommation dans l'ouest du Canada, dans les premières décennies du siècle dernier, ou du travail de Moses Coady et du mouvement d'Antigonish, dans les Maritimes, les coopératives ont toujours eu un lien avec le développement rural au Canada. Elles sont nées des efforts d'agriculteurs, de pêcheurs et de ruraux qui ont tenté d'utiliser leur force collective — encore une fois le travail en formation — pour améliorer leur situation économique en se donnant des instruments économiques démocratiques où chaque membre a une voix, qui appartiennent à la collectivité et dont les bénéfices sont partagés et conservés dans la collectivité. Moses Coady, qui était un prêtre du mouvement d'Antigonish, disait souvent : « Vous êtes assez pauvres pour le vouloir et assez intelligents pour le faire. »

Dans deux provinces, l'Ontario et l'Alberta, les coopératives principalement rurales ont aussi donné naissance à deux partis politiques coopératifs, mais nous tenons à souligner que, aujourd'hui, les coopératives sont des organisations résolument non partisans, tout à fait neutres. Les United Farmers of Ontario ont formé le gouvernement de 1919 à 1923, et les United Farmers of Alberta ont dirigé leur province de 1921 à 1935. Les organisations coopératives qui leur ont succédé dans ces provinces et qui ne font plus de politique, sont toutes deux membres de la CCA.

Dans nos exposés communs d'aujourd'hui, nous essaierons de vous montrer comment les coopératives existantes et celles qui émergent contribuent au dynamisme des localités rurales.

Avant de discuter de la façon dont les coopératives peuvent lutter contre la pauvreté au Canada, nous tenons à dire un mot de notre travail au niveau international, car nous agissons aux deux niveaux, national et international. Nous travaillons en Afrique, en Asie, dans les Amériques et en Europe de l'Est. Nous le faisons surtout par l'entremise d'organisations partenaires dans des pays en développement pour améliorer la situation socioéconomique des particuliers, des ménages et des collectivités en réduisant la pauvreté, en répartissant les revenus et en faisant progresser la participation démocratique à la société civile. La CCA s'efforce, par l'approche coopérative, de renforcer la capacité d'organisations communautaires stratégiquement choisies, comme des coopératives de crédit et des coopératives agricoles, de gérer leur propre développement, d'offrir des services précieux aux membres et d'améliorer le contexte de leurs activités.

Notre travail à l'étranger est financé surtout par l'Agence canadienne de développement international, l'ACDI, ainsi que par une organisation de bienfaisance à nous, la Fondation du développement coopératif du Canada. Nous

to our partners overseas. We engage many people from the co-op movement here in Canada in terms of providing their expertise to our projects overseas.

Our international experience confirms that cooperatives are indeed effective transformative structures that help people and communities in the developing world build livelihoods as well as assets, whether they are human assets, financial, natural, physical or social.

We also believe there are many lessons for anti-poverty work here in Canada. Too often we have found that, in Canada and with government, we build a wall between the work that we support overseas and the strategies we could also be using here in Canada.

I will talk about the work that we do with cooperatives here in Canada. The co-op model is a promising approach to help meet needs not fulfilled by the traditional form of enterprises, whether private, public or voluntary enterprises. The co-op model has often proven to be a solution for dealing with youth out-migration, difficulties with the aging population, lack of job opportunities, lack of access to health care in rural communities and even the integration of new Canadians into our society.

As both economic and social actors, cooperatives foster community accountability and empowerment. The cooperative form of enterprise ensures any group of individuals an effective means to combine their resources, however small, and allow them to meet their common economic and social needs.

I would like to highlight some of the examples of the established cooperative sector here in Canada in terms of what they are doing to help develop rural Canada. Federated Co-operatives Limited, FCL, one of our member organizations, by assets, is the largest non-financial cooperative in Canada. It is owned by 281 retail co-ops located throughout Western Canada in more than 500 communities and claims 1.2 million members.

The Co-operative Retailing System started in rural Western Canada and it has since expanded into some of the major urban areas of those regions. The co-op system has, however, remained very involved and supportive of rural communities, especially in Saskatchewan. In Federated Co-operatives Limited's District 8 region, for example, which includes the cities of Regina and Yorkton, there are cooperatives in 40 rural communities. In 18 of these communities, the co-op is the only food store. In most cases, these co-ops are too small to be particularly viable, but, because they are part of the larger retail system, they are able to continue operating. The system not only acts as their supplier but also provides management and operational assistance at no charge. As members of Federated Co-operatives Limited, they are able to share in the profits of the wholesale and the manufacturing arm of FCL. In a similar number of communities, the retail co-ops are

offrons une aide financière et technique à nos partenaires à l'étranger. Nous mobilisons de nombreux participants du mouvement coopératif au Canada pour qu'ils fassent profiter de leurs compétences nos projets réalisés à l'étranger.

Notre expérience à l'étranger confirme que les coopératives sont bien des structures de transformation efficaces qui aident les personnes et les collectivités dans le monde en développement à se donner des moyens de subsistance et des actifs, qu'ils s'agissent d'actifs humains, financiers, naturels, matériels ou sociaux.

Nous croyons qu'il y a là également de nombreuses leçons à tirer pour la lutte contre la pauvreté au Canada. Nous avons constaté que, trop souvent, au Canada et au sein de l'administration, nous cloisonnons le travail que nous appuyons à l'étranger et les stratégies que nous pourrions utiliser également au Canada.

Je vais maintenant vous parler du travail que nous faisons avec les coopératives au Canada. Le modèle coopératif est une approche prometteuse qui aide à répondre à des besoins qui ne sont pas satisfaits par des entreprises de forme classique, dans les secteurs privé et public et dans le secteur du bénévolat. Ce modèle s'est souvent avéré être la solution à divers problèmes : exode des jeunes, difficultés de la population vieillissante, absence de débouchés, accès insuffisant aux services de santé dans les collectivités rurales et même intégration des immigrants à la société canadienne.

Comme acteurs économiques et sociaux, les coopératives favorisent la responsabilisation et l'autonomisation au niveau local. L'entreprise coopérative donne à n'importe quel groupe un moyen efficace de réunir les ressources de ses membres, si modestes soient-elles, pour satisfaire ses besoins économiques et sociaux communs.

Je voudrais présenter quelques exemples provenant du secteur coopératif bien établi au Canada pour montrer ce que les coopératives font pour aider à développer le Canada rural. Les Federated Co-operatives Limited, les FCL, l'un de nos membres, sont, par le volume de leurs actifs, la coopérative financière la plus importante au Canada. Cette organisation appartient à 281 coopératives de détail réparties dans tout l'ouest du Canada, dans plus de 500 villes et localités, et déclare 1,2 million de membres.

Le Co-operative Retailing System a vu le jour dans le Canada rural de l'Ouest et il s'est étendu par la suite dans certaines des grandes villes de ces régions. Malgré tout, il a maintenu un grand engagement dans les collectivités rurales, qu'il continue d'appuyer, notamment en Saskatchewan. Dans le district 8 de Federated Co-operatives Limited, par exemple, qui comprend les villes de Regina et de Yorkton, il y a des coopératives dans 40 localités rurales. Dans 18 d'entre elles, la coopérative est le seul marché d'alimentation. Dans la plupart des cas, ces coopératives sont trop petites pour être particulièrement rentables, mais, comme elles font partie d'un réseau plus vaste de vente au détail, elles peuvent poursuivre leurs activités. Le réseau est leur fournisseur, mais il offre aussi une aide gratuite pour la gestion et l'exploitation. Comme membres des Federated Co-operatives Limited, elles peuvent recevoir une part des bénéfices des activités

the only lumber, agro or farm supply business providing local services to their customers as well as providing support to the community. It is this cooperative system that can help prevent the cycle of decline and, finally, the extinction of our rural communities.

Another example, moving to the North, is with our other member, Arctic Co-operatives Limited, which has 36 cooperatives in Nunavut and the Northwest Territories. It is owned by 18,000 members from the Inuit and First Nations communities. In 2005, some \$2.6 million in patronage dividends were returned to members. In contrast to the operations of private, big city-based ownership of retail stores, they are still very much owned by the Aboriginal communities in the North and keep the surpluses and the control in the community.

Cooperatives in the North are also a training ground for democracy and community involvement, and many of the leaders in the Nunavut government got their first experience in group decision making and governance in their own local co-op store.

Co-op Atlantic has developed a whole series of initiatives to help Atlantic farmers hard pressed to compete with out-of-region and out-of-country products. For example, Co-op Atlantic has promoted an Atlantic Tender Classic Beef brand, which is a joint effort with the Atlantic Beef Producers Co-operative Limited, a cooperative slaughterhouse. The encouragement of fresh, local produce has been extremely popular with cooperative members.

Cooperatives are also important models of rural health care, particularly in Quebec, where health care cooperative clinics have been set up often in rural areas to ensure the provision of medical services when doctors have departed. There are also some 44 home care cooperatives in Quebec with 35,000 members, where users and employees have joined together to provide quality services controlled by those who need them and those who provide them.

Ms. Skotnitsky will talk about the similar role that credit unions play in communities as the only financial institution and how important that is to rural survival and development.

I would like to now speak about new and emerging cooperatives. They illustrate how cooperatives, because they teach people how to fish rather than simply giving people fish to eat, are one of the best ways of dealing with the preservation of rural Canada and the menace of rural poverty. The Co-operative Development Initiative, CDI, is a five-year program that ends in March of 2008. We hope it will be renewed and strengthened and, after you hear some of what has been done on a shoestring budget, you will agree with us. It is funded through Agriculture and Agri-Food Canada and the Co-operatives Secretariat. The program's advisory services component is jointly managed by CCA and our francophone organization, and its services are

de grossiste et de fabricant de FCL. Dans un nombre semblable de localités, les coopératives de détail sont le seul établissement qui vend du bois d'œuvre, des produits agricoles ou des fournitures pour les agriculteurs; elles offrent non seulement des services aux clients, mais aussi un appui à la collectivité. C'est ce système de coopération qui peut aider à prévenir le cycle du déclin qui, à terme, fait disparaître les localités rurales.

Autre exemple, dans le Nord cette fois, un de nos membres, Arctic Co-operatives Limited, qui compte 36 coopératives au Nunavut et dans les Territoires du Nord-Ouest. Les propriétaires sont 18 000 membres des collectivités inuites et des Premières nations. En 2005, quelque 2,6 millions de dollars en ristournes ont été rendus aux membres. À la différence des magasins de détail privés basés dans les grandes villes, les coopératives sont toujours la propriété des collectivités autochtones dans le Nord, et elles conservent les excédents et le contrôle dans la collectivité.

Les coopératives du Nord sont également un lieu d'initiation à la démocratie et à la participation communautaire, et de nombreux dirigeants du gouvernement du Nunavut ont connu leur première expérience de la prise de décisions en groupe et de la gouvernance dans le magasin coopératif local.

Co-op Atlantic a conçu toute une série d'initiatives pour aider les agriculteurs de l'Atlantique, qui avaient du mal à concurrencer les produits de l'extérieur de leur région et de l'étranger. Par exemple, Co-op Atlantic a fait la promotion de la marque de bœuf Atlantic Tender Classic. Cette marque est le produit d'un effort commun de l'Atlantic Beef Producers Co-operative Limited, abattoir coopératif. Les légumes frais de production locale ont été extrêmement populaires auprès des membres des coopératives.

Les coopératives sont également des modèles importants dans le domaine des soins de santé en zone rurale, plus particulièrement au Québec, où des cliniques de santé coopératives ont surgi, souvent dans les zones rurales, pour assurer des services médicaux lorsque les médecins sont partis. Il y a également au Québec environ 44 coopératives de soins au foyer comptant 35 000 membres; les usagers et les employés se sont réunis pour offrir des services de qualité contrôlés par ceux qui en ont besoin et ceux qui les fournissent.

Mme Skotnitsky parlera d'un rôle similaire joué par les coopératives de crédit dans les localités, comme seule institution financière, et elle expliquera à quel point cela est important pour la survie et le développement des zones rurales.

Je voudrais maintenant dire un mot des coopératives nouvelles et émergentes. Elles illustrent comment les coopératives, parce qu'elles montrent à pêcher plutôt que de donner du poisson, sont l'un des meilleurs moyens de préserver le Canada rural et de faire face à la menace de la pauvreté rurale. L'Initiative de développement coopératif, l'IDC, est un programme quinquennal qui prendra fin en mars 2008. Nous espérons qu'elle sera renouvelée et renforcée. Quand vous aurez entendu ce qu'elle a fait avec des moyens minimes, vous serez d'accord avec nous. Cette initiative est financée par Agriculture et Agroalimentaire Canada et le Secrétariat aux coopératives. Les services de conseils du programme sont gérés conjointement par la

provided throughout the country through a solid network of 17 partners. The \$1 million a year cost of the program is split 17 ways. That demonstrates how modest this program is.

After four years, the CDI partners have achieved impressive results. Since the beginning of the program, over 800 cooperatives have received assistance and some 125 co-ops have started after receiving support from one of the CDI partners.

The co-op model is an effective way for people to create their own job opportunities, gain access to services at a reasonable price, generate extra income and enable people to participate actively in the development process of their communities. Here are a few of the many projects that are supported in rural areas.

The Quality Agricultural Producer Co-operative is a new co-op that received assistance from CDI. It is helping farmers of the Bay St. George region in Newfoundland and Labrador to share new harvesting and processing equipment in order to increase production capacity.

In the small community of Mossley, Ontario, there is an agricultural cooperative that provides the means for local growers to market and distribute their products, as well as access a wider audience for their goods.

Small businesses located through the Baccalieu Trail, a rural area located in Newfoundland and Labrador share a common interest in expanding their market potential by offering goods or services via the Internet. They have formed the Baccalieu E-Business Co-operative, which provides knowledge and technical expertise to small businesses that would not be able to afford these services otherwise.

Another interesting project that is currently being supported in Northern B.C. is the Community Woodworking Co-operative. The Aboriginal community of Burns Lake is facing several challenges. The unemployment rate is very high — around 80 per cent — a situation that fosters other social problems in the community.

The co-op will be an opportunity for the woodworking artisans of Burns Lake and several neighbouring communities to put their talents to work while earning some extra income. By joining the co-op, unemployed woodworkers have access to adequate equipment and training opportunities that enable them to show leadership and develop managerial skills, while becoming less dependent on government transfers.

In the Acadian region of Evangeline in Prince Edward Island, the lack of adequate and affordable housing for elders forced several older people to leave the community to settle in a smaller residence located in the neighbouring urban area, Summerside. The community decided to address this problem of lack of housing and collectively through the cooperation of the Cooperative Le Bel Age. They have created a 14-unit facility to house a number of elders, and there is also one being created in

CCA et son organisation francophone, et ces services sont offerts dans l'ensemble du Canada par un solide réseau de 17 partenaires. Le million de dollars par année que coûte le programme est réparti en 17. Voilà qui montre à quel point le programme est modeste.

En quatre ans, les partenaires de l'IDC ont obtenu des résultats impressionnants. Depuis le début du programme, plus de 800 coopératives ont reçu de l'aide et quelque 125 coopératives ont été lancées après avoir reçu un soutien de l'un des partenaires de l'IDC.

Le modèle de coopérative est un moyen efficace de créer ses propres débouchés, d'obtenir l'accès à des services à un prix raisonnable, de produire un revenu supplémentaire et de permettre aux gens de participer activement au développement de leur collectivité. Voici quelques-uns des nombreux projets qui ont été appuyés en zone rurale.

La Quality Agricultural Producer Co-operative est une nouvelle coopérative qui a reçu de l'aide de l'IDC. Elle aide les agriculteurs de la région de la baie St-Georges, à Terre-Neuve-et-Labrador à mettre en commun du nouveau matériel de récolte et de transformation pour accroître la capacité de production.

Il y a, dans la petite localité de Mossley, en Ontario, une coopérative agricole qui donne aux producteurs locaux le moyen de commercialiser et de distribuer leurs produits et de rejoindre une plus large clientèle.

Les petites entreprises de Baccalieu Trail, zone rurale de Terre-Neuve-et-Labrador, ont un intérêt commun : accroître leur potentiel sur le marché en offrant des biens ou services par Internet. Elles ont formé la Baccalieu E-Business Co-operative, qui offre des connaissances et des compétences techniques aux petites entreprises qui, autrement ne pourraient pas se les permettre.

Un autre projet intéressant qui reçoit actuellement un appui, dans le nord de la Colombie-Britannique, est la Community Woodworking Co-operative. La collectivité autochtone de Burns Lake a plusieurs défis à relever. Le taux de chômage est très élevé, soit environ 80 p. 100, ce qui est à l'origine d'autres problèmes sociaux dans la collectivité.

La coopérative donnera aux artisans du bois de Burns Lake et de plusieurs localités voisines la possibilité d'utiliser leurs talents tout en gagnant un revenu supplémentaire. En se joignant à la coopérative, les artisans au chômage obtiennent l'accès à du matériel de qualité satisfaisante et à des possibilités de formation pour faire preuve de leadership et développer leurs compétences en gestion, tout en devenant moins dépendants des transferts de l'État.

Dans la région acadienne d'Évangeline, à l'Île-du-Prince-Édouard, l'absence de logements acceptables et abordables pour les aînés a forcé plusieurs aînés à quitter la localité pour s'installer dans une résidence plus petite de la ville voisine, Summerside. Les membres de la collectivité ont décidé de s'attaquer collectivement à ce problème de pénurie de logements au moyen de la coopération et ils ont créé la Coopérative Le bel âge. Ils ont construit un bâtiment de 14 logements pour accueillir un certain

Hanmer, Ontario. The Hanmer Regional Development Cooperative will build a 20 unit housing project for independent retirees.

I would like to highlight some agricultural sector activities through the support of a new program that was launched last summer, the Agricultural Co-operative Development Initiative, Ag-CDI, worth \$1 million. Through this initiative, launched in September 2006, a number of new agricultural cooperatives in the biofuel and value-added sector have been created. Twenty-seven co-ops have received assistance through this program.

The Southern Manitoba Biofuels Co-operative Limited began as a way to help address the loss of community tax revenue and infrastructure. The plan is to develop a community-owned 9 million litre-per-year biodiesel plant using canola as feedstock. The aim is to create a secure supply of biofuel for local farmers and truckers, while producing a range of valuable by-products, such as canola protein meal, glycerol and fertilizer.

Many cattle producers across the Prairies have struggled to survive in recent years, challenged by the BSE crisis — mad cow disease — and the dominance of their industry by several large packing facilities. Three groups, representing over 1,000 independent producers, are forming a cooperative to conduct their own processing and marketing of mature cattle, over 30 months of age, with the aim of increasing returns to their producers.

In Saskatchewan, the Craik Small-Scale Bioproducts Co-operative is the community's attempt to revitalize and reverse the trend of out-migration. The co-op plans to create a small-scale biodiesel plant as a way to reduce fuel costs for local farmers and to help sustain the planet. This community believes strongly that the co-op model is an ideal one for community renewal and ownership of the future.

I would like to speak now about the issue of business succession and the fact that many retiring business owners, when they retire their business, often close down in rural communities.

According to an article printed in the August 11, 2001 *Financial Post*, written by Rod Reynolds, President and CEO of RoyNat Capital Incorporated, a family business is at serious risk when a son or daughter takes over the business. To quote directly:

... Our experience as a merchant bank, which is supported by U.S. studies, is that only 30 per cent of family businesses survive to the next generation. The odds are a little better — just 50/50 — when a business is sold to an outside buyer. In contrast, successions involving leveraged employee buyouts, supported by key managers, succeed in about 80 per cent of cases. ...

nombre d'ainés. Il y a un projet semblable à Hanmer, en Ontario. La Hanmer Regional Development Cooperative construira un immeuble de 20 logements pour des retraités autonomes.

Je voudrais souligner certaines activités du secteur agricole qui ont reçu l'appui d'un nouveau programme mis en place l'été dernier, l'Initiative de développement coopératif — Agriculture, ou IDC-Agri, d'une valeur de 1 million de dollars. Grâce à cette initiative lancée en septembre 2006, un certain nombre de nouvelles coopératives agricoles dans le secteur des biocarburants et des produits à valeur ajoutée ont été mises sur pied. Vingt-sept ont reçu de l'aide du programme.

La Southern Manitoba Biofuels Co-operative Limited a été lancée afin de contrer la perte de revenus fiscaux et d'infrastructures dans la collectivité. Le projet consiste à créer une usine de production de 9 millions de litres de biodiesel par an, usine qui appartiendrait à la collectivité et qui produirait le carburant à partir du canola. Le but visé est d'offrir une source sûre de biocarburants pour les agriculteurs et les camionneurs de l'endroit tout en produisant une gamme de produits secondaires de valeur, comme de la farine protéinique de canola, du glycérol et des engrais.

Depuis quelques années, les éleveurs de bétail des Prairies ont du mal à survivre à cause de la crise de l'ESB — la maladie de la vache folle — et de la domination de leur secteur par plusieurs grands abattoirs. Trois groupes représentant plus d'un millier d'éleveurs créent une coopérative pour assurer eux-mêmes la transformation et la commercialisation du bétail à maturité, soit le bétail de plus de 30 mois, afin d'accroître le rendement pour les producteurs.

En Saskatchewan, la Craik Small-Scale Bioproducts Co-operative est le fruit des efforts de la collectivité pour trouver un nouveau dynamisme et inverser la tendance à l'exode. La coopérative prévoit créer une petite usine de biodiesel pour réduire le coût des carburants des agriculteurs locaux et protéger la planète. Cette collectivité est fermement convaincue que le modèle coopératif est l'idéal pour se renouveler et prendre son avenir en main.

Je voudrais maintenant parler du problème de la relève dans les entreprises. Dans les localités rurales, il arrive souvent que des entreprises ferment leurs portes lorsque leur propriétaire prend sa retraite.

D'après un article qu'a fait paraître dans le *Financial Post* du 11 août 2001 Rod Reynolds, président-directeur général de RoyNat Capital Incorporated, les entreprises familiales courent de grands risques lorsqu'un fils ou une fille prend la relève. Je cite directement l'article :

D'après notre expérience de banque d'investissement, expérience corroborée par des études américaines, seulement 30 p. 100 des entreprises familiales survivent à la génération suivante. Les chances sont un peu meilleures — 50 p. 100 — lorsque l'entreprise est vendue à quelqu'un qui n'est pas de la famille. Par contre, lorsque les employés empruntent pour prendre la relève, avec l'appui de gestionnaires clés, le taux de réussite est de 80 p. 100. [...]

The study also showed that 27 per cent of owners of family businesses with sales of at least \$1-million will retire in the next five years; 56 per cent within 10 years and 78 per cent within 15 years. . . .

...The study reports there are currently 124,000 family-owned businesses with sales of \$1-million or more in Canada. These companies employ about 6 million Canadians and generate as much as \$1.3-trillion in gross annual sales.

The Canadian Federation of Independent Business, CFIB, recently cited a risk of 2 million lost jobs in Canada due to an absence of family members prepared to take over the family business. These business owners are unprepared for their imminent retirement. Apparently, the resulting trend is to sell these businesses to competitors — and U.S. competitors in particular. This trend is expected to see numerous businesses close their doors, since purchasers are mainly interested in buying goodwill rather than production capacity.

In addition, statistical data analyzed by the Fonds de solidarité FTQ in 2005, show that 70 per cent of small- and medium-sized enterprises, SMEs, do not outlast the first generation and 90 per cent do not outlast the second generation; 56 per cent of SME founders will be retiring by 2010 and 73 per cent by 2015; 70 per cent of business owners thinking about retirement have yet to choose their successor.

The issue of business-ownership transfer is not confined to North America. The Enterprise Directorate General of the European Commission estimates that approximately one third of European businesses will transfer ownership in the coming decade.

The impact that this growing trend will have on rural areas and remote regions across Canada is quite profound. CCA, in partnership with a number of other cooperatives across the country, is working to develop cooperative solutions to the impending business succession crisis in rural areas with the support of funding from the Co-operative Development Initiative. Building upon research undertaken by the Canadian Worker Co-op Federation and resources developed by the Fédération des coopératives de développement régional du Québec as well as work undertaken in the United Kingdom by the Plunkett Foundation, the partners will develop approaches and tools to advise small, rural business owners considering retirement as well as community or employee groups who are interested in taking on the businesses. The project will prepare case examples of successful business transfers to the cooperative model. In addition, the partners will put in place a "watch system" with other stakeholders, such as chambers of commerce, municipal or regional economic development officers, accounting and legal firms, to identify businesses considering the transferring of ownership to alert them to the cooperative or community-owned model.

L'étude a aussi montré que 27 p. 100 des propriétaires d'entreprise familiale qui ont un chiffre d'affaires d'au moins 1 million de dollars prendront leur retraite au cours des cinq prochaines années, 56 p. 100 au cours des dix prochaines et 78 p. 100 au cours des 15 prochaines. [...]

[...] L'étude signale qu'il y a actuellement au Canada 124 000 entreprises familiales dont le chiffre d'affaires est de 1 million de dollars et plus. Ces entreprises emploient environ 6 millions de Canadiens et ont un chiffre d'affaires brut de 1,3 billion de dollars.

La Fédération canadienne de l'entreprise indépendante, la FCEI, a dit récemment que le Canada risque de perdre deux millions d'emplois parce qu'il n'y a pas de membres de la famille qui sont prêts à reprendre l'entreprise familiale. Ces propriétaires ne sont pas préparés à leur retraite imminente. Apparemment, il en résulte une tendance à vendre ces entreprises à des concurrents, et plus particulièrement à des concurrents américains. À cause de cette tendance, beaucoup d'entreprises devraient fermer leurs portes, car les acheteurs sont plus intéressés par la clientèle que par la capacité de production.

De plus, les données statistiques analysées par le Fonds de solidarité de la FTQ en 2005 montrent que 70 p. 100 des PME ne durent pas plus que la première génération et 90 p. 100 pas plus que deux générations; 56 p. 100 des fondateurs de PME prendront leur retraite d'ici 2010 et 73 p. 100 d'ici 2015; 70 p. 100 des propriétaires qui songent à la retraite n'ont pas encore choisi de successeur.

Le problème du transfert de la propriété des entreprises n'est pas limité à l'Amérique du Nord. La Direction générale de l'entreprise de la Commission européenne estime que, au cours des dix prochaines années, il y aura transfert de la propriété d'environ le tiers des entreprises européennes.

L'impact de cette tendance de plus en plus appuyée sur les zones rurales et les régions éloignées sera très profond. La CCA, en partenariat avec un certain nombre d'autres coopératives au Canada, cherche des solutions coopératives à la crise de la relève qui s'annonce dans les zones rurales, avec l'aide des fonds de l'Initiative de développement coopératif. En s'appuyant sur les recherches de la Fédération canadienne des coopératives de travail et les ressources de la Fédération des coopératives de développement régional du Québec ainsi que sur les travaux entrepris au Royaume-Uni par la Plunkett Foundation, les partenaires prépareront des approches et des outils pour conseiller les propriétaires de petites entreprises rurales qui songent à la retraite ainsi que les groupes communautaires ou les groupes d'employés qui souhaitent reprendre les entreprises. Il s'agira de préparer des exemples de transfert réussi d'entreprise vers le modèle coopératif. De plus, les partenaires mettront en place un système de surveillance avec d'autres intervenants comme des chambres de commerce, des agents de développement économique municipal ou régional, des bureaux de comptables et d'avocats pour repérer les entreprises dont le transfert est envisagé pour leur signaler la possibilité d'opter pour le modèle coopératif ou la propriété communautaire.

This project has huge potential to provide lasting benefits to rural communities across Canada. Alongside the development and promotion of tools, resources and advisory services, as a response to the growing concerns over the traditional business ownership models in rural communities, this project also has the scope to develop new models of cooperative working.

This type of response of economic self-help solutions to problems in rural and urban areas is not unusual in the co-op sector. The opportunity to develop new models can be evidenced by the growth in rural parts of the United Kingdom where community-owned stores are being bought out by the community. Despite the increasing decline of retail services in rural areas and in the U.K. — over 70 per cent of rural communities do not have a general store — more than 200 community-owned cooperative general stores, pubs, petrol stations and manufacturing businesses have been established as a response to the number of traditional store owners and small business owners seeking to close their businesses.

This phenomenon of community ownership has only taken place in the past 15 years. Research conducted in the U.K. found that the average community-owned store in England has over 110 members, a turnover of over \$160,000 and is profitable. These stores engage 25 volunteers on average, strengthening the community and social bonds within the rural communities and employ 1.5 full-time equivalent staff.

The potential to develop new models of cooperative and community ownership in Canada, as a response to the growing challenge of many businesses transferring ownership in the next five years, is a very profound and exciting opportunity.

I hope that this presentation has given you some ideas of the past, present and future role of cooperatives as tools of rural sustainability and bulwarks against decline and poverty. CCA would be the first to tell you, that while co-ops are a crucial factor in the process of stopping rural decline and moving toward a value-added rural future, they are only part of the answer. In this presentation, we have concentrated on the role of cooperatives, but CCA has also recently endorsed the need for a national anti-poverty strategy with targets and timetables that would combine the efforts of all levels of government, including Aboriginal governments, in working to lower Canada's still very high poverty rates compared to many similar European countries.

We are also a founding member of the Make Poverty History campaign, which is committed to ending poverty both domestically and internationally, and which now claims some 230,000 Canadians as members.

The Chairman: Ms. Hunter, could I just cut in for a minute? Did I understand that Ms. Skotnitsky will give a presentation as well?

Ms. Hunter: I believe her presentation is 10 minutes.

Ce projet présente un énorme potentiel et pourrait rapporter des avantages durables aux collectivités rurales de tout le Canada. Outre les outils de développement et de promotion, les ressources et les services de conseils, il peut aussi, pour répondre aux préoccupations croissantes au sujet des modèles classiques de propriété d'entreprise dans les collectivités rurales, élaborer de nouveaux modèles coopératifs.

Ce type de réaction qui consiste à trouver des solutions par soi-même aux problèmes dans les zones rurales et urbaines n'est pas inhabituel dans le secteur coopératif. La possibilité d'élaborer de nouveaux modèles trouve confirmation dans la croissance observée dans des régions rurales du Royaume-Uni, où les magasins de propriété locale sont achetés par la collectivité. Même s'il y a un déclin de plus en plus marqué des services de détail dans les zones rurales et au Royaume-Uni — plus de 70 p. 100 des collectivités rurales n'ont pas de magasin général — plus de 200 magasins généraux, pubs, stations-service et entreprises de fabrication appartenant à la collectivité ont été mis sur pied parce que de nombreux propriétaires de magasins traditionnels et de petites entreprises cherchaient à fermer leurs portes.

Le phénomène de la propriété communautaire ne s'observe que depuis 15 ans. Les recherches menées au Royaume-Uni ont montré que le magasin communautaire moyen en Angleterre compte plus de 110 membres, a un chiffre d'affaires de plus de 160 000 \$ et est rentable. Ces magasins peuvent compter sur 25 bénévoles en moyenne, ce qui renforce les liens communautaires et sociaux dans les collectivités rurales, et ils emploient un personnel de 1,5 équivalent temps plein.

C'est une occasion très importante et enthousiasmante que l'élaboration de nouveaux modèles de propriété coopérative et communautaire au Canada pour relever le défi du transfert de nombreuses entreprises au cours des cinq prochaines années.

J'espère que cet exposé vous a donné une idée du rôle passé, présent et à venir des coopératives comme moyen d'assurer la pérennité rurale et comme rempart contre le déclin et la pauvreté. La CCA sera la première à vous dire que, même si les coopératives sont un facteur crucial qui doit jouer pour stopper le déclin rural et évoluer vers un avenir rural de plus grande valeur, elles ne sont qu'une réponse partielle. Dans cet exposé, nous nous sommes attardés surtout au rôle des coopératives, mais la CCA s'est aussi prononcée récemment pour une stratégie nationale de lutte contre la pauvreté assortie d'objectifs et de calendriers qui conjugueraient les efforts de tous les ordres de gouvernement, y compris les gouvernements autochtones, pour abaisser le taux toujours très élevé de pauvreté, si on compare le Canada à bien des pays européens semblables.

Nous sommes également un membre fondateur de la campagne Abolissons la pauvreté, qui vise à éliminer la pauvreté au Canada et dans le monde. Elle compte maintenant 230 000 Canadiens parmi ses membres.

La présidente : Madame Hunter, puis-je vous interrompre un instant? Ai-je bien compris que Mme Skotnitsky doit également faire un exposé?

Mme Hunter : Je crois que son exposé dure dix minutes.

The Chairman: We will have very few minutes left for our questions. I was wondering if, with the conclusion here, we could read that ourselves and let Ms. Skotnitsky do her piece so we would have of time to ask questions. Would that be alright with you?

Ms. Hunter: With your permission, I would just read the headlines of the co-op advantage.

We believe cooperatives are an advantage for rural economic development because cooperatives build community assets; stay in business longer — we have data that demonstrates that co-ops stay in business longer than other small businesses; are schools of business and community participation; and are locally owned and controlled. There are more details that flesh out the cooperative model at the end of my written presentation.

Pam Skotnitsky, Associate Vice-President, Government Affairs, Credit Union Central of Saskatchewan: Although I participate on the national legislative affairs committee of the Credit Union Central of Canada and also chair an agricultural subcommittee of that committee, for the purposes of today, I will be speaking more specifically about Saskatchewan.

I certainly understand the mandate of the committee and appreciate the work that you have done. Credit Union Central of Saskatchewan is a democratic financial institution with 75 member credit unions in Saskatchewan. They then elect a district representative, so each credit union has a representative that is a delegate. From that delegate body, they elect a Credit Union Central board. We have a 12-member board that directs our actions and provides us with strategic direction.

Across the province, we have 527,000 credit union members. In a province with a population of 1 million people, that is quite remarkable. Over 50 per cent of the population is a member within the credit union. We deliver services through 316 locations in the province. Those locations are within 274 communities, so we serve 274 communities across Saskatchewan.

In taking a look at the definition of “urban” in the committee’s preliminary report, about eight to 10 of those communities would be considered urban; 264 of the locations that credit unions serve in Saskatchewan are rural in nature. It is significant that in 160 communities, the credit union is the only financial institution within the community.

When we look at our strategic direction in our vision, our vision is to grow communities through innovation, social responsibility and financial strength. We see a commitment to the province of Saskatchewan, and definitely to the communities within the province.

In keeping with that vision, Credit Union Central of Saskatchewan developed an economic development strategy in 2004. The objective of the strategy was to engage public, business and non-governmental partners to collectively create better conditions for economic growth and employment generation.

La présidente : Il nous restera peu de temps pour les questions. Je me demandais s’il était possible de conclure maintenant. Nous pourrions lire le reste et laisser Mme Skotnitsky faire son exposé pour que nous ayons le temps de poser des questions. Cela vous convient-il?

Mme Hunter : Avec votre permission, je vais simplement lire les titres qui concernent les avantages des coopératives.

Nous croyons que les coopératives sont un avantage pour le développement économique rural parce qu’elles créent des actifs communautaires, restent en affaires plus longtemps — nous avons des données qui montrent qu’elles restent en affaires plus longtemps que d’autres petites entreprises, sont des lieux d’apprentissage de la gestion des affaires et de la participation communautaire, appartiennent à la collectivité et sont contrôlées par elle. On trouvera à la fin de mon mémoire de plus amples détails qui étoffent le modèle coopératif.

Pam Skotnitsky, vice-présidente associée, Affaires gouvernementales, Credit Union Central of Saskatchewan : Bien que je participe aux travaux du comité national des affaires législatives de la Centrale des caisses de crédit du Canada et que je préside également un sous-comité de l’agriculture de ce comité, je vais vous parler aujourd’hui plus précisément de la Saskatchewan.

Je comprends le mandat du comité et reconnais la valeur du travail qu’il a accompli. La Credit Union Central of Saskatchewan est une institution financière démocratique qui regroupe 75 caisses de crédit dans la province. Ces caisses élisent chacune un représentant de district, si bien que chacune a un représentant qui est aussi un délégué. Parmi ces délégués, elles élisent le conseil de la Credit Union Central. Le conseil d’administration de 12 membres dirige notre action et nous fixe une orientation stratégique.

Nous comptons dans toute la province 527 000 membres, ce qui est tout à fait remarquable, avec une population de 1 million de personnes. Plus de 50 p. 100 des habitants de la province sont membres d’une caisse de crédit. Nous offrons des services à 316 endroits répartis entre 274 villes ou localités que nous servons dans toute la Saskatchewan.

Si on s’en rapporte à la définition du terme « urbain » qui figure dans le rapport préliminaire du comité, de huit à dix de ces localités seraient considérées comme urbaines, tandis que 264 sont rurales. Fait important, dans 160 localités, la caisse de crédit est la seule institution financière.

Si nous considérons notre orientation stratégique, nous pouvons dire que notre vision consiste à faire grandir les collectivités par l’innovation, la responsabilité sociale et la force financière. Nous avons un engagement envers la Saskatchewan et, chose certaine, les collectivités de la province.

Fidèle à cette vision, la Credit Union Central of Saskatchewan a élaboré une stratégie de développement économique en 2004. L’objectif de la stratégie était d’amener la population, l’entreprise et les partenaires non gouvernementaux à créer collectivement des conditions plus propices à la croissance économique et à la création d’emplois.

At a high level, the strategy has three pillars: We want to cooperate and collaborate with key provincial stakeholders; we want to articulate the views and positions on public policy; and we wanted to introduce a program that would focus capital on economic development.

When we look at the latter objective of focusing capital on economic growth, I want to touch on two initiatives around that because that was a key gap in the economic development engine in the province.

We did research into the key players in the venture capital market in Saskatchewan, and we quickly identified a gap in the small capital category. That gap was significant because small capital investments are those where the employer has fewer than 50 employees and less than \$5 million in annual sales. They are small players in the marketplace on a global basis; but the segment is extremely important in that it created the vast majority of new jobs within our province in the last 10 years.

I have seen numbers that suggest from 75 per cent up to 95 per cent of the new jobs are coming from this sector. As well, they are an economic engine in rural areas. About 42 per cent of the activity in rural areas is of this scale.

The main reason for the gap was that the costs of engaging in a small deal, in terms of the due diligence and legal costs, did not net a significant gain to compensate for the cost of the effort. As well, there were significant mentoring and experience gaps that needed to be filled if these ventures were to be successful.

We took on this issue and developed an entrepreneurial foundation and an entrepreneurial fund. Very briefly, the entrepreneurial foundation assists entrepreneurs with advisory services and mentorship. By addressing gaps in knowledge, expertise and experience, we can enhance the success of these ventures.

To supplement that, we have the entrepreneurial fund, which is separate and aside from the foundation. It was established to make investments between \$100,000 and \$1 million in selected businesses that emerge from the foundation.

The success of the venture will be measured in terms of return on investment, as well as the number of jobs created. Each investment is measured on a triple bottom line basis; we look at the social impact, as well as the economic impact and the impact on the environment.

Both of these initiatives are developed and designed contemplating participation from a wide array of partners. Right now, we have partnered with our provincial government on this initiative, and it is open for additional partners to come in. It is a very open type of venture so that we can leverage as many partners as we can.

À un niveau de généralité élevé, la stratégie compte trois éléments fondamentaux : nous voulons coopérer avec des intervenants provinciaux clés; nous souhaitons exprimer des opinions et prendre des positions sur les politiques d'intérêt public; enfin, nous voulons proposer un programme qui consacrerait le capital surtout au développement économique.

À propos de ce dernier objectif concernant l'utilisation du capital pour faire croître l'économie, je tiens à signaler deux initiatives qui s'y rattachent, parce qu'il y avait une grande lacune dans la stimulation du développement économique dans la province.

Nous avons fait des recherches sur les principaux acteurs sur le marché du capital de risque en Saskatchewan, et nous n'avons pas tardé à remarquer une lacune dans la catégorie des petites capitalisations. Cette lacune était importante, car les petits investissements sont ceux où l'employeur compte moins de 50 employés et le chiffre d'affaires annuel est de moins de 5 millions de dollars. Sur le marché mondial, ces entreprises sont de petits joueurs, mais il s'agit d'un segment extrêmement important, car, au cours des dix dernières années, il a créé la vaste majorité des emplois dans notre province.

J'ai vu des chiffres selon lesquels entre 75 p. 100 et 95 p. 100 des nouveaux emplois sont créés dans ce secteur. De plus, ces entreprises sont un moteur économique dans les zones rurales. Environ 42 p. 100 de l'activité dans les zones rurales est à cette échelle.

La principale raison de cette lacune, c'est que les coûts à engager pour un prêt modeste — diligence raisonnable et frais juridiques — sont tels qu'il n'est pas possible de tirer un bénéfice net assez appréciable pour compenser l'effort nécessaire. De plus, il y avait des lacunes importantes à combler sur le plan du mentorat et de l'expérience si on voulait que ces entreprises réussissent.

Nous nous sommes attaqués à ce problème et nous avons créé une fondation et un fonds de l'entrepreneuriat. Disons très brièvement que la fondation aide les entrepreneurs en leur offrant des services de conseils et de mentorat. En tâchant de combler les lacunes dans les connaissances, les compétences et l'expérience, nous pouvons aider ces entreprises à mieux réussir.

Nous avons également un fonds de l'entrepreneuriat qui est tout à fait distinct de la fondation. Il a été créé pour faire des investissements de 100 000 \$ à 1 million de dollars dans certaines entreprises que la fondation a aidées.

Le succès de cette initiative sera mesuré à l'aune du rendement sur l'investissement et du nombre d'emplois créés. Chaque investissement est évalué d'après trois types de résultats : l'impact social, l'impact économique et l'impact sur l'environnement.

Ces deux initiatives ont été élaborées et conçues en fonction de la participation d'un large éventail de partenaires. Pour l'instant, nous nous sommes associés au gouvernement provincial pour cette initiative et d'autres partenaires sont les bienvenus. Il s'agit d'une initiative très ouverte, car nous souhaitons mobiliser le plus grand nombre de partenaires possible.

This strategy also incorporates a previous fund developed by credit unions called the Apex Venture Capital Fund, which funds ventures in the range of \$1 million to \$4 million. These two initiatives, partnered together, would provide capital to businesses anywhere from \$100,000 in size up to \$4 million. Credit unions locally play an important role in linking up business ideas to the foundation and to the fund.

The second area I want to touch on is the importance of leadership within the communities we serve. Our economic development strategy is inclusive of cooperative organizations, which are eligible to participate in the entrepreneurial foundation as well as in the fund.

Within the communities we serve, many different initiatives are focusing on economic development in communities. Because we have employees as well as board members and leaders in all of those communities, we participate in many initiatives that are under way. I will give you a few examples.

We have Tisdale Credit Union in the community of Tisdale working with the Tisdale Home Support Co-operative Limited. The Tisdale Home Support Co-operative Limited is providing affordable housing to seniors and non-medical home services to enable the residents to stay as independent as possible without being forced to move into personal care homes. In this instance, the Tisdale Credit Union is providing strategic planning and office space in the credit union, as well as mentorship, training and financial support.

The second example that I will provide is Diamond North Credit Union. They have been active in the Nipawin Biomass Ethanol New Generation Co-operative Limited. They were involved with the planning committee when the project was initiated, and they sit on the board of that new co-operative today. In this instance, this credit union also offered prime rate loans for the community to purchase shares. If people wanted to get involved in that venture, the credit union provided that opportunity for people to purchase shares.

We are a major employer in the province; 3,000 people are employed by credit unions directly. As well, we have another 1,300 people who are employed by our partner organizations. In addition, we have approximately 700 board members who are locally elected by the boards of their credit unions. They provide strategic leadership, and these people are truly leaders who are engaged within their community.

In addition to economic development, each year Saskatchewan credit unions contribute \$5 million to their communities and to province-wide initiatives through sponsorships and donations, activity in the community and volunteer time. In addition to this, in 2006, \$22 million was provided back to communities through patronage returns.

Our market share is impressive; the statistics are noted. According to Statistics Canada, credit unions finance 27.5 per cent of outstanding farm debt within the province. As well, we have \$1.7 billion in authorized credit to businesses, most of which are small- and medium-sized enterprises. In a survey of small business conducted by the Canadian Federation

Cette stratégie intègre également un fonds qui avait déjà été créé par les caisses de crédit, l'Apex Venture Capital Fund, qui finance des entreprises à hauteur de 1 à 4 millions de dollars. Ces deux initiatives associées peuvent fournir des capitaux de 100 000 \$ à 4 millions de dollars. Au niveau local, les caisses de crédit jouent un rôle important afin d'établir un lien entre les idées d'entreprise, d'une part, et la fondation et le fonds, d'autre part.

Le deuxième point que je voudrais aborder est celui de l'importance du leadership dans les collectivités que nous servons. Notre stratégie de développement économique fait aussi appel aux organisations coopératives, qui peuvent participer à la fondation et au fonds de l'entrepreneuriat.

Dans les collectivités que nous servons, bien des initiatives différentes sont axées sur le développement économique local. Comme nous avons dans ces collectivités des employés, des membres du conseil et des dirigeants, nous participons à bien des initiatives déjà en cours. Je vais vous donner quelques exemples.

La Tisdale Credit Union, à Tisdale, collabore avec la Tisdale Home Support Co-operative Limited. Cette coopérative fournit des logements abordables aux aînés et des services non médicaux à domicile pour qu'ils puissent rester autonomes le plus possible, sans être forcés d'aller dans des foyers. Dans ce cas, la Tisdale Credit Union offre la planification stratégique et les locaux, dans son établissement, ainsi qu'un mentorat, de la formation et un soutien financier.

Mon deuxième exemple est celui de la Diamond North Credit Union. Elle a été active dans la Nipawin Biomass Ethanol New Generation Co-operative Limited. Elle a participé au comité de planification, lorsque le projet a été lancé, et elle siège maintenant au conseil de la nouvelle coopérative. Dans ce cas, la caisse de crédit a également offert des prêts au taux préférentiel pour que les membres de la collectivité puissent acheter une participation. À ceux qui voulaient participer à cette entreprise, la caisse de crédit a donné l'occasion d'acheter des actions.

Nous sommes un employeur majeur dans la province : 3 000 personnes sont employées directement par les caisses de crédit. De plus, 1 300 personnes sont au service de nos organisations partenaires. De plus, nous comptons quelque 700 membres de conseils d'administration qui sont élus au niveau local au conseil des diverses caisses. Ils assurent un leadership stratégique, et ces gens sont des chefs de file authentiques qui sont engagés dans leur collectivité.

Outre le développement économique, les caisses de crédit de la Saskatchewan versent chaque année une contribution de 5 millions de dollars à leurs collectivités et à des initiatives provinciales : commandites et dons, activité communautaire et bénévolat. De plus, en 2006, elles ont versé aux collectivités des ristournes de 22 millions de dollars.

Notre part de marché est impressionnante; les statistiques sont indiquées. D'après Statistique Canada, les caisses de crédit financent 27,5 p. 100 de la dette agricole en cours dans la province. De plus, elles ont 1,7 milliard de dollars en crédit autorisé pour les entreprises, dont la plupart sont des PME. Selon un sondage mené auprès des petites entreprises par la Fédération

of Independent Business, credit unions ranked number one based on levels of satisfaction of service, loan availability and fees. Further, credit unions are favoured banking partners for small Saskatchewan businesses.

The commitment we have to our communities makes us very sensitive to the issues in rural communities. Farm members played a significant role in the development of co-ops and credit unions. This solid relationship exists today and will exist into the future. As a result of this relationship, we are active in rural and agricultural-related initiatives and definitely look forward to governments ensuring that we maintain a secure food supply. We want to see this as a key policy priority, and, as well, would like to see public education on this necessity.

When we look at programs that are being introduced, we want to ensure the programs for agricultural producers and rural communities meet the needs of those that they are trying to serve. We look for long-term commitments that are reliable and programs that are predictable and easy to administer.

Saskatchewan was very supportive of the Farm Improvement and Marketing Cooperatives Loans Act program, where 70 per cent of the loans under this federal program originated from Saskatchewan. Saskatchewan credit unions directly promoted the program to the farmers that needed it, and it is successful within our province.

We are encouraged by government's indication that this program may be expanded to consider the issues we have with intergenerational transfers within the province and with accommodating new farmers.

We are definitely interested in seeing the development of a vibrant, value-added agricultural sector, and we are supportive of the role that farmers directly may play within these value-added ventures.

We are also interested in the biofuels industry; that is of interest to Saskatchewan. We recognize that it requires broad and consistent policy framework, so we look to government to ensure that all factors are considered — environmental, tax, trade, government research and development — to support these programs.

The Chairman: This is a very important part of what we are looking into across this country. I do not feel people hear enough, in certain parts of Canada, about the cooperatives and the job that they do. I thank you for that.

Senator St. Germain: My question relates to the environment and the hysteria — to a degree — that is going across the country should we go into a biodiesel and ethanol mode. We are dealing with rural poverty, and this will drive the price of commodities through the ceiling.

I heard some expert say that it would contribute a small percentage to the replacement of fossil fuels.

canadienne de l'entreprise indépendante, les caisses de crédit sont au premier rang pour le degré de satisfaction à l'égard du service, la disponibilité des prêts et les frais. De plus, elles sont préférées comme partenaires bancaires par les petites entreprises de la Saskatchewan.

Notre engagement dans les collectivités nous rend très sensibles aux enjeux des localités rurales. Les membres du milieu agricole ont joué un rôle important dans le développement des coopératives et des caisses de crédit. Cette relation solide existe encore et subsistera à l'avenir. Par suite de cette relation, nous participons activement aux initiatives rurales et agricoles, et nous souhaitons assurément que les gouvernements veillent à maintenir des approvisionnement sûrs en denrées alimentaires. Nous voulons que ce soit là une priorité centrale de la politique, et nous souhaitons aussi qu'on sensibilise l'opinion à cette nécessité.

Quand nous examinons les programmes qui sont mis en œuvre, nous voulons nous assurer que ceux qui sont destinés aux producteurs et aux collectivités agricoles répondent aux besoins. Nous recherchons des engagements à long terme qui sont sûrs et des programmes faciles à administrer qui donnent des résultats prévisibles.

La Saskatchewan a appuyé à fond la Loi sur les prêts destinés aux améliorations agricoles et à la commercialisation selon la formule coopérative; 70 p. 100 des prêts consentis aux termes du programme fédéral prévu par cette loi ont été consentis en Saskatchewan. Les caisses de crédit de la province ont fait une promotion directe de ce programme auprès des agriculteurs qui en avaient besoin, et il est une réussite dans notre province.

Nous trouvons rassurant que le gouvernement ait laissé entendre qu'il élargira peut-être le programme de façon à tenir compte des problèmes de transfert intergénérationnel et de lancement des nouveaux agriculteurs.

Nous tenons assurément à ce que se développe un secteur agricole dynamique qui offre des produits à valeur ajoutée, et nous appuyons le rôle que les agriculteurs peuvent jouer directement dans les entreprises qui apportent une valeur ajoutée.

Nous sommes également intéressés par l'industrie des biocarburants. Cette production intéresse la Saskatchewan. Nous reconnaissons qu'il faut un cadre stratégique vaste et cohérent. Nous comptons donc que le gouvernement veillera à ce que tous les facteurs soient pris en considération pour appuyer ces programmes : environnement, fiscalité, commerce, recherche et développement assuré par l'État.

La présidente : C'est là une partie importante de ce que nous étudions dans l'ensemble du Canada. J'ai l'impression que, dans certaines régions, les gens n'entendent pas assez parler des coopératives et du travail qu'elles accomplissent. Je vous remercie.

Le sénateur St. Germain : Ma question concerne l'environnement et cette sorte d'hystérie qui envahit tout le pays à propos du biodiesel et de l'éthanol. C'est la pauvreté que nous étudions. Et cette production va faire monter le prix des denrées de façon vertigineuse.

J'ai entendu un expert expliquer que cette production ne remplacera qu'un faible pourcentage des carburants fossiles.

There is a possibility that this could exacerbate the situation of poverty in rural Canada. Many people live there because of the low cost of housing. They shop in your facilities because they can get a rebate every year on their purchases. How do you see this? Both of you mentioned something about biodiesel in your presentation. Is this not a concern of yours? Historically, you have served that component of rural Canada that has not lived in the riches in which our urban cousins have lived. Is there any thought given to this?

Ms. Hunter: We argue that in terms of a cooperatively producer-owned biodiesel plant, that is good for farmers. When commodities are low, they can participate in the profits of the processing part of the plant and when the commodity prices are higher, then, in turn, the input prices are lower for the processing part of it. In terms of value-added and integrated process of being not just a supplier but also an owner of the processing piece, farmers can enjoy more of an economic return in that particular business model. That is with respect to the first part of your question on the commodity prices.

The second piece concerns the environment. The biofuel industry is an evolving industry in terms of the technologies. There are many different inputs, from ethanol to corn to cellulose, which are, by some, considered more environmentally friendly than wood products and straw. I feel it is important to be looking at those evolving technologies and that analysis around the environmental impact — depending on what the inputs are — so we are following that.

In terms of the presence in rural communities, we would suggest that ethanol fuel is still a much cleaner kind of fuel than the big tar sands oil extraction industries. By comparison, we feel ethanol is certainly still cleaner than the fossil fuel types of oils. However, we acknowledge it is an evolving technology, and we are aware of the environmental impacts. It is a big industry with many different types of inputs.

Ms. Skotnitsky: That is a very interesting observation that you make. From the farm members to whom I have had the luxury of speaking and the credit union leaders we have, it is very apparent that farmers want their income to come from farming and not from programs. When it comes to new initiatives, such as biodiesel and the possibility of enhanced price for their commodities, that would be supported because then they will be getting their income from farming.

We are also interested in ensuring the structures that are established for biodiesel plants include some ability for farmers to participate in those initiatives. We see it as having that benefit as well.

When we look at the potential impact on rural Saskatchewan, I believe the farmers there are active and participate in their communities. They buy locally and certainly support their local communities; I see many benefits.

Il est possible que cette production ait pour effet d'accroître la pauvreté dans le Canada rural. Bien des gens y habitent parce que le logement ne coûte pas cher. Ils fréquentent vos établissements parce qu'ils obtiennent tous les ans une ristourne sur leurs achats. Comment envisagez-vous cette activité? Vous avez toutes les deux parlé du biodiesel dans vos exposés. Est-ce que cela ne vous préoccupe pas? Par le passé, vous avez été au service d'un segment de la population rurale canadienne qui n'est pas aussi riche que les citoyens. A-t-on réfléchi à cette question?

Mme Hunter : Nous soutenons que les usines de biodiesel appartenant à des coopératives de producteurs sont une bonne solution pour les agriculteurs. Lorsque le prix des denrées est faible, ils peuvent tirer un bénéfice de la transformation d'une partie de la production et lorsque les prix des denrées sont élevés, les prix des intrants sont plus faibles pour la transformation. Du point de vue de la valeur ajoutée, les agriculteurs peuvent obtenir un meilleur rendement grâce à un modèle d'entreprise dans lequel il y a intégration et où l'agriculteur n'est pas seulement fournisseur, mais aussi propriétaire de l'entreprise de transformation. Voilà pour la première partie de votre question, qui portait sur le prix des denrées.

La deuxième partie concerne l'environnement. Les technologies de l'industrie des biocarburants sont en évolution. Il y a beaucoup de matières premières différentes — éthanol, maïs, cellulose — que certains considèrent comme plus respectueux de l'environnement que les produits du bois et la paille. J'estime qu'il est important d'examiner ces technologies en évolution et cette analyse de l'impact environnemental, selon les produits utilisés. Nous observons la situation.

Quant à la présence dans les collectivités rurales, nous estimons que l'éthanol est toujours un carburant bien plus propre que ne le sont les grandes industries qui extraient le pétrole des sables bitumineux. Par comparaison, nous estimons que l'éthanol est certainement toujours plus propre que les carburants fossiles extraits du pétrole. Nous avouons néanmoins que la technologie évolue, et nous sommes conscients des impacts environnementaux. Il s'agit d'une grande industrie qui utilise bien des matières premières différentes.

Mme Skotnitsky : Voilà une observation très intéressante. D'après les membres agriculteurs avec qui j'ai pu parler et les dirigeants des caisses de crédit, il est très évident que les agriculteurs veulent que leurs revenus proviennent de la production agricole, et non de programmes de l'État. Quant aux nouvelles initiatives, comme la production de biodiesel qui pourrait faire augmenter le prix des denrées, les agriculteurs seraient en faveur parce que cela leur permettra de toucher des revenus qui viennent de l'exploitation agricole.

Nous voulons aussi faire en sorte que les structures choisies pour les usines de biodiesel permettent une participation des agriculteurs aux initiatives. Nous estimons aussi que cela sera bénéfique.

Si nous considérons l'impact possible sur la Saskatchewan rurale, je crois que les agriculteurs de là-bas sont actifs et participent à la vie de leur collectivité. Ils achètent sur place et appuient les localités. Les avantages sont nombreux, selon moi.

As far as our submission has indicated, we would like a complete and comprehensive look at the biodiesels and biofuels, not only the research side but the entire package. Are there advantages and disadvantages? I imagine that there are. Have we, as a credit union system, fully researched these? The answer is, no, to that. We have a few perspectives, but not a holistic answer.

[Translation]

Senator Biron: Concerning biodiversity and carbon credits, I have to say that, in Saskatchewan, estimation showed that farmers could get one million carbon credits, ethanol production not included. On the free market in the U.S., in Chicago, these credits could be worth \$40 million. On the regulated market in Canada, after Kyoto, they could be worth up to \$300 million for Saskatchewan farmers, credits for the ethanol market not included.

I understand this can be construed as a socialist conspiracy of rural Saskatchewan against other parties, but I just wanted to mention these opportunities for Saskatchewan farmers to get millions of dollars through carbon credits.

My other question deals with something else. First, I would like to congratulate you on the efforts by co-operatives. My congratulations also to the Credit Union Central of Saskatchewan for this economic development that will certainly help the underprivileged. Your sense of social responsibility is also worthy of praise.

About the rich, I would like to tell you that in 2004, about 1,200 payday lending operations opened, and this trend is increasing. Legislation will soon be passed to regulate the amount lenders can generate from these loans. A \$50 payday loan can generate interest costs of 435 per cent, when advances on a credit card carry an interest rate of 36 per cent, overdraft protection in a bank or credit union costs 21 per cent, and a credit line 10 per cent.

Is the creation of all these payday lending operations a sign that, in some way, banks and credits unions have not played their role to help those who experience temporary problems? Do the co-ops intend to let these poor people at these lenders' mercy? Do they have a plan to counter these loans at rates that can be considered usurious, and will not be considered as such after the legislation is passed?

One of the reasons why people have money problems is that they do not have an account in a bank or credit union. When they want to cash a cheque from the federal or provincial governments, they have to resort to these lenders. Would it not be less expensive for governments to make it mandatory for banks and credit

Comme il est dit dans notre mémoire, nous souhaitons une étude complète et approfondie des biodiesels et des biocarburants, une étude qui porte non seulement sur la recherche, mais aussi sur tous les autres aspects. Y a-t-il des avantages et des inconvénients? Sans doute. Le réseau des caisses de crédit a-t-il fait des recherches approfondies là-dessus? Non. Nous avons quelques points de vue, mais pas de réponse globale.

[Français]

Le sénateur Biron : Concernant la question de la biodiversité et les crédits de carbone, je dois dire que, en Saskatchewan, suivant une évaluation concernant les crédits de carbone qui pourraient être faits par les agriculteurs, sans compter la partie de la culture de l'éthanol, on aurait un million de crédits de carbone et sur le marché volontaire, aux États-Unis, à Chicago, cette valeur pourrait être d'environ de 40 million. Et sur un marché réglementé au Canada, suivant Kyoto, cela pourrait valoir jusqu'à 300 million de dollars de plus pour les cultivateurs de la Saskatchewan, non compris ce qui pourrait être crédité pour le marché de l'éthanol.

Je comprends que cela peut être le complot socialiste du secteur rural de la Saskatchewan contre d'autres parties, mais c'était seulement pour mentionner ces possibilités selon lesquelles les cultivateurs de la Saskatchewan pourraient recevoir des millions de dollars, suivant les crédits de carbone.

Mon autre question concerne un autre sujet. Je voudrais, dans un premier temps, vous féliciter pour les efforts déployés par les coopératives. Je voudrais féliciter Credit Union Central of Saskatchewan pour le développement économique qui aidera certainement les moins nantis de la société. Je vous félicite pour votre responsabilité sociale.

Concernant les plus nantis, en 2004, environ 1 200 points de vente d'entreprises de services de prêt sur gage, de prêt sur salaire ont été ouverts et cela augmente de plus en plus. Sous peu, une loi sera adoptée pour contrôler les coûts que ces entreprises génèrent sur les prêts sur gage. Un prêt sur salaire de 50 dollars pourrait entraîner un intérêt d'emprunt de 435 p. 100, et une avance de fonds sur carte de crédit serait de 36 p. 100, une protection sur un découvert à la banque ou à une caisse populaire ou un Credit Union, serait de 21 p. 100; et un emprunt sur marge de crédit serait de 10 p. 100.

Est-ce que la création de toutes ces entreprises de prêt sur salaire n'est pas due, d'une certaine façon, à un défaut de la part des banques et des coopératives de crédit, de remplir ce rôle d'aide pour ceux qui sont en difficulté temporaire? De quelle façon les coopératives ont-elles l'intention de laisser les plus pauvres aux mains de ces entreprises? Ont-elles un plan pour contrer ces prêts à des taux qu'on pourrait appeler usuraires et qui ne le seront plus avec la nouvelle loi?

Une des raisons pour lesquelles les personnes sont en difficulté financière, c'est qu'elles n'ont pas de compte de banque ou de Credit Union. Lorsqu'elles veulent échanger un chèque, soit du gouvernement fédéral, soit du gouvernement provincial, elles doivent se rendre dans ces entreprises. Est-ce que l'obligation

unions to open an account for people who come in with a government cheque? If they all had an account, electronic transfers would be possible, and governments would save.

And when they have an account, people on welfare or on old age security could borrow by over-drafting their account, or they could even have a credit line.

Would that be a way to deal with the abuse by payday lenders? I would like you to comment.

[English]

Ms. Skotnitsky: First, on your comment on the carbon credits and the opportunity there, I had mentioned the communities that we serve. We have lending expertise out there, and most of them have relationships with a large number of agricultural producers.

That is an emerging area; we get many questions on the opportunities around carbon credits. There is much interest in that opportunity.

On the payday lenders, you certainly touch a cord with us, because we do not know why the growth of payday lenders is there. I have talked about our expansive network. When we look at our credit union statistics, we serve a population that is older as well as lower in income than the demographics of the province.

We see the growth of payday lenders as a concern for credit unions, as to why the payday lenders are there and who they are serving. We see a knowledge gap for consumers. Are they making informed decisions? We want to ensure they do, so we are enhancing the education around the type of interest and fees they are being charged by payday lenders.

We are also working with the five credit unions in our province, where there is a payday lender within their community, to determine what gaps there might be that we need to consider filling. We see this as an issue, and we are taking steps to identify the knowledge gap, as well as other aspects that are not being served that need to be served.

We offer a basic banking account to ensure there is access to credit union services. There are no barriers to entry in dealing with a credit union. We will do some additional work with this market to see where we are falling short and determine how to address those gaps.

[Translation]

Senator Biron: We would certainly like to know the results of your studies, and we would also like to know why these people turn to these institutions. Our committee might be interested.

éventuelle qu'auraient les banques et les Credit Union d'ouvrir un compte de banque, lorsqu'une personne a un chèque provenant du gouvernement se présente, ne coûterait pas moins cher aux gouvernements? Une fois que ces personnes auraient des comptes ouverts, elles pourraient faire des transferts électroniques, ce serait une économie pour tous les gouvernements.

Aussi, au moment où ces comptes seraient ouverts, ces personnes qui reçoivent de l'aide sociale ou des chèques de pension de vieillesse pourraient emprunter sur un découvert de banque ou possiblement avoir une marge de crédit.

Est-ce que cela ne serait pas une façon de contrer l'abus que les entreprises comme les prêteurs sur gage exercent? J'aimerais avoir votre opinion à ce sujet.

[Traduction]

Mme Skotnitsky : Tout d'abord, à propos de ce que vous dites des crédits pour le carbone et des possibilités qu'ils présentent, j'ai parlé des collectivités que nous servons. Nous y avons de l'expérience dans les prêts, et la plupart des caisses ont des relations avec de nombreux producteurs agricoles.

Il s'agit d'un nouveau domaine. On nous pose bien des questions sur les possibilités offertes par les crédits pour le carbone. Ces crédits suscitent un vif intérêt.

Quant aux sociétés de prêt sur salaire, vous touchez une corde sensible, car nous ne connaissons pas les causes de la croissance de ce type d'activité. J'ai parlé de notre vaste réseau. Si on considère les statistiques sur les caisses de crédit, on constate que leur clientèle tend à être plus âgée que l'ensemble de la population de la province et à avoir un revenu inférieur à la moyenne provinciale.

La croissance des sociétés de prêt sur salaire inquiète les caisses de crédit. Pourquoi sont-elles là et quelle est leur clientèle? Nous constatons que des consommateurs manquent de connaissances. Font-ils des choix éclairés? Nous voulons nous assurer qu'ils le font. Nous faisons donc de plus grands efforts pour faire connaître les taux d'intérêt et les frais exigés par ces sociétés.

Nous travaillons aussi avec les cinq caisses de crédit de la province, là où il y a des sociétés de prêt sur salaire, pour voir s'il y a des lacunes à combler. Nous croyons que c'est un problème et nous cherchons à savoir quelles sont les lacunes dans les connaissances et quels sont les besoins non satisfaits.

Nous offrons un compte bancaire de base pour garantir l'accès aux services des caisses. Il n'y a pas d'obstacle qui empêche de faire affaire avec les caisses de crédit. Nous étudierons davantage ce marché pour voir où nous avons des lacunes et comment nous pouvons les combler.

[Français]

Le sénateur Biron : Il ne fait pas de doute que nous serions intéressés de connaître les résultats de vos études et de savoir pour quelles raisons ces personnes se tournent vers ces institutions. Cela pourrait certainement intéresser le comité.

[English]

Ms. Skotnitsky: We recognize that there may be some gaps that we can fill; and there may be some societal issues that need to be addressed as well.

Senator Peterson: When the big banks vacated rural Saskatchewan, the credit unions moved in quickly to fill the gap, and I commend you for that. However, there are a couple of trends now that are of concern.

One is amalgamation. The smaller credit unions are being bought out by credit unions in the city. Another is the days of service; they started off with five days a week and now it is down to two days a week.

Is this a trend? Could this change the dynamic in which all the good work we are doing will be lost?

Ms. Skotnitsky: The trend in Saskatchewan is a national trend — the mergers and amalgamations to which you are referring. It is an attempt to continue to offer the services throughout our extensive network. We hit our peak in branch locations in 1965, and we have been merging and amalgamating since then. It is a higher profile now than back then, but that is when our numbers of credit unions peaked.

Having said that, the reason for mergers and amalgamations is purely to try to realize economies of scale. Consumers, regardless of where they live, demand the same conveniences; and they need access to financial services wherever they go. That leads to real issues that we have with automation. Automation is expensive. Credit unions are joining together so they can access different networks and provide services to the consumers to meet their needs. That is what is driving the restructuring.

Will that impact delivery through rural locations? We continue to try to be in the rural locations as much as we can. However, slowly we are seeing some of those communities no longer able to sustain their branch locations, and that is impacting delivery. The first approach is to consider how we might deliver the service differently. In some rural locations, we have reduced the number of hours available to the consumer, but we continue to deliver services as much as we can.

We also consider whether we can expand the number of services provided through each of the community locations. We have been working with our provincial government to see the reduction of the barriers on insurance delivery, because that would enable us to combine banking and insurance services. In some of those rural locations, if we can deliver more services, the economics might be there to maintain those services — not indefinitely but for a longer period of time. As communities are reducing in size, there will be instances where the credit union is no longer viable if there is not enough business. It is a reality, unfortunately.

Ms. Hunter: Although the number of credit unions is diminishing, the number of service points in the communities is not diminishing. The retail outlets are staying open. It is just the number of credit unions that are diminishing as they merge.

[Traduction]

Mme Skotnitsky : Il y a peut-être, nous l'avouons, des lacunes que nous pouvons combler. Il peut y avoir aussi des problèmes sociaux auxquels il faut s'attaquer.

Le sénateur Peterson : Lorsque les grandes banques ont déserté la Saskatchewan rurale, les caisses de crédit ont rapidement comblé le vide, et je les en félicite. Il y a tout de même aujourd'hui deux ou trois tendances préoccupantes.

L'une d'elles est le regroupement. Les caisses de crédit plus petites sont reprises par les caisses des villes. Une autre concerne les jours de service. Au départ, c'était cinq jours par semaine; aujourd'hui, on en est rendu à deux.

Est-ce que c'est une tendance? Cela pourrait-il changer la dynamique, au risque de sacrifier tout le bon travail qui se fait?

Mme Skotnitsky : La tendance observée en Saskatchewan est nationale. Ce sont les fusions et les regroupements dont vous parlez. Nous nous efforçons de continuer à offrir les services dans tout notre vaste réseau. Le nombre de points de service a culminé en 1965; depuis, il y a des fusions et des regroupements. Cela attire davantage l'attention qu'alors, mais c'est à cette époque que le nombre de caisses a culminé.

Cela dit, les fusions et regroupements ont pour seul but de réaliser des économies d'échelle. Les consommateurs, où qu'ils habitent, exigent les mêmes commodités; ils ont besoin d'accéder aux services financiers où qu'ils aillent. Cela donne lieu à de vrais problèmes comme ceux de l'automatisation, qui coûte cher. Les caisses de crédit se regroupent pour avoir accès à différents réseaux et offrir aux consommateurs les services dont ils ont besoin. C'est ce qui motive la restructuration.

Cela aura-t-il un impact sur la prestation des services en zone rurale? Nous essayons toujours de maintenir notre présence le plus possible, mais, petit à petit, certaines collectivités perdent la capacité de faire vivre une succursale. Il y a donc un effet sur la prestation des services. D'abord, nous cherchons comment assurer les services différemment. Dans certaines localités rurales, nous avons réduit le nombre d'heures d'ouverture, mais nous maintenons les services autant que possible.

Nous essayons aussi de voir s'il est possible d'accroître le nombre de services offerts dans chaque point de service. Nous avons collaboré avec le gouvernement provincial pour réduire les obstacles à l'offre d'assurance, car cela nous permettrait d'allier services bancaires et services d'assurance. À certains endroits, en campagne, l'offre de plus nombreux services pourrait justifier économiquement le maintien des services — pas indéfiniment, mais pendant plus longtemps. Lorsque la population diminue, il peut arriver que la caisse de crédit ne soit plus rentable, si le niveau d'activité n'est pas assez élevé. C'est la triste réalité.

Mme Hunter : Bien que le nombre de caisses diminue, le nombre de points de service ne suit pas la même tendance. Ces points de service restent ouverts, mais le nombre de caisses diminue à cause des fusions.

Ms. Skotnitsky: That is right. We actually have more service locations than we did in 1965 as we have been merging and amalgamating. Your point, that some hours or days have been trimmed back in some areas, is correct. It is not the majority by any stretch, but there are a few locations that needed to trim back their hours and days of service.

Senator Mahovlich: You mentioned that Burns Lake has an 80 per cent unemployment rate. I was through Burns Lake maybe 10 or 15 years ago, and there was a bank there. Are you saying that the bank has moved out and the credit unions have moved in?

Ms. Hunter: I have to confess, I do not have the answer to the credit union itself in that community, but I would be pleased to find out if there is one.

Senator Mahovlich: Do you know the reason why there is an 80 per cent unemployment rate?

Ms. Hunter: In Burns Lake?

Senator Mahovlich: Yes. Is it because of the beetle?

Ms. Hunter: I do not know much more about that community. I will have to provide that to you later.

Senator Eyton: I was astonished at the numbers you gave us for succession of family businesses. I had not really thought about it in real terms. I suppose it means that those businesses close. Clearly, there is an alternative source of either services or goods, so it means people may then drive 25 miles to a larger store. Still, the idea of assisting in successful succession seems to me a dynamite idea. I am not sure that I have any query. I thank you for tabling that, and I would be interested in getting more information about it. I have never really thought about it before, in terms of our economy and particularly rural poverty.

I have a couple of questions. I see before me the cooperatives and the credit unions. What is the relationship between the two? Is there a necessary relationship? I have always thought of them as quite independent in what they did and yet you are here today talking almost as if you are partners in whatever it is you do. What is the ongoing relationship?

Ms. Hunter: The Canadian Co-operative Association is multi-sectoral, representing co-ops in both the financial and non-financial service sector. Historically, I would suggest that credit unions have said that they are part of the movement and are cooperative. They are still indeed cooperatives, but, in their attempt to rehabilitate and modernize their image, they have focussed more on the fact that they are the credit union sector and have not used the word “cooperative” as much. It has been a branding or marketing issue, but credit unions are very much a part of the cooperative movement. They operate according to the seven principles that all cooperatives around the world follow. We hear the expression, “the cooperative and credit union sector” as if to suggest they are two separate sectors, but it is really just to highlight that sector because they are a large part of the cooperative economy.

Mme Skotnitsky : C'est juste. Il y a même plus de points de service qu'en 1965, malgré les fusions et regroupements. Vous avez raison de dire que, à certains endroits, le nombre d'heures ou de jours de service a diminué. C'est loin d'être la majorité des cas, mais il y a quelques endroits où il a fallu les réduire.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez dit que, à Burns Lake, le taux de chômage est de 80 p. 100. J'y suis passé il y a dix ou quinze ans, et il y avait une banque là-bas. La banque est partie et les caisses de crédit l'ont remplacée?

Mme Hunter : Je dois avouer que je ne connais pas la réponse, mais je me ferai un plaisir de vérifier s'il s'y trouve une caisse de crédit.

Le sénateur Mahovlich : Savez-vous pourquoi le taux de chômage est de 80 p. 100?

Mme Hunter : À Burns Lake?

Le sénateur Mahovlich : Oui. À cause des insectes?

Mme Hunter : Je n'en sais pas plus long sur cette localité. Je devrai vous répondre plus tard.

Le sénateur Eyton : Vos chiffres sur la relève dans les entreprises familiales m'ont étonné. Je n'avais pas vraiment réfléchi à ce que cela représente concrètement. Je présume qu'elles ferment leurs portes. Évidemment, il doit y avoir d'autres fournisseurs de biens ou de services, ou bien les consommateurs doivent faire 25 milles de plus pour se rendre dans un magasin plus important. Pourtant, il me semble que c'est une idée du tonnerre que d'aider à assurer la relève. Je ne suis pas sûr d'avoir une question à poser, mais je vous remercie d'avoir donné ces renseignements. Je souhaiterais en avoir davantage. Je n'avais jamais pensé à ce problème sous l'angle de l'économie et de la pauvreté rurale.

J'ai deux ou trois questions à poser. Vous représentez les coopératives et les caisses de crédit. Quelle est la relation entre les deux? J'ai toujours cru qu'elles étaient très indépendantes dans leur action, et pourtant, à vous entendre aujourd'hui, c'est presque comme si vous étiez associés dans tout ce que vous faites. Quelles sont les relations?

Mme Hunter : La Canadian Co-operative Association est multisectorielle. Elle représente de la coopérative dans les secteurs financier et non financier. Je dirais que jusqu'ici, les caisses de crédit se sont identifiées au mouvement et se sont présentées comme des coopératives. Elles sont toujours des coopératives, mais dans un effort pour redorer leur blason et moderniser leur image, elles ont mis davantage l'accent sur le fait qu'elles sont le secteur des caisses de crédit, et elles n'emploient plus tellement le terme « coopérative ». C'est une question d'image de marque ou de commercialisation, mais les caisses de crédit font bel et bien partie du mouvement coopératif. Elles respectent les sept principes que suivent toutes les coopératives du monde. On entend l'expression « le secteur des coopératives et des caisses de crédit », comme s'il s'agissait de deux secteurs distincts, mais c'est une façon de mettre en évidence ce secteur, qui représente une grande partie de l'économie coopérative.

Senator Eyton: They would also have their own specific governance and regular risk assessments. It would be different than co-ops.

Ms. Hunter: Yes, that is correct.

Senator Eyton: Cutting to the chase, what are three recommendations you can suggest for the federal government, working with the cooperative movement and embracing credit unions, to reduce rural poverty?

Ms. Hunter: The Cooperative Development Initiative that I mentioned before, which ends in 2008, has been a very important program to nourish the development of new cooperatives in Canada. A recommendation for a renewed CDI is something of which we are very much in favour. In addition, the Social Economy Initiative was not rolled out under the Conservative government. The only monies rolled out were to Quebec, and there is a large patient capital fund now operating in Quebec with monies under the Social Economy Initiative. We would urge a reconsideration that the Social Economy Initiative is something that is available for all Canadians across the country, not just in Quebec.

The other recommendation is a cooperative investment plan for agricultural producers so that producers can invest in their agricultural co-op and receive a tax credit through a co-op investment plan.

Senator Eyton: That is certainly clear. Thank you.

The Chairman: I would like to thank you for coming. I come from a rural area in South Western Alberta. Often, as you move across the country, there is a great misunderstanding about what it is that you both do. At a time when our rural community needs every bit of help and support it can get, it is very good of you to be here today and important that we have this meeting. As you know, you will get the full text of it. We will be able to include this in our report.

Good luck, and thank you.

The committee adjourned.

Le sénateur Eyton : Elles doivent aussi avoir leur mode de gouvernance propre et des évaluations de risque régulières. Ce doit être différent des coopératives.

Mme Hunter : Oui, c'est exact.

Le sénateur Eyton : Rapidement, quelles sont les trois recommandations que vous feriez au gouvernement fédéral pour réduire la pauvreté en travaillant avec le mouvement coopératif et les caisses de crédit?

Mme Hunter : L'Initiative de développement coopératif dont j'ai déjà parlé et qui se termine en 2008 a été un programme très important pour favoriser l'émergence de nouvelles coopératives au Canada. Nous sommes très en faveur d'un renouvellement de l'IDC. Il y a aussi l'Initiative d'économie sociale, à laquelle le gouvernement conservateur n'a pas donné suite. De l'argent a été versé au Québec seulement, et il y a là maintenant, grâce à cet argent de l'Initiative, un important Fonds de capital patient. Nous préconisons que les bienfaits de cette initiative soient étendus à toutes les régions du Canada et non pas au Québec seulement.

L'autre recommandation est un plan d'investissement coopératif pour les agriculteurs, de façon qu'ils puissent investir dans leur coopérative agricole et recevoir un crédit d'impôt grâce à ce plan.

Le sénateur Eyton : C'est très clair. Merci.

La présidente : Merci de votre témoignage. Je viens d'une région rurale du sud-ouest de l'Alberta. Nous constatons souvent dans nos déplacements que l'action de vos deux mouvements est très mal comprise. À un moment où la collectivité rurale a besoin de toute l'aide et de tout l'appui qu'on peut lui accorder, il est excellent que vous soyez venues aujourd'hui et que nous ayons eu cette réunion. Comme vous le savez, vous en recevrez la transcription intégrale. Nous pourrions en tenir compte dans notre rapport.

Bonne chance, et merci.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, April 17, 2007

Municipality of Powassan:

Bob Young, Mayor;

Roger George, Chair, Economic Development Committee.

Thursday, April 26, 2007

Ducks Unlimited Canada:

Cynthia Edwards, National Manager, Industry & Government Relations;

J. Barry Turner, Director of Government Relations.

Canadian Co-operative Association:

Carol Hunter, Executive Director.

Credit Union Central of Saskatchewan:

Pam Skotnisky, Associate Vice-President, Government Affairs.

TÉMOINS

Le mardi 17 avril 2007

Municipalité de Powassan :

Bob Young, maire;

Roger George, président, Comité du développement économique.

Le jeudi 26 avril 2007

Canards illimités Canada :

Cynthia Edwards, gestionnaire nationale, Relations gouvernementales et industrielles;

J. Barry Turner, directeur des relations gouvernementales.

Canadian Co-operative Association :

Carol Hunter, directrice exécutive.

Credit Union Central of Saskatchewan :

Pam Skotnisky, vice-présidente associée, Affaires gouvernementales.





First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, May 1, 2007
Thursday, May 3, 2007

Issue No. 24

Forty-ninth and fiftieth meetings on:
Rural poverty in Canada

INCLUDING:
THE NINTH REPORT OF THE COMMITTEE
(Budget authorization 2007-08 for the special study
on rural poverty in Canada)

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 1^{er} mai 2007
Le jeudi 3 mai 2007

Fascicule n° 24

Quarante-neuvième et cinquantième réunions concernant :
La pauvreté rurale au Canada

Y COMPRIS :
LE NEUVIÈME RAPPORT DU COMITÉ
(Autorisation budgétaire 2007-2008 pour l'étude spéciale
sur la pauvreté rurale au Canada)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, P.C.	Oliver
(or Tardif)	Peterson
* LeBreton, P.C.	Segal
(or Comeau)	St. Germain, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Oliver substituted for that of the Honourable Senator Eyton (*April 26, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson
et

Les honorables sénateurs :

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, C.P.	Oliver
(ou Tardif)	Peterson
* LeBreton, C.P.	Segal
(ou Comeau)	St. Germain, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Oliver est substitué à celui de l'honorable sénateur Eyton (*le 26 avril 2007*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, May 1, 2007
(62)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:01 p.m., this day, in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Biron, Callbeck, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Mercer, Peterson, Segal and St. Germain, P.C. (8).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Ontario Landowners Association:

Bill Duncan, Director;

Jacqueline Fennell, Director;

Merle Bowes, Executive;

Shawn Carmichael, Member.

The Chair made an opening statement.

Ms. Fennell, Ms. Bowes, Mr. Carmichael and Mr. Duncan each made a statement and together answered questions.

At 8:07 p.m., the committee suspended.

At 8:16 p.m., the committee resumed.

At 8:16 p.m., pursuant to rule 92(2)(e), the committee proceeded in camera to discuss a draft agenda.

It was agreed that the committee travel to Whitehorse, Yukon Territory, Yellowknife, Northwest Territories and Iqaluit, Nunavut Territory.

At 8:38 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 1^{er} mai 2007
(62)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 1, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Biron, Callbeck, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Mercer, Peterson, Segal et St. Germain, C.P. (8).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude de la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Ontario Landowners Association :

Bill Duncan, directeur;

Jacqueline Fennell, directrice;

Merle Bowes, gestionnaire;

Shawn Carmichael, membre.

La présidente fait une déclaration.

Mme Fennell, Mme Bowes, M. Carmichael et M. Duncan font chacun un exposé et répondent ensuite aux questions.

À 20 h 7, le comité suspend ses travaux.

À 20 h 16, le comité reprend ses travaux.

À 20 h 16, conformément à l'alinéa 92(2)e du Règlement, le comité poursuit la séance à huis clos pour discuter d'une ébauche de programme.

Il est entendu que le comité se rend à Whitehorse, au Yukon, à Yellowknife, dans les Territoires du Nord-Ouest et à Iqaluit, au Nunavut.

À 20 h 38, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, May 3, 2007
(63)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:09 a.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Biron, Callbeck, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Mercer, Peterson and St. Germain, P.C. (7).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Public Health Agency of Canada:

Dr. David Butler-Jones, Chief Public Health Officer;

Marie DesMeules, Director of the Evidence and Risk Assessment Division, Centre for Chronic Disease Prevention and Control.

Canadian Institute for Health Information:

Jennifer Zelmer, Vice President, Research and Analysis;

Elizabeth Gyorfi-Dyke, Director, Canadian Population Health Initiative.

The Chair made an opening statement.

Dr. Butler-Jones and Ms. Zelmer each made a statement and, together with Ms. DesMeules and Ms. Gyorfi-Dyke, answered questions.

At 9:44 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

OTTAWA, le jeudi 3 mai 2007
(63)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 9, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Biron, Callbeck, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Mercer, Peterson et St. Germain, C.P. (7).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Services de l'information et de la recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude de la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Agence de santé publique du Canada :

Dr David Butler-Jones, administrateur en chef de la santé publique;

Marie DesMeules, directrice, Division des preuves et de l'évaluation des risques, Centre de prévention et de contrôle des maladies chroniques.

Institut canadien d'information sur la santé :

Jennifer Zelmer, vice-présidente, Recherche et analyse;

Elizabeth Gyorfi-Dyke, directrice, Initiative sur la santé de la population canadienne.

La présidente fait une déclaration.

Le Dr Butler-Jones et Mme Zelmer font chacun un exposé et, avec l'aide de Mme DesMeules et de Mme Gyorfi-Dyke, répondent aux questions.

À 9 h 44, la séance est levée jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

REPORT OF THE COMMITTEE

Thursday, May 3, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry has the honour to present its

NINTH REPORT

Your Committee, which was authorized by the Senate on May 16, 2006, to examine and report on the rural poverty in Canada, respectfully requests the approval of funds for fiscal year 2007-2008.

Pursuant to Chapter 3:06, section 2(1)(c) of the *Senate Administrative Rules*, the budget application submitted was printed in the *Journals of the Senate* on March 29, 2007. On that date, the Senate approved the release of \$101,428 to the Committee. The report of the Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration recommending the release of additional funds is appended to this report.

Respectfully submitted,

La présidente,

JOYCE FAIRBAIRN, P.C./C.P.

Chair

APPENDIX (B) TO THE REPORT

Thursday, May 3, 2007

The Standing Committee on Internal Economy, Budgets and Administration has examined the budget presented to it by the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry for the proposed expenditures of the said Committee for the fiscal year ending March 31, 2008 for the purpose of its special study on rural poverty in Canada, as authorized by the Senate on Tuesday, May 16, 2006. The approved budget is as follows:

Professional and Other Services	\$ 99,836
Transportation and Communications	\$ 245,035
All Other Expenditures	\$ 11,400
TOTAL (supplementary release)	\$ 356,271

(includes funds for conferences and public hearings in Quebec, Yukon, Northwest Territories and Nunavut)

Respectfully submitted,

Le président,

GEORGE J. FUREY

Chair

RAPPORT DU COMITÉ

Le jeudi 3 mai 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts a l'honneur de présenter son

NEUVIÈME RAPPORT

Votre Comité, autorisé par le Sénat le 16 mai 2006 à examiner, afin d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada, demande respectueusement que des fonds lui soient approuvés pour l'année fiscale 2007-2008.

Conformément au Chapitre 3:06, section 2(1)(c) du *Règlement administratif du Sénat*, le budget présenté a été imprimé dans les *Journaux du Sénat* le 29 mars 2007. Ce même jour, le Sénat a approuvé un déblocage de fonds de 101 428 \$ au comité. Le rapport du Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration recommandant un déblocage additionnel de fonds est annexé au présent rapport.

Respectueusement soumis,

ANNEXE (B) AU RAPPORT

Le jeudi 3 mai 2007

Le Comité permanent de la régie interne, des budgets et de l'administration a examiné le budget qui lui a été présenté par le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts concernant les dépenses projetées dudit Comité pour l'exercice se terminant le 31 mars 2008 aux fins de leur étude spéciale sur la pauvreté rurale au Canada, tel qu'autorisé par le Sénat le mardi 16 mai 2006. Le budget approuvé se lit comme suit :

Services professionnels et autres	99 836 \$
Transports et communications	245 035 \$
Autres dépenses	11 400 \$
TOTAL (fonds supplémentaires)	356 271 \$

(y compris des fonds pour des conférences et des audiences publiques au Québec, Yukon, Territoires du Nord-Ouest et Nunavut)

Respectueusement soumis,

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, May 1, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:01 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening, honourable senators, witnesses, and to all of those watching the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. Last fall, we heard from a number of expert witnesses who gave us an overview of rural Canada and its poverty.

On the basis of that testimony, we wrote an interim report which we released in December and which, by all accounts, really struck a nerve. We are now in the midst of our second phase of the study, where we meet with rural Canadians in rural Canada.

So far, we have travelled the four Eastern and the four Western provinces, and along the way we have met a truly wonderful and diverse group of rural Canadians who have welcomed us with open arms into their communities and sometimes even into their homes.

However, the committee still has work to do. We still have to visit rural communities in Quebec, Ontario and the Territories. We still want to meet with as many people as we can right here in Ottawa, because we need to get this right and we need to understand rural poverty in its core.

This evening's witnesses are from the Ontario Landowners Association, an organization formed in February 2006 by various existing county-level associations. With us tonight are Bill Duncan from Pakenham and Jacqueline Fennell from Spencerville; both are directors of the Ontario Landowners Association. They are joined by Merle Bowes of Carleton Place, an executive with the association, and Shawn Carmichael, a member of the association from Spencerville.

Welcome to you all.

Jacqueline Fennell, Director, Ontario Landowners Association: I would like to thank you for having us here this evening. I would like to further explain our background with the Ontario Landowners Association. I am with the Leeds and Grenville Landowners Association, south of Ottawa.

Our organization began in November of 1994, and we represent about 550 families in Leeds and Grenville. The Ontario Landowners Association represents over 15,000 families

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 1^{er} mai 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 19 h 1 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Je souhaite le bonsoir aux honorables sénateurs, à nos témoins et à tous ceux qui regardent les délibérations du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

En mai de l'année dernière, notre comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. L'automne dernier, nous avons entendu le témoignage de plusieurs experts qui nous ont brossé un tableau du secteur rural canadien et de la pauvreté qui y règne.

Nous nous sommes appuyés sur ces témoignages pour rédiger un rapport intérimaire que nous avons publié en décembre et qui, d'après tous les commentaires que nous avons reçus, a vraiment touché un point sensible. Nous entamons actuellement la deuxième phase de notre étude qui nous amène à rencontrer des Canadiens des régions rurales de notre pays.

Jusqu'à présent, nous nous sommes rendus dans les quatre provinces de l'Est et les quatre provinces de l'Ouest, rencontrant tout au long de notre périple des représentants merveilleux et variés du milieu rural canadien qui nous ont accueillis à bras ouverts dans leurs collectivités et parfois même chez eux.

Cependant, le comité a encore du travail à faire. Nous devons nous rendre dans les collectivités rurales du Québec, de l'Ontario et des territoires. Nous voulons encore rencontrer autant de témoins que possible ici à Ottawa, étant donné que nous voulons faire le point sur la question et bien comprendre les caractéristiques fondamentales de la pauvreté rurale.

Les témoins que nous accueillons ce soir proviennent de l'Ontario Landowners Association, une organisation constituée en février 2006 de diverses associations de comté déjà existantes. Nous allons entendre ce soir Bill Duncan, de Pakenham et Jacqueline Fennell, de Spencerville; tous deux sont directeurs de l'Ontario Landowners Association. Ils sont accompagnés de Merle Bowes, de Carleton Place, gestionnaire de l'association, et de Shawn Carmichael, membre de l'association résidant à Spencerville.

Bienvenue à tous.

Jacqueline Fennell, directrice, Ontario Landowners Association : Je vous remercie de nous avoir invités à venir témoigner ce soir. J'aimerais, si vous le permettez, donner quelques détails supplémentaires au sujet de l'Ontario Landowners Association. Je suis membre de la Leeds and Grenville Landowners Association, au sud d'Ottawa.

Notre association a vu le jour en novembre 1994 et nous représentons environ 550 familles de la région de Leeds et Grenville. L'Ontario Landowners Association représente plus

across Ontario, and we have 16 county chapters. As Senator Fairbairn stated, we amalgamated into the Ontario Landowners Association in February of last year.

Our main focus is over-regulation and property rights. We feel that should property rights be enshrined in the Canadian Constitution, it would begin to address some of the problems, but it is not the answer; it is just one step that will help us to get to where we need to be. Rural poverty is a very important issue, and of course it is becoming a greater concern to all of us who live in Ontario and, indeed, across Canada.

Mr. Bowes will give you an overview of the core issues.

Merle Bowes, Executive, Ontario Landowners Association:

I would like to speak about food imports and the problems that creates for Canadian producers. In many ways, we are absolutely over-regulated with production and processing standards here in Canada.

None of us have any problem with the high standards. That is not our complaint. Our complaint is that we are faced with more and more imports coming in from countries that absolutely do not have the same production or processing standards in many cases, which creates an unlevel playing field and eats up our market.

I submitted information for you from the parliamentary library concerning imports from China. It is amazing to me some of the things we are importing. There is no need to import certain items. The biggest problem I have is the quality of food imported from China. We know that there are severe problems with production and processing standards in China, but even greater than that are the things we do not know about. There are severe problems with them and there are many examples.

I also submitted an article from the Associated Press in the United States talking about food imports from China coming into the United States and the problems it is causing there.

We have managed to create a playing field that is very unfair to Canadian producers because of the regulations we face in this country that are not being lived up to, nor requested to be lived up to, by foreign exporters of food into Canada.

The Codex Alimentarius Commission is the UN body designed to create world food standards and fair trade practices. These people are unelected and are unaccountable to Canadians. They are tremendously influenced by other UN bodies, such as WHO, WTO, FAO, all of which in turn are strongly influenced by multinational food corporations.

de 15 000 familles de tout l'Ontario et réunit 16 associations de comté. Comme l'a mentionné le sénateur Fairbairn, nous avons fusionné nos diverses organisations pour créer l'Ontario Landowners Association en février de l'année dernière.

Nos chevaux de bataille sont la surréglementation et les droits des propriétaires fonciers. Nous estimons que les droits de propriété devraient être consacrés par la Constitution canadienne. Ce ne serait pas la solution parfaite, mais ce serait une façon d'examiner certains problèmes auxquels nous sommes confrontés; ce serait un pas dans la bonne direction. La pauvreté rurale est un problème très grave qui préoccupe de plus en plus les habitants de l'Ontario et même de l'ensemble du Canada.

M. Bowes va vous présenter brièvement les enjeux fondamentaux.

Merle Bowes, gestionnaire, Ontario Landowners Association :

J'aimerais vous parler des importations de produits alimentaires et des problèmes qu'elles entraînent pour les producteurs canadiens. Au Canada, les normes de production et de transformation nous imposent de bien des façons une réglementation excessive.

Ce n'est pas la sévérité des normes qui nous pose problème. Ce n'est pas ce que nous leur reprochons. Nous nous plaignons surtout d'être envahis par de plus en plus d'importations en provenance de pays qui, dans bien des cas, n'appliquent absolument pas les mêmes normes de production ou de transformation que nous. Les règles du jeu ne sont donc pas égales et elles font du tort à notre marché.

Je vous ai présenté des documents de la Bibliothèque du Parlement concernant des produits importés de Chine. Je suis abasourdi par certains produits que nous importons. Certains sont tout à fait inutiles. Le problème le plus grave est, selon moi, la qualité des produits alimentaires importés de Chine. Nous savons que les normes de production et de transformation posent de graves problèmes en Chine, mais il existe des problèmes encore plus sérieux qui échappent à notre connaissance. Les problèmes sont graves et nous en avons de nombreux exemples.

Je vous ai présenté également un article de l'Associated Press en provenance des États-Unis qui relate les problèmes causés là-bas par certains produits importés de Chine.

Le Canada a érigé des conditions de marché qui sont très inéquitables pour les producteurs canadiens, étant donné que les exportateurs étrangers de produits alimentaires au Canada ne respectent pas et ne sont même pas tenus de respecter les règlements qui nous sont imposés ici.

La Commission du Codex Alimentarius est un organisme des Nations Unies créé afin d'élaborer des normes alimentaires mondiales et de promouvoir des pratiques loyales dans le commerce des aliments. Les membres de cette commission ne sont pas élus et n'ont pas de comptes à rendre aux Canadiens. Ils sont extrêmement influencés par d'autres organismes des Nations Unies tels que l'OMS, l'OMC, la FAO qui sont eux-mêmes très influencés par les grandes multinationales de l'alimentation.

Canada's standards of food production are very high compared to most other countries in the world. When the decision is made to create a world standard, Canada's food standard has nowhere to go but down if it is to be in sync with a world food standard.

At home we have the Canadian Food Inspection Agency, which seems intent on attacking Canadian producers, in spite of the fact we have a good-quality product in this country, probably the highest in the world. When they attack us, we have no recourse but through the legal system, which is expensive. You must then prove yourself innocent rather than be proven guilty of some infraction by them. It is too costly. Most of us cannot afford to deal with these problems through the legal system.

Food safety programs instituted by the CFIA and provincial health units are deliberately confusing food grading with food safety. The requirement to grade vegetables at a farmers' market, for example, has absolutely nothing to do with safety. The grading in the stores of produce and food for the most part has absolutely nothing to do with safety. It is about appearance, shape and size. That is expensive for vegetable growers like myself and those who sell their products directly to consumers. For me to unnecessarily grade all of my product when it provides no benefit to myself or my clients or customers is just extra time and effort for nothing.

Meanwhile, we see all sorts of abuse of the grading system. It is not uncommon in grocery stores to see a product with "Canada Grade A" on it. The example I will give you is carrots in a cellophane pack with "Canada Grade 1" written on the outside and mould on the inside. There is deliberate confusion.

"Product of Canada" labelling has to stop and be better defined so it actually represents a product of Canada, not just where 51 per cent of the cost in producing that product was incurred. There needs to be absolute truth in labelling. I brought some examples of poor labelling to our last meeting with Senator Gustafson, where products, well-known brand names, have no name on them as to where they were produced or manufactured. They would chase me all over my farmers' market to ensure that the products I grow in Lanark County are products of Ontario and they make me say so.

There seems to be a double standard in regard to labelling. There is a lot of focus on the little guy, while multinational corporations are getting away with improper labelling and using the "Product of Canada" label, which is totally

Les normes de production alimentaire canadiennes sont très élevées comparées à celles de la plupart des autres pays du monde. Lorsqu'il est question de créer une norme mondiale, le Canada doit abaisser ses propres normes alimentaires pour se mettre au niveau d'une norme alimentaire mondiale.

Au Canada, nous avons l'Agence canadienne d'inspection des aliments qui semble s'en prendre aux producteurs canadiens, même si nous proposons en fait des produits d'excellente qualité qui comptent probablement parmi les meilleurs du monde. Lorsque l'agence nous attaque, notre seul recours est de nous adresser aux tribunaux, ce qui représente une grande dépense. Il incombe aux producteurs de prouver leur innocence plutôt qu'à l'agence de prouver qu'ils ont commis une infraction. Cette démarche est trop coûteuse. La plupart d'entre nous n'avons pas les moyens de nous adresser aux tribunaux pour trancher de tels litiges.

Les programmes de salubrité des aliments mis sur pied par l'ACIA et les unités sanitaires provinciales mêlent délibérément le classement des aliments et la sécurité alimentaire. Par exemple, l'obligation de classer les légumes vendus sur un marché, n'est absolument pas reliée à la salubrité des aliments. Dans les magasins, le classement des produits frais et des produits alimentaires n'a, la plupart du temps, aucune incidence sur la salubrité des aliments. Le classement des produits se fait en fonction de leur apparence, de leur forme et de leur taille. C'est une procédure coûteuse pour des maraîchers comme moi et tous ceux qui vendent directement leurs produits aux consommateurs. Pour moi, l'obligation de classer tous mes produits alors que cela ne procure aucun avantage ni pour moi ni pour mes clients, est une pure perte de temps et d'énergie.

Pendant ce temps, le système de classement des produits est régulièrement malmené. Il n'est pas rare de trouver dans les épiceries des produits étiquetés « catégorie Canada A ». Par exemple, j'ai déjà vu des carottes emballées sous cellophane arborant la mention « catégorie Canada 1 » sur le paquet, alors qu'il y avait de la moisissure à l'intérieur. La confusion est délibérée.

Il faut suspendre et mieux définir l'étiquetage « produit du Canada » afin que ce type d'étiquette soit réservé aux produits provenant du Canada, plutôt qu'aux articles dont 51 p. 100 des coûts de production ont été engagés au Canada. Il faut que l'étiquetage soit absolument authentique. J'avais apporté quelques exemples de mauvais étiquetage à notre dernière rencontre avec le sénateur Gustafson. Il s'agissait d'articles d'une marque connue dont il était impossible de savoir où ils avaient été produits ou fabriqués. De mon côté, les inspecteurs me pourchassent tout autour du marché si je n'inscris pas sur les produits que je cultive dans le comté de Lanark qu'il s'agit de produits de l'Ontario.

En matière d'étiquetage, il semble qu'il y ait deux poids, deux mesures. On met beaucoup l'accent sur les petits producteurs, alors que les multinationales utilisent impunément des étiquettes inexactes et se servent du label « produit du Canada » de manière

misleading to consumers. Most would believe the contents would be from Canada and it is not necessarily so.

Shawn Carmichael, Member, Ontario Landowners Association:

I have two important points. One is access to the domestic market. As small producers, we need that and it must be guaranteed. It is guaranteed to us under the Charter.

Second, following up on Mr. Bowes' point with the Canadian Food Inspection Agency, this monster was created back in 1997 and is out of hand. On April 19, a 27-page decision was released by a judge of the Federal Court stating that, in our case, these people no longer follow their own rules and regulations. The question becomes: When is the taxpayer going to stop paying for these people's mistakes?

Don Salkeld from Northern Goose Processors Ltd. was awarded \$9 million two years ago from these people. The exact same thing that they did to him, they did to me. It is one thing for a little farmer to tell you these people are corrupt and biased, but it is another thing when a Federal Court judge tells you this.

Minister Strahl is responsible for these people, and our message tonight is that something has to be done. These people have to be held accountable.

Bill Duncan, Director, Ontario Landowners Association:

The three main themes we would like to concentrate on have already been mentioned: over-regulation of Canadian agriculture; restricted access to the Canadian domestic market; and property rights. From our point of view these three issues are tied together at the hip. To have a prosperous rural economy the three have to be linked together.

With over-regulation, we have seen our once prosperous agricultural industry and rural communities forced into "slavery." I do not like to use that word, but we are being restricted to the point where we are being over-regulated. The government has allowed imports to come into the country, which basically takes away our good Canadian jobs.

Mr. Carmichael mentioned the Canadian Food Inspection Agency. The only thing I could add regarding that agency and the local health units is that the CFIA has no control over imported products. With regard to food imported into this country, CFIA does not have any control over processing, legislation or regulations in China or any other foreign nation. The only job they have, then, is to regulate and inspect Canadian products. I think that we are being over-regulated to the detriment of all of rural agriculture and the rural communities.

I, too, am more interested in answering questions. I do not want to preach to senators this evening. This stuff is old hat to us, but our purpose this evening is to understand what the rest of the Canadian public does not understand about what is happening

tout à fait trompeuse pour les consommateurs. En effet, la plupart des consommateurs pensent que ces produits proviennent du Canada alors que ce n'est pas nécessairement le cas.

Shawn Carmichael, membre, Ontario Landowners Association : J'ai deux points importants à soulever. Le premier concerne l'accès au marché intérieur. En tant que petits producteurs, nous pensons que cet accès devrait être garanti, car nous en avons besoin. Il nous est garanti en vertu de la Charte.

Deuxièmement, M. Bowes a déjà parlé de l'Agence canadienne d'inspection des aliments, mais j'aimerais ajouter que ce monstre créé en 1997 échappe totalement à notre contrôle. Le 19 avril, dans un arrêt de 27 pages, un juge de la Cour fédérale a statué que, dans une affaire qui nous concerne, ces gens-là ne suivent plus leurs propres règlements. On peut se poser la question suivante : quand les contribuables vont-ils cesser de payer pour les erreurs de ces gens-là?

Il y a deux ans, ils ont dû verser 9 millions de dollars à Don Salkeld de Northern Goose Processors Ltd. Ils m'ont joué également le même tour. C'est une chose lorsqu'un petit agriculteur vient vous dire que ces gens-là sont corrompus et partiaux, mais cela prend une toute autre dimension lorsque c'est un juge de la Cour fédérale qui l'affirme.

Ces gens-là relèvent de la responsabilité du ministre Strahl et nous venons vous dire ce soir qu'il faut faire quelque chose à ce sujet. Il faut que ces gens-là soient tenus de rendre des comptes.

Bill Duncan, directeur, Ontario Landowners Association :

Les trois thèmes principaux sur lesquels nous souhaiterions nous concentrer ont déjà été mentionnés : surréglementation de l'agriculture canadienne; accès limité au marché intérieur canadien; et droits de propriété foncière. À notre point de vue, ces trois questions sont liées. Elles doivent être liées si nous voulons instaurer une économie rurale prospère.

La surréglementation est devenue un véritable « esclavage » pour les collectivités rurales et l'industrie agricole jadis prospère. C'est un mot que je n'aime pas utiliser, mais on nous impose tellement de règles que nous sommes surréglementés. Le gouvernement a autorisé les importations, faisant ainsi disparaître de bons emplois canadiens.

M. Carmichael a parlé de l'Agence canadienne d'inspection des aliments. La seule chose que je pourrais ajouter au sujet de l'agence et des services de santé locaux est que l'ACIA n'a aucun contrôle sur les produits importés. Dans le cas des produits alimentaires importés au Canada, l'ACIA n'a aucun contrôle sur la transformation, les lois ou règlements qui s'appliquent en Chine ou dans d'autres pays étrangers. Par conséquent, tout ce qui reste à l'agence, c'est de réglementer et d'inspecter les produits canadiens. À mon sens, nous sommes surréglementés, au détriment de l'agriculture et des collectivités rurales.

Moi aussi, je préfère répondre aux questions. Ce soir, je ne veux pas faire de discours aux sénateurs. Pour nous, c'est du réchauffé, mais le but de notre témoignage ce soir est d'identifier ce que la population canadienne ne comprend pas au sujet de la

to agriculture and rural communities. When you ask us questions, we get a better understanding of where we have to concentrate our message.

The Chairman: Thank you very much. We are pleased that you have come here tonight.

Senator St. Germain: Thank you folks for being here tonight and making your presentations. I, too, am one who feels that property rights should be enshrined in our Constitution, and unfortunately they are not and it is causing concerns. I did not know it was causing concerns with people like you at the farm level.

There is an example in British Columbia, where I am from, where a creek was actually re-routed through someone's property. The authorities said, "Look, you have no property rights." I would like to know how that is impacting you.

I will play devil's advocate because the CFIA did an incredible job on BSE and several other issues.

Mr. Bowes, you indicated that they are hassling you in your little market with respect to the products you are trying to sell. I gather you are growing these products on your own farm or buying from local farmers.

Mr. Bowes: I grow them myself. Our markets for the most part in Eastern Ontario are all producer-based markets, which means you grow it and sell it. There is no reselling.

Senator St. Germain: Does CFIA actually come into your market?

Mr. Bowes: With the grading standards they can, and I am expecting more of that sort of action in the near future.

Senator St. Germain: Would you explain to me how property rights are affecting you negatively in your operations?

Mr. Carmichael: If we had property rights enshrined in the Constitution, that would solve about 80 per cent of our problems with one stroke of the pen. With many of these regulations and rules that we face, if property rights were enshrined in the Constitution, we would not have a lot to worry about. The fact that we have no control over our property leaves us vulnerable to the next whim of the government.

Ms. Fennell: A document I believe you have been given, entitled "The Problems," deals with the major problem facing rural Canada, which is over-regulation. This document goes into some of the regulations that are being brought upon us in Ontario. The Clean Water Act, the Species at Risk Act and the provincial policy statement are three pieces of legislation that remove access to one's own property for the benefit of the public good, through conservation authorities.

situation de l'agriculture et des collectivités rurales. Lorsque vous nous posez des questions, nous comprenons mieux les éléments que nous devons accentuer dans notre message.

La présidente : Merci beaucoup. Nous sommes heureux que vous soyez venus témoigner ce soir.

Le sénateur St. Germain : Merci d'être venus ce soir nous présenter vos témoignages. Moi aussi, je suis d'avis que les droits de propriété devraient être inscrits dans notre Constitution. Ils ne sont pas protégés par la Constitution et cela pose problème. J'ignorais que c'était également une source de préoccupation pour des agriculteurs comme vous.

En Colombie-Britannique, la région d'où je viens, nous avons eu le cas d'un ruisseau dont le cours a été modifié dans la propriété d'un particulier. Les autorités lui ont dit qu'il n'avait pas de droits de propriété. J'aimerais savoir de quelle manière vous êtes touchés.

Je vais faire l'avocat du diable, parce que je pense que l'ACIA a fait un excellent travail dans le dossier de l'EBS et plusieurs autres dossiers.

Monsieur Bowes, vous avez dit que les inspecteurs vous poursuivent dans votre petit marché au sujet des produits que vous essayez de vendre. Je suppose que vous cultivez vous-même ces produits ou que vous les achetez à des agriculteurs de la région.

M. Bowes : Je les cultive moi-même. Dans l'Est ontarien, les marchés sont la plupart du temps approvisionnés par des producteurs qui cultivent et vendent eux-mêmes leurs produits. Il n'y a pas de revente.

Le sénateur St. Germain : Est-ce que l'ACIA effectue vraiment des vérifications dans votre marché?

M. Bowes : Elle peut le faire pour les normes de classement et je m'attends à un plus grand nombre d'interventions de ce type à l'avenir.

Le sénateur St. Germain : Pouvez-vous nous expliquer comment les droits de propriété ont un effet négatif sur vos activités?

M. Carmichael : Si les droits de propriété étaient consacrés la Constitution, environ 80 p. 100 de nos problèmes seraient éliminés. Si les droits de propriété étaient inscrits dans la Constitution, nous n'aurions pas à nous soucier des nombreux règlements qui nous sont imposés. Le fait que nous n'ayons aucun contrôle sur notre propriété nous place dans une position vulnérable face à la prochaine saute d'humeur du gouvernement.

Mme Fennell : Un document intitulé « The Problems », que l'on vous a remis, je crois, traite du problème principal qui se pose aux régions rurales du Canada — la surréglementation. Ce document passe en revue certains règlements qui nous sont imposés en Ontario. La Loi sur l'eau saine, la Loi sur les espèces en péril et l'énoncé de politique provinciale sont les trois textes législatifs qui permettent aux autorités de conservation d'invoquer le bien public pour nous interdire l'accès à notre propre propriété.

You mentioned the gentleman who had his creek rerouted. We have a problem in Ontario where the creek or municipal drain is there. Now we are losing the right to use the land around that water. If there is an aquifer on your property, with this Clean Water Act that was passed last year, you will lose the right to use some of that property around that aquifer.

There is no compensation for the farmer who is losing possibly hundreds of acres. There is no compensation for a farmer or a landowner who has a loggerhead shrike living on their property because the bird is now one of the endangered species. Basically, they cannot alter any of the terrain where that loggerhead shrike, as one example, might be living. There is an example in Carleton Place of a family who lost, I believe, 500 acres of their property because the loggerhead shrike habitat had been found on that property.

There is no compensation for any of these things. You pay the taxes and the mortgage, but the bird or the water or whatever else comes before your rights.

Mr. Duncan: I will paraphrase because I do not have the legislation in front of me to read the actual act, but section 83 of the Clean Water Act essentially refers to seizing private property without consent, payment or compensation. Sections 47 and 53 provide municipalities with the authority to charge for water extraction permits — for example, water meters on rural wells.

Sections 49 and 50 outlaw land-use activities that are deemed a threat to groundwater. Under section 56, anything a permanent inspector requires to be done must be done regardless of the expense. Declaring bankruptcy to avoid payment will not be tolerated. The expense must be paid.

Property rights would at least give us compensation. If I have 400 acres with a creek running through the middle of my property, and a buffer zone is designated on either side of that creek — some buffer zones are as wide as 400 metres — I will not get paid for it. I cannot use the land. I am restricted from using the land to protect that creek, but I will receive no compensation. Property rights will at least ensure that if that land is for the public good, we will be compensated in a fair and timely fashion.

The other thing about property rights that perhaps is confusing to some people, we do not want to write property rights down and create a legal document that is 5,500 pages long. I will explain property rights to you the way that I like it best — it is like the tie that you have around your neck. You can wear a blue one or a green one. You can take it off your neck and put it on your head and wear it as a bandanna. You can wear it around your waist. That is your tie; you own it. That is your property and you get to do with it as you wish, as long as you do not use that tie to hang someone.

Vous avez parlé de cette personne dont le ruisseau avait été détourné. En Ontario, nous ne pouvons plus utiliser le terrain situé à proximité d'un ruisseau ou d'un drain municipal. À la suite de l'adoption de la Loi sur l'eau saine, l'an dernier, nous avons perdu le droit d'utiliser une partie de propriété située dans le voisinage d'une nappe aquifère.

Un agriculteur peut perdre des centaines d'acres, mais il n'a le droit à aucun dédommagement. Aucune indemnité n'est prévue pour un agriculteur ou un propriétaire dont les terrains abritent une pie-grièche migratrice, étant donné que cet oiseau fait désormais partie des espèces en voie de disparition. Essentiellement, le propriétaire d'un tel terrain ne peut apporter aucune modification à un secteur où une pie-grièche migratrice est susceptible de nicher. À Carleton Place, nous avons l'exemple d'une famille qui a perdu, je crois, 500 acres de sa propriété qui servait d'habitat à une pie-grièche migratrice.

Il n'existe aucun dédommagement pour ce genre de choses. Le propriétaire doit payer les taxes et son hypothèque, mais les droits des oiseaux ou de l'eau passent avant les siens.

M. Duncan : Je vais paraphraser la loi, puisque je ne l'ai pas sous les yeux, mais l'article 83 de la Loi sur l'eau saine prévoit la saisie d'une propriété privée sans le consentement du propriétaire, sans paiement ni dédommagement. Les articles 47 et 53 confèrent aux municipalités le pouvoir de faire payer l'eau en imposant par exemple des permis et l'installation de compteurs d'eau sur les puits des régions rurales.

Les articles 49 et 50 interdisent l'utilisation des terrains susceptibles de représenter une menace pour les eaux souterraines. En vertu de l'article 56, toutes les mesures exigées par un inspecteur permanent doivent être respectées, quelle que soit la dépense. Il sera impossible de déclarer faillite pour éviter le paiement des dépenses. Toutes les dépenses doivent être payées.

Si nos droits de propriété étaient confirmés, nous pourrions au moins obtenir un dédommagement. Si je suis propriétaire d'un terrain de 400 acres traversé par un ruisseau en son milieu, et qu'une zone tampon est désignée de part et d'autre de ce ruisseau — certaines zones tampons peuvent atteindre jusqu'à 400 mètres de large — je ne perçois aucun dédommagement. Les mesures de protection du ruisseau m'interdisent d'utiliser ce terrain, mais je ne reçois aucun dédommagement. La confirmation des droits de propriété fera en sorte que si le terrain est réquisitionné pour le bien public, nous obtiendrons une indemnisation équitable et en temps opportun.

Les gens ont peut-être du mal à saisir ce que représentent réellement les droits de propriété. Nous ne voulons pas décrire les droits de propriété dans un document juridique de 5 500 pages. Je vais utiliser l'exemple que je préfère pour vous expliquer ce que sont les droits de propriété. Les droits de propriété sont comme une cravate autour de votre cou. Vous pouvez porter une cravate bleue ou une cravate verte. Vous pouvez l'enlever de votre cou et la porter sur la tête comme un bandana. Vous pouvez la porter à votre taille. C'est votre cravate; elle vous appartient. C'est votre propriété et vous pouvez en faire ce que vous voulez dans la mesure où ce n'est pas pour pendre quelqu'un.

Owning property allows you to enjoy it and make a living from it, as long as you do not affect your neighbour. In the case of water, you have the right to access that water, but you do not have the right to create a dam and restrict your neighbour from having the same access. To me, that is the essence of property rights.

Mr. Bowes: I have one more example of a problem. In the new Ontario Species at Risk Act, there is a statement in the preamble that says something like the people of Ontario have decided to do their share in protecting Ontario's wildlife and wildlife habitat. That is absolutely untrue. The weight, the cost of it all, falls on the rural landowner. It does not affect someone on Bank Street in Ottawa or on any street in any other urban area of this country. The cost is on our shoulders; there is no compensation whatsoever. The people of Ontario have not decided they will do their share; they have decided I will do mine as a landowner.

There are many examples of these things, which are adding cost that is totally unaffordable to the farming community. The Nutrient Management Act, the Species at Risk Act, the Clean Water Act, the provincial statement of land use — there are so many of these examples. We cannot afford it, especially when we are dealing with imported food products from countries where the same regulations and costs of these regulations do not exist.

Senator St. Germain: The dominance of urban Canada on rural Canada is a negative impact. I live on acreage and I know what you are talking about. They want to continue polluting with their vehicles and dumping their sewage, and yet they want to have rural Canada pay the ultimate price, sometimes indiscriminately.

I have sympathy with what you are saying. However, in the same breath, as our population grows, how do we regulate things like safe drinking water? The thing is that may we end up with a situation like we have had in Ontario with Walkerton, for instance.

Mr. Carmichael: Let us be honest. That was two drunks who did not know what they were doing. We are saying that, yes, everyone wants safe drinking water. No one would argue against that, but everyone has to pay their fair share. It cannot be just the rural landowner who bears all the cost.

Mr. Bowes: In our area in Eastern Ontario, a \$2.1 million groundwater study was conducted, funded by the Ministry of the Environment, regarding threats or potential threats to groundwater in the study area, which was the Mississippi River and the Rideau River watersheds. In that area, 400 sites were identified as potential threats to groundwater supplies. Of those, 385 were on government-owned facilities, and yet we are the villain. That study was done by Golder Associates.

Vous pouvez utiliser ce qui vous appartient pour en faire ce qui vous plaît et pour subvenir à vos besoins, dans la mesure où vous ne nuisez pas à votre voisin. Dans le cas de l'eau, vous avez le droit d'accès à un cours d'eau, mais vous ne pouvez pas y construire un barrage et empêcher ainsi votre voisin d'avoir accès à ce cours d'eau. C'est, pour moi, l'essence même des droits de propriété.

M. Bowes : Permettez-moi de vous parler d'un autre problème. Le préambule de la nouvelle Loi sur les espèces en voie de disparition de l'Ontario affirme que la population de l'Ontario a décidé de faire sa part pour protéger la faune ontarienne et ses habitats. C'est absolument faux. Ce sont les propriétaires ruraux qui doivent assumer tout le travail et tous les frais. Les gens qui vivent dans la rue Bank à Ottawa ou dans n'importe quelle rue d'un centre urbain du pays ne se sentent pas concernés. Le fardeau repose sur nos épaules et nous ne recevons aucune indemnité. La population de l'Ontario n'a pas décidé de se mettre à la tâche; elle a décidé de me mettre à la tâche en tant que propriétaire terrien.

Il y a beaucoup d'autres exemples de ce type qui contribuent à imposer aux collectivités agricoles des coûts qu'elles ne peuvent se permettre. La Loi sur la gestion des éléments nutritifs, la Loi sur les espèces en voie de disparition, la Loi sur l'eau saine, les énoncés provinciaux concernant l'utilisation des terres en sont quelques exemples. Nous n'avons pas les moyens d'assumer de telles dépenses, surtout lorsque nous devons faire face à des produits alimentaires importés de pays qui n'ont pas la même réglementation que nous, ni les coûts qu'elle implique.

Le sénateur St. Germain : La domination du Canada urbain sur le Canada rural entraîne des conséquences négatives. J'habite moi-même à la campagne et je sais de quoi vous parlez. Les habitants des villes continuent à polluer avec leurs véhicules et leurs déchets, et pourtant, ils veulent que ce soit les régions rurales du Canada qui supportent tout le fardeau, parfois sans aucune distinction.

Je comprends ce que vous dites, mais, du même coup, à mesure que la population augmente, je me demande comment nous ferons pour réglementer certains aspects comme la salubrité de l'eau. Nous finirons peut-être par aboutir à d'autres catastrophes comme à Walkerton, en Ontario.

M. Carmichael : Soyons clairs. C'était deux sôûlots qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Il est certain que nous voulons tous de l'eau propre. Tout le monde est bien d'accord, mais il faudrait que chacun paie sa juste part. Il ne faut pas que les propriétaires ruraux soient les seuls à supporter le fardeau.

M. Bowes : Notre région de l'Est ontarien a fait l'objet d'une étude de 2,1 millions de dollars financée par le ministère de l'Environnement afin de déterminer les menaces réelles ou potentielles à la nappe souterraine dans le secteur concerné, soit le bassin hydrographique des rivières Mississippi et Rideau. Dans ce secteur, 400 sites ont été repérés comme potentiellement dangereux pour les réserves d'eau souterraine. Parmi ceux-ci, 385 appartenaient au gouvernement. Pourtant, ce sont les propriétaires terriens que l'on montre du doigt. Cette étude a été réalisée par Golder Associates.

Senator Peterson: On the issue of property rights, I understand what you are getting at, but what percentage of people would be impacted by this in a detrimental way? Not everyone has easements running through their land. How big an issue is it? Is it every farmer?

Ms. Fennell: Most farmers have tile drainage, so there is a municipal drain travelling through most properties. The municipal drain then becomes a creek — frogs, fish, beaver and other species and habitat live there. When this happens, we need to protect it for those animals, not for the drainage that the farmer needs to grow the crops to feed Canada.

Senator St. Germain referred to something very important. Yes, our population is growing, and we are not going to be able to feed our population soon because we are eliminating the Canadian farmer.

While it is fine for everyone to say there is always food in the grocery store, the document that Mr. Bowes has given you about the imports, if the consumers knew what they were buying when they were buying the imported food, they would not buy it. If they were given an opportunity to buy food where the country of origin was Canada rather than China, as an example, Canadians would buy the products that they know meet Canada's high level of standards.

These regulations are eliminating the farmers in Canada, and soon we will not be able to grow the food that we need to provide for Canadian citizens. It is a huge issue.

Senator Peterson: I did not realize it was that large. I am from Saskatchewan and have not been apprised of this, but certainly it should be looked into.

Mr. Bowes: There are so many ways in which it can impact with all of the various regulations. Allow me to give you an example. I have a 65-acre property that is all one field. First, I went to get a building permit on that property a few years ago and was told by the local building official that I could not get a permit on it because it is a buffer zone for an aggregate resource on the next property. Thus, there is no way I can build a home on my own property.

Second, the property is impacted by the floodplain along the Mississippi River, which then has a buffer zone around it that extends out into my field. There is a creek at one end of the property that has a buffer zone. I will be grandfathered to allow me to continue to use my land, but when I sell it or change the nature of my operation, the 65 acres of productive land will be reduced to about 15 acres by the regulations. We do not have property rights and we have no right to compensation when our land is taken out of production. It has tremendous impact on many farmers.

Le sénateur Peterson : Je vois où vous voulez en venir au sujet des droits de propriété, mais quel pourcentage de la population subirait des conséquences négatives? Tous les propriétaires n'ont pas de servitude sur leur terrain. Quelle est l'ampleur du problème? Est-ce qu'il touche l'ensemble des agriculteurs?

Mme Fennell : La plupart des agriculteurs ont des tuyaux de drainage dans leur propriété. La plupart des propriétés sont traversées par des drains municipaux. Ces drains se transforment ensuite en ruisseau, accueillent des grenouilles, des poissons, des castors et d'autres espèces. Lorsque c'est le cas, on prend des mesures pour protéger le ruisseau afin de préserver ces animaux mais pas pour faciliter le drainage de la propriété de l'agriculteur qui cultive des récoltes afin de nourrir le Canada.

Le sénateur St. Germain a souligné un aspect très important. Notre population augmente et bientôt, nous ne pourrons plus nourrir cette population, étant donné que l'agriculteur canadien aura disparu.

Certains répliqueront qu'il y aura toujours assez de produits sur les tablettes des épiceries, mais, selon le document que M. Bowes vous a remis au sujet des importations, les consommateurs n'achèteraient pas ces produits et s'ils savaient comment ils ont été cultivés. S'ils avaient la possibilité d'acheter des produits alimentaires dont le pays d'origine est le Canada plutôt que la Chine, par exemple, les consommateurs canadiens accorderaient leur préférence aux produits qui respectent les normes élevées en application au Canada.

Les règlements qu'on nous impose éliminent les agriculteurs du Canada et bientôt, nous ne pourrons plus cultiver les produits alimentaires que nous devons mettre à la disposition des consommateurs canadiens. C'est un problème énorme.

Le sénateur Peterson : Je ne pensais pas que c'était aussi grave. Je viens de Saskatchewan et je n'étais pas au courant de cette question qui mérite certainement notre attention.

M. Bowes : L'ensemble des divers règlements peuvent avoir de nombreuses conséquences. Permettez-moi de vous donner un exemple. J'ai une propriété de 65 acres qui forment un seul champ. Il y a quelques années, j'avais demandé un permis de construire sur cette propriété. Ce permis avait été refusé parce que ma propriété constitue une zone tampon pour une ressource en agrégats qui se trouve dans la propriété voisine. Par conséquent, il est impossible pour moi de construire une maison sur ma propre propriété.

Ensuite, ma propriété jouxte la plaine d'inondation de la rivière Mississippi qui est elle-même bordée par une zone tampon qui s'étend dans mon champ. Au bout de ma propriété, il y a un ruisseau qui a sa propre zone tampon. Je vais continuer à pouvoir cultiver mon terrain, mais si je le vends ou si je change la nature de mes activités, la réglementation fera en sorte que les 65 acres de terres productives de ma propriété seront réduits à environ 15 acres. Nous n'avons pas de droits de propriété et nous n'avons droit à aucune indemnité lorsque nos terres ne peuvent plus servir à la culture. Les répercussions sont énormes pour de nombreux agriculteurs.

Senator Peterson: What do you mean by the phrase “access to domestic markets?”

Mr. Carmichael: Canadian producers want access to the domestic market and do not want to be forced to join a cartel or marketing board. We want the right to sell to the domestic market because that right has been guaranteed to us in the Charter. We are simply asking that government recognize that right.

Senator Peterson: How has that right been lost? I do not understand why you cannot sell to the domestic market.

Ms. Fennell: Currently, we can sell only to a board or commodity organization, depending on the nature of the commodity. For example, if someone would like to go to Mr. Duncan's farm to buy a chicken to eat rather than buy one from the grocery store, he is not allowed to do so without Mr. Duncan first investing hundreds of thousands of dollars in a quota in order to fill that market. It is a product that you cannot buy at the grocery store. The food at the grocery store is generally from large factory-style farms. Many consumers want to regain a connection to the place where their food is grown and have a personal relationship with the grower of their food. In that way, they can know what the animals have been fed and whether pesticides or other possible contaminants have been used on the property. Right now, you do not have that right. If you want to buy a chicken from me, I would not be allowed to sell it to you because I would be breaking the law, and you would be breaking the law for buying it. That is the domestic market that we cannot access.

Mr. Carmichael: Further, in respect of how it ties into rural poverty, prior to the 1960s we had access to the domestic market, and all farmers could produce and share in that market. We talk about globalization, but in the rural countryside we call it “gobble-ization” because so many aspects of our economy have been gobbled up, such as the cheese factories, slaughterhouses and grading stations from every other concession, all of which contributed to the local economy, making it prosperous. Today, we have commuters occupying these farms or they have been bought up by factory farm operations. These commuters do not benefit the local economy. God bless them, I would do the same if I were one of them, but when they come to the city, they buy their groceries and supplies and come back home. We no longer see those dollars in the local economy.

Senator Peterson: Are marketing boards part of the issue?

Mr. Carmichael: They are, part and parcel. We have no issues with the marketing boards in that they serve a purpose to deal with the Saputos and the Parmalats of the world. We have no

Le sénateur Peterson : Qu'entendez-vous par « accès aux marchés intérieurs »?

M. Carmichael : Les producteurs canadiens veulent avoir accès aux marchés intérieurs et ne veulent pas être contraints de faire partie d'un cartel ou d'un office de commercialisation. Nous voulons pouvoir vendre nos produits sur le marché intérieur, étant donné que ce droit nous est garanti par la Charte. Nous demandons tout simplement au gouvernement de reconnaître ce droit.

Le sénateur Peterson : Comment avez-vous perdu ce droit? Je ne comprends pas pourquoi vous ne pouvez pas vendre vos produits sur le marché intérieur.

Mme Fennell : Actuellement, nous vendons exclusivement nos produits à un office de commercialisation ou un organisme chargé de la distribution, selon la nature du produit. Par exemple, il est impossible de se présenter chez M. Duncan pour lui acheter un poulet plutôt que de l'acheter au magasin. Pour que ce soit possible, il faudrait que M. Duncan investisse des centaines de milliers de dollars pour acquérir un quota l'autorisant à faire ce type de vente au détail. Par exemple, c'est un produit que vous ne pouvez pas acheter au magasin. Les produits vendus en magasin proviennent généralement de grandes fermes usines. Beaucoup de consommateurs veulent savoir d'où proviennent les produits alimentaires qu'ils utilisent et veulent établir des liens personnels avec le producteur. C'est une façon pour eux de savoir comment les animaux ont été nourris, s'ils ont été en contact avec des pesticides ou d'autres contaminants utilisés dans la propriété. À l'heure actuelle, c'est interdit. Si vous voulez acheter un poulet chez moi, je ne pourrai pas vous le vendre, étant donné que c'est interdit par la loi et vous, de votre côté, vous seriez en infraction pour avoir acheté ce poulet chez moi. Voilà le marché intérieur auquel nous n'avons pas accès.

M. Carmichael : Permettez-moi de vous expliquer l'incidence sur la pauvreté rurale. Avant les années 1960, nous avions accès au marché intérieur et tous les agriculteurs pouvaient produire et occuper une part sur ce marché. On parle de mondialisation, mais dans les régions rurales, on parle plutôt de « cannibalisation » étant donné que de nombreux aspects de notre économie ont été avalés, cannibalisés. C'est le cas par exemple des fromageries, des abattoirs et des postes de classement des différents secteurs commerciaux qui contribuaient tous à la prospérité de l'économie locale. Aujourd'hui, ces exploitations agricoles sont habitées par des gens qui travaillent en ville où elles ont été achetées par des fermes usines. Ces travailleurs urbains n'apportent rien à l'économie locale. Tant mieux pour eux, je ferais la même chose qu'eux si j'étais à leur place. Ils profitent d'être en ville pour acheter leurs provisions et les rapporter à la maison. Toutes ces dépenses de consommation ne sont plus investies dans l'économie locale.

Le sénateur Peterson : Est-ce que les offices de commercialisation sont partiellement en cause?

M. Carmichael : Absolument. Nous n'avons rien à faire avec les offices de commercialisation. Ils ont pour mission de négocier avec les Saputo et les Parmalat de ce monde. Ce marché ne nous

interest in that market. As small producers, we have a market of people who want a direct connection with the producer so they know where their food comes from.

Senator Mercer: I sense a paranoia about government involvement in everything from the Canadian Food Inspection Agency to land regulations to environmental protection. The fact is that Walkerton might indeed have been a problem because of a couple of drunks who did not know what they were doing. When such a tragedy happens, government has the responsibility to respond and to protect the greater good of the citizens. Indeed, the events at Walkerton have caused all of us across the country to look at how we manage our water. In Walkerton, they were drunks who did a lousy job, which meant that all citizens of the country, whether rural or urban, were exposed to the possibility of drinking bad water.

You live on farms and know that sometimes the products and by-products on farms can contribute to pollution if they not managed properly by you and by the community. In the case of Walkerton, they did a lousy job, and we know that.

Mr. Carmichael, I believe you said that property rights in the Constitution would solve 80 per cent of the problems. I believe those were your words.

Mr. Carmichael: Yes.

Senator Mercer: I do not understand how that would solve 80 per cent of your problems.

Mr. Carmichael: The issue of property rights is the common link between all of our problems. If we had property rights, we would have the right to enjoy the use of our properties for our purposes. No one is saying that we would want to inflict any wrongdoing on our neighbour, such as infect the water or anything like that. We simply need the right to enjoy and to use our properties without facing all of these rules and regulations that will not allow us to derive an income from our property.

Ms. Fennell: I agree that we need to ensure clean water for all citizens of Canada to drink. However, that is a benefit for all and it should not be shouldered by us. If it is for the public good, then the public has to pay, not the individual farmer.

For example, someone might buy 300 acres to provide an income for their family in order to feed them and put the kids through school. Then, they face the Clean Water Act, the provincial policy statement and the Species at Risk Act. If they lose access to part of that 300 acres, say 100 to 150 acres, they have lost the ability to feed their family. Yes, it is important for everyone to have clean water. However, property is often bought with a specific purpose in mind after careful examination and exploration of the relevant information to ensure that

intéresse pas. En tant que petits producteurs, nous avons un marché de consommateurs qui souhaitent acheter directement auprès du producteur afin de savoir d'où proviennent les produits qu'ils achètent.

Le sénateur Mercer : Je constate une sorte de paranoïa concernant l'intervention du gouvernement dans toutes sortes de domaines, de l'Agence canadienne d'inspection des aliments aux règlements fonciers, en passant par la protection de l'environnement. La tragédie de Walkerton a justement pu se produire parce que le gouvernement avait laissé sans contrôle deux ivrognes qui ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Lorsqu'une telle tragédie se produit, le gouvernement a l'obligation de réagir et de prendre des mesures pour protéger le bien supérieur des citoyens. Les événements de Walkerton nous ont amené à examiner de plus près les mesures que nous prenons pour gérer notre eau au Canada. À Walkerton, cette tâche était confiée à deux ivrognes qui faisaient du mauvais travail, exposant ainsi tous les habitants du pays, des régions rurales ou urbaines, au risque de consommer de l'eau contaminée.

Vous vivez dans des exploitations agricoles et vous savez que parfois les produits et les sous-produits des exploitations peuvent contribuer à la pollution s'ils ne sont pas gérés adéquatement par vous ou par la collectivité. Dans le cas de Walkerton, nous savons que ce travail était très mal fait.

Monsieur Carmichael, je crois vous avoir entendu dire que l'inclusion des droits de propriété dans la Constitution permettrait de réduire 80 p. 100 des problèmes. Vous ai-je bien compris?

M. Carmichael : En effet.

Le sénateur Mercer : Je ne comprends pas comment cela pourrait réduire 80 p. 100 de vos problèmes.

M. Carmichael : La question des droits de propriété est le trait d'union entre tous nos problèmes. Si nos droits de propriété étaient protégés, nous aurions le droit d'utiliser nos propriétés comme bon nous semble. Cela ne signifie pas que nous pourrions en toute liberté nuire à nos voisins ou contaminer l'eau. Nous devons tout simplement avoir le droit de profiter de nos propriétés et de les utiliser sans avoir à faire face à tous ces règlements qui nous empêchent de tirer un revenu de notre propriété.

Mme Fennell : Je reconnais qu'il faut mettre de l'eau propre à la disposition de tous les habitants du Canada. Cependant, les agriculteurs ne doivent pas être les seuls à supporter cette mesure prise pour le bien de l'ensemble de la population. Si c'est pour le bien public, l'ensemble du public doit en assumer les coûts et pas seulement les agriculteurs.

Prenons le cas d'une personne qui achète une propriété de 300 acres afin d'en tirer un revenu pour faire vivre sa famille et payer la scolarité de ses enfants. Par la suite, la Loi sur l'eau saine, les énoncés de politique provinciale, et la Loi sur les espèces en péril entrent en vigueur. Si cette famille n'a plus accès à une partie de ces 300 acres, soit 100 ou 150 acres, elle n'a plus la possibilité de subvenir à ses besoins. Bien entendu, il est important pour tous d'avoir accès à de l'eau saine. En revanche, un agriculteur qui fait l'achat d'une propriété a souvent un objectif précis en tête, un

there were no restrictions. Yes, things can change, but if the right to earn a living, enjoy and use your property is taken away, then there must be compensation in a timely fashion.

Senator Mercer: Compensation by whom?

Ms. Fennell: I would say by the public, which is the government.

Senator Mercer: Let us consider the scenario: There is a 300-acre operation with a stream running through it; there are regulations; all of the things that could go wrong go wrong; and 150 acres of the 300 acres are lost. Who should pay?

Mr. Carmichael: The question is: Who will benefit from it? In our case, the urban population will benefit. Whoever is going to be benefiting from this should be paying for it; since it is the general public, the government has the responsibility.

Senator Mercer: You are saying that any time a regulation, whether it be the Clean Water Act or any regulation that might come along — and obviously you think there are too many regulations — the federal, provincial and municipal governments have to say, “Okay, this is going to affect Ms. Fennell’s farm. She is going to lose the use of 50 acres. We have to compensate her and her family for her inability to use that acreage as she had before.”

Mr. Carmichael: Correct.

Senator Mercer: Let us follow this scenario down a little. Let us assume we do that. I am having difficulty following how this plays out.

If we agree with everything you have said and we found some way of enshrining the property rights in the Constitution and doing some of the other things you want, I am trying to figure out who pays. There is only one taxpayer. It is you and me, whether we live in Lanark County or downtown Toronto or downtown Halifax. They will all pay. If we do this, does it not significantly drive up the cost of what the government does?

Ms. Fennell: The government would look at what they are doing and how it would impact the taxpayers. Why should I shoulder that cost and everyone else get this for free?

Senator Mercer: I am not suggesting you are wrong. You will find many sympathetic ears on this committee regarding the fact that farmers are not paid a fair price for the work they do or for the products they produce. That is probably one of the easiest things to agree on around this table.

projet qu’il a soigneusement préparé après avoir étudié toutes les données pertinentes pour s’assurer qu’aucune restriction ne s’applique. Évidemment, les choses peuvent changer, mais les personnes qui se voient priver de leur droit à subvenir à leurs besoins, à utiliser leur propriété et à en profiter, devraient être indemnisées en temps opportun.

Le sénateur Mercer : Indemnisées par qui?

Mme Fennell : Je dirais par le public, c’est-à-dire le gouvernement.

Le sénateur Mercer : Prenons le cas d’une exploitation de 300 acres traversée par un ruisseau; certains règles s’appliquent; tout ce qui peut mal tourner tourne mal; et l’agriculteur perd l’utilisation de 150 acres sur 300. Qui devrait le dédommager?

M. Carmichael : La question est de savoir qui bénéficie des mesures appliquées. Dans notre cas, c’est la population urbaine qui en bénéficie. Les bénéficiaires des mesures devraient en assumer les coûts; étant donné qu’il s’agit dans ce cas du grand public, c’est le gouvernement qui devrait assumer les coûts.

Le sénateur Mercer : Selon vous, chaque fois qu’un règlement, que ce soit la Loi sur l’eau saine ou n’importe quel autre règlement adopté dans les années à venir — et vous êtes persuadés évidemment qu’il a beaucoup trop de règlements — les gouvernements fédéral, provinciaux et municipaux devraient reconnaître ceci : « Ces mesures vont toucher l’exploitation de Mme Fennell. Elle sera privée de l’utilisation de 50 acres. Nous allons la dédommager, elle et sa famille, en raison de cette incapacité d’utiliser ce terrain comme elle le faisait auparavant. »

M. Carmichael : Exactement.

Le sénateur Mercer : Poursuivons ce scénario. Supposons que le gouvernement accorde un dédommagement. J’ai de la difficulté à comprendre comment cela s’appliquerait dans les faits.

Si nous acceptons toutes vos demandes, que nous trouvons un moyen d’inscrire les droits de propriété dans la Constitution et que nous répondons à certaines de vos autres demandes, j’essaie de savoir qui va payer la note. Le contribuable est toujours le même. C’est vous et moi, que l’on vive dans le comté de Lanark ou au centre-ville de Toronto ou de Halifax. Tous les contribuables paieront. Ne pensez-vous pas que cela va contribuer à faire augmenter considérablement les coûts de fonctionnement du gouvernement?

Mme Fennell : Le gouvernement réfléchira aux mesures qu’il prend et à leurs répercussions sur les contribuables. Pourquoi devrais-je assumer ce coût alors que tous les autres contribuables n’auraient pas un sou à déboursier?

Le sénateur Mercer : Je ne dis pas que votre raisonnement est mauvais. Vous trouverez de nombreuses oreilles sympathiques parmi les membres de notre comité qui sont prêts à reconnaître que les agriculteurs ne reçoivent pas un salaire équitable pour le travail qu’ils exécutent, ni pour les produits qu’ils cultivent. C’est probablement une des rares choses à faire l’unanimité autour de cette table.

We also have the responsibility of asking how we get there without causing rampant inflation and skyrocketing taxes. How do we do that in a manageable way?

Mr. Carmichael: You have to look first at the regulation being implemented. Is it common sense? Do we need that regulation?

Senator Mercer: Let us look at the Ontario legislation in response to the Walkerton tragedy. People died because of bad water. Yes, they died because of —

Mr. Carmichael: Two drunks.

Senator Mercer: — two incompetent people managing the water in Walkerton. I understand that. However, government has the responsibility to protect the rural people in the area of Walkerton, as well as the people who live in the Town of Walkerton and other towns. I am trying to find an answer.

Mr. Bowes: We all want clean water. On the farms, we drink the water that we have control over. We control whether it is polluted or not polluted. As I stated earlier, a groundwater study in this large area of Eastern Ontario indicated that agriculture was not the problem.

With the loggerhead shrike, for example, the provincial Minister of Natural Resources enter into a contract with individuals to breed and release loggerhead shrikes on the northern fringe of their habitat, which is in my area. No one has ever seen one that I know of, yet a government program, flowing from the legislation, made sure there was going to be a problem.

Senator Mercer: I understand that this bird is at risk. Tell me about the loggerhead shrike.

Mr. Bowes: It is a small predatory bird that eats insects, moles and mice. It is also referred to as the butcher bird because of its habit of impaling its prey on thorns and barbed wire fences.

Here is a different way of looking at that loggerhead shrike example. I am a certified organic market gardener. I have done an environmental farm plan. All that is in place. Now the loggerhead shrike comes close to one of my growing areas and builds a nest. The loggerhead shrike must have been satisfied. Why are we not getting a clap on the back instead of a slap on the head because we have an environment that will support and attract that wildlife?

Senator Mercer: We have this bird flying around Eastern Ontario, and I do not want to cage it but I want to understand it.

The government says we need to preserve this species and reintroduces it to areas where it is not currently living. What the government does not explain is that if the bird does nest on Ms. Fennell's farm, there are certain parts of her farm she cannot use because they now become protected areas. She has not been

Cependant, nous devons également nous demander comment nous pouvons procéder de la sorte sans causer une inflation rampante et une hausse faramineuse des impôts. Pouvons-nous imaginer une formule gérable?

M. Carmichael : Il faut commencer par se poser des questions sur les règlements. Ont-ils du bon sens? En a-t-on besoin?

Le sénateur Mercer : Prenons le cas de la législation adoptée par l'Ontario à la suite de la tragédie de Walkerton. Plusieurs personnes sont mortes à cause de l'eau contaminée. C'est vrai que ces personnes sont mortes à cause de...

M. Carmichael : Deux soûlôts.

Le sénateur Mercer : ... deux personnes incompetentes qui étaient chargées de contrôler l'eau à Walkerton. Je comprends cela. Cependant, le gouvernement a pour responsabilité de protéger la population rurale de Walkerton, ainsi que les habitants de la ville de Walkerton et des villes environnantes. J'essaie de trouver une réponse.

M. Bowes : Nous voulons tous de l'eau propre. Dans nos fermes, nous buvons de l'eau que nous pouvons contrôler. Nous vérifions si cette eau est polluée. Comme je l'ai dit un peu plus tôt, une étude des nappes d'eau souterraine dans la grande région de l'Est ontarien a révélé que l'agriculture n'était pas une cause de pollution.

Dans le cas de la pie-grièche migratrice, par exemple, le ministre provincial des Richesses naturelles a conclu un contrat avec des éleveurs qui relâchent des pies-grièches à la limite nord de leur habitat, c'est-à-dire dans ma région. Je ne connais personne qui en a déjà vu, pourtant, un programme gouvernemental découlant de la loi est à l'origine de ce problème.

Le sénateur Mercer : Je crois que cet oiseau est en péril. Parlez-moi de la pie-grièche migratrice.

M. Bowes : C'est un petit prédateur qui mange des insectes, des taupes et des mulots. On l'appelle aussi l'oiseau boucher, à cause de son habitude d'empaler ses proies sur des épines ou des clôtures de fil barbelé.

Je vous propose une analyse différente du cas de la pie-grièche migratrice. Je suis un maraîcher certifié en agriculture biologique. J'ai établi un plan agricole environnemental. Tout est en place. Sur ces entrefaits, une pie-grièche fréquente le secteur où je fais mes cultures et construit un nid. On peut se dire que la pie-grièche a jugé que l'endroit lui convenait. Pourquoi sommes-nous pénalisés plutôt que d'être félicités d'avoir entretenu un environnement qui peut attirer et accueillir cet oiseau?

Le sénateur Mercer : Voilà un oiseau qui fréquente l'Est ontarien. Je n'ai pas l'intention de le mettre en cage, mais je veux le comprendre.

Le gouvernement nous dit que nous devons préserver cette espèce et la réintroduire dans des secteurs où elle ne vit pas actuellement. Ce que le gouvernement omet d'expliquer, c'est que si l'oiseau fait son nid dans l'exploitation de Mme Fennell, elle ne pourra plus utiliser certains secteurs de son exploitation

able to sell the land to conservation groups that would protect it. That is really the problem. You are saying there is no linkage between the protection of the species and where the species will live. In this case, it takes productive farm land out of production because we have to give bird some space to live if we are going to do this reintroduction.

Mr. Duncan: The new Species at Risk Act in Ontario, when it passes third reading, applies not only to animals but to plants as well. There are 150 species.

If the loggerhead shrike decided to take up residence on my property, I have to provide a 1,000-metre buffer zone around that bird and its habitat. If I were to destroy that bird to eliminate the problem, the minimum fine is \$250,000.

If we are going to create legislation to protect the species, why punish the people who actually look after the bird? Where I live, we have deer and all kinds of wildlife; they live with us. That is part of what rural living is all about. The animals are part of what we are. It is what we do. It is what we are about.

Most farms have a bush lot in Eastern Ontario. That bush lot is a managed industry as well. It provides an income to the farmer, but it also provides habitat for the animals. Many farmers would harvest wood the same way as they harvest a crop, by selective cutting.

We have lived for years in harmony with our surrounding areas. Why would I destroy my farm so that I cannot make a living? Why would I want to destroy all the wildlife that lives on my property? I enjoy what lives on my property, all the wildlife around me. There are more wild turkeys than I would like to see, but I do enjoy watching them, and deer as well.

Someone has taken it upon themselves to reintroduce this endangered species. It is not endangered in North America; it just does not live here. Then I am told that I have lost all this for the sake of a bird; I cannot use the land and I cannot be compensated.

When we are talking about the protection of clean water, some of this responsibility for the clean water must fall on to the municipality that is extracting the water and where they are drilling their wells. I can give you document after document after document where a municipality has gone from taking water from a river and then decided to drill wells. They have come out into rural Ontario and plunked wells beside cattle, dairy and beef farms. They have created buffer zones and said that where this well is located, we have a 100-day catchment area, and then they have extended them out to five years.

If you look at some of the wells that have been placed in Eastern Ontario in the five-year catchment area, they start to overlap. They are saying to those farmers inside those catchment

qui auront désormais le statut de zone protégée. Elle n'est pas parvenue à vendre ses terres à des groupes de conservation de la faune qui auraient protégé cette espèce. Voilà le véritable problème. Vous affirmez qu'il n'y a pas de lien entre la protection des espèces et l'endroit où elles vivent. Dans ce cas, les mesures de protection interdisent l'utilisation de terres productives étant donné qu'il faut donner à cet oiseau un espace pour vivre, si nous souhaitons le réintroduire dans la région.

M. Duncan : Une fois qu'elle aura été adoptée en troisième lecture, la nouvelle loi ontarienne sur les espèces en voie de disparition s'appliquera non seulement aux animaux, mais également aux plantes. Elle concerne 150 espèces.

Si la pie-grièche décide d'élire résidence sur ma propriété, je suis tenu de réserver une zone tampon de 1 000 mètres autour de cet oiseau et de son habitat. Si je décide d'éliminer le problème en détruisant l'oiseau, je risque une amende minimale de 250 000 \$.

Si nous voulons adopter une loi pour protéger les espèces, pourquoi pénaliser les gens qui en fait s'occupent de ces espèces? Dans la région où je vis, nous avons des chevreuils et toutes sortes d'animaux; ils vivent avec nous. C'est l'essence même de la vie à la campagne. Les animaux font partie de notre vie. Voilà comment nous vivons. Voilà ce que nous aimons.

Dans l'Est ontarien, la plupart des fermes ont un petit bois. Les agriculteurs gèrent également ces petits bois. Ils leur fournissent un revenu, mais ils servent également d'habitats pour la faune. De nombreux agriculteurs prélèvent du bois en procédant de la même manière que pour leur récolte, par coupe sélective.

Pendant des années, nous avons vécu en harmonie avec notre environnement. Pour quelle raison détruirais-je l'exploitation qui me permet de subvenir à mes besoins? Pourquoi détruirais-je toute la faune qui vit dans ma propriété? J'aime tout ce qui vit dans ma propriété, toute la faune qui m'entoure. Il y a beaucoup plus de dindes sauvages que je n'en voudrais, mais j'aime les voir, et c'est la même chose pour les chevreuils.

Quelqu'un a décidé de réintroduire cette espèce en péril. Elle n'est pas menacée en Amérique du Nord; elle ne vit tout simplement pas dans notre région. On me dit ensuite que je ne peux pas utiliser mes terrains ni être dédommagé et que j'ai perdu tout cela à cause de cet oiseau.

Quant à la protection de l'eau, une part de la responsabilité doit incomber à la municipalité qui puise l'eau et qui décide de l'emplacement des puits. De nombreuses municipalités ont décidé de cesser de puiser leur eau dans des cours d'eau et préfèrent creuser des puits. J'ai de nombreux documents pour le prouver. Les municipalités creusent des puits dans les régions rurales de l'Ontario, à côté des élevages bovins et des fermes laitières. Elles ont créé des zones tampons autour de ces puits et imposé une protection du bassin hydrographique d'une durée de 100 jours qui a été portée ensuite à cinq ans.

Si vous regardez l'emplacement des puits dans l'Est ontarien, dans le secteur protégé pendant cinq ans, vous constaterez que les zones de protection commencent à se chevaucher. Le message que

areas: "You can farm as long as you are alive and you are farming, but the minute you quit, this is no longer a viable farm and land will have to sit vacant."

If they want to drill wells, maybe they should put some thought into where they will drill those wells. If a person would like to go to Walkerton and visit the well in question, they would see that it was put in the wrong place to start with. We cannot change what happened 30, 40 or 50 years ago when the well was put in the wrong spot, but when the problem exists and they know it is wrong, it must be changed. You do not wait for the horse to leave the barn before shutting the door. Then we go along and start pointing fingers. This is what happened in Walkerton. Who is responsible? We watched Mike Harris being raked over the coals because that was the current provincial government. Suggestions came out of the Walkerton inquiry that turned into the Clean Water Act. I defy anyone to read the Clean Water Act and say it is all about protecting water. The Clean Water Act is about charging for water. You have to read the act.

Senator Callbeck: I want to talk about labelling. I know we talked about this subject when we visited Athens, Ontario. As I understand it, if you are producing a product and can show that 51 per cent of the cost of that product was spent in Canada, then you can put a label on the item stating "Product of Canada." Who gives the authority to put that label on the product?

Mr. Bowes: The Canadian Food Inspection Agency.

Senator Callbeck: How long has this been in effect?

Mr. Bowes: Since 1997, probably. It has been in effect for a good number of years, and no one seems to be interested in telling the Canadian public about that problem. That is one of the problems I see. Why is not one of the roles of the Canadian Food Inspection Agency to tell the truth in regard to labelling and other aspects of food production? This has been on the books for several years.

Mr. Carmichael: It also leads to the greater problem of how it affects the Canadian producer. As a registered egg grading station, I can bring eggs all the way from Mexico and sell them as Canada Grade A. The consumer does not know the difference. As long as they are repackaged and reworked at the grading station, they can be labelled as Canada Grade A. The consumer has no idea what is in there.

Senator Callbeck: You have to show that 51 per cent of the cost was in Canada.

reçoivent les agriculteurs qui se situent dans ces aires de captation est le suivant : « Vous pouvez continuer à exploiter votre ferme tant que vous êtes vivants et que vous vous livrez à des activités agricoles, mais dès l'instant où vous cesserez vos activités, votre exploitation ne sera plus considérée comme viable et vos terres devront demeurer vacantes. »

Si les municipalités veulent creuser des puits, elles devraient peut-être réfléchir à l'endroit où elles font des forages. Si vous vous rendez à Walkerton, vous constaterez que le puits incriminé ne se trouvait pas à la bonne place, pour commencer. Si le puits a été creusé au mauvais endroit il y a 30, 40 ou 50 ans, on n'y peut rien, mais quand on a connaissance d'un problème, on doit y remédier. On n'attend pas que le cheval soit parti avant de fermer la porte de l'écurie. Après, on cherche des responsables. C'est ce qui s'est passé à Walkerton. Qui est responsable? Mike Harris a été pointé du doigt, parce qu'il dirigeait le gouvernement provincial de l'époque. Certaines conclusions de l'enquête de Walkerton sont à l'origine de la Loi sur l'eau saine. Je défie quiconque de dire, après l'avoir lue, que la Loi sur l'eau saine concerne la protection de l'eau. Le but de la Loi sur l'eau saine est plutôt de faire payer l'eau. Vous devez lire cette loi.

Le sénateur Callbeck : J'aimerais parler de l'étiquetage. Je sais que nous avons abordé cette question lorsque nous nous sommes rendus à Athens, en Ontario. Si j'ai bien compris, il est possible d'apposer une étiquette « produit du Canada » sur un article commercialisable, dès lors que l'on peut démontrer que 51 p. 100 du coût du produit a été dépensé au Canada. Qui donne l'autorisation d'apposer cette étiquette sur le produit?

M. Bowes : L'Agence canadienne d'inspection des aliments.

Le sénateur Callbeck : Depuis combien de temps cette pratique a-t-elle cours?

M. Bowes : Depuis 1997, probablement. Elle est en vigueur depuis de nombreuses années et personne ne semble être intéressé à parler de ce problème à la population canadienne. Pour moi, c'est un véritable problème. Pourquoi l'Agence canadienne d'inspection des aliments n'est-elle pas tenue de dire la vérité au sujet de l'étiquetage et des autres aspects de la production des aliments? Voilà plusieurs années que l'on étudie ce dossier.

M. Carmichael : Il y a également des répercussions plus grandes pour les producteurs canadiens. En tant que titulaire inscrit de poste de classement des œufs, je peux acheter des œufs au Mexique et les revendre au Canada comme produit de catégorie Canada A. Le consommateur n'y voit que du feu. Dans la mesure où les œufs sont réemballés et manipulés au poste de classement, on peut leur donner l'étiquette de catégorie Canada A. Le consommateur ne sait absolument pas ce qu'il y a dans le carton qu'il achète.

Le sénateur Callbeck : Il vous suffit de démontrer que 51 p. 100 des coûts ont été engagés au Canada.

Mr. Carmichael: Not with eggs, no. In Mexico you can buy eggs right now for 30 cents a dozen. Why would any packager in Canada buy from any producer in Canada when the price in Canada is four times as much? What does that do? That displaces Canadian producers.

Senator Callbeck: What other items are in the same category as eggs?

Mr. Carmichael: Right now there is a certain amount of dairy product that comes into the country. The list is vast and includes fish. Right now we have a situation where fish caught off the East Coast is taken to China, processed and brought back into the Canadian market to be sold as Canadian fish.

Senator Callbeck: Within that 51 per cent, can the money you spend promoting or advertising the product be part of the cost?

Mr. Bowes: Absolutely; labour, everything.

Mr. Carmichael: The product can be purely from another country, as long as you can generate 51 per cent of the cost of getting it into this country.

Mr. Bowes: This applies as long as 51 per cent of the cost of the final product is incurred in Canada. In regard to vegetables and fruit, there must be a significant change in the appearance of the product. The example used before was sliced peaches in a can. That changes the appearance significantly.

The other thing that is happening is blending the product and calling it Canadian. As an example, if peas and carrots are mixed, you can have the peas from one country and carrots from another, as long as the 51 per cent rule is met.

Senator Callbeck: You said this started in 1997.

Mr. Carmichael: The CFIA used to be Agriculture Canada. In 1997, the Chrétien government spun them off on to their own little island. They wanted the CFIA at arm's length from the government and the public so they could not be influenced. The problem occurs when you put them at arm's length from everybody. Once a cancer starts inside the organization, it spreads. They are no longer accountable to the government or the public, and this is where these regulations originate.

Senator Callbeck: Did this labelling, the 51 per cent rule, come after CFIA was spun off?

Mr. Carmichael: They really started passing regulations on labelling around 2001. Since 2001, they have been stepping up their regulations on it.

Senator Callbeck: In order to put "Product of Canada" on a product back in 1990, what was the regulation then?

Mr. Carmichael: I could not tell you that. I did not know about that then. I could hazard a guess, but I really would not know.

M. Carmichael : Non, pas pour les œufs. Aujourd'hui, il est possible d'acheter au Mexique des œufs au coût de 30 cents la douzaine. Pourquoi une entreprise de conditionnement canadienne s'approvisionnerait-elle auprès d'un producteur canadien dont les prix sont quatre fois plus élevés? Le résultat de tout cela, c'est que les producteurs canadiens sont mis au rancart.

Le sénateur Callbeck : Quels sont les autres produits qui sont dans la même catégorie que les œufs?

M. Carmichael : Actuellement, certains produits laitiers proviennent de l'extérieur. La liste est longue et on y trouve aussi le poisson. Actuellement, des poissons pêchés sur la côte est sont expédiés en Chine, transformés et retournés sur le marché canadien pour être vendus comme poissons canadiens.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que vous pouvez inclure dans les coûts de 51 p. 100 les frais de publicité que vous engagez pour le produit?

M. Bowes : Absolument; la main-d'œuvre, tout.

M. Carmichael : Le produit peut venir entièrement d'un autre pays, dans la mesure où vous dépensez 51 p. 100 des coûts pour le mettre sur le marché canadien.

M. Bowes : Le critère, c'est que 51 p. 100 des coûts du produit final soient engagés au Canada. Dans le cas des légumes et des fruits, l'aspect du produit doit avoir beaucoup changé. On a déjà utilisé l'exemple des morceaux de pêches en boîte. Un tel conditionnement change beaucoup l'apparence.

Il existe une autre formule qui consiste à mélanger les produits et à prétendre qu'il s'agit de produits canadiens. Par exemple, un mélange de pois et de carottes peut être composé de pois provenant d'un pays et de carottes d'un autre pays, dans la mesure où on respecte la règle des 51 p. 100.

Le sénateur Callbeck : Vous avez dit que cela a débuté en 1997.

M. Carmichael : Avant, l'ACIA c'était Agriculture Canada. En 1997, le gouvernement Chrétien a décidé de les isoler. Il voulait que l'ACIA soit indépendante du gouvernement et du public afin que l'Agence soit libre de toute influence. Il y a problème lorsqu'une telle administration est indépendante de tous. Une fois que le cancer s'installe dans l'organisation, il se répand. L'Agence n'a plus aucun compte à rendre au gouvernement ni à la population et voilà ce qui nous vaut ces règlements.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que cette règle des 51 p. 100 applicable à l'étiquetage a vu le jour après la création de l'ACIA?

M. Carmichael : L'Agence a commencé à adopter des règlements concernant l'étiquetage vers 2001. Depuis 2001, la réglementation est devenue plus sévère.

Le sénateur Callbeck : Quel était le règlement qui s'appliquait dans les années 1990 aux étiquettes « produit du Canada »?

M. Carmichael : Je ne peux pas vous dire. Je ne sais pas quelle était la règle à cette époque. Je pourrais deviner, mais je ne sais pas exactement.

Mr. Duncan: Labelling has become so ridiculous in this country that you can actually find "Product of Canada" olives. We do not have to do too much research in that department as we do not grow them here. That practice restricts Canadian producers. The customer needs to understand where their food is coming from because the playing field is not level. With regulations and how commodities are governed in this country, we have swung the door open and allowed imports to come in that do not meet the same standards.

For example, beef is one of the few products that we still export. We are down to wheat and beef, the two products that Canada still exports. For the most part, 80 per cent of what we consume in this country is imported now. Scott Reid, Member of Parliament for Lanark—Frontenac—Lennox and Addington, brought to our attention at one of his meetings in his riding that Canada is no longer able to feed itself. The agricultural sector no longer has the capacity to feed this country. If anything was to happen to our border, a closure for whatever reason, we would have a serious problem. We have basically three days of food in this country at any given time. We do not have the capacity now to feed ourselves.

A prime example occurred with the BSE crisis and what a wonderful job the Canadian Food Inspection Agency has done. I will have to differ on that assessment. For example, in the last 10 years, Ontario lost 100 slaughterhouses. We have lost the capacity to process beef. When the BSE crisis hit, we were scrambling, looking for a place to get rid of our livestock. These fat steers had to go someplace and we did not have an export market. We are still restricted in that export market. Every regulation that could be thrown at an abattoir was thrown them, and it resulted in shutting them down. What was good for the last 100 years was no longer adequate. The cost of refurbishing the plants got to the point where they could not see their way out of it, so they closed. We are still scrambling to figure out what happens with the products that we create in abundance that we must export. If anything happens to those borders, we will be back in the same position.

The intention behind the regulations is a wonderful thing to shoot for, which is to make sure that all our food is safe. What is good for the goose, then, is good for the gander.

We have talked about water and pollution here this evening. We have said that it is fine to come out into rural Canada and restrict the use of land for the public good. However, how many cities in Canada do not have sewage treatment and are allowed to dump sewage into the oceans?

The Department of Fisheries and Oceans has basically ruined the East and West Coast fisheries. Now they are out there regulating a mud puddle nearest you. That is what they have resorted to now — ensuring that any little area that could support

M. Duncan : L'étiquetage est devenu tellement ridicule au Canada que l'on peut maintenant trouver des olives portant la mention « produit du Canada ». Ce n'est pas la peine de faire beaucoup de recherches dans ce domaine pour s'apercevoir qu'on ne cultive pas les olives au Canada. Cette pratique fait du tort aux producteurs canadiens. Le consommateur doit savoir d'où viennent les produits qu'il achète, parce que les règles ne sont pas équitables. Avec les règlements et les dispositions qui s'appliquent aux marchandises au Canada, nous avons ouvert la porte à toutes sortes d'importations qui ne respectent pas les mêmes normes qu'ici.

Par exemple, le bœuf est un des rares produits que nous exportons encore. Le blé et le bœuf sont les deux seuls produits que le Canada exporte encore. Essentiellement, 80 p. 100 des produits consommés au pays sont désormais importés. Scott Reid, député de Lanark—Frontenac—Lennox et Addington nous a expliqué, au cours d'une des réunions qu'il a tenues dans sa circonscription, que le Canada n'est plus en mesure de subvenir à ses besoins alimentaires. Le secteur agricole ne peut plus nourrir notre pays. En cas de fermeture des frontières pour une raison quelconque, nous aurions un problème grave. Nous ne disposons jamais de plus de trois jours de réserves de nourriture au Canada. Nous ne sommes pas en mesure actuellement de subvenir à nos besoins alimentaires.

Le premier exemple nous est donné par la crise de l'EBS et du rôle magnifique joué par l'Agence canadienne d'inspection des aliments à cette occasion. Je ne suis pas tout à fait de cet avis. Par exemple, au cours des dix dernières années, 100 abattoirs ont disparu en Ontario. Nous avons perdu notre capacité de transformation du bœuf. Au moment de la crise de la vache folle, nous devions rapidement trouver une solution pour nous débarrasser de notre bétail. Il fallait bien expédier quelque part ces bœufs bien gras et nous n'avions aucun marché d'exportation. Notre marché d'exportation est toujours réduit. Toutes sortes de règlements ont été imposés aux abattoirs et ont fini par les faire fermer. Les méthodes éprouvées depuis 100 ans n'étaient plus appropriées. Le coût de la modernisation des abattoirs était tel qu'ils ont dû fermer. On continue à se demander quoi faire des produits que nous créons en abondance et que nous devons exporter. Nous nous retrouverons dans la même situation en cas de problème à la frontière.

L'intention de la réglementation est très louable puisqu'il s'agit en fait de garantir la sécurité des aliments. Ce qui est bon pour les uns est bon pour les autres.

Ce soir, nous avons parlé de l'eau et de la pollution. Nous avons dit que le bien public justifie d'interdire l'utilisation de certaines terres dans certaines régions rurales du Canada. Pourtant, combien de villes canadiennes dépourvues d'usines de traitement des eaux usées sont-elles autorisées à rejeter leurs eaux sales dans les océans?

Le ministère des Pêches et des Océans a essentiellement entraîné l'élimination des pêches sur la côte Est et sur la côte Ouest. Maintenant, le ministère continue à réglementer et à s'attaquer à l'étang le plus proche de chez vous. Le prochain

a minnow is protected. However, it comes out of my pocket; it does not come out of the general coffers of any citizen in the urban centre. This is the unfair part.

If you want Canadian producers to succeed, then we have to approach this issue from a common sense perspective. Regulations must create benefits for the producer as well as the consumer.

I would be interested in finding out the age of our farmers. I do not mean the average age. I would like to know the percentage. For example, how many farmers in their seventies are still farming? How many are in their sixties, fifties or thirties? I can guarantee that the bulk of farmers still producing food in this country are well into their sixties; perhaps those over their seventies could be our major food producers.

If I could conduct a study in my small area, two farmers in my whole community are under the age of 40. Ten years ago, that number would have been 60 farmers. We have a serious situation. Time is of the essence because once these fellows retire, there is no one to take their place.

Senator Peterson, being from Saskatchewan, with its large rural area, must see the age of the farmers out there.

Senator Peterson: Sixty-three.

Mr. Duncan: Is 63 the average?

Mr. Carmichael: As was said, if you took all the 70-year-olds out of the field, the lights would go out. This is a problem.

Mr. Duncan: If you want to encourage prosperity in rural communities, there must be some hope for agriculture to exist. It is the backbone of rural communities. For all I know, in all of Canada, maybe agriculture still is the major industry in this country. We do not know.

We are living in the age of technology and the high-speed Internet. Those are glamorous occupations. Now we look at trades as being a serious problem. We do not have enough young people going into the trades. Who will feed us?

Mr. Bowes: I am a parent. I have four children, most of whom are in their early twenties. I am old enough and well enough established that I will be able to stumble my way through what is left of my agricultural career, but I have no idea what will happen to my children.

I am a sixth-generation Canadian. Many members of our family have been involved in agriculture. As far as I know, of all my close relatives, including my children, I am the last one who will be involved in agriculture. That story is true across the board.

objectif du ministère est en effet de protéger le moindre cours d'eau susceptible d'abriter un mené. Cependant, toutes ces activités sont financées par des gens comme moi et ne vient pas des poches des citoyens des centres urbains. Et là, nous crions à l'injustice.

Si vous voulez que les producteurs canadiens connaissent la prospérité, il faut aborder la situation en s'appuyant sur le bon sens. La réglementation doit être avantageuse à la fois pour les producteurs et pour les consommateurs.

J'aimerais savoir quel est l'âge de nos agriculteurs. Je ne parle pas de l'âge moyen. J'aimerais connaître le pourcentage. Par exemple, combien d'agriculteurs septuagénaires sont-ils encore en activité? Combien compte-t-on de sexagénaires, de quinquagénaires ou de trentenaires? Je suis prêt à parier que la majorité des agriculteurs qui produisent encore des denrées alimentaires au pays ont largement dépassé la soixantaine; ce sont peut-être les septuagénaires qui sont nos plus grands producteurs d'aliments.

Une étude dans ma petite région révélerait que dans toute la communauté agricole, deux agriculteurs ont moins de 40 ans. Il y a dix ans, on en aurait compté 60. La situation est grave. Le temps presse car, une fois que ces agriculteurs auront pris leur retraite, il n'y aura personne pour les remplacer.

Sénateur Peterson, étant donné que vous venez de Saskatchewan, une grande région rurale, vous devez connaître l'âge des agriculteurs de votre province.

Le sénateur Peterson : Soixante-trois ans.

M. Duncan : Soixante-trois ans, est-ce l'âge moyen?

M. Carmichael : Comme on l'a dit, si on enlevait tous les septuagénaires des champs, il y aurait des pannes de courant. C'est ça le problème.

M. Duncan : Si vous voulez encourager la prospérité des collectivités rurales, il faut donner un certain espoir à l'agriculture. L'existence des collectivités rurales repose sur l'agriculture. Nous ne le savons pas, mais j'ai bien l'impression que l'agriculture est encore la principale industrie du Canada.

Nous vivons à l'ère de la technologie et de l'Internet à haute vitesse. Les gens qui travaillent dans ces domaines ont des postes de prestige. Les métiers manuels sont dans une situation précaire. Les jeunes ne sont pas assez nombreux à choisir des métiers manuels. Qui produira nos denrées alimentaires?

M. Bowes : Je suis père de famille. J'ai quatre enfants qui sont tous pour la plupart dans le début de la vingtaine. Je suis assez vieux et assez bien établi pour terminer tant bien que mal ma carrière d'agriculteur, mais je n'ai aucune idée de ce qu'il adviendra de mes enfants.

Je suis un canadien de la sixième génération. Beaucoup de membres de notre famille ont pratiqué l'agriculture. Si je fais le compte de toute ma famille proche, y compris mes enfants, je crois bien que je suis le dernier à pratiquer l'agriculture. Et je pense que c'est une situation courante.

There is a big significance in that. This is not only about the sad plight of agriculture in Canada. Primary food producers represent approximately 1.5 per cent of the population in Canada. It is the other 98.5 per cent who will suffer in the long run.

One of my great concerns is this: Where will my children be getting their food? Will we have to rely on countries like China, Brazil or Argentina for our food? I do not like that scenario.

Mr. Carmichael: We can solve this problem together. From our perspective, the problem of rural poverty will not cost the federal government a dime. We have the answers and we can solve it. It is a matter of keeping the dialogue going and getting the job done.

The Chairman: Thank you very much.

Two senators, Senator Mahovlich and Senator Segal, were not here for most of the meeting. They were in our Foreign Affairs Committee, I gather.

Senator Segal: I was in Athens, Ontario, when the first presentation was made.

The Chairman: Yes, of course, but I am thinking about this evening, which has been quite lively.

It has been a good evening because you have set things out for us. You have told it the way it is and you have ended in a positive way. We will pursue these issues in our report. While there are very deep problems right across the country — and we have travelled, to a large degree, across the country now — we have found that there is still spirit and desire, together with talent and experience in the agricultural sector. If the right people work together, you can make it work. That is one of the more positive things we have heard.

On behalf of the committee, I thank you for coming this evening. It is good to see you again. We wish you the very best. If you have other thoughts, please get in touch with us.

Ms. Fennell: I will leave with the committee clerk the Ontario Landowners Association discussion paper entitled "Finding Profits on Canadian Farms." It gives some background on some of these issues, but it also provides solutions. I think that is an important thing — not just to come here and complain about the problems but to offer solutions. I would like to leave this paper with you, in addition to the other documents we have provided this evening.

The Chairman: Thank you very much. We will ensure that each member of the committee receives it.

The committee continued in camera.

Cette situation devrait aussi nous alerter, car il ne s'agit pas uniquement du triste sort de l'agriculture au Canada. Les producteurs primaires de denrées alimentaires représentent environ 1,5 p. 100 de la population canadienne. C'est l'autre partie de la population, soit les 98,5 p. 100 restants, qui en pâtiront à long terme.

Je suis très inquiet et je me demande notamment : Où mes enfants se procureront-ils leurs produits alimentaires? Devrons-nous compter sur des pays comme la Chine, le Brésil ou l'Argentine pour nous approvisionner? Je n'aime pas ce scénario.

M. Carmichael : Ensemble, nous pouvons trouver une solution. À notre point de vue, le problème de la pauvreté rurale ne coûtera pas un sou au gouvernement fédéral. Nous avons les réponses et nous savons que nous pouvons résoudre ce problème. Il suffit de maintenir le dialogue et d'apporter les changements nécessaires.

La présidente : Merci beaucoup.

Deux sénateurs, les sénateurs Mahovlich et Segal, ont manqué la plus grande partie de la réunion. Je crois qu'ils étaient au comité des affaires étrangères.

Le sénateur Segal : J'étais à Athens, en Ontario, pour la présentation du premier exposé.

La présidente : Oui bien sûr, mais je pensais à la séance de ce soir qui a été assez animée.

Ce fut une excellente soirée, puisque vous avez brossé un tableau très précis de la situation. Vous n'avez pas mâché vos mots et vous avez terminé sur une note positive. Nous reprendrons dans notre rapport les questions que vous avez soulevées. Nous nous sommes rendus dans à peu près toutes les régions du pays et nous avons constaté que la situation est partout très grave. Cependant, nous avons noté également qu'il y a encore beaucoup de dynamisme et de volonté, ainsi que du talent et de l'expérience dans le secteur agricole. Si les personnes clés acceptent de collaborer, la situation ne pourra que s'améliorer. C'est une des choses les plus positives que nous ayons entendues.

Au nom du comité, je vous remercie d'être venus ce soir. C'était agréable de vous revoir. Je vous souhaite bonne chance et si vous avez d'autres commentaires à formuler, n'hésitez pas à communiquer avec nous.

Mme Fennell : Je vais laisser à la greffière du comité le document de travail de l'Ontario Landowners Association intitulé « Finding Profits on Canadian Farms ». Il approfondit certaines questions, mais il propose également des solutions. Je pense que c'est important de ne pas venir ici uniquement pour se plaindre, mais d'apporter également des solutions. J'aimerais vous laisser ce document, en plus de ceux que je vous ai apportés ce soir.

La présidente : Merci beaucoup. Nous veillerons à ce qu'il soit distribué à tous les membres du comité.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.

OTTAWA, Thursday, May 3, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:09 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, honourable senators and witnesses, and good morning to all of those who are watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. Last fall, we heard from a number of expert witnesses who gave us an overall view of rural poverty in Canada. On the basis of that testimony, we wrote an interim report, which we released in December, just before Christmas, and which, by all accounts, really struck a nerve.

We are now in the midst of the second phase of our study, where we meet with rural Canadians in rural Canada. So far, we have travelled to the four Eastern and Western provinces and made one excursion into rural Ontario, where we will be doing more. We will also be going into Quebec and the Northwest Territories. Along the way, we have met a truly wonderful and diverse group of Canadians who have welcomed us with open arms into their communities and sometimes even into their homes.

However, the committee still has work to do. We still have to visit rural communities in Quebec, Ontario and the Territories, and we still want to meet as many people as we can here in Ottawa, because we need to get this right and understand rural poverty in its core.

This morning's witnesses are here to discuss rural health. It is an issue that certainly has popped up as we have moved across the country. As research has repeatedly demonstrated, poverty and health are strongly related. The poorer you are, the more likely you are to suffer from all manner of health problems.

With us to tell us more about this and other facets of rural health, from the Public Health Agency of Canada we have Dr. David Butler-Jones, Chief Public Health Officer, who has been helping us on another committee of the Senate; and Marie DesMeules, Director of the Evidence and Risk Assessment Division, Centre for Chronic Disease Prevention and Control. From the Canadian Institute for Health Information, we have Jennifer Zelmer, Vice President of Research and Analysis; and Elizabeth Gyorfi-Dyke, Director of the Canadian Population Health Initiative.

We have two hours this morning to cover a wide array of issues. As Dr. Butler-Jones can be with us only until 9:30, I would ask him to start off the morning and then we will carry on.

OTTAWA, le jeudi 3 mai 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 9 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour, mesdames et messieurs. Je salue également les personnes qui suivent les délibérations de notre comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

Au mois de mai 2006, notre comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. Nous avons rédigé un rapport intérimaire fondé sur les témoignages, qui a été publié en décembre, juste avant Noël et qui, à tous les égards, a vraiment fait impression.

Nous sommes actuellement dans la deuxième phase de notre étude, au cours de laquelle nous allons à la rencontre des résidents des régions rurales du Canada. Jusqu'à présent, nous sommes allés dans les quatre provinces de l'Est et de l'Ouest et avons fait une excursion en Ontario rural, où nous ferons encore d'autres arrêts. Nous nous rendrons également au Québec et dans les Territoires du Nord-Ouest. Au cours de ces déplacements, nous avons rencontré des groupes de Canadiens vraiment intéressants et très différents, qui nous ont accueillis à bras ouverts dans leurs collectivités et, parfois même, dans leurs foyers.

Le comité a toutefois encore du pain sur la planche. Nous devons encore aller dans des localités rurales du Québec, de l'Ontario et des Territoires, et nous voulons aussi rencontrer le plus grand nombre de personnes ici, à Ottawa, car nous devons faire méticuleusement notre travail et comprendre la pauvreté rurale dans ses racines mêmes.

Les témoins de ce matin sont là pour discuter de santé rurale. C'est un sujet qui est souvent venu sur le tapis au cours de nos déplacements à travers le pays. Comme les recherches l'ont constamment démontré, la pauvreté et la santé sont étroitement interdépendantes. Plus on est pauvre et plus on est susceptible d'avoir toutes sortes de problèmes de santé.

Nous recevons aujourd'hui, pour nous informer davantage sur cet aspect et sur d'autres aspects de la santé rurale, les porte-parole de l'Agence de santé publique du Canada, le Dr David Butler-Jones, administrateur en chef de la santé publique, qui nous a déjà aidés pour un autre comité sénatorial, et Mme Marie DesMeules, directrice de la Division des preuves et de l'évaluation des risques du Centre de prévention et de contrôle des maladies chroniques. Nous accueillons également, pour l'Institut canadien d'information sur la santé, Mme Jennifer Zelmer, vice-présidente de la Recherche et de l'analyse, et Mme Elizabeth Gyorfi-Dyke, directrice de l'Initiative sur la santé de la population canadienne.

Nous disposons de deux heures pour discuter d'un large éventail de questions. Étant donné que le Dr Butler-Jones ne peut rester que jusqu'à 9 h 30, je lui demande de prendre la parole le premier.

Dr. David Butler-Jones, Chief Public Health Officer, Public Health Agency of Canada: It is a great pleasure for me to be here this morning. I think you all have the deck that we will be speaking to. Rural communities, as this committee probably knows better than anyone, are going through tremendous transition, and the changes have led also to changes and impacts on health.

The Public Health Agency of Canada is just over two and a half years old now. We were formed in September 2004, and our legislation that brings everything into force came just before Christmas. My role in government is a bit unique because I am both a deputy in terms of public service activities, as deputy head of the agency, but also Chief Public Health Officer, with responsibilities to speak to issues of health, both to governments and to the public.

The report we are speaking to has been very useful in outlining some of the changes that have taken place. It provides a new body of knowledge that will help us as we move through understanding the impacts on health and the kinds of things that we can do about it.

We know that, in general, Canadians are among the healthiest people in the world, but we also know that that is not uniform across all groups, all areas and all geographies of Canada. Understanding that is particularly important as we move into figuring out the differences. In this report, in the first phase, the objectives were actually to describe whether being rural, or living rural, is in itself a determinant of health. Are there inequalities, what are they, what do they relate to, if possible, contributing to addressing our general knowledge gaps as well as identifying key factors in terms of the differences and similarities between rural areas and urban areas?

The second phase, which looks more at health services, is still in progress, and we hope to report on that before too long. It has been a valuable collaboration between the Public Health Agency of Canada, the Canadian Institute for Health Information and others. It shows how in Canada the ways in which we work give us the strength that many countries do not have around understanding issues and bringing together diverse expertise on problems to help us deal with them.

The committee also recognizes that the vast majority of Canada is rural. The old statistic was that 90 per cent of Canadians lived within 100 miles of the United States border. I do not know if that is still true or what the ratio is, but basically it is a long ribbon of population, with more sparse populations above that and some large urban centres as well.

Dr David Butler-Jones, administrateur en chef de la santé publique, Agence de santé publique du Canada : C'est pour moi un grand plaisir d'être ici ce matin. Je pense que vous avez tous le document sur lequel s'appuie mon exposé. Comme vous le savez probablement mieux que quiconque, les collectivités rurales traversent une période de transition extrêmement importante et les changements ont également eu des incidences sur la santé.

L'Agence de santé publique du Canada a été créée il y a un peu plus de deux ans et demi. Elle a été créée en septembre 2004 et la loi nous concernant, qui fait entrer toutes les dispositions en vigueur, a été mise en place juste avant Noël. Mon rôle dans la fonction publique a un caractère un peu particulier car j'ai le rang de sous-ministre en ce qui concerne les activités liées à la fonction publique, à titre de second dirigeant de l'agence, et que je suis également administrateur en chef de la santé publique ayant pour responsabilité de s'entretenir avec les gouvernements et la population au sujet de questions de santé.

Le rapport sur lequel portent les discussions a joué un rôle très utile en décrivant certains des changements qui ont eu lieu. Il apporte un nouveau corpus de connaissances qui nous aidera à mieux comprendre les impacts sur la santé et les mesures que nous pouvons prendre pour remédier à cette situation.

Nous savons que, d'une manière générale, les Canadiens sont parmi les personnes en meilleure santé au monde, mais nous savons également que l'état de santé n'est pas uniforme pour tous les groupes et dans toutes les régions du Canada. Il est particulièrement important de le comprendre au moment où nous entreprenons de déterminer la nature des différences. Dans ce rapport, au cours de la première phase, les objectifs étaient d'expliquer si le fait d'être un rural ou de vivre en milieu rural était un déterminant de la santé comme tel. Il s'agissait aussi de déterminer s'il existait des inégalités et, si oui, de quelle nature et, si possible, à quoi elles sont dues pour contribuer à combler les lacunes dans nos connaissances générales et à identifier les facteurs clés responsables des différences et des ressemblances entre les régions rurales et les régions urbaines.

La deuxième phase, qui est davantage axée sur un examen des services de santé, est toujours en cours; nous espérons d'ailleurs pouvoir faire un rapport à ce sujet sans trop tarder. Ce travail est le fruit d'une étroite collaboration entre l'Agence de santé publique du Canada, l'Institut canadien d'information sur la santé et d'autres organismes. Cette expérience démontre qu'au Canada, notre façon de travailler nous donne la force que de nombreux pays n'ont pas pour saisir des problèmes et pour rassembler différents experts afin d'examiner des problèmes auxquels ils peuvent nous aider à trouver des solutions.

Le comité reconnaît en outre que le Canada est surtout rural. Les vieilles statistiques indiquaient que 90 p. 100 des Canadiens vivaient dans un couloir situé à une centaine de milles au maximum de la frontière américaine. Je ne sais pas si c'est toujours le cas, ni quel est le pourcentage, mais il s'agit essentiellement d'une longue zone étroite peuplée avec au-dessus des zones où la population est beaucoup moins dense et également quelques grands centres urbains.

The rural area is home to close to 22 per cent of Canadians and very diverse populations. When you think of rural Newfoundland and the outports versus the Prairies versus the West Coast and other communities, you can think of the diversity not only of the economies but also of the cultural backgrounds and activities in which people engage.

Moving on to slide 5, the challenges of the transition are not unique to Canada, as you know. The whole world is moving to more urban areas, some more so than others. That has created a challenge for rural infrastructure and for the character of those communities. Many people around this table grew up in smaller communities and remember the vibrancy of that in decades before, and you are aware of some of the challenges now, whether around BSE or drought or floods or other impacts on farming and other rural activities, and the issues that are raised.

When we look at the health of rural Canadians, we recognize that, in general, rural Canadians are less healthy than those who live in more urban settings or close to larger urban areas. That is not always for the reasons we may think. Some of it is pretty obvious in terms of access to emergency services, but, for example, when Saskatchewan closed some 50 very small, rural hospitals, we looked at the situation in Saskatchewan some time later, and while health improved in all regions of the province in terms of reduced rates of death, the greatest improvements were in communities that shut their hospitals and the least improvement was in those that kept them open. It is not simply an issue of hospitals and access to medical care but the type of medical care that you have access to, as well as other factors within the community.

We also know that suicide rates for young people are much higher in rural communities. Yet the work that Chandler and Lalonde did looking at different reserves — and you may be familiar with this data — showed that where communities had greater control over their future or their lives, for example where they were engaged in land claims settlements or where the band had control over education, police, health services, and so on, the suicide rate in teenagers disappeared. There were virtually no suicides in that group. Yet in communities that had none of those factors, the suicide rate was four or five times that of the general population.

Les régions rurales abritent près de 22 p. 100 des Canadiens et des populations variées. Quand on compare les régions rurales de Terre-Neuve et les petits villages isolés aux Prairies et à la côte ouest ainsi qu'à d'autres localités, on remarque une grande diversité, non seulement sur le plan économique, mais aussi en ce qui concerne les contextes culturels et les activités auxquelles s'adonne la population.

Comme l'indique la diapositive n° 5, les défis de la transition ne sont pas, comme vous le savez, spécifiques au Canada. Dans tous les pays, la population se concentre davantage dans les régions urbaines. Cette tendance est toutefois plus prononcée dans certains pays que dans d'autres. Cette situation a engendré un défi pour l'infrastructure rurale et pour le caractère des collectivités concernées. De nombreuses personnes parmi celles qui sont autour de cette table ont passé leur enfance dans de petites localités et se souviennent de leur dynamisme il y a quelques décennies. Vous êtes au courant de certains des défis actuels, qu'ils soient liés à l'ESB, à la sécheresse, aux inondations ou à d'autres événements qui ont des incidences sur l'agriculture et sur les autres activités rurales, et des questions qui sont soulevées.

En ce qui concerne l'état de santé des habitants des régions rurales, il est un fait généralement reconnu que les Canadiens vivant en milieu rural sont en moins bonne santé que ceux qui vivent en milieu plus urbain ou à proximité des zones urbaines. Ce n'est pas toujours pour les raisons qui nous viennent à l'esprit. Certaines raisons sont évidentes, notamment en ce qui concerne l'accès aux services d'urgence, mais en Saskatchewan par exemple, nous avons examiné la situation un peu après la fermeture de près de 50 très petits hôpitaux ruraux et avons constaté que bien que l'état de santé se soit amélioré dans toutes les régions de la province, en ce sens que les taux de décès avaient diminué, les avancées les plus importantes concernaient les localités dans lesquelles les hôpitaux avaient été fermés et c'est dans les localités qui les avaient gardés ouverts que la situation s'était le moins améliorée. Ce n'est donc pas seulement une question d'hôpitaux et d'accès à des soins médicaux, mais cela dépend aussi du type de soins médicaux auxquels on a accès et de divers autres facteurs ont une incidence dans la collectivité.

Nous savons en outre que les taux de suicide chez les jeunes sont beaucoup plus élevés dans les localités rurales. Pourtant, l'étude de Chandler et Lalonde portant sur différentes réserves — vous connaissez peut-être ces données — révèle que, dans les cas où les collectivités ont davantage de contrôle sur leur avenir ou sur leur vie, lorsqu'elles sont par exemple engagées dans le règlement de revendications territoriales ou qu'elles ont le contrôle sur l'éducation, la police, les services de santé, et cetera, le taux de suicide chez les adolescents disparaît. Il n'y a pas pratiquement pas de suicide dans ce groupe de collectivités. Par contre, dans les collectivités où n'intervenaient aucun de ces facteurs, le taux de suicide était quatre fois plus élevé qu'au niveau de l'ensemble de la population.

Again, these other factors have a tremendous impact on the quality of life as well as the ability of people to be healthy and to improve their health. We also know that clearly the most remote areas have the lowest life expectancy overall in the country.

The graph on page 6 illustrates the magnitude of the issue, particularly when you think of the most rural areas versus urbanized areas. In the most rural areas, Canadians in the age group of 20 to 44 years have almost twice as high a rate of dying as those in the cities. In the group aged 45 to 64 years, there is about a 20 per cent increase.

We have to take into account who grew up when and in what kind of community, because a few studies now have shown that if you are poor as a child, you have a higher rate of stroke as an adult, even though you are no longer poor. The impacts of early childhood around nutrition, education, nurture and support actually have a lasting effect on health. We are still discovering what all of that means.

We do not have as recent data for this, although Ms. Zelmer may have some intuition on it, but if you look at people who are well-connected to family, friends, community, work colleagues and so on versus those who are very poorly connected and isolated from community and other people, you find that those who are poorly connected at any age, whether they are male or female, have twice the risk of dying, at any age, than those who are well-connected. Having connections, being part of something that is bigger than us, has tremendous impact.

We can look around the world at the issue of income. In studies, there is consistently a relationship between income and health. For the most part it is a question of having adequate income for housing, being employed, having enough and appropriate food to eat, having clothes on your back, and being able to engage in community. Beyond that, most of the improvements in health relate to other factors, such as issues of inclusion. From our perspective, when we talk about poverty, it is not simply an issue of money. It is also an issue of poverty of connections, poverty of relationships, poverty of education, and poverty of being able to engage in and be part of a community.

Those two factors, having a sense of control over your destiny, where and how you live and the work you do, and having connections, where someone loves you and you love someone, link all other factors around the impacts on health.

It is a complex mix. We know that the healthier communities tend to do well economically. Also, if you do well economically, you tend to be healthier. Again, it is a complex and important

Ces autres facteurs ont, je le rappelle, un impact considérable sur la qualité de vie et sur la capacité des membres de la collectivité d'être en santé ou d'améliorer leur état de santé. Il est en outre clair que les habitants des communautés les plus éloignées ont la plus faible espérance de vie par rapport à l'ensemble du pays.

Le graphique de la page 6 décrit la portée du problème, surtout en ce qui concerne les régions les plus rurales par rapport aux zones urbanisées. Dans la plupart des zones rurales, les Canadiens du groupe d'âge de 20 à 44 ans avaient un taux de mortalité presque deux fois plus élevé que ceux qui vivent dans les villes. Dans le groupe d'âge des 45 à 64 ans, le taux de décès est près de 20 p. 100 plus élevé.

Il est essentiel de tenir compte de facteurs comme la période et le type de collectivité où l'on a passé son enfance, car quelques études ont indiqué que chez les personnes qui ont été pauvres dans leur enfance, le taux d'accidents cérébrovasculaires est plus élevé, même si elles ne sont plus pauvres. La nutrition, l'éducation, les soins et le soutien pendant la petite enfance ont des incidences durables sur la santé. Nous sommes encore en train d'apprendre l'importance de tous ces facteurs.

Nous ne disposons pas de données aussi récentes à ce sujet, bien que Mme Zelmer ait peut-être certaines intuitions, mais si l'on compare les personnes qui ont de bons liens avec la famille, des amis, la communauté, des collègues de travail, et cetera, à celles qui n'ont pas de bons contacts et sont isolées de la collectivité, on constate que chez ces dernières, quel que soit leur âge, et que ce soit des hommes ou des femmes, les risques de décès sont deux fois plus élevés que chez celles qui ont de bonnes liens. Le fait d'avoir des relations et de faire partie d'un groupe a un impact considérable.

On peut également examiner la question du revenu à l'échelle mondiale. Les différentes études établissent toujours un lien entre le revenu et la santé. Il s'agit surtout d'avoir un revenu suffisant pour le logement, d'avoir un emploi, d'avoir des aliments appropriés en quantités suffisantes, d'avoir des vêtements sur le dos et d'être capable de participer aux activités de la communauté. Outre cela, la plupart des améliorations de l'état de santé sont liées à d'autres facteurs comme les questions d'inclusion. Nous estimons que la pauvreté n'est pas simplement une question d'argent. C'est également une question de pauvreté dans les contacts, dans les relations, dans l'éducation, et dans la capacité de participer aux activités d'une communauté et d'en faire partie.

Ces deux facteurs, notamment avoir une perception de contrôle sur son avenir, sur le lieu où l'on vit et sur la façon dont on vit, sur le travail que l'on fait et le fait d'avoir des contacts dans le cadre desquels on est aimé par quelqu'un et on aime quelqu'un, font le raccord avec tous les autres facteurs qui ont un impact sur la santé.

C'est une combinaison complexe. Nous savons que les communautés les plus en santé ont tendance à prospérer sur le plan économique. De même, lorsqu'on est dans une situation

thing to try to understand the various factors, because there is no simple solution. However, we can see communities spiral up or spiral down, depending on how these various factors interact.

I have worked now in Northern British Columbia, Saskatchewan, Manitoba, Northern and Southern Ontario and in outposts in Newfoundland. I have observed that you can tell whether a community is healthy when you drive into it without knowing any statistics. The way the houses look, how the people interact, how they greet you can give you a sense of the health of that community. There are exceptions, obviously, but in general it is quite amazing how those factors interrelate.

What do rural inequalities mean for public health? Many of these factors reside outside of public health, outside of the health system. How do we interact across societies? Public health traditionally is the organized efforts of society to improve health and reduce inequalities in health. It is not just a matter of the roles that I and other medical officers, nurses, inspectors, health promoters and others have, but how we function as a system. Many of the basic issues of public health have been taken over by other sectors. Clean water, safe food, housing, and a whole range of influences affect health.

Place matters, but it is not just a matter of income and education alone. We do not understand it completely, but — and this is probably your experience as you go across the country — rural life is clearly changing. Some communities we think of as rural are prospering and doing well in terms of health while others are suffering. Some of them are very close together. In Southwestern Ontario and in different parts of the Prairies, there are towns that are thriving while others are in some ways fading away. What does that mean? In Saskatchewan, many services we took for granted have been changed. The school is closed; the rural development office is closed. The only thing left is the health facility. What does that mean in terms of the economy of that community, the kind of expectations they have and what actually will make a difference for health?

The focus of the agency is to be value-added. Public health is a local activity fundamentally. People get sick locally, disasters happen locally, and outbreaks and epidemics happen locally. It could be in 100 places at the same time, but it is still a local event. It is important that public health and health services are focused locally.

économique favorable, on a tendance à être en meilleure santé. La tâche de comprendre les divers facteurs est complexe et importante à la fois, car il n'existe pas de solution facile. On voit toutefois des collectivités prospérer ou sombrer, selon l'interaction entre ces divers facteurs.

J'ai travaillé dans le nord de la Colombie-Britannique, en Saskatchewan, au Manitoba, dans le nord et le sud de l'Ontario et dans des petits villages isolés de Terre-Neuve. J'ai remarqué qu'on pouvait savoir si une communauté était en santé dès qu'on y arrivait, sans jamais avoir vu de chiffres la concernant. L'aspect des maisons, les interactions entre les habitants et la façon dont ils vous accueillent peuvent donner une idée de son état de santé. Il existe des exceptions, naturellement, mais de façon générale, les interactions entre ces facteurs sont étonnantes.

Qu'est-ce que les inégalités en milieu rural signifient pour la santé publique? Un grand nombre de ces facteurs sont extérieurs au domaine de la santé publique et au système de santé. Quelles sont les interactions entre les sociétés? La santé publique est traditionnellement le fruit des efforts organisés déployés par la société pour améliorer la santé et réduire les inégalités dans ce domaine. Elle n'est pas uniquement liée à mes fonctions et à celles d'autres administrateurs médicaux, infirmières, inspecteurs ou promoteurs de la santé, mais plutôt à notre fonctionnement en tant que système. La plupart des questions fondamentales de santé publique ont été prises en charge par d'autres secteurs. La pureté de l'eau, la salubrité des aliments, le logement et toute une série d'autres facteurs ont une influence sur la santé.

Le lieu a de l'importance, mais ce n'est pas uniquement une question de revenu et d'instruction. Nous ne comprenons pas entièrement pourquoi mais — et c'est probablement ce que vous avez constaté au cours de vos déplacements à travers le pays — la vie rurale change, c'est clair. Quelques collectivités que nous considérons comme rurales prospèrent et sont en bonne santé alors que d'autres souffrent. Certaines d'entre elles sont très rapprochées. Dans le sud-ouest de l'Ontario et dans différentes régions des Prairies, il y a des villes qui prospèrent alors que d'autres s'étiolent à certains égards. Qu'est-ce que cela signifie? En Saskatchewan, de nombreux services que nous prenions pour acquis ont changé. L'école et le bureau de développement rural sont fermés. Tout ce qu'il reste, c'est l'établissement sanitaire. Qu'est-ce que cela implique pour l'économie de cette communauté, pour ses attentes et qu'est-ce qui fera vraiment une différence sur le plan de la santé?

Le but essentiel de l'agence est d'apporter une valeur ajoutée. La santé publique est fondamentalement une activité locale. Des gens tombent malades à l'échelle locale, des catastrophes frappent à l'échelle locale et des foyers de maladie et épidémies éclatent à l'échelle locale. Cela pourrait se passer à une centaine d'endroits en même temps, mais ça reste un événement local. Il est important que la santé publique et les services de santé soient axés sur les besoins locaux.

They must also be connected regionally, provincially and internationally so that we can bring the best perspective, idea and resources. At each level in public health there are lines vertically to the different levels of government and organization, as well as horizontally across the various sectors.

Some of the things we do focus increasingly on rural issues. For example, in the Canada Prenatal Nutrition Program, 254 communities in Alberta, about 58 per cent of the province, are served by the program. When you think of the Community Action Program for Children, almost half are in small rural communities of fewer than 10,000 people. Again, providing services and engaging and working with communities on some of those fundamental issues can help to make a difference.

It is the same with community capacity building and the work we do around chronic disease prevention, health promotion, et cetera. It is one of the exciting advantages of being part of a national organization that has connections across the country. We work with the provinces and territories to help fill in some of those gaps. We have specialized expertise that small provinces would never be able to have access to or be able to afford; we can help with those kinds of issues.

Slide 10 addresses looking forward. I think about working together across sectors. There is no one level of government, there is no one government, there is no one non-governmental organization, no one private-sector entity, no one community that can do it on their own. It really is about how we think through these issues and come together not only to recognize the impacts of our economic and social policy but also to be able to adjust or engage or think it through. Life in rural Canada is not the same as it was 30 or 40 years ago. What is it that we aspire to today and how is it that we can get there in the environment in which we now live?

The policy issues around this are interesting. I will give you two quick examples from Saskatchewan, where I worked for nine years before coming here.

One of the two things in policy that had probably the biggest positive impact on health in Saskatchewan in the last decade of the last century — and it is not about closing hospitals — was when Saskatchewan implemented a program where low-income families would still have health, prescription and dental benefits for their children. In most jurisdictions, when you go off welfare you lose these benefits. Under those circumstances, is getting off welfare a logical decision, no matter how much you want to work? Your income may be only slightly more but you lose these plans for your kids. In Saskatchewan, if you go off

Il est en outre indispensable qu'ils soient reliés à l'échelle régionale, provinciale et internationale, pour pouvoir apporter le meilleur point de vue, les meilleures idées et les meilleures ressources. À chaque niveau de la santé publique, il y a des lignes verticales parallèles à différents niveaux de gouvernement et d'organisation ainsi que des lignes horizontales entre les divers secteurs.

Certaines des initiatives que nous prenons sont axées de plus en plus sur les questions rurales. Par exemple, le Programme canadien de nutrition prénatale dessert 254 communautés albertaines, soit environ 58 p. 100 de la province. En ce qui concerne le Programme d'action communautaire pour les enfants, il est accessible à près de la moitié des petites collectivités rurales de moins de 10 000 habitants. La fourniture de services et la collaboration avec les collectivités pour régler certaines de ces questions fondamentales peuvent faire une différence.

C'est la même chose en ce qui concerne le développement des collectivités et le travail que nous faisons dans les domaines de la prévention des maladies chroniques, de la promotion de la santé, et cetera. C'est un des gros avantages que présente une organisation nationale qui a des relations à travers le pays. Nous collaborons avec les provinces et les territoires pour combler certaines lacunes dans ce domaine. Nous avons accès à des experts auxquels les petites provinces ne seraient jamais capables d'avoir accès ou qu'elles n'ont pas les moyens de se payer; nous pouvons aider dans ce genre de domaine.

La dixième diapositive concerne les perspectives d'avenir. Je suis partisan de travailler de concert avec les autres secteurs. Il n'existe pas un seul palier de gouvernement, un seul gouvernement, une seule organisation non gouvernementale, une seule entité du secteur privé, une seule collectivité qui soit capable de régler les problèmes sans aide. Il est important d'examiner ces questions dans le menu détail et de collaborer non seulement pour reconnaître les effets de notre politique sociale et économique sur la santé, mais aussi être capables de s'adapter, de s'engager ou d'y réfléchir à fond. La vie en milieu rural au Canada n'est plus la même qu'elle était il y a une trentaine ou une quarantaine d'années. Quelles sont nos aspirations actuelles et comment pouvons-nous les réaliser dans le contexte dans lequel nous vivons?

Les questions de politiques dans ce domaine sont très intéressantes. Je citerai rapidement deux exemples concernant la Saskatchewan, où j'ai travaillé pendant neuf ans avant de venir ici.

Un des deux événements en matière de politiques qui ont probablement eu le plus gros impact positif pour la santé en Saskatchewan au cours des dix dernières années du siècle dernier — et il ne s'agit pas de fermeture d'hôpitaux — a été la mise en œuvre par le gouvernement de la Saskatchewan d'un programme permettant aux familles à faible revenu de continuer de toucher des indemnités pour maladie, pour médicaments et pour soins dentaires pour leurs enfants. Dans la plupart des provinces, on n'est plus admissible à ces prestations quand on cesse d'être assisté social. Dans ces circonstances, est-ce une

welfare, you still maintain those plans. When we look back at the impact of that, not only are there more people working in that province — and you think of the benefits of being able to work and being engaged in the community and feeling part of a working community — but also you see changes in the way people use the health system. They use it in ways that we think are probably more effective. That is one example.

The second example is where, if you are on social assistance, you can have a phone, but if someone calls Hong Kong and you cannot pay the long distance bill, you lose your phone. You could get a long distance cap so that only local calls can go out without paying directly and calls can come in, but it was a \$200 deposit. People worked to remove the deposit. Suddenly, you have thousands of phones in households that did not have phones before in Saskatchewan. Think of the impact of that in terms of social isolation, in terms of an emergency and the ability of social services or health services — public health nurses or whoever — to follow up and contact people.

These two simple things are low cost but they have a tremendous potential impact on health and on people's sense of community and well being. I will stop there.

Jennifer Zelmer, Vice President, Research and Analysis, Canadian Institute for Health Information: Thank you for the invitation to be with you today. I look forward to sharing with you some recent information from the Canadian Institute for Health Information that we hope will be relevant to your deliberations on rural poverty.

For the benefit of those who may not be familiar with CIHI, we are an independent, not-for-profit organization that aims to inform health policies, support the effective delivery of health services and raise awareness of factors that affect good health.

With me today is Ms. Gyorfi-Dyke, Director of the Canadian Population Health Initiative at the Canadian Institute for Health Information. As Dr. Butler-Jones mentioned, CPHI examines patterns of health in Canada as well as evidence about what works to improve our health.

This perspective reminds us that patterns of health and disease are largely a consequence of how we learn, live, work and play. As Dr. Butler-Jones said, although Canadians are among the healthiest people in the world, not all of us enjoy equal chances for a long and healthy life.

décision logique de renoncer à l'aide sociale, même si l'on a fort envie de travailler? Le revenu ne sera peut-être qu'un peu plus élevé, mais on perdra l'accès à tous ces régimes pour les enfants. En Saskatchewan, lorsqu'on cesse d'être dépendant de l'aide sociale, on a toujours accès à ces régimes. L'impact de cette initiative est que, non seulement le nombre de personnes qui travaillent est plus élevé dans cette province — pensez notamment aux avantages liés au fait d'être capable de travailler et de participer à la vie de la collectivité ou au sentiment de faire partie d'une communauté de travail —, mais qu'on constate en outre des changements dans la façon dont les habitants utilisent le système de santé. Nous pensons qu'ils l'utilisent de façon plus efficace. C'est un exemple.

L'autre est que, quand on est assisté social, on peut avoir un téléphone, mais celui-ci est débranché si un membre de la famille fait un appel à Hong Kong et qu'on ne peut pas payer la facture d'interurbain. Il existe un dispositif qui permet de laisser passer uniquement les appels locaux sortants sans payer directement, et de laisser passer les appels entrants, mais un dépôt de 200 \$ est nécessaire. Certaines personnes ont fait des démarches pour faire supprimer le dépôt. Du jour au lendemain, on a vu apparaître des milliers de téléphones dans des ménages qui n'en avaient pas. Pensez à l'impact qu'a eu cette décision pour rompre l'isolement social, pour les appels d'urgence et la capacité des services sociaux ou des services de santé — des infirmières de la santé publique ou d'autres personnes — de faire un suivi et de contacter les gens.

Ces deux initiatives toutes simples sont peu coûteuses mais ont un impact potentiel considérable sur la santé et sur l'esprit communautaire et le bien-être. Je n'irai pas plus loin.

Jennifer Zelmer, vice-présidente, Recherche et Analyse, Institut canadien d'information sur la santé : Merci pour votre invitation. Je me réjouis de vous communiquer quelques informations récentes de l'Institut canadien d'information sur la santé qui, je l'espère, pourront vous être utiles dans vos délibérations sur la pauvreté rurale.

Pour la gouverne des membres qui ne connaissent pas l'Institut canadien d'information sur la santé (ICIS), nous sommes une organisation indépendante, à but non lucratif, dont l'objectif est d'éclairer les politiques de la santé, d'appuyer la prestation efficace de services de santé et de sensibiliser les Canadiens aux facteurs qui contribuent à une bonne santé.

Je suis accompagnée de Mme Gyorfi-Dyke, directrice de l'Initiative sur la santé de la population canadienne à l'Institut canadien d'information sur la santé. Comme l'a signalé le Dr Butler-Jones, cette initiative a pour objet d'examiner les profils de la santé au Canada ainsi que des données démontrant les initiatives efficaces pour améliorer la santé.

Ce point de vue nous rappelle que les profils de la santé et de la maladie sont, dans une large mesure, une conséquence de la façon dont nous nous instruisons, dont nous vivons, dont nous travaillons et dont nous délassons. Comme l'a fait remarquer le Dr Butler-Jones, bien que les Canadiens soient un des peuples en meilleure santé au monde, nous n'avons pas tous des chances égales de vivre vieux et en bonne santé.

Many of you are familiar with the report that Dr. Butler-Jones mentioned that we worked on together with the Public Health Agency of Canada and Laurentian University. We have copies of the summary today in English and French, if anyone is interested.

Since Dr. Butler-Jones and I are both here this morning, we agreed that he would present some of the more detailed findings from the report. However, just as a summary and reminder as I start my remarks, the report shows that Canadians living in rural and remote areas have higher death rates than their urban counterparts — both overall and for many specific causes of mortality. For example, death rates due to motor vehicle injuries were two to three times higher in the most rural communities in Canada compared to urban centres. Rural Canadians are also more likely to smoke, to be exposed to second-hand smoke and to be overweight or obese.

On the other hand, it is also important to note that the report highlights some health advantages for rural residents. They tended to report lower levels of stress and a stronger sense of community belonging than those in urban areas. They were also less likely to be diagnosed with a new case of cancer.

The report shows that there are important gaps in health between rural and urban areas. However, some other health indicators work that CIHI does in partnership with Statistics Canada highlights the fact that health and health care are not the same in all rural communities. As Dr. Butler-Jones said, in some cases, communities right next door to each other may have very different situations in terms of their health.

As an example, let us take life expectancy. The indicators project clusters health regions into peer groups with similar demographic, living and working conditions. Overall, life expectancy in the group with five northern and remote regions was about eight years less than in Canada's largest metropolitan centres in 2001. Even within this group, there was a 10-year difference in life expectancy.

The same is true for many other health indicators, such as arthritis and rheumatism rates. Overall, about 22 per cent of teens and adults in a peer group of rural regions, mainly in Saskatchewan and Manitoba, reported having been diagnosed with these conditions. Two of these 10 regions had rates that were less than 20 per cent, while two had rates over 25 per cent. There are differences from one rural community to another.

Un grand nombre d'entre vous connaissent le rapport que le Dr Butler-Jones a mentionné et à la préparation duquel nous avons collaboré avec l'Agence de santé publique du Canada et l'Université Laurentienne. Nous avons des exemplaires du rapport sommaire en anglais et en français, si cela intéresse l'un de vous.

Étant donné que nous sommes là l'un et l'autre ce matin, le Dr Butler-Jones et moi-même avons décidé de présenter certaines des conclusions du rapport. Cependant, en guise d'introduction, je rappelle brièvement que ce rapport révèle que le taux de mortalité des Canadiens vivant dans les régions rurales et isolées est plus élevé que celui des habitants des zones urbaines, de façon globale et aussi en ce qui concerne de nombreuses causes précises de mortalité. Par exemple, les taux de mortalité dus aux blessures subies à la suite d'accident d'automobile sont de deux à trois fois plus élevés dans la plupart des collectivités rurales canadiennes que dans les centres urbains. Les Canadiens vivant en milieu rural sont en outre davantage susceptibles de fumer, d'être exposés à la fumée secondaire et d'avoir un excédent de poids ou d'être obèses.

Il est par ailleurs important de signaler que le rapport met en évidence quelques avantages qu'ont les habitants des régions rurales sur le plan de la santé. Ils ont tendance à signaler des niveaux de stress moins élevés et un sentiment plus fort d'appartenance à la collectivité que ceux des régions urbaines. Les probabilités que l'on diagnostique chez eux un nouveau cas de cancer sont également moins grandes.

Le rapport révèle des écarts importants en matière de santé entre les régions rurales et les régions urbaines. Cependant, d'autres travaux concernant les indicateurs de santé faits par l'institut en collaboration avec Statistique Canada révèlent que la santé et les soins de santé ne sont pas égaux d'une collectivité rurale à l'autre. Comme l'a fait remarquer le Dr Butler-Jones, certaines collectivités voisines se trouvent parfois dans des situations très différentes sur le plan de la santé.

Examinons à titre d'exemple la question de l'espérance de vie. Le projet concernant les indicateurs établit des grappes de régions sanitaires qui forment des groupes affinitaires ayant des conditions démographiques, des conditions de vie et des conditions de travail semblables. De façon générale, l'espérance de vie du groupe formé par les cinq régions nordiques et isolées était d'environ huit ans de moins que dans les grands centres métropolitains du Canada en 2001. Et même à l'intérieur de ce groupe, on constatait des écarts de dix ans dans l'espérance de vie.

La même constatation a été faite en ce qui concerne de nombreux autres indicateurs de santé, comme les taux d'arthrite et de rhumatisme. Environ 22 p. 100 d'adolescents et d'adultes d'un groupe affinitaire de régions rurales, surtout de la Saskatchewan et du Manitoba, ont signalé avoir reçu un diagnostic indiquant qu'ils étaient atteints de ces affections. Dans deux de ces dix régions, les taux étaient inférieurs à 20 p. 100, alors que dans deux autres, ils étaient supérieurs à 25 p. 100. On constate par conséquent des écarts d'une collectivité rurale à une autre.

Some interesting work that we have supported recently looks at the question of why some communities are healthier than others. Many of the determinants of health — such as income, education, literacy and employment — apply in both rural and urban areas. For example, as Senator Fairbairn mentioned in her opening remarks, Canadians with the highest incomes are more likely to say that they are in excellent or very good health than those who have middle incomes, who, in turn, are more likely to report positive health than the lowest-income Canadians. This pattern is repeated across the country at the neighbourhood level.

Interestingly, in some cases, characteristics of rural areas may interact with these determinants. I would like to share four quite different examples with you this morning.

First, many resource-dependent communities are subject to employment and economic cycles. Two CPHI-supported researchers, Alex Ostry and Paul Demers, looked at the health of thousands of workers and their families in 14 sawmill communities scattered across British Columbia. They found associations between working conditions or job characteristics and the health of sawmill workers, as well as, in some cases, the health of their children. As Dr. Butler-Jones mentioned earlier, this is not necessarily just about one generation; there may be multigenerational effects as well.

My second example this morning also focuses on the unique characteristics of work environments in rural areas. Farms are workplaces certainly, but they are also often where people live, work and play, making injury prevention complex.

For the last several years, CIHI data show that over 1,100 people per year have been admitted to Canadian hospitals with farm injuries, not including any injuries that might have occurred in homes on farms. About one third of all of these farm injury admissions were related to unintentional falls. The next most common causes of injuries were natural and environmental factors — such as the weather or being bitten by an animal — and machinery-related injuries. Farm injury rates for those under age 20 and age 60 and over are more than twice the rate of workplace-related injury admissions found in other sectors. It is interesting to think about that as one of the key health questions in rural areas.

The third example, which Dr. Butler-Jones has already touched on, explores determinants of health beyond the workplace. It is the work by Drs. Chandler and Lalonde in British Columbia, who asked why some First Nations communities in the province had no youth suicides over a 14-year period whereas others had rates much higher than the

Une étude intéressante que nous avons soutenue récemment a pour objet de déterminer pour quelles raisons certaines collectivités sont en meilleure santé que d'autres. Un grand nombre de déterminants de la santé comme le revenu, le niveau d'instruction, l'alphabétisation et l'emploi s'appliquent aux régions rurales et aux régions urbaines. Par exemple, comme l'a fait remarquer le sénateur Fairbairn dans ses observations liminaires, les Canadiens ayant les revenus les plus élevés sont davantage susceptibles de signaler qu'ils sont en excellente ou en très bonne santé que ceux qui ont des revenus moyens qui, à leur tour, sont plus susceptibles de déclarer être en assez bonne santé que ceux dont les revenus sont les plus bas. Ce profil se vérifie à travers le pays, au niveau des quartiers.

Fait intéressant, dans certains cas, les caractéristiques des régions rurales interagissent avec ces déterminants. J'aimerais citer quatre cas très différents.

Le premier exemple est celui de nombreuses collectivités tributaires des ressources qui sont soumises à des cycles en matière d'emploi et à des cycles économiques. Deux chercheurs financés par l'Initiative sur la santé de la population canadienne, M. Alex Ostry et M. Paul Demers, ont fait une étude sur la santé de plusieurs milliers de travailleurs, et de leur famille, de 14 localités de diverses régions de la Colombie-Britannique, dont l'économie repose sur une scierie. Ils ont relevé des associations entre les conditions ou les caractéristiques liées au travail et la santé des travailleurs de scierie ainsi que, dans certains cas, la santé de leurs enfants. Comme l'a signalé tout à l'heure le Dr Butler-Jones, ça ne touche pas forcément une seule génération; les incidences se répercutent parfois sur plusieurs générations.

Mon deuxième exemple est axé sur les caractéristiques particulières des milieux de travail dans les régions rurales. Les exploitations agricoles sont un lieu de travail, mais elles sont aussi généralement un milieu de vie et un milieu de loisirs; la prévention des blessures devient par conséquent plus complexe.

Pour les dernières années, les données de l'Institut canadien d'information sur la santé indiquent que plus de 1 100 personnes ont été admises dans des hôpitaux canadiens avec des lésions liées à l'agriculture, n'incluant pas des blessures qui auraient pu survenir à la résidence des exploitations agricoles. Environ un tiers de ces admissions sont dues à des chutes accidentelles. Les autres causes les plus courantes de blessures sont liées à des facteurs naturels et environnementaux — comme des intempéries ou des morsures d'animaux — ou sont des blessures associées à la machinerie. Le taux d'accidents agricoles avec blessures chez les personnes âgées de moins de 20 ans et les personnes âgées de 60 ans ou plus sont plus du double du taux des admissions liées à des accidents de travail dans d'autres secteurs. Il est intéressant de considérer que c'est un des principaux problèmes de santé dans les régions rurales.

Le troisième exemple, qui a déjà été signalé par le Dr Butler-Jones, est une étude sur les déterminants de la santé qui n'est pas limitée au milieu de travail. Il s'agit d'une étude menée en Colombie-Britannique par les Drs Chandler et Lalonde, qui se sont interrogés sur les raisons pour lesquelles aucun suicide ne s'était produit dans certaines collectivités des Premières nations de

provincial average. They found that rates tended to be lower in communities with band-controlled schools, health, police and fire services, as well as community self-government, culture facilities and control over their traditional land base. We are now in the process of working with these researchers, First Nations and other partners to explore whether other health outcomes beyond youth suicide are also associated with these types of factors in British Columbia — and also to extend and adapt the research to Manitoba.

My final example this morning looks at health services use rather than health status. As you know, health services are often organized quite differently in urban and rural areas. For example, in 2004, 16 per cent of family physicians were located in rural and small-town Canada, where just over one fifth of the population lives.

That said, interestingly, the percentage of residents who reported having a regular medical doctor varied significantly between rural regions, just as it does in urban areas. Overall, rural family doctors are more likely to say that they are accepting new patients and tend to offer a broader range of health services than doctors in cities. For instance, one third of family doctors in Canada's least populated areas delivered babies, compared with less than one tenth of those in the largest cities.

Detailed regional health indicators data also show many other variations in health care use between urban and rural Canada. For instance, in Canada's largest metropolitan centres, more than 70 per cent of women aged 50 to 69 had a mammogram in the last two years. Some mainly rural regions in Eastern Canada did not reach this level, but several had much better results. For example, rates were above 75 per cent in Western Newfoundland, as well as in three regions in New Brunswick. Similar variations exist in other parts of the country.

These examples show that geography need not always be destiny, so what is it that actually makes a difference? A Manitoba study that we co-funded with the Canadian Health Services Research Foundation provides clues about some options. Two researchers showed that the rate of poor rural women undergoing mammograms more than doubled when a breast cancer screening program was brought directly to them. Cancer Care Manitoba created the program in 1995. In addition to permanent sites in urban areas, they set up mobile screening mammography vans that travelled the province to reach many smaller communities each year and had an active outreach program to accompany that effort. Within a few years of its

la province sur une période de 14 ans alors que dans d'autres, les taux de suicide étaient très supérieurs à la moyenne provinciale. Ils ont constaté que les taux avaient tendance à être plus bas dans les collectivités équipées d'écoles, de services de santé, de services de police et de services d'incendie placés sous la responsabilité de la bande et dans les collectivités jouissant de l'autonomie gouvernementale, ayant des installations culturelles et ayant le contrôle sur leur territoire ancestral. Nous faisons actuellement une étude à ce sujet avec des chercheurs, des membres des Premières nations et d'autres partenaires afin de déterminer si d'autres résultats pour la santé que le suicide chez les jeunes étaient également associés à ces types de facteurs en Colombie-Britannique; nous envisageons aussi d'étendre cette étude et de l'adapter au Manitoba.

Le dernier exemple que je citerai concerne plutôt l'utilisation des services de santé que l'état de santé. Comme vous le savez, les services de santé sont souvent organisés de façon très différente selon qu'il s'agit de régions urbaines ou de régions rurales. Par exemple, en 2004, 16 p. 100 des médecins de famille étaient établis dans des localités rurales et de petites villes canadiennes où ne vit qu'un peu plus d'un cinquième de la population.

Ce qui est intéressant, c'est que le pourcentage de résidents qui ont déclaré être suivis régulièrement par un médecin était très différent d'une région rurale à l'autre, et pas seulement entre les régions rurales et les régions urbaines. D'une façon générale, les médecins de famille vivant en milieu rural sont davantage susceptibles d'accepter de nouveaux patients et ont tendance à offrir un éventail plus large de services de santé que les médecins établis en milieu urbain. Par exemple, un tiers des médecins de famille des régions du Canada où la densité de population est la moins élevée ont fait des accouchements alors que ce n'est le cas que pour un dixième des médecins établis dans les grandes villes.

Des données régionales très précises concernant les indicatifs de santé font en outre ressortir de nombreuses différences entre les zones urbaines et les zones rurales dans l'utilisation des soins de santé. Par exemple, dans les plus grands centres métropolitains du Canada, plus de 70 p. 100 des femmes âgées de 50 à 69 ans ont passé une mammographie au cours des deux dernières années. Dans certaines régions surtout rurales de l'est du Canada, ce niveau n'a pas été atteint, mais il a été largement dépassé dans plusieurs régions. Par exemple, les taux étaient supérieurs à 75 p. 100 dans la partie ouest de Terre-Neuve, ainsi que dans trois régions du Nouveau-Brunswick. On a aussi observé des différences semblables dans d'autres régions du pays.

Ces exemples indiquent que l'avenir d'une personne n'est pas toujours lié au lieu géographique. Par conséquent, qu'est-ce qui fait en fait une différence? Une étude manitobaine que nous avons cofinancée avec la Fondation canadienne de la recherche sur les services de santé donne des pistes en ce qui concerne quelques options. Deux chercheurs ont démontré que le pourcentage de femmes pauvres vivant en milieu rural qui se soumettent à des mammographies a plus que doublé lorsqu'on leur a donné directement accès à un programme de dépistage du cancer du sein. Cancer Care Manitoba a créé le programme en 1995. Outre les installations permanentes établies dans les régions urbaines, cet organisme a mis en place un service mobile de dépistage par

introduction, screening rates were almost equal for women at the top and at the bottom of the income scale in rural areas. Similar gains were not seen for two other prevention services, child immunization and cervical cancer screening, which did not have the same kind of outreach efforts over this period.

In conclusion, I would like to return to my opening statement that patterns of health and disease are largely a consequence of how we learn, live, work and play. There are gaps between urban and rural Canada in terms of both health and the determinants of health. While there is still much that we do not know about how to improve health in rural communities, these variations may help provide some opportunities to identify clues for moving forward by learning from our collective experience, just as I understand this committee is learning from experiences across the country in its current undertaking of visits to various communities across Canada.

Senator Callbeck: Thank you for being here today. I come from a rural area in Prince Edward Island. Over the last 10 years many initiatives for rural health have been announced by the government. I want to go through two or three of these this morning to learn what is taking place and whether they are still in existence.

In 1998, the federal government created the Office of Rural Health under Health Canada. When the Public Health Agency of Canada was established, it was my understanding that the program went to the new agency. Does the Office of Rural Health still exist?

Dr. Butler-Jones: The funding for that focus program ended but we have incorporated rural elements across the program activities in which we are involved. The structure of what you need organizationally in order to keep that focus varies depending on the time. Having it woven through is one way of accomplishing that. If that is not happening, then having a focused area, in particular with a new initiative, is often helpful. There are the two tensions — everyone is doing it means no one is doing it. That is the one extreme. The other extreme happens when everyone defers to the area that is doing it but the issues cross over a whole range of programs and activities and so it cannot be done by that one area. When the funding and the program ended before the agency was formed, I believe it rolled into the ongoing activities.

We are open to and interested in the committee's perspectives and recommendations as we move forward to continue to work in this area.

mammographie assuré par des fourgonnettes se déplaçant dans toute la province et se rendant chaque année dans de nombreuses petites localités; ce service est accompagné d'un programme de sensibilisation. Quelques années après sa mise en place, le pourcentage de femmes se soumettant à des tests de dépistage était, dans les régions rurales, presque le même pour les femmes occupant le bas de l'échelle des revenus que pour celles se situant au sommet de cette échelle. Deux autres services de prévention, pour lesquels on n'avait pas déployé de semblables efforts de sensibilisation au cours de la même période, le service d'immunisation des enfants et le service de dépistage du cancer du col utérin, n'ont pas été aussi efficaces.

En conclusion, j'aimerais rappeler le commentaire que j'ai fait au début de mon exposé, à savoir que les profils de la santé et de la maladie sont, dans une large mesure, une conséquence de la façon dont nous nous instruisons, dont nous vivons, dont nous travaillons et dont nous nous délassons. Il existe des écarts entre les régions urbaines et les régions rurales du Canada en matière de santé et de déterminants de la santé. Alors qu'il nous reste encore beaucoup à apprendre sur les possibilités d'améliorer la santé dans les collectivités rurales, ces écarts pourraient être l'occasion de découvrir des pistes pour l'avenir, en nous basant sur notre expérience collective, exactement comme ce comité-ci tire des enseignements des commentaires entendus dans le cadre de ses déplacements dans différentes localités du pays.

Le sénateur Callbeck : Merci d'avoir accepté notre invitation. Je suis originaire d'une région rurale de l'Île-du-Prince-Édouard. Au cours des dix dernières années, de nombreuses initiatives, axées sur la santé rurale, ont été annoncées par le gouvernement. Il y en a deux en particulier pour lesquelles j'aimerais savoir ce qui se passe et si elles sont toujours en place.

En 1998, le gouvernement fédéral a créé le Bureau de la santé rurale, relevant de Santé Canada. Lorsque l'Agence de santé publique du Canada a été établie, je pensais que le programme était transféré à la nouvelle agence. Le Bureau de la santé rurale existe-t-il toujours?

Dr Butler-Jones : Le financement de ce programme ciblé est échu, mais nous en avons intégré les volets ruraux à nos divers programmes d'activités. La structure organisationnelle nécessaire pour maintenir ce ciblage est variable selon la période. L'intégration à des activités générales est une des façons d'atteindre cet objectif. Si on ne l'atteint toutefois pas, il est souvent utile de mettre à nouveau l'accent sur ce domaine, en particulier en mettant en place une nouvelle initiative. On observe deux tensions — quand tout le monde s'en mêle, personne ne fait le travail. C'est un des deux extrêmes. L'autre extrême, c'est lorsque tout le monde s'intéresse au secteur qui s'en charge mais que les enjeux chevauchent un large éventail de programmes et d'activités et que ce seul secteur ne peut par conséquent pas faire le travail. Je pense que ces responsabilités ont été intégrées aux activités courantes lorsque le financement et le programme sont arrivés à échéance et ce, avant la création de l'agence.

Les points de vue et les recommandations du comité sont les bienvenus et nous intéressent dans le cadre des efforts que nous poursuivons dans ce domaine.

Senator Callbeck: Was that office phased out because it was not effective?

Dr. Butler-Jones: No. It is my understanding that basically the funding for that program as a focused entity ended and we incorporated elements into other activities.

Senator Callbeck: In June 2000, we announced a national strategy of rural health with eight broad objectives. Is that strategy still in existence? Is either of you involved with any of these eight strategies? One of them, for instance, was to develop health information technology. Is the Canadian Institute for Health Information involved with that? I would like to know whether the strategy still exists.

Ms. Zelmer: Health information technology is actually Canada Health Infoway's mandate, which has a greater focus on that. They have a specific program on telehealth, which is part of that effort.

We work with regions across the country. For example, we have an initiative with sparsely populated regions to look at their specific needs. We found that in the area of health information and the way that it is used, the needs might not be the same at the local level for those in a big city compared to the needs of those in a sparsely populated region. That is one of the initiatives currently underway.

I am not familiar with the national strategy. That is the work we are doing.

Dr. Butler-Jones: I will turn to my historian.

Marie DesMeules, Director of the Evidence and Risk Assessment Division, Centre for Chronic Disease Prevention and Control, Public Health Agency of Canada: To give you some background, the national strategy for rural health was very much linked with the Office of Rural Health, which you mentioned in your previous question. The Office of Rural Health and the national strategy were meant initially as a time-limited initiative. The initiative funded the Office of Rural Health and some community programs administered by Health Canada at the time. Some significant funding also went to the Canadian Institutes of Health Research, which was dedicated funding for rural health. The initiative lasted approximately three years until the funding ended. After a transition period of about a year, the Office of Rural Health became less active and took on a more generalized focus across the department. At that time, the Public Health Agency of Canada was not yet in existence. Clearly, the Office of Rural Health and the national strategy had a significant role in two key areas: raising capacity for rural health research and programming and raising awareness across public health practice and research to do more in this area.

Le sénateur Callbeck : Ce bureau a-t-il été démantelé parce qu'il n'était pas efficace? -

Dr Butler-Jones : Non. Je pense que le financement de ce programme, qui était un programme ciblé, est échu et que divers volets ont été intégrés à d'autres activités.

Le sénateur Callbeck : En juin 2000, le gouvernement avait annoncé une Stratégie nationale pour la santé rurale assortie de huit objectifs généraux. Cette stratégie existe-t-elle toujours? Est-ce que l'un ou l'autre d'entre vous a participé à l'une de ces huit stratégies? Une d'entre elles consistait, par exemple, à élaborer une technologie de l'information sur la santé. L'Institut canadien d'information sur la santé a-t-il participé à cette stratégie? J'aimerais savoir si celle-ci est toujours là.

Mme Zelmer : La technologie de l'information sur la santé est en fait le mandat de l'Inforoute Santé du Canada qui est davantage axée là-dessus. Elle a un programme spécial sur la télésanté, qui s'inscrit dans le cadre de cet effort.

Nous collaborons avec différentes régions du pays. Nous avons par exemple une initiative qui a pour objet d'examiner les besoins particuliers des régions à faible densité de population. Nous avons constaté qu'en ce qui concerne l'information sur la santé et la façon dont elle est utilisée, les besoins ne sont peut-être pas les mêmes, à l'échelle locale, pour les habitants d'une grande ville que pour ceux d'une région à très faible densité de population. C'est une des initiatives en cours.

Je ne suis pas bien informée au sujet de la stratégie nationale. C'est cela le travail que nous faisons.

Dr Butler-Jones : Je donne la parole à mon historienne.

Marie DesMeules, directrice, Division des preuves et de l'évaluation des risques, Centre de prévention et de contrôle des maladies chroniques, Agence de santé publique du Canada : Pour vous donner quelques informations de base, la Stratégie nationale pour la santé rurale était étroitement liée au Bureau de la santé rurale, que vous avez mentionné dans votre question précédente. Il était prévu lors de leur mise en place que le Bureau de la santé rurale et la stratégie nationale seraient d'une durée limitée. L'initiative finançait le Bureau de la santé rurale et certains programmes communautaires administrés par Santé Canada à l'époque. Des fonds importants avaient également été accordés aux Instituts canadiens de recherche en santé; il s'agissait de fonds destinés exclusivement à la recherche sur la santé rurale. L'initiative a duré environ trois ans, jusqu'à l'épuisement des fonds. Après une période de transition d'environ un an, le Bureau de la santé rurale est devenu moins actif et a assumé des fonctions plus générales au sein du ministère. L'Agence de santé publique du Canada n'existait pas encore. Il est clair que le Bureau de la santé rurale et la stratégie nationale jouaient un rôle important dans deux domaines clés : accroître la capacité de recherche et d'établissement de programmes en santé rurale ainsi que sensibiliser la population à l'organisation de la santé publique et faire de la recherche pour prendre davantage d'initiatives dans ce domaine.

New researchers went into the field and people in practice became more knowledgeable about the needs of rural health. Currently, there is a strong awareness within the Public Health Agency of the need to consider the rural aspect of our programming. Some of our programs, if not fully dedicated to a rural perspective, certainly consider a strong rural focus. That includes health promotion, chronic disease prevention, infectious disease, child health development and surveillance activities. We do that collaboratively, and we have seen a difference over the years in the level of activity in this area.

Senator Callbeck: That strategy was in place for only three years. It is gone and the Office of Rural Health is gone.

Ms. DesMeules: Yes.

Senator Callbeck: Our briefing material says that the word "rural" does not appear in the Public Health Agency of Canada's 2006-07 Report on Plans and Priorities. That concerns me.

Dr. Butler-Jones: Can you say why, as opposed to other words that do not appear there? Rural runs through all of what we do.

Senator Callbeck: It says that the word does not even appear.

Dr. Butler-Jones: I am not sure the word "urban" stands out in the report either. We take the approach that you bring the resources, tools, perspectives and programs to wherever they are most needed. I do not think it reflects an attitude that the word "rural" does not appear in the report.

Senator St. Germain: The question of native communities jumped out at me in your presentation. Senator Peterson and I sit on the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples. You talked about self-governance or their ability to take control of their own destiny, which, according to your studies, has produced positive results as far as reduced suicide rates. You mentioned that if the band council controlled schools and various other aspects of their life, it seemed to improve the standard of living in these particular communities.

Are you linked at all with Indian and Northern Affairs Canada in your work?

Dr. Butler-Jones: We are linked not only with INAC but also with the First Nations and Inuit Health Branch in Health Canada, as well as working with various national Aboriginal health organizations and other Aboriginal organizations. On the Standing Senate Committee on Social Affairs, Science and Technology, we have been involved and will come back with a follow-up report regarding some of the questions that were raised about how we are incorporating and raising awareness

De nouveaux chercheurs ont fait des travaux dans ce domaine et les personnes en place ont été mieux informées sur les besoins en matière de santé rurale. Actuellement, à l'Agence de santé publique du Canada, on est très conscient du besoin de tenir compte de l'aspect rural de nos programmes. Certains de nos programmes, s'ils ne sont pas entièrement axés sur une optique rurale, mettent toutefois l'accent sur ce domaine. Ces programmes incluent des programmes de promotion de la santé, de prévention des maladies chroniques, de prévention des maladies infectieuses, le développement d'enfants en santé et des activités de surveillance. Nous travaillons en collaboration et avons vu une différence depuis le début dans le niveau d'activité dans ce domaine.

Le sénateur Callbeck : Cette stratégie n'a été en place que pendant trois ans. Elle n'existe plus et le Bureau de la santé rurale non plus.

Mme DesMeules : C'est bien cela.

Le sénateur Callbeck : Nos notes d'information indiquent que le terme « rural » n'est pas employé dans le Rapport sur les plans et les priorités de 2006-2007 de l'Agence de santé publique du Canada. Cela me préoccupe.

Dr Butler-Jones : Voulez-vous savoir pourquoi ce terme plutôt que d'autres n'y est pas employé? Eh bien, toutes nos activités couvrent implicitement les régions rurales aussi.

Le sénateur Callbeck : Nos notes indiquent que le terme n'y est même pas employé.

Dr Butler-Jones : Il est probable que le terme « urbain » n'y soit pas employé non plus. La démarche que nous adoptons consiste à affecter les ressources, les outils, les perspectives et les programmes aux secteurs où les besoins sont les plus grands. Je ne pense pas que cette omission soit forcément révélatrice d'une certaine attitude.

Le sénateur St. Germain : La question des collectivités autochtones m'a frappé dans votre exposé. Avec le sénateur Peterson, je suis membre du Comité sénatorial permanent des peuples autochtones. Vous avez fait mention de leur autonomie gouvernementale ou de leur capacité de prendre leur avenir en main qui, d'après vos études, a donné des résultats positifs en ce sens qu'on y a observé une diminution des taux de suicide. Vous avez signalé que, lorsque le conseil de bande a le contrôle des écoles et de divers aspects de la vie de la collectivité, cela améliore vraisemblablement le niveau de vie de la collectivité concernée.

Avez-vous des liens de collaboration avec Affaires indiennes et du Nord canadien dans le cadre de vos activités?

Dr Butler-Jones : Nous avons non seulement des liens avec AINC, mais également avec la Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits de Santé Canada et avec divers organismes autochtones actifs dans le domaine de la santé ou dans d'autres domaines. Au Comité sénatorial permanent des affaires sociales, des sciences et de la technologie, nous avons examiné et présenterons un rapport de suivi concernant certaines des questions qui ont été posées en ce qui concerne l'intégration et

of those issues within the Public Health Network, which is the organization that provides oversight to federal, provincial and territorial services to public health services. We have ongoing dialogues with other departments in government on these issues.

Senator St. Germain: For about 18 years there has been a self-government proposal in the Senate that cannot see the light of day and it does not matter who is in government.

I have had meetings recently with Aboriginal leaders from some of the remote areas in Northeastern Ontario and Northwestern Manitoba. It is a nightmare. In the wisdom of this committee, our chair decided to travel up North into some of those remote areas. I was told that there are four communities and 10,000 people. The only remarkable thing about the community is that they have a dialysis machine because of the high incidence of diabetes.

This is rural poverty at its worst. We do not seem to be getting anywhere. We have all these departments going in different directions doing various studies, but there is no marked improvement in the lifestyle of those people. As a matter of fact, it is deteriorating. In many of those communities, the gangs are taking over because of the breakdown in the social fabric.

Do you have any comment from the perspective of your department and the studies you conduct? Is there a light at the end of the tunnel?

Dr. Butler-Jones: I think, yes, there is a light at the end of the tunnel, but exactly where the end of the tunnel is and how to get there are much broader and more difficult questions.

A large percentage of First Nations people are living off reserve in urban centres. Independent of one's background as Aboriginal or not, issues relating to the social conditions of poverty, unemployment, lack of connection and so on are the same. Whether you are European, Aboriginal or African, you have much poorer health. The challenge for many First Nations and other communities is these factors; it is not an issue of simply being Aboriginal. These factors are particularly profound in many First Nations communities, but that is not because they are First Nations, although clearly we recognize the issues of discrimination and racism where they exist.

In terms of the organization of those communities, there are also other communities that are thriving and doing very well. The challenge for governments and for First Nation governments is to figure out the elements and the changes that can be made in order to improve that. It is not always the first things we think of. It may not necessarily be a hospital. For example, the high rate of diabetes is related to change of diet, obesity, inactivity, et cetera; diabetes then leads to kidney failure and the loss of circulation in the legs, which in turn leads to amputation, and so on. All of that is compounded

la sensibilisation à ces questions dans le contexte du Réseau de santé publique, qui est l'organisation qui assure la supervision des services fédéraux, provinciaux et territoriaux dans le domaine de la santé publique. Nous sommes en constante discussion avec d'autres ministères au sujet de ces questions.

Le sénateur St. Germain : Depuis environ 18 ans, il y a au Sénat un projet d'autonomie gouvernementale qui n'arrive pas à voir le jour, peu importe le parti au pouvoir.

J'ai eu dernièrement des rencontres avec des chefs autochtones de certaines régions isolées du nord-est de l'Ontario et du nord-ouest du Manitoba. C'est un cauchemar. Notre président a pris la sage décision que le comité se déplacerait dans le Grand Nord, pour se rendre dans ces régions isolées. On m'a dit qu'il y avait quatre collectivités et 10 000 personnes. La seule chose remarquable au sujet de la communauté, c'est qu'elle dispose d'un dialyseur en raison de l'incidence élevée du diabète.

C'est la pauvreté rurale sous sa pire forme. Il semblerait qu'on n'arrive pas à obtenir des résultats. Plusieurs ministères font des études différentes en prenant des orientations différentes, mais on ne constate aucune amélioration marquée du style de vie de ces personnes-là. En fait, il se détériore. Dans un grand nombre de ces communautés, les bandes prennent la relève à cause de l'effondrement du tissu social.

Avez-vous des commentaires à faire qui soient fondés sur le point de vue de votre ministère et qui s'appuient sur les études que vous faites? Y a-t-il une lumière au bout du tunnel?

Dr Butler-Jones : Je pense qu'il y a une lumière au bout du tunnel, mais quant à savoir où se trouve le bout du tunnel et comment y arriver, c'est une question d'une portée beaucoup plus générale et plus complexe.

Un pourcentage élevé des membres des Premières nations vivent hors réserve, dans des centres urbains. Que l'on ait ou non des ascendances autochtones, les problèmes liés à l'état de pauvreté, au chômage, à l'absence de relations et à d'autres facteurs sont les mêmes. Que l'on soit Européen, Autochtone ou Africain, l'état de santé est beaucoup plus précaire. Le défi pour de nombreuses collectivités des Premières nations et d'autres collectivités est lié à ces facteurs-là; le problème n'est pas lié au seul fait d'être Autochtone. Ces facteurs sont particulièrement ancrés dans de nombreuses collectivités des Premières nations, mais ce n'est pas parce qu'il s'agit de Premières nations, bien que nous sachions reconnaître les problèmes de discrimination et de racisme lorsqu'ils sont présents.

En termes d'organisation, d'autres collectivités sont prospères. Le défi pour les pouvoirs publics et les gouvernements des Premières nations est lié à l'identification des facteurs et des changements qui pourraient être apportés pour améliorer la situation. Ce ne sont pas toujours les premières choses auxquelles nous pensons. Il ne s'agit pas forcément d'un hôpital. Par exemple, le taux de diabète élevé est lié à un changement de régime alimentaire, à l'obésité, à l'inactivité et à d'autres facteurs; le diabète entraîne une insuffisance rénale et un arrêt de la circulation dans les jambes qui entraîne l'amputation, et ainsi de

by the high smoking rates that also interfere with circulation. Those are just a few factors.

On the health side, there are a number of factors. Clearly, communities and individuals who have a sense of control — and it is not just one form of government over another but a sense of control over their lives and how those communities function — will, in general, be much healthier.

No one of us will solve those challenges faced by the communities. What is important is working closely with communities, rather than doing things to communities.

Senator St. Germain: I hear what you are saying, doctor, but the more things change the more they stay the same with our Aboriginal peoples. I have been on that committee for 14 years. I think I know a bit about it. I do not consider myself to be an expert, but in the 14 years I have not really seen any change. In some areas, the situation is getting worse.

I am not blaming your particular department, but the fact is that we have all these various departments, for example Health Canada, Industry Canada and your department. We had a study last night on safe drinking water. We have not even been able to provide that. We have 97 communities still at risk. There were about 190 a year ago. That situation has improved. I think those studies are credible. Yet, this is so blatantly obvious but nothing seems to be done. This is scary. The statistics they are giving us on young children, like the people from Northeastern Ontario in my office yesterday, are worrisome. There are thousands of young kids under 25 not being educated properly and they do not even have proper health care.

The object of this exercise is not to pick on anyone. Somewhere along the line there is light at the end of the tunnel, but how long is that tunnel? That is the question.

Dr. Butler-Jones: That is a fair question. It is a tremendous challenge. I think we all wish it were not so.

Part of the challenge, including for governments, is that money has been spent but we still see these problems. As an agency, we are involved in a range of activities off reserve. The services on reserve are with the First Nations and Inuit Health Branch in Health Canada. Off reserve, we have the Aboriginal Head Start Program in communities across the country, the children's action plan, and a number of programs that work to reduce the risk of fetal alcohol syndrome, to improve nutrition, and to improve other things. Still, we are not seeing that profound change you are talking about. I think it is a challenge faced not only by Canada but by governments and communities around the world. It really does require concerted action. My point before was that no one of us can solve it alone but it does require that collaborative focus

suite. Tous ces problèmes sont aggravés par un taux de tabagisme élevé, qui provoque également des troubles de la circulation sanguine. Ce ne sont que quelques-uns des facteurs qui interviennent.

Plusieurs facteurs interviennent sur le plan de la santé. Il est clair que les collectivités et les individus qui ont le sentiment d'exercer un certain contrôle — et il ne s'agit pas seulement d'un type de gouvernement de préférence à un autre, mais de la perception d'avoir un certain contrôle sur leur vie et sur le fonctionnement de ces collectivités — sont généralement en bien meilleure santé.

Aucun de nous ne pourra relever les défis qui se posent aux collectivités. Ce qui est important, c'est de travailler en étroite collaboration avec elles plutôt que de prendre des initiatives à leur place.

Le sénateur St. Germain : J'entends vos commentaires, monsieur, mais plus ça change, plus c'est pareil, en ce qui concerne nos Autochtones. Je fais partie de ce comité-là depuis 14 ans. Je pense que je connais assez bien le domaine. Je ne me considère pas comme un expert, mais je n'ai pas observé de changements concrets au cours de ces 14 années. Dans certaines régions, la situation s'aggrave même.

Je ne fais pas de reproches à votre ministère en particulier, mais il est un fait que différents ministères interviennent dans ce domaine, par exemple Santé Canada, Industrie Canada et le vôtre. Hier soir, nous avons fait une étude sur l'eau potable salubre. Nous n'avons même pas été capables d'assurer ce service. Il reste 97 collectivités exposées à des risques. Il y en avait environ 190 il y a un an. La situation s'est améliorée. Je pense que ces études sont fiables. Ce sont pourtant des problèmes flagrants, mais il semblerait qu'on n'agisse pas. C'est effrayant. Les chiffres qu'on nous cite concernant les jeunes enfants, comme l'ont fait hier des habitants du nord-est de l'Ontario qui sont venus à mon bureau, sont inquiétants. Des milliers de jeunes âgés de moins de 25 ans ne reçoivent pas une instruction adéquate ni même des soins de santé appropriés.

Le but de cet exercice n'est pas de s'en prendre à qui que ce soit. Il y a quelque part de la lumière au bout du tunnel, mais quelle est la longueur de ce tunnel? C'est là la question.

Dr Butler-Jones : C'est bien juste. C'est un défi considérable. Je pense que nous aimerions tous qu'il n'en soit pas ainsi.

La difficulté, y compris pour les gouvernements, est en partie liée au fait qu'on a fait des dépenses mais que ces problèmes subsistent. Notre agence participe à une série d'activités hors réserve. Les services en réserve relèvent de la Direction générale de la santé des Premières nations et des Inuits de Santé Canada. En dehors des réserves, il y a le programme d'aide préscolaire aux Autochtones dans diverses collectivités à travers le pays, le plan d'action pour les enfants et plusieurs programmes qui ont pour objectif de réduire le risque du syndrome d'intoxication fœtale à l'alcool, améliorer la nutrition et améliorer la situation dans d'autres domaines. Nous ne percevons pas malgré tout le profond changement que vous mentionnez. Je pense que c'est un défi qui se pose, non seulement au Canada, mais à des gouvernements et à

and working with communities in terms of how they get to where they want to be, because it is a tremendous problem and challenge.

Senator Mercer: Ms. Zelmer, in your presentation you referred to an interesting study in British Columbia. I think this relates exactly to what Senator St. Germain said regarding youth suicide rates. According to the study:

... more than half of First Nations communities in the province experienced no youth suicide over a 14-year period; several others had rates well below the provincial average. Rates tended to be lower in communities with band control over schools, health, police, and fire services, as well as community self-government, cultural facilities, and control over their traditional land base.

This links the problem with what appears to be a bit of a solution. It does not seem a great leap of logic to figure out that if it is a problem in communities that do not operate this way and it is not a problem in communities that do operate this way, one and one seem to make two.

Ms. Zelmer: That is one reason this study was so interesting. There was basically a step function. They looked at each of these individual factors. In communities that had more of these factors, the suicide rates went down. It is an interesting piece to look at. It may not always be things that are just about us as individuals; characteristics of the places we live may have a profound impact on our health. One reason we are following up is to see if this applies outside youth suicide and to other parts of the country, like Manitoba, to really be able to understand what is happening.

Senator Mercer: It does not seem like rocket science, does it?

Dr. Butler-Jones: The challenge is not recognizing those relationships, because they are very real. It crosses over all kinds of groups. People in the British civil service all have reasonable incomes. Those who have the most control over their lives and their work have much lower rates of death than those who do not have much control. You find that everywhere you look.

The challenge is in terms of that relationship. That is why the research is being done. I am sure it will show the same thing. It is not just about Aboriginal suicide, but it will relate to a whole range of health impacts. If you added other factors

des collectivités à l'échelle mondiale. Cela nécessite une action concertée. J'ai dit que personne ne pouvait résoudre le problème seul mais qu'il était essentiel de mettre l'accent sur la collaboration et d'aider les collectivités à atteindre les objectifs qu'elles se sont fixés, car il s'agit d'un problème et d'un défi de taille.

Le sénateur Mercer : Madame Zelmer, dans votre exposé, vous avez fait référence à une étude intéressante faite en Colombie-Britannique. Je pense que cela confirme précisément les commentaires du sénateur St. Germain au sujet des taux de suicide chez les jeunes. D'après cette étude :

... dans plus de la moitié des collectivités des Premières nations de la province, aucun suicide de jeune n'a été enregistré sur une période de 14 ans; dans plusieurs autres, les taux étaient largement inférieurs à la moyenne provinciale. Les taux avaient tendance à être plus bas dans les collectivités dans lesquelles la bande avait le contrôle sur les écoles, la santé, la santé, la police et les services d'incendie, et dans celles qui jouissaient de l'autonomie gouvernementale, étaient équipées d'installations culturelles et avaient le contrôle sur le territoire ancestral.

Apparemment, cette constatation permet de faire le lien entre le problème et ce qui pourrait être une solution. Il n'est pas nécessaire de faire preuve d'un degré élevé de logique pour comprendre que c'est un problème qui se pose dans les collectivités qui n'ont pas ce contrôle et que ce problème ne se pose pas dans celles qui l'ont. Il est facile de faire le lien entre les deux.

Mme Zelmer : C'est une des raisons pour lesquelles cette étude est très intéressante. Elle a procédé fondamentalement par étapes. Elle a examiné chacun de ces différents facteurs. Dans les collectivités où plusieurs de ces facteurs étaient réunis, les taux de suicide ont diminué. C'est un document intéressant. Il ne s'agit pas toujours de facteurs qui sont uniquement liés aux individus; les caractéristiques de notre milieu de vie peuvent avoir une incidence profonde sur notre santé. Une des raisons pour lesquelles nous faisons un suivi est que nous voulons voir si on peut faire la même constatation dans d'autres domaines que celui du suicide chez les jeunes et dans d'autres régions du pays, comme le Manitoba, pour comprendre vraiment la situation.

Le sénateur Mercer : Il n'y a pas besoin d'être un génie pour comprendre. Est-ce bien cela?

Dr Butler-Jones : La difficulté n'est pas de prendre conscience de ces relations, car elles sont très réelles. Elles sont observables dans toutes sortes de groupes. Les employés de la fonction publique britannique ont tous des revenus raisonnables. Les taux de mortalité sont beaucoup plus bas chez les fonctionnaires qui ont le plus de contrôle sur leur vie et sur leur travail que chez ceux qui n'en ont pas beaucoup. C'est un constat universel.

Le défi est lié à ces relations comme telles. C'est pourquoi on fait de la recherche. Je suis certain qu'elle fera la même démonstration. Il ne s'agit pas uniquement de suicide chez les Autochtones, mais de toutes sortes d'impacts sur la santé. Si l'on

such as control, people's connections within a community, all those things I alluded to would lead to better health.

The challenge for governments, band councils, leaders and community members themselves is to know what kinds of things that can achieve it. As we are learning, some communities that were unhealthy have, in the space of 10 or 15 years, become healthy. The economy has not changed, but the way people have taken charge over their own lives has then generated a kind of ferment that you spiral up in health.

What policy changes will do that? I gave two examples from Saskatchewan of the kinds of things governments can do. There is the kind of work being done with band councils in terms of self-government and the work being done around education control in Manitoba and B.C. All of these measures are clearly in the right direction. That is why I say there is light at the end of the tunnel, but it has taken us generations to get to this point. It will take us a few years to get out of it. We cannot lose focus, and we have to bring the evidence to bear leading to good programs and outcomes. Much money is being spent without the kinds of outcomes we would hope and expect.

Senator Mahovlich: I want to thank the witnesses. It was an enlightening presentation. Can you tell me where in Canada is the most disturbing rural area? Which province?

Dr. Butler-Jones: I would not pick on a particular province. The reality is that we have gaps. When you look at the difference between rural and urban, between different provinces and territories, and even within them, there is a big gap. The worst off in one province may be as good, better off or the best compared to somewhere else. It is really mixed up based on individuals.

Depending on which community or area you are talking about, there are different problems. In many rural areas, particularly in the North, homelessness is not an issue of people on the street. Homelessness is three or four families living in one house without adequate sanitation and water.

In another part of the country, even within walking distance to the most sophisticated hospitals in the world, we have infant mortality rates that are many times the average, again because of those conditions of poverty and inclusion and those things we have talked about.

To say it is a province or district or region is not fair. In the city of Saskatoon, with about 200,000 people, there are parts of the city where the mortality rate of infants is twice that of another part.

y ajoute d'autres facteurs comme le contrôle, les relations des individus avec une communauté et tous les autres facteurs que j'ai signalés, cela améliorerait l'état de santé.

Le défi pour les gouvernements, pour les conseils de bande, pour les dirigeants et pour les membres de la collectivité consiste à déterminer quels types de changements permettraient d'atteindre cet objectif. Nous avons appris par exemple que l'état de santé de certaines collectivités qui étaient en mauvaise santé s'est amélioré sur une période de dix ou 15 ans. Pourtant, la situation économique n'a pas changé, mais c'est le fait que les gens ont pris leur vie en main qui a été en quelque sorte le ferment d'une amélioration considérable de leur état de santé.

Quels changements au niveau des politiques permettront de relever ces défis? J'ai cité deux exemples de types d'initiatives que les pouvoirs publics peuvent prendre qui concernent la Saskatchewan. C'est le style de travail que l'on peut faire avec les conseils de bande en termes d'autonomie gouvernementale et c'est ce que l'on fait en matière de contrôle de l'éducation au Manitoba et en Colombie-Britannique. Il est clair que toutes ces mesures sont un pas dans la bonne direction. C'est pourquoi je dis qu'il y a de la lumière au bout du tunnel, mais cela a pris plusieurs générations pour en arriver là. Cela nous prendra plusieurs années pour sortir de là. Il ne faut pas que nous perdions notre but de vue et il est essentiel de mettre les données que l'on a à profit pour établir des programmes efficaces et obtenir de bons résultats. Des sommes considérables sont dépensées sans que l'on obtienne les résultats espérés et escomptés.

Le sénateur Mahovlich : Je remercie les témoins. C'était un excellent exposé. Pourriez-vous signaler où se trouve au Canada la région rurale la plus inquiétante à cet égard? Dans quelle province?

Dr Butler-Jones : Je ne désignerais pas une province en particulier. Le fait est qu'il existe des écarts. Il existe même un gros écart, compte tenu des différences entre les régions rurales et urbaines, entre les différentes provinces et territoires, et même à l'intérieur des provinces. La région la plus démunie d'une province peut être aussi bien, mieux ou la meilleure par rapport à un autre endroit. Cela dépend des individus.

Les problèmes diffèrent selon la collectivité ou la région concernée. Dans de nombreuses régions rurales, surtout dans le Nord, les sans-abri ne sont pas des personnes qui mènent la vie d'itinérant. Ce sont des personnes qui vivent à trois ou quatre familles dans la même maison dépourvue d'installations sanitaires et de système d'alimentation en eau adéquats.

Dans une autre région du pays, même à distance de marche des hôpitaux les plus modernes au monde, on observe des taux de mortalité infantile largement supérieurs à la moyenne, qui sont dus à des problèmes de pauvreté et d'exclusion, et à d'autres facteurs que nous avons mentionnés.

Il n'est pas juste de dire qu'il s'agit d'une province, d'un district ou d'une région en particulier. Dans la ville de Saskatoon, dont la population est d'environ 200 000 habitants, il y a des zones où le taux de mortalité infantile est deux fois plus élevé qu'ailleurs.

For me, that is one of the values of thinking not only as a nation or as a province but also thinking locally and having organizations, social services, public health, that are thinking about what we need to do with this community as opposed to that community. Because these determinants that underlie health and well-being tend to coalesce, it becomes even more challenging. It is not like you can just pull one string and everything will be better.

Senator Mahovlich: I came from a Northern Ontario town called Schumacher. You mentioned closing schools. It was a sad and emotional day in 1968 when I went up there and they were closing our high school. You grow up with your buddies, and all of a sudden they are closing the school for economic reasons. People were going to bus to another town. On the day we closed the school, an ambulance went by. We were out taking a school photo. One of my schoolmates had committed suicide on that particular day. The closing of schools does have an effect on people.

I have a question regarding the Northern Ontario School of Medicine. If a doctor is from an area, we find it is more likely that he or she will stay in that area. If a student from Schumacher studies to be a doctor, there is a good chance he will come back to that area. If we could get Aboriginal students to go into medicine, would that be an answer to keeping doctors?

Dr. Butler-Jones: It improves the odds; it does not guarantee it, even for non-Aboriginal rural physicians. There are programs that work to encourage that engagement. On the public health side, the agency has bursaries for training in public health that help to facilitate training and employment.

Smaller communities with 10,000 people, such as you were referring to earlier, are a different setting, but with the very small communities, it probably would not work to have a physician go back to the community, although it could work to have people — nurses and nurse practitioners, community health workers and others — go back to the region. I am looking forward personally to the northern medical faculty. It is true that people who have trained or worked in rural and Northern communities are more comfortable going back, not just because the school is situated there but also because of the practical opportunities. A guy like me from Toronto, who worked in Northern B.C. and in Northern Ontario, found that I love rural and Northern areas. Again, those opportunities are very important for nurses as well as other professionals as part of their training, and not just in the northern medical school but in schools across this country.

Senator Peterson: We have heard many statistics this morning that identify problem areas. My question is how much emphasis we should put on them and why. You talk about

Je pense qu'il est intéressant d'adopter non seulement un point de vue national ou provincial, mais aussi un point de vue local, et d'avoir en place des organisations, des services sociaux et des services de santé publique qui s'interrogent sur ce qu'il est essentiel de faire en ce qui concerne chaque collectivité en particulier. Le fait que les déterminants de la santé et du bien-être ont tendance à confluer accroît la difficulté. On ne peut pas se contenter de tirer sur une seule ficelle pour que tout aille mieux.

Le sénateur Mahovlich : Je suis originaire d'une ville du nord de l'Ontario appelée Schumacher. Vous avez parlé de fermetures d'écoles. La journée où je suis retourné dans ma ville, en 1968, alors qu'on fermait notre école secondaire, était une journée triste et émouvante. On y avait passé son enfance avec ses copains puis, un beau jour, on ferme l'école pour des raisons financières. Les jeunes devaient dorénavant se rendre en autobus dans une autre ville. Ce jour-là, une ambulance est passée pendant que nous étions à l'extérieur en train de prendre une photo scolaire; un de mes camarades d'école venait de se suicider. La fermeture des écoles a un impact sur les individus.

Je voudrais poser une question concernant l'école de médecine du nord de l'Ontario. Un médecin originaire d'une région aura davantage tendance à s'y établir. Si un jeune de Schumacher fait ses études de médecine, il y a de bonnes chances qu'il revienne dans cette région. Si nous pouvions inciter des Autochtones à faire leurs études de médecine, ne serait-ce pas une solution aux pénuries de médecins?

Dr Butler-Jones : Cela améliorerait les chances, mais ce ne serait pas une garantie, même en ce qui concerne les médecins ruraux non autochtones. Certains programmes ont pour objet d'encourager ce type d'engagement. En ce qui concerne la santé publique, l'agence offre des bourses de formation dans ce domaine, qui facilitent la formation et l'emploi.

Les petites collectivités de 10 000 habitants, comme celles que vous mentionniez tout à l'heure, sont un milieu différent, mais dans les très petites collectivités, on n'arriverait probablement pas à y faire revenir un médecin, quoiqu'il serait peut-être possible d'inciter des personnes comme des infirmières et des infirmières praticiennes, ou encore des agents de santé communautaire, à retourner dans leur région. Personnellement, je me réjouis de la création de la faculté médicale du Nord. C'est un fait que les personnes qui ont été formées ou ont travaillé dans des collectivités rurales et dans des collectivités du Nord sont plus à l'aise pour y retourner, pas seulement parce que l'école est située là, mais aussi en raison des occasions pratiques. En ce qui me concerne, je viens de Toronto, mais j'ai travaillé dans le nord de la Colombie-Britannique et dans le nord de l'Ontario; j'ai découvert que j'adorais les régions rurales et du Nord. Ces occasions sont très importantes pour les infirmières ainsi que pour les professionnels, dans le cadre de leur formation, et pas seulement dans l'école médicale du Nord, mais aussi dans toutes les écoles du pays.

Le sénateur Peterson : Nous avons entendu ce matin de nombreux chiffres qui signalent les domaines où des problèmes se posent. Ma question est la suivante : dans quelle mesure

rural health being less than urban because of many issues — lack of public transportation and facilities, mainly, and the inability to access a doctor — so most of their care is corrective and not preventive.

We have also talked about rural car accidents. Well, rural people have to drive everywhere. If you have seen the roads in Saskatchewan, you understand the statistics. As well, we talked about farm injuries being on the rise and that is because they cannot get help to get the crop in so they work long hours and are overtired. The why of so many of these statistics can be readily explained. Do we continue to try to identify the why in your report more than just the statistics?

Dr. Butler-Jones: You are absolutely right. There are multiple factors. In Saskatchewan, for example, even if you live in the town where there is a physician's office, getting there if you are no longer mobile and able to drive is a serious problem. You see that even in cities. One of the challenges when I worked in Newfoundland was at the outport clinics. Once a week on a regular basis, one of the physicians would go to one of the outports to hold a clinic. Between those times, if an unemployed fisherman needed treatment, he had to take a \$50-cab ride to access a hospital. Yes, there are tremendous issues in terms of access to medical treatment but, at the same time, some of these communities were very healthy. It is that blend of getting a base of good health and having the connections so that you are less likely to be ill in the first place but, if you are, you have a mechanism to access the right place.

Although we do not know all the details, one of the issues around small hospitals is that they do not have the capacity to do critical care work because they may have a physician who does not know how to intubate in an emergency situation. Closing those small hospitals simply meant that people would travel the extra 20 minutes to the next hospital that had the capacity and they did not waste time with not getting good care.

The public health system needs not only the basics such as hospitals and ambulance services or other emergency connections, but also transportation for seniors to access services, public health programs, day care for single moms so they can attend programs, and transportation to get them there. We need to think about all of these things if we want to make that happen. It is a bigger challenge in rural areas because of the distances, infrastructure and other issues that you have mentioned. Those are part of the solution.

devrait-on mettre l'accent sur ces problèmes et pour quelles raisons. Vous signalez que la santé rurale est plus précaire que la santé en milieu urbain pour de nombreuses raisons comme l'absence de transport public et d'installations et l'incapacité d'avoir accès à un médecin; par conséquent, la plupart des soins que reçoivent les habitants de ces régions sont de nature corrective et pas de nature préventive.

Nous avons également discuté des accidents d'automobile en milieu rural. Les habitants des régions rurales sont bien obligés de prendre l'automobile pour se déplacer. Si vous aviez vu les routes en Saskatchewan, vous comprendriez les raisons de ces taux élevés. En outre, nous avons parlé d'une augmentation du nombre d'accidents en milieu agricole, qui sont dus au fait que les agriculteurs n'arrivent pas à obtenir de l'aide pour leurs récoltes et qu'ils font de longues heures de travail et sont totalement épuisés. Les causes d'un grand nombre de ces chiffres s'expliquent aisément. Continue-t-on à tenter de découvrir les causes dans votre rapport sans se limiter à des chiffres?

Dr Butler-Jones : Vous avez parfaitement raison. De nombreux facteurs interviennent. En Saskatchewan, par exemple, même si on vit dans une ville où se trouve un cabinet de médecin, le simple fait de s'y rendre pose de gros problèmes pour les personnes qui ne sont plus mobiles et qui ne sont plus capables de conduire. On voit cela même dans les villes. Lorsque je travaillais à Terre-Neuve, une des difficultés était liée aux cliniques dans des localités isolées. Une fois par semaine, à intervalles réguliers, un des médecins se rendait dans une des localités isolées pour tenir une clinique. Entre ces visites, si un pêcheur au chômage avait besoin de suivre un traitement, il devait payer 50 \$ de taxi pour se rendre à l'hôpital. La question de l'accès aux traitements médicaux pose effectivement d'énormes problèmes mais par ailleurs, certaines de ces collectivités étaient très en santé. Il s'agit d'avoir à la base une bonne santé et d'avoir des contacts avec les gens pour être moins vulnérable à la maladie mais, quand on est malade, un mécanisme d'accès au bon endroit est essentiel.

Bien que nous ne connaissions pas tous les détails, un des problèmes qui se pose dans les petits hôpitaux est qu'ils n'ont pas la capacité de donner des soins intensifs, car le médecin ne sait peut-être pas faire une intubation, par exemple, dans une situation d'urgence. La fermeture de ces petits hôpitaux oblige simplement les gens à faire les 20 minutes de trajet supplémentaire pour se rendre à l'hôpital suivant qui a la capacité d'intervenir, sans les pertes de temps dues au fait de ne pas recevoir immédiatement de bons soins.

Le système de santé publique a besoin non seulement de l'infrastructure de base comme les hôpitaux et les services d'ambulance ou d'autres services d'urgence, mais aussi de moyens de transport pour permettre aux personnes âgées d'avoir accès aux services ou aux programmes de santé publique, et aux mères chefs de famille monoparentale d'avoir accès aux garderies pour qu'elles puissent participer aux programmes. Il est essentiel que nous réfléchissions à tout cela si nous voulons que la situation s'améliore. C'est un plus grand défi dans les régions rurales en raison des distances, de l'infrastructure et des autres problèmes que vous avez signalés. C'est une partie de la solution.

Senator Peterson: In many small communities, people deal with first responders who then phone the ambulance that takes them to the hospital, where they cannot get the necessary treatment so they have to move on to the next hospital. A lot of time is being lost while all of that is happening. Do you think that public health care, right across the country, is in danger of collapsing under its own weight? The funding of it is difficult and it seems to be suffocating.

Dr. Butler-Jones: A number of initiatives have looked at how we can better organize what we have. The Romanow report indicated less concern about the need for more money, although it is necessary, than it indicated a need for better organization.

The other point is the focus on what we do and the small investments necessary that can make big differences. For example, over the last 15 years, the rates of obesity in young people have gone from low to high. The current young generation might be the first generation to not live as long as their parents. That has crept upon us over 10 or 15 years and is preventable. That change can be the difference between picking up a can of pop and picking up a 20-ouncer. We have not had that kind of strong focus.

Look at waiting lists for surgery on hips and knees. If it were not for polio vaccine, we would not even think of doing hip and knee replacements because all orthopaedic surgeons would be dealing with polio victims. Today, about 90 per cent of the need for hip and knee replacement is because of excess weight and is not because of other wear and tear on those joints. If many of the people on waiting lists were to reduce their weight, they would no longer need the new knee.

That is what we are seeing in just one area; take that across the remaining chronic diseases and even the infectious diseases. In the healthiest areas of the country, look at the kinds of things that people are doing and you will find that it is a mix of all the factors that we have talked about as well as having an organized system of health care. If we think comprehensively about all of the factors then we can get ahead of the curve.

Senator Mercer: In his presentation to the committee, Dr. Keith MacLellan, past president of the Society of Rural Physicians of Canada, argued that rural Canada needs generalists, not specialists, which is the reverse of the status in urban Canada. Do you agree?

Dr. Butler-Jones: Yes. Any good system anywhere in the country needs good basic public health and generalists and

Le sénateur Peterson : Les habitants de nombreuses petites collectivités ont d'abord affaire à des agents de secours d'urgence qui téléphonent aux services d'ambulance qui les transportent à l'hôpital; s'ils ne peuvent pas y recevoir les soins nécessaires, il faut alors les transporter à l'hôpital suivant. Cela fait de grosses pertes de temps. Pensez-vous que les soins de santé publique soient, à l'échelle nationale, en danger de s'effondrer sous leur propre poids? Le financement est difficile et il semblerait que le système suffoque.

Dr Butler-Jones : Plusieurs initiatives ont eu pour objet de déterminer comment nous pouvons mieux nous organiser avec ce que nous avons. Le rapport Romanow a moins mis l'accent sur le besoin de fonds supplémentaires, quoique ce soit nécessaire, et il l'a mis davantage sur le fait qu'une meilleure organisation était essentielle.

L'autre recommandation est de mettre l'accent sur ce que l'on fait et sur les petits investissements nécessaires qui peuvent faire une grosse différence. Par exemple, au cours des 15 dernières années, le taux d'obésité chez les jeunes est devenu élevé alors qu'il était plutôt bas. La génération actuelle de jeunes pourrait être la première génération dont les membres ne vivront pas aussi vieux que leurs parents. Ce problème a mis une dizaine ou une quinzaine d'années à se développer et il est réversible. Le changement à apporter peut être la différence entre une canette de boisson gazeuse et un 20 onces. Nous n'avons pas fait cette sorte de prévention à long terme.

Il suffit d'examiner les listes d'attente pour les opérations de la hanche et du genou. On ne songerait même pas à faire ce type d'opérations s'il n'y avait pas eu le vaccin contre la poliomyélite, car tous les chirurgiens orthopédistes devraient alors s'occuper des victimes de cette maladie. Actuellement, environ 90 p. 100 des opérations de remplacement de la hanche ou du genou sont nécessaires en raison d'un excès pondéral et pas de l'usure normale de ces articulations. Un grand nombre des personnes qui sont sur les listes d'attente n'auraient plus besoin d'un nouveau genou si elles perdaient du poids.

Ce n'est que pour un seul secteur; si l'on examine la situation pour toutes les autres maladies chroniques et même infectieuses, on fera bien d'autres constatations. Il faut s'intéresser au genre de choses que font les habitants des régions en meilleure santé du pays; on constatera alors que leur bon état de santé est dû à l'effet conjugué de plusieurs des facteurs que nous avons mentionnés et à un système de soins de santé bien organisé. Si nous adoptons une tactique globale fondée sur les différents facteurs, nous pourrions reprendre le dessus.

Le sénateur Mercer : Dans l'exposé qu'il a fait devant le comité, le Dr Keith MacLellan, ancien président de la Société de la médecine rurale du Canada, a signalé que le Canada rural avait besoin de médecins généralistes et pas de spécialistes, contrairement aux régions urbaines. Êtes-vous d'accord avec cette opinion?

Dr Butler-Jones : Oui. Dans n'importe quelle région du pays, un bon système de santé publique de base avec des généralistes et

proper access, whether to nurse practitioners, to family physicians or other. From that point, you escalate.

Not to advocate for the health care system in Cuba, which is a much smaller country, but one thing they do well is make the right connections. Everyone is connected to a nurse and a family doctor at the local level or in their region, and the family practitioners are connected to a poly-clinic attended by specialists to see the patient. At times, the doctor will attend the clinic as well and it becomes a teaching session. If the patient needs hospital care, the levels of health care are connected. The doctors and nurses there think about the needs of the community and of the family and whether chronic disease is involved. People do not get lost in the system with respect to the management of their chronic disease. There are connections through the system, as opposed to just sending patients off.

The short point is that generalists are key to making this work. If you do not have the generalists, the specialists cannot do their part because they deal with only one part of the care. The generalists look at the whole and help to make the connections to other things in the community.

Senator Mercer: All that being said, what should be done to bring a better balance to the geographic distribution of doctors in both rural and urban areas? How do we get doctors to work where we need them? That does not necessarily mean the very small communities only, because the need might be a smaller regional area. How could we accomplish that?

The argument has been made that a big, dark secret of provincial health ministries is that they are not interested in graduating more doctors from medical schools because more doctors would mean more billing of the health care system. Do we need more doctors or are they simply in the wrong place?

Dr. Butler-Jones: It is probably a combination of the two. Certainly, more generalists would be beneficial to the system because they can deal with the vast majority of problems. Then we could utilize the specialists more effectively for the things that require specialized care. It is a complex issue that governments around the world struggle with. No one has found the answer yet. As Senator Mahovlich said, it is about people having experience and comfort working in a rural area.

In the 1970s when I trained, it was the early era of CT scans. I was planning to work in Africa. I asked what you do if you do not have a CT scan. I was told, well, you get one. I said, no, no,

un accès approprié, qu'il s'agisse d'infirmières praticiennes, de médecins de famille ou d'autres types de soignants, est essentiel pour avoir un système efficace. À partir de là, on peut améliorer très vite la situation.

Sans vouloir vanter les mérites du système de soins de santé à Cuba, qui est un pays beaucoup plus petit, un domaine dans lequel les Cubains excellent, ce sont les bonnes connexions. Tous les Cubains ont accès à une infirmière et à un médecin de famille au niveau local ou régional et les médecins de famille sont en contact avec une polyclinique où les patients peuvent être examinés par des spécialistes. Parfois, le médecin participe à la clinique également et cela devient une session d'enseignement. Si le patient a besoin de soins hospitaliers, les différents niveaux de soins de santé nécessaires sont reliés entre eux. Les médecins et les infirmières pensent aux besoins de la collectivité et de la famille; ils s'appliquent en outre à détecter les maladies chroniques. Les personnes malades n'ont pas l'impression d'être abandonnées à elles-mêmes dans le système pour ce qui est du suivi de leur maladie. Tous les éléments du système sont interconnectés et on ne se contente pas de diriger les patients vers d'autres services.

En bref, les généralistes jouent un rôle essentiel dans le bon fonctionnement de ce système. Sans les généralistes, les spécialistes ne peuvent pas remplir leurs fonctions, car ils ne s'occupent que d'un domaine spécifique de soins. Les généralistes ont une vue d'ensemble et aident à établir les contacts avec d'autres services dans la collectivité.

Le sénateur Mercer : Cela dit, que faudrait-il faire pour établir un meilleur équilibre dans la répartition géographique des médecins entre les zones rurales et les zones urbaines? Comment peut-on inciter les médecins à aller travailler là où on a vraiment besoin d'eux? Ça ne concerne pas uniquement de très petites collectivités, car le besoin peut exister dans une petite zone régionale. Comment y arriver?

Quelqu'un a mentionné qu'un gros secret obscur des ministères provinciaux de la Santé est que cela ne les intéresse pas qu'un plus grand nombre de médecins diplômés sortent des facultés de médecine, car une augmentation du nombre de médecins entraînerait une facturation supplémentaire du système de santé. Avons-nous besoin de médecins supplémentaires ou les médecins actuels sont-ils tout simplement mal répartis?

Dr Butler-Jones : C'est probablement les deux à la fois. Un plus grand nombre de généralistes serait certainement intéressant pour le système, car ils peuvent s'occuper de la grosse majorité des problèmes. Nous pourrions alors utiliser les spécialistes plus efficacement pour les cas qui nécessitent des soins spécialisés. C'est une question complexe avec laquelle les gouvernements sont aux prises à l'échelle mondiale. Personne n'a encore trouvé la réponse. Comme l'a mentionné le sénateur Mahovlich, il s'agit d'avoir de l'expérience et de se sentir à l'aise pour travailler dans une région rurale.

Quand j'étais en formation, dans les années 1970, on commençait à faire des tomodesitométries. Je comptais aller travailler en Afrique. J'ai demandé ce qu'il fallait faire quand on

if I you do not have one for 100 miles, what do you do? I was told, you get the patient to one. I said, that is not good enough. That exchange did not give me much comfort in my training.

Part of it is the training so that people are comfortable working in rural areas without all the toys and fancy tools, as important as those are when they are needed. It is also about remuneration. It is about the style of practice. Group practices are much more supportive and appealing because you have other colleagues to talk to. It is a mix of nurse practitioners, physicians and other professionals working together as a team in a region, so there may not be a doctor in every town but you have a cluster of doctors nearby and a couple of nurse practitioners and other caregivers in each small community who then link back in so that again you have a system of care.

The final point is something we discovered while working in rural Newfoundland around recruitment and retention of doctors, and I think it is true elsewhere. If you have good work to do, if you are valued and supported in that work and if you have a reasonable place to live, then that is 80 per cent of the recruitment and retention. You cannot let the dollar gap get too big, but that is really important. Even for small communities, the way a doctor relates to the people working in that community makes a big difference to whether or not he or she will stay.

Senator Mercer: We hear stories every day of foreign-trained professionals, doctors or engineers or what have you, not being able to work in this country because of their inability to get licensed. I am frustrated by this, and I place the blame squarely on the shoulders of the professional organizations that self-regulate, like the Canadian Medical Association and the various provincial medical associations. I am frustrated enough to suggest that they should stop regulating and that they should turn the regulation of licensing of doctors, et cetera, over to government, which, God forbid, sounds even worse. We have lots of people in this country and others willing to come to this country who could help us solve part of this problem, but they cannot get licences. Do you see this as part of the solution, or is this problem just a figment of our imagination?

Dr. Butler-Jones: There are several aspects to that. Just as a clarification, the Canadian Medical Association and the provincial medical associations do not regulate. They are the professional associations. It is the colleges of physicians and the colleges of nurses that do the regulation. They are self-regulating bodies under statute of the provinces. Their job is to ensure a standard.

n'avait pas accès à un tomodynamomètre. On m'a dit de m'en procurer un. J'ai alors demandé ce qu'il fallait faire quand il n'y en a pas à moins de 100 milles. On m'a répondu qu'il fallait amener le patient à l'endroit où l'appareil se trouvait. J'ai répliqué que ce n'était pas suffisant. Cette discussion ne m'avait pas beaucoup rassuré en ce qui concernait ma formation.

Il faut donc former les praticiens pour qu'ils soient à l'aise de travailler dans des régions rurales sans avoir à leur disposition tout l'arsenal d'appareils sophistiqués, même s'ils sont importants quand on en a besoin. La question de la rémunération entre également en ligne de compte. Le style de pratique compte également. Les pratiques de groupe sont beaucoup plus motivantes et intéressantes, car on a des collègues à qui parler. Ce sont des d'infirmières praticiennes, des médecins et d'autres professionnels qui travaillent en équipe dans une région. Il n'y a peut-être pas un médecin dans chaque localité, mais il y a, dans chaque petite collectivité deux ou trois infirmières et autres soignants qui assurent les contacts avec un groupe de médecins de la région; ça fait alors un système de soins.

Enfin, il y a quelque chose que nous avons constaté, pendant que nous travaillions en région rurale à Terre-Neuve, en ce qui concerne le recrutement et le maintien en poste des médecins. Je pense que cela s'applique aux autres régions également. Si vous avez du travail intéressant à faire, si vous êtes apprécié et appuyé dans ce travail et que vous avez un endroit raisonnable où vivre, ça représente 80 p. 100 du recrutement et du maintien en poste. Il ne faut pas que l'écart salarial soit trop grand, mais c'est réellement important. Même pour les petites collectivités, les contacts qu'un médecin a avec les résidents de la localité font une grosse différence pour ce qui est de l'inciter à s'en aller ou à rester.

Le sénateur Mercer : Nous entendons tous les jours des histoires de professionnels, de médecins ou d'ingénieurs ou autres spécialistes formés à l'étranger qui n'arrivent pas à trouver un emploi au Canada parce qu'ils sont incapables d'obtenir leur licence. C'est frustrant, et je rejette directement la responsabilité de cette situation sur les organisations professionnelles, qui sont autoréglementées, comme l'Association médicale canadienne et les diverses associations médicales provinciales. Je suis assez frustré pour suggérer qu'elles devraient même cesser de réglementer pour confier au gouvernement la responsabilité de réglementer l'octroi des licences aux médecins, par exemple, ce qui, Dieu nous en garde, paraît encore pire. Il y a dans notre pays de nombreuses personnes et à l'étranger de nombreuses autres qui sont disposées à émigrer et qui pourraient nous aider à résoudre en partie ce problème, mais elles n'arrivent pas à obtenir leur licence. Pensez-vous que c'est un élément de solution ou ce problème est-il un pur fruit de l'imagination?

Dr Butler-Jones : Ce problème revêt plusieurs aspects. À titre de clarification, l'Association médicale canadienne et les associations médicales provinciales ne réglementent pas. Ce sont des associations professionnelles. Ce sont les collèges de médecins et d'infirmières qui font la réglementation. Ce sont des organismes autoréglementés en vertu de lois provinciales. Leur fonction est d'assurer le respect d'une norme.

That challenge is well-recognized, and there are two aspects to it. The first is how to assess people's training and the second is recruiting internationally as opposed to recruiting those who are already in the country. We have many South African doctors working in the Prairies, for example, and South Africa is hugely challenged in terms of providing health services to populations in South Africa. That creates an international complexity.

I think the universities are looking at the question of people who are trained elsewhere, international graduates working in Canada, and the regulatory authorities, governments and others are trying to find ways to do an assessment. The quality of graduates trained in a Canadian university is pretty well standard. They are all different, but at least you have a very good basic standard of training and experience. That is not true for all medical schools around the world, clearly. The challenge is how to assess that training. I taught international graduates when I worked at the University of Saskatchewan, and we had international graduates from some countries that I would say are on par with anyone, and there were other schools in the same country where they had huge challenges in terms of basic medical concepts. Some Canadians who trained in European countries also had great difficulty with things, yet others did not.

What we need at the end of the day are systems where you can do some basic assessment and the additional training, but there are not many training slots for the graduate medical training that will allow you to then practice in any jurisdiction in Canada. There are multiple levels of issues to be dealt with. Both governmental and professional levels are looking at this. We are not there yet, but my view is that we are closer today than we were three years ago.

Senator Mercer: Have the colleges of physicians tried to speed up the process of assessing new Canadians who were trained in the medical field? If they are not up to our standards, have they been provided with the proper training to bring them up to our standards?

Dr. Butler-Jones: The training is done by the universities in the residency positions. They are talking about it. I will not say I am familiar enough with exactly what they are thinking or planning, but I do know that the various licensing bodies and others are quite seized with figuring out how to do this.

Senator Peterson: In the rural area that I am familiar with in Saskatchewan, the problem we run into is that we get a doctor who is basically on duty 24/7. After a couple of years, they have burnout. Even if we could provide a program with both the provincial government and the health regions providing the funding, are there enough positions graduating or that we

Ce problème est largement reconnu et il comporte deux aspects. Le premier est la façon d'évaluer la formation des professionnels étrangers et le deuxième concerne l'opportunité de recruter à l'étranger ou de recruter plutôt ceux qui sont déjà dans le pays. Par exemple, de nombreux médecins africains sont établis dans les Prairies alors que l'Afrique du Sud a d'énormes difficultés à fournir des services de santé à ses populations. Ce type de situation engendre une complexité à l'échelle internationale.

Je pense que les universités examinent la question des personnes qui ont été formées dans d'autres pays, des diplômés étrangers qui travaillent au Canada; les autorités réglementaires, les pouvoirs publics et d'autres entités tentent de trouver des possibilités de faire une évaluation. La qualité des diplômés formés dans une université canadienne est pratiquement uniforme. Ils sont différents mais, au moins, il existe une très bonne norme de base en matière de formation et d'expérience. Ce n'est pas le cas en ce qui concerne toutes les facultés de médecine étrangères. Le défi réside dans l'évaluation de cette formation. J'ai donné des cours à des diplômés étrangers quand je travaillais à l'Université de la Saskatchewan; il y avait des diplômés d'autres pays qui étaient, à mon avis, au niveau de n'importe quel médecin mais, par contre, dans les mêmes pays, il y avait d'autres écoles qui avaient d'énormes difficultés en ce qui concerne les notions médicales de base. Certains Canadiens qui ont été formés dans des pays européens ont également de grandes difficultés dans certains domaines, alors que d'autres pas.

En définitive, il est essentiel de mettre en place des systèmes qui permettent de faire une évaluation de base et de la formation supplémentaire, mais les créneaux de formation médicale pour les diplômés qui permettent de pratiquer dans n'importe quelle province du Canada sont peu nombreux. Il y a des questions à régler à plusieurs niveaux. On examine la question au niveau gouvernemental et au niveau professionnel. Nous n'avons pas encore trouvé de solution, mais je pense que la solution est plus à notre portée maintenant qu'il y a trois ans.

Le sénateur Mercer : Les collèges de médecins ont-ils essayé d'accélérer le processus d'évaluation des néo-Canadiens qui ont reçu une formation dans le domaine médical? Si leur niveau ne correspond pas à nos normes, leur a-t-on donné une formation qui leur permettrait d'y répondre?

Dr Butler-Jones : La formation est assurée par les universités dans les postes d'internes. Il en est question. Je ne suis pas suffisamment au courant de leurs idées ou de leurs projets, mais je sais que les différents organismes qui octroient les licences et d'autres organismes s'appliquent actuellement à réfléchir aux possibilités dans ce domaine.

Le sénateur Peterson : Dans la région rurale que je connais en Saskatchewan, le problème auquel nous faisons face est que le médecin est de service pratiquement 24 heures par jour et sept jours par semaine. Les médecins font un burnout après deux ou trois ans. Même si vous pouviez mettre en place un programme dont le financement serait assuré par le gouvernement provincial

can get access to in order to augment the number of doctors so that we do not lose them?

Dr. Butler-Jones: It depends partly on which specialty, whether family medicine or another specialty.

Senator Peterson: All we get is family medicine in the rural areas.

Dr. Butler-Jones: I understand that, but I am referring to whether there are enough. I do not know the right answer to the question of whether there enough, but I do know that how you organize care makes a huge difference in terms of the impact. In Saskatchewan, southwest of Saskatoon, a number of nurse practitioners in different small communities are working with a family physician in one of the communities, and they all link in and then back to the hospital with other health professionals, public health nurses and others. There are ways of organizing practice so that you are less likely as a physician to burn out from being constantly on call as well as providing good-quality care. A good nurse practitioner can cover off 90 per cent or a high percentage and then has access to a good family doctor who has access to good specialists. If we organized primary care that way, not just the medical services but the social and public health and other things that are linked to it, we could create a system that addresses those issues more effectively, reduces burnout and increases job satisfaction.

Senator Mahovlich: You mentioned Cuba. Are you recommending their system to Canada?

Dr. Butler-Jones: No.

Senator Mahovlich: You seemed quite enthused about Cuba.

Dr. Butler-Jones: I usually preface that comment, and I thought I did, that I am not suggesting that we adopt the Cuban system. The element of the system I am interested in is the connectedness and the focus on results. People do not get lost in the system. If this is my group of patients, the nurse and I working together know that David Butler-Jones has asthma and I should see him once every three months, and every family gets a home visit once a year so that we understand the context in which people are living, and I am connected to the poly-clinic, so if my patients need specialty care they can go there, and if they need hospitalization it is available, and so on. It is the activity and the focus on getting the basics right. Even though they have few resources, they had people think through the questions like, "If we only have this much penicillin, what is the most effective use of it?"

et par les régions sanitaires, y aurait-il suffisamment de postes ou pourrions-nous avoir accès à un nombre suffisant de postes pour augmenter le nombre de médecins afin de ne pas perdre ceux qui sont déjà là?

Dr Butler-Jones : Cela dépend en partie de la spécialité, selon qu'il s'agisse de médecine familiale ou d'une autre spécialité.

Le sénateur Peterson : Le seul type de service que nous avons dans les régions rurales, ce sont des services de médecine familiale.

Dr Butler-Jones : Je le sais, mais je me demande s'il y a assez de médecins. Je ne connais pas la réponse exacte à cette question, mais je sais que la façon dont on organise les soins peut faire une énorme différence en termes d'impact. En Saskatchewan, au sud-ouest de Saskatoon, un certain nombre d'infirmières praticiennes de différentes petites collectivités travaillent dans une de ces localités avec un médecin de famille et assurent tous les contacts avec lui et avec l'hôpital où travaillent d'autres professionnels de la santé, des infirmières de la santé publique et d'autres personnes. Il existe des possibilités d'organiser la pratique de façon à réduire les risques qu'un médecin fasse un burnout parce qu'il est constamment sur appel et de façon à fournir des soins de qualité. Une bonne infirmière praticienne peut assurer 90 p. 100, ou du moins un pourcentage élevé, des soins et elle a accès à un bon médecin de famille qui est en contact avec des spécialistes compétents. Si nous organisions les soins primaires ainsi, et pas seulement les services médicaux, mais aussi les services sociaux, les services de santé publique et d'autres types de services qui y sont rattachés, nous pourrions mettre en place un système qui règle ces problèmes de façon plus efficace tout en réduisant les risques de burnout et en augmentant le degré de satisfaction professionnelle.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez mentionné Cuba. Recommandez-vous le système cubain pour le Canada?

Dr Butler-Jones : Non.

Le sénateur Mahovlich : Vous sembliez pourtant très enthousiaste à ce sujet.

Dr Butler-Jones : Lorsque je fais ce commentaire, je précise généralement au préalable que je ne recommande pas d'adopter le système cubain; je pensais d'ailleurs l'avoir fait. L'aspect du système cubain qui m'intéresse est la connexité et le ciblage sur les résultats. Les individus ne se sentent pas perdus dans le système. Par exemple, si j'étais un patient cubain, l'infirmière et le médecin qui collaborent sauraient que David Butler-Jones fait de l'asthme et qu'il devrait être suivi tous les trois mois; chaque famille reçoit une visite à domicile une fois par an pour connaître le milieu dans lequel vivent les patients; le médecin a en outre des contacts avec la polyclinique et, par conséquent, si ses patients ont besoin de soins spécialisés, ils peuvent y aller, et s'ils ont besoin d'être hospitalisés, c'est possible également. Ce qui m'intéresse dans ce système, c'est l'activité et l'accent qui est mis sur la bonne organisation à la base. Bien que les Cubains ne disposent que de maigres ressources, il y a des gens qui réfléchissent à des questions telles que : « Si nous n'avons qu'une quantité limitée de pénicilline, quelle est la façon la plus judicieuse de l'utiliser? »

Senator Mahovlich: I have had many friends who have money here, and if they have a problem, they go to the United States where there are no have lineups. If you have money, you do not have a problem because you can go to the U.S. Do Cubans go to America if they have a real problem?

Dr. Butler-Jones: No, not to the United States.

Senator Mahovlich: The buck stops in Cuba.

Dr. Butler-Jones: They will get their care. They have sophisticated care in hospitals in Cuba.

There are long discussions on comparisons between different health systems, but I must leave shortly. That is a convenient excuse, is it not?

The Chairman: One senator has not had a chance to ask a question. We will get that in before you leave.

[Translation]

Senator Biron: I would like to ask you a current and maybe somewhat philosophical question concerning the choices to make to get rural young people interested, namely would you examine the possibility of opening private clinics and of offering better salaries? Could this reduce waiting periods in hospitals? Would a user fee help improve the quality of service and reduce waiting time in hospitals? What is your view about user fees and private clinics?

Dr Butler-Jones: As far as the quality of services is concerned, this is a matter of option for people.

[English]

If I understood the question correctly, there is not a simple connection there. If you get the basics right, the need for hospital is less, and it is independent of who is providing the service or how they are funded.

When you look at systems broadly, access is certainly easier in the United States if you have money, but they spend twice as much per person on health care as we do. As well, their outcomes for the same problem are not as good as ours, in spite of spending twice as much money, at least in the areas that have been studied.

It is not so much an issue of private versus public as it is the organization of care, the kinds of services provided and how to make those connections.

Senator St. Germain: Doctor, I just had a knee problem as a result of chasing cows on my ranch.

The Chairman: On horse back?

Senator St. Germain: No, on foot.

I paid \$875 for an MRI to find what was wrong and they are fixing it. Had I gone into the public system, it might have taken months to get an MRI. If the facilities are available, those who have the ability to pay are looked after. The WCB and various

Le sénateur Mahovlich : J'ai de nombreux amis qui ont de l'argent et s'ils ont un problème de santé, ils vont aux États-Unis où il n'y a pas de file d'attente. Quand on a de l'argent, on n'a pas de problème, car on peut aller aux États-Unis. Les Cubains vont-ils en Amérique en cas de gros problème?

Dr Butler-Jones : Non, pas aux États-Unis.

Le sénateur Mahovlich : Pas besoin de sortir de Cuba.

Dr Butler-Jones : Ils recevront les soins nécessaires. On prodigue des soins très élaborés dans les hôpitaux cubains.

On pourrait avoir de longues discussions sur les comparaisons entre différents systèmes de santé, mais je dois partir bientôt. N'est-ce pas une excuse commode?

La présidente : Un sénateur n'a pas eu l'occasion de poser une question. Nous ferons cela avant que vous ne partiez.

[Français]

Le sénateur Biron : J'aimerais vous poser une question d'actualité et peut-être un peu philosophique quant à des choix à faire pour intéresser les jeunes en milieu rural, c'est-à-dire examiner la possibilité d'ouvrir des cliniques privées et d'offrir de meilleurs salaires. Cela pourrait-il réduire l'attente des hôpitaux? Un ticket modérateur aiderait-il à l'amélioration de la qualité du service et à la réduction du temps d'attente dans les hôpitaux? Que pensez-vous du ticket modérateur et des cliniques privées?

Dr Butler-Jones : En ce qui concerne la qualité des services, c'est une question d'option pour les gens.

[Traduction]

Si j'ai bien compris la question, ce n'est pas un lien simple. Si l'organisation est bonne à la base, le besoin de l'hôpital est moins grand; cela dépend de qui fournit le service ou de la façon dont les services sont financés.

Dans l'ensemble, l'accès est certainement plus facile aux États-Unis pour ceux qui ont l'argent, mais les Américains dépensent deux fois plus par personne en soins de santé que les Canadiens. En outre, les résultats pour les mêmes problèmes ne sont pas aussi bons que chez nous, même s'ils dépensent deux fois plus d'argent, du moins dans les domaines sur lesquels portent les études.

C'est moins une question de choix entre un système privé ou un système public qu'une question d'organisation des soins; cela dépend davantage du type de service fourni et de la façon de faire ces connexions.

Le sénateur St. Germain : Docteur, je viens d'avoir un problème au genou après avoir couru après des vaches dans mon ranch.

La présidente : À cheval?

Le sénateur St. Germain : Non, à pied.

J'ai payé 875 \$ pour un examen par imagerie par résonance magnétique afin de découvrir ce qui n'allait pas et de régler le problème. Si j'avais eu recours au système public, il aurait peut-être fallu des mois pour passer ce type d'examen. Quand il y a des

other organizations use these private clinics to make things flow much more smoothly for the workforce and to mitigate the costs to the workers' compensation boards in the various provinces.

I would like further clarification on your answer to Senator Biron.

Dr. Butler-Jones: To me, the issue is not so much private versus public as it is how the services get organized and delivered, which you can potentially do well in either system. There are incentives and disincentives in each.

To compare the American system with the Canadians system, as I said, the Americans spend much more and, in terms of the end point of the service, on average they do not do as well for the same condition at the same stages as Canadians do. Having said that, you can get things done much more quickly, but that is not necessarily always a good thing in terms of complexity. A less intrusive intervention may be more effective or less dangerous. It has been said that several thousand Americans die as a consequence of having bypass surgery that they probably did not need at that time.

There was a study done in Vancouver on cataract surgery. They found that about 25 or 26 per cent ended up with worse vision rather than better vision. Did those people actually need cataract surgery at that point in time?

You must determine what is essential for health and what is important for quality of life. For example, if someone needs a knee replacement in order to get around, how do you manage to ensure that the waiting list is not too long? On the other hand, many people waiting for knee surgery who get into a weight control and activity program end up not needing knee surgery.

Most physicians working in Canada are private practitioners. The public/private debate masks some of the deeper issues. If we are going to solve problems in the health system, we need to start by understanding it and then we need to address them, whatever methods of payment and organization we have.

Senator St. Germain: The question is not so much what is happening in the United States. Would private facilities make the system more efficient in Canada? I do not think the American example applies here. We are talking about our system.

Dr. Butler-Jones: I understand that, but I am not sure we know the answer.

For example, the Shouldice clinic, which is publicly funded, is a private organization. It is probably one of the best places in the world to have a hernia repaired. It is very efficient, effective and low risk. That is a way of organizing private care within a public

installations, on s'occupe des personnes qui ont les moyens de payer. La Commission des accidents du travail et divers autres organismes ont recours à ces cliniques privées pour que ça aille beaucoup plus vite pour les travailleurs et pour atténuer leurs coûts dans les diverses provinces.

J'aimerais avoir d'autres éclaircissements sur la réponse que vous avez donnée au sénateur Biron.

Dr Butler-Jones : Pour moi, ce n'est pas vraiment une question de choix entre un service privé et un service public, mais plutôt une question d'organisation et d'exécution des services. Le service peut être efficace dans un système comme dans l'autre. Il y a des avantages et des inconvénients dans l'un et l'autre cas.

Pour faire une comparaison avec le système américain, comme je l'ai déjà signalé, les Américains dépensent beaucoup plus dans ce domaine et, en fin de compte, ils n'obtiennent pas d'aussi bons résultats que nous pour le même type de problème de santé, aux mêmes étapes. Cela dit, on peut dispenser les soins beaucoup plus rapidement, mais ce n'est pas toujours une bonne chose en termes de complexité. Une intervention moins perturbatrice est parfois plus efficace ou moins dangereuse. On a signalé que plusieurs milliers d'Américains décèdent des suites d'un pontage qui n'était probablement pas nécessaire au moment où l'opération a été faite.

Une étude sur l'opération de la cataracte a été faite à Vancouver. On a constaté que la vue de 25 ou 26 p. 100 des personnes qui avaient subi ce type d'opération s'était détériorée, au lieu de s'améliorer. Ces personnes avaient-elles vraiment besoin de ce type d'opération à ce moment-là?

Il faut déterminer ce qui est essentiel pour la santé et ce qui est important pour la qualité de vie. Si quelqu'un a par exemple besoin d'une arthroplastie totale du genou pour pouvoir se déplacer, comment peut-on s'assurer que la liste d'attente ne soit pas trop longue? Par contre, de nombreuses personnes ayant suivi un traitement amaigrissant et fait de l'exercice pendant la période d'attente pour leur opération au genou ont ainsi pu éviter l'opération.

La plupart des médecins qui travaillent au Canada sont des praticiens d'exercice privé. Le débat concernant le choix entre un système public et un système privé masque certains des problèmes plus profonds. Si nous voulons régler les problèmes qui se posent dans le système de santé, il est essentiel avant tout d'avoir une connaissance approfondie du système, puis de s'attaquer aux problèmes, peu importent les méthodes de rémunération et d'organisation.

Le sénateur St. Germain : La question ne concerne pas vraiment le système américain. Est-ce que des établissements privés augmenteraient l'efficacité du système au Canada? Je ne pense pas que l'exemple américain soit applicable dans notre cas. Il s'agit de notre système.

Dr Butler-Jones : Je le sais, mais je ne suis pas sûr que nous connaissions la réponse.

La clinique Shouldice, par exemple, qui est financée par l'État, est un établissement privé. C'est probablement une des meilleures cliniques au monde pour se faire opérer d'une hernie. Elle fait un travail très efficace et les risques sont faibles. C'est une façon très

system that is very effective. If you tell the private system to do the things it wants to do, they will, as we sometimes see in the drop-in clinics, tend to do the easy, low-risk and profitable stuff and leave the more complex things to the rest of the system. That distorts the system and creates longer lineups in the public system, as Britain found.

Again, there is not an easy answer to this. I personally think it is important to look at all the options and consider all the impacts and not to generalize too much, because that is where we get into trouble.

The Chairman: I know that you must leave, Dr. Butler-Jones. We want to thank you for staying longer to help us out.

This has been a first-class morning. If senators want to ask questions of your associates, would that be possible?

Dr. Butler-Jones: It is only I who has to leave. Thank you once again. It was a great pleasure for me to be here this morning.

The Chairman: We have not focused on seniors who can no longer hop into a car and go and who may not be close enough to family to get assistance from them. This is a problem in rural Canada. Can you comment on that?

Ms. Zelmer: That can be the case particularly in rural communities where there are high proportions of seniors relative to the overall population because young people have left for jobs elsewhere. It is an interesting challenge to think about that. Downtown Toronto is a completely different environment from the community near the farm where I grew up in Northern Alberta.

The solutions may be different, too. That is one of the interesting things about looking at the regional health indicators. It allows you to see that two different communities may have very different outcomes for seniors both in health and in the determinants of health.

What can we learn from those comparisons? We do not have all the answers but we may be able to learn from each other and metaphorically knock on the door of your neighbour and say what did you do differently? Perhaps it is how you worked with local community groups or how you take advantage of the church basement, which was a big meeting place where I grew up. That may not be as easy if you are having problems getting around; it may have to be the main floor.

We have to look at how we are creatively using the resources in communities to provide the social supports that Dr. Butler-Jones spoke of and to address the kinds of access issues we have been talking about as well.

efficace d'organiser des soins privés dans un système public. Si vous demandez au système privé de fournir des services qui l'intéressent, il le fera, car certaines cliniques ont tendance à dispenser les soins faciles, rentables ou à faible risque et à laisser la charge des soins plus complexes au système public. Cette situation provoque une distorsion du système et allonge les files d'attente dans le système public, comme on l'a constaté en Grande-Bretagne.

Je le rappelle, il n'y a pas de réponse facile à cette question. Personnellement, je pense qu'il est important d'examiner toutes les options et de tenir compte de tous les impacts sans trop généraliser, car c'est à partir de ce moment-là que des problèmes se posent.

La présidente : Je sais que vous devez partir, docteur Butler-Jones. Nous vous remercions d'être resté plus longtemps que prévu pour nous aider.

C'était extrêmement intéressant. Si les sénateurs veulent poser des questions à vos collaborateurs, serait-ce possible?

Dr Butler-Jones : Je suis le seul à devoir partir. Merci encore. Ce fut un grand plaisir pour moi d'être ici.

La présidente : Nous n'avons pas insisté beaucoup sur le cas des personnes âgées qui ne sont plus capables de se déplacer en voiture et qui vivent parfois dans un endroit trop éloigné de leur famille pour que celle-ci puisse leur venir en aide. Ça pose un problème dans les régions rurales. Pouvez-vous faire des commentaires à ce sujet?

Mme Zelmer : C'est peut-être surtout le cas dans les collectivités rurales où le pourcentage de personnes âgées est élevé par rapport au reste de la population, parce que les jeunes sont partis chercher du travail ailleurs. C'est un défi intéressant de réfléchir à ce problème. Le centre de Toronto est un milieu totalement différent de celui de la petite localité située à proximité de la ferme de mon enfance, dans le nord de l'Alberta.

Les solutions sont peut-être différentes également. C'est un des intérêts d'un examen des indicateurs de santé régionaux. Cela permet de constater que deux communautés différentes peuvent obtenir des résultats très différents en ce qui concerne les personnes âgées, en matière de santé comme telle et aussi en ce qui concerne les déterminants de la santé.

Que peuvent nous apprendre ces comparaisons? Nous n'avons pas toutes les réponses, mais nous pourrions peut-être tirer des enseignements de nos expériences respectives et aller frapper en quelque sorte à la porte de nos voisins pour leur demander d'expliquer leurs procédés qui sont différents des nôtres. La différence est peut-être due à la façon dont ils ont collaboré avec les groupes communautaires locaux ou au fait qu'ils su tirer parti d'un sous-sol d'église, car c'est un lieu de rencontre fréquemment utilisé dans la région où j'ai passé mon enfance. Ce n'est peut-être pas aussi facile quand on a des difficultés à se déplacer; il est peut-être nécessaire que ce soit au rez-de-chaussée.

Nous devons examiner les possibilités d'utiliser de façon créative les ressources communautaires pour fournir les soutiens sociaux qui ont été mentionnés par le Dr Butler-Jones et régler les problèmes d'accès dont nous avons également discuté.

The Chairman: There is also a concern if you do not have the next door neighbour or if you are out on the land and do not have family to take you around. I hear about that in my own area.

Ms. DesMeules: I want to comment on seniors. This is a very important population to look at. Our study highlighted that the ones who are most vulnerable in terms of worse health outcomes in rural areas are the younger populations, especially youth. That relates to accidents, suicide, and so on. When we looked at seniors separately, the differences between rural and urban Canada were very small, indicating that something is going on and that seniors, in a rural setting, may have other challenges about their daily lives, but maybe we need to look at other structures that may be in place to support seniors in a rural setting. They may stay with their family members longer rather than go into a nursing home, for example. That told us that we need to look at seniors separately because there might be some interesting things happening there.

We spent a lot of time this morning discussing health care, and it is a critical issue, but the report that we worked on really highlights the importance of health promotion and disease prevention as well. That is a important role in society generally. Definitely in a rural setting, we need to develop innovative ways of doing better at prevention.

To give you an example, we are just starting a study to address diabetes better. That would certainly help in the rural setting a great deal. We need to do better at diagnosing diabetes. As you know, one third of diabetics do not know they have diabetes, and in rural areas it may take longer before they are picked up. If they do not see a physician often, complications may already have developed by the time they are diagnosed. Currently we are testing new ways of diagnosing early with some do-it-yourself tests in three provinces. The population would receive a kit, a questionnaire and a test to do themselves. You can detect whether you are a pre-diabetic, meaning whether you are at risk of becoming diabetic; then you are aware of it and can do some prevention early.

That is one of the studies we do in public health. These are interventions that would make a difference before you need dialysis. The answer needs to be looked at in its whole span of different interventions we can do.

Senator Mahovlich: Is it difficult to get volunteers to help senior citizens in rural areas?

La présidente : Cela peut poser également un problème pour ceux qui n'ont pas de voisins, qui vivent à la campagne et qui n'ont pas de famille dans le voisinage. J'ai entendu parler de cas semblables dans ma région.

Mme DesMeules : Je voudrais faire des commentaires sur les personnes âgées. C'est un segment de la population dont il est très important d'examiner le cas. Notre étude a révélé que les personnes les plus vulnérables dans les régions rurales et pour lesquelles les résultats en matière de santé sont les plus déplorables sont les populations moins âgées, surtout la jeunesse. Cette situation est liée au nombre d'accidents, de suicides, et cetera. Lorsque nous avons examiné spécifiquement le cas des personnes âgées, nous avons constaté que les différences entre les régions rurales et les régions urbaines étaient minimales, ce qui indique que quelque chose se passe et que, en milieu rural, les personnes âgées sont peut-être confrontées à des difficultés supplémentaires dans la vie quotidienne; il faudrait peut-être examiner la possibilité d'établir d'autres structures pour les aider. Elles pourraient rester plus longtemps avec des membres de leur famille au lieu d'aller dans une maison de soins infirmiers, par exemple. Nous avons constaté qu'il était essentiel d'examiner séparément le cas des personnes âgées, car il se passe peut-être des choses intéressantes à ce niveau-là.

Nous avons consacré beaucoup de temps ce matin aux soins de santé, et c'est une question d'une importance cruciale, mais le rapport à la préparation duquel nous avons participé met en évidence l'importance de la promotion de la santé et de la prévention de la maladie. C'est un rôle important dans la société. En milieu rural, il est absolument impératif de trouver des possibilités novatrices d'améliorer la situation dans le domaine de la prévention.

Pour citer un exemple, nous venons d'entamer une étude ayant pour objectif de lutter plus efficacement contre le diabète. Cela aiderait certainement beaucoup en milieu rural. Il est essentiel d'accroître nos capacités de diagnostiquer le diabète. Comme nous le savons, un tiers des diabétiques ne savent pas qu'ils sont atteints et, dans les régions rurales, il faut peut-être plus de temps pour les repérer. S'ils ne voient pas régulièrement un médecin, des complications se sont peut-être déjà développées quand la maladie est diagnostiquée. Nous faisons actuellement des essais de nouvelles méthodes de diagnostic précoce avec des tests autoadministrés dans trois provinces. La population recevrait une trousse, un questionnaire et un test à faire soi-même. On peut détecter si on est prédiabétique, autrement dit si l'on risque de devenir diabétique; alors, on en est conscient et on peut faire de la prévention précoce.

C'est une des études que nous faisons en santé publique. Certaines interventions feraient une différence avant d'avoir besoin de dialyse. Il est essentiel d'examiner la solution en fonction de l'éventail complet des interventions différentes possibles.

Le sénateur Mahovlich : Est-il difficile de trouver des bénévoles pour aider les personnes âgées dans les régions rurales?

Ms. DesMeules: As an example, our study indicated that there is a stronger sense of belonging; seniors, as well as the rest of the population in rural areas, can benefit from that. However, there is clearly a need to find ways to improve the social structures. Volunteers may be an answer to facilitate the connections in the community. I think you are highlighting a very promising area, but I also think you are right that there is probably more difficulty.

On the other hand, volunteering is not necessarily popular in the urban setting either. People are a bit more individual in their lives and communities. The community life may be a little less important for them as well.

The Chairman: Thank you very much. If we think of more questions, we will let you know.

The committee adjourned.

Mme DesMeules : Notre étude a notamment révélé que le sentiment d'appartenance est beaucoup plus fort dans ces régions; les personnes âgées et les autres habitants des régions rurales peuvent profiter de ce sentiment d'appartenance. Il est toutefois clair qu'il est essentiel de trouver des possibilités d'améliorer les structures sociales. Les bénévoles peuvent être une solution pour faciliter les connexions dans la collectivité. Vous attirez l'attention sur une option très prometteuse, mais vous avez raison de dire que c'est probablement plus difficile.

Par contre, le bénévolat n'est pas forcément populaire en milieu urbain non plus. Les citoyens sont un peu plus individualistes dans le cadre de leur vie et au sein des collectivités. La vie communautaire a peut-être un peu moins d'importance à leurs yeux.

La présidente : Merci beaucoup. Si nous pensons à d'autres questions, nous vous le ferons savoir.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, May 1, 2007

Ontario Landowners Association:

Bill Duncan, Director;
Jacqueline Fennell, Director;
Merle Bowes, Executive;
Shawn Carmichael, Member.

Thursday, May 3, 2007

Public Health Agency of Canada:

Dr. David Butler-Jones, Chief Public Health Officer;
Marie DesMeules, Director of the Evidence and Risk Assessment
Division, Centre for Chronic Disease Prevention and
Control.

Canadian Institute for Health Information:

Jennifer Zelmer, Vice President, Research and Analysis;
Elizabeth Gyorfi-Dyke, Director, Canadian Population Health
Initiative.

TÉMOINS

Le mardi 1^{er} mai 2007

Ontario Landowners Association :

Bill Duncan, directeur;
Jacqueline Fennell, directrice;
Merle Bowes, gestionnaire;
Shawn Carmichael, membre.

Le jeudi 3 mai 2007

Agence de santé publique du Canada :

Dr David Butler-Jones, administrateur en chef de la santé publique;
Marie DesMeules, directrice, Division des preuves et de l'évaluation
des risques, Centre de prévention et de contrôle des maladies
chroniques.

Institut canadien d'information sur la santé :

Jennifer Zelmer, vice-présidente, Recherche et analyse.
Elizabeth Gyorfi-Dyke, directrice, Initiative sur la santé de la
population canadienne.





First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SENATE OF CANADA

SÉNAT DU CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Agriculture and Forestry

Agriculture et des forêts

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Tuesday, May 8, 2007
Thursday, May 10, 2007

Le mardi 8 mai 2007
Le jeudi 10 mai 2007

Issue No. 25

Fifty-first
and fifty-second meetings on:
Rural poverty in Canada

Fascicule n° 25

Cinquante et unième
et cinquante-deuxième réunions concernant :
La pauvreté rurale au Canada

WITNESSES:
(See back cover)

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, P.C.	Oliver
(or Tardif)	Peterson
* LeBreton, P.C.	Segal
(or Comeau)	St. Germain, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Dawson substituted for that of the Honourable Senator Peterson (*May 8, 2007*).

The name of the Honourable Senator Milne substituted for that of the Honourable Senator Mahovlich (*May 8, 2007*).

The name of the Honourable Senator Peterson substituted for that of the Honourable Senator Dawson (*May 9, 2007*).

The name of the Honourable Senator Mahovlich substituted for that of the Honourable Senator Milne (*May 9, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson
et

Les honorables sénateurs :

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, C.P.	Oliver
(ou Tardif)	Peterson
* LeBreton, C.P.	Segal
(ou Comeau)	St. Germain, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Dawson est substitué à celui de l'honorable sénateur Peterson (*le 8 mai 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Milne est substitué à celui de l'honorable sénateur Mahovlich (*le 8 mai 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Peterson est substitué à celui de l'honorable sénateur Dawson (*le 9 mai 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Mahovlich est substitué à celui de l'honorable sénateur Milne (*le 9 mai 2007*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, May 8, 2007
(64)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:02 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Biron, Callbeck, Dawson, Fairbairn, P.C., Mercer, Milne and Oliver (7).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Canadian 4-H Council (by video conference):

Marie Logan, President.

Green Party of Canada:

David Chernushenko, Senior Deputy to the Leader;
Jim McKenzie, Agricultural Policy Analyst and Member;
Kylah Dobson.

The Chair made an opening statement.

Ms. Logan made a statement and answered questions.

At 7:53 p.m., the committee suspended.

At 7:55 p.m., the committee resumed.

Mr. Chernushenko, Mr. McKenzie and Ms. Dobson each made a statement and, together, answered questions.

At 9 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, May 10, 2007
(65)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:05 a.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 8 mai 2007
(64)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 2, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Biron, Callbeck, Dawson, Fairbairn, C.P., Mercer, Milne et Oliver (7).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*L'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Conseil des 4-H du Canada (par vidéoconférence) :

Marie Logan, présidente.

Parti vert du Canada :

David Chernushenko, premier leader adjoint;
Jim McKenzie, analyste des politiques agricoles et membre;
Kylah Dobson.

La présidente fait une déclaration.

Mme Logan fait une déclaration et répond aux questions.

À 19 h 53, le comité suspend ses travaux.

À 19 h 55, le comité reprend ses travaux.

M. Chernushenko, M. McKenzie et Mme Dobson font une déclaration et, ensemble, répondent aux questions.

À 21 heures, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 10 mai 2007
(65)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 5, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Biron, Callbeck, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Oliver and Peterson (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006, the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Canadian Association of Social Workers:

Jake Kuiken, Board of Directors, Alberta Representative.

Federation of Canadian Municipalities:

Don Johnson, Chair, Rural Forum;

Susan Villeneuve, Senior Policy Analyst.

The Chair made an opening statement.

Mr. Kuiken made a statement answered questions.

At 9:04 a.m., the committee suspended.

At 9:08 a.m., the committee resumed.

Mr. Johnson made a statement and, together with Ms. Villeneuve, answered questions.

At 9:44 a.m., the committee suspended.

At 9:48 a.m., the committee resumed.

At 9:48 a.m., pursuant to rule 92(2)(e), the committee proceeded in camera to discuss a draft agenda.

It was agreed that the committee travel to the Territories the week of September 17-21, 2007.

At 9:54 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Biron, Callbeck, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Oliver et Peterson (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre du renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*L'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Association canadienne des travailleuses et travailleurs sociaux :

Jake Kuiken, conseil d'administration, représentant de l'Alberta.

Fédération canadienne des municipalités :

Don Johnson, président, Forum rural;

Susan Villeneuve, analyste principale des politiques.

La présidente fait une déclaration.

M. Kuiken fait une déclaration et répond aux questions.

À 9 h 4, le comité suspend ses travaux.

À 9 h 8, le comité reprend ses travaux.

M. Johnson fait une déclaration puis, de concert avec Mme Villeneuve, répond aux questions.

À 9 h 44, le comité suspend ses travaux.

À 9 h 48, le comité reprend ses travaux.

À 9 h 48, conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, le comité se réunit à huis clos pour discuter du projet d'ordre du jour.

Il est convenu que le comité se rende dans les Territoires du Nord-Ouest la semaine du 17 au 21 septembre 2007.

À 9 h 54, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, May 8, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:02 p.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening, honourable senators, witnesses and to all those watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. Last fall, we heard from a number of expert witnesses who gave us an overview of rural poverty in Canada. On the basis of that testimony, we wrote the interim report, which we released in December, and which, by all accounts, really struck a nerve.

We are now in the midst of our second phase of the study, where we meet with rural Canadians in rural Canada. Thus far, we have travelled to Athens, Ontario and to the four Eastern and four Western provinces. Along the way, we have met a truly wonderful and diverse group of rural Canadians, who have welcomed us with open arms into their communities and sometimes even into their homes.

The committee, however, still has a lot of work to do. We still have to visit rural communities in Northern Ontario, Quebec and our Northern Territories. We want to hear from as many people as possible. In short, we have to ensure that we get this right and understand rural poverty in its core. To that end, we continue to invite witnesses to Ottawa.

Our first witness this evening is Ms. Marie Logan, who is with the Canadian 4-H Council and who comes to us by video conference from Taber, Alberta.

Marie Logan, President, Canadian 4-H Council: I actually live in Lomond, Alberta, a few minutes from Taber.

The Chairman: All right, Lomond. I know it well.

Ms. Logan: Most people, if they have been there, it is because they are lost.

Senator Dawson: You are on national television.

The Chairman: We had some interesting visits with our committee when we were in the Taber area. We went to Warner, and I am not sure it will be ever be the same — we had with us one of our committee members, Senator Frank Mahovlich, who really was a big hit at the arena in Warner.

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 8 mai 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 2, pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonsoir, honorables sénateurs, mesdames et messieurs les témoins et tous les gens qui regardent la présente réunion du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

En mai dernier, le comité a obtenu l'autorisation d'examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. L'automne dernier, nous avons entendu un certain nombre de témoins spécialistes qui nous ont donné un aperçu de la pauvreté rurale au Canada. À partir de ces témoignages, nous avons rédigé notre rapport provisoire, que nous avons publié en décembre, et qui, au dire de tous, a vraiment touché un point sensible.

Nous sommes maintenant au beau milieu de la deuxième étape de notre étude, au cours de laquelle nous rencontrons des Canadiens dans les milieux ruraux du Canada. Jusqu'à maintenant, nous nous sommes rendus à Athens, en Ontario, ainsi que dans quatre provinces de l'Est et quatre provinces de l'Ouest. En chemin, nous avons rencontré un groupe vraiment merveilleux formé de toutes sortes de Canadiens qui vivent en milieu rural, qui nous ont accueillis à bras ouverts dans leurs collectivités, et parfois même dans leur maison.

Le comité a cependant encore beaucoup de travail à faire. Il nous reste à visiter les collectivités rurales du Nord de l'Ontario, du Québec et de nos Territoires du Nord. Nous voulons écouter le plus de gens possible. Bref, nous voulons nous assurer de bien faire les choses et de comprendre à fond le phénomène de la pauvreté rurale. À cette fin, nous continuons d'inviter des témoins à Ottawa.

Notre premier témoin de ce soir est Mme Marie Logan, du Conseil des 4-H du Canada, qui va participer à la réunion par vidéoconférence à partir de Taber, en Alberta.

Marie Logan, présidente, Conseil des 4-H du Canada : En fait, je vis à Lomond, en Alberta. À quelques minutes de Taber.

La présidente : Lomond, d'accord. Je connais bien l'endroit.

Mme Logan : La plupart des gens qui y ont déjà été s'étaient perdus.

Le sénateur Dawson : Vous êtes à la télévision nationale.

La présidente : Nous avons fait des visites intéressantes lorsque nous étions dans la région de Taber. Nous nous sommes rendus à Warner, et je ne sais pas si les choses vont un jour être comme avant — l'un des membres de notre comité, le sénateur Frank Mahovlich nous accompagnait, et il a vraiment soulevé la foule à l'arène de Warner.

We are pleased to have you here, particularly to hear about your experience with Canadian 4-H Council. That is an organization that some people in other parts of the country and at this meeting tonight need to know is available in all parts of the country. Therefore, it is very good to have you here, Ms. Logan. Could you start with a bit of a background on the organization and your experience with it?

Ms. Logan: I want to go back a step. You mentioned the Warner girls' hockey school. I am vice-chair of that board. We also have the baseball academy. We do many activities with students and children.

With regard to the Canadian 4-H Council, it is a national organization in which all the provinces are represented and of which I am presently the president. I will be finishing my term in May and then I will be vice-chair.

The Canadian 4-H Council is going through a government review and is moving toward a visionary board. We supply programming for youth across Canada and each province does things at the grassroots level. Much of our work is done in that area, but there has been a huge decline in our membership that very much parallels the decline in population in rural Canada.

We are a youth development organization, basically. A large amount of work in public speaking and all kinds of hands-on projects take place.

The Chairman: It is a very special committee, and certainly young people across the country have had a good start in life by being involved in 4-H.

Could you give us any numbers? It is a special kind of organization. In this day and age, are there still a good number of these groups across the country that are very active?

Ms. Logan: Alberta has the largest population of members and leaders. I believe that is followed by Ontario. To give you a history on numbers, in the 1930s, we were at approximately 30,000 members and peaked in the 1970s to approximately 80,000 members. We are now back down to 30,000 members. We are just under that figure, across the country.

The Chairman: Why would there be that drop?

Ms. Logan: I believe it just parallels the decline in the rural population.

There has been an interest in looking at going into more the acreage areas, et cetera. I am the leader of a club that I have led for 30 years, actually, and our club has steer, horse, cow-calf and heifer projects, but we also have drama, scrapbook making,

Nous sommes heureux de vous recevoir, surtout pour vous entendre parler de votre expérience auprès du Conseil des 4-H du Canada. Il s'agit d'une organisation dont les gens des autres régions du pays et les gens qui sont ici ce soir doivent savoir qu'elle est présente dans l'ensemble du pays. C'est donc un grand plaisir de vous recevoir, madame Logan. Pourriez-vous commencer par nous donner quelques renseignements généraux sur votre organisation et de nous faire part de votre expérience auprès de celle-ci?

Mme Logan : Je veux revenir un petit peu en arrière. Vous avez parlé de l'école de hockey pour filles de Warner. Je suis vice-présidente du conseil de cette école. Nous avons aussi une école de base-ball. Nous faisons beaucoup d'activités avec les étudiants et les enfants.

En ce qui concerne le Conseil des 4-H du Canada, c'est une organisation nationale au sein de laquelle toutes les provinces sont représentées et de laquelle je suis actuellement présidente. Mon mandat se termine en mai, et je deviendrai alors vice-présidente.

Le Conseil des 4-H du Canada fait l'objet d'un examen gouvernemental, et il est en train de nommer des gens visionnaires à sa tête. Nous exécutons des programmes visant les jeunes dans l'ensemble du Canada, et chacune des provinces organise des activités à l'échelle communautaire. Nous effectuons la plus grande partie de notre travail dans ce domaine, mais nous avons connu une diminution radicale du nombre de nos membres qui correspond largement au déclin de la population rurale du Canada.

Essentiellement, nous sommes une organisation qui se consacre au développement des jeunes. Nous effectuons beaucoup de travail de communications publiques et toutes sortes de projets pratiques.

La présidente : C'est un comité très spécial, et, assurément, des jeunes de l'ensemble du pays commencent bien leur vie en participant aux activités des 4-H.

Pourriez-vous nous fournir des chiffres? C'est une organisation particulière. À l'époque actuelle, y a-t-il encore beaucoup de ce genre de groupes qui soient encore très actifs partout au pays?

Mme Logan : C'est en Alberta que nous comptons le plus de membres et de dirigeants. Je pense que c'est l'Ontario qui vient au deuxième rang. Pour donner des chiffres historiques, dans les années 1930, nous comptons environ 30 000 membres, et c'est dans les années 1970 que le nombre de nos membres a été le plus élevé, soit environ 80 000 personnes. Nous sommes maintenant revenus à 30 000 membres. Juste un peu moins de 30 000 membres, à l'échelle du pays.

La présidente : Qu'est-ce qui explique cette diminution?

Mme Logan : Je pense qu'elle n'est que le reflet du déclin de la population rurale.

On s'est intéressé à l'idée d'axer davantage les activités sur les régions agricoles, et cetera. Je dirige un club depuis 30 ans, en fait, notre club fait des projets en rapport avec les bouvillons, les chevaux, les veaux de naissance et les génisses, mais aussi les

cooking and many others. Most of the village children belong to our group. We usually have between 35 and 40 members in our club, which is basically half of the students in our school from kindergarten to grade 12. Our village has a grand total of 177 people.

The Chairman: Never mind; it is a good community.

Senator Mercer: Ms. Logan, first, thank you for being there and thank you for what you do in the community. It is extremely important. I have had the good fortune of working my entire career in volunteer organizations with good people such as you. Although I have not worked with 4-H, I know their good work by reputation.

The decline in numbers, as the chair talked about and you talked about it being because of the out-migration. Is it exclusively because of that out-migration, or is it the creeping interference of what we consider urban life but it is really not that, it is life in general these days, with access to everything via computers, television and so on? If someone is in a rural home with the drapes drawn, they might not know that they are not in downtown Toronto with everything that is there. Is that having an effect on your membership?

Ms. Logan: With the technology maybe not. In my area not everyone has high-speed Internet; our area has a large amount of dial-up. Our farm has high-speed Internet because we subscribe to a special wireless operator. Children in rural areas are often disadvantaged, because they do not have the same services. There is sparseness and distance involved. My granddaughter is here in the room with me today, because we do not have daycare in Lomond. It is a lucky thing to find a baby sitter. If the parents are not available, hopefully a relative or a grandparent can fill in.

As many things, the farms are bigger but the population has shrunk. Where everything used to happen in our little community, now if we want to be on a hockey or a soccer team, often it means travelling to a bigger community to be involved. Therefore, parents are on the road much of the time. Not everything is done in the smaller communities anymore. The biggest our club ever got was 45 members when our school had a population of 200. We are still between 35 and 40 members, and our town population is down to 200. In our community, 4-H has managed to hang on to the numbers, but there are fewer people around.

projets de théâtre, d'albums de découpures, de cuisine et de beaucoup d'autres choses. La plupart des enfants du village font partie de notre groupe. Notre club compte habituellement entre 35 et 40 membres, ce qui correspond grosso modo à la moitié des élèves de notre école, de la maternelle à la douzième année. Notre village compte un grand total de 177 habitants.

La présidente : Ce n'est pas important; c'est une bonne collectivité.

Le sénateur Mercer : Madame Logan, tout d'abord, merci d'être ici, et merci de faire ce que vous faites pour la collectivité. C'est extrêmement important. J'ai eu la chance de travailler, tout au long de ma carrière, auprès d'organisations de bénévoles qui comptaient dans leurs rangs de bonnes personnes comme vous. Je n'ai pas travaillé avec les 4-H, mais je sais qu'ils ont la réputation de faire du bon travail.

La présidente et vous avez parlé du fait que la diminution du nombre de membres de votre organisation est attribuable à l'émigration. Est-ce que c'est attribuable exclusivement à l'émigration, ou est-ce l'influence insidieuse de ce que nous appelons la vie urbaine, mais qui n'est pas cela, en vérité, puisque c'est plutôt la vie en général de notre époque, l'accès à tout par les ordinateurs, la télévision et ainsi de suite? Avec tout ce qu'il y a dans les maisons aujourd'hui, une personne qui se trouverait dans une maison de campagne, si les rideaux sont tirés, ne saura peut-être pas qu'elle ne se trouve pas au centre-ville de Toronto. Est-ce que cela a une incidence sur le nombre de membres de votre organisation?

Mme Logan : Peut-être pas en ce qui concerne la technologie. Dans ma région, ce n'est pas tout le monde qui a un accès haute vitesse à Internet; chez nous, beaucoup de gens ont un accès commuté. À notre ferme, nous avons un accès haute vitesse à Internet, parce que nous sommes abonnés aux services d'un fournisseur sans fil particulier. Les enfants des milieux ruraux sont souvent désavantagés, parce qu'ils n'ont pas accès aux mêmes services qu'ailleurs. La distance et l'éloignement ont une incidence. Ma petite-fille m'accompagne aujourd'hui parce qu'il n'y a pas de service de garde à Lomond. Il faut être chanceux pour trouver une gardienne. Lorsque les parents ne sont pas disponibles, on espère qu'un autre membre de la famille ou un grand-parent puisse s'occuper de garder les enfants.

Comme c'est le cas pour beaucoup d'autres choses, les fermes sont plus grosses qu'auparavant, mais la population a diminué. Alors qu'auparavant, toutes les activités avaient lieu dans notre petite collectivité, maintenant, si nous voulons faire partie d'une équipe de hockey ou de soccer, cela suppose qu'on se rende dans une collectivité plus grande pour participer aux activités. Ainsi, les parents sont sur la route une bonne partie du temps. On ne fait plus tout dans les petites collectivités. Notre club a un jour compté 45 membres, lorsqu'il y avait 200 élèves à notre école. Il y a encore entre 35 et 40 membres, et la population de notre village a diminué et est maintenant de 200 personnes. Dans notre collectivité, les 4-H ont réussi à garder les mêmes chiffres, mais il y a moins de monde.

I would say the decline across Canada has happened because there are fewer communities. When I was a child, there were three communities within 10 minutes of me; now there are none.

Senator Mercer: We have heard this story before, Ms. Logan. In some parts of the country where there were five farms, there is now one. Where there were five cheese factories, there are now none.

I might not have heard you correctly. How many years have you been involved in your local 4-H club?

Ms. Logan: For 30 years, I was a leader, and I was a member for approximately eight years.

Senator Mercer: Are you still a leader of your local 4-H?

Ms. Logan: Yes.

Senator Mercer: This is magnified in rural Canada, but it is also an indication of what is happening in most volunteer organizations. Are you having difficulty recruiting new people to take your place as a leader in 4-H?

Ms. Logan: Right now, we have a member crunch across Canada. The numbers are going down, but our next issue will be the number of leaders. Many of us, who are leaders, have gray hair such as me. I have remained the leader of our group, and I do all the general paperwork. However, I have anywhere up to seven project leaders working under me, but all they do is the project.

In a community such as mine, everyone who volunteers is wearing seven hats. Our little community survives on casinos. Everyone does a casino to make the extra money they need. Everyone does seven jobs. A little village such as mine can be described as a take-away society. The elevators are lost, for example, and then it always seems as though the community is losing things. I was director in the library system, and it had all the libraries in the south online and a delivery van. It is one of the few services besides our school that could be described as having improved.

Senator Mercer: You mentioned in your opening remarks about the 4-H going through a governance review. Is that driven by the challenge of the number of volunteers that you have nationally and regionally? Is that what is driving it, or is it the natural evolution that seems to be happening with many not-for-profit organizations that are going through governance review because of some legal issues as well as volunteer challenges?

Ms. Logan: It was the governance review that allowed us to become visionary, to be able to respond in a timelier manner, to get things done more quickly and to become more effective.

Je dirais que le déclin dans l'ensemble du Canada est attribuable à la diminution du nombre de collectivités. Lorsque j'étais enfant, il y avait trois collectivités à dix minutes de chez moi; aujourd'hui, il n'y en a aucune.

Le sénateur Mercer : C'est quelque chose que nous avons déjà entendu, madame Logan. Dans certaines régions du pays, il n'y a maintenant qu'une seule ferme là où il y en avait cinq auparavant. Il n'y a plus aucune fromagerie là où il y en avait cinq.

Je n'ai peut-être pas bien compris ce que vous avez dit. Combien de temps avez-vous passé auprès de votre club 4-H?

Mme Logan : J'ai dirigé le club pendant 30 ans, et j'en ai été membre pendant environ huit ans.

Le sénateur Mercer : Dirigez-vous toujours votre club 4-H?

Mme Logan : Oui.

Le sénateur Mercer : Le phénomène est accentué dans les régions rurales du Canada, mais c'est aussi quelque chose qui se passe au sein de la plupart des organisations bénévoles. Avez-vous de la difficulté à trouver une nouvelle personne pour diriger votre club 4-H?

Mme Logan : À l'heure actuelle, nous manquons de membres à l'échelle du Canada. Les chiffres sont à la baisse, mais le prochain problème auquel nous allons être confrontés, c'est le nombre de dirigeants. Bon nombre d'entre nous, les personnes qui dirigent les clubs, avons les cheveux gris, comme moi. J'ai continué de diriger notre groupe, et je m'occupe de toute la paperasse générale. Cependant, je peux avoir jusqu'à sept chefs de projet qui travaillent pour moi, mais tout ce qu'ils font, c'est s'occuper de leur projet.

Dans une collectivité comme la mienne, tous les bénévoles jouent de nombreux rôles. Notre petite collectivité survit grâce aux casinos. Toutes les collectivités exploitent un casino pour obtenir l'argent supplémentaire dont elles ont besoin. Tout le monde joue de nombreux rôles. On peut dire que mon petit village est une société à emporter. Les éleveurs, par exemple, sont perdus, et il semble que la collectivité perd toujours des choses. J'ai été directrice au sein du réseau des bibliothèques, et toutes les bibliothèques du Sud étaient accessibles en ligne par l'intermédiaire de ce réseau, et il y avait aussi un camion de livraison. C'est l'un des rares services, mis à part nos écoles, dont on pourrait dire qu'il s'est amélioré.

Le sénateur Mercer : Vous avez mentionné, dans vos observations initiales, que la gouvernance des 4-H fait l'objet d'un examen. Est-ce que c'est le problème du nombre de bénévoles que vous avez à l'échelle nationale et à l'échelle régionale qui motive cet examen? Est-ce que c'est pour cette raison que vous effectuez cet examen, ou est-ce que c'est le cours normal des choses, puisqu'il semble que bon nombre d'organisations sans but lucratif procèdent à un examen de leur gouvernance en raison des questions juridiques qui se posent et du manque de bénévoles?

Mme Logan : C'est l'examen de la gouvernance qui nous a permis de nous doter d'une vision, pour être en mesure de réagir plus rapidement, de faire les choses plus rapidement et d'être plus

Really, I believe it was done because we cannot afford to frustrate volunteers; things need to work easily because they have limited time and are busy people. As I said, they are often wearing seven hats.

Senator Mercer: All of us, who are parents, have gone through the challenge of being the taxi or the bus driver for our children from place to place, but that becomes magnified in rural Canada because of the distances. How serious do you feel the transportation issue is in rural Canada as you have seen it through 4-H?

Ms. Logan: "Serious" in what way?

Senator Mercer: You have already mentioned the number one issue that people mention, namely child care. The second or third issue they mention is transportation. That is, the lack of availability of transportation and the fact that to get anywhere they need a car. If they are financially challenged, they still need a car. If they need a car, they need insurance and that puts added pressure on families in rural Canada that might not be there for families in urban Canada.

Ms. Logan: It is very much that way, as well as the problem of the wear and tear on vehicles. Many of us have miles and miles of gravel on which to travel. We might not be on a major route to be ploughed regularly. There are many issues. Our family has lived in the area for six generations, so my grandchildren are now in school, but if we want them to take dance lessons or something that is in Lethbridge, then it is a fair commitment on someone's time to drive there.

If seniors cannot drive they have to rely on someone to take them places. For any kind of sports activities, often the small schools cannot afford busing, so parents have to be prepared to volunteer to drive. If they do not have a car or the ability to drive, they have to rely on their good neighbours to help them.

Senator Mercer: Thank you, Ms. Logan. I would like to come back to talk to you about more of this, but on that point, when we were in Pitcher Butte, Alberta a few months ago, on the bulletin board in the community centre were advertisements for people offering to drive others to town for doctors' appointments. It had a cost, but obviously that underscored the transportation problem.

Senator Callbeck: Thank you, Ms. Logan, for being available to answer our questions about 4-H.

I come from a rural province, Prince Edward Island. I am well aware of the need for strong leadership in the rural communities, probably more so now than ever. The Canadian 4-H Council is certainly a program that develops those leadership skills. I know

efficaces. En réalité, je pense qu'on l'a fait parce que nous ne pouvons nous permettre de frustrer nos bénévoles; il faut que les choses fonctionnent bien, parce que nos bénévoles ne disposent que de peu de temps et sont occupés. Comme je l'ai dit tout à l'heure, ils jouent souvent de nombreux rôles.

Le sénateur Mercer : Chacun d'entre nous qui avons des enfants a dû à un moment ou un autre faire le taxi ou être le chauffeur d'autobus pour ces enfants, mais cela est accentué en milieu rural, en raison des grandes distances. D'après votre expérience au sein des 4-H, à quel point le problème du transport est-il grave dans les milieux ruraux du Canada?

Mme Logan : « Grave » dans quel sens?

Le sénateur Mercer : Vous avez déjà parlé du problème dont les gens font le plus souvent état, c'est-à-dire les soins des enfants. Le deuxième ou le troisième problème qu'ils mentionnent le plus souvent, c'est le problème du transport, c'est-à-dire l'absence de moyens de transport et le fait qu'ils ont besoin d'une voiture pour aller où que ce soit. Même s'ils ont des problèmes financiers, ils ont besoin d'une voiture. S'ils ont besoin d'une voiture, ils ont besoin d'assurance, et cela ajoute aux pressions que subissent les familles des milieux ruraux du Canada, et peut-être pas les familles des milieux urbains du pays.

Mme Logan : Ce que vous dites est très vrai, et il y a aussi le problème de l'usure des véhicules. Bon nombre d'entre nous doivent faire des kilomètres et des kilomètres sur des routes en gravier. Nous n'habitons pas tous sur une route importante et déneigée régulièrement. Il y a beaucoup de problèmes. Ma famille vit dans la région depuis six générations, alors mes petits-enfants fréquentent l'école à l'heure actuelle, mais si nous voulons leur faire prendre des cours de danse ou quelque chose d'autre qui se passe à Lethbridge, alors nous devons prendre une bonne partie de notre temps pour les conduire là-bas.

Les personnes âgées qui ne peuvent conduire doivent compter sur quelqu'un d'autre pour aller à certains endroits. Pour toutes les activités sportives, il arrive souvent que les petites écoles n'aient pas les moyens de se payer des autobus, alors les parents doivent être prêts à se porter volontaires pour conduire les enfants. Ceux qui n'ont pas d'autos ou qui ne peuvent conduire doivent compter sur leurs gentils voisins pour les aider.

Le sénateur Mercer : Merci, madame Logan. J'aimerais que nous continuions de parler de cela, mais je voudrais dire, à ce propos, que lorsque nous nous sommes rendus à Pitcher Butte, en Alberta, il y a quelques mois, nous avons vu sur le tableau d'affichage d'un centre communautaire des annonces de gens qui offraient de conduire en ville les personnes qui avaient besoin d'y aller pour des rendez-vous chez le médecin. Il y avait un coût rattaché à cela, mais, évidemment, cela mettait l'accent sur le problème des transports.

Le sénateur Callbeck : Merci, madame Logan, d'être ici pour répondre à nos questions au sujet des 4-H.

Je viens d'une province rurale, l'Île-du-Prince-Édouard. Je suis tout à fait consciente du besoin d'un leadership fort dans les collectivités rurales, probablement encore davantage aujourd'hui qu'auparavant. Le Conseil des 4-H du Canada est assurément un

many youth who have gone through the public speaking and other aspects of your program and who have gone on to be great leaders in the community. Do you find that a larger percentage of youth that take the 4-H program do go on to be community leaders?

Ms. Logan: There is a study out called "Measures of Success," which was done by Ipsos-Reid, and it certainly shows that 4-H members are achievers. They all go on to post-secondary education of some kind, usually give back to the community and end up in a higher income bracket than the average citizen. It is an interesting study that shows 4-H definitely causes our members to go on and do well and become leaders.

Senator Callbeck: When was that study done?

Ms. Logan: This was just done between 1999 and 2002. It is very recent.

Senator Callbeck: I can certainly believe that from what I know about 4-H. Is 4-H in every province across Canada?

Ms. Logan: Yes.

Senator Callbeck: Do representatives from 4-H from every province get together from time to time, or do you work individually?

Ms. Logan: No, we work together. The Canadian 4-H Council has an annual general meeting in May and another meeting in November. Representatives from all the provinces attend. We also have a national resource network where they share all material. If a province is developing something on beef or drama, for example, it is put up and shared among provinces. We try not to duplicate material. They also have a national fundraising network now, and they share information on fundraising. The provincial officers or the staff work with 4-H and share information regularly.

Senator Callbeck: Do you get any funding from the federal government, or is it all from the provincial government?

Ms. Logan: Yes.

Senator Callbeck: You get it from both governments?

Ms. Logan: The Canadian 4-H Council is funded through the Renewal Opportunities Program, ROP. It is called the next generation, but it is renewal under the Agricultural Policy Framework. Some of the provincial ones are funded by government and some are on their own. It depends how it works in their province.

programme qui favorise l'acquisition de ces compétences en leadership. Je connais bon nombre de jeunes qui sont passés par le volet communication orale et d'autres volets de votre programme, et qui sont devenus des chefs de file dans la collectivité. Constatez-vous qu'une proportion importante de jeunes qui suivent le programme des 4-H deviennent des chefs de file dans leur collectivité?

Mme Logan : Ipsos-Reid a publié une étude intitulée « Measures of Success », et cette étude montre bel et bien que les membres des 4-H réussissent bien. Ils suivent tous une formation postsecondaire, quelle qu'elle soit, et redonnent habituellement à leur collectivité et atteignent une fourchette de revenus plus élevés que la moyenne. C'est une étude intéressante qui montre que les clubs des 4-H poussent sans aucun doute nos membres à réussir et à devenir des chefs de file.

Le sénateur Callbeck : Quand cette étude a-t-elle été réalisée?

Mme Logan : Ça ne fait pas longtemps, entre 1999 et 2002. C'est une étude très récente.

Le sénateur Callbeck : Je n'ai pas de difficulté à le croire, vu ce que je connais des 4-H. Est-ce que les 4-H sont dans toutes les provinces du Canada?

Mme Logan : Oui.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que les représentants des 4-H de toutes les provinces se réunissent de temps à autre, ou travaillent-ils chacun pour soi?

Mme Logan : Non, nous travaillons ensemble. Le Conseil des 4-H du Canada organise une assemblée générale en mai, et une autre en novembre. Des représentants de toutes les provinces y participent. Nous disposons aussi d'un réseau national de ressources par l'intermédiaire duquel les représentants peuvent diffuser tout le matériel. Si, par exemple, dans une province, on élabore quelque chose sur le bœuf ou sur le théâtre, on diffuse cela auprès des autres provinces par l'intermédiaire du réseau. Nous essayons de ne pas élaborer des choses qui se recoupent. Nos représentants disposent aussi maintenant d'un réseau national de campagne de souscription, et ils partagent des renseignements sur la campagne. Les agents provinciaux ou le personnel qui travaillent au sein des clubs 4-H échangent régulièrement des renseignements.

Le sénateur Callbeck : Obtenez-vous des fonds du gouvernement fédéral, ou seulement des gouvernements provinciaux?

Mme Logan : Oui.

Le sénateur Callbeck : Vous obtenez de l'argent des deux gouvernements?

Mme Logan : Le Conseil des 4-H du Canada est financé dans le cadre du Programme sur les possibilités de renouveau ou PPR. On dit « prochaine génération », mais, dans le Cadre stratégique pour l'agriculture, on parle de renouveau. Certains des clubs 4-H provinciaux sont financés par le gouvernement de leur province, certains sont autonomes. Cela dépend de la façon dont les choses fonctionnent dans leur province.

Everyone has major sponsors. In the Alberta program, about \$700,000— I am not sure of the exact number, but I believe it is somewhere under \$1 million — was raised through sponsorship most years, beside government support.

Senator Callbeck: How much federal funding do you get?

Ms. Logan: On the national Canadian 4-H Council?

Senator Callbeck: Yes.

Ms. Logan: I believe it is about \$600,000. There have been some special Aboriginal programs and some other special programs at times.

Senator Callbeck: With what is happening right now in our rural areas, if we look down the road 10 years, where do you see 4-H?

Ms. Logan: I feel 4-H will be crucial if we want to have leaders, but I also see us moving into the acreages and the areas surrounding cities. There has been a suggestion that this program would be wonderful in some of the urban centres. We just did a program called Make Your Escape. It was a national advertising program — the first one ever — done by our 4-H members for youth. Farm Credit Canada put up almost \$600,000 to run this program across Canada. When it was running, there were over 300 hits at a time in, I believe, Toronto. Many city kids were interested in this program. At the moment, we do not even have the capacity to go there.

I see us moving more into some other areas. The leadership aspects of 4-H work anywhere.

Senator Callbeck: Yes, and those leadership aspects are so important.

Senator Milne: I come from Toronto, but I did marry a farmer's son, who went through 4-H, and then when he was working as an agricultural engineer with the Ontario Department of Agriculture led 4-H programs here in Ontario. I am well aware of the value of the program.

In an area such as yours, with a decreasing population — you have lost two of your local communities — how is that affecting the resources that you can use and call on for leadership for the 4-H clubs?

Ms. Logan: Our area has always been very strong in 4-H. I have some of my third generation in it. They are very willing to lead, so I have not had that problem. However, I am sure in other areas there is an issue trying to find the next generation, because everyone certainly does have gray hair now. I honestly do not know. As I said before, finding our leaders will be our next issue.

Tout le monde a des commanditaires importants. Dans le cadre du programme de l'Alberta, on a obtenu environ 700 000 \$ — je ne suis pas sûre du chiffre exact, mais je pense que c'était un peu en deçà d'un million de dollars — en commandites à peu près chaque année, mis à part le soutien gouvernemental.

Le sénateur Callbeck : Combien d'argent obtenez-vous du gouvernement fédéral?

Mme Logan : Au Conseil des 4-H du Canada?

Le sénateur Callbeck : Oui.

Mme Logan : Je pense que c'est environ 600 000 \$. Il y a eu aussi des programmes spéciaux visant les Autochtones et d'autres programmes spéciaux à l'occasion.

Le sénateur Callbeck : Compte tenu de ce qui se produit à l'heure actuelle dans les régions rurales, quelle sera, à votre avis, la situation des 4-H dans 10 ans?

Mme Logan : Je pense que les 4-H joueront un rôle essentiel, si nous voulons former des chefs de file, mais je nous vois aussi nous installer dans les régions agricoles et dans les régions autour des villes. On a dit que ce programme pourrait être extraordinaire dans certains centres urbains. Nous venons de terminer un programme intitulé Make Your Escape. C'était un programme national de publicité — le tout premier — que les membres des 4-H ont mis sur pied pour les jeunes. Crédit agricole Canada a fourni près de 600 000\$ pour l'exécution de ce programme à l'échelle du Canada. Lorsque le programme était en cours, il y a eu, à un moment donné, plus de 300 visites, je crois, à Toronto. Beaucoup de jeunes des villes s'intéressent à ce programme. À l'heure actuelle, nous n'avons pas la capacité d'aller dans les villes.

Je nous vois nous installer dans de nouvelles régions. Les volets des activités des 4-H qui ont trait au leadership peuvent fonctionner partout.

Le sénateur Callbeck : Oui, et ce sont des volets importants.

Le sénateur Milne : Je viens de Toronto, mais je me suis mariée avec le fils d'un fermier, qui est passé par les 4-H, pour ensuite diriger les programmes pendant qu'il travaillait comme ingénieur agricole auprès du ministère provincial de l'Agriculture. Je suis tout à fait consciente de la valeur du programme.

Dans une région comme la vôtre, où la population décline — vous avez perdu deux collectivités — quelle incidence cela a-t-il sur les ressources que vous pouvez utiliser et mobiliser, en ce qui concerne le volet leadership des clubs 4-H?

Mme Logan : Notre région a toujours joué un rôle très important auprès des 4-H. Il y a des membres de mon club qui sont de la troisième génération de leur famille à faire partie du club. Ils sont prêts à prendre les rênes, alors je n'ai pas ce problème. Cependant, je suis sûre que le fait de trouver des personnes pour former la prochaine génération de dirigeants des clubs dans certaines autres régions pose problème, parce que c'est vrai que tout le monde a les cheveux gris à l'heure actuelle. Sincèrement, je ne sais pas. Comme je l'ai dit tout à l'heure, trouver des personnes pour diriger les clubs sera le prochain problème auquel nous serons confrontés.

Senator Milne: They tell me here that the average age of farmers now is 51 years old, but the average age of people living in rural and small town Canada is 39 years of age. The agricultural community is aging and diminishing in numbers, but rural residential is going up in most areas of Canada. Is it going up in your area as well? Are these people also taking part in 4-H?

Ms. Logan: If they move into the community, they tend to do so. However, when Alberta did a study here, they put us in with the Town of Hanna along the eastern side of the province. We have the oldest population, the least job opportunities, and are the fastest declining town. It has not shared in the golden corridor along Central Alberta. We are not seeing the rise in population. Ours is still declining and, as we get away from urban centres, I believe the population is still declining in many areas. It is impossible to get farm workers in our area. Our school population has stayed stable because of the Mexican Mennonites. They are the farm labour supply now. English is their second language, and often there is tremendous poverty in those families that now live in our communities, and the communities have to try to address this, too.

Senator Milne: When you refer to the Mexican Mennonites, do you mean that group of Mennonites from Canada, who made the poor judgment call to move to Mexico about 40 years ago, or earlier than that?

Ms. Logan: Yes. They have come back now. They are the labour force in Southern Alberta. In my school jurisdiction, some of our schools are 80 per cent Mexican Mennonites. We have the second highest ESL in the province of Alberta in our school jurisdiction, which most people find hard to believe, being situated in Taber.

Senator Milne: That is interesting.

I believe I heard you say that you do not have high-speed Internet in your area, but you subscribe to a wireless provider that lets you access high-speed Internet. It is none of my business how much that costs, but I have been told at a meeting that I attended yesterday that it is extremely expensive.

Ms. Logan: Our signal comes off a tower. It is not entirely reliable. We do not always know whether we are online, but it is not too expensive. It costs about \$40 a month.

Senator Milne: I was told that in some areas of Nova Scotia it costs \$1,000 to subscribe and well over \$100 a month to use the service, so it becomes very expensive. What percentage of the population in your area is on the Internet?

Le sénateur Milne : On me dit ici que les agriculteurs sont en moyenne âgés de 51 ans, mais que la moyenne d'âge des gens qui vivent en milieu rural et dans les petites villes du Canada est de 39 ans. Le milieu agricole vieillit et compte de moins en moins de gens, mais le secteur résidentiel des milieux ruraux est en croissance dans la plupart des régions du Canada. Est-ce le cas dans votre région aussi? Est-ce que les gens qui habitent en milieu rural sans appartenir au milieu agricole participent eux aussi aux activités des 4-H?

Mme Logan : S'ils s'installent dans la collectivité, ils ont tendance à le faire. Cependant, lorsque le gouvernement de l'Alberta a réalisé une étude, on a étudié notre situation en même temps que celle de la ville de Hanna, qui se trouve près de la frontière est de la province. Notre population est la plus âgée, c'est dans notre village que les possibilités d'emploi sont les plus réduites, et notre population diminue rapidement. Ce n'est pas le cas dans le couloir prospère du centre de l'Alberta. Notre population n'augmente pas. Elle est toujours en déclin, et je crois que la population diminue dans de nombreuses régions en dehors des centres urbains. Il est impossible de faire venir des travailleurs de ferme dans notre région. Le nombre d'élèves de notre école est demeuré stable grâce aux Mennonites mexicains. Ce sont eux qui forment la main-d'œuvre agricole à l'heure actuelle. L'anglais est leur langue seconde, et ces familles qui vivent maintenant dans nos collectivités sont souvent terriblement pauvres, et il faut que les collectivités essaient de régler ce problème-là aussi.

Le sénateur Milne : Lorsque vous parlez des Mennonites mexicains, est-ce qu'il s'agit du groupe de Mennonites du Canada qui ont pris la mauvaise décision de s'installer au Mexique il y a environ 40 ans ou peut-être plus?

Mme Logan : Oui. Ils sont revenus maintenant. Ce sont eux qui forment la main-d'œuvre du Sud de l'Alberta. Dans ma commission scolaire, certaines de nos écoles comptent 80 p. 100 de Mennonites mexicains. Notre commission scolaire vient au deuxième rang en Alberta pour ce qui est de la formation en anglais langue seconde, ce que la plupart des gens trouvent dur à croire, vu qu'on parle de Taber.

Le sénateur Milne : C'est intéressant.

Je crois vous avoir entendu dire que vous n'avez pas d'accès haute vitesse à Internet dans votre région, mais que vous êtes abonnés au service d'un fournisseur sans fil qui vous offre un accès haute vitesse à Internet. Le coût de ce service ne me regarde pas, mais on m'a dit, à une réunion hier, que c'était extrêmement cher.

Mme Logan : Le signal est émis par une tour. Le service n'est pas totalement fiable. Nous ne savons pas toujours si nous sommes connectés, mais ce n'est pas trop cher. C'est environ 40 \$ par mois.

Le sénateur Milne : On m'a dit que dans certaines régions de la Nouvelle-Écosse, l'abonnement coûte 1 000 \$ et les services, 100 \$ par mois, alors ça devient cher. Quelle proportion de la population de votre région a accès à Internet?

Ms. Logan: I recently heard that there are only four families in our area that are on it. I do not know whether more have come on or not. Our high-speed service has a \$500 up-front fee.

Senator Milne: This is another aspect of rural life, where living in rural Canada is a great disadvantage because of the higher costs, and high-speed Internet is almost essential to a modern farm operation.

Ms. Logan: Yes. We are a pedigreed seed farm and have our own web page. It was important for us to have the service.

Senator Milne: Since you are the national president of the Canadian 4-H Council, can you tell me how many 4-H clubs there are in our three territories and how many are in the northern parts of the provinces? Is it promoted in those areas?

Ms. Logan: As far as I know, there are none in the Northwest Territories. In Alberta, we are spread across the province pretty evenly. There are not as many clubs in the far North as in other areas. I cannot tell you about where the clubs are situated in other provinces.

Senator Milne: You said there was an Aboriginal program.

Ms. Logan: Yes, that was in the provinces. There were pilot projects in certain provinces. It appears to have been very successful. I am not sure if the federal funding for that is continued.

Senator Milne: That is another good point to follow up on. Thank you very much.

Senator Oliver: You said that in the village where you live there are 177 people. Of the 177, how many, if any, would you say are among the rural poor?

Ms. Logan: I do not know if I can answer that. However, the last statistics from our health authority said that 20 per cent of the children in our area live in poverty. I would think that number is pretty close to the truth. Many farm families tell us that they live poor and will die rich with their estates.

Senator Oliver: Does the 4-H club or your community have a support mechanism set up to give assistance to the rural poor?

Ms. Logan: Our 4-H club waives fees for anyone who cannot pay them. Many of the activities and programs that we do are entirely free with no charge to members. At one time, 4-H was entirely free. Now that Alberta 4-H charges a fee, our club charges approximately \$35 per member, but we do waive that if they cannot pay.

Mme Logan : J'ai entendu dire récemment que seulement quatre familles de notre région y avaient accès. Je ne sais pas s'il y en a plus maintenant. Il y a des frais initiaux de 500 \$ pour notre service haute vitesse.

Le sénateur Milne : C'est un autre aspect de la vie en milieu rural : vivre à la campagne au Canada a d'importants inconvénients liés aux coûts élevés, et l'accès haute vitesse à Internet est pratiquement essentiel à l'exploitation d'une ferme moderne.

Mme Logan : Oui. Notre ferme produit des semences sélectionnées, et nous avons notre propre page web. C'est important pour nous d'avoir accès au service.

Le sénateur Milne : Puisque vous êtes la présidente nationale du Conseil des 4-H du Canada, pouvez-vous me dire combien il y a de clubs 4-H dans les trois territoires et combien il y en a dans le nord des provinces? Faites-vous de la promotion dans ces régions?

Mme Logan : Autant que je sache, il n'y a pas de clubs dans les Territoires du Nord-Ouest. En Alberta, nous sommes répartis de façon à peu près égale dans l'ensemble de la province. Il n'y a pas autant de clubs dans les régions du Nord que dans les autres régions. Je ne suis pas en mesure de vous dire où les clubs se trouvent dans les autres provinces.

Le sénateur Milne : Vous avez dit qu'il y a un programme pour les Autochtones.

Mme Logan : Oui, dans les provinces. Il y a eu des projets pilotes dans certaines provinces. Il semble que ces projets aient très bien fonctionné. Je ne sais pas si le gouvernement fédéral continue de financer ces projets.

Le sénateur Milne : Voilà un autre point intéressant auquel il faudra donner suite. Merci beaucoup.

Le sénateur Oliver : Vous avez dit que votre village compte 177 habitants. De ce nombre, combien y a-t-il, s'il y en a, selon vous, de gens appartenant à la catégorie des personnes pauvres vivant en milieu rural?

Mme Logan : Je ne sais pas si je suis en mesure de répondre à cette question. Cependant, les derniers chiffres de notre organisation sanitaire indiquent que 20 p. 100 des enfants de notre région vivent dans la pauvreté. Je pense que ce chiffre est probablement très près de la réalité. Bon nombre de familles d'agriculteurs nous disent qu'ils vivent dans la pauvreté, mais vont mourir riches, vu leur patrimoine.

Le sénateur Oliver : Est-ce que le club des 4-H ou votre collectivité dispose d'un mécanisme de soutien pour donner un coup de main aux personnes pauvres du milieu rural?

Mme Logan : Notre club 4-H annule les frais d'inscription des gens qui n'ont pas les moyens de les payer. Bon nombre de nos activités sont offertes à titre entièrement gracieux à nos membres. À une certaine époque, tout ce qui touchait les 4-H était gratuit. Maintenant que les 4-H de l'Alberta font payer des frais, notre club demande environ 35 \$ à chacun de ses membres, mais nous annulons les frais pour les personnes qui n'ont pas les moyens de les payer.

In the local school, school fees can be waived. Our club gives the school supplies, so that if a child comes to school without supplies, they are provided.

Communities tend to be quite caring in rural areas. They try to help out as much as possible.

Senator Oliver: Some senators have already asked you general questions about infrastructure. Could you briefly describe the type of infrastructure you have in your area in terms of hospitals, schools, roads, transportation and snow removal from in front of homes? What is the infrastructure there like?

Ms. Logan: Our school goes from kindergarten to Grade 12 and has less than 100 students. A building that is close to 100 years old houses our library. We are part of a regional library system. Books are delivered by courier. The school jurisdiction provides buses, but that is the only busing in the area.

The county plows bus routes first and then major routes. Therefore, depending on the weather, your road may or may not get plowed. The village relies on a town worker for that. The streets of the village are not even paved. There are dirt streets.

Senator Oliver: Is there a fire station there?

Ms. Logan: There is a fire hall and First Response, which has local volunteers who have taken courses — usually at their own cost. There is a hospital in Vulcan with limited care. The regional hospital is in Lethbridge.

There is also the Alberta Shock Trauma Air Rescue Society, STARS, the air ambulance that will fly in. However, my husband had a major bleed on the brain a few years ago, and due to ambulances getting lost, et cetera, it took seven hours to get to the hospital in Calgary. In rural areas, you have to depend on yourself a fair bit, or on local volunteers to help out.

Senator Oliver: Would you say that the infrastructure in your town, with 177 people, is comparable to that throughout rural Alberta?

Ms. Logan: I would say that communities as isolated as Lomond are very similar. Our hockey rink was built sometime in the 1960s. It is certainly in need of upgrading. I am on the board of directors of Rural Alberta's Development Fund. The government provided \$100 million to be given to community projects. For the first three months, all we heard about was the tremendous infrastructure needs across the province, and now the government has addressed some of those. Everything is getting old.

Les frais d'inscription à notre école peuvent être annulés. Notre club fournit le matériel scolaire, alors si un enfant se présente à l'école sans matériel, nous lui en fournissons.

Les collectivités ont tendance à bien s'occuper de leurs membres dans les régions rurales. Elles essaient de les aider le plus possible.

Le sénateur Oliver : Quelques sénateurs vous ont déjà posé des questions d'ordre général au sujet de l'infrastructure. Pourriez-vous décrire brièvement le genre d'infrastructure qu'il y a dans votre région, les hôpitaux, les écoles, les routes, les moyens de transport et le service d'enlèvement de la neige devant les maisons? De quoi a l'air l'infrastructure chez vous?

Mme Logan : Nous avons une école pour les élèves de la maternelle à la douzième année, et moins de 100 élèves la fréquentent. Notre bibliothèque se trouve dans un immeuble qui a près de 100 ans. Nous sommes membres du réseau régional des bibliothèques. Les livres sont envoyés par messenger. La commission scolaire fournit les autobus, les autobus scolaires sont les seuls autobus de la région.

Le comté déneige le trajet de l'autobus d'abord, puis les routes principales. Ainsi, selon le temps qu'il fait, la route qui passe devant chez vous peut être déneigée ou non. Le village compte pour cela sur un employé de la ville. Les rues du village ne sont même pas revêtues. Ce sont des chemins de terre.

Le sénateur Oliver : Y a-t-il une caserne de pompiers?

Mme Logan : Il y a un service des incendies et de première intervention, assuré par des bénévoles du village qui ont suivi des cours — habituellement à leurs frais. Il y a à Vulcan un hôpital où on prodigue certains soins. L'hôpital régional se trouve à Lethbridge.

Il y a aussi l'Alberta Shock Trauma Air Rescue Society ou STARS, l'ambulance aérienne. Cependant, mon mari a eu une importante hémorragie cérébrale il y a quelques années, et, parce que des ambulances se sont perdues, notamment, il a fallu sept heures pour l'amener à l'hôpital de Calgary. En milieu rural, on doit pouvoir compter sur soi en grande partie, ou encore sur des bénévoles près de chez soi.

Le sénateur Oliver : Diriez-vous que l'infrastructure de votre village de 177 habitants est comparable à ce qu'on trouve dans le reste du milieu rural de l'Alberta?

Mme Logan : Je dirais que les collectivités qui sont aussi éloignées que Lomond se trouvent dans une situation très semblable. On a bâti notre patinoire dans les années 1960. C'est certain qu'elle a besoin d'être rénovée. Je siège au conseil des directeurs du Rural Alberta's Development Fund. Le gouvernement a fourni 100 millions de dollars pour le financement de projets communautaires. Au cours des trois premiers mois, tout ce dont nous avons entendu parler, c'est des immenses besoins d'infrastructure dans l'ensemble de la province, et maintenant, le gouvernement a répondu à certains de ces besoins. Tout est en train de devenir vieux.

Senator Biron: In 2000, I believe, the federal government made a subvention so that broadband access would be available to all the rural areas in Canada. Do you know if this program has been implemented? Do you communicate with most of the members of your 4-H club via the Internet?

Ms. Logan: Are you referring to the Community Access Program, CAP? I was on that committee, which brought the Internet into all the libraries in Alberta. It paid the set-up fees and was continually added to. I believe we are on CAP 5. However, I believe the federal government is planning to end that program. I wrote a letter on behalf of the library trustees in the province saying that it was a great program and that if they were going to end it, perhaps they could look at a program that allows continual evergreening. Once you start with technology, there are always upgrades needed.

As far as I know, all of the small communities in my area have the Internet at the local library. Yes, I use the Internet and faxes to talk to people. I do not do much videoconferencing, but I am on quite a few conference calls.

Senator Dawson: I was looking at the statistics on participation. I do not know if you have seen them. Would you know the rate of participation in 4-H clubs in Quebec?

Ms. Logan: There is the English-speaking Quebec, and the Quebec Young Farmers' is affiliated with the Canadian 4-H Council, I believe. Are you familiar with that? That is the main body.

Senator Dawson: The anglophone community network of Quebec has a strong participation. They are based in Quebec City. I was wondering if the francophones participate at the same level.

Ms. Logan: It is not quite the same as the regular 4-H across Canada. The Quebec Young Farmers have their own organization, but they do take part. They sit on the national organization.

Senator Dawson: The title of this committee is to examine and report on rural poverty in Canada. If you were to have a role in defining what we should prioritize or define as one of the first steps of the federal government in trying to alleviate rural poverty, what would be your recommendation? I am not asking you to do our job but to help us do our job.

Le sénateur Biron : En 2000, je crois, le gouvernement fédéral a versé de l'argent sous forme de subventions afin de rendre l'accès à large bande possible dans toutes les régions rurales du Canada. Savez-vous si ce programme a été mis en œuvre? Communiquez-vous avec la plupart des membres de votre club 4-H par Internet?

Mme Logan : Parlez-vous du Programme d'accès communautaire, le PAC? J'étais membre du comité, et nous avons fait en sorte que toutes les bibliothèques de l'Alberta aient accès à Internet. Le programme a permis de payer les frais d'installation, et il y a eu un afflux constant de fonds supplémentaires. Je pense que nous en sommes au PAC 5. Cependant, je pense que le gouvernement fédéral prévoit mettre fin à ce programme. J'ai écrit une lettre au nom des administrateurs des bibliothèques de la province pour dire au gouvernement que c'est un excellent programme, et que s'il doit y mettre fin, il pourrait peut-être envisager un autre programme pour permettre des mises à niveau continues. Une fois qu'on adopte des outils technologiques, il faut toujours faire des mises à niveau.

Que je sache, toutes les petites collectivités de ma région ont accès à Internet par l'intermédiaire de leur bibliothèque. Oui, j'utilise Internet et un télécopieur pour communiquer avec les gens. Je ne fais pas beaucoup de vidéoconférences, mais je participe souvent à des appels conférences.

Le sénateur Dawson : J'ai examiné les chiffres concernant la participation. Je ne sais pas si vous y avez jeté un coup d'œil. Connaissez-vous le taux de participation aux clubs 4-H au Québec?

Mme Logan : Il y a les anglophones du Québec et les Jeunes agriculteurs du Québec, qui sont affiliés au Conseil des 4-H du Canada, je crois. En avez-vous entendu parler? C'est l'organisme principal.

Le sénateur Dawson : Le réseau anglophone du Québec a un fort taux de participation. Il a son siège social à Québec. Je me demandais si les francophones participent autant.

Mme Logan : Ce n'est pas la même chose qu'avec les autres clubs 4-H du Canada. Les Jeunes agriculteurs du Québec ont leur propre organisation, mais ils participent. Ils siègent à l'organisation nationale.

Le sénateur Dawson : Ce qui figure à l'ordre du jour, c'est l'examen, en vue d'en faire rapport, de la pauvreté rurale au Canada. Si vous aviez un mot à dire quant à l'élément dont nous allons faire une priorité ou que nous allons définir comme étant la première chose que le gouvernement fédéral doit faire pour essayer de faire diminuer la pauvreté en milieu rural, quelle serait votre recommandation? Je vous demande non pas de faire notre travail à notre place, mais bien de nous aider à le faire.

Ms. Logan: There needs to be something besides a short-term bandaging approach. We need strategy and to look at how to link all the services, so that children do not have barriers because of distance and sparsity. There must be some strategic planning, which also probably involves money issues.

Senator Dawson: Do you mean the support of the governments toward your group? You said financing. What kind of financing are you talking about?

Ms. Logan: I mentioned the CAP program, and once something good is started it should be continued; such initiatives that give broad services to level the playing field in rural areas, so we do not have so many have and have-nots. Technology is one of those areas, with the ability to access high-speed Internet. If rural citizens can address or use these things, it gets to the point with some jobs that it does not matter where you live.

In my area, I am surrounded by lakes, the last big lakes within driving distance of Calgary. There are some beautiful areas where people could live if we had technology and some services. You cannot expect people to live in rural Alberta if there are no services, or rural Canada anywhere.

Senator Dawson: Thank you.

Senator Callbeck: My question is on the statistics that have been provided here. According to this, there are over 50 per cent more girls than boys in 4-H. Has that changed through the years, or has it always been about that percentage?

Ms. Logan: When I was a child in 4-H, it was about equal. One of the big changes we have seen in my area is the boys' sports teams and the distance they have to travel. Often that limits the amount of 4-H they can do, and in my club I find it much easier to find women leaders than men. At the moment, I am desperately in need of a woodworking teacher, and I cannot find one. However, I can find people for cooking, drama, sewing and scrapbooking, which are very much for girls. That is probably the main issue. Horse projects are huge, and that is also something that often interests young girls.

Senator Callbeck: Are graduates of 4-H more liable to stay in rural areas? Are they more liable to take over the family farm? Do you see any difference there?

Mme Logan : Il faut qu'il y ait quelque chose d'autre qu'une démarche à court terme visant à panser les plaies. Nous avons besoin d'une stratégie, et il faut que nous envisagions une manière d'établir des liens entre l'ensemble des services, de façon que les enfants ne soient pas confrontés à des obstacles à cause de la distance et de l'éloignement. Il faut qu'il y ait une certaine planification stratégique, ce qui suppose probablement des enjeux monétaires aussi.

Le sénateur Dawson : Parlez-vous du soutien de votre groupe par le gouvernement? Vous avez parlé de financement. De quel type de financement s'agit-il?

Mme Logan : J'ai parlé du PAC, et je pense qu'une fois qu'une bonne initiative est lancée, elle devra se poursuivre, comme les initiatives qui visent à offrir des services généraux de façon à offrir les mêmes chances à tous les habitants des milieux ruraux, pour qu'il n'y ait pas tant de nantis et tant de démunis. La technologie est l'un des domaines où cela est vrai, en ce qui concerne l'accès haute vitesse à Internet. Si les citoyens qui vivent en milieu rural ont accès à ces outils, on arrive au point où, pour certains emplois, l'endroit où vit la personne qui occupe l'emploi n'a plus d'importance.

Dans ma région, il y a des lacs partout, les derniers grands lacs où il est possible de se rendre en voiture à partir de Calgary. Il y a de très beaux endroits où les gens pourraient vivre si nous avions accès aux outils technologiques et à certains services. On ne peut pas s'attendre à ce que les gens vivent dans les régions rurales de l'Alberta s'il n'y a pas de services, pas plus qu'ailleurs au Canada.

Le sénateur Dawson : Merci.

Le sénateur Callbeck : Ma question porte sur les chiffres que nous avons ici. D'après ceux-ci, il y a plus de 50 p. 100 plus de filles que de garçons dans les clubs 4-H. Est-ce que cela a changé avec le temps, ou est-ce ça toujours été environ cette proportion?

Mme Logan : Lorsque j'étais enfant et membre des 4-H, il y avait à peu près autant de garçons que de filles. L'un des changements importants auxquels nous avons assisté dans la région, ce sont les équipes sportives des garçons et la distance qu'ils doivent parcourir. Cela limite souvent le nombre d'activités des 4-H auxquelles ils peuvent participer, et, au sein de mon club, c'est beaucoup plus facile de trouver des femmes que des hommes pour diriger les activités. À l'heure actuelle, je cherche désespérément un professeur de menuiserie, et je n'arrive pas à en trouver. J'arrive cependant à trouver des gens pour des activités de cuisine, de théâtre, de couture et d'élaboration de cahiers de découpures, qui sont des activités qui s'adressent davantage aux filles. C'est probablement le principal problème. Les projets avec les chevaux sont de grande envergure, et c'est aussi souvent quelque chose qui intéresse les jeunes filles.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que les diplômés qui sont membres des 4-H sont plus susceptibles de demeurer en région rurale? Sont-ils plus susceptibles de reprendre la ferme familiale? Y a-t-il des différences à cet égard?

Ms. Logan: They have a real love for rural Alberta, and if they have a chance to come back, they do — or rural Canada or rural anywhere. However, there must be a reason and something for them to come back to, if they can do their job from there, for example. I cannot tell you if it makes a difference or not. I know right now I have a young boy that was in last year, and he has every intention of coming back to the farm. Most of the young people farming in our area now did go through the 4-H club, but there are many who are not there now, who have jobs some other place because the farm is no longer there or the farm cannot support a second family.

Senator Callbeck: Did you say that most of them that are farming came through 4-H?

Ms. Logan: Yes.

Senator Callbeck: Thank you very much.

Senator Mercer: Ms. Logan, I will go back to the infrastructure and the capacity of the community to support themselves. In urban Canada, we are accustomed to seeing organizations, such as United Way, encompassing all the charities' social services under one umbrella and raising the money to do that under the heading of United Way.

I would ask you to comment on this theory. The further you get away from the epicentre of the urban community, whether it is Lethbridge or Red Deer or Truro, Nova Scotia, the less effect it has on servicing people in rural communities.

Have you noticed that in Alberta but also generally across the board, because all of your 4-H clubs are in those rural communities?

Ms. Logan: Do you mean we have less ability to access services than in a larger centre?

Senator Mercer: I will mention a group in a moment that I believe is doing a reasonable job on this, but I observe that there does not seem to be a group across the nine provinces we have visited so far in rural Canada that is the umbrella group helping to coordinate the activities of all the social service agencies, such as the 4-H club and any outreach groups from churches or community centres helping people who need help in the community.

I am asking you, is my observation correct or not?

Ms. Logan: I agree with you that every organization tends to try to do what needs to be done, and usually it is the same people serving on all these different organizations. I commented on a better attempt to link all the services. No, in my community there is not one umbrella group that sees about raising funds for anything; and I did mention that we do a lot of casinos. Our little community just had a fundraising supper. We want to build a new gym. The community has decided to do it on their own. We raised \$59,000 at that

Mme Logan : Ils aiment profondément la campagne albertaine et, s'ils ont la chance de revenir, ils le font — comme dans les autres milieux ruraux du Canada ou d'ailleurs. Cependant, il faut qu'il y ait un motif ou une chose qui les fasse revenir, par exemple, le fait de pouvoir travailler à partir de leur village. Je ne suis pas en mesure de vous dire s'il y a une différence liée à l'appartenance aux 4-H. Ce que je sais, c'est que j'ai un garçon qui était membre l'an dernier, et il a vraiment l'intention de revenir à la ferme. La plupart des jeunes agriculteurs de notre région sont passés par le club 4-H, mais il y a de nombreux jeunes qui sont partis, qui occupent un emploi ailleurs parce que la ferme n'existe plus ou n'a pas des revenus suffisants pour faire vivre une deuxième famille.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que vous dites que la plupart des jeunes agriculteurs sont passés par les 4-H?

Mme Logan : Oui.

Le sénateur Callbeck : Merci beaucoup.

Le sénateur Mercer : Madame Logan, je veux revenir sur l'infrastructure et la capacité de la collectivité d'être autonome. Dans les milieux urbains du Canada, nous sommes habitués de voir les organisations comme Centraide offrir tous les services sociaux des œuvres de bienfaisance de façon centralisée et les campagnes de financement être menées sous la bannière de Centraide.

Je vous demanderais de commenter cette idée : plus on s'éloigne de la ville épicentre, que ce soit Lethbridge, Red Deer ou Truro, en Nouvelle-Écosse, moins cela a d'effet sur les services offerts aux gens des collectivités rurales.

Avez-vous remarqué cela en Alberta, mais aussi en général un peu partout, puisque tous vos clubs 4-H se trouvent dans les collectivités rurales?

Mme Logan : Voulez-vous dire que nous avons moins accès aux services que dans les grands centres?

Le sénateur Mercer : Je vais parler dans un instant d'un groupe qui, à mon avis, effectue de l'assez bon travail à cet égard, mais j'ai remarqué, dans les neuf provinces que nous avons visitées jusqu'à maintenant, qu'il ne semble pas y avoir de groupe, dans les milieux ruraux du Canada, qui coordonne les activités de tous les organismes sociaux, comme le club des 4-H ou d'autres groupes communautaires des églises ou des centres communautaires qui aident les gens ayant besoin d'aide au sein des collectivités.

Ce que je vous demande, c'est : est-ce que mon observation est juste ou non?

Mme Logan : Je suis d'accord avec vous pour dire que chaque organisation a tendance à essayer de faire ce qui doit être fait, et, habituellement, ce sont les mêmes personnes qui donnent un coup de main au sein des différentes organisations. J'ai parlé du fait de tenter d'établir de meilleurs liens entre les services. Non, dans ma collectivité, il n'y a pas de groupe de coordination qui s'occupe de mener des campagnes de souscription pour quoi que ce soit; et j'ai mentionné que nous faisons beaucoup de soirées casino. Il vient tout juste d'y avoir un souper bénéfice dans notre collectivité.

supper, but it was all just local people working together. It tends to be that everybody helps the other group; that is how we do it, just one big group.

Senator Mercer: It is always amazing to us what can be done in rural communities. I live in a small rural community outside Halifax, and I am amazed what my friends and neighbours do to keep our little community going.

There is a group active in only three provinces: Ontario, Manitoba and Nova Scotia. That is the Foundation for Rural Living. I do not know if you are familiar with them.

Ms. Logan: No.

Senator Mercer: Through some limited funding that they have received, they have been able to provide what they call rural development officers, who work in specific rural communities to help with the work. They do not do the work for everybody else, but to help coordinate everybody else. I would like your comment on this. One issue we have heard is that there are programs available but the complication of dealing with the programs, of getting through the bureaucracy — and in some cases simply filling out the forms — is too daunting for people. Not just because they are in rural Canada; they are daunting for everybody. However, because your volunteer base is much smaller in rural Canada there is the need for someone to help coordinate things such as that, the social agencies, making sure that the left hand knows what the right hand is doing. The rural development officers I have seen have done a great job in that sense. Do you think that would help?

Ms. Logan: In Alberta, they have community development officers who do something similar to that. There are also family services that try to coordinate some issues. They are often situated in one of the bigger centres and often are not out to the little centres too often.

Senator Mercer: When we were in Athens, Ontario, people from the United Way of Leeds-Grenville came and told us what a wonderful job they did. As we dug a little deeper, we found out they were doing a great job in Gananoque and Brockville, but as we moved out beyond Athens and other places, they were not doing so well. I get the feeling that, as a committee, we will have to address how to find some way to empower organizations already in place, such as 4-H or other organizations in rural Canada. Because of the lack of coordination and the lack of that umbrella group that the United Way, for example, provides in urban areas, these organizations need help to capitalize on the good work that is being done there now.

Nous voulons construire une nouvelle salle d'entraînement. Nous avons décidé de le faire nous-mêmes. Nous avons amassé 59 000 \$ à ce souper, mais c'était seulement les gens du village qui travaillaient ensemble. Les choses ont tendance à être ainsi : tout le monde aide l'autre groupe; c'est ainsi que nous faisons les choses, un seul grand groupe.

Le sénateur Mercer : Pour nous, c'est toujours incroyable de constater ce que les gens arrivent à faire en milieu rural. Je vis dans une petite collectivité rurale pas très loin de Halifax, et ce que mes amis et mes voisins font pour faire vivre notre petite collectivité m'impressionne beaucoup.

Il existe un groupe qui n'est présent que dans trois provinces : l'Ontario, le Manitoba et la Nouvelle-Écosse. Il s'agit de la Foundation for Rural Living. Je ne sais pas si vous connaissez cette organisation.

Mme Logan : Non.

Le sénateur Mercer : Avec les fonds limités que les représentants de cette organisation ont reçus, ils ont été en mesure de créer des postes de ce qu'ils appellent des agents de développement rural, qui donnent un coup de main dans certaines collectivités rurales. Ils ne font pas le travail à la place des autres, mais ils aident à la coordination des activités de tout un chacun. J'aimerais savoir ce que vous en pensez. L'un des problèmes dont nous avons entendu parler, c'est qu'il y a des programmes offerts, mais qu'il est compliqué d'y participer, d'affronter la bureaucratie — et, dans certains cas, même de seulement remplir les formulaires — ce qui est trop décourageant pour les gens. Ce n'est pas seulement parce qu'ils vivent dans une région rurale du Canada; c'est décourageant pour tout le monde. Cependant, puisqu'il y a beaucoup moins de bénévoles dans les régions rurales du Canada, il faut qu'il y ait quelqu'un pour coordonner des choses comme celles-là, les organismes sociaux, pour s'assurer qu'on sait d'une part ce qui se fait d'autre part. Les agents de développement rural que j'ai rencontrés font de l'excellent travail à cet égard. Pensez-vous que cela serait utile chez vous?

Mme Logan : En Alberta, il y a des agents de développement communautaire qui font un peu la même chose. Il y a aussi des services à la famille qui essaient de coordonner certaines choses. Ces services sont souvent offerts dans les grandes villes et, trop souvent, ils ne sont pas offerts dans les petites localités.

Le sénateur Mercer : Lorsque nous nous sommes rendus à Athens, en Ontario, des gens de Centraide de Leeds-Grenville sont venus nous parler de l'excellent travail qu'ils font. À mesure que nous avons un peu creusé la question, nous avons découvert qu'ils font de l'excellent travail à Gananoque et à Brockville, mais, lorsque nous nous sommes rendus un peu loin qu'Athens et que d'autres endroits, le travail commençait à être moins efficace. J'ai l'impression que le comité va devoir trouver une manière d'habiller les organisations qui existent déjà, comme les 4-H et d'autres organisations des milieux ruraux du Canada. À cause du manque de coordination et de l'absence d'un groupe comme Centraide, par exemple, qui existe dans les régions urbaines, ces organisations ont besoin d'aide pour tirer parti du bon travail qui est fait là-bas à l'heure actuelle.

Do you feel that that would be of some help? Are the community development officers in Alberta paid by the province?

Ms. Logan: Yes. It is under community development. The one comment I would have is that often in rural areas, being able to connect with the right person is important. It would be really wonderful if we had, whether we call it a one-stop information or someplace we could go. Most communities still have a library. If we could go there, we could be pointed in the right direction for the phone number or whatever. It used to be the county seat that would have had the health authority, the district agriculturalist, the home economist, everybody. Now from my area, it is a long-distance phone call somewhere if we can figure out where to call. Many people just never access information because of the difficulty to figure it out. That would also allow government to connect better with small communities. If we had this site, we could find out the answers we needed.

Senator Mercer: I believe, Ms. Logan, you and I are on the same wave-length here. That is one of the major problems. We need to have that one-stop shopping spot in rural Canada, which we might not have in urban Canada, but at least the services are next door to each other so urban Canadians do not have to go that far.

Ms. Logan: I would like to add one comment. It could also be a store front, where we go inside and meet someone, similar to the Wal-Mart greeter.

Senator Mercer: Exactly.

The Chairman: Ms. Logan, thank you so much for spending this time with us. As you know I am from Lethbridge, so I am very familiar with our part of the country. People like you coordinating activities in the smaller communities are absolutely imperative for keeping our people on the ground and in our smaller areas, which to me are really the foundation of rural Canada. I am delighted you have been able to be here and tell us about 4-H, because it has had a long life and has produced many fine people as they have moved on.

I wish all the very best to you and the folks in the area. I am sure we will see you again.

Ms. Logan: Thank you. The 4-H will be 100 years old in 2013. We plan on being here.

The Chairman: All right. Let me know the dates, and I will be there too.

Honourable senators, in our second hour this evening we will be hearing from David Chernushenko, Senior Deputy to the Leader of the Green Party of Canada; Jim McKenzie,

Croyez-vous que cela serait utile? Est-ce que les agents de développement communautaire de l'Alberta sont payés par la province?

Mme Logan : Oui. Cela relève du développement communautaire. Ce que je dirais, c'est que, souvent, en milieu rural, pouvoir parler à la bonne personne est une chose importante. Ce serait vraiment fantastique s'il y avait chez nous quelque chose comme un guichet unique où obtenir des renseignements ou un endroit où nous pourrions aller. La plupart des collectivités ont encore une bibliothèque. Si nous pouvions aller à la bibliothèque, on pourrait nous indiquer là-bas le numéro de téléphone ou quoi que ce soit d'autre qui nous serait utile. Avant, c'était au chef-lieu de comté que se trouvait l'autorité sanitaire, le spécialiste régional de l'agriculture, le conseiller en économique domestique, tout le monde. Aujourd'hui, dans ma région, il faut faire un interurbain pour appeler quelque part, si nous avons à déterminer où il faut appeler. Bon nombre d'agents n'ont jamais accès à l'information, puisque celle-ci est difficile à trouver. Cela permettrait aussi au gouvernement d'entretenir de meilleurs liens avec les petites collectivités. Si nous avions un site du genre, nous pourrions trouver des réponses à nos questions.

Le sénateur Mercer : Je pense que nous sommes sur la même longueur d'ondes, madame Logan. C'est l'un des principaux problèmes. Nous avons besoin de ce guichet unique dans les milieux ruraux du Canada, qui n'existe peut-être pas dans les villes, mais là-bas, au moins, les services sont près les uns des autres, ce qui fait que les Canadiens qui vivent en milieu urbain n'ont pas besoin d'aller très loin.

Mme Logan : J'aimerais ajouter quelque chose. Cela pourrait aussi être l'entrée d'un magasin, et nous entrerions et rencontrerions une personne, un peu comme un agent d'accueil de chez Wal-Mart.

Le sénateur Mercer : Exactement.

La présidente : Madame Logan, merci beaucoup d'avoir passé du temps avec nous. Comme vous le savez, je viens de Lethbridge, alors je connais très bien notre région du pays. Les gens comme vous, qui coordonnent les activités des petites collectivités, sont absolument essentiels pour garder les gens dans les petites régions, qui, à mon avis, sont le vrai fondement du Canada rural. Je suis très heureuse que vous ayez pu être avec nous et nous parler des 4-H, parce que les 4-H existent depuis longtemps et ont formé des gens qui se sont distingués après avoir été membres d'un de vos clubs.

Je vous souhaite tout ce qu'il y a de mieux, à vous et aux gens de votre région. Je suis sûre que nous allons vous revoir.

Mme Logan : Merci. Les 4-H auront 100 ans en 2013. Nous avons l'intention d'être ici.

La présidente : Très bien. Communiquez-moi les dates, et j'y serai aussi.

Honorables sénateurs, au cours de la deuxième heure de notre réunion de ce soir, nous allons entendre les témoignages de David Chernushenko, premier leader adjoint du Parti vert

Agricultural Policy Analyst; and Kyla Dobson, a member of the Green Party of Canada. We are very glad to have you here.

David Chernushenko, Senior Deputy to the Leader, Green Party of Canada: It is a great pleasure to be here. I am the token city slicker in the delegation. I certainly want to express, however, very briefly, the great interest that the Green Party of Canada has in rural issues of all sorts, and particularly the issue of rural poverty.

We have many members who come from rural ridings. We put a great deal of attention into the issues of declining industries, what it takes to make these industries more sustainable and how they can be operated more sustainably so that employment can continue to exist in rural communities. We will continue to follow your deliberations with great interest, but I will not take up any more time. I will pass it over to Mr. McKenzie and Ms. Dobson.

Jim McKenzie, Agricultural Policy Analyst and Member, Green Party of Canada: It is pleasure to be here this evening.

I am personally interested in this topic, because I came here approximately 25 years ago with my minister at that time, Minister Whelan, on a similar topic. If we had known then what we know today, I believe we would have had very different things to say.

I am an economist by training; I was working in the policy group in the Ministry of Agriculture at that time. We felt that if we put our faith in technology and markets, with some adjustments — and in fact we used to have adjustment programs in those days — then things would work out. That, however, has not proved to be the case.

I did send a copy of my brief to the clerk, so I assume the committee members have it. I will not read from it, but will go through it as quickly as I can so you can ask us questions.

I would like to bring together three things that the Green Party of Canada feels strongly about. One is family farms; one is our environment, especially greenhouse gases; and the third is improving our health. We feel, if we can link these together, we can make improvements on all three simultaneously. If Senator Mahovlich was here, in hockey language, it is a hat trick. In baseball, I guess you would call it a triple play. That is what we are trying to do.

We made comments earlier about how technology in markets has changed and the fact that the whole nature of Canadian agriculture has changed. I do not want to go into the details of that because you have it in the documentation.

The Green Party of Canada seems to be widely recognized as an environmental party, but the reality of it is that we are a party that is concerned for the well-being of people. That means we have to take into account bringing economic, social and ecological systems together so that we can improve the well-being of Canadians.

du Canada, Jim McKenzie, analyste des politiques agricoles et Kyla Dobson, membre du Parti vert. Nous sommes très heureux de vous recevoir.

David Chernushenko, premier leader adjoint, Parti vert du Canada : C'est un grand plaisir d'être ici. C'est moi le représentant des gens de la ville au sein de la délégation. Je tiens cependant à dire, très brièvement, que le Parti vert du Canada s'intéresse de près à toutes les questions liées au milieu rural, surtout la question de la pauvreté en milieu rural.

Beaucoup de nos membres proviennent de circonscriptions rurales. Nous accordons beaucoup d'attention aux questions liées au déclin de certains secteurs, à ce qui est nécessaire pour rendre ces secteurs plus durables et les exploiter de façon plus durable, de façon que les emplois continuent d'exister dans les collectivités rurales. Nous allons continuer de suivre vos délibérations avec beaucoup d'intérêt, mais je ne vais pas prendre davantage de temps. Je vais passer la parole à M. McKenzie et à Mme Dobson.

Jim McKenzie, analyste des politiques agricoles et membre, Parti vert du Canada : C'est un plaisir d'être ici ce soir.

Le sujet m'intéresse personnellement, parce que je suis venu ici il y a environ 25 ans avec mon ministre de l'époque, le ministre Whelan, pour parler d'un sujet semblable. Si nous avions su à l'époque ce que nous savons aujourd'hui, je crois que nous aurions eu des choses très différentes à dire.

Je suis économiste de formation; je travaillais au sein du groupe chargé de l'élaboration des politiques au ministère de l'Agriculture à l'époque. Nous pensions que tout allait fonctionner grâce à la technologie et au marché, avec quelques adaptations — et, en fait, nous avons eu recours à des programmes d'adaptation à l'époque. Ce n'est cependant pas ce qui s'est passé.

J'ai fait parvenir un exemplaire de mon mémoire à la greffière, alors je suppose que les membres du comité l'ont devant eux. Je ne vais pas le lire, mais je vais passer à travers le plus rapidement possible pour que vous puissiez nous poser des questions.

J'aimerais rapprocher trois choses que le Parti vert du Canada a à cœur. La première, ce sont les fermes familiales, la deuxième, l'environnement, surtout les gaz à effet de serre, et la troisième, l'amélioration de notre santé. Nous pensons que si nous établissons des liens entre ces trois choses, nous pouvons les améliorer les trois à la fois. Si le sénateur Mahovlich était ici, je dirais que, dans le vocabulaire du hockey, c'est un tour du chapeau. Au baseball, j'imagine qu'on peut parler d'un triple jeu. C'est ce que nous essayons de faire.

Nous avons parlé plus tôt de l'évolution de la technologie sur les marchés et du fait que la nature même de l'agriculture au Canada a évolué. Je ne veux pas entrer dans les détails : vous avez la documentation.

Le Parti vert du Canada semble être largement reconnu comme parti environnementaliste, mais, en vérité, nous formons un parti qui se soucie du bien-être des gens. Cela veut dire que nous devons prendre en considération les systèmes économique, social et écologique de manière à pouvoir améliorer le bien-être des Canadiens.

That has not always worked the way we would like it to work. That is especially true in rural areas. The food we grow today is not the same food that we used to grow 50 years ago. The food we eat today is certainly not the same as we used to eat 50 years ago. Much of it has travelled long distances before we consume it. It comes from many places where health and environmental standards are not necessarily the same as they are here in Canada.

North American society can be said to stand on two legs: cheap energy and cheap food. The cheap energy leg is in deep trouble because of the damage that it is doing to our planet. The cheap food leg depends on the cheap energy leg, with chemicals, fertilizers and fossil fuels. These two legs are linked together because we can convert cheap food into cheap energy. We think that will work, but it will not.

The cheap food leg is in trouble in its own right because it is affecting so many people in society in a negative way and driving up our health care costs. We want to try to relate these two things and see what sort of contribution improving the family farm can make to our two national priorities.

I was thinking about this a few months ago when I was watching your sessions on television. I was thinking, how will I explain that? The Minister of Agriculture then gave me a gift. It is a paper from a series of consultation documents called *The Next Generation of Agriculture and Agri-Food Policy*. He has been consulting across the country on this.

This looks to me very much like the last generation and the generation before that and the generation before that, because I used to help write these, so I remember it very well.

The Chairman: I was around at that time too, Mr. McKenzie.

Mr. McKenzie: I can pick out the words. I will read the main emphasis here, which states that he is proposing a set of policies which "... will support an agriculture and agri-food sector that is profitable, market-driven, innovative and efficient, and enable the sector to seize opportunities across the value chain ..."

That is one little phrase that crept in over the last decade; we did not use that 25 years ago. It goes on to say, "... and strengthen Canada's position in the global marketplace ..."

About 15 years ago, I was in Africa, and we were trying to convert a very socialist agricultural policy to a capitalist one. That is the sort of thing that I was writing for cabinet members at that time. However, that is not the problem that we have today. This single-minded focus on economic performance has led us to some of the problems that we have with our agriculture and food system and society today.

Ça n'a pas toujours été comme nous l'aurions voulu. Cela vaut particulièrement pour les régions rurales. La nourriture que nous tirons de la terre aujourd'hui n'est pas celle que nous tirions de la terre il y a 50 ans. La nourriture que nous mangeons aujourd'hui n'est certainement pas celle que nous mangions il y a 50 ans. Pour une bonne part, elle a franchi de longues distances avant d'arriver dans notre assiette. Elle peut provenir de nombreux endroits où les normes en matière de santé et d'environnement ne sont pas forcément ce qu'elles sont ici au Canada.

La société nord-américaine est une bête qui se tient sur deux pattes : l'énergie bon marché et la nourriture bon marché. L'énergie bon marché est un cas marqué par de graves difficultés, du fait des effets néfastes pour notre planète. La nourriture bon marché dépend de l'énergie bon marché avec produits chimiques, engrains et énergies fossiles à la clé. Les deux pattes vont ensemble : nous pouvons convertir la nourriture bon marché en énergie bon marché. Nous croyons que ça va fonctionner, mais ça ne fonctionnera pas.

L'énergie bon marché est marquée par des difficultés qui lui sont propres, car elle a un effet néfaste sur un si grand nombre de personnes au sein de la société et qu'elle fait augmenter les coûts de nos soins de santé. Nous voulons faire le lien entre ces deux choses et essayer de voir en quoi l'amélioration de la ferme familiale peut contribuer à la réalisation de nos deux priorités nationales.

J'y songeais il y a quelques mois en regardant vos délibérations à la télévision. Je me demandais : comment vais-je expliquer cela? Le ministre de l'Agriculture m'a alors fait un cadeau. C'est un texte tiré d'une série de documents de consultation. Il s'intitule *Vers la nouvelle politique agricole et agroalimentaire*. Partout au pays, il mène des consultations à ce sujet.

À mes yeux, cette nouvelle politique ressemble beaucoup à la précédente et à celle qui est venue avant celle-là et à l'autre d'avant encore. C'est que j'ai déjà eu pour métier de rédiger ces politiques. Je me souviens donc très bien de quoi il s'agit.

La présidente : J'étais là à l'époque aussi, monsieur McKenzie.

M. McKenzie : Je vais en lire un passage. Voici les grandes lignes. Le ministre de l'Agriculture dit que les responsables proposeront un ensemble de politiques qui servent à appuyer « [...] un secteur de l'agriculture et de l'agroalimentaire profitable, axé sur un marché innovateur et efficace — et permettront au secteur de saisir les occasions dans la chaîne de valeur ».

Il y a ce petit bout de phrase qui s'est glissé là au cours des dix dernières années; ce n'est pas une expression que nous utilisions il y a 25 ans. La suite va comme suit : « [...] et de renforcer la position du Canada sur le marché international [...] »

Il y a une quinzaine d'années, j'étais en Afrique. Nous tentions de convertir une politique agricole très socialiste en politique capitaliste. C'est le genre d'idée que je mettais par écrit à l'intention des membres du Cabinet à cette époque-là. Cependant, ce n'est pas le problème que nous vivons aujourd'hui. L'obsession des résultats économiques est à l'origine de certains des problèmes qui touchent notre système agricole et alimentaire et la société aujourd'hui.

For example, the agri-food sector contributes about 20 per cent of our total greenhouse gas emissions, if we take it through the whole system. Food-related illnesses account for an unknown amount, but nevertheless a significant portion, of the \$140 billion that we spend on health care annually.

The Greens, because we are a people-focused party, feel that we should focus on the groups that we deem to be important in the system. Those are producers, farmers in rural areas, consumers of food and taxpayers — because they pay so much for health care. As your committee has already discovered, I believe it is approximately \$30 billion that we paid in direct payments to farmers over the last 15 years.

We went through this paper and looked at what the minister was saying. We wanted to focus on people and not on increasing the GDP, not on more economic activity, but quality for people.

There were three themes coming up: increasing consumption of locally grown food, natural food in rural areas; developing a healthy-eating lifestyle for all Canadians; and establishing a renewable energy society in rural Canada.

We also noticed that in this documentation there was no suggestion that we should be rethinking some of the things we have done in the past. We have identified seven things here. These include factory farming, genetically engineered foods, and empowering farmers in the marketplace. We have looked at M.P. Wayne Easter's report and most of it we agree with, but we do not feel it goes nearly far enough in giving farmers more power in the marketplace.

There is a supermarket not far from where I live called Farm Boy, but that Farm Boy does not have a farm. It sells products from Cavendish Farms, but they do not have a farm either. The farmer's name has been taken over by the food system. We need to find ways to get around that and give the farmer much more power in the marketplace, so he can get his returns from the marketplace.

We also need to look at using the precautionary principle in agri-food legislation. It is now in eight different pieces of federal legislation; only one of those is in the agri-food sector. We do not have a national food policy. We should have one, especially since we are finding out that so many of the things we need to pay for in our health care system are food related.

We do not have a national strategy for organic agriculture. We say organic agriculture is fine; farmers can go ahead with that. However, we do not have a national strategy to help farmers get off this addiction to agricultural chemicals and

Par exemple, le secteur agroalimentaire est à l'origine d'environ 20 p. 100 de nos émissions totales de gaz à effet de serre, même si nous passons le système en entier. La part des maladies d'origine alimentaire reste à déterminer, mais celles-ci sont néanmoins à l'origine d'une proportion importante des 140 milliards de dollars que nous consacrons aux soins de santé tous les ans.

Chez les verts, étant donné que le parti est centré sur l'être humain, nous sommes d'avis qu'il faudrait privilégier les groupes qui nous paraissent importants dans le système. Ce sont les producteurs, les agriculteurs des régions rurales, les consommateurs de la nourriture et les contribuables — parce que la note des soins de santé qu'ils assument est si grande. Comme votre comité l'a déjà découvert, au cours des 15 dernières années, nous avons versé environ 30 milliards de dollars, je crois, sous forme de paiements directs aux agriculteurs.

Nous avons parcouru le document et déterminé ce que dit le ministre. Nous voulons insister sur le souci de l'être humain et non pas l'accroissement du PIB, non pas l'accroissement de l'activité économique, mais le souci de la qualité au profit des gens.

Trois grands thèmes revenaient : l'accroissement de la consommation d'aliments cultivés localement, d'aliments naturels provenant des régions rurales; l'adoption d'un mode de vie sain pour tous les Canadiens; et l'établissement dans les régions rurales du Canada d'une société qui fonctionne à l'énergie renouvelable.

Nous avons aussi remarqué que le ministre ne nous invite nullement à repenser certaines des pratiques que nous avons eues par le passé. Nous avons relevé sept questions. Parmi elles, citons l'agriculture industrielle, les aliments transgéniques et l'habilitation des agriculteurs sur le marché. Nous avons lu le rapport du député Wayne Easter et déterminé que nous sommes d'accord avec la majeure partie de ce qui s'y trouve, mais, à notre avis, cela demeure nettement insuffisant quand il s'agit de donner plus d'influence aux agriculteurs sur le marché.

Près de chez moi, il y a un supermarché qui s'appelle Farm Boy, mais le garçon de ferme en question n'a pas de ferme. Il vend des produits de Cavendish Farms, mais ne cherchez pas de ferme là non plus. Le système alimentaire a récupéré le nom. Nous devons trouver des façons de régler ce problème et de donner aux fermiers une influence nettement plus grande sur le marché, pour qu'ils puissent obtenir un rendement conséquent.

De même, nous devons aborder le principe de précaution dans les lois agroalimentaires. En ce moment, ça se trouve dans huit lois fédérales distinctes; une seule d'entre elles touche le secteur agroalimentaire. Nous n'avons pas de politique alimentaire nationale. Or, il nous en faudrait une, surtout depuis que nous constatons que bon nombre des soins de santé que nous payons sont liés à l'alimentation.

Nous n'avons pas de stratégie nationale pour ce qui touche l'agriculture biologique. Nous disons : l'agriculture biologique, c'est très bien; les agriculteurs peuvent bien s'engager dans cette voie. Cependant, nous n'avons pas de stratégie nationale pour

fossil fuels so more of them can farm organically. We also need to rethink our whole area of food advertising and promotion.

We already know that we are overeating. I am a prime example. I go up to the supermarket and the sign says, "What could be better than one pizza? Two pizzas." That is the message that is coming to consumers. Where is the message from the farmers that we have good, healthy food?

I have gone through the six programs that the minister put in this paper: the business risk management; innovation and science; environment; food safety and quality; market development and trade; and renewal. In regard to renewal, we used to call that adjustment; it is now very confused. We suggest that if we change our thinking about the sector, that is, if we looked at it from a different perspective, we will use those same six programs but will make significant changes to them. We will also add on another one that is not mentioned here at all, and that is adapting to global warming. That will affect every farmer in Canada. It will affect what they can produce, how they can produce it and the markets for their products. There needs to be a major thrust in federal policy on helping the industry adapt to global warming.

We said that is all very nice, you can make these changes, but then what will happen out in some rural neighbourhood? We happened to pick on an example that is close to me — in an area where Ms. Dobson's father farms, as well as her uncle and my son — namely, Renfrew County. There are only 150 full-time farmers left in Renfrew County. About 100 of them are dairy farms. We all know, if changes to supply management take place, what will happen to those dairy farmers. However, the technology that has been changing Renfrew County in the last two decades is still moving forward. For example, we hardly find a 500-horsepower tractor in Renfrew County. In another five years or 10 years, they will be there because they are available. The dairy farms will change, unless we change the way we think about agricultural policy.

We went to Renfrew County and collected quite a bit of information. It is in the annex to our report here. We talked to local people and asked what would be the impact if we changed our policy directions. They said that that is what they have been trying to tell people for a long time. That is what they want to do. They want to get their local products on the local supermarket shelves.

For example, because a large amount of beef is produced in Renfrew County, they made an effort to collaborate with one of the supermarkets a year or two ago. It almost came off. It would

aider les agriculteurs à se sevrer des produits chimiques agricoles et des combustibles fossiles, pour qu'ils puissent adopter les procédés biologiques en plus grand nombre. De même, il nous faut repenser tout le secteur de la promotion et de la publicité alimentaires.

Nous savons déjà que nous mangeons trop. J'en suis un parfait exemple. Je me rends au supermarché où il y a une affiche qui dit : « Qu'est-ce qui serait meilleur qu'une pizza? Deux pizzas. » C'est le message qui est donné aux consommateurs. Où est le message de l'agriculteur, soit que nous avons à proposer des aliments sains, qui sont bons pour la santé?

J'ai passé en revue les six programmes que le ministre évoque dans le document : la gestion des risques de l'entreprise; l'innovation et la science; l'environnement; la salubrité et la qualité des aliments; le développement des marchés et le commerce; et le renouvellement. Pour ce qui est du renouvellement, nous parlions auparavant d'ajustement; c'est devenu très confus. Selon nous, si nous réfléchissons autrement au secteur, c'est-à-dire si nous adoptons une autre perspective, nous prendrons les six programmes en question, mais en leur apportant des modifications importantes. De même, nous en ajouterons un qui est passé sous silence, soit l'adaptation au réchauffement planétaire. Voilà un phénomène qui aura une incidence sur tous les agriculteurs du Canada. Il y aura une incidence sur ce que les agriculteurs produisent, sur leur manière de le produire et sur la manière de mettre en marché les produits. La politique fédérale doit comporter un volet majeur qui vise à aider l'industrie à s'adapter au réchauffement de la planète.

Nous disons : tout ça est très bien, vous pouvez bien porter les changements voulus, mais, à ce moment-là, qu'advient-il dans tel ou tel coin de la campagne? Nous sommes tombés sur un exemple dont je suis proche — c'est dans un secteur où le père de Mme Dobson travaille la terre, tout comme son oncle et mon fils. Il s'agit de Renfrew County. Il reste environ 150 agriculteurs à temps plein à Renfrew County. Une centaine environ sont producteurs laitiers. Nous savons tous ce qu'il arrivera à ces producteurs laitiers si la gestion de l'offre est modifiée. Cependant, la technologie qui a fait évoluer Renfrew County au cours des 20 dernières années avance encore. Par exemple, il n'était guère possible de trouver un tracteur de 500 chevaux-vapeur à Renfrew County jadis. Dans cinq ou dix ans, il y en aura parce qu'il s'en trouve sur le marché. Les fermes laitières vont changer, à moins que nous ne changions notre façon de concevoir la politique agricole.

Nous sommes allés à Renfrew County et nous avons réuni une bonne somme d'information. Cela se trouve dans l'annexe de notre rapport. Nous avons parlé aux gens là-bas et nous leur avons demandé quel serait l'effet sur eux si nous changions nos orientations dans le domaine agricole. Ils ont répondu que c'est ce qu'ils disent aux gens depuis longtemps. C'est ce qu'ils veulent. Ils veulent placer leurs produits locaux sur les tablettes du supermarché local.

Par exemple, comme il y a beaucoup de bœuf qui est produit à Renfrew County, les gens là ont fait un effort pour collaborer avec un des supermarchés il y a un ou deux ans. Ça a presque

not be any more expensive, but it needs a little more input and organization. Then we can gradually move through some of the other commodities.

It is a shame that our whole food system now that supplies rural areas is exactly the same one that supplies our cities. Although there are 100,000 people in Renfrew County, very few of them are eating local food. The only ones I am aware of is a handful of Mennonite farmers, who raise their own food and survive all year on it. They do not farm organically, although they would like to, because they do not have the technology to do that.

If you follow through a number of the things we are saying, those are the things that Renfrew County farmers want to do. The Environmental Farm Plan program came in a few years ago. Quite a number of farmers in Renfrew County completed the plan but do not have the money to implement it.

You have probably heard of the agricultural land use program — Alternative Land Use Services, ALUS — developed by the Keystone Agricultural Producers in Manitoba. I believe that would fit very well into a place such as Renfrew County. Ms. Dobson's father is involved with that. He is not here tonight, because he is involved with the stewardship council. He has been very active in the environmental movement for some time, and that is his view as well.

We can start by getting more and more local food into the supermarkets in Renfrew County. This will not happen overnight, but we did not get into the situation we are in now overnight. It took over 50 years, so we will not change it in a short period of time.

On the energy front, we see many opportunities, and so do the people of Renfrew County. We see opportunities to both produce more energy to substitute what is being used on the farms and perhaps export energy to the cities through alternates such as wind and solar power. One farmer just down the road from my son has a methane digester in his dairy operation. Most of the time the metres run one way and send power into the grid but sometimes he will have to draw on it.

That is brief overview of what is in the documentation.

Kylah Dobson: I am pleased to be here, especially in the company of Mr. McKenzie and Mr. Chernushenko.

To clarify, I am here with the Green Party of Canada, but I am not personally affiliated with them. I am here to support many of their initiatives, but I am here just as a representative of rural Canada. I have grown up on a small rural farm in Renfrew County. I would be pleased to answer any questions you might have.

réussi. Ce ne serait pas plus coûteux, mais il faudrait un peu plus d'efforts et un peu plus d'organisation. Puis, progressivement, on intègre d'autres denrées.

Il est dommage que, maintenant, le système alimentaire qui approvisionne les régions rurales est exactement le même qui approvisionne nos villes. Il y a bien 100 000 personnes à Renfrew County, mais très peu d'entre elles consomment des aliments locaux. Les seuls dont j'ai connaissance, c'est une poignée de fermiers mennonites, qui cultivent leurs propres aliments et mangent cela toute l'année durant. Ils ne pratiquent pas l'agriculture biologique, même s'ils aimeraient le faire, car ils n'ont pas la technologie voulue pour le faire.

Si vous regardez ce que nous disons, vous voyez que ce sont les choses que les agriculteurs de Renfrew County veulent faire. Le programme du plan environnemental des fermes a été établi il y a quelques années. Bon nombre d'agriculteurs à Renfrew County ont préparé leur plan, mais sans avoir les fonds nécessaires pour le mettre à exécution.

Vous avez probablement entendu parler du programme de mise en valeur des terres agricoles — baptisé Alternative Land Use Services, ou ALUS — conçu par la société Keystone Agricultural Producers, au Manitoba. Je crois que cela fonctionnerait très bien dans un endroit comme Renfrew County. Le père de Mme Dobson a mis la main à ce projet. Il n'est pas ici ce soir : il devait siéger au conseil de gestion agroenvironnemental. Il est très actif dans le mouvement environnemental depuis un certain temps déjà, et cela représente son point de vue à lui aussi.

On peut commencer par s'organiser pour qu'il y ait de plus en plus d'aliments locaux dans les supermarchés de Renfrew County. Cela ne se fera pas du jour au lendemain; ce qui nous a mis dans cette situation-là n'est pas arrivé du jour au lendemain non plus. Il a fallu plus de 50 ans; nous n'allons donc pas changer en deux temps trois mouvements.

Dans le dossier d'énergie, nous constatons qu'il y a de nombreuses occasions à saisir, tout comme les gens de Renfrew County. Nous voyons l'occasion de produire plus d'énergie pour remplacer ce qui s'utilise actuellement dans les fermes et peut-être en exporter vers les villes. Il peut s'agir d'énergie éolienne et d'énergie solaire, par exemple. Un agriculteur voisin de mon fils a installé un méthaniseur à sa ferme laitière. La plupart du temps, ça se fait dans un seul sens — le réseau est alimenté —, mais, parfois, il lui faudra en tirer de l'énergie.

Voilà en bref ce qui se trouve dans la documentation.

Kylah Dobson : Je suis heureuse d'être ici, surtout en compagnie de MM. McKenzie et Chernushenko.

Une précision : je suis ici en compagnie des représentants du Parti vert du Canada, mais je ne suis pas personnellement affiliée au parti. Je suis là pour appuyer nombre de leurs initiatives, mais je ne représente pour ainsi dire que le milieu rural du Canada. J'ai grandi dans une petite ferme rurale à Renfrew County. Je serai heureux de répondre à vos questions.

Senator Mercer: Welcome. We are pleased to have you here. I have all kinds of questions, some of which relate to your presentation and some to other matters of the Green Party of Canada. I also have general farm and environmental questions.

I understand the Green Party of Canada supports the rapid development of biofuels, particularly ethanol, by promoting commercial-scale switchgrass operations in the Prairies. I am with you on that. Some people have raised concerns, however, that Canada is falling behind the United States and Brazil in the development of biofuel industries, and I would agree with that. How do we ensure that opportunities for the growth of biofuels will directly help our farmers and our rural communities and not just help the oil companies who may own the biofuel production plants?

Mr. Chernushenko: That is certainly a valid question. No sooner did the general public, media and politicians discover biofuels, than they became the flavour of the month, and everyone wanted to jump on. While we recognize much of the benefit in biofuels, we are equally cautious about some of the downsides: We need to ensure that there is a net energy gain, and that we are not putting as much or almost as much energy input into growing, processing and bringing to market those fuels through fossil fuels as we get out of them in the end. We also need to look at what has happened to the land. Are we taking lands that might not otherwise have been subjected to stress and harming the soils through adding chemicals simply in this rush to get more biofuels to market? Then there is the very important point that you raise, namely, whether the local farmers will benefit from it, or whether we will find another case where the moment that investors — people with no shortage of money already — smell an opportunity, they are in there quickly. We have already seen it happen in many American examples. There are some exceptions where farmers have come together to cooperatively build plants and to keep the money in the community, but there have been a great deal of Wall Street investors that jump straight in and take much of the profits.

At the moment, I cannot say we have a magic prescription to that, but it is certainly a problem of which we need to be very aware. We need to learn lessons from what has happened previously in our food system to see if we can help farmers find the financing necessary to build some of the infrastructure and some of the capital costs necessary for marketing where they retain more of the power and, therefore, more of the profit in the end. We need to be cautious that this is not a boom-and-bust rush to biofuels where, when we discover that it is not the silver bullet to solve all our greenhouse gas

Le sénateur Mercer : Bienvenue. Nous sommes heureux de vous accueillir. J'ai toutes sortes de questions à poser, dont certaines portent sur votre exposé, et d'autres, sur des questions qui intéressent autrement le Parti vert du Canada. J'aimerais poser aussi des questions générales sur les fermes et sur l'environnement.

Je crois savoir que le Parti vert du Canada appuie un développement rapide des biocarburants, et particulièrement l'éthanol, par la promotion dans les Prairies d'entreprises commerciales de production à base de panic dressé. Je suis d'accord. Certains ont toutefois dit s'inquiéter que le Canada accuse un retard sur les États-Unis et le Brésil pour ce qui est du développement des industries des biocarburants, et je suis d'accord avec cette analyse. Comment veiller à ce que les possibilités de croissance du secteur des biocarburants soient directement utiles à nos agriculteurs et à nos collectivités rurales, et non pas seulement aux sociétés pétrolières qui peuvent être les propriétaires des usines de production de biocarburant?

M. Chernushenko : Voilà une question qui est certainement valable. Dès que le grand public, les médias et les politiciens ont découvert les biocarburants, dès que ceux-ci sont devenus à la mode, tout le monde a voulu accrocher son wagon au train. Nous admettons que les biocarburants présentent beaucoup d'avantages, mais les inconvénients nous paraissent tout aussi grands : il faut s'assurer qu'il y a un gain énergétique net, que ce qu'il faut en combustibles fossiles pour cultiver, transformer et mettre en marché n'est pas égal ou légèrement inférieur à ce que cela donne en production de biocarburants au bout du compte. Il faut regarder aussi ce qu'il advient des terres agricoles. Est-ce que nous prenons des terres qui n'auraient pas été soumises à ce stress autrement et grevons-nous les sols en ajoutant des produits chimiques pour nous empresser de mettre des biocarburants sur le marché? Puis, il y a la question très importante que vous soulevez, à savoir : est-ce que l'agriculteur local va en profiter ou est-ce que ce sera encore un cas où, dès qu'arrivent les investisseurs — des gens qui ne manquent pas de fonds — et qu'ils reniflent l'occasion, raflent la mise. Nous en avons déjà vu de nombreux exemples aux États-Unis. Il y a quelques exceptions où les agriculteurs ont fait cause commune et ont construit ensemble des usines, pour garder l'argent au sein de la collectivité, mais il y a eu toutes sortes d'investisseurs de Wall Street qui ne font ni une ni deux et s'emparent des profits.

En ce moment, je ne saurais dire que nous avons une solution miracle à proposer, mais c'est certainement un problème auquel il faudra vraiment prêter attention. Nous devons tirer des leçons utiles de ce qui est déjà arrivé à notre système alimentaire et voir si nous pouvons aider les agriculteurs à trouver les fonds nécessaires à la construction de certains éléments de l'infrastructure et certains éléments des immobilisations nécessaires à la mise en marché, pour qu'ils puissent conserver une plus grande part d'influence et, par conséquent, toucher de plus grands bénéfices au bout du compte. Nous devons faire attention à ce que le

problems, it crashes just as rapidly as it started, leaving some people very vulnerable. Those are all issues we will want to look at.

Senator Mercer: Some people have also suggested that the greenhouse gas emissions from ethanol are not that far off what is happening with the fuels we are using already. I imagine the advantage is that this is renewable. This committee has seen farmers' eyes light up when they talk about it, because it seemed to be a way of infusing a huge amount of cash into an industry that is cash-strapped. People are in big trouble out there.

Biofuels from switchgrass operations have an advantage of requiring lower levels of fertilizer, pesticides and energy, which is something we all would like to see. Switchgrass can also be produced on agriculturally marginal lands. Switchgrass is the subject we have been using, but do you also support other forms of biodiesel production such as from corn, wheat or soybeans?

Mr. Chernushenko: Yes, but with caution. There are several problems we are seeing now with several of those crops just named. There are issues around the introduction of and increasing use of genetically modified stock. There is particularly the question of the very high resource intensity, for example, of water and other chemicals that are used in the growing of the corn.

There are also other sources that go outside of these grains or crops that you have mentioned, for example, from the meat rendering. I recently visited a plant outside of Montreal on the South Shore where one company is ensuring that much of the otherwise economically useless by-products of meat plants are being turned into biofuels as well. While we may have some vegetarian members in the party, the way I view it is that if we are still to be eating meat as a society, let us use all of it and create as little waste that needs to be dumped or otherwise disposed of in some other way. There are opportunities in biofuels from many sources.

Senator Mercer: This committee has heard many times through the BSE crisis — mad cow disease — that there are things that used to go into the system that can no longer go into the system. We can use the biofuel system and may be on the verge of solving some of those problems.

Does the Green Party of Canada endorse increasing the level of support to farmers to protect and sustain rural Canada? In particular, I am referring to the large subsidies that the European Union and the United States give to their farmers. Does the Green Party support us matching that or being in that business?

dossier des biocarburants ne soit pas un feu de paille, après quoi on verrait que ce n'est pas le remède miracle à tous les maux que posent les gaz à effet de serre, que ça s'effondre aussi rapidement que ça s'est emballé, si bien que certaines personnes s'en trouvent à être très vulnérables au bout du compte. Toutes ces questions, nous allons vouloir nous y attacher.

Le sénateur Mercer : Certaines personnes ont fait valoir que les émissions de gaz à effet de serre liées à l'éthanol sont près d'être aussi élevées que celles qui sont liées aux combustibles que nous utilisons déjà en ce moment. J'imagine que l'avantage réside dans le fait que ce soit une énergie renouvelable. Au comité, nous avons vu les yeux écarquillés des agriculteurs qui en parlent, il semble que ce soit un filon extraordinaire pour une industrie qui est à court de fonds. Les gens sont dans le pétrin.

Les biocarburants tirés de la conversion de panic dressé ont l'avantage d'exiger moins d'engrais, d'insecticides et d'énergie, ce que nous sommes tous heureux de constater. De même, le panic dressé peut être cultivé sur des terres marginales. Le panic dressé est ici notre centre d'intérêt, mais êtes-vous en faveur d'autres formes de production de biodiesel au moyen du maïs, du blé ou du soja, par exemple?

M. Chernushenko : Oui, mais avec réserve. Nous constatons maintenant plusieurs problèmes en rapport avec plusieurs des récoltes que vous avez nommées. Il y a des problèmes entourant l'introduction d'un stock génétiquement modifié et l'accroissement de son utilisation. En particulier, ce sont des cultures qui exigent énormément de ressources, par exemple en eau et en autres produits chimiques, dans le cas de la culture du maïs.

Il y a d'autres sources, en dehors des céréales ou des récoltes dont vous avez parlé, par exemple les produits de l'équarrissage. J'ai visité récemment une usine près de Montréal, sur la rive-sud, où une entreprise fait en sorte qu'une bonne part des sous-produits autrement inutiles des usines de transformation de la viande est transformée en biocarburants. Nous comptons peut-être des végétariens parmi les membres du parti, mais, selon moi, si nous mangeons toujours de la viande en tant que société, je dis : utilisons toute la viande et faisons en sorte qu'il y ait le moins de déchets possible qui se retrouvent dans les décharges ou qu'il faut éliminer autrement. Le biocarburant peut être produit à partir de nombreuses sources.

Le sénateur Mercer : Le comité a souvent entendu dire que, du fait de la crise de l'ESB — la maladie de la vache folle —, il y a des éléments qui entraînent dans le système, mais qui ne peuvent plus y entrer. Nous pouvons recourir à la filière du biocarburant et sommes peut-être sur le point de régler certains des problèmes en question.

Le Parti vert du Canada est-il d'accord pour accroître le niveau de soutien accordé aux agriculteurs, pour protéger et soutenir les régions rurales du Canada? En particulier, je parle des grandes subventions que l'Union européenne et les États-Unis accordent à leurs agriculteurs à eux. Le Parti vert est-il d'accord avec l'idée que nous fassions de même, avec ce procédé?

Mr. Chernushenko: Our preference, as in many issues, if there is a problem, is to identify what the cause of the problem is as opposed to continually administering band-aids. While there are occasions where we need to pay out to administer band-aids, our overall approach is to find, whether it is trade agreements or otherwise, flaws in the system that have forced us, bit by bit, over the years, to a point where it is virtually unprofitable to be in agriculture. Simply to keep people on the land, keep them producing, we now need to regularly hand out large subsidies. We would rather see, as a global approach, an international approach, the ratcheting down of subsidies in other countries in a system we can all buy into. However, there is no question that if that is not happening, we need to be able to continue to help Canadian farmers, including subsidies where necessary.

Senator Mercer: The one place where the Green Party of Canada has had electoral success has been in various countries within the EU. I would hope that you could use your network with your colleagues in the Green Party in the EU to start to wean their farmers off the subsidies.

In my estimation, we will be in this band-aid business for a long time because the EU will not go that way, and certainly our American friends will not go that way. They will call it anything but a subsidy, but it is a subsidy. You might be able to help by talking to our colleagues in the EU.

Mr. Chernushenko: We will do our best.

Senator Oliver: Your presentation has been very wide ranging, and there are many different aspects to it. However, a couple of the aspects are reminiscent of an earlier report that this Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry has put out in relation to what we call value-added products. This committee looked at the concept of what can be done to have more value for farmers at the farm gate, before the product leaves the farm gate and then goes to a Loblaw's or something where the profits are made. Many of the initiatives that you have talked about today, such as a six program point of marketing development and trade and so on, really tracked much of what we said in that report. It was refreshing to hear you remind us of some of those things that we said earlier.

You also said that we need a national strategy for organic food in our agriculture policy. That is another thing that this committee has written about under the guidance of Senator Fairbairn on several major reports. We welcome you reinforcing some of the conclusions that we have previously reached.

In the beginning of your report, you say that you have read the report, know what our definition of rural poverty is and know the problems facing some of the people in those rural areas. Since the

M. Chernushenko : Comme dans bon nombre de dossiers, notre préférence c'est de nous assurer, lorsqu'il y a un problème, de remonter à la racine même du mal plutôt que d'appliquer continuellement des pansements. Il y a certes des fois où il faut agir ainsi, mais, globalement, notre approche consiste à trouver, que ce soit dans les accords de commerce ou ailleurs, les lacunes du système qui nous ont forcés, progressivement, au fil des ans, à en arriver au point où l'agriculture n'est pratiquement plus rentable. Pour que les gens continuent simplement de travailler la terre, pour qu'ils continuent de produire, nous devons maintenant leur verser périodiquement de grandes subventions. Nous aimerions mieux voir une approche mondiale, une approche internationale, qui consiste à faire baisser les subventions dans les autres pays, d'après un système auquel nous pouvons tous adhérer. Tout de même, cela ne fait aucun doute : si ça ne se fait pas, il va falloir continuer à aider les agriculteurs canadiens, y compris en leur versant des subventions au besoin.

Le sénateur Mercer : C'est là que le Parti vert a eu des succès sur le plan électoral : dans divers pays membres de l'Union européenne. J'espère que vous allez pouvoir utiliser votre réseau et recourir à vos collègues du Parti vert au sein de l'Union européenne, pour qu'ils commencent à sevrer les agriculteurs là-bas de leur dépendance aux subventions.

Nous allons boucher les trous de cette façon pendant longtemps, car l'Union européenne ne s'engagera pas dans cette voie et, certes, nos amis américains ne s'y engageront pas non plus. Ils vont appeler cela autrement, pas une subvention, mais ce sera quand même une subvention. Vous allez peut-être pouvoir vous rendre utile en vous adressant à nos collègues de l'Union européenne.

M. Chernushenko : Nous allons faire de notre mieux.

Le sénateur Oliver : Vous avez ratissé très large : votre exposé a comporté de nombreux aspects différents. Tout de même, quelques-uns d'entre eux rappellent un rapport antérieur de notre Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts en rapport avec ce que nous appelons les produits à valeur ajoutée. Le comité a essayé de voir ce que l'on pourrait faire pour qu'il y ait plus de valeur ajoutée à la ferme elle-même, avant que le produit ne soit chargé dans le camion, pour se retrouver enfin chez Loblaw ou je ne sais où encore, là où les bénéfices se matérialisent. Bon nombre des initiatives dont vous avez parlé aujourd'hui, par exemple le programme en six points de développement des marchés du commerce et ainsi de suite, englobent une bonne part de ce que nous avons dit dans ce rapport. Il est rafraîchissant de vous entendre nous rappeler certaines des choses que nous avons dites.

Vous avez aussi dit qu'il nous faut une stratégie nationale touchant les aliments biologiques dans le cadre de notre politique agricole. Voilà une autre question à propos de laquelle notre comité a écrit, sous la direction du sénateur Fairbairn, dans plusieurs rapports d'importance. Nous vous invitons bien à renforcer certaines des conclusions que nous avons déjà tirées.

Au début de votre rapport, vous dites que vous avez lu le rapport, que vous savez quelle est notre définition de la pauvreté en milieu rural et que vous connaissez les problèmes auxquels font

Green Party is aware of the urgent problems of poverty in rural Canada, what are some of the public policy ways in which you think issues of rural poverty can and should be overcome?

Mr. McKenzie: Are you asking about our policies on poverty in general?

Senator Oliver: At the beginning of your paper you say that rural poverty can be viewed in two ways, as a condition facing some of the people in rural areas and as a state of disparity between rural and urban Canada. You say that the Senate's interim report states that both are our concern, and that the Green Party shares these concerns.

Mr. Chernushenko: It is very important to recognize that many of the services available to urban residents are less available in rural situations. Even if such programs and services exist, distance will make them much less accessible. There is the aspect of travel time, and, if people are in a situation of poverty, they will likely not have cars to travel to avail themselves of those services.

Senator Oliver: Unless there was infrastructure such as a good transportation system — a minibus system, for example.

Mr. Chernushenko: That has become a tragically defining feature of much of rural Canada. First we lost the trains, and then we began to lose bus services. All levels of government, other than local governments in those communities, have a mindset that people will have a car and the money to keep that car on the road. That is simply not the case for everyone. The assumption that a private vehicle is available to everyone puts people living in rural poverty at a great disadvantage.

Mr. McKenzie: I made the point at the beginning of our report that if we can raise the level of well-being of rural people overall, we will find within rural society a great willingness to address some of their own problems. However, the problem is that they do not have the capacity. I regret that we did not spend more time looking into the issue you are concerned about. I was more interested in speaking to it from my own background of the mistakes that we have been making and where we have been going with agriculture.

If we can help our farmers to address our two national priorities of environment and health, we will have an injection of funds into the rural areas, whether it is for wind, solar or methane energy. We will make farmers more self-sufficient so that they will not have to rely on subsidies. We are addicted to subsidies in agriculture now.

face les gens dans les régions rurales en question. Comme le Parti vert est conscient des problèmes urgents que pose la pauvreté en milieu rural au Canada, quelles seraient des façons, du point de vue des orientations gouvernementales, de régler la question selon vous?

M. McKenzie : Posez-vous la question au sujet de nos politiques générales en matière de pauvreté?

Le sénateur Oliver : Au début de votre mémoire, vous dites que la pauvreté en milieu rural peut être vue de deux façons : une situation à laquelle font face les gens en région rurale et un état de disparité entre les régions rurales et les régions urbaines du Canada. Vous dites que, d'après le rapport provisoire du Sénat, c'est notre affaire dans les deux cas et que c'est aussi l'affaire du Parti vert.

M. Chernushenko : Il est très important de reconnaître que nombre des services offerts aux résidents des villes sont moins disponibles dans les régions rurales. Même si de tels programmes et services existent, la distance est telle qu'ils deviennent moins accessibles. Il y a la dimension du temps de déplacement et, dans le cas des gens qui sont pauvres, il est peu probable qu'ils disposent d'une voiture pour se déplacer en vue de profiter des services en question.

Le sénateur Oliver : À moins qu'il y ait une infrastructure qui comprenne par exemple un bon réseau de transport — un circuit de transport par minibus, par exemple.

M. Chernushenko : C'est devenu un trait caractéristique tragique d'une bonne part des campagnes au Canada. D'abord, nous avons perdu les trains, puis nous avons commencé à perdre le service d'autobus. Tous les ordres de gouvernements, sauf les administrations locales dans les collectivités en question, croient que les gens ont une voiture et l'argent nécessaire pour l'utiliser. Ce n'est simplement pas le cas de tous. Qu'il soit présumé que chaque personne en campagne dispose d'une voiture personnelle défavorise grandement les pauvres en milieu rural.

M. McKenzie : J'ai souligné au début de notre rapport que, dans la mesure où nous relevons le niveau de bien-être global des gens en milieu rural, nous constatons que la société rurale manifestera une grande volonté de régler elle-même certains de ses problèmes. Cependant, le problème, c'est qu'elle n'a pas les moyens de le faire. Je regrette le fait que nous ne passions pas plus de temps à étudier les questions qui vous préoccupent. Je voulais davantage, de mon point de vue, parler des erreurs que nous commettons et du chemin que nous avons pris dans le domaine agricole.

Si nous pouvons aider nos agriculteurs à réaliser nos deux priorités nationales que constituent l'environnement et la santé, nous aurons des fonds à investir dans les régions rurales, que ce soit pour la production d'énergie éolienne, d'énergie solaire ou de méthane en tant que carburant. Nous permettrons aux agriculteurs de devenir plus autonomes au sens où ils n'auront plus à se fier aux subventions. Nous sommes drogués de subventions en ce moment en agriculture.

Senator Oliver: In fairness, they are as well in the United States and the European Union. Agricultural subsidies are part of the reason the General Agreement on Tariffs and Trade, GATT, negotiations have failed.

Mr. McKenzie: Yes.

Mr. Chernushenko: That is a recurring theme to us on so many issues. It becomes so difficult now for any one country to act on its own, because our own citizens, our own companies — to the extent we still have Canadian-owned ones — will, not surprisingly, cry out, “You are trying to change things in our country, but we are competing now in a global market, and you are putting us at a competitive disadvantage.”

Our international agreements need to be revisited. The only chance for significant success lies there, because the only way we will get America, Japan, Korea or any number of countries to agree to these things is if everyone recognizes that we are all in it together.

Mr. McKenzie: As an example, in the newspaper on Saturday there was an article about the vanishing honey bee due to colony collapse disorder in the United States. If that continues, it will affect the price of food throughout our Canadian supermarket system. We are tied together in so many ways internationally that we must recognize that we are all in it together, in the same way we recognized, when Kyoto was put in place, that we are all in the greenhouse gas problem together. We are also in many other problems together.

Senator Oliver: You talked about the influence of technology on farming. It has taken away the small family farm that we all loved in the olden days. Those family farms have been bought up, and now we have huge corporate farms. I did not quite get your conclusion. You said that we no longer have farms of 150 or 200 acres. Rather, many are 1,000 to 15,000 acres.

What has happened to farming in rural Canada with that transformation?

Mr. McKenzie: Your committee has already well-documented what has happened to rural Canada. We have considerably fewer full-time farmers. We have many part-time farmers. The question relates to where we will go from here and how we can change directions. Technology has been sweeping through the system and more is coming. You will not find a 500-horsepower tractor in Renfrew County today, but in another 10 years they will be there, and rather than 400-acre farms, they will be much larger.

Le sénateur Oliver : En toute équité, ils le sont aussi aux États-Unis et au sein de l'Union européenne. Les subventions agricoles expliquent en partie pourquoi les négociations de l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce, le GATT, n'ont pas abouti.

M. McKenzie : Oui.

M. Chernushenko : C'est un thème qui revient en rapport avec nombre des questions qui nous intéressent. Il devient difficile maintenant pour un pays quelconque de faire cavalier seul, car nos propres citoyens, nos propres entreprises — dans la mesure où nous en avons encore qui appartiennent à des Canadiens — pousseront les hauts cris, et cela n'a rien d'étonnant : « Vous essayez de changer les choses ici au Canada, mais nous affrontons maintenant la concurrence sur un marché mondial, et vous créez pour nous un désavantage commercial. »

Il faut revoir nos accords internationaux. Là résident les seules chances de succès dignes de ce nom, car la seule façon dont les États-Unis, le Japon, la Corée ou plusieurs autres pays accepteraient de telles choses, c'est si tout le monde reconnaît que nous sommes dans le même bateau.

M. McKenzie : À titre d'exemple, dans le journal de samedi, il y avait un article sur la maladie dite de la disparition qui décime les colonies d'abeilles domestiques aux États-Unis. Si cela se poursuit, ça aura un effet sur le prix des aliments dans tout notre système canadien de supermarché. Les liens réciproques sont si nombreux sur le plan international qu'il nous faut reconnaître que nous nous trouvons tous dans le même bateau, de la même façon que nous avons reconnu, à l'époque où le Protocole de Kyoto a été mis en place, que nous devons tous affronter ensemble le problème des gaz à effet de serre. Il y a de nombreux autres problèmes que nous devons affronter ensemble, par ailleurs.

Le sénateur Oliver : Vous avez parlé de l'influence de la technologie sur l'activité agricole. Cela fait disparaître la petite ferme familiale que nous aimions tous dans le bon vieux temps. On a acheté les fermes familiales et, maintenant, on se retrouve avec d'énormes entreprises agricoles. Je n'ai pas tout à fait saisi votre conclusion. Vous dites que nous n'avons plus de fermes de 150 ou 200 acres. Plutôt, il y en a bon nombre qui font 1 000 à 15 000 acres.

Qu'est-ce qui est arrivé à l'agriculture dans les campagnes du Canada avec cette transformation-là?

M. McKenzie : Votre comité a déjà bien rendu compte de ce qui se passe en milieu rural au Canada. Le nombre d'agriculteurs à temps plein a diminué considérablement. Les agriculteurs à temps partiel sont légion. La question vise à savoir vers quoi nous nous dirigeons et comment nous pouvons changer de direction. La technologie a balayé le système entier et ce n'est pas fini. Vous ne trouverez pas de tracteur 500 chevaux à Renfrew County aujourd'hui, mais, dans dix ans, il y en aura et, plutôt que la ferme de 400 acres, vous trouverez une exploitation agricole beaucoup plus grande.

If we want to stop that, we must have a reason. We want to make our agriculture and food system sustainable. We want to increase the power of farmers in the marketplace with respect to inputs and products, and give them options on input so that they are not locked into fossil fuels and chemicals, et cetera.

The best way to increase the power of people is to give them an option. Give them more options on the marketing site. We must no longer look at agricultural policy the way we have been for the last 30 or 40 years. We must look at it in terms of what we want to do for people. We must go through the science and innovation programs and redirect them. We must go through the business risk management programs and change them.

It may take decades to change directions, but it will all be worthwhile at the end, because we will get a sustainable system.

Senator Callbeck: Mr. McKenzie, you listed seven items that need to be reconsidered. One was empowering farmers. You said that you agreed with most of Easter's report but that it did not go far enough. I would like you to elaborate on that.

Mr. McKenzie: By way of example, a number of years ago we brought in grading of farm products. We grade eggs, cattle, hogs and so on. We do not grade hamburgers. Hamburgers are much closer to the consumer than the beef that the farmer sells. I am saying back up and take a different look at the system.

The food processors and the fast-food chains have all sorts of market power. The farmer has very little. One example with some success is Omega-3 eggs. We go to the supermarket and find egg producers are selling Omega-3 eggs. However, in the beef industry right now, they are selling different brands of beef. Northridge Farms is one. Northridge Farms is not a farm. It is a brand name owned by a big company that owns many things.

If we want to increase farmers' marketing power, we must give back some of the power that they had years ago, which probably means we have to take it away from some of the other guys.

Senator Callbeck: How do you propose you do that? You say Easter's report has not gone far enough with giving more power to the farmers so they can get a better dollar for their product and cover their input costs plus make a profit.

Si nous voulons arrêter ce mouvement, il faut une raison. Nous voulons faire en sorte que notre système agricole et alimentaire soit viable à long terme. Nous souhaitons accroître le pouvoir qui se trouve entre les mains des agriculteurs sur le marché en ce qui concerne les intrants et les produits, et leur donner un choix d'intrants, pour qu'ils ne soient pas obligés d'utiliser des combustibles fossiles et des produits chimiques et ainsi de suite.

La meilleure façon de mettre plus de pouvoir entre les mains des gens, c'est de leur donner une option. Donnez-leur plus d'options du point de vue du marketing. Nous devons cesser d'envisager la politique agricole comme nous le faisons depuis 30 ou 40 ans. Nous devons l'envisager en songeant à ce que nous voulons faire pour les gens. Nous devons passer en revue les programmes de sciences et d'innovation et les réorienter. Nous devons passer en revue les programmes de gestion des risques de l'entreprise et les modifier.

Il faudra peut-être des décennies pour changer les orientations, mais le jeu en vaudra la chandelle au bout du compte, puisque nous aurons un système viable.

Le sénateur Callbeck : Monsieur McKenzie, vous avez énoncé sept questions qu'il faut réenvisager. Une d'entre elles consiste à habiliter les agriculteurs. Vous dites que vous êtes d'accord avec la majeure partie du rapport Easter, mais qu'il est trop timide. J'aimerais entendre vos précisions là-dessus.

M. McKenzie : Pour donner un exemple, il y a quelques années, nous avons commencé à classer les produits agricoles par grade. Nous classons ainsi les œufs, les têtes de bétail, les porcs et ainsi de suite. Nous ne donnons pas de grade aux hamburgers. Le hamburger est beaucoup plus proche du consommateur que le bœuf vendu par l'agriculteur. Je vous dis : prenons un peu de recul et essayons de voir autrement le système.

Les entreprises de transformation des aliments et les chaînes de restauration rapide ont beaucoup d'influence sur le marché. L'agriculteur en a très peu. Exemple d'un succès plus ou moins intéressant : les œufs omega-3. Nous arrivons au supermarché et nous constatons qu'il y a des producteurs d'œufs qui vendent des œufs omega-3. Par contre, dans l'industrie du bœuf, en ce moment, on vend différentes marques de bœuf. Northridge Farms est une marque. Northridge Farms, ce n'est pas une ferme. C'est une marque de commerce qui appartient à une grande entreprise, propriétaire de bien des choses.

Si nous souhaitons accroître l'influence de l'agriculteur sur le marché, il nous faut rétablir une partie du pouvoir qui existait il y a des années, ce qui veut probablement dire que nous devons l'enlever des mains des autres.

Le sénateur Callbeck : Comment proposez-vous que nous le fassions? Vous dites que le rapport Easter est trop timide, qu'il ne remet pas suffisamment de pouvoir entre les mains des agriculteurs, pour que ceux-ci puissent vendre leurs produits à meilleur prix et assumer les coûts d'intrant et toucher un bénéfice en plus.

Mr. McKenzie: It is always difficult to answer a question like that. That is the sort of question my son asks me, "How are you going to do that, Dad?" I have taken it part way there. There must be a cooperative effort.

We have the Agricultural Policy Framework, which is federal-provincial; we have farm organization inputs. I went to one of the meetings where farmers were commenting on this. They had some of the same concerns I am stating here. We cannot give someone market power in an agricultural and food system without taking it away from someone else. Some of the recommendations in Easter's report covered some of that.

When we look at what our food system is doing to us, then we will say perhaps it may be a good idea to take some of that market power away from some of those people and give it back to farmers.

Mr. Chernushenko: I would pick an example, which is honesty in labelling, advertising and describing what the product is. In this country, we are much weaker than Germany, for example, in the sense of a consumer's right to know what is in any product, whether it be food or the mattress we are sleeping on. In a company's ability to not tell us certain things, we are far behind. The end result is not all consumers will make the effort to seek out the more sustainably sourced product — the organic beef, whatever it might be that they are looking for. Others will; and the movement to ask those questions and to look for those things will only come when they have the tools to do that.

As an example — I am trying to remember which product this specifically arose on — we cannot label saying this product does not contain genetically modified organisms because that would imply that all the others do. How can we possibly have gone that far where we allow all those who produce, by our definition, in a less-sustainable way to have greater power than those who are producing more sustainably?

Examples might be in advertising with Northridge Farms. Creation might be out there. One might argue, is that honest advertising when you are claiming to be a farm? Clearly, our marketing gurus understand that giving the impression — complete with the image — to the consumer that this is coming straight from "Farmer Brown's" farm is a positive thing in the mind of the consumer. Yet, when it is false, it puts a large company that has the power to do that at a great advantage over a smaller operator that does not. That might be one starting point.

Senator Callbeck: On transportation, Mr. Chernushenko, you talked about how people living in rural Canada are at a disadvantage because they have to use their car. Most

M. McKenzie : Il est toujours difficile de répondre à une question comme celle-là. C'est le genre de question que mon fils me pose : « Comment vas-tu-faire ça, papa? » J'ai fait le travail en partie. Il faut un effort de coopération.

Il y a le Cadre stratégique pour l'agriculture, qui est fédéral-provincial; il y a les intrants des organisations agricoles. J'ai assisté à une des réunions où les agriculteurs en ont parlé. Ils ont exprimé certaines des préoccupations que j'exprime ici. On ne peut donner à quelqu'un du pouvoir sur le marché agricole et alimentaire sans l'enlever à quelqu'un d'autre. Certaines des recommandations du rapport Easter couvrent une partie du terrain à cet égard.

Lorsque nous aurons vu ce que nous fait notre système alimentaire, nous dirons peut-être que ce serait une bonne idée d'enlever une bonne partie du pouvoir sur le marché à certaines de ces sociétés, pour le remettre aux agriculteurs.

M. Chernushenko : Je prendrais pour exemple l'honnêteté en matière d'étiquetage, de publicité, de description du produit. Au Canada, nous sommes nettement moins forts à ce chapitre qu'en Allemagne, par exemple, où le consommateur a le droit de savoir ce qui se trouve dans tout produit, qu'il s'agisse de l'aliment qu'il achète ou du matelas sur lequel il se couchera. Du point de vue de la dissimulation de certains faits par l'entreprise, nous accusons un grand retard. Au bout du compte, ce ne sont pas tous les consommateurs qui vont faire l'effort pour dénicher le produit ayant une source relativement plus verte — le bœuf biologique, enfin, quel que soit le produit qu'il recherche. D'autres le feront; et le mouvement qui fait que les gens posent des questions et qu'ils recherchent ce genre de chose ne lèvera qu'au moment où ils auront les outils voulus pour le faire.

À titre d'exemple — j'essaie de me rappeler le produit particulier dont il s'agit —, nous ne pouvons inscrire sur une étiquette que le produit ne renferme pas d'organismes génétiquement modifiés, car, cela laisserait entendre que tous les autres en renferment. Comment est-ce possible que nous ayons atteint cet état de choses, alors que nous permettons à tous ceux qui proposent des produits moins écologiquement viables, suivant notre définition de la chose, d'avoir une influence plus grande que ceux qui respectent davantage l'environnement?

À titre d'exemple, on peut citer la publicité de Northridge Farms. C'est peut-être une forme de création. On peut faire valoir : est-ce que c'est une publicité honnête, que l'on prétende que c'est une ferme? De toute évidence, nos gourous du marketing comprennent l'utilité de donner l'impression aux consommateurs — avec l'image à l'avenant — que le produit provient directement de la ferme de M. Décary. Néanmoins, même si c'est faux, le pouvoir d'agir ainsi donne à une grande entreprise un grand avantage sur le petit exploitant qui ne fait pas cela. C'est peut-être là un point de départ à une réflexion.

Le sénateur Callbeck : Du point de vue des transports, monsieur Chernushenko, vous avez parlé des gens qui vivent en campagne au Canada et qui sont nettement défavorisés parce

places do not have enough people for public transport, so they have to use their car for medical services, groceries or whatever.

It is my understanding that the Green Party supports a shift in the tax burden and putting a hefty tax on fossil fuels and lowering income tax. Would that not disproportionately hurt rural areas?

Mr. Chernushenko: It would if that were all we were doing. While you are correct that that is a fundamental part of our platform, the often-forgotten part is that a significant amount of revenue raised from that additional taxation would be injected into providing the services for what is lacking at that moment. How might we raise revenue if we increase taxes on fossil fuel use? We can then target that additional revenue to specific gaps at the moment in the system. One of those gaps we all talk about here in Ottawa is light rapid transit, but where there is a greater need is in the rural community. More money needs to be invested in better transit systems in rural communities. Just to extend that analogy, in as many cases as possible where lower-income Canadians will be at a disadvantage by paying a resource consumption tax, we need to be sure that there is a compensating mechanism in the areas where that will hit the hardest.

Rather than saying we have taxed you on your heating fuel, now we will give you a rebate back if you are below a certain income level, we might invest that money in making your home more energy efficient, in subsidizing the purchase of a better furnace, better windows or doors. In fact, if people's homes are porous in the first place or their farm operations are such that they are not as energy efficient as they might be, instead of taxing them and then giving it right back to continue wasting it, we should be saying that we will help them to become a more efficient user of fossil fuels with the money we raised. The end result should be no particular disadvantage and in fact more advantageous to lower-income Canadians.

Senator Callbeck: Have you laid out how you would spend those extra dollars, or is it just a general statement?

Mr. Chernushenko: As a party, we are halfway between it being nice ideas that many economists agree with and actually providing numbers. We are going through quite a detailed costing exercise right now of our next election platform, our current as-yet unveiled platform. We know, as a party, we are at a point where people are expecting more from us than

qu'ils doivent utiliser leur voiture. Dans la plupart des endroits, la population n'est pas suffisante pour qu'il y ait du transport en commun, de sorte que les gens doivent utiliser leur voiture pour aller obtenir des services médicaux, aller acheter l'épicerie ou je ne sais quoi encore.

Je crois savoir que le Parti vert est en faveur d'une modification du fardeau fiscal, de l'idée d'appliquer une lourde taxe aux combustibles fossiles et de baisser l'impôt sur le revenu. Est-ce que cela n'aurait pas pour effet de nuire de façon disproportionnée aux régions rurales?

M. Chernushenko : Oui, si ce n'était que de ça. Vous avez raison de souligner que c'est là un élément fondamental de notre plate-forme, mais l'élément qu'on oublie souvent, c'est que des recettes importantes tirées de l'accroissement des taxes en question seraient investies dans les services qui font défaut en ce moment. Comment allons-nous pouvoir relever les recettes si nous majorons les taxes sur l'utilisation des combustibles fossiles? Nous pouvons alors cibler les recettes supplémentaires en fonction de lacunes précises qui touchent actuellement le système. Parmi les lacunes en question, dont nous parlons tous ici à Ottawa, mentionnons l'absence d'un moyen de transport rapide et léger, mais le besoin le plus grand est celui de la collectivité rurale. Il faut plus d'argent à investir dans de meilleurs réseaux de transport au sein des collectivités rurales. Pour étoffer l'image, disons que, dans le plus grand nombre de cas possible où des Canadiens à faible revenu sont défavorisés du fait de devoir acquitter une taxe sur la consommation des ressources, nous devons nous assurer d'avoir en place un mécanisme de compensation dans les secteurs où l'effet le plus dur se fera sentir.

Plutôt que de taxer le combustible de chauffage, nous allons dire aux gens : voici un remboursement si votre revenu est en deçà d'un certain seuil. Vous pouvez l'investir pour améliorer l'efficacité énergétique de votre maison, pour payer en partie une meilleure chaudière, de meilleures portes ou de meilleures fenêtres. De fait, si les maisons des gens sont poreuses au départ ou que leurs opérations agricoles sont telles que l'efficacité énergétique n'y a pas été maximisée, plutôt que de les taxer et de leur remettre immédiatement l'argent sous forme de remboursement, pour qu'ils continuent de gaspiller, nous devrions leur dire que nous allons les aider à utiliser plus efficacement les combustibles fossiles avec l'argent que nous avons amassé. Au bout du compte, il n'y aura pas de désavantage particulier et, de fait, ce serait plus avantageux pour les Canadiens à faible revenu.

Le sénateur Callbeck : Avez-vous déterminé comment vous dépenseriez les sommes d'argent supplémentaires ou est-ce seulement un énoncé général?

M. Chernushenko : En tant que parti, nous en sommes au milieu du parcours — entre les petites idées que de nombreux économistes appuieraient et le budget en tant que tel. Nous sommes en train de soumettre notre prochaine plate-forme électorale à un exercice assez approfondi d'établissement des coûts. C'est la plate-forme électorale que nous n'avons pas encore

nice ideas. That was good to a point, but now people are expecting numbers, and we plan to give them.

Senator Dawson: Speaking of election, we have an image of the Green Party being urban rather than rural driven. Everybody in Nova Scotia knows your leader is running in a rural Nova Scotia riding. *The Globe and Mail* columnist John Ibbitson wrote that the 2006 census demonstrates that rural Canada “has become so irrelevant demographically that it increasingly exists only in myth.”

The political clout of rural Canada is being weakened by the fact that the numbers are not there. How do you reverse that trend if the politics exist mostly in urban cities?

You talked about net energy gains in fossil fuels. If we do encourage farmers to go from food to fuel, and if in a few years it is successful, then the price of fuel goes down and they do not need to produce fuel anymore then they will no longer have markets for their food if they start producing food again. How do you get out of that dilemma of encouraging them to leave the food sector?

Ms. Dobson, you described yourself as being from a small rural farm. Could you provide a definition of how a small rural farm close to a big market such as Ottawa compares to a small rural farm in rural Saskatchewan that is far from any regional market?

Without getting too indiscreet, what is a small rural farm? What would be the acreage and what would be the annual budget — without too many details — comparison between you and a rural farm in Saskatchewan or Alberta?

Ms. Dobson: I grew up on a farm that is approximately 250 acres. For Renfrew County, that is still considered small to medium, but compared to a farm in Saskatchewan that would be considered very small, I believe; many farms there have acreage in the thousands, growing wheat, et cetera.

I honestly have no idea what our annual budget is. I am not extremely involved in the finances. It is kept as small as possible. As you might be aware, the annual average income for farmers is in the negative numbers. It is sub-depression level income, which is quite alarming — and I am alarmed that it is not making head lines.

Senator Dawson: What is the advantage of being close to a major market such as Ottawa?

Ms. Dobson: For us, that is quite advantageous, as we have, in recent years, gone from a 200-head herd of cattle to about 50. We are directly marketing our product; we are not reliant on external markets. We sell to farmers' markets, to restaurants

annoncée. Nous savons, en tant que parti, que nous en sommes au point où les gens s'attendent maintenant à autre chose que simplement de belles idées. C'était bien jusqu'à un certain point, mais maintenant les gens s'attendent à voir des chiffres, et nous avons l'intention de leur en présenter.

Le sénateur Dawson : En parlant d'élections, nous avons une image du Parti vert qui évoque l'urbanité plutôt que la ruralité. Tout le monde en Nouvelle-Écosse sait que votre leader se présente dans une circonscription rurale de la Nouvelle-Écosse. Le chroniqueur du *Globe and Mail* John Ibbitson a écrit que, selon le recensement de 2006, le Canada rural a « tellement peu d'importance sur le plan démographique qu'il relève de plus en plus du mythe ».

L'influence politique du Canada rural est affaiblie du fait de la démographie. Comment renverser la tendance dans la mesure où la politique se fait essentiellement dans les villes?

Vous avez parlé de gains énergétiques nets et de combustibles fossiles. Si nous encourageons les agriculteurs à délaisser le comestible au profit du combustible et que, au bout de quelques années, après un certain succès, le prix des combustibles baisse et que l'apport de l'agriculture n'est plus nécessaire, ils n'auront plus de marché où vendre leurs aliments s'ils se remettent à produire des aliments. Que faites-vous de ce dilemme si vous les encouragez à quitter le secteur alimentaire?

Madame Dobson, vous dites que vous avez été élevée dans une petite ferme rurale. Pouvez-vous définir ce que représente une petite ferme rurale près d'un grand marché comme Ottawa, par rapport à une petite ferme rurale dans la campagne saskatchewanaise, loin de tout marché régional?

Sans indiscretion, qu'est-ce qu'une petite ferme rurale? Quel est le nombre d'acres et quel est le budget annuel — sans donner trop de détails —, pour comparer entre votre ferme et une ferme rurale qui se trouverait en Saskatchewan ou en Alberta?

Mme Dobson : J'ai grandi à une ferme qui faisait environ 250 acres. À Renfrew County, c'est considéré comme petit ou moyen, mais, par rapport à une ferme de la Saskatchewan, ce serait considéré comme très petit, je crois; là-bas, bon nombre de fermes comptent des milliers d'acres pour la culture du blé et ainsi de suite.

Pour être franche, je n'ai aucune idée de ce que peut représenter notre budget annuel. Je ne touche pas beaucoup aux finances. C'est le plus petit possible. Comme vous le savez peut-être, le revenu annuel moyen des agriculteurs est de moins quelque chose. C'est inférieur aux chiffres de la dépression, ce qui est tout à fait alarmant — et le fait que ça ne fasse pas les manchettes m'alarme moi.

Le sénateur Dawson : Quel avantage vous procure le fait d'être située près d'un grand marché comme celui d'Ottawa?

Mme Dobson : Pour nous, c'est très avantageux : ces dernières années, nous sommes passés de 200 têtes de bétail à une cinquantaine. Nous vendons notre produit directement; nous ne comptons pas sur des marchés externes. Nous vendons notre

and direct to the farm. We are at an advantage; we have the market. We have Ottawa, and people are concerned where their food comes from.

I can imagine if people are in a very isolated area in Saskatchewan, they are at a disadvantage. They are only producing for an external market and a volatile one, unreliable, one from which grain producers are not making money.

I can only say that agricultural policy needs to support farmer-run cooperatives so farmers can come together and sell to markets that are looking for different production methods. They need government support. I do not personally feel subsidies are the answer. Subsidies often end up in the hands of the people who do not actually need them. They go to larger farms, feed lots, people that already have money.

Mr. McKenzie: The food to fuel question for me is fascinating because for decades the U.S. has served as a world food reserve. I was in Zambia in 1989, and we fed the entire country for a whole year on U.S. corn because the local corn crop failed.

Now with the withdrawal of that reserve essentially from world markets, it is perhaps one of the biggest foreign policy mistakes that the U.S. has ever made, and we are following right along with them.

We are going into a century where agriculture will be in very serious difficulty in many parts of the world because of global warming. Now we have taken that food off the world market, and, yes, it has benefited farmers because we have seen the price of corn go from \$2 to \$4 a bushel. However, how will we look in 50 years' time when it is very clear to the rest of the world that we are burning up a big chunk of the world's food supply — not so much in terms of the total volume, but that little piece that is a world food reserve.

The biofuels industry in Europe is also causing very serious problems in the areas from where they are bringing their oil — Indonesia and those areas — because they are using up rain forests and other resources to produce fuel that is going into vehicles in Europe.

As we use more corn and soy beans in the biofuel industry in North America, we are generating a lot of soy bean oil meal and distillers grains that do not fit well with the type of livestock feed industry we have had in the past. Therefore, we will be affecting the whole livestock market. I would not be surprised to see many new products come on the market by the food processing industry, making use of those soy bean oil meal and distillers' grains.

produit dans des marchés en plein air, à des restaurants, ou encore directement à la ferme. Nous sommes avantagés; nous avons le marché. Il y a Ottawa et il y a les gens qui se soucient de la provenance des aliments qu'ils consomment.

Je peux imaginer que les gens qui vivent dans un secteur très isolé en Saskatchewan sont désavantagés. Ils ne produisent que pour un marché externe par ailleurs volatile, peu fiable, un marché où les producteurs de céréales ne font pas d'argent.

Je peux seulement dire que la politique agricole doit appuyer les coopératives d'agriculteurs, pour que ces derniers puissent faire cause commune et vendre leurs produits dans des marchés où les gens souhaitent des méthodes de production différentes. Ils ont besoin de l'appui du gouvernement. Je ne suis pas d'avis, personnellement, que les subventions représentent la solution aux problèmes. Souvent, les subventions finissent dans les mains de ceux qui n'en ont pas vraiment besoin. Elles se retrouvent entre les mains des grandes entreprises agricoles, des parcs d'enrichissement, des gens qui ont déjà de l'argent.

M. McKenzie : L'idée de délaissier le comestible au profit du combustible me paraît une idée fascinante. C'est que, pendant des décennies, les États-Unis ont servi de réserve alimentaire mondiale. J'étais en Zambie en 1989. Pendant toute l'année, nous avons nourri un pays entier avec du maïs américain. La récolte locale de maïs avait été un échec.

Maintenant, cette réserve a été retirée essentiellement des marchés mondiaux. C'est peut-être là une des plus grandes erreurs de la politique étrangère que les États-Unis aient jamais commise, et nous, nous leur emboîtons le pas.

Nous entamons un siècle où l'agriculture connaîtra de très graves difficultés dans de nombreuses régions du monde en raison du réchauffement planétaire. Maintenant, nous avons retiré des aliments du marché mondial et, oui, cela a profité à des agriculteurs puisque, nous l'avons vu, le prix du maïs est passé de deux à quatre dollars le boisseau. Par contre, où en serons-nous dans 50 ans, au moment où il sera tout à fait évident dans le reste du monde que nous transformons en combustible un gros morceau de la réserve alimentaire mondiale — pas tant du point de vue du volume total, mais ce petit segment qui est la réserve alimentaire mondiale.

L'industrie des biocarburants en Europe est à l'origine de très graves problèmes elle aussi, dans les régions du monde d'où on importe le pétrole — l'Indonésie, et cetera. — puisqu'on abat les forêts pluviales et autres ressources pour produire le combustible destiné aux véhicules que l'on utilise en Europe.

En appropriant davantage de maïs et de soya pour l'industrie du biocarburant en Amérique du Nord, nous générons beaucoup de tourteau de soya et de drèches de distillerie qui ne sont pas bien adaptés aux types d'industries d'aliment du bétail que nous avons eues par le passé. Par conséquent, cela a une incidence sur tout le marché des aliments du bétail. Je ne serais pas surpris de voir de nombreux nouveaux produits lancés sur le marché par l'industrie de la transformation des aliments profitant des drèches de distillerie et de tourteau de soya.

We are moving into entirely uncharted territory here. It will affect every consumer in North America in terms of what they will eat. It will have severe ramifications in the decades ahead in terms of world stability.

Mr. Chernushenko: On the food to fuel question, in the first question from Senator Mercer, I emphasized that we are proceeding with caution when looking at that. There are many distortions that can find their way in here. While it is great to see farmers getting more money for their crop, I would rather see them getting more money for their food crop than turning food into fuel. If we can find a way to do that, we would be happier.

There is a simple reality. We will find out that agriculture, as a source for fuels, is a minuscule portion of what the world is currently consuming. It will be a drop in the bucket in terms of meeting energy demand, and it may be that that becomes a reality rather quickly.

The other factor will be if we suddenly find ourselves with food shortages. It will not be the market that corrects that, it will be public policy decisions that put humans and access to food as a higher priority, particularly those with lower incomes and countries such as Mexico, where we are hearing about the riots over the corn prices. I can see that only getting worse.

You mentioned the quote about rural populations and rural voters becoming increasingly irrelevant. Certainly, they have been treated as such in terms of policy and attention. We, as a party, although it was founded by people in the city and perhaps initially it was being run and driven by urban members, there was always a strong concern about our natural resource base, both the integrity of our ecosystem and the availability and sustainability of the way in which we are harvesting natural resources, be that agriculture, fisheries or forestry.

Recently, people in the resource industries who initially saw Greens, be that the Green Party or environmental groups, as a threat — I felt it was only natural that it would happen — in that they would tell them what they can and cannot do, are coming round to the point now where they see us as natural allies.

We all want people to have jobs, to be able to stay in their community and have stable employment in their communities — not to have to move to the city. That will only come when we can define and then enforce, in some way, sustainable harvesting, forestry and fisheries. That is the point that we are at in history right now in this country and around the world, namely, figuring out how sustainable fishing and agriculture look. How do we keep as many people employed as possible with as much income finding its way back to rural communities? That

Nous arrivons en territoire totalement inexploré. Cela a une incidence sur tous les consommateurs d'Amérique du Nord, sur ce qu'ils mangent. Ça aura des conséquences graves pour les décennies à venir du point de vue de la stabilité mondiale.

M. Chernushenko : Pour ce qui est de passer du comestible au combustible, ce qui nous ramène à la première question du sénateur Mercer, j'ai insisté sur le fait que nous procédions de manière prudente dans ce dossier. Cela peut ouvrir la porte à de nombreux effets de distorsions. Il est merveilleux de constater que des agriculteurs obtiennent plus d'argent pour leur récolte, mais j'aimerais mieux qu'ils s'enrichissent grâce aux aliments qu'ils vendent plutôt qu'à du combustible. Si nous parvenons à régler ce problème, nous nous porterons mieux.

C'est la réalité tout simplement. Nous allons découvrir que l'agriculture en tant que source de combustible représente une part minuscule de la consommation mondiale actuelle. Ce sera une goutte dans l'océan pour ce qui est de répondre à la demande énergétique et ça deviendra peut-être assez vite une réalité.

L'autre facteur, c'est que nous allons peut-être nous trouver subitement aux prises avec des pénuries d'aliments. Ce ne sera pas le marché qui viendra corriger le tir, ce sera l'action des décideurs politiques qui mettent au premier rang de l'ordre de priorité les êtres humains et l'accès à la nourriture, particulièrement les gens à faible revenu et les pays pauvres comme le Mexique, où, nous en entendons parler, il y a des émeutes à propos du prix du maïs. Je ne vois qu'une situation qui empire.

Vous avez cité le chroniqueur qui parlait des populations rurales et des électeurs ruraux qui ont de moins en moins d'importance. Certes, c'est ce qu'on peut en déduire d'après les politiques adoptées et l'attention accordée. En tant que parti, même si nous avons été fondés par des gens de la ville et que ce sont des citoyens qui ont d'abord dirigé les destinées du parti, nous avons toujours attaché beaucoup d'importance à nos ressources naturelles, à l'intégrité de notre écosystème et à la disponibilité et à la viabilité à long terme de la façon dont nous récoltons les ressources naturelles, qu'il s'agisse d'agriculture, de pêche ou d'exploitation forestière.

Récemment, les gens des industries primaires qui avaient d'abord pris les verts pour une menace — qu'il s'agisse du Parti vert lui-même ou de groupes environnementaux — j'ai cru que ce ne serait que naturel — croyant que les verts leur diraient ce qu'ils peuvent et ne peuvent pas faire, en arrivent maintenant au stade où ils nous tiennent pour des alliés naturels.

Nous voulons tous que les gens aient un emploi, qu'ils puissent demeurer au sein de leur collectivité et avoir un travail stable au sein de leur collectivité — n'être pas obligés d'aller s'installer en ville. Ça n'arrivera que si nous parvenons à définir et à faire respecter, d'une façon ou d'une autre, les règles de l'écologie durable dans les domaines de l'agriculture, de l'exploitation forestière et des pêches. Voilà le stade que nous venons d'atteindre, dans l'histoire de l'humanité, ici au Canada et partout dans le monde, celui qui consiste à déterminer à quoi

is where being a Green becomes very much in sync with rural residents today.

The Chairman: Thank you very much for coming here this evening. It was a pleasure to meet you all. We wish you well.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, May 10, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:05 a.m. to examine and report upon rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (Chairman) in the chair.

[English]

The Chairman: Good morning, honourable senators, and witnesses, and good morning to all of those who are watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry. Last May this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada.

Last fall we heard from a number of expert witnesses, who gave us an overview of rural poverty in Canada, and on the basis of that testimony, we wrote an interim report, which was released in December, just before Christmas, and which, by all accounts, really struck a nerve. We are now in the midst of our second phase of the study, where we meet with rural Canadians in rural Canada. So far we have travelled to Athens, Ontario, and to the four eastern and western provinces. Along the way we met a truly wonderful and diverse group of rural Canadians who have welcomed us with open arms into their communities and sometimes their homes.

The committee still has much work to do. We still need to visit rural communities in northern Ontario, Quebec, and in our northern territories. We want to hear from as many people as possible. In short, we need to make sure we get this right and that we understand rural poverty in its core.

To that end, we continue to invite witnesses to Ottawa, and this morning we have Jake Kuiken, member of the board of directors for the Canadian Association of Social Workers, CASW. Founded in 1926, the CASW has evolved into a national voice on behalf of some 15,000 members. We have one hour this morning to cover a wide range of issues with this witness. I invite my colleagues to keep their questions as brief and crisp as possible to allow him to respond fully for everybody. Mr. Kuiken, you will start first. Give us a good background, and then my colleagues will be full of questions.

ressembleront la pêche durable et l'agriculture durable. Comment faire en sorte que le plus grand nombre possible de personnes puissent travailler et que le plus de revenus possibles reviennent aux collectivités rurales? Voilà en quoi le fait d'être un vert signifie être au diapason de ce que vivent les résidents des régions rurales de nos jours.

La présidente : Merci beaucoup d'être venus ce soir. Vous rencontrer tous a été un plaisir. Bonne chance dans vos projets.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 10 mai 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 5 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (présidente) occupe le fauteuil.

[Traduction]

La présidente : Bonjour, honorables sénateurs et mesdames et messieurs les témoins. Je souhaite la bienvenue à tous ceux qui vont assister aux délibérations du Comité sénatorial permanent sur l'agriculture et les forêts. En mai dernier, notre comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

L'automne dernier, nous avons entendu le témoignage d'un certain nombre d'experts, qui nous ont dressé le tableau de la pauvreté rurale au Canada et, en nous fondant sur ces témoignages, nous avons publié en décembre, juste avant Noël, un rapport qui, à tous les égards, a éveillé les consciences. Nous en sommes maintenant à la deuxième étape de notre étude, qui nous amène à rencontrer la population du Canada rural. Nous nous sommes rendus jusqu'à présent à Athens, en Ontario, et dans les quatre provinces de l'est et de l'ouest. Dans ce cadre, nous avons eu la chance d'apprécier toute la diversité de la population rurale canadienne et de rencontrer des gens qui nous ont accueillis à bras ouverts au sein de leurs collectivités et parfois dans leurs foyers.

Notre comité a encore beaucoup de travail à faire. Il nous reste encore à visiter les collectivités rurales du nord de l'Ontario, du Québec et de nos territoires du Nord. Nous voulons entendre le plus de monde possible. En résumé, nous devons nous assurer de ne pas faire fausse route et de bien comprendre à la base en quoi consiste la pauvreté rurale.

Dans ce but, nous continuons à inviter des témoins à Ottawa, et ce matin nous allons entendre Jake Kuiken, membre du conseil d'administration de l'Association canadienne des travailleuses et travailleurs sociaux (ACTS). L'ACTS, qui a été fondée en 1926, représente, au niveau national, ces 15 000 membres. Nous avons une heure ce matin pour couvrir avec ces témoins un large éventail de sujets. J'invite mes collègues à poser au témoin des questions aussi concises que possible pour lui permettre de répondre très précisément à tout le monde. Monsieur Kuiken, vous avez la parole pour commencer. Faites-nous un exposé général et mes collègues ne manqueront pas ensuite de vous poser des questions.

Jake Kuiken, Board of Directors, Alberta Representative, Canadian Association of Social Workers: Thank you very much, Madam Chair.

I am delighted to be here as a social worker, in particular, as a board member for the Canadian Association of Social Workers.

We appreciate the opportunity to make this presentation and to be part of the discussion that you have referenced already, a national dialogue around the issue of rural poverty.

As you indicated, the Canadian Association of Social Workers was started in 1926. I might add, according to a colleague of mine who has been involved for much longer than I have, we are of the oldest social work organizations in the world. Canada was part of the social work community early on.

We represent about 15,000 social workers across Canada. We were a founding member of the International Federation of Social Workers in 1928, so we have a long history of commenting, encouraging the development of public policy around a number of issues, and one of those issues is poverty and social programs.

This morning, I thought I would pick out a couple of things that were in our submission, which, by the way, are my notes to myself rather than a polished presentation.

One thing I looked at were some of the transcripts of this committee. Early on I noticed there was some discussion around the subject: What does it mean to be poor? I think you had Christopher Sarlo and an organization called Citizens for Public Justice, both of whom I am somewhat familiar with. What has struck me as a social worker is that often the issue of poverty, in terms of its definition, revolves around the discussion: How many dollars does it take to be not poor?

I have come to the conclusion in recent years that, while I do not want to diminish the importance of the number, what is more important is what people are capable of doing or not doing, or being and not being. As Canadians, as human beings, I think we all aspire to be and to do the things that are uniquely human kinds of qualities.

What I found particularly helpful, in thinking about that, was going back to Adam Smith, probably not foreign to us, but certainly not someone we go back to often to find out what we think is important.

Mr. Smith, often thought to be the father of capitalism, and sometimes not thought about particularly favourably, has profound insights into what it takes to have a good quality of life.

Jake Kuiken, conseil d'administration, représentant de l'Alberta, Association canadienne des travailleuses et travailleurs sociaux : Merci, madame la présidente.

Je me réjouis de me présenter devant vous en tant que travailleur social, et plus particulièrement en ma qualité de membre du conseil d'administration de l'Association canadienne des travailleuses et travailleurs sociaux.

Nous sommes heureux d'avoir la possibilité de faire cette intervention et de prendre part à la discussion sur le sujet que vous venez d'exposer, soit au dialogue national sur la question de la pauvreté rurale.

Comme vous venez de l'indiquer, l'Association canadienne des travailleuses et travailleurs sociaux a vu le jour en 1926. J'ajouterais, en citant l'un de mes collègues présent sur le terrain depuis bien plus longtemps que moi, que nous sommes la plus ancienne organisation de travailleurs sociaux dans le monde. Le Canada est intervenu très tôt dans le domaine du travail social.

Nous représentons quelque 15 000 travailleurs sociaux au Canada. Nous avons été l'un des membres fondateurs, en 1928, de la Fédération internationale des travailleurs sociaux et il y a donc très longtemps que nous intervenons dans le domaine, préconisant l'adoption de politiques publiques sur de nombreux sujets, notamment sur la question de la pauvreté et des programmes sociaux.

J'ai pensé ce matin qu'il était préférable de développer un ou deux sujets évoqués dans notre document, qui d'ailleurs, loin d'être un mémoire structuré, ne se compose que de quelques notes qui doivent me servir de rappel.

Je n'ai pas manqué de prendre connaissance de certaines transcriptions des délibérations de votre comité. Dès le départ, j'ai vu que l'on avait évoqué la question de la signification du fait d'être pauvre. Je pense que vous avez entendu Christopher Sarlo et une organisation intitulée Citizens for Public Justice, que je connais assez bien. En tant que travailleur social, j'ai été frappé par le fait que la question de la définition de la pauvreté se résumait souvent en ces termes : combien faut-il gagner de dollars pour ne pas être pauvre?

Sans vouloir diminuer l'intérêt d'un chiffre précis, j'en suis venu, ces dernières années, à la conclusion que le plus important était de savoir ce que chacun était capable de faire ou de ne pas faire, d'être ou de ne pas être. Je pense qu'en tant que Canadiens et qu'êtres humains, nous aspirons tous à être et à faire tout ce qui est inhérent à notre qualité d'êtres humains.

Dans cet ordre d'idée, j'ai jugé particulièrement utile de me référer à Adam Smith, un auteur qui ne nous est peut-être pas totalement inconnu, mais auquel nous n'avons certainement pas tendance à penser immédiatement lorsque nous cherchons à redéfinir ce qui pour nous est important.

M. Smith, qui est souvent considéré comme le père du capitalisme, et que l'on a parfois tendance à critiquer, a bien compris ce qui faisait une bonne qualité de vie.

I often refer to what he wrote as his story about shoes. In his book, *The Wealth of Nations*, he writes about what people need not to feel ashamed about who they are and what they look like. He writes that if it is necessary for someone not to feel ashamed about how they appear by having leather shoes, then people ought to have those leather shoes. In other words, he establishes what I would call a rule of decency.

We evaluate ourselves and each other, at least in part, by how we look, and his point is that leather shoes are an essential point of appearing to be decent. The quote I want to read is:

Under necessities, therefore, I comprehend not only those things which nature, but those things which the established rules of decency have rendered necessary to the lowest rank of people.

I think that point is important. More contemporary people who have thought about this subject are the economist, Amartya Sen, who received a Nobel prize, I believe it was 1998, and Martha Nussbaum, who is a legal scholar at the University of Chicago. They have developed what is called the Capability Approach. I have summarized briefly, particularly what Nussbaum thinks about those capabilities. You have it there in front of you.

Next, I want to comment on some of the social issues that social workers typically encounter working in rural far northern and remote parts of Canada. Some information is statistical in nature. I extracted some of these things from recent reports by various government departments. One of them is, how healthy are rural Canadians? That report points out that a higher proportion of people live with low income in rural areas. The prevalence of smoking and obesity are greater in rural areas. Urban men live longer. Mortality risks in rural areas are higher, driven by higher rates of circulatory diseases, injuries and suicide.

On the other side of the equation, overall cancer rates are somewhat lower. Respiratory mortality risks are significantly higher amongst rural residents.

I mention these health-related aspects because many social workers across Canada work in health settings. I can tell you that about a year ago there were some issues in Calgary with the health system in terms of emergency services. The chief executive officer of the Calgary health district hired a number of social workers to be placed in the emergency rooms of the Foothills Hospital to help prospective patients deal with stress and emotion as they waited to be triaged into health care. Social workers are on the front line of health care, not only in urban areas but also in rural settings.

Particularly in the northern parts of Alberta, the province with which I am most familiar, social workers are on the front line of delivering mental health services, for instance.

J'ai souvent évoqué ce qu'il nous disait à propos des chaussures. Dans son livre, *La Richesses des nations*, il nous dit qu'il ne faut pas que les gens aient honte de ce qu'ils sont et de leur apparence. Selon lui, s'il faut que l'on ait honte de ne pas avoir des chaussures en cuir, il est alors nécessaire que les gens aient des chaussures en cuir. Autrement dit, il établit ce que j'appellerais une règle des conventions.

Nous nous jugeons nous-mêmes, et nous jugeons les autres, en fonction des apparences, et selon cet auteur, les chaussures en cuir font partie essentiellement des conventions. Je le cite :

J'englobe dans les biens de première nécessité, non seulement les biens naturellement nécessaires, mais aussi les objets nécessaires selon les conventions établies pour les gens les plus pauvres de la société.

Je pense que cette considération est importante. Parmi les contemporains qui ont traité de cette question figurent l'économiste, Amartya Sen, qui a reçu le Prix Nobel, je crois, en 1998, et Martha Nussbaum, juriste qui enseigne à l'Université de Chicago. Ils ont élaboré ce que l'on a appelé la théorie des capacités. Je l'ai résumée brièvement, notamment en ce qui concerne l'interprétation qu'en donne Nussbaum. Vous l'avez ici devant vous.

J'aimerais ensuite évoquer certaines questions sociales auxquelles font face généralement les travailleurs sociaux dans le Grand Nord et dans les régions éloignées du Canada. Certaines données sont de type statistique. J'en ai tiré un certain nombre des rapports publiés récemment par différents ministères du gouvernement. L'un d'entre eux se pose la question suivante : quel est l'état de santé des populations rurales du Canada? On peut lire dans ce rapport qu'un plus grand pourcentage d'habitants des régions rurales ont un faible revenu. Il y a davantage de personnes obèses et de fumeurs dans les régions rurales. Dans les villes, les hommes vivent plus longtemps. Les risques de mortalité dans les régions rurales sont plus élevés, en raison de la plus grande incidence des maladies du cœur, des blessures et des suicides.

Par contre, le nombre de cancers est en général un peu plus bas. Les risques de mortalité dus aux maladies respiratoires sont nettement plus élevés chez les résidents des régions rurales.

J'évoque ces questions liées à la santé, parce que de nombreux travailleurs sociaux opèrent dans des établissements de santé au Canada. Je peux vous dire qu'il y a un an environ, certains problèmes de santé se sont posés à Calgary en ce qui a trait aux services d'urgence. Le directeur des services de santé de Calgary a engagé un certain nombre de travailleurs sociaux pour les placer dans les salles d'urgence de la Foothills Hospital pour qu'ils puissent aider les malades à surmonter les tensions et l'émotion en attendant d'être dirigés vers les différents services de santé. Les travailleurs sociaux sont en première ligne en matière de soins de santé, non seulement dans les villes mais aussi dans les établissements ruraux.

C'est ainsi par exemple que dans le nord de l'Alberta, la province que je connais le mieux, les travailleurs sociaux sont en première ligne lorsqu'il s'agit de dispenser des services de santé mentale.

I wanted to make a few comments about experiences that social workers encounter when working in rural, remote, and northern parts of the country.

Again, I owe a great deal to my colleagues who have helped me put this presentation together. One of the first things a number of social workers told me was that poverty is all about service deprivation.

Simply put, we have great difficulty accessing the kinds of services that are available regularly in urban Canada and in urban settings across the country.

One example is child care. It is difficult to find good quality child care. The labour force participation rate in Alberta of both men and women is amongst the highest in the country, both amongst those with and without young children. However, those families particularly with young children have a great deal of difficulty because of limited access to quality child care.

In the area of child welfare, in particular, living in a rural part of Canada is extremely problematic when social workers engaged in the child welfare system repeatedly must send children to the urban settings, away from their homes in those remote or rural settings. It is not helpful to the treatment that children often require that they are removed from the home or the community in which they normally live.

Poverty is frequently what I would call the substrata for many of these different social issues. To digress for a minute, K Division of the RCMP issued a report, I believe in late 2006, about the issues that contribute to crime, and in particular to the development of gangs. The report pointed specifically to poverty as the underlying factor. In effect, the argument was that young people are unable to do and to be what they want, and lack the capability of exercising their potential. As a result, they begin to look to others who are in similar situations, and hence develop into gangs around crime issues.

The other comment I wanted to make is with respect to the practice of social work in Aboriginal communities. I encountered this combination of things while I was President of the Alberta College of Social Workers in speaking to colleagues. Above all, the devastating impact of extreme poverty of Aboriginal people in the northern and remote parts of our country is appalling. The levels of substance abuse and family violence are disproportionate, by far. Again, those things are connected to the issue of poverty.

The difficulty for social workers in those particular settings is the matter of simply staying hopeful in what appears to be a hopeless situation. Perhaps not entirely new to this committee is the comment of many social workers that I have spoken to about the political games that go on between the federal, provincial and local governments and First Nations. These games cause problems in terms of finding resolutions to many of the social issues that are encountered by social workers working in Aboriginal communities.

J'ai tenu à faire quelques observations au sujet de ce que peuvent expérimenter les travailleurs sociaux dans les campagnes, les régions éloignées et le nord de notre pays.

Je répète que je dois beaucoup à mes collègues, qui m'ont aidé à élaborer cet exposé. Nombre de travailleurs sociaux ont insisté dès le départ pour me dire que la pauvreté découlait dans ce cas du manque de services.

Pour résumer, il nous est bien difficile de dispenser les services que l'on retrouve normalement dans les villes du Canada et les régions urbaines de l'ensemble du pays.

Prenons l'exemple des garderies. Il est difficile de faire garder les enfants dans de bonnes conditions. Le pourcentage de personnes qui travaillent en Alberta, qu'il s'agisse des hommes ou des femmes, est l'un des plus élevés au Canada, que ce soit ou non des parents ayant des enfants jeunes. Pourtant, ces familles, notamment celles qui ont des enfants jeunes, éprouvent bien des difficultés en raison de l'absence de garderies de qualité.

Pour ce qui est notamment des soins accordés à l'enfance, le fait de vivre dans les régions rurales du Canada pose de gros problèmes, parce que les travailleurs sociaux qui opèrent dans les services d'aide à l'enfance doivent systématiquement envoyer les enfants dans des établissements situés dans les régions urbaines, loin de leur foyer rural. Ces enfants nécessitent souvent des soins qui ne leur permettent pas de bien profiter du traitement loin de leur foyer ou de la collectivité à laquelle ils sont habitués.

Je dirais que la pauvreté est souvent à la base de ces différents problèmes sociaux. Dans un autre ordre d'idée, la Division criminelle de la GRC a publié, je crois, un rapport en 2006, au sujet des différents facteurs contribuant à la criminalité, notamment à la constitution de groupes criminels. Ce rapport isole notamment le facteur de la pauvreté en tant qu'élément contributif. Selon l'argumentation évoquée, les jeunes sont dans l'impossibilité d'être et de faire ce qu'ils veulent, et ils ne réussissent pas à réaliser leur potentiel. En conséquence, ils recherchent d'autres jeunes qui sont dans la même situation, ce qui entraîne la constitution de groupes criminels.

Je tenais aussi à évoquer la question du travail social en milieu autochtone. J'ai relevé ces différents facteurs lors de mes interventions devant mes collègues lorsque j'étais président du Collège des travailleurs sociaux de l'Alberta. En premier lieu, l'extrême pauvreté des Autochtones dans le Nord et dans les régions éloignées de notre pays a un effet dévastateur. L'abus d'alcool et de stupéfiants et la violence familiale y ont une incidence exceptionnelle. Là encore, tous ces facteurs sont liés à la pauvreté.

Dans ces milieux, les travailleurs sociaux éprouvent même de la difficulté à garder de l'espoir face à une situation qui apparaît désespérée. Votre comité sait peut-être que de nombreux travailleurs sociaux auxquels j'ai pu parler évoquent le problème des petits jeux politiques auxquels se livrent le gouvernement fédéral, les provinces, les municipalités et les Premières nations. Ces petits jeux empêchent de trouver des solutions à nombre de problèmes sociaux que rencontrent les travailleurs sociaux qui opèrent dans les collectivités autochtones.

I have spoken about as long as I want to at this point. I am available for your questions.

Senator Callbeck: Your association has had a long history. It was established in 1926. As you say, you have been involved a great deal with policy.

You have talked about the social issues of rural Canada. I want to ask about strategy. We know that Newfoundland and Labrador and Quebec have anti-poverty strategies. What are your thoughts on a national strategy and what should be included in it? Where should we start, and what recommendations would you make regarding a national strategy?

Mr. Kuiken: That is an interesting question. I will give it my best. For a national strategy, we need more of the good work that is happening in Newfoundland and Labrador and in Quebec.

Canada needs some kind of guaranteed annual income. There are other ways of describing it. In some respects, we already have a whole series of guaranteed incomes but, programmatically, they are not well developed. For instance, at a provincial level, we have welfare. At a national level, we have pensions and Employment Insurance. We have a hodgepodge of what I would call categorical programs directed towards particular groups of people.

It is time to look at a more comprehensive and unified approach that combines and gets rid of these categorical programs. Canada did that once before. In the late 1940s and throughout the 1950s, we talked about what eventually became known as the Canada Assistance Plan. In many respects it was a superb program because it enabled federal dollars, provincial dollars and, in some provinces, municipal dollars to be directed toward a number of issues.

That legislation, if I remember the preamble correctly, was about eliminating poverty and preventing children from coming into care under child welfare legislation. That focus was primary.

We should move toward eliminating categorical programs and move to a comprehensive legislative framework that brings the best of what the federal government is able to do with what provincial governments are able to do.

By the way, the Canada Assistance Plan got rid of many individual or categorical programs that were developed primarily post-World War II. I suggest moving in the direction of, for lack of a better term, a guaranteed annual income.

Senator Callbeck: Certainly, the Canada Assistance Plan had another advantage as well, in that we knew exactly where the province would spend the money.

Mr. Kuiken: Yes.

Senator Callbeck: Of course, with block funding, it is entirely different.

Voilà tout ce que je voulais dire pour l'instant. Je suis prêt à répondre aux questions que vous voudrez bien me poser.

Le sénateur Callbeck : Votre association existe depuis longtemps. Elle a vu le jour en 1926. Vous nous avez rappelé que vous aviez pris part à l'élaboration de nombreuses politiques.

Vous avez évoqué les questions sociales touchant les régions rurales du Canada. Je voudrais vous interroger sur la stratégie à suivre. Nous savons que Terre-Neuve-et-Labrador ainsi que le Québec ont des stratégies antipauvreté. Que pensez-vous d'une stratégie nationale? Faut-il envisager la question? Par où commencer, et quelles sont les recommandations que vous pourriez faire à ce sujet?

M. Kuiken : C'est une question intéressante. Je m'efforcerai d'y répondre de mon mieux. Dans le cadre d'une stratégie nationale, nous avons besoin comme jamais de l'excellent travail qui est fait au Québec ainsi qu'à Terre-Neuve-et-Labrador.

Il faut au Canada une certaine forme de revenu annuel garanti. Il y a d'autres façons de définir la chose. À certains égards, nous avons déjà établi toute une série de revenus garantis, mais nous n'avons pas beaucoup avancé sur le plan des programmes. Ainsi, nous avons les services du bien-être au niveau provincial. Au niveau national, il y a le régime des pensions et l'assurance-emploi. Nous avons toute une série de programmes que je qualifierais de parcellaires, qui s'adressent à différentes catégories de personnes.

Il est temps de mettre en place un mécanisme plus global et uniforme regroupant et éliminant tous ces programmes catégoriels. Le Canada l'a déjà fait par le passé. À la fin des années 1940, et tout au long des années 1950, nous avons discuté de ce qu'est devenu finalement le Régime d'assistance publique du Canada. À bien des égards, c'était là un magnifique programme, qui permettait aux crédits fédéraux, aux crédits provinciaux et, dans certaines provinces, aux crédits municipaux, d'être affectés à un certain nombre de questions sociales.

Cette loi, si je me souviens bien de son préambule, visait à éliminer la pauvreté et à éviter que les enfants soient confiés aux services de l'aide à l'enfance. C'était là l'objectif principal.

Il nous faut chercher à supprimer les programmes catégoriels et à adopter un cadre législatif global qui tire le meilleur parti possible des capacités du gouvernement fédéral et des provinces.

D'ailleurs, le Régime d'assistance publique du Canada a permis de se débarrasser de nombreux programmes parcellaires ou catégoriels mis en place après la Seconde Guerre mondiale. Je propose que l'on s'oriente, faute d'une meilleure terminologie, vers un revenu annuel garanti.

Le sénateur Callbeck : Le Régime d'assistance publique du Canada présentait évidemment un autre intérêt, en ce sens que nous savions exactement à quoi les provinces allaient consacrer leurs crédits.

M. Kuiken : Effectivement.

Le sénateur Callbeck : Bien entendu, avec les enveloppes globales, tout devient différent.

Mr. Kuiken: Yes, I cannot remember exactly the year that this took place, but I believe it was during the early years of the Trudeau government. Minister Lalonde in an Orange Paper did some experiments, I believe in Manitoba, around a guaranteed annual income. I know it was researched. I have never seen a final report on it, but I recall that it was relatively successful as an experiment.

Whether we go back to that sort of thing or move forward from where we are now, we should eliminate the categorical programs. All they do is divide people. A great deal of provincial legislation is built on the values of those who are deserving versus those who are non-deserving. We see that in welfare legislation in many provinces.

Senator Callbeck: So you would have a comprehensive framework, and have it delivered by one government?

Mr. Kuiken: That is where the complexity of federal-provincial jurisdictions comes in. That is something that needs to be negotiated amongst the two orders of government.

Senator Callbeck: On another subject, the working conditions of social workers have changed a great deal, as has everything, over the past ten years. How is the Internet involved here? Do you use the Internet to provide any services?

Mr. Kuiken: Yes, a number of social workers provide counselling over the Internet. Some work has been done internationally, particularly in the U.S., between the Association of Social Work Boards and the National Association of Social Workers. As the Canadian Association of Social Workers, we have a special arrangement with the National Association of Social Workers, NASW, around a number of issues. We are aware that Internet counselling is happening. In a regulatory context, which is where the concerns have been raised, that area of jurisdiction is provincial, and a number of provincial regulatory bodies are looking at those particular issues to see what the implications are.

There are social workers who provide counselling services over the Internet.

Senator Callbeck: You say the provinces are looking at regulatory issues. Give me examples of those issues.

Mr. Kuiken: One issue is that once they begin counselling over the Internet, there are no limits as to who they can counsel. They can be on the other side of the world. How do regulatory bodies deal with that when their jurisdiction is within the province? How do they deal with a complaint from someplace in Europe, for example? Those issues arise. There is the question of confidentiality. They can engage in elaborate ways of trying to ensure security, but it is the Internet and hacking is not an unpopular sport.

M. Kuiken : Oui, je ne sais plus exactement quand cela a eu lieu, mais je crois que c'était dans les premières années du gouvernement Trudeau. Dans son livre orange, le ministre Lalonde a fait quelques expériences, je crois au Manitoba, sur la question du revenu annuel garanti. Je sais que la question a été étudiée. Je n'ai pas eu connaissance d'un rapport définitif, mais je me souviens que l'expérience avait relativement bien marché.

Que nous expérimentions ce genre de choses ou que nous partions de la situation actuelle, il nous faut supprimer les programmes catégoriels. Ils ne font que diviser les gens. Un grand nombre de lois provinciales s'appuient sur les valeurs de ceux qui ont certains mérites en les opposant à l'absence de mérite d'autres couches de la population. C'est ce qui ressort de la législation sur le bien-être de nombreuses provinces.

Le sénateur Callbeck : Donc, vous aimeriez que l'on instaure un cadre global et, qu'un seul palier de gouvernement s'en charge?

M. Kuiken : C'est là qu'intervient la complexité des compétences fédérales et provinciales. C'est une chose qui doit être négociée entre les deux paliers de gouvernement.

Le sénateur Callbeck : Dans un autre ordre d'idée, les conditions de travail des travailleurs sociaux ont comme toute chose largement évoluées ces dix dernières années. Quelle est l'influence d'Internet dans ce domaine? Vous servez-vous d'Internet pour dispenser certains services?

M. Kuiken : Oui, un certain nombre de travailleurs sociaux font de la consultation sur Internet. Certains travaux ont été faits au plan international, notamment aux É.-U., aux termes d'une collaboration entre l'Association of Social Work Boards et la National Association of Social Workers. L'Association canadienne des travailleuses et travailleurs sociaux a passé certains accords avec la National Association of Social Workers, la NASW, sur un certain nombre de questions. Nous savons que des consultations sur Internet ont lieu. Du point de vue réglementaire, domaine dans lequel ont été soulevées certaines préoccupations, la compétence est provinciale, et un certain nombre d'organismes de réglementation provinciaux examinent ces différentes questions ainsi que leurs implications.

Il y a des travailleurs sociaux qui dispensent des services de consultation sur Internet.

Le sénateur Callbeck : Vous nous dites que les provinces examinent la question des règlements. Donnez-nous certains exemples de questions qui peuvent se poser.

M. Kuiken : L'une des questions qui se pose, c'est qu'à partir du moment où l'on fait des consultations sur Internet, il n'y a plus de limites aux consultations. Les personnes concernées peuvent être à l'autre bout du monde. Que vont pouvoir faire les organismes de réglementation alors que leur compétence est provinciale? Que faire face à une plainte déposée en Europe, par exemple? Ce sont là des questions qui se posent. Il y a la question de la confidentialité. On peut toujours prendre des précautions pour garantir la confidentialité, mais les abus sont très répandus sur Internet.

Senator Oliver: Thank you for your presentation, Mr. Kuiken. When I heard a portion of your presentation, it made me worry about being poor and living in rural Canada, because there was not a lot that was positive about it. For instance, you spoke about the prevalence of smoking and obesity for those who are poor and living in a rural area. The mortality risk in rural areas is higher, as is respiratory disease. The level of education is lower for people who live in rural areas. They exhibit less healthy behaviours. The list goes on.

The picture was negative and I began to wonder why in the world a person would want to live in rural Canada if these are the findings of the Canadian Association of Social Workers. Why would you ever counsel someone to live in rural Canada if these are the conditions?

Mr. Kuiken: That is an interesting question. I must say it may well reflect at least a partial bias of the profession that we gravitate towards looking at those statistics. That would be one comment I would make.

My other comment is that the data comes from the Government of Canada. The question of how healthy are rural Albertans is a Canadian Population Health Initiative. I simply summarized what they produced.

There are many good things about rural Canada as well. Many people have firmly planted themselves in rural Canada and would not leave are doing well, whether they are in the farming business, the forestry business or oil if they are from Alberta. Having lived in Calgary for most of my life, these days I often think there might be advantages to living outside a large, dense, populated area.

Senator Oliver: Health-wise, given your statistics, why would one take the chance?

Mr. Kuiken: Maybe that is why this committee is having these hearings, because, in point of fact, there are significant issues. I mentioned service deprivation, from a social work perspective. I spoke only about those things that social workers typically are involved in.

The research I have looked at shows that people who live relatively close to a large urban area have access to a wide range of services. However, if they live in remote areas of Northern Alberta or Northern Saskatchewan, there are not a lot of services. Unless that is their home community and they, as do many Aboriginal people, identify with the land in the way they uniquely do, there are many things about the quality of life that are difficult.

Senator Oliver: I think a number of aspects of quality of life in rural Canada can be positive.

Mr. Kuiken: For those who are reasonably well off, that is absolutely true. For those who are poor, it is not such a good deal.

Le sénateur Oliver : Je vous remercie de votre exposé, monsieur Kuiken. En vous entendant dire certaines choses, je me suis inquiété des conditions de vie dans les régions rurales du Canada, parce qu'il n'y avait pas beaucoup de facteurs positifs. Ainsi, vous nous avez dit qu'il y avait davantage de fumeurs et de personnes obèses chez les pauvres et parmi les gens qui habitent dans les régions rurales. Le risque de mortalité ainsi que l'incidence des maladies respiratoires sont plus grands dans les régions rurales. Le niveau d'instruction est plus faible chez les habitants des régions rurales. Ils ont une vie moins saine. Il y a toute une liste de facteurs négatifs.

La situation n'est pas bonne et je me demande bien pourquoi on voudrait vivre dans les campagnes du Canada s'il faut en croire les conclusions de l'Association canadienne des travailleuses et travailleurs sociaux. À quoi bon conseiller aux gens d'habiter dans les régions rurales du Canada si telle est la situation?

M. Kuiken : La question est intéressante. J'avouerai que ce pourrait bien être l'effet en partie des préjugés de notre profession vis-à-vis de ces statistiques. C'est le premier commentaire que je ferais.

Je dois aussi préciser que ces données sont celles du gouvernement du Canada. La question de savoir quel est l'état de santé des habitants des régions rurales de l'Alberta relève de l'initiative sur la santé dans la population canadienne. Je me suis contenté de résumer les statistiques publiées par ce programme.

Il y a bien des avantages aussi à vivre dans les régions rurales du Canada. Nombre de gens sont bien décidés à habiter les régions rurales du Canada et s'en sortent très bien, qu'ils travaillent dans l'agriculture, dans les forêts, ou dans le secteur pétrolier, puisqu'il s'agit de l'Alberta. J'ai habité toute ma vie à Calgary et je vois souvent les avantages qu'il y a à vivre en dehors des grandes zones très peuplées.

Le sénateur Oliver : Du point de vue des statistiques, sur le plan de la santé, pourquoi prendrait-on le risque?

M. Kuiken : C'est peut-être justement la raison pour laquelle votre comité tient ces audiences, parce qu'en effet ce sont là des questions importantes. J'ai évoqué la question du manque de services, du point de vue des travailleurs sociaux. Je n'ai fait qu'évoquer le cadre précis dans lequel opèrent les travailleurs sociaux.

Les études que j'ai consultées nous indiquent que les habitants des grandes zones urbaines ont accès à toute une gamme de services. Par contre, lorsqu'on habite dans les régions éloignées du nord de l'Alberta ou de la Saskatchewan, il n'y a pas beaucoup de services. À moins qu'ils soient intégrés à une collectivité particulière et, qu'à l'instar des Autochtones, ils s'identifient de façon bien particulière au territoire sur lequel ils vivent, de nombreux problèmes se posent sur le plan de la qualité de la vie.

Le sénateur Oliver : J'estime qu'à bien des égards, la qualité de vie dans les régions rurales du Canada peut être excellente.

M. Kuiken : C'est tout à fait vrai pour ceux qui ont certains moyens. Pour les pauvres, la situation n'est pas aussi bonne.

Senator Oliver: That leads to my final question. I was fascinated by what you called the Capability Approach. You referred to two authors on page 3. As I read and understand it, Ms. Nussbaum lists 10 so-called capabilities that promote human functioning: that is, the capabilities define the things that we are as humans and the things that make us human. Nussbaum talks about emotions, practical reasons and affiliation. Since this study is of rural poverty, I took, as an example, the concept of affiliation under capabilities. Your presentation says:

Being able to live for and in relation to others, to recognize and show concern for other human beings, to engage in various forms of social interaction . . .

If a person is in poverty, living in rural Canada, how can the person obtain this aspect of affiliation as defined in your paper?

Mr. Kuiken: That is an interesting question. I will share with you a case that I personally dealt with a couple of years ago when I worked on the east side of Calgary in communities that are relatively poor and diverse. My staff had started a program for women. It attracted a number of women from outside Calgary, one of whom was Aboriginal and dealing with mental health and child welfare issues. In the course of one of our discussions with that group of women, this woman told us about how she needed to fish in the Bow River to provide her children with, as she said, protein. She lived about 50 miles outside Calgary.

In terms of poor people living in rural areas, the opportunity for affiliation, to live in relationship with others, is profoundly limited. The kinds of characteristics that I cited from that health study would probably be reflected in her life.

Senator Oliver: All 10 capabilities listed in your paper would be difficult to achieve for people living in rural poverty.

Mr. Kuiken: Yes, absolutely.

Senator Oliver: What can we, as a committee studying rural poverty, take from that?

Mr. Kuiken: I want to go back to Senator Callbeck's question about how we address this issue of poverty. One thing I did not say in response to her question is that we have a tradition in Canada of talking about minimum wage. We need to move beyond that discussion and adopt what is a living wage. No one in Canada, in my view, should be expected to work and not earn enough money to live a decent, reasonable life, the kind of decency that Adam Smith spoke about in 1776.

There are movements here and there across Canada where local community groups talk increasingly about issues of a living wage rather than a minimum wage. In Alberta, for instance, the minimum wage at the moment is \$7 an hour. I am sorry to say, people cannot live on \$7 an hour if they live in the city of Calgary.

Le sénateur Oliver : Voilà qui m'amène à poser ma dernière question. J'ai été fasciné par votre théorie des capacités. Vous vous êtes référé à deux auteurs à la page 3. Si je comprends bien le document, Mme Nussbaum dresse la liste de 10 capacités qui, selon elle, permettraient aux gens de mieux fonctionner : en l'occurrence, les capacités correspondant à ce qui fait que nous sommes des êtres humains et que nous opérons comme des êtres humains. Nussbaum fait état des émotions, des questions pratiques et du rapport avec les autres. Notre étude portant sur la pauvreté rurale, j'ai pris l'exemple de la relation avec les autres. Vous nous dites dans votre exposé :

Être en mesure de vivre avec les autres, et en relation avec eux, pouvoir prendre conscience des autres et s'en préoccuper en tant qu'être humains, pouvoir prendre part à différentes formes de rapports sociaux [...]

Lorsqu'une personne est pauvre et qu'elle habite dans une région rurale du Canada, comment peut-elle ainsi entrer en relation avec les autres telle que cette notion est définie dans votre étude?

M. Kuiken : C'est une bonne question. Je vais vous faire part de ce qui m'est arrivé personnellement il y a deux ans, alors que je travaillais dans la banlieue est de Calgary au sein de collectivités diversifiées et relativement pauvres. Mon personnel avait mis en place un programme destiné aux femmes. Un certain nombre de femmes habitant à l'extérieur de Calgary s'en sont prévaluées, l'une d'entre elles étant une Autochtone aux prises avec des problèmes de santé mentale et d'aide à l'enfance. Lors d'une de nos discussions de groupe, cette femme nous a dit qu'il lui fallait pêcher dans la rivière Bow pour que ses enfants puissent avoir des protéines. Elle habitait à 50 milles à l'extérieur de Calgary.

Lorsqu'on habite dans une région rurale, la possibilité d'entrer en relation avec les autres est très limitée. Les différentes caractéristiques que j'ai citées dans le cadre de cette étude sur la santé s'appliqueraient probablement à sa vie.

Le sénateur Oliver : Les 10 capacités évoquées dans votre mémoire seraient difficiles à atteindre pour les habitants pauvres des régions rurales.

M. Kuiken : Oui, en effet.

Le sénateur Oliver : Que devons-nous en conclure en tant que membres du comité chargés d'étudier la pauvreté rurale?

M. Kuiken : J'en reviens à la question posée par le sénateur Callbeck concernant la façon d'aborder le problème de la pauvreté. J'ai oublié de dire en répondant à sa question que nous avions une tradition au Canada lorsqu'on parle du salaire minimum. Il nous faut élargir la discussion et adopter un salaire qui permette de vivre. À mon avis, on ne devrait pas pouvoir exiger au Canada qu'une personne qui travaille ne puisse gagner suffisamment d'argent pour vivre une vie décente, raisonnable, dans les conditions exposées par Adam Smith en 1776.

On voit un peu partout au Canada des groupes communautaires locaux revendiquer de plus en plus des salaires décents plutôt qu'un salaire minimum. En Alberta, par exemple, le salaire minimum est actuellement de 7 \$ de l'heure. Je regrette, mais on ne peut pas vivre avec 7 \$ de l'heure lorsqu'on habite

They cannot afford a house or food. In rural Alberta, the situation is exactly the same. We need to have a wage that enables people to earn enough money so they can live a reasonable, decent lifestyle. The first way to address the issue is through the market. That is how we have decided to engage in issues of exchange.

For those who are not able to work for whatever reason, we need to look at some kind of guaranteed income or a comprehensive income support program.

Senator Oliver: Your thinking is one component of rural poverty this committee is looking at. Do you feel that some kind of cash, money or income is the way out of it? That being the case, is there any other element that you could tell the committee about?

Mr. Kuiken: I talked about service deprivation. That obviously is connected to the issue of money. We need to be more creative about how services are delivered in rural remote parts of our country. Some of my colleagues, particularly in the area of child welfare, place children in communities other than where they grew up. We need to rethink those kinds of issues when we separate children, for good reasons in many cases, not only from family, but from local community. What are we making better?

Senator Peterson: Thank you sir for your presentation this morning. We are dealing with rural poverty but there also is urban poverty. You spoke of smoking, obesity and respiratory illness in connection with rural poverty. Is that to say those problems are not in the urban sector or, would we have different results in the urban sector?

Mr. Kuiken: The report I referenced is *How Healthy are Rural Canadians*, looking specifically at distinguishing rural from urban populations. It is not to say that these problems do not exist in urban areas. The presence of those factors is higher in rural areas.

Senator Peterson: In the delivery of social services, what is the lowest denominator? How would a village of 200 people access social services even if the service were obviously not in the village?

Mr. Kuiken: In some instances, particularly in the northern parts of the country, it is not unusual for a social worker to find himself but most often herself, as one the few professionals in a community. The other ones might be the RCMP, a nurse or social worker. They may live in one of the villages, the kind you described and service a number of other similar villages elsewhere in the region.

Anecdotally, I was surprised a number of years ago, being an urban social worker, when one of my colleagues said she was taking a special course because she was going to work in northern

Calgary. On ne peut pas trouver un logement et se nourrir. Dans les zones rurales de l'Alberta, la question se pose dans les mêmes termes. Il nous faut un salaire qui permette aux gens de gagner suffisamment d'argent pour vivre raisonnablement, de manière décente. Au départ, c'est dans le cadre du marché qu'il faut aborder la question. C'est la façon dont nous avons décidé d'évoquer ces différents enjeux.

Pour ceux qui ne peuvent travailler pour une raison ou pour une autre, nous devons envisager la possibilité d'un revenu garanti ou d'un programme de soutien global des revenus.

Le sénateur Oliver : C'est l'un des éléments qu'envisage de son côté notre comité sur la question de la pauvreté rurale. Pensez-vous qu'un certain montant d'argent, des crédits ou un revenu soient susceptibles de régler la question? Cela étant, y a-t-il d'autres éléments dont vous voudriez que notre comité tienne compte?

M. Kuiken : J'ai évoqué le manque de services. Cela tient évidemment au manque de crédits. Nous devons faire preuve de plus d'initiatives concernant la façon de dispenser les services dans les régions rurales et éloignées de notre pays. Certains de mes collègues, notamment dans le secteur de l'aide à l'enfance, placent les enfants au sein de collectivités qui ne sont pas celles dans lesquelles ils ont été élevés. Il nous faut reconsidérer toutes ces questions lorsque nous séparons les enfants, avec raison dans bien des cas, non seulement de leur famille, mais aussi de leur collectivité locale. Que faut-il améliorer?

Le sénateur Peterson : Je vous remercie de l'exposé que vous nous avez présenté ce matin. Nous parlons de la pauvreté rurale, mais il y a aussi la pauvreté urbaine. Vous avez évoqué la question des fumeurs, de l'obésité et des maladies respiratoires en relation avec la pauvreté rurale. Doit-on entendre par là que ces problèmes ne se posent pas dans les zones urbaines, ou qu'ils ont des incidences différentes?

M. Kuiken : J'ai évoqué le rapport intitulé *Comment se portent les Canadiens vivant en milieu rural*, qui établit précisément les distinctions entre population rurale et population urbaine. Cela ne veut pas dire pour autant que ces problèmes ne se posent pas dans milieux urbains. L'incidence de ces facteurs est plus grande dans les régions rurales.

Le sénateur Peterson : Lorsqu'on dispense des services sociaux, quel est le plus petit dénominateur? Comment fait la population d'un village de 200 habitants pour accéder aux services sociaux lorsqu'il n'y en a évidemment pas sur place?

M. Kuiken : Dans certains cas, notamment dans le nord du pays, il n'est pas rare qu'un travailleur social se retrouve tout seul, et le plus souvent toute seule, au sein de la petite équipe de personnel qualifié de la collectivité. Les seuls responsables seront éventuellement le personnel de la GRC, une infirmière ou un travailleur social. Il se peut qu'ils habitent un village du type que vous venez d'évoquer et qu'ils desservent d'autres villages du même type dans la région.

Je dois vous dire en passant que j'ai été surpris, il y a quelques années, en tant que travailleur social en milieu urbain, d'entendre l'une de mes collègues me dire qu'elle allait suivre un cours

Alberta. I said, what is the course? She said, "I need to learn how to look after a four-wheel drive. I will live in a community that is only accessible by four-wheel drive. I know nothing about them so I am taking a course in looking after a four-wheel drive."

Senator Peterson: In remote areas, you talked about abject poverty. Is the definition different? Obviously, it would not be lack of money because I imagine no one would have much to use as a benchmark. Do we look at things such as nutrition and health care? What benchmarks should we focus on in our report?

Mr. Kuiken: Any report has must not only provide leadership but must have some kind of vision. I hope that any report this committee produces has some kind of vision that encourages and enables the well-being of rural Canadians as much as urban Canadians. We do things incrementally in Canada, so we need to do that as well. The report needs some kind of vision that we can aspire to and work towards. It should go beyond the basic essentials but move into some of the things that Senator Oliver spoke about, those notions of affiliation and things that we all aspire to.

Senator Peterson: We have read about cases where social services failed their clients. Would this failure be a case of overwork, lack of direction, overlap and duplication where no one follows up? Should social service be an integral part of what we talk about here in our vision, in a broader sense?

Mr. Kuiken: Absolutely: I want to comment about Aboriginal communities in particular, because of the extreme poverty and complexity of the issues those communities deal with. I do not know the solution. Much of what we have tried in the past has not been effective in supporting and enabling people in the First Nation Aboriginal community to be what they could be. I think this distinct group needs to be addressed in this kind of a report.

Senator Mahovlich: Is the gap between the rich and poor in rural areas wider than in urban centres?

Mr. Kuiken: My recollection is yes. I do not remember what the genie coefficient, a measure of income equality, is for rural Canada but my recollection is the depth of rural poverty is greater than that of urban Canada. That situation might well be connected to the availability of income support programs. That would be my guess.

Senator Mahovlich: I read in the paper yesterday that the gap is becoming wider. We are not closing it at all.

Mr. Kuiken: That is correct. From what I have seen, the spread in income between those who have and those who have not has become worse in recent years in Canada. I have been a social worker, albeit in an urban area, for 41 years. My own experience

spécialisé parce qu'elle était nommée dans le nord de l'Alberta. Quel cours, lui ai-je demandé? Elle m'a répondu qu'elle allait apprendre à conduire un véhicule à quatre roues motrices. Comme elle allait se retrouver dans une localité accessible uniquement avec ce genre de véhicule, il lui était indispensable de prendre un cours de conduite spécialisée.

Le sénateur Peterson : Vous avez parlé d'extrême pauvreté dans les régions éloignées. La définition est-elle alors différente? Il est évident que le manque d'argent n'est pas le critère absolu, j'imagine. Faut-il alors retenir des facteurs tels que la nutrition ou les soins de santé? Quels sont les critères que l'on doit considérer dans notre rapport?

M. Kuiken : Tout rapport, quel qu'il soit, doit nous servir de guide mais aussi, fixer les grandes orientations. J'espère que le rapport que va publier votre comité fixera de grandes orientations qui inciteront et habiliteront les Canadiens des régions rurales comme des villes à mieux vivre. Au Canada, nous mettons les choses en place progressivement, et il nous faut le faire aussi dans ce domaine. Ce rapport devra prévoir de grandes orientations vers lesquelles nous devons tendre. Il faudra dépasser les besoins essentiels et s'orienter vers un certain nombre de projets dont a parlé le sénateur Oliver, en ce qui a trait à la relation avec les autres, par exemple, et à l'ensemble de nos aspirations.

Le sénateur Peterson : Nous avons pu lire que dans certains cas, les services sociaux ont mal servi leurs clients. Est-ce que cela s'explique par une surcharge de travail, un manque d'encadrement ou encore des chevauchements de compétence ou des doubles-emplois que l'on n'a pas su résoudre? Est-ce qu'au sens large, les services sociaux doivent faire partie intégrante de l'établissement de ces grandes orientations?

M. Kuiken : C'est indispensable, et je tiens à évoquer plus particulièrement le cas des collectivités autochtones, en raison de l'extrême pauvreté dont elles souffrent et de la complexité des problèmes auxquels elles font face. Je n'ai pas la solution. Une bonne part des efforts que nous avons faits pour aider et habiliter les membres des Premières nations autochtones à se prendre en charge ont échoué. Je considère qu'il faut que ce groupe en particulier soit visé par un tel rapport.

Le sénateur Mahovlich : Le fossé entre les riches et les pauvres est-il plus grand en milieu rural qu'en milieu urbain?

M. Kuiken : Je crois savoir qu'il en est bien ainsi. Je ne sais plus quel est l'écart-type permettant de mesurer l'inégalité des revenus dans les régions rurales du Canada mais, si je me souviens bien, la pauvreté est plus grande dans les campagnes que dans les villes du Canada. Cette situation pourrait bien être liée au manque de disponibilité des programmes de soutien du revenu. C'est ce que je crois comprendre.

Le sénateur Mahovlich : J'ai lu hier dans le journal que ce fossé s'élargit. Nous n'avons rien comblé du tout.

M. Kuiken : C'est exact. D'après ce que j'ai pu voir, la disparité des revenus entre les nantis et ceux qui n'ont rien s'est aggravée ces dernières années au Canada. Voilà 41 ans que je suis travailleur social, même si c'est en milieu urbain. Si j'en crois

tells me that things in the last 10 to 15 years have become significantly worse than ever before for people living in straitened circumstances.

Senator Callbeck: In your experience, has family violence increased a great deal in rural Canada?

Mr. Kuiken: I had the good fortune of being part of a course recently where one of the other students specializes in incidents and issues associated with family violence. She identified two issues. One, we are becoming more aware of the problem. The count might be higher than it used to be. Two, the complexity of issues around family violence and our understanding of them are increasing. People are reporting family violence more often. It is seen increasingly as an underlying factor in child welfare. Children witnessing family violence end up in the child welfare system because they have had this experience.

Senator Callbeck: I take it the statistics show family violence increasing but one reason may be that we are more aware of it and report it more frequently.

From your experience, or your association, what recommendations would you give the committee as to how we can decrease or eliminate family violence within rural areas?

Mr. Kuiken: In the first instance, services need to be made available. In the context of rural populations is the notion of service deprivation. We need to be more creative about delivering services. Two major institutions, I think, could be helpful. One is the health care system. The other is the educational system. One of those institutions sooner or later opens itself to members of a family through children. We do not fully exploit those institutions in terms of their potential to provide interventions in situations.

I will qualify that point by saying it does not suddenly become the responsibility of teachers. Teachers ought to teach and have as much time to devote to teaching as possible. However, we need to build in other support services to the educational and health systems in rural Canada that are not necessarily available now.

Senator Callbeck: You talk about being more creative in delivering services. You mention health and education, and other support services. I want to hear more about both those areas.

Mr. Kuiken: The volunteer communities have something to offer. Rural communities have a high sense of volunteerism and what I call community support, mutual-aid kinds of things,

ma propre expérience, la situation s'est nettement aggravée ces 10 ou 15 dernières années pour les gens qui ont du mal à joindre les deux bouts.

Le sénateur Callbeck : À votre avis, est-ce que les cas de violence familiale ont largement augmenté dans les régions rurales du Canada?

M. Kuiken : J'ai eu la chance de suivre récemment un cours dont l'une des étudiantes était spécialisée dans les incidents et les problèmes de la violence familiale. Elle a relevé deux facteurs. Pour commencer, nous prenons aujourd'hui davantage conscience du problème. Les cas recensés sont peut-être plus nombreux qu'auparavant. En second lieu la complexité des problèmes de violence familiale et la compréhension que nous en avons augmentent. La population signale plus fréquemment les cas de violence familiale. C'est un élément qui est de plus en plus considéré comme étant critique pour le bien-être des enfants. Les enfants qui font l'expérience de la violence familiale finissent par se retrouver de ce fait pris en charge par le réseau d'aide à l'enfance.

Le sénateur Callbeck : J'en conclus que selon les statistiques, la violence familiale augmente, mais que cela s'explique en partie par le fait que nous en avons pris davantage conscience et que nous signalons plus facilement les différents cas.

En fonction de votre expérience, ou aux yeux de votre association, quelles sont les recommandations que vous aimeriez voir adopter par notre comité pour faire cesser ou diminuer la violence familiale en milieu rural?

M. Kuiken : En premier lieu, il faut qu'il y ait davantage de services disponibles. Les populations rurales souffrent d'un manque de services. Nous devons faire preuve de plus d'initiatives lorsqu'il s'agit de dispenser des services. Deux grandes institutions devraient s'avérer utiles, à mon avis. D'abord, le réseau des soins de santé, et ensuite le réseau de l'éducation. L'un ou l'autre de ces réseaux accueille tôt ou tard les membre des familles et leurs enfants. Nous ne tirons pas parti de tout le potentiel qu'offrent ces institutions lorsqu'il s'agit d'intervenir dans certains cas précis.

Je dois préciser sur ce point que toute la responsabilité ne doit pas incomber aux enseignants. Il appartient aux enseignants d'enseigner et il faut qu'ils aient tout le temps disponible pour ce faire. Il nous faut cependant établir d'autres services de soutien au sein des réseaux d'éducation et de la santé dans les régions rurales du Canada, services qui ne sont pas nécessairement disponibles à l'heure actuelle.

Le sénateur Callbeck : Vous nous dites qu'il faut faire preuve de plus d'initiatives lorsqu'on dispense des services. Vous faites état de la santé et de l'éducation ainsi que d'autres services de soutien. J'aimerais que vous nous en disiez davantage sur ces deux points.

M. Kuiken : Les collectivités de bénévoles ont quelque chose à offrir. Les collectivités rurales ont un sens aigu du bénévolat et de ce que j'appelle le soutien communautaire, l'entraide mutuelle,

working through those organizations, whether 4-H clubs or other agricultural societies, but introducing some of these issues into the things that they discuss and become aware of.

In my own practice many years ago I started off doing welfare and it was probably the best training ground for social work that one can get. I encountered every kind of problem in that one year. I have never dealt with anything new, as it were, including family violence, but our level of awareness of the dynamics of family violence was not then what it is now. I can tell you that I would have done things differently. My point is creating awareness. I mentioned health, education, the volunteer community and the various faith communities. All those resources can be vehicles for creating awareness. That is the first step. The next step now is to provide the services. There are some challenges in northern rural areas.

Senator Callbeck: The first step is awareness. What role does government play there?

Mr. Kuiken: I mentioned the Canada Assistance Plan earlier because I have always thought of that legislation as an interesting tool. Alberta was the only province, if I remember correctly, that directly involved municipal governments, and municipal governments in turn funded, and still do, local groups to identify and to deliver services. In Alberta, federal dollars, provincial dollars, municipal dollars and voluntary dollars, the whole gamut, provided services that were identified in local communities. I believe, at the moment in Alberta, 104 different communities provide family and community support services programs. In fact, your next speaker, who is from Alberta, was once the President of the Family and Community Support Services Association of Alberta. That program, enabled through federal legislation, was a hugely creative way of addressing those particular issues: creating awareness, creating services and then delivering them.

Senator Callbeck: What program was that?

Mr. Kuiken: Federally, it was called the Canada Assistance Plan. In Alberta it was initially called the Preventive Social Services Act of 1966 and it later became the Family and Community Support Services Act. As I say, three orders of government shared costs with local community groups to deliver services identified by local communities. It was a creative program. Many of its best features ceased to exist when the Canada Assistance Plan was replaced by the Canada Health and Social Transfer.

Senator Callbeck: The CAP program was 50-50. The feds put in 50 cent and the province put in 50.

Mr. Kuiken: Alberta had a special deal. The federal government put in 50 cents, the provincial government put in 30 cents, and the municipalities put in 20 cents.

le travail au sein des différentes organisations concernées, que ce soient les clubs 4-H ou les différentes associations agricoles, mais en intégrant un certain nombre de ces enjeux dans leurs discussions.

J'ai moi-même débuté ma carrière il y a des années en faisant de l'aide sociale, et c'est probablement la meilleure formation qui soit pour un travailleur social. J'ai rencontré toutes sortes de problèmes cette année-là. Je n'avais encore jamais rien rencontré de nouveau, comme ce fut le cas, notamment en matière de violence familiale, mais nous n'étions pas aussi familiarisés avec la dynamique de la violence familiale que nous ne le sommes actuellement. Je peux vous dire que je ferais les choses différemment. Il faut, à mon avis, faire prendre conscience des réalités. J'ai évoqué les réseaux de la santé, de l'éducation, du bénévolat et des différentes associations confessionnelles. Il y a là différents vecteurs de prise de conscience. C'est une première étape. Il faut ensuite dispenser les services. Ce n'est pas toujours facile dans les collectivités rurales du Nord.

Le sénateur Callbeck : Dans un premier temps, il faut une prise de conscience. Quel rôle doit alors jouer le gouvernement?

M. Kuiken : J'ai évoqué précédemment le Régime d'assistance publique du Canada parce que j'ai toujours pensé que la loi était un bon outil. L'Alberta est la seule province, si je ne me trompe, qui a directement impliqué les municipalités et, à leur tour, ces dernières continuent à financer des groupements locaux chargés de définir les besoins et de dispenser des services. En Alberta, les services sont dispensés, en fonction des besoins qui ont été constatés, en tirant parti des subventions fédérales, provinciales et municipales, et de l'ensemble des crédits disponibles, y compris en provenance des associations bénévoles. Je crois qu'à l'heure actuelle, 104 collectivités différentes dispensent en Alberta des services de soutien familial et communautaire. D'ailleurs, l'intervenant qui va suivre, qui est originaire de l'Alberta, a déjà été président de l'Association albertaine des services de soutien familiaux et communautaires. Ce programme, institué en vertu de la loi fédérale, s'est révélé très novateur dans tous ces domaines : prise de conscience, création puis fourniture des services.

Le sénateur Callbeck : De quel programme s'agit-il?

M. Kuiken : Au niveau fédéral, il s'agissait du Régime d'assistance publique du Canada. En Alberta, c'était à l'origine la Loi sur les services sociaux de prévention de 1966, qui est devenue par la suite la Loi sur les services de soutien familiaux et communautaires. Comme je vous l'ai expliqué, les trois paliers de gouvernement se sont partagé les coûts avec les groupements communautaires locaux afin de dispenser les services définis par ces derniers. Il s'agissait d'un programme novateur. Nombre de particularités parmi les plus intéressantes du Régime d'assistance publique du Canada ont disparu lorsque ce dernier a été remplacé par le Transfert canadien en matière de santé et de programmes sociaux.

Le sénateur Callbeck : Le RAPC était financé à parts égales. Le gouvernement fédéral et la province versaient chacun 50 ¢.

M. Kuiken : L'Alberta bénéficiait d'une entente particulière. Le gouvernement fédéral versait 50 ¢, la province 30 ¢ et les municipalités 20 ¢.

The Chairman: When the federal government brought forward the infrastructure program several years ago, much to many people's surprise, the first province to buy into that was Alberta, and in so doing, it also opened its door to let the municipal level of government be part of the proposals. It worked.

Senator Oliver: You mentioned one thing at the beginning of your presentation and you referred to it later in answering a question from Senator Callbeck. You referred to Adam Smith and *The Wealth of Nations* and his definition of the necessities of life to which everyone is entitled, rich or poor. The language used by Adam Smith in 1776 is "rules of decency." To put that in context, the quote reads:

Under necessities, therefore, I comprehend not only those things which nature, but those things which the established rules of decency have rendered necessary to the lowest rank of people.

What do you, a long experienced social worker, now say are those elements of decency? What things today make the necessities?

Mr. Kuiken: People need a living wage as the first thing. Obviously, there is food, clothing, shelter, transportation, health care, child care and recreation. Let us say we sleep eight hours, we work eight hours and we have eight hours, or some number of hours, as leisure. We need to begin thinking about what we do in our leisure time, whether it is volunteer work or engaging in recreation, but those things are profoundly essential to our sense of well-being, regardless of what we do in terms of contributing to our own well-being or contributing to the well-being of our community.

The necessities of life today are much broader than we typically conceptualized them in income support programs, or in our minimum wage kind of thinking. I would include things such as leisure time. Our leisure time activity is important in creating quality of life for Canadians.

Senator Oliver: That quality also applies to people in poverty.

Mr. Kuiken: Absolutely: In fact, if you look at some of the research around the benefits of recreation or leisure, it is profoundly important, particularly in the lives of children. It gives them all kinds of a sense of self-worth of being able to relate to others. In terms of the diversity of this country, there is nothing like leisure activities where kids just play. That helps create a sense of community, irrespective of whether they live in rural Canada or urban Canada. Maybe they play street hockey in rural Canada and they go to the rink in urban Canada, but they need something that gives them a sense of belonging, of purpose.

La présidente : Lorsque le gouvernement fédéral a mis en place, il y a quelques années, le programme des infrastructures, à la grande surprise de bien des gens, c'est l'Alberta qui a été la première province à engager sa participation en donnant par la même occasion aux municipalités la possibilité d'intervenir. Ça a marché.

Le sénateur Oliver : Au début de votre exposé, vous avez évoqué une chose dont vous avez reparlé en répondant à une question posée par le sénateur Callbeck. Vous avez fait mention de l'ouvrage d'Adam Smith, *La Richesse des nations*, dans lequel celui-ci définit les biens de première nécessité dont chacun a besoin dans la vie, riche comme pauvre. C'est ainsi qu'en 1776, Adam Smith parle de « convention établie ». Pour plus de précision, je vous cite ce passage :

J'englobe dans les biens de première nécessité, non seulement les biens naturellement nécessaires, mais aussi les objets nécessaires selon les conventions établies pour les gens les plus pauvres de la société.

Selon vous, en tant que travailleur social expérimenté, quelles sont, à l'heure actuelle, ces conventions établies? Qu'est-ce qui fait partie aujourd'hui des biens de première nécessité?

M. Kuiken : En premier lieu, il faut que les gens aient un salaire qui leur permette de vivre. Il est évident que les biens indispensables sont l'alimentation, les vêtements, le logement, les transports, les soins de santé, les garderies et les loisirs. Partons du principe que nous dormons huit heures par jour, que nous travaillons huit heures et qu'il nous reste huit heures, ou une partie de celles-ci pour nos loisirs. Nous devons nous demander ce que nous allons faire pendant nos heures de loisirs, qu'il s'agisse de travail bénévole ou d'autres activités, mais toutes ces choses sont absolument indispensables à notre bien-être, quelle que soit la répartition que l'on fasse entre notre propre bien-être et celui de l'ensemble de la collectivité.

Les biens de première nécessité dans notre vie actuelle sont largement plus étendus que nous ne l'avons défini dans nos programmes de soutien du revenu, ou selon une mentalité axée sur le salaire minimum. J'y engloberais le temps de loisir. Le temps que les Canadiens consacrent à leurs loisirs est important pour leur qualité de vie.

Le sénateur Oliver : Les pauvres ont eux aussi besoin de cette qualité de vie.

M. Kuiken : C'est indispensable : d'ailleurs, les études portant sur les avantages procurés par les activités de loisir nous montrent qu'elles revêtent une très grande importance, notamment pour les enfants. Ils se sentent alors plus confiants à partir du moment où ils peuvent entrer en relation avec les autres. Compte tenu de la diversité de notre pays, il n'y a rien d'aussi important que les activités de loisir amenant tout simplement les enfants à jouer. Ces activités renforcent le sentiment d'appartenance à la collectivité, que l'on vive dans les campagnes ou dans les villes du Canada. Ces enfants joueront peut-être au hockey sur les chemins de nos campagnes pour aller sur les patinoires de nos villes, mais cela leur permettra de s'intégrer.

Senator Oliver: Do you think this is something that the state or the national government should be involved in?

Mr. Kuiken: Yes, but maybe government has to think about how. I am not necessarily saying that governments need to fund everything, but they need to create and develop the infrastructure to enable that play to happen, so that it can happen. By infrastructure, maybe the need is capital dollars rather than operating dollars.

We need to have a conversation in this country about what we can do because, ultimately, we are talking about our children and our children's children. We have an opportunity, given the state of our current knowledge, to make a real difference for the next generation of children. The research is clear, particularly in terms of leisure.

Senator Mahovlich: When I was a young boy, there was a Rotary Club and a Lion's Club. Are these gone? Are they still active in rural Canada? I grew up in Northern Ontario.

Mr. Kuiken: I do not know how viable they are at this point in time in rural Canada, but I can tell you that many service clubs are struggling for members. I spoke recently at a Kiwanis Club in Calgary. They looked like some of us, grey. They are fine people, but they are tired. They have done this for 20 or 30 years, and no one is coming. We need to rethink those things.

Senator Mahovlich: The youth are not going in that direction. They are probably too busy, or do not have enough recreational time.

Mr. Kuiken: To the extent that recreational time is available, it is disproportionately unavailable to people living with low income.

On a personal note, I was the manager of a social work recreation group of people working for the City of Calgary until a few years ago, and I used to go to the local fitness centre in east Calgary and do lane swimming at noon. There would be three or four of us in the pool during the weekdays. The fee was \$5 per swim. On Sundays, the city had a special deal called loonie Sunday. For a buck you could swim. Particularly during the summers, families would line up outside the door because they could then afford it, but the \$5 user fee was not affordable. A struggle is going on between the haves and the have-nots and it works itself out most concretely in the lives of our children.

Senator Mahovlich: That should not be. The poor little boy should be able to go to that pool.

Mr. Kuiken: Absolutely.

The Chairman: Not too long ago, there was a nation-wide study by the sports part of the federal government on what communities believed was the most important assistance to be

Le sénateur Oliver : Est-ce qu'il faudrait, selon vous, que le gouvernement fédéral ou que les provinces s'impliquent?

M. Kuiken : Oui, mais il faudrait peut-être que les gouvernements cherchent les moyens adéquats. Je ne demande pas nécessairement aux gouvernements de tout financer, mais il leur faut créer et multiplier des infrastructures pour rendre les choses possibles. Par infrastructure, j'entends éventuellement des crédits à l'investissement et non pas des crédits de fonctionnement.

Nous devons nous demander dans notre pays ce qu'il est possible de faire car, en fin de compte, il s'agit de l'avenir de nos enfants et des enfants de nos enfants. Nous avons la possibilité, de modifier véritablement la vie de la prochaine génération. Les études l'indiquent clairement, notamment en ce qui a trait aux loisirs.

Le sénateur Mahovlich : Lorsque j'étais jeune, il y avait un club Rotary et un Lion's Club. Où sont-ils passés? Exercent-ils toujours leurs activités dans les régions rurales du Canada? J'ai grandi dans le nord de l'Ontario.

M. Kuiken : Je ne sais pas jusqu'à quel point ils sont actifs dans les régions rurales du Canada, mais je peux vous dire que de nombreux clubs de service sont à la recherche de membres. J'ai pris récemment la parole dans un club Kiwanis de Calgary. Comme nous, ses membres avaient les cheveux gris. Ce sont des gens très bien, mais ils sont fatigués. Voilà 20 ou 30 ans qu'ils font ce travail, et il n'y a personne pour prendre la relève. Nous devons reconsidérer tout cela.

Le sénateur Mahovlich : Les jeunes ne s'engagent pas dans cette voie. Ils sont probablement trop occupés, ou ils n'ont pas suffisamment de temps de loisir.

M. Kuiken : Dans la mesure où l'on dispose de temps de loisir, il est bien rare que les personnes à faible revenu puissent en profiter.

Personnellement, j'étais membre, il y a quelques années, d'un club de loisir s'adressant aux travailleurs sociaux de la ville de Calgary et, tous les midis, j'avais pris l'habitude de me rendre au centre de conditionnement physique local de l'est de Calgary pour y faire des longueurs de piscine. Nous étions trois ou quatre dans la piscine en semaine. Chaque séance nous coûtait 5 \$. Le dimanche, la ville organisait une séance spéciale pour 1 \$. Il en coûtait 1 \$ pour nager dans la piscine. En été, plus particulièrement, les familles faisaient alors la queue dehors parce que le prix était alors abordable, mais elles ne pouvaient pas payer les 5 \$ de frais d'utilisation. Il y a une dichotomie entre les nantis et ceux qui n'ont rien, et cela a des conséquences bien précises sur la vie de nos enfants.

Le sénateur Mahovlich : Ce n'est pas normal. Un petit garçon pauvre devrait pouvoir aller nager dans la piscine.

M. Kuiken : Vous avez tout à fait raison.

La présidente : Il n'y a pas très longtemps, le service des sports du gouvernement fédéral a lancé une étude nationale pour savoir ce que les différentes collectivités jugeaient le plus important pour

given to young people to bring them into sports and ultimately into the highly competitive sports that Canada has always been involved in.

Without doubt, in every region of Canada, at that local level, it came back that local communities need to go back to the days where there was an easy place to play hockey and swim, places that were available to people at any level, economically, of life in our smaller communities. To a large extent — and it certainly existed when I was young — for economic reasons or whatever, it has disappeared. It has taken away a great opportunity, not only in the sports community, but in the health community as well.

It has been wonderful to have you here, Mr. Kuiken. You will be pleased to know that our witness earlier in the week was Marie Logan from Lomond, and she spoke about the importance of 4-H. We are hearing these things, and it is useful for us.

Our second set of witnesses this morning is from the Federation of Canadian Municipalities. With us to talk about rural municipalities in Canada are Don Johnson, Chair of the Rural Forum; and Susan Villeneuve, Senior Policy Analyst.

We have an hour to cover a wide array of issues with these witnesses, so I invite my colleagues, as always, to keep their questions crisp and as brief as possible so we can allow our witnesses to respond fully to add another story to our hearings.

Don Johnson, Chair, Rural Forum, Federation of Canadian Municipalities: It is an honour to be here this morning. Thank you for the invitation to visit with you. Hopefully, we can add to the discussions you have had, and that you will find our contributions useful.

May I express, on behalf of those of us in Southern Alberta, our appreciation for the leadership that you have provided in supporting rural Southern Alberta. I know that has been translated to the federal level. The Chairman is well known and well respected by all of us in that area.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Johnson: We bring greetings from Alberta and on behalf of the Federation of Canadian Municipalities, FCM.

Thank you for the opportunity to appear before the committee today. The survival of vibrant rural communities is linked inextricably to Canada's success as a global economic competitor, which requires that we maintain a high quality of life for everyone.

As your interim report shows, defining the terms "rural" and "poverty" can be complicated, but the simple truth is that economic and social poverty touches much of rural Canada.

aider les jeunes à faire du sport et, au bout du compte, à prendre part aux sports de compétition, qui ont toujours été à l'honneur au Canada.

Dans toutes les régions du Canada, les localités ont répondu qu'il fallait en revenir à l'époque où il existait des endroits pour jouer facilement au hockey ou pour aller nager, des installations mises à la disposition de la population à tous les niveaux, intégrées à la communauté, à un prix abordable. Dans une large mesure — et ce sont des facilités qui existaient effectivement lorsque j'étais jeune — pour une question de rentabilité ou autre, tout cela a disparu. C'est une grosse perte, non seulement pour les milieux sportifs, mais aussi pour les milieux de la santé.

Ce fut un grand plaisir de vous accueillir parmi nous, monsieur Kuiken. Vous serez heureux d'apprendre que nous avons entendu un peu plus tôt cette semaine, Marie Logan, de Lomond, qui a souligné l'importance des clubs 4-H. Nous entendons parler de toutes ces choses et nous en tirons profit.

Notre deuxième groupe de témoins, ce matin, représente la Fédération canadienne des municipalités. Nous accueillons parmi nous Don Johnson, président du Forum rural, et Susan Villeneuve, analyste principale des Politiques, qui vont nous parler des municipalités rurales du Canada.

Nous avons une heure pour évoquer tout un éventail de sujets avec ces témoins, et j'invite donc mes collègues à faire preuve d'un maximum de concision lorsqu'ils posent leurs questions afin que nos témoins aient le temps de répondre de la façon la plus complète possible.

Don Johnson, président, Forum rural, Fédération canadienne des municipalités : C'est un honneur pour moi d'être ici ce matin. Merci de m'avoir invité à vous rendre visite. Nous espérons pouvoir apporter des éléments nouveaux qui seront utiles à vos délibérations.

Au nom de la population du sud de l'Alberta, laissez-moi vous remercier des initiatives que vous avez prises en faveur de la collectivité rurale du sud de l'Alberta. Je sais que cela s'est traduit par des résultats au niveau fédéral. Votre présidente est très connue et très respectée dans votre région.

La présidente : Je vous remercie.

M. Johnson : Nous vous souhaitons le meilleur séjour au nom de l'Alberta et de la FCM, la Fédération canadienne des municipalités.

Merci de nous avoir donné la possibilité de comparaître aujourd'hui devant votre comité. Le maintien du dynamisme de nos collectivités rurales dépend étroitement des succès que rencontrera le Canada dans la compétition économique mondiale, qui exige le maintien d'une bonne qualité de vie pour tout le monde.

Comme l'indique votre rapport intérimaire, il n'est pas toujours très simple de définir les termes « rural » et « pauvreté » mais il n'en reste pas moins que les problèmes économiques et sociaux dus à la pauvreté affectent une grande partie des régions rurales du Canada.

Although Canada's rural communities are critical to our economic, social and environmental fabric, a growing number of rural communities are struggling. They face increasing poverty, weakening economies, deteriorating infrastructure, and an aging population. Worst of all, they are losing their young people, who have left in search of other opportunities. As a result, rural communities are losing their capacity to foster economic activity and maintain a high quality of life.

Rural poverty and its many consequences is a complex issue. As your interim report pointed out, the problem goes far beyond farm poverty and is tied to the economic and demographic decline of rural Canada.

FCM's rural policies are based on a number of core principles. Rural communities are significant contributors to the national economic growth of this country. If we look at the report of the Prime Minister's External Advisory Committee on Cities and Communities, it specifically references rural Canada as a significant contributor to the GDP of this country, but it is not recognized as such. The report makes recommendations on what we could do.

All orders of government must work together to promote sustainable rural communities that build on economic, social, environmental and cultural foundations to improve residents' quality of life. Programs that are successful in urban areas will not be successful necessarily in rural communities, which have different capacities.

Rural municipal governments generally do not have the same resources and expertise as their urban counterparts. There is growing concern in rural Canada about the federal government's capacity to respond to rural challenges and concerns. FCM's rural forum has called for a clear rural champion in cabinet, as well as a fully resourced administrative body that can coordinate across federal departments and respond to rural needs. In fact, we have suggested that we need a rural ministry specifically to deal with some of the challenges we face.

Our submission today includes a number of recommendations. We ask that you include these recommendations in your report and that you urge the federal government to do the following:

First, ensure that a significant portion of the new Building Canada Fund is dedicated to municipal infrastructure projects.

Set aside a specifically designed funding program that recognizes rural conditions and takes into account the particular challenges faced by rural municipal governments.

Les collectivités rurales du Canada jouent un rôle fondamental pour le tissu économique et social et l'écologie de notre pays, et pourtant, elles sont de plus en plus nombreuses à éprouver des difficultés. Elles font face à une pauvreté croissante, à une détérioration de leur économie, à la dégradation des infrastructures et au vieillissement de la population. Pire encore, elles voient partir leur jeunesse, qui va chercher mieux ailleurs. De ce fait, les collectivités rurales ne sont plus en mesure de favoriser l'activité économique et de garantir une bonne qualité de vie.

La question de la pauvreté en milieu rural et les nombreuses conséquences qui en découlent sont complexes. Comme vous l'indiquez dans votre rapport intérimaire, le problème dépasse largement celui de la pauvreté des exploitations agricoles et il est lié au déclin économique et démographique des campagnes du Canada.

Les politiques de la FCM en milieu rural s'appuient sur un certain nombre de principes de base. Les collectivités rurales contribuent de manière significative à la croissance de notre économie. Le rapport du Comité consultatif externe du premier ministre sur les villes et les collectivités fait précisément état du fait que les régions rurales du Canada jouent un grand rôle dans le PIB de notre pays, mais on n'en tient pas suffisamment compte. Ce rapport fait un certain nombre de recommandations à cet effet.

Tous les paliers de gouvernement devraient s'unir afin de promouvoir des collectivités rurales viables tirant parti des infrastructures économiques, sociales, écologiques et culturelle pour pouvoir améliorer la qualité de la vie de leurs résidents. Les programmes qui réussissent en milieu urbain ne sont pas nécessairement ceux qui ont du succès dans les collectivités rurales, dont les caractéristiques sont différentes.

Les municipalités rurales n'ont généralement pas les mêmes ressources et les mêmes compétences que leurs homologues en milieu urbain. On s'inquiète de plus en plus dans les milieux ruraux du Canada des possibilités pour le gouvernement fédéral de relever les défis et remédier aux difficultés de nos campagnes. Le Forum rural de la FCM a réclamé la création d'un poste de représentant chargé de défendre les régions rurales du Canada au sein du cabinet ainsi que d'un organe administratif disposant de toutes les ressources nécessaires pour coordonner l'action des différents ministères fédéraux et répondre aux besoins des campagnes. Nous avons en fait proposé que l'on mette en place un ministère des régions rurales chargé précisément de remédier à un certain nombre des difficultés qui sont les nôtres.

Dans notre exposé d'aujourd'hui, nous présentons un certain nombre de recommandations. Nous vous demandons de les intégrer à votre rapport et d'exiger du gouvernement fédéral :

D'abord, qu'il s'assure qu'une part significative des crédits du nouveau Fonds Chantiers Canada soit affectée aux projets sur les infrastructures municipales.

Qu'il prévoit un programme de financement distinct tenant compte de la situation propre et des défis bien particuliers que doivent relever les municipalités rurales.

Foster conditions for rural economic development and diversification so that these communities enjoy the advantages comparable to those in urban areas. One measure would be to ensure that farmers in rural communities can participate in, and benefit from, biofuel production, as an example.

Ensure that rural communities have high-speed access to the Internet by developing and funding a program based on the successful Broadband for Rural and Northern Development, BRAND, pilot project.

Ensure that federal policies and programs recognize the linkages between rural and urban communities. This component is critical. Urban and rural communities are tied together: they cannot be separated.

Ensure that rural communities have access to resources including tools, expertise and financial capacity.

Develop federal policies, programs, and regulations in partnership with municipal governments. FCM believes that strategies to encourage rural economic development must include new and innovative approaches to attract people to rural communities and encourage them to stay.

Rural communities must become attractive to young people, immigrants and Aboriginal people, and to do that, they must build or rebuild their infrastructure: economic, technological, social, and cultural areas. This infrastructure must include libraries, parks, post offices and community centres. Post offices play an important role. People do not understand that. When people lose their post office, they lose the ability to connect, and we have lost much of that in rural Canada. Although roads, bridges and airports will take people to rural communities, a high quality of life will keep them there.

In closing, I want to stress that a one-size-fits-all federal approach to dealing with rural communities and rural poverty will not work. The cure for rural poverty is healthy and prosperous rural communities. Rural communities need sustainable development strategies to enhance and diversify their economic base. For example, we believe that the government's role is to create a positive environment and to work with rural communities to support locally developed initiatives.

One of the keys, not only with individuals but also with communities, is to give people a sense of hope. Some have lost that sense of hope. How do we do that? How do we respond? Government's role is to provide tools and opportunities, provincially, federally and municipally, to give people that hope.

Qu'il améliore les conditions et la diversification du développement économique rural de façon à ce que ces collectivités profitent d'avantages concurrentiels comparables à ceux des régions urbaines. Il y aura un volet qui consistera, par exemple, à permettre aux agriculteurs de prendre part à la production de biocarburant et d'en tirer profit.

Qu'il s'assure que les collectivités rurales disposent d'un accès à haute vitesse à Internet en mettant sur pied et en finançant un programme s'inspirant des succès du Programme pilote sur les services à large bande pour le développement rural et du Nord.

Qu'il s'assure que les politiques et les programmes fédéraux tiennent compte des liens qui existent entre collectivités rurales et urbaines. Cette composante est essentielle. Les collectivités rurales et urbaines sont liées entre elles : on ne peut pas les séparer.

Qu'il s'assure que les collectivités rurales aient accès aux ressources, qu'il s'agisse des outils, des compétences ou des crédits.

Qu'il mette sur pied des politiques, des programmes et des règlements fédéraux en collaboration avec les municipalités. La FCM considère que les stratégies visant à favoriser le développement économique rural doivent faire appel à des méthodes novatrices pour attirer la population dans les collectivités rurales et l'inciter à y rester.

Les collectivités rurales doivent pouvoir attirer les jeunes, les immigrants et les Autochtones et, pour ce faire, il faut y bâtir ou rebâtir des infrastructures économiques, techniques, sociales et culturelles. Parmi ces infrastructures doivent figurer des bibliothèques, des parcs, des bureaux de poste et des centres communautaires. Les bureaux de poste jouent un grand rôle. C'est une chose qui est mal comprise. Lorsqu'une population perd son bureau de poste, elle ne peut plus se raccorder aux autres, et nous avons perdu beaucoup de bureaux de poste dans les régions rurales du Canada. C'est au moyen des routes, des ponts et des aéroports que l'on fait venir la population dans les collectivités rurales, mais elle n'y restera que si elle jouit d'une bonne qualité de vie.

J'ajouterais pour terminer que les solutions de fortune apportées par le gouvernement fédéral pour remédier à la pauvreté dans les campagnes et aux difficultés des collectivités rurales ont fait leur temps. Pour remédier à la pauvreté rurale, il faut pouvoir compter sur des collectivités rurales fortes et prospères. Les collectivités rurales ont besoin de stratégies de développement viables visant à renforcer et à diversifier leur assise économique. Nous estimons, par exemple, que le rôle du gouvernement est de créer un cadre positif et qu'il devrait travailler avec les municipalités pour appuyer les initiatives locales.

L'un des facteurs clés à l'échelle des individus mais aussi des collectivités, est d'apporter de l'espoir. Certains ont perdu tout espoir. Comment y parvenir? Comment agir? Le rôle des gouvernements, au niveau fédéral, provincial et municipal, est de donner des outils et des possibilités, d'apporter de l'espoir aux gens.

We need to develop initiatives, plans and projects so that all our citizens have access to essential services. We believe that any action taken to improve rural communities must be initiated and led at the local level. It needs to start from within those communities. The solutions must allow flexibility and innovation and must have cooperation among rural regions and communities.

We believe four key areas are essential for sustainable rural communities. They are: economic growth; community capacity and that speaks to quality of life and infrastructure; health care delivery and you had some discussion with your previous speaker in that regard; and learning and skill development.

Priority access involves giving rural citizens a real voice in the discussion, improving access to resources, building community capacity, particularly in leadership, and rural regional development.

To be effective in any Canadian province or territory, solutions must incorporate an integrated long-term approach by all orders of government, supported by a real understanding of rural-urban interdependencies and specific rural challenges.

Only then can we get on with the work of closing the growing divide between urban and rural, a divide that is creating two Canadas: one urban, populous and prosperous; the other rural, depopulated and poor.

Thank you for your time and consideration this morning. I am happy to respond to any questions. I have additional materials I will leave that may be useful.

The Chairman: Thank you, Mr. Johnson.

Senator Callbeck: Thank you, madam chair, and thank you for coming this morning.

You represent the Federation of Canadian Municipalities, and Mr. Johnson, you are chair of the Rural Forum.

Mr. Johnson: Yes.

Senator Callbeck: What does that mean? What makes up the Rural Forum? Is that the rural municipalities? How often does it meet and so on?

Mr. Johnson: They are rural communities. Then, we get into a discussion about what rural really means. We consider it to be communities of 10,000 and under across the country. Our board meets four times a year in various locations across Canada. We have an upcoming meeting in Calgary, our annual conference with all the rural and urban municipal communities. We will have a specific rural component. It is a broad cross-section from coast to coast to coast.

Senator Callbeck: You have representatives from every province.

Nous devons prendre des initiatives, planifier et élaborer des projets pour que tous nos citoyens aient accès aux services essentiels. Nous estimons que toute mesure visant à améliorer la situation des collectivités locales doit être prise au niveau local. Il faut commencer à partir de la base. Les solutions apportées doivent faire preuve de souplesse, s'appuyer sur l'innovation et compter sur la collaboration des régions et des collectivités rurales.

Nous considérons que quatre conditions sont indispensables si l'on veut que nos collectivités rurales soient viables. Ce sont : la croissance économique; les moyens dont dispose la collectivité, qui dépendent de la qualité de vie et des infrastructures; les services de soin de santé qui sont dispensés, que vous avez évoqués avec le témoin précédent; et enfin, la formation et le développement des compétences.

La priorité doit être accordée à la participation de la population rurale aux discussions, à l'amélioration de l'accès aux ressources, à la mise en place d'infrastructures communautaires, notamment en matière d'encadrement, et au développement rural régional.

Pour être efficaces, au niveau de chaque province ou territoire canadien, les solutions doivent être coordonnées à long terme par tous les paliers de gouvernement et partir d'une véritable compréhension de l'interdépendance entre les villes et les campagnes et des difficultés propres aux régions rurales.

Ce n'est qu'à ces conditions que l'on parviendra à combler le fossé qui sépare de plus en plus les zones urbaines et rurales et qui fait apparaître deux Canada : un Canada urbain, peuplé et prospère, et un Canada rural, dépeuplé et pauvre.

Je vous remercie du temps et de l'attention que vous m'avez accordés ce matin. Je suis tout disposé à répondre à vos questions. J'ai apporté d'autres documents qui pourraient vous être utiles.

La présidente : Merci, monsieur Johnson.

Le sénateur Callbeck : Merci, madame la présidente, et merci à vous d'être venu ce matin.

Monsieur Johnson, vous représentez la Fédération canadienne des municipalités, et vous êtes président du Forum rural.

M. Johnson : En effet.

Le sénateur Callbeck : En quoi cela consiste-t-il? De quoi se compose le Forum rural? Est-ce qu'il regroupe les municipalités rurales? Est-ce qu'il se réunit fréquemment, par exemple?

M. Johnson : Ce sont les collectivités rurales. Il faut alors nous entendre sur la définition des collectivités rurales. Nous considérons que ce sont chez nous les collectivités qui ont moins de 10 000 habitants. Notre conseil d'administration se réunit quatre fois par an dans différentes régions du Canada. Nous allons nous rencontrer à Calgary dans le cadre de notre conférence annuelle regroupant toutes les municipalités rurales et urbaines. Il y aura une composante spécifiquement rurale. C'est tout un ensemble représentatif d'un bout à l'autre du pays.

Le sénateur Callbeck : Vous avez des représentants de toutes les provinces.

Mr. Johnson: Yes, these are municipal associations. I am the President of the Alberta Association of Municipal Districts and Counties, and as such I sit on the board of FCM but I am also the chair of the Rural Forum.

Senator Callbeck: Would they be representative of places that are under 10,000?

Mr. Johnson: Yes, we have small fishing villages in Newfoundland, communities in Nunavut and Northwest Territories, and others across the prairies.

Senator Callbeck: You use the figure 1,400. Is that for the whole Federation of Canadian Municipalities?

Mr. Johnson: There are 1,400 member municipalities, including urban and rural.

Senator Callbeck: How many are rural?

Mr. Johnson: If we take the definition of 10,000 and under, it would probably be the majority of the members. Some consider themselves both urban and rural. For example, in Alberta, the definition is different than it is in other areas. In Ontario anything that is a village and up is considered urban. In other provinces it is not necessarily the same.

For example in southern Alberta, Joyce, Enchant, Taber, and High River are really rural communities. They are service centres for outlying rural farm communities.

Senator Callbeck: How are you financed?

Mr. Johnson: How is FCM financed?

Senator Callbeck: Where does the money come from?

Mr. Johnson: The money to operate FCM comes from the membership fees of the municipalities. It receives no government grants of any sort.

Senator Callbeck: What are your membership fees, roughly?

Mr. Johnson: For small communities, they are in the order of \$400 or \$500. For larger cities such as Calgary or Toronto, the fee is substantially larger. It is on a per capita basis.

Senator Callbeck: You mentioned broadband access. How many of these 400 municipalities have access to broadband?

Mr. Johnson: Not nearly enough. About a year and a half ago I pushed vigorously to have a rural task force within the Rural Forum. Minister Godfrey invited us to approach government more, to tell our story and outline some of the challenges we have in rural Canada. We identified three specific areas: transportation infrastructure, which is critical to the economic viability of the outlying areas; broadband

M. Johnson : Oui, il s'agit des associations municipales. Je préside l'Alberta Association of Municipal Districts and Counties et, à ce titre, je siège au sein du conseil d'administration de la FCM, et je suis par ailleurs président du Forum rural.

Le sénateur Callbeck : Il y a là les représentants des collectivités de moins de 10 000 habitants?

M. Johnson : Oui, il y a des représentants de petits villages de pêche de Terre-Neuve, des collectivités du Nunavut et des Territoires du Nord-Ouest, et d'autres encore dans les prairies.

Le sénateur Callbeck : Vous évoquez le chiffre de 1 400. Est-ce qu'il s'agit là du nombre de municipalités représentées au sein de la Fédération canadienne des municipalités?

M. Johnson : Il y a 1 400 municipalités, urbaines et rurales, qui sont membres de la Fédération.

Le sénateur Callbeck : Combien y en a-t-il qui sont de type rural?

M. Johnson : Probablement la majorité, si l'on considère qu'il faut qu'elles aient moins de 10 000 habitants. Certaines municipalités se considèrent à la fois comme étant urbaines et rurales. C'est ainsi qu'en Alberta, par exemple, la définition n'est pas la même que dans les autres régions. En Ontario, à partir du moment où il y a un village, on considère qu'il s'agit d'une municipalité urbaine. Ce n'est pas nécessairement le cas dans les autres provinces.

Ainsi, dans le sud de l'Alberta, Joyce, Enchant, Taber et High River sont en fait des collectivités rurales. Il y a des centres de service desservant les collectivités agricoles environnantes.

Le sénateur Callbeck : Comment êtes-vous financés?

M. Johnson : Comment est financée la FCM?

Le sénateur Callbeck : D'où vous vient l'argent?

M. Johnson : La FCM fonctionne grâce aux cotisations des municipalités qui en sont membres. Elle ne bénéficie d'aucune subvention gouvernementale.

Le sénateur Callbeck : Quel est le montant approximatif des cotisations de vos membres?

M. Johnson : C'est de l'ordre de 400 ou de 500 \$ pour les petites localités. Les grandes villes, comme Calgary ou Toronto, paient beaucoup plus. C'est en fonction du nombre d'habitants.

Le sénateur Callbeck : Vous avez évoqué l'accès aux services à large bande. Quelles sont, parmi ces 1 400 municipalités, celles qui ont accès à ce service?

M. Johnson : Trop peu d'entre elles. Il y a un an et demi environ, je me suis démené pour que l'on institue un groupe de travail sur les questions rurales dans le cadre du Forum rural. Le ministre Godfrey nous a invités à faire appel davantage au gouvernement, à lui faire part de notre situation et à lui exposer les difficultés des régions rurales du Canada. Nous avons répertorié trois grands domaines : l'infrastructure des

high speed Internet services; and environmental sustainability, which speaks to waste water and treatment.

Thirty per cent of our rural communities currently do not have access to broadband.

Senator Callbeck: Is that thirty per cent of those 1,400 municipalities?

Mr. Johnson: No, that is 30 per cent of the rural municipalities.

Susan Villeneuve, Senior Policy Analyst, Federation of Canadian Municipalities: The BRAND program, a pilot project to bring broadband into the rural communities, ended March 31, 2007. Presently, there is no funding available for any future programs.

Mr. Johnson: It is not only a federal government responsibility to provide funding but also a provincial responsibility. Our role is not only dealing with the federal government, but also with the provincial governments, to encourage their support and participation in programs like this.

Your previous speaker talked about the family services support program, unique in Canada, where the municipalities have ownership with 20 per cent funding and provincial governments 80 per cent funding. Local communities have tremendous ownership of that program. They have the opportunity, under the legislation, to determine what the needs of their own community are, and they have a fund they can access to deliver those programs.

Senator Callbeck: Ms. Villeneuve, your resume shows that you have worked on several projects, focusing on delivery of services to children in rural communities in Newfoundland. I want to hear about successful programs there.

Ms. Villeneuve: The projects dealt with health services, speech language pathology services in particular. In the remote community of Twillingate with a population of about 3,000, where I lived, service delivery was difficult because of transportation issues. For many parents, taking their children to see the speech pathologist in the hospital was difficult. We wanted to improve that service at a local level. We initiated a research project, which then developed some pilot projects. It connected different groups of people that dealt with the same thing, but they had been split into their little silos. We connected the public health nurse with the speech pathologist and the doctor at the hospital. Through broadband, we worked in tele-health for speech language pathology services for those children or parents who could not go to the hospital. In the end, the project was successful in that it greatly improved the service. At the time the project started, there was a three-year waiting list to see a speech language pathologist, and that is too late. We were able to make significant

transports, dont l'importance est essentielle pour la viabilité économique des régions écartées; l'accès à des services Internet à haute vitesse, et enfin, la viabilité écologique, en particulier dans le domaine du traitement des eaux usées.

Trente pour cent de nos collectivités rurales n'ont actuellement pas accès au service à large bande.

Le sénateur Callbeck : C'est 30 p. 100 de ces 1 400 municipalités?

Mr. Johnson : Non, 30 p. 100 des municipalités rurales.

Susan Villeneuve, analyste principale des politiques, Fédération canadienne des municipalités : Le Programme SLBDRN, soit le Programme pilote sur les services à large bande pour le développement rural et du Nord, a pris fin le 31 mars 2007. À l'heure actuelle, il n'y a pas de crédits disponibles pour les programmes susceptibles d'être instaurés à l'avenir.

Mr. Johnson : Non seulement le gouvernement fédéral, mais aussi les provinces, ont la responsabilité de dispenser des crédits. Nous avons pour mission de traiter avec le gouvernement fédéral, mais aussi avec les provinces, afin d'obtenir leur appui et de les inciter à participer à des programmes de ce genre.

L'orateur qui m'a précédé a évoqué le programme de soutien des services familiaux, unique en son genre au Canada, qui fait appel aux municipalités à concurrence de 20 p. 100 des crédits, et aux gouvernements provinciaux pour les 80 p. 100 restants. Les collectivités locales ont largement leur mot à dire dans le cadre de ce programme. La loi leur donne la possibilité de déterminer les besoins locaux et d'obtenir les crédits dont elles ont besoin pour financer les programmes.

Le sénateur Callbeck : Madame Villeneuve, d'après vos états de service, vous avez pris part à plusieurs projets permettant de dispenser des services aux enfants des collectivités rurales de Terre-Neuve. J'aimerais en savoir davantage sur ces programmes.

Mme Villeneuve : Ces projets faisaient appel à des services de santé, notamment sur les pathologies du langage. La localité éloignée de Twillingate, dans laquelle j'habitais, qui comptait environ 3 000 habitants, ne disposait pas de bons services en raison des difficultés de transport. Nombre de parents avaient bien du mal à aller voir l'orthophoniste avec leurs enfants à l'hôpital. Nous tenions à améliorer ce service au niveau local. Nous avons lancé un projet de recherche, puis élaboré plusieurs projets pilotes. On a réussi à mettre en contact différents spécialistes qui s'occupaient des mêmes questions, mais qui, jusque-là étaient restés isolés dans leur coin. Nous avons mis en contact l'infirmière spécialisée dans la santé publique avec l'orthophoniste et le médecin de l'hôpital. Par l'intermédiaire du service à large bande, nous avons pu dispenser des traitements d'orthophonie à distance aux enfants et aux parents qui ne pouvaient se rendre à l'hôpital. Au bout du compte, le projet a eu du succès car il a permis d'améliorer considérablement le service. Lorsque le projet a été mis en route, la liste d'attente pour

improvements. As Mr. Johnson said, it is something that must start at the local level, with local initiative.

Senator Callbeck: Are those services continuing?

Ms. Villeneuve: Yes, they are.

Senator Peterson: Thank you for your presentation. How are you related to the Canadian Federation of Mayors and Municipalities?

Mr. Johnson: I am one of the 75 members of the board from across the country and I represent our provincial rural association. I sit on the board automatically, as the president of that Alberta rural association. I also participate in the Rural Forum, as its chair.

Senator Peterson: Thank you for that clarification.

Senator Gustafson, deputy chairman of this committee, has said on many occasions that the majority of the wealth of Canada comes from rural Canada and little goes back. As a federation of provinces and municipalities, do you think this is fair? What would you recommend to address this issue? How would you prioritize it as we move forward?

Mr. Johnson: That is a tough question. I have never thought of it in terms of fairness. I do not think of it that way. I think there is a challenge and we go to work on it. I agree that the majority of the wealth comes out of the rural areas. I have said for a long time that the cities can refer to themselves as the engines of growth economically in the country, but I remind them engines do not run without fuel and I am the fuel truck. Literally, if we choke off services to outlying areas through lack of infrastructure, we impact negatively the economic possibilities of both the urban and the rural areas. They are tied together inextricably through extraction of resources, lumbering, agriculture, mining, oil and gas, et cetera.

In terms of transfer of wealth back to rural areas, there is a lack of benefits. Some of that must go back into infrastructure, such as investments in the broadband Internet, so that companies want to locate there. The Prime Minister's external advisory committee report recommended moving value-added activities back into the rural areas where those resources come from so that concentration is not always in the large urban centres. To facilitate that movement, we need investment in infrastructure.

Typically, in rural communities, 70 per cent of the budgets revolve around roads. The property taxpayers have a difficult time keeping up with that cost.

consulter un orthophoniste était de trois ans, ce qui est bien trop long. Nous avons pu largement améliorer la situation. Comme l'a indiqué M. Johnson, il faut dans ce domaine partir du niveau local, les initiatives doivent être locales.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que ces services existent toujours?

Mme Villeneuve : Oui, effectivement.

Le sénateur Peterson : Je vous remercie de votre exposé. Quel est votre lien avec la Fédération canadienne des maires et des municipalités?

M. Johnson : Je suis l'un des 75 membres du conseil d'administration à l'échelle du pays et je représente notre association rurale provinciale. Je siège de droit au sein du conseil, en ma qualité de président de cette association rurale de l'Alberta. Je suis aussi président du Forum rural.

Le sénateur Peterson : Merci pour ces précisions.

Le vice-président de notre comité, le sénateur Gustafson, a déclaré à maintes reprises que la plus grande partie de la richesse du Canada nous vient des régions rurales, qui n'obtiennent pas grand-chose en retour. En votre qualité de fédération de provinces et de municipalités, pensez-vous que c'est équitable? Que recommandez-vous pour remédier à ce problème? Quelles seraient vos priorités pour l'avenir?

M. Johnson : C'est une question difficile. Je n'y ai jamais pensé en termes d'équité. Ce n'est pas ma façon de voir. Je considère qu'il y a un défi à relever et qu'il nous faut agir. Je suis d'accord pour dire que la plus grande partie de la richesse nous vient des régions rurales. Il y a longtemps que je dis que les villes peuvent se considérer comme les moteurs de la croissance économique de notre pays, mais je leur rappelle que les moteurs ne fonctionnent pas sans carburant et que c'est moi qui fournis le carburant. Dans la pratique, si nous étranglons les habitats dispersés en raison d'un manque d'infrastructure, nous remettons en cause les possibilités économiques des régions urbaines comme des régions rurales. Elles sont inextricablement liées par l'intermédiaire de l'extraction des ressources, de l'exploitation forestière, de l'agriculture, des mines, du pétrole et du gaz, et cetera.

La redistribution des richesses dans les régions rurales est insuffisante. Il faut qu'une partie de ces richesses soit consacrée aux infrastructures, tels que les investissements dans les services Internet à large bande, pour que les entreprises puissent décider de s'installer dans les régions rurales. Dans son rapport, le comité consultatif externe du premier ministre a recommandé qu'on réimplante des activités à valeur ajoutée dans les régions rurales qui sont à l'origine des ressources pour que tout ne soit pas systématiquement concentré dans les grandes régions urbaines. Pour faciliter cette orientation, nous avons besoin d'investir dans les infrastructures.

De manière générale, 70 p. 100 des budgets des collectivités rurales sont affectés aux routes. Les contribuables fonciers ont bien du mal à défrayer ces coûts.

For example, in northeastern Alberta, the heavy oil cannot be pipelined, so all the equipment moves in by road. All product is trucked out by tanker on roads that were built for three-tonne grain trucks. The infrastructure is not facilitating that activity, so we have a case where the oil industry is coming back to the government and municipalities and saying, "Unless we have investment in that infrastructure, we will not be able to go into that area and extract that resource." That lack of investment impacts the economy negatively, and not only in Alberta.

Many people do not understand that 27 per cent of the jobs that relate to the oil patch in Alberta are in Ontario. Manufacturing that takes place in Nova Scotia is directly related to such things as fabrication. There is a significant tie-in interprovincially. There is a significant tie-in from urban to rural where that interdependency cannot be separated.

I do not know if that answers your question. We suggest that government needs to reinvest in that infrastructure. It needs to reinvest in our communities. We will not attract rural physicians if there is no quality of life there. A rural doctor will not go there if the spouse does not want to be there, if the children cannot play hockey or soccer, go to ballet or take music lessons. There is a quality of life issue in attracting professionals into those areas.

Senator Peterson: As you said earlier, I do not think city folk understand this reality at all. The first order of business is educating Canadians as to the realities so that we can have this fairness. Then we can start delivering. We can do many things here. There is no end to them. You mentioned volunteers. Coming from Saskatchewan and the small villages there, I assure you that volunteers keep the villages going and they can do more with a dollar than any federal, provincial or municipal government. We should try to find a way to provide them directly with unconditional money, bypassing everyone, because they will do more with that little bit — and I am not talking many dollars — to make a community viability, to keep everyone involved and provide things for the children and young people. That is what we must focus on.

Mr. Johnson: I could not agree more. If I could build on that example, I will go back to Mr. Kuiken's example of the 80-20 split and the involvement of rural communities. The leveraging of dollars is significant and for that 80-20 split, with the volunteer component that is added to that, we have the federal dollars, provincial dollars, municipal dollars and the volunteer side that he referred to. The Province of Alberta puts in roughly \$80 million. The municipalities contribute in excess of the 20 per cent, roughly \$30 million on top of that. When we add the volunteer component and the federal dollars, and with the

C'est ainsi que dans le nord-est de l'Alberta, on ne peut transporter le pétrole lourd par oléoduc et qu'il faut faire appel au transport routier. Tout le transport se fait par des camions-citernes sur des routes qui ont été conçues pour des camions de céréales de trois tonnes. L'infrastructure n'est pas prévue pour cette activité et l'on voit alors l'industrie pétrolière s'adresser au gouvernement et aux municipalités pour leur dire : « Si aucun investissement n'est fait dans ces infrastructures, nous ne pourrions plus venir sur place extraire les ressources nécessaires. » Le manque d'investissement dans ce domaine a des conséquences négatives sur l'économie, pas seulement en Alberta.

Bien des gens ne comprennent pas que 27 p. 100 des emplois de l'industrie pétrolière de l'Alberta se trouvent désormais en Ontario. Les activités manufacturières de la Nouvelle-Écosse sont liées directement à cette activité. Il y a une interrelation entre les provinces. On ne peut séparer les régions urbaines des régions rurales, qui sont intimement liées entre elles.

Je ne sais pas si cela répond à votre question. Nous avons proposé que le gouvernement réinvestisse dans ces infrastructures. Il lui faut réinvestir dans nos collectivités. Nous ne réussirons pas à attirer des médecins de campagne si la qualité de vie est insuffisante dans nos régions. Le médecin n'ira pas dans nos campagnes si son conjoint ne veut pas s'y installer, si ses enfants ne peuvent y jouer au hockey ou au soccer, faire de la danse ou suivre des leçons de musique. Pour attirer des professionnels dans ces régions, il faut soigner la question de la qualité de la vie.

Le sénateur Peterson : Comme vous l'avez indiqué précédemment, je ne crois pas que les gens de la ville comprennent vraiment cette réalité. Il faut avant tout éduquer la population canadienne et lui faire comprendre qu'il y a là une question d'équité. On pourra ensuite dispenser les services nécessaires. Il y a bien des choses à faire. Il ne faut pas se limiter. Étant originaire de la Saskatchewan et connaissant les petits villages de cette province, je peux vous assurer que ce sont les bénévoles qui font marcher les choses et qu'ils savent mieux utiliser les crédits disponibles que le gouvernement fédéral, la province ou les municipalités. Nous devons nous efforcer de leur remettre directement l'argent, en passant par-dessus tout le monde, parce qu'ils tireront un meilleur profit des quelques crédits disponibles — et je ne parle pas ici de gros montants d'argent — pour garantir la viabilité des collectivités, faire en sorte que tout le monde s'implique et fournir des services aux enfants et aux adolescents. C'est ce que nous devons chercher à faire.

M. Johnson : Je suis tout à fait d'accord avec vous. Dans cet ordre d'idée, j'en reviens à l'exemple donné par M. Kuiken au sujet de la répartition 80-20 p. 100 et de la participation des collectivités rurales. Dans le cadre de cette répartition 80-20 p. 100 les crédits versés ont un effet multiplicateur et l'on ajoute la participation des bénévoles aux crédits fédéraux, provinciaux et municipaux. La province de l'Alberta a versé environ 80 millions de dollars. Les municipalités ont versé plus de 20 p. 100, rajoutant quelque 30 millions de dollars à cette somme. Lorsqu'on ajoute la participation bénévole et les crédits fédéraux,

leveraging that goes along with that, it is about five to one. The impact is a half billion dollars, mostly in rural communities, as a result of \$80 million being spent. That leverage is pretty good, but it is driven by the local community.

Senator Mahovlich: Was the gap between urban and rural Canada 40 or 50 years ago as great as it is today?

Mr. Johnson: It was not.

Senator Mahovlich: I know there has been inflation, but it is across the board, is it not?

Mr. Johnson: Yes.

Senator Mahovlich: The gap has widened from 50 years ago.

Mr. Johnson: Yes.

Senator Mahovlich: The mayor of Timmins and others got together and said, "We can save money by closing the high school in Schumacher." However, that was the beginning of Schumacher becoming poor. I think closing the school really hurt. They did not save any money at all. A person will not want to live in Schumacher if that person must take the bus to Timmins to go to school. When they look at the bottom line, they make a town poor by closing a school.

Mr. Johnson: Absolutely: You make a strong point. When our schools are closed in our small rural communities, the community dies. We have examples of community willingness to turn this around. The Chairman will be familiar with the girls' hockey school in Warner.

The Chairman: The committee went there when it travelled to Alberta. The biggest hit, of course, was Senator Mahovlich.

Senator Mahovlich: It was a positive thing. The town livened up because of the school.

Mr. Johnson: They were in danger of losing that school.

Senator Mahovlich: You talk about post offices. This is important for a community to have. Probably Schumacher has lost its post office.

Mr. Johnson: There is loss of the post office, the rationalization of schools, and rationalization of health facilities that the previous speaker talked about. Your preliminary report deals, to some extent, with the investment in capital as opposed to other areas. Even in a farming community, I used to be able to haul half a mile to the closest elevator. Now I am hauling 45 miles. The capacity is not there. I do not use my tandem. I call someone with a B-train to come. That change impacts the rural infrastructure.

l'effet de levier qui se produit alors est d'environ de cinq pour un. Les 80 millions de dollars versés exercent donc le même effet qu'une subvention d'un demi-milliard de dollars, principalement dans les collectivités rurales. Cet effet de levier est excellent, et il est exercé à partir des collectivités locales.

Le sénateur Mahovlich : Le fossé existant entre les régions urbaines et rurales au Canada était-il aussi grand qu'aujourd'hui, il y a 40 ou 50 ans?

M. Johnson : Non, absolument pas.

Le sénateur Mahovlich : Je sais qu'il y a eu de l'inflation, mais cela vaut pour tout le monde, n'est-ce pas?

M. Johnson : En effet.

Le sénateur Mahovlich : Le fossé s'est élargi depuis 50 ans.

M. Johnson : Oui.

Le sénateur Mahovlich : À la suite d'une rencontre entre le maire de Timmins et d'autres responsables, on a déclaré : « La fermeture de l'école secondaire de Schumacher nous fera économiser de l'argent. » C'est à partir de ce moment-là que la localité de Schumacher a commencé à s'appauvrir. Je considère que la fermeture de l'école a été un coup dur. Il n'y a eu aucune économie d'argent. Personne ne veut vivre à Schumacher s'il faut prendre le bus de Timmins pour aller à l'école. Au bout du compte, on a appauvri la ville en fermant l'école.

M. Johnson : C'est tout à fait vrai, vous avez absolument raison. Lorsqu'on ferme une école dans nos petites localités rurales, la collectivité se meurt. Il y a des cas où les collectivités ont cherché à inverser cette tendance. La présidente est certainement au courant du cas de l'école de hockey féminin de Warner.

La présidente : Notre comité y est passé lorsque nous nous sommes déplacés en Alberta. C'est bien entendu le sénateur Mahovlich qui a eu le plus grand succès.

Le sénateur Mahovlich : Ce fut une expérience positive. L'école a relancé la ville.

M. Johnson : Cette école risquait de disparaître.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez évoqué la question des bureaux de poste. Ils ont leur importance dans les collectivités. Il est probable que Schumacher avait perdu son bureau de poste.

M. Johnson : Il y a la disparition des bureaux de poste, la rationalisation des réseaux scolaires ainsi que celle des établissements de santé qu'a évoquée le témoin qui m'a précédé. Votre rapport préliminaire traite dans une certaine mesure des frais d'équipement par rapport aux autres postes de dépense. Au sein même d'une collectivité agricole, je transportais auparavant mes produits sur un demi-mille jusqu'au plus proche élévateur. À l'heure actuelle, le transport se fait sur 45 milles. Les équipements ne sont plus là. Je n'utilise plus mon tandem. Je fais venir quelqu'un équipé d'une remorque B-train. Les répercussions des infrastructures rurales ne sont plus les mêmes.

The Warner hockey school was generated from within the community. It has been an absolute hit. To see them on CBC's show about Hockeyville was an exciting experience for us to be involved in supporting it.

Senator Mahovlich: Is the government neglecting this hockey school or supporting it?

Mr. Johnson: To my knowledge, there is not a lot of government investment in it.

Senator Mahovlich: This is where we fail. It is the same with schooling and hospitals. When a community has a problem, the government should step in and help. This is where we fail.

Mr. Johnson: Senator Fairbairn referred to Marie Logan. Ms. Logan and I sat on Alberta's Rural Development Strategy Task Force. We examined some things. She is part of the board now that administers a \$100 million rural development fund in the province of Alberta. Programs such as the hockey school in Warner were already going, but it would have been nice to have some dollars to help stimulate them. Vauxhall, Alberta, north of Taber, has now developed a baseball academy. They have kids from Nova Scotia, Quebec, Ontario and all across this country coming in, and they are competing well against kids from the United States. They have a high academic standard. Those kinds of things are being done to help create some sense of identity and hope within the communities.

Senator Mahovlich: As Senator Peterson said, little goes back into communities from the government. This is where we fail the rural areas.

The Chairman: To add to the list, Cardston now has started a rodeo school.

Senator Biron: In your presentation, you say that there are difficulties in health care and education services, and many of these problems could be alleviated with high-speed Internet. You said that 30 per cent of rural municipalities do not have high-speed Internet. Was it because it was not financially viable for the incumbent telephone company to install these services even though it was subsidized, or was it because the program was finished before they had installed?

Ms. Villeneuve: For the communities that were left, it was because the program had ended and installing it was expensive. The pilot program funded the installation, in cooperation with the telephone companies, for the health and education services.

For instance, in my community in Newfoundland, a telehealth pilot project allowed physicians in St. John's or Montreal to examine a patient in Twillingate. In the high school, students were able to take a course, maybe a specialized course, that they would not otherwise have had. That is the importance of the service, and

L'initiative de l'école de hockey Warner a été prise au niveau de la collectivité. La réussite a été totale. Tous ceux d'entre nous qui ont pris part à cette opération et qui ont encouragé cette activité ont été ravis de voir l'émission de Radio-Canada sur cette ville de hockey.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce que cette école de hockey est encouragée ou plutôt négligée par le gouvernement?

M. Johnson : À ma connaissance, il n'y a pas beaucoup d'investissement du gouvernement.

Le sénateur Mahovlich : C'est là qu'est notre erreur. Il en est de même avec les écoles et les hôpitaux. Le gouvernement devrait intervenir et aider les collectivités en difficulté. C'est là qu'est notre erreur.

M. Johnson : Le sénateur Fairbairn a évoqué Marie Logan. J'ai siégé avec Mme Logan au sein du Groupe de travail sur les stratégies de développement rural de l'Alberta. Nous avons examiné un certain nombre de choses. Elle fait partie aujourd'hui du Conseil d'administration d'un fonds de développement rural de 100 millions de dollars dans la province de l'Alberta. Des programmes tels que celui de l'école de hockey de Warner étaient déjà en activité, mais il aurait été bon de disposer d'un certain montant de crédits pour les encourager. La municipalité de Vauxhall, au nord de Taber, en Alberta, s'est désormais dotée d'une école de baseball. Elle reçoit des jeunes de la Nouvelle-Écosse, du Québec, de l'Ontario et tout le pays, qui viennent faire de la compétition avec des écoles des États-Unis. Les résultats scolaires sont excellents. C'est ce genre de choses qu'il faut faire pour renforcer l'identité et donner de l'espoir à nos collectivités.

Le sénateur Mahovlich : Comme l'a indiqué le sénateur Peterson, le gouvernement ne donne pas grand-chose en retour aux collectivités rurales. C'est là où nous faisons erreur.

La présidente : Afin que la liste soit complète, la municipalité de Cardston s'est dotée d'une école de rodéo.

Le sénateur Biron : Vous nous avez dit dans votre exposé qu'il y avait des difficultés dans les services de santé et d'éducation et que l'on pouvait remédier à nombre des problèmes rencontrés avec Internet à haute vitesse. Vous nous avez précisé que 30 p. 100 des municipalités rurales ne disposaient pas du service Internet à haute vitesse. Est-ce parce qu'il n'était pas financièrement rentable pour la société de téléphone en place d'installer ces services même s'ils étaient subventionnés, ou est-ce parce que le programme a pris fin avant leur mise en place?

Mme Villeneuve : Dans les collectivités qui ont été laissées de côté, c'est parce que le programme avait pris fin et parce que l'installation était onéreuse. En ce qui a trait aux services de santé et d'éducation, le programme pilote a permis de financer l'installation en collaboration avec les sociétés de téléphone.

C'est ainsi que dans ma collectivité de Terre-Neuve, un projet pilote de télésanté a permis à des médecins de St. John's ou de Montréal d'examiner des malades à Twillingate. Des élèves de l'école secondaire ont pu suivre des cours, éventuellement des cours spécialisés, qu'ils n'auraient pas pu suivre autrement. Voilà

30 per cent is left because funding for the pilot program is finished. We are now waiting to see whether more funds will be put towards a new program.

Senator Biron: It would be a recommendation that I would make to the government?

Ms. Villeneuve: Absolutely.

Senator Peterson: I think in your material somewhere you recommended a rural minister, who would deal with these issues. At the present time, do you go to a multitude of ministers dealing with these issues and each says it is the other person's responsibility?

Mr. Johnson: We visited yesterday with the rural secretariat and when we questioned her about some things, it became clear that, within the ministry that currently looks after cities and communities, transportation and infrastructure, there is little in terms of dedication of staff and resources to the rural area. If we talk to the ministry of agriculture, the same situation occurs and they currently have the responsibility for the rural secretariat.

Sometimes it is lost in the shuffle, so I struggle with the fact that there is no clear ministry that can direct and dedicate resources and be an advocate within cabinet on behalf of rural communities. It is easy for the cities of Toronto, Montreal, Calgary or Vancouver to receive press and coverage. The mayor of Calgary can take a plane to visit the Prime Minister, and they have done that in the past, but for a reeve of a small rural county or a village, where do they go? There is no champion in government who specifically deals with rural matters.

Various governments have had different treatments of rural issues. At one point, there was a rural ministry, sort of, and Wayne Easter had responsibility, as the secretary in that area. He looked after those rural areas and did a commendable job.

The Chairman: He was Minister of State, I think.

Mr. Johnson: We think there is compelling reason. We need a voice, someone who understands. We need someone who can sit at the cabinet table and say, these are the challenges of rural communities in Canada.

Senator Peterson: It can be part of our fairness argument.

Mr. Johnson: Absolutely.

The Chairman: Thank you very much. It was a pleasure having you here and it was karma that had you coming in after the first witness. Keep up the good work and we will do our best from this end.

Mr. Johnson: I referred to Alberta's rural development strategy and I have copies of our brochure. If you would find them useful I would be happy to leave them with you.

en quoi ce service est important, et 30 p. 100 des collectivités ont été laissées de côté parce que le financement de ce programme pilote est arrêté. Nous attendons maintenant de voir si l'on va investir des crédits supplémentaires dans un nouveau programme.

Le sénateur Biron : C'est une recommandation que vous feriez au gouvernement?

Mme Villeneuve : En effet.

Le sénateur Peterson : Je pense que vous avez recommandé quelque part dans votre mémoire qu'un ministre des régions rurales se penche sur ces problèmes. Est-ce qu'on en est réduit, à l'heure actuelle, à s'adresser à divers ministres chargés de ces questions, chacun disant que l'autre est responsable?

M. Johnson : Nous avons rencontré aujourd'hui le responsable du secrétariat chargé des questions rurales et, après l'avoir interrogé, nous avons pu constater qu'au sein du ministère qui s'occupe actuellement des questions liées aux villes et aux collectivités, au transport et à l'infrastructure, on affecte peu de personnel et de ressources aux questions rurales. Il en va de même lorsqu'on s'adresse au ministère de l'Agriculture, qui chapeaute à l'heure actuelle le secrétariat chargé des questions rurales.

Il y a des choses qui se perdent en route, et je suis constamment aux prises avec le fait qu'il n'y a pas de ministère chargé clairement d'affecter les ressources et de prendre fait et cause pour les collectivités rurales au sein du cabinet. Il est facile pour des villes comme Toronto, Montréal, Calgary ou Vancouver de bénéficier d'articles de presse. Le maire de Calgary peut toujours prendre l'avion pour rencontrer le premier ministre, ce qu'il a déjà fait par le passé, mais que peut faire le conseiller municipal d'un petit village? Il n'y a pas au sein du gouvernement de responsable chargé précisément des questions rurales.

Les différents gouvernements ont traité les questions rurales de différentes manières. À un moment donné, il y avait plus ou moins un ministère chargé des questions rurales, et Wayne Easter en avait la responsabilité en tant que secrétaire d'État. Il s'est intéressé de près aux questions rurales et a fait un excellent travail.

La présidente : Il était ministre d'État, je crois.

M. Johnson : Je pense que c'est incontournable. Nous avons besoin d'un responsable, de quelqu'un qui comprend. Nous avons besoin de quelqu'un qui siège au sein du cabinet et qui puisse dire qu'il y a des problèmes qui se posent dans les collectivités rurales du Canada.

Le sénateur Peterson : Cela fait partie aussi de l'équité.

M. Johnson : En effet.

La présidente : Je vous remercie. C'est avec grand plaisir que nous vous avons reçu en ces lieux et nous nous félicitons de l'heureuse coïncidence qui vous a réuni avec le témoin précédent. Continuez votre magnifique travail et, pour notre part, nous ferons de notre mieux.

M. Johnson : J'ai évoqué la stratégie de développement rural de l'Alberta et j'ai ici un certain nombre d'exemplaires de notre brochure. Je suis tout disposé à vous les laisser si ça peut vous être utile.

I think when we sit before a committee like this one or go to government, we have a responsibility not only to have our hand out asking for money, we need to come armed with solutions, ideas and thoughts. In this document are clearly identified solutions that I think might be helpful and useful. If you would be willing, I would be happy to leave these with you. You may find this document useful in your discussion.

Thank you for the opportunity to be here.
The committee continued in camera.

Je considère que lorsque nous nous présentons devant un comité comme le vôtre, ou devant le gouvernement, nous avons la responsabilité, non seulement de tendre la main pour demander de l'argent, mais aussi de venir présenter des solutions, des idées et des initiatives. Ce document fait état très précisément d'un certain nombre de solutions susceptibles de vous aider dans votre tâche. Si cela vous convient, je laisse ce document à votre disposition. Il pourra s'avérer utile dans vos délibérations.

Merci de m'avoir reçu.
Le comité poursuit ses délibérations à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, May 8, 2007

Canadian 4-H Council (by video conference):

Marie Logan, President.

Green Party of Canada:

David Chernushenko, Senior Deputy to the Leader;

Jim McKenzie, Agricultural Policy Analyst and Member;

Kylah Dobson.

Thursday, May 10, 2007

Canadian Association of Social Workers:

Jake Kuiken, Board of Directors, Alberta Representative.

Federation of Canadian Municipalities:

Don Johnson, Chair, Rural Forum;

Susan Villeneuve, Senior Policy Analyst.

TÉMOINS

Le mardi 8 mai 2007

Conseil des 4-H du Canada (par vidéoconférence) :

Marie Logan, présidente.

Parti vert du Canada :

David Chernushenko, premier leader adjoint;

Jim McKenzie, analyste des politiques agricoles et membre;

Kylah Dobson.

Le jeudi 10 mai 2007

Association canadienne des travailleuses et travailleurs sociaux :

Jake Kuiken, conseil d'administration, représentant de l'Alberta

Fédération canadienne des municipalités :

Don Johnson, président, Forum rural;

Susan Villeneuve, analyste principale des politiques.





First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Agriculture and Forestry

Chair:

The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, May 15, 2007
Thursday, May 17, 2007

Issue No. 26

**Fifty-third and fifty-fourth
meetings on:**

Rural poverty in Canada

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Agriculture et des forêts

Présidente :

L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 15 mai 2007
Le jeudi 17 mai 2007

Fascicule n° 26

**Cinquante-troisième et cinquante-quatrième
réunions concernant :**

La pauvreté rurale au Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, P.C. (or Tardif)	Oliver
* LeBreton, P.C. (or Comeau)	Peterson
	Segal
	St. Germain, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson
et

Les honorables sénateurs :

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, C.P. (ou Tardif)	Oliver
* LeBreton, C.P. (ou Comeau)	Peterson
	Segal
	St. Germain, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, May 15, 2007
(66)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:39 p.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Biron, Callbeck, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Mercer and Oliver. (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For the complete text of Order of Reference, see the proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:*Solidarité rurale du Québec:*

Cherkaoui Ferdous, General Secretary;

Jacques Proulx, President.

MFR-Québec:

André Campeau, President;

Daniel Lambert, Project Officer.

The Chair made an opening statement.

Mr. Proulx made a statement and, together with Mr. Ferdous, answered questions.

At 8:43 a.m., the committee suspended.

At 8:45 a.m., the committee resumed.

Mr. Campeau and Mr. Lambert each made a statement and, together, answered questions.

At 9:41 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, May 17, 2007
(67)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:13 a.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 15 mai 2007
(66)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 39, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Biron, Callbeck, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Mercer et Oliver (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :*Solidarité rurale du Québec :*

Cherkaoui Ferdous, secrétaire général;

Jacques Proulx, président.

MFR-Québec :

André Campeau, président;

Daniel Lambert, chargé de projet.

La présidente fait une déclaration.

M. Proulx fait une déclaration et, de concert avec M. Ferdous, répond aux questions.

À 20 h 43, le comité suspend ses travaux.

À 20 h 45, le comité reprend ses travaux.

MM. Campeau et Lambert font une déclaration et, ensemble, répondent aux questions.

À 21 h 41, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 17 mai 2007
(67)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 13, dans la pièce 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Mercer, Oliver and St. Germain, P.C. (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For the complete text of Order of Reference, see the proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Canada Economic Development for Quebec Regions:

Johanne Béchard, Director General, Policy and Programs;

Stéphane Dufour, Acting Director General, Infrastructure and Business Development.

The Chair made an opening statement.

Ms. Béchard made a statement and, together with Mr. Dufour, answered questions.

At 9:30 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Mercer, Oliver et St. Germain, C.P. (6)

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Développement économique Canada pour les régions du Québec :

Johanne Béchard, directrice générale, Politiques et programmes;

Stéphane Dufour, directeur général par intérim, Développement d'affaires et Infrastructures.

La présidente fait une déclaration.

Mme Béchard fait une déclaration et, de concert avec M. Dufour, répond aux questions.

À 9 h 30, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, May 15, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:39 p.m. to examine and report upon rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Tonight's meeting is not being broadcast, so I will keep my opening remarks brief. Our first witnesses this evening are from the Solidarité rurale du Québec. Cherkaoui Ferdous is general secretary and Jacques Proulx — and old friend of ours — is president. In our second hour, we will hear from André Campeau, president, and Daniel Lambert, project officer, both here on behalf of MFR-Québec.

We have one hour with each set of witnesses. I will invite colleagues to keep their questions as brief as possible, so that witnesses can respond fully and for everyone to be able to contribute. I want to thank our witnesses for having the patience to stay and wait while we carried on over in the Senate.

Please proceed, Mr. Proulx.

[*Translation*]

Jacques Proulx, President, Solidarité rurale du Québec: Madam Chairman, thank you for the invitation this evening and the opportunity to share our thoughts on poverty. This is the first time we have been able to speak before a Senate committee. Our coalition has been doing advocacy work for rurality and observing our villages and communities for 16 years. As I just told you, I will start with a broad overview of the challenges facing the rural world.

In Quebec, we have a rurality policy, which may be different from those of the other provinces. That policy affords the rural communities the opportunity to take charge of themselves and to access a certain number of programs. In particular, it has given rural people back the desire to want to change things. Solidarité rurale du Québec is a body that advises the government on all policies directly or indirectly concerning the rural community. Since the rural estates general in 1991, Quebec's rural population has constantly demanded two things: their right to be different and their right to prosperity. I will not read you the entire text that I have prepared, but I will summarize it in order to allow as much time as possible for the question period.

In 2007, in our highly industrialized societies, it is not only essential to respect this right to be different, as a result of which citizens have chosen to live in small and medium-size communities, to live in their rural communities; it is the responsibility of organizations and governments to provide equitable support for the exercise of this freedom of choice. It is all too often forgotten that it is the rural world's difference

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 15 mai 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 19 h 39 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : La séance de ce soir n'est pas télévisée, et je ne ferai donc qu'une brève introduction. Nos premiers témoins sont les représentants de Solidarité rurale du Québec. Cherkaoui Ferdous en est le secrétaire général, et Jacques Proulx — un ami que nous connaissons depuis longtemps — en est le président. Au cours de la deuxième heure, nous entendrons André Campeau, président, et Daniel Lambert, chargé de projet, qui représentent l'Association MFR-Québec.

Ces deux groupes de témoins disposeront chacun d'une heure. J'invite mes collègues à poser des questions aussi brèves que possible pour que les témoins aient le temps d'y répondre complètement et que tout le monde puisse apporter sa contribution. Je tiens à remercier nos témoins d'avoir su patienter en attendant que le Sénat termine ses travaux.

Monsieur Proulx, la parole est à vous.

[*Français*]

Jacques Proulx, président, Solidarité rurale du Québec : Madame la présidente, je vous remercie de l'invitation ce soir et de l'occasion de partager notre réflexion sur la pauvreté. C'est la première fois que l'on peut s'exprimer devant un comité du Sénat. Cela fait plus de 16 ans que notre coalition milite pour la défense de la ruralité, qu'elle observe nos villages et nos communautés. Comme je viens de vous le souligner, je commencerai par un large survol des défis rencontrés par le monde rural.

Au Québec, nous avons une politique sur la ruralité, ce qui est peut-être différent des autres provinces. Cette politique offre la chance aux communautés rurales de se prendre en main et d'avoir accès à un certain nombre de programmes. Elle a surtout redonné aux gens de la ruralité le goût de changer les choses. Solidarité rurale du Québec est une instance qui conseille le gouvernement sur toute politique touchant de près ou de loin l'espace rural. Depuis les états généraux du monde rural, en 1991, les ruraux du Québec n'ont cessé de réclamer deux choses : leur droit à la différence et à la prospérité. Je ne vous lirai pas tout le texte que j'ai préparé, mais je vais plutôt le résumer pour donner le plus de temps possible à la période des questions.

En 2007, dans nos sociétés fortement industrialisées, il est non seulement essentiel de respecter ce droit à la différence, celle qui fait en sorte que des citoyens aient choisi de vivre dans de petites et moyennes communautés, de vivre dans leur milieu rural. Il va de la responsabilité des organismes et des gouvernements de soutenir équitablement l'exercice de cette liberté de choix. On l'oublie trop souvent : c'est cette différence du monde rural qui est

that is the basis of its social, cultural and economic contribution to our communities. It is the basis of recognition for collective land ownership so that it can serve the common good.

Talking about difference also means saying that village and town can live together and grow interdependently, because rurality and urbanity are not two phases of modernity; they are two complementary ways of life that will remain complementary as long as we know how to preserve their differences. A number of countries have done that. Finland, Ireland, Austria and Switzerland, to name only a few, are some of the countries that are often cited as development models as a result of their sustained growth and the standard of living of their citizens. Quebec and Canada have also achieved a level of urbanization and geographic concentration among the highest of the OECD countries, despite their immense territories.

So we are engaged in a new century full of unprecedented challenges for humanity, but also full of promise and hope. Rurality in the 21st century is not what it was in the 20th century. We continue to associate rural development with agriculture, whereas less than seven per cent of rural people — I am not talking about seven per cent of the general population — live from agriculture and agrifood. The range of agricultural programs of all kinds is aimed at kind of sectoral development that concerns a relative fringe of rural society. To continue in fact confusing agricultural policies with rural development is to reduce the multiple, contemporary reality of the rural world.

Rural dwellers are demanding their right to prosperity because, some people, too many, think that the rural world, still in 2007, is bound to disappear and that our governments should prepare for its funeral rather than invest in those communities.

According to that belief, any development effort in the rural regions would be a burden on the communities. This culture of defeatism feeds off a lack of ideas and imagination. However, we cannot take charge of our future and progressive destiny without taking another look at things or imagining them differently. And yet these very real and profound crises reveal the limits, if not the bankruptcy, of a development model designed and managed in a centralized manner, far from the reality of the rural communities. This is the crisis of a model and of a form of governance that must be reformed, failing which the rural communities will readily fall prey to global competition.

Rurality is not disappearing, quite the contrary; it is synonymous with a different way of life and different relationship to time and space from that of the urban world, one that meets the aspirations not only of rural people, but also of a growing number of urban people, who are choosing to settle in small- and medium-sized communities.

The other issue is reconversion. Globalization and its impact have revealed the weakness of the development model that, in the name of specialization, has pushed our communities into extreme

à l'origine de sa contribution à nos collectivités sur le plan social, culturel et économique. Elle est à la base de la reconnaissance de la propriété collective des territoires afin qu'elle soit au service du bien commun.

Parler de la différence, c'est aussi affirmer que la ville et le village peuvent cohabiter et s'épanouir dans l'interdépendance, car la ruralité et l'urbanité ne sont pas deux phases de la modernité, ce sont deux modes de vie complémentaires qui resteront complémentaires tant et aussi longtemps qu'on saura préserver justement leurs différences. D'ailleurs, plusieurs pays l'ont fait. Pour n'en nommer que quelques-uns, la Finlande, l'Irlande, l'Autriche et la Suisse figurent parmi ces pays qui sont souvent présentés comme modèles de développement par leur croissance soutenue et le niveau de vie de leurs citoyens. Le Québec et le Canada ont atteint d'ailleurs un niveau d'urbanisation et de concentration géographique parmi les plus élevés des pays de l'OCDE, et ce, en dépit d'un immense territoire.

Nous sommes donc engagés dans un nouveau siècle rempli de défis sans précédent pour l'humanité, mais aussi de promesse et d'espoir. La ruralité au XXI^e siècle n'est plus ce qu'elle était au XX^e. On continue d'amalgamer le développement rural avec l'agriculture alors que moins de sept p. 100 des ruraux — je ne parle pas de sept p. 100 de la population en général — vit d'agriculture et d'agroalimentaire. La batterie des programmes agricoles de toutes sortes est destinée à un développement sectoriel qui ne concerne qu'une frange toute relative du monde rural. Continuer à confondre, en fait, les politiques agricoles et le développement rural est réducteur de la réalité multiple et contemporaine du monde rural.

Les ruraux réclament leur droit à la prospérité, car encore en 2007, pour certains, qui sont encore trop nombreux, le monde rural est condamné à disparaître et pense que nos gouvernements devraient se préparer à ses funérailles plutôt que d'investir dans ces communautés.

Selon cette croyance, tout effort de développement dans les régions rurales serait un fardeau pour les collectivités. Cette culture de défaitisme se nourrit de la panne d'idées et du manque d'imagination. Or, se réapproprier notre avenir et notre destin progressif ne peuvent se faire sans renouveler notre regard sur les choses ou de les imaginer autrement. Pourtant, ces crises bien réelles et profondes révèlent ces limites, sinon la faillite d'un modèle de développement conçu et géré de façon centralisée, loin de la réalité des communautés rurales. C'est la crise d'un modèle et d'une forme de gouvernance qu'il faut réformer sans quoi les communautés rurales deviendront une proie facile face à la concurrence mondiale.

La ruralité n'est pas en voie de disparition, bien au contraire, elle est synonyme d'un mode de vie et d'un rapport au temps et à l'espace différent du monde urbain, et qui répond à l'aspiration non seulement des ruraux, mais aussi d'un nombre croissant d'urbains qui font le choix de s'installer dans les petites et moyennes communautés.

L'autre enjeu est celui de la reconversion. La mondialisation et ses répercussions révèlent la faiblesse du modèle de développement, qui au nom de la spécialisation a poussé nos

dependence and a high degree of vulnerability. As was the case in the nineteenth century, the century of major industrialization, we have dedicated entire regions to one single type of production. In Québec, for example, the Saguenay is often said to be reserved for aluminium, the Gaspé for fishing, even though there are no more fish, Abitibi for mining, even though that is very cyclical, and so on. Over the years, the major companies have merged and become giant global paper tigers.

Today, entire regions and populations are more influenced by the decisions of a head office located in a major city that is not necessarily in Canada than by the decisions of our governments at all levels. The resulting feeling of powerlessness is as harmful as the vicious circle of dependence.

We never stop. These days, we hear about Alcoa wanting to buy Alcan, and people crow, saying that they are fine, that they have security, except that, at the same time, we see, in the case referred to, that Alcoa says it is reserving secondary and tertiary processing for itself.

That means that the rural world is being perpetuated as a place for picking, without anyone having an opportunity to create jobs or, especially, to generate prosperity.

Our communities are bound to be extensively reconverted in order to diversify their economies and to restore their ability to act and influence their destinies. In the era of competition from the economies of the southern hemisphere, we have to stop always thinking bigger and think instead about getting involved in very specific, smaller, high value-added markets. New avenues and opportunities are opening up, but they require new skills, new infrastructures and no doubt a new form of governance for development.

Another point that should be raised is connectivity. If there is one infrastructure that should be considered strategic these days it is new technologies and their many uses.

In this regard, the disparities between urban and rural areas are reaching proportions that exclude citizens solely on the basis of their place of residence. We are distressed to see the growing gulf between our rural communities and not only the cities, but also, and especially, the U.S. and European rural areas.

Day after day, we see that our communities are falling behind the knowledge economy and away from diversification opportunities. For Solidarité rurale du Québec, this situation considerably undermines the appeal of our rural areas. And, day after day, our villages are being deprived of skills, talent and development opportunities.

Thus, massive investments that western and emerging countries are making to provide their territories with high-speed Internet connections are constantly eroding our long-term competitiveness. For the rural and isolated communities of

communautés dans une extrême dépendance et une grande vulnérabilité. Comme au XIX^e siècle, siècle de la grande industrialisation, on a dédié des régions entières à une seule production. Au Québec, par exemple, on parle souvent du Saguenay réservé à l'aluminium, de la côte de la Gaspésie aux pêches, même s'il n'y a plus de poissons, de l'Abitibi aux mines, même si cela est très cyclique, et ainsi de suite. Au fil des ans, les grandes compagnies ont fusionné et sont devenues des géants mondiaux aux pieds d'argile.

Aujourd'hui, des régions et des populations entières sont davantage influencées par les décisions d'un siège social situé dans une métropole qui n'est pas nécessairement au Canada que par les décisions de nos gouvernements à tous les échelons. Le sentiment d'impuissance qui en découle est aussi néfaste que ce cercle vicieux de la dépendance.

On n'arrête jamais. C'est jours-ci, on entend parler d'Alcoa qui veut acheter Alcan et l'on se gargarise en disant qu'on est correct, qu'on a de la sécurité, sauf qu'en même temps on voit, et dans le cas cité, Alcoa dit qu'elle se réserve la deuxième et la troisième transformation.

Cela veut dire que l'on perpétue l'espace rural comme étant un espace de cueillette sans donner l'opportunité de créer des emplois et surtout de générer la prospérité.

Nos communautés sont condamnées à une reconversion en profondeur pour diversifier leur économie et recouvrir une capacité d'agir et d'influencer leur destin. À l'ère de la concurrence des économies de l'hémisphère sud, il faut cesser de voir toujours plus gros et penser plutôt à s'engager dans des marchés très précis, plus petits, à forte valeur ajoutée. De nouvelles avenues et possibilités s'ouvrent, mais elles requièrent de nouvelles compétences, de nouvelles infrastructures et, sans doute une nouvelle gouvernance du développement.

Un autre point à soulever est la connectivité. S'il y a une infrastructure à considérer comme stratégique aujourd'hui, c'est bien celle des nouvelles technologies et leurs nombreuses utilisations.

En cette matière, les disparités entre l'urbain et le rural atteignent des proportions qui produisent une exclusion des citoyens, sur la seule base de leur lieu de résidence. Nous sommes affligés de constater le fossé grandissant de nos milieux ruraux, non seulement par rapport aux villes, mais aussi et surtout par rapport aux campagnes américaines et européennes.

Jour après jour, nous accusons des retards qui éloignent nos communautés de l'économie du savoir et des possibilités de diversification. Pour Solidarité rurale du Québec, cette situation nuit considérablement à l'attrait de nos territoires ruraux. Et nos villages se privent, jour après jour, de compétences, de talents et d'occasions de se développer.

Alors, des investissements massifs que consentent des pays occidentaux et des pays émergents pour la couverture de leur territoire par la connexion à haut débit érodent continuellement notre compétitivité à long terme. Pour les communautés rurales

Quebec and Canada, the law of supply and demand alone will not close the gap that it has helped to increase.

In that sense, the deregulation of the telecommunications market that the federal government has just introduced probably addresses concerns that are more those of the major urban centres than the rural communities, because basic services for citizens in the rural areas will become more costly and less accessible starting on June 1. Deregulation will in no way reduce this gap in accessibility of telecommunication services. Quite the contrary, a new injustice has just been added to existing disparities.

Another point to emphasize is new governance. For decades, our governments have deployed their machinery of government sector by sector, each with its own rules, its sectoral standards, building, over the years, airtight compartments that undermine integrated, coherent action in the field. This way of doing things stifles local initiative and makes it impossible to seize opportunities in a constantly changing world.

Today, what rural dwellers are demanding most is air, latitude and flexibility to shake off the yoke and standards of the bureaucracy and to revive democracy.

They want to devote themselves to the development of their communities and to the vitality of their children rather than constantly fight against standards that cause their schools to close, concentrate institutions, reduce postal services move health centres farther away. As you know, for our rural citizens, travelling increasing distances is also becoming a cause of impoverishment in itself. We could cite a host of examples in different regions across the country. In Quebec, we could talk about the Gaspé Peninsula or the North Shore. Health care is definitely different, depending whether you are in Quebec City or Montreal, or whether you live in central Quebec.

With these "wall-to-wall" standards, our governments are levelling the rural world to urban benchmarks. The urbanization of the world is moreover a major problem. One recipe may be good for a major city, but harmful for a village. It is not enough to reduce the proportions in order to engage in rural development; you have to do nothing more or less than change ingredients and approach, especially when the result is a bitter one.

Another issue is demographics. This is a decisive factor, and, beyond alarmist projections, changes in our populations have mainly just rehabilitated an obvious fact for those who have forgotten it, and that is the fundamental importance of the human capital at the very centre of any sustainable development.

In my humble opinion, two aspects are addressed too hastily in relation to the rural world. The first is the exodus, the departure of young people from the rural communities. I would say that departure is not necessarily negative. I would even say that it is a good thing, because they leave to explore the world, finish their education, go to university and gather experience elsewhere.

et éloignées du Québec et du Canada, la loi de l'offre et de la demande ne résorbera pas à elle seule le fossé qu'elle a contribué à creuser.

Dans ce sens, la déréglementation du marché des télécommunications que vient d'introduire le gouvernement fédéral répond probablement à des préoccupations qui sont davantage celles des grands centres urbains que celles des milieux ruraux. Car ces derniers verront les services de base destinés à leurs citoyens devenir plus onéreux et moins accessibles, et ce, dès le 1^{er} juin prochain. Cette déréglementation ne va aucunement dans le sens de réduire ce fossé en matière d'accessibilité aux services des télécommunications. Bien au contraire, une nouvelle iniquité vient s'ajouter aux disparités déjà présentes.

Un autre point à souligner est la nouvelle gouvernance. Pendant des décennies, nos États ont déployé leur appareil gouvernemental secteur par secteur, chacun avec ses règles propres, ses normes sectorielles, dressant au fil des ans des cloisons étanches qui handicapent l'action intégrée et cohérente sur le terrain. Cette manière de faire étouffe l'initiative locale et empêche de saisir des occasions dans un monde en constant changement.

Aujourd'hui, ce que réclament le plus les ruraux c'est de l'oxygène, de la latitude, de la souplesse pour sortir des carcans et des normes de la bureaucratie et revivifier la démocratie.

Ils veulent se consacrer au développement de leur communauté et à l'épanouissement de leurs enfants plutôt qu'à se battre sans cesse contre les normes qui provoquent la fermeture de leur école, qui concentrent les institutions, qui réduisent les services de postes, qui éloignent le centre de santé. Vous savez, parcourir des distances de plus en plus grandes pour nos citoyens ruraux devient aussi une source d'appauvrissement en soi. On pourrait donner une multitude d'exemples en prenant différentes régions à travers le pays. Au Québec, on pourrait parler de la Gaspésie ou de la Côte-Nord. Il est certain que les soins de santé sont différents que tu sois à Québec ou à Montréal, ou que tu résides dans le centre.

Par ces normes « mur à mur », nos gouvernements nivellent le monde rural sur des seuils urbains. L'urbanisation de la planète est d'ailleurs un grand problème. Une recette peut être bonne pour la grande ville, mais elle peut être néfaste pour le village. Il ne suffit pas de réduire les proportions pour faire du développement rural, il faut ni plus ni moins changer d'ingrédients et de façon de faire, surtout quand la recette est amère.

Un autre enjeu est l'enjeu démographique. C'est un facteur déterminant, et au-delà des projections alarmistes, l'évolution de nos populations vient surtout réhabiliter une évidence à ceux qui l'auraient oubliée, à savoir l'importance fondamentale du capital humain qui se trouve au cœur même de tout développement durable.

Deux aspects sont traités de façon trop expéditive à mon humble avis dans le cas du monde rural. D'abord l'exode, le départ des jeunes des communautés rurales. Je vous dirais que le départ n'est pas nécessairement négatif. Je dirais même que c'est une bonne chose, car ils partent pour explorer le monde, pour parfaire leurs études, pour aller à l'université et faire des

Those who come back do so more out of choice than obligation. That makes for a more solid foundation. This is something to be encouraged; that is obvious. But we have to find ways to interest them in coming back. The problem is not that they leave; the problem is that, too often, we forget that, for them to come back, we have to put various things in place, as I mentioned earlier, whether it be high-speed Internet, recreation and so on. The rural community is a completely different lifestyle. Most of those who want to come back want to do so for the lifestyle.

The second aspect concerns aging as a threat to our society. The experience and memory of older people are an outstanding commodity of inestimable value. There are models of intergenerational integration in rural communities that rely on proximity and a small scale in order to keep older people in their communities, near their families and local solidarity networks. There are innovations in that area that deserve the attention and support of our managers.

In conclusion, my dearest wish would be that your mandate on rural poverty is first and foremost an opportunity to become aware of the need to seriously address rurality and to lend this country a helping hand so that it takes care of its land and takes charge of it, relying on those of its citizens who have chosen to live and grow there.

The sum of agricultural, forest, manufacturing, educational and environmental issues, addressed separately in a sectoral form of logic, whether it be from Ottawa or from Quebec City, or from the various capitals of the country, no longer enables us to grasp the multiple, changing realities of our rural areas. To refocus on the rural world and consider its particular characteristics throughout the decision-making chain, nothing more or less than separate ministerial responsibility is required. As long as rural issues are addressed in a sectoral, agricultural or other context, they will remain confined to a program so that someone can have a clear conscience. Sending a clear signal to rural dwellers in all provinces means finally recognizing the obvious fact that rurality does not just mean agriculture and that it deserves its own place in the government's decision-making process.

Without this structural change, the reports will continue to accumulate, and yours, which is very much awaited, may be no exception.

Since our governments mainly wonder how much it would cost, I would dare advance a figure: nothing. No additional officials or experts. There is already a Rural Secretariat, smaller teams in the provinces, a promising approach, expertise and partnerships, all the ingredients for developing and promoting contemporary and exemplary modern rurality. The only thing lacking is political will, a vision and the determination to assist the rural communities in taking charge of themselves on a sustainable basis.

To combat rural poverty, we must attack a set of issues and combat problems at all levels. We must especially look at things differently and abandon fatalistic thinking. I will close on this

expériences ailleurs. Ceux qui reviennent le font davantage par choix que par obligation. Cela fait des bases plus solides. C'est quelque chose à encourager, c'est évident. Mais il faut trouver les moyens de les intéresser à revenir. Le problème n'est pas qu'ils partent; le problème est que trop souvent, on n'oublie que pour qu'ils reviennent, on devra mettre en place différents dossiers, comme je l'ai soulevé plus tôt, que ce soit la haute vitesse, les loisirs, et cetera. C'est tout un autre mode de vie, le milieu rural. La plupart de ceux qui veulent revenir le désirent pour leur mode de vie.

Le second aspect traite du vieillissement comme d'une menace pour notre société. L'expérience et la mémoire des personnes âgées sont une denrée exceptionnelle et d'une valeur inestimable. Il existe, dans les communautés rurales, des modèles d'intégration intergénérationnelle qui misent sur la proximité, la petite échelle pour garder les personnes âgées dans leur communauté, proches de leur famille et des réseaux de solidarité locale. Il y a là des innovations qui méritent l'appui et l'attention de nos gestionnaires.

En conclusion, mon souhait le plus cher serait que votre mandat sur la pauvreté rurale soit d'abord et avant tout une occasion de prendre conscience de la nécessité de s'occuper sérieusement de la ruralité, et de donner un coup de barre à ce pays, afin qu'il s'occupe de son territoire et qu'il se l'approprie en misant sur ses citoyens qui ont choisi d'y vivre et de s'y épanouir.

La somme des problématiques agricoles, forestières, manufacturières, éducatives, environnementales, prises en silo dans une logique sectorielle, que ce soit à partir d'Ottawa ou de Québec, ou des différentes capitales du pays, ne permet plus de saisir les réalités multiples et changeantes de nos milieux ruraux. Pour se rebrancher sur le monde rural et prendre en considération ses particularités dans toute la chaîne de décision, il ne faut ni plus ni moins qu'une responsabilité ministérielle distincte. Tant et aussi longtemps que les questions rurales seront traitées dans un cadre sectoriel, agricole ou autre, elles resteront confinées à un programme pour se donner bonne conscience. Envoyer un signal clair aux ruraux de toutes les provinces, c'est reconnaître enfin une évidence que la ruralité n'est pas que de l'agriculture et qu'elle mérite une place entière dans les processus de décision gouvernementale.

Sans ce changement structurel, les rapports continueront de s'accumuler et le vôtre, fortement attendu, risque de ne pas y échapper.

Puisque nos gouvernements se posent surtout la question de ce qu'il en coûterait, j'oserais avancer un chiffre : rien. Ni fonctionnaires supplémentaires ni experts. Il existe déjà un secrétariat rural, des équipes réduites dans les provinces, une approche intéressante, une expertise et des partenariats, tous les ingrédients pour développer et mettre en valeur une ruralité moderne contemporaine et exemplaire. Il ne manque qu'une volonté politique, une vision et la détermination d'accompagner durablement les communautés rurales à se prendre en charge.

Pour lutter contre la pauvreté rurale, il faut s'attaquer à un ensemble d'enjeux et combattre des maux à tous les échelons. Il faut surtout voir les choses autrement et en finir avec le fatalisme.

note of hope and optimism sounded by a great rural man, my late friend Raymond Lacombe, a Frenchman who fought hard for the rural community and who said: There are no territories without a future; there are only territories without plans.

[English]

The Chairman: Mr. Proulx, the goals you are hoping for are the goals we are hoping to be able to make recommendations for when we finish these hearings.

Senator Mercer: Thank you for your appearance tonight.

Throughout this study, we have heard about three things almost everywhere we have gone — child care, high-speed Internet and transportation. You only mentioned high-speed Internet. Have you not mentioned child care as an issue in rural Quebec because of the unique and successful child care program in Quebec sponsored by the Government of Quebec? Is transportation not as big an issue in rural Quebec as it is elsewhere?

[Translation]

Mr. Proulx: We did not talk about that because the text of our brief would have been too long. We could have gone into the details, because the problems experienced back home are the same, but with more or less intensity. We have a public child care system, but it is far from complete. We know the demands in that area.

We do not even dare address the question of transportation, because we are ashamed; I do not know whether it is worse than elsewhere, but it is definitely not better than elsewhere.

We wanted to address the rural question as a whole, with all that includes. You might have had two dozen pages more if we had listed all the problems. That is a concern. Moreover, that is the entire issue of local services.

The urbanization of the planet, as I have emphasized a number of times — because it is not only in Canada, Quebec or the other provinces that the planet is being urbanized — means that support policies and programs that do not necessarily suit the rural communities are being implemented. The purpose of the work that we have been doing for 16 years is to get a complete grasp on the rural space and to address this question from a territorial standpoint, in other words how the territory is organized; that is how the many services necessary in those areas are developed.

[English]

Senator Mercer: Quebec's Caisse de dépôt et placement has two mandates, to earn the best return it can for its members and to contribute to the growth of the Quebec economy. How big a role has the Caisse historically played in the provincial economy and how much investment has been made in the

Je terminerai sur cette note d'espoir et d'optimisme que nous a laissée un grand homme de la ruralité, mon ami feu Raymond Lacombe, un Français qui se battait beaucoup pour l'espace rural, qui disait : Il n'y a pas de territoires sans avenir, il n'y a que des territoires sans projets.

[Traduction]

La présidente : Monsieur Proulx, les objectifs que vous visez sont ceux que nous espérons prendre en compte dans nos recommandations lorsque nous aurons terminé ces audiences.

Le sénateur Mercer : Merci d'avoir comparu ce soir.

Tout au long de cette étude, presque tous les intervenants nous ont parlé de trois choses — les garderies, l'Internet à haute vitesse et les transports. Vous n'avez évoqué que l'Internet à haute vitesse. N'avez-vous omis de traiter des garderies dans les régions rurales du Québec qu'en raison de l'existence du programme de garderie bien particulier qu'a mis en place le gouvernement du Québec dans cette province avec tant de succès? Les transports ne posent-ils pas d'aussi gros problèmes dans les régions rurales du Québec que dans les autres provinces?

[Français]

M. Proulx : On n'en a pas parlé parce que le texte de notre mémoire aurait été trop long. On aurait pu entrer dans les détails, car les problèmes vécus chez nous sont les mêmes, mais avec plus ou moins d'intensité. On a un système de garderie publique, mais il est loin d'être complet. On connaît les revendications sur ce sujet.

On n'ose même pas aborder la question des transports, parce qu'on a honte; je ne sais pas si c'est pire qu'ailleurs, mais ce n'est certainement pas mieux qu'ailleurs.

On a voulu aborder la question rurale dans son ensemble, avec tout ce que cela comprend. Vous auriez pu avoir deux douzaines de pages de plus si on avait énumérés tous les problèmes. C'est une préoccupation. D'ailleurs, c'est toute la question des services de proximité.

L'urbanisation de la planète, comme je le souligne à plusieurs reprises — parce que ce n'est pas seulement au Canada, au Québec ou dans les autres provinces que l'on urbanise la planète — fait en sorte que l'on applique des politiques, des programmes de soutien qui ne conviennent pas nécessairement à l'espace rural. Le travail que nous faisons depuis 16 ans, c'est de saisir pleinement l'espace rural et d'aborder cette question sous l'angle territorial, autrement dit comment on organise le territoire, donc comment on développe la multitude de services nécessaires sur ces territoires.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : La Caisse de dépôt et placement du Québec a deux mandats : obtenir le meilleur rendement possible pour le compte de ses membres, et contribuer à la croissance de l'économie québécoise. Quelle est l'importance historique du rôle joué par la caisse dans l'économie de la province et quelle est

province's rural regions? Do you believe that the Caisse should play a bigger role in helping Quebec's regions?

[Translation]

Cherkaoui Ferdous, Secretary General, Solidarité rurale du Québec: Historically, the Caisse de dépôt has invested in the major economic structures of Quebec, the large corporations. In the past few years, there has indeed been a trend toward recentring the Caisse de dépôt's mission on savers' returns. Solidarité rurale du Québec believes that this mission is not inconsistent with the still important role of that collective instrument for Quebec's regions.

I would like to mention a point raised by Mr. Proulx in his remarks on villages and communities. The Caisse de depot is a fantastic instrument; we built it together when we were less rich than we are today. I believe that we now have a responsibility to look at development differently, since all the major instruments of the Government of Quebec were built at a time when we were much less rich and were experiencing economic and social realities of an entirely different order.

Today we have the ability and means to build on a type of development that is more community development, in which communities play a major part.

[English]

Senator Mercer: The switch to a greater focus on profitability would seem to me to be a move away from concentrating on the effects they might have in the communities. Sometimes, the effect in communities is not built on profit but, rather, on what services the communities needs. By switching the emphasis to profitability, have they lost part of the mandate they previously had?

[Translation]

Mr. Proulx: We can definitely say that these large organizations have lost a little of their sense of responsibility, whether it be the Caisse de dépôt or the various institutions; they have all fallen into the trap of globalization and competition for the highest possible return.

They, like many others, all too often forget their roots, forget who brought them into this world and supported them. We think they should invest more in their mission. They have specific missions, but those missions should not decline to the point where they are limited solely to enormous projects, because, from that point on, we are automatically eliminated.

The right to prosperity that I mentioned in my presentation is not a right to charity; it is a right to the extent that we can create prosperity. The rural space should not be exclusively a space for picking, where we never harvest the results of that resource that exists in our communities. Forest, mining and

l'ampleur des investissements effectués dans les régions rurales de celle-ci? Estimez-vous que la caisse devrait jouer un rôle plus important pour aider les régions du Québec?

[Français]

Cherkaoui Ferdous, secrétaire général, Solidarité rurale du Québec : La Caisse de dépôt, historiquement, a investi dans les grands édifices économiques du Québec, les grandes sociétés. Il y a effectivement une orientation depuis quelques années pour recentrer la mission de la Caisse de dépôt sur le rendement des épargnants. Solidarité rurale du Québec considère que cette mission n'est pas incompatible avec le rôle toujours important de cet instrument collectif au profit des régions du Québec.

J'aimerais mentionner un élément apporté par M. Proulx dans ses interventions dans les villages et les communautés. Cet instrument formidable qu'est la Caisse de dépôt, on l'a bâti collectivement alors qu'on n'était moins riche qu'aujourd'hui. Je pense que, aujourd'hui, on a la responsabilité de voir le développement autrement, puisque tous les grands instruments de l'État du Québec ont été bâtis à un moment où l'on était beaucoup moins riche et où l'on vivait des réalités économiques et sociales d'un tout autre ordre.

Aujourd'hui, on a la capacité et les moyens de miser sur un développement qui est davantage celui des communautés, dans lequel ils prennent une grande part.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : En cherchant à mettre davantage l'accent sur la rentabilité, il me semble que l'on ne tient pas suffisamment compte des incidences que cela peut avoir sur les collectivités. Parfois, les répercussions sur les collectivités ne se résument pas en termes de rentabilité mais plutôt en fonction des services dont celles-ci ont besoin. En insistant davantage sur la rentabilité, n'oublie-t-on pas en partie le mandat confié jusqu'alors à la Caisse?

[Français]

M. Proulx : On peut dire que, certainement, ces grands organismes ont perdu un peu de leur responsabilité, que ce soit la Caisse de dépôt ou les différentes institutions, ils sont tous tombés dans le piège de la mondialisation et de la concurrence du rendement le plus profitable possible.

Eux comme beaucoup d'autres, oublient trop souvent leurs racines, oublient qui les a mis au monde et soutenus. Nous pensons qu'ils devraient investir davantage dans leur mission. Ils ont des missions particulières, mais il ne faudrait pas que celles-ci se ratatinent au point d'être limitées uniquement aux immenses projets, car à partir de ce moment-là, nous sommes automatiquement éliminés.

Le droit à la prospérité que j'ai mentionné dans ma présentation, ce n'est pas la charité; c'est un droit dans la mesure où on peut créer la prospérité. L'espace rural ne doit pas être exclusivement un espace de cueillette où on ne récolte jamais les retombées intéressantes de cette ressource qui existe dans

fishing resources are not found in downtown Ottawa, Ottawa, Montreal or Toronto; they are in our regions. The missions of those institutions should therefore be readjusted.

Mr. Ferdous: The role of the Caisse de dépôt or of SFG, for example, in Quebec, is decisive. There is even another broader reality, that of the small and medium-size businesses. It is often forgotten that today's giants were in many cases very small businesses. I would like to cite the example of the Cirque du Soleil, which started out in a village of less than 10,000 inhabitants in Quebec, in Baie-Saint-Paul.

Bombardier, today a Canadian giant, was born in Valcourt, a village of 2,000 inhabitants.

We must support the leaders of tomorrow, who need special assistance, not necessarily that of the Caisse de dépôt. It is often assistance adapted to the rural communities and to micro-businesses that can make a difference for tomorrow.

[English]

Senator Mercer: The federal government announced in February of 2004 that your group would receive \$180,000 over three years toward a project called Rural Community Migration and Development. In collaboration with the Institut national de recherche scientifique, the project looks at urban-rural migration and helps identify conditions under which people who move to rural areas tend to stay in their new communities.

Do you have a summary of the findings of that study and of what sort of people are moving to rural Quebec?

Have you studied the rural secretariat's attempts to bring francophone immigrants to rural New Brunswick? If so, what have you learned from that effort?

[Translation]

Mr. Ferdous: Indeed, Solidarité rurale had the idea that it would look at the migration of urban dwellers to the countryside, when people were talking a lot about the exodus of young people to the cities. This is an aspect that has grown over the years. The first activity we organized on this issue dates back to 2001, with the first Foire des villages, encouraging urban dwellers to settle in rural communities. We conducted research and submitted a report, but Solidarité rurale's research was obviously not limited to a report. We organized workshops as part of the national conferences held in 2006. We have a network of 140 rural development officers in the communities who also received training on the subject. We also produced a number of guides.

This allows me to go back to an extremely important migration issue. From a more quantitative standpoint, I can tell you that virtually everywhere in the OECD countries, we are observing a net migration to rural communities, which is positive. The migratory trend has reversed in most countries, in the United

nos milieux. Les ressources de la forêt, des mines ou des pêches ne se trouvent pas au centre-ville d'Ottawa, de Montréal ou de Toronto; elles sont dans nos régions. Il faudrait donc réajuster la mission de ces institutions.

M. Ferdous : Le rôle de la Caisse de dépôt ou de la SGF, par exemple, au Québec, est déterminant. Il y a aussi une autre réalité plus large, c'est celle des petites et moyennes entreprises. On oublie souvent que les géants d'aujourd'hui ont été souvent de toutes petites entreprises. J'aimerais vous citer l'exemple du Cirque du Soleil, qui est né dans un village de moins de 10 000 au Québec, à Baie-Saint-Paul.

Bombardier, aujourd'hui un géant canadien, est né à Valcourt, un village de 2000 habitants.

Il faut soutenir les leaders de demain qui ont besoin d'une aide adaptée et pas celle forcément de la Caisse de dépôt. Ce sont souvent des aides adaptées aux communautés rurales et aux micro-entreprises qui peuvent faire la différence pour demain.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Le gouvernement fédéral a annoncé en février 2004 que votre groupement allait recevoir une subvention de 180 000 \$ sur trois ans au titre d'un projet sur les déplacements de populations et le développement des collectivités rurales. En collaboration avec l'Institut national de recherche scientifique, ce projet se penche sur les déplacements de populations entre les zones urbaines et les zones rurales, et contribue à préciser dans quelles conditions les populations qui s'installent dans les zones rurales ont tendance à y rester.

Avez-vous un résumé des conclusions de cette étude et savez-vous quels sont les gens qui s'installent dans les zones rurales du Québec?

Êtes-vous au courant des tentatives faites par le secrétariat chargé des questions rurales pour faire venir les immigrants francophones dans les zones rurales du Nouveau-Brunswick? Dans l'affirmative, quelle conclusion en avez-vous tirée?

[Français]

M. Ferdous : Effectivement, Solidarité rurale a eu la prémisse de s'intéresser à la migration des urbains vers la campagne alors qu'on parlait beaucoup de l'exode des jeunes vers les villes. C'est un aspect qui a pris de l'ampleur au fil des ans. La première activité qu'on a organisée sur cette question date de 2001, avec la première Foire des villages qui a incité les urbains à s'installer en milieu rural. On a effectué une recherche pour laquelle on a déposé un rapport, mais évidemment les recherches de Solidarité rurale ne se limitent pas à un rapport. On a organisé des ateliers dans le cadre des conférences nationales tenues en 2006. On a un réseau qui compte 140 agents de développement rural dans les communautés qui ont également reçu une formation à ce sujet. On a également produit un certain nombre de guides.

Cela me permet de revenir sur une question extrêmement importante de la migration. D'un point de vue plus quantitatif, je peux vous dire qu'un peu partout, à l'échelle des pays de l'OCDE, on constate une nette migration vers le milieu rural, ce qui est positif. Le sol migratoire s'est renversé dans la plupart des pays,

States, England, France and in a large number of European countries. This is not a recent trend, but dates back roughly 10 years. We have observed that the trend in Quebec has really been toward an increasingly positive balance for rural areas. The 2006 statistics will definitely provide highly relevant information on this question.

We have also observed that migration has become positive in a large number of RCMs, which are the communities in Quebec. The number of RCMs, which have a positive balance, has doubled in the past decade. So there is a big movement. Quebec is slowly catching up to the rate of the western countries that have seen this movement change.

We also have to view migration as more than a movement of people. This movement is related to economic development. The arrival of young families, people of all ages and baby boomers contributes to economic development because it brings skills to the communities. It also brings new cohabitation demands and challenges for the communities.

The situation is not easy to summarize since it is not uniform. The way migration works around the major centres, as compared to the isolated regions, is very different. What is certain is that it affects all regions, even those that are isolated.

Senator Biron: I have here the *Gazette des campagnes*, published on April 25, 1872. The editor-owner at that time was a Firmin H. Proulx.

Mr. Proulx: We are not related.

Senator Biron: In this issue of the *Gazette des campagnes*, they talked about depopulation and the desertion of farmers who were heading to the United States to work in the factories. They also mentioned that not everyone could afford faster instruments, and that this obvious fact of the desertion of the countryside had to be seriously considered by all farmers wishing to benefit from their land.

On the last page, it also states, and I quote:

We have learned, from an advertisement published by the Department of Public Works and Agriculture of the Province of Quebec, that the farmers who need farmers and servants coming from Europe may contact the immigration and colonization officers appointed for that purpose. We draw the attention of our farmers to that announcement, which they can read in the leading newspapers.

In the past 20 years, have there not been a lot of Europeans buying land in the Nicolet region or in the province of Quebec?

Mr. Proulx: There have not been a lot in recent years. It was in the 1980s and 1990s that there were the most. There was strong immigration by farmers, particularly from Switzerland and

que ce soit aux États-Unis, en Angleterre, en France et dans un grand nombre de pays européens. Cela ne date pas d'aujourd'hui, mais de plus d'une dizaine d'années. On a observé qu'au Québec, la tendance était vraiment vers un solde de plus en plus positif pour le rural. Les statistiques de 2006 vont certainement apporter des informations très pertinentes par rapport à cette question.

On a aussi constaté que la migration est devenue positive dans un grand nombre de MRC que sont les collectivités au Québec. Le nombre de MRC, qui ont un solde positif, a doublé lors de la dernière décennie. Il y a donc un mouvement de fond. Le Québec est en train de rattraper lentement le rythme des pays occidentaux qui ont vu ce mouvement se modifier.

Il faut aussi voir la migration comme étant plus qu'un mouvement de personnes. Ce mouvement est lié au développement économique. L'arrivée de jeunes familles, de personnes de tout âge et de baby-boomers contribue au développement économique parce que cela apporte des compétences aux communautés. Cela apporte aussi de nouvelles demandes et des défis en matière de cohabitation pour les communautés.

La situation n'est pas facile à résumer puisqu'elle n'est pas uniforme. La façon dont la migration s'articule autour des grands centres versus les régions éloignées est très différente. Ce qui est certain, c'est qu'elle touche l'ensemble des régions, même celles qui sont éloignées.

Le sénateur Biron : J'ai ici la *Gazette des campagnes*, publiée le 25 avril 1872. L'éditeur-propriétaire à ce moment-là était un M. Firmin H. Proulx.

M. Proulx : Nous ne sommes pas parent.

Le sénateur Biron : Dans cette *Gazette des campagnes*, on parlait du dépeuplement et de la désertion des cultivateurs qui se dirigeaient aux États-Unis pour travailler dans les usines. On mentionnait aussi qu'il n'était pas à la portée de toutes les bourses de se procurer des instruments plus rapides. Aussi, que ce fait si patent de la désertion des campagnes devait être sérieusement médité par tous les cultivateurs désireux de tirer un parti avantageux de leur terre.

En arrière page, on dit aussi, et je cite :

Nous apprenons, par une annonce publiée par le Département des Travaux publics et de l'Agriculture de la province de Québec, que les cultivateurs qui ont besoin de fermiers, de serviteurs, venant d'Europe, pourraient s'adresser aux agents d'immigration et de colonisation nommés à cette fin. Nous attirons l'attention de nos cultivateurs sur cette annonce qu'ils pourront lire dans les grands journaux.

Ces 20 dernières années, n'y a-t-il pas beaucoup d'Européens qui ont acheté des terres dans la région de Nicolet ou dans la province de Québec?

M. Proulx : Dans les dernières années, il n'y en a pas eu énormément. Là où il y en a eu le plus, c'est dans les années 1980 et 1990. Il y a eu une forte immigration de fermiers,

Belgium. There was a large percentage of Swiss-Germans, more particularly in Montérégie. We have not had that kind of wave of agricultural immigration in the past 10 or 15 years.

However, the article you refer to is more than a century old. They were already talking about an agricultural exodus. At that time — and up until the 1980s — it could still be said that the rural areas were agricultural areas. What we have repeated a number of times is that rurality today is no longer what it was 20 years ago. It is no longer agricultural. Of course the land is cultivated, but industrialization and concentration, not only of farms, but particularly of processing, have meant that agriculture no longer creates jobs. The number of people who devote themselves to agriculture is constantly declining across the country. A set of activities has developed around that.

In Quebec, less than seven per cent of rural dwellers live from agriculture and agri-food. That is saying a lot. That means that 93 per cent of rural inhabitants do something else, that is to say that they are professionals or work in the service industry. That is the change that has occurred. It is this paradigm that has to be changed. Our governments and major public institutions must change paradigms.

Agriculture can no longer be the driver of rural development. That can no longer be the case. This is another world. Globalization has greatly changed things. If decision-makers changed this paradigm, that would be an extremely important step taken. I am not saying that to disparage agriculture; it is globalization that has produced these results.

Senator Biron: In fact, there would not be a lot less land cultivated. The properties are larger and, through mechanization, will produce more.

Mr. Proulx: Agriculture produces like it has never produced before. The efficiency is there, but it is no longer creating jobs. It can no longer create prosperity. It can no longer support local services, such as schools, child care centres or first-line health care services. That is a fact that we refuse to consider because we insist that rurality means agriculture.

The best proof of that is that it is very difficult to have a department that is concerned with rurality. People only concern themselves with it if they have the time. I am blaming no one. It is not that way out of spitefulness, but out of a lack of understanding.

We have been fighting for 10 years to explain the difference between “rural” and “agricultural.” I remember coming to Ottawa to try to make certain members of Parliament understand the difference between the two. We are not asking you to give us a minister, but we are asking you to stop shuffling the cards. We can talk about all the services we want. We can talk about child care centres, funding, health care. We will change nothing; things are still done on the basis of whether they address agriculture.

particulièrement de la Suisse et de la Belgique. Il y a eu une grande proportion de Suisses-Allemands, en Montérégie plus particulièrement. Dans les dix ou 15 dernières années, il n'y a plus eu cette vague d'immigration agricole.

Cependant, l'article dont vous parlez a au-delà d'un siècle. On parlait déjà d'un exode agricole. Dans ce temps-là — et à venir jusque dans les années 1980 —, on pouvait encore dire que l'espace rural était l'espace agricole. Ce qu'on répète à plusieurs occasions, c'est que la ruralité d'aujourd'hui n'est plus la ruralité d'il y a 20 ans. Ce n'est plus l'agriculture. Bien sûr que le territoire est cultivé, mais l'industrialisation et la concentration, non seulement des fermes, mais particulièrement de la transformation, a fait que l'agriculture ne crée plus d'emplois. Le nombre de personnes qui se consacrent à l'agriculture est en diminution constante partout au pays. Il y a un ensemble d'activités qui s'est développé autour de cela.

Au Québec, moins 7 p. 100 des ruraux vivent de l'agriculture et de l'agroalimentaire. Ce n'est pas peu dire. Cela veut dire que 93 p. 100 des habitants du milieu rural font autre chose, c'est-à-dire ce sont des professionnels ou ils travaillent dans le domaine des services. C'est le changement qui s'est produit. C'est ce paradigme qu'il faut changer. Il faut que nos gouvernements et nos grandes institutions publiques changent de paradigme.

L'agriculture ne peut plus être la locomotive du développement rural. Cela ne se peut plus. C'est un autre monde. La mondialisation a beaucoup changé les choses. Si les décideurs changeaient ce paradigme, ce serait un pas extrêmement important qui aurait été fait. Ce n'est pas pour déprécier l'agriculture que je dis cela; c'est la mondialisation qui a donné ces résultats.

Le sénateur Biron : En fait, il n'y aurait pas beaucoup moins de terres cultivées. Les terres sont plus grandes et, par la mécanisation, elles vont produire davantage.

M. Proulx : L'agriculture produit comme elle n'a jamais produit. L'efficacité est là, mais elle ne crée plus d'emplois. Elle ne peut plus créer la prospérité. Elle ne peut plus soutenir les services de proximité, par exemple, l'école, les garderies ou les services de première ligne pour les soins de santé. C'est une réalité qu'on refuse de regarder parce qu'on s'entête à vouloir que la ruralité soit l'agriculture.

La plus belle preuve c'est qu'il est très difficile d'avoir un ministère qui s'occupe de la ruralité. On s'en préoccupe seulement si on en a le temps. Je ne blâme personne. Ce n'est pas par méchanceté que c'est comme ça, c'est par incompréhension.

On se bat depuis dix ans pour expliquer la différence entre « rural » et « agricole ». Je me souviens d'être venu à Ottawa pour essayer de faire comprendre à certains membres du Parlement la différence entre les deux. On ne vous demande pas de nous donner un ministre, mais on vous demande d'arrêter de mêler les cartes. On peut parler de tous les services qu'on veut. On peut parler de garderies, de financement, de soins de santé. On ne changera rien, c'est toujours fait en fonction de savoir si cela répond à l'agriculture.

That is not the question that must be asked. We must solve the problems of agriculture, but that does not solve the problems of rurality.

Senator Biron: That is why we have invited you here today.

Mr. Proulx: That is what we thought.

[English]

Senator Mahovlich: I want to congratulate you, Mr. Proulx. I have been on this committee now for quite a while, and we have heard from many witnesses, and your presentation is excellent. You have a lot of answers that we have been looking for.

You talked about Europe and about the fact that people are going back to the rural areas. In Finland, for example, when a young family moves into a rural area, is there a community centre? Are there hospitals? Is there a transportation system? There must be activities. If you are going to raise children, there is a need for good teachers and schools. That is part of what attracts people.

[Translation]

Mr. Ferdous: You refer to the case of Finland, which is entirely relevant. The population density in the Scandinavian countries is not comparable to that of Quebec or Canada. According to the projections of the statisticians and demographers, some rural regions in northern Finland were bound to disappear. However, the resilience encountered in those communities made it possible not only to preserve services, but the populations of those same regions, which are located in Lapland, increased. That teaches us a lot about the ability of rural communities to bounce back.

The government and communities have established an instrument for action. When a school or store closes, the last one in the village, for example, an institution at the government level, in partnership with the communities, intervenes to maintain services in the rural communities.

Whether it be there, or even elsewhere, there is one element that stands out in those countries. That is their way of considering lack of uniformity and the diversification of the land; if people choose to live in an area, you have to have policies adapted to that area.

Norway applies a positive form of discrimination to areas located along the fjords in order to keep its fishing, agricultural and other communities. That enables it to apply different standards for those communities with regard to services and the delivery of programs. What is certain is that, if we apply standards based on the number of inhabitants in order to preserve schools or any service, we do not help the communities, because, from year to year, statistic to statistic, we reduce resources. And once they have disappeared, they will no longer have any opportunity to come back.

Ce n'est pas ce qu'il faut se poser comme question. Il faut régler les problèmes de l'agriculture, mais cela ne règle pas les problèmes de la ruralité.

Le sénateur Biron : C'est la raison pour laquelle nous vous avons invités aujourd'hui.

M. Proulx : C'est ce que nous avions pensé.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Je tiens à vous féliciter, monsieur Proulx. Voilà déjà un certain temps que je siége au sein de ce comité, nous avons déjà entendu de nombreux témoins, et votre intervention est excellente. Vous nous apportez un grand nombre de réponses que nous recherchions.

Vous nous parlez de l'Europe et des gens qui se réinstallent dans les zones rurales. En Finlande, par exemple, lorsqu'une famille s'installe dans une région rurale, est-ce qu'elle peut compter sur un centre communautaire? Y a-t-il des hôpitaux? Un réseau de transport? Il faut qu'il y ait des activités. Lorsqu'on doit élever une famille, il faut pouvoir compter sur de bons enseignants et de bonnes écoles. C'est ainsi en partie que l'on parvient à attirer les gens.

[Français]

M. Ferdous : Vous soulevez le cas de la Finlande, qui est tout à fait pertinent. La densité de la population dans les pays scandinaves n'est pas comparable à celle du Québec ou du Canada. Selon les projections des statisticiens et des démographes, des régions rurales du nord de la Finlande étaient condamnées à disparaître. Cependant, la résilience rencontrée dans ces communautés a permis non seulement de préserver les services, mais les populations mêmes de ces régions, situées en Laponie, ont augmenté. Cela nous enseigne beaucoup sur la capacité des communautés rurales à rebondir.

L'État et les collectivités se sont donné un instrument d'intervention. Lorsqu'il y a une fermeture d'école ou de magasin, le dernier du village, par exemple, une institution à l'échelle de l'État, en partenariat avec les collectivités, intervient pour préserver les services dans les communautés rurales.

Que ce soit là, ou même ailleurs, il y a un élément qui ressort dans ces pays. C'est leur façon de considérer la non-uniformité et la diversification du territoire; si on choisit d'habiter un territoire, il faut avoir des politiques adaptées à ce territoire.

La Norvège applique une discrimination positive pour des territoires situés le long des fjords afin de pouvoir garder ses communautés de pêcheurs, d'agriculteurs ou autres. Cela lui permet d'appliquer des normes différentes pour ces communautés sur le plan des services et dans la livraison des programmes. Ce qui est certain, c'est que si on applique les normes basées sur le nombre d'habitants pour préserver les écoles ou n'importe quel service, on n'aide pas les communautés, parce que d'année en année, de statistique en statistique, on réduit les ressources. Et une fois qu'elles sont disparues, elles n'ont plus la possibilité de revenir.

Mr. Proulx: I would add that one of the biggest gains of the national rurality policy that we have in Quebec — we started the second cycle five years ago — was the modulating clause, that is to say that all the programs that apply can be modulated in rural communities. For example, if you want to do training, you are not required to meet requirements concerning the minimum number of persons enrolled. If a minimum of 15 children are required to open a child care facility, in a rural area, you can do it with eight children. The same is true if you want to keep a school: the number of students per class is lower.

These are very beneficial factors that make it possible not only to develop different services, but also to enhance them and add local services. The first question that young people who decide to migrate to rural communities ask is: how many recreational services are there? Are there open air camps, high-speed Internet, and so on? They also want primary schools for their children. These are their first concerns. That is what serves as the basis for their decision to come and settle in a rural area or not.

[English]

Senator Mahovlich: You mentioned Alcan in Chicoutimi. Has Alcan participated in, say, helping that community with a facility such as a golf course or a community centre? Did Alcan invest in the community in any way?

[Translation]

Mr. Proulx: I cited the recent example of Alcoa wanting to buy Alcan. That was to illustrate how far concentration-mania can go and how it changes the rural landscape. Why is Alcoa interested in Alcan? Because the raw material is not costly, because hydro rates are very low, because it has acquired incredible advantages over the years. A business like Alcoa is obviously interested because it would reserve secondary and tertiary processing for itself, which it will have done elsewhere with raw material that it can get nowhere else at such low prices.

This urbanization of the planet means that rural areas are always on the losing end and will continue to be so as long as matters are allowed to go this way.

[English]

Senator Callbeck: Thank you very much for being here this evening. Since 1977, when your organization was established, you have been an advisory body to the provincial government on rural issues. No doubt you had a lot to do with the anti-poverty program that was set up in 2004. I want to ask you about a couple of components of that. One is the micro-credit, small loans, \$500 to \$20,000. It was set up in 2004, so it has not had a long history, but has that been successful? Are many

M. Proulx : J'ajouterais qu'un des plus grands gains de la politique nationale sur la ruralité que nous avons au Québec — il y a cinq ans, où commence le deuxième cycle — a été la clause modulatoire, c'est-à-dire que l'ensemble des programmes qui s'appliquent peuvent être modulés en milieu rural. Par exemple, si vous voulez faire de la formation, vous n'êtes pas obligé de répondre aux exigences du nombre minimum requis d'inscriptions. Si pour ouvrir une garderie, on exige l'inscription d'un minimum de 15 enfants, en milieu rural, on peut le faire avec huit enfants. C'est la même chose si on veut garder l'école, le nombre d'étudiants par classe est moins élevé.

Ce sont des éléments très profitables qui permettent non seulement de développer les différents services, mais de les bonifier et de rajouter des services de proximité. La première question que posent particulièrement les jeunes qui décident de migrer dans les communautés rurales c'est : combien y a-t-il de services de loisirs? Y a-t-il des bases de plein air, Internet haute vitesse, et cetera? Ils veulent également des écoles primaires pour les enfants. Ce sont leurs premières préoccupations. C'est sur cela qu'ils se basent pour décider de venir s'installer en milieu rural ou non.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Vous avez évoqué la situation d'Alcan, à Chicoutimi. Est-ce qu'Alcan a contribué à aider la collectivité en mettant en place des installations telles qu'un terrain de golf ou un centre communautaire? Alcan a-t-elle investi au sein de la collectivité d'une manière ou d'une autre?

[Français]

M. Proulx : Je donnais l'exemple que ces jours derniers Alcoa voulait acheter Alcan. C'était pour illustrer jusqu'où on peut pousser la folie de la concentration et de quelle façon elle modifie le visage rural. Pourquoi Alcoa est-il intéressé à Alcan? Parce que la matière première ne coûte pas cher, parce que les tarifs d'électricité sont très bas, parce qu'elle a acquis au fil des années des avantages incroyables. C'est sûr qu'une entreprise comme Alcoa est intéressée, car elle va se réserver la deuxième et la troisième transformation qu'elle fera faire ailleurs avec une matière première qu'elle ne peut avoir nulle part ailleurs à si bon marché.

Cette urbanisation de la planète fait que le milieu rural est toujours perdant et continuera à l'être tant qu'on laissera les choses aller comme cela.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Merci d'être venu ce soir. Depuis sa création, en 1977, votre organisation conseille le gouvernement provincial sur les questions rurales. Vous avez certainement joué un part active à la création du programme antipauvreté en 2004. J'aimerais évoquer avec vous une ou deux de ses composantes. Il y a en premier lieu la question des microcrédits, des petits prêts de 500 à 20 000 \$. Ce programme a été institué en 2004, et l'on ne dispose donc pas d'un grand recul, mais quels sont les succès qui

people trying to take advantage of that? Are most of the people who access the program from urban areas or from rural areas?

[Translation]

Mr. Proulx: I cannot give a precise answer to your question. We are working directly and indirectly on access to credit. You mentioned micro-credit. We have the Caisses populaires network in Quebec, and I will make a comment in passing here. Earlier I said that it was not only a government responsibility to renew and revitalize rural areas, but that all stakeholders, be they the caisses populaires, the banks, the Société générale de financement, the Province of Quebec, the federal government or whoever, also had a responsibility to do that. It is a bit shocking that we are required to put a micro-credit program in place because we have institutions that should be as concerned about providing services and that should be required to do so. Because, if we do not change our economic model, which is coming to the end of its run, which has produced good results, but which today no longer meets the demand, then we need a diversification of our economies in the rural communities. That means that nano-businesses and micro-businesses, from micro to macro, will make it so that we can make rational use of all that.

So, yes, micro-credit is promising, but in what we are experiencing right now, there are very few institutions. There are so few that we have to put a special program in place. We have to implement it as best we can, but the lending businesses, be it the Financière agricole or other institutions, should keep part of that. This goes back to a question asked earlier about the Société générale de financement: There should be an obligation to maintain a certain percentage in order to support initiatives that diversify the local economy.

[English]

Senator Callbeck: I had intended to ask you who it is that administers these micro-loans, but I take from you that all the financial institutions were to be involved in some way in this.

I was on the Prime Minister's Task Force on Women Entrepreneurs — it was announced by Prime Minister Chrétien in 2002 — and all across the country we heard about women who wanted to borrow small amounts of money, \$1,000 to \$5,000, but that it was practically impossible for them to get it from the banks. They were advocating setting up a micro-credit that would be administered by, for instance, in my province, ACOA, Atlantic Canada Opportunities Agency. I take it you say this was to be administered by the existing financial institutions, the credit unions and banks and so on?

ont été obtenus? Est-ce que les gens sont nombreux à s'en prévaloir? La plupart des bénéficiaires du programme viennent-ils des zones urbaines ou des régions rurales?

[Français]

M. Proulx : Je ne peux pas répondre précisément à votre question. On travaille directement et indirectement sur cette accessibilité au crédit. Vous parliez de microcrédit. Nous avons le réseau des caisses populaires au Québec, et j'ouvre une parenthèse ici. Je disais tout à l'heure que ce n'était pas seulement qu'une responsabilité gouvernementale de renouveler et de redynamiser le milieu rural, mais que l'ensemble des intervenants, que ce soit les caisses populaires, les banques, la Société générale de financement, la province de Québec, le gouvernement fédéral ou qui que ce soit, en avaient aussi la responsabilité. Alors que l'on est obligé de mettre en place un programme de microcrédit, c'est un peu choquant, parce qu'on a des institutions qui devraient être aussi préoccupées de rendre des services et qui devraient être obligées de le faire. Parce que si on ne change pas notre modèle économique, qui est au bout du rouleau, qui a donné de bons résultats, mais qui aujourd'hui ne répond plus à la demande, alors c'est une diversification de nos économies dans le milieu rural qu'il nous faut. Cela veut dire des nano-entreprises et des micro-entreprises, du micro à la macro qui fera en sorte qu'on puisse faire une utilisation rationnelle de tout cela.

Alors oui, le microcrédit est intéressant, mais dans ce que l'on vit à l'heure actuelle, il y a très peu d'institutions. Il y en a tellement peu que nous devons mettre en place un programme spécial. Nous devons l'appliquer du mieux possible, mais les entreprises de prêt, que ce soit la Financière agricole ou d'autres institutions, devraient en garder une partie. Cela revient à une question posée tout à l'heure sur la Société générale de financement : il devrait y avoir obligation de maintenir un certain pourcentage pour soutenir des initiatives qui diversifient l'économie locale.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : J'avais l'intention de vous demander qui sont les responsables, qui administrent ces microprêts, mais je déduis de vos propos que tous les établissements financiers devaient être impliqués.

J'ai siégé au sein du Groupe d'étude du premier ministre sur les femmes d'affaires, dont la création a été annoncée par le premier ministre Chrétien en 2002, et nous avons entendu dans tout le pays des femmes nous dire qu'il leur était pratiquement impossible d'emprunter de petites sommes d'argent — entre 1 000 et 5 000 \$ — en s'adressant aux banques. Elles préconisaient l'instauration d'un programme de microcrédits qui, dans la province, par exemple, pourrait être administré par l'Agence de promotion économique du Canada atlantique. Je déduis de vos propos que ce programme devait être administré par les établissements financiers actuels, les caisses de crédit, les banques, et cetera?

[Translation]

Mr. Ferdous: I am going to try to answer the question. For the program you refer to, we do not really have any specific measures for the rural world. This is a program that is being deployed in both the urban and rural communities.

But the situation of micro-businesses that want access to financing is definitely a reality and a concrete issue, in Quebec and in the rest of Canada. This reveals access and financing problems, particularly when you are a micro-business. In government programs, there are many forms of funding.

Mr. Proulx brought up the question of institutions. The caisses populaires are democratic institutions that belong to their members, and thus to the public. Some caisses populaires operate differently from others. Some take on this role of micro-credit and financing for small businesses in a different way. Everything depends on the influence and participation by local populations in their institutions.

Mr. Proulx: I would like to clarify one point. I did not mean that, if there were a micro-credit program, it should be managed by the banks, the caisses populaires or the corporations. I meant that it is an admission of failure to say that we are forced to put in place a specific micro-credit program, when our institutions, caisses populaires, banks and others are making billions of dollars in profits.

I think that, if we are forced to put a micro-credit program in place, that is an admission of failure. If we nevertheless have to put it in place, it must not be managed by those who caused the failure. They have shown that they were incapable of managing it. It should be the communities, organizations of communities or men and women who managed that micro-credit in some form. That micro-credit will definitely be wasted quickly if it is managed by the large institutions.

[English]

Senator Callbeck: The other component I wanted to ask about is the funds that go to the non-profit organizations. How is that administered? Are the amounts large or small? I should like a little bit of information on that.

[Translation]

Mr. Proulx: These definitely are not astronomical amounts. Normally, when you lend to non-profit corporations, there are a lot of requirements and the amounts involved are never enormous.

Mr. Ferdous: Are you talking about subsidy programs for non-profit organizations or still about micro-credit?

[Français]

M. Ferdous : Je vais essayer de répondre à la question. Pour le programme dont vous parlez, on n'a pas vraiment de mesures spécifiques pour le monde rural. C'est un programme qui se déploie autant dans le milieu urbain que dans le milieu rural.

Mais il est certain que la réalité des micro-entreprises qui veulent avoir accès au financement est une réalité et une problématique concrètes, au Québec comme dans le reste du Canada. Cela démontre des problèmes d'accessibilité ou de financement, particulièrement lorsqu'on est une micro-entreprise. Dans les programmes gouvernementaux, les formes de financement sont multiples.

M. Proulx a amené la question des institutions. Les caisses populaires sont des institutions démocratiques qui appartiennent à leurs coopérateurs, et donc à la population. Il y a des caisses qui opèrent de façon différente des autres. Certaines caisses assument ce rôle de microcrédit et de financement de la petite entreprise de façon différente. Tout dépend de l'influence et de la participation qu'ont les populations locales dans leurs institutions.

M. Proulx : Je voudrais apporter un éclaircissement. Je n'ai pas voulu dire que s'il y avait un programme de microcrédit, il devrait être géré par les banques, les caisses populaires ou les sociétés. J'ai voulu dire que c'est un constat d'échec de voir qu'on est obligé de mettre en place un programme spécifique de microcrédit alors que nos institutions, caisses populaires, banques et autres, font des profits par milliards de dollars.

Je pense que si on est obligé de mettre un programme de microcrédit en place, c'est un constat d'échec. S'il faut le mettre en place tout de même, il ne faut pas qu'il soit géré par ceux qui ont causé l'échec. Ils ont démontré qu'ils étaient incapables de le gérer. Cela devrait être les communautés, des regroupements de communautés ou d'hommes et de femmes qui gèrent, sous une forme quelconque, ces microcrédits. Il est certain qu'ils vont se gaspiller rapidement s'ils sont gérés par les grandes institutions.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : J'aimerais aussi vous interroger sur les crédits versés aux organisations à but non lucratif. Comment sont-ils administrés? S'agit-il de gros ou de petits montants? J'aimerais avoir quelques précisions à ce sujet.

[Français]

M. Proulx : Ce ne sont certainement pas des sommes astronomiques. Normalement, quand on prête à des sociétés sans but lucratif, il y a beaucoup d'exigences et ce ne sont jamais des montants énormes.

M. Ferdous : Vous parlez des programmes de subvention aux organismes sans but lucratif ou toujours de microcrédit?

[English]

Senator Callbeck: I read that one of the components of the anti-poverty strategy was funds given to the non-profit organizations. That is what I was wondering about. Who administers it, and are the amounts small or large?

[Translation]

Mr. Ferdous: In the social economy, there are a lot of organizations and lenders, but it is nevertheless true, based on our observation of the rural world, that those organizations play a fundamental, an important role. But often, when financing problems arise, the amounts are indeed limited. There is also a scattering of development with the number of organizations and programs that support them, and so on, but I would not be able to tell you more about that.

[English]

Senator Callbeck: I should like to have your opinion on the Community Futures Program. In your view, has that program been successful in your province?

[Translation]

Mr. Ferdous: You are referring to the federal government's Models Program, the Rural Secretariat or the national policy on rurality?

[English]

Senator Callbeck: In my province, it is delivered through the community development groups.

[Translation]

Mr. Ferdous: We could tell you more about Quebec, since we have a national rurality policy, which is managed in a decentralized manner and responsibility for which falls to the local communities, which are the regional county municipalities. This is a communities policy. Essentially, in Quebec, we have citizen and volunteer committees supported by a rural officer who assists the communities in their development, considers the challenges and brings on initiatives. That has created support for the rural communities since the start of this policy which, as I told you earlier, is one of the most decentralized measures there is in Quebec.

[English]

Senator Callbeck: That is what I was talking about. Thank you very much.

The Chairman: One thing that has not been raised today that often has been when we have talked about agricultural issues in various parts of Canada is supply management. Is supply management still a tough issue in your province? Has it flattened out a bit, or is it still of great concern to the farmers?

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Je lis que l'une des composantes de la stratégie antipauvreté constituait à verser des crédits aux organisations à but non lucratif. C'est là l'objet de ma question. Qui administre ces crédits et s'agit-il de fortes ou de petites sommes?

[Français]

M. Ferdous : Dans l'économie sociale, il y a une multitude d'organismes et de bailleurs, mais il n'en demeure pas moins, de l'observation que nous faisons du monde rural, que ces organismes jouent un rôle fondamental, important. Mais souvent, lors des difficultés de financement, effectivement, les montants sont limités. Il y a aussi un éparpillement du développement avec le nombre d'organisations et de programmes qui les soutiennent, et cetera. Mais je ne pourrais pas vous en dire davantage.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : J'aimerais avoir votre avis sur le Programme de développement des collectivités. Est-ce qu'à votre avis, ce programme a été une réussite dans votre province?

[Français]

M. Ferdous : Vous faites référence au programme des modèles du gouvernement fédéral, du secrétariat rural ou de la politique nationale de la ruralité?

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Dans ma province, ce service est dispensé par l'intermédiaire des groupements de développement communautaire.

[Français]

M. Ferdous : On pourrait vous parler davantage du Québec, puisqu'on a une politique nationale de la ruralité qui est gérée de façon décentralisée et dont la responsabilité relève des collectivités locales qui sont les municipalités régionales de comté. C'est une politique des communautés. Pour l'essentiel, au Québec, on a des comités de citoyens et de bénévoles soutenus par un agent rural qui accompagnent les communautés dans leur développement, portent un regard sur les défis et amènent des initiatives. Cela a créé une prise en charge des communautés rurales depuis le début de cette politique qui, comme je vous le disais tantôt, est l'une des mesures les plus décentralisées qui soit au Québec.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : C'est ce dont je parlais. Je vous remercie.

La présidente : Une chose que l'on n'a pas mentionnée aujourd'hui et qui a souvent été évoquée lors de nos entretiens sur les questions agricoles dans les différentes régions du Canada, c'est la question de la régulation de l'offre. Est-ce que cette question continue à poser de gros problèmes dans votre province? Est-ce que les choses se sont quelque peu arrangées ou est-ce que cela continue à préoccuper sérieusement les agriculteurs?

[Translation]

Mr. Proulx: It is neither one or the other. We intentionally avoided the subject because it is not our responsibility, but rather that of the agricultural organizations. Their disappearance would obviously have an economic impact in the rural community. If I told you about it, it would really be a personal opinion, not that of Solidarité rurale du Québec. But I will tell that we intentionally did not address specific agricultural issues. That has to be separate; we have to stop mixing the two. And that excludes nothing and no one, except that, until we emerge — I want to repeat this again — until we emerge from the paradigm in which we are operating, that rural means agriculture, we will not find any solutions, not in the West or in the East.

When I go to the rural West, there is agriculture, of course, but there are also oil rigs and all kinds of activities. There will be prosperity, provided diversification and diversified land use are imposed. We have to address these questions by asking ourselves what the land's capacity is. There is an agricultural part, a forest part and a mining part. There are all kinds of resources.

We have used a sectoral development method, that is to say that we develop a resource without concerning ourselves with the rest. In doing that, we become terribly dependent on market prices and so on. We have to come up with comprehensive solutions that take into account all factors so that there can be a satisfactory commingling of those factors. We must get out of the sectoral market, or else we will be condemned, since we no longer have the ability in North America to bear the changes that have occurred.

Today mass produced products come from elsewhere: Asia and South America. It is these countries that are able to provide us with lower-cost products that I cannot produce at my farm. That is what has changed and what is causing us a lot of difficulty. You know as well as I do that, even if all agricultural production in Quebec and Canada stopped tomorrow morning, the grocery stores would be full of products, just as they are today. Globalization has changed that.

In winter, you have the entire range of fruits of vegetables, and yet we produce nothing here in winter. How can we adapt for the greater well-being and prosperity of the community? We have to do things differently. Management remains an extremely important tool. It is a fundamental tool that should have been adopted by all countries. But that was not the case, and today we are elsewhere. I cannot want both to export a range of products and to close our borders; as we say back home, you cannot have your cake and eat it too.

What are the possible compromises? I hope we find some good compromises so that we can adapt and find ways of functioning in order to retain at least the spirit of these major policies. At the same time, we will have to be satisfied with a different approach in other sectors.

[Français]

M. Proulx : Ce n'est ni l'un ni l'autre. On a évité le sujet intentionnellement parce que ce n'est pas de notre ressort, mais plutôt du ressort des organismes agricoles. C'est sûr que leur disparition aurait un impact économique dans le milieu rural. Si je vous en parlais, ce serait vraiment une opinion personnelle et non celle de Solidarité rurale du Québec. Mais je vous dirai que c'est intentionnel que l'on n'a pas abordé les questions spécifiques agricoles. Il faut que cela se démarque; il faut arrêter de mêler les deux. Et cela n'exclut rien ni personne. Sauf que tant que l'on ne se sortira pas — je tiens à le répéter encore —, tant et aussi longtemps qu'on ne sortira pas du paradigme dans lequel on est, que le rural c'est l'agriculture, on ne trouvera pas de solution. Pas plus dans l'Ouest que dans l'Est.

Quand je vais dans l'Ouest rural il y a bien sûr de l'agriculture, mais il y a aussi des pompes à pétrole et toutes sortes d'activités. Il y aura prospérité à condition de s'imposer une diversification et une utilisation diversifiée du territoire. Il faut aborder ces questions en se demandant quelle est la capacité du territoire. Il y a une partie agricole, une partie foresterie et une partie minière. Il existe toutes sortes de ressources.

Nous avons utilisé un mode de développement sectoriel, c'est-à-dire que nous développons une ressource sans nous occuper du reste. En faisant cela, nous devenons terriblement dépendants des cours du marché et ainsi de suite. Il faut apporter des solutions globales qui tiendront compte de l'ensemble des facteurs afin d'en arriver à une cohabitation intéressante de ces mêmes facteurs. Il faut sortir du marché sectoriel, sinon nous serons condamnés puisque nous n'avons plus la capacité en Amérique du Nord de supporter les changements qui se sont produits.

Les productions de masse, aujourd'hui, viennent d'ailleurs : d'Asie et d'Amérique du Sud. Ce sont ces pays qui sont capables de nous fournir des produits à meilleur coût que je ne peux les produire à ma ferme. C'est cela qui a changé et qui nous cause beaucoup de difficultés. Vous savez comme moi que même si demain matin plus aucune production agricole ne se faisait, au Québec et au Canada, les épiceries seraient pleines de produits, tout comme aujourd'hui. C'est la mondialisation qui a changé cela.

L'hiver, vous avez toute la gamme de fruits et légumes et nous ne produisons pourtant rien ici l'hiver. Comment pouvons-nous nous adapter pour le mieux-être et la plus grande prospérité du milieu? Il faut faire les choses autrement. La gestion demeure un outil extrêmement important. C'est un outil fondamental qui aurait dû être adopté par l'ensemble des pays. Mais ce ne fut pas le cas, et aujourd'hui nous sommes ailleurs. On ne peut pas à la fois vouloir exporter une gamme de produits et fermer nos frontières; comme on dit chez nous, on ne peut pas manger le beurre et garder l'argent du beurre.

Quels sont les compromis possibles? Je souhaite que l'on trouve de bons compromis afin que nous puissions nous adapter et trouver des façons de fonctionner pour conserver au moins l'esprit de ces grandes politiques. En même temps, il faudra se satisfaire d'une approche différente dans d'autres secteurs.

[English]

The Chairman: Thank you very much. I had to ask the question, but I like your attitude. I think we have had a much broader discussion tonight than very often when simply talking about agriculture.

Thank you once again, and all the best of luck. We hope to meet again before this series is complete. We still have a long way to go, but you can be assured that your information will be included in our report.

I now wish to welcome our next panel of witnesses. In our second round tonight, we will hear from Mr. André Campeau, who is the president, and Mr. Daniel Lambert, who is the project officer for the Maisons familiales rurales Québec — MFR-Québec. We are very interested in what you have to say. As well, you will notice that we are full of questions.

[Translation]

André Campeau, President, MFR-Québec: Madam Chairman, my first remarks are to thank you for inviting us. I am the President and founder of MFR-Québec and of the first “maison familiale rurale” in Canada, and even in North America; and Daniel was also in the group that founded that first MFR. Thanks to you, Rural Development Canada saw the light of day because you were a great support for us and you still are today. Thank you very much.

First, I am going to explain what MFR-Québec is. It is an organization established in 2003 in response to requests for information from all regions of Quebec. People called us for information on how to start up a project like ours.

So we decided in 2003 to create MFR-Québec, an organization whose role is to promote, support and coordinate the development of new MFRs. The implementation was carried out first in Quebec and, second, through a grant from Rural Development Canada one year later, in a number of Canadian provinces. We will be able to answer any questions you have on that subject later.

What is a maison familiale rurale? It is a project that was introduced in France in 1936, the concept of which we imported in 1997. In Quebec, we obviously have a rural development problem related to training.

In Quebec, approximately 35 per cent of youths do not finish high school. Some of them even enter the labour market with no training.

To address this issue, we looked for a solution that might respond to the specific needs of youths who are manual learners. In Quebec, the regular school system is designed more for

[Traduction]

La présidente : Je vous remercie. Il me fallait poser cette question, mais j'aime votre attitude. Je pense que nous avons abordé ce soir plus franchement tous les problèmes contrairement à ce qui se passe très souvent lorsque nous parlons d'agriculture.

Merci encore, et je vous souhaite bonne chance. Nous espérons vous rencontrer à nouveau lorsque cette série de consultations sera terminée. Il nous reste encore beaucoup de travail à faire, mais vous pouvez être sûr que nous tiendrons compte de vos observations dans notre rapport.

Je vais maintenant accueillir notre deuxième groupe de témoins. Lors de cette deuxième heure, nous allons entendre ce soir André Campeau, président, et Daniel Lambert, chargé de projet, à Maisons familiales rurales Québec — MFR-Québec. Nous sommes très intéressés par ce que vous avez à dire. Vous constaterez par ailleurs que nous aurons beaucoup de questions à vous poser.

[Français]

André Campeau, président, MFR-Québec : Madame la présidente, mes premières paroles sont pour vous remercier de nous avoir invités. Je suis président-fondateur de MFR-Québec et de la première maison familiale rurale au Canada, et même en Amérique; et Daniel était également du groupe fondateur de cette première maison familiale rurale. Grâce à vous, Développement rural Canada a pu voir le jour parce que vous nous avez été d'un grand support et vous l'êtes encore aujourd'hui. Merci beaucoup.

Dans un premier temps, je vais expliquer ce qu'est MFR-Québec. Il s'agit d'un organisme créé en 2003 suite à une très grande demande d'information de l'ensemble des régions du Québec. Des gens appelaient chez nous pour avoir de l'information, à savoir comment démarrer un projet comme le nôtre.

Nous avons donc décidé en 2003 de créer MFR-Québec, un organisme dont le rôle est de promouvoir, de soutenir et de coordonner le développement des maisons familiales rurales. L'implantation s'est d'abord faite au Québec et, dans un deuxième temps, grâce à une subvention de Développement rural Canada un an plus tard, dans plusieurs provinces du Canada. Nous pourrions d'ailleurs répondre à vos questions à ce sujet plus tard si vous en avez.

Qu'est-ce qu'une maison familiale rurale? C'est un projet qui a vu le jour en 1936 en France, et dont nous avons importé le concept en 1997. Au Québec, nous avons évidemment une problématique de développement rural qui passe par la formation.

Au Québec, environ 35 p. 100 des jeunes ne terminent pas leurs études secondaires. Certains d'entre eux entrent même sur le marché du travail sans aucune formation.

Pour répondre à cette problématique, nous avons cherché une solution qui pourrait répondre aux besoins particuliers des jeunes qui sont manuels. Au Québec, le système scolaire régulier est

auditory learners, who have the ability to learn by listening to a teacher explaining things at the blackboard. Manual learners need to touch things in order to understand.

The school system is not suited to youths 14, 15 or 16 years of age who are searching for their identity and who, because the law allows them to do so, leave school at the age of 16 with a second year of high school. So they enter the labour market directly with little or no training. It is for these youths that the MFRs were created.

What characterizes this project is the community's involvement. First, the structure is cooperative in form. Parents and trainers occupy an important place on the cooperative board; they all have a say. Obviously, the academic environment also plays an important role.

This project is somewhat like a three-legged table. On the one hand, you have the parents, who are responsible for boarding arrangements. The youths must board for two weeks a month, an arrangement that is entirely managed by the parents, who teach the youths living skills, including sharing and living in a group. The MFR is associated with the school board, which offers the general training component.

The youths we take in are generally 14 or 15 years of age and have only grade nine. They must make it to grade 12 and earn their high school diploma. At the same time, they also receive occupational training leading to a vocational training diploma. It may be training in dairy production, cattle production, forestry or maple syrup production. It is up to each youth to choose his field.

At the end of his education, he earns a high school diploma and a vocational school diploma. All the general training is provided at the school, and the practical portion is given during the boarding period, when the youth learns living skills. As regards the living skills portion, the student lives, for the other two weeks, at the home of a trainer who carries on the occupation that the youth has chosen.

The basic principle is simple. It is to make the youths happy and to enable them to experience success. Then we transmit the knowledge to them. The volunteer trainer passes on his interest in his occupation and supervises his trainee. It must be said that 50 per cent of the general training is given in the practical training portion because, as I said earlier, these youths are manual learners and cannot study in an academic classroom context as we know it. They must touch things in order to learn.

The Maison familiale rurale du Granit opened in 1999 and has been operating at full capacity for three years. Students often come from very far away. We have observed that, in some instances, two or three children from a single family have gone through the MFR du Granit. We believe that this teaching approach addresses a real need, and its popularity is a proven fact.

I would like to say one final thing. With regard to school results, we have to ask ourselves some questions because most of the students have already left the regular school system. Of all the

plutôt conçu pour les auditifs qui ont la capacité d'apprendre en écoutant un enseignant qui explique des choses au tableau. Les manuels ont besoin de toucher les choses pour comprendre.

Le système scolaire n'est pas adapté aux jeunes de 14, 15 ou 16 ans qui cherchent leur identité et qui, parce que la loi leur permet, quittent l'école à l'âge de 16 ans avec un deuxième secondaire. Ils entrent donc directement sur le marché du travail avec peu ou pas de formation. C'est pour ces jeunes que les Maisons familiales ont été créées.

Ce qui caractérise ce projet, c'est l'implication du milieu. D'abord, la structure est sous forme de coopérative. Les parents et les maîtres de stage occupent une grande place au sein du conseil de coopérative, ils ont tous leur mot à dire. Évidemment, le milieu scolaire joue aussi un rôle important.

Ce projet est un peu comme une table à trois pattes. D'une part, vous avez les parents qui ont la responsabilité de l'internat. Les jeunes doivent vivre deux semaines par mois dans un internat géré entièrement par les parents qui apprennent aux jeunes le savoir-être, où il est question de partage et de vie en groupe. La Maison familiale s'associe à la commission scolaire qui offre le volet de la formation générale.

Les jeunes qu'on accueille ont généralement 14 ou 15 ans et ils n'ont qu'une neuvième année. Ils doivent se rendre à la douzième année et obtenir leur diplôme d'études secondaires. En parallèle, ils reçoivent aussi la formation professionnelle qui mène à l'obtention d'un diplôme d'études professionnelles. Il peut s'agir d'une formation en production laitière, en production bovine, en foresterie ou en acériculture. C'est au jeune de choisir son domaine.

À la fin de ses études, il obtient un diplôme d'études secondaires et un diplôme d'études professionnelles. Toute la formation générale est dispensée à l'école et la partie pratique se donne à l'internat, où le jeune apprend la partie savoir-être. Pour ce qui est de la partie savoir-faire, l'étudiant réside pendant deux autres semaines chez un maître de stage qui pratique le métier que le jeune a choisi.

Le principe de base est simple. C'est de rendre le jeune heureux et de lui faire vivre le succès. Par la suite, on lui transmet le savoir. Bénévolement, le maître de stage transmet le goût de sa profession et encadre son stagiaire. Il faut dire que 50 p. 100 de la formation générale se donne en stage parce que comme je l'ai dit tantôt, ces jeunes sont manuels, ils ne peuvent pas étudier dans un contexte de classe scolaire comme on le connaît. Ils doivent toucher les choses pour apprendre.

La Maison familiale rurale du Granit a ouvert ses portes en 1999 et opère à pleine capacité depuis trois ans. Les jeunes viennent souvent de très loin. On constate que parfois deux ou trois enfants d'une même famille sont passés par la Maison familiale rurale du Granit. Nous croyons que cette approche pédagogique répond à un réel besoin et sa popularité est prouvée.

J'aimerais dire une dernière chose. Sur le plan des résultats scolaires, on doit se questionner parce que la plupart des jeunes ont déjà quitté le système scolaire régulier. De tous les jeunes qui

youths who come and study with us, 67 per cent earn a high school diploma, which represents approximately the general average for the public school system in Quebec.

In addition, approximately 90 per cent of youths earn a vocational school diploma. With this different teaching approach, youths succeed, and that is what has to be understood. They succeed. They are not unintelligent youths; they only need to learn differently. I will now hand over to Daniel.

Daniel Lambert, Project Officer, MFR-Québec: MFR-Québec was created in 2003. Since then, there have been some 15 promoter groups in, among other provinces, Ontario, Manitoba and Alberta, that have had plans to start up other MFRs. The school boards of those rural areas were involved from the start of implementation efforts. Some of them contributed financially to the conduct of feasibility studies. Others showed reluctance to cooperate in the implementation of those projects. That had the effect of preventing start-ups of MFRs in various regions across Canada. That happened in Manitoba and in a number of rural areas in Quebec.

I would like to talk about the benefits of the MFRs. André named a few, but more specifically, an MFR represents another way of teaching. Moreover, the slogan of the MFR movement is "Succeed Another Way." Knowledge is acquired in a working environment and that continues at school. The youths who study at the MFR can improve their training level and eventually become players in the development of the society that forms the rural area where they live.

In addition, the MFR arrangement enables the youths to gain earlier access to occupational training. Usually, you acquire occupational training after high school training, whereas, at the MFR, youths start experimenting with various trades, depending on their interests, starting in high school.

In Quebec, these youths can take advantage of this alternating concept starting in the third year of high school. This opportunity helps prevent them from dropping out because the alternating work and study approach used in the MFRs provides a response to youths to whom traditional methods are less suited.

It is important to emphasize that the opportunity for these youths to continue occupational studies in agriculture without leaving their living environment helps fight the exodus. Note that the MFRs do not just offer instruction in agriculture. This stabilization has the effect of enhancing the self-sufficiency of our rural communities and contributes directly to reducing rural poverty by promoting employment and economic growth in the rural regions of Canada.

An MFR is a place that also promotes the growth and development of leaders because it requires a high degree of involvement on the part of community volunteers, whether it be

viennent étudier chez nous, 67 p. 100 obtiennent un diplôme d'études secondaires, ce qui représente environ la moyenne générale au Québec pour le système scolaire public.

De plus, environ 90 p. 100 des jeunes obtiennent un diplôme d'études professionnelles. Avec cette approche pédagogique différente, les jeunes réussissent et c'est ce qu'il faut comprendre. Ils réussissent. Ce ne sont pas des jeunes démunis intellectuellement, ces jeunes ont seulement besoin d'apprendre de façon différente. Je cède maintenant la parole à Daniel.

Daniel Lambert, chargé de projet, MFR-Québec : MFR-Québec a été créé en 2003. Depuis ce temps, il y a eu une quinzaine de groupes promoteurs, entre autres en Ontario, au Manitoba et en Alberta, qui ont pour projet de démarrer d'autres Maisons familiales. Les conseils scolaires de ces territoires ruraux ont été impliqués dès le début des démarches d'implantation. Certains d'entre eux ont contribué financièrement à la réalisation d'études de faisabilité. Par ailleurs, d'autres ont démontré des réticences à collaborer à la mise en œuvre de ces projets. Cela a eu pour effet d'empêcher le démarrage de Maisons familiales rurales dans différentes régions à travers le Canada. C'est arrivé au Manitoba et dans plusieurs territoires ruraux au Québec.

J'aimerais parler des avantages des maisons familiales. André en a nommé quelques-uns, mais de manière plus spécifique, une maison familiale représente une autre façon d'enseigner. Le slogan des maisons familiales est d'ailleurs « Réussir autrement ». Le savoir s'acquiert dans un milieu de travail et se poursuit à l'école. Les jeunes qui étudient à la Maison familiale peuvent améliorer leur niveau de formation et devenir éventuellement des acteurs du développement de la société qui forme le territoire rural où ils habitent.

De plus, la formule des MFR permet aux jeunes d'accéder plus tôt à la formation professionnelle. C'est souvent après la formation secondaire qu'on acquiert une formation professionnelle alors qu'à la Maison familiale, les jeunes commencent dès le secondaire à expérimenter différents métiers selon leur intérêt.

Au Québec, ces jeunes peuvent profiter de ce concept de l'alternance à partir du troisième secondaire. Cette opportunité aide à contrer le décrochage scolaire parce que l'alternance pédagogique pratiquée dans les MFR apporte une réponse aux jeunes pour lesquels les méthodes traditionnelles conviennent moins.

Il est d'important de souligner que la possibilité pour ces jeunes de poursuivre des études professionnelles au niveau agricole sans quitter leur milieu de vie aide à contrer leur exode. Notez que les Maisons familiales rurales n'offrent pas seulement l'enseignement en agriculture. Cette stabilisation a pour effet d'accroître l'autonomie de nos communautés rurales et contribue directement à la réduction de la pauvreté rurale en favorisant l'emploi et la croissance économique des régions rurales du Canada.

La Maison familiale rurale est un lieu favorisant également l'épanouissement des leaders parce que cela demande beaucoup d'implication de la part des bénévoles de la communauté, que ce

parents, the businesses that take in these young trainees or various community partners who get involved in the project. Each one provides his own expertise and contribution.

The MFRs help to reinforce the ability of the rural communities to meet their training needs so that they can counter social disintegration in a lasting way.

Mr. Campeau: We have eight years' experience at the Maison familiale rurale du Granit. Earlier I gave you some success statistics, but I can add that, in the first five or six cooperatives, 40 per cent of youths continued their education after leaving us, that approximately 15 per cent continued on to the college level and some even to university. That is incredible. The parents could not believe their eyes.

Twenty-six per cent of that 40 per cent of youths will continue on to other training more suited to their interests. The work portion of our concept enables youths to validate their interests, and often after completing their high school education, they will complete related or unrelated training, depending on their interests. They validate their interests through work. That is what is important to understand.

We all know youths who, after their college or university education, discover that they are not on the right track and go back to school. They have often reached the ages of 24, 25 or 26, whereas, with us, at the age of 17, they have already completed an education suited to their interests in the occupation they will work in later.

This year, one-third of our students are enrolled at the college level, another third are continuing on at school, but in a related occupation, and the final third are going into the labour market.

That is really rewarding and extraordinary, and that is what enables us to continue.

To ensure the survival of the existing MFRs and the implementation of projects underway, we are asking the Government of Canada to open talks with the provincial governments through the Rural Secretariat to find ways to support the development of the MFRs.

As you will understand, we are encountering resistance from the school boards in Quebec, as we are virtually everywhere else in Canada.

Public institutions look at us and often see us as a threat because the youths who come to us take away their funding. I will give you the example of a community where we had assembled a good group of students in order to start up an MFR project, but where the school board said no at the last minute.

That was unfortunate for those students because most of them wound up in the labour market at the age of 16 or 17 because they were unable to continue their education. These are youths who will always have trouble in life. As you will understand, a youth who has only a grade nine or 10 education

soient les parents, les entreprises qui accueillent ces jeunes stagiaires ou divers partenaires du milieu qui s'impliquent dans le projet. Chacun apporte son expertise et sa contribution.

Les Maisons familiales contribuent à renforcer la capacité des communautés rurales à répondre à leurs besoins de formation afin de contrer de façon durable la désintégration sociale.

M. Campeau : Nous avons huit ans d'expérience à la Maison familiale rurale du Granit. Tantôt, je vous ai donné des statistiques de réussite, mais je peux rajouter que dans les cinq ou six premières coopératives, 40 p. 100 des jeunes ont continué leurs études après nous avoir quittés, qu'environ 15 p. 100 ont continué au niveau collégial et certains même à l'université. C'est incroyable. Les parents n'en croient pas leurs yeux!

Vingt-six pour cent de ces 40 p. 100 de jeunes vont continuer dans une autre formation plus conforme à leur goût. En effet, la partie stage de notre concept permet aux jeunes de valider leurs goûts, et souvent, après avoir complété leurs études secondaires, ils vont parfaire une formation connexe ou non, selon leurs goûts. Le jeune a validé ses goûts par le travail. C'est ce qui est important de comprendre.

On connaît tous des jeunes qui, après leurs études collégiales ou universitaires, découvrent qu'ils ne sont pas dans la bonne ligne et retournent sur les bancs d'école. Souvent, ils ont déjà atteint l'âge de 24, 25 ou 26 ans, alors que chez nous, à 17 ans, ils ont déjà terminé leurs études selon leurs goûts pour le métier qu'ils feront plus tard.

Cette année, le tiers de nos jeunes sont inscrits au collégial, un autre tiers continue l'école, mais dans un métier connexe et le dernier tiers aborde le marché du travail.

C'est vraiment valorisant et extraordinaire et c'est ce qui nous permet de continuer.

Afin d'assurer la survie des Maisons familiales existantes et la concrétisation des projets en cours, nous demandons au gouvernement du Canada d'entreprendre des discussions avec les gouvernements provinciaux par l'entremise du Secrétariat rural en vue de trouver les moyens pour soutenir le développement des Maisons familiales rurales.

Vous comprendrez bien que l'on rencontre de la résistance de la part des Commissions scolaires au Québec, comme un peu partout ailleurs au Canada.

Les institutions publiques nous regardent et nous voient souvent comme une menace parce que les jeunes qui viennent chez nous leur enlèvent du financement. Je vous donne l'exemple d'une communauté où on avait rassemblé un bon groupe d'élèves pour démarrer un projet de MFR mais où la Commission scolaire a dit non à la dernière minute.

C'est malheureux pour ces jeunes, parce que la plupart, à 16 ou 17 ans, se sont retrouvés sur le marché du travail parce qu'ils n'ont pas pu continuer leurs études. Ce sont des jeunes qui auront toujours de la difficulté dans la vie. Un jeune qui n'a qu'un secondaire II ou III, vous comprendrez bien que c'est

will find it extremely difficult to go back to adult school to finish high school, as a result of financial obligations and so on.

We must all get involved together if we want to go further in introducing this format.

Despite the fact that education is a provincial jurisdiction, we believe that the federal government should help the provinces implement initiatives like the MFRs in order to raise the level of education of the next generation of farmers and enable the rural regions to train their youths locally and thus to combat the rural exodus.

We are ready to answer your questions.

[English]

The Chairman: Thank you very much. Your brief was interesting.

Senator Mercer: Thank you very much for being here. I am fascinated by the concept of the MFR. I want to clarify it in my own mind. I think I know what you are doing here and I think I like it, but I want to clarify it.

This is for young people for whom the system has failed. It is not that the young people themselves have failed; it is the system has not been there to teach them in the way in which they learn, if I understand correctly. You also say it is in a boarding school setting. That raises the question of the cost of a boarding school and who pays for that. Many boarding schools are religious-based. Is that an issue? Other boarding schools are discipline-based, with fairly strict discipline. Can you fill in the blanks that I have given you there?

[Translation]

Mr. Campeau: You have three or four questions, if I understand correctly. We are going to take them one by one, and, if I forget, you will remind me of the order.

First, why is it that way? It is simple. As a result of rationalization, in Quebec in any case, we at some point shifted from small school structures to big structures. From small structures involving a few hundreds of students, we switched to structures involving some thousands of students, in certain cases. As you can understand, when you expand a structure, you cannot individualize education, as a result of which students drop out. That is part of the explanation.

The number of students per class has also increased. At the Maison familiale du Granit, we have 12 or 15 students per class at most, whereas you have twice that number at the comprehensive schools. At our MFR, the teacher is very close to the student. His goal is for the student to understand, whereas that goal is impossible to achieve in a class of 30 students.

Our specialty is an individual approach, in addition to an approach for youths who are manual, practical learners.

extrêmement difficile pour lui de retourner à l'école des adultes pour finir son secondaire, considérant les obligations financières, et cetera.

Nous devons nous impliquer, tous ensemble, si on veut aller plus loin dans l'implantation de cette formule.

Malgré le fait que le domaine de l'éducation relève des provinces, nous croyons que le gouvernement fédéral devrait aider les provinces à mettre en œuvre des initiatives telles que les Maisons familiales rurales afin de hausser le niveau d'instruction de la relève agricole et de permettre aux régions rurales de former localement sa jeunesse et ainsi contrer l'exode rural.

On est prêts à répondre à vos questions.

[Traduction]

La présidente : Je vous remercie. C'est un exposé intéressant.

Le sénateur Mercer : Merci d'être venus. Je suis très intéressé par la mission de MFR. J'aimerais la préciser dans mon esprit. Je crois savoir qu'elle est la raison de votre présence ici, et cela me plaît, mais j'aimerais avoir quelques précisions.

Cela s'adresse aux jeunes que le système n'a pas su prendre en charge. Ce ne sont pas les jeunes eux-mêmes qui ont échoué; c'est le système, si je comprends bien, qui n'a pas réussi à leur enseigner ce qu'ils devaient apprendre. Vous nous dites par ailleurs qu'ils sont en pension dans cette école. Cela soulève la question du coût d'une pension et des responsables qui vont devoir la payer. De nombreuses écoles qui servent de pension sont de confession religieuse. Y a-t-il là un problème? D'autres pensions sont disciplinaires, la discipline étant assez stricte. Pouvez-vous me renseigner sur tous ces points?

[Français]

M. Campeau : Vous avez trois ou quatre questions, si je comprends bien. On va les prendre une à une, et si j'en oublie, vous me rappellerez à l'ordre.

D'abord, pourquoi est-ce comme cela? C'est simple, c'est qu'avec la rationalisation, en tout cas, au Québec, à un moment donné, nous sommes passés des petites structures scolaires à de grosses structures. Des petites structures de quelques centaines d'élèves, nous sommes passés à des structures de quelques milliers d'élèves dans certains cas. Vous comprendrez que lorsqu'on grossit une structure, on ne peut pas individualiser l'éducation, d'où le décrochage scolaire. C'est une partie de l'explication.

Le nombre d'élèves par classe a également augmenté. Chez nous, à la Maison familiale du granit, on a 12 ou 15 élèves par classe maximum, alors que dans les polyvalentes, on parle du double. Chez nous, l'enseignant est très près de l'élève. Son but c'est que l'élève comprenne bien alors que dans une classe de 30 élèves, ce but est impossible à atteindre.

Notre particularité consiste en une approche individuelle, en plus d'avoir une approche pour des jeunes qui sont manuels, donc pratique.

Parents pay the full cost of boarding. This part includes a building that was constructed in 2000, all supervision of the student, food, and activities, because the student is there 24 hours a day, 12 hours at school and 12 hours in residence, from 8 p.m. to 8 a.m. We have to supervise the students from 8 to 10 p.m. We have a lot of activities that can be related to their training, such as entertainment, sports, and so on; that also entails costs.

We bill \$300 a month, for two weeks per month. The other two weeks are taken over entirely and on a volunteer basis by the trainer. So they are in residence for two weeks, when they are at school, on a mandatory basis.

In the other two weeks, the youth is working on the premises of a trainer, who takes full responsibility for the student's supervision, food — not clothing, obviously, which is the parents' responsibility. The trainer transmits not only his interest in the occupation, but also 50 per cent of the vocational training. In dairy production, 50 per cent of dairy production training is given during the work portion; so it is the trainer who does that.

[English]

Senator Mercer: Is there some protection for the young people with regard to the trainers who are offsite and not at the school, where I assume you have the usual checks and balances on teachers and people interacting with young people? How do you ensure that the trainers meet certain standards and treat the students with that degree of respect that we would expect in other parts of society?

[Translation]

Mr. Campeau: A very close relationship is established between the school and the trainer. This particular feature enables us, first, to tell the trainer how far the student's training has advanced and what he must show him in the course of his training. We call that training specifications. When the trainer takes in the student, he also receives the training specifications on the training needs that must be met during the following two weeks. Second, in six of the 10 work sessions in the year, a teacher visits the trainer to see how things are going. So there is a very close relationship between the school and the trainer to ensure training continuity.

[English]

Senator Mercer: You have had some years of experience now. How many of these students actually stay in rural Quebec and do not take off to the cities, which is the norm?

[Translation]

Mr. Campeau: It is hard to answer that question because we have not checked that statistic. What I can tell you is that 90 per cent of the youths who come to us come from a rural area.

Les parents assument entièrement le prix de l'internat. Cette partie comprend un bâtiment, construit en 2000; tout l'encadrement du jeune; la nourriture; les activités aussi, car le jeune est là 24 heures par jour, 12 heures à l'école et 12 heures en internat, soit de 8 heures du soir à 8 heures du matin. De 8 à 10 heures, le soir il faut occuper le jeune. On a une foule d'activités qui peuvent être en lien avec sa formation, comme des divertissements, du sport, et cetera; cela comporte des coûts aussi.

Nous facturons 300 \$ par mois, pour deux semaines par mois. Les autres deux semaines sont pris en charge entièrement et bénévolement par le maître de stage. Ils sont donc deux semaines par mois en internat, quand ils sont à l'école, de façon obligatoire.

Les deux autres semaines, le jeune est en stage chez un maître de stage qui prend à sa charge entièrement l'encadrement du jeune, la nourriture — pas l'habillement, évidemment, qui est à la charge des parents. Le maître de stage lui transmet non seulement le goût de la profession, mais aussi 50 p. 100 de la formation professionnelle. En production laitière, 50 p. 100 de la formation de production laitière se donne en stage, c'est donc le maître de stage qui le fait.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Y a-t-il un certain garde-fou en ce qui concerne les jeunes qui ont affaire à des maîtres de stage qui ne sont pas sur place et qui n'appartiennent pas à l'école, là où je suppose que l'on peut adopter les mesures de protection habituelles concernant les enseignants et le personnel en contact avec les jeunes? Comment s'assurer que les maîtres de stage répondent bien à certains critères et traitent les élèves avec tout le respect auquel on doit s'attendre dans les autres secteurs de la société?

[Français]

M. Campeau : Un lien très étroit est créé entre l'école et le maître de stage. Cette particularité nous permet, dans un premier temps, d'indiquer au maître de stage où en est la formation du jeune et ce qu'il doit lui montrer durant sa formation. On appelle cela un cahier de charges. Quand le maître de stage reçoit le jeune, il reçoit également un cahier de charges sur les besoins de formation à acquérir pendant les deux semaines qui suivent. Dans un deuxième temps, sur les dix stages qui se déroulent dans l'année, il y a 6 visites d'un enseignant au maître de stage pour voir comment cela se passe. Il y a donc un lien très étroit entre l'école et le maître de stage, pour assurer une continuité dans la formation.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Vous avez déjà quelques années d'expérience. Quel est le nombre de vos élèves qui restent effectivement dans les régions rurales du Québec et qui ne s'installent pas en ville, comme c'est l'habitude?

[Français]

M. Campeau : C'est difficile de répondre à cette question, car on n'a pas vérifié cette statistique. Ce que je peux dire c'est que 90 p. 100 des jeunes qui viennent chez nous viennent du milieu

Roughly 10 per cent come from an urban area. We observed, following a survey conducted last year to determine where these youths wind up, that most of them returned to a rural area to carry on an occupation related to the training they did with us or different occupation.

For example, a youth who studied with us in dairy production for a few years will, for all kinds of reasons — the father is not ready to take him on right away because he has an employee — often have taken other training in welding. For example, he will go to work at the village shop to acquire some experience, and the business can take him in. That youth most often goes back to the business.

We have other youths, in my region, for example, who, after working with their father for a year or two, are now full partners with their fathers.

They are very mature youths when they leave us because they are constantly supervised by adults. They mature more quickly than in the normal school system. They know where they are headed.

[English]

Senator Callbeck: In answer to a question from Senator Mercer, you said that parents pay the costs associated with boarding school. What happens if a parent cannot afford to pay?

[Translation]

Mr. Campeau: In Quebec, youths come to us with a Grade 9 education, that is Grade 10 for those who live outside Quebec. So that is often at the age of 15.

For grade 10, we have them do a first year in that grade, and the provincial government and the Department of Education provide assistance equivalent to \$225 a month. It costs the parents \$156 a month. It costs less in our system than in the public system, despite everything that is said.

As regards Grades 11 and 12, the occupational training and general training portions are subject to the same regulations as occupational and college training. In other words, they are eligible for the department's loans and bursaries, based on the parents' incomes. So the youths can qualify for those.

It is not ideal, but if we had assistance in order to lower these costs, obviously we would probably have more parents sending their children to us.

Despite all that, it is the parents who must pay the costs. One woman came with me last fall to send her two sons to us. She was a single parent working at a small plant for minimum wage or a little more. Ultimately, she did not send them to our centre. Poverty was really the issue. There is a minimum amount that the parents can bear, and we are aware that we lose students as a result of that and that that does not render service. We are in the process of thinking about means.

rural. À peu près 10 p. 100 viennent du milieu urbain. On a constaté, suite à une enquête l'an passé pour connaître le devenir de ces jeunes, que pour la plupart, ces jeunes sont retournés dans un milieu rural pour exercer une profession en lien avec la formation faite chez nous ou exercer une profession différente.

Par exemple, un jeune venu chez nous en production laitière pour quelques années, pour toutes sortes de raisons — le père n'est pas prêt à l'accueillir tout de suite parce qu'il a un employé — va souvent avoir entrepris une autre formation en soudure. Par exemple, il va travailler à l'atelier du village, le temps d'acquérir de l'expérience et que l'entreprise puisse l'intégrer. Ce jeune revient à l'entreprise, le plus souvent.

On a d'autres jeunes, par exemple dans ma région, qui, après avoir travaillé avec leur père un an ou deux, sont déjà associés à 50 p. 100 avec leur père.

Ce sont des jeunes très matures lorsqu'ils nous quittent, parce qu'ils sont constamment encadrés par des adultes. Ils mûrissent plus rapidement que dans le système scolaire normal. Ils savent où ils vont.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : En réponse à une question posée par le sénateur Mercer, vous nous avez dit que c'étaient les parents qui défrayaient le coût de la pension. Que se passe-t-il lorsqu'un parent n'a pas les moyens de payer?

[Français]

M. Campeau : Au Québec, les jeunes nous arrivent après un secondaire 2 — en dixième année pour ceux qui sont à l'extérieur du Québec. Donc, c'est souvent à l'âge de 15 ans.

Pour le secondaire 3, nous leur faisons faire une première année en secondaire 3, le gouvernement provincial et le ministère de l'Éducation donnent une aide qui est l'équivalent de 225 \$ par mois. Cela coûte 156 \$ par mois pour les parents. C'est moins cher chez nous que dans un système public, malgré tout ce qu'on dit.

En ce qui concerne le secondaire 4 et 5, la partie formation professionnelle et formation générale, ils sont assujettis à la même réglementation que la formation professionnelle et collégiale. Autrement dit, ils sont admissibles aux prêts et bourses du ministère, en fonction du revenu des parents. Les jeunes peuvent donc s'en prévaloir.

Ce n'est pas l'idéal, mais il est certain que si on avait une aide pour amenuiser ces coûts, on aurait probablement plus de parents qui enverraient leur jeune chez nous.

Malgré tout cela, ce sont les parents qui doivent défrayer les coûts. Une dame est venue me rencontrer, l'automne dernier, pour envoyer ces deux fils. Elle était en situation monoparentale, travaillait dans une petite manufacture, au salaire minimum ou un peu plus. Finalement, elle ne les a pas envoyés à notre centre. C'était vraiment une question de pauvreté. Il y a un minimum que les parents peuvent assumer et nous sommes conscients que nous perdons de la clientèle de ce côté et que cela ne rend pas service. On en train de réfléchir sur les moyens.

[English]

Senator Callbeck: You said that the parents play a major role. That is the cost. What other role do parents play? Is that it?

[Translation]

Mr. Campeau: The cooperative has a board of directors consisting of 11 members, including six parents. It is the cooperative that manages the residence. Those same cooperative members sit on the school's institutional council, which manages the education portion. So they have a role to play. They are duly elected by the general meeting.

It should also be mentioned that we make sure that the parents are constantly made aware of their children's progress. We pay closer attention to that than a large institution.

Parents are made aware of the slightest problem. We need the parents to motivate the youths to continue, especially those who are having a little trouble. That is essential to the project's success.

[English]

Senator Callbeck: On the financing, you mentioned the \$300. You also said that some school boards provide financial assistance; am I right? Does the \$300 cover the operation? From where does the extra money come?

[Translation]

Mr. Campeau: The \$300 is solely for the boarding portion. Everything concerning the regular school system is paid for by the Department of Education. It is free like any public school.

All the student has to pay at the start of the year is approximately \$250 for minor expenses for the entire year. The entire educational portion is paid for by the Government of Quebec.

The housing portion is the parents' responsibility. That can definitely be more costly for a parent who has two children. That is how it is today, but we are thinking about that.

[English]

Senator Callbeck: However, the school boards do not give any financial assistance. Did I hear that wrong?

[Translation]

Mr. Campeau: We get no assistance from the school boards. The Department of Education nevertheless makes assistance of \$225 a month available to students in the third year of high school. Those in Grades 10 and 11, that is at the end of high school, are eligible for loans and bursaries. That helps pay for accommodation.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Vous nous avez dit que les parents jouaient un rôle majeur. C'est en ce qui concerne les coûts. Les parents jouent-ils un autre rôle? Se limite-t-on à cela?

[Français]

M. Campeau : La coopérative a un conseil d'administration composé de 11 membres, dont six parents. C'est la coopérative qui gère l'internat. Ces mêmes membres de la coopérative siègent au conseil d'établissement de l'école, qui gère toute la partie éducative. Donc, ils ont un rôle à jouer. Ils sont élus par l'assemblée générale, en bonne et due forme.

Il faut également mentionner, que nous faisons en sorte que les parents soient constamment au courant de l'évolution de leurs jeunes. Nous sommes plus pointus de ce point de vue qu'une grosse institution.

À la moindre défaillance, les parents sont mis au courant. On a besoin des parents pour motiver les jeunes à continuer, surtout les jeunes ayant un peu de difficulté. C'est essentiel à la réussite du projet.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Vous avez parlé de 300 \$ pour ce qui est du financement. Vous nous avez dit aussi que certaines pensions scolaires offraient une aide financière; c'est bien cela? Est-ce que ces 300 \$ couvrent les frais d'exploitation? D'où viennent les crédits supplémentaires?

[Français]

M. Campeau : Les 300 \$ sont uniquement pour la partie interne. Tout ce qui concerne le réseau scolaire régulier est payé par le ministère de l'Éducation. C'est gratuit au même titre que n'importe quelle école publique.

Tout ce que l'élève doit déboursier au début de l'année, pour des frais mineurs, c'est environ 250 \$ pour toute l'année. Toute la partie éducative est payée par le gouvernement du Québec.

La partie hébergement est à la charge des parents. Il est certain que pour un parent qui a deux enfants, cela devient plus lourd. C'est comme cela aujourd'hui, mais on y réfléchit.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Toutefois, les commissions scolaires ne dispensent aucune aide financière. Est-ce que j'ai bien compris?

[Français]

M. Campeau : Au niveau des commissions scolaires, on n'a aucune aide. Le ministère de l'Éducation met quand même à la disposition des jeunes en troisième secondaire, une aide de 225 \$ par mois. Les jeunes de quatrième et de cinquième secondaires, donc en fin de secondaire, sont admissibles aux prêts et bourses. Cela contribue à payer l'hébergement.

Mr. Lambert: I see that the concept is not easy to understand. It is really a partnership between the community and the school board.

The MFR is a public school, just like other schools. However, the community is very much involved. And one of the ways to get involved financially is to manage the boarding component. The parents, the community and the trainers also help in managing the educational component, in partnership with the school board.

It is in this situation that a number of projects have run into trouble because, in several cases, the school boards did not want to cooperate with the community. They thought it was simpler to continue managing their schools independently without any parent involvement in this component.

[English]

Senator Callbeck: The trainers are all volunteers?

[Translation]

Mr. Lambert: Yes, the trainers are volunteers. The trainers are hired by the school board, but the trainers are volunteers.

Mr. Campeau: And not only are the trainers volunteers, but they also pay \$5 a day into the student's fund, the goal being to pay for a final two-week work term in France at the end of the student's training. That is paid out of the remuneration paid by the trainers. That is the international component that we give them at the end of their training.

Senator Biron: In what town is your establishment located?

Mr. Campeau: Saint-Romain, near Lac-Mégantic.

Senator Biron: St-Romain is served by Télébec or Bell Canada?

Mr. Campeau: Bell Canada.

Senator Biron: Do you have Internet service?

Mr. Campeau: We have high-speed Internet service.

Senator Biron: It is a small parish?

Mr. Campeau: Yes, 700 inhabitants.

Senator Biron: Your occupational training program currently has four components. Do you eventually plan to increase the number of services offered, such as computer science?

Mr. Campeau: There are obviously mandatory courses for earning the diploma, but the students have access to activities related to their training, during their free time, including computer science. We hire someone to supervise them.

There is computer science, but also more manual trades like welding, for example, so in the evenings, rather than play volleyball or hockey, the youths often go the shop and work on personal projects. Last week, I was going by the workshop, and

M. Lambert : Je comprends que le concept n'est pas facile à comprendre. C'est vraiment un partenariat entre la communauté et le conseil scolaire.

La Maison familiale rurale est une école publique, au même titre que les autres écoles. Par contre, la communauté est très impliquée. Et une des façons de s'impliquer financièrement est de gérer le volet internat. Les parents, la communauté et les maîtres de stage contribuent aussi à gérer le volet éducatif en partenariat avec le conseil scolaire.

C'est dans cette situation que plusieurs projets ont connu des difficultés parce que dans plusieurs cas, les conseils scolaires ne voulaient pas collaborer avec la communauté. Ils trouvaient plus simple de continuer à gérer leurs écoles de manière autonome sans avoir l'implication des parents dans ce volet.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Les maîtres de stage sont-ils tous des bénévoles?

[Français]

M. Lambert : Oui, les maîtres de stage sont volontaires. Les formateurs sont engagés par le conseil scolaire, mais les maîtres de stage sont volontaires et bénévoles.

M. Campeau : Et non seulement les maîtres de stage sont volontaires et bénévoles, mais ils versent dans la cagnotte du jeune cinq dollars par jour, l'objectif étant de payer, à la fin des études du jeune, un dernier stage de deux semaines en France. C'est payé à même la rémunération versée par les maîtres de stage. C'est le volet international qu'on leur donne à la fin de leurs études.

Le sénateur Biron : Votre établissement est situé dans quelle ville?

M. Campeau : Saint-Romain, près de Lac-Mégantic.

Le sénateur Biron : St-Romain est desservi par Télébec ou par Bell Canada?

M. Campeau : Bell Canada.

Le sénateur Biron : Vous avez le service Internet?

M. Campeau : On a le service Internet haute vitesse.

Le sénateur Biron : C'est une petite paroisse?

M. Campeau : Oui, de 700 habitants.

Le sénateur Biron : Actuellement, votre programme de formation professionnelle possède quatre volets. Est-ce que vous prévoyez éventuellement augmenter le nombre de services offerts, comme l'informatique?

M. Campeau : Il y a évidemment les cours obligatoires pour l'obtention du diplôme. Mais les jeunes ont accès à des activités connexes à leur formation, dans leurs temps libres, dont l'informatique. On engage quelqu'un pour les encadrer.

Il y a l'informatique, mais également des métiers plus manuels comme la soudure, par exemple. Donc le soir, plutôt que de jouer au volley-ball ou au hockey, souvent les jeunes vont à l'atelier et vont travailler sur des projets personnels. La semaine dernière, je

one student was redoing the chains on his skidder, which were worn. He pays for the equipment, and someone shows him how to do it. Those are free-time activities for the students.

Senator Biron: Your establishment has how many students?

Mr. Campeau: In the past two years, we have had approximately 85 students. That is an overall figure, but that is two weeks of school and two weeks of work. So that is 40 to 45 students per group. When one group is at school, the other one is working. There is a rotation.

That is why, with 40 or 45 students spread over two years, plus general training, that makes for small classes. That encourages a much closer teacher-student relationship. That is what enables these youths to make progress in their training.

Senator Biron: In one of the parts of the debate between Nicolas Sarkozy and Ségolène Royal, it was proposed that there be no more than 600 students in the schools. We understand that small is beautiful.

Mr. Campeau: I can add that we do not have any ambition to get any bigger than we are right now. We can offer high-quality service. We prefer to work on quality rather than quantity. We are currently meeting our costs. Why get bigger? We are meeting a need, and students are happy. What especially concerns us is going further in the students' training, to enable them to develop further.

Mr. Lambert: In connection with what Mr. Campeau just said, I would add that another ambition we have is to develop the MFR system across Canada, because the MFRs first have a local role, which is to serve the youths of a region, and not to have a provincial centre that groups all students together in the same place. The idea is thus to have a number of MFRs in the various regions that need them in order to provide training tailored to the needs and realities of those regions. Doing work terms in their communities enables youths to develop relationships and affinities with the businesses in their region and to form a network that will later enable them to fit into that community more easily since they will have been trained in the community where they belong.

Senator Biron: You work within a radius of how many kilometers?

Mr. Lambert: I would say nearly 60 per cent of the students come from within a radius of 60 kilometers. As Mr. Campeau said earlier, we are definitely the only school in Quebec that offers this arrangement.

This attracts youths from outside who cannot find this service in their region. So we take in students who come from as far away as Témiscamingue, more than 1,000 kilometers away. This is mainly for youths who are within a radius of 60 to 100 kilometers.

passais près de l'atelier et il y avait un jeune en train de refaire les chaînes de sa débusqueuse, qui étaient usées. Il paie le matériel et quelqu'un lui montre comment faire. Ce sont des activités libres pour les jeunes.

Le sénateur Biron : Votre établissement compte combien d'élèves?

M. Campeau : Dans les deux dernières années, on a eu environ 85 élèves. C'est global, mais c'est deux semaines d'école et deux semaines en stage. C'est donc de 40 à 45 élèves par groupe. Lorsqu'un groupe est à l'école, l'autre est en stage. Il y a une rotation.

C'est pour cette raison qu'à 40 ou 45 élèves, répartis sur deux ans, plus la formation générale, cela fait des petites classes. Cela encourage un lien enseignant-élève beaucoup plus étroit. C'est ce qui permet à ces jeunes de cheminer dans leur formation.

Le sénateur Biron : Un des volets du débat entre Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal proposait qu'il n'y ait pas plus de 600 élèves dans les écoles. On comprend que « small is beautiful ».

M. Campeau : Je peux ajouter qu'on n'a pas l'ambition de devenir plus gros qu'on ne l'est présentement. On veut offrir un service de qualité. On aime mieux travailler au niveau de la qualité que de la quantité. On fait nos frais à l'heure actuelle. Pourquoi aller plus gros? On répond à un besoin, les jeunes sont heureux. Ce qui nous préoccupe surtout c'est d'aller plus loin dans la formation du jeune, pour lui permettre de se développer davantage.

M. Lambert : En lien avec ce que M. Campeau vient de dire, j'ajouterais qu'une autre des ambitions qu'on a c'est de développer le réseau des Maisons familiales rurales à travers le Canada, parce que les Maisons familiales rurales ont d'abord un rôle local qui est de desservir les jeunes d'une région et non pas d'avoir un centre provincial qui regrouperait tous les élèves au même endroit. C'est donc d'avoir plusieurs Maisons familiales rurales dans les diverses régions qui en ont besoin pour offrir une formation adaptée aux besoins et aux réalités de ces régions. Faire des stages dans leur milieu permet aux jeunes de développer des liens et des affinités avec les entreprises de leur région et de se tisser un réseau qui, plus tard, leur permettra de s'intégrer plus facilement dans cette communauté puisqu'ils auront été formés dans leur milieu d'appartenance.

Le sénateur Biron : Vous œuvrez dans un rayon de combien de kilomètres?

M. Lambert : Je dirais que près de 60 p. 100 des élèves viennent d'environ 60 kilomètres à la ronde. Comme M. Campeau le disait plus tôt, il est certain que nous sommes la seule école au Québec à offrir cette formule.

Cela attire des jeunes de l'extérieur qui ne peuvent pas trouver ce service dans leur région. On reçoit donc des jeunes qui proviennent d'aussi loin que le Témiscamingue, à plus de mille kilomètres. C'est principalement pour les jeunes qui sont dans un rayon de 60 à 100 kilomètres.

Mr. Campeau: Our dream is to have a number of MFRs across Quebec, but with different types of training. At our MFR, we offer training that is related to our situation in the community, but other regions could develop training suited to their situation and we could do a student exchange. As a result of all that, we very much believe in this. The example is there. We are training leaders who will return to their communities and develop their regions.

[English]

Senator Mahovlich: I am sorry, it may have been lost in translation, but is there any religious instruction with this learning? You mentioned there is a way of learning by listening and touching. Can you extrapolate on that a little bit? What do they touch?

[Translation]

Mr. Campeau: In the school system, that is somewhat how the students are categorized. There are youths who are more auditory. Seeing an example on a blackboard helps them understand; they can generate an image. These are more auditory students. Manual students have to touch in order to understand and learn. They have trouble forming an image of what they see on the blackboard and of what the teacher explains. The youths we take in at our MFR fall into the latter category. Youths who need to understand how to feed a dairy cow, for example, to understand how maple syrup is processed, have to take part in making those products. These are what we call manual learners. From that point, the instructor explains to them all the stages in the process. That is their way of understanding things. That is one of the reasons why certain youths leave school early. They have a lot of trouble understanding and they are unable to understand. It is these youths that we recover and, using a different method, help progress and finish high school.

With regard to religion, back home, these have been non-denominational schools for many years now. It is not that religion is banished, but the schools are non-denominational. We do not have religious instruction as such.

However, the boarding arrangement provides for different types of training from traditional schools. In other words, boarding gives youths values. That is not religion, but these are notions of respect. It's said differently in religion, but the message is the same: "Respect your neighbour." Boarding plays that role. Learning to live in a community is not religion, but it is part of life. Boarding provides the youth with all the human values you need in life. In a hockey club, for example, a lot of human values are conveyed. You know something about that.

M. Campeau : Le rêve qu'on caresse, c'est qu'il y ait plusieurs Maisons familiales un peu partout au Québec, mais avec différentes formations. Chez nous, c'est une formation qui est en lien avec notre réalité du milieu, mais d'autres régions pourraient développer une formation adaptée à leur réalité et on pourrait s'échanger des élèves. Tout cela fait en sorte qu'on y croit beaucoup. L'exemple est là. On forme des leaders qui vont retourner dans leur milieu et qui vont développer leur région.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Excusez-moi, j'ai peut-être mal compris l'interprétation, mais y a-t-il une instruction religieuse dans le cadre de cet apprentissage? Vous avez évoqué un apprentissage par l'écoute et le toucher. Pouvez-vous nous donner quelques précisions? Qu'est-ce on touche?

[Français]

M. Campeau : Dans le système scolaire, c'est un peu la façon dont on catégorise les jeunes. Il y a des jeunes qui sont plus auditifs. Le fait de voir un exemple sur un tableau les aide à comprendre; ils se font une image. Ce sont des élèves plus auditifs. Les élèves manuels doivent toucher pour comprendre et apprendre. Ils ont de la difficulté à se faire une image de ce qu'ils voient au tableau et ce que l'enseignant explique. Les jeunes qu'on reçoit chez nous font partie de cette dernière catégorie. Les jeunes qui ont besoin pour comprendre l'alimentation d'une vache laitière par exemple, pour comprendre la façon dont le sirop d'érable se transforme, doivent participer à la fabrication. C'est ce qu'on appelle de jeunes manuels. À partir de ce moment, l'enseignement leur explique toutes les étapes de l'évolution. C'est leur façon de comprendre les choses. C'est une des raisons pour lesquelles certains jeunes quittent l'école prématurément. Ils ont beaucoup de difficultés à comprendre et ils ne réussissent pas à comprendre. Ce sont ces jeunes que l'on récupère et par une méthode différente, on les amène à cheminer et à finir leur secondaire.

Sur le plan de la religion, chez nous, depuis nombre d'années, ce sont des écoles non confessionnelles. Ce n'est pas que la religion est bannie, mais c'est non confessionnel. On n'a pas d'enseignement religieux en tant que tel.

Par contre, l'internat amène une formation différente des écoles traditionnelles. C'est-à-dire que l'internat donne des valeurs aux jeunes. Ce n'est pas de la religion, mais ce sont des notions de respect. On le dit de façon différente dans la religion, mais le message est le même « respecte ton voisin ». L'internat joue ce rôle. Apprendre à vivre en communauté n'est pas de la religion, mais cela fait partie de la vie. L'internat apporte aux jeunes, toutes les valeurs humaines dont on a besoin dans la vie. Dans un club de hockey par exemple, il y a une foule de valeurs humaines qui se véhiculent. Vous en savez quelque chose.

[English]

Senator Oliver: Thank you for your presentation. This is an agricultural committee, and the MFR schools provide students with vocational education tied to the community. Since the community is rural where there are farms, I would like to know specific things that relate to agriculture.

You mentioned feeding a dairy cow and you mentioned maple syrup turning into sugar, but what kind of farm-related training would the students receive?

[Translation]

Mr. Campeau: We have four different types of training. We have training in dairy production, which teaches youths to feed an animal, a dairy cow, to milk it, calving and all the work involving a dairy cow.

[English]

Senator Oliver: Do you have calving?

[Translation]

Mr. Campeau: Cattle production is much like dairy cattle production, except that it produces calves instead of milk. We have training in forestry, harvesting wood in the forest, and maple syrup production, which concerns maple syrup. The maple leaf is Canada's emblem. We have training where students learn to process syrup into products that we can market. These are the four types of training that we offer in relation to agriculture, obviously.

Mr. Lambert: These types of training are provided in our school because they concern the types of production that are found in our region. The specific characteristic of an MFR is that it offers training that meets the needs of the local community. Our region is very much a maple syrup producing region. We have more than 450 businesses producing maple syrup. We have some 100 businesses that have dairy operations, and 85 per cent of our region is forested; so we have a lot of forest operators as well. We really respond to a local need, whereas, if we were on the Canadian Prairies, we would perhaps be more oriented toward large-scale farming, for example.

[English]

Senator Oliver: Our subject matter is rural poverty. As a result of the practical training that you are giving, and practical training that ties to the area, are these students staying in the area and is there not as much poverty as there would otherwise be; is that the cycle?

[Translation]

Mr. Lambert: The school is still young; it is only eight years old. We have only had graduates and seen results for five years. In addition to the youths who live and work in the region, we also see that, in a number of situations, this enables businesses to continue their operations.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Je vous remercie de votre exposé. Notre comité traite de l'agriculture, et les écoles MFR dispensent aux élèves une formation professionnelle intégrée à la collectivité. Étant donné qu'il s'agit de collectivités rurales comprenant des exploitations agricoles, j'aimerais savoir ce que l'on enseigne précisément en matière agricole.

Vous avez évoqué l'alimentation des vaches laitières et la fabrication de sucre à partir du sirop d'érable, mais quelle est la formation agricole que reçoivent les élèves?

[Français]

M. Campeau : On a quatre formations différentes. On a une formation en production laitière qui enseigne au jeune à nourrir une bête, une vache laitière, à la traire, le vêlage et tous les travaux qui tournent autour de la vache laitière.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Est-ce que l'on fait l'élevage de veaux?

[Français]

M. Campeau : La production bovine ressemble beaucoup à la production de la vache laitière sauf qu'elle produit des veaux au lieu du lait. On a une formation en foresterie, la récolte du bois en forêt et l'acériculture qui concerne le sirop d'érable. La feuille d'érable est l'emblème du Canada. On a une formation où on apprend aux jeunes à transformer ce type de produits en produit qu'on peut commercialiser. Ce sont les quatre formations que nous offrons en lien avec l'agriculture évidemment.

M. Lambert : Ces formations sont offertes dans notre école parce que ce sont les productions que l'on retrouve dans notre région. La spécificité de MFR est d'offrir une formation répondant aux besoins du milieu local. Notre région est très acéricole. On retrouve plus de 450 entreprises qui produisent du sirop d'érable. On a une centaine d'entreprises qui ont des exploitations laitières et notre territoire est à 85 p. 100 forestier donc on a beaucoup d'exploitants forestiers aussi. Nous répondons vraiment à un besoin local alors que si on était dans les Prairies canadiennes, on serait peut-être plus orienté vers les grandes cultures par exemple.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Nous traitons de la pauvreté rurale. À la suite de la formation pratique que vous leur dispensez, et la formation est intégrée aux activités de la région, est-ce que ces élèves restent ensuite sur place et est-ce que cela fait une quelconque différence sur le plan de la pauvreté; c'est comme ça que les choses se passent?

[Français]

M. Lambert : L'école est encore jeune, elle a seulement huit ans. Cela ne fait que cinq ans qu'on a des finissants et qu'on voit des résultats. En plus des jeunes demeurant dans la région et qui travaillent, on constate aussi que dans plusieurs situations cela permet à des entreprises de poursuivre leurs activités.

On a country-wide scale, it is increasingly difficult to find agricultural employees, and training youths in a rural environment makes it easier for businesses to find employees. That enables them to continue their growth and agricultural operations. We even have agricultural producers who have found partners among their trainees.

We are contributing to the development of the rural community in a number of ways, by enabling youths to live in the community and by revitalizing the agricultural community, which has an opportunity to hire these youths or even to create partnerships with them in their businesses. This causes a lot of discussion at meetings among farmers. One farmer can call another farmer who has already taken in a trainee and ask him for his comments.

Relationships are established; while they talk about other subjects, they can talk about farm equipment and all kinds of things.

Mr. Campeau: It should not be forgotten that many of the youths who attend our institutions come from rural communities and are often the sons or daughters of agricultural producers.

Agricultural producers are entrepreneurs. So these students acquire that entrepreneurial spirit very early and will be leaders in society. However, since the school system does not meet their needs, these youths cannot complete their training in the public system. We are there to give them the opportunity to do that.

Imagine the contribution these young leaders will make to their communities once they have completed their training. It is really extraordinary. We are already seeing the benefits after seven or eight years.

[English]

The Chairman: I have one final question. You said you were engaged in various parts of the country. Do you have these kinds of schools in Alberta? If so, where are they?

[Translation]

Mr. Lambert: There are only three MFRs in Quebec. However, some projects are being developed, including one in eastern Ontario and one in Alberta. Two years ago, we started up a project with a community in Manitoba, which unfortunately had to abandon it after the school board refused to cooperate. One project is also underway with an Aboriginal community in northern Quebec. These projects outside Quebec are being developed as part of Rural Secretariat Canada's Models Program.

[English]

The Chairman: Thank you very much. This has been quite different from most of our hearings. It is important, because it deals with education, which is the foundation of everything we do.

À la grandeur du pays, il est de plus en plus difficile de trouver des employés en agriculture et en formant des jeunes dans le milieu rural, cela permet aux entreprises de trouver plus facilement des employés. Cela leur permet de poursuivre leur croissance et leurs activités agricoles. On a même des producteurs agricoles qui ont trouvé des associés parmi leurs stagiaires.

On contribue de plusieurs manières au développement de la communauté rurale, en permettant aux jeunes de demeurer dans le milieu et en dynamisant le milieu agricole qui a l'occasion d'engager ces jeunes ou même de créer des partenariats avec eux dans leurs entreprises. Cela amène beaucoup d'échanges lors des réunions entre les agriculteurs. Un agriculteur peut appeler un autre agriculteur qui a déjà accueilli un stagiaire et lui demander ses commentaires.

Il se crée des liens, en même temps on parle d'autres sujets, on peut s'échanger du matériel agricole et toutes sortes de choses.

M. Campeau : Il ne faut pas oublier qu'une bonne partie des jeunes qui fréquentent nos établissements sont issus de milieux ruraux et sont souvent fils ou filles de producteurs agricoles.

Les producteurs agricoles sont des entrepreneurs. Ces élèves ont donc acquis très jeune cet esprit d'entrepreneuriat et seront des leaders dans la société. Toutefois, parce que le système scolaire ne répond pas à leurs besoins, ces jeunes ne peuvent parfaire leur formation dans le système public. Nous sommes là pour leur donner cette occasion de le faire.

Imaginez l'apport que ces jeunes leaders auront pour leur communauté une fois qu'ils auront complété leur formation. C'est vraiment extraordinaire. On constate déjà les bénéfices après sept ou huit ans.

[Traduction]

La présidente : J'ai une dernière question à vous poser. Vous nous dites que vous exercez vos activités dans différentes régions du pays. Avez-vous ce genre d'écoles en Alberta? Dans l'affirmative où sont-elles implantées?

[Français]

M. Lambert : Seulement trois Maisons familiales rurales existent au Québec. Certains projets sont toutefois en développement, dont un dans l'Est ontarien et un en Alberta. Il y a deux ans, nous avons initié un projet avec une communauté au Manitoba, qui a malheureusement dû être abandonné suite au refus du conseil scolaire de collaborer. Un projet est aussi en cours avec une communauté autochtone dans le Nord du Québec. Ces projets à l'extérieur du Québec sont élaborés dans le cadre du Programme des modèles du Secrétariat rural du Canada.

[Traduction]

La présidente : Je vous remercie. Cette séance a été bien différente de la plupart de celles qui l'ont précédée. La question est importante, parce qu'il s'agit d'éducation, qui est à la base de tout ce que nous faisons.

We wish you well, and we will ensure that you receive copies of what has taken place here tonight.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, May 17, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:13 a.m. to examine and report upon rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, colleagues. Last May this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada and last the fall we heard from a number of witnesses who gave us an overview of that subject. On the basis of their testimony we wrote an interim report, which I believe you have seen. We released it in December just before Christmas and did not necessarily expect too much of a response because of the timing, however, because of what we heard, almost instantly, it really seemed to strike a nerve.

We are now in the midst of our second phase of the research where we meet with rural Canadians in rural Canada. So far we have travelled to Athens, Ontario, through the four Eastern provinces and all across the West. In the fall, after we do some visits in Ontario and Quebec, we will also go up to the Northwest Territories.

Along the way we have met a truly wonderful and diverse group of rural Canadians, who have welcomed us with open arms into their communities and sometimes even into their homes. However, the committee still has a lot of work to do. We still have to visit these communities across the country and in the North and we still want to meet as many people here in Ottawa because we need to get this right and understand rural poverty to its core.

Our witnesses this morning are from Canada Economic Development for Quebec Regions and to tell us about the economic development there we are very pleased to have Johanne Béchard, Director General, Policy and Programs; and Stéphane Dufour, Acting Director General, Infrastructure and Business Development. We want to thank you particularly for coming. We need to hear from people who are doing what you are doing, on the ground in your region.

Nous vous souhaitons bonne chance et nous ferons en sorte que vous receviez la transcription des délibérations de cette séance.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 17 mai 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 13 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour chers collègues. En mai dernier, notre comité a reçu l'autorisation d'examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. À l'automne dernier, nous avons entendu nombre de témoins qui nous ont donné un aperçu du sujet. Nous avons rédigé un rapport intérimaire en nous fondant sur leurs témoignages, et je pense que vous l'avez lu. Nous l'avons rendu public en décembre, juste avant Noël et nous ne nous attendions pas à de nombreuses réactions étant donné la date de la publication. Pourtant, étant donné ce que nous avons entendu, nous avons de toute évidence mis le doigt sur un point sensible.

Nous en sommes maintenant à la deuxième phase de nos recherches, dans le cadre desquelles nous rencontrons les Canadiens vivant en milieu rural. Jusqu'à date, nous nous sommes rendus à Athens, en Ontario, nous avons voyagé dans les quatre provinces de l'Est, et partout dans l'Ouest. À l'automne, après nous être rendus en Ontario et au Québec, nous irons également dans les Territoires du Nord-Ouest.

Au cours de ces visites, nous avons rencontré un groupe de Canadiens vivant en milieu rural absolument extraordinaire et diversifié, ces Canadiens nous ont accueillis à bras ouverts dans leurs collectivités, et parfois même chez eux. Néanmoins, le comité a encore du pain sur la planche. Il nous reste à visiter des collectivités partout au pays et dans le Nord, et nous souhaitons également rencontrer autant de personnes que possible ici à Ottawa, car il nous faut comprendre la pauvreté rurale jusque dans ses moindres détails pour rédiger un rapport pertinent.

Les témoins que nous accueillons ce matin représentent l'Agence de développement économique du Canada pour les régions du Québec, et pour nous en dire plus au sujet du développement économique là-bas, nous sommes très heureux de recevoir Johanne Béchard, directrice générale, Politiques et programmes; et Stéphane Dufour, directeur général intérimaire, Infrastructures et développement d'affaires. Nous vous remercions grandement d'être venus. Nous avons besoin d'entendre le point de vue de gens comme vous, qui travaillent sur le terrain dans les régions.

[Translation]

Johanne Béchard, Director General, Policy and Program, Canada Economic Development for Quebec Regions: Madam Chairman, it gives me great pleasure to be here today, and to present Canada Economic Development's activities regarding rural Quebec.

As you will see, the Agency is very sensitive to the problems experienced by communities that are struggling with issues related to slow economic growth. Canada Economic Development (CED) is one of four regional development agencies. You have already met our colleagues from ACOA over the past few months.

Economic Development Canada serves the regions of Quebec. Its mandate is to promote the long-term economic development of these regions by giving special attention to regions where slow economic growth is prevalent or where opportunities for productive employment are inadequate and by promoting cooperation and complementarity with Quebec and communities in Quebec.

The Agency has more than 420 employees providing products and services for our clients, mainly small- and medium-sized enterprises and non-profit organizations. In the field, our workforce is spread out across all of Quebec. We have 14 business offices, plus an office in Gatineau that liaises with our federal departments. Our head office is located in Montreal. CED's annual budget for grants and contributions totals nearly \$200 million.

Before speaking about our intervention targets and our programs, I would first like to define the context in which CED operates in Quebec and make a few observations concerning Quebec's rural regions.

Quebec, like everywhere else in the world, cannot escape the new economic order of the 21st century. Globalization is a phenomenon that cannot be ignored, one that poses daunting challenges for our economy, our regions, our SMEs and, consequently, our communities. The effects of increasingly fierce international competition are being felt in every region of Quebec, especially in our single industry communities, which are more sensitive to economic upheaval. In some regions, we are witnessing a destabilization of economic structures based on natural resource development.

Sectors such as forestry and fishing, which until recently were the engines driving many of our regions' economies, are now falling on hard times.

Other regions are hard-hit by a decline in manufacturing industries such as textiles, clothing and furniture.

[English]

In a period marked by the rise of emerging economies, such as China and India, and by a stronger Canadian dollar, productivity and innovation are now more than ever seen

[Français]

Johanne Béchard, directrice générale, Politiques et programmes, Développement économique Canada pour les régions du Québec : Madame la présidente, il me fait plaisir d'être ici aujourd'hui et de présenter les activités de l'Agence de développement économique pour les régions du Québec en regard de la ruralité.

Comme vous le constaterez, l'agence est très sensible aux problèmes que vivent les collectivités aux prises avec des problèmes de dévitalisation. Développement économique Canada (DEC) est une des quatre agences fédérales de développement régional. D'ailleurs, vous avez déjà rencontré nos collègues de l'APECA au cours des derniers mois.

Développement économique Canada dessert les régions du Québec. Elle a pour mandat de promouvoir le développement économique à long terme de ses régions, en accordant une attention particulière aux régions à plus faible croissance économique ou à celles qui n'ont pas suffisamment de possibilités d'emplois productifs, le tout en favorisant également la coopération et la complémentarité avec le Québec et les collectivités du Québec.

L'agence compte sur plus de 420 employés pour offrir des produits et des services à nos requérants, principalement des petites et moyennes entreprises et des organismes à but non lucratif. Sur le terrain, nos effectifs sont répartis sur l'ensemble du territoire québécois. Nous avons 14 bureaux d'affaires, dont un bureau à Gatineau qui fait la liaison avec les ministères fédéraux et notre siège social à Montréal. Le budget annuel de DEC consacré aux subventions et contributions s'élève à près de 200 millions de dollars par année.

Avant de vous parler de nos cibles d'intervention et de nos programmes, j'aimerais d'abord définir le contexte dans lequel DEC situe son action au Québec et vous présenter quelques constats concernant les régions rurales au Québec.

Comme ailleurs dans le monde, le Québec n'échappe pas à la nouvelle donne économique du XXI^e siècle. La mondialisation est devenue un phénomène incontournable qui pose des défis de taille pour notre économie, nos régions, nos PME, et conséquemment nos collectivités. L'intensification de la concurrence internationale se constate dans toutes les régions du Québec, particulièrement dans nos collectivités mono-industrielles plus sensibles aux chocs économiques. Nous observons dans certaines régions une fragilisation de la structure économique fondée sur l'exploitation des ressources naturelles.

Les industries de la forêt et de la pêche, qui étaient jusqu'à récemment les moteurs de plusieurs régions, traversent une période difficile. D'autres régions souffrent de la décroissance de secteurs comme ceux du textile, du vêtement et du meuble.

D'autres régions souffrent de la décroissance de secteurs comme ceux du textile, du vêtement et du meuble.

[Traduction]

Dans une période marquée par l'apparition d'économies émergentes comme celle de la Chine et de l'Inde, ainsi que par la hausse du dollar canadien, la productivité

as key factors in our community's prosperity and vitality, and, consequently, the quality of life of our citizens. Many of our traditional industries and companies will now have to rethink or improve the way they do business.

[Translation]

Let us take a moment to look at the issues facing Quebec's rural regions. There are huge differences among these regions. Rural regions located near major urban centres — or central areas, as we call them — are facing issues that are very different from those affecting more remote regions, or outlying areas.

Today, I will discuss rural regions in outlying areas. We have identified a number of regions that must overcome serious challenges related to socio-economic devitalisation. We offer these regions specially targeted types of interventions. These outlying regions are Abitibi-Témiscamingue, Bas-Saint-Laurent, Côte-Nord, Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine, Mauricie, Nord-du-Québec and Saguenay-Lac-Saint-Jean.

In addition, we also look after 21 regional county municipalities that are facing similar difficulties. The outlying areas are dealing with, among other things, a continuously shrinking population, higher unemployment, lower education rates and, in some instances, a migration of young people towards the large urban centres due to the distance of these big centres and the low-population density.

[English]

Many of these communities have single-sector economies, which means that they are highly dependent on one main employer, such as a factory or sawmill, or a dominant industry such as mining, forestry or fishing. In recent years, because of the low diversification of their economies, these regions have been suffering from falling employment in natural resources industries, such as forestry and fishing, owing to such factors as reductions in the availability of resources, foreign competition and increased industry productivity.

[Translation]

Economic diversification efforts in these regions often run into obstacles such as remoteness from markets and varying access to major transportation networks, which increase production costs, and difficulties in recruiting a high-skilled workforce.

In addition, our target interventions also apply to 21 regional county municipalities which have the same characteristics as the outlying areas and are experiencing similar difficulties. Although they are in central areas, many of these MRCs still suffer from problems related to remoteness, since they are located on the outskirts of these central areas. Other MRCs have had to

et l'innovation apparaissent, plus que jamais, comme des composantes déterminantes de la prospérité et de la vitalité des collectivités et, conséquemment, de la qualité de vie des citoyens. Plusieurs de nos entreprises et de nos industries traditionnelles sont d'ores et déjà appelées à revoir ou à améliorer leurs façons de faire.

[Français]

Attardons-nous maintenant aux enjeux auxquels sont confrontées les régions rurales du Québec. On observe de grandes différences entre ces régions. Ainsi, les régions rurales proches des grands centres urbains, ou ce qu'on appelle les territoires centraux, font face à des enjeux différents de ceux auxquels font face les régions plus éloignées ou les territoires périphériques.

Je vais entre autres discuter aujourd'hui des régions rurales en territoires périphériques. Nous avons identifié plusieurs régions qui doivent relever des défis importants de dévitalisation et pour lesquelles nous offrons des types d'interventions plus ciblées. Il s'agit plus particulièrement des régions de l'Abitibi-Témiscamingue, du Bas-Saint-Laurent, de la Côte-Nord, de la Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine, de la Mauricie, du Nord-du-Québec et du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

À ces régions s'ajoutent 21 municipalités régionales de comté qui éprouvent des difficultés similaires. Les territoires périphériques sont entre autres confrontés à une décroissance démographique constante, un chômage plus élevé, un niveau de scolarité plus bas et, dans certains cas, un exode des jeunes vers les grands centres urbains dû à la distance des grands centres et la faible densité de la population.

[Traduction]

Un grand nombre de ces collectivités sont à secteur économique unique, c'est-à-dire fortement dépendantes d'un employeur principal, telle qu'une usine ou une scierie, ou d'un secteur dominant, comme les mines, les forêts ou les pêches. En raison de la faible diversification de leurs économies, ces régions ont souffert, au cours des dernières années, d'une baisse de l'emploi dans les secteurs des ressources naturelles, telles que les forêts et les pêches, en raison entre autres de la diminution de la ressource, du gain de productivité et de la concurrence étrangère.

[Français]

Les efforts de diversification économique dans ces régions se heurtent souvent à des obstacles tels l'éloignement des marchés, une accessibilité variable aux grands réseaux de transport qui augmentent les coûts de production et la difficulté de recruter une main-d'œuvre instruite et qualifiée.

Quant aux 21 MRC dévitalisées, elles présentent les mêmes caractéristiques que celles des territoires périphériques. Situées en territoires centraux, plusieurs d'entre elles souffrent de l'éloignement car on les trouve aux limites des territoires centraux. Quant aux autres, elles ont subi les fermetures d'entreprises qui étaient l'employeur principal de leurs collectivités, par exemple les

deal with the closure of businesses that were the main employer in their community, as was the case in the l'Amiante and Asbestos MRCs or in the Haut-Saint-Laurent MRC, where Huntington is located, and where its textile plant was shut down.

[English]

By taking into account the economic and social context of the many economic and regional development challenges facing Quebec regions, we were able to establish our targets for action, renew our programs and introduce new departmental initiatives and measures, which I would like to describe for you.

[Translation]

A moment ago, I mentioned that CED's mission consists in promoting long-term economic development by giving special attention to regions where slow economic growth is prevalent. From this mission a vision emerged that has guided the development of our new strategic directions and programs.

[English]

This vision can be described as follows. In the long term, Quebec's regions and communities will have increased their development capacity, dynamism and prosperity in sustainable and meaningful terms to the benefit of their citizens.

I would like to draw your attention to the following four elements: We take a long-term perspective in our work; pay special attention to regions where economic growth is slow; strive for sustainability; and want to work in a cooperative and complementary manner.

[Translation]

Our mission and vision have prompted us to identify two strategic outcomes representing intervention targets where the Agency wants to take action in coming years and tailor our intervention approach to the particular characteristics of each area.

Our first intervention target concerns the vitality of communities and is aimed at intensifying the economic diversification of communities where economic growth is slow, thus fighting against economic decline.

The second target concerns the competitiveness of SMEs and Quebec regions and to render them more competitive, which is essential in a context of globalization.

Furthermore, to optimize their desired impact, the agency's interventions are now carried out according to the development issues specific to four types of areas. I have already told you about outlying areas, commonly called resource regions, where we find primary industries and central areas — that is, areas no more than about an hour-and-a-half drive from a major urban centre — where the manufacturing sector and universities have a strong presence.

MRC de l'Amiante et d'Asbestos, ou celle du Haut-Saint-Laurent où se trouve Huntington, qui a souffert de la fermeture de son usine de textile.

[Traduction]

C'est en tenant compte de ce contexte économique et social aux multiples défis de développement économique et régional dans les régions du Québec que nous avons établi nos cibles d'action, renouveler nos programmes et mis de l'avant plusieurs nouvelles initiatives et mesures ministérielles, qu'il me fait plaisir de vous présenter.

[Français]

Je vous ai, tout à l'heure, mentionné que les missions Développement économique Canada consistent à promouvoir le développement économique à long terme des régions en accordant une attention particulière aux régions à faible croissance économique. De cette mission, a découlé une vision qui a guidé l'élaboration de nos nouvelles orientations stratégiques et nos programmes.

[Traduction]

Cette vision se décrit comme suit : à long terme, les régions et les collectivités du Québec auront accru leurs capacités de développement, leur dynamisme et leur prospérité de façon durable et significative au bénéfice des citoyens.

J'attire votre attention sur les quatre éléments suivants : nous travaillons dans une perspective de long terme; nous portons une attention particulière aux régions à faible croissance; nous recherchons un effet durable; et nous désirons travailler en coopération et complémentarité.

[Français]

Cette mission et cette vision nous ont amenés à identifier deux résultats stratégiques qui représentent nos nouvelles cibles d'intervention sur lesquelles l'Agence veut agir au cours des prochaines années et à moduler son approche d'intervention en fonction des territoires.

En ce qui a trait aux cibles d'intervention, la première porte sur la vitalité des collectivités et vise à intensifier la diversification économique des collectivités à faible croissance économique, donc à lutter contre la dévitalisation économique.

La deuxième cible porte sur la compétitivité des PME et des régions du Québec et vise à les rendre plus concurrentielles, ce qui est essentiel dans un contexte de mondialisation.

De plus, pour optimiser les impacts recherchés, les interventions de l'Agence se font maintenant en fonction d'enjeux de développement propres à quatre types de territoires. Je vous ai déjà parlé des territoires périphériques communément appelés régions ressources, où nous trouvons le secteur primaire, et les territoires centraux, soit à une distance d'environ 1,5 heure des grands centres urbains avec une forte présence du secteur manufacturier et des villes universitaires.

In addition to these areas, there are the major urban centres of Quebec City and Gatineau, where the public sector plays a prominent role, and the Montreal CMA, which is comparable to other world-class metropolises.

[English]

Allow me to illustrate how this affects the planning of our activities. For example, the agency's activities in outlying areas promote the restructuring and diversification of the economic base; whereas in central areas, we encourage entrepreneurship and competitive clusters. In the major urban centres of Quebec City and Gatineau, we help increase the private sector's share of the economy through the start-up and development of small- and medium-sized enterprises, SMEs, in recognized growth sectors. In the Montreal CMA, or census metropolitan area, we foster the international positioning of highly competitive industry sectors with strong potential for growth.

[Translation]

The two intervention targets previously mentioned form the foundations of two new programs that came into effect on April 1, 2007, namely the Community Diversification Program and the Business and Regional Growth Program. These programs were developed in line with the government wide approach that emphasizes results-based management. That is what guides our business offices in the development of their annual business plans and their decisions for intervention.

Now, allow me to briefly describe for you the Agency's programs and initiatives.

[English]

The community diversification program allows Quebec's regions to maintain and develop the economic activity base. More specifically, the program is aimed at mobilizing communities so that they are better equipped to take charge of their development; fostering entrepreneurship and increasing the number of viable businesses; and increasing communities' drawing power to help them attract and retain tourists and a qualified workforce.

[Translation]

The Business and Regional Growth Program is aimed at helping enterprises improve their performance, become more competitive and engage in more innovation to facilitate their sustainable development supporting the transfer of technology and research outputs to enterprises and creating the conditions conducive to attract foreign investment and international organizations.

Like other regional development agencies, Canada Economic Development also delivers the Community Futures Program. This program is primarily a program for rural communities. Its

À ces territoires, il faut ajouter les grands pôles urbains que sont Québec et Gatineau où le secteur public est très présent, et la RMR de Montréal qui se compare à d'autres grandes métropoles dans le monde.

[Traduction]

Permettez-moi d'illustrer la façon dont cela pourra se traduire dans la planification de notre action. Par exemple, l'action de l'Agence dans les territoires périphériques favorisera la reconversion et la diversification de la base économique, tandis que dans les régions centrales elle encouragera l'entrepreneuriat et la consolidation de pôles de compétitivité. Dans les pôles urbains émergents de Québec et de Gatineau, nous faciliterons l'augmentation de la part du secteur privé dans l'économie par l'émergence et le développement de petites et moyennes entreprises, des PME, dans des secteurs de croissance reconnus. Dans la RMR de Montréal, nous favoriserons le positionnement international de secteurs fortement concurrentiels ou à potentiel de croissance.

[Français]

Les deux cibles d'intervention mentionnées plus haut constituent l'assise de nos deux nouveaux programmes qui sont entrés en vigueur le 1^{er} avril 2007, soit le programme « Diversification des collectivités » et le programme « Croissance des entreprises et des régions ». Ces programmes ont été élaborés dans le cadre de l'approche gouvernementale mettant l'accent sur la gestion axée sur les résultats. Tout cela guide chacun de nos 14 bureaux d'affaires dans l'élaboration de leur plan d'affaires annuel et de leurs décisions d'intervention.

Maintenant, permettez-moi de vous décrire brièvement les programmes et initiatives de l'agence.

[Traduction]

Le programme Diversification des collectivités permet aux régions du Québec de maintenir et développer leur base d'activité économique. Il vise notamment à mobiliser les collectivités afin qu'elles soient mieux équipées pour prendre en main leur développement; à encourager l'entrepreneuriat et à augmenter le nombre d'entreprises viables; et à accroître l'attrait des collectivités afin d'attirer et de retenir des touristes et une main-d'œuvre qualifiée.

[Français]

Le programme « Croissance des entreprises et des régions » vise, quant à lui, à aider les entreprises à devenir plus performantes, concurrentielles, à innover davantage afin de faciliter leur croissance durable, à appuyer le transfert des technologies et des résultats de recherche vers les entreprises et à créer les conditions propices pour attirer des investissements étrangers et des organisations internationales.

Tout comme les autres agences régionales, Développement économique Canada livre également le programme de développement des collectivités. Ce programme est destiné

purpose is to support the local development of communities and build their capacities for reaching their full potential in a sustainable manner.

[English]

In concrete terms, this program allows the agency to offer financial assistance to 57 Community Futures Development Corporations, CFDCs, located in rural communities. These CFDCs foster the creation, retention and development of sustainable jobs and help small enterprises gain access to financial assistance and advice.

The program also supports 10 business development centres, BDCs, which operate primarily in Quebec's central regions. The purpose of these BDCs is to provide technical services and financial assistance for SMEs.

[Translation]

In addition to these programs, the Agency recently developed other measures and intervention tools designed specifically and exclusively for regions and MRCs in decline.

In September 2006, the Agency introduced four initiative that bear witness to our tangible commitment to helping seven regions and 21 municipal regional counties that are dealing with declining populations and weak economic growth.

The first initiative, namely the Community Economic Diversification Initiative, is intended to diversify the economic base of these communities, reduce the dependency of communities whose economies are based on a single industry or sector, or on natural resource development, create sustainable employment and decrease the population exodus. This initiative includes special terms and conditions, such as the possibility of offering business non repayable contributions of up to \$100,000, which is not possible for other regions.

We have also seen the importance of the conditions in which our businesses emerge, develop and flourish. A region's ability to attract investors is intimately linked to the presence of modern and effective community economic facilities in the area. With this in mind, we introduced the "community economic facilities" measure to help regions and communities experiencing slow economic growth to acquire sustainable community economic facilities.

[English]

The establishment of new businesses is crucial to answering the vitality of regions to make those regions more dynamic. Currently, only 4 per cent of all venture capital in Quebec is invested outside the major urban centres of Montreal, Quebec City and Gatineau. This is why we implemented the new venture capital fund for business start-ups in the regions, which is aimed at promoting the start-up of businesses that could not be launched otherwise. This venture capital fund was created in

principalement aux collectivités rurales. Il vise à soutenir le développement local de ces collectivités et à renforcer leurs capacités à réaliser leur plein potentiel de façon durable.

[Traduction]

Concrètement, ce programme permet à l'Agence de soutenir financièrement 57 sociétés d'aide au développement des collectivités, ou SADC, situées dans des collectivités rurales. Ces SADC favorisent la création, le maintien et le développement d'emplois durables et facilitent l'accès au financement des petites entreprises tout en les accompagnant.

Le programme appuie également 10 centres d'aide aux entreprises, ou CAE, principalement actifs dans les régions centrales du Québec. Ces CAE ont pour mandat de fournir des services techniques et une aide financière aux PME.

[Français]

En plus de ces programmes, l'Agence a récemment développé des mesures et des outils d'intervention qui s'adressent plus particulièrement et exclusivement aux régions et MRC dévitalisées.

Depuis septembre 2006, l'Agence a mis en place quatre initiatives qui témoignent de notre engagement concret pour venir en aide à sept régions et 21 municipalités régionales de comté qui connaissent un déclin démographique et une faible croissance économique.

La première initiative, soit l'initiative de diversification économique des collectivités, vise la diversification de la base économique de ces collectivités, à réduire la dépendance des collectivités dont l'économie repose sur une seule industrie, un secteur ou encore sur l'exploitation des ressources naturelles, à créer des emplois durables et freiner l'exode des populations. Des modalités spécifiques lui sont attribuées, telle que la possibilité de donner une contribution non remboursable à des entreprises allant jusqu'à 100 000 \$, ce qui n'est pas possible pour d'autres régions.

Nous avons constaté également l'importance des conditions dans lesquelles nos entreprises émergent, se développent et fleurissent. La capacité dont dispose une région pour attirer des investisseurs est intimement liée à la présence, sur son territoire, d'équipements collectifs économiques modernes et efficaces. C'est dans ce contexte que nous avons lancé la mesure « Équipements collectifs économiques » qui vise à doter les collectivités et les régions à plus faible croissance économique d'équipements collectifs économiques et durables.

[Traduction]

L'établissement de nouvelles entreprises est primordial pour assurer la vitalité des régions et accroître leur dynamisme. Actuellement, seulement 4 p. 100 du capital de risque au Québec est investi à l'extérieur des grands centres urbains de Montréal, Québec et Gatineau. C'est pour cela que nous avons mis en place ce nouveau fonds de capital de risque pour le démarrage d'entreprises en région qui vise à favoriser le démarrage d'entreprises qui n'auraient pu être lancées autrement.

partnership with the CFDCs and the BDCs with the support of venture capital firms and the Fondation de l'entrepreneurship. Canada Economic Development for Quebec Regions has invested \$5 million to create this fund that will be administrated by CFDCs or the BDCs. Including the contribution of all the partners, over \$20 million is available for business start-up projects in those regions.

[Translation]

In Quebec, 98 per cent of all businesses are SMEs. They account for approximately two thirds of all jobs. According to the Canadian Federation of Independent Business, more than 40 per cent of Quebec's entrepreneurs will retire within the next five years. Without a structured succession plan, we will inevitably witness the closure of countless well-established businesses in our communities. It is precisely to prevent this situation that we created this fund.

Canada Economic Development has invested \$8 million to create the Capital Fund for Business Succession, which will be administered by the CFDCs or BDCs. Including a contribution of all the partners, over \$30 million is available to entrepreneurs purchasing an existing business. This venture capital fund was created in partnership with CFDCs and BDCs, with the support of venture capital firms and the Fondation de l'entrepreneurship.

It goes without saying that all the programs and initiatives we have introduced contribute to the achievement of an important goal, namely straightening the vitality and economic growth of Quebec's regions.

[English]

I hope that our representation has given you a better idea of what we are doing in Quebec's regions, in particular those that are struggling with problems related to social and economic decline. This will no doubt be of assistance to you in your examination of the question of poverty.

[Translation]

In closing, I would like to assure you that CED will continue to work with communities and support the diversification efforts of communities facing economic upheaval. We would like to thank the committee for allowing us to share our experiences and accomplishments. We are now prepared to answer any questions you might have.

[English]

The Chairman: Thank you for your presentation. It is exactly what we need to hear before we travel to the province of Quebec tomorrow.

Senator Mercer: I am pleased to see both of you here because I am a big supporter of regional economic development programs. I am from Nova Scotia, so I am familiar with the activities of the Atlantic Canada Opportunities Agency, ACOA,

Ce fonds de capital de risque a été créé en partenariat avec les SADC et les CAE, avec l'appui de sociétés de capital de risque et de la Fondation de l'entrepreneurship. L'Agence de développement économique du Canada pour les régions du Québec a investi 5 millions de dollars dans ce fonds qui sera administré par les SADC ou les CAE. Avec la part de tous les partenaires, une somme de plus de 20 millions de dollars est disponible pour les projets de démarrage d'entreprises dans ces régions.

[Français]

Au Québec, 98 p. 100 des entreprises sont des PME. Elles représentent environ les deux tiers des emplois. Selon la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante, plus de 40 p. 100 des entrepreneurs du Québec partiront à la retraite d'ici cinq ans. Sans un plan de relève structuré, on assistera inévitablement à la fermeture de nombreuses entreprises bien implantées dans leur milieu. C'est justement pour prévenir cette situation que nous avons lancé ce fonds.

Développement économique Canada consacre huit millions de dollars au Fonds de capitalisation pour la relève en entreprise qui sera administré par les SADC ou les CAE. Avec l'apport de tous les partenaires, la somme de plus de 30 millions de dollars est disponible pour les projets d'acquisition d'une entreprise existante. Ce fonds de capital de risque a été créé en partenariat avec les SADC et les CAE avec l'appui de sociétés de capital de risque et la Fondation de l'entrepreneurship.

Il va sans dire que tous les programmes et initiatives mis de l'avant concourent à l'atteinte d'une grande visée, soit de renforcer la vitalité et la croissance économique des régions du Québec.

[Traduction]

J'espère que notre exposé vous a permis de mieux cerner ce que nous faisons dans les régions du Québec, en particulier celles aux prises avec des problèmes liés au déclin social et économique. Cela vous aidera certainement dans votre examen de la question de la pauvreté.

[Français]

En terminant, je peux vous assurer que DEC continuera à travailler avec les collectivités pour les appuyer dans leurs efforts de diversification lorsqu'elles subissent des chocs économiques. Nous remercions le comité de nous avoir permis de lui faire part de nos expériences et de nos réalisations. Nous sommes maintenant à votre disposition pour répondre à vos questions.

[Traduction]

La présidente : Merci de votre exposé. C'est exactement ce que nous avons besoin d'entendre avant de nous rendre au Québec demain.

Le sénateur Mercer : Je suis heureux de vous voir tous deux présents ici, car je suis un grand défenseur des programmes de développement économique régionaux. Je viens de la Nouvelle-Écosse, je suis donc au fait des activités de l'Agence de promotion

but I have also worked nationally and am aware of some of the good work of Canada Economic Development for Quebec Regions.

By point of interest, at some time I would like to talk to Ms. Bécharde about her time at the Royal Commission on Seals and Sealing, because the sealing industry is another interest we have in common.

Ms. Bécharde, you mentioned the community diversification program. Could you tell me how many jobs you can attribute to the diversification program? Have you an ability to measure that and how is it done? You talked about two kinds of rural regions, which I thought was an interesting terminology: the central areas and the outlying areas. How are those jobs split? Are they closer to central areas or to outlying areas?

Ms. Bécharde: Those are good questions.

[Translation]

I am happy to see that you two are working on the Royal Commission on Sealing, in which I had the great pleasure of participating.

The regional economic diversification program is a new program set up just a month ago. It was not thought out in terms of job creation for targetive results. I mentioned that these programs were developed in accordance with the new government philosophy of results-based management. When we talk about results-based management, there are always three aspects that need to be taking into account: first of all, you want to have an impact, a measurable impact where the results can be attributed to your actions. When you decide to invest in an activity, it is so that you can say that the difference that occurred was thanks to CED. You have to be closer to the result. I will explain how we manage this.

There are three aspects to this program: one aspect pertains to the mobilization of the community, enabling communities to develop a vision and develop a plan and then to implement them. We look for tangible results on which the communities can base themselves. The second aspect pertains to the development of entrepreneurship. This is about creating enterprises by helping organizations that support such enterprises by drawing up their business plans and consolidating their development. This is the type of results that we measure.

The third aspect is about making the community attractive. When we talk about community vitality or diversification, the issue of tourism and the attractiveness of the community are also important. We will try to measure the economic contribution in accordance with the number of tourists. This is the type of immediate results that we will be looking at on a long-term basis, in order to create jobs. Jobs will be a contributor, but not directly. It will be one of a number of factors. I do not know if I have answered your question, but this is how we manage the process.

économique du Canada atlantique, l'APECA, mais j'ai également travaillé à l'échelle nationale, et je connais les bienfaits de l'Agence de développement économique du Canada pour les régions du Québec.

En passant, à un moment ou un autre, je voudrais discuter avec Mme Bécharde de son expérience au sein de la Commission royale sur les phoques et à l'industrie de la chasse aux phoques, car cette industrie est un autre intérêt que nous partageons.

Madame Bécharde, vous avez mentionné le Programme de diversification des collectivités. Pourriez-vous me dire combien d'emplois ont été créés grâce à ce programme? Pouvez-vous mesurer cela, et si oui, comment? Vous avez parlé de deux types de régions rurales, et j'ai trouvé la terminologie intéressante : les territoires centraux et les territoires périphériques. Comment ces emplois sont-ils répartis? Se retrouvent-ils plutôt dans les territoires centraux ou les territoires périphériques?

Mme Bécharde : Ce sont d'excellentes questions.

[Français]

Je suis contente de voir que vous avez aussi travaillé pour la Commission royale sur les phoques auquel j'ai pris grand plaisir à participer.

Le programme Diversification économique des régions est un nouveau programme mis sur pied depuis à peine un mois. Il n'a pas été pensé en termes de création d'emplois pour des résultats visés. J'ai mentionné que ces programmes avaient été développés dans la nouvelle philosophie du gouvernement d'une gestion axée sur les résultats. Quand on parle de gestion axée sur les résultats, il y a toujours trois éléments qui sont pris en considération : premièrement, on veut avoir un impact, on veut qu'il soit mesurable et que ce soit des résultats qu'on est capable de s'attribuer. Lorsqu'on choisit les actions dans lesquelles on veut s'investir c'est pour pouvoir dire que c'est grâce à DEC qu'il y a eu une différence. Il faut être plus proche du résultat. Je vais vous expliquer comment on le gère.

Il y a trois volets à ce programme : un volet mobilisation du milieu, qui vise à permettre aux collectivités de développer une vision, des plans de développement et de les mettre en œuvre. Les résultats qu'on recherche sont des éléments concrets sur lesquels les collectivités pourront se baser. Le deuxième volet est un volet pour développer l'entrepreneurship. On le mesurera en termes de création d'entreprise en aidant les organismes qui viennent en appui aux entreprises, à faire leur plan d'affaires et à consolider leur développement. C'est le genre de résultat que l'on mesurera.

Le troisième élément, c'est de rendre le milieu attrayant. Lorsqu'on parle de vitalité ou de diversification des collectivités, la question du tourisme et de l'attrait du milieu sont également importants. On cherchera à mesurer l'apport économique selon le nombre de touristes. C'est le genre de résultats immédiats que l'on recherchera à long terme, afin de créer de l'emploi. L'emploi sera un contributeur, mais pas un contributeur direct. Il en sera un parmi d'autres. Je ne sais pas si cela répond à votre question, mais c'est de cette façon qu'on le gère.

With respect to central areas and outlying areas, various studies have enabled us to understand that although the problems are just about the same everywhere, they cannot be dealt with in the same way and everything hinges on where they are located. In the outlying areas, where we have seen a significant decline in population and a significant natural resource sector presence, we will emphasize diversification of the economic base in order to promote employment.

There are two types of rural communities in the central areas: the remote rural area which is part of the outlying area and the close rural area, which is not far from the big urban centres offering better job development opportunities, where we can liaise with the university towns present in these areas, and where the manufacturing sector is present, but with a very low technology rate. In this instance, we will try to make them more competitive. That will boost job creation but, in particular, consolidate the economic base because we are trying to ensure that our interventions are sustainable.

[English]

Senator Mercer: You provided a frightening statistic: More than 40 per cent of Quebec's entrepreneurs will retire within the next five years. That is a huge percentage. It is shocking, but I am glad to see that the department is addressing this.

You talk about the venture capital fund that you have developed. Is that as new as the other program? Has it been in place for a while?

[Translation]

Ms. Béchard: It began under our former program in September 2006. Mr. Dufour could provide you with more information about it.

Stéphane Dufour, Acting Director General, Infrastructure and Business Development, Canada Economic Development for Quebec Regions: Madam Chairman, this is part of a series of initiatives taken specifically for the rural region, the outlying areas, the RMCs with slow economic growth. Whether it be under our current or past programs, we have the authority to do this. We wanted to deal with the issue regarding the lack of venture capital companies in these areas. Our idea was to work with financial institutions and venture capital companies in order to create a lever effect to test the formula. We wanted to find out whether or not we were able to facilitate access to this capital for these areas.

There are two major types of problems: getting the enterprise off the ground and succession planning in the enterprise. We were most interested in this latter point and that is where we invested the most money.

Du point de vue des régions centrales et des régions périphériques, les différentes études nous ont permis de comprendre que même si les problèmes sont à peu près partout les mêmes, on ne doit pas les traiter de la même manière, et ce, dépendamment d'où ils se situent. Dans les régions périphériques où l'on remarque un grand déclin démographique et une présence importante du secteur des ressources naturelles, on avantagera la diversification de la base économique pour favoriser l'emploi.

Dans les régions centrales, on dit qu'il y a deux types de ruralités : le rural éloigné qui fait partie des régions périphériques et le rural proche, plus près des grands centres urbains qui donnent de meilleures perspectives de développement d'emploi, où l'on peut faire les liens avec les villes universitaires présentes sur ces territoires, et où le secteur manufacturier est présent, mais avec un très faible taux de technologie. Alors, on cherchera à les rendre plus compétitifs. De cette manière, cela aidera à la création d'emploi, mais surtout à la consolidation de la base économique parce qu'on recherche un effet durable de nos interventions.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Vous venez de nous donner un chiffre effrayant : plus de 40 p. 100 des entrepreneurs du Québec vont prendre leur retraite dans les cinq prochaines années. C'est un taux gigantesque. C'est consternant, mais je suis heureux de constater que le ministère s'attaque à ce problème.

Vous avez parlé du fonds de capital de risque que vous avez mis sur pied. Est-ce aussi récent que l'autre programme? Est-ce qu'il existe depuis longtemps?

[Français]

Mme Béchard : Il a été démarré sous notre ancienne programmation en septembre 2006. M. Dufour pourrait peut-être vous en parler davantage.

Stéphane Dufour, directeur général par intérim, Développement d'affaires et Infrastructures, Développement économique Canada pour les régions du Québec : Madame la présidente, cela fait partie d'une série d'initiatives qui ont été prises spécifiquement pour le milieu rural, les régions périphériques, les MRC plus dévitalisées. Que ce soit sous nos programmes actuels ou passés, on a l'autorité de le faire. On voulait aborder la question du peu de pénétration des sociétés de capital de risque dans ces régions. L'idée était de travailler avec des institutions financières et avec les sociétés de capital de risque afin de provoquer un effet de levier pour tester la formule. On voulait savoir si on était capable de faciliter l'accès à ce capital pour ces régions.

Il y a deux grands types de problèmes : le démarrage d'entreprise et la relève en entreprise. C'est ce dernier point qui nous intéressait plus particulièrement et c'est là qu'on a investi le plus de fonds.

[English]

Senator Mercer: Three problems came to the surface everywhere we went in rural Canada. They arose in roughly this order: The lack of available child care; the lack of high-speed Internet; and the difficulty and cost of transportation.

Have those things factored into your planning, or is that not as major an issue in Quebec as it is in the rest of the country?

[Translation]

Ms. Béchard: I cannot answer your question about the daycare centres. I can only talk to you from personal experience.

As for high-speed Internet, most of Quebec's regions are connected. We worked especially with Industry Canada to ensure that Internet connections would be distributed well. We helped communities do studies at the outset to see whether they should get organized in order to get connected. One initiative was undertaken on an exceptional basis, the one which we took in northern Quebec, in 2003. That was some time ago. However, they had been working to get organized for about five years. The Industry Canada program became available in 2004. So we helped the people in northern Quebec by contributing \$1.6 million for a project that cost, in total, \$8.1 million. That was how we responded to this request.

A few months ago, through our Community Economic Facilities program for the regions, we made a contribution to the Sept-Îles port to develop its capacity to handle bigger boats. Since trade is important and Sept-Îles is a gateway to the Gulf of St. Lawrence, we helped consolidate this infrastructure. The project is currently under way.

As far as transportation is concerned, we worked with various regions on problematic railway sections in order to provide for continuity.

Yes, the issue of connection is one of the aspects that we consider still when planning our activities.

There is another initiative which we have not yet discussed. We are in the process of setting up advisory committees to inform the minister and our business offices about the priorities that should be guiding our interventions in the regions. Of the 14 committees, 4 are really operational. It has been announced that 4 or 5 others will come on stream over the next few months. It is important to have a more direct tie in order to be aware of the concerns of communities and regions to guide our planning. An individual from the Community Futures Development Corporation (CFDC) from the rural area sits on each of these committees. We always strike a balance between the rural areas, the SMEs and the urban areas. We try to have a representative committee.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Partout où nous sommes allés dans les régions rurales du Canada, trois problèmes principaux sont ressortis. Voici plus ou moins leur ordre d'importance : l'absence de service de garde d'enfants; l'absence d'Internet haute-vitesse; et les transports, difficiles et coûteux.

Tenez-vous compte de ces éléments dans votre planification, ou bien ces problèmes sont-ils moins importants au Québec que dans le reste du pays?

[Français]

Mme Béchard : Pour ce qui est des garderies, je ne suis pas en mesure de vous donner une réponse. Je pourrais seulement parler par expérience.

Quant à l'Internet haute vitesse, la majorité des régions au Québec sont branchées. On a surtout travaillé avec Industrie Canada pour s'assurer d'avoir une bonne répartition du branchement. Notre contribution a été d'aider les collectivités à faire des études en amont pour voir comment elles devaient s'organiser pour être branchées. Une seule initiative a été prise sur une base exceptionnelle, soit dans le nord du Québec, en 2003. Cela fait un certain temps. Cependant, cela faisait cinq ans qu'ils travaillaient à s'organiser afin d'être prêts. Le programme d'Industrie Canada devenait disponible en 2004. On a alors aidé les gens du nord du Québec en contribuant à 1,6 million sur un projet total de 8,1 millions. Cela a été notre façon de répondre à cette demande.

Il y a quelques mois, avec notre programme Équipements collectifs économiques pour les régions, on a apporté une contribution au port de Sept-Îles pour développer sa capacité à accueillir de plus gros navires. Le commerce étant important et Sept-Îles étant une porte d'entrée dans le golfe du Saint-Laurent, nous avons aidé à consolider cette infrastructure. Le projet est actuellement en cours.

Sur le plan du transport, on a travaillé dans différentes régions pour des tronçons de chemins de fer qui étaient plus problématiques afin d'assurer une continuité.

Oui, la question du branchement fait partie des éléments de contexte que l'on considère encore dans la planification de nos actions.

Il existe une autre initiative dont on n'a pas encore parlé. On est en train de mettre sur pied des comités consultatifs pour informer le ministre et nos bureaux d'affaires sur les priorités qui doivent guider nos actions dans les régions. Sur 14 comités, quatre sont vraiment fonctionnels. Il y en a 4 ou 5 autres qui ont été annoncés pour les prochains mois. Il est important d'avoir un lien plus direct afin de connaître les préoccupations des collectivités et des régions pour guider notre planification. Dans chacun de ces comités, il y a une personne du groupe Sociétés d'aide au développement des collectivités (SADC) qui vient du milieu rural. On a toujours un équilibre entre le milieu rural, la PME et le milieu urbain. On essaie d'avoir un comité représentatif.

[English]

Senator Callbeck: Like Senator Mercer, I am a strong supporter of regional economic agencies. ACOA has had a positive effect in our part of the country.

With respect to your budget, I was looking at the background information, and trying to figure whether your budget is increasing or decreasing.

Your 2006-07 expenditures are \$392 million and then they go up \$4 million in 2007-08. Then they drop to \$251 million. Granted, infrastructure was factored into the first two amounts I stated. However, if you factor infrastructure funding out of those first two budgets, is the \$251 million an increase or a decrease?

[Translation]

Ms. Béchard: That is why I talked about the \$200 million; it is for our regular programs. The agency is also called upon to deliver programs for other departments. You mentioned Infrastructure Canada, but we also delivered the CANTex program for textiles and the Softwood Lumber program for Industry Canada. That is added to our regular budget, but it is always for very specific targets. Our real flexibility is demonstrated in our regular programming for our two programs: Community Economic Diversification and Business Regional Growth. I would say that this has been relatively constant for some time now and will probably remain so over the next few years. That is what we have planned. I do not know if that answers your question.

[English]

Senator Callbeck: Yes, it does. With respect to the infrastructure issue, in the last budget there was an infrastructure program announced. I see where your plans and priorities show zero spending for the year 2007-08.

Will you not be involved with administering the infrastructure program? How much of this will be given to rural areas? What have your discussions been with the government in regard to this issue?

[Translation]

Mr. Dufour: Are you referring to the new measure announced in the recent budget for which we do not know the terms and conditions at present, or the former program, which we call the MIRF, which was managed by Infrastructure Canada? If you are referring to the MIRF program, the Province of Quebec is in charge. We did not design the program. We ensure that Quebec's proposal to implement this program complies with the terms and agreements of the Canada-Quebec agreement. We play a secondary role in delivering this program.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Tout comme le sénateur Mercer, je suis un ardent défenseur des agences économiques régionales. L'APECA a eu des effets positifs dans notre partie du pays.

Pour ce qui est de votre budget, j'étais en train d'examiner la documentation et d'essayer de voir si votre budget était à la hausse ou à la baisse.

Vos dépenses sont de 392 millions de dollars pour 2006-2007, puis elles augmentent de 4 millions de dollars pour 2007-2008. Elles diminuent ensuite pour s'établir à 251 millions de dollars. Certes, l'infrastructure était prise en compte dans les deux premiers montants que j'ai mentionnés. Cependant, si on ne tient pas compte du financement au titre des infrastructures dans les deux premiers budgets, le montant de 251 millions correspond-il à une augmentation ou à une diminution?

[Français]

Mme Béchard : C'est pour cela que j'ai parlé de 200 millions, c'est pour nos programmes réguliers. L'agence est aussi appelée à livrer des programmes pour d'autres ministères. Vous avez mentionné Infrastructure Canada, mais on a également eu à livrer le programme CANTex pour le textile et le programme du bois d'œuvre d'Industrie Canada. Cela vient s'ajouter à notre budget régulier, mais c'est toujours pour des cibles très spécifiques. Notre vraie flexibilité, c'est notre programmation régulière qui se traduit dans nos deux programmes : Diversification économique des collectivités et Croissance des entreprises et des régions. Je vous dirais que c'est relativement constant depuis un certain temps et cela le restera probablement au cours des prochaines années. C'est ainsi qu'on l'a planifié. Je ne sais pas si cela répond à votre question.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Oui, tout à fait. Pour ce qui est des infrastructures, un programme pour les infrastructures a été annoncé dans le cadre du dernier budget. Je vois qu'il n'y a aucune dépense dans vos plans et priorités pour l'exercice financier 2007-2008.

Ne participerez-vous pas à l'administration du Programme pour les infrastructures? Quel montant sera affecté aux régions rurales dans le cadre de ce programme? Quelle a été la teneur de vos discussions avec le gouvernement à ce sujet?

[Français]

M. Dufour : Est-ce que vous parlez de la nouvelle mesure annoncée dans le dernier budget sur laquelle aucune modalité n'est connue à l'heure actuelle, ou de l'ancien programme, qu'on appelle le FIMR, qui est géré par Infrastructure Canada? Si on parle du programme FIMR, c'est la province de Québec qui est maître d'oeuvre. On n'a pas fait le design du programme. On s'assure que ce qui est proposé par le Québec dans la mise en oeuvre de ce programme est conforme aux modalités de l'entente Canada-Québec. C'est plutôt un rôle accessoire dans la livraison de ce programme.

As for the final program, Strategic Infrastructures, we do not know the terms and conditions yet, in terms of what type of activity will be involved and how it will be targeted geographically.

[English]

Senator Callbeck: Do we know how much of that money will be targeted for rural areas yet?

Ms. Béchar: No.

Senator Callbeck: The other question I had, which you did not mention, deals with women entrepreneurs. ACOA has specific programs for women entrepreneurs. They have been very successful. Do you have similar programs, or are you thinking of developing programs?

[Translation]

Ms. Béchar: The answer to both questions is yes. The Community Diversification program includes a component that focuses specifically on the integration of target groups such as women, Aboriginals, minority linguistic communities, in liaison with the Canadian government's multiculturalism policy and strategy. We will continue to take a targeted approach with respect to this program over the next few years.

In my branch, we are in the process of preparing action plans and strategies that we will apply, based on evaluations made in past years for women and youth. I think that Stéphane could give you some relatively interesting examples of our achievements.

Before I turn the floor over to him, I would like to add that it is not because we are in the process of preparing a strategy that we are unable to carry out projects. For example, we have a project under way regarding female Anglophone entrepreneurs in the Laurentides region, a group that we are trying to integrate into the existing economic network. We are not trying to marginalize them, but rather we are trying to integrate all of the strengths of the sector to offer the entire community better job opportunities.

Stéphane could give you two tangible examples of successful projects that are currently being assessed.

Mr. Dufour: We undertook two other initiatives. The first one pertains specifically to the rural areas and was designed to assist female entrepreneurs in rural areas. Working with the CFDCs, the initiative was aimed at helping female entrepreneurs in preparing business plans. To facilitate access to capital, a non-refundable contribution of approximately \$25,000 was given to these women, to assist with the preparation of their business plans. This could be viewed as a way of funding their working capital.

The initiative was spread over three years and involved 125 participants. We are currently in a process of analysing the results. In terms of tangible results, the number of participants

Quant au dernier programme, Infrastructures stratégiques, ses modalités ne sont pas connues, tant pour le type d'activité que pour le ciblage géographique particulier.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Savons-nous déjà quelle part de ce montant sera affectée aux régions rurales?

Mme Béchar : Non.

Le sénateur Callbeck : L'autre question porte sur un sujet que vous n'avez pas mentionné, les femmes entrepreneures. L'APECA a des programmes qui s'adressent expressément aux femmes entrepreneures et ils ont eu beaucoup de succès. Avez-vous des programmes semblables ou songez-vous à en mettre sur pied?

[Français]

Mme Béchar : La réponse est oui aux deux questions. Dans le programme Diversification des collectivités, on a un volet qui s'intéresse plus spécifiquement à l'intégration de groupes cibles comme les femmes, les Autochtones, les communautés linguistiques en situation minoritaire, en lien avec la stratégie et la politique sur le multiculturalisme du gouvernement canadien. C'est un élément sur lequel on continuera à avoir une approche ciblée au cours des prochaines années.

Au sein de ma direction, on est en train d'élaborer les plans d'action et les stratégies que l'on devra appliquer, en se basant sur des évaluations qu'on a réalisées dans les années passées pour les femmes et pour les jeunes. Je pense que Stéphane pourra vous donner des exemples assez intéressants sur nos réalisations.

Avant de lui laisser la parole, je veux ajouter que ce n'est pas parce que nous sommes en train d'élaborer une stratégie que nous ne sommes pas capables de réaliser des projets. Par exemple, nous avons un projet en cours portant sur des femmes entrepreneurs et anglophones dans la région des Laurentides, que nous aidons à s'intégrer au réseau économique existant. On ne cherche pas à les marginaliser, mais à avoir une intégration des forces du milieu afin que les perspectives d'emploi soient intéressantes pour l'ensemble de la collectivité.

Stéphane pourrait vous donner deux exemples concrets de réussites qui sont présentement en cours d'évaluation.

M. Dufour : Nous avons mené deux autres initiatives, une première concernait spécifiquement les régions rurales et portait sur l'aide aux femmes entrepreneures en milieu rural. En collaboration avec les SADC, l'initiative visait à aider les femmes entrepreneures dans l'élaboration d'un plan d'affaires. Pour faciliter l'accès au capital, une contribution d'environ 25 000 \$ non remboursable, était donnée à ces femmes, dans l'élaboration de leur plan d'affaires. On peut voir cela comme le financement de leur fonds de roulement.

L'initiative s'est étalée sur trois années et a touché 125 participantes. Présentement, nous sommes en train d'analyser les résultats. Parmi les résultats tangibles, le nombre

was a great success. Moreover, the number of enterprises that are still active after a certain length of time is part of our assessment.

We have another province wide initiative being carried out through Quebec. We are working with the Centre d'entrepreneuriat féminin du Québec and the Réseau des femmes d'affaires du Québec. Through this initiative, we are providing many types of services including mentoring, coaching, business plan preparation, in order to promote the creation of enterprises by women. This initiative will expire in 2007.

[English]

Senator Oliver: When a new CEO takes over a business, normally they are always called upon first, to grow the business and add to shareholder value and, second, to do succession planning. I was surprised, therefore, to find that in your plan in Quebec you are actually doing the succession planning. You say that 98 per cent of businesses in Quebec are SMEs and that you have created a fund of \$8 million and another of \$30 million. These two funds are being used to do succession planning in Quebec.

Therefore, if a person has a business that has sales of \$3 million a year and that person dies, who do you finance to take over that business so it stays as a viable business? Does it have to be someone from Quebec, or could it be someone from Nova Scotia? Is it repayable money or a grant? Do you give them \$1 million to buy the business, how does it work?

[Translation]

Mr. Dufour: With respect to succession planning for enterprises, the issue that we are dealing with pertains to their location. What is important for us, is that the enterprise remains in the rural area where it was, because that is where the jobs are, and that is what our pilot project is aimed at ensuring. Whether the money comes from a foreign investor, with one of our existing programs, or from somebody else from another province who has bought the enterprise, the important thing is that the enterprise remains in its original location. The type of assistance provided will be refundable. Any type of assistance.

Senator Oliver: At 100 per cent?

Mr. Dufour: Yes, always, because any assistance provided to enterprises is necessarily refundable, except for the measure that we discussed with you, for certain regions in Quebec, and which enabled us to provide up to \$100,000 depending on the requirements and the preparation of the business plan.

Ms. Bécharde: I would like to rectify the amount that you mentioned; this was a \$30-million fund, of which eight million came from CED. We achieve the lever effect with the participation of venture capital companies, such as the Desjardins Corporation, with whom we work, to name but one.

Mr. Dufour: In addition, as part of these initiatives, CED's contribution is always refundable and represents 25 per cent of the cost of the project. The eight million dollars mentioned

de participantes fut un grand succès. Par ailleurs, le nombre d'entreprises qui sont toujours actives après un certain temps fera partie de notre évaluation.

Nous avons une autre initiative, pan-provinciale, à travers le Québec, il s'agit du centre d'entrepreneuriat féminin du Québec, mené avec le Réseau des femmes d'affaire du Québec. Par cette initiative, on fournit plusieurs types de services de mentorat, de coaching, d'élaboration de plan d'affaires, pour favoriser la création d'entreprises par les femmes. Cette initiative se terminera en 2007.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Quand un nouveau PDG arrive dans une entreprise, on lui demande normalement, pour commencer, de développer l'entreprise afin d'augmenter l'avoir des actionnaires et, ensuite, de planifier la relève. Voilà pourquoi j'ai été étonné de voir que dans votre plan, au Québec, vous planifiez la relève. Vous avez dit que 98 p. 100 des entreprises au Québec sont des PME et que vous avez constitué un fonds de 8 millions de dollars et un autre de 30 millions. Ces deux fonds servent à planifier la relève au Québec.

Si le propriétaire d'une entreprise dont le chiffre d'affaires s'élève à 3 millions de dollars par année meurt, à qui accorderez-vous les sommes nécessaires pour prendre les rênes de cette entreprise afin qu'elle reste viable? Faut-il que ce soit quelqu'un du Québec ou pourrait-il s'agir d'une personne de la Nouvelle-Écosse? L'argent doit-il être remboursé ou s'agit-il d'une subvention? Donnez-vous un million de dollars à cette personne pour qu'elle rachète l'entreprise? Comment procédez-vous?

[Français]

M. Dufour : L'enjeu auquel nous faisons face concernant la relève des entreprises était celui de leur localisation. Ce qui est important pour nous, c'est que l'entreprise reste dans le milieu rural où elle était, car les emplois sont là, et c'est la finalité de notre projet pilote de s'en assurer. Que ce soit un investisseur étranger, avec un des programmes existants, ou encore quelqu'un d'une autre province qui vienne acheter, l'important c'est que cette entreprise puisse rester dans sa localité d'origine. Le type d'aide sera nécessairement remboursable. Tout type d'aide.

Le sénateur Oliver : À 100 p. 100?

M. Dufour : Oui, toujours, car toute aide aux entreprises est nécessairement remboursable, à part la mesure dont nous avons parlé, pour certaines régions du Québec, et par laquelle on pouvait aider jusqu'à 100 000 \$, selon les besoins et la réalisation du plan d'affaires.

Mme Bécharde : J'aimerais corriger le montant que vous avez mentionné; il s'agit d'un fonds de 30 millions, dont huit millions viennent de DEC. On a obtenu un effet levier avec la participation de sociétés de capital de risque, comme la société Desjardins, avec qui nous avons travaillé, pour ne nommer qu'elle.

M. Dufour : En complément, dans le cadre de ces initiatives, la contribution de DEC est toujours remboursable et sera de 25 p. 100 du coût des projets. Les huit millions mentionnés

should climb to \$32 million in capital in the regions. The local partner must also invest 25 per cent of the amount and we expect the venture capital companies to invest in equivalent amount, namely the remaining 50 per cent. That is one of the features of the program; otherwise the project is not eligible.

Ms. Béchard: This is also a pilot project; we are doing this on a trial basis because it is new. We do not know how difficult it will be to carry out, so we have given ourselves a one year period to test the idea and see if it works. That would mean that, in theory, by December we will have an idea of what we are able to accomplish; we will do an assessment and decide whether the program is worth renewing, if there is a demand for it. It is quite difficult to implement. It is not only for the employees, or for the entrepreneur's children, it could be the employees or other individuals. The idea, as Stéphane said, is to ensure that the enterprise remains in the community.

[English]

Senator Oliver: By taking one of the poorest regions in Quebec under your umbrella, can you help me to understand how your various programs impact poverty? What can your economic development programs do there?

I do know it is possible for some of the small communities suffering from poverty to get a \$100,000 non-repayable grant to help them, but what types of programs would you apply to a community that had one industry? If a large sawmill that employed most of the people closes, for example, what will you do to revitalize that community?

[Translation]

Ms. Béchard: We try to have an approach that is quite structured. As a first step, we see the role of the Agency as being that of a guide, a facilitator. We want to be able to support the communities, help them mobilize, work together to come up with a vision of their development, define what type of action plan they would like to implement. We help hire experts, conduct studies, help them develop their plan and carry it out by hiring experts to guide them in implementing a diversification plan. We are hoping that, over a given period of time, the communities will have a better grasp of the possibilities and will see the different avenues that can be followed for their development.

Earlier I discussed four elements that underlie our vision; we want to work on a long-term basis, we want to achieve sustainable effects by working on the communities development capacities. We strongly believe that if we give the communities the tools allowing them to take charge, they will be able to help those individuals who have more problems. You talked about poverty. The way we see things, we do not have a community of poor people, but one where there are people who are much more

devraient atteindre jusqu'à 32 millions de capitaux en région. Le partenaire local doit aussi investir un montant de 25 p. 100 et on attend de la part des sociétés de capital de risque un montant équivalent, soit les 50 p. 100 restant. C'est une des caractéristiques, autrement on ne peut pas avoir de projet admissible.

Mme Béchard : Il s'agit également d'un projet pilote, nous en faisons l'essai car c'est novateur. Nous ne savons pas quelle difficulté nous aurons à le réaliser, aussi nous nous sommes donné une période d'un an pour tester l'idée et voir si cela fonctionne. Cela veut dire que, normalement, d'ici décembre, on aura une idée de ce qu'on aura été en mesure de faire; on fera l'évaluation et on verra si cela vaut la peine d'être reconduit, s'il y a une demande pour cela. C'est assez difficile à mettre en œuvre. Ce n'est pas seulement pour les employés, ou pour les enfants de l'entrepreneur, cela peut être les employés ou d'autres personnes. L'idée, comme le disait Stéphane, est que l'entreprise demeure dans la collectivité.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Pourriez-vous m'expliquer comment vos différents programmes combattent la pauvreté en prenant l'exemple d'une des régions les plus pauvres du Québec dont vous vous occupez? Que peuvent faire vos programmes de développement économique pour ces régions?

Je sais que certaines petites collectivités pauvres peuvent obtenir une subvention non remboursable de 100 000 \$, mais à quel genre de programme pourriez-vous recourir pour aider une collectivité dotée d'une seule industrie? Si, par exemple, une importante scierie employant la plupart des habitants de l'endroit fermait ses portes, que feriez-vous pour revitaliser la ville?

[Français]

Mme Béchard : Nous essayons d'avoir une démarche assez structurée. Première étape, nous voyons le rôle de l'agence comme celui d'un accompagnateur, d'un facilitateur. Nous voulons être en mesure d'appuyer les collectivités, de les aider à se mobiliser, de travailler ensemble pour concevoir une vision de leur développement, définir quelle sorte de plan d'action elles voudraient mettre en œuvre. Nous contribuons à engager des experts, à faire des études, à les aider à développer leur plan et à le réaliser en engageant des expertises pour les guider dans la mise en œuvre d'un plan de diversification. On espère ainsi que, sur une période donnée, les collectivités auront une meilleure compréhension des possibilités et verront les différentes pistes de développement.

Je citais plus tôt les quatre éléments qui fondent notre vision; nous voulons travailler dans une perspective de long terme, d'effets durables en travaillant sur les capacités de développement des collectivités. Nous croyons fermement que, si on donne aux collectivités des moyens de se prendre en main, elles seront capables de venir en aide aux personnes qui ont plus de problèmes. Vous parlez des pauvres, selon notre perception on n'a pas une collectivité de pauvres, mais une collectivité où il y a

underprivileged than others. Our aim is to come up with plans that manage to reach out to these people so that they can be reintegrated into the workforce.

This is an ambitious project, but we think that with the support of the communities, with the support of the CFDCs — we work with a very wide network and we are quite well connected with our other colleagues in ACOA and in other agencies — that can make a difference.

Mr. Dufour: If I may, I would like to give you an example that illustrates the way we work. In the Huntington region, in April 2005, two plants had to close down and 600 workers were laid off. This closure was the result of the lifting of textile quotas. The impact was major. This crisis resembles the example that you just gave.

We are still working with the community and assisting it with its endeavours. We hired some individuals, in cooperation with the town, so that we could examine the situation. Initially, the town had decided to purchase the two existing buildings with a view to possibly relocating a few businesses there.

We also, with consultants, did an analysis of the strengths and weaknesses in order to determine what could be done. We opted to hire a salesperson outside the country to see if we could attract some enterprises there.

At the same time, we assessed the possibilities in this region, based on the strengths and existing opportunities. The results varied and we are still at the implementation stage. We mobilized all of the local players, our partners in Quebec and the municipality to try and identify the possibilities.

A variety of avenues have been identified. The development commissioner is still there. To date, nearly 65 per cent of the buildings are occupied by new businesses. We noted a requirement for an adapted technology transfer centre. The project is still under study and will eventually be proposed to the Quebec government. An industrial plan for transportation was prepared, given the proximity of this region to the St. Lawrence Seaway. We also looked at ways to attract tourism. So we have a concerted vision with respect to this issue.

Some of the businesses that have settled in this region received direct assistance from the Agency, which promoted employment. As a result of these interventions, we prevented a potentially catastrophic situation. That is more or less how we want to work with these communities.

[English]

Senator Mahovlich: Now that we are dealing with world markets, in the southern part of the United States, in states such as Georgia, Alabama and South Carolina there have been tax incentives offered to large corporations — Honda, for example, a world-renowned company — to encourage them

des gens beaucoup plus défavorisés que d'autres. Nous visons des plans qui réussissent à toucher cette population pour les réintégrer dans le marché du travail.

C'est un projet ambitieux, mais nous pensons qu'avec l'aide des collectivités, celle des SADC — nous travaillons avec un très grand réseau sur le terrain et nous sommes assez bien connectés avec nos autres collègues de l'APECA et d'autres — cela peut faire une différence.

M. Dufour : Permettez-moi de vous citer un exemple pour illustrer la démarche. Dans la région de Huntington, en avril 2005, deux usines ont dû fermer leurs portes, mettant à pied 600 travailleurs. Cette fermeture résultait de la levée des quotas dans le domaine du textile. Cet impact fut majeur. Cette crise ressemble à l'exemple que vous venez de soulever.

Nous travaillons toujours avec la communauté et l'accompagnons dans ses démarches. Nous avons donc embauché des personnes, en collaboration avec la ville, pour nous pencher sur la situation. Dans un premier temps, la ville avait décidé de racheter les deux immeubles existants pour examiner la possibilité d'y relocaliser quelques entreprises.

Nous avons également, avec des consultants, fait une analyse des forces, des faiblesses afin de déterminer ce qu'on pouvait faire. Nous avons favorisé l'embauche d'un démarcheur à l'étranger pour voir si des entreprises ne pourraient pas s'y installer.

Nous avons, en même temps, examiné les possibilités de cette région, en nous basant sur les forces et les opportunités existantes. Il y eut différents résultats et nous n'en sommes qu'à la phase de l'implantation. Nous avons mobilisé tous les acteurs locaux, nos partenaires du Québec et la municipalité pour tenter d'identifier les possibilités.

Différentes avenues ont été identifiées. Le commissaire au développement est toujours sur les lieux. Aujourd'hui, près de 65 p. 100 des bâtiments sont occupés par de nouvelles entreprises. Nous avons constaté un besoin pour un centre de transfert en technologie adaptée. Le projet est toujours à l'étude et sera proposé éventuellement au gouvernement du Québec. Un plan industriel pour le transport a vu le jour, compte tenu de la proximité de cette région avec la voie maritime du Saint-Laurent. Nous avons également examiné les façons d'attirer le tourisme. Il existe donc une vision concertée en ce sens.

Certaines des entreprises installées dans cette région ont reçu de l'aide directement de l'agence, ce qui a favorisé l'emploi. Grâce à ces interventions, nous avons sauvé une situation potentiellement catastrophique. C'est un peu la façon dont nous voulons travailler avec ces milieux.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Comme nous évoluons aujourd'hui sur les marchés mondiaux, certains États du Sud des États-Unis comme la Géorgie, l'Alabama ou la Caroline du Sud ont offert des incitatifs fiscaux à des grandes entreprises — par exemple, la société Honda, connue dans le monde entier — pour qu'elles

to establish their homes in these states. Does Quebec offer such large corporations this kind of incentive? If so, could you give us an example?

[Translation]

Ms. Bécharde: I am not familiar with the kind of tax havens that the province of Quebec provides to these companies. However, our program, Croissance des entreprises et des régions, has a section specifically on the issue of foreign investors in order to encourage them to come and settle in Quebec. We help communities better understand localization factors, which make a Quebec community more attractive to investors. Factors that need to be taken into consideration include, for example, attractive tax credits, quality of the labour force and the quality of life in the targeted regions.

We help the regions come up with a development plan to attract foreign investors. In this era of globalization, everybody is trying to attract foreign investors and large corporations. Only one big company is needed to create many jobs.

In the past, we did not feel that this was very important. It was part of the eligible activities. However, we have now identified it as a target that we intend to work on in the coming years.

Mr. Dufour: The Agency has an annual budget of \$200 million. So we cannot invest in just anything. Investissement Québec is an organization that we work with on various specific projects. For major projects, we pay special attention to the structural effect and the impact on employment.

A project in Montreal may be less interesting than an identical 300-job project in a rural region. For example, we have invested a great deal of money in various facilities in the Thetford-Mines area given the impact on jobs. Economic Development Canada can examine these files.

Ubisoft was also a new initiative in the Montreal area, in which we invested \$8 million. This initiative had a major impact. It was a second investment. We had already funded this company in the past. It creates many jobs.

Employment is an extremely important condition to our participation.

Senator Saint-Germain: I am from British Columbia and I am going to ask my question in French.

My question concerns the forestry sector. The impact of this sector in rural regions in Quebec is significant. Given the strength of the Canadian dollar, the drop in stumpage fees, problems in the United States construction industry, how would you describe the current state of the forestry sector in Quebec?

s'établissent dans ces États. Le Québec offre-t-il aux grandes entreprises des mesures incitatives du même genre? Si c'est le cas, pourriez-vous nous donner un exemple?

[Français]

Mme Bécharde : Je ne suis pas familière avec les abris fiscaux offerts par la province de Québec pour ces entreprises. Par contre, notre programme, Croissance des entreprises et des régions, comporte un volet spécifique sur question des investisseurs étrangers visant à les encourager à s'installer au Québec. Nous offrons la possibilité aux collectivités de cultiver une compréhension des facteurs de localisation, qui rendent attrayant pour un investisseur de s'installer au Québec. Les facteurs à prendre en considération sont, par exemple, les crédits d'impôt intéressants, la qualité de la main-d'œuvre et la qualité de vie dans les régions visées.

Nous sommes en mesure d'aider les régions à élaborer un plan de développement pour attirer des investisseurs étrangers. Avec la mondialisation, tous essaient d'attirer les investisseurs étrangers et les grandes entreprises. Il ne suffit que d'une grande entreprise pour créer un grand nombre d'emplois.

Par le passé, nous n'accordions pas une grande importance à cet aspect. Il faisait partie des activités admissibles. Toutefois, nous l'avons maintenant cerné comme un cible sur laquelle nous comptons travailler au cours des prochaines années.

M. Dufour : Le budget de l'agence est de 200 millions de dollars par année. On ne peut donc pas s'intéresser à tout ce qui bouge. Investissement Québec est un organisme avec lequel nous pouvons travailler sur certains projets spécifiques. Dans les projets majeurs, nous nous penchons particulièrement sur l'effet structurant et l'impact sur l'emploi.

Un même projet situé à Montréal est peut-être moins intéressant qu'un projet de 300 emplois en milieu rural. Nous avons, par exemple, investi beaucoup d'argent dans certaines implantations dans la région de Thetford-Mines compte tenu de l'impact sur l'emploi. Développement Économique Canada peut étudier ces dossiers.

Ubisoft fut également une nouvelle initiative dans la région de Montréal, dans laquelle nous avons versé 8 millions de dollars. Cette initiative représentait un impact majeur. Il s'agissait d'un deuxième investissement. Nous y avons déjà contribué dans le passé. L'entreprise créée beaucoup d'emplois.

Le vecteur emploi est une condition très importante à notre participation.

Le sénateur Saint-Germain : Je suis de la Colombie-Britannique et je vais vous poser ma question en français.

Ma question touche le secteur forestier. On remarque que l'impact de ce secteur dans les régions rurales du Québec est important. Compte tenu de la force du dollar canadien, de la réduction des droits de coupe, des problèmes dans l'industrie de la construction aux États-Unis, comment décririez-vous l'état actuel du secteur forestier au Québec?

Ms. Bécharde : The situation within the forestry sector remains precarious and difficult. Since January 2005, this sector has lost nearly 11,000 jobs, 5,700 of which on a permanent basis. The numbers are high.

From a structural perspective, forestry communities are suffering. We are talking not only about pulp and paper companies but also sawmills. These industries are restructuring.

Another problem in Quebec concerns a government plan resulting from the Coulombe report. This report found that the industry needed to reduce its cut volume by 20 per cent. This limits all the more any possibilities of expansion.

In order to recover, this industry faces a number of challenges. Companies must change their business and forestry management practices in order to preserve an increasingly less available resource. They should also streamline their activities in order to become more competitive and to develop additional ways to add value during secondary and tertiary processing.

We have seen several diversification projects whereby mills will adapt their product line to develop added-value products. For example, they will attempt to find other markets for their production of wood board destined for the construction industry. So, these companies are diversifying their products and export markets.

The issue of stumpage fees also needs to be reviewed. This falls under provincial jurisdiction. They must also renew their labour force.

We have also been involved in the delivery of the softwood lumber initiative put forward by Industry Canada several years ago, to promote diversification. This led us to create a new development approach at the agency.

The Economic Diversification Initiative that we put forward seeks to respond to the need for communities struggling over the forestry sector to diversify. However, we do not have any short-term solutions. We must keep our eyes open. We are working closely with our colleagues in the Quebec government and with the Canadian Forest Service and Industry Canada to ensure we work together to support this industry which is undergoing an inevitable change and for which we are trying to reduce the negative impact.

Senator St. Germain : Do you have sufficient financial means, in your programs, to resolve the problems within this sector? This represents billions of dollars.

Ms. Bécharde : Money has always been a central issue for all regional agencies. We are multi-sectoral and we serve the communities affected by the fisheries, forestry, the manufacturing sector, which are related to globalization.

We are trying to balance our approach. In the past, we focused exclusively on small business development and improving the development environment for small businesses. Currently, our programs still cover small businesses, to make them more

Mme Bécharde : La situation demeure fragile et difficile dans le secteur forestier. Depuis janvier 2005, près de 11 000 emplois ont été perdus dans ce secteur, dont 5 700 sur une base permanente. Ces chiffres sont énormes.

D'un point de vue structurel, les collectivités forestières en souffrent. On retrouve non seulement des entreprises de pâtes et papier, mais également des scieries. Ces industries sont en restructuration.

Autre problématique au Québec, un plan du gouvernement découle du rapport Coulombe. Ce rapport a déterminé que l'industrie devait réduire de 20 p. 100 le volume de ses coupes. Cela limite d'autant plus les possibilités d'expansion.

Plusieurs défis existent en ce moment pour revitaliser cette industrie. Les entreprises doivent changer leurs pratiques d'affaires et de gestion forestière afin de préserver la ressource qui devient moins disponible. Elles devront également rationaliser leurs activités pour les rendre plus compétitives et développer des avenues de deuxième et troisième transformation.

Nous avons vu certains projets de diversifications où les usines adapteront leur ligne de production pour développer des produits à valeur ajoutée. Par exemple, elles tenteront d'élargir la production de planches de bois destinées à la construction vers d'autres usages. Il s'agit donc pour ces entreprises de diversifier leur offre de produit et de marchés d'exportation.

Toute la question des droits de coupe devra également être revue. Cette question est de juridiction provinciale. Elles doivent aussi renouveler leur main d'œuvre.

Nous avons été impliqués dans la livraison de l'initiative du bois d'œuvre mis de l'avant par Industrie Canada, il y a quelques années, dans une optique de diversification. Cela nous a menés à élaborer une nouvelle approche de développement à l'agence.

L'initiative de diversification économique que nous avons mise de l'avant vise justement à répondre à la nécessité pour les collectivités aux prises avec le secteur forestier de se diversifier. Toutefois, nous n'avons pas de solution à court terme. Nous devons être vigilants. Nous travaillons de près avec nos collègues du gouvernement du Québec et le Service canadien des forêts et Industrie Canada pour avoir une approche concertée appuyant cette industrie qui vit un ajustement incontournable et pour laquelle nous tentons de diminuer l'impact négatif.

Le sénateur Saint-Germain : Disposez-vous de suffisamment de moyens financiers, dans vos programmes, pour régler les problèmes qui existent dans ce secteur? Cela représente des milliards de dollars.

Mme Bécharde : La question d'argent a toujours été au cœur de toutes les agences régionales. Nous sommes multisectoriels et on s'intéresse aux communautés touchées par les pêches, par la forêt, par le secteur manufacturier qui a une optique de mondialisation.

Nous avons essayé d'équilibrer notre approche. Autrefois, nos orientations étaient exclusivement axées sur le développement de la PME et sur l'amélioration de son environnement de développement. Actuellement, nos programmes couvrent encore

competitive given global competition, but we are proud to have a program that also addresses community vitality to promote the diversification of the economic base in a more structured and targeted fashion, and this is something we will focus increasingly on in the coming years. In all likelihood, we will not have enough money to do everything, but we will have enough to ensure that what we do produce results.

Mr. Dufour: With the means at our disposal, we have, nonetheless, focused on communities with structural problems related to their economy. All this is part of our budgetary allocation models.

For example, last year, with regard to the seven outlying areas, this represented 20 p. 100 of Quebec's population. Also, 40 p. 100 of our financial resources went voluntarily to those regions to respect the spirit of the legislation that established the Economic Development Agency.

[English]

Senator Callbeck: In your province, the government has an antipoverty strategy. It is my understanding that there are microcredit loans available there from \$500 to \$20,000. Is your agency involved in the delivery of that program, or do you provide your own microcredit loans?

[Translation]

Ms. Béchard: The Agency is not directly involved in micro-credit. Often, micro-credit is better suited to self-employed workers. Usually, the CFD works with companies or individuals who want to start a business for which the required level of funding is somewhat higher than for micro-credit.

However, we propose strategies similar to micro-credit that help young people start businesses. That is how we deal with this problem and Stéphane can provide you with examples to illustrate this.

Mr. Dufour: The initiative began in 1997 to deal with the youth drain. In cooperation with the Community Futures Development Corporations, we implemented a youth strategy to promote the creation of a local fund specifically for youth. These were personal loans between \$5,000 and \$15,000 along with repayment conditions and a two-year interest holiday. This initiative encouraged people to start businesses and it is still in place because we decided to support it.

Another major characteristic is to promote the hiring of resources to make young people aware of the importance of entrepreneurship as a development tool that helps them develop business plans and then supports them once the company has been created. This initiative is ongoing and we are still in partnership until 2010 because, essentially, the program has met its objectives.

la PME, pour la rendre plus compétitive et concurrentielle devant la concurrence mondiale, mais on est fiers d'avoir un programme qui touche également la vitalité des collectivités pour favoriser la diversification de la base économique d'une manière plus structurée et ciblée, sur laquelle on mettra l'emphase au cours des prochaines années. Probablement qu'on n'aura pas suffisamment d'argent pour tout faire, mais on en aura assez pour maintenir une action qui amène des effets probants.

M. Dufour : Avec les moyens dont on dispose, on a quand même ciblé notre action sur les collectivités qui ont des problèmes structurels sur le plan économique. Tout cela figure dans nos modèles d'allocation budgétaire.

Pour illustrer les sept régions périphériques, l'an passé, cela pouvait représenter 20 p. 100 de la population du Québec. Aussi, 40 p. 100 de nos ressources financières ont été dirigées volontairement vers ces régions pour répondre à l'esprit de la loi qui a créé l'Agence de développement économique.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Dans votre province, le gouvernement s'est doté d'une stratégie de lutte contre la pauvreté. Je crois qu'il existe un système de microcrédit qui permet aux gens d'obtenir des prêts dont la valeur peut aller de 500 \$ à 20 000 \$. Votre organisme participe-t-il à la mise en œuvre de ce programme, ou consent-il lui-même de tels prêts?

[Français]

Mme Béchard : L'agence n'est pas impliquée directement dans le microcrédit. Souvent, le microcrédit convient mieux à des travailleurs autonomes. L'ADC collabore généralement avec des entreprises ou des individus qui veulent démarrer une entreprise pour laquelle le niveau de financement requis est un peu plus élevé que celui du microcrédit.

Par contre, nous proposons des stratégies qui s'apparentent au microcrédit et qui aident des jeunes à démarrer des entreprises. C'est notre façon de répondre à cette problématique et Stéphane peut vous apporter des exemples pour le démontrer.

M. Dufour : L'initiative a débuté en 1997 et a pour but de répondre à la problématique de l'exode des jeunes. En collaboration avec les SADC, on a mis sur pied une stratégie jeunesse, qui favorise la création d'un fonds local dédié spécifiquement aux jeunes. Il s'agit de prêts personnels allant de 5 000 à 15 000 dollars, assortis de conditions de remboursement et avec congé d'intérêts sur deux ans. Cette initiative favorise le démarrage de l'entreprise et elle existe toujours parce qu'on a décidé de la soutenir.

Une autre caractéristique majeure consiste à favoriser l'embauche de ressources qui sensibilisent les jeunes à l'importance de l'entrepreneuriat comme outil de développement, qui les aident à l'élaboration de plans d'affaires et qui les accompagnent une fois que l'entreprise est lancée. Cette initiative continue et on est encore en partenariat jusqu'en 2010 parce que fondamentalement, le programme a répondu aux objectifs.

In terms of job creation this is excellent. As we said, it is not the micro credit as it is typically defined, but it is quite close to the idea of promoting access to capital and new business start-ups.

[English]

Senator Callbeck: That was set up in 1997. Is there an increase each year in the number of youth taking advantage of it?

[Translation]

Mr. Dufour: I would say that it is fairly stable because there are approximately 400 to 450 companies starting up every year. I have the data before me for the last five years. Some \$18 million is in play, which means that the money repaid allows for capital turnover. The success rate is approximately 72 per cent and various figures prove that entrepreneurs repay the full amount they have borrowed and that the failure rate is low.

Obviously, given the two-year interest holiday, the fund does not show the same yield as other funds after the first year. But the financial loss is approximately 6 to 7 per cent, which is quite respectable given the conditions and environment in which we are working.

[English]

Senator Callbeck: That is a real success story.

[Translation]

Mr. Dufour: True. This problem has helped to resolve the youth drain from rural areas. We have to work with the community, support young people, guide them and encourage them. It is not just about money, I think the program goes beyond that. The agency estimates that support is essential because, with regard to the resource, it is great to have available access to capital, but this only represents one part of the entrepreneurship equation.

[English]

Senator Callbeck: That will contribute to your success rate.

Senator Mercer: Madame Béchard, you mentioned in answer to a question that there are local advisory committees. Could you tell me how those committees are established? Can a citizen apply to be on an advisory committee? Who chooses committee members? Do the local members of Parliament have any input into the advisory committee and do they have a role in recommending which projects are approved in the regions?

C'est une bonne performance en matière de création d'emplois. Comme on dit, ce n'est pas le microcrédit au sens où on l'entend, mais on est très proches de l'idée de favoriser l'accès au capital et le démarrage de nouvelles entreprises.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Cela a été mis sur pied en 1997. Le nombre de jeunes qui s'en prévalent augmente-t-il d'année en année?

[Français]

M. Dufour : Je dirais qu'il y a une belle constance parce qu'il y a environ 400 à 450 entreprises qui démarrent chaque année. J'ai les données devant moi pour les cinq dernières années. Il y a quelque 18 millions de dollars en mouvement, ce qui signifie que l'argent remboursé permet de faire rouler le capital. Le taux de succès est d'environ 72 p. 100 et différents chiffres prouvent que les entrepreneurs remboursent l'ensemble du montant qu'ils ont emprunté et que le taux d'échec est faible.

Évidemment, compte tenu du congé d'intérêt sur deux ans, le fonds n'a pas le même rendement que d'autres fonds après la première année. Mais la perte au sens financier est d'à peu près six à sept p. 100, ce qui est tout à fait respectable dans les conditions et les milieux où l'on intervient.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : C'est une réussite tout à fait remarquable.

[Français]

M. Dufour : Effectivement. Ce programme aide à résoudre la problématique de l'exode des jeunes du milieu rural. Il faut travailler avec les forces vives du milieu, accompagner les jeunes, les guider et les encourager. Ce n'est pas strictement une question d'argent, je crois que le programme va au-delà de cela. L'agence estime que l'accompagnement est nécessaire parce que sur le plan de la ressource, c'est beau d'avoir accès au capital disponible, mais cela ne représente qu'une partie de l'équation de l'entrepreneuriat.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Cela va contribuer à votre taux de réussite.

Le sénateur Mercer : Madame Béchard, vous avez mentionné l'existence de comités consultatifs locaux en répondant à une question tout à l'heure. Comment ces comités sont-ils établis? Est-ce que les citoyens peuvent poser leur candidature pour y siéger? Qui choisit les membres du comité? Les députés locaux peuvent-ils intervenir dans le choix des membres du comité consultatif et peuvent-ils recommander l'approbation de certains projets dans leur région?

[Translation]

Ms. Bécharde : The minister creates the committees based on the recommendations he obtains. The committee members are known in their communities. I am speculating somewhat because this program just started.

We want to know the concerns and wishes of the communities in order to establish priorities. These committees are working on an action plan. Projects are not part of the planning process because it is related to the minister's accountability. The committees are there to guide us in identifying our priorities.

They may tell us that the initiative implemented is good and needs to be continued. They may also help us change an initiative given the problems in various regions.

Mr. Dufour : To add to that, I would say that we want to ensure geographical representation within our regions' dominant business sectors and, for the most part, business people are the ones being recruited based on a list of suggested names.

[English]

Senator Mercer : The names are recommended to you, but who recommends them?

[Translation]

Mr. Dufour : It is based on what we read. We need these business people. In Montérégie, in the Salaberry area, for example, we know which companies dominate. In the urban area, we sought out people involved in the aerospace industry.

Generally, we work with extremely representative individuals with good credibility. We also try to ensure a marriage between small- and medium-sized businesses to ensure we have covered all perspectives. The idea is to give the minister an idea of the opportunities available, and we want to cooperate with people who can talk about their experience on the ground. I also want to remind you that the individuals we recruit are business people and not interest groups sitting on the advisory board.

[English]

Senator Mercer : I am not being negative. I am just trying to figure out how it works, because it may be something we should duplicate. I still do not understand how the names come forward and how you select the names. From what list do the names come? Could anyone propose a name?

[Translation]

Mr. Dufour : There is no public notice, and we do not screen candidates; our role is to offer suggestions based on the reading we make, through conversations and networking, of the circumstances under which our local partners operate.

[Français]

Mme Bécharde : C'est le ministre qui forme les comités à partir de recommandations qui lui sont faites. Les membres du comité sont connus dans leur milieu. Je vous parle de façon perspective parce que c'est un programme qui vient tout juste de débiter.

On veut connaître les préoccupations et les volontés du milieu pour déterminer les priorités. Ces comités travaillent sur le plan de la planification de l'action. Les projets sont dissociés de la planification parce que c'est une question d'imputabilité du ministre. Ces comités sont là pour nous guider dans le choix de nos priorités.

Ils peuvent nous dire que l'initiative mise sur pied est bonne et qu'il faut continuer. Ils peuvent également nous aider à adapter notre action en fonction des problématiques des régions.

M. Dufour : En complément, je dirais qu'on veut s'assurer d'une représentativité géographique au niveau des secteurs d'activités dominants dans nos régions et majoritairement, ce sont des gens d'affaires qui sont recrutés à partir d'une liste de noms qui sont suggérés.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Les candidats vous sont recommandés, mais qui les recommande?

[Français]

M. Dufour : C'est à partir de la lecture qu'on fait. On a besoin de ces gens d'affaires. En Montérégie, dans la région de Salaberry par exemple, nous connaissons les entreprises dominantes. Dans la partie urbaine, on est allé chercher des gens impliqués dans le domaine de l'aérospatial.

En général, nous collaborons avec des gens très représentatifs ayant une bonne crédibilité. Nous tentons également d'avoir un mariage de petites et moyennes entreprises pour nous assurer de couvrir toutes les facettes. L'idée étant de donner des opinions au ministre sur les opportunités, et nous voulons collaborer avec des gens qui peuvent parler de leur expérience du terrain. Je rappelle également que ce sont des gens d'affaires que nous recrutons et non pas des groupes d'intérêt qui siègent au comité consultatif.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Ce n'est pas que je cherche la petite bête. Je veux simplement comprendre votre mode de fonctionnement, parce que nous devrions peut-être nous en inspirer. Je n'ai toujours pas compris comment les candidatures sont proposées et comment vous choisissez les membres. Sur quelle liste les noms figurent-ils? Est-ce que n'importe qui pourrait proposer un candidat?

[Français]

M. Dufour : Il n'y a pas d'appel public et nous ne jouons pas le rôle de filtre; notre rôle est de donner des suggestions selon la lecture que nous faisons de la situation de nos partenaires locaux, et ce, par des conversations et le réseautage.

Ms. Béchar: The director of the business office identified a number of people whom he believed were representative of the area and submitted their candidacies.

Senator St. Germain: It is the minister who makes the final selection.

Ms. Béchar: Yes, and his committee advises him on the priorities.

[English]

Senator Mercer: Does the local member of Parliament, whether a member of the government or the opposition, have any input?

[Translation]

Ms. Béchar: I honestly do not know. I will have to check and come back to you with an answer.

[English]

Senator Mercer: I am trying to determine whether your agency is different from ACOA. Under the current government, opposition members of Parliament cannot talk directly to ACOA officials and ask questions about projects that might be happening in their riding. Can a deputy in Quebec, who may be a member of the Bloc or the Liberal Party — in other words, not a member of the Conservative Party — contact the agency directly and ask questions about projects in their districts? That is their job as members of Parliament to take care of the people.

[Translation]

Ms. Béchar: I can answer your question. In fact, last week, I briefed the caucus of the various parties on our most recent programs.

In Quebec, our operations are different from those of ACOA. Our gateway is the minister's office. When members of a party, whether it be the Liberal Party, Conservative Party or Bloc Québécois, need information on a project, they call the minister's office; people in the minister's office then ask officials to provide them with the necessary information. This is the way it has been happening for years.

[English]

Senator Mercer: That is the way it has been happening for years.

[Translation]

Ms. Béchar: Yes, absolutely.

[English]

Senator Mercer: ACOA has caught up with you, because, at one time, members of Parliament in Atlantic Canada — no matter which party — were able to contact ACOA to ask questions. The questions were not directly to ACOA, but to find out what was happening with projects in their area.

Mme Béchar: C'est le directeur du bureau d'affaires qui a identifié un certain nombre de personnes qu'il croyait représentatives de la région et qui a soumis les candidatures.

Le sénateur St. Germain: C'est le ministre qui prend la décision finale de choisir.

Mme Béchar: Oui, son comité sert à le conseiller sur les priorités.

[Traduction]

Le sénateur Mercer: Le député de l'endroit, qu'il siège au gouvernement ou dans l'opposition, a-t-il son mot à dire?

[Français]

Mme Béchar: Honnêtement, je ne le sais pas. Je devrai vérifier et vous donner la réponse.

[Traduction]

Le sénateur Mercer: J'essaie de voir si votre organisme procède de la même façon que l'APECA. Le gouvernement actuel interdit aux députés de l'opposition de communiquer directement avec les fonctionnaires de l'APECA pour se renseigner au sujet de projets en cours dans leurs circonscriptions. Un député du Québec, qu'il soit bloquiste ou libéral, c'est-à-dire un député qui n'est pas membre du Parti conservateur, peut-il s'adresser directement à l'organisme pour obtenir des renseignements au sujet des projets prévus dans sa circonscription? En tant que députés, ils ont pour rôle de s'occuper des gens de leur circonscription.

[Français]

Mme Béchar: Je suis en mesure de répondre à votre question. J'ai d'ailleurs procédé à un breffage des caucuses des différents partis la semaine dernière, sur nos plus récents programmes.

Au Québec, notre façon de fonctionner est différente de celle de l'APECA. Notre porte d'entrée est le cabinet du ministre. Quand un membre d'un parti, soit du Parti libéral ou du Parti conservateur ou du Bloc québécois a besoin d'une information sur un projet, il appelle le bureau du ministre; le bureau du ministre vient chercher l'information auprès des fonctionnaires qui lui fournissent l'information nécessaire. C'est le mode de fonctionnement depuis plusieurs années.

[Traduction]

Le sénateur Mercer: C'est comme cela que les choses se passent depuis des années.

[Français]

Mme Béchar: Oui, tout à fait.

[Traduction]

Le sénateur Mercer: L'APECA vous a rattrapé, parce qu'il fut un temps où les députés fédéraux du Canada atlantique — de tous les partis — pouvaient communiquer avec l'APECA pour obtenir des renseignements. Leurs questions ne portaient pas directement sur l'APECA mais sur les projets en cours dans leur région.

Senator Oliver: When you put money into areas where there is poverty, how do you measure whether you are being successful? What is the mechanism by which you measure your results? How do you know you are making a difference?

[Translation]

Ms. Béchar: I will try to answer that to the best of my knowledge. We have new programs and a new strategic policy that will lead us, over the next few years, to consider the vitality of communities. In the past, that was not the case because our action focussed mainly on businesses and how to improve their environment in order to help them develop. CFDCs alone would help communities deal with their most pressing concerns.

We are currently evaluating the program, which has just been renewed, using a number of indicators, such as job creation, the number of businesses receiving support and the strengthening of their investment funds. Those are the criteria.

In the past few years — and this has had a certain impact on the role of regional agencies, particularly in Quebec — we have dealt with crisis such as the Saguenay floods and the ice storm, and we have also been involved in all reconstruction efforts, whether it be in the fishing, forest or textile industries. In each case, we were able to assess our action and check whether the results were in line with our stated objectives. We have learned lessons, which have let us to introduce a number of elements in our current program. Our current program, which focuses on community diversification, includes new elements that are affective, and we left out those elements that were conclusive. For example, helping communities take charge, that is, giving people the tools to act for themselves and make difference, is something that has shown results.

The fact that we now have new policies, which are different from the old ones, but more constructive, makes it difficult for me to give you a straight answer. That is the best answer I can provide you with. Does that answer your question?

Senator Oliver: No, that is fine.

[English]

In response to a question put by Senator Callbeck about women entrepreneurs in Quebec, you mentioned Canada's Multiculturalism Program. You were probably referring to the four target groups being isolated there, which are Aboriginal peoples, women, the disabled and visible minorities. Do you have any special Quebec programs to assist and promote visible minorities who may be living and working in areas

Le sénateur Oliver : Lorsque vous accordez des subventions dans des régions touchées par la pauvreté, comment faites-vous pour savoir si les objectifs escomptés ont été atteints? Par quel mécanisme évaluez-vous vos résultats? Comment faites-vous pour savoir si les effets souhaités se sont produits?

[Français]

Mme Béchar : J'essayerai de répondre au mieux de ma connaissance. Nous avons une nouvelle programmation et une nouvelle orientation stratégique qui nous amènera, plus spécifiquement au cours des prochaines années, à nous intéresser à la question de la vitalité des collectivités. Auparavant, ce n'était pas le cas parce que notre action était axée principalement sur l'entreprise et l'amélioration de son environnement de développement. Les seules façons dont nous intervenions pour les collectivités concernant les problèmes plus criants, c'était au niveau des SADC.

Nous procédons maintenant à l'évaluation du programme qui vient d'être reconduit à l'aide d'un certain nombre d'indicateurs que sont la création d'emploi, le nombre d'entreprises supportées, le renforcement de leurs fonds d'investissement. Ce sont les critères.

Au cours des dernières années — et cela a changé un peu le rôle des agences régionales, notamment au Québec — nous avons été impliqués dans des crises comme celle des inondations au Saguenay ou celle du verglas, et nous avons également été impliqués dans toutes les reconstructions, que ce soit au niveau des pêches, des forêts ou des textiles. Chaque fois, nous avons été en mesure d'évaluer notre action et de voir l'effet produit en fonction des objectifs fixés. Nous avons appris des leçons, qui nous ont amenés à introduire certains éléments dans notre programme actuel. Notre programme actuel, qui est donc celui de diversification des collectivités, inclut de nouveaux éléments qui fonctionnent et nous avons évité les éléments qui fonctionnaient moins bien. Par exemple, ce qui fonctionne bien, c'est la prise en charge du milieu, soit outiller les gens à agir par eux-mêmes afin de faire une différence.

Le fait que nous ayons maintenant de nouvelles orientations, différentes des anciennes, mais plus constructives, rend difficile une réponse directe à votre question. C'est la meilleure façon que je peux trouver pour y répondre. Est-ce que cela répond à votre question?

Le sénateur Oliver : Non, c'est bon.

[Traduction]

En réponse à une question du sénateur Callbeck au sujet des femmes entrepreneures au Québec, vous avez fait mention du Programme du multiculturalisme du Canada. Vous faisiez sans doute référence aux quatre groupes cibles définis dans ce programme : les Autochtones, les femmes, les personnes handicapées et les minorités visibles. Existe-t-il au Québec des programmes expressément conçus pour aider et mettre en valeur

with much poverty? This committee is now studying rural poverty. Do you have special programs for the visible minority groups?

[Translation]

Ms. Bécharde : We will not have programs for visible minorities. Rather, we are developing an approach that will help us identify the problems we want to deal with and the means that we will use. Multiculturalism and minorities are new elements for us. In the past, those elements were part of our programs, and we considered that minority groups had the same level of access to our programs as other groups. However, in certain cases, we have to better target our programs and find appropriate ways to alleviate problems in those communities.

[English]

Senator Mahovlich : My home was in Northern Ontario, very close to Quebec. We find many institutions are now closing. My high school closed in 1968. This year our church is closing. On my visits to Quebec, I notice the churches in every little town. Are you having a problem with institutions closing in these small rural areas?

[Translation]

Ms. Bécharde : I do not have the answer to your question. That is not something we have studied. We can only observe what is happening. I cannot speak for Stéphane, but I come from a small community where schools and churches are currently closing, that is a fact. I cannot give you more information on something we are not specifically studying as part of our current mandate and programs. I am sorry I cannot give you more information.

Mr. Dufour : Those are some of the signs of what is called the decline — and that is not a term I like to use — of rural areas, which are experiencing much greater hardships than in the 1950s. I used to be the president of Équipe rurale du Québec, and when we participated in Canadian forums, what you have described was what we saw. People today have to travel farther and farther to get to the post office and school house, and access services. This is what we are trying to underscore with the means at our disposal: from now on, community diversification and economic rebuilding will be the primary objectives we will strive to attain. They are part of the features associated with the poverty and demographic decline that you noticed. All that leads to the closing of those churches and schools.

les minorités visibles qui vivent et qui travaillent dans des régions très pauvres? Notre comité réalise en ce moment une étude sur la pauvreté en milieu rural. Avez-vous des programmes qui s'adressent spécialement aux minorités visibles?

[Français]

Mme Bécharde : Nous ne disposerons pas de programmes pour les minorités visibles. Nous aurons plutôt une approche qui tentera — c'est en cours d'élaboration — de bien cerner la problématique sur laquelle nous voulons agir et les moyens que nous allons utiliser. La question du multiculturalisme et des minorités est pour nous quelque chose de nouveau. Auparavant, c'était intégré à nos programmes, et on se disait que ces gens avaient accès à nos programmes au même titre que les autres. Mais on pense que dans certains cas, on doit cibler davantage nos programmes et trouver les moyens appropriés pour remédier aux problèmes de ces collectivités.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Je viens du Nord de l'Ontario, tout près du Québec. Beaucoup d'établissements sont en train de fermer leurs portes dans ma région natale. L'école secondaire que j'ai fréquentée a été fermée en 1968. Cette année, c'est l'église qui ferme ses portes. Quand je vais au Québec, je remarque que chaque petit village a sa propre église. Dans ces petits villages ruraux, assistez-vous comme nous à la disparition des établissements de ce genre?

[Français]

Mme Bécharde : Je n'ai pas la réponse à votre question. Ce n'est pas un aspect que nous avons étudié. Nous ne pouvons qu'observer. Je ne peux pas parler pour Stéphane, mais je viens d'une petite collectivité et la fermeture des écoles et des églises est un fait actuel. Je ne peux pas vous donner plus d'informations sur un aspect que nous n'étudions pas de façon spécifique dans le cadre de notre mandat et de nos programmes actuels. Je suis désolée de ne pas être en mesure de vous donner plus d'informations.

M. Dufour : Cela fait partie de ce qu'on observe lorsqu'on parle du rural — et je n'aime pas le terme — en déclin, qui vit des problèmes beaucoup plus graves par rapport à la réalité des années 1950. J'étais auparavant le président d'Équipe rurale du Québec et lorsqu'on participait à des forums canadiens, cette description que vous faites, c'était celle qui apparaissait. C'est le bureau de poste, la petite école, la proximité des services qui sont maintenant de plus en plus loin. C'est sur cela qu'on tente d'insister avec les moyens qu'on a pour dire que dorénavant, pour nous, la diversification des collectivités et la reconstruction de la base économique sont devenues le premier axe sur lequel nous voulons travailler. Elles font partie des caractéristiques parmi d'autres sur le taux de pauvreté que vous avez observé et le déclin démographique. Tout cela amène la fermeture de ces églises et de ces écoles.

[English]

Senator Mahovich: Community arenas are the last to go.

The Chairman: Thank you very much. We are visiting Quebec tomorrow. It was very good to hear from you today.

The committee adjourned.

[Traduction]

Le sénateur Mahovich : Les patinoires municipales sont les dernières à disparaître.

Le président : Merci beaucoup. Nous sommes très heureux de vous avoir entendus aujourd'hui, d'autant plus que nous nous rendons au Québec demain.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, May 15, 2007

Solidarité rurale du Québec:

Cherkaoui Ferdous, General Secretary;

Jacques Proulx, President.

MFR-Québec:

André Campeau, President;

Daniel Lambert, Project Officer.

Thursday, May 17, 2007

Canada Economic Development for Quebec Regions:

Johanne Béchard, Director General, Policy and Programs;

Stéphane Dufour, Acting Director General, Infrastructure and
Business Development.

TÉMOINS

Le mardi 15 mai 2007

Solidarité rurale du Québec :

Cherkaoui Ferdous, secrétaire général;

Jacques Proulx, président.

MFR-Québec :

André Campeau, président;

Daniel Lambert, chargé de projet.

Le jeudi 17 mai 2007

Développement économique Canada pour les régions du Québec :

Johanne Béchard, directrice générale, Politiques et programme

Stéphane Dufour, directeur général par intérim, Développement
d'affaires et Infrastructures.





First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Friday, May 18, 2007

Issue No. 27
**Fifty-fifth and fifty-sixth
meetings on:**
Rural poverty in Canada

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le vendredi 18 mai 2007

Fascicule n° 27
**Cinquante-cinquième et cinquante-sixième
réunions concernant :**
La pauvreté rurale au Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, P.C. (or Tardif)	Oliver
* LeBreton, P.C. (or Comeau)	Peterson
	Segal
	St. Germain, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson
et

Les honorables sénateurs :

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, C.P. (ou Tardif)	Oliver
* LeBreton, C.P. (ou Comeau)	Peterson
	Segal
	St. Germain, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

MINUTES OF PROCEEDINGS

NICOLET, QUEBEC, Friday, May 18, 2007
(68)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:38 a.m., this day, in room Joseph Ovide Rousseau, in the City Hall of Nicolet, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Biron, Fairbairn, P.C., Mahovlich and Mercer. (4).

In attendance: Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Sogetel:

Alain Duhaime, President.

Horizon Vert:

Jean-François Ménard, President.

Au coeur des familles agricoles:

Maria Labrecque Duchesneau, Executive Director.

Union des producteurs agricoles:

Laurent Pellerin, Executive Director;

David Tougas, Economist.

As an individual:

Marthe Tremblay.

Centre de Santé des services sociaux du nord de Lanaudière:

Alain Coutu, Community Organizer.

Agence de la santé et des services sociaux de la Mauricie et du Centre-du-Québec:

Réal Boisvert, Research Adviser.

Institut national de santé publique:

Robert Pampalon, Researcher and Geographer.

The Chair made an opening statement.

Mr. Ménard and Mr. Duhaime each made a statement and, together, answered questions.

At 9:36 a.m., the committee suspended.

At 9:38 a.m., the committee resumed.

PROCÈS-VERBAUX

NICOLET (QUÉBEC), le vendredi 18 mai 2007
(68)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 38, dans la salle Joseph Ovide Rousseau de l'hôtel de ville de Nicolet, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Biron, Fairbairn, C.P., Mahovlich et Mercer (4).

Également présent : Marc-André Pigeon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Sogetel :

Alain Duhaime, président.

Horizon Vert :

Jean-François Ménard, président.

Au cœur des familles agricoles :

Maria Labrecque Duchesneau, directrice administrative.

Union des producteurs agricoles :

Laurent Pellerin, président général;

David Tougas, économiste.

À titre personnel :

Marthe Tremblay.

Centre de santé et de services sociaux du nord de Lanaudière :

Alain Coutu, organisateur communautaire.

Agence de la santé et des services sociaux de la Mauricie et du Centre-du-Québec :

Réal Boisvert, conseiller en recherche.

Institut national de santé publique :

Robert Pampalon, chercheur et géographe.

La présidente fait une déclaration.

MM. Ménard et Duhaime font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 9 h 36, la séance est interrompue.

À 9 h 38, la séance reprend.

Mr. Pellerin, Ms. Labrecque and Ms. Tremblay each made a statement and, together with Mr. Tougas, answered questions.

At 11:10 a.m., the committee suspended.

At 11:24 a.m., the committee resumed.

Mr. Pampalon, Mr. Boivert and Mr. Coutu each made a statement and, together, answered questions.

At 12:28 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

NICOLET, QUEBEC, Friday, May 18, 2007
(69)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 1:45 p.m., this day, in room Joseph Ovide Rousseau, in the City Hall of Nicolet, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Biron, Fairbairn, P.C., Mahovlich and Mercer. (4).

In attendance: Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Town of Nicolet:

Alain Drouin, Mayor.

As an individual:

Robert Gendron;

Charles Cartier.

Fédération de l'Union des producteurs agricoles, Centre-du-Québec:

Jacques Corriveau, President.

The Chair made an opening statement.

Mr. Drouin, Mr. Gendron and Mr. Cartier each made a statement and, together, answered questions.

At 2:37 p.m., the committee suspended.

At 2:40 p.m., the committee resumed.

Mr. Corriveau made a statement and answered questions.

M. Pellerin et Mmes Labrecque et Tremblay font chacun une déclaration puis, aidés de M. Tougas, répondent aux questions.

À 11 h 10, la séance est interrompue.

À 11 h 24, la séance reprend.

MM. Pampalon, Boisvert et Coutu font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 12 h 28, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

NICOLET (QUÉBEC), le vendredi 18 mai 2007
(69)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 13 h 45, dans la salle Joseph Ovide Rousseau de l'hôtel de ville de Nicolet, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Biron, Fairbairn, C.P., Mahovlich et Mercer (4).

Également présent : Marc-André Pigeon, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Ville de Nicolet :

Alain Drouin, maire.

À titre personnel :

Robert Gendron;

Charles Cartier.

Fédération de l'Union des producteurs agricoles, Centre-du-Québec :

Jacques Corriveau, président.

La présidente fait une déclaration.

MM. Drouin, Gendron et Cartier font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 14 h 37, la séance est interrompue.

À 14 h 40, la séance reprend.

M. Corriveau fait une déclaration puis répond aux questions.

At 2:57 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

À 14 h 57, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

NICOLET, QUEBEC, Friday, May 18, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:38 a.m. to examine and report upon rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*Translation*]

The Chair: Welcome everyone. The members of the committee are happy to be here in Nicolet, in the heart of the beautiful region of central Quebec, which also happens to be the hometown of Senator Biron.

[*English*]

In May last year, our committee was authorized to examine the issue of rural poverty in Canada. Last fall, we listened to a number of experts from across the country. We put together a report, and I believe we have copies of here. We sent the report out and were startled at the response that we received from all across the country. We were encouraged to go ahead and move farther into the area, to get on the road and visit Canadians where they live and raise their families in the rural part of our country.

We are now in the second phase of our research. Thus far, we have travelled throughout all of the provinces in Eastern Canada. We have been in each province of Western Canada. We are at the moment completing meetings here in Quebec and Ontario. In the fall, we will go up to the North, into the three territories. Then, we will come together to do a final report.

It was our view that in order to do this, we had to meet with rural people in rural Canada. We know there is still much work for us to do. In short, we want to visit and hear as many people as we can who understand this issue much better than we do.

Today, it gives me great pleasure to welcome our two witnesses, Alain Duhaime, President of Sogetel, and Jean-François Ménard, President of Horizon Vert.

Jean-François Ménard, President, Horizon Vert: I have a small PowerPoint presentation to give to you this morning, but first I would like to welcome you to Nicolet. It is very nice to have you here. Thank you for travelling here.

For this presentation, I could throw many numbers at you, but I would rather throw a few images at you that speak for themselves.

There is a new opportunity presented to Canadian farmers nowadays. I hope everybody has heard about climate change, how it affects our daily lives or is subject to affect our daily lives in the forthcoming years. This is having a great impact on the Canadian environment and the Canadian economy. I will try to present to you the new carbon economy as an opportunity

TÉMOIGNAGES

NICOLET (QUÉBEC), le vendredi 18 mai 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 38 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Je vous souhaite à tous la bienvenue. Les membres du comité sont heureux d'être à Nicolet, au cœur de cette belle région du Centre-du-Québec, la ville natale du sénateur Biron.

[*Traduction*]

Au mois de mai de l'année dernière, le comité a eu l'autorisation d'examiner la pauvreté rurale au Canada. L'automne dernier, nous avons entendu de nombreux experts de partout au pays. Nous avons rédigé un rapport, et je crois que nous en avons des exemplaires ici. Nous avons publié le rapport, et avons été surpris de la réaction des gens partout au pays. On nous a encouragés à poursuivre et à approfondir notre étude, à nous déplacer et à visiter les Canadiens là où ils vivent et où ils élèvent leur famille dans les régions rurales du pays.

Nous en sommes à la deuxième étape de notre recherche. Jusqu'à maintenant, nous nous sommes rendus dans toutes les provinces de l'est du Canada. Nous sommes également allés dans toutes les provinces de l'Ouest canadien. Nous tenons ces jours-ci des séances ici au Québec, de même qu'en Ontario. À l'automne, nous irons dans le Nord, dans les trois territoires. Nous rédigerons ensuite notre rapport définitif.

Nous estimions qu'à cette fin, nous devons rencontrer les Canadiens des régions rurales sur le terrain. Nous savons que nous avons encore beaucoup de travail à faire. Bref, nous voulons visiter et entendre autant de gens que possible qui comprennent cette question mieux que nous.

Aujourd'hui, je suis très heureuse de souhaiter la bienvenue à nos deux témoins, Alain Duhaime, président de Sogetel, et Jean-François Ménard, président d'Horizon Vert.

Jean-François Ménard, président, Horizon Vert : J'ai une courte présentation PowerPoint à vous faire ce matin, mais d'abord, j'aimerais vous souhaiter la bienvenue à Nicolet. Nous sommes très heureux de vous accueillir ici. Nous vous remercions de vous être déplacés.

Pour cette présentation, je pourrais vous lancer de nombreux chiffres, mais je vais plutôt vous montrer quelques images qui parlent d'elles-mêmes.

De nos jours, de nouvelles occasions se présentent aux agriculteurs canadiens. J'espère que tout le monde a entendu parler du changement climatique, de la façon qu'il touche notre quotidien ou de la façon qu'il risque de toucher notre quotidien dans les années à venir. Les changements climatiques ont beaucoup de répercussions sur l'environnement et l'économie

for Canadian agriculture, as a new source of revenue for Canadians. Certainly, Canada can respond favourably to this new economy.

Climate change provokes all kinds of natural disorders, such as Katrina in 2005, which caused U.S. \$260 billion in damages. Just because it is happening south of the border does not mean that we will be spared of the effects of such events, for example, the prices of fuel have risen at a time where we plough our fields here. Another image that speaks for itself is a 1935 picture of the Columbia Icefield in the Rockies. In 2007, it looks substantially different. I will spare you the numbers, but you can see for yourself that climate change does have a major impact on our climate and certainly on our environment.

What are greenhouse effects? We need greenhouse effects to live on this planet. The problem is that we lost the control of it. The temperature is rising sharply now, and we cannot cope with the rapid changes at this point.

These are not figures from a theoretical model out of a lab somewhere; these are direct measurements of CO₂. We can probe the CO₂ levels of 1,000 years back by drilling the ice and extracting direct measurements of those CO₂ concentrations. We had a relatively stable temperature environment until we reached the age of industrialization in approximately 1850, and then it rose sharply. In less than 150 years, the industrialized world produced this remarkable rise in temperature.

Many years back, in the ice age, the difference in temperature between then and now was only 4 degrees. Right here, there used to be three kilometres of ice on top of this room. We are now 2 degrees up, and the prediction from today to 50 years from now is another 2.5 degrees at a minimum. In reality, it is between 2.5 and 5 degrees that are predicted. This will produce major effects on our planet and certainly on our economy.

The problem is that 20 per cent of the world is industrialized and 80 per cent is not. When it comes to consuming resources, the 20 per cent of the industrialized world consumes 80 per cent of the resources of the planet. If we keep that pace, most likely, we will wind up with even more damages. In view of the rise of the Chinese and Indian economies, on a per capita basis, if these economies consume as much as we have in the past 150 years, I do not have any answers; however, I will let you decide where we will be 100 years from now if we do not move fast.

How do we tackle the carbon economy? Very simply put, nature has transformed trees into liquid trees, which is fuel under the ground. Our economy has been based on the use of that fuel to make products. The missing part is between nine o'clock and midnight on the diagram. What will happen next?

au Canada. Je vais tenter de vous présenter la nouvelle économie fondée sur le carbone comme une occasion pour l'agriculture canadienne, comme une nouvelle source de revenus pour les Canadiens. Le Canada peut certainement réagir de façon favorable à cette nouvelle économie.

Les changements climatiques provoquent toutes sortes de catastrophes naturelles, comme l'ouragan Katrina en 2005, qui a causé pour 260 milliards de dollars américains de dommages. Ce n'est pas parce que ces catastrophes ont lieu de l'autre côté de la frontière qu'elles ne nous touchent pas. Par exemple, le prix de l'essence a augmenté au moment où nous labourions nos champs ici. Une autre image qui parle d'elle-même est cette photo, prise en 1935, du champ de glace Columbia dans les Rocheuses. En 2007, il avait changé de façon considérable. Je vous épargne les chiffres, mais vous pouvez voir que les changements climatiques ont des répercussions importantes sur notre climat et certainement sur notre environnement.

Que sont les effets de serre? Nous avons besoin des effets de serre pour vivre sur cette planète. Le problème est que nous avons perdu le contrôle. La température augmente rapidement, et nous ne pouvons composer avec les changements rapides actuellement.

Ces chiffres ne viennent pas d'un modèle théorique ou d'un laboratoire; il s'agit de mesures directes de CO₂. Nous pouvons obtenir les niveaux de CO₂ d'il y a 1 000 ans en perçant la glace et en extrayant des mesures directes des concentrations de CO₂. Nous avions des températures relativement stables jusqu'à l'ère industrielle; à partir de 1850 environ, les températures ont commencé à augmenter brusquement. En moins de 150 ans, le monde industrialisé a provoqué cette hausse remarquable des températures.

Il y a de nombreuses années, à l'époque glaciaire, la différence de température entre cette époque et la nôtre était de seulement 4 degrés. Ici, il y a déjà eu trois kilomètres de glace qui couvraient cette salle. Nous avons gagné 2 degrés, et on prédit une augmentation d'au moins 2,5 degrés de plus d'ici 50 ans. Dans les faits, l'augmentation prévue est de 2,5 à 5 degrés. Cette augmentation aura des répercussions importantes sur notre planète et certainement sur notre économie.

L'ennui, c'est que 20 p. 100 du monde est industrialisé et que 80 p. 100 ne l'est pas. Pour ce qui est de la consommation de ressources, les 20 p. 100 du monde industrialisé consomment 80 p. 100 des ressources de la planète. À ce rythme, les dommages seront probablement encore plus importants. Avec l'émergence des économies chinoise et indienne, par habitant, si ces économies consomment autant que nous l'avons fait au cours des 150 dernières années, je ne sais pas ce qui va arriver; toutefois, je vous laisse le soin de décider où nous en serons dans 100 ans si nous n'agissons pas rapidement.

Comment aborder l'économie fondée sur le carbone? Simplement, la nature a transformé les arbres en arbres liquides, soit en carburant souterrain. Notre économie dépend de ce carburant pour produire des biens. Vous pouvez voir qu'il manque un quart de la tarte sur le diagramme. À quoi peut-on s'attendre pour la suite?

The carbon economy will happen next. We will continue to do what we have done thus far. We have made money for our economy using fuels, and the next step to use the economy to produce the trees. There is just as much money in doing so. Offset credits can be produced by agriculture. Agriculture accounts for only 7.2 per cent of our emissions presently. The situation in Canada is that we have increased our emissions by 27 per cent as opposed to a projected decrease of 6 per cent. That is a big challenge that we have to face in the forthcoming years. Canada really needs offset credits to offset the effects of our CO₂ emissions.

Within these forthcoming carbon markets are regulated markets, voluntary markets, such as the United States, who did not sign the Kyoto Protocol, and carboneutral markets, which is a peer-to-peer exchange of carbon credits — a kind of eBay of carbon, if you will.

How does Kyoto work? Basically, we have a 1990 level of emissions for which we all want to aim. Industrialized countries are the emitters and are, therefore, facing the challenges. The emerging countries are being sought as the solutions. I am giving you many details, but that is more or less how Kyoto works. Tomorrow, the regulated markets will expand, the voluntary markets will shrink and the carboneutral market will rise to become a net-based platform on which much carbon will be traded.

In Nicolet and with other partners in Canada, we are checking what is being done on the land. Namely, in the Prairie region, we have many methane reduction projects forthcoming to reduce methane emissions.

South of the border right now, we have the Chicago Carbon Exchange, CCX, that trades carbon. Some of the states are producing those offsets to the Chicago Carbon Exchange at this point in time.

The price of carbon at the Chicago Carbon Exchange is U.S. \$3.75. The price of the carbon last year in the United States was U.S. \$1.10. The rise in price is three-fold, a 300 per cent increase. During which time, of course, the Bush administration has been consistently speaking against carbon, et cetera, but it did not prevent the price of carbon tripling in the United States in the last year. The price of carbon in Europe is 20 euros, which is roughly CAN \$30. There is a market; it is doubling every year. Much of that carbon can be generated from the land, from the farmers. Market-wise, about 18 per cent of the carbon being traded on the market is by the farms. There is a large amount of money in that market right now.

If your subject is poverty in agriculture, I am proposing this morning that maybe there is a new avenue for farmers to make money out of operations that they are already doing, with not much more investment. It is a market-driven economy; the money is just there.

À l'économie fondée sur le carbone. Nous allons continuer de faire ce que nous avons toujours fait. Nous avons fait croître notre économie grâce aux carburants, et la prochaine étape consiste à utiliser l'économie pour produire des arbres. Cette étape rapportera tout autant. L'agriculture peut produire des crédits compensatoires. Actuellement, l'agriculture ne compte que pour 7,2 p. 100 de nos émissions. Au Canada, nous avons augmenté nos émissions de 27 p. 100 au lieu de les réduire de 6 p. 100. Il s'agit d'un défi important auquel nous devons faire face dans les années à venir. Le Canada a vraiment besoin de crédits compensatoires pour neutraliser les effets de nos émissions de CO₂.

Dans le cadre de ces marchés de carbone à venir, il y a des marchés réglementés, des marchés volontaires, comme les États-Unis, qui n'ont pas signé le Protocole de Kyoto, et les marchés carboneutres, soit un échange entre pairs de crédits de carbone — un genre de eBay du carbone, si vous voulez.

Comment fonctionne le Protocole de Kyoto? Essentiellement, nous voulons tous viser les niveaux d'émissions de 1990. Les pays industrialisés sont les émetteurs; ils doivent donc faire face aux défis. Les pays émergents sont perçus comme étant la solution. Je vous donne de nombreux détails, mais voilà plus ou moins la façon dont fonctionne le Protocole de Kyoto. Demain, les marchés réglementés prendront de l'expansion et les marchés bénévoles perdront du terrain aux dépens des marchés carboneutres qui deviendront la plateforme en ligne à partir de laquelle une bonne partie du carbone sera négociée.

À Nicolet, et avec d'autres partenaires canadiens, nous regardons ce qui est fait sur le terrain. Dans les Prairies, de nombreux projets de réduction du méthane sont prévus pour réduire les émissions de méthane.

Aux États-Unis en ce moment, nous avons la Bourse du carbone de Chicago, CCX, où se négocie le carbone. En ce moment, certains États, par leur culture, compensent la Bourse du carbone de Chicago.

Le prix du carbone à la Bourse du carbone de Chicago est de 3,75 dollars américains. L'année dernière, le prix du carbone aux États-Unis était de 1,10 dollar américain. Le prix a donc triplé, ce qui représente une hausse de 300 p. 100. Pendant ce temps, évidemment, l'administration Bush a sans cesse dénigré le carbone, et cetera, mais n'a pas empêché le prix du carbone de tripler aux États-Unis l'année dernière. En Europe, le prix du carbone est de 20 euros, soit environ 30 dollars canadiens. Il y a un marché; et il double chaque année. Une bonne partie de ce carbone peut être généré par les terres, par les agriculteurs. Environ 18 p. 100 du carbone négocié sur le marché provient de fermes. Des sommes importantes sont actuellement transigées dans ce marché.

Puisque vous étudiez la pauvreté en agriculture, je propose ce matin une nouvelle avenue possible pour les agriculteurs qui veulent tirer profit de leurs exploitations actuelles, sans trop avoir à investir. Il s'agit d'une économie régie par les forces du marché; l'argent est tout simplement là.

On this slide, you can see where the projects are located in the United States. The map in the middle of this slide is the Chicago Carbon Exchange. The next slide shows they added a new location to their expanding market. They are considering Saskatchewan, maybe, as a new American state. I do not know.

I am not taking this lightly. This is serious business. Saskatchewan has 50 per cent of acreage being ploughed in this country. We have ties with Saskatchewan. We have met with networks there. These are well-intentioned people, but cash-strapped farmers essentially. To crank this up to the level where we can trade carbon from coast to coast in this country, we cannot let the American markets trickle up the border and suck up all of our carbon in their economy. If the U.S. retires its carbon credits, Canada, while facing all these challenges, will have no more carbon left.

Democrats are coming into power south of the border. They have four bills in the U.S. Congress right now, all of them more or less pointing at a 50 per cent reduction in emissions in the next 50 years. That is an immense challenge proposed for the U.S. economy, and it will create an immense carbon market south of the border. As Democrats are grabbing a little more power, things are likely to go in that direction. By then, I hope there will be enough carbon in Canada for us to be a player, because right now, all this carbon is going permanently to the United States. The contract structures that our Saskatchewan farmers are signing right now are ten-year contracts. They will be legally bound to the U.S. if we do not move rapidly.

I am urging your committee to look into the matter and propose solutions. I have a few ideas; you can call me, and I can certainly help you if need be. We are talking to partners in the West, in Alberta, in Saskatchewan. Our aim is to create a coast-to-coast carbon pool.

I would like to conclude by saying that the environmental and financial gains should not be overlooked. There is a solution for farmers, which does not require any money from the government. There will be no taxpayers' money needed. All we need to do is draw a line in the sand and say that the Canadian carbon is Canadian and will remain Canadian.

The Chairman: You have certainly hit a nerve. Coming from Alberta right next to Saskatchewan, I know we have had such a tough time out there in recent years with climate, with all sorts of other things. The carbon issue is very much, as you say, alive. It is really a question of getting it going and how to do that. I believe that is probably what you are doing out West.

[Translation]

Mr. Alain Duhaime, President, Sogetel: Madam Chairman, I would like to welcome you to Nicolet. The Mayor, Mr. Drouin, who I saw at the door earlier, welcomes you as well. I am the President of Sogetel, a small company headquartered here in

Sur cette diapositive, vous pouvez voir où les projets sont situés aux États-Unis. La carte au milieu de cette diapositive représente la Bourse du carbone de Chicago. La diapositive suivante montre l'ajout d'un nouvel emplacement au marché en expansion. On examine la Saskatchewan, peut-être comme un nouvel État américain. Je ne le sais pas.

Je ne prends pas cette possibilité à la légère. Il s'agit d'une entreprise sérieuse. Les produits de 50 p. 100 de la superficie en acre de la Saskatchewan vont vers ce pays. Nous avons des liens avec la Saskatchewan. Nous avons rencontré des gens des réseaux là-bas. Il y a des gens bien intentionnés, mais à court d'argent. Des agriculteurs surtout. Pour augmenter la production à un niveau où nous pourrions échanger du carbone d'un océan à l'autre dans ce pays, nous ne pouvons pas laisser les Américains aspirer tout notre carbone dans leur économie. Si les États-Unis utilisent leurs crédits de carbone, le Canada, tout en devant faire face à ces défis, n'aura plus de carbone.

Les démocrates arrivent au pouvoir au sud de la frontière. Ils ont quatre projets de loi devant le Congrès américain en ce moment, et tous visent plus ou moins une réduction de 50 p. 100 des émissions au cours des 50 prochaines années. Il s'agit d'un défi immense pour l'économie américaine, qui créera un immense marché du carbone aux États-Unis. À mesure que les démocrates acquerront plus de pouvoir, ils prendront probablement cette orientation. D'ici là, j'espère qu'il y aura suffisamment de carbone au Canada pour nous permettre de participer à ce marché, parce qu'en ce moment, tout le carbone va directement aux États-Unis. Les contrats que signent actuellement les agriculteurs de la Saskatchewan sont des contrats de dix ans. Ces agriculteurs auront une obligation juridique envers les États-Unis si nous n'agissons pas rapidement.

J'exhorte votre comité à examiner cette question et à proposer des solutions. J'ai quelques idées; vous pouvez m'appeler, et je pourrai certainement vous aider au besoin. Nous sommes en contact avec des partenaires de l'ouest, en Alberta et en Saskatchewan. Nous voulons créer un bassin de carbone d'un océan à l'autre.

Je terminerai en vous disant de ne pas négliger les avantages environnementaux et financiers. Il y a une solution pour les agriculteurs, qui ne nécessite aucun investissement du gouvernement. Aucun argent des contribuables n'est nécessaire. Tout ce qu'il faut faire, c'est prendre position et dire que le carbone canadien est canadien et demeurera canadien.

La présidente : Vous avez certes touché une corde sensible. Moi qui viens de l'Alberta, juste à côté de la Saskatchewan, je sais que le climat et toutes sortes d'autres choses nous ont donné du fil à retordre. La question du carbone est d'actualité, comme vous l'avez dit. Il reste juste à savoir comment lancer des choses. Je pense que c'est sans doute ce que vous faites dans l'Ouest.

[Français]

Alain Duhaime, président, Sogetel : Madame la présidente, je vous souhaite la bienvenue à Nicolet, en mon nom, et celui du maire, M. Drouin, que j'ai rencontré à l'entrée tantôt. Je suis le président de la compagnie Sogetel, qui a son siège social à

Nicolet. The purpose of my presentation is to inform you of the challenges facing telecommunications providers in providing a complete range of services at an affordable price in a rural community.

I believe that few of you are familiar with our company, so I will describe it briefly. Sogetel, which stands for the Société générale de telecommunications, is a private company that was founded in 1892. In fact, this company set up its operations with the advent of telephone technology. Our company provides telecommunications services. In the very beginning, it served the small town of Nicolet exclusively. By taking advantage of market consolidation, Sogetel then acquired several small telephone companies in the La Beauce region and Lac-Etchemin. We serve approximately 20 small rural municipalities in this region. We then acquired land in the Maskinongé region, close to Louiseville, and finally rural land in the region of Saint-Liboire-de-Bagot.

Please refer to Appendix 1, on the last page of this submission. To your left, you will find Nicolet, which is close to Lac Saint-Pierre and the St. Lawrence River. We cover the entire area of Maskinongé, which is located some 65 kilometres northwest of Nicolet. We also provide service 80 kilometres south of the Saint-Liboire region. We cover some 240 kilometres, the La Beauce region, south of Quebec City and along the American border.

Sogetel therefore provides services to rural areas that are non-adjacent. Nicolet is the largest village, with a population of 8,000 people. The area we serve has a population of approximately 45,000 people scattered over 4,300 square kilometres, which is approximately 10.5 people per square kilometre. Despite the large number of villages we serve, there are only 22,000 customers who subscribe to telephone service. We have approximately 16,000 Internet customers. In the last 10 years, Internet service has grown considerably. We also provide cellular phone service to 4,800 customers.

To understand the current situation, we must step back and take a look at how telecommunication systems used to operate. Until the early 1990s, telecommunications services included only basic telephone lines, and long-distance, which were entirely regulated. At the time, there were regulatory organizations at both the federal and provincial levels. In Quebec, we were regulated by a provincial organization. These regulatory organizations made sure that all Canadians had access to these affordable services, regardless of the actual costs.

Large corporations such as Bell or Telus served large cities where population density and incomes are very high. These companies, which also serve rural regions, had to use the high revenues derived from urban regions to subsidize services in rural areas that are normally not profitable. This is why telecommunication services in rural areas were, and still remain, affordable. These services were in part paid for by city dwellers. Services in a rural setting are still sold at below cost.

Nicolet. Le but de ma présentation est de vous faire connaître les défis qu'ont et qu'auront à relever les fournisseurs de télécommunications pour offrir une gamme complète de service à un prix abordable en milieu rural.

Je crois que peu d'entre vous connaissent la compagnie Sogetel, donc je vais faire une courte présentation de l'entreprise. Sogetel, qui est l'acronyme de Société générale de télécommunications, est une compagnie privée fondée en 1892. En fait, la compagnie a commencé ses opérations avec l'arrivée de la téléphonie. Elle offre des services de télécommunications. Au tout début, elle ne desservait que la ville de Nicolet. Par la suite, profitant de la consolidation des marchés, Sogetel a acquis plusieurs autres petites compagnies de téléphone dans la région de La Beauce et Lac-Etchemin. Une vingtaine de petites municipalités rurales qui sont desservies dans cette région. On a aussi acquis des territoires dans la région de Maskinongé près de Louiseville, et dernièrement, un territoire rural dans la région de Saint-Liboire-de-Bagot.

Veuillez vous référer à l'annexe 1, la dernière page du document. À votre gauche, on voit Nicolet, à proximité du Lac Saint-Pierre et du Fleuve Saint-Laurent. On dessert le territoire de Maskinongé, situé à environ 65 kilomètres au nord-ouest. On dessert aussi à 80 kilomètres au sud de la région de Saint-Liboire. On dessert à environ 240 kilomètres, la région de La Beauce, au sud de la ville de Québec et le long de la frontière américaine.

Sogetel dessert donc des territoires ruraux non contigus. Nicolet est la plus grande ville qui est desservie, avec une population de 8 000 personnes. Le territoire desservi compte environ 45 000 personnes sur 4 300 kilomètres carrés, soit 10,5 personnes au kilomètre carré. Malgré tous les villages que l'on dessert, on n'a que 22 000 clients abonnés au service téléphonique. En ce qui concerne le service Internet, on a 16 000 clients. En dix ans, le service Internet a pris beaucoup d'ampleur. En tant que fournisseurs du service cellulaires, nous assurons le service à 4 800 clients.

Pour comprendre la situation actuelle, il faut revenir en arrière et regarder comment le système des télécommunications fonctionnait. Jusqu'au début des années 1990, le service des télécommunications ne comprenait que le service de ligne de base et les interurbains, et était complètement réglementé. À l'époque, il y avait des organismes de réglementation au fédéral et au provincial. Au Québec, on était régi par un organisme provincial. Les organismes de réglementation s'assuraient que l'ensemble des Canadiens avait accès à des services à prix abordable peu importe le prix coûtant.

Les grandes entreprises comme Bell ou Telus desservaient de grandes villes où la densité de la population et les revenus étaient très élevés. Ces entreprises, qui desservent aussi des régions rurales, devaient utiliser les revenus élevés des régions urbaines pour subventionner le service en milieu rural habituellement non rentable. C'est la raison pour laquelle le service en milieu rural était, et est toujours aussi abordable. Il était payé par les gens de la ville. Le service en milieu rural est encore vendu en bas du prix coûtant.

For small companies such as Sogetel, it was impossible to transfer revenues generated in lucrative urban markets. Nonetheless, there has always been a subsidy system to make sure that rural areas could receive telephone services at affordable rates. The large corporations, such as Bell and Telus, understood that it was beneficial for their own clients to make service available throughout the area because customers living in the city also make calls to rural areas. Customers needed to reach their parents, friends and business associates living in the country. Therefore, there was a subsidy system under which companies were compensated for the use of their long-distance network. For example, a rural company would charge a dollar to a customer for a long-distance call, and keep the dollar; companies such as Bell or Telus paid a subsidy of up to 50 per cent more than the cost of the call. Therefore, when a dollar was charged to a customer, the rural telephone company got \$1.50. This is how rural telephone companies were able to keep local rates affordable.

Once telecommunications were deregulated, subsidy or equalization systems were no longer possible. The original "telecommunicators" such as Bell and Telus or even Sogetel, argue that if they have to subsidize non-profitable services, they will no longer be competitive in regions where competition exists.

To maintain universality service, the subsidy system must remain in place. To resolve this issue, the CRTC established a national fund to subsidize service in rural areas. This fund still exists. All telecommunications providers contribute to the fund, but only those providing services in rural communities benefit from it. This way, universal telephone service in rural areas can be maintained. Even today, although there is competition, rural services are subsidized by customers who live in cities, where the market is larger and more lucrative.

To give you a better idea, Sogetel is not a very large company, but by providing local rural service, we receive a subsidy of approximately \$2.2 million per year. This is a significant amount of money. The subsidy depends on the size and importance of the municipality. In the case of the smallest municipalities, we receive as much as \$17 per month per client, which is quite significant. Large companies such as Bell and Telus also receive this type of subsidy for services provided to rural municipalities.

With respect to high speed Internet and cellular phone service, very few measures have been implemented to ensure accessibility. These two services are essential for maintaining sustainable development, improving quality of life, perhaps even helping end poverty. We all know that Internet service is an indispensable tool in looking for employment. Many job offers are posted exclusively on the web. It is also an important educational tool. It is an endless source of information for students and parents.

Pour les petites entreprises comme Sogetel, il était impossible de transférer les revenus provenant du lucratif marché urbain. Il existait tout de même un système de subvention pour s'assurer qu'il y ait un service téléphonique en milieu rural et que les tarifs soient abordables. Les grandes entreprises, Bell et Telus, avaient compris qu'il était avantageux pour leurs propres clients, que leur service soit disponible partout parce que les clients des villes veulent aussi appeler en milieu rural. Leurs clients avaient besoin de rejoindre des parents, des amis ou des relations d'affaires en milieu rural. Il y avait donc un système de subvention qui consistait à verser une compensation aux compagnies pour l'utilisation de leur réseau interurbain. Par exemple, pour un appel interurbain, la compagnie rurale facturait un dollar à son client, et elle gardait le dollar; les compagnies comme Bell ou Telus pouvaient remettre une subvention pouvant aller jusqu'à environ 50 p. 100 de plus du prix de l'appel. Donc, pour un appel facturé à un dollar au client, la compagnie de téléphone rurale avait un revenu de 1,50 \$. C'est ce qui a permis aux compagnies de téléphone en milieu rural de maintenir un tarif local abordable.

Depuis l'arrivée de la concurrence dans les télécommunications, les systèmes de subvention ou de péréquation ne sont plus possibles. Les « télécommunicateurs » originaux, c'est-à-dire les Bell et Telus, et Sogetel dans son propre territoire, argumentent que si elles subventionnent des services non rentables, elles ne seront plus compétitives dans les régions où la concurrence existe.

Afin de conserver l'universalité du service, le système de subvention doit rester en place. Pour résoudre le problème, le CRTC a mis en place un fonds national pour subventionner le service en milieu rural. Ce fonds existe toujours. Tous les fournisseurs de télécommunications contribuent au fonds, mais seuls ceux qui offrent un service en milieu rural peuvent en bénéficier. Ainsi, l'universalité du service de ligne téléphonique en milieu rural est maintenue. Encore aujourd'hui, même s'il y a de la concurrence, le service en milieu rural est subventionné par les clients qui demeurent dans les villes où le marché est plus important et plus lucratif.

Pour vous donner une petite idée, Sogetel n'est pas une très grande entreprise, mais en subvention pour le service local-rural, nous recevons environ 2,2 millions de dollars par année. Ce sont quand même des sommes importantes. La subvention dépend de la grosseur de la municipalité, de son importance. En ce qui concerne les plus petites municipalités, nous recevons jusqu'à 17 \$ par mois par client en subvention de ce fonds-là, ce qui est très important. Les grosses entreprises comme Bell et Telus reçoivent aussi le même genre de subvention pour les municipalités en milieu rural.

En ce qui concerne les services Internet haute vitesse et cellulaires, peu de mesures ont été mises en place pour assurer l'accessibilité. Ces deux services sont essentiels pour assurer un développement durable et par le fait même, améliorer la qualité de vie et peut-être même aussi, aider à vaincre la pauvreté. Vous savez tous que le service Internet est maintenant indispensable pour trouver un travail. De nombreuses offres d'emploi sont visibles uniquement sur le web. C'est aussi important pour

High speed Internet may also save lives by making possible remote consultation of medical files. Businesses need the Internet just as much. Is there a less costly, quicker way to place orders with suppliers or provide information to clients?

In rural communities, there is less traffic, and the roads are not cleared of snow as frequently as they are in urban centres. Cellular phone service has proven to be a valuable tool in improving the safety and security of motorists and truckers. It allows people to avoid pointless trips and so is even helping save our planet.

The two usual high speed Internet service providers are telephone companies and cable companies. They are not the only providers, but you all know they have the major share of the market. With the technology they use — DSL — telephone companies cannot provide the service more than seven kilometres away from their telephone exchange, which is usually located in the middle of the village. In fact, DSL equipment makes it possible to amplify transmission speed over copper pairs, but that amplification cannot be delivered over distances greater than seven kilometres. Thus, any potential client who is over seven kilometres away cannot receive service. However, cable companies usually only provide service where that service is profitable for them, that is in the centre of town. In many cases, they do not provide any service in smaller towns.

The government of Canada, through Industry Canada, has put in place the Broadband for Rural and Northern Development Program. The program is intended to ensure that all communities have access to broadband Internet. Sogetel has benefited under the program. I would like to take this opportunity to make a few comments.

As you know, the program subsidizes only equipment purchase. Wireless technology, which is less costly to install than a wired network, is what most communities receiving assistance under the program select. However, it is impossible to reach all potential clients with wireless technology. You are of course aware that mountains and forests are often insurmountable obstacles to a wireless network. The distance between the emitting station and the client is also a limiting factor. Thus, there are still many families and companies who are not receiving broadband Internet. Even in regions where the program has been subsidized and applied, there are still people who cannot receive high speed Internet.

With regard to operating costs, the program subsidized equipment purchase, but recurring expenses, such as electricity, labour and municipal taxes, are not subsidized. The only subsidy, which is for equipment purchase, will not be sufficient in the long-term to ensure the service survives. Those who have received subsidies are serving regions which were not profitable for the cable companies, telephone companies, or those providing service under the program.

l'éducation. C'est une source inépuisable d'information autant pour les étudiants que pour les parents. Le service Internet haute vitesse peut même sauver des vies en permettant la consultation des dossiers médicaux à distance. Le besoin est tout aussi criant pour les entreprises. Y a-t-il un moyen moins coûteux et plus rapide pour commander auprès de ses fournisseurs ou pour fournir de l'information à ses clients?

En milieu rural, les routes sont moins achalandées et habituellement plus enneigées qu'en milieu urbain. Le cellulaire s'avère un atout précieux pour améliorer la sécurité des automobilistes et des camionneurs. Il permet d'éviter des déplacements inutiles et ainsi de contribuer un peu à sauver notre planète.

Les deux fournisseurs habituels de service Internet haute vitesse sont les compagnies de téléphone et les câblodistributeurs. Ce ne sont pas les seuls, mais vous savez tous qu'ils ont la grande majorité du marché. La technologie utilisée par les compagnies de téléphone, le DSL, ne leur permet pas d'offrir le service à plus de sept kilomètres de leur centrale téléphonique qui est normalement située au centre du village. En fait, l'équipement DSL permet d'amplifier la vitesse de transmission sur les paires de cuivres, mais l'amplification n'est pas possible si on dépasse sept kilomètres. Donc, tout client potentiel situé à une distance supérieure ne peut être desservi tandis que les câblodistributeurs ne desservent habituellement que ce qui est rentable pour eux, c'est-à-dire le centre du village. Dans bien des cas, ils ne sont même pas présents dans les plus petits villages.

Le gouvernement du Canada, par le biais d'Industrie Canada, a mis en place le programme « Services à large bande pour le développement rural et du Nord ». Ce programme devait faire en sorte que toutes les collectivités aient accès à Internet à large bande. Sogetel a d'ailleurs bénéficié de ce programme. Je profite de l'occasion pour vous faire quelques observations.

Comme vous le savez, ce programme ne subventionne que l'achat des équipements. Les technologies sans fil, moins dispendieuses que l'installation d'un réseau de câbles, sont choisies par la plupart des bénéficiaires du programme. Il est cependant impossible de rejoindre tous les clients potentiels avec la technologie sans fil. Vous savez sûrement que les montagnes et les forêts sont souvent des obstacles infranchissables. La distance entre la station émettrice et le client est aussi un facteur limitatif. Par conséquent, il y a encore de nombreuses familles et entreprises qui ne bénéficient pas du service. Même dans les régions où le programme a été subventionné et appliqué, il y a encore des gens qui ne peuvent pas recevoir Internet haute vitesse.

En ce qui a trait aux coûts de fonctionnement, le programme subventionnait l'achat d'équipements, mais qu'en est-il des dépenses récurrentes? En effet, l'électricité, la main-d'œuvre, les taxes municipales ne sont pas subventionnées. La seule subvention à l'achat des équipements ne sera pas suffisante à long terme pour assurer la survie du service. Ceux qui ont reçu des subventions desservent des territoires qui étaient non rentables pour les câblodistributeurs, les compagnies de téléphone et pour ceux qui ont bénéficié du programme.

Cellular telephone service is a competitive market. Cellular service providers are under no obligation to, and gain no advantage from, providing service to rural communities with low-density populations. Just as with high speed Internet, non-profitable rural areas are ignored. Recently — just two weeks ago — I made a presentation at the Montmagny regional municipality, where there are a number of towns along the U.S. border. Two municipalities are located on Sogetel territory, near the U.S. border: Lac-Frontière and Sainte-Lucie-de-Beauregard. I think it might be good to look at Appendix 1, to see where those municipalities are located. They are on the far-right of the map. In Sogetel's territory, along the U.S. border at the top, you find Sainte-Lucie and Lac-Frontière. Through the Montmagny RCM, those two municipalities recently submitted an application to receive cellular telephone service. They are in a fairly mountainous region, along the Maine border. The total population of those towns is 474 people — not 474 clients, but 474 people. A cellular transmission site costs between \$500,000 and \$600,000. To those investments, we must also add annual operating costs. It is completely impossible to make the service profitable under those conditions, even if Sogetel were the sole provider. Even if there was no competition, a single cellular service provider could not make a profit under those conditions. If governments wish to ensure that all kinds of telecommunications are available in rural areas, thus fostering economic development and reducing poverty, they will have to establish a permanent equalization system among providers, or else a subsidy system. They will absolutely have to take action, because these problems will come up every time new services become available. The more services become specialized and focus on a particular type of client, the less likely it is that they will be available in rural areas, because there will simply not be the volume needed to cover the company's investment.

I would be pleased to answer your questions.

[English]

The Chairman: These are big issues that you are talking about today, and they certainly reach into every part of Canada, especially rural Canada. Everywhere we have gone across the nation, we have heard the concern about lack of broadband connections and so on. I believe the government is starting to listen to that.

[Translation]

Senator Biron: My first question is on the federal government's deregulation of the industry, which will come into effect on June 1. That deregulation in rural areas will make it possible for companies like Bell and Telus to raise their rates, but could those rates go up indefinitely? Is there a cap?

Mr. Duhaime: First of all, that deregulation does not affect Sogetel. It is not a full deregulation. Companies have the right to increase their rates, but rates in rural areas will continue to be regulated. They will be a maximum rate. This is because, as

Le service cellulaire est un marché concurrentiel. Les fournisseurs n'ont aucune obligation et aucun avantage à desservir les milieux ruraux peu densément peuplés. Tout comme pour Internet haute vitesse, les régions rurales non rentables sont délaissées. Récemment, il y a deux semaines, j'ai fait une présentation à la MRC de Montmagny où il y a plusieurs villages situés le long de la frontière américaine. Il y avait deux municipalités situées sur le territoire de Sogetel près de la frontière américaine : Lac-Frontière et Sainte-Lucie-de-Beauregard. Je pense qu'il serait intéressant de regarder où sont situées ces municipalités à l'annexe 1. Il faut aller à l'extrême droite de la carte. Dans le territoire de Sogetel, le long de la frontière américaine en haut, on voit Sainte-Lucie et Lac-Frontière. Ces deux municipalités ont récemment fait, par le biais de la MRC de Montmagny, une demande pour être desservies par le service cellulaire. Elles sont dans une région assez montagneuse, le long de la frontière du Maine. La population totale de ces municipalités est de 474 personnes, pas 474 clients, mais bien 474 personnes. Un site de transmission cellulaire coûte entre 500 000 \$ et 600 000 \$. À ces investissements, il faut ajouter les coûts d'opérations annuels. Il est totalement impossible de rentabiliser le service dans de telles conditions même si Sogetel était le seul fournisseur. Même s'il n'y avait pas de concurrence, un seul fournisseur cellulaire ne peut rentabiliser le service dans des conditions semblables. Pour assurer la disponibilité de tous les types de télécommunications en milieu rural et ainsi favoriser le développement économique et, par le fait même, vaincre la pauvreté, il faudra que les gouvernements mettent sur pied un système permanent de péréquation entre les fournisseurs ou un système de subvention. Il est impératif d'agir parce que les problèmes actuels se répéteront lorsque de nouveaux services seront disponibles. Plus les services seront spécialisés et s'adresseront à une clientèle particulière, moins il y a de chance qu'ils soient disponibles en milieu rural parce qu'il n'y aura pas le volume pour payer les investissements.

Je suis disponible pour répondre à vos questions.

[Traduction]

La présidente : Les questions que vous évoquez aujourd'hui sont majeures et concernent toutes les régions du Canada, notamment du Canada rural. Nous avons parcouru le pays d'un bout à l'autre et entendu la même préoccupation quant au manque de liaisons à large bande. Je crois que le gouvernement commence à prêter l'oreille à ces préoccupations.

[Français]

Le sénateur Biron : Ma première question concerne la déréglementation du gouvernement fédéral qui sera effective le 1^{er} juin prochain. Cette déréglementation en milieu rural permettra aux compagnies comme Bell et Telus d'augmenter leurs tarifs, mais est-ce qu'ils peuvent augmenter indéfiniment ou s'ils ont une limite?

M. Duhaime : Premièrement, cette déréglementation ne touche pas Sogetel. Ce n'est pas une déréglementation complète. Ils ont l'autorisation d'augmenter leurs tarifs, mais les territoires en milieu rural continueront à être réglementés au niveau des tarifs.

I was saying earlier, the cost of providing service in rural areas is much higher than the invoice rate. In rural areas, Sogetel receives subsidies as high as \$17 per client per month. Bell's costs in rural areas, which I do not know, must be similar. Bell would never be authorized to raise its rates by \$17 a month in rural areas. The CRTC will most likely realize that costs are much higher than revenues, and allow a small increase, but I do not think the CRTC's goal is to fully deregulate basic service in rural areas.

Perhaps the CRTC will allow a small decrease in the gap between costs and invoice rates, but going from that to say that companies will be authorized to invoice cost price, and even with a profit margin, is something I do not think we will see, because I do not think it is the purpose of the changes announced by the CRTC.

Senator Biron: All Sogetel territories are linked by fibre optics networks, with redundancy.

Mr. Duhaime: That is correct. In order to provide good and secure service, Sogetel has to install fibre optics between Nicolet and the Maskinongé territory, up to La Beauce, by way of Quebec City. We also had to install fibre optics all the way to Montreal to purchase the Internet signal and to deliver long-distance calls. Those investments were made not only in Sogetel territory. We also had to invest outside our territory in order to purchase service and provide it to our clients.

Senator Biron: With the subsidy it has received, what regions does Sogetel serve with its WiFi network?

Mr. Duhaime: That territory extends some 60 kilometres east and west of Nicolet, and covers a rural area starting at Pierreville and running almost to Sainte-Marie-de-Blanford, up to highway 20. As I was saying, in spite of the subsidies received, studies carried out and equipment installed, Sogetel cannot yet provide service to every single part of the region because of a number of obstacles, including forests, the distance between emitting stations and homes, and other obstacles that block or otherwise hinder signals.

[English]

Senator Mercer: This is a beautiful part of the country, a beautiful part of Quebec.

There are many questions, Mr. Ménard and I need you to simplify this for me — I like what you are saying, but I do not know if I understand it. Carbon exchange is a new source of income for farmers. How would that work for a dairy farmer from Nicolet? How would that farm family make money from the carbon exchange?

Mr. Ménard: I will make it very simple. Basically, in Eastern Canada, the carbon is in the manure storage tanks. In Western Canada, the carbon is in the ground, in the soil. That is pretty simple.

Il y aura toujours un tarif maximum qui s'appliquera parce que, comme je le mentionnais un peu plus tôt, le coût du service en milieu rural est de beaucoup supérieur au tarif qui est facturé. Sogetel, en milieu rural, reçoit des subventions allant jusqu'à 17 \$ par client par mois. Les coûts de Bell en milieu rural, quoique je ne les connaisse pas, sont sûrement semblables. Jamais Bell ne sera autorisé à augmenter ses tarifs en milieux ruraux de 17 \$ par mois. Sûrement que le CRTC s'aperçoit que les coûts sont beaucoup plus élevés que les revenus et permettra une légère hausse, mais de là à dire que la déréglementation sera permise en milieu rural pour le service de base, je ne pense pas que ce soit le but du CRTC.

Peut-être diminuera-t-il légèrement l'écart entre les coûts et les tarifs chargés, mais de là à dire qu'il sera possible de facturer le prix coûtant et même avec une marge de profit, je ne pense pas que ce soit le but des changements annoncés par le CRTC.

Le sénateur Biron : Tous les territoires de Sogetel sont reliés par fibre optique et avec redondance.

M. Duhaime : C'est exact. Pour bien desservir ses territoires, Sogetel a dû installer de la fibre optique entre Nicolet et le territoire de Maskinongé, jusque dans La Beauce, en passant par Québec. Il a fallu aussi installer de la fibre optique jusqu'à Montréal pour acheter le signal Internet, entre autres, et livrer les appels interurbains. Les argentés investis ne sont pas uniquement dans le territoire de Sogetel. Il faut aussi investir à l'extérieur pour acheter des services et les offrir à nos clients.

Le Sénateur Biron : La subvention que Sogetel a reçue, le territoire desservi par le système WiFi, dessert quelle région?

M. Duhaime : C'est un territoire d'environ 60 kilomètres à l'est et à l'ouest de Nicolet, une région rurale qui part de Pierreville et qui va près de Sainte-Marie-de-Blanford, jusqu'à l'autoroute 20. Comme je le mentionnais, malgré les subventions, les études qui ont été faites et les équipements installés, Sogetel n'est pas encore capable d'offrir le service à 100 p. 100 de la région à cause des contraintes, les forêts, la distance entre la station émettrice et la résidence, les maisons et autres obstacles.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : C'est une très belle région du pays, une très belle région du Québec.

Il y a toutes sortes de questions, monsieur Ménard, et j'aimerais que vous simplifiez les choses pour moi. J'aime ce que vous dites, mais ne suis pas sûr de tout comprendre. L'échange de carbone est une nouvelle source de revenu pour les agriculteurs. Comment est-ce que cela fonctionnerait pour une exploitation laitière de Nicolet? Comment cette entreprise familiale tirerait-elle de l'argent de l'échange de carbone?

M. Ménard : Je vais vraiment simplifier les choses. En gros, dans l'est du Canada, le carbone est dans les grandes citernes à lisier. Dans l'ouest du Canada, le carbone est dans la terre, dans le sol. C'est assez simple.

At a higher level of complication, I would say, for the storage tanks, we need the technology to reduce the potential carbon emissions. If we reduce those emissions successfully, we are being paid for that.

In the West, the process is reversed. A farmer grows a crop; it has roots in the ground. If the farmer prevents those roots from going back up in the air, the farmer has sequestered carbon and thus reduced potential carbon, but the farmer has actually acquired carbon from the air into the ground.

There are two different types of carbon and that is keeping it very simple.

Senator Mercer: Based on that, who pays?

Mr. Ménard: If the farmer has a sufficiently rigorous data management system — and this is our business to manage data from the farm — and the farmer proves to the market that there has been a reduction or sequestration as in the West, he or she can be paid for that.

Senator Mercer: Who pays for that?

Mr. Ménard: Whoever needs it, whoever pollutes beyond the limit of the regulation. Knowing what the limits are, they know how many credits they need. They are looking at the market to propose those credits.

In Canada, there is a great need. We now know that we will not be able to meet our goals in terms of carbon. It will be imperative for the committee to propose coast-to-coast solutions between farmers in the West and farmers in the East. We can pool our efforts, create a balanced portfolio of two types of carbons, propose that to the market and create an entirely new source of revenue for farmers, involving no taxpayers' money as it is a private venture. That is our aim.

Senator Mercer: Nova Scotia Light and Power Company, which is the power-generating company in my province, has too many coal-, oil- and fire-generating stations. They need to reduce their carbon. Therefore, they could buy carbon credits.

Mr. Ménard: Yes.

Senator Mercer: This makes a little more sense now.

Mr. Ménard: There are solutions for those companies. Power utilities in the East or in the West, that use gas to produce electricity, could also plant trees in the Sahara if they wished to and then retire the credits over there.

However, I am saying why not pay Canadian farmers for what they can achieve, for what they already do?

Senator Mercer: How quickly could this happen?

Mr. Ménard: It could happen tomorrow.

À un stade de complexité plus élevé, je dirais que nous avons besoin de la technologie pour réduire les éventuelles émissions de carbone des citernes à lisier. Si nous y parvenons, nous sommes payés pour cela.

Dans l'Ouest, le processus est inversé. L'agriculteur fait pousser une culture, qui a des racines dans le sol. Si l'agriculteur empêche ces racines de retourner à l'air, il a capturé le carbone et donc réduit le carbone potentiel; il a en fait acquis du carbone qui était dans l'air et l'a mis dans la terre.

Il y a deux types de carbone, si l'on veut vraiment simplifier les choses.

Le sénateur Mercer : Cela étant, qui paye?

M. Ménard : Si un agriculteur a un système de gestion des données assez rigoureux —, nous gérons en fait les données d'une exploitation agricole — et si l'agriculteur prouve au marché qu'il y a eu une réduction ou une capture du carbone, comme dans l'Ouest, il peut être payé pour cela.

Le sénateur Mercer : Qui paye pour cela?

M. Ménard : Quiconque en a besoin, quiconque pollue plus qu'il n'y est autorisé par règlement. Ces gens savent quelles sont les limites et combien de crédits leur sont nécessaires. Ils espèrent que le marché leur offre ces crédits.

Au Canada, le besoin est énorme. Nous savons maintenant que nous ne serons pas en mesure d'atteindre notre objectif en matière de carbone. Il va être impératif pour le comité de proposer des solutions d'un océan à l'autre entre les agriculteurs de l'Ouest et ceux de l'Est. Nous pouvons mettre nos efforts en commun, créer un portefeuille équilibré de deux types de carbone, le proposer au marché et créer pour les agriculteurs une source de revenu entièrement nouvelle, ne requérant pas d'argent du contribuable, vu qu'il s'agit d'une entreprise privée. C'est ce que nous visons.

Le sénateur Mercer : La Nova Scotia Light and Power Company, qui produit de l'électricité dans ma province, a trop de centrales thermiques ou alimentées au charbon et au pétrole. Elle doit réduire son carbone. Elle pourrait donc acheter des crédits de carbone.

M. Ménard : Oui.

Le sénateur Mercer : Les choses me semblent un petit peu plus claires maintenant.

M. Ménard : Il existe des solutions pour ces sociétés. Les services publics dans l'Est ou l'Ouest qui ont recours au gaz pour leur production d'électricité, pourraient aussi planter des arbres dans le Sahara s'ils le désiraient et en utiliser les crédits là-bas.

En fait, ce que je propose, c'est qu'on rémunère les agriculteurs canadiens pour ce qu'ils font déjà.

Le sénateur Mercer : Est-ce que ça pourrait se faire rapidement?

M. Ménard : On pourrait commencer dès demain.

Senator Mahovlich: Are you saying to us that we could form a kind of a wheat board in Canada to regulate?

Mr. Ménard: We do not need more regulation. It is market-driven. The urgency is to state that Canadian carbon stays in Canada.

Senator Mahovlich: Some farmers are independent, though. It is hard to regulate them unless we have some kind of board across Canada.

Mr. Ménard: We have Kyoto-regulated national markets. The European economy is self-contained. There are other countries, such as Japan, that are self-contained in terms of carbon. They have possibilities of linking with other countries, but they do not do it. Because they need the carbon so much, they keep it in the country.

In terms of carbon, free trade is not really the issue. It is really within countries at this point. We are shooting for a global economy that will be fluid, and we will be able to trade the carbon units between Europe and Canada eventually. The directive is written, but it is not endorsed by Canada yet, because the internal market in Canada is so much in need of carbon. There is no point in us shipping our carbon elsewhere. We really need it badly here.

Unregulated markets, such as the U.S., which has not signed Kyoto, are coming up the border. Saskatchewan is running up this carbon heavily, and they are retiring those credits in the voluntary markets in the U.S. We need to not let this happen. Let us go regulated. We are on board a regulated market. Let us stick to it.

Senator Mercer: To follow up on what Senator Mahovlich said, instead of having a something similar to the Canadian Wheat Board, we are talking about a marketing opportunity. You are saying that the market needs to be regulated to keep it Canadian.

Mr. Ménard: It is regulated. It is unregulated markets, such as the United States, that are coming in and running up the farmers' credits and shipping them out of Canada. We cannot double count the credits. If we do no till on a particular acre in Canada and it was sold to the U.S., we cannot sell it back to Canada the day after. It is retired; it is gone.

Senator Mercer: Somebody will find a way to do it twice some place.

Le sénateur Mahovlich : Êtes-vous en train de dire qu'on pourrait créer une institution qui ressemblerait à la Commission canadienne du blé au Canada qui serait responsable de la réglementation?

M. Ménard : Il ne serait pas nécessaire de créer de nouveaux règlements parce qu'il s'agit d'un secteur qui répond aux forces du marché. Ce qui est urgent, par contre, c'est de déclarer que le carbone canadien doit rester au Canada.

Le sénateur Mahovlich : D'accord, mais il y a des agriculteurs qui sont indépendants. Il serait difficile de les assujettir à une quelconque réglementation sans avoir une sorte de commission nationale.

M. Ménard : Il existe des marchés nationaux assujettis à la réglementation de Kyoto. L'économie européenne, pour sa part, est autonome. D'autres pays, comme le Japon, sont également autonomes en matière de carbone. Ils pourraient former des regroupements, mais choisissent de ne pas le faire. Étant donné les besoins en carbone qui existent dans ces pays, la matière n'est pas exportée.

Pour ce qui est du carbone, la question du libre-échange n'est pas vraiment pertinente. En effet, il s'agit d'une question d'envergure nationale pour l'heure. L'objectif, c'est d'avoir une économie mondiale fluide et, dans l'avenir, l'échange d'unités d'émissions de carbone sera possible entre l'Europe et le Canada. La directive à cet effet a déjà été rédigée, mais n'a pas encore été avalisée par les autorités canadiennes en raison de la forte demande en carbone au niveau national. Comme nous avons véritablement besoin de notre carbone au Canada, il serait ridicule de l'exporter.

Les marchés non réglementés, comme celui des États-Unis, dont les autorités n'ont pas signé le Protocole de Kyoto, s'étendent vers le nord. En Saskatchewan, le carbone est très convoité et les crédits se retrouvent sur les marchés volontaires aux États-Unis. On devrait mettre un terme à cela. Il faut que les marchés soient réglementés. Nous sommes sur la bonne voie et il ne faudrait pas s'en écarter.

Le sénateur Mercer : Par rapport à ce que disait le sénateur Mahovlich, au lieu d'avoir quelque chose de semblable à la Commission canadienne du blé, il faudrait qu'on permette aux agriculteurs de saisir les occasions de commercialisation dont il est question. Vous dites que pour empêcher toute fuite vers les États-Unis, il faut que le marché soit réglementé.

M. Ménard : Il est réglementé. C'est en raison de l'existence de marchés non réglementés, comme celui des États-Unis, qu'il y a des forces étrangères qui mettent la main sur les crédits des producteurs pour les expédier à l'extérieur du pays. Mais il faut savoir qu'on ne peut pas compter deux fois les crédits. Par exemple, s'il y a un certain nombre d'acres qui n'ont pas été cultivées et que les crédits ont été vendus aux États-Unis, on ne peut pas les revendre au Canada le lendemain. Les crédits ont été utilisés et ont disparu.

Le sénateur Mercer : Je suis convaincu qu'il y aura quelqu'un qui trouvera moyen de les faire compter deux fois.

Mr. Ménard: I am saying we have created a company here in worldwide carbon. We have spoken to many people out West. I have been to Western Canada seven times in the last four months. I have been to Saskatchewan. We do not realize that provinces are like different countries. Travelling out West, we realize that Saskatchewan and Alberta are two different places.

It is a bit of a slow motion thing in Saskatchewan. We are talking to cash-strapped farmers. They are conservative. Given the margin that they have in agriculture nowadays, they have to be conservative. We need an incentive — call it what you want — to propose to these farmers to convince them to jump into this data management system so that we can sell those credits as regulated credits. Canada is not a country. It is a continent. It is a big patch of land. Probably one of those propositions can be made by your committee whenever you so decide. I am proposing to your committee to urge whoever is in charge — and we know who that is — to propose that Canadian credits are regulated and that we have decided to keep those credits as regulated credits.

We are not against free trade. If the U.S. wants to be regulated, then let us exchange those carbons, but they are not regulated. It is like chipping away at the carbon of our economy, which we need badly. I am saying that there should be free trade and fair trade, not only free trade. Once again, there is no taxpayers' money involved; it is market-driven. It is a matter of making the right recommendations to the right people, and the money is there.

Senator Mercer: Mr. Duhaime, as you know, the main focus of our study is on rural poverty. You serve 22,000 clients in the Nicolet area. How high is your delinquency rate on payments? How many defaults do you have on a regular basis?

Mr. Duhaime: It is very low. I would say less than 1 per cent. When a customer does not pay, we can cut the service, thus we have a good way of getting paid. It is easy for us to get paid.

Senator Mercer: Yes, phone service is not a luxury. It is a necessity.

Mr. Duhaime: Yes.

Senator Mercer: You talked about the availability of cellular service. All of us here are addicted to our cell phones and some of us to the BlackBerry. Of the 22,000 people, how many would have access to cellular service if they subscribed?

Mr. Duhaime: Maybe 17,000.

Senator Mercer: That is a large percentage.

Mr. Duhaime: Yes.

M. Ménard : Nous avons créé une société qui s'intéresse au carbone à l'échelle mondiale. Nous avons discuté avec beaucoup d'intervenants dans l'Ouest. En effet, au cours des quatre derniers mois, j'ai été dans l'Ouest sept fois. J'ai notamment été en Saskatchewan. On ne se rend pas bien compte que les provinces sont comme des pays différents. Il suffit d'aller dans l'Ouest pour se rendre compte que la Saskatchewan et l'Alberta sont deux endroits bien différents.

En Saskatchewan, les choses évoluent au ralenti. En effet, les agriculteurs sont à court d'argent. Ils sont donc prudents. Étant donné les marges des producteurs de nos jours, ils doivent l'être. Il nous faut une mesure incitative, quel que soit le nom qu'on lui donne, pour convaincre les producteurs d'adhérer à ce système de gestion des données qui nous permettrait de vendre ces crédits sous forme de crédits réglementés. Le Canada n'est pas un pays mais un continent. Son territoire est énorme. Le comité pourrait formuler une proposition en ce sens le moment venu. Le comité devrait faire valoir auprès de celui qui décide — on sait tous de qui il s'agit — l'importance de la réglementation des crédits canadiens et du fait qu'il faut que ces crédits restent des crédits réglementés.

Nous ne sommes pas contre le libre-échange. Si les autorités américaines acceptaient de réglementer leur marché, on serait heureux de permettre les échanges, mais leur marché n'est pas réglementé. On assiste à la fuite lente du carbone alors que notre économie en a grandement besoin. J'estime que le libre-échange à lui seul ne suffit pas. En effet, il faut également que les échanges soient équitables. Je répète que le contribuable ne devra rien déboursier; le secteur réagit aux forces du marché. Il suffit d'élaborer de bonnes recommandations à l'intention des bonnes personnes.

Le sénateur Mercer : Monsieur Duhaime, comme vous le savez, notre étude porte principalement sur la pauvreté en milieu rural. Dans la région de Nicolet, vous avez 22 000 clients. Combien y a-t-il de comptes en souffrance? Combien de clients ne paient pas leur facture de façon régulière?

M. Duhaime : Il n'y en a pas beaucoup. Je dirais moins de un pour cent. Si les clients ne paient pas, on leur retire le service et par conséquent ça les motive à payer. Pour nous, les comptes en souffrance, ce n'est pas vraiment un problème.

Le sénateur Mercer : Effectivement, les services téléphoniques ne sont pas un luxe mais une nécessité.

M. Duhaime : Tout à fait.

Le sénateur Mercer : Vous avez parlé de la disponibilité du service cellulaire. Personne ici ne peut se passer de son téléphone cellulaire ou, dans certains cas, de son BlackBerry. Sur les 22 000 clients, combien pourraient avoir accès au service cellulaire s'ils le désiraient?

M. Duhaime : Dix-sept mille, sans doute.

Le sénateur Mercer : C'est une grande proportion de clients.

M. Duhaime : Effectivement.

Senator Mercer: You talked about the subsidies for equipment. Would that include cellular towers?

Mr. Duhaime: If we want to expand the service everywhere, yes.

Senator Mercer: There was a program many years ago on rural electrification when we wanted to make sure that all parts of the country had electricity. That was before my time and certainly before yours.

Are you proposing that we look at cellular phone service in the same way? It is much easier to put a tower up than to string wires to everybody's house.

Mr. Duhaime: Definitely, that is a solution. The tower could be paid by all service providers.

Senator Mercer: Not just the service providers who happen to live in that area.

Mr. Duhaime: Eventually, our cellular customers will use the tower. Let me give you an example: A Bell Mobility customer could use the service when he or she visits those areas. For them, it could be interesting for Sogetel to serve even those rural areas.

Senator Mahovlich: I know the border of the United States is close. Do the Americans have service in isolated areas? You mentioned la Beauce and the Northeast.

Mr. Duhaime: On the U.S. border side, it is only forests. There is no service close to those areas in the United States. It is the main border, and there are only forests.

U.S. Customs and Border Protection are one of our customers, because there is no telephone service over there.

Senator Mahovlich: You service right into the U.S.?

Mr. Duhaime: Yes. We are not supposed to, but we do it.

Senator Mahovlich: You are saying it is very difficult in the mountains. Do other provinces in Canada have problems? British Columbia, for example, is all mountains.

Mr. Duhaime: I am sure they have the same problems.

Senator Mahovlich: I know I never had any problems in Whistler, B.C. There is service there.

Mr. Duhaime: I guess there is a market.

Senator Mahovlich: That is what we need, a market.

Mr. Duhaime: Exactly.

Le sénateur Mercer : Vous avez parlé de subventions accordées pour les équipements. Cela comprend-il les tours émettrices pour le service cellulaire?

M. Duhaime : Si on voulait offrir le service partout, oui.

Le sénateur Mercer : Il y a très longtemps, il y avait un programme d'électrification rurale qui visait à acheminer le courant à toutes les régions du pays. Mais là je vous parle d'une époque que je n'ai pas connue moi-même et que vous n'avez certainement pas connue.

Pensez-vous qu'on devrait aborder la question des services cellulaires de la même façon? Il est plus facile de construire une tour d'émission que d'installer des câbles électriques reliant au réseau toutes les maisons du territoire.

M. Duhaime : Ce que vous proposez pourrait marcher, effectivement. Les fournisseurs de services pourraient se partager les coûts de la tour.

Le sénateur Mercer : Pas seulement les fournisseurs de services de la région.

M. Duhaime : Nos clients du service cellulaire finiront par profiter de la tour. Permettez-moi de vous donner un exemple : un client de Bell Mobilité pourrait avoir accès au service lorsqu'il se trouve dans ces régions. Dans le cas de ces clients, il pourrait être intéressant pour Sogetel de desservir ces régions rurales.

Le sénateur Mahovlich : La frontière américaine n'est pas très loin. Les Américains ont-ils accès au service dans les régions reculées? Vous avez parlé de la Beauce et de la région du Nord-Est.

M. Duhaime : Du côté américain de la frontière, il n'y a que des forêts. Il n'y a pas de service à proximité de ces zones aux États-Unis. Il s'agit de la frontière principale et, à vrai dire, il n'y a que des forêts.

D'ailleurs, les douanes et les services de protection frontalières américains sont des clients parce qu'il n'y a pas de service téléphonique là-bas.

Le sénateur Mahovlich : Vous offrez votre service aux États-Unis?

M. Duhaime : Oui. On ne devrait pas, mais on le fait.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez dit que la situation était particulièrement difficile dans les montagnes. Connait-on les mêmes problèmes dans d'autres provinces canadiennes? La Colombie-Britannique, par exemple, est très montagneuse.

M. Duhaime : Les mêmes problèmes existent sans aucun doute là-bas.

Le sénateur Mahovlich : En tout cas, moi, je n'ai jamais eu de problèmes à Whistler, en Colombie-Britannique. Le service est offert là-bas.

M. Duhaime : Sans doute parce qu'il y a un marché.

Le sénateur Mahovlich : Voilà ce dont on a besoin, un marché.

M. Duhaime : Tout à fait.

The Chairman: It is a kind of karma that our first two witnesses should come up with the subjects that they have. Everywhere we have gone in rural Canada — we do not go to the big places, but the small places — we have encountered this issue with broadband. People in the cities believe this is available all across Canada. It is quite shocking the degree to which it is not.

I am glad you are out West. Our farmers have been having one heck of a time in recent years through no fault of their own. This is a huge issue for them, how to develop. They are trying hard to interest governments to take a stand on this because of the speed with which this has been created, is working and is trying to come above that border from the United States. It is a big issue.

Thank you both for coming.

We have with us an old friend, who has been before our committee many times, Mr. Laurent Pellerin with the Union des producteurs agricoles — he does a very good job — and with him is Mr. David Tougas.

We also have Ms. Maria Labrecque Duchesneau from Au coeur des familles agricoles. We are very glad to have you here.

Then we have Ms. Marthe Tremblay who is here as an individual, an important individual. She will also have a chance to speak with us today.

[Translation]

Laurent Pellerin, Executive Director, Union des producteurs agricoles: Madam Chairman, I will not spend too long on the UPA's presentation. You know our organization well. Nonetheless, there are some considerations I would like to highlight. I would also like to add that we are very happy to be here this morning to discuss the concerns of farmers, and of rural areas in general, regarding income and poverty in rural areas. Even in the agricultural industry, income and poverty are issues that are hotly debated these days.

You have been given a detailed document regarding my presentation. I will not be reading the document. The UPA has 25 specialized and affiliated federations, including 16 regional federations covering all of Quebec. We are also associated with a variety of different activities: labour development, international cooperation, research funds in partnership with the government of Quebec.

I am particularly pleased to be here this morning in Nicolet, because usually we meet you in Ottawa or elsewhere in Canada. My farm is located in Saint-Grégoire, it is rare for me to give a presentation so close to the farm.

I saw from your title that you are concerned about the forestry sector. One feature of our organization is that we represent the 130,000 private woodlot owners in Quebec. The Fédération des

La présidente : Ce n'est pas une coïncidence que nos deux premiers témoins aient abordé les sujets dont on vient de discuter. Dans toutes les régions rurales canadiennes où nous nous sommes rendus — on ne va pas dans les villes mais dans les villages — cette question de la large bande a été soulevée. Les citoyens pensent que le service à large bande est disponible partout au Canada. C'est assez choquant de constater à quel point il ne l'est pas.

Je suis contente que vous soyez dans l'Ouest. Les agriculteurs connaissent depuis quelque temps des moments difficiles et ils n'en sont aucunement responsables. Pour eux, c'est une question très importante, une situation dont ils voudraient profiter. Ils tentent de convaincre les gouvernements d'agir au plus vite étant donné l'apparition rapide du phénomène et le fait qu'il semble se propager au nord de la frontière américaine. C'est une question de première importance.

Je vous remercie tous les deux de votre comparution.

Nous accueillons maintenant un ami de longue date qui a comparu devant le comité de nombreuses fois, M. Laurent Pellerin de l'Union des producteurs agricoles — il s'acquitte merveilleusement bien de ses tâches — et cette fois-ci il est accompagné de M. David Tougas.

Nous avons également parmi nous Mme Maria Labrecque Duchesneau qui représente l'association Au cœur des familles agricoles. Nous sommes heureux de pouvoir vous accueillir.

Nous accueillons également Mme Marthe Tremblay qui comparaît à titre personnel, un témoin important. Elle aura également l'occasion de prendre la parole aujourd'hui.

[Français]

Laurent Pellerin, président général, Union des producteurs agricoles : Madame la présidente, je ne m'attarderai pas sur la présentation de l'UPA. Vous connaissez notre organisation, toutefois je vous rappellerai quelques éléments. J'aimerais aussi ajouter que nous sommes heureux d'être ici ce matin, pour vous parler des préoccupations des producteurs agricoles et du milieu rural en général sur la question des revenus, en termes de pauvreté en milieu rural. Même dans le secteur agricole, la question des revenus et de la pauvreté, est une question fortement débattue par les temps qui courent.

On vous a remis un document détaillé de ma présentation. Je ne lirai pas le document. L'organisation de l'UPA compte 25 fédérations spécialisées et affiliées, dont 16 fédérations régionales couvrant le territoire du Québec au complet. Nous sommes associés aussi à différentes activités : développement de la main-d'œuvre, coopération internationale, fonds de recherches en partenariat avec le gouvernement du Québec.

Je suis d'autant plus fier d'être devant vous ce matin à Nicolet parce qu'on vous rencontre habituellement à Ottawa ou ailleurs au Canada. Ma ferme est à Saint-Grégoire, c'est rare qu'on fasse des présentations aussi près de la ferme.

Je voyais dans votre titre que vous vous préoccupez de la question des forêts. Une particularité de notre organisation, c'est que nous représentons les 130 000 propriétaires forestiers privés

producteurs de bois is affiliated with the UPA. This is an extremely important activity in the regions, throughout Quebec, and for a good number of farmers, forestry is carried out in conjunction with agriculture. Private woodlots provide nearly 20 per cent of the wood supply to Quebec's wood processing plants. You can understand that the difficulties experienced in the forestry sector have added to the financial woes felt by the rural and agricultural communities in Quebec. When you combine the problems of farm income with those of the forestry sector, you have, right off the bat, a situation that is quite catastrophic.

I would draw your attention to page 8 of the document which describes the situation using two graphs. We could discuss the situation at great length, but illustrating it using a graph gives you a clear picture of what is happening in the agricultural world. In the middle graph, you can see the total net farm income for Quebec over the last 15, 16, 17 years. If you look at the past three years — a good income in Quebec — the net income fluctuates somewhere between \$600 million and \$800 million per year — the forecast for 2007 is \$171 million. This will be the lowest annual income ever seen in all of the Quebec's modern agricultural history. This is not occurring just in Quebec. The bottom graph shows the same trend across Canada. Sometimes, to console ourselves, we look at the situation in Ontario; in 2007, Ontario will have a negative income of \$300 million, meaning that producers will have to borrow to complete the year. There is no doubt that some producers are doing well currently. Some operations are doing much better than others. Some operations are better organized as well, and this is a contributing factor to their success. For example, supply-managed operations in milk and poultry are doing better year after year, than other operations in general. Although some of these farm operations are doing quite well, in several Canadian provinces, we see an income average that is hovering around the zero mark. This situation is intolerable and explains why Canadian producers have sounded the alarm to the federal government during the Canadian Agricultural Policy Framework review.

On the next page, you will notice that when the markets are not there to support farm income, historically in North America, and throughout developed countries, governments step in to make up the shortfall. The graph at the top of the page illustrates the evolution of program payments in Canada and the United States; the United States has had huge increases over the past few years. Despite all of the international trade agreements and the 1993 GATT agreement, the United States continues to provide substantial subsidies to its farmers; in Canada, the increases in farm investments over the past few years were designed primarily to deal with the BSE problem that occurred in the beef sector in the Canadian West. That has had repercussions throughout Canada.

du Québec. La Fédération des producteurs de bois est affiliée à l'UPA. C'est une activité extrêmement importante en région, partout à travers le Québec et, je vous dirais, une activité, dans bien des cas, complémentaire pour plusieurs de nos agriculteurs. Ce boisé privé remplit à peu près 20 p. 100 de l'approvisionnement des usines de transformation de bois au Québec. Vous comprendrez que la période difficile dans le secteur de la foresterie vient ajouter aux difficultés financières traversées par le monde rural et le milieu agricole au Québec. Si vous regroupez les problèmes de revenus agricoles et ceux du secteur forestier, vous avez déjà en partant quelque chose d'assez catastrophique.

J'attirerais votre attention à la page 8 du document pour décrire la situation à l'aide de deux graphiques. On pourrait en parler longuement, mais l'illustrer dans un graphique vous donne une image claire de ce qui se passe dans le monde agricole. Vous avez dans le graphique du milieu, les revenus nets agricoles pour le Québec des 15, 16, 17 dernières années. Si vous regardez les trois dernières années — un revenu correct au Québec — les revenus nets gravitent autour de 600 millions de dollars et 800 millions de dollars par année — la prévision pour 2007 est de 171 millions de dollars. Ce sera le revenu annuel le plus bas, et jamais rencontré de toute l'histoire de l'agriculture moderne du Québec. Ce n'est pas seulement au Québec. Le graphique du bas démontre la même tendance à travers le Canada. Parfois, pour nous consoler, nous regardons la situation en Ontario; en 2007, l'Ontario aura 300 millions de dollars de revenus négatifs, c'est-à-dire que les producteurs devront emprunter pour terminer leur année 2007. C'est sûr qu'il y a des producteurs qui se tirent bien d'affaire dans la période actuelle, il n'y a aucun doute. Il y a certaines productions qui vont beaucoup mieux que d'autres. Il y a des productions qui sont plus organisées aussi et l'organisation est un facteur de succès. Je prends, par exemple, les productions sous gestion de l'offre, le lait, la volaille, ce sont des productions qui se débrouillent, bon an mal an, mieux que l'ensemble des productions. Certaines de ces productions se débrouillent relativement bien, par contre, on a une moyenne de revenu qui s'en va près du zéro dans plusieurs provinces canadiennes. C'est intenable et c'est ce qui fait que les producteurs canadiens ont alerté le gouvernement fédéral dans leur révision actuelle du cadre stratégique agricole canadien.

À la page suivante, vous constaterez que lorsque les marchés ne sont pas là pour suffire au revenu agricole, historiquement en Amérique du Nord, partout dans les pays développés, ce sont les interventions gouvernementales qui ont comblé ces écarts. Au tableau du haut de page, vous voyez l'évolution des paiements de programmes entre le Canada et les États-Unis; les États-Unis ont eu de grosses augmentations au cours des dernières années. Malgré toutes les ententes de commerce international, de l'entente du GATT de 1993, les États-Unis continuent à subventionner substantiellement leur agriculture; au Canada, les augmentations d'investissements en agriculture dans les dernières années visaient surtout le problème du ESB survenu dans le secteur bovin de l'Ouest canadien. Cela a eu des répercussions partout à travers le Canada.

It is important that we, in Canada, look at what is occurring in the United States. In addition to being our neighbour, all of our farm products cross the border on a daily basis. The price of most of our agricultural commodities is set by the American market, the Chicago Stock Exchange for grain, pork and beef. That is where the prices are set. Everything that exists on the other side of the border — as an agricultural policy, political decisions or pressure on the American market — has an impact on the prices and the situation of Canada's farmers. This is why we always have to look at what is happening on the other side of the border.

The graph found in the middle of page 9 is very worrisome. It depicts the evolution of total net farm income in both the United States and Canada. In recent years, the trend in the United States has been a substantial increase in net farm income. Things are going well. During the same period, the trend in Canada showed that there has been a drop in net income.

I was asked about this issue this week, when I was in Ottawa. I responded by saying that we have produced grain for 30 years and that we lose money just about every year. The more attractive price of grain in the past few months does not make up for what has gone on over the past 30 years. The person on the panel asked me, "Why do you continue growing grain if you lose money?" Good question. The same thing is occurring in the Canadian West. When farmers have land as their assets and they are grain farmers, they grow grain. There is no other choice, or else you get out of farming. According to the most recent data published this week, taken from the 2006 farm census, there are 20,000 fewer farms in Canada now than there were five years ago. That therefore means that many farmers are deciding to get out of agriculture — some choose to and others are forced to. People are saying, "If you are not making any money, where are you getting it?" It is not complicated. Farmers make their money somewhere and when the prices are not there, they borrow.

Take a look at the bottom graph. American farmers have good net incomes and they are paying down their debt whereas here, in Canada, we have shrinking net incomes and our farm debt is increasing. We are being pushed up against the wall.

There is a graph on page 10 illustrating working capital ratio (liquid assets). Canadian farms do not have any liquid assets. So we are unable to modernize as quickly as we should, unlike our neighbours to the South.

We have had various governments at the federal level, and the current government is doing more or less the same thing. Many federal officials, many business people have extolled the virtues of exporting. We believe this is true, but we have some reservations. The graph at the bottom of page 10 illustrates what has occurred in Canada over the past 20 years. I will focus primarily on the period from 1990 to 2005, where here in Canada we had export development objectives, taking it for granted that if we developed exports, it would be good both for producers and farmers. But look at the blue line, the increase in agricultural and agri-food

C'est important qu'au Canada, l'on regarde ce qui se passe aux États-Unis. En plus d'être notre voisin, la frontière se traverse quotidiennement des deux côtés avec tous nos produits agricoles. Le prix de la plupart de nos denrées agricoles est fixé sur le marché américain, la Bourse de Chicago pour les grains, le porc et le bœuf. C'est là que sont déterminés les prix. Tout ce qui existe de l'autre côté de la frontière, comme politique agricole, comme décision politique ou comme pression sur le marché américain, a une incidence sur les prix et la situation des agriculteurs du Canada. C'est pour cette raison qu'il faut toujours regarder ce qui se passe de l'autre côté de la frontière.

C'est très inquiétant de voir le graphique du milieu de la page 9 où l'on voit l'évolution du revenu net total agricole des États-Unis et celui du Canada. La tendance aux États-Unis dans les dernières années, c'est une augmentation substantielle du revenu net des producteurs. Ça va bien. Pendant la même période, la tendance au Canada montre un revenu net à la baisse.

Cette semaine, j'étais à Ottawa et quelqu'un me posait la question. Je lui disais que cela faisait 30 ans qu'on produit des céréales et que l'on perd de l'argent presque tous les ans. Ce n'est pas parce que le prix des céréales est intéressant depuis quelques mois, que cela corrige les 30 dernières années. La personne du panel me demandait, « Pourquoi continuez-vous à produire des céréales si vous perdez de l'argent? » Bonne question. Dans l'Ouest canadien, c'est la même chose. Quand les producteurs agricoles ont comme biens fonciers des terres et qu'ils sont des producteurs de céréales, ils produisent des céréales. Il n'y a pas d'autre choix, ou bien vous vous retirez de l'agriculture. Les dernières données publiées cette semaine, du Recensement agricole 2006, indiquent encore 20 000 fermes de moins sur les cinq dernières années au Canada. Donc, il y a beaucoup de producteurs qui font le choix de se retirer de l'agriculture, certains par choix et d'autres par obligation. Les gens disent, « Si vous ne faites pas d'argent, vous le prenez où votre argent? » Ce n'est pas compliqué. Les producteurs le prennent quelque part leur argent quand les prix ne sont pas là, ils l'empruntent.

Regardez le tableau du bas. Pendant que les États-Unis ont des bons revenus nets, ils remboursent leurs dettes, pendant que nous, les Canadiens, avons des revenus nets à la baisse et on augmente notre endettement sur les fermes. On s'en va directement dans un mur.

À la page 10, vous avez le ratio du fonds de roulement (liquidités). Il n'y a pas de liquidité sur les fermes canadiennes. Donc, il n'y a pas de possibilité de se moderniser aussi rapidement que l'on devrait, contrairement à nos voisins du Sud.

Parmi les différents gouvernements qui sont passés au fédéral, et le gouvernement actuel, c'est un peu la même chose. Beaucoup de fonctionnaires au fédéral, beaucoup de gens du milieu des affaires nous ont vanté les vertus de l'exportation. Nous y croyons, mais avec une certaine réserve. Le tableau du bas de la page 10 illustre ce qu'on a fait au Canada dans les 20 dernières années. Je prendrais surtout la période 1990-2005 où l'on a eu au Canada des objectifs de développement des exportations, prenant pour acquis que si on développait les exportations, ce serait bon pour les producteurs et les fermiers. Mais regardez la ligne bleue,

exports for Canada. This trend line increased at an incredible pace. However, look at farm income for that period — at the best and at the worse, it stagnated. If we were to interpret the trend, we would see that it is declining. So there is no link between increasing exports and better income for producers.

The graph on the following page illustrates the situation in the wood sector. I said that we also represented the forestry sector. There is no place to hide. The crisis experienced over the past two years by the forestry sector, and I believe that this applies to all of Canada, can be attributed to the unit prices, which have declined, and substantial difficulties facing producers.

The following pages deal with the renewal of the Canadian Agricultural Policy Framework. We cover each of the aspects such as food safety, renewal, risk management, et cetera. I would like to make two comments on our main demands regarding this new Agricultural Policy Framework for Canada.

It would be good to have a Canadian Farm Bill. We have never had a Farm Bill here. The expression "Farm Bill" in the United States and throughout the world makes politicians and agricultural sectors tremble. When we talk about the U.S. Farm Bill, we know that it is cumbersome and effective. In Canada, we have always had what we call "catastrophe program" policies. Whereas other countries have strategies, we react with catastrophe programs. It must be said that our strategy has not been very effective.

It would therefore be a good idea to have a Farm Bill in Canada which is consistent, coherent and able to match what is done on the U.S. side of the border. Otherwise, our producers just will not be able to make it. When I say "match," that does not necessarily mean match dollar for dollar. Yes, part of this program could be financial in nature, there is no doubt about that, but perhaps we could be a little more strategic in our investments, in our regulations, in our marketing and development strategies. So it would be a combination of these two things. If we want the next Canadian Farm Bill to be successful, we have to develop it in partnership with producers and the processors. So this would not be something that would be imposed by the government. In the United States, the senators, the agricultural lobbys, along with the government, develop various aspects of the Farm Bill. In Canada, historically, government officials have developed the programs. So we need to ensure that the Farm Bill is drafted in partnership with the people and the clients.

The other feature, to ensure that the Canadian Farm Bill is successful, would be flexibility. A previous witness said that Canada is not a country, it is a continent. Indeed, it is a continent for agriculture in particular. Situations vary tremendously from one end of the country to the other. What is happening in British Columbia in agriculture has nothing to do with what is occurring in Saskatchewan. Our Prince Edward Island producers, who this week saved their potato crop with five centimetres of snow on

l'augmentation des exportations agricoles et agroalimentaires du Canada, c'est une courbe qui a augmenté d'une rapidité incroyable. Regardez pendant ce temps le revenu des producteurs, il a stagné au mieux et au pire. Si on interprétait la tendance, il y a une tendance à la baisse. Donc, il n'y a pas de lien entre le développement de volume d'exportation et les meilleurs revenus pour les producteurs.

À la page suivante, vous avez l'illustration du secteur du bois. J'ai dit qu'on représentait aussi le secteur forestier. Il n'y a pas de cachette. La crise des deux dernières années dans le secteur forestier, je pense que c'est comme cela à la grandeur du Canada, est due aux prix unitaires, qui sont à la baisse, et des difficultés substantielles pour les producteurs.

Les prochaines pages traitent du renouvellement du cadre stratégique agricole canadien, on y retrouve chacun des volets, par exemple, la salubrité des aliments, le renouvellement, la gestion des risques, et cetera. Je vous ferai deux commentaires si on veut retenir l'essentiel de ce qu'on revendique dans le nouveau cadre stratégique agricole canadien.

Ce serait une bonne chose qu'il y ait un Farm Bill au Canada. Il n'y a jamais eu de Farm Bill ici. L'expression « Farm Bill » aux États-Unis et partout à travers le monde, fait trembler les politiciens et le monde agricole. On parle du Farm Bill américain et on sait que c'est lourd et efficace. Au Canada, on a toujours eu des politiques qu'on a appelées « programme catastrophe ». Pendant que les autres ont des stratégies, nous réagissons par des programmes catastrophes. Il faut dire que notre stratégie n'était pas très performante.

Ce serait donc bonne idée d'avoir un Farm Bill au Canada qui est consistant, qui se tient debout et qui est capable de « matcher » ce qui se fait du côté américain. Sinon, nos producteurs ne seront absolument pas dans le coup. Quand je dis « matcher », ce n'est pas nécessairement « matcher » dollar pour dollar. Oui, il y a une partie qui est une intervention financière, il n'y a pas de doute, mais peut-être qu'on peut être plus stratégique dans nos investissements, dans nos réglementations, dans nos stratégies de mise en marché et de développement. Il y a alors une combinaison des deux. Si on veut que le prochain Farm Bill canadien réussisse, il faudra qu'il soit développé en partenariat avec les producteurs et les gens de la transformation. Ce n'est donc, pas une imposition gouvernementale. Aux États-Unis, ce sont les sénateurs, ce sont les lobbys de producteurs qui, avec le gouvernement, développent les éléments du Farm Bill. Au Canada, historiquement, ce sont les fonctionnaires qui ont développé les programmes. Il faut donc reconnecter le développement d'un Farm Bill avec la population et les clients.

L'autre caractéristique, pour assurer la réussite d'un Farm Bill canadien, serait d'être flexible. Un des témoins qui m'a précédé disait que le Canada n'est pas un pays, c'est un continent. Effectivement, c'est un continent pour l'agriculture en particulier. Ce sont des situations extrêmement différentes d'un bout à l'autre du pays. Ce qui se passe en Colombie-Britannique en agriculture n'a rien à voir avec ce qui se passe en Saskatchewan. Nos producteurs de l'Île-du-Prince-Édouard, qui sèmaient leurs

the ground, have a completely different scenario from that experienced in other Canadian provinces. We each have our own climate. We each have our own type of soil. We each have our own farming history, our own area of expertise. In order for a Canadian Farm Bill to be successful, it must be tailored to each region of Canada and have enough flexibility so that the farmers can adapt the Canadian strategy to their own reality.

In the previous Farm Bill, someone had said that “One size fits all.” The Canadian program should be uniform throughout Canada, whether it be for farmers in Quebec or in British Columbia. We must ensure that the current government does not repeat the same mistake; we need to ensure that there is flexibility.

That is the gist of what I had to say this morning. I would be pleased to take your questions in the second part of the meeting.

Maria Labrecque Duchesneau, Executive Director, Au coeur des familles agricoles: Madam Chairman, there are different ways of defining and measuring impoverishment, or poverty. We are poor when our income is not sufficient to cover the cost of living. Thus, economic poverty is defined by the relationship between income and the price of goods and services. That is why we say that poverty has a number of faces. In spite of the attraction of rural areas, and in spite of the enviable prosperity most farms seem to be experiencing, they also have to fight poverty.

In the bill, poverty is defined as:

— the condition of a human being who is deprived of the resources, means, choices and power necessary to acquire and maintain economic self-sufficiency and favour active inclusion in society.

Quebec’s Policy on Health and Welfare adds:

Financial deprivation has a direct and indirect impact on health and welfare.

I entirely agree, having observed the disastrous effect that financial difficulties can have on mental health in the medium and long term.

In the course of my work at the organization Au coeur des familles agricoles, I see need in all its forms, and have observed that the results are the same everywhere: when people lack essentials, when they cannot make ends meet, when life is impossible to enjoy because of the problems and worries that never cease, human dignity is hit hard. We cannot live that way, we can only survive. That is one visible aspect of poverty, which is in fact far more insidious. Poverty can be measured in the rate of hospital use, in the crime rate, in the increased violence against women and children. Poverty creeps in wherever the fabric of society cracks. Poverty is an obstacle to education, to quality of life, to personal development, and to dreams for the future. These are all driving forces that allow us to grow and meet challenges, and these are all drivers that poor people must often give up on.

pommes de terre cette semaine avec cinq centimètres de neige, n’ont rien à voir avec ce qui se passe ailleurs dans une autre province canadienne. On a chacun nos climats. On a chacun nos types de sol. On a chacun nos historiques de production, nos expertises. Pour qu’un Farm Bill canadien réussisse, il doit être adapté au moins à chaque région du Canada et favoriser des conditions de flexibilité suffisantes pour que les acteurs puissent adapter la stratégie canadienne à la réalité du terrain.

Dans le précédent Farm Bill, quelqu’un a dit, « One size fits all ». Le programme canadien devait être uniforme partout à travers le Canada, qu’il s’agisse d’un agriculteur au Québec ou d’un agriculteur en Colombie-Britannique. Il faut faire attention que le gouvernement actuel ne répète pas la même chose; il faut prévoir cette flexibilité.

C’est l’essentiel de ce que j’avais à vous dire ce matin. C’est avec plaisir que je répondrai à vos questions dans la deuxième partie de la présentation.

Maria Labrecque Duchesneau, directrice administrative, Au cœur des familles agricoles: Madame la présidente, il existe différentes façons de définir et de mesurer l’appauvrissement. On est pauvre quand nos revenus ne suffisent pas pour faire face au coût de la vie. La pauvreté économique se définit donc par le rapport entre les revenus d’un côté et le prix des biens et des services nécessaires de l’autre. Voilà qui nous fait dire que la pauvreté a plus d’un visage. En dépit de l’attrait qu’exerce le milieu rural, en dépit de cette enviable prospérité qu’affichent la plupart des exploitations agricoles, ils doivent aussi lutter contre l’appauvrissement.

Aux yeux de la loi maintenant :

La pauvreté est la condition dans laquelle se trouve un être humain qui est privé des ressources, des moyens, des choix et du pouvoir nécessaires pour acquérir et maintenir son autonomie économique ou pour favoriser son intégration et sa participation à la société.

La politique de la santé et du bien-être social rajoute :

Les privations financières ont des effets directs et indirects sur la santé et le bien-être.

J’abonde en ce sens en constatant les effets désastreux que toute situation financière précaire peut avoir sur la santé mentale à moyen et à long terme.

Dans l’exercice de mes fonctions d’intervenante au sein de l’organisme Au cœur des familles agricoles, je côtoie les besoins sous toutes ses formes et je constate que le résultat est partout le même : lorsque l’essentiel manque, lorsqu’on ne peut joindre les deux bouts, lorsque la joie de vivre fait place à un casse-tête et aux préoccupations permanentes, notre dignité humaine prend un dur coup. On ne vit pas, on survit. C’est là une façade visible de la pauvreté qui est beaucoup plus insidieuse. Elle se mesure dans le taux de fréquentation des hôpitaux, dans le taux de criminalité, dans la hausse des cas de violence faite aux femmes et aux enfants. La pauvreté s’infiltré là où la structure a des failles. Car la pauvreté fait obstacle à l’éducation, à la qualité de vie, à l’épanouissement de la personne et aux rêves d’avenir. Autant de sources de motivation qui nous permettent de grandir et de

In addition to being harmful to childhood development and compromising a child's chances of success in life, poverty creates social barriers. The stress rates in rural areas are extremely high, and farm families are no exception to the rule.

Let us take a look at producers who need to invest thousands of dollars in livestock, infrastructure, machinery, and all kinds of equipment. Their work is very poorly paid if we take into account the many hours of work they put into their business. Producers put that much effort into their business because they care deeply about succeeding and staying in the race, given that the economy marches to the tune of productivity and profitability. Many of them are carrying significant debt loads. On the farm, there is rarely too little food on the table, and yet — An industry so vital to our economy, an industry that produces our food, is becoming increasingly fragile, and increasingly poor. We have to admit it.

We have to become aware of the huge accomplishments required of some farmers every day if those farmers are to keep their assets, in spite of declining or stagnating income, lower prices for their products, rising input prices, and reduced or no liquidity for smooth operation. It is never easy to manage decline, particularly when it becomes prolonged. Farmers are already running open-air operations, and in addition have to deal with the ups and downs of their own sector, trying to use their experience to find the most profitable avenues. Many farmers who are passionate and devoted to the farm operate at a loss for years, while keeping their hopes alive. But when those hopes die, some must resign themselves to letting go, after having exhausted all their means. The farm family that ran things at break-neck speeds for years is suddenly up against the wall, and its members have to find new directions. They know their areas and their business, so they know that the grass is not greener on the other side of the fence. In some remote villages, the infrastructure is so neglected that it sometimes seems as if life as come to a halt. Public services have been reduced to the bare essentials. Since there is no public transit, even the poorest families need to own a car to travel to shopping centres and hospitals, which are often a good 30-minute drive from their homes.

Villages with a convenience store, diner, credit union, CLSC, post office and school can count themselves lucky. The rest seem to have lost their souls. There was a time when the parish priest acted as a pastor to parishioners. Today, however, he has to divide his time among a number of parishes. Other times, other customs.

In rural areas, the population is aging. A relatively new phenomenon is that the green spaces of rural areas are becoming havens of peace for retirees fleeing the city. Rather than mingling with the existing community, these city folk newly converted into rural dwellers choose to keep themselves to themselves, and stay apart from their neighbours.

nous hisser à la hauteur de nos défis et auxquelles les gens pauvres doivent souvent renoncer. En plus de nuire au développement de l'enfant et de compromettre ses chances de réussite dans la vie, la pauvreté crée des barrières sociales. Le taux de détresse est très élevé en milieu rural. Les familles agricoles ne font pas exception à la règle.

Venons-en à ces producteurs qui doivent investir plusieurs milliers de dollars en animaux, infrastructures, machineries et équipements de toutes sortes. Leur travail est très peu rémunéré compte tenu des nombreuses heures de travail consacrées à leur entreprise. Si les producteurs déploient autant d'efforts à leur entreprise, c'est qu'ils ont à cœur de réussir et de demeurer dans la course alors que les mots « productivité et rentabilité » donnent le ton à l'économie. Ils sont nombreux à composer avec le facteur de l'endettement. À la ferme, on manque rarement de nourriture sur la table et pourtant ... Ce secteur si vital de notre économie, qui est la source de notre alimentation, se fragilise et s'appauvrit, force est de l'admettre.

Il faut prendre conscience du tour de force que certains agriculteurs doivent réaliser au quotidien pour conserver leurs acquis malgré des revenus réduits ou stagnants, des prix coupés pour leurs produits, les coûts des intrants à la hausse et des liquidités réduites ou absentes pour mener de bonnes affaires. Il n'est jamais facile de gérer la décroissance, encore moins lorsque la situation se prolonge. Déjà que les producteurs agricoles administrent des usines à ciel ouvert, ils doivent de plus composer avec les hauts et les bas de leur secteur d'activités, tentant de repérer au fil des expériences les avenues les plus rentables. Plusieurs producteurs qui ont la passion et la vocation vont ainsi fonctionner à perte durant quelques années en nourrissant un certain espoir. Avec la mort dans l'âme, certains devront se résigner à mettre la clé dans la porte après avoir épuisé tous les moyens à leur disposition. La famille agricole, qui a vécu à 100 milles à l'heure durant plusieurs années, se retrouve soudain devant un cul-de-sac, obligeant ses membres à se réorienter. Connaissant bien leur patelin, ces producteurs savent que le gazon n'est pas plus vert dans la cour du voisin. Dans certains villages éloignés, on a parfois l'impression que la vie s'est arrêtée tellement les infrastructures sont négligées. Les services publics ont été réduits au strict minimum. Devant l'absence de transport collectif, même les familles les plus démunies doivent posséder une voiture pour se déplacer vers les centres commerciaux et les hôpitaux, souvent situés à une bonne trentaine de minutes de la maison.

Les villages qui possèdent un dépanneur, une cantine, une caisse populaire, un CLSC, un bureau de poste et une école doivent se compter chanceux. Les autres nous donnent l'impression d'avoir perdu leur âme. À une certaine époque, le curé de la paroisse agissait comme confident aux paroissiens. Aujourd'hui, plusieurs paroisses se partagent ses services. Autres temps, autres mœurs.

Le portrait démographique du milieu rural nous fait voir une population vieillissante. Phénomène relativement nouveau, ses espaces verts se transforment en oasis de paix pour les retraités qui fuient la ville. Plutôt que de se mêler à la collectivité, ces citadins convertis en ruraux vont choisir de vivre en reclus, à l'abri du voisinage.

When it comes to consumption, the lack of competition is a factor in retailers' favour. Consumers must often be content with a limited selection of articles, for which they nonetheless pay a high price. Households with little money and straitened resources are harder hit when the cost of living goes up or when disaster strikes. The gap between the rich and poor is growing.

From an industrial standpoint, primary sectors like agriculture, forestry and mining, which have been the economic engine in many regions, are undergoing a profound transformation that is causing great concern even to the most optimistic among us. The further we go from the hubs, the more we see economic activity struggling to survive.

Just a few hours from the big city, poverty is dogging the heels of a number of communities. How many jobs in the regions have disappeared during the wave of acquisitions, when major corporations rationalized their activities and consolidate their facilities around major cities? How many companies employing 200, 300 or 400 people had to shut down because they could not stay profitable, putting large numbers of people in the regions out of work?

The disruptions caused when some plants shut down are still fresh in our minds. For the communities involved, the job losses are akin to grieving, grieving that affects almost the entire community. People in the cities find it relatively easy to look for other jobs. But people in rural areas have very few options available. The employment situation in rural areas is precarious, and engenders a great deal of uncertainty. Young people looking for a future are leaving for the cities, one by one. They see the city as full of promise, from all points of view. Very few of them return to the community to settle there, unless they have a job or a trade that fits that choice. There will of course always be some young adults who return to the region and find a way to make ends meet. We have to see those young people as part of the solution.

Poverty shows us its many faces, including idleness, distance, isolation and exclusion. Fortunately, mutual assistance is a value that is still alive and well in small communities. People still come together to help, for example when a family finds itself on the street after their house burns down. But there is another side to that coin. That kind of environment is also conducive to the establishment of clans, classes and hierarchies. Poor people in rural areas are often excluded, just like people living in ghettos, in major cities. In such cases, we might see a phenomenon of socialization within the marginalized group. Our ancestors in rural areas did state with pride that they knew their poor. They were also proud of having an "beggars' bench" in the house, and inviting beggars to take a seat at the table from time to time. Are things still like that today? In small communities, clan formation fosters the isolation of some social classes. Rarely do we see the poor involved in community activities. In major cities, however, everyone is welcome. But in the countryside there is very little tolerance or openness to people who are different. In rural areas, people

Sur le plan de la consommation, l'absence de concurrence joue en faveur des détaillants. Le consommateur doit souvent se contenter d'un choix limité d'articles qu'il paiera néanmoins à gros prix. Les foyers qui ont peu d'argent et de ressources sont plus durement touchés lorsque le coût de la vie grimpe et lorsque le malheur frappe. Le fossé qui sépare les pauvres des riches se creuse.

Sur le plan industriel, les secteurs primaires, telles l'agriculture, la foresterie et les mines, qui ont été le moteur économique de nombreuses régions, subissent une profonde transformation qui fait craindre le pire aux plus optimistes. Plus on s'éloigne des centres névralgiques, plus l'activité économique bat de l'aile.

À quelques heures de la grande métropole, la pauvreté est là aussi pour hanter certaines communautés. Combien d'emplois en région ont disparu dans la vague des acquisitions alors que les grandes entreprises rationalisent leurs activités et consolident leur présence autour des grands centres? Combien d'entreprises employant 200, 300 ou 400 personnes ont plié bagage en invoquant le motif de la non-rentabilité, plongeant une bonne tranche de la population au chômage?

Les remous créés par la fermeture de certaines usines sont encore frais à notre mémoire. Pour ces communautés, les pertes d'emplois se vivent comme un deuil qui touche la quasi-totalité de la population. Pour le citadin, il est relativement facile de se tourner vers un autre emploi. Le travailleur du milieu rural a très peu d'alternatives devant lui. La situation de l'emploi en milieu rural est précaire et crée un profond sentiment d'incertitude. Les jeunes en quête d'un avenir prennent un à un la direction de la ville. Pour eux, la ville est pleine de promesses à tous les points de vue. Rares sont ceux qui reviennent s'y établir à moins d'avoir un métier qui cadre dans ce portrait. Bien sûr, il y aura toujours quelques jeunes adultes pour renouer avec leur région et trouver une façon de tirer leur épingle du jeu. Il faut voir ces jeunes comme une partie de la solution.

La pauvreté nous montre ses multiples visages : désœuvrement, éloignement, isolement, exclusion. Fort heureusement, l'entraide est une valeur encore bien vivante dans les petites communautés. Les corvées existent toujours lorsque, par exemple, un incendie jette une famille sur le pavé. Mais, il y a un envers à la médaille. Ce milieu est aussi propice à la création de clans, de classes et de hiérarchies. Les pauvres en milieu rural sont souvent mis à l'écart à la manière des habitants des ghettos dans les grandes villes. Pour ces derniers, un phénomène de socialisation est possible à l'intérieur de la marginalisation. Nos ancêtres établis en milieu rural proclamaient avec fierté qu'ils connaissaient leurs pauvres. Ils étaient aussi très fiers d'avoir dans leur maison un banc de quêtés et d'inviter ces derniers à prendre place à leur table à l'occasion. En est-il comme cela aujourd'hui? Dans les petites communautés, la formation de clans favorise l'isolement de certaines classes sociales. Rarement voit-on les pauvres se mêler à l'activité communautaire. Alors que dans les grandes villes, tous les genres sont permis, on a très peu de tolérance et d'ouverture face à l'exception en campagne. En milieu

with a different ethnic profile and who speak foreign language are often left out.

But homogeneity is not necessarily a panacea: the smaller the community, the more gossip and rumour fly. People's behaviour is enormously influenced by their concern about what people will say. So people with a tendency to be more original tend not to stray off the beaten track. Your reputation, and even your family history, follow you wherever you go. So in an environment where everyone knows everything, and where people often know little about the assistance services available, there is a tendency for them to withdraw into themselves. When people do draw closer to one another, that closeness is generally based on affinity. Farmers, known as people of action, become fairly easily involved in community life, and willingly occupy positions in the public services, such as fire fighters and first aid providers. They are often on the front line.

With regard to the recommendations: Communities that slowly lose essential services and economic activity have to reorganize their lives each time a loss occurs. When the economic climate is at a slowdown, it is very difficult to envisage how development might be fostered. As stated in the opinion published by the Conseil de la famille et de l'enfance on its website, under the theme of *Creating propitious environments with families and meeting the challenge of municipal policy*, "the development capacity of rural communities where poverty is high is considerably lower." For now, poverty and impoverishment are leading to a process of reflection, but are not among the priorities of municipal elected officials. Many managers base their approach on the principle that wealth must be generated so that it can be shared. Thus, they foster economic activity without directly tackling poverty, knowing full well that unemployment and idleness exact a heavy price from our society.

Eliminating poverty to achieve sustainable development is of course the ideal solution. But we are very far from that at present. Without claiming that it is a panacea, I favour a more humane approach, which makes it possible for the disadvantaged among us to stay out of poverty and not to sink into distress. Thus, when the most vulnerable among us face difficulties or an unexpected situation, they can find comfort in knowing that their environment, their community is not indifferent to what is happening to them. For example, specialized medical care provided remotely over a long period can cause huge problems for many households. Mutual assistance is very valuable for those who are fighting to survive financially, or just to stay alive.

In rural areas, particularly in remote regions, impoverishment and poverty end up affecting all strata of the population if we do not stop it. They affect children who need to dream and to believe in their dreams; they affect families who need stability to create a stable and welcoming home, and to give their children love and an education; they affect the elderly, who are entitled to rest and calm in the last stage of their lives.

rural, un profil ethnique différent et le fait de s'exprimer dans une langue étrangère sont aussi des raisons additionnelles pour se faire cataloguer.

L'homogénéité, par contre, ne fournit pas nécessairement un remède à tous les maux : plus la communauté est réduite, plus les potinages et les rumeurs circulent rapidement. Les qu'en-dira-t-on ont aussi une grande influence sur les comportements. Ils incitent les plus originaux à ne pas sortir des sentiers battus. La réputation, si ce n'est l'histoire familiale, vous suit partout. Ainsi, dans un contexte où tout se sait et où les services d'aide offerts sont souvent méconnus, on aura tendance à se replier sur soi. Lorsque des rapprochements s'effectuent, ils se font généralement selon les affinités. Les agriculteurs, connus comme des gens d'action, s'engagent assez facilement dans la vie communautaire et occupent volontiers des postes dans les services publics. Pompiers, premiers répondants, ils sont souvent sur la première ligne.

En ce qui a trait aux recommandations : Les communautés qui perdent peu à peu leurs services essentiels et leurs activités économiques doivent chaque fois réorganiser leur vie. Lorsque le climat économique est au ralenti, il devient difficile d'envisager le développement. Comme en fait foi l'avis publié par le Conseil de la famille et de l'enfance sur son site Internet sous le thème, *Créer des environnements propices avec les familles — Le défi des politiques municipales*, « les capacités de développement des collectivités rurales où la concentration de pauvreté est élevée sont considérablement réduites ». Pour l'instant, la pauvreté et l'appauvrissement suscitent des réflexions, mais ne sont pas dans les priorités des élus municipaux. Plusieurs gestionnaires partent du principe qu'il faut de la richesse pour la partager. Ainsi, on favorise la création d'activités économiques sans directement s'attaquer à la pauvreté, tout en sachant que le chômage et le désœuvrement coûtent très cher à notre société.

Éliminer la pauvreté pour un développement durable est certes la meilleure solution. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. Sans prétendre qu'elle soit la solution à tous les maux, je suis pour une approche plus humaine qui permettrait aux moins nantis de ne pas s'enliser dans la pauvreté ou dans la détresse. Ainsi, si une difficulté ou un imprévu survient, les personnes les plus vulnérables trouveront du réconfort dans le fait de savoir que leur entourage n'est pas indifférent à ce qui leur arrive. À titre d'exemple, les soins médicaux spécialisés fournis à distance sur une longue période de temps peuvent constituer tout un casse-tête pour bien des foyers. L'entraide est précieuse pour ceux et celles qui doivent livrer des combats pour assurer leur subsistance ou simplement se garder en vie.

En milieu rural, et particulièrement dans les régions éloignées, l'appauvrissement et la pauvreté finissent par atteindre toutes les couches de la population si on ne sait pas les stopper : les enfants qui ont besoin de rêver et de croire en leurs rêves; les familles qui ont besoin de stabilité pour créer un foyer chaleureux et donner amour et éducation à leurs proches; les personnes âgées qui ont droit au repos et à la sérénité dans cette dernière étape de leur vie.

We know how strong local initiatives can be. Every community has its leaders, spokespersons and natural advocates. Our institutions just need to give them a bit of a hand to awaken this sense of initiative, be it through mutual assistance networks or other means. With mutual assistance, we can bring excluded, isolated community members back into the social network. By encouraging communities to feel and act like a large family, where all members respect one another and understand their similarities and differences, we lighten the misery people suffer. At a time when citizens are being asked to bear heavier and heavier burdens of responsibility, this is the best model to prevent irrevocable deterioration. And to ensure that local initiatives were as dynamic as possible, they would be coordinated by local worker responsible for mobilizing and channelling the communities' energy. The role of the local worker would be crucial to the success of this endeavour. The worker would be someone known for his or her interpersonal skills and ability to listen and solve problems. The worker would be responsible for establishing and maintaining good relationships and fostering closer ties and interaction by surrounding him or herself with resources to provide support in the endeavour. The "local worker" model would also help forge strong links with local organizations in establishing solutions adapted to the community. Instead of letting the regions become bogged down in their problems, let us give mutual assistance a chance to bring the disadvantaged back into our communities. All communities will benefit from this approach. Let us remember that all stakeholders, and that includes ourselves, have power over poverty. That is how solutions will be found.

Marthe Tremblay, as an Individual: Madam Chairman, thank you for allowing me to appear before the committee. I am a farmer, the fourth generation on a farm that today amounts to 458 acres of land. I am living proof of what we have been hearing for the past half hour here. Very simply, within 10 minutes, I will take up the challenge of summarizing 30 years of my life in farming.

On reading your interim report, I found the guts meet with you, because I realized that someone really understood what was going on. Studies have been done by experts to gain insight into the rural exodus and the battle against poverty. That gave me the courage to come before you and say that these things are indeed true, that they are really happening.

I studied social work, but in 1977, when I was 22, I became my father's partner because I loved farming. I operated a dairy farm between 1977 and 1992. In 1979, one of my brothers joined me. There were ten children in the family. In 1992, we had to get out of dairy farming for health reasons. I then found a job off the farm, while my brother kept the farm and went into beef production, with feedlots, between 1992 and 1993.

I looked towards a new career, still in agriculture, however, because I was unable to go elsewhere. I followed upon sales and sales consultants for a company that made animal feed. In 1998, following the beef crisis across Canada in the 1990s and because of the frightening drop in prices, my brother could no longer hold

Nous connaissons tous la puissance des initiatives locales. Chaque communauté a ses leaders, ses porte-parole et ses partisans naturels. Il suffirait d'un coup de pouce de nos institutions pour éveiller leur sens de l'initiative, que ce soit par le biais de réseaux d'entraide ou autres moyens. Grâce à l'entraide, il y aurait possibilité de ramener les membres exclus et isolés dans le giron social. En encourageant un sentiment d'une grande famille où tous se respectent et s'acceptent avec leurs affinités et leurs différences, ferait en sorte que la misère soit moins lourde. À l'heure où de plus en plus de responsabilités reposent sur les citoyens, ce modèle est tout indiqué pour éviter que la situation ne se détériore irrémédiablement. Pour insuffler un maximum de dynamisme aux initiatives locales, la coordination de l'ensemble serait confiée à un « travailleur de rang », chargé de mobiliser et de canaliser les énergies. Le rôle du travailleur de rang est crucial à la réussite du projet. Cette personne, connue pour son entregent, sa capacité d'écoute et de résolution de problèmes, serait chargée d'établir et d'entretenir de bonnes relations et de favoriser les rapprochements et les interactions en s'entourant de ressources qu'il aura identifiées pour l'appuyer dans cette démarche. Le modèle « travailleur de rang » développerait aussi des liens solides avec les organisations locales pour la mise au point de solutions adaptées. Au lieu de laisser les régions s'enfoncer dans la torpeur, donnons une chance à l'entraide d'être réintégrée dans nos communautés. Toute la collectivité y trouvera son profit. Rappelons-nous aussi que tous les acteurs, autant que nous sommes, avons un pouvoir sur l'appauvrissement. De là naîtront les solutions.

Marthe Tremblay, à titre personnel : Madame la présidente, je vous remercie de m'accueillir. Je suis agricultrice, de la quatrième génération sur une ferme qui, aujourd'hui, représente 458 acres de terre. Je suis la preuve vivante de ce qui a été dit depuis une demi-heure ici. Simplement, mais en 10 minutes, je relèverai le défi de résumer 30 ans de ma vie en agriculture.

C'est à la suite de la lecture de votre rapport intérimaire, que j'ai eu les « guts » de venir vous rencontrer parce que j'ai constaté qu'il y a quelqu'un qui sait vraiment ce qui se passe. Il y a des études faites par des spécialistes pour comprendre l'exode rural et la lutte contre la pauvreté. Cela m'a donné le courage de venir vous dire que oui, c'est vrai, ces réalités existent.

J'ai fait des études en travail social, mais à l'âge de 22 ans, en 1977, je suis devenue l'associée de mon père parce que j'étais une passionnée de l'agriculture. Alors, j'ai exploité une production laitière de 1977 à 1992. En 1979, un de mes frères s'est joint à moi. On était une famille de dix enfants. En 1992, on a été obligé d'abandonner l'industrie laitière pour des raisons de santé. J'ai alors trouvé un métier à l'extérieur de la ferme et mon frère a gardé la ferme pour se lancer dans l'élevage de bovins, avec des parcs d'engraissement dans les années 1992-1993.

Je me suis réorientée, toujours en agriculture parce que je ne pouvais pas aller ailleurs. Je faisais un suivi des ventes et des vendeurs-conseils pour une compagnie de moulé. En 1998, suite à la crise concernant le boeuf à travers le Canada dans les années 1990 et à cause de baisses de prix épouvantables, mon frère ne

out. He gave it all up. I was still crazy about farming, so I bought the land, becoming the sole owner, and said: "No, we will continue in farming. I love it too much to give up." So I kept my job, which at the time brought in \$30,000 a year in outside income. With that income, I was able to go to the Financière agricole du Québec and buy the land. There were ten children in the family, and my parents were unable to provide everything. There were debts. By the way, I myself am a single mother with one child, who is now 19.

In 1998, we did have 680 acres in production as well as farm buildings, because we had had 85 dairy cows. There again, because of my passion for farming, I said that those buildings should not remain empty. So I slowly established a sheep breeding operation. I bought 18 ewes that were no longer good for producers' purposes. With those 18 ewes, I built up a flock. By 2002, I had 140 ewes. My advisors at MAPAQ said, "This is not going too fast, Marthe." But I had my outside income, so I was doing all right. I was able to make my fixed payments on the investment in the land.

In 2002-2003, with good advice and my love of farming, I took the plunge and went further in debt to bring the flock up to 270 head. But according to the Quebec sheep production model, for the operation to be self-sufficient — I do not know whether it is the same in the rest of Canada — you need 476 ewes and a debt level of under \$1,000 per ewe. By buying the land and reinvesting, my debt per head stood at \$1,050, but I did have my outside income. That outside work took 50 to 55 hours a week in addition the work I did on the farm. But I got it done. It might look like I am wearing a halo, but you really need to love farming to do this.

So in 2002-2003, when I finally started producing lamb, we got BSE, which affected all ruminants. Prices plummeted and the borders were closed to the major part of the market. So I was selling lamb at a loss of \$20 per head. So we had to bear those losses while our fixed costs stayed the same. My situation remained the same, I had production costs and my earnings from the outside. But there is a point where you just burn out. There are 60 hours of work a week to put in on the farm, and there comes a point where you have to stop.

In 2004, I was a coach at the animal feed meal company. I had a good salary, but meal companies were in a difficult position and it is often those who cost most who are fired first. Since I had done a good job coaching, I presumed, I was told that because of the restructuring and because I had a lot of work on the farm, I would be given a break for six months. So they laid me off, and told me that they would hire me again in the fall because the young people were doing well. I said no, I had too many financial commitments, I could not lose my job. I was burnt out, so I did go on unemployment. But as soon as I started receiving my unemployment benefits, all the agricultural income I got was taken into account — that is how it is done in Canada — and 15 per cent of my gross farm income was deducted from my unemployment benefits. So instead of getting the \$475 in unemployment benefits per week that I was expecting, the income I received during the summer from selling lamb was taken into

pouvait plus. Alors, il a tout abandonné, et moi, encore avec ma passion, j'ai acheté le fond de terre, comme propriétaire unique, et j'ai dit : « Ce n'est pas vrai, on va continuer en agriculture, j'aime trop ça. » Alors, j'ai gardé mon travail qui me donnait à ce moment-là 30 000 \$ par année de revenu extérieur. C'est avec cet acquis, que j'ai pu aller devant la financière agricole du Québec pour racheter le fond de terre. Étant donné qu'on était dix enfants, mes parents n'étaient pas capables de tout donner et ils avaient des dettes. Je suis mère monoparentale d'un enfant, en passant, qui a 19 ans aujourd'hui.

En 1998, on avait quand même 680 acres en culture et des bâtiments, parce qu'on avait eu 85 vaches laitières. Mais là, encore étouffée par ma passion, j'ai dit qu'on ne laisse pas des bâtiments vides. Alors, j'ai lentement mis sur pied une production ovine. J'ai acheté 18 brebis qui, pour les producteurs, n'étaient plus bonnes. Avec ces 18 brebis, j'ai monté un troupeau, jusqu'en 2002, à 140 brebis. Mes conseillers du MAPAC disaient, « Voyons Marthe, ça ne va pas trop vite. » J'avais mon revenu extérieur, alors ça allait. J'étais capable de faire mes paiements de frais fixes de cet investissement sur le fond de terre.

En 2002-2003, avec de bons conseils et avec ma passion de vivre de l'agriculture, j'ai plongé et je me suis endetté de nouveau en augmentant le troupeau à 270 têtes. Mais, selon le modèle québécois en production ovine, pour en vivre, je ne sais pas si c'est comme ça au Canada, il faut 476 brebis avec un endettement de moins de 1 000 \$ par brebis. En achetant le fond de terre et en réinvestissant, j'étais à 1 050 \$ d'endettement, mais j'avais mon revenu extérieur. Mon travail à l'extérieur me demandait 50 à 55 heures/semaine, en plus de la ferme. Je l'ai quand même fait. J'ai l'air d'avoir une auréole sur la tête, mais il faut être passionné d'agriculture pour le faire.

Alors, en 2002-2003, quand j'ai commencé vraiment à produire de l'agneau, il y a eu l'arrivée du ESB qui a atteint tout ce qui était ruminant. Les prix ont chuté et puis les frontières ont fermé la grande agriculture. Alors, à mesure que je vendais des agneaux, je perdais 20 \$ par agneau. Il a fallu assumer tout cela, avec les coûts fixes qui continuaient d'entrer. Ma situation restait la même, avec les coûts de production et le travail à l'extérieur. Là, il faut que le corps suive la santé. Il y a 60 heures aussi dans la ferme et il faut arrêter à un moment donné.

En 2004, devenue coach à la compagnie de moulé, j'avais un bon salaire — mais les compagnies de moulés étaient mal prises et souvent, ce sont ceux qui coûtent le plus cher qui sont mis à la porte en premier. Vu que j'avais bien fait ma job de coaching, je présume, ils me disent, « Cause de restructuration et vu que tu as beaucoup de travail sur la ferme, on va te donner un break pour six mois. » Ils m'ont mis sur le chômage et ils m'ont dit qu'à l'automne, ils m'engageraient à nouveau parce que les jeunes allaient bien. J'ai dit non, que j'avais trop d'engagements financiers. Je ne pouvais pas perdre ma job. J'étais essouffée un peu, alors, j'ai pris le chômage. Dès que j'ai commencé à recevoir mon chômage, au Canada, le chômage prend en compte tous les revenus agricoles que tu as et ils prennent 15 p. 100 de tes revenus bruts agricoles et ils le soustraient de ton chômage. Au lieu de m'attendre à avoir un chômage de 475 \$ par semaine, ils ont considéré les revenus que j'avais durant l'été avec la vente de mes

account, that was deducted, and I also had a lot of expenses at the time, including sowing, harvesting and all that. I had already hit a major obstacle, and my unemployment benefits were lower. So my budget projections no longer applied. I went back to work in the fall because I had no choice. I had to fight to get back in because they were not planning to take me back, but at the end of the day I did go back to work for a year, and then became ill. Then I had to stop.

I really had to find a solution. With a production of 500 lambs a year and the farm, you have to find a solution if you want to live off it. You cannot be at the mercy of supply and demand. So I decided to do my own marketing to cut out all the middle men and to get to a point where I could live off my lamb production. That is what I have been doing since 2005 but throughout that period, fixed costs have remained the same. Production costs have gone up, while fixed costs, which never went away, also increased, including electricity, gas and property tax. Everything went up. So that liquidity Mr. Pellerin and Marie were talking about earlier is very difficult to achieve when you have to drag all that around.

I realized that this was no longer working, and tried to decide what to do. In doing the marketing, there is one thing I realized. I became involved in my rural area, in my little municipality of 7,000 people, and in the RCM. In Quebec, an RCM is six municipalities together. Our RCM is seven municipalities. I rented an old house. We brought 10 producers together — we called that a small market — where we sell our products locally all year, not just five months a year like public markets often do. We decided to sell throughout the year to have a common goal, to feed our population and to have a small guaranteed income every week. Since December 9, I have a small guaranteed income from my lamb production, among other things, with my own marketing, amounting to \$70 to \$150 a week. Ten producers have become my partners. They are medium-sized producers, not on the scale of major farmers. These are young people aged between 20 and 30, who are much younger than I am. I am 52. We are re-educating people to come back to buying locally. We see a light at the end of this particular tunnel. Yes, we are dealing primarily with major agricultural operations, and Quebec, Canada and all other places are involved in extremely large-scale farming. Mr. Pellerin was saying earlier that we focused on exports. What did that lead to? Greater poverty.

Yes, we have the right to ask questions, but would we also have the right to ask a different question, knowing that it might lead to two levels of farming — mass farming and medium-level farming? How could we make a living off farming by stopping our exports and first feeding our rural communities and regional communities?

Would you be interested in focusing on ways to support and review agricultural policies? Yes, we have some good agricultural policies, but they are good for mass agriculture, not for smaller-scale farming.

What I have discovered in my own small community is the response of consumers, who said: "It is very reassuring — we can come and buy food here every week." At the same time, we earn a

agneaux, et pas le fait ce soit aussi un temps propice pour les dépenses : les semences, les récoltes et tout ça. Déjà, c'était un accro important et mon chômage était moins élevé. Donc, mes prévisions budgétaires étaient mal en point. Je suis retournée travailler à l'automne parce que je n'avais pas le choix. Je me suis battue parce que dans leur tête, ils ne me reprenaient pas, mais en fin de compte, j'ai pu travailler un an, pour ensuite tomber malade. Alors, j'ai été obligée d'arrêter.

Il me fallait vraiment trouver une solution. Avec 500 agneaux de production par année en moyenne à la ferme, il faut en vivre, il faut trouver une solution. Il ne faut pas être à la merci de l'offre et de la demande. Alors, j'ai décidé de faire ma propre mise en marché, afin de couper les intermédiaires et être capable de vivre de ma production d'agneaux. C'est ce que je fais depuis 2005. Mais tout ce temps-là, les frais fixes restaient les mêmes. Les coûts de production augmentent et les frais fixes qui étaient toujours là ont augmenté aussi, que ce soit l'électricité, le gaz ou les taxes foncières. Tout augmentait. Alors, la liquidité dont M. Pellerin et Marie parlaient tantôt, tout ça, tu le traînes tout le temps.

Je me suis alors dit, « Ça ne marche plus. Qu'est-ce que je vais faire? » En faisant ma mise en marché, je me suis rendu compte d'une chose. Je me suis impliquée dans ma région rurale, dans mon petit patelin de municipalités de 7 000 habitants, dans la MRC. Au Québec, une MRC c'est six municipalités regroupées. Nous sommes sept municipalités regroupées dans notre coin. J'ai loué une vieille maison. On s'est regroupé dix producteurs — on appelle cela un petit marché — où on vend localement nos produits à l'année, pas juste cinq mois par année comme on voit souvent dans les marchés publics. On a décidé de le faire à l'année pour avoir un but commun, de nourrir notre population et de se donner un petit revenu garanti par semaine. Depuis le 9 décembre, j'ai un petit revenu garanti de ma production d'agneaux, entre autres, avec ma propre mise en marché, entre 70 \$ et 150 \$ par semaine. J'ai dix producteurs qui sont devenus mes associés. Ils sont de moyens producteurs, pas du calibre de la grosse agriculture. Ce sont des jeunes entre 20 et 30 ans, beaucoup plus jeunes que moi. J'ai 52 ans. On rééduque les gens à recommencer à acheter localement. On voit une issue au bout de tout cela. Oui, on est dans la grande agriculture, on est dans une agriculture de masse au Québec, au Canada, partout. M. Pellerin parlait tantôt qu'on a misé sur l'exportation et tout cela a donné quoi? L'appauvrissement.

Oui, on a le droit de poser des questions, mais est-ce qu'on aurait le droit de se poser aussi une autre question sachant que cela peut créer deux agricultures : une agriculture de masse et une agriculture moyenne; comment pourrait-on en vivre en arrêtant de faire de l'exportation et en nourrissant d'abord nos milieux ruraux, nos milieux régionaux?

Auriez-vous l'intérêt de vous centrer sur des façons de soutenir, de réviser les politiques agricoles? Oui, on a de bonnes politiques agricoles, mais pour une agriculture de masse, non pas pour une agriculture plus petite.

Pour moi, ce que j'ai découvert dans mon petit patelin, c'est la réaction des consommateurs qui nous disent : « C'est sécurisant, on peut venir chercher quelque chose à manger toutes les semaines

small income. Consumer security is reflected in my own security as a farmer, because I can live off farming. So could we achieve food security in Canada instead of exporting all our unprocessed products? We could develop new regulations, or new policies, to foster that end, with the goal of feeding Canadians. If there is some left over, we can export that.

In my view, focusing our vision within Canada would lead to greater food security, because if we always export all our unprocessed products and there is no gas in the truck to bring a carcass back, I do not see how we can be sure of eating every week. We may be poor, but we will be even poorer when we are no longer able to eat. It is as simple as that.

In your report, I read that we have been becoming poorer for 30 years now. That is very alarming indeed. I am here to tell you that I am not poor because I do not know how to count, or because I do not know how to work, or because I stuck my head in the sand. I was made poorer by the existing infrastructure. We need support from national, provincial, regional and local policies if we are to continue feeding people, and feeding them well. It is one long economic chain. We will be in good health if we are well fed, and the rest will follow.

That is why I still love farming, for my 19-year-old who has been working since he was 15 and who wants to take back the land. I am not sure that I will leave it to him. As Maria was saying earlier, farming is physically demanding and psychologically difficult, but we believe in it. There are people who support us, like you, and who take the time at least to hear us.

I hope that there will be another report and real, tangible action as well.

[English]

The Chairman: You were wondering what you could do. I am very glad you decided to come here today because we need to hear this. We need to communicate this. This is an extraordinary panel. Each of you is saying something a bit different, but it all hooks in together.

As for Mr. Pellerin, as I have said, he has been before this committee many times. Everything that you said to us today is not just a voice from here in rural Quebec, but your words are the same as those in Saskatchewan or Manitoba when you are talking about how to make an income, et cetera. The farmers in the West are frightened, and they would be mad at me for saying that, but we felt that during our travels. The issues that connect all of what you have said here today are huge issues. They are issues that urban Canada does not understand and, indeed, has not been hearing about or listening to.

ici » et en même temps, ça nous donne un petit revenu. La sécurité des consommateurs se reflète sur ma propre sécurité en tant qu'agriculteur, afin de pouvoir en vivre. Alors, est-ce qu'on pourrait avoir une sécurité alimentaire au Canada au lieu d'exporter tous nos produits bruts? On pourrait développer de nouvelles réglementations ou de nouvelles politiques pour favoriser cela dans le but de nourrir le peuple canadien; et s'il en reste pour d'autres, tant mieux, on continuera des exportations.

Avoir une vision sur l'intérieur du pays créerait, à mon avis, une plus grande sécurité alimentaire parce que si on envoie toujours nos produits bruts et qu'il manque du pétrole dans le camion pour ramener une carcasse, je ne suis pas certaine qu'on va manger toutes les semaines. On est pauvre, mais on va être encore plus pauvre quand on ne pourra plus s'alimenter. C'est aussi simple que ça.

Dans votre rapport, j'ai lu que cela fait 30 ans qu'on s'appauvrit, et que c'est alarmant. Je suis ici pour vous dire que ce n'est pas parce que je ne savais pas compter, que je n'aimais pas travailler, et ce n'est pas parce que je me suis mis la tête dans le sable, ce sont toutes les infrastructures qui font en sorte qu'on s'appauvrit. Il faut avoir un appui des politiques nationales, provinciales, régionales et locales si on veut continuer à alimenter le peuple et bien l'alimenter. Tout cela est une chaîne économique. On va être en santé si on est bien alimenté et tout le tralala va suivre.

C'est pour ces raisons que j'ai encore la passion, pour mon fils de 19 ans qui travaille depuis l'âge de 15 ans et qui veut reprendre la terre. Je ne suis pas sûre que je vais la lui laisser. Comme Mme Maria disait tantôt, c'est exigeant physiquement, mais psychologiquement très difficile, mais on y croit. On a des gens qui nous supportent, comme vous, et qui prennent la peine au moins de nous écouter.

J'espère qu'il va y avoir un autre rapport, mais aussi des actions réelles et concrètes.

[Traduction]

La présidente : Vous vous demandiez ce que vous pourriez faire. Eh bien, je suis ravie que vous ayez décidé de nous rencontrer aujourd'hui parce qu'il est important que nous entendions des témoignages comme le vôtre. Il faut que les choses soient dites. Ce groupe est extraordinaire. Vous avez chacun dit quelque chose d'un peu différent, mais vos propos sont tous interreliés.

Pour ce qui est de M. Pellerin, comme je l'ai déjà dit, ce n'est pas la première fois qu'il comparaît devant notre comité. Tout ce que vous avez dit aujourd'hui reflète non seulement la situation des collectivités rurales du Québec, mais également celles de Saskatchewan et du Manitoba, surtout quand vous parlez des gens qui essaient de gagner leur vie, et cetera. Les agriculteurs dans l'Ouest sont inquiets. Ils ne seraient peut-être pas contents de me l'entendre dire, mais c'est quelque chose que nous avons constaté lors de nos déplacements là-bas. Les problématiques qui sous-tendent l'ensemble de vos propos sont graves. Il s'agit de questions que les citoyens canadiens ne comprennent pas, dont ils n'entendent pas parler ou auxquelles ils ne prêtent pas attention.

That puts itself into parliaments where sometimes the issues we have talked about today are not the issues that are attracting the minds and hearts of government. I was very pleased to hear this morning that Minister Strahl has been through this area and is offering some level of assistance and a new person to work more closely with him on these issues. That is a good thing.

Your story, Ms. Tremblay, and all the things you were saying, Ms. Labrecque Duchesneau, these are issues that live everywhere in Canada. To hear somebody who has the fortitude to come and tell their story before us, that is why we are here. It is rural Canada that we are interested in, and it is a story that is not being told.

You talk about farm bills. This committee has been pushing for a farm bill. There has to be one. Competing with the United States, we cannot touch subsidies that almost pay their farmers not to farm through the amounts of money that are put before them by their government. That is not what we want in Canada. I have said this many times, and everybody on the committee agrees, our farmers are the best farmers in the world. This remains a foundation issue in our country. Without it, if we have to live off the world rather than live off our land and with our farmers, then we are in a whole lot of trouble.

It is in every corner of Canada. Your contributions to this study today certainly will be in our final report and very much in speeches and so forth that we give across the country on our own.

I really want to thank you. This is a difficult thing to do — I know — but thank you for doing it.

Senator Mercer: Ms. Tremblay, you are the type of person we want to talk to across the country, and I am so glad that you came. I am so glad that our report prompted you to do that. What you and Ms. Labrecque Duchesneau said is really going to help us write a good report.

Mr. Pellerin, it is good to see you again. Thank you for being here.

You talked about 130,000 members, if I heard you correctly, being forest owners. How many of those are also farmers?

Mr. Pellerin: I would say more than half our farmers also own a piece of land with wood on their farms. I would say 25,000 farmers of the 45,000 farmers in Quebec own and market some wood once in their life, because they are not marketing wood each year. One year, they harvest and for the next 10 years, they are not in the market. It depends on the size of woodland they have.

Ce qui nous amène aux parlementaires. Les questions que nous avons abordées aujourd'hui ne sont pas nécessairement celles qui attirent l'attention, au niveau émotif ou intellectuel, du gouvernement. J'ai été heureuse d'apprendre ce matin que le ministre Strahl s'était déplacé dans la région, avait accepté de vous offrir de l'aide et embauché une personne qui serait responsable de travailler plus assidûment sur ces questions avec lui. Tout ça, c'est positif.

Votre histoire, madame Tremblay, et toutes les choses que vous nous avez racontées, madame Labrecque Duchesneau, se retrouvent partout au Canada. Donner la parole à quelqu'un qui a le courage de venir devant nous nous raconter son histoire, voilà pourquoi nous nous sommes déplacés. Ce sont les régions rurales du Canada qui nous intéressent et dont on n'entend pas parler.

Vous avez soulevé la question des farm bills. Les membres du comité estiment qu'il faut qu'on se dote d'un farm bill et ont exercé des pressions en ce sens. Il nous faut être concurrentiels par rapport aux États-Unis, mais on ne peut accorder des subventions comme celles qui sont attribuées aux agriculteurs par le gouvernement là-bas, subventions qui sont tellement importantes qu'elles ont presque pour effet d'inciter les producteurs à arrêter de produire. Ce n'est pas ce que nous voulons au Canada. Je l'ai dit à plusieurs reprises, et tous les membres du comité sont d'accord, les agriculteurs canadiens sont les meilleurs au monde. Dans notre pays, c'est une question fondamentale. S'il fallait qu'on dépende des pays étrangers pour se nourrir plutôt que de notre terre et de nos agriculteurs, on se retrouverait dans une situation réellement précaire.

C'est la même chose partout au Canada. Votre contribution à notre étude sera reflétée dans notre rapport final et reprise dans les discours que nous prononçons à titre personnel partout au pays.

Je vous remercie de tout cœur. Ce que vous avez fait n'est pas facile, j'en suis consciente, et je vous en remercie.

Le sénateur Mercer : Madame Tremblay, nous voulons parler à des gens comme vous dans les différentes régions du pays et c'est pour ça que je suis heureux que vous soyez venue. Je suis content que notre rapport vous ait incitée à prendre la parole. Grâce à ce que vous et Mme Labrecque Duchesneau avez dit, nous allons pouvoir rédiger un bon rapport.

Monsieur Pellerin, ravi de vous revoir. Merci d'avoir accepté notre invitation.

Vous avez dit que 130 000 membres, si j'ai bien compris, étaient propriétaires de forêts. Combien d'entre eux sont également agriculteurs?

M. Pellerin : Je dirais que plus de la moitié de nos agriculteurs sont également propriétaires de terres boisées dans leur exploitation agricole. Je dirais que 25 000 des 45 000 agriculteurs au Québec sont propriétaires de terres boisées et vendent du bois au moins une fois dans leur vie, parce qu'il faut savoir qu'on ne vend pas du bois tous les ans. Les agriculteurs peuvent par exemple couper leur bois une année puis ne pas y toucher pendant 10 ans. Ça dépend de la taille de la zone boisée.

The 130,000 wood owners in Quebec, about half of them are not marketing wood at all. They own wood, look at its beauty and grow it. Sometimes they invest in that part of their wood, but they do not own that woodland to have an income. It is more like a hobby, such as a hunter or someone similar. They are not really a marketer of wood. The potential is there. There is a very interesting potential for marketing, but they are not all marketers of wood.

Senator Mercer: In my part of the country, Nova Scotia, most farmers do have wood lots and do cut wood every year for various things, whether for pulp or other income.

You talked about grains and new markets. It is interesting as we talked to people, in Saskatchewan, in particular, the move away from the production of grains and toward pulse products, peas, lentils, et cetera. One of the issues that comes up in another committee that I happen to be on — the Transport and Communications Committee — is the difficulty in the transportation of agriculture products to the market place, particularly to Asia, India and Pakistan.

Have the farmers in Quebec experienced difficulty in export markets getting their product to market at the quality level that you would want?

Mr. Pellerin: For the grain production in Quebec, you have to keep in mind that we are close to being self-sufficient. The grain we produce is normally for animal use and only a little for human use. You have to also keep in mind and be aware that in Quebec, if we are in some animal production, we have to own some land to spread our manure. That is very much regulated in Quebec, more than in any other province in Canada. We have to own those pieces of land, and because we own them, we have to do something on them. Therefore, we grow grain in the hope that we will have a cycle on the farm, recycling the manure and produce grain and feeding our animals.

The transportation problem to move grains outside of the country is not a big problem. We export a small amount of corn and soy, but overall, we are self-sufficient.

Senator Mercer: Earlier this morning, we heard a presentation on trading carbon credits and using farmers to do that. Has your membership talked about this? Is anyone actively involved in this, because it looks like another source of income that could help farmers?

Mr. Pellerin: I am very prudent. Our organization looked at that, but we are very prudent with that type of activity.

Sur les 130 000 propriétaires de terres boisées au Québec, environ la moitié ne vend pas du tout de bois. Ils sont propriétaires de leurs terres boisées, en apprécient la beauté et attendent que les arbres poussent. Des fois il y a des investissements qui sont faits, mais les terres boisées ne sont pas pour eux une source de revenu. C'est plutôt comme un hobby, comme la chasse, par exemple. Ces personnes ne sont pas vraiment des marchands de bois, bien que le potentiel y soit. C'est vrai que potentiellement il pourrait y avoir un marché, mais ces agriculteurs ne sont pas tous marchands de bois.

Le sénateur Mercer : Dans ma région du pays, en Nouvelle-Écosse, la plupart des agriculteurs sont propriétaires de terres boisées et coupent du bois chaque année à différentes fins, pour faire de la pâte à papier ou générer d'autres revenus.

Vous avez parlé de céréales et de nouveaux marchés. On a remarqué, surtout en Saskatchewan, que les gens ont tendance à délaisser la production de céréales au profit des légumineuses, comme les pois et les lentilles. Une des questions qui a été soulevée dans le cadre des délibérations d'un autre comité auquel je siège, le Comité des transports et des communications, porte sur les problèmes que pose le transport de produits agricoles à destination de leurs marchés, surtout en Asie, en Inde et au Pakistan.

Les agriculteurs québécois ont-ils eu du mal à acheminer leurs produits vers leurs marchés d'exportation?

M. Pellerin : Pour ce qui est de la production de céréales au Québec, il est important que vous sachiez que nous sommes presque autosuffisants. En fait, nous produisons surtout des céréales qui sont destinées à l'alimentation animale; seule une petite part de notre production est destinée à la consommation humaine. Sachez également qu'au Québec, les agriculteurs qui élèvent des animaux doivent également être propriétaires de terres pour pouvoir épandre leur fumier. Il s'agit de quelque chose qui est très réglementé au Québec beaucoup plus que dans les autres provinces du Canada. Comme les agriculteurs doivent être propriétaires de ces terres, il faut bien qu'ils en fassent quelque chose. C'est ainsi qu'ils cultivent des céréales en essayant de boucler la boucle, c'est-à-dire de recycler le fumier en produisant des céréales qui serviront à nourrir les animaux.

Le transport de céréales à l'étranger n'est pas pour nous problématique. En effet, bien que nous exportions de petites quantités de maïs et de soja, nous sommes, de façon générale, autosuffisants.

Le sénateur Mercer : Ce matin, nous avons entendu un exposé portant sur les échanges de crédits de carbone et la participation des agriculteurs au processus. Est-ce quelque chose qui intéresse vos membres? Y a-t-il quelqu'un qui s'intéresse activement à cette question, parce que j'ai l'impression qu'il s'agit d'une source potentielle de revenu dont pourraient bénéficier les agriculteurs.

M. Pellerin : Je suis très prudent. Notre organisation a examiné cela, mais nous sommes très prudents avec ce type d'activité.

First, we need a trading house of carbon credits if we want to have a transparent movement between farmers and the ones who need those credits. We do not have that independent, transparent trading house in place. We probably need something there first.

Second, we make our farmers aware that before trading their carbon credits outside of the farm — and, as somebody said before, outside of the country — to make sure that they will not need those credits sometime down the road. For example, if they want to go from 100 sheep to 200 sheep, they will increase their production of carbon and perhaps they will need some carbon credits. The same thing applies to beef farmers or any animal production. If they consume more energy, they will probably need credits.

Nothing is clear on that. We ask farmers to be very prudent and if they commit themselves, to commit on a very short-term period, not for years, because perhaps their children will need those credits in the future.

On the other hand, you also have to keep in mind that we are in Quebec, not in Saskatchewan. Saskatchewan has 40 billion hectares of land, and they can sell some credits. However, in Quebec, we have 2 million hectares. We have to be prudent in not selling everything before knowing exactly what will happen.

Senator Mercer: However, you would agree that there is probably a need for some sort of, if not regulation, overseer to help understand.

Mr. Pellerin: Yes, the rules need to be more clear than they are now.

Senator Mercer: It is a complicated business. Whether you are a big farmer or a small farmer, it is still a complicated business, and perhaps we should make sure we mention it in our report.

Ms. Labrecque Duchesneau, you talked about the need for a field worker. We have heard this before. In two provinces, we have actually met people who do it — Nova Scotia and Ontario, through the Foundation for Rural Living. That foundation is active in Ontario, Nova Scotia and now in Manitoba. It may be worth examining the opportunity that it presents, because the foundation supports that. They have had rural development officers who have gone out in the field and have worked with people, not solving their problems, but helping people working through the maze of government.

Would that be something that would help? Someone who knows how to fill out those forms that everybody has to fill out — that, in itself, is a tedious task.

Ms. Labrecque Duchesneau: Yes.

Premièrement, nous avons besoin d'une maison d'échange de crédits de carbone si nous voulons avoir un mouvement transparent entre les agriculteurs et ceux qui ont besoin de ces crédits. À l'heure actuelle, il n'existe pas de maison d'échange indépendante, transparente. Il faudrait sans doute qu'il y ait quelque chose du genre en place d'abord.

Deuxièmement, nous informons nos agriculteurs qu'avant d'échanger leurs crédits de carbone à l'extérieur de la ferme — et, comme quelqu'un l'a dit précédemment, à l'extérieur du pays — ils doivent s'assurer qu'ils n'auront pas besoin de ces crédits plus tard. Par exemple, s'ils veulent passer de 100 à 200 moutons, ils augmenteront leur production de carbone et ils auront peut-être besoin de crédits de carbone. C'est la même chose pour les éleveurs de bovins ou pour tous les éleveurs. S'ils consomment davantage d'énergie, ils auront sans doute besoin de crédits.

Il n'y a rien de clair à cet égard. Nous demandons aux agriculteurs d'être très prudents et s'ils prennent un engagement, de prendre un engagement à très court terme, non pas un engagement qui s'échelonne sur des années, car leurs enfants auront peut-être besoin de ces crédits à l'avenir.

D'un autre côté, il ne faut pas oublier que nous sommes au Québec, non pas en Saskatchewan. La Saskatchewan a 40 milliards d'hectares de terres, et peut vendre certains crédits. Au Québec cependant, nous n'avons que 2 millions d'hectares. Nous devons être prudents et ne pas vendre tous les crédits avant de savoir exactement ce qui va se passer.

Le sénateur Mercer : Vous serez cependant d'accord pour dire qu'on a sans doute besoin d'une sorte de surveillance, sinon de réglementation, pour aider à comprendre.

M. Pellerin : Oui, les règles doivent être plus claires qu'elles ne le sont à l'heure actuelle.

Le sénateur Mercer : C'est un domaine complexe. Que l'on soit un gros agriculteur ou un petit agriculteur, c'est toujours un domaine complexe, et nous devrions peut-être nous assurer de le mentionner dans notre rapport.

Madame Labrecque Duchesneau, vous avez parlé de la nécessité d'avoir un travailleur sur le terrain. Nous avons déjà entendu cela. Dans deux provinces, nous avons en fait rencontré des gens qui font cela — en Nouvelle-Écosse et en Ontario, par l'intermédiaire de la Foundation for Rural Living. Cette fondation est active en Ontario, en Nouvelle-Écosse et maintenant au Manitoba. Il vaudrait peut-être la peine d'examiner les possibilités que cela représente, car c'est quelque chose que la Fondation appuie. Elle envoie des agents de développement rural sur le terrain pour travailler avec les gens non pas pour résoudre leurs problèmes, mais pour les aider à s'y retrouver dans le labyrinthe gouvernemental.

Est-ce que ce serait quelque chose qui pourrait aider? Quelqu'un qui sache comment remplir ces formulaires que tout le monde doit remplir — en soi, il s'agit d'une tâche fastidieuse.

Mme Labrecque Duchesneau : Oui.

Senator Mercer: I have a question to Ms. Tremblay on the issue of the EI that you got because of your work at the company.

When you get your EI, do they take into account your gross farm income and calculate 15 per cent of that, which reduces your EI? This is another issue of which we will have to take note, because it is an issue that affects everybody.

Ms. Tremblay: Yes.

The Chairman: Thank you everyone.

Mr. Pellerin, I should say thank you for bringing in the forestry issue, because we are a committee of agriculture and forestry — indeed, another group of Canadians that have been hit so hard.

When we went to British Columbia, the first place we went was Prince George, where the pine beetle has been devastating the area. It is now moving over into my province both in the North and I am told down in our Southwest corner, Crowsnest Pass. The industry dealing with lumber has been — again, like the farmers — getting it in every direction. We are cognizant of that, and that will probably be part of some of our recommendations.

Senator Mahovlich: I was in Rome last summer, and at two o'clock in the morning, there was a lot of racket outside my hotel window. I did not know what was happening. Many people were out there setting up their tents. It was Wednesday morning, which is market time. They were setting up their markets. Rome must be 4,000 years old. Ms. Tremblay, does Trois-Rivières have a market or did they have a market?

[Translation]

Ms. Tremblay: Yes, seasonal work — five months a year, from spring to fall. Trois-Rivières has a public market, yes.

[English]

Senator Mahovlich: Just during the summer season.

[Translation]

Ms. Tremblay: Quebec markets are expanding very quickly. More and more regions have their own markets, but they open only five months a year, from spring to autumn, because we are a northern country and do not produce 12 months a year. We can add meat and a wide variety of products to that as well. Larger markets like Montreal and Quebec City are open all year. When I look at the major markets, I ask myself why we stop eating after six months. Can we continue to supply and sell products after the fall? Why not? That is why I believe that on a small scale we can remain open year-round. We open for four hours, one day a week.

Le sénateur Mercer : Madame Tremblay, j'ai une question à vous poser concernant l'assurance-emploi que vous avez reçue pour votre travail dans l'entreprise.

Lorsque vous recevez votre assurance-emploi, est-ce qu'on tient compte de votre revenu agricole brut et est-ce que l'on calcule 15 p. 100 de ce revenu, réduisant ainsi votre assurance-emploi? C'est une autre question que nous devrions prendre en note, car c'est un problème qui touche tout le monde.

Mme Tremblay : Oui.

La présidente : Merci à tous.

Monsieur Pellerin, je devrais vous remercier d'avoir parlé de l'industrie forestière, car nous sommes un comité de l'agriculture et des forêts — en fait, un autre groupe de Canadiens qui a été durement touché.

Lorsque nous sommes allés en Colombie-Britannique, le premier endroit que nous avons visité était Prince George, région qui a été dévastée par le dendroctone du pin. Ce dernier est maintenant en train d'entrer dans ma province dans le nord et, on me dit, dans la partie sud-ouest, le pas du Nid-de-Corbeau. L'industrie du bois d'œuvre se fait bombarder de tous les côtés, comme les agriculteurs. Nous le reconnaissons, et cela fera sans doute partie de certaines de nos recommandations.

Le sénateur Mahovlich : J'étais à Rome l'été dernier et à deux heures du matin il y avait beaucoup de bruit à l'extérieur de mon hôtel. Je ne savais pas ce qui se passait. Il y avait bien des gens qui étaient en train d'installer des tentes. C'était un mercredi matin, c'est-à-dire jour de marché. Ils étaient en train d'installer leurs étals. Rome doit avoir 4 000 ans. Madame Tremblay, est-ce que Trois-Rivières a un marché ou est-ce qu'il y avait un marché?

[Français]

Mme Tremblay : Oui, saisonnier, cinq mois par année, du printemps à l'automne. Trois-Rivières a un marché public, oui.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Seulement pendant l'été.

[Français]

Mme Tremblay : Les marchés au Québec sont vraiment en effervescence. De plus en plus de régions ont leurs marchés, mais ils sont ouverts que cinq mois par année, du printemps à l'automne, parce qu'on est un pays nordique, on ne produit pas 12 mois par année. À cela, on ajoute la viande et tout plein de produits. Les plus gros marchés, comme Montréal ou Québec, sont ouverts à l'année. En regardant les grands marchés, je me disais pourquoi on arrête de manger après six mois? Est-ce qu'on peut continuer à fournir ou à vendre encore des produits après l'automne? Pourquoi pas? C'est pour cela que je me suis dit que sur une plus petite échelle, on va ouvrir à l'année. On ouvre pendant quatre heures, une journée/semaine.

[English]

Senator Mahovlich: We have to encourage Canadians to eat more Canadian products. We are in a system where most of our food is imported. For example, I was down in Nova Scotia, and the Annapolis Valley is noted for its apples. In Loblaws, they were selling American apples from Washington. You cannot get an apple from the local suppliers.

I guess the large corporations that produce large markets for us buy their apples in such a quantity that Canada cannot compete with some of these. We end up having apples from around the world in our stores.

It is quite a problem. I do not know how we would solve this.

[Translation]

Ms. Tremblay: In my opinion, we could solve the problem simply by buying Canadian here and in each province before exporting our goods. I love Ontario apples. Sometimes, we cannot get them, but we love Quebec apples as well. If our focus is strictly on exports we cannot even eat Canadian beef. What kind of beef is it when all we get back is the carcass? What is it that is coming back exactly? Where is it from? Everything has to be relearned. The superstores have created this problem, Loblaws, Maxi, et cetera. Because of growing consumer awareness, we see people asking questions, "What are we eating? We would like to go to a small-sized market to know what we are eating." We could make a living more directly without the middle man. It would cost the government less at the end of the day. But we need assistance to get there, otherwise we will not make it. The big companies are too big. Globalization is too big.

[English]

Senator Mahovlich: Globalization, I believe you might have something there. I asked a question at one of our meetings and was told that Canada cannot feed itself. It was hard for me to believe. We are such a large country. At one time, we were known for our agriculture. Our farmers were famous around the world. We sent Eugene Whelan over to Russia to give them a little experience and get them started on the right track. We were known as an agricultural country. Yet, today, we cannot feed ourselves. We have lost many farmers. In Quebec, are there fewer farmers today than there were 100 years ago?

[Translation]

Ms. Tremblay: Yes.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Nous devons encourager les Canadiens à consommer davantage de produits canadiens. Nous sommes dans un système où presque tous nos aliments sont importés. Par exemple, j'étais en Nouvelle-Écosse, et la vallée d'Annapolis est connue pour ses pommes. À Loblaws, ils vendaient des pommes américaines en provenance de Washington. Il n'est pas possible d'acheter une pomme des fournisseurs locaux.

J'imagine que les grandes sociétés qui alimentent de grands marchés pour nous achètent leurs pommes en quantité telle que le Canada ne peut être concurrentiel. Nous nous retrouvons avec des pommes de partout dans le monde dans nos magasins.

C'est tout un problème. Je ne sais pas comment nous pourrions le résoudre.

[Français]

Mme Tremblay : À mon avis, on pourrait résoudre le problème, tout simplement en prenant et en consommant nos productions au Canada et dans chaque province avant de les exporter. J'adore les pommes qui viennent de l'Ontario. Des fois, on ne les a pas, mais on adore les pommes qui viennent du Québec aussi. Si on vise toujours une exportation, on n'est même pas capable de manger notre propre bœuf. « What kind of beef is it quand ça revient en carcasse? » Qu'est-ce qui revient? C'est quoi? C'est quoi? D'où? C'est toute une rééducation. Ce sont les grandes surfaces qui créent cela; Loblaws, Maxi et compagnie. Avec la conscientisation des consommateurs, il y a des gens qui se disent, « Qu'est-ce qu'on mange? On aimerait aller dans un petit marché pour savoir ce qu'on mange. » Nous, on pourrait en vivre plus directement, sans intermédiaire. Cela coûterait moins cher au gouvernement aussi au bout du compte. Mais, nous avons besoin d'aide pour nous rendre là, sans cela, on ne s'y rendra jamais. Les gros sont trop gros. La mondialisation, c'est trop gros.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : La mondialisation, je crois que vous avez vu juste. J'ai posé une question lors d'une de nos séances et on m'a dit que le Canada ne pouvait pas subvenir à ses propres besoins alimentaires. J'ai du mal à le croire. Notre pays est si grand. À un moment donné, nous étions connus pour notre agriculture. Nos agriculteurs étaient connus partout dans le monde. Nous avons envoyé Eugene Whelan en Russie pour transmettre aux Russes une petite partie de notre expérience et les mettre sur la bonne voie. Nous étions connus comme un pays agricole. Pourtant, aujourd'hui, nous ne pouvons subvenir à nos propres besoins. Nous avons perdu de nombreux agriculteurs. Au Québec, y a-t-il moins d'agriculteurs aujourd'hui qu'il y en avait il y a 100 ans?

[Français]

Mme Tremblay : Oui.

[English]

Senator Mahovlich: These are questions we have to ask ourselves. Where are we headed with this?

[Translation]

Ms. Labrecque Duchesneau: I would like to respond by saying that when I go grocery shopping, I look for Quebec products. Yesterday, in fact, I was looking for Quebec tomatoes and I saw none. In the grocery stores, when I am looking for pork the pork that I see on the shelves is from the U.S. I am at a loss. Mr. Pellerin is more involved in this but I speak to you as a consumer. I have a hard time understanding why, during strawberry season in Quebec, we face competition from Mexican strawberries. Buying local could be a very good solution. Unfortunately, as a busy consumer, when I go grocery shopping, I do not have enough time to go to three stores in order to find the products I need.

It is important for Quebec products to be well labelled and identified as such in the grocery stores. I challenge you to try this.

[English]

Senator Mahovlich: That is a good idea, buy Canadian.

The Chairman: I would like to say to Ms. Tremblay and Ms. Labrecque Duchesneau — not that it will make you feel any better — that the area where I come from was at the heart of the BSE, mad cow disease, crisis with our cattle. It was devastating, utterly devastating. Oddly enough, Canadians all across the country picked themselves up and ate more beef while that whole issue was happening. This did not happen in any other country that had BSE; in fact, their sales dropped off considerably. However, for some reason, Canadians came together and ate more beef, and now we have to get them to eat more of everything.

You are so right. This is so simple that it amazes me constantly that it is not the number one issue on the list.

Senator Mahovlich: Has the softwood lumber agreement helped Canada, the solution they came up with? Do you find that it has helped lumber companies?

Mr. Pellerin: I do not have an exact opinion on the impact on everybody, but for the owners of private lands, I would say, no. Now the prices are at a low that has not been experienced for years.

The government came back with some help for big companies, for workers in the forest industry. They came back with some help for villages that have lumber-based activities. However, those landowners received nothing for that sector of the industry.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Ce sont des questions que nous devons nous poser. Où est-ce que nous nous en allons avec tout cela?

[Français]

Mme Labrecque Duchesneau : J'aimerais vous répondre que quand je vais faire mon épicerie, je cherche des produits québécois. Entre autres, pas plus tard qu'hier, je cherchais des tomates du Québec et il n'y en avait aucune. Dans les chaînes d'alimentation, si vous voulez du porc, c'est du porc des États-Unis que je vois sur les tablettes. On se demande quoi faire. M. Pellerin est plus dans ce giron, mais je vous parle en tant que consommateur. J'ai de la misère à concevoir que pendant la saison des fraises du Québec, on est concurrencé par des fraises du Mexique. Acheter chez nous deviendrait une solution très importante. Malheureusement, en tant que consommatrice occupée, quand je vais dans une épicerie, je n'ai pas le temps d'en faire trois pour trouver les produits dont j'ai besoin.

Il importe que les produits du Québec soient très bien étiquetés et très bien affichés dans les chaînes d'alimentation. Je vous mets au défi d'essayer.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : C'est une bonne idée, acheter canadien.

La présidente : Je voudrais dire à Mme Tremblay et à Mme Labrecque Duchesneau — non pas que cela vous rassurera — que la région d'où je viens était au cœur de l'ESB, la maladie de la vache folle, la crise dans le secteur du bétail. Cette crise a été dévastatrice, tout à fait dévastatrice. Ce qui est assez surprenant, c'est que les Canadiens partout au pays ont réagi en mangeant davantage de bœuf pendant toute cette crise. Cela ne s'est pas vu ailleurs dans d'autres pays qui ont été touchés par l'ESB; en fait, dans ces pays, les ventes de bœuf ont considérablement chuté. Cependant, pour une raison ou une autre, les Canadiens se sont ralliés et ont mangé davantage de bœuf, et maintenant nous devons les convaincre de manger davantage d'autres produits.

Vous avez tellement raison. C'est si simple que cela m'étonne constamment que ce ne soit pas la première question sur la liste.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce que l'accord sur le bois d'œuvre, la solution qu'ils ont trouvée, a aidé le Canada? À votre avis, est-ce que cela a aidé les entreprises de bois d'œuvre?

M. Pellerin : Je n'ai pas d'avis précis quant à l'impact sur tout le monde, mais pour ce qui est des propriétaires de terres privées, je dirais que non. À l'heure actuelle, les prix n'ont jamais été aussi bas depuis des années.

Le gouvernement a offert une aide aux grandes entreprises, aux travailleurs de l'industrie forestière. Il a offert de l'aide pour les villages qui ont des activités fondées sur le bois d'œuvre. Cependant, ces propriétaires fonciers n'ont rien reçu pour ce secteur de l'industrie.

I do not believe that the agreement really improved the situation. In fact, they were hit by accident by the wood subsidies in Canada, because the private owners receive nothing in subsidies. The problem came about from wood cuts that the companies were doing on public lands, and the U.S. decided that it was a type of subsidy. The private owners received nothing on their rights to cut their wood. Therefore, they were hit by accident; they received no compensation of any kind.

I do not believe it solved anything. Canada paid close to \$4 billion in taxes during that period to solve the problem, and it left \$1 billion on the table in the hands of our neighbours, free-trader neighbours.

BSE was a big problem; wood is a big problem, and these people claim to be free traders. They are surely not fair free traders.

Senator Mahovlich: Ms. Labrecque Duchesneau, you mentioned that there are no priests around, that to see a priest, you have to go to another town. Are many churches closing in Quebec? At one time, Quebec had a church in every town. Are there as many churches today?

[Translation]

Ms. Labrecque Duchesneau: I would say so. They are dealing with a renovation problem. Churches are aging, the population is falling. So, there is a cost to renovations. To my knowledge the Government of Quebec has provided grants for church renovations, but not in all municipalities. They have to be of some historical value, but in small municipalities, either you share your church with the Methodists, the Baptists, et cetera, or you tear it down, shut it down and sell it off. In the past, we could chat on the church square and support one another, having heart-to-heart discussions. Today, that is no longer the case.

Farmers tell me "I own the lot next to my land and on the other side the buyer is from the city, so I have no one to chat with anymore." That is also happening in villages. There is no longer a post office, a priest or a church, if there is no financial centre, a bank or caisse populaire, et cetera, where do people get together. Mayors in small municipalities say "Given my budget, once I focused on the safety of city buildings, the infrastructure, and roads, I have no money left. The budget is not there."

[English]

Senator Mahovlich: I believe you are right on the problem. I am from a small town in Northern Ontario. In 1968, the government looked at the budget and closed my high school. This is a big problem. The government should step in and keep those places

Je ne crois pas que l'accord ait vraiment amélioré la situation. En fait, ils ont été frappés par accident par les subventions pour le bois au Canada, car les propriétaires privés ne reçoivent rien en subventions. Le problème a été créé par les coupes de bois que les entreprises font sur les terres publiques, et les États-Unis ont décidé que c'était un type de subvention. Les propriétaires privés n'ont rien reçu pour leurs droits de couper leur bois. Par conséquent, ils ont été frappés par accident; ils n'ont absolument pas été indemnisés.

Je ne crois pas que cela ait résolu quoi que ce soit. Le Canada a versé près de 4 milliards de dollars en taxes au cours de cette période pour résoudre le problème, et a laissé 1 milliard de dollars sur la table entre les mains de nos voisins, de nos voisins avec lesquels nous avons un accord de libre-échange.

L'ESB était un gros problème; le bois est un gros problème, et ces gens prétendent être des libre-échangistes. Ce ne sont sûrement pas de loyaux libre-échangistes.

Le sénateur Mahovlich : Madame Labrecque Duchesneau, vous avez mentionné qu'il n'y avait pas de prêtre dans les environs, que pour voir un prêtre, il fallait se rendre dans une autre ville. Y a-t-il beaucoup d'églises qui ferment au Québec? À une époque, le Québec avait une église dans chaque ville. Y a-t-il autant d'églises aujourd'hui?

[Français]

Mme Labrecque Duchesneau : Je dirais que oui. Elles sont devant un problème de rénovation. Les églises vieillissent. La population baisse. Alors, il y a un coût à une rénovation. Le gouvernement du Québec, à ce que j'en sais, a donné des subventions aux églises pour leurs rénovations, mais ce n'est pas dans toutes les municipalités. Il faut qu'elles aient un cachet historique alors que dans les petites municipalités, soit qu'on partage l'église avec les Méthodistes, les Baptistes et autres, ou on les démolit, on les ferme et on les vend. Avant, on pouvait se parler sur le parvis de l'église et on pouvait mieux s'entraider et se dire les vraies choses. Aujourd'hui, on n'a plus ça.

Les producteurs agricoles me disent, « La terre d'à côté m'appartient et la terre sur l'autre côté, c'est une personne de la ville qui l'a achetée, donc, je n'ai plus personne avec qui jaser dans mon rang. » C'est une situation qui se passe aussi dans les villages. Il n'y a plus de bureau de poste, il n'y a plus de curé dans l'église ou plus d'églises, quand il n'y a plus de lieux financiers, de banques ou de caisses populaires, et cetera, où les citoyens se rassemblent. Les maires des petites municipalités me disent, « Avec le budget que j'ai, quand j'ai sécurisé mes bâtiments de ville, l'infrastructure, les chemins sont sécuritaires, il ne me reste plus d'argent. Le budget ne suit pas. »

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Je crois que vous avez raison en ce qui concerne ce problème. Je viens d'une petite ville du nord de l'Ontario. En 1968, le gouvernement a revu son budget et fermé mon école secondaire. C'est un gros problème. Le gouvernement

open because people may want to go back. If the infrastructure is gone, there will not be any incentive for them to go back to that town.

Governments have to take a look at this, keep the schools, hospitals open; keep the community centres active and keep them in place.

[Translation]

Ms. Labrecque Duchesneau: I would like to add that very often, in villages, the school is the main public building, and if the janitor does not want to do overtime, the school remains closed to other activities.

Senator Biron: Ms. Tremblay, your testimony has been very interesting, touching even. I commend you on what you have done. I hope others will follow your example and that what you have shared with us will be taken into consideration.

Ms. Labrecque-Duchesneau, to follow up on Senator Mahovlich's question I think that although the number of priests has decreased it would seem to me the number of psychiatrists and social workers has increased, to serve as a replacement, perhaps not as good a replacement, but still!

Mr. Pellerin, following Statistics Canada's May 16, 2006 census, 229,000 farms were surveyed which is a 7.1 per cent drop compared to 2001. This would indicate that there are 17,550 fewer farms. At the same time, we counted 327,000 farmers, a 5.5 per cent drop, accounting for 19,140 fewer farmers. During this period, the prices farmers have had to pay for inputs increased more rapidly than the prices they received for the sale of their products. This was offset by efficiency gains. In Quebec, to start with, was there a consolidation of farms?

Mr. Pellerin: On the drop in the number of farms, it would be interesting to see a regional breakdown. This week, there were meetings to announce or to make public some of the main data from the 2006 census. In the next few weeks, we should have regional data and we will be able to confirm what is happening in Quebec.

Knowledge of what happened on the farms and our own yearly census based on members' dues seems to suggest that the trend also applies in Quebec; a drop in the number of farms and the number of farmers; approximately 1.5 per cent farmers per farm; in Quebec, 30,000 farms, 45,000 producers less than in 2001; a levelling and even a slight increase in agricultural production volumes. There are fewer farms but production levels are the same or slightly higher. The development of new production techniques is also a trend which will certainly be observed throughout Canada. The increase in the cost of production, inputs, everything is increasing far more quickly than the sale price of farm products. For instance, oil products have increased by 35 per cent over the last few years; machines, equipment, fertilizers, by 15 per cent. If you look

devrait intervenir et garder ces endroits ouverts car les gens veulent revenir. Si l'infrastructure n'est plus là, il n'y aura aucune raison pour eux de revenir dans cette ville.

Les gouvernements doivent examiner cela, garder les écoles, les hôpitaux, ouverts; garder les centres communautaires actifs et les garder en place.

[Français]

Mme Labrecque Duchesneau : J'aimerais ajouter que très souvent, l'édifice public du village est l'école, et si le concierge ne veut pas faire des heures supplémentaires, l'école reste fermée pour d'autres activités.

Le sénateur Biron : Madame Tremblay, le témoignage que vous avez fait est très intéressant, même touchant. Je vous félicite de vous être prise en main. J'espère que d'autres suivront votre exemple et on prendra en considération ce dont vous nous avez entretenus.

Madame Labrecque Duchesneau, suite à la question du sénateur Mahovlich, je pense que la question était aussi au fait que le nombre de prêtres a diminué et je crois que le nombre de psychiatres et de travailleurs sociaux a augmenté pour les remplacer, peut-être pas aussi bien, mais quand même!

Monsieur Pellerin, suivant le recensement de Statistique Canada, au 16 mai 2006, on a recensé 229 000 quelques fermes qui étaient en baisse de 7,1 p. 100 par rapport à 2001. Il s'agit d'une diminution de 17 550 fermes. Au même moment, on a dénombré 327,000 exploitants agricoles en baisse de 5,5 p. 100, 19 140 exploitants. Durant cette période, les prix que des agriculteurs ont dû payer pour les intrants ont augmenté plus rapidement que les prix qu'ils ont reçus pour les produits vendus. Ceci a été compensé par des gains d'efficacité. Est-ce qu'au Québec, dans un premier temps, il y a eu une consolidation des fermes?

M. Pellerin : Sur la réduction du nombre de fermes, ce serait intéressant de voir les parties régionales du dernier recensement. Cette semaine, il y avait des réunions pour annoncer ou rendre publiques les données principales du recensement 2006. Avec les prochaines semaines, on aura les données régionales et on pourra confirmer ce qui arrive au Québec.

La connaissance de ce qui s'est passé sur les fermes, et un recensement que nous-mêmes faisons chaque année d'après les cotisations des membres, nous laisse croire que c'est la même tendance au Québec; une réduction du nombre de fermes et du nombre d'exploitants; à peu près 1,5 p. 100 d'exploitants par ferme; au Québec, 30 000 fermes, 45 000 producteurs actuellement en réduction depuis 2001; un maintien et même une légère augmentation du volume de production agricole. Il y a moins de fermes, mais la production se maintient et augmente légèrement. Le développement de nouvelles productions aussi est une tendance qui sera sûrement observée partout à travers le Canada. L'augmentation des coûts de production, des intrants, tout augmente beaucoup plus vite que les prix de vente des produits agricoles. Par exemple, les produits pétroliers dans les

at the average increase in agricultural production prices, it is in the order of 2 to 3 per cent. Obviously that does not cover all of the costs.

The charts I showed you this morning are easy to explain. Producers' net income is vanishing not because producers are working less, but because production costs more and goods are being sold at a lower price.

This spring, we had to compete with producers. For instance, our carrot producers, who refrigerate carrots over the winter so as to market them in the spring at better prices than they would get during the fall harvest, had to deal with massive imports of fresh carrots from China. So, we are being forced to compete with people who earn \$1 per day or \$1 an hour. It makes no sense. It is the same for strawberries. Before our strawberry season hits, grocery stores know that Quebec strawberries will go to market around June 20. Well, during the two or three weeks prior to that date, there is a massive influx of strawberries from California and Mexico. After consumers have eaten strawberries for two or three weeks, ours get to market, prices are depreciated, people have been eating them regularly and they have less of an appetite for this season's new crop. The major chains kill these markets and price peaks during the year.

There is a reason why farm income is plummeting. It is plummeting because we find ourselves in a market where the big supermarket chains have a disproportionate amount of power in comparison with farmers. I would also say that it is disproportionate for Canadian food processors, who are small or medium-sized players. We have few large food-processing companies in Quebec. We have three major distributors in Canada who run the show as they wish. This is why farm income is so low.

Senator Biron: The strength of the Canadian dollar must also affect you.

Mr. Pellerin: Clearly it does. Even if we did not export anything, it always has an impact on us, because the Canadian dollar has become stronger because of the oil and our prices are set in the United States. The farmers are doing as good a job as ever, but their income is falling because of the strong dollar. Our consumers have not done anything wrong, but their sales opportunities are falling because of this as well. Foreign products are far more competitive on the Canadian market because of the exchange rate for the Canadian dollar, both American products and products from China or anywhere else in the world. More and more fresh produce is being imported from all parts of the world.

I think that the committee will have to focus on this sector in its report. Canada is having some trouble getting similar standards for domestic products and products from abroad. For example, certain pest control products, certain pesticides,

dernières années, ont augmenté de 35 p. 100; les machineries, équipements, les fertilisants, de 15 p. 100. Si on regarde la moyenne d'augmentation des prix des produits agricoles, c'est de l'ordre de 2 à 3 p. 100 d'augmentation. C'est sûr que cela ne couvre pas tous les coûts.

Les tableaux que je vous ai présentés ce matin sont faciles à expliquer. Le revenu net des producteurs disparaît non pas parce que les producteurs travaillent moins, mais parce la production coûte plus cher et les produits se vendent de moins en moins cher.

Ce printemps, nous avons eu à concurrencer les producteurs. Par exemple, nos producteurs de carottes qui gardent les carottes en réfrigération tout l'hiver, au moment de les mettre en marché ce printemps à des prix plus intéressants qu'au moment de la récolte à l'automne, ont dû faire face à une importation massive de carottes fraîches venant de la Chine. Alors, on nous oblige à concurrencer avec des gens qui gagnent un dollar par jour ou un dollar de l'heure. Cela n'a aucun sens. Pour la culture des fraises, c'est la même chose. Avant d'arriver à notre période de production de fraises, les chaînes d'alimentation savent que les fraises du Québec vont arriver vers le 20 juin sur le marché. Alors dans les deux ou trois semaines avant le 20 juin, vous allez voir arriver une importation massive de fraises de la Californie et du Mexique. Quand le consommateur aura mangé des fraises pendant deux ou trois semaines, les nôtres vont arriver sur le marché et les prix seront dépréciés, et les gens en auront déjà consommé de façon régulière et l'appétit pour la fraise nouvelle aura diminué. Les grandes chaînes tuent ces marchés et ces pics de prix durant l'année.

Le revenu des producteurs ne disparaît pas pour rien. Il disparaît parce qu'on est dans un marché où les grandes chaînes ont un pouvoir disproportionné par rapport aux producteurs agricoles. Je dirais disproportionné aussi par rapport aux transformateurs agricoles de produits agricoles canadiens qui sont de moyens et petits joueurs. Nous avons peu de grandes compagnies de transformation au Québec. On a trois grands distributeurs au Canada qui dirige le show comme ils veulent. C'est ce qui explique la difficulté des revenus de la ferme.

Le sénateur Biron : La force du dollar canadien doit vous affecter aussi.

M. Pellerin : C'est clair, même si on n'exportait rien, cela a un impact constant sur nous, parce que la force du dollar canadien s'est améliorée à cause du pétrole et que nos prix sont fixés aux États-Unis. Les producteurs n'ont rien fait de moins bien, mais leurs revenus chutent à cause de cela. Nos consommateurs n'ont rien fait de moins bien, mais leurs possibilités de vente chutent à cause de cela aussi. Les produits étrangers sont beaucoup plus compétitifs sur le marché canadien à cause de l'échange du dollar canadien, autant les produits des États-Unis que les produits de la Chine ou d'un peu partout à travers le monde. On reçoit de plus en plus de produits frais qui nous viennent de partout à travers la planète.

Je pense que c'est un secteur sur lequel le comité devra insister dans son rapport. Le Canada a un peu de difficulté à avoir des standards similaires pour les produits d'ici et ceux de l'étranger. Par exemple, on a certains produits parasitaires,

are prohibited here. When fruit and vegetables are imported from overseas, we check to see whether there are residues on the produce. Here we do not look to see whether there are residues on carrots or lettuce. We are not allowed to use certain pesticides. So there is a double standard here, in terms of the standards we have to meet and the standards for imported produce. At some point Canada will have to take a somewhat tougher stand.

[English]

Senator Mahovlich: You are right. Last year, we had a problem with spinach from California. In some countries, farmers are subsidized; therefore, to compete with that when we are not subsidized is quite difficult.

The Chairman: I want to tell you a good story because our hearings are not all bad.

I want to take you to a little town called Warner just outside my city of Lethbridge, a little Prairie town. When the grain elevators where the grain was processed were being pulled down, it looked as though the town of Warner was disappearing. They saw that a bank and the businesses were closing. About 200 people, if that, got together and decided that they would not let their town close.

One of the churches that was also leaving town, donated its church to the town to do with it whatever it wished. The town decided to have a girls' hockey school, and it would be the only one of its kind in Canada. They were hoping it would bring young people to this school and regenerate their community.

Warner is just going like the wind right now. These girls are coming from all over Canada. We have coaches — I believe one is from Quebec — who are terrific. Not only are they becoming hot topics in Canada, but also in the United States, there are people now offering them university scholarships to come and be part of their hockey program.

We went to visit this little town. We went to their school. They asked us questions all about the Senate, of course. We all had to answer. Then, they took us to this little arena, very good little arena. On the way, we saw the church, which is now a dormitory that everybody pulled together in town and helped renovate. We went into the arena. There were young men practising at one end and really tough women practising at the other. We walked in, one by one, and all of a sudden, as they looked at me — which was not particularly enthusiastically received — they saw somebody else, and the place went crazy because they saw that one of our senators was Frank Mahovlich. The kids wanted him on the ice. They told me, "We have big skates that we can put on him." I told them, "No, you can't, his wife will not let him skate," and rightly so. However, the people who were the most impressed and just beside themselves were the mothers. They were looking at Senator Mahovlich, and the whole history of their lives was passing before their eyes.

certain pesticides qui sont défendus. Quand les produits horticoles viennent de l'étranger, on regarde s'il y a des résidus dans le produit. Nous, on ne regarde pas s'il y a des résidus dans les carottes ou la laitue. On n'a pas le droit d'utiliser certains pesticides. Alors, il y a deux poids différents par rapport à ce qu'on exige de nous en matière de qualité, et ce qu'on exige des produits importés. Il faudra à un moment donné que le Canada tienne la ligne un peu plus dure.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Vous avez raison. L'an dernier nous avons eu un problème avec les épinards de la Californie. Dans certains pays, les agriculteurs sont subventionnés; il est donc assez difficile pour nous qui ne sommes pas subventionnés de leur faire concurrence.

La présidente : Je veux vous raconter l'histoire d'un succès car nous n'entendons pas seulement de mauvaises choses lors de nos audiences.

Je voudrais vous parler d'une petite ville qui s'appelle Warner, juste à l'extérieur de ma ville de Lethbridge, une petite ville des Prairies. Lorsqu'on était en train de démanteler les silos-élevateurs, on avait l'impression que la ville de Warner allait disparaître. Il y avait une banque et des entreprises qui fermaient. Environ 200 personnes ont alors décidé qu'elles n'allaient pas laisser leur petite ville fermer.

Le clergé d'une des églises quittait également la ville et a donné son église à la ville qui pouvait en faire ce qu'elle voulait. La ville a donc décidé d'avoir une école de hockey pour les filles, et que ce serait la seule du genre au Canada. Les gens espéraient que cela amènerait des jeunes dans cette école et que cela régènerait leur communauté.

Warner a vraiment le vent dans les voiles. Ces filles viennent de partout au Canada. On leur a trouvé d'excellentes entraîneuses, dont une du Québec. On commence à parler d'elles non seulement au Canada, mais aussi aux États-Unis, où l'on offre maintenant des bourses aux étudiantes qui veulent participer à ce programme de hockey.

Nous nous sommes donc rendus dans cette petite ville et dans son école. Bien entendu, on nous a posé des questions sur le Sénat. Nous avons tous dû y répondre. Ensuite, on nous a amenés à ce petit mais excellent centre sportif. En route, nous avons vu l'église qui, grâce aux efforts concertés de l'ensemble de la population, a été rénovée et aménagée en dortoir. Nous y sommes donc entrés et y avons vu de très jeunes gens en train de pratiquer à une extrémité de la patinoire et de très solides jeunes filles faisant la même chose à l'autre bout. Nous sommes entrés à la file indienne, et, soudain, quand on m'a vue — sans grand enthousiasme — on a aussi aperçu quelqu'un d'autre, et tout le monde s'est alors déchaîné, parce qu'on avait reconnu Frank Mahovlich parmi nos sénateurs. Les jeunes voulaient le voir sur la glace. Elles m'ont dit qu'elles avaient de grands patins qu'il pourrait chausser et j'ai dû répondre non, car sa femme ne le laisse pas patiner, avec raison d'ailleurs. Toutefois, les plus impressionnées dans cette foule et les plus enthousiastes, étaient les mères. En regardant le sénateur Mahovlich, elles voyaient leur vie entière défiler devant elles.

We go through all of these things across the country, and it is tough. It is as tough as it can get, and what we have heard today is part of that. I toss this in because there is hope. If people can do it in Warner, people can do it someplace else as well.

Thank you very much.

To our next panel, thank you very much joining us today for these hearings. This third panel, colleagues, is one that will give us some views on the situation of health, as I understand. We are delighted that you have come. This is an important part of the big issue that we are trying to get through.

Robert Pampalon is a researcher and geographer from the Institut national de santé publique.

[Translation]

Robert Pampalon, Researcher and Geographer, Institut national de santé publique: Madam Chairman, I was told that I have 10 minutes. I am going to summarize the results of the work we have done in Quebec, which is also based on the international literature. When we did this research on health, the question we asked ourselves was whether it is better to live in the city or a rural setting if you want to be in good health. Is the health of people living in rural areas better, worse or the same as the health of city dwellers? To answer that question, we adopted a comprehensive approach, unlike what we found in the literature. What I mean by this is that we looked at a set of databases, about 70 diverse measurements of health status, and we focused our remarks on the state of the population's health. In the final analysis, the goal of society is to keep its members healthy, and ideally, to improve their health. So, we focused on health status by adopting a multidimensional concept of health status. Our approach includes the health status itself, but also the main determinants of health status, such as socio-demographic characteristics, poverty, which inevitably comes into play, lifestyle, behaviour and health care services as well. In fact, in the literature, health services are the part of rural living that has received the most attention. One wonders to what extent health services are related to health status.

In the final analysis, the goal was to take a more nuanced look at this negative, even alarmist, rhetoric about the health of rural populations, because to give you the short version, people believe that rural populations are not as healthy as people living elsewhere. Our research led us to observe that the health of rural people was neither better nor worse than that of city dwellers. It is just different, but these differences are disturbing all the same, and they need to be looked at further.

So what are these differences? When you look at very broad indicators such as life expectancy at birth and health expectancy, there is very little difference in the health status itself of rural people and those who live in urban settings. In fact, rural health and rural health problems are characterized by premature death,

Nous passons donc par toutes ces choses à l'occasion de nos déplacements dans notre pays, et c'est dur. C'est même très dur, et ce que nous avons entendu aujourd'hui s'inscrit parfaitement là-dedans. Si, en plus, j'ai évoqué cette anecdote, c'est pour montrer qu'il y a de l'espoir. En effet, si les gens peuvent réaliser ce genre de choses à Warner, d'autres peuvent faire de même ailleurs.

Je vous remercie beaucoup.

Je tiens maintenant à remercier vivement aussi les membres du prochain groupe de leur présence parmi nous à l'occasion de ces audiences. Chers collègues, ce groupe va nous parler de la situation de la santé. Nous sommes ravis de vous avoir parmi nous. Cette question compte énormément par rapport à la situation d'ensemble que nous nous efforçons d'étudier et de comprendre.

Robert Pampalon est un chercheur et un géographe de l'Institut national de santé publique.

[Français]

Robert Pampalon, chercheur et géographe, Institut national de santé publique : Madame la présidente, on m'a dit que j'avais dix minutes pour parler. Je vais résumer les résultats de travaux qu'on a faits au Québec et qui s'appuient également sur la littérature internationale. La question qu'on s'est posée dans ces travaux sur la santé c'est : est-ce qu'il vaut mieux être en ville ou en milieu rural pour être en santé; est-ce que la santé des ruraux est aussi bonne, meilleure ou pire que celle des gens résidant en milieu urbain? Pour répondre à cette question, contrairement à ce qu'on retrouve dans la littérature, on a adopté une approche globale. C'est-à-dire qu'on a considéré un ensemble de bases d'informations, environ 70 mesures diverses de l'état de santé et on a centré notre propos sur l'état de santé de la population. Finalement, le but de la société est de maintenir sa population en santé et idéalement, d'améliorer cette santé. Donc, on s'est centré sur l'état de santé en adoptant un concept de l'état de santé qui est multidimensionnel, c'est-à-dire qu'il réfère à l'état de santé lui-même, mais aussi aux principaux déterminants de cet état de santé que sont les caractéristiques sociodémographiques, la pauvreté qui joue inévitablement, les habitudes de vie, les comportements et aussi les services de santé. En fait, les services de santé sont, dans la littérature, les éléments du monde rural qui ont reçu le plus d'attention. On peut se demander dans quelle mesure cette réalité des services est associée à l'état de santé.

Le but finalement était de nuancer ce discours négatif, pour ne pas dire alarmiste, sur la santé des populations rurales parce qu'en résumant rapidement ce qu'on entend sur la santé des populations rurales, c'est que ça va plus mal qu'ailleurs et que la santé est moins bonne. À la suite de nos travaux, on a observé que la santé des ruraux n'est ni meilleure ni pire que celle des urbains. Elle est seulement différente, mais ces différences sont quand même inquiétantes et elles nous interpellent.

Quelles sont donc ces différences? L'état de santé lui-même, quand on regarde des indicateurs très globaux comme l'espérance de vie à la naissance, l'espérance de santé, il y a très peu de différence entre les résidents de milieux urbains et ruraux. En fait, ce qui caractérise la santé et les problèmes de santé dans les

that is to say, death before the age of 65, for instance, and the causes are quite well known. In rural settings, infant mortality is high, traffic accidents are high, suicide rates are high, particularly amongst men, and rates of lung cancer, pulmonary disease and stomach cancer are high too. But fortunately, there is some good news as well. Rates of breast cancer are lower in rural areas. Rates for myocardial infarctions, allergies and asthma are also lower. So the problem appears to be premature deaths and health problems striking people at a younger age.

Socio-economic conditions vary enormously, and that is the reason for this meeting today. Generally speaking, socio-economic conditions are clearly lower in rural settings. Employment rates, education and income are lower. Population growth rates tend to be negative. On the other hand, there are some very positive social aspects to rural settings: family and social networks are definitely stronger; far fewer people live alone; there are far fewer single-parent families; and the feeling of belonging and satisfaction with the social network are much stronger.

So, once again, we see differences, both good things and bad things. What are the differences in lifestyle, in behaviour? People living in rural areas of Quebec, and this information is again valid for all of Quebec, these residents of rural areas are heavy smokers. They smoke much more than people who live in urban settings. Their recreational activities include less physical activity. Consequently, there are more overweight and obese people in rural areas than in the cities. As for health status determinants, I will conclude with a few remarks about health care services, particularly primary care. What are the major differences? In fact, the essential difference is how primary care is organized. In rural areas, care is provided primarily in hospitals, because there are fewer specialists; there are fewer medical clinics; there are fewer ambulatory care units in the hospitals; less day surgery is done, so people are hospitalized more often. In contrast, in urban settings, where far more medical procedures are done, primary care is provided in medical clinics or in ambulatory care units and so on and so forth. So the fundamental difference is how the services are organized. We asked ourselves whether this difference in the way health care services are organized in rural settings, compared to the situation in urban settings, has an impact on population health status. To answer this question, we looked at a number of indicators, such as avoidable deaths, that is to say, deaths due to tuberculosis, myocardial infarctions, cervical cancer, conditions that can be treated, and normally, the death rates should not be higher in certain areas rather than others. What we observed is that there is no difference in the rates of avoidable deaths between rural settings and urban settings.

Another measurement of the impact that the health-care system has on health is surgery performed in hospital that clearly improves quality of life. Examples would include cataract

milieux ruraux, c'est, entre autres, des décès prématurés, c'est-à-dire des décès avant 65 ans, par exemple, et les causes sont très bien connues. Dans les milieux ruraux, la mortalité infantile est élevée, les accidents de la route sont élevés, les suicides, surtout chez les hommes, sont élevés, le cancer du poumon, maladies pulmonaires et aussi le cancer de l'estomac. Mais heureusement, il y a des situations plus positives. Le cancer du sein est plus faible en milieu rural. Les infarctus du myocarde, les allergies et l'asthme le sont également. Donc, des décès prématurés ou des problèmes de santé qui frappent plus jeune.

Dans les conditions socioéconomiques, il y a énormément de différences et c'est, ici, l'objet de cette rencontre. Les conditions socioéconomiques, en général, sont nettement moins bonnes en milieu rural. L'emploi, la scolarité et les revenus sont plus faibles. La croissance de la population est plutôt négative. Par contre, il y a des aspects sociaux très positifs dans les milieux ruraux : les réseaux familiaux et sociaux sont nettement plus forts; il y a beaucoup moins de personnes qui vivent seules; il y a beaucoup moins de familles monoparentales; le sentiment d'appartenance, la satisfaction du réseau social sont beaucoup plus forts.

Donc, là aussi, il y a des différences, des points négatifs, mais aussi positifs. Quelles sont les différences sur le plan des habitudes de vie, des comportements? Les ruraux au Québec, ce sont toujours des informations qui valent pour l'ensemble du Québec, les résidents des milieux ruraux sont ce qu'on peut appeler de gros fumeurs. Ils fument beaucoup plus que les résidents des milieux urbains. Ils font moins d'activités physiques dans leurs loisirs. En conséquence, les niveaux d'embonpoint et d'obésité sont plus élevés dans les milieux ruraux que dans les milieux urbains. Sur les déterminants de l'état de santé, je vais terminer sur les services de santé, notamment les soins primaires. Quelles sont les grandes différences? En fait, la différence essentielle est dans l'organisation des soins primaires. Dans les milieux ruraux, la dominance est beaucoup à l'hôpital parce qu'on trouve moins de médecins spécialistes; on a moins de cliniques médicales; on a moins de cliniques ambulatoires dans les hôpitaux; on ferait moins de chirurgie d'un jour de sorte qu'on va hospitaliser davantage alors que dans les milieux urbains où il y a beaucoup plus d'interventions; les soins primaires se feront dans les cliniques médicales ou dans les cliniques ambulatoires et ainsi de suite. La différence essentielle est cette organisation au niveau des services. On s'est demandé si cette différence dans l'organisation des services de santé en milieu rural par opposition au milieu urbain a un impact sur l'état de santé des populations. Pour répondre à cette question, on a regardé certains indicateurs comme des décès évitables, c'est-à-dire des décès pour des causes comme la tuberculose, l'infarctus du myocarde, le cancer du col de l'utérus pour lesquelles on a des traitements et normalement, on ne devrait pas trouver à certains endroits des taux de décès plus élevés qu'ailleurs. Ce que l'on constate, c'est qu'en ce qui concerne les décès dits évitables, il n'y a pas de différence entre les milieux ruraux et les milieux urbains.

Une autre mesure d'impact sur la santé du système de soins c'est les chirurgies hospitalières qui améliorent nettement la qualité de vie, par exemple, le traitement de cataractes, le

surgery and coronary bypasses. What we have observed is that such surgery is performed just as much in rural areas as in urban areas.

So in the final analysis, there is a difference in the way that health-care services are organized. There are medical shortages, that is for sure, but on the basis of a number of rather general indicators, we did not see any difference in health status that might be related to differences in the way the services are organized. One of the fundamental differences relating to health and health status determinants in rural settings is that there is no one, single rural reality. There are multiple rural realities. What we have seen in Quebec and elsewhere in Canada, and elsewhere in the world, is that the farther you go from urban centres, the more health and determinants of health deteriorate. Even people who live in rural areas close to large cities often enjoy markedly better health than city dwellers. Residents of municipalities on the edges of urban centres enjoy better health.

All these problems, all these rural differences are relevant to us, because in actual fact, most of the major problems are problems that for the most part are preventable. We mentioned infant mortality, traffic accidents, suicide and pulmonary disease. In the final analysis, these problems lead us to look at the general living conditions of the population, at health behaviours and health services, because they all have a component related to health services. Infant mortality would be an example of this.

In conclusion, I would like to point out that all of these health-related problems are covered by public health policy. Quebec's national public-health program, of which I have a copy here, examines all of these problems. However, nowhere in the program is there any mention of the specific characteristics of rural settings. And this is the case in other policies too.

I will end my remarks by stating that Quebec's rural life policy recommended specifically that the Quebec Ministry of Health and Social Services recognize the needs and specific characteristics of rural populations within its policies and programs so that government interventions are better suited to rural realities.

Réal Boivert, Research Advisor, Agence de la santé et des services sociaux de la Mauricie et du Centre-du-Québec: Madam Chairman, I am a research advisor within a regional organization that organizes health and well-being services. My job is to make use of the data found in the large population data files, but unlike Robert, I do this at much more of a microscopic level than at the macro level.

That being said, I would like to thank you for inviting me to appear before your committee to discuss poverty. First of all, I must say that I accepted your invitation very quickly, and I really should be modest. I can hardly claim to be extremely familiar with the extent of rural poverty in Canada, and I could not assess Canadian poverty in comparison to conditions in other OECD countries. Nonetheless, I can say a few words about the use of population data to better understand poverty. In

pontages coronariens. Ce qu'on observe, c'est qu'on n'en fait pas moins dans les milieux ruraux qu'on en fait dans les milieux urbains.

Donc, finalement, il y a une différence dans l'organisation des services de santé. Il y a des pénuries médicales, c'est certain, mais on n'observe pas, à partir de certains indicateurs assez généraux, de différence dans l'état de santé qui serait relié à ces différences dans l'organisation des services. J'ajouterais qu'une des différences fondamentales en ce qui concerne la santé et les déterminants de l'état de santé dans les milieux ruraux, c'est qu'il n'existe pas une réalité rurale. Il existe de multiples réalités rurales. Ce qu'on observe au Québec comme ailleurs au Canada, ou ailleurs dans le monde, c'est que plus on s'éloigne des centres urbains, plus la santé et les déterminants de l'état de santé se dégradent. Puis même les milieux ruraux proches des grands centres ont souvent des états de santé nettement meilleurs que les urbains. Les municipalités avoisinant les centres urbains ont des bilans de santé plus positifs.

Tous ces problèmes, ces différences rurales nous interpellent parce que la plupart des problèmes majeurs sont, en fait, des problèmes qu'on peut largement prévenir. On a parlé des décès infantiles, des accidents de la route, du suicide, des maladies pulmonaires. Cela nous renvoie finalement aux conditions de vie générale de la population, aux comportements de santé et aussi aux services de santé parce que, par exemple, comme la mortalité infantile, ils ont tous une composante reliée aux services de santé.

Je conclurais en disant que tous ces problèmes de santé sont visés dans les politiques de santé publique. Dans le programme national de santé publique du Québec que j'ai ici devant moi, on s'intéresse à tous les problèmes. Cependant, nulle part ici comme dans d'autres politiques, on ne reconnaît la spécificité des milieux ruraux quand on traite de ces problèmes.

Je terminerai en disant que la politique québécoise sur la ruralité a notamment recommandé que le ministère de la Santé et des Services sociaux du Québec reconnaisse à l'intérieur de ses politiques, de ses programmes les besoins, les caractéristiques particulières des populations rurales pour que les interventions publiques soient mieux adaptées.

Réal Boisvert, conseiller en recherche, Agence de la santé et des services sociaux de la Mauricie et du Centre-du-Québec : Madame la présidente, je suis conseiller en recherche au sein d'une organisation régionale qui s'occupe de l'organisation des services de santé et de bien-être. Mon travail, c'est d'exploiter des données de grands fichiers populationnels, mais contrairement à Robert, je le fais à une échelle beaucoup plus microscopique que macroscopique.

Ceci étant dit, je vous remercie de m'avoir invité devant votre comité pour parler des questions de la pauvreté. D'entrée de jeu, je dois vous dire que c'est avec modestie que j'ai accepté aux pieds levés votre invitation. Je suis loin de bien connaître l'étendue et l'importance de la pauvreté rurale au Canada et je ne saurais évaluer la situation relative au Canada à ce chapitre par rapport à d'autres pays de l'OCDE. Je peux néanmoins vous entretenir de l'apport des données populationnelles en regard d'une meilleure

particular, I would like to address the matter of community development, and it goes without saying that this includes the various links between urban communities and rural ones.

If you do not mind, I will begin my remarks by reminding you of something that is quite obvious: like individuals themselves, communities, parishes, neighbourhoods and rural municipalities do not enjoy the same socio-economic conditions, nor do they enjoy the same level of health, but there is more to it than that. Even though a number of communities may be equally disadvantaged from a socio-economic point of view, some communities do better than others. Furthermore, some relatively well-off communities are struggling with serious social problems.

In light of these observations, we have developed a system for classifying communities within the Mauricie and Central Quebec health and social service region. This system has a number of categories. Actually, there are seven categories. They include problem communities, communities that are severely disadvantaged from a socio-economic point of view, communities with serious problems of mortality and high rates of social problems. Then there are emerging communities that are doing quite well from a socio-economic point of view, with normal mortality levels and rather high levels of social difficulties. The last category that I would like to draw your attention to is the resilient communities. They are the communities where socio-economic situations have gone downhill, they are relatively disadvantaged communities, but mortality levels are normal, or in some cases mortality and life expectancy are above the levels one would expect. Above all, these resilient communities have few social problems.

I would also like to draw your attention to the fact that about 10 per cent of the communities in the Mauricie and Central Quebec region are in the problem category, and slightly less than 5 per cent of these communities are in the resilient category. All the problem communities are in urban settings, mainly in the oldest neighbourhoods in the downtown areas and all the resilient communities are in rural settings.

I am sure you realize that I am not saying that there are no disadvantages, health problems or psychological difficulties in rural settings. What I am saying is that when we look at an area at the community level, we can see that the rural communities are the most resilient, that they stand up best to the difficult effects of certain living conditions. This distinction confirms that people can be disadvantaged in a city or in the countryside, but the disadvantages do not take the same forms — Robert Pampalon's work has largely demonstrated this — and consequently, the effects are not as bad in rural settings as they are in urban settings.

All the specialized literature points to certain causes to explain this phenomenon. Once the issues of migration and residential mobility are taken into account, the concept of social capital and its related notions such as the feeling of belonging to one's

connaissance de la pauvreté. En particulier, en ce qui a trait à la dynamique de développement des communautés ce qui inclut, il va sans dire, les liens qui unissent les communautés urbaines et les communautés rurales.

Permettez-moi d'abord en guise d'entrée en matière de vous rappeler cette évidence qu'à l'instar des individus eux-mêmes, les communautés humaines, les paroisses, les quartiers ou les municipalités rurales sont inégalement choyés au plan socioéconomique et au regard de la santé, mais il y a plus. À défavorisations socioéconomique comparable, certaines communautés humaines s'en sortent mieux que d'autres. Au surplus, il y a aussi des communautés relativement bien nanties qui sont aux prises avec de sérieux problèmes sociaux.

En nous inspirant de ces observations, nous avons mis au point dans la Région sociosanitaire de la Mauricie et du Centre-du-Québec une typologie des communautés comprenant un certain nombre de catégories. En réalité, il y en a sept, mais parmi elles, on retrouve entre autres des communautés problématiques, des communautés où on rencontre une très grande défavorisation socioéconomique, de graves problèmes de mortalité et des taux élevés de problèmes sociaux. Il y a ensuite des communautés en émergence qui se distinguent, elles, par une situation socioéconomique assez enviable, une mortalité normale et des taux de problèmes sociaux plutôt élevés. La dernière catégorie sur laquelle je veux attirer votre attention concerne les communautés résilientes. Ce sont des communautés qui se caractérisent par des situations socioéconomiques plutôt détériorées, relativement défavorisées, mais où on observe une mortalité normale, voire même dans certains cas, une mortalité ou une espérance de vie supérieure aux valeurs auxquelles on devrait s'attendre. Surtout, on observe peu de problèmes sociaux.

J'attire ici votre attention sur le fait qu'à peu près 10 p. 100 des communautés de la région de la Mauricie et du Centre-du-Québec font partie de la catégorie des communautés problématiques et qu'un peu moins de 5 p. 100 sont en situation de résilience. Or, toutes les communautés problématiques se situent en milieu urbain, principalement dans les premiers quartiers des centres-villes et toutes les communautés résilientes sont localisées en milieu rural.

Vous aurez bien compris que je ne dis pas qu'en milieu rural, on n'observe pas de défavorisation, de problèmes de santé ou de détresse psychologique. Ce que je dis c'est quand on observe un territoire à l'échelle des communautés, on constate que c'est dans le milieu rural que les communautés sont les plus résilientes, qu'elles résistent le mieux aux effets difficiles de certaines conditions de vie. Ce clivage confirme que la défavorisation ne revêt pas les mêmes formes à la ville et à la campagne — les travaux de Robert Pampalon l'ont largement démontré — et qu'en conséquence, ces effets ne sont pas également délétères en milieu rural et en milieu urbain.

L'ensemble de la documentation spécialisée pointe en direction de certaines causes pour expliquer ce phénomène. Une fois que les questions de migration et de mobilité résidentielle ont été contrôlées, le concept de capital social et de ses notions

community, pride in being part of a community, the feeling of collective empowerment, citizen participation, the mobilization of people in terms of their taking part in the life of the community, dialogue, the quality of community resources, working across silos, and so on are the reasons why one community will do better than another even though they are both equally poor.

Communities do not necessarily develop in the same way, or at the same speed, but in addition to the major structural factors that have an influence on their development, they have mechanisms or potential that take into account several differences. The idea is to identify these mechanisms so that the people who do community development, all these people who are working to reduce poverty, who are trying to reduce inequity both in the city and in the countryside, will have better tools at their disposal.

I would like to show you a diagram of the mechanism for assessing a community's potential for development. This is the mechanism that we are developing for the Health and Social Services Ministry. Once I have done that, I will conclude by explaining the objectives of this mechanism.

It contains three elements. The first one is the social stakeholders, which includes politicians, decision makers, managers, professionals, volunteers, hockey players or ordinary citizens. Now that these stakeholders are being shown data about geographic units that are on a human scale, data about their neighbourhood, their parish, their village, they are taking more interest in the life of their community than they ever have before. The data from the census, from the major population registries or the major administrative data files, should and can be disseminated at this level.

Second, if population data for the communities of a particular area are to be useful tools for those involved in local development, this data must be comprehensive and distinctive, thus descriptive and interpretative at the same time. This data is more useful if it is placed within a logical framework made up of three major components; namely, the socio-economic foundation of the communities, the repercussions of this foundation on the health and well being of communities; and finally, the set of social interactions that form the warp and weave of change within the communities.

With all of this data taken together, we can form a picture of the decline within the kinds of communities we mentioned earlier.

Once the social stakeholders have this general picture of the communities within a given region, they can use the third component of the mechanism to take stock of the potential for development in each community. Each one has a potential for development, because it is made up of human beings. The same thing holds true for people who live within problem communities, for those who live in well-off communities, and for people who live in average communities. Better knowledge of their strengths,

associées comme le sentiment d'appartenance à son milieu, de la fierté d'y être, le sentiment de maîtrise collective sur son entourage, sur son milieu, la participation citoyenne, la mobilisation des gens au regard de leur participation à la vie collective, la concertation, la qualité des ressources communautaires, l'intersectorialité, et cetera, constituent autant de dimensions aptes à saisir pourquoi, à pauvreté égale, telle ou telle communauté locale s'en tire mieux que d'autres.

Les communautés se développent inégalement, mais en plus des grands facteurs structuraux qui influencent leur développement, elles entretiennent en leur sein des dispositions ou des potentiels qui rendent compte de plusieurs différences. L'idée consiste à identifier ces dispositions pour mieux outiller les gens qui font du développement des communautés, toutes ces personnes qui luttent contre la pauvreté, qui cherchent à réduire les inégalités à la ville comme à la campagne.

Permettez-moi ici de présenter schématiquement le dispositif permettant d'apprécier le potentiel de développement des communautés que nous sommes en train de mettre au point pour le compte du ministère de la Santé et des Services sociaux. Ceci étant fait, je conclurai en vous précisant les buts que ce dispositif entend servir.

Il y a trois éléments relatifs au dispositif. Le premier élément, les acteurs sociaux, qu'ils soient des élus, des décideurs, des gestionnaires, des professionnels, des bénévoles, des joueurs de hockey ou de simples citoyens, ne s'intéressent jamais tant à la vie de leur communauté que lorsqu'on leur présente des données sur des entités géographiques qui sont à l'échelle humaine, qui correspondent à des territoires vécus dont les frontières leur rappellent leur quartier, leur paroisse, leur voisinage, leur village. Les données du recensement, celles de grands registres de la population ou des grands fichiers administratifs doivent et peuvent surtout être diffusés à cette échelle.

En deuxième lieu, les données populationnelles portant sur les communautés d'un territoire particulier pour être utiles aux acteurs du développement local doivent être globales et distinctives, donc descriptives et explicatives à la fois. À cet égard, elles gagnent à être regroupées dans un cadre logique qui est formé de trois grandes composantes, soit les fondements socioéconomiques des communautés, les conséquences de ces fondements sur la santé et le bien-être des communautés et, enfin, le jeu des interactions sociales qui imprègnent son mouvement à l'évolution des communautés.

C'est avec l'ensemble de ces données que nous pouvons faire le portrait qui préside à la déclinaison des types de communautés que nous avons évoquées plus haut.

La troisième composante du dispositif, ayant en main le portrait générale des communautés d'une région donnée, les acteurs sociaux doivent avoir la possibilité de prendre la mesure du potentiel de développement de chacune d'elles. Chaque communauté a un potentiel de développement au motif qu'elle est composée d'êtres humains. Il en va ainsi pour ceux qui sont réunis au sein de communautés problématiques, pour ceux qui vivent dans des communautés avantagées, comme des personnes

their members' access to public or private resources, the quality of social ties, is a prerequisite and allows stakeholders to make the best possible use of the development potential of all communities.

In our opinion, this is how we can reduce inequality and ensure that each community, using the means at its own disposal can contribute to the general development of society.

That being said, although each community has a specific potential for development, of course, one must identify the elements of this potential. There are three kinds of potential that one must have information about. There is the potential of the individuals themselves, the potential of the community, the potential of the community's environment and the collective potential. I will spare you the details about each one of these categories, but I would say that they do give us a vocabulary to describe the cycle and the phase of development of communities, and further more, they make it possible to identify specific measures to be taken.

Why have such a mechanism? How is it different from others? At the human level within the areas, this mechanism can claim to allow the circulation of general and specific knowledge. This knowledge enables people to become more aware of possibilities, in a collective way, thus defeating fatalistic attitudes and the notion that community development is dictated by outside powers.

A community that has knowledge, that learns, that evolves, is a community that takes charge of its own development. Conversely, a community that is not in touch with its very essence, a community that does not have information that allows it to compare itself to surrounding communities, cannot become aware of its destiny. It will be forever in reactive mode, helpless in the face of events. Such a community is unlikely to develop the feeling that it has control over its own environment.

In closing, knowledge is an essential tool if one seeks to eliminate poverty, reduce inequality and stimulate the development of rural or urban communities. Moreover, this knowledge must be produced in light of the needs of social stakeholders, no matter what level they work at, be it national, regional or local. This is the objective of this participatory mechanism which we have outlined for you. This mechanism has been partly established in the Mauricie region and in Central Quebec, and it is in the process of being implemented in a few other regions of Quebec. Work is underway to expand its implementation to all regions that wish to make use of it.

Members on the Standing Committee on Agriculture and Forestry who wish to obtain all the information about this mechanism will be able to read the detailed report on this subject, which will be published by the Ministry of Health and Social Services next September.

qui vivent dans des communautés moyennes. Une meilleure connaissance de leurs forces vives, de l'accès de leurs membres aux ressources publiques ou privées, de la qualité des liens sociaux, est une condition essentielle permettant d'optimiser le potentiel de développement de toutes les communautés.

C'est ainsi à notre avis que l'on peut réduire les inégalités et faire en sorte que chaque communauté, suivant ses propres moyens, puisse contribuer au progrès du développement général de la société.

Ceci étant, si chaque communauté bien sûr a un potentiel spécifique de développement, encore faut-il en identifier les éléments. Il y a quatre grandes catégories de potentiels sur lesquelles on doit avoir de l'information. Il y a le potentiel des individus eux-mêmes, le potentiel communautaire de la collectivité, le potentiel de l'environnement de cette même communauté et le potentiel collectif. Je vous fais grâce des détails relatifs à chacun de ces potentiels sinon pour vous dire qu'ils permettent de poser les termes d'une nomenclature qui, d'une part, caractérise le cycle et la phase de développement des communautés et d'autre part, permettent d'identifier des pistes précises d'interventions en vue de l'action.

Pourquoi un tel dispositif? Comment celui-ci se distingue-t-il des autres? Ce dispositif a la seule prétention d'assurer, à l'échelle humaine au niveau des territoires vécus, la circulation des savoirs généraux et spécifiques qui, eux-mêmes, forcent une prise de conscience collective déjouant l'idée que le développement des communautés est l'objet de la fatalité ou des seules puissances extérieures.

Une communauté qui sait, qui apprend, qui suit pas à pas les étapes de son évolution est une communauté qui fait tourner la roue de son développement. À l'inverse, une communauté ignorante de son essence, privée d'informations comparatives sur les communautés qui l'entourent, ne peut pas prendre conscience de son devenir. Elle se laissera balloter par les événements. La probabilité qu'elle développe le sentiment qu'elle peut exercer un contrôle sur son environnement est mince.

En terminant, la connaissance est un élément essentiel dans l'arsenal des moyens permettant de lutter contre la pauvreté, de réduire les inégalités et de stimuler la dynamique de développement des communautés rurales ou urbaines. Encore faut-il que cette connaissance soit produite en fonction des besoins des acteurs sociaux, quel que soit leur palier d'intervention, qu'il soit national, régional ou local. C'est l'objectif que poursuit le dispositif participatif dont on vous a donné ici les grandes lignes. Ce dispositif, implanté en partie en Mauricie et au Centre-du-Québec, est en voie de l'être dans quelques régions du Québec. Des travaux sont en cours pour étendre son implantation dans toutes les régions qui souhaitent se l'approprier.

Les membres du Comité permanent de l'agriculture et des forêts qui souhaitent avoir l'ensemble des informations relatives à ce dispositif pourront consulter le rapport détaillé sur le sujet qui sera publié par le ministère de la Santé et des Services sociaux en septembre prochain.

Alain Coutu, Community Organizer, Centre de Santé et des services sociaux du nord de Lanaudière: Madam Chairman, first of all, I would like to explain that I am more of a field worker, that is to say, I work at the grassroots level. I have been working in rural areas for some 30 years now, involved in all kinds of development activities in communities, mainly in the northern part of the Lanaudière region, but also in semi-urban areas, such as Joliette and other similar communities. I am pleased that you are looking at rural life from a perspective of poverty reduction. I think that this approach will allow you to combine other aspects of the rural experience.

I have provided you with a written statement, but I will not be using it. Rather, I will be talking to you about actual practical experiences, and I would like to look at how the government could facilitate this kind of approach.

In the Lanaudière region, we are developing a new model for interventions at the community level. I am making a link here to some extent with what my colleagues have said. We did not speak to each other before the hearing, but I think that the information that we are providing is all complementary. Basically, what we have done is we have offered communities an opportunity to reflect and to mobilize. Reflection and mobilization do not necessarily have to happen during a crisis, but rather, at any point in a community's evolution. First of all, we create a partnership with the municipal council and all the local stakeholders, and with them we look at what can be developed or what seems to be a problem or what opportunities might exist for development. We take a sustainable development approach as we do this. We look at all aspects of a community's development, be it economic aspects, social aspects or environmental aspects. In our opinion, sustainable development means working on many fronts, and above all, it depends on citizen participation. Those who say that the development of a country or a community can be done only with experts and specialists are wrong. Development begins with the people who live in the community.

To attain this goal, a process must be developed. One must find the necessary tools. Even training has to be provided along the way. I will give you the example of the Upper Mattawan area. There are two small communities there, Saint-Michel-des-Saints and Saint-Xénon, which have been particularly hard hit by the forestry crisis. The people living there decided to assume responsibility for their problem and analyze their environment, to look at what point they had reached and try to find possible solutions. The important thing here is that the diagnosis was made by the citizens. Statistics are one consideration, and my colleagues here are the experts, but there are also more empirical considerations, and people who are familiar with their own environment can have an opinion about them. By the way, I would like to point out that their opinion is rarely contradicted by the statistics. The model that we are trying to develop is also useful because it encourages people to look well into the future. We try to encourage people to dream about what their community might become in 10, 15 or 20 years. Often people forget to do that kind of thing. If we do not have a vision for development, it is difficult to meet goals. These exercises allow people to reflect, to imagine what their community might look

Alain Coutu, organisateur communautaire, Centre de Santé des services sociaux du nord de Lanaudière : Madame la présidente, d'entrée de jeu, j'aimerais préciser que je suis plutôt un intervenant-terrain. Cela fait une trentaine d'années que je travaille en milieu rural dans toutes sortes d'animations de développement dans les communautés, principalement du nord de Lanaudière, mais aussi en milieu semi-urbain si on compare Joliette et d'autres communautés du genre. Je suis content que vous ayez regardé la ruralité dans une approche de lutte à la pauvreté. Je pense que cela permet de combiner d'autres dimensions de la ruralité.

Vous avez un texte, mais je ne m'en servirai pas. Je vais plutôt vous parler d'expériences concrètes et regarder avec vous comment le gouvernement pourrait être facilitateur dans ce type d'approche.

Chez nous dans Lanaudière, on est train de développer un nouveau modèle d'intervention à l'échelle des communautés. Je fais le lien un peu avec mes collègues. On ne s'était pas parlé avant la rencontre, mais je pense qu'on va se compléter. Ce qu'on a développé, c'est dans le fond, d'offrir aux communautés un temps de réflexion et de mobilisation. Ce n'est pas nécessairement dans la période d'une crise, mais à n'importe quel moment de son évolution. On fait d'abord un partenariat avec le conseil municipal, l'ensemble des acteurs du milieu et on regarde avec le milieu ce qui devrait être développé ou considéré comme problématique ou comme opportunité de développement. On le fait dans une approche de développement durable. On regarde l'ensemble des dimensions du développement d'une communauté, que ce soit l'aspect économique, l'aspect social ou l'aspect écologique. Pour nous, le développement durable passe par une globalité d'interventions et surtout par la participation citoyenne. Ce n'est pas vrai que le développement d'un pays, d'une communauté ne se fait qu'avec des experts et des spécialistes. Cela se fait d'abord avec les populations qui y vivent.

Pour atteindre cet objectif, il y a un processus d'animation à développer. Il y a des outils à se donner. Il y a même aussi de la formation à s'octroyer en cours de route. Je vais vous donner l'exemple de la Haute Matawanie. Ce sont deux petites communautés, Saint-Michel-des-Saints et Saint-Xénon qui sont particulièrement touchés par la crise forestière. Les citoyens ont décidé de prendre cela en main et de faire une analyse diagnostique de leur milieu, de regarder où ils en sont rendus et d'essayer de dégager des pistes envers où ils pourraient aller. Ce qui est important, c'est que le diagnostic est fait par les citoyens. Il y a le côté plus statistique dont mes collègues ici sont les spécialistes, mais il y a aussi un côté plus empirique, où les gens connaissant leur milieu sont capables d'avoir des avis. En passant, je vous ferais remarquer que leur opinion est rarement contredite par la dimension statistique. Ce qui est intéressant aussi dans le modèle qu'on essaie de développer, c'est qu'on amène les gens à faire un travail de prospective. On essaie d'amener les gens à rêver à ce pourrait devenir leur communauté soit dans dix, 15 ou 20 ans. C'est quelque chose qu'on oublie de faire souvent. Si on ne se donne pas une vision de développement, c'est difficile d'atteindre des objectifs. Ce qu'on permet aux gens dans ces

like in 15, 20 or 30 years, and to look at how, with all citizens, we can mobilize to solve problems or initiate projects. It is a very creative process. It is also very innovative. We are not the only ones to use this technique. It is used in Europe, mainly in France. It is used in the Caribbean, it is used elsewhere in Quebec, surely in Canada, but I do not know for sure. But what I do know is that these communities are establishing a network. They are called "Les universités de pays." We had them here in the Lanaudière region nearly six months ago. Ninety communities gathered to look at these models for intervention.

I think that the federal government should consider this kind of approach and support communities. The approach should focus on activities, research and training people to lead various processes so that they are able to study and analyze outlooks and opportunities. It is also important for the different levels of government to help people when they are thinking of a possible project or activity to solve a particular problem. I would like to point out that this kind of approach leads to social economy projects. I do not know very much about the social economy in the rest of the country, but in Quebec, the social economy is becoming increasingly important.

My own personal view is that the federal government is doing very, very little in this field. The social economy represents the future of many rural communities in Quebec. It represents the link between society and economics, and also includes the environment. I think the social economy receives very little support, be it from the province or from the federal government.

There is something else I would like to touch upon before I conclude, namely, the rather serious effects of the federal government's withdrawal of support for social housing, mainly in rural communities. Having a roof over your head is one of the first things that a person needs if he is to play a useful role within society. At present, rural communities are no longer able to provide social housing because the initial amounts required of the local community are too large, and so hardly any social housing is being built anymore. Existing programs are mainly for urban settings.

I would like to ask the committee if they could make our decision makers aware of the fact that a horizontal program is needed. At the present time, all the programs operate in silos. There is nothing to help or support approaches that cut across sectors. It is important to consider such a program, bearing in mind the rural pact that has already emerged in Quebec, and in cooperation with the rural Secretariat which you also have at the federal level in the Province of Quebec.

I am really speaking to you directly from the heart. Communities are expressing this need more and more. This also relates to the field workers that Ms. Labrecque Duscheneau was speaking of earlier. This is the kind of support that we are asking

exercices, c'est de réfléchir, d'imaginer leur communauté dans 15, 20 ou 30 ans et de regarder comment, avec l'ensemble des citoyens, on peut mobiliser des actions structurantes par rapport aux problèmes identifiés ou par rapport aux projets qu'ils initient. C'est très créatif comme processus. C'est très innovateur aussi. Ce n'est pas rien que cela se fasse chez nous. Cela se fait en Europe, principalement en France. Cela se fait aux Antilles. Cela se fait ailleurs au Québec et sûrement au Canada, mais je ne le sais pas. Ce que je sais par contre, c'est qu'il y a un réseau de ces communautés qui est en train de se constituer. On les appelle les « universités de pays ». On les a reçues ici en Lanaudière il y a à peu près six mois. Quatre-vingt-dix communautés se sont rencontrées pour regarder ces modèles d'interventions.

Je pense que le gouvernement fédéral devrait considérer ce type d'approche et soutenir les communautés dans une démarche d'animation, des recherches-actions, des dimensions de formation des citoyens à animer des processus, afin qu'ils soient capables d'étudier et analyser les perspectives et les opportunités. Il serait important aussi que les différents paliers des gouvernements aident les citoyens quand ils imaginent un projet ou une action structurante par rapport à tel ou tel problème. Je vous ferais remarquer que ce sont des projets d'économie sociale qui en découlent. Je ne connais pas la réalité de l'économie sociale dans le reste du pays, mais je peux vous dire qu'au Québec, c'est quelque chose de plus en plus important.

Personnellement, je considère l'intervention du fédéral minime. L'économie sociale, c'est l'avenir de bien des communautés rurales au Québec. C'est le lien entre le social et l'économique et aussi la dimension écologique. Je considère que c'est très peu supporté, autant par le palier provincial que fédéral.

Il y a aussi un autre aspect que je veux mentionner avant de conclure, c'est les effets assez dramatiques suite au désengagement du gouvernement fédéral en matière de soutien au logement social, principalement dans les communautés rurales. La possibilité d'avoir un toit au-dessus de la tête est une première action structurante pour être capable de jouer un rôle social utile. Actuellement, les communautés rurales ne sont plus capables d'organiser du logement social parce que les mises de fonds du milieu sont trop importantes et il ne s'en fait à peu près plus. Les programmes existants sont principalement pour les milieux urbains.

Je demande au comité s'il est possible de sensibiliser nos décideurs à un programme qui financerait une action transversale? Actuellement, tous les programmes se font en silos. Il n'y a rien qui aide ou supporte des démarches intersectorielles. Ce serait important de le considérer et de le faire en lien avec le pacte rural qui se fait déjà au Québec, en lien avec le Secrétariat rural que vous avez aussi au niveau fédéral dans la province de Québec.

C'est un cri du cœur que je viens vous adresser. C'est un besoin que les communautés expriment de plus en plus. Cela fait le lien avec les agents de terrain, ou les agents de rang dont Madame Labrecque Duchesneau parlait tantôt. C'est un peu ce type de

you for. We would like support for special activities, research and training. But this support would have to be targeted, adapted, flexible and cross-cutting.

[English]

The Chairman: Mr. Coutu, you ask where we are going, where we are hoping to go. It is exactly where you are saying. The whole purpose, the whole reason that our committee decided to do this all across the country was because again and again, when we had people come to Ottawa on a variety of other agricultural issues, these issues kept coming through about the people on the ground, the difficulties they were having and how to deal with them.

We finally decided that this was as big an issue as any other issue in agriculture and communities, and that we would try to do what we could all across the country. It has been coming up, too, from other witnesses whom we have had on urban issues. We constantly hear about city poverty and this kind of issue. We kept hearing something else, too, that part of the reason some of the issue was becoming larger was because people in the rural parts of Canada were moving away from where they belonged and where they wanted to be for a variety of reasons, many of which we have heard here today, and coming into the cities hoping for something better and not being able to find it.

The kinds of things that all of you are doing are incredibly important. We shall try to be your voice in the area in which we work. Hopefully, something good will come from it.

Senator Mercer: Thank you to all three of you for being here and giving us three very interesting presentations, because they give us information that was contradictory to what I was thinking.

Mr. Coutu, in your discussion, you mentioned social housing, which is an issue that we have heard about in other parts of the country, and it is a real problem. It gets magnified. It is bad in urban Canada, but it is magnified in rural Canada.

Of the four areas that we continue to hear about, social housing is at the top of the four. The others, which you did not mention, are child care, transportation and access to high-speed Internet.

You work in the field, somewhere out there every day, as a field worker. I know Quebec has a very unique and admirable child care system, but is it working in rural parts of Quebec?

[Translation]

Mr. Coutu: I would say that there has been a focus on daycare and family services over the past years, and they have been supported by provincial policy. Generally speaking, I would say that things are going relatively well in that area. The current difficulty is that rural communities are being hollowed out. The schools are about to be shut down, and I do not think that we can invent or organize useful alternatives everywhere as you have done in your area. The only hope that communities still have is

support qu'on vous demande. C'est le soutien à l'animation, soutien à de la recherche et soutien à de la formation, mais d'une façon ciblée et adaptée, souple et de façon transversale.

[Traduction]

La présidente : Monsieur Coutu, vous nous avez demandé où nous allons et où nous espérons nous rendre. Eh bien, c'est précisément là où vous l'avez indiqué. Si nous avons décidé de nous déplacer dans l'ensemble de notre pays, c'est parce qu'à maintes reprises, des témoins venus à Ottawa pour discuter de diverses questions de nature agricole nous parlaient des problèmes des gens sur le terrain, des difficultés que ces derniers avaient et de ce qu'il fallait faire.

En fin de compte, nous avons estimé que cette question était aussi importante que toutes les autres qui se rapportent à l'agriculture et à la vie des collectivités, et que nous allions nous efforcer de la comprendre en nous rendant dans toutes les régions du pays. Elle a aussi été soulevée de la part d'autres témoins qui nous parlaient des problèmes des régions urbaines. On entend constamment parler de la pauvreté dans les villes et de ce genre de choses. On nous disait aussi autre chose cependant, une des raisons pour lesquelles la pauvreté urbaine s'aggravait, c'est que les gens provenant des régions rurales du Canada quittaient leur milieu d'origine où ils auraient préféré demeurer, et d'ailleurs nous en avons entendu ici aujourd'hui, et venaient dans les villes dans le vain espoir de trouver une vie meilleure.

Ce que vous faites est extrêmement important. Nous tâcherons de faire entendre votre voix dans ce domaine d'étude et j'espère que nos efforts seront fructueux.

Le sénateur Mercer : Je remercie nos trois témoins de leurs exposés fort intéressants, parce que les renseignements qu'ils ont présentés vont à l'encontre de ce que je croyais jusque-là.

Monsieur Coutu, vous avez abordé la question du logement social, qui est un véritable problème et dont on nous a parlé dans d'autres régions du pays. Le problème est certes grave dans les régions urbaines du Canada, mais il l'est encore davantage en milieu rural.

Quatre thèmes reviennent sans cesse depuis le début de notre étude, mais c'est le logement social qui vient au premier rang. Les autres thèmes, que vous n'avez pas mentionnés, sont les services de garde, le transport et l'accès au service Internet haute vitesse.

Vous travaillez sur le terrain. Je sais que le Québec s'est doté d'un système de garderies admirable et unique en son genre, mais fonctionne-t-il bien dans les régions rurales du Québec?

[Français]

M. Coutu : Je dirais que la dimension garderie et service à la famille s'est développée au cours des dernières années et soutenue par des politiques provinciales. Je dirais qu'en général, cet aspect va assez bien. La difficulté actuellement, c'est la dévitalisation des milieux ruraux. On est sur le point de fermer des écoles, et je ne pense pas qu'on puisse inventer ou organiser des solutions alternatives, mais intéressantes comme vous avez fait chez vous, partout. Le seul espoir qu'il reste finalement aux communautés,

that they can mobilize and get going, themselves identifying the necessary services and measures, the projects that can bring the entire community together, recreate solidarity, and allow low-income people and people who have been excluded to take part in this process. This truly is the direction we must move in if we want to make a difference. It is also a matter of providing alternatives to the nearby services as you were saying. Sometimes such alternatives are not as extensive, but in the social economy, one can find useful solutions that are truly adapted to the local setting. But tools must be provided to do so, and that is what is lacking.

[English]

Senator Mercer: Earlier today, we heard from Ms. Labrecque Duchesneau, who is still with us, about the need for field workers, and you are a field worker. I made a suggestion to her, so I want to try to understand. Who do you work for and how is that funded? Are there people such as you in all the regions of Quebec?

[Translation]

Mr. Coutu: Yes, we have a provincial network in the area of social development. And within our region, 14 or 15 of us have come together to form a regional network. Myself, I am a community worker within the health care system. I work with seniors, disabled people and other corporate groups.

The dimension that I have been telling you about this morning is rather sketchy in Quebec. It is an initiative on the part of several stakeholders from local development centres and community development organizations, funded by the federal government or other sources. At first, we started by looking at forming a coalition and working on inter-sectoral initiatives and helping these communities along their paths. As I was saying, each one of us has a very specific mandate, and at the present time no one has the capacity to offer these activities and provide a framework for these groups within a process. The costs I have mentioned are not huge, but it would be an incentive to work together more, to stop working in silos, a problem that you have surely come across your consultations. The organizations, the departments, everyone works in this manner. What we are telling you today is that we should work in more of a horizontal manner, cutting across the various sectors, and we are asking you for a tiny amount of assistance with the processes.

[English]

Senator Mercer: It is very interesting. I do not know if you were here earlier when I mentioned to Ms. Labrecque Duchesneau another organization that is worth exploring. I have no idea whether it would work here or not. There is an organization called the Foundation for Rural Living which, in Ontario, is headquartered in Guelph, but they also operate in Nova Scotia and are starting to operate in Manitoba.

c'est d'être capable de se mobiliser et de se mettre en mouvement, d'identifier elles-mêmes les services ou les actions structurantes, les projets qui peuvent relier l'ensemble de la communauté, recréer de la solidarité, permettre aux gens à faibles revenus, les gens exclus de participer à ce processus. C'est vraiment vers cela qu'il faut aller si on veut faire une différence. C'est aussi de mettre des alternatives au service de proximité comme vous mentionnez. Des fois, ils sont moins développés, mais dans l'économie sociale, on peut organiser des solutions intéressantes et vraiment adaptées au milieu. Mais il faut donner les outils pour le faire et c'est ce qui manque.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Plus tôt aujourd'hui, Mme Labrecque Duchesneau, qui est encore dans la salle, a signalé le manque de travailleurs sur le terrain. Vous êtes un de ces travailleurs. Je lui ai fait une suggestion et j'aimerais bien savoir ce qu'il en est. Pour qui travaillez-vous et comment cet organisme est-il subventionné? Y a-t-il des travailleurs comme vous dans toutes les régions du Québec?

[Français]

M. Coutu : Oui, on a un réseau à l'échelle de la province en développement social. On s'est regroupé 14 ou 15 régions en un réseau à l'échelle de notre région. Personnellement, je suis un intervenant communautaire du réseau de la santé. J'ai des mandats qui sont assez ciblés vers des populations cibles comme les personnes âgées, les personnes handicapées et autres.

La dimension dont je vous parle ce matin est très peu développée au Québec. C'est une action de plusieurs intervenants qui viennent des centres locaux de développement ou des sociétés d'aide au développement des communautaires, financés par le gouvernement fédéral ou autres. On a commencé à considérer d'abord de se regrouper, de travailler des dimensions plus intersectorielles et d'accompagner ces communautés. Comme je vous dis, on a tous des missions très précises et personne actuellement a la capacité de livrer ces animations et d'encadrer ces populations dans un processus. Ce ne sont pas des coûts énormes dont je vous parle, mais ce serait un incitatif à travailler davantage ensemble, d'arrêter de travailler en silo, chose que vous avez sûrement rencontrée dans vos consultations. Les organismes, les ministères, tout le monde travaille de cette façon. Ce qu'on vous dit ici aujourd'hui, c'est de travailler davantage de façon transversale et intersectorielle et de nous aider dans ces processus de façon minimale.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : C'est très intéressant. Je ne sais pas si vous étiez dans la salle plus tôt aujourd'hui quand j'ai signalé à Mme Labrecque Duchesneau un autre organisme auquel vous pourriez vous adresser. J'ignore complètement si vous pourriez y recourir ici. Il s'agit d'un organisme appelé Foundation for Rural Living dont le siège social, en Ontario, se trouve à Guelph. Je sais cependant que cet organisme a aussi des activités en Nouvelle-Écosse et qu'on est en voie de l'établir au Manitoba.

I believe it does what you are talking about, tries to bring the whole community together, instead of being in silos. It may be worth pursuing. We will certainly pay attention to it in our report — at least, I will.

Mr. Boisvert, you mentioned 10 per cent of the communities in the Mauricie region are problematic. Of that 10 per cent, I assume that would exclude the larger communities such as Trois-Rivières and Nicolet, would it? The larger communities would not make the problematic list.

[Translation]

Mr. Boisvert: These are communities within the downtown areas of Trois-Rivières, Shawinigan and LaTuque, communities in more of an urban setting. What sets these communities apart from others? When you look at these communities and apply statistical tests, for instance, if you look at probability or standard deviation from the average, these communities are way out at either end of the spectrum, in the last 2 per cent of the spectrum. This is where we find high rates of premature deaths, very high death rates in general, high rates of calls to youth protection services. I do not know whether in Canada you have something equivalent to the Youth Protection Act, but it is a piece of legislation, a legal act, and proper records are kept of cases of neglect, violence, incest and so on. The rates for children experiencing learning difficulties or who have behavioural problems are also high in these communities.

These observations are relative. We are not saying that these problems do not exist elsewhere in rural communities, but they are mainly to be found in the downtown areas, the capitals and the main towns and cities of the region. Exactly the same phenomenon is seen in other regions of Quebec as well, particularly in Montreal. Is it because the most vulnerable people tend to move from rural areas to downtown? Of course, the poorest people in rural settings can go to downtown areas to get services. We do not always monitor these variables, but at first glance, what we see in many communities within a particular territory or region is that poverty and the effects of poverty take different forms, depending if one is in a rural setting or in an urban setting.

[English]

Senator Mercer: Mr. Pampalon, you talked about the primary health services in rural areas being mostly confined to hospitals, and hospitals stays are usually longer for rural people. Did I understand it correctly?

Mr. Pampalon: You are talking about length of stay.

[Translation]

Hospitalization time is shorter, but more people are hospitalized. Why is this? Basically, if there is no medical clinic to follow up a case of diabetes or hypertension, the patient goes to the hospital. If the hospital is 100 kilometres away, the patient

Je crois que cet organisme fait exactement ce que vous souhaitez, c'est-à-dire qu'il rassemble toute la collectivité au lieu d'adopter une approche compartimentée. Il vaudra peut-être la peine d'explorer cette possibilité. Nous en ferons état dans notre rapport, ou du moins moi, je m'y attacherai.

Monsieur Boisvert, vous avez dit que 10 p. 100 des collectivités de la Mauricie éprouvent des problèmes. J'imagine que ce pourcentage exclut les collectivités importantes comme Trois-Rivières et Nicolet, n'est-ce pas? Elles ne font pas partie des communautés les plus durement touchées.

[Français]

M. Boisvert : Ce sont des communautés dans les centres-villes de Trois-Rivières, de Shawinigan et de LaTuque, les communautés des premiers quartiers en milieu urbain. Qu'est-ce qui distingue ces communautés des autres communautés? Lorsqu'on examine avec un test statistique, par exemple, de probabilité ou d'écart type par rapport à la moyenne, ce sont des communautés qui se retrouvent dans la marge de 2 p. 100 des communautés les plus rares, là où on retrouve, par exemple, de la mortalité prématurée, de la surmortalité, des taux de signalements à la Protection de la jeunesse. Je ne sais pas si au Canada il y a l'équivalent pour la loi de la protection de la jeunesse, mais c'est un acte légal, un acte qui est dûment recensé en rapport avec la négligence qui est faite aux enfants, de la violence, de l'inceste et ainsi de suite. C'est là où on retrouve aussi le pourcentage d'élèves qui éprouvent en plus grand nombre des difficultés d'apprentissages ou des problèmes de comportement.

Les observations qu'on fait sont relatives. On ne dit pas qu'il n'y a pas ces problèmes ailleurs dans les communautés rurales, mais elles sont concentrées dans les centres-villes, les capitales ou les principales villes de la région. On observe exactement le même phénomène dans d'autres régions du Québec aussi, en particulier à Montréal. Est-ce que cela est dû au fait qu'il y a une mobilité des personnes les plus vulnérables depuis le milieu rural jusqu'au centre-ville? Bien sûr, les gens les plus appauvris des milieux ruraux peuvent se déplacer vers les centres-villes pour avoir des services. On ne contrôle pas toujours ces variables, mais dans un premier temps, ce qu'on observe, dans une grande typologie des communautés, d'un territoire ou d'une région donnée, c'est que la pauvreté et ses effets n'ont pas les mêmes formes en milieu rural ou en milieu urbain.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Monsieur Pampalon, vous avez dit que les soins de santé primaires sont essentiellement offerts dans les hôpitaux et que les séjours à l'hôpital sont habituellement plus longs pour les habitants de milieux ruraux. Vous ai-je bien compris?

M. Pampalon : Vous parlez de la durée des hospitalisations.

[Français]

La durée d'hospitalisation est plus courte, mais le nombre de personnes hospitalisées est plus élevé. Pourquoi? Finalement, si on ne trouve pas de clinique médicale pour le suivi d'un diabète, le suivi d'une hypertension, on va aller à l'hôpital, et si

has to be hospitalized. This explains why hospitalization is more frequent in rural areas than in urban areas; it is due to a relative shortage of medical services. However, there are hospitals that take the place of non-existent clinics.

[English]

Senator Mercer: You did not talk about doctor shortages. However, we have heard about doctor shortages in rural areas, and we have heard about the importance of using nurse practitioners to substitute for doctors, obviously working in a network without doctors. You are perfectly right. Endocrinologists and nephrologists want to work in the cities and hospitals. Therefore, they are not available in rural areas, but general practitioners are supposed to be.

Is rural Quebec consistent with the rest of the country in having shortages of doctors? Is rural Quebec using the nurse practitioner methods to substitute for that?

[Translation]

Mr. Pampalon: It is true that there is a shortage of physicians in rural areas. The shortage of general practitioners is not as severe as the shortage of specialists, especially dentists. In rural areas that are farther away from urban centres, people seldom go to dentists because basically, there are none. The same applies to many medical specializations. However, there are some interesting points. More people in rural areas have family doctors than do people in urban areas. There are fewer family doctors, but basically, they are more attached to their clients. This does mean that rural people have more consultations. In fact, they have fewer consultations than urban people, perhaps it is because they have family doctors. Thus, they are less inclined to shop around and more ready to take their problems to family doctors.

Nurse clinicians or practitioners are very new to Quebec. The province is beginning to provide them. I think it is a little too early to say how things will work out for them in the future.

[English]

Senator Mahovlich: For the health care and the wellness of rural Canada and Quebec, would a guaranteed income help? You talk about social housing and social health. If everybody had a guaranteed income, they could orchestrate their own housing. They would not need that social housing. There would be enough for everyone to bring in their own doctors. What do you think about that?

[Translation]

Mr. Pampalon: I have no personal opinion about this. With regard to social housing, let me say that despite the low income in rural areas, rural residents own their housing more often than

on reste à 100 kilomètres, on va être obligé d'être hospitalisé. C'est ce qui explique qu'on a recourt beaucoup plus souvent à l'hospitalisation dans les milieux ruraux que dans les milieux urbains, l'absence relative de services médicaux et la présence d'hôpitaux qui se substituent à l'absence de cliniques.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Vous n'avez pas évoqué de pénurie de médecins. Toutefois, d'autres témoins nous ont dit qu'il manquait de médecins dans les milieux ruraux et ils ont souligné le rôle important que jouent les infirmières praticiennes en suppléant aux médecins dans un réseau où il n'y a pas de médecins. Vous avez parfaitement raison. Les endocrinologues et les néphrologues veulent travailler dans les villes et dans les hôpitaux. Voilà pourquoi il n'y en a pas en milieu rural, mais il est censé y avoir des omnipraticiens.

Dans les régions rurales du Québec, connaît-on une pénurie de médecins comme dans les autres provinces? Fait-on appel aux infirmières praticiennes pour tenter de contrer le problème?

[Français]

M. Pampalon : En milieu rural, c'est vrai, il y a un manque de médecins. Cette absence est moins flagrante pour les GPS, les omnipraticiens. Elle est beaucoup plus importante pour les spécialistes, notamment pour les soins dentaires. Plus on s'éloigne des centres urbains, dans les milieux ruraux, moins on a recours au dentiste parce que, finalement, il n'y en pas. C'est la même chose pour beaucoup de spécialités médicales. Il y a quand même des choses intéressantes. Les habitants des milieux ruraux ont davantage un médecin de famille que les résidents des milieux urbains. Ils sont moins nombreux, mais finalement, ils sont plus attachés à leur clientèle. Ce qui ne fait pas que les gens des milieux ruraux vont consulter davantage. En fait, ils vont consulter moins que dans les milieux urbains, peut-être parce qu'en ayant un médecin de famille, on a moins le goût de magasiner et quand on a un problème, on s'y réfère.

Pour ce qui est des infirmières cliniciennes ou « practitioners », c'est tout à fait nouveau au Québec. On commence à en fournir. Je pense que c'est un peu tôt pour connaître l'avenir qu'on leur réserve.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Si on instituait un revenu garanti, est-ce que ça permettrait d'améliorer les soins de santé et d'assurer le bien-être des populations rurales au Canada et au Québec? Vous avez parlé de santé et de logements sociaux. Si tout le monde avait un revenu garanti, chacun pourrait s'occuper soi-même de se trouver un logement. Alors, on n'aurait plus besoin de logements sociaux. Il y aurait également suffisamment d'argent pour attirer les médecins dans les régions qui en sont privées. Qu'en pensez-vous?

[Français]

M. Pampalon : Je n'ai pas d'opinion personnelle sur ce sujet. En ce qui a trait aux logements sociaux, je peux dire que malgré la faiblesse des revenus dans les milieux ruraux, les résidents des

urban residents do. Housing is not as expensive. I do not know how to answer your question when you asked whether a minimum income would improve the quality of their housing or even enable more people to become homeowners. I will leave the answer to others who may have an opinion about this.

Mr. Coutu: Your intervention is very interesting. I think that basically insufficient basic income causes various problems. Canada should have taken measures regarding this a long time ago. We have heard about it for a long time, but perhaps we have not given enough attention to it.

Let me add that such interventions must take the community as a whole into account. An increase in income does not necessarily add anything to the dynamics of the community's social life.

I also think that social housing should be viewed differently in rural settings than in urban settings. I am currently working with a group that is attempting to organize social housing in the north of Lanaudière. It will consist of small single family units within a cooperative network. Everyone will have their own home, but the community will own a common estate. This kind of formula is best suited to our needs. It is very important for municipalities to give land to save their communities. We have to set up mechanisms. We no longer have to create social ghettos as it was done in the past. That was not effective because people were marginalized. That should never happen.

Income is an important issue, but social integration is more important, because one's social role in the community is important for fulfilling one's entire human potential. Of course, income matters. However, people must be given the opportunity of playing a role in society so that they can get involved in things and be socially recognized. This is essential.

[English]

Senator Mahovlich: Our minimum wage sometimes is so low that a person, after paying rent, does not have any money; they almost have to go to a food bank to get food. We have to look at a guaranteed income where people can keep their respect and have enough money. Sure, money is not the answer, but we should have enough of it to keep our respect.

[Translation]

Mr. Coutu: Let me add that charitable organizations are adopting new ways of doing things. They are calling upon people to take their own destiny in hand and to organize their own community stores. Handing out cheques or food does not improve anyone's social standing. The primary interveners in food distribution are beginning to understand this and they are

milieux ruraux sont beaucoup plus propriétaires de leur logement que les résidents des milieux urbains. Les logements coûtent moins cher. Je ne saurais répondre à votre question pour savoir s'ils avaient un minimum de revenu, est-ce que cela pourrait améliorer la qualité de leur logement, peut-être faire en sorte que davantage s'en procure. Je laisserais les autres répondre, s'ils ont un point de vue sur le sujet.

M. Coutu : Je trouve votre intervention très intéressante. Je pense que fondamentalement, quand le revenu de base n'est pas assez important, on a une problématique à différents niveaux et cela aurait dû être une mesure développée au Canada depuis longtemps. Cela fait longtemps qu'on en parle, mais on n'a peut-être jamais assez considéré cet aspect.

En même temps, je dirais qu'il y a toute la dimension communautaire qu'il ne faut pas perdre dans ces interventions. Le fait d'avoir un revenu supérieur ne dynamise pas nécessairement la vie sociale de la communauté comme telle.

Je pense qu'il faut aussi regarder la dimension, si on parle du logement social, d'une façon différente en milieu rural par opposition au milieu urbain. Je travaille en ce moment avec un groupe dans le nord de Lanaudière où on veut organiser du logement social. Ce sera des petites unités, des maisons unifamiliales, mais réseautées sous forme de coopératives. Chacun va être chez soi, mais il va y avoir un patrimoine communautaire commun. C'est ce type de formule qui répond au milieu chez nous. C'est tellement important que les municipalités donnent les terrains pour sauver leurs communautés. C'est d'adapter des mécaniques. Ce n'est plus nécessairement de faire des ghettos à caractère social comme on faisait autrefois. Ce n'est pas gagnant. On marginalise les gens. Ce n'est pas ce qu'il faut faire.

La question du revenu est importante, mais l'aspect de l'intégration sociale l'est davantage, car jouer un rôle social dans la communauté est important si on veut se réaliser dans toutes les dimensions humaines. La question du revenu, oui, mais il faut jouer un rôle social pour permettre aux gens de s'impliquer dans quelque chose et d'avoir une reconnaissance sociale. C'est fondamental.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Dans certains cas, le salaire minimum est tellement dérisoire qu'après avoir payé leur loyer, les gens n'ont plus un sou; ils sont presque obligés de faire appel aux banques alimentaires pour se nourrir. On devrait s'attarder à cette question de revenu garanti qui permettrait aux gens d'avoir suffisamment d'argent à leur disposition et de vivre dignement. Il est clair que l'argent, à lui seul, ne pourra pas tout résoudre mais il faut que les gens en aient assez pour garder leur dignité.

[Français]

M. Coutu : J'ajouterais que même dans le domaine caritatif, on s'en va vers des façons de faire différentes où les gens sont interpellés à se prendre un peu plus en main et à organiser eux-mêmes leur magasin communautaire. Ce n'est pas en donnant à quelqu'un un chèque ou sa nourriture qu'on avance sur le plan sociétal. Ceux qui interviennent en première ligne au

discovering ways of getting people involved in social activities so that they can make valuable contributions to the community. I think that we must find ways to make citizens accountable for their own interests. This is very important.

Mr. Boisvert: I want to put an emphasis on housing. As Robert said, and as I have often observed, housing is a very critical factor that affects health, longevity as well as social problems. What counts is the percentage of homeowners living in a community of 2,000 or 3,000 people, or of rented housing where the owner lives in the building. Why is this a critical factor? I think that we can explain the causes and effects in the following way. When landlords live in the community, houses are more carefully maintained. This is clear. People who live in well-maintained houses have some pride and sense of belonging to the community if the environment is clean and well organized. This is an impact on people's self-esteem, which is one of the essential conditions for personal growth, involvement and participation in developing one's environment. With regard to housing, with the resources that we have in Quebec and in Canada to help communities, if we spent our money differently, by giving each person a universal allocation simply due to the fact that they are living on our territory instead of giving them welfare cheques, we could also help to raise the self-esteem and self-reliance of individuals. People would be more enterprising, they would contribute more to developing their community than if they were confined, as Alain just said, to social ghettos in a position of dependence on aid that stifles personal initiative.

[English]

Senator Mahovlich: What effect does a community centre, such as a hockey arena, have on a community? Is this very important?

[Translation]

Mr. Coutu: I want to give you an answer to that. Many communities in my region are trying to organize venues for meetings. In the current climate, social relations are on the decrease. People are spending more and more time in front of television sets or computers. This has a great impact on community life. We must organize places where people can meet, hold forums, debates, and exchange in various ways.

niveau alimentaire commencent à comprendre cela et à trouver des formules où il y a une implication, un engagement social et une valorisation sociale aussi à faire quelque chose pour la communauté. Je pense qu'il faut aller vers des formules d'appropriation et de responsabilisations citoyennes. C'est majeur.

M. Boisvert : J'aimerais insister sur la question du logement. À la suite de ce que Robert vient de dire, ce que j'ai observé très souvent, c'est une variable qui est très discriminante sur le plan de certains indicateurs de santé, principalement de l'espérance de vie et aussi des problèmes sociaux. C'est le pourcentage dans une communauté de propriétaires-résidents, le pourcentage dans une communauté humaine, une communauté de 2 000 à 3 000 personnes, de gens qui possèdent leur logement ou quand ce sont des logements locatifs ou le propriétaire habite l'immeuble. Pourquoi est-ce si discriminant? Je pense que les enchaînements explicatifs ou de cause à effet peuvent aller dans le sens suivant. Quand il y a des propriétaires-résidents dans une communauté, les maisons sont mieux entretenues. C'est clair. Quand les maisons sont mieux entretenues, les gens qui y vivent ont une fierté, ont un meilleur sentiment d'appartenance à vivre dans la communauté puisqu'ils vivent dans une communauté où l'environnement est propre et correct. Cela a un impact sur l'estime personnelle qui est une des conditions essentielles dans la vie pour se développer, pour s'impliquer, pour participer au développement de son milieu. Alors avec la question du logement, et avec les ressources qu'on a au Québec et au Canada pour soutenir les communautés, si on dépensait autrement notre argent, en fournissant à chaque être humain une allocation universelle au seul motif qu'il vit sur notre territoire plutôt que de lui donner un chèque de bien-être, encore là, on aurait un impact sur l'estime personnelle des individus, sur leur confiance en eux-mêmes. Ces gens seraient beaucoup plus entreprenants, contribueraient davantage au développement de leur communauté que lorsqu'on les confine, comme Alain vient de le dire, dans des situations sociales qui sont « ghettoisées » et dans des situations d'assistance et de dépendance qui briment toute l'initiative personnelle.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Dans quelle mesure les centres communautaires, comme les arénas, sont-ils importants pour les différentes communautés? Sont-ils très importants?

[Français]

M. Coutu : J'ai le goût de vous répondre là-dessus. Il y a beaucoup de communautés dans ma région qui essaient d'organiser des lieux de rassemblement. À l'époque dans laquelle on vit, il y a de moins en moins de rapports sociaux. Les gens sont de plus en plus derrière une télévision ou devant un ordinateur. Cela a un impact sur toute la dimension de vie de la communauté. Il faut organiser des lieux de rencontre, des forums, de discussions, d'échanges d'une façon ou d'une autre.

I know a group of disabled persons in our region who are communicating through Internet. They are all isolated and far away from each other, and they have organized a forum of 150 persons. They have turned a weakness into strength.

We must organize all kinds of places where people can get together, and we can provide group leadership as I said earlier. By taking a Saturday or an entire day to see where a community is going, people are brought together. People who were not talking to each other can discuss their common concerns about the environment in which they are living. We must organize more such meetings. People could meet in stadiums or in churches. This is the kind of things that we must organize.

[English]

Senator Mahovlich: An attraction.

[Translation]

Mr. Pampalon: A stadium has the advantage of providing for physical activities. This is good for health, especially among young people. There are many advantages. Sports infrastructures, schoolyards, playgrounds all provide meeting places for young people. Moreover, they can actively maintain their physical fitness while their parents can also meet and discuss. There are many advantages in maintaining multiple infrastructures in small communities.

[English]

Senator Mahovlich: It is mostly volunteers. You have to get out there and volunteer to get a coach and so on. Where I grew up as a boy, the morale of our town was based on what the volunteers and the coaches did.

The Chairman: I would like to ask you a question that has not come up, and it often does. It has certainly been a part of what I have been engaged in ever since I have been in public life, and that is the sort of overwhelming issue of literacy.

One can hardly pick up a paper in a day without seeing a headline that we are missing out on something or have lost something because we do not have a skilled workforce. Part of that is we have an enormous number of people in this country who, for whatever reason, are not able to read and write, and communicate in the way that the people in this room do. It is a huge issue. It is a huge percentage of our adult population.

With all the telecommunications, the BlackBerry, et cetera, that we use to communicate with each other much more easily than ever before, if one does not have the capacity to read, write and communicate, then one is really on the sidelines in a country such as Canada or, indeed, most countries of the Western world.

Is this an issue that pops up in your area? To what degree do you have activist groups in your communities that are trying to lift people up, no matter what their age level is, and help them get back into society?

Je connais chez nous un groupe de personnes handicapées qui le font par Internet. Ils sont tous, isolés et éloignés, et ils ont organisé un forum de 150 personnes. Ils ont utilisé une faiblesse et ils en ont fait une force.

Il faut organiser toutes sortes de lieux de rassemblement, de ralliements, comme les animations dont je vous parlais tantôt. Quand on prend un samedi toute la journée ensemble pour voir où l'on va comme communauté, c'est un lieu de rapprochement de faire en sorte que des gens qui ne se parlent plus, se parlent de quelque chose qui les concerne, leur milieu de vie. Il faut multiplier ce genre de chose. Un arène est un lieu de rencontre aussi. Une église peut être aussi un lieu de rencontre. C'est tout cela qu'il faut animer.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Un lieu de rassemblement, en fait.

[Français]

M. Pampalon : L'avantage de l'arène, c'est qu'on peut organiser des activités physiques. C'est aussi bon pour la santé, surtout pour des jeunes. Il y a donc beaucoup d'avantages. Aux infrastructures sportives, des cours d'école, des terrains de jeux, tout cela rassemble les jeunes. En plus, cela les fait bouger, les garde en santé et cela permet aussi aux parents de se parler. Il y a donc beaucoup d'avantages à conserver les infrastructures multiples dans les petites localités.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Les bénévoles jouent un rôle très important. Il faut s'investir et faire du bénévolat pour trouver des entraîneurs, et cetera. Dans la petite ville où j'ai grandi, c'étaient les bénévoles et les entraîneurs qui étaient l'âme de la communauté.

La présidente : Je voudrais vous poser une question dont on n'a pas parlé mais qui est souvent soulevée. Il s'agit d'une problématique à laquelle je m'intéresse depuis mon entrée dans la vie publique, à savoir la grande question de l'alphabétisation.

De nos jours, il est quasiment impossible de lire le journal sans voir un titre nous informant que nous avons raté une occasion ou perdu quelque chose parce que notre main-d'œuvre n'est pas suffisamment qualifiée. Cela s'explique en partie par le fait que nous avons énormément de gens au pays qui, pour une raison ou une autre, ne savent ni écrire, ni lire, ni communiquer comme nous le faisons ici, en cette salle. Le problème est très grave. Il touche un énorme pourcentage de la population d'âge adulte.

Les nouvelles technologies, comme les BlackBerry, nous permettent de communiquer plus facilement qu'auparavant. C'est ainsi que ceux qui sont incapables de lire, d'écrire ou de communiquer sont marginalisés dans un pays comme le Canada et, en fait, dans la plupart des pays occidentaux.

Dans vos sphères d'activités respectives, faites-vous face à ce problème? Dans quelle mesure y a-t-il dans vos collectivités des groupes militants qui tentent de venir en aide aux gens, peu importe leur âge, pour qu'ils puissent se réinsérer dans la société?

[Translation]

Mr. Coutu: There are many community groups. School boards and other institutions are also taking a visible part in the effort. There are many special community groups for literacy in Quebec. They are recognized and partly funded by the government.

When organizing citizens' projects among these people, everything happens through personal contact. We understand that we cannot rally the people by carrying out extensive polls or writing things in newspapers. It takes personal contact. We must spend an hour or two with each person and ask them how they envisage their role within the citizens' project.

For people who have no role to play, we are making a serious effort to give some responsibility or commitment as an opportunity to contribute. This also improves their image in the eyes of others. We are making great efforts to provide roles for disabled persons; sometimes they can be receptionists at local events.

We must work steadily toward our goals. We are currently searching for new ways to get the participation of people who are usually unnoticed, people who are usually excluded from community activities. We also need to look for ways to go further in adapting to reality because the usual ways of contacting such people are not necessarily effective. We have to do concrete things on the ground. That is the only way to proceed.

[English]

The Chairman: For those of us who work on this issue, all across the country, it has been a terrible blow this year with the withdrawal and then partial return of funding. People are feeling very insecure knowing that some of the finest organizations and programs in the country are on an edge. It is a foundation issue.

In Quebec, you have marvellous organizations. They, too, are struggling as are their partners across the country because of a pull-back on funding. It is not difficult to help, but very often, the way that does help is the way you have been talking about. It is individual to individual. It is not like a school class.

It is hugely important. I hope that people around this area will have their opportunity.

I am seeing you nodding back there, Ms. Labrecque Duchesneau. Good for you.

[Translation]

Mr. Boisvert: With your permission, I would like to add a comment to your statements.

Basic literacy training is important, but literacy education must go even further. We cannot do without literacy in a world of global exchange. Obviously, the countries that do most for educating their citizens are currently the leading countries on

[Français]

M. Coutu : Il y a beaucoup de groupes communautaires. Il y a aussi le milieu institutionnel qui fait des efforts dans ce sens, c'est bien évident, les commissions scolaires et tout ça. Il y a beaucoup de groupes communautaires qui se sont spécialisés dans l'alphabétisation au Québec. C'est reconnu et financé par l'État en partie.

Par rapport à cette population, lorsqu'on anime les projets citoyens, tout se fait par contact direct. On a compris que ce n'est pas par de grands sondages, que ce n'est pas par l'écrit dans les journaux que l'on rejoint le monde. C'est par des liens directs, soit de prendre une heure ou deux avec la personne et lui demander comment elle se voit dans le projet citoyen et quel rôle elle entend y jouer.

On fait un effort important pour permettre à des gens qui n'ont aucun rôle d'avoir une responsabilité, un engagement et une contribution. Cela vient changer l'image que les autres en ont aussi. On met un effort important pour que des personnes handicapées jouent un rôle, quand même que ce serait de recevoir les jeunes le matin d'une animation locale au niveau de l'accueil.

Il faut faire un effort constant. Actuellement, on anime une recherche là-dessus, comment on peut faire participer les gens qu'on ne voit jamais, les gens dits exclus, dans des processus citoyens comme ceux-là. Je pense qu'on a besoin du milieu de la recherche aussi pour être capable d'aller plus loin et de s'adapter à la réalité, de ne pas penser que les manières habituelles de rejoindre ces gens sont efficaces. Il faut travailler sur le terrain de façon concrète. C'est la seule manière, mais il faut le faire.

[Traduction]

La présidente : Ceux qui militent en faveur de l'alphabétisation, à l'échelle du pays, ont été durement frappés cette année par l'élimination puis la remise en place partielle du financement. Cela nous met très mal à l'aise de savoir que certains des meilleurs programmes et organisations au pays sont en péril. Il s'agit là d'une question fondamentale.

Au Québec, il existe des organisations merveilleuses. Ces organismes, tout comme leurs partenaires ailleurs au pays, souffrent de la diminution du financement. Aider, ce n'est pas difficile mais très souvent la façon la plus efficace de procéder, comme vous l'avez dit, c'est de travailler sur une base individuelle. Après tout, ça ne se compare pas à une classe d'école.

Cette question revêt une importance critique. J'espère que les efforts des militants du secteur aboutiront.

Madame Labrecque Duchesneau, je vois que vous faites un signe de tête. C'est bien.

[Français]

M. Boisvert : J'aimerais ajouter une remarque, si vous permettez, suite à vos interventions.

L'alphabétisation, mais aussi la littéracie. Le concept de littéracie est absolument incontournable dans un contexte de globalisation des marchés ou de mondialisation ou des échanges. C'est évident qu'à l'échelle des pays, les pays qui investissent

this planet; this also applies to communities that are committed to literacy training. The secret of community development lies in the overall integration of the various components or elements that contribute to community development.

Practising sports can help students to stay in school. Students involved in sports develop old boy networks and feel that they belong to their community. In some communities, different generations help each other. In Quebec, there are programs that encourage senior citizens to help children with their homework after school. All the components must be integrated in a dynamic, living environment. This works better than suggesting one-size-fits-all solution to entire regions. Public institutions must provide citizens with the means to find their own ways to develop their environment with all its elements.

Mr. Pampalon: Let me add a point. Literacy or illiteracy begins even before school. As young people begin to go to school, especially needy young people, they encounter difficulties with language and with behaviour. Children from poor families begin failing their courses as early as in Grade 1 or 2. An investment must be made for pre-school children by supporting families that are in financial trouble or other kinds of trouble so that their children can come to school with a fair degree of language skills.

[English]

The Chairman: Absolutely, and I am glad you made that point. I should have made it myself. Medical science tells us now that by the time a child is 18 months old, all of its connections are put together, and that is where it begins.

As one gentleman, who was very supportive of this cause, said to me many years ago, that is where it begins, if a child cannot learn because the parent cannot learn, has not learned, then it becomes a continuing cycle and the train goes off the track.

I could not leave the room without mentioning this because it does not matter whether it is a small town or a big city. The issue is the same, and it is a very fundamental one.

I thank all of you for being here today, and we wish you all the very best. What you are doing is incredibly important. We are very glad we came here to Nicolet. We thank our colleague, Senator Biron, for encouraging us to come.

The committee adjourned.

davantage dans l'éducation, dans l'instruction de leurs citoyens sont actuellement à l'échelle de la planète, à l'évidence, des pays de tête, mais aussi à l'échelle des communautés, pour lesquelles l'alphabétisation peut être aussi quelque chose d'intégré. À l'échelle des communautés, le secret des communautés qui se développent, c'est que les relations sont intégrées entre chacune des composantes ou des éléments contributifs au développement de la communauté.

Le décrochage scolaire est relié à la pratique des sports. Les élèves qui font du sport, développent en même temps des réseaux d'entraide, ont un sentiment d'appartenance à leur communauté. Il y a des communautés qui font de l'entraide intergénérationnelle. Il y a des programmes au Québec où des personnes âgées sont encouragées à aider les enfants à faire leurs devoirs après l'école. Il s'agit d'intégrer à l'échelle d'un milieu de vie l'ensemble de ces composantes pour les faire fonctionner de façon dynamique plutôt que de construire des programmes incitatifs qu'on suggère, peu importe le type de communauté, à l'ensemble d'une région ou d'un territoire. C'est de laisser aux citoyens la chance de s'approprier avec le soutien des pouvoirs publics, la façon de développer leur milieu en tenant compte de chacun de ces éléments.

M. Pampalon : J'ajouterais un point. C'est probablement que l'alphabétisme ou l'analphabétisme commence avant l'entrée à l'école. Dès l'arrivée à l'école, déjà chez les jeunes et surtout chez les jeunes pauvres, il y a des difficultés langagières, des difficultés de comportements. Déjà très tôt, ces jeunes échouent leur 1^{re} année, 2^{ème} année. C'est avant l'entrée à l'école qu'il faut investir et soutenir les familles qui vivraient des difficultés financières ou autres pour que précisément, en arrivant à l'école, ces jeunes arrivent à égalité d'habilités langagières.

[Traduction]

La présidente : Tout à fait, et je suis heureuse que vous l'ayez dit. J'aurais dû moi-même soulever cette question. Nous savons maintenant, grâce aux sciences médicales, que c'est au cours des 18 premiers mois de la vie d'un enfant que se font toutes les connexions et c'est à partir de là que tout commence.

Un défenseur de cette cause m'a dit il y a bien des années que c'est pendant la petite enfance que tout commence. En effet, si un enfant est incapable d'apprendre parce que ses parents n'en sont pas capables non plus, ou n'ont pas eu l'occasion d'apprendre, ça devient un cercle vicieux et le train déraile.

Je n'aurais pas pu partir sans avoir mentionné cette question parce qu'elle est pertinente où qu'on soit, dans une petite ou une grande ville. La problématique est la même et elle est tout à fait fondamentale.

Nous vous remercions tous de votre comparution et vous souhaitons bonne continuation. Sachez que ce que vous faites est primordial. Nous ne regretterons pas du tout d'être venus à Nicolet et remercions notre collègue, le sénateur Biron, de nous y avoir encouragés.

La séance est levée.

NICOLET, QUEBEC, Friday, May 18, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 1:45 p.m. to examine and report upon rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: We are pleased to welcome, first of all, the Mayor of Nicolet, Mr. Alain Drouin.

Thank you very much for coming out today. You will be pleased to know that we had a vigorous and interesting morning with very good people telling us exactly how they felt. They gave us good ideas about how we might consider recommending changes when we come to the end of this study.

This afternoon we are also pleased to welcome Mr. Robert Gendron and Mr. Charles Cartier.

[*Translation*]

Alain Drouin, Mayor, Town of Nicolet: Madam Chairman, I would first like to thank you for having chosen Nicolet to hold a hearing of the Standing Senate committee that is currently examining rural poverty. It is an honour to be with you this afternoon. I imagine that the fact that Senator Biron is here had something to do with your visit to Nicolet today.

I feel somewhat uncomfortable that rural poverty has been chosen as the theme for your visit, not because this issue should not be studied and that we should bury our head in the sand, but because we are dealing with it. We are studying rural poverty because it is a hard reality. To my mind, rural poverty stems from structural rather than historical causes. It is a structural problem.

This morning, Mr. Duhaime mentioned how difficult it was for a telecommunications company to provide services because of low population density. Municipalities face a similar problem for similar reasons. The density of the population is such that municipal organizations, regardless of their nature, are unable to provide services beyond the basic services needed in a community.

This morning, we briefly talked about electricity and its distribution. In Quebec, the nationalization of electricity in the early 1960s made it possible for Quebec to find a way to further its development. There are other public services, but I will simply refer to public transport. We all understand that the mobility of individuals is crucial to an area's vitality. If a municipality is unable to provide public transport or some form of mass transit, this may have a major impact on its vitality.

A young person who does not have access to public transport to get to school and continue on to higher education may perhaps drop out more quickly. He would then have to find a job, which may not be available in his own village but in a neighbouring

NICOLET (QUÉBEC), le vendredi 18 mai 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 13 h 45 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Nous sommes d'abord heureux d'accueillir, le maire de Nicolet, M. Alain Drouin.

Nous vous remercions de votre présence aujourd'hui. Vous serez heureux d'apprendre que nous avons eu un avant-midi énergique et intéressant. Nous avons accueilli de très bons témoins qui nous ont dit exactement comment ils se sentaient. Ils nous ont donné de bonnes idées de changements que nous pourrions proposer à la fin de l'étude.

Cet après-midi, nous sommes heureux d'accueillir M. Robert Gendron et M. Charles Cartier.

[*Français*]

Alain Drouin, maire, Ville de Nicolet : Madame la présidente, merci d'abord d'avoir choisi Nicolet pour une séance du comité sénatorial sur la pauvreté dans le milieu rural. C'est pour moi un honneur d'être avec vous cet après-midi. J'imagine que la présence du sénateur Biron n'est pas complètement étrangère à votre venue à Nicolet aujourd'hui.

Cela me rend un peu inconfortable que le thème de votre visite soit la pauvreté dans le milieu rural, non pas que ce sujet ne doit pas être étudié et qu'on doit se mettre la tête dans le sable, mais parce qu'on s'y attarde. On étudie la pauvreté en milieu rural parce que c'est une réalité. Cette réalité de la pauvreté en milieu rural, à mon avis, relève plus d'un élément structurel que d'un élément historique. C'est un problème structurel.

Ce matin, on a entendu M. Duhaime parler de la difficulté pour une entreprise de télécommunications d'établir des services à cause d'une faible densité de la population. En ce qui concerne les municipalités, le même problème, pour les mêmes raisons, peut se poser. C'est-à-dire le fait que la densité de population ne permet pas aux organisations municipales, quelles qu'elles soient, d'offrir des services, un collectif qui dépasse les services de base pour une communauté.

Ce matin, on a sommairement fait référence à l'électricité et à sa distribution. Au Québec, la nationalisation de l'électricité au début des années 1960 a permis au territoire du Québec de s'organiser d'une certaine façon et de se développer. Il y a des services de cette nature, et je nommerai simplement celui du transport collectif. On comprend que la mobilité des personnes est un élément important pour la vitalité d'un territoire. Le fait qu'une municipalité ne puisse pas s'offrir un service de transport en commun, par exemple, ou minimalement un transport collectif, cela pose des problèmes majeurs quant à sa vitalité.

Le jeune qui n'a pas accès au transport en commun pour se rendre à son école et poursuivre des études supérieures, abandonnera peut-être ses études plus rapidement. Il devra donc trouver un travail, qu'il ne trouvera pas nécessairement dans

village, or in a larger city. If there is no means of transportation from his place and if he does not earn enough to afford a car, what does he do? He will move closer to his work. As a consequence, the lifeblood of his village drains away. One consequence for young people who are not necessarily rich and under-educated, is that they will be stuck in low-paying jobs.

In addition to young people, senior citizens in need of health care service and who live outside an organized area are also faced with this problem. They are obliged to move closer to where health care services are provided because they have no means of transportation to get there. They are loathe to take their cars in more urban centres. Those people will also want to move towards urban centres, closer to services. At some point, in a small village with no more young people, the school will finally disappear. The post-office will shut down. A similar threat hovers over services such as grocery stores and convenience stores that are no longer able to survive. This is something that we are witnessing in some villages.

To my mind, this due to a structural problem. This morning, we briefly talked about the history of electricity and this brings me to the topic of the nationalization of electricity. I do not want to see our services be nationalized. Mr. Duhaime alluded to this when he talked about the type of support that can be given to telecommunications companies. I do not want my comments to necessarily be associated to those made by Mr. Duhaime.

Overall, with respect to all the collective services, low-density municipalities have a great deal of difficulty to provide a minimum level of service for the people who live in their regions. Once again, people end up leaving the area. Gradually, the level of poverty in rural community affects us a great deal more than agriculture. We now know that poverty is worsening, that is the poor are poorer and there are more and more of them. There are more and more people living below the poverty line. We are extremely concerned about this.

I am going to speak my mind — we are in the process of becoming like a third world country, Madam Chairman. This concerns me and disturbs me. Our offer of services is becoming similar to that available in third world countries. The same is true in the way we provide them. I do not want to be dramatic, but I am extremely concerned about this for our children, not just for today, but for their future.

I know that our choices focus on the community. I do not want the government to take responsibility — and I do not think that is the solution, but I do think the government should really support community-focused initiatives.

Madam Chairman, I would like to thank you for coming here, for listening to us and for the work you will have to do, because the job you have taken on is not an easy one.

Robert Gendron, as an individual: Madam Chairman, I entitled my presentation "How did this happen?" First, a lot of companies closed down. I am thinking of Vallières, American Optical, which

son village, et qu'il pourrait trouver à proximité du village ou dans une ville un peu plus importante. Si à partir de chez lui, il n'y a pas de transport, et qu'il n'a pas un salaire suffisamment important pour s'acheter une voiture, qu'est-ce qu'il fait? Il déménage près de son lieu de travail. Et cela a pour conséquence de dévitaliser son village. L'impact sur ces jeunes, qui sont pas nécessairement très riches et souvent sous éduqués, c'est qu'ils auront des emplois sous-payés.

Ce problème se pose pour les jeunes, mais aussi pour les personnes plus âgées qui ont besoin d'un service de santé et qui demeurent à l'extérieur d'un territoire organisé. Ils vont se déplacer vers le territoire organisé parce qu'ils n'ont pas de transport pour s'y rendre. Ils sont mal à l'aise de se déplacer avec leur voiture dans un centre plus urbain. Ces personnes vont aussi se déplacer vers un centre urbain, près des services. Cela fait en sorte que dans un petit village, à un moment donné, s'il n'y a plus de jeunes, l'école finira par disparaître. Le bureau de poste finira par disparaître. Le même problème se pose pour d'autres services comme l'épicerie et le dépanneur; ce n'est plus vivable pour eux. On voit cela dans certains villages.

À mon avis, il y a quelque chose qui relève de la structure même. Ce matin, on a sommairement abordé l'histoire de l'électricité et cela me ramène au sujet de la nationalisation de l'électricité. Je ne souhaite pas qu'on nationalise les services. C'est un peu l'intervention de M. Duhaime lorsqu'il parlait du support qu'on peut apporter, entre autres, aux entreprises de télécommunications. Je ne voudrais pas que mon intervention soit perçue comme une intervention strictement reliée à celles de M. Duhaime.

Globalement et sur l'ensemble des services collectifs, les municipalités à faible densité ont beaucoup de difficultés à offrir des services minimaux à leurs citoyens. Il en résulte, encore une fois, que les individus finissent par partir. Progressivement, le niveau de pauvreté dans le milieu rural nous touche beaucoup plus que l'agriculture. La pauvreté, maintenant on le sait, s'approfondit, c'est-à-dire les pauvres sont plus pauvres, mais le cercle s'élargit. Il y a de plus en plus de pauvres, de gens qui vivent sous le seuil de pauvreté. Cela nous préoccupe au plus haut point.

Je vais dire comme je le pense, on se tiers-mondialise, madame la présidente. Cela me préoccupe et m'inquiète. On se tiers-mondialise dans notre offre de services. On se tiers-mondialise dans la façon même d'offrir ces services. Je ne veux pas être dramatique, mais cela m'inquiète au plus haut point pour nos enfants, non seulement pour aujourd'hui, mais pour leur avenir.

Je souhaite que nos choix s'orientent vers la collectivité. Je ne souhaite pas que l'État s'en charge — je ne crois pas que cela soit la solution — mais que l'État supporte vraiment les interventions tournées vers la collectivité.

Madame la présidente, je vous remercie de votre présence, de votre écoute, du travail que vous aurez à faire parce que la tâche que vous avez à accomplir n'est pas simple.

Robert Gendron, à titre personnel : Madame la présidente, j'ai intitulé ma présentation, « Comment en est-on arrivé là? » Premièrement, on a subi beaucoup de fermetures d'entreprises; on

was bought out by Chinese interests. They came here and left with the equipment and the skills, and also with the clients. Now, the factory is empty. There is also the Magie group, a clothing manufacturer that closed down. There is another company, Les Ateliers Pépin, which could not withstand the competition from China, and has also closed its doors.

There is also the situation regarding National Defence, a situation with which I am familiar because my father was a commandant. At the time, there were between 160 and 200 employees, and these jobs supported almost as many families. Canadian Arsenaux Limited made a deal with SNC Tech, which resulted in the loss of 30 employees. Although my sources are not reliable, I heard that SNC Tech paid \$14 million to buy out Canadian Arsenaux. A few years later, SNC Tech was bought again by General Dynamics for \$315 million. So there are no more jobs being created. All we see are shareholders' profits, and there is no regard at all for the social context.

Poverty has resulted in our region becoming a drug producer. As you probably know, we have major problems with marijuana grow-ups in our region, and this is all linked to the issue of poverty. When people are without work, they try to find a way of managing. Drugs are an illegal activity and this is the wrong direction for people to take. We also got what we call corporate BS — a bunch of grants to companies that never help boost employees' wages. So we have to wonder what they were used for. It is a mystery.

I and many others have suffered because of the import of Chinese goods, even in agriculture. For example, in this region, we grow fruits and vegetables in Notre-Dame-de-Pierreville and Saint-Pierre-des-Baquets. These people grow strawberries. Companies such as IGA, Métro, Loblaw's, and so on are no longer buying these strawberries. They buy strawberries from California, which are white inside, probably full of chemicals and picked by Mexicans who are in the U.S. illegally. These are publicly-traded companies and all the shareholders see are the profits. They do not care at all about the social situation, about supporting local farmers. That is a big problem here in our region.

What are the alternatives? It is true that globalization is a fact of life. China and India import products that do not comply with our environmental standards or with human considerations. There are some countries such as Italy, France and Germany that do manage well. For example, I was listening to a program the other day about an Italian company that manufactures glasses. The glasses are manufactured in China and the very high-quality glasses stay in Italy.

I think we should move towards this type of development throughout the world. We should not just stay focused on Quebec. We too have an opportunity to be part of this major challenge called globalization. To do that, we have to get out of Quebec. We have to go to foreign markets. We have to go to Europe, Asia and the United States. I travelled throughout the United States for 20 years. There is a huge market there. We have

peut nommer Vallières; American Optical, qui est passé aux mains des Chinois. Les Chinois sont venus ici et ils sont repartis avec le matériel et le savoir-faire, ainsi qu'avec la clientèle. Maintenant, l'usine est vide; il y a le groupe Magie, un fabricant de vêtements, qui est maintenant fermé. Les Ateliers Pépin, qui n'a pu résister la concurrence chinoise, a aussi fermé.

Il y a aussi le dossier de la Défense nationale, dossier que je connais parce que mon père était commandant. À l'époque, ils employaient de 160 à 200 employés ce qui faisait vivre presque autant de familles. Une transaction a été faite par Arsenaux canadiens avec SNC Tech, qui a ensuite réduit le personnel à 30 employés. Ils auraient, et là, mes sources ne sont pas sûres, payé 14 millions de dollars pour l'acquisition des Arsenaux canadiens. Plusieurs années après, SNC Tech a revendu à General Dynamics pour la somme de 315 millions de dollars et il n'y a pas plus de création d'emplois. Tout ce qu'on voit, ce sont les profits aux actionnaires, et ce, sans se préoccuper du contexte social.

La pauvreté a amené notre comté dans un narco-comté. Vous devez savoir que dans la région, on a de gros problèmes de « mari-culture », tout cela relié à la pauvreté. Quand quelqu'un se retrouve sans emploi, il cherche un moyen de s'en sortir. C'est un moyen illicite qui est une mauvaise direction à prendre. On a eu aussi ce qu'on appelle le BS corporatif, soit un paquet de subventions aux entreprises qui n'ont jamais servis à augmenter les salaires des employés, alors elles ont servi à quoi? C'est un mystère.

On a subi aussi, moi et beaucoup d'autres, l'importation des produits chinois, même en agriculture. Par exemple, dans la région, nous avons la culture maraîchère à Notre-Dame-de-Pierreville, Saint-Pierre-des-Baquets. Ces gens font la culture des fraises. Les compagnies telles IGA, Métro, Loblaw's, et cetera, n'achètent plus ces fraises. Elles achètent des fraises en provenance de la Californie, qui sont des fraises blanches à l'intérieur, probablement pleines de produits chimiques et récoltées par des Mexicains qui traversent la frontière illégalement. Ces compagnies sont cotées à la bourse et tout ce que voient les actionnaires, ce sont les profits. Ils se foutent du côté social, de faire vivre les petits agriculteurs locaux. C'est un gros problème ici dans la région.

Quelles sont les alternatives? Il est vrai qu'on fait face à la mondialisation. La Chine et l'Inde importent des produits qui ne respectent pas nos normes environnementales et le côté humain. Il y a des pays tels l'Italie, la France et l'Allemagne qui tirent leur épingle du jeu. Par exemple, j'écoutais une émission l'autre jour sur un fabricant de lunettes italien; les lunettes sont fabriquées en Chine et les lunettes de très haute qualité restent en Italie.

Je crois que nous devons nous tourner vers ce mode de développement à l'échelle mondiale. On ne doit pas rester seulement assis à regarder le Québec. Nous avons la chance nous aussi de participer à ce grand défi qu'est la mondialisation. Pour ce faire, il faut sortir du Québec. Il faut aller sur les marchés étrangers. Il faut aller en Europe, en Asie, aux États-Unis. J'ai parcouru les États-Unis pendant 20 ans. Il y a un immense marché

to have people where we want to sell. We have to develop and know the market. We have to innovate, manufacture and export. Then we will have a way of creating viable jobs.

Charles Cartier, as an individual: I am making my presentation rather at the last minute, Madam Chairman. I would, however, like to talk to you about agriculture — I am an organic farmer. I would like to tell you what I think about this.

If we look at the situation in Quebec during the years our parents and grandparents were growing up, population grew as the economy prospered and the social issues evolved at the same time. Small farms drove the rural economy and it was a period of prosperity. This promoted economic growth. Economic considerations took precedence over social issues and provided free access to common property. To some extent, we abandoned the communities to their own devices, and we focused rather on a collective vision. However, during this time, people moved away from subsistence farming, and today, farming has once again become a way of surviving.

I have gone into organic farming. After analyzing and evaluating the situation, I decided that traditional agriculture as it has developed depends to a large extent on oil and directly on diesel, gas and propane and indirectly on fertilizers, pesticides and machinery. Today, we find ourselves in a situation where we have allowed the industry to take over farming and profits to suit its own purposes. We are caught in an economic spiral. The industry has the right to make its operations cost-effective, because farmers and producers have been left on their own. Farmers find themselves being dependent. If we look at China and India, their population is continuing to grow, and they have become part of the green revolution and have increased their food production. Today, they can still export, and they are coming to direct our markets.

For our part, we have worked more on restricting ourselves to our own markets. Our population growth has slowed down. We are also trying to slow down the process of our farm products in keeping with the supply management style. That makes us dependent.

When I went into organic farming, I made a decision to assume some responsibility myself. It is often a question of attitude. Either we assume responsibility for ourselves or we allow a system to be imposed on us that leads to dependency.

I often say that there is no collective solution. If we look at the marijuana problem, it is a collective problem, but there is no collective solution. If we have a problem, we take collective action, but there is no collective solution.

The strength of organic farming is that it is different from industry. We eliminate the dependency by indirectly removing the indirect expenses of energy and oil. We have worked to develop a type of farming that is less reliant on direct energy by improving our methods. With organic farming, it is possible to move away from agriculture that just allows us to survive. However, this must

de ce côté. Il faut avoir des agents sur place. Il faut développer et être au courant du marché. Il faut innover, fabriquer et exporter. On va alors avoir une création d'emploi viable.

Charles Cartier, à titre personnel : Madame la présidente, je fais ma présentation un peu à la dernière minute. Je vais quand même vous parler de l'agriculture — je suis un agriculteur biologique — et du constat que j'en fais.

Si on regarde la situation au Québec dans les années de nos parents et nos grands-parents, la croissance démographique a prospéré avec l'économie et les enjeux sociaux ont évolué en même temps; les petites fermes ont été le moteur de la ruralité et c'était une période de prospérité, ce qui a favorisé la croissance économique; les enjeux économiques ont primé sur les enjeux sociaux et donnés libre accès là où il y avait propriété commune; on a en quelque sorte laissé les communautés à elles-mêmes, et misé plutôt sur une vision collective. Pourtant, durant cette période, on est sorti de l'alimentation de survie, et aujourd'hui, on fait de l'agriculture qui est encore en mode de survie.

Je me suis lancé en agriculture biologique. Après analyse et évaluation, l'agriculture conventionnelle telle que développée est en grande partie dépendante du pétrole, directement au diesel, essence et propane et indirectement aux engrais, pesticides et machineries. Aujourd'hui, on se retrouve dans une situation où l'on a laissé l'industrie s'approprier de l'agriculture à sa façon et également des profits. On est tombé dans une spirale économique. L'industrie a le droit de rentabiliser ses opérations parce que les agriculteurs et les producteurs ont été laissés à eux-mêmes. Les agriculteurs se trouvent dans une situation de dépendance. Si on regarde la Chine et l'Inde, ils ont toujours connu une croissance démographique assez constante et également, ils ont récupéré eux-mêmes la révolution verte, et ils ont augmenté leur niveau de production alimentaire. Aujourd'hui, ils sont encore capables d'exporter et ils viennent conduire nos marchés.

Nous, on a travaillé plus à se fermer sur nos marchés. On a ralenti notre croissance démographique. On veut également ralentir nos croissances de produits agricoles pour le style de la gestion de l'offre. Cela nous place dans une situation de dépendance.

Quand je me suis tourné vers l'agriculture biologique, j'ai fait le choix de me prendre en main. C'est souvent une question d'attitude. Ou on se prend en main ou on se laisse imposer un système qui conduit à la dépendance.

Je dis souvent qu'il n'y a pas de solution collective. Si on regarde le problème du cannabis, c'est un problème collectif, mais il n'y a pas de solution collective. Aussi bien quand on a un problème, on va faire un recours collectif, mais il n'y a pas de solution collective.

La force de l'agriculture biologique, c'est qu'on se démarque de l'industrie. On coupe la dépendance en éliminant indirectement les dépenses indirectes de l'énergie et du pétrole. On a à travailler et à développer une agriculture qui est moins dépendante des énergies directes en améliorant nos méthodes. Avec l'agriculture biologique, il y a possibilité de sortir de l'agriculture de survie. Par

remain a personal choice. I think organic farming is the only way of regaining a little prosperity by remaining in control of our farms.

By allowing industry to take over agriculture, we left agriculture to its own devices. Agriculture is what needs to be managed. We work harder managing crops than we do managing farming. In order to have sustainable crops, we must have sustainable agriculture. Organic farming is an alternative type of farming. Other types of alternative farming are being developed in the world at the moment, such as agroforestry. The focus must be placed on farming — that is the important thing.

That is what I wanted to say. I was not very prepared to speak, and you may have some questions you would like to ask.

Senator Biron: Some municipalities have been given increased responsibilities by the province. The decline in the population creates a sort of fiscal imbalance. Could subsidies for municipal facilities be helpful or should they be continued or increased in order to assist you?

Mr. Drouin: I understand what you are getting at in your question, senator.

Mr. Cartier said that some problems were collective in nature, but that there is no single solution to them. There are often a number of small solutions that combine to solve the problem. If we compare the problems of a municipality of the size of Nicolet, for example, with a population of about 8,000, with the problems of a municipality the size of La Visitation, which has a population of only 400, the problems are very different. The solutions are very different as well.

The fact remains that these municipalities face certain challenges. For example, it is difficult to compare our geographical position and our recent history with the situation that occurred in 1955, when there was a landslide close to the bridge across the river. That had a tremendous impact. I am sure you know all about that, Senator Biron.

More recently, even last year, our geographical location and the presence of the Nicolet River meant that despite the fact that our annual budget is \$9 million, Nicolet had to invest at home for the first two years just to protect our investment, to protect what we had. We had to invest \$1 million. That may not sound like much to you, but in the context of \$9 million, that was 12 per cent of our budget that went to protecting our investment.

You asked whether government financial assistance could be helpful. Well of course it could. However, there are conditions attached to this assistance. I think the problems are structural in nature; for example, urgent work is needed on the concession road in the downstream part of the river. That does not fit the criteria for government grants.

Senator Biron: Infrastructure work.

contre, cela doit demeurer un choix personnel. L'agriculture biologique, je pense que c'est la seule façon de ramener un peu de prospérité en étant en contrôle de notre agriculture.

En laissant l'industrie s'approprier à sa façon de l'agriculture, on a laissé l'agriculture à elle-même. C'est l'agriculture qu'il faut gérer. On travaille plus à gérer les productions qu'à gérer l'agriculture. Pour avoir des productions durables, il faut avoir une agriculture durable. L'agriculture biologique est une agriculture alternative. Dans le monde présentement, il se développe d'autres agricultures alternatives, entre autres, l'agroforesterie. La base, c'est l'agriculture qui est importante.

C'est dans ce sens qu'est mon intervention. Je n'étais pas tellement préparé à intervenir et vous avez peut-être des questions.

Le sénateur Biron : Dans les municipalités, il y a une augmentation de responsabilités dans certains cas qui ont été données par la province. La diminution de la population crée un déséquilibre fiscal si on veut. Les subventions pour les structures des municipalités pourraient-elles aider ou devraient-elles continuer ou être amplifiées pour vous aider?

M. Drouin : Sénateur, j'entends bien le sens de votre question.

M. Cartier disait que certains problèmes étaient de nature collective, mais il n'y a pas qu'une solution à ces problèmes. Il y a souvent plusieurs petites solutions qui vont faire en sorte que les problèmes puissent se régler. Si on compare les problèmes reliés à une municipalité de la taille de la ville de Nicolet, par exemple, avec environ 8 000 personnes aux problèmes d'une municipalité de la taille de La Visitation où il y a 400 individus, les problèmes ne se situent pas à la même place. La solution n'est pas à la même place non plus.

Il reste que ces municipalités ont des défis. Ici, par exemple, on regarde notre situation géographique et notre histoire récente, et si on recule en 1955, lors du glissement de terrain qui s'est produit près du pont qui traverse la rivière, et ce qu'il y a eu comme impact, ce n'est pas facile. Je ne vous apprendrai rien là-dessus, sénateur Biron.

Dans les années plus récentes, même l'année dernière, la situation géographique et la présence de la rivière Nicolet ont fait en sorte que la ville de Nicolet a dû, malgré le fait que notre budget annuel soit de 9 millions de dollars, investir chez nous durant les deux dernières années juste pour protéger nos investissements, protéger ce qu'on a. On a dû investir un million de dollars. Peut-être jugez-vous cela banal, mais dans le contexte d'un budget de 9 millions de dollars, c'est jusqu'à 12 p. 100 de notre budget qui est passé pour la protection de nos investissements.

Pour répondre à votre question, vous demandiez si l'aide financière de l'État peut nous aider. Bien sûr que oui, cela peut nous aider. Mais cette aide est balisée et régie par des normes. Je dis que c'est structurel; par exemple, le rang du bas de la rivière aurait besoin de travail urgent. Cela ne rentre pas dans les normes de subventions de l'État.

Le sénateur Biron : Des travaux d'infrastructures.

Mr. Drouin: Yes, but the work that needs to be done there does not fit into the criteria. So we will probably have to do that on our own. That is particularly true in the part of Nicolet where the population density is low. According to the rules at the moment, we may have to invest between \$1.5 million and \$2 million just to protect our equipment. I am not talking about development, but just about protecting our equipment. So it is not such a trivial matter at all.

This morning, a farm producer appeared before the committee, and today, Mr. Cartier also talked about the food system we are trying to develop in Quebec with the goal of attaining a certain degree of food self-sufficiency. The town of Nicolet wants to develop an agri-food incubator, whose purpose would be to help farm producers, including vegetable growers and producers, to meet the food production standards set by the ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation, which is responsible for setting the conditions governing the processing or sale of those products. Under this system, our farm producers, ranchers and vegetable growers could process their products in accordance with the province's standards and could sell them at the retail level. But because of an administrative mistake, and a mistake made by an official, the agri-food incubator was delayed by a year, a year and a half, or maybe it will even be two years. Of course we need financial support.

When I ran as a municipal candidate, some people told me "We want to develop a culture at home." I answered "Yes, that's great. What are you asking the town to do?" "We don't want any obstruction." I said "What? You are not asking for money from the town?" "No, just don't engage in obstruction. Don't prevent us from doing what we want to do." This had to do with developing a culture.

So yes, we need financial support from government to provide basic services and to maintain them. When I said that we are becoming like the third world — and Mr. Gendron talked about the consequences of poverty and the number of marijuana fields — this is not only happening in the region which directly surrounds Nicolet. What are we heading towards? I do not have magic solutions. I hope that people will try to find more than one solution to rural poverty. There is not just one solution; there are many. Of course, the government must step in, and its actions must be focused.

I hope that the work you have begun, which in fact you began a while ago, yields solutions. I cannot tell you what those solutions are, I just do not know. However, I can tell you again that I can see the direct consequences on the ground, and Mr. Gendron gave much more concrete examples of those than I did.

These are not just mere words, because our young people are dropping out of high school to take jobs which pay \$25, \$30 or \$35 an hour. They drop out of secondary III or secondary IV and work for that kind of money. They leave school. They will work at a job for a while, but then the work dries up.

M. Drouin : Des travaux d'infrastructures, mais le travail qu'on a à y faire ne rentre pas dans les normes. Alors, probablement qu'on devra assumer cette responsabilité seuls. Particulièrement dans ce secteur de la ville de Nicolet où la densité de population est faible. Selon les règles de l'heure, on aura peut-être 1,5 million de dollars ou 2 millions de dollars à investir juste pour la protection. Je ne parle pas de faire du développement, mais de protéger nos équipements. Ce n'est pas si banal que cela.

Je sais que ce matin, une productrice agricole a témoigné et aujourd'hui, M. Cartier a aussi témoigné en ce qui a trait à tout le système alimentaire qu'on a tenté de développer au Québec, pour assurer une certaine autonomie alimentaire du Québec. La ville de Nicolet était en démarche pour ouvrir un incubateur agro-alimentaire. Cet incubateur agro-alimentaire visait à permettre à des producteurs agricoles, soit des éleveurs et des maraîchers, de transformer leurs aliments selon les normes reconnues par le ministère de l'Agriculture, des pêcheries et de l'alimentation, qui détermine les conditions pour la transformation ou la vente de leurs produits. Alors, on permettait à nos producteurs agricoles, nos éleveurs, nos maraîchers une transformation de leurs produits selon les normes et de les retrouver sur les tablettes des épiceries. Mais pour une raison administrative et une erreur administrative d'un fonctionnaire, l'incubateur agro-alimentaire est retardé d'un an, un an et demi, peut-être deux ans. Bien sûr qu'on a besoin de l'aide financière.

Quand je me suis présenté en politique municipale, il y a des gens qui m'ont dit, « On veut développer la culture chez nous. » J'ai dit, « Oui, c'est le fun. Qu'est-ce que vous demandez à la ville? » « De ne pas faire d'obstructions. » J'ai dit, « Quoi? Vous ne demandez pas de l'argent à la ville? » « Non, ne faites pas d'obstructions. Ne venez pas nous mettre des bâtons dans les roues. » Et cela, c'est au niveau culturel, j'entends.

Alors oui, on a besoin de l'aide financière de l'État pour être en mesure d'offrir minimalement les services, et d'essayer de les maintenir. Quand je dis qu'on se tiers-mondialise, — et M. Gendron a parlé des conséquences de l'appauvrissement et la culture du cannabisme — ce n'est pas exclusif à la région immédiate de Nicolet. On s'en va vers quoi? Je n'ai pas de solutions miracles. J'espère qu'on ne cherchera pas qu'une seule solution à la pauvreté en milieu rural. Il n'y en a pas qu'une, la solution, elle est multiple. Cela passe bien sûr par l'intervention et le support de l'État, qui doit être ciblé.

Je souhaite que le travail que vous amorcez, que vous avez amorcé depuis un certain temps déjà, en arrive à des solutions. Je ne suis pas en mesure de vous nommer ces solutions, je ne le sais pas. Je constate cependant, et encore une fois, M. Gendron l'a illustré de façon plus concrète que moi, les conséquences directement sur le terrain.

Ce n'est pas banal ce qui s'est dit, parce que ce sont nos jeunes du secondaire qui s'en vont travailler à 25 \$, 30 \$ et 35 \$ l'heure et qui ne vont plus à l'école. Ils sont en secondaire III ou en secondaire IV, et ils vont travailler à ces salaires. Ils ne sont plus dans les écoles. Ils vont faire cela quelque temps et après cela, plus rien.

This is what happens when you pay a young person \$40 an hour, when you pay that much for a young boy or girl of 16 to work illegally. I say "illegally," but people are not yet fully aware of the problem, which is serious.

Poverty is spreading and deepening. More and more people are becoming increasingly poor. If the government, society, and we, as elected representatives, as members of the Senate, as politicians cannot provide services to our people, basic services to everyone, that is worrying. That is a very long answer to a question which could have been answered much more briefly.

Senator Biron: Mr. Cartier, how many acres do you have under cultivation?

Mr. Cartier: Three hundred and fifty acres.

Senator Biron: You manage to cover your costs.

Mr. Cartier: I would say so. It is more or less profitable, but you have to look at organic farming as a long-term development. You have to adopt a long-term perspective. We always tend to manage in the short-term and this has led agriculture to its economic decline. Producers have been made to see themselves playing the role of industry.

Senator Biron: Have you developed a local market?

Mr. Cartier: Part of the grain is destined for the local market and part for export. I must say that when we got into organic farming, the Japanese market helped us. The Japanese love organic soya and they have always appreciated the quality of organic soya grown in Quebec, which helped us when we began marketing our products.

In organic farming, you have to build your confidence. Generally speaking, in this sector, people always tend to go to what is easy. The industry provides solutions whereas in organic farming, you have to find solutions. There are no magic solutions.

[English]

Senator Mercer: I have been very impressed with the town with Nicolet. We had a tour with my colleague last night and he showed us around, very proud of where he lives and where he is from, as he should be.

I was impressed with the established infrastructure, the old convent and the seminary that have been here for years. I was also impressed by the fact that you are now using some of them for other things, including the agriculture school and the police school. You have institutions that once thrived as religious orders and are now available to be developed as other industries for the town. Is that an advantage that Nicolet has over other towns of this size in Quebec?

[Translation]

Mr. Drouin: Yes, having these institutions is an advantage for the town of Nicolet. Indeed, they have enabled us to have a pool of available jobs, government-related jobs that are relatively well

Ce sont des habitudes qu'on crée de faire travailler ces jeunes à 40 \$ l'heure, pour un petit gars ou une petite fille de 16 ans, de façon illégale. Je dis « de façon illégale », mais la conscience n'est pas encore réveillée suffisamment, mais c'est sérieux.

La pauvreté s'élargit et s'approfondit. Il y en aura de plus en plus et les gens sont de plus en plus pauvres. Si les services publics, si la société, si nous, comme élus, comme membres du Sénat, comme politiciens ne pouvons pas offrir ces services à notre monde, les services publics minimaux à notre monde, c'est inquiétant. J'en prends large pour répondre à votre question qui aurait pu nécessiter une réponse beaucoup plus brève.

Le sénateur Biron : Monsieur Cartier, combien d'acres cultivez-vous?

M. Cartier : Trois cent cinquante acres.

Le sénateur Biron : Vous réussissez à couvrir vos frais.

M. Cartier : Je dirais que oui. C'est plus ou moins rentable, mais l'agriculture biologique, il faut voir cela comme un développement à long terme. Il faut avoir une perspective à long terme. On a toujours tendance à gérer à court terme et on a amené l'agriculture dans la spirale économique de l'industrie. On amène les producteurs à vouloir jouer le rôle de l'industrie.

Le sénateur Biron : Est-ce que vous avez développé un marché local?

M. Cartier : Les grains sont en partie local et une partie pour l'exportation. Il faut dire que ce qui était notre assurance quand on est allé en agriculture biologique, c'était le marché japonais. Les Japonais sont friands du soya bio et ils ont tout le temps apprécié la qualité du soya bio qui se faisait au Québec, ce qui était notre assurance dans notre mise en marché.

En agriculture biologique, il faut que tu bâtisses ton assurance, que tu développes ta confiance. Dans l'industrie, en général, les gens sont portés à aller vers de la facilité. L'industrie apporte ses solutions tandis qu'en agriculture biologique, il faut que tu trouves tes solutions. Il n'y a pas de solutions miracles.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : J'ai été très impressionné par la ville de Nicolet. Mon collègue nous a fait visiter la ville hier soir; il est très fier d'où il habite, et de ses racines, et avec raison.

J'ai été impressionné par les infrastructures, l'ancien couvent et le séminaire, qui existent depuis des années. J'ai été aussi impressionné par le fait que vous vous servez de ces bâtiments à d'autres fins, comme pour l'école de l'agriculture et le collège de police. Vous avez des institutions religieuses qui ont prospéré par le passé et qui ont été transformées en d'autres industries. Est-ce là un avantage pour Nicolet par rapport à d'autres villes de la même taille au Québec?

[Français]

M. Drouin : Oui, c'est un avantage pour la ville de Nicolet d'avoir sur son territoire ces institutions. Cela a permis effectivement un seuil d'emplois disponibles, des emplois reliés à

paid. However, the town of Nicolet, and Mr. Gendron alluded to this fact earlier, was once a significant industrial town not so long ago. However that has dwindled down next to nothing over the past few years. We now have very small businesses here and, on average, the processing companies employ five or six individuals, with one or two exceptions, Nicolet Plastique and Thermo Forma, I believe. Most of the businesses are very small.

You asked whether Nicolet was deriving any benefits, and yes, we do. However, the fact remains that we have been and still are a victim. We talked about globalization. We are the victims of that. We are not one of the players. We are not at the helm. The two people beside me said the same thing. We are not at the front of things. We are not a partner of globalization. We are not proactive. When I say "we," I am not referring exclusively to Nicolet. I think that in North American society, with a few exceptions, some huge corporations may have benefited from it, but if you look at the people working at the bottom, the workers, I feel that they are the victims.

Just recently we lost the Norsk Hydro plant, which shut down and 400 good, well-paying jobs disappeared. Of course this has an impact on people. The company itself lost out. The individuals, the workers lost out. Even the town of Bécancourt, which is located beside us, lost out, and this is a town that has quite a significant industrial base, some big corporations are located there. The municipality will lose from \$800,000 to \$1 million in taxes per year because this company will no longer be there. What do we do?

To answer your question, and I will speak straight from my gut, yes, we are pleased and yes, that has helped us and will continue to do so. It provides interesting and important jobs. Just think of the National Police School, this has enabled us to rebuild this building, which has burned down on several occasions; the most recent fire was in 1973. The Government of Quebec reinvested \$50 million to rebuild it. Now, with the school, we can foresee that there will be some further development. The National Police School has not yet reached maturity.

[English]

Senator Mercer: Mr. Gendron, I was interested in your remarks and the mayor's comments about the plant closures. We have heard of others in a lot of places. Canadians tend to think of the industrial base as being in the Montreal-Windsor corridor, but really it is not. We find it out in places like this part of Quebec and other parts of the country. I know that in my province of Nova Scotia we have lost 1,000 jobs since January. That is a lot for a small province.

I also found it interesting that a community with a police college has a grow-op problem. Maybe there is something they should practise on.

l'État et qui sont relativement bien payés. Cependant, la ville de Nicolet, et M. Gendron y faisait mention tantôt, a aussi été une ville, il n'y a pas si longtemps, à caractère important au niveau industriel. Cela ne s'est effrité jusqu'à peu de chagrin ou à presque rien ces dernières années. Maintenant, ce sont de très petites entreprises qui sont présentes ici et, en moyenne, on peut penser que les entreprises de transformation emploient cinq ou six personnes, sauf une ou deux exceptions, Nicolet Plastique et Thermo Forma je crois. La plupart des entreprises sont de toutes petites entreprises.

La question que vous posez, est-ce que Nicolet bénéficie, oui, on bénéficie. On demeure cependant et on a été et on reste victime. On parlait de mondialisation. On en est victime. On n'est pas des acteurs. On n'est pas au devant. Les deux personnes à mes côtés ont dit la même chose. On n'a pas été en avant. On n'est pas partenaire de la mondialisation. On n'est pas proactif. Je dis « on », ce n'est pas exclusif à Nicolet. Je pense que dans la société Nord américaine, sauf quelques exceptions, quelques immenses entreprises peuvent en bénéficier, mais si on regarde celles qui sont à la base, les travailleurs, à mon idée à moi, sont les victimes.

Dernièrement encore ici, il y a l'usine Norsk Hydro qui a fermé, 400 emplois, de bons emplois, bien rémunérés ont disparu. Cela a un effet sur les individus bien sûr. L'entreprise elle-même a perdu. Les individus, les travailleurs ont perdu. Même la ville de Bécancourt, qui est à côté, perd, et c'est une ville qui est assez importante au niveau industriel, de méga-entreprises y sont. L'organisation municipale perdra 800 000 \$ à 1 million de dollars de revenus par année en taxes parce que cette entreprise ne sera plus là. On fait quoi?

Pour répondre à votre question, j'y réponds par le ventre aussi, mais oui, on est content et oui, cela nous a rendu service et cela continue à nous rendre service. Cela offre des emplois intéressants et importants. Si on pense à l'École nationale de police, cela a permis la reconstruction de cette bâtisse, qui a été incendiée à quelques reprises; le dernier incendie en 1973, l'État québécois a réinvesti 50 millions de dollars pour la remettre sur pied. Maintenant, on peut même penser qu'avec l'école, il y a du développement qui va se faire. L'École nationale de police n'a pas atteint sa maturité encore.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Monsieur Gendron, j'ai été intéressé par vos remarques et celles du maire concernant les fermetures d'usines. Nous avons entendu parler d'autres fermetures à de nombreux autres endroits. Les Canadiens ont tendance à penser que la base industrielle est située dans le corridor Montréal-Windsor, mais ce n'est pas le cas. Elle existe aussi dans votre région du Québec et dans d'autres régions du pays. Je sais que dans ma province, la Nouvelle-Écosse, nous avons perdu 1 000 emplois depuis janvier. C'est considérable pour une petite province.

Je trouve aussi intéressant de constater qu'une collectivité avec une école de police a un problème de culture de marijuana. Peut-être que les apprentis pourraient en profiter pour faire des exercices.

You referred to marketing and then mentioned China and India. Is there no marketing happening through either the Government of Quebec or the Department of International Trade in Ottawa? Do they not focus on marketing products from this region?

Mr. Gendron: I have been sending my products to the U.S. mostly for the last 20 years. I am not big enough to build a big corporation. You need funds, experts and all types of people to do that. You have to have someone on the spot in Boston, New York and Philadelphia, for example, to let you know what is going on, if the tendency is to go right or left, so that you can make the right decisions. You need a big team to do those types of things. You need a lot of help, good advisers and the funds to support those activities.

Senator Mercer: What do you market?

Mr. Gendron: I was marketing what they call accessories, lamps. I started with duck decoys. My father was doing that when I was young, when St. Peters was the place for hunting. I started with duck decoys when I was 15 years old. After that, a guy came to my place to get my decoys. I told him they were not for sale. He came back the following year and he had changed his truck. I said, "My God, that is a good business," so I decided to go to Boston with that. That is how I discovered the American market.

I started marketing a game fishing product in Florida. There are a lot of fishermen game fishing in Florida. I offered about 15 different models. After that, a Chinese manufacturer copied me, another Chinese manufacturer copied the first one, and the last one was a model from Haiti made of metal. I heard that the manufacturer was paying a guy in Port-au-Prince \$1 a day for 10 hours of labour, meaning 10 cents an hour. How can we compete with those guys? It is impossible.

We have to make a decision. I mentioned the Italians who made glasses; the low-cost ones are made in China. If you want something of high quality, we can develop those things here in Canada. The Italians, the French and the Germans do those types of things and are successful. Why can Canadians not do that? Perhaps the culture in Quebec is that we are too afraid to cross the border. We are afraid to talk with people.

Culpepper & Company from West Palm Beach is a client of mine in the U.S. Ms. Culpepper already has a factory in China. Those guys move a lot and are not afraid to take risks. I think that if you want to do something, we have to go in that direction.

Senator Mercer: Mr. Cartier, we are always interested in talking to organic farmers. We have only talked to a couple in our travels, and we are glad to hear from you.

Vous avez parlé de marketing, de la Chine et de l'Inde. Faites-vous du marketing par l'intermédiaire soit du gouvernement du Québec, soit du ministère du Commerce international à Ottawa? Ces organismes ne commercialisent-ils pas des produits de votre région?

M. Gendron : J'expédie mes produits aux États-Unis surtout depuis les 20 dernières années. Je ne suis pas en mesure de devenir une grande entreprise. On a besoin de fonds, d'experts et de beaucoup d'employés pour y arriver. Il faut avoir quelqu'un sur place, à Boston, à New York et à Philadelphie, par exemple, pour vous dire ce qui se passe, quelles sont les tendances, afin de pouvoir prendre les bonnes décisions. Il faut avoir une grosse équipe pour ce genre d'activités. Il faut beaucoup d'aide, de bons conseillers et des fonds pour appuyer ces activités.

Le sénateur Mercer : Que commercialisez-vous?

M. Gendron : Je commercialisais ce qu'on appelle des accessoires, des lampes. J'ai commencé par des canards appelants. C'est ce que mon père faisait lorsque j'étais jeune, lorsque St. Peters était un bon endroit où chasser. J'ai commencé par des canards appelants lorsque j'avais 15 ans. Ensuite, un homme est venu chercher mes canards appelants chez moi. Je lui ai dit qu'ils n'étaient pas à vendre. Il est revenu l'année suivante, et il avait un nouveau camion, j'ai dit « mon Dieu, c'est une bonne entreprise », donc j'ai décidé d'aller à Boston. Voilà comment j'ai découvert le marché américain.

J'ai commencé à commercialiser des produits pour la pêche sportive en Floride. Il y a beaucoup de pêcheurs qui pratiquent la pêche sportive en Floride. J'offrais environ 15 modèles différents. Ensuite, un fabricant chinois m'a copié, un autre fabricant chinois a copié le premier, et le dernier était un modèle d'Haïti fabriqué de métal. J'ai entendu dire que le fabricant payait un homme à Port-au-Prince un dollar par jour pour dix heures de travail, ce qui représente dix cents l'heure. Comment pouvons-nous concurrencer avec ces gens? C'est impossible.

Nous devons prendre une décision. J'ai parlé des Italiens qui fabriquent des lunettes; celles à bas prix sont fabriquées en Chine. Si vous voulez quelque chose de qualité, nous pouvons le fabriquer ici au Canada. Les Italiens, les Français et les Allemands y arrivent et réussissent. Pourquoi pas les Canadiens? Peut-être que la culture au Québec fait en sorte que nous avons peur de traverser la frontière. Nous avons peur de parler aux gens.

Culpepper & Company de West Palm Beach est un de mes clients aux États-Unis. Mme Culpepper a déjà une usine en Chine. Ces gens se déplacent beaucoup et n'ont pas peur de prendre des risques. Je crois que si on veut faire quelque chose, il faut prendre cette orientation.

Le sénateur Mercer : Monsieur Cartier, nous sommes toujours prêts à parler aux agriculteurs biologiques. Nous n'avons parlé qu'à quelques-uns de ces agriculteurs durant nos déplacements, et nous sommes heureux de vous avoir avec nous.

I was interested in two things you said. First, you made a passing reference to supply management. I did not quite catch whether you were in favour of supply management and expanding it. I would like to hear a little more from you on supply management.

[Translation]

Mr. Cartier: As far as I am concerned, supply management is a management system, but it is not agriculture. The way I see it, a supply management system would enable farmers to stop and take stock, position themselves and then be able to move forward, to progress. I feel that it is more about treading water than trying to develop a more competitive agriculture. These are societal choices, but there are negative repercussions that are felt in society.

[English]

Senator Mercer: You indicated that you are selling some of your grain in Japan. I will now put on my other hat as a member of the Senate Transport Committee. We have been hearing of the difficulties in transporting agricultural products to Asian markets in a timely manner so that the product arrives in as good a quality as possible, so that it maintains its value when it gets to market. I would be interested in hearing your experiences.

[Translation]

Mr. Cartier: Quebec's organic farmers do not export directly. We go through agribusinessmen. However, last summer, I met with a Japanese representative who explained how to do business. At the same time, what is important — Japan is somewhat outside of what you are asking — and that is to understand the consumers. Japan has set up JAA certification, Japanese Accreditation System, an association to protect its consumers because they realized that they were importing three times as many so-called organic products as genuine organic products.

He also explained that Japan recognizes two types of food products, organic and non organic. That is a trend in Japan with respect to its products. Japan produces 40 per cent of its food. As for the rest, they travel throughout the world to buy top quality products.

With respect to quality, if we look at Japan's example, the price paid for quality is based on what it takes for small producers to be able to live. They are concerned about their farmers, farms and agriculture.

[English]

Senator Mahovlich: A few years ago, the Tibetan leader of the monks, the Dalai Lama, visited Ottawa. Senator Pierre De Bané was the first to ask a question, which was, "What would be your choice for helping the world?" The Dalai Lama smiled and gave his answer. He said that he would close the gap between the rich and the poor. The whole room was filled and everybody was amazed. What a great answer he gave.

J'ai été intéressé par deux choses que vous avez dites. D'abord, vous avez parlé de la gestion de l'offre. Je n'ai pas très bien compris si vous étiez en faveur de la gestion de l'offre et au fait qu'elle soit étendue. J'aimerais vous entendre parler un peu plus sur la gestion de l'offre.

[Français]

M. Cartier : La gestion de l'offre pour moi, c'est un système de gestion, mais ce n'est pas de l'agriculture. Un système de la gestion de l'offre, à mon point de vue, serait de permettre aux agriculteurs de prendre un moment d'arrêt, de se positionner et d'être capable d'avancer, de progresser. À mon avis, c'est beaucoup plus avoir une position assise et de ne pas aller vers une agriculture concurrentielle. Ce sont des choix de société, mais il reste que les conséquences négatives sont répercutées dans la société.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Vous avez dit que vous vendiez une partie de vos céréales au Japon. Je vais maintenant mettre mon chapeau de membre du comité sénatorial du transport. On nous dit qu'il est difficile d'assurer le transport de produits agricoles aux marchés asiatiques de façon rapide afin que les produits arrivent dans le meilleur état possible, pour maintenir leur valeur sur le marché. J'aimerais que vous nous parliez de vos expériences.

[Français]

M. Cartier : Les agriculteurs biologiques du Québec n'exportent pas directement. On passe par des négociants. Par contre, l'été passé, j'ai rencontré un représentant japonais qui nous a expliqué la manière de transiter. Il nous a expliqué en même temps que ce qui est important — le Japon est un peu à côté de ce que vous demandez — c'est devoir conscience des consommateurs. Le Japon a mis en place la certification JAA, Japanese Accreditation System, une association pour protéger ses consommateurs parce qu'ils se sont aperçus qu'il rentrait trois fois plus de produits dits biologiques que vraiment biologiques.

Il nous a aussi expliqué que le Japon reconnaît deux types de produits alimentaires, le bio et le non-bio. C'est la tendance que le Japon se donne dans ses produits. Le Japon produit 40 p. 100 de son alimentation. Pour le reste, ils se promènent partout dans le monde pour acheter des produits de première qualité.

En termes de qualité, si on prend l'exemple du Japon, le prix payé pour la qualité est basé sur ces petits producteurs qui sont capables de vivre. Ils se préoccupent de leurs agriculteurs, de leurs fermes et de l'agriculture.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Il y a quelques années, le dirigeant tibétain des moines, le Dalai Lama, s'est rendu à Ottawa. Le sénateur Pierre De Bané a été le premier à poser une question : « Que feriez-vous pour aider le monde? » Le Dalai Lama a souri et a donné sa réponse. Il a dit qu'il comblerait l'écart entre les riches et les pauvres. La salle était pleine et tout le monde était stupéfait. Quelle bonne réponse il a donné.

I think that every government and every system that has been created has tried to close that gap, but we have not been able to do it. You are saying that the poor are getting poorer in this area, which means we are widening that gap again.

Back when the bridge was built, was the country prosperous then? Did we have problems in those days? When I look at that bridge, I think this area is pretty rich. It is a beautiful bridge and makes having a business in this area very convenient.

[Translation]

Mr. Drouin: At the time, we said that we had to have the bridge, we need it, and we will get it. Finally, I think that this was a slogan that we repeated several years running. Yes, the bridge did enable some development. The bridge enabled the town of Bécancourt, in particular, to establish its industrial park, with heavy industry, large businesses and attractive salaries. There must be between 3,000 to 4,000 employees who work in Bécancourt's industrial park. It is quite big. The bridge also enabled people to be a bit closer to services and to work on the South Shore, namely in Nicolet or Bécancourt. The bridge made development possible, but it also enabled people to settle, to live in Trois-Rivières, another municipality located on the other side of the bridge, and these people could come and work here.

Of course the bridge also allowed us to obtain services in Trois-Rivières. This perhaps happened in the opposite direction as well. By that I mean that the services that we could have started here, that we could have established here on the South Shore, well, we did not need to do this because we concentrated these services in the Trois-Rivières regional capital. It was easy for us to go and get the services there. If we had not had the bridge, what would have happened? Perhaps we would not have had so much industrial development. So yes, it was beneficial. Yes, this did bring us some industrial wealth. Perhaps we may have lost some of our services.

One proof of this is that the nuns built, here in Nicolet, a hospital that managed to survive financially for nearly 50 years. This hospital has become a Health Centre, it is no longer a hospital. There is an emergency ward, a small maternity ward, but it is no longer a hospital. Patients no longer reside there. There are people who are nearing the end of their lives or who need laboratory services or a quick consultation with a physician but we have also lost that. Indeed, the bridge brought economic development, but it also brought some loss. Things are never entirely black or white.

Let me share an opinion that will not be new to you. Wealth necessarily involves money and economics. I think that in a social sense, we were mistaken in focusing all our efforts on the economy. We impoverished ourselves by focusing solely on the economy. Let me repeat this, we impoverished ourselves socially by focusing on the economy alone. This is important. We must continue working on economic development. We cannot abandon

Je pense que tous les gouvernements et tous les régimes qui ont été créés ont essayé de combler cette lacune, mais nous n'avons pas réussi à le faire. Vous dites que les pauvres s'appauvrissent dans votre région, ce qui signifie que nous sommes en train de creuser l'écart à nouveau.

Mais à l'époque où le pont a été construit, le pays est-il devenu alors prospère? Avions-nous des problèmes à cette époque? Si je regarde ce pont, je pense que votre région est assez riche. C'est un très beau pont et son existence est très pratique pour les affaires dans la région.

[Français]

M. Drouin : Le pont à l'époque, on disait qu'il nous le fallait, il nous le faut, nous l'aurons. Enfin, je pense que c'était le slogan qu'on a répété pendant plusieurs années. Oui, le pont a permis du développement. Le pont a permis à la ville de Bécancourt particulièrement d'établir son parc industriel, avec de l'industrie lourde, de grosses entreprises et des salaires intéressants. Le parc industriel de Bécancourt doit compter autour de 3 000 à 4 000 employés. C'est relativement important. Le pont a aussi permis à des gens de se rapprocher un peu plus des services et de travailler sur la Rive-Sud, soit chez nous à Nicolet ou à Bécancourt. Le pont a permis du développement, mais il a aussi permis à des gens de s'installer, de vivre à Trois-Rivières, une autre municipalité de l'autre côté du pont et de venir travailler chez nous.

Cela nous a permis bien sûr d'aller chercher des services à Trois-Rivières. Cela peut-être fait aussi à l'inverse. C'est-à-dire que les services qu'on aurait pu ouvrir ici, dont on aurait pu se doter ici sur la Rive-Sud, on n'a pas eu à le faire parce qu'on a concentré ces services dans la capitale régionale de Trois-Rivières. C'était simple pour nous d'aller les chercher là-bas. S'il n'y avait pas eu de pont, il serait arrivé quoi? On n'aurait peut-être pas développé autant au niveau industriel. Alors, oui, il a été bénéfique. Oui, cela nous a apporté une certaine forme de richesse industrielle. Cela a peut-être fait en sorte qu'on a perdu quelques-uns de nos services.

Une des preuves c'est que les religieuses ont construit, ici à Nicolet, un hôpital qui a réussi à se maintenir à flot financièrement pendant 50 ans à peu près. Cet hôpital est devenu un centre de santé, ce n'est plus un hôpital. Il y a une urgence, une petite maternité, mais ce n'est plus un hôpital. Il n'y a plus de malades qui y vivent. Ce sont des gens qui sont en fin de vie ou qui ont besoin de services de laboratoire, ou d'une consultation rapide avec un médecin, mais on a perdu cela aussi. Oui, le pont a permis du développement économique, mais il y a des pertes qui accompagnent cela aussi. Ce n'est jamais complètement blanc ni noir.

Je me permettrai une pensée et je ne vous apprendrai rien en vous disant cela. Quand on parle de richesse, nécessairement on parle d'argent et d'économie. Je crois que socialement, l'erreur c'est qu'on a concentré la totalité de nos efforts sur l'économie. On s'est appauvri en ne développant que l'économie. Je le répéterai, on s'est appauvri socialement en ne développant que l'économie. C'est important. On doit continuer à travailler sur le

economic development. We must continue increasing our wealth. However, we have become poorer by focusing only on the economy.

[English]

Senator Mahovlich: You have to have a balance.

The Chairman: One of the reasons this committee started these hearings was that we had been hearing time and again about dire situations in the farm regions across Canada. I come from Southern Alberta, which has experienced BSE, droughts and that kind of thing. We are thinking that if we cannot do something about the farming community to help it remain strong, then what happens to our towns? Without the towns, then what happens to the cities? It is like rolling ball.

What you have said today, probably more than any others, has made me focus on why we are doing this study. We do not want to see our towns disappear. They are the foundation of our country, both for the cities and for the farmlands.

All three of you have done a great job in responding to our questions, hitting them right on the head. We will be reading your statements and thinking of this beautiful area, not wanting to see Nicolet or any other town go.

Thank you very much for being here today.

[Translation]

Jacques Corriveau, President, Fédération de l'Union des producteurs agricoles, Centre-du-Québec: We heard about it shortly because this consultation. I met Senator Biron who said that there would be some consultation and that the UPA Federation should hear about it. We have not received any further information. This morning, I heard on the radio that you are sitting here in Nicolet. Let me say that I had not been informed.

I am Jacques Corriveau, I am a producer of character marked lumber at Saint-Léonard-D'Aston, about 20 or 25 kilometres from Nicolet. I am also a farm producer, and I am the President of the Fédération régionale de l'UPA Centre-du-Québec. When I heard about your visit on the radio this morning, I decided that I had to come. I will be improvising, because I had little time to prepare, but I think that I must raise some issues regarding agriculture in Canada.

Perhaps agriculture in Quebec receives more support than the Canadian average. We know that collective marketing and organization is strong in the Quebec agricultural sector. We must deal with supply management for marketing our goods, because we must balance supply and demand for our products across Canada, products such as feathers, poultry, eggs and so forth. These products are not at all subsidized by governments. Therefore, I think that we should adopt similar systems.

développement économique. On ne peut pas abandonner le développement économique. On doit, encore une fois, favoriser l'enrichissement. Mais on s'est appauvri en ne se dirigeant que dans ce sens.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Il faut établir un équilibre.

Le président : L'une des raisons pour lesquelles le comité a décidé de tenir ces audiences, c'est que nous entendions constamment parler de la situation désastreuse dans laquelle se trouvaient les régions agricoles partout au Canada. Je viens du Sud de l'Alberta, qui a connu la crise de la vache folle, des sécheresses et ce genre de choses. Nous nous sommes dit que si nous ne pouvons pas prendre des mesures pour aider le milieu agricole à demeurer solide, qu'arrivera-t-il alors à nos villages? Sans les villages, qu'arrivera-t-il alors aux villes? Il s'agit d'une réaction en chaîne.

Ce que vous nous avez dit aujourd'hui, probablement plus que tout autre commentaire, m'a fait prendre conscience de la raison pour laquelle nous faisons cette étude. Nous ne voulons pas que nos villages disparaissent. Ils représentent les assises de notre pays, tant pour les villes que pour les terres agricoles.

Vous avez tous trois répondu de façon très pertinente à nos questions. Nous lirons vos déclarations et nous nous rappellerons de cette très belle région, la région de Nicolet, que nous ne voulons pas voir disparaître, pas plus que tout autre village.

Je tiens à vous remercier de votre présence ici aujourd'hui.

[Français]

Jacques Corriveau, président, Fédération de l'Union des producteurs agricoles, Centre-du-Québec : On en avait eu vent un peu avant cette consultation. J'ai rencontré le sénateur Biron, qui avait parlé d'une consultation et on devait avoir des nouvelles à la fédération de l'UPA. On n'a pas eu d'autres nouvelles. Ce matin, j'ai appris par la radio que vous siégez ici à Nicolet. Disons que je n'étais pas au courant.

Je suis Jacques Corriveau, producteur de bois de grains à Saint-Léonard-d'Aston à environ 20 ou 25 kilomètres de Nicolet, producteur agricole, aussi président de la Fédération régionale de l'UPA Centre-du-Québec. Quand j'ai entendu la nouvelle ce matin à la radio de votre visite, je me suis dit que je devais y aller. Je ferai vraiment de l'improvisation, car j'ai fait qu'une préparation rapide, mais je pense qu'il y a des points concernant l'agriculture canadienne qu'il faut apporter.

L'agriculture au Québec est une agriculture qui est soutenue peut-être plus que la moyenne canadienne. On sait que la mise en marché collective et l'organisation collective au niveau de l'agriculture est forte au Québec. Il faut parler de la gestion de l'offre pour mettre en marché des produits, parce que c'est une question d'égaliser l'offre et la demande au niveau canadien dans les productions, qu'on appelle les plumes, volailles et les œufs et ainsi de suite. Ces productions ne sont aucunement subventionnées par les gouvernements. Donc, je pense qu'on devrait avoir des systèmes semblables ou qui se rapprochent.

At present, our agriculture is declining. Since 2001-2002, Canadian statistics show that producers' incomes are all negative, if we do not take subsidies into account. In 2005, subsidies were adjusted to help producers who do not have an income of \$15,000 for an individual and \$25,000 for a family. Let us keep in mind that they are entrepreneurs.

In Quebec, there were 6,000 or 7,000 producers who were not making \$15,000 as an individual entrepreneur or \$25,000 as a family. Is there any other large group of entrepreneurs who would accept such conditions? Most of them did not benefit from this. Very few of them benefited from supply management.

Globalization has an influence on agriculture. We must not be afraid of globalization. However, there is no fair-play in globalization. This is due to subsidization. Let us take, for instance, the U.S. subsidization of cereal crops. We heard that last year, the U.S. subsidized cereal crops to the tune of \$22 billion. Last year Canada only had the meagre sum of \$1.5 billion for subsidizing agriculture. Nine hundred million dollars went to cover the CAIS program for 2003-2005. Things that should have been taken into account were left out. It is a drop in the bucket.

Quebec did somewhat better. Let us note that producers contribute to an insurance and stabilization system, and the Quebec government puts up \$2 for every dollar contributed by producers. This system was set up during the 1980s, and Quebec producers were doing fairly well. However, since 2002-2003, the U.S. increased its farm subsidies, the premiums became too expensive and it has become difficult to make money with certain products.

Madam Chairman, you mentioned the mad cow crisis. I think that this crisis is a passing phenomenon. Globalization, on the other hand, is an established structure.

Just now, we heard in this room that in the industrial sector, there is no even playing field due to salaries and many other new factors. The use of certain products is an issue in agriculture. For instance, very low cost herbicides that were formerly used in Quebec and in Canada, and that are now banned for good reasons, are still being produced abroad. I think that banning these herbicides was the right thing to do, but there is little or no monitoring of products imported from countries that still allow their use.

For example, when a case of mad cow disease is declared in Canada, the United States closes its borders to our beef. There are countries that use certain products for their production, and such products should not be allowed into Canada.

If we let our producers carry on without any support while we allow all kinds of things to invade their market, I call that unfair competition.

Notre agriculture aujourd'hui diminue. Les statistiques canadiennes depuis 2001-2002, si on enlève les subventions, démontrent que les revenus des producteurs sont tous négatifs. En 2005, on a ajusté les subventions pour supporter les producteurs qui n'ont pas un revenu de 15 000 \$ pour un individu, et de 25 000 \$ pour une famille. Il ne faudrait pas oublier que ce sont des entrepreneurs.

Au Québec, on parle de 6 000 ou 7 000 producteurs, qui ne faisaient pas 15 000 \$, pour un entrepreneur seul, et des familles qui ne faisaient pas 25 000 \$. Y a-t-il un groupe, en aussi forte proportion, d'entrepreneurs qui accepteraient de vivre comme cela? Ceux qui en ont bénéficié n'étaient pas majoritaires. Dans la gestion de l'offre, il y en a très peu.

La mondialisation en agriculture, c'est une chose. Il ne faut pas avoir peur de la mondialisation. Mais dans la mondialisation, on ne joue pas « fair-play ». Ce qu'on fait, on subventionne. Je prends l'exemple des subventions américaines sur les céréales. On parlait l'an passé que les subventions américaines atteignaient 22 milliards de dollars. Ici au Canada, on avait un maigre budget, 1,5 milliard de dollars dans le budget de l'an passé, pour supporter l'agriculture. Il y avait 900 millions de dollars pour couvrir le PCSRA des années 2003-2005, des choses qui pouvaient être calculées, mais qui ne l'avaient pas été. Cela vient à la miette.

Au Québec, on s'en est mieux tiré. Il faut dire que les producteurs cotisent à un système d'assurance stabilisation et le gouvernement du Québec paie deux dollars pour chaque dollar cotisé par les producteurs. Ce système a été mis en place dans les années 1980 et les producteurs du Québec se tiraient passablement bien d'affaire. Mais depuis 2002-2003, les subventions américaines sont arrivées, les primes deviennent trop élevées et il y a plusieurs productions qui ont de la difficulté à avoir un salaire pour travailler.

Madame la présidente, vous avez parlé de la crise de la vache folle. Je pense que cette crise est quelque chose de ponctuel et de conjoncturel. Quand on parle de mondialisation, on parle de quelque chose qu'on établit et qui devient structurel.

Les gens ici à la table tout à l'heure ont mentionné que dans l'industrie, la lutte devient déloyale à cause des salaires ou de toutes sortes de choses qui se passent. Quand on parle d'agriculture, on peut parler d'utilisation de produits. Quand on produit des herbicides, par exemple, qui sont interdits au Québec et au Canada — et qui ont déjà été utilisés et qui ne coûtaient à peu près rien — c'est interdit aujourd'hui pour des raisons. Je pense qu'elles sont justifiables, mais quand on importe des produits de pays où tous ces herbicides sont permis, on ne vérifie même pas ou on vérifie à l'occasion.

Par exemple, les Américains, quand il y a une vache folle qui sort du Canada, ils n'ouvrent pas les frontières. Certains produits doivent être utilisés pour la production dans certains pays et ces produits ne devraient pas entrer ici.

Si on veut laisser vivre nos producteurs sans les supporter et laisser entrer toutes sortes de choses sur leur marché, j'appelle cela une concurrence déloyale.

Farm subsidies in the United States together with globalization are creating structures that spell the end of Canadian agriculture. Other industries may be in trouble, but the survival of agriculture is in jeopardy.

If our governments want to ensure an adequate supply of quality food for our population, they have to help us, not only with subsidies, but also with other effective measures such as protecting our market from certain foreign goods.

We were discussing supply management. Regarding dairy products, heavily subsidized milk proteins used for making cheese are allowed into Canada. At one time, we were importing cream mixed with sugar for making ice cream. According to our rules, if the mixture had less than 50 per cent cream, it was treated as sugar so that a mixture of 51 per cent sugar with 49 per cent cream was imported as sugar. Sugar and cream are both used to make ice cream. Supply management was based on milk quotas and the quantity of butter fat. Therefore, the imported mixtures for making ice cream were eroding the Canadian producers' ability to produce.

The same thing is happening with other products. As Mr. Cartier just said, this is happening to organic products in niche markets and to the local products that we want to sell. We hear that 70 to 80 per cent of organic products on the shelves are currently imported because we are not producing enough of them in Quebec. The competitive production of these products should be regulated and monitored to ensure the respect of certain standards. We know that Quebec and Canada have very strict standards for food inspection and food safety.

As producers, we must work together to organize our systems as best we can. It is difficult to remain competitive when all kinds of things come in through the back door by various means. Canada can either feed its own population, and if it cannot do so, we will have to rely on imported food.

[English]

Senator Mercer: You have talked several times about supply management. You mentioned that farmers working under supply management are making money and doing reasonably well. Then you talked about U.S. subsidies.

Is your recommendation that we expand the supply management systems to cover other products, or is it your recommendation that we get into the subsidy business as the Americans and the European Union are doing? Is it a combination of both or none of those at all?

Pour revenir aux subventions américaines sur l'agriculture et la mondialisation, cela devient structurel et c'est une agriculture qui s'en va. On parle d'industries qui ont de la misère, mais l'agriculture s'en va.

Si nos gouvernements veulent qu'on nourrisse nos gens adéquatement avec des aliments de qualité, il va falloir qu'ils nous aident, non pas uniquement avec des subventions, mais avec des choses qui comptent et qui protègent l'entrée de produits.

On parlait de la gestion de l'offre. Dans le domaine de la production laitière, les protéines laitières qui entrent dans la fabrication de fromage, ces produits sont subventionnés à tour de bras ailleurs et on les rentre ici. À un moment donné, on était dans le marché de la crème glacée. On importait de la crème avec du sucre. On sait que nos importations, si on a moins de 50 p. 100 d'un produit, on importait du sucre, 51 p. 100 de sucre, 49 p. 100 de crème. On sait que du sucre et de la crème entrent dans la fabrication de la crème glacée. Donc, quand on parle de gestion de l'offre basée sur des quotas de lait, basée sur la quantité de gras, cela veut dire qu'à ce moment-là, tous ces produits qui étaient dans la crème glacée, les mélanges, venaient diminuer les capacités de production de nos producteurs canadiens.

La même chose se produit dans d'autres productions. Comme M. Cartier mentionnait tout à l'heure, la production biologique, les marchés de crêpeaux ou les produits de terroir qu'on essaie de mettre en marché. Aujourd'hui, on dit que 70 à 80 p. 100 des produits biologiques sur les tablettes sont importés parce qu'on n'en produit pas assez au Québec. Sauf que dans la concurrence de ces produits et dans la façon de les produire, il devrait y avoir des certifications, des vérifications pour s'assurer de suivre les normes. On sait qu'au Québec et au Canada, on a des normes sévères, que l'on parle d'inspection ou de salubrité d'aliments.

Ce sont tous des systèmes que l'on se doit en tant que producteurs et collectivement, d'organiser le plus possible. Quand il y a toutes sortes de choses qui rentrent par en arrière et par toutes sortes de moyens, la compétitivité est difficile. Soit que le Canada accepte qu'on puisse nourrir notre population et qu'il dise, « Si on n'est pas capable de vous faire vivre, on fera autre chose » et on se nourrira avec ce qu'on nous enverra d'ailleurs.

[Traduction]

Le sénateur Mercer : Vous avez parlé plusieurs fois de la gestion de l'offre. Vous avez mentionné que les agriculteurs qui travaillent dans le contexte de la gestion de l'offre font de l'argent et se débrouillent assez bien. Puis vous avez parlé de subventions américaines.

Êtes-vous en train de recommander que nous élargissions les systèmes de gestion de l'offre pour y englober d'autres produits, ou êtes-vous en train de recommander que nous recourions aux subventions comme le font les Américains et l'Union européenne? Est-ce que vous recommandez une combinaison de ces deux options ou aucune?

[Translation]

Mr. Corriveau: Let me say that my line of products is supposed to be stabilized in Quebec. I worked in association with milk producers from 1974 to 1995 and we never had to look for help from anyone. We were able to pay wages and make a living. Presently, we can still do so, although we are faced with increasing difficulty.

As an example, I mentioned the supply management of milk proteins. It gradually became weaker. The best example of good organization in Canada was the Canadian Wheat Board, although it was not involved in supply management. The Wheat Board brought new life to grain production in western Canada. Ultimately, U.S. subsidies undermined the Wheat Board. For a long time, ever since its inception, multinationals and commercial interests have tried to destroy it. I think that the Canadian government began to subsidize our nearly defunct barley production, but ultimately, the big multinationals succeeded in defeating that attempt.

In the supply management of chicken, we supposed that importing more chicken would make us more competitive. On the other hand, there are dairy companies that do business in Quebec and in Canada and that do business in the United States, with supply management. The American side has a fine system. They are making money in Canada and in Quebec and they are losing on the American side. We find that this is unreasonable.

Producers are always the first to pay for this. Supply management ensures that we meet our needs by creating a balance. We have agencies for regulating prices. This is what supply management is about. There may be different methods, and the Canadian government should be ready to put up the money to support producers so that it does not have to support the 25 or 30 per cent of entrepreneurs in Quebec to guarantee a minimum income of \$15,000 or \$25,000 per family it will have to guarantee a minimum income of \$50,000. Canada is less powerful than the United States and we are not about to get into debt as the Americans are doing.

I think that we must get organized and create systems that are not costly to the public and that will be profitable to the public and also to the producers. I think that supply management is one of the most outstanding examples.

[English]

The Chairman: Thank you very much, Mr. Corriveau. We do apologize for having to rush off and catch an airplane. I am very glad you came because you have hit on an issue that is extremely large in this country, that being trade and the movement of products.

I am from Western Canada, and I know that many farmers there are deeply concerned about the notion that we will no longer have a Wheat Board. We have a great reputation

[Français]

M. Corriveau : Je vous dirais que je suis dans une production qu'on appelle stabilisée au Québec. J'étais en production laitière, en association, de 1974 à 1995 et on n'a jamais eu besoin d'attendre qui que ce soit pour être capable de se payer un salaire et de vivre, et encore aujourd'hui, même s'il y a des choses qui sont un peu plus serrées.

Je vous donnais l'exemple des produits de protéines laitières dans la gestion de l'offre. Cela s'est affaibli tranquillement. Le plus bel exemple qui n'était pas de la gestion de l'offre, mais qui était bien organisé au Canada, c'était la Commission canadienne du blé. C'était un organisme qui a mis au monde la production céréalière dans l'Ouest canadien. Ce qui a fini par miner ce système de la Commission canadienne du blé, c'est les subventions américaines. Depuis longtemps, depuis qu'elle existe, les multinationales ou des entreprises de commerce souhaitaient la détruire. Je pense que le gouvernement canadien a commencé à faire des votes, qui s'attaquent à la production de l'orge qui a été détruite, mais en fin de compte, ce sont encore les grosses multinationales qui réussissent à faire sauter cela.

Ce qui se passe dans nos systèmes de gestion de l'offre, si on prend le poulet, on dit qu'il faudrait importer plus, qu'on serait plus compétitif. Par contre, on a des entreprises laitières canadiennes et québécoises qui font affaires au Québec et au Canada, et avec de la gestion de l'offre, ils font affaires du côté américain. C'est un beau système, le côté américain. Ils font de l'argent au Canada et au Québec et ils en mangent du côté américain. Ce n'est pas logique qu'on vienne nous dire cela.

Ce sont toujours les producteurs qui paient parce qu'on est les premiers. Avec la gestion de l'offre, on s'organise pour suffire aux besoins. À ce moment-là, on crée un équilibre. On a des agences qui contrôlent les prix. C'est la gestion de l'offre. Il peut y avoir différentes méthodes, mais si le gouvernement canadien est prêt à mettre les argents pour supporter les producteurs, pour qu'il ne soit pas obligé de soutenir les 25 ou 30 p. 100 d'entrepreneurs au Québec pour que leurs revenus s'élèvent à 15 000 \$ ou 25 000 \$ de revenu familial, il va falloir qu'il augmente ces revenus à 50 000 \$. Au Canada, on n'a pas le pouvoir américain et on ne s'endettera pas comme les Américains font.

Je pense qu'il faut s'organiser pour avoir des systèmes qui coûtent peu à la population et qui vont leur profiter, et qui vont être profitables également pour les producteurs. Je pense que la gestion de l'offre est un des plus beaux exemples.

[Traduction]

Le président : Merci beaucoup, monsieur Corriveau. Nous tenons à nous excuser de devoir nous dépêcher pour prendre l'avion. Je suis très heureux que vous ayez comparu devant nous parce que vous avez traité d'un aspect qui est extrêmement important au Canada, c'est-à-dire le commerce et la circulation de produits.

Je viens de l'Ouest, et je sais que de nombreux agriculteurs là-bas sont très inquiets du fait que nous n'avons plus de commission du blé. Nous avons une excellente réputation dans les

in other countries of the world regarding the way we produce our products, and we may well lose those countries as nations wishing to buy from us. It is a big issue, and we will just have to see how it plays out. The whole purpose of this committee is to support farmers. Everything that you have said today has been very much in that direction and we thank you for it.

The committee adjourned.

autres pays du monde concernant la façon dont nous produisons nos produits, et il est fort possible que ces pays ne souhaitent plus s'approvisionner chez nous. C'est une grave question, et nous devons attendre de voir comment les choses se dérouleront. La raison d'être de notre comité, c'est d'aider les agriculteurs. Tout ce que vous nous avez dit aujourd'hui a été très utile à cet égard, et nous tenons à vous en remercier.

La séance est levée.

Institut national de santé publique:

Robert Pampalon, Researcher and Geographer.

Friday, May 18, 2007 (afternoon meeting)

Town of Nicolet:

Alain Drouin, Mayor.

As an individual:

Robert Gendron;

Charles Cartier.

Fédération de l'Union des producteurs agricoles, Centre-du-Québec:

Jacques Corriveau, President.

Institut national de santé publique :

Robert Pampalon, chercheur et géographe.

Le vendredi 18 mai 2007 (séance de l'après-midi)

Ville de Nicolet :

Alain Drouin, maire.

À titre personnel :

Robert Gendron;

Charles Cartier.

Fédération de l'Union des producteurs agricoles, Centre-du-Québec :

Jacques Corriveau, président.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Friday, May 18, 2007 (morning meeting)

Sogetel:

Alain Duhaime, President.

Horizon Vert:

Jean-François Ménard, President.

Au coeur des familles agricoles:

Maria Labrecque Duchesneau, Executive Director.

Union des producteurs agricoles:

Laurent Pellerin, Executive Director;

David Tougas, Economist.

As an individual:

Marthe Tremblay.

Centre de Santé des services sociaux du nord de Lanaudière:

Alain Coutu, Community Organizer.

*Agence de la santé et des services sociaux de la Mauricie et du
Centre-du-Québec:*

Réal Boisvert, Research Adviser.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le vendredi 18 mai 2007 (séance du matin)

Sogetel :

Alain Duhaime, président.

Horizon Vert :

Jean-François Ménard, président.

Au coeur des familles agricoles :

Maria Labrecque Duchesneau, directrice administrative.

Union des producteurs agricoles :

Laurent Pellerin, président général;

David Tougas, économiste.

À titre personnel :

Marthe Tremblay.

Centre de Santé des services sociaux du nord de Lanaudière :

Alain Coutu, organisateur communautaire.

*Agence de la santé et des services sociaux de la Mauricie et
Centre-du-Québec :*

Réal Boisvert, conseiller en recherche.

(Suite à la page précédente)





First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Agriculture and Forestry

Chair:

The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, May 29, 2007
Thursday, May 31, 2007

Issue No. 28

**Fifty-seventh and fifty-eighth
meetings on:**

Rural poverty in Canada

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Agriculture et des forêts

Présidente :

L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 29 mai 2007
Le jeudi 31 mai 2007

Fascicule n° 28

**Cinquante-septième et cinquante-huitième
réunions concernant :**

La pauvreté rurale au Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Biron	Mahovlich
Callbeck	Oliver
Fraser	Peterson
* Hervieux-Payette, P.C. (or Tardif)	Segal
* LeBreton, P.C. (or Comeau)	St. Germain, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Chaput substituted for that of the Honourable Senator Mercer (*May 29, 2007*).

The name of the Honourable Senator Fraser substituted for that of the Honourable Senator Chaput (*May 30, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson
et

Les honorables sénateurs :

Biron	Mahovlich
Callbeck	Oliver
Fraser	Peterson
* Hervieux-Payette, C.P. (ou Tardif)	Segal
* LeBreton, C.P. (ou Comeau)	St. Germain, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Chaput est substitué à celui de l'honorable sénateur Mercer (*le 29 mai 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Fraser est substitué à celui de l'honorable sénateur Chaput (*le 30 mai 2007*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, May 29, 2007
(70)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:17 p.m., this day, in Room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Chaput, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Oliver and Peterson (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

As an individual:

Raymond Pong, Research Director, Centre for Rural and Northern Health Research, Laurentian University.

Hockey Canada:

Paul Carson, Director, Development.

The Chair made an opening statement.

Mr. Pong made a statement and answered questions.

At 8:18 p.m., the committee suspended.

At 8:22 p.m., the committee resumed.

Mr. Carson made a statement and answered questions.

At 9:27 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

OTTAWA, Thursday, May 31, 2007
(71)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:03 a.m., this day, in Room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Fraser, Gustafson, Mahovlich, Oliver, Peterson and St. Germain, P.C. (8).

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 29 mai 2007
(70)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 17, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Chaput, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Oliver et Peterson (6).

Aussi présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son examen relatif à la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

Raymond Pong, directeur de recherche, Centre de recherche en santé dans les milieux ruraux et du Nord, Université Laurentienne.

Hockey Canada :

Paul Carson, directeur, Développement.

La présidente fait une déclaration liminaire.

M. Pong fait une déclaration puis répond aux questions.

À 20 h 18, la séance est interrompue.

À 20 h 22, la séance reprend.

M. Carson fait une déclaration puis répond aux questions.

À 21 h 27, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, le jeudi 31 mai 2007
(71)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 3, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Fraser, Gustafson, Mahovlich, Oliver, Peterson et St. Germain, C.P. (8).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Forest Products Association of Canada:

Avrim Lazar, President and Chief Executive Officer;

Marta Morgan, Vice President, Trade and Competitiveness.

Federal Economic Development Initiative in Northern Ontario:

Louise C. Paquette, Director General;

Scott Merrifield, Director, Policy, Planning and Coordination.

The Chair made an opening statement.

Mr. Lazar made a statement and, together with Ms. Morgan, answered questions.

At 9:01 a.m., the committee suspended.

At 9:04 a.m., the committee resumed.

Ms. Paquette made a statement and, together with Mr. Merrifield, answered questions.

At 10:18 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

Aussi présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Également présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son examen relatif à la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Association des produits forestiers du Canada :

Avrim Lazar, président et directeur général;

Marta Morgan, vice-présidente, Commerce international et Compétitivité.

Initiative fédérale de développement économique pour le Nord de l'Ontario :

Louise C. Paquette, directrice générale;

Scott Merrifield, directeur, Politiques, planification et coordination.

La présidente fait une déclaration liminaire.

M. Lazar fait une déclaration puis, aidé de Mme Morgan, répond aux questions.

À 9 h 1, la séance est interrompue.

À 9 h 4, la séance reprend.

Mme Paquette fait une déclaration puis, aidée de M. Merrifield, répond aux questions.

À 10 h 18, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, May 29, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:17 p.m. to examine and report upon rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening, honourable senators and witnesses. Good evening to all of those who are watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. Last fall, we heard from a number of expert witnesses who gave us an overview of rural poverty in Canada. On the basis of that testimony, we wrote an interim report which we released in December and which, by all accounts, struck a nerve. We are now in the midst of our second phase of the study where we meet with rural Canadians in rural Canada. We are pleased to say that we have now travelled to every province in Canada. Along the way we have met truly wonderful and diverse groups of rural Canadians who welcomed us with open arms into their communities and sometimes even into their homes.

The committee still has much work to do. We still have to visit rural communities in Northern Ontario and in Quebec. The committee will be holding meetings in Kapuskasing, Ontario, this Friday. We still want to hear from as many people as possible. We will be going north to the three territories. This is a rural study, not just an agricultural study. In short, we still have to make sure that we get this right and that we understand rural poverty at its core. To that end, we continue to invite visitors to Ottawa as witnesses.

This evening our first witness is Raymond Pong, Research Director of the Centre for Rural and Northern Health Research. A sociologist by training, Mr. Pong has many years of public service and academic experience in health services research, planning and policy.

Raymond Pong, Research Director, Centre for Rural and Northern Health Research, Laurentian University, as an individual: Honourable senators, first I wish to say how delighted I am to be invited here. You are doing an important and difficult job. I realize that.

I want to start by saying a few words about myself. I am the research director of the Centre for Rural and Northern Health Research at Laurentian University. It is one of a very few centres in Canada devoted to studying rural health. Ours is probably one of three or four centres of this nature. Tonight

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 29 mai 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 19 h 17 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonsoir mesdames et messieurs. Je salue également toutes les personnes qui suivent cette séance du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts.

Au mois de mai 2006, notre comité a été autorisé à examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. L'automne dernier, plusieurs experts nous ont donné un aperçu de la pauvreté rurale au Canada. En nous basant sur ces témoignages, nous avons rédigé un rapport intérimaire qui est paru en décembre et qui, à tous les égards, a vraiment fait impression. Nous sommes actuellement dans la deuxième phase de notre étude, au cours de laquelle nous allons à la rencontre des résidents des régions rurales. Nous avons le plaisir de signaler que nous sommes allés dans toutes les provinces. Au cours de nos déplacements, nous avons rencontré des groupes de Canadiens vraiment intéressants et très différents, qui nous ont accueillis à bras ouverts dans leurs collectivités et, parfois même, dans leurs foyers.

Toutefois, le comité a encore du pain sur la planche. Il nous reste à aller visiter des collectivités rurales du nord de l'Ontario et du Québec. Le comité tiendra des réunions à Kapuskasing, en Ontario, vendredi. Nous voulons encore entendre le plus grand nombre possible de témoignages. Nous irons dans le nord, dans les trois territoires. Il s'agit d'une étude rurale, et pas seulement d'une étude agricole. En bref, nous devons nous assurer que nous faisons bien notre travail et que nous comprenons les racines mêmes de la pauvreté rurale. C'est pourquoi nous invitons encore des personnes à venir témoigner à Ottawa.

Ce soir, notre premier témoin est Raymond Pong, directeur de recherche du Centre de recherche en santé dans les milieux ruraux et du nord. Sociologue de formation, M. Pong a travaillé pendant de nombreuses années à la fonction publique et il a une expérience universitaire en matière de recherche, de planification et de politiques dans les services de santé.

Raymond Pong, directeur de recherche, Centre de recherche en santé dans les milieux ruraux et du Nord, Université Laurentienne, à titre personnel : Honorables sénateurs, avant de commencer mon exposé, j'aimerais dire combien je suis heureux d'avoir été invité. Vous faites un travail important et difficile, et j'en suis conscient.

Je voudrais d'abord me présenter brièvement. Je suis directeur de recherche du Centre de recherche en santé dans les milieux ruraux et du nord à l'Université Laurentienne. C'est l'un des rares centres de recherche au Canada qui se consacre à la recherche en santé. Le nôtre est probablement un des trois ou quatre centres de

I am presenting my own views, not necessarily the views of the research centre. However, I will be referring extensively to some of my own research and the research of my colleagues.

This presentation focuses on one aspect: health. I read through your interim report and I understand that your committee is charged with the responsibility to study rural poverty in all its dimensions. I am unable to talk about all the dimensions, so I will focus on one, rural health, an area that interests me and that I know a little bit about. I also realize that health is an important issue for rural Canadians, in particular those living in poverty.

I have submitted a written presentation, so I will not go into great detail. I will spend a few minutes flipping through a few slides with you and then I will leave time for questions, which I hope to be able to answer.

First, I want to talk about what we know about rural poverty and health. As a researcher, I want to stay close to what research tells us, rather than just my own personal opinions. However, I realize that sometimes we must go beyond scientific evidence, simply because in some areas there is very little scientific evidence. I will tell you what it is.

On this slide I am using three circles. The green circle represents the body of knowledge about rural; the red circle represents the body of knowledge about poverty; and the blue circle represents the body of knowledge about health. There are probably tens of millions of studies done on health, so we know quite a bit about health.

You will notice that the three circles intersect. For example, rural intersects with poverty. The areas where two circles intersect I have labelled "A," "B" and "C." "A" represents the area of knowledge about rural and poverty; "B" represents the area of knowledge about poverty and health; and "C" represents the body of knowledge about rural and health. As you probably know by now, we know something about rural and poverty. We know something about poverty and health. Hopefully, I can tell you a bit more about rural and health tonight.

Where the three circles intersect, it is an area that we know very little about to date. Doing a literature search to find out what we know about rural poverty and health in Canada, I came across hardly more than a handful of articles in this area. That is why I want to say something about this area.

Since nothing has been published about rural poverty and health, what will I tell you? I will tell you what we know about rural and poverty, poverty and health, and then rural and health. I will then make some extrapolations of what we know. That is why you see the three arrows. They stand for inferences or extrapolations, based on what we know at this stage. I call those

cette nature. Ce soir, je présente mes opinions personnelles et pas nécessairement celles du centre de recherche. Je ferai toutefois de nombreux commentaires fondés sur ma propre recherche et sur celle de mes collègues.

Cette présentation met l'accent sur un aspect : la santé. J'ai lu attentivement votre rapport intérimaire, et je comprends que votre comité a la responsabilité d'examiner la pauvreté rurale sous tous ses aspects. Je ne suis pas capable de faire des commentaires sur tous les aspects et, par conséquent, les miens seront principalement axés sur un thème, la santé rurale, domaine qui m'intéresse et dans lequel je m'y connais assez bien. Je suis également conscient que la santé est une question importante pour les habitants des régions rurales, surtout pour ceux qui vivent dans la pauvreté.

J'ai remis un mémoire écrit et, par conséquent, je ne ferai pas un exposé très détaillé. J'examinerai quelques diapositives avec vous, puis je vous laisserai le temps de poser des questions auxquelles j'espère être en mesure de répondre.

Premièrement, j'aimerais faire des observations sur ce que nous savons sur la pauvreté rurale et la santé. En tant que chercheur, je veux m'en tenir à ce que la recherche nous dit au lieu de me baser uniquement sur mes opinions personnelles. Je me rends compte qu'il est parfois nécessaire d'aller au-delà des preuves scientifiques parce que, dans certains domaines, elles sont très rares. Je vous dirai de quoi il s'agit.

Sur cette diapositive, j'utilise trois cercles. Le cercle vert représente les connaissances sur la vie rurale, le cercle rouge les connaissances sur la pauvreté et le cercle bleu les connaissances sur la santé. Il est probable que des dizaines de millions d'études ont été faites sur la santé; nos connaissances sont donc assez nombreuses dans ce domaine.

Vous remarquerez qu'il y a des intersections des trois cercles. On constate par exemple une intersection du cercle concernant la vie rurale et de celui concernant la pauvreté. Les zones d'intersection de deux cercles sont marquées « A », « B » et « C ». « A » représente les connaissances sur la vie rurale et la pauvreté; « B » représente les connaissances sur la pauvreté et sur la santé; « C » représente les connaissances sur la vie rurale et sur la santé. Comme vous le savez probablement maintenant, nous avons certaines connaissances sur la vie rurale et sur la pauvreté. Nous en avons également sur la pauvreté et sur la santé. J'espère pouvoir faire ce soir davantage de commentaires sur la vie rurale et sur la santé.

La zone de chevauchement des trois cercles est un domaine qu'on connaît très peu jusqu'à présent. Un examen de la documentation existante pour trouver ce que nous savons au sujet de la pauvreté rurale et de la santé au Canada ne m'a permis de trouver que quelques articles dans ce domaine. C'est pourquoi c'est un domaine sur lequel je voudrais faire des commentaires.

Compte tenu du fait que rien n'a été publié sur la pauvreté rurale et sur la santé, que pourrais-je vous dire à ce sujet? Je signalerai les connaissances que nous avons sur la vie rurale et la pauvreté, sur la pauvreté et la santé, puis sur la vie rurale et la santé. Je ferai ensuite quelques extrapolations sur la base des connaissances que nous avons. C'est pourquoi vous voyez les trois

hypotheses because they are inferences, not scientific evidence. Those inferences could be treated as hypotheses so that, in the future, we will find evidence either to support them or to refute them.

First, there is rural and poverty. You have already done quite a bit of work in this area, so I do not need to tell you very much. I read your interim report. What I am telling you in this section is not new to you.

We all know that Canadians' incomes tend to be lower in rural Canada. Many studies have found that out. There is nothing new about that. However, the income gap between rural and urban Canada has been increasing in the last couple of decades. As I mentioned, most of the studies cited are in my written brief, so I will not go into individual studies.

Depending on how poverty is defined, rural Canada either has a higher or lower proportion of poor people. For example, if we use the LICO definition, the low income cut off, rural Canada has a smaller proportion of poor people than urban Canada. However, if we use the LIM, the low income measure, as a definition of poverty, rural Canada has a slightly higher proportion of poor people than urban Canada. Importantly, and interestingly, although there is a higher proportion of poor people in rural Canada, the incomes of rural Canadians are more evenly distributed, though they are lower on average. That is all I want to say about rural and poverty.

Second, I want to say something about poverty and health. There are two views about how low income affects health. One is what researchers typically call the absolute deprivation hypothesis, which means that when people have very low income, that in itself generates poor health. The other one is called the relative position hypothesis, which refers to the fact that even if you are not in desperate poverty, the very fact that you are low on the socio-economic scale will likely generate poor health. My presentation will not try to support or counter that; I just point it out for your information. Many studies have shown that people with a low income or a low socio-economic status have poorer health.

Poverty seldom exists by itself. It is very often a part of a syndrome of adverse situations, for example homelessness, illiteracy, lower education levels, food insecurity and so forth. Health is related to a whole slew of factors that contribute to poor health in one form or another.

I want to say a little bit more about rural areas and health. We all know that rural Canadians have a poorer health status and a heavier burden of illness. I have borrowed, without permission, a table from the Romanow report, which was published in 2002.

flèches. Elles représentent des hypothèses ou des extrapolations fondées sur les connaissances acquises jusqu'à présent. Je parle d'hypothèses car il s'agit de suppositions et non pas de preuves scientifiques. Ces suppositions pourraient être traitées comme des hypothèses pour pouvoir trouver des preuves qui les confirment ou les réfutent.

Premièrement, il y a la vie rurale et la pauvreté. Vous avez déjà fait beaucoup de travail dans ce domaine et, par conséquent, il n'est pas nécessaire que je fasse de nombreux commentaires à ce sujet. J'ai lu votre rapport intérimaire. Les informations que je donne dans cette section sont déjà connues de vous.

Nous savons tous que les revenus ont tendance à être moins élevés dans les régions rurales que dans les autres régions du Canada. De nombreuses études l'ont révélé. C'est un fait connu. L'écart entre les régions rurales et les régions urbaines du Canada en matière de revenus s'est toutefois accentué au cours des deux dernières décennies. Comme je l'ai signalé, la plupart des études citées sont mentionnées dans mon mémoire et, par conséquent, je ne les examinerai pas individuellement.

Selon la définition de la pauvreté choisie, la proportion de pauvres est plus élevée ou moins élevée en milieu rural que dans les autres régions. Si on applique par exemple la définition basée sur le seuil de faible revenu, le pourcentage de pauvres est moins élevé en milieu rural qu'en milieu urbain. Cependant, si l'on se base sur la MFR ou mesure du faible revenu, la proportion de pauvres est un peu plus élevée au Canada rural que dans les régions urbaines. Ce qui est toutefois important et intéressant, c'est que, bien que le pourcentage de pauvres soit plus élevé au Canada rural, les revenus sont répartis de façon plus uniforme, quoiqu'ils soient moins élevés. Ce sont là tous les commentaires que je voulais faire au sujet de la vie rurale et de la pauvreté.

Deuxièmement, je voudrais faire quelques observations sur la pauvreté et sur la santé. Il y a deux points de vue principaux sur l'incidence que peut avoir un faible revenu sur la santé. L'un est ce que les chercheurs appellent généralement l'hypothèse du manque absolu, selon laquelle le fait d'avoir un très faible revenu entraîne une mauvaise santé. L'autre est l'hypothèse de la position relative qui indique que même si l'on ne vit pas dans un état de pauvreté extrême, la position à un échelon très bas de la hiérarchie socioéconomique entraînera probablement une mauvaise santé. Dans mon exposé, je ne tenterai pas de confirmer ou de réfuter ces arguments. Je me contente de les signaler à titre d'information. De nombreuses études indiquent que les personnes ayant un faible revenu ou ayant une position inférieure dans la hiérarchie économique sont en moins bonne santé.

La pauvreté existe rarement seule. Elle fait partie le plus souvent d'un syndrome de difficultés comme l'itinérance, l'analphabétisme, un faible niveau d'instruction, l'insécurité alimentaire, et cetera. La santé est associée à toute une série de facteurs qui contribuent à la mauvaise santé sous une forme ou une autre.

Je voudrais faire quelques commentaires au sujet des régions rurales et de la santé. Nous savons tous que l'état de santé des Canadiens vivant en milieu rural est moins bon que celui des autres Canadiens et qu'ils ont un fardeau pathologique plus

In the chapter on rural health there is a table that contains several health indicators, including life expectancy at birth, infant mortality and total mortality. He looks at health regions across Canada that are divided into predominantly urban areas, intermediate areas and predominantly rural areas. The findings shown in this table indicate that it does not matter which definition you use: people living in rural areas tend to have poorer health.

Our research centre has done a study called *How Healthy are Rural Canadians? An Assessment of Their Health Status and Health Determinants*. The study was conducted by our research centre together with the Public Health Agency of Canada and a number of other research centres across the country, and it was published late last year by the Canadian Institute for Health Information, CIHI. Earlier this month, when Dr. David Butler-Jones talked to you, he also referred to this study because his agency and our research centre conducted it jointly.

Based on our study, we know that rural residents have higher morbidity rates, a shorter life expectancy and higher mortality rates due to cardiovascular diseases, diabetes, injuries, suicides and so forth. More disturbingly, as you go from the less rural to the more rural areas, the health status decreases. In other words, health status is inversely related to rurality.

I want to use a couple of graphs from the study to illustrate what I am telling you. In this chart, we look at life expectancy at birth divided between men and women. There is no difference between women, regardless of the region. Whether metropolitan areas or the most rural areas, the life expectancy of women is more or less the same. However, it goes down for men. Interestingly, the life expectancy is slightly longer in strong rural areas than in urban ones, but after that it goes continuously downwards.

This chart shows a few other things, like all-cause mortality rates, mortality based on circulatory diseases, and mortality due to injuries and poisoning. Again, with few exceptions, the more rural the area, the poorer the health status. Take, for example, injury and poisoning. In major metropolitan area, the mortality rate per 100,000 people is 43; whereas in the most rural or remote areas, it is 97.1, more than double.

Not only do rural people have a health status different from their urban counterparts, they also use health services differently. Again based on our study, we know that rural residents have different patterns of health services utilization. More rural residents than urban residents have not seen a family physician in the last 12 months. Rural residents see specialists to an even

lourd. J'ai emprunté sans permission un tableau du rapport Romanow qui a été publié en 2002. Dans le chapitre sur la santé rurale se trouve un tableau qui contient plusieurs indicateurs de l'état de santé, notamment l'espérance de vie à la naissance, le taux de mortalité infantile et la mortalité totale. On y examine la situation dans les régions sanitaires du Canada qui sont réparties en régions à prédominance urbaine, en régions intermédiaires et en régions à prédominance rurale. Les résultats qui figurent dans ce tableau indiquent que, peu importe la définition utilisée, les personnes vivant dans les régions rurales ont tendance à être en moins bonne santé que les autres personnes.

Notre Centre de recherche a fait une étude intitulée *Comment se portent les Canadiens vivant en milieu rural? Une évaluation de leur état de santé et des déterminants de la santé*. L'étude a été faite par notre centre de recherche avec l'Agence de la santé publique du Canada et plusieurs autres centres de recherche du pays; elle a été publiée à la fin de l'année dernière par l'Institut canadien d'information sur la santé, l'ICIS. Au début du mois, le Dr David Butler-Jones a également fait référence à cette étude, car son agence et notre centre de recherche l'ont menée conjointement.

À la suite de notre étude, nous savons que chez les résidents ruraux, les taux de morbidité sont plus élevés, l'espérance de vie est plus courte et les taux de mortalité sont plus hauts à la suite de maladies cardiovasculaires, du diabète, de blessures, de suicides, et cetera. Ce qui est le plus troublant, c'est que l'état de santé se dégrade d'autant plus que le caractère rural de la région est prononcé. En d'autres termes, l'état de santé est inversement proportionnel à la ruralité.

Je voudrais utiliser deux graphiques de l'étude pour montrer de quoi il s'agit. Dans cette figure, il est question de l'espérance de vie à la naissance selon le sexe. Il n'y a aucune différence en ce qui concerne les femmes, peu importe la région. Qu'il s'agisse de régions métropolitaines ou des régions les plus rurales, l'espérance de vie des femmes est plus ou moins semblable. Elle diminue cependant en ce qui concerne les hommes. Fait intéressant, l'espérance de vie est un peu plus grande dans les régions à caractère rural prononcé que dans les régions urbaines mais, après cela, elle ne cesse de diminuer.

Cette figure-ci donne plusieurs autres indications comme les taux de mortalité pour toutes les causes de décès, la mortalité associée aux maladies circulatoires et la mortalité associée à des blessures et à l'empoisonnement. Dans ce cas également, à quelques exceptions près, l'état de santé est d'autant plus mauvais que le caractère rural de la région est prononcé. En ce qui concerne les blessures et l'empoisonnement, par exemple, dans les grandes régions métropolitaines, le taux de mortalité par 100 000 personnes est de 43 alors que dans les régions les plus rurales ou les plus éloignées, il est plus du double, soit 97,1.

Non seulement les habitants des régions rurales ont-ils un état de santé différent de celui de leurs compatriotes urbains, mais ils utilisent en outre les services de santé de façon différente. Toujours d'après les résultats de notre étude, nous savons que les résidents ruraux ont des habitudes différentes en ce qui concerne l'utilisation des services de santé. Un plus grand nombre

lesser extent. However, they are more likely to see a nurse. This is because in the most remote areas, nurses are probably the only health professionals available locally.

Surprisingly, rural Canadians have much higher hospitalization rates, and the hospitalization rate increases positively with rurality. That means that the more rural the area they live in, the more likely they are to be hospitalized. However, they have shorter lengths of stay in hospital. If they are hospitalized, they get discharged earlier than their counterparts in urban centres. Also, rural Canadians more likely receive care in emergency departments of hospitals or in outpatient clinics.

These are a few items to show you how rural Canadians utilize health services differently than their urban counterparts. We all know that to a large extent it is related to the maldistribution of health care resources, including health human resources. A study that I did, *Geographic Distribution of Physicians in Canada: Beyond How Many and Where*, which was published just under than two years ago, found that in 2004, fewer than 10 per cent of physicians were located in rural Canada where about 22 per cent of Canadians live; 16 per cent of family physicians were located in rural Canada, but only about 2.6 per cent of specialists were located there.

In addition to physicians, we find the same kind of maldistribution of other health care professionals. The only exception is probably licensed practical nurses; there is actually a higher proportion of licensed practical nurses in rural Canada than in the rest of the population. The others, ranging from registered nurses and medical laboratory technicians to physiotherapists and occupational therapists, all lag behind the proportion of the rural population.

Having told you a little bit about rural areas and poverty, poverty and health, and rural areas and health, what can I say about rural poverty and health? As I said, the following are my hypotheses or inferences, which will wait for confirmation by researchers.

Although living in poverty is not conducive to health regardless of where the poor people live, I would argue that people living in rural Canada have a much greater disadvantage simply because of the maldistribution of health services and the great distances to travel to access care.

Canada has a universal health care system, medicare. We all know that medicare should ensure that all Canadians have access to needed medical and hospital services, regardless of their economic ability to pay. However, if services are not available

de résidents ruraux que de résidents urbains n'ont pas vu de médecin de famille depuis 12 mois. Les résidents ruraux voient également moins souvent des spécialistes. Ils sont cependant davantage susceptibles de voir une infirmière. C'est parce que, dans les régions très éloignées, les infirmières sont probablement les seuls professionnels de la santé disponibles localement.

Fait étonnant, les taux d'hospitalisation sont beaucoup plus élevés chez les Canadiens vivant en milieu rural; en outre, ces taux augmentent avec la ruralité. Autrement dit, plus le caractère rural de la région dans laquelle on vit est prononcé et plus on a de chances d'être hospitalisé. Cependant, les séjours à l'hôpital des résidents ruraux sont de plus courte durée. S'ils sont hospitalisés, ils sortent de l'hôpital plus rapidement que leurs concitoyens des centres urbains. Par ailleurs, les Canadiens ruraux sont davantage susceptibles de recevoir des soins dans les services des urgences des hôpitaux ou dans des services de consultations externes.

Le mémoire contient quelques informations indiquant que les Canadiens vivant en milieu rural utilisent les services de santé d'une autre façon que leurs concitoyens des régions urbaines. Nous savons tous que cette utilisation différente est associée dans une large mesure à la mauvaise répartition des ressources de soins de santé, y compris des ressources humaines. Une étude que j'ai faite, intitulée *Geographic Distribution of Physicians in Canada: Beyond How Many and Where*, qui a été publiée il y a deux ans seulement, a révélé qu'en 2004, moins de 10 p. 100 des médecins étaient établis en milieu rural alors qu'environ 22 p. 100 des Canadiens y vivent; 16 p. 100 des médecins de famille mais environ seulement 2,6 p. 100 des spécialistes étaient établis dans des régions rurales du Canada.

Nous constatons la même répartition inégale en ce qui concerne les autres professionnels en soins de santé. Les infirmières auxiliaires autorisées représentent probablement la seule exception; leur pourcentage est plus élevé au Canada rural que dans les autres régions. Les autres professionnels, depuis les infirmières autorisées et les techniciens de laboratoire médical jusqu'aux physiothérapeutes et ergothérapeutes, sont représentés dans des proportions moindres dans la population rurale que dans la population urbaine.

Après avoir donné quelques informations sur les régions rurales et la pauvreté, sur la pauvreté et la santé et sur les régions rurales et la santé, quels types de commentaires pourrais-je faire au sujet de la pauvreté rurale et la santé? Comme je l'ai déjà signalé, les observations qui suivent sont fondées sur des hypothèses ou des suppositions qui devront encore être confirmées par les chercheurs.

Bien que le fait de vivre dans la pauvreté ne favorise pas la santé, quel que soit le lieu de résidence, j'estime que les pauvres qui vivent en milieu rural au Canada sont très désavantagés par rapport aux autres, ne fût-ce qu'en raison de la mauvaise répartition des services de santé et des longues distances à parcourir pour avoir accès aux soins.

Le Canada a adopté un système universel en matière de soins de santé, l'assurance-maladie. Nous savons tous que l'assurance-maladie devrait s'assurer que tous les Canadiens aient accès aux services médicaux et hospitaliers dont ils ont besoin, qu'ils aient

locally or are located far away, that will disadvantage rural Canadians, particularly those who live in poverty. I would hypothesize further that services not covered by our medicare plan — in other words things that are not what we call needed hospital and medical care — will be even harder for rural Canadians in general and poor rural Canadians in particular to access, simply because the care is either not available locally or is far away and too costly for many poor people to access.

I also argue that special programs for rural, poor may be needed. In almost every province and territory, the health departments have special programs and strategies to ensure that rural Canadians have access to basic and essential medical and hospital care. In Ontario we have the Underserved Area Program. However, most of those programs are generic in nature as they target the general population in rural Canada, not specifically the rural poor. I would argue that in some instances it may be necessary for government and for this country to develop special programs targeting the rural poor.

Even though there are many more poor people in urban Canada, they are more concentrated geography-wise, whereas in the rural areas, poor people, as your interim report pointed out, are more or less invisible. Their problems may not get the attention of the bureaucrats and politicians. I argued earlier that special programs may be needed for the rural poor, but it may be more difficult to develop special programs for rural poor people who have health problems.

Not that I want to be too pessimistic, but I have to be honest. We think that things are difficult for rural Canada, particularly for the rural poor, but the worst is yet to come. Canada has witnessed an incessant urbanization. In the last few decades there has been rural depopulation, and I think the trend will continue unless there are major policy changes. At present, about 21 per cent of Canada's population is rural. I suspect that in ten years it will go down to perhaps 19 per cent or 18 per cent. When rural areas have even fewer people and they are more dispersed, the health care and other services will be even more difficult to provide. When rural Canada has even less political clout, there will be fewer people to advocate on their behalf. That is why the worst is yet to come.

There is no one single magic bullet that can solve the problem of rural poverty or poor health among the rural poor. We have to use multiple approaches. The study we did with the Public Health Agency of Canada discovered that there are many factors related

ou non les moyens de payer. Cependant, si certains services ne sont pas disponibles localement ou s'ils sont situés dans un lieu éloigné, les Canadiens ruraux, surtout ceux qui vivent dans la pauvreté, seront désavantagés. J'émettrais en outre l'hypothèse que l'accès aux services non couverts par notre régime d'assurance-maladie — en d'autres termes, ceux qui ne sont pas considérés comme des services hospitaliers et médicaux essentiels — sera encore plus difficile pour les résidents des régions rurales, en particulier ceux qui vivent dans la pauvreté, pour la simple raison qu'ils ne sont pas disponibles localement ou qu'ils sont offerts dans un lieu éloigné et qu'en outre l'accès en est trop coûteux pour de nombreux pauvres.

J'estime en outre qu'il serait peut-être nécessaire d'établir des programmes spéciaux pour les pauvres des régions rurales. Dans presque toutes les provinces et tous les territoires, les services de santé ont établi des programmes et stratégies spéciaux pour que les résidents ruraux aient accès aux soins médicaux hospitaliers fondamentaux et essentiels. En Ontario, on a établi le Programme de services aux régions insuffisamment desservies. Cependant, la plupart des programmes de ce type sont de nature générique, car ils ciblent la population des régions rurales en général et pas spécifiquement les pauvres. Il sera peut-être nécessaire, dans certains cas, que le gouvernement et le pays élaborent des programmes spéciaux axés sur les pauvres des régions rurales.

Bien qu'il y ait beaucoup plus de pauvres dans les régions urbaines, ceux-ci sont plus concentrés géographiquement alors que dans les régions rurales, comme vous l'avez d'ailleurs fait remarquer dans votre rapport intérimaire, les pauvres sont à peu près invisibles. Leurs problèmes ne recevront peut-être pas toute l'attention qu'il faudrait de la part des fonctionnaires et des politiciens. Des programmes spéciaux seraient peut-être nécessaires pour les pauvres des régions rurales, mais il serait peut-être encore plus difficile d'en élaborer pour ceux qui ont des problèmes de santé.

Je ne veux pas être trop pessimiste, mais je dois être honnête. Nous estimons que les difficultés sont grandes pour les habitants des régions rurales et en particulier les pauvres, mais le pire reste à venir. Le Canada s'urbanise de façon constante. Au cours des dernières décennies, les régions rurales se sont dépeuplées, et cette tendance devrait se poursuivre, à moins qu'on apporte des changements majeurs sur le plan des politiques. Actuellement, 21 p. 100 de la population du Canada est rurale. Je présume que, dans une dizaine d'années, la population rurale ne représentera plus que 19 ou 18 p. 100 de la population totale. Quand le nombre d'habitants diminue dans les régions rurales et que la population est plus dispersée, les soins de santé et les autres services sont encore plus difficiles à fournir. Quand le Canada rural aura encore moins d'influence politique, le nombre de personnes prêtes à défendre ses intérêts diminuera. C'est la raison pour laquelle le pire reste à venir.

Il n'existe pas de remède magique qui permettrait de régler le problème de la pauvreté rurale ou du mauvais état de santé des pauvres des régions rurales. Il est essentiel d'adopter plusieurs approches. L'étude que nous avons faite avec l'Agence de la santé

to poor health status. It is not just rural, lower education or low income; rather, a whole slew of factors is involved. We need to tackle this problem from a multidimensional perspective.

The Chairman: Thank you very much. We appreciate your presence here, Dr. Pong. We have to look into this as we carry on in our travels. It is important that we hear from someone who has spent as much time and has the skills and knowledge that you do on this issue.

Senator Gustafson and Senator Peterson are both from Saskatchewan and Senator Mahovlich is from Ontario. My other colleague is from Manitoba. I am sure they are eager to speak with you tonight.

Senator Peterson: Was all of your research done in the Sudbury area?

Mr. Pong: No. The Centre for Rural and Northern Health Research is located in Sudbury, but our research is not confined to either Sudbury or Northern Ontario. The study I quoted is national.

Senator Peterson: It is relevant across the country then.

Mr. Pong: Yes.

Senator Peterson: There is a lot of information and you have identified the problems. The rural poor do not have good health, do not eat well, and do not tend to see a doctor until they are in dire trouble because there is not one available locally. They have to go a long way. If someone is booked for a knee operation they will drive 100 miles only to be told that they are bumped because someone else has a more serious problem. After two or three times they tend not to access that operation.

Where would this go? Who gets this information? How do we act on this? What would be your recommendation?

Mr. Pong: As I pointed out earlier, this is one of those issues that probably will have not a single solution. In fact, most health issues have no single solution. We need to address the social, economic and ecological determinants of health and of cost. Poverty is one of those determinants. They are what researchers call the upstream causes of good health. Unless we address some of those issues, the whole issue of poor health in rural areas will not be solved. However, I also realize that it is easier said than done to solve those problems. Even if we find the right solutions, it will take years, if not decades, to address those issues.

publique du Canada a révélé que le mauvais état de santé est dû à de nombreux facteurs. Il n'est pas dû uniquement au fait de vivre en milieu rural, à un degré d'instruction inférieur ou à un faible revenu; il est plutôt associé à toute une série de facteurs. Il est essentiel de s'attaquer au problème en adoptant un point de vue multidimensionnel.

La présidente : Merci beaucoup. Nous apprécions votre présence, monsieur Pong. Nous devons examiner la question pendant que nous poursuivons nos déplacements. Il est important d'entendre les commentaires d'une personne qui a consacré tout ce temps à ce sujet, avec les compétences et les connaissances que vous avez dans ce domaine.

Les sénateurs Gustafson et Peterson sont originaires de la Saskatchewan et le sénateur Mahovlich est originaire de l'Ontario. Mon autre collègue est du Manitoba. Je suis certaine qu'ils sont impatients de discuter avec vous ce soir.

Le sénateur Peterson : Votre recherche a-t-elle été faite intégralement dans la région de Sudbury?

M. Pong : Non. Le Centre de recherche en santé dans les milieux ruraux et du nord est situé à Sudbury, mais notre recherche ne se limite pas à Sudbury ou au nord de l'Ontario. L'étude à laquelle j'ai fait référence est de portée nationale.

Le sénateur Peterson : Elle est donc pertinente pour l'ensemble du pays.

M. Pong : Oui.

Le sénateur Peterson : Ça représente beaucoup d'informations; vous avez en outre identifié les problèmes. Les pauvres des régions rurales ne sont pas en bonne santé; ils ne mangent pas bien et n'ont pas tendance à voir un médecin avant d'avoir de très gros problèmes, étant donné qu'aucun médecin n'est disponible localement. Ils doivent parcourir de longues distances. Lorsqu'une personne qui a parcouru une centaine de kilomètres pour se faire faire une opération au genou apprend, en arrivant à l'hôpital, qu'on ne peut pas l'opérer parce qu'un cas plus grave s'est présenté entre-temps, on peut dire, après deux ou trois tentatives semblables, que cette personne n'a pas accès à ce type d'opération.

Qu'advient-il? Qui obtient cette information? Comment réagissons-nous à ce genre de situation? Quelle serait votre recommandation?

M. Pong : Comme je l'ai déjà signalé, c'est un des problèmes auxquels il n'y a pas de solution simple. En fait, il n'y en a pas pour la plupart des problèmes de santé. Il est essentiel d'agir au niveau des déterminants sociaux, économiques et écologiques de la santé et au niveau des coûts. La pauvreté est un de ces déterminants. C'est ce que les chercheurs appellent les causes en amont de la bonne santé. La question du mauvais état de santé des habitants des régions rurales ne sera pas réglée si l'on ne s'attaque pas à certains de ces problèmes. Je me rends toutefois compte que c'est plus facile à dire qu'à faire. Même si nous trouvons les solutions appropriées, il faudra des années, voire des décennies, pour régler ces problèmes.

In the meantime, we also need to pay attention to the more equitable distribution of health services and resources. Studies have shown that timely medical intervention can lower mortality due to major diseases such as cardiovascular diseases. We need to approach the problem from both ends and from multiple perspectives.

Senator Gustafson: You did not touch on the area of drugs and substance abuse. Is there a vast difference between rural and urban or are they much the same?

Mr. Pong: To be honest, senator, this is one question I cannot answer because I have not done any research in that area. I do not know whether drug addiction is more or less severe in rural areas. We do know that consumption of alcohol is higher in rural areas than it is in urban areas and it is the same with smoking. However, I cannot tell you about hard drugs.

Senator Gustafson: You said that the worst is yet to come. Is that because rural populations are lessening and people have to travel further to receive care and services?

Mr. Pong: My hypothesis that the worst is yet to come is mostly based on demographic projections. The rural population will continue to decline, whether it is faster or slower we do not know, but it will continue to decline. When there are fewer people in rural Canada, naturally services will be even more scarce and more difficult to access. No doubt there will be more hospital closures. Services will increasingly be located in bigger regional centres, making access to service even more difficult.

I should point out that based on health care workforce projections, the problem is also getting worse. You probably have heard that we are already experiencing a shortage of physicians. How we define a shortage is arguable, but most people will tell you that we have a shortage of physicians, and the problem is not likely to be reversed in the near future. It is not only physicians but also nurses, many of whom will retire and not be replaced. The projection is that there will be fewer health care providers in the future — physicians, nurses, physiotherapists, et cetera. When that happens, access to care will suffer. That is another reason behind my argument that the worst might be yet to come.

Senator Gustafson: Money does not seem to be the problem. A large percentage of governments at both levels fund health care but it does not seem to solve the problem.

Mr. Pong: I agree with you that in Canada we spend quite a bit of money on health care; 9.5 per cent of our GDP is spent on health care. We are trying to train more physicians and nurses, but, as we all know, most physicians tend to prefer to work in major urban centres. It is difficult to attract physicians to small, rural communities. However, I should tell you that even though

Entre-temps, il est également essentiel de porter une certaine attention à une répartition plus équitable des services et des ressources de santé. Certaines études révèlent qu'une intervention médicale à temps peut faire baisser la mortalité due à des maladies graves comme les maladies cardiovasculaires. Il est essentiel d'aborder le problème des deux côtés à la fois et de points de vue multiples.

Le sénateur Gustafson : Vous n'avez pas abordé le problème de la toxicomanie et de la consommation abusive de substances psychoactives. Y a-t-il un écart prononcé entre les résidents ruraux et urbains dans ce domaine ou est-ce la même chose?

M. Pong : Pour être honnête, sénateur, c'est une question à laquelle je suis incapable de répondre, car je n'ai pas fait de recherche du tout dans ce domaine. Je ne sais pas si la toxicomanie est plus grave ou moins grave dans les régions rurales. Nous savons que la consommation d'alcool y est plus élevée que dans les régions urbaines et que c'est également le cas en matière de tabagisme. Nous ne sommes toutefois pas en mesure de vous donner cette information en ce qui concerne les drogues dures.

Le sénateur Gustafson : Vous avez dit que le pire restait à venir. Est-ce parce que les populations rurales sont en baisse et que les résidents ruraux doivent faire de plus longs déplacements pour recevoir des soins et des services?

M. Pong : Mon hypothèse à cet égard est surtout basée sur des prévisions démographiques. La population rurale continuera de diminuer; nous ne savons pas si la baisse sera plus rapide ou plus lente que maintenant, mais nous savons que la tendance se poursuivra. Quand il y aura moins d'habitants dans les régions rurales, les services seront naturellement encore plus rares et l'accès plus difficile. On fermera encore certainement des hôpitaux. Les services seront de plus en plus situés dans les grands centres régionaux; l'accès sera donc encore plus problématique.

D'après les prévisions concernant les effectifs de la santé, le problème s'aggrave encore. Vous avez probablement entendu parler de la pénurie actuelle de médecins. La façon de déterminer qu'il y a pénurie est discutable, mais la plupart des personnes vous diront qu'il y a pénurie de médecins et que les chances que ça s'arrange au cours des prochaines années sont minces. La pénurie ne touche pas uniquement les médecins, mais aussi les infirmières, dont un grand nombre prendront leur retraite et ne seront pas remplacées. On prévoit une diminution du nombre de dispensateurs de soins de santé — médecins, infirmières, physiothérapeutes, et cetera. L'accès aux soins en souffrira. C'est une autre raison pour laquelle je pense que le pire reste à venir.

Le sénateur Gustafson : Le problème ne se situe apparemment pas au niveau financier. Un pourcentage élevé de gouvernements, aux deux paliers, financent les soins de santé, mais il semblerait que ça ne règle pas le problème.

M. Pong : Je pense également qu'au Canada, nous faisons des dépenses assez considérables dans le domaine des soins de santé; nous y consacrons 9,5 p. 100 de notre PIB. Nous nous appliquons à former davantage de médecins et d'infirmières mais, comme nous le savons tous, la plupart des médecins ont tendance à préférer travailler dans les grands centres urbains. On a de la

that is the case, it is not all gloom and doom. We know that there are better ways to encourage physicians to work in rural Canada. One of the most effective ways, based on research, is to train physicians in rural and northern small communities. I am pleased to tell you that two years ago, Laurentian University together with Lakehead University started a brand new medical school called the Northern Ontario School of Medicine. It is the first medical school built in Canada in about 35 years. It is a fairly small medical school with only 56 students per year, but it is built entirely to train physicians to work in rural northern and remote areas. Whether the graduates will eventually settle in those places remains to be seen, because no one can tell them where to go. The idea is that if you train physicians, nurses and other health care workers in rural and northern areas, they are more likely to work in those areas. That has been shown again and again by research.

Senator Gustafson: Our social health support is questioned at times. I live right on the U.S.-Canada boundary and some people in my area travel to Minot, North Dakota, for quick service. I do not know why that is, but have we become laid back in our health care system?

Mr. Pong: I would not say that we are laid back in our health care system. In fact, Canada's health care system probably ranks as one of the top in the world. However, there is no doubt that there is a waiting list, which is a problem that every government and every ministry of health is trying to address. Health care, like anything else, is a scarce resource, and a scarce resource leads to an allocation problem. You allocate either based on who has the money or based on who comes first. Generally speaking, Canada has chosen to allocate on the basis of severity. If you have a heart attack, you will get the service first and you will bump someone who needs a knee replacement, which is painful and inconvenient but you do not die of a weak knee. Canada has chosen to allocate its resources based on needs, to some extent, rather than on income or the ability to pay. Inevitably, there will be waiting lists. However, we hope that the waiting lists will be as short as possible.

Senator Gustafson: This example might not be fair, but we had two young hockey players' whose arms were broken. The boy in Minot, North Dakota, was treated quickly at the hospital and released. The boy in Regina had to wait over the weekend to have his arm set, even though Regina is bigger than Minot. That is a problem but it might be an isolated incident.

Mr. Pong: I have to agree with you.

difficulté à attirer des médecins dans les petites collectivités rurales. Je devrais dire cependant que malgré ça, la situation n'est pas totalement désespérée. Nous savons qu'il existe des façons plus efficaces d'encourager les médecins à aller travailler dans les régions rurales. Une des méthodes les plus efficaces, à en juger d'après les études qui ont été faites à ce sujet, consiste à former des médecins dans les petites collectivités rurales et du Nord. Je suis heureux de signaler qu'il y a deux ans, l'Université Laurentienne et l'Université Lakehead ont ouvert une toute nouvelle école de médecine appelée l'École de médecine du Nord de l'Ontario. C'est la première école de médecine construite au Canada depuis environ 35 ans. C'est une école relativement petite qui n'accueille que 56 étudiants par an, mais elle est entièrement axée sur la formation de médecins au travail dans des régions rurales du Nord et des régions isolées. Il reste encore à voir si les diplômés de cette école s'établiront effectivement dans ce type d'endroits, car personne ne peut les contraindre à aller s'établir dans des endroits précis. Le principe est que, si l'on forme des médecins, des infirmières et d'autres travailleurs en soins de santé dans des régions rurales et du Nord, les chances qu'ils travaillent dans ces régions seront plus grandes. C'est ce que révèle constamment la recherche.

Le sénateur Gustafson : Notre appui socioéconomique en matière de santé est parfois mis en doute. J'habite exactement sur la frontière entre les États-Unis et le Canada et certaines personnes de ma région doivent se rendre à Minot, au Dakota du Nord, pour obtenir des services rapides. Je ne sais pas pourquoi, mais prend-on les choses à la légère dans notre système de soins de santé?

M. Pong : Je ne dirais pas ça. En fait, le système de santé du Canada est probablement un des meilleurs au monde. Il est toutefois indéniable qu'il y a des listes d'attente, ce qui pose un problème que tous les gouvernements et tous les ministères de la santé tentent de régler. Comme tout le reste, les soins de santé sont une ressource rare et la rareté d'une ressource génère un problème de répartition. Celle-ci est faite selon les moyens financiers ou l'ordre d'arrivée. D'une façon générale, le Canada a décidé de se baser sur la gravité du cas. Si vous avez une crise cardiaque, vous aurez la priorité sur une personne qui a besoin d'une arthroplastie totale du genou : une faiblesse au genou est douloureuse et malcommode, mais on n'en meurt pas. Le Canada a décidé d'affecter ses ressources selon les besoins, dans une certaine mesure, plutôt qu'en fonction du revenu ou de la capacité de payer. Des listes d'attente sont inévitables. Nous espérons toutefois qu'elles seront aussi courtes que possible.

Le sénateur Gustafson : Cet exemple n'est peut-être pas équitable, mais nous avons eu deux jeunes joueurs de hockey qui se sont cassé le bras. Le garçon de Minot, au Dakota du Nord, a été traité rapidement à l'hôpital et renvoyé chez lui. Le garçon de Regina a dû attendre toute la fin de semaine pour se faire soigner le bras, bien que Regina soit une plus grosse ville que Minot. C'est un cas, mais peut-être pas si isolé que cela.

M. Pong : Je suis d'accord avec ce que vous dites.

Senator Mahovlich: I was born in Timmins, Ontario, and we were poor but we did not know we were poor. We had doctors who would make house calls so we did not have a wait problem. I do not think the population has decreased much because the mines have been replaced by other corporations. When the mines were closing the town attracted other forms of industry, so things are still active in Timmins. However, they did close the high school in Schumacher, near Timmins, which would make it very unattractive for a family to consider moving there. If they did move to Schumacher, they would have to bus to school in Timmins. In other rural towns are schools and hospitals being closed?

Mr. Pong: I have certainly heard about schools being closed, not only in small towns but also in big cities, including Sudbury. Some hospitals have been closed as well. Hospital closings vary from province to province. Saskatchewan has closed many rural hospitals, while in Ontario very few hospitals have been closed, although some hospitals have been amalgamated. Northern Ontario has 8 per cent of the provincial population but 25 per cent of all hospitals in Ontario, although most of them are very small. Hospital closures depend on provincial policy.

In Timmins, although you may have school closures, you have the Shania Twain Centre.

Senator Mahovlich: That helps too.

Senator Chaput: Historically, rural life was thought of as healthier than urban life. How did rural Canada change from being a good thing to a bad thing? People are no longer as healthy in rural areas, for example. Where did we go wrong? Although salaries are lower, if the cost of living is lower, that might not be the main problem.

I come from a rural area. We must keep health services, although at a different level. You said there were more licensed practical nurses. Licensed practical nurses can hold clinics open. Health services can be delivered in a different way.

Having heard Senator Mahovlich speaking about schools, is it not infrastructure that is lacking, perhaps? Maybe Canada should start looking at different ways of delivering services in rural areas. What do you think of that?

Mr. Pong: You have asked a very important question. In fact, a World Health Organization report indicated that you are right. In the 18th and 19th centuries, people in rural areas in Europe, particularly England or Scandinavia, were healthier than those in urban centres. You can read about urban health at that time in Charles Dickens' novels.

Le sénateur Mahovlich : Je suis né à Timmins, en Ontario; nous étions pauvres, mais nous ne nous en rendions pas compte. Nous avions des visites de médecins à domicile et, par conséquent, aucun problème d'attente ne se posait. Je ne pense pas que la population de la ville ait beaucoup diminué, car les mines ont été remplacées par d'autres entreprises. À la fermeture des mines, la ville a attiré d'autres types d'industries et, par conséquent, l'activité n'a pas cessé. On a toutefois fermé l'école secondaire à Schumacher, près de Timmins; de ce fait, cette localité n'est pas un endroit où les perspectives d'un déménagement soient très intéressantes pour une famille. Si une famille allait s'établir à Schumacher, les enfants devraient prendre l'autobus pour venir à l'école à Timmins. Ferme-t-on également des écoles et des hôpitaux dans d'autres villes rurales?

M. Pong : J'ai effectivement entendu parler de fermetures d'écoles non seulement dans de petites, mais aussi dans de grandes villes, y compris à Sudbury. Plusieurs hôpitaux ont été fermés également. Les fermetures d'hôpitaux diffèrent d'une province à l'autre. En Saskatchewan, de nombreux hôpitaux ruraux ont été fermés alors qu'en Ontario, très peu l'ont été, quoique certains hôpitaux aient été fusionnés. Le Nord de l'Ontario abrite 8 p. 100 de la population de la province, mais 25 p. 100 du nombre d'hôpitaux, quoique la plupart d'entre eux soient très petits. Les fermetures d'hôpitaux dépendent des politiques provinciales.

À Timmins, bien que certaines écoles aient pu être fermées, il y a le Shania Twain Centre.

Le sénateur Mahovlich : Ça aide également.

Le sénateur Chaput : On pensait autrefois que la vie était plus saine dans les régions rurales que dans les régions urbaines. Comment se fait-il que cela ait changé? Les habitants des régions rurales ne sont plus en aussi bonne santé, par exemple. Quand avons-nous fait fausse route? Les salaires plus bas ne sont peut-être pas le problème capital, si le coût de la vie y est moins élevé.

Je suis originaire d'une région rurale. Il est essentiel de maintenir les services de santé, quoique à un niveau différent. Vous avez signalé que le nombre d'infirmières auxiliaires autorisées avait augmenté. Elles permettent de maintenir les cliniques ouvertes. Les services de santé peuvent être fournis d'une façon différente.

Après avoir entendu les commentaires du sénateur Mahovlich au sujet des écoles, n'est-ce peut-être pas dû à un manque d'infrastructures? Au Canada, on devrait peut-être envisager des modes différents de prestation des services dans les régions rurales. Qu'en pensez-vous?

M. Pong : Vous avez posé une question très importante. En fait, un rapport de l'Organisation mondiale de la santé indique que vous avez raison. Aux XVIII^e et XIX^e siècles, les Européens vivant dans les régions rurales, surtout en Angleterre ou en Scandinavie, étaient en meilleure santé que les habitants des centres urbains. Vous trouverez de l'information sur la santé urbaine de l'époque dans les romans de Charles Dickens.

That changed in the 20th century. I do not know the cause. It may be that rural populations are the victims of their own success. In the past, many people were needed to farm, to mine, to cut down trees and to fish. Now everything is mechanized.

Sudbury is a mining town. I was told that 30 to 40 years ago a huge proportion of the labour force was employed by two companies — Inco and Falconbridge. Those companies are now much more productive. They produce more nickel, but they hire very few people. That happens in forestry and agriculture as well.

The resource extraction industry is becoming so successful in terms of productivity that it no longer requires people. There are fewer farmers, loggers and miners. Communities such as Timmins and Sudbury are able to diversify into other things, and they thrive.

Elliot Lake, whose economy was totally based on uranium mining, nearly disappeared overnight when the uranium mining company decided it was no longer profitable to mine there. Instead, Ontario Hydro purchased uranium from Saskatchewan because it is much cheaper to produce there. However, Elliot Lake refused to disappear. There were many houses left behind by the mining companies. The people decided to turn those houses into retirement homes and they marketed Elliot Lake as a retirement community. Elliot Lake is still there. It is probably not as prosperous as when it was a uranium mining town, but it has not become a ghost town.

Economic and technological change is driving much of the transformation of the rural economy. Whether that is a good or a bad thing depends on your perspective.

Senator Mahovlich: There are Shakers near Kitchener who maintain tradition. They keep their horses rather than buying cars and they still build their furniture.

Mr. Pong: I do not believe that many Canadians want to ride in a buggy.

Senator Chaput: How can it get worse?

Mr. Pong: My hypothesis that the worst is yet to come is based mostly on the population of rural Canada. As I said, when you have fewer people, you have less political clout. It is more difficult to provide services in a huge country like Canada where the population is widespread.

In Northern Ontario, there are some communities that have no roads. You have to fly to get to them or wait until wintertime when everything freezes over and trucks can drive over the lakes and streams. Those places are very difficult and expensive to serve. When the population decreases in rural Canada, that problem will be magnified.

La situation a changé au XX^e siècle. Je ne connais pas les causes de ce changement. Il est possible que les populations rurales soient victimes de leur propre réussite. Autrefois, un grand nombre de travailleurs étaient nécessaires dans les exploitations agricoles, dans les exploitations minières, dans l'exploitation forestière et dans la pêche. Maintenant, tout est mécanisé.

Sudbury est une ville minière. On m'a dit qu'il y a 30 ou 40 ans, une très forte proportion de la main-d'œuvre étaient employée par deux sociétés, Inco et Falconbridge. Ces sociétés sont maintenant beaucoup plus productives. Elles produisent davantage de nickel mais engagent moins de personnel. La situation est semblable en foresterie et en agriculture.

La productivité de l'industrie de l'exploitation des ressources naturelles a atteint un niveau tel qu'elle n'a plus besoin de travailleurs. Le nombre d'agriculteurs, d'ouvriers forestiers et de mineurs a diminué. Des collectivités comme Timmins et Sudbury peuvent diversifier leurs activités et prospérer.

Elliot Lake, dont l'économie était entièrement fondée sur l'extraction de l'uranium, a pratiquement disparu du jour au lendemain lorsqu'une société minière d'uranium a décidé que ce type d'exploitation n'était plus rentable dans la région. Hydro Ontario a plutôt acheté de l'uranium à la Saskatchewan parce que sa production y est beaucoup moins coûteuse. Elliot Lake a toutefois refusé de disparaître. De nombreuses maisons ont été abandonnées par les sociétés minières. Les habitants ont décidé de les transformer en maisons de retraite et ont fait de la promotion basée sur l'attrait d'Elliot Lake en tant que collectivité idéale pour les retraités. Elliot Lake existe toujours. Cette ville n'est probablement pas aussi prospère que lorsque c'était une ville minière, mais elle n'est pas devenue une ville fantôme.

L'évolution économique et technologique est responsable en grande partie de la transformation de l'économie rurale. Que ce soit bénéfique ou non dépend du point de vue qu'on adopte.

Le sénateur Mahovlich : Dans les environs de Kitchener, il y a des Shakers qui conservent leurs traditions. Ils gardent leurs chevaux au lieu d'acheter des automobiles et fabriquent leurs meubles eux-mêmes.

M. Pong : Je ne pense pas que beaucoup de Canadiens soient encore disposés à se déplacer en buggy.

Le sénateur Chaput : Comment la situation peut-elle encore empirer?

M. Pong : Mon hypothèse selon laquelle le pire reste à venir est surtout fondée sur la tendance démographique au Canada rural. Comme je l'ai signalé, quand la population diminue, l'influence politique diminue également. La fourniture des services est plus complexe dans un pays très étendu comme le Canada, où la population est dispersée.

Dans le nord de l'Ontario, certaines localités ne sont pas reliées au réseau routier. Il faut prendre l'avion pour y avoir accès ou attendre l'hiver, que tout gèle, pour que les camions puissent rouler sur les lacs ou sur les cours d'eau. La fourniture de services à ces localités est très complexe et très coûteuse. Quand la population diminuera au Canada rural, ce problème sera amplifié.

Senator Peterson: Do you think we would be better served by having more registered nurses in rural areas supporting a doctor? They could certainly handle more patients. Many patients do not require a surgeon.

Mr. Pong: In fact, that is the current trend. Most provinces are experimenting with primary care reform. The idea is to encourage health care providers to work together as a team with physicians, registered nurses, nurse practitioners and sometimes dieticians and social workers.

You are right that some of the things that doctors do can probably be done to some extent by nurses. We certainly need more nurses in rural Canada.

Senator Gustafson: It appears to me that the main difference between urban and rural centres is the advanced scientific developments to which urban centres have access. We do not have that in the rural areas. They might be 100 miles away, and how to get there is the question.

Mr. Pong: It depends on what you mean by advanced technology. Rural areas can overcome some of those difficulties with the advances of information technology. We all know that Canada was created because of the railway. We built CN and CP to link Canada together and we built the Trans-Canada Highway and many others to link our gigantic country together.

In the future, it seems to me that the information highway may help rural Canada. You can be located in Kapuskasing and you can do a lot of highly technical work. For example, I have been doing work for the World Health Organization, but I have never been to Geneva. They send me an email asking me to do something, and I work at home in Sudbury and then send the results to Geneva.

If that can happen, I cannot understand why a lot of what we call white-collar, high-level work could not be done in rural areas. We do not all have to be located downtown in Toronto, Montreal or Vancouver to do that work. In the past, people have stayed in rural Canada because that was their livelihood. In the future, people will stay in rural areas or not out of choice, not necessity.

Some people prefer a rural environment — closer to nature, quieter, less chaotic, you do not have to spend an hour and a half driving to work. With information technology, some people can do that. I would like to suggest that Canada should use the information highway to link urban and rural Canada, just like we have linked the whole country together by railways and highways.

Senator Gustafson: Canadian Pacific did a study a number of years ago on workers that worked in offices and those that worked on the railroad. The workers on the railroad outlived the

Le sénateur Peterson : Pensez-vous que nous serions mieux servis s'il y avait dans les régions rurales davantage d'infirmières autorisées pour seconder un médecin? Elles permettraient certainement de s'occuper d'un plus grand nombre de patients. De nombreux patients n'ont pas besoin d'un chirurgien.

M. Pong : C'est en fait la tendance actuelle. La plupart des provinces font des essais de réforme des soins primaires. Le but est d'encourager les dispensateurs de soins de santé à travailler en équipe avec des médecins, des infirmières autorisées, des infirmières auxiliaires et, parfois, des diététiciens et des travailleurs sociaux.

Il est exact que certaines des tâches que les médecins accomplissent peuvent probablement être faites par des infirmières. Nous avons certainement besoin d'un plus grand nombre d'infirmières au Canada rural.

Le sénateur Gustafson : Il me semble que la principale différence entre les centres urbains et les régions rurales est que les centres urbains ont accès aux technologies scientifiques de pointe. On n'y a pas accès dans les régions rurales. Ces technologies peuvent être à une centaine de kilomètres de l'endroit où l'on se trouve; les déplacements posent par conséquent des problèmes.

M. Pong : Cela dépend de ce que vous entendez par technologies de pointe. Les régions rurales peuvent vaincre certaines de ces difficultés grâce aux progrès de l'informatique. Nous savons tous que le Canada a été créé grâce au chemin de fer. Nous avons édifié le CN et le CP pour relier les différentes localités du Canada, et nous avons construit la Transcanadienne et de nombreuses autres routes pour relier entre elles les différentes régions de notre immense pays.

Je pense que l'autoroute de l'information pourrait aider le Canada rural à l'avenir. On peut faire beaucoup de tâches très techniques en étant installé à Kapuskasing, par exemple. J'ai travaillé pour l'Organisation mondiale de la santé, mais je ne suis jamais allé à Genève. L'OMS m'a envoyé un courriel dans lequel elle me demandait de faire un certain travail et je travaille de chez moi, à Sudbury, et envoie les résultats à Genève.

Si c'est possible, je ne vois pas pourquoi une grande partie du travail de col blanc de haut niveau ne pourrait pas être fait dans les régions rurales. Il n'est pas indispensable que nous soyons tous établis dans le centre de Toronto, de Montréal ou de Vancouver pour faire ce travail. Dans le passé, on habitait en région rurale parce que c'était là qu'on gagnait sa vie. À l'avenir, on vivra dans des régions rurales par choix, et non pas par nécessité.

Certaines personnes préfèrent un milieu rural parce qu'on y est plus proche de la nature, que c'est plus tranquille, que la vie y est moins agitée et qu'on n'a pas à perdre une heure et demie par jour en déplacement. C'est possible grâce à l'informatique. Je suggère que le Canada utilise l'autoroute de l'information pour relier le Canada urbain et le Canada rural, comme nous avons relié tout le pays avec le chemin de fer et le réseau routier.

Le sénateur Gustafson : Le Canadien Pacifique a fait, il y a quelques années, une étude sur les employés de bureau et sur les ouvriers travaillant sur le réseau ferroviaire. On a constaté que les

workers in the office by seven years. Today it has gone the other way. Farms are becoming bigger, but the farmer sits on a tractor 16 hours a day and does not get much exercise. He sits there hanging on for dear life and he is played out by nighttime. I speak from experience.

My neighbour is 10 years younger than I am, and he said his knees have gotten him. He sat on that tractor for a month. There you sit, hanging on.

Mr. Pong: I am sure you already know that some of the most dangerous occupations in this country are occupations found in rural areas — farming, logging, mining and fishing. Not only are more people killed because they farm, log or mine, but there are also occupational health hazards.

Unfortunately, people still have the notion that the rural areas are idyllic, pristine areas, as you pointed out earlier. Even in that sense, rural areas are facing major challenges. I do not need to tell you that in the last few years the two major public health disasters in Canada occurred in rural areas, Walkerton in Southern Ontario and North Battleford in Saskatchewan. Rural Canada is not as pristine as we think. We need to address those issues.

Senator Gustafson: It comes down to a political issue. There are not a lot of votes in rural areas, so why be concerned with it? Let us get the votes out of the urban centre. That is a reality of what is happening today. As a result, rural areas get little support from the treasury dollar of the country when it comes to those situations.

Mr. Pong: I have to agree with you. It will be up to Canada to decide what kind of country we want. From reading Canadian history, I know that in the late 19th century and early 20th century, Canada recruited hundreds of thousands or possibly millions of immigrants from all over the world, particularly Europe, to open our hinterlands to homesteads, to turn wilderness into farms.

If Canada wants our country to be a country with six to eight major urban centres and just let the rest go back to nature, that is one vision, but I think it would be an unfortunate scenario.

Senator Gustafson: Have the dice already been rolled on that one?

Mr. Pong: No, I do not think so. I am not as pessimistic as I sound, otherwise I would not be doing research on rural health.

The Chairman: Senator Gustafson has been out on the tractor for quite a while now, and he comes back better than ever. There is definitely something to be said about a life that is not in smog-covered cities. This committee wants our rural areas to

ouvriers travaillant sur le réseau ferroviaire vivaient en moyenne sept années de plus que les employés de bureau. Actuellement, la tendance est inversée. Les exploitations agricoles deviennent plus grosses, mais l'agriculteur reste assis sur un tracteur 16 heures par jour et il ne fait pas beaucoup d'exercice. Il reste là sans bouger toute la sainte journée et est épuisé le soir. Je parle par expérience.

Mon voisin a dix ans de moins que moi et il dit que ses genoux lui jouent des tours. Il est resté assis sur son tracteur pendant un mois. On reste assis sans bouger.

M. Pong : Je suis certain que vous savez déjà que certaines des professions les plus dangereuses au pays sont des professions typiquement rurales, à savoir l'agriculture, l'exploitation forestière, l'exploitation minière et la pêche. Non seulement un plus grand nombre de personnes perdent la vie accidentellement parce qu'elles font de l'exploitation agricole, de l'exploitation forestière ou de l'exploitation minière, mais elles sont en outre exposées à des risques pour la santé dans leur travail.

Comme vous l'avez signalé tout à l'heure, les gens continuent malheureusement de considérer les régions rurales comme des régions idylliques et vierges. Même à ce chapitre, les régions rurales sont confrontées à de très grands défis. Il n'est pas nécessaire que je vous rappelle qu'au cours des dernières années, les deux grandes catastrophes publiques pour la santé au Canada sont survenues dans des régions rurales, à Walkerton, dans le sud de l'Ontario, et à North Battleford, en Saskatchewan. Le Canada rural n'est pas aussi vierge que nous le pensons. Il est essentiel de s'attaquer à ces problèmes.

Le sénateur Gustafson : C'est en quelque sorte une question politique. Il n'y a pas beaucoup de voix à récolter aux élections dans les régions rurales et, par conséquent, pourquoi se soucierait-on d'elles? On essaie plutôt d'obtenir les voix nécessaires dans les centres urbains. C'est une réalité actuelle. À cause de cette situation, les régions rurales reçoivent peu d'appui du Trésor pour régler ces situations.

M. Pong : Je dois approuver ce que vous dites. Il faudra que le Canada décide quel type de pays il veut devenir. Je sais, après avoir lu des livres d'histoire, que, vers la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e siècle, le Canada a recruté des centaines de milliers, voire des millions d'immigrants de nombreux pays du monde, surtout de pays d'Europe, pour coloniser l'arrière-pays et transformer des aires sauvages en exploitations agricoles.

Si le Canada veut devenir un pays dans lequel il n'y aurait plus que six à huit grands centres urbains et où on laisserait le reste retourner à l'état sauvage, c'est une façon de voir les choses, mais je pense que ce serait un triste scénario.

Le sénateur Gustafson : Le compte à rebours a-t-il déjà commencé à cet égard?

M. Pong : Non, je ne le pense pas. Je ne suis pas aussi pessimiste qu'on pourrait le croire à m'entendre parler, sinon, je ne ferais pas de recherche sur la santé rurale.

La présidente : Le sénateur Gustafson est resté sur son tracteur pendant tout un temps et il nous revient plus en forme que jamais. Une vie à l'abri des villes couvertes de smog présente définitivement des avantages. Le comité veut que les régions

thrive and to keep up what they have done for Canada for so long. They have been a foundation, and we want them to stay that way.

Thank you very much for your thoughts, Dr. Pong. We have not had this kind of discussion yet on health issues, and we very much appreciate it.

For our second panel tonight, we have Paul Carson, Director of Development, Hockey Canada. This is an appropriate time for him turn up as the whole country is riveted on this issue.

Hockey Canada is the national governing body for grassroots hockey in this country. As we travelled across Canada, we heard about the importance of sports and hockey, particularly to rural communities across this country.

We are pleased that Mr. Carson can be with us tonight to speak about issues related to hockey in rural Canada. I say with great friendship and pride, we also are glad to have with us Senator Mahovlich, who has not only been one of Canada's greatest hockey players but also came from rural roots in Northern Ontario. It is great to have you with us.

We have one hour this evening to cover a wide array of issues with Mr. Carson. I invite my colleagues to keep their questions as brief as possible to allow Mr. Carson to respond fully and for everyone around this table to be able to contribute to the discussion of the evening.

Paul Carson, Director, Development, Hockey Canada: Thank you very much. I appreciate the opportunity to present in front of this committee. I am honoured to have the opportunity on behalf of Hockey Canada to present what I believe is the picture of youth sports in Canada, and not only hockey, but we will lean a bit towards our passion as we work our way through this presentation.

First, I do not profess to represent all national sports organizations, but I believe that many who rely on facilities across Canada would echo a similar message to what I wish to share with you today.

I have chosen as a backdrop throughout my slide presentation the youth in our sport. I chose right in the centre, youngsters who travelled to a European centre to support their father at a tournament as he represented Canada, as well as young players who participated in a video shoot we produced a few years ago because Hockey Canada sees itself as a leader in producing resources that are well respected all across the country and throughout the hockey world.

By way of my presentation outline, I will provide a brief introduction. I want to talk about the structure of our sport, the demographics to some degree and facilities in general. Then, I want to look at issues we have discovered through our

rurales prospèrent et qu'elles continuent à faire ce qu'elles font pour le Canada depuis tant d'années. Elles ont été un fondement, et nous voulons qu'elles le restent.

Merci beaucoup pour vos commentaires, monsieur Pong. Nous n'avions pas encore eu de discussion semblable sur des questions de santé et nous l'apprécions beaucoup.

Le deuxième témoin ce soir est M. Paul Carson, directeur du Développement, de Hockey Canada. C'est le bon moment pour lui de se présenter, car tout le pays suit présentement la question avec beaucoup d'intérêt.

Hockey Canada est l'organisme dirigeant national en ce qui concerne le hockey à l'échelle locale. Au cours de nos déplacements à travers le pays, nous avons entendu des commentaires sur l'importance des sports et du hockey, en particulier pour les collectivités rurales.

Nous sommes heureux que M. Carson puisse être avec nous ce soir pour faire des commentaires sur les questions concernant le hockey au Canada rural. Je le dis en toute amitié et en toute fierté : nous sommes également heureux d'avoir parmi nous le sénateur Mahovlich, qui a été non seulement un des plus grands joueurs de hockey du Canada, mais qui a également des racines rurales, dans le nord de l'Ontario. Nous sommes très heureux que vous soyez parmi nous.

Nous disposons d'une heure pour discuter de nombreux sujets avec M. Carson. J'invite mes collègues à poser des questions aussi brèves que possible pour permettre à M. Carson de donner des réponses complètes et pour permettre à toutes les personnes assises autour de cette table de participer à la discussion.

Paul Carson, directeur, Développement, Hockey Canada : Merci beaucoup. J'apprécie l'occasion qui m'est donnée de faire un exposé. Je suis honoré d'avoir la possibilité de présenter, au nom de Hockey Canada, un aperçu des activités sportives pour les jeunes au Canada, et pas seulement le hockey; nous aurons toutefois tendance à faire davantage de commentaires sur le sport qui nous passionne dans le cadre de cet exposé.

Je ne prétends pas représenter toutes les organisations sportives nationales, mais je pense que le message de la plupart de celles qui doivent compter sur des installations serait semblable à celui que je voudrais communiquer aujourd'hui.

Pour toute ma présentation de diapositives concernant la jeunesse dans notre sport, j'ai choisi un arrière-plan qui représente, au centre, des jeunes qui sont allés dans un centre européen pour soutenir leur père qui représentait le Canada à un tournoi, ainsi que des jeunes qui ont participé au tournage d'une vidéo que nous avons produite il y a quelques années; Hockey Canada se considère en effet comme un chef de file en matière de production de documents très appréciés à travers le pays et dans tout le milieu du hockey.

Mon exposé débutera par une brève introduction. Je parlerai de la structure de notre sport, du facteur démographique, dans une certaine mesure, et des installations en général. J'aimerais ensuite examiner certains problèmes que nous avons découverts

investigations of facilities and then talk about challenges in grassroots hockey. Particularly, I think the discussion will lead itself towards challenges in rural Canada.

Then I will talk about future directions, strategies that Hockey Canada is involved with in continuing to grow the game but at the very least to ensure the game provides a platform for the youth of our country to continue to participate in sport.

Hockey Canada's mission is to lead, develop and promote positive hockey experiences. The underlying opportunity in hockey and grassroots sports in general is to increase physical activity rates among Canadians. We need to see this as a priority and a commitment to encourage healthy and active living among all Canadians.

As a former physical education teacher and prior to that, a participant in this sport as a player, I firmly believe that an active lifestyle allows me to enjoy so much of the living that I do. I encourage it within my own family and in those around me.

I am not someone that points directly to hockey as a sport to say that this should be the chosen avenue, but I believe that because we, as Canadians, see it as such a strong part of our culture, many people gravitate towards it. However, it should not be the only opportunity. To me, the opportunity to engage in physical activity in a variety of environments is paramount.

Hockey Canada believes in a positive hockey experience for all participants in a safe and sportsman-like environment. As a national governing body, we have many roles.

One role is to oversee the high performance programs that are geared towards men and women, and even in the teen years we have our male under-17 program, our national junior program and our female under-18 program.

We have a role on the international stage to support the evolution of the game in many countries around the world that participate. Some 64 nations are members of the International Ice Hockey Federation.

Hockey Canada also creates, delivers and, in some cases, exports some of the best development programs in the world of sport. This, in itself, is one of the great challenges in our game, and we probably have better market penetration of some of our programs in European countries than we do in Canada.

Dr. Pong made a reference to the information highway and we believe strongly in taking that same route because the resources and messages to support rural communities need to travel every channel available to us to ensure that we have market penetration on programs and resources to support communities.

au cours de nos enquêtes sur les installations, puis faire des commentaires sur les défis qui se posent dans le hockey local. Je pense que cette discussion aboutira d'elle-même aux défis qui se posent en milieu rural au Canada.

Je ferai ensuite des observations sur les orientations futures et sur les stratégies auxquelles participe Hockey Canada en continuant d'élargir la portée de ce sport et tout au moins en s'assurant qu'il sera pour les jeunes de notre pays une plate-forme les incitant à participer à des activités sportives.

La mission de Hockey Canada est de diriger, développer et promouvoir des expériences enrichissantes au hockey. L'opportunité sous-jacente au hockey et dans les sports locaux en général est de développer l'activité physique chez les Canadiens. Il est essentiel de considérer ça comme une priorité et comme un engagement ayant pour objet d'encourager un mode de vie sain et actif chez tous les Canadiens et Canadiennes.

J'ai été professeur d'éducation physique et, avant cela, j'ai participé à ce sport à titre de joueur; par conséquent, je crois fermement qu'un mode de vie actif me permet d'apprécier beaucoup la vie que je mène. J'encourage ce mode de vie dans ma propre famille et dans mon entourage.

Je ne suis pas du genre à dire que le hockey est la voie à suivre, mais je pense qu'étant donné que nous, Canadiens, considérons ce sport comme un aspect très important de notre culture, la plupart des gens ont tendance à l'adopter. Ce ne devrait toutefois pas être la seule occasion. En ce qui me concerne, l'occasion de s'adonner à des activités physiques dans des milieux différents est primordiale.

Hockey Canada croit à une expérience enrichissante au hockey pour tous les participants, dans un milieu sécuritaire où règne l'esprit sportif. En notre qualité d'organisme dirigeant national, nous avons de nombreux rôles.

Notre rôle est de superviser les programmes de haut niveau destinés aux hommes et aux femmes et, même en ce qui concerne les adolescents, nous avons notre programme pour jeunes gens de moins de 17 ans, notre programme national de hockey junior et notre programme pour jeunes filles de moins de 18 ans.

Sur la scène internationale, notre rôle est de soutenir l'évolution du jeu dans de nombreux pays participants. Quelque 64 pays sont membres de la Fédération internationale de hockey sur glace.

En outre, Hockey Canada crée, livre, et, dans certains cas, exporte certains des meilleurs programmes de perfectionnement du monde sportif. C'est en soi un des grands défis de notre sport et certains de nos programmes ont d'ailleurs une meilleure pénétration du marché dans les pays européens qu'au Canada.

M. Pong a mentionné l'autoroute de l'information et nous sommes convaincus qu'il faut y avoir recours, car les ressources et les messages pour soutenir les collectivités rurales doivent être diffusés par toutes les voies disponibles pour nous assurer une pénétration du marché en ce qui concerne les programmes et les ressources destinés à soutenir les collectivités.

Hockey Canada also provides a variety of other services to our membership, including the structure that allows for solid government but, more important, an insurance program that is probably second to none nationally in terms of a sport organization being able to provide its membership with security in the event of any injuries or challenges that result from their participation in the game. That program is at every level, not only in playing the game but in coaching, officiating and administering the game.

Hockey Canada works closely with provincial sport bodies as well to support national and regional events such as the Allan Cup at the senior level, the RBC Royal Bank Cup at the junior hockey level, and the TELUS Cup at the midget level.

Those events are important because it is the domestic events in Canada that find their way into small communities and those small communities rely heavily on the rural population to support the success of those events. I will share with you in a few minutes what that success looks like.

In regard to the passion of hockey I have jotted down a few points but, first, the birthplace of a sport. There is much debate in Canada on the birthplace of hockey. There are claims that it is Windsor, Nova Scotia, it could be Montreal, it could be Halifax, it could be Kingston, and we know that the controversy will go on and on. We may even solve it tonight.

Hockey is an integral part of Canadian culture. The great passion amongst a vast majority of Canadians, young and old, is for a sport that we can participate in as players, coaches, officials and administrators at all levels, but even beyond that as fans. I find that no matter where I go, when people see the pin on my lapel they want to talk about their favourite teams. I must be politically correct and suggest that my favourite team tonight is the Ottawa Senators.

The evolution of the hockey development system in Canada has been unique compared to most systems in North America. The vast majority of sporting systems in North America grew through the school system. The hockey system in Canada grew independent of the school system. There are pockets in the country where the school system is important, and I will touch on emerging partnerships in a couple of minutes that I believe will strengthen the opportunities for hockey in rural Canada.

Regarding the structure of Hockey Canada, it is important for the committee to understand that Hockey Canada is governed by a board. There are a group of eight officers on our board, which is made up of a chairman, five vice-chairs, a past chair and our president, Bob Nicholson. With that board also comes representation from all the provincial sport bodies. We call them branches but in Ontario, for example, there are three branches:

Hockey Canada fournit en outre différents autres services à ses membres, y compris la structure qui permet une régie solide, mais surtout un programme d'assurance qui est probablement le meilleur qu'un organisme sportif puisse offrir à ses membres à l'échelle nationale, avec la sécurité nécessaire en cas de blessures ou de difficultés résultant de leur participation au jeu. Ce programme est applicable à tous les niveaux, non seulement à celui du jeu comme tel, mais aussi à celui de l'entraînement, de la supervision et de l'administration du jeu.

Hockey Canada travaille en étroite collaboration avec des organismes sportifs provinciaux et appuie des événements nationaux et régionaux comme la Coupe Allan au niveau senior, la Coupe RBC Banque Royale au niveau Junior et la Coupe TELUS, au niveau midget.

Ces événements sont importants, car ce sont des événements canadiens qui se déroulent dans de petites collectivités où leur réussite est très tributaire de la population rurale. Je vous expliquerai dans quelques minutes à quoi ressemble cette réussite.

En ce qui concerne la passion du hockey, j'ai noté quelques points, mais il y a d'abord le lieu de naissance d'un sport. Le lieu de naissance du hockey fait l'objet de nombreuses discussions au Canada. Certaines personnes prétendent que c'est Windsor, en Nouvelle-Écosse, et que ce pourrait être Montréal ou Halifax, ou encore Kingston. Nous savons que la controverse se poursuivra. Nous arriverons peut-être à régler la question ce soir.

Le hockey fait partie intégrante de la culture canadienne. La passion intense qu'il suscite chez une grosse majorité de Canadiens, jeunes et vieux, est une passion pour un sport auquel nous pouvons participer en qualité de joueurs, d'entraîneurs, d'officiels et d'administrateurs, à tous les niveaux, mais aussi à titre d'amateurs. J'ai constaté que où que j'aille, lorsqu'ils remarquent l'épinglette que je porte à mon revers, les gens veulent parler de leurs équipes favorites. Je dois être politiquement correct et dire que ce soir mon équipe favorite, c'est les Sénateurs d'Ottawa.

L'évolution du système de développement du hockey au Canada a été très particulière en comparaison de plupart des systèmes nord-américains. La grande majorité des systèmes sportifs nord-américains ont pris de l'expansion par le biais du système scolaire. Au Canada, le système du hockey a pris de l'ampleur en toute indépendance du système scolaire. Dans certaines régions, le système scolaire joue un rôle important et je mentionnerai brièvement, dans deux ou trois minutes, les partenariats émergents qui devraient augmenter les possibilités pour le hockey au Canada rural.

En ce qui concerne la structure de Hockey Canada, il est important que vous sachiez que Hockey Canada est dirigé par un conseil d'administration. Ce conseil d'administration est composé de huit dirigeants, à savoir un président du conseil, cinq vice-présidents, un président sortant et le président de Hockey Canada, Bob Nicholson. Avec ce conseil d'administration, tous les organismes sportifs provinciaux sont représentés également.

Hockey Northern Ontario; Ottawa and District Hockey Association, and the Ontario Hockey Federation. The Ontario Hockey Federation is large so there are many member partners.

When we attend an annual general meeting for Hockey Canada, we see the diversity and richness of hockey's culture across Canada, which represents both rural and urban Canada. It is an exciting experience to talk with people about the game at the most common form. Even though there may be discussions about the differences between rural and urban Canada, at the root is a game about which everyone is passionate.

As a structure, Hockey Canada also has four offices. Today, I brought a colleague with me who works at the Air Canada Centre in Toronto. He is what we call the Hockey Canada Regional Centre Office for Ontario. He probably comes closer to rural hockey in Canada than I ever will, but we have four offices of that nature and examples would be outreach opportunities in Northern Canada, offering Aboriginal programming throughout those northern communities, as well as offering inner city opportunities in some of the major cities across Canada. Hockey has been fortunate to have the support of Sport Canada through specific funding targeted at supporting youngsters who need access to the sport, who are either in rural communities or in intercity communities where the financial resources are limited and it is our job to identify those individuals and provide them with opportunities.

The membership in Canada is 552,000 registered players, male and female; 103,000 registered coaches; and 33,000 registered officials. This membership is all at the grassroots level. This slide shows that hockey is ingrained in the culture of our society. Twenty per cent of households in Canada are involved in some way in hockey — 4.5 million Canadians. When we look at the numbers on an annual basis at the grassroots level, approximately 1.5 million games are played in minor hockey across this country and there are 2 million practices. There are many people who are active in this sport.

Approximately 400,000 fans attended Hockey Canada events in 2006-07 at the regional, national and international level. Hockey Canada continues to offer events at the international level that set records for attendance. The International Ice Hockey Federation is more than happy to host, on an annual basis, some type of event in Canada, knowing that hockey is so embedded in our culture that there is success all over that event. Again, at the regional and national level, those events are held in small-town Canada and those events support rural communities.

In a sense, the consequence is that people have access to these events, and having access to these events and being motivated by these events encourages the youth of Canada to participate. Our challenge is to ensure we have both the resources and the facilities to support these youngsters if we are to promote active lifestyles.

Nous les appelons des divisions membres mais, en Ontario, par exemple, il y en a trois : Hockey Northern Ontario, l'Ottawa and District Hockey Association et la Ontario Hockey Federation. La Ontario Hockey Federation est un organisme important et a, par conséquent, de nombreux partenaires.

Quand nous participons à une assemblée générale annuelle pour Hockey Canada, nous pouvons constater la diversité et la richesse de la culture du hockey à travers le pays, dans les régions rurales et dans les régions urbaines. C'est une expérience très intéressante de discuter du hockey sous sa forme la plus courante. Quoiqu'il puisse y avoir des discussions sur les différences entre le hockey au Canada rural et au Canada urbain, c'est à la base un sport pour lequel les Canadiens se passionnent.

Hockey Canada a en outre quatre bureaux. Je me suis fait accompagner aujourd'hui d'un collègue qui travaille au Centre Air Canada de Toronto. Il représente ce que nous appelons le bureau central régional de Hockey Canada pour l'Ontario. Il est probablement plus proche du hockey rural au Canada que je ne le serai jamais, mais nous avons quatre bureaux de cette nature et nous avons des possibilités de sensibilisation dans le nord du Canada, où nous offrons des programmes aux Autochtones dans toutes ces collectivités du Nord, ainsi que dans le cœur de la plupart des grandes villes canadiennes. Le hockey a eu la chance d'avoir l'appui de Sport Canada par le biais d'un financement ciblé ayant pour objet d'aider les jeunes qui veulent avoir accès au sport, dans des collectivités rurales ou dans des collectivités interurbaines où les ressources financières sont limitées. C'est notre tâche de découvrir ces jeunes et de leur offrir ces possibilités.

Les membres au Canada sont 552 000 joueurs inscrits, hommes et femmes, 103 000 entraîneurs inscrits et 33 000 officiels inscrits. Ces membres sont tous au niveau local. Les diapositives montrent que le hockey est profondément ancré dans la culture de notre société. Vingt pour cent des foyers canadiens, ce qui représente 4,5 millions de Canadiens, participent d'une façon ou d'une autre. Lorsqu'on examine les chiffres annuels au niveau local, près de 1,5 million de parties sont jouées en hockey mineur à travers le pays et il y a 2 millions de séances d'entraînement. De nombreuses personnes sont donc actives dans ce sport.

Environ 400 000 amateurs de hockey ont assisté à des événements de Hockey Canada en 2006-2007, au niveau régional, national et international. Hockey Canada continue de proposer au niveau international des événements qui atteignent des records de participation. La Fédération internationale de hockey sur glace est très heureuse d'organiser annuellement un type d'événement quelconque au Canada, sachant que le hockey est tellement ancré dans notre culture que ce type d'événement est une garantie de réussite. Au niveau régional et national, ces événements se déroulent dans de petites villes canadiennes et appuient les collectivités rurales.

Dans une certaine mesure, la conséquence est que les personnes ont accès à ces événements; cet accès et la motivation que donnent ces événements encouragent les jeunes Canadiens à participer. Notre défi est de nous assurer que nous avons les ressources et les installations nécessaires pour soutenir ces jeunes si nous voulons promouvoir un mode de vie actif.

With respect to facilities, arenas continue to be the hub of the community in rural Canada and we cannot afford to lose these community meeting places. There are challenges on many different levels for those facilities, but I will run through a couple of them. I know that the ministers' conference coming up soon will address this issue in terms of infrastructure around recreational facilities in Canada.

The cost to run facilities with respect to energy is higher in rural areas. Generally, energy costs decrease as the size of the community increases due in part to the greater efficiencies in these newer facilities. Therefore, it is more costly to run older facilities. The reality in Canada is that many of our facilities are somewhere in the age of 30 to 35 years old. The facilities that were built in the late 1960s had an expected lifespan of 32 years, so we are already beyond the lifespan of the facilities used in many of these communities today.

It is often the case that it is more feasible economically to close the facility than to look at a retrofit to ensure that the facility supports the community. Ultimately, closing the facility puts the rural disadvantaged in a position where they must travel greater distances to the fringes of urban centres to access facilities for programs and resources.

I am not saying there is an easy answer, but the reality is that we must look at facilities over the entire country and look at where our priorities need to be in terms of multi-purpose facilities that would address a number of needs, one being the opportunity for youngsters to participate in the great sport of hockey.

Canada's population continues to move to urban areas, putting strain on urban infrastructure and at the same time reducing the demand on rural infrastructure, which, to some degree, makes it a less attractive investment for the third party group that is looking at putting facilities into communities. Again, the ability of small-town, rural Canada to sustain corporate support is limited.

I have talked about facilities in Canada: the higher operational costs in rural Canada and rural facilities being 30 years or older, with life expectancy being 32 years. It is estimated there are 2,800 to 3,000 arenas in Canada, and approximately 86 per cent of these arenas are municipally owned. We know this because three years ago we set out to complete a research project in partnership with the Canadian Recreation Facilities Council, so we have surveyed all the facilities across Canada. An arena is a facility that may have a single ice surface, a dual ice surface or as many as six pads, but we view that as one facility.

En ce qui concerne les installations, les arénas continuent d'être le centre d'activité des communautés rurales du Canada, et nous ne pouvons pas nous permettre de perdre ces lieux de rassemblement. Certains défis se posent à différents niveaux en ce qui concerne ces installations, mais je me contenterai d'en citer deux ou trois. Je sais que la conférence des ministres qui doit bientôt se dérouler examinera la question de l'infrastructure associée aux installations récréatives au Canada.

Les coûts de fonctionnement de ces installations, notamment en ce qui concerne l'énergie, sont plus élevés dans les régions rurales. D'une façon générale, le coût de l'énergie diminue à mesure que la taille de la collectivité augmente, notamment en raison de la plus grande efficacité énergétique dans les installations plus récentes. Par conséquent, les coûts de fonctionnement des vieilles installations sont plus élevés. Au Canada, la plupart de nos installations datent de 30 à 35 ans. Les installations qui ont été construites vers la fin des années 1960 avaient une durée de vie prévue de 32 ans et, par conséquent, la durée de vie des installations utilisées dans la plupart de ces communautés est déjà dépassée.

Il est souvent plus rentable sur le plan financier de fermer l'installation que d'envisager de la moderniser pour s'assurer qu'elle soutienne la collectivité. En fin de compte, la fermeture de l'installation désavantage les populations rurales qui doivent faire de plus grands déplacements jusqu'à la périphérie des centres urbains pour avoir accès à des installations pour les programmes et les ressources.

Je ne dis pas qu'il existe une solution facile, mais il faut avoir une vue d'ensemble des installations à l'échelle du pays et décider où doivent aller nos priorités en termes d'installations polyvalentes qui pourraient répondre à plusieurs types de besoins, l'un étant l'occasion pour les jeunes de participer au beau sport qu'est le hockey.

La population du Canada continue de se déplacer vers les centres urbains, ce qui met l'infrastructure urbaine à rude épreuve, tout en réduisant la demande en ce qui concerne l'infrastructure rurale, ce qui, dans une certaine mesure, en fait un investissement moins attrayant pour les tierces parties qui examinent la possibilité d'établir des installations dans les collectivités. Je rappelle que la capacité des petites villes ou des régions rurales du Canada de conserver le soutien des entreprises est restreinte.

J'ai fait des commentaires sur les installations au Canada : j'ai signalé les coûts opérationnels plus élevés en milieu rural et mentionné le fait que les installations rurales ont 30 ans ou plus alors que leur durée de vie est de 32 ans. On estime que le nombre d'arénas au Canada est de 2 800 à 3 000 et qu'environ 86 p. 100 de ces arénas appartiennent à des municipalités. Nous le savons parce qu'il y a trois ans, nous avons réalisé un projet de recherche avec la collaboration du Canadian Recreation Facilities Council. Nous avons donc examiné toutes les installations au Canada. Un aréna est une installation qui peut être équipée d'une seule surface de glace, d'une double surface de glace ou même de six patinoires mais nous considérons toujours ça comme une seule installation.

The cost of arena renovations over the next 10 years is projected to be \$3.5 billion for arenas between the age of 25 and 35 years old. Seventy-five per cent of arenas have antiquated heating systems, ventilation and refrigeration systems and, as a result, are costly to operate. New technologies are available to make them more efficient and less burdensome, but that is part of an infrastructure situation. Approximately 45 per cent of Canadian rinks, that is, about 1,350, are already beyond their life expectancy.

I will finish up with more details on facilities: 594 arenas, or 20 per cent, were built before 1960; 756 arenas, or 25 per cent, were built in the early 1970s, so 45 per cent of them are well beyond that life expectancy range of 32 years.

Right now, we are meeting with our branch partners across the country. We have a chart like this one on the screen. In red are arenas that were built more than 25 years ago and in green are arenas that are newer. You can see that 3 per cent of the arenas in Canada have been built between 2001 and the present date, so 97 per cent of all arenas pre-date 2000.

We have taken a cross-section province by province. As we present our facilities awareness strategy at the provincial level, this chart breaks it down to how that province compares with the national averages. They are all in a similar situation. Each province is reflected in these averages that we show nationally.

Our strategic plan around facilities needs to be implemented to collect and analyze data, to gain a clearer picture of all these issues, and to create long-term plans that address and resolve both the aging infrastructure and the shortfall of arenas in Canada. We need to develop an effective communications strategy that ensures we engage both government and the public and private sectors to support this mission.

We also need to complete pilot projects to demonstrate that arenas can be cost effective and erected in a timely manner. In smaller communities, we are even looking at facilities that may cost only \$800,000 to \$1 million that would be more of a covered outdoor facility, something appropriate for players to use in those rural settings. It seems we have gotten away from the outdoor arenas of days gone by like I played in when I grew up in Calgary, but we still have the ability, through the wonders of our climate, to take advantage of natural ice in the winter.

Issues at the grass roots level include a shrinking volunteer population, increasing costs of participating in the game or increasing costs of facilities and managing those facilities, and rules and regulations. As the population in rural Canada decreases, there are challenges for those communities to put teams together. At one time, Timmins had a team and Schumaker had a team, and now all the communities in that rural setting

On prévoit qu'au cours des dix prochaines années, les coûts de rénovation des arénas s'élèveront à 3,5 milliards de dollars pour ceux qui ont de 25 à 30 ans. Soixante-quinze pour cent des arénas sont équipés de systèmes de chauffage, de ventilation et de réfrigération vétustes et, par conséquent, les frais de fonctionnement sont élevés. De nouvelles technologies permettent de rendre ces systèmes plus efficaces et moins volumineux, mais ça fait partie de l'état d'une infrastructure. Environ 45 p. 100 des patinoires canadiennes, soit environ 1 350, ont déjà dépassé leur durée de vie normale.

Je terminerai en donnant des informations plus précises sur les installations : 594 arénas, soit 20 p. 100, ont été construits avant 1960; 756 arénas, soit 25 p. 100, ont été construits au début des années 1970; par conséquent, 45 p. 100 des arénas ont déjà dépassé leur durée de vie prévue, qui est de 32 ans.

Actuellement, nous rencontrons nos partenaires des divisions membres des diverses régions du pays. Nous avons un graphique comme celui-ci sur l'écran. En rouge sont indiqués les arénas qui ont été construits il y a plus de 25 ans et, en vert, les arénas les plus récents. Vous verrez que 3 p. 100 seulement des arénas au Canada ont été construits depuis 2001; par conséquent, 97 p. 100 de ces installations ont été construites avant 2000.

Nous avons fait une coupe transversale province par province. Quand nous présentons notre stratégie de sensibilisation aux installations au niveau provincial, cette figure permet de voir la situation de la province concernée par rapport aux moyennes nationales. Elles sont toutes dans une situation semblable. Chaque province est incluse dans les moyennes nationales.

Notre plan stratégique en ce qui concerne les installations doit être mis en œuvre pour recueillir et analyser des données qui permettront d'avoir une vue d'ensemble plus claire de tous ces problèmes et d'établir des plans à long terme en vue de régler la question du vieillissement de l'infrastructure et de la pénurie d'arénas au Canada. Il est essentiel que nous élaborions une stratégie de communications efficace assurant la participation du gouvernement, du public et du secteur privé pour appuyer cette mission.

Il est également impératif de terminer les projets pilotes afin de démontrer que les arénas peuvent être rentables et érigés en temps opportun. Dans les petites collectivités, nous envisageons la construction d'installations ne coûtant que de 800 000 à 1 million de dollars qui seraient davantage des patinoires extérieures couvertes appropriées pour les joueurs en milieu rural. Il semble qu'on ait cessé de construire des arénas extérieurs comme ceux dans lesquels j'ai joué autrefois dans ma jeunesse, à Calgary, mais, grâce aux merveilles de notre climat, nous pouvons toujours tirer parti de la glace naturelle en hiver.

Les préoccupations locales incluent une population bénévole décroissante, une augmentation des coûts de participation aux parties ou des coûts des installations et de gestion de ces installations et les règlements. En raison de la diminution de la population rurale au Canada, ces communautés ont des difficultés à former des équipes. À une certaine époque, Timmins avait son équipe et Schumaker avait la sienne et, maintenant, toutes les

form one team at each age level. The challenge becomes how to break down barriers around regulations to allow players to cross boundaries and play together on the same team.

I have been in situations in southern Alberta where we meet with some of the rural minor hockey communities and they say, "We would like to be able to travel from one community to another with a core of eight players and be able to draw on three or four players from the community we are travelling to in order to play against the team in that community." The reality is that we could have a team travel two hours and have a game cancelled because they do not have enough players to compete. In the winter condition the teams are travelling under, it is paramount that we figure out ways to make sure kids have the opportunity to play.

Regarding future directions at Hockey Canada, this past year, we have conducted a project called Grassroots Summits. We have asked all our branches to work back through their membership, and non-members who are thinking about joining the game of hockey, and ask people what needs to happen with the game as we move into the 21st century and what opportunities need to be made available to the youngsters that play this game. We are looking at facilities and strategies.

Regarding international events, we are excited at the opportunity at the Hockey Canada level to bring international events to Canada because the success of those events allows us to generate dollars that allow us then to fund programming in the communities that we so desperately need to serve.

Last, I can speak of our partnerships at the National Hockey League level, at the Canadian Hockey League level, at the Canadian recreational facility level, but we also have great opportunities through the school system. In southern Ontario, the community of Norwood just outside of Peterborough saw a lot of their rural students migrating into Peterborough for high school courses. When Norwood took the Hockey Canada skills academy program into their building, many kids who had gone to Peterborough the year before came back to their school setting for one thing — the opportunity to play hockey, and they played hockey within the school day. The course was curriculum-based. It was not teams. It was an opportunity to play hockey as part of their curriculum and to obtain credit for it. We found that many rural communities in Canada are engaging this project and taking it under their wing as an opportunity to support their students, keep them at home and keep them in the rural setting for educational purposes as well. The partnerships become key, and we are excited about that opportunity.

Thank you for the opportunity to speak.

collectivités de cette région rurale forment une équipe pour chaque groupe d'âge. Le défi concerne la façon d'éliminer les obstacles que posent les règlements pour permettre aux joueurs de jouer ensemble dans la même équipe en dépit des délimitations régionales.

Dans le sud de l'Alberta, à l'occasion de certaines rencontres avec les représentants de plusieurs des communautés rurales de hockey mineur, ceux-ci nous signalent parfois qu'ils aimeraient pouvoir se déplacer d'une collectivité à une autre avec un noyau de huit joueurs et pouvoir prélever trois ou quatre joueurs dans la localité qui les accueille pour jouer contre l'équipe locale. En réalité, il est possible qu'après avoir fait un déplacement de deux heures, la partie soit annulée parce que l'équipe n'a pas assez de joueurs pour la compétition. Dans les conditions hivernales dans lesquelles les équipes se déplacent, il est primordial de trouver des façons de s'assurer que les enfants auront l'occasion de jouer.

En ce qui concerne les orientations futures de Hockey Canada, au cours des 12 derniers mois, nous avons mis en œuvre un projet appelé Sommets à l'échelle locale. Nous avons demandé à nos divisions membres de faire un sondage auprès de leurs membres et des autres personnes qui ont l'intention de se joindre à une équipe de hockey pour leur demander l'orientation à donner au hockey en ce début de XXI^e siècle et quelles possibilités il est nécessaire de mettre à la disposition des jeunes qui pratiquent ce sport. Nous voulons mettre en place des stratégies pour les installations.

En ce qui concerne les événements internationaux, nous sommes très heureux d'avoir l'occasion au niveau de Hockey Canada de tenir certains de ces événements au Canada, car leur succès nous permet de générer des revenus qui nous donneront la possibilité de financer des programmes dans les collectivités qui ont terriblement besoin de notre aide.

Enfin, j'aimerais faire quelques commentaires au sujet de nos partenariats au niveau de la Ligue nationale de hockey, au niveau de la Ligue canadienne de hockey, à celui des installations de loisir canadiennes; le système scolaire offre en outre d'excellentes occasions. Dans le sud de l'Ontario, les étudiants de la localité de Norwood, située à proximité de Peterborough, ont migré vers Peterborough pour faire leurs études secondaires. Quand l'école de Norwood a adopté le programme pour les écoles de Hockey Canada dans son édifice, de nombreux enfants qui s'en étaient allés à Peterborough l'année précédente sont revenus dans leur école pour une seule raison : avoir l'occasion de jouer au hockey. Ça leur a permis de jouer au hockey pendant les heures d'école. Le cours faisait partie du programme scolaire. Il ne s'agissait pas d'équipes. C'était une occasion de jouer au hockey dans le cadre des activités scolaires et d'obtenir des crédits. Nous avons constaté que de nombreuses collectivités rurales canadiennes se mettent à participer à ce projet et le prennent sous leur aile, car c'est une occasion d'appuyer leurs élèves, de les retenir dans leur localité et de les faire rester en milieu rural pour leurs études. Les partenariats jouent un rôle clé et nous sommes enthousiastes au sujet de cette occasion.

Je vous remercie pour cette occasion de faire un exposé.

The Chairman: I know everyone will want to ask you a question. If I may ask about the last comment you made about partnerships and who you worked with, I was wondering what, if any, partnerships you have spreading from our Paralympic hockey team. I have the privilege of being an honorary life member of that terrific team that walked off with the gold in Torino, and they are fantastic. That area has an effect on the player, many of whom have been playing since they were young. Does your organization reach out in communities to try to encourage and support that part of this great sport?

Mr. Carson: Yes, we do. On a positive note, we have had tremendous success with our sledge hockey program and our Paralympians. They are tremendous athletes, first and foremost, and tremendous ambassadors for the sport of hockey. We have had the opportunity through generous funding through Sport Canada to hire a coordinator who oversees that program. His job is to ensure that the team travels and that the program itself receives exposure, not only in the urban centres of Canada but also in the rural centres. There is a document through Sport Canada, a long term athlete development document, and there is also a specific document for disabled athletes called *No Accidental Champions*. Hockey Canada right now is working on sport-specific documents for three areas: male development, female development and disabled athlete development.

In a sense, our focus is on the developmental needs of athletes in all three of those categories. Our opportunity to serve the disabled community through the sledge hockey program has been tremendous. The recruiting process for disabled sports is an interesting one. We believe that our athletes demonstrate through not only their competitive spirit but their desire to pursue normal lives that a lot of youngsters with disabilities have great role models and great opportunities in sport.

The Chairman: This opportunity is now being extended, as you may have seen on television as early as last evening. A new relationship is being formed with the Department of National Defence to use this kind of recreation as an effort to help people who have come back from Afghanistan with difficulties, or wherever. Already, athletes are helping themselves with this program. It is starting off with a bang and it is good.

Mr. Carson: Hockey Canada took over the responsibility of overseeing sledge hockey three years ago. Ultimately, our goal was to ensure success at the Olympic level, to ensure that that team has exactly the same resources as our men's and women's teams when they travel to the Olympics, but also to ensure that the athletes have the opportunity to promote the sport at the grassroots level. It is encouraging to see that the

La présidente : Je sais que tous les membres voudront poser une question. À propos du dernier commentaire que vous avez fait concernant les partenariats et les organismes avec lesquels vous collaborez, je me demandais si vous avez des partenariats avec notre équipe de hockey paralympique. J'ai le privilège d'être membre honoraire à vie de cette équipe époustouflante qui a remporté la médaille d'or à Turin. C'est une équipe extraordinaire. Ce domaine a une influence sur les joueurs dont un grand nombre jouent depuis qu'ils sont jeunes. Est-ce que votre organisme fait de la sensibilisation dans les collectivités pour encourager et soutenir cet aspect de ce beau sport?

M. Carson : Oui. Sur le plan positif, nous avons très bien réussi avec le programme de hockey sur traîneau et avec nos athlètes paralympiques. Ce sont d'abord et avant tout de formidables athlètes et d'excellents ambassadeurs du hockey. Nous avons eu l'occasion d'engager un coordonnateur qui supervise ce programme, grâce aux généreux crédits octroyés par Sport Canada. Sa tâche consiste à s'assurer que l'équipe voyage et que le programme comme tel a une certaine visibilité, non seulement dans les centres urbains du Canada, mais aussi dans les centres ruraux. Un document a été publié par l'intermédiaire de Sport Canada, il s'agit d'un document sur le développement à long terme de l'athlète. En outre, un document consacré spécifiquement aux athlètes handicapés, intitulé *No Accidental Champions*, a également été publié. Hockey Canada prépare actuellement des documents axés sur ce sport dans trois domaines : le développement des athlètes masculins, le développement des athlètes féminins et le développement des athlètes handicapés.

Dans une certaine mesure, nous mettons l'accent sur les besoins de développement des athlètes dans ces trois catégories. L'occasion que nous avons de servir les personnes handicapées par le biais du programme de hockey sur traîneau est formidable. Le processus de recrutement en ce qui concerne les sports pour les personnes handicapées est intéressant. Nous estimons que nos athlètes démontrent non seulement par leur esprit de compétition, mais aussi par leur désir de mener une vie normale, que beaucoup de jeunes ayant un handicap peuvent trouver d'excellents modèles de comportement et d'excellentes possibilités dans le sport.

La présidente : Comme vous avez peut-être pu le voir hier soir à la télévision, ces possibilités sont maintenant élargies. De nouvelles relations sont établies avec le ministère de la Défense nationale pour utiliser ce type de loisir en vue d'aider les militaires qui rentrent d'Afghanistan et qui ont certaines difficultés ou d'autres problèmes. Les athlètes s'aident déjà eux-mêmes grâce à ce programme. Il démarre sur les chapeaux de roue et c'est un bon programme.

M. Carson : Hockey Canada a pris la responsabilité de superviser le hockey sur traîneau il y a trois ans. Notre objectif ultime était de s'assurer de la réussite au niveau olympique, de s'assurer que l'équipe avait exactement les mêmes ressources que nos équipes d'hommes et de femmes lorsqu'elles voyagent aux Jeux olympiques mais aussi de s'assurer que les athlètes aient l'occasion de promouvoir le sport à l'échelle locale. C'est

federal government is looking at the program as a means of therapeutic integration. It is important.

Senator Mahovlich: Thank you, Mr. Carson, for coming before us. Crosby, Lemieux and Gretzky — you can go on and on, but the best players came from rural Canada.

Mr. Carson: I might suggest they came from rural Saskatchewan and Ontario.

Senator Mahovlich: Gordie Howe came from rural Saskatchewan. All the great hockey players came from rural Canada. I have some scars to prove it. Is there a reason for that? A doctor will tell you: Take care of your child at a young age, because those are the most important times. It is the same with hockey players. Wayne Gretzky had the rink when he was 4 years old in the back yard. This is important. Our government must realize that it is important for rural Canada to have their rinks in good shape for the young people in rural communities.

Mr. Carson: I have been encouraged in my travels by some of the facilities I have been in. Three weeks ago I had the opportunity to work at a female tournament, the Alberta Challenge, which is an under-15 female program for their elite players. It was in Lloydminster, Alberta/Saskatchewan. The facility in Lloydminster is beautiful. It is a tremendous facility. More important, my drive from Calgary to Lloydminster was not on the Queen Elizabeth II Highway to Edmonton and east. I drove through all the small communities of Alberta: Ponoka, Wetaskiwin and so on.

I grew up in Calgary, played on a fairly good team in Pee Wee and played very good hockey in Bantam and Midget, but I did not like going to rural Canada to play hockey. They were tough games. For the most part, in youngsters today I see a wider range of ability level from the top player to the bottom player in the rural community, but the top player is the best player on the ice.

In the urban community, there is a more homogeneous group of players, but they are somewhere between that top and bottom player. The outcomes are always interesting, but if I look at Junior B hockey in Calgary, the better teams are in Cochrane, Airdrie, Canmore and the small communities on the outskirts of Calgary. They have the players that embody the toughness and perseverance of the challenging lifestyles in rural Canada.

Senator Mahovlich: Is the coaching good? Is it mostly volunteer?

Mr. Carson: It is all volunteer. Our challenge is to ensure that the resources we have to support coaches in the delivery of their programs enter every nook and cranny in Canada. When we think that we are doing a good job putting a good coaching education program together, it is not fair for the rural coach who must

encourageant de voir que le gouvernement fédéral considère le programme comme une méthode d'intégration thérapeutique. C'est important.

Le sénateur Mahovlich : Merci, monsieur Carson, d'avoir accepté notre invitation. Crosby, Lemieux et Gretzky — la liste est longue, mais les meilleurs joueurs sont originaires d'un milieu rural.

M. Carson : Je dirais même qu'ils sont originaires des régions rurales de la Saskatchewan et de l'Ontario.

Le sénateur Mahovlich : Gordie Howe est originaire d'une région rurale de la Saskatchewan. Tous les grands joueurs de hockey sont originaires du Canada rural. J'ai quelques cicatrices qui le démontrent. Comment cela s'explique-t-il? Un médecin vous dira ceci : prenez soin de votre enfant à un jeune âge car c'est la période la plus importante. Le principe est le même en ce qui concerne les joueurs de hockey. Wayne Gretzky avait sa patinoire dans l'arrière-cour quand il avait quatre ans. C'est important. Notre gouvernement doit être conscient du fait qu'il est important pour le Canada rural que les patinoires soient en bon état pour les jeunes des collectivités rurales.

M. Carson : J'ai été encouragé dans mes déplacements par certaines des installations que j'ai visitées. Il y a trois semaines, j'ai eu l'occasion de travailler à un tournoi féminin, l'Alberta Challenge, qui est un programme féminin pour joueuses d'élite de moins de 15 ans. C'était à Lloydminster, à la frontière de l'Alberta et de la Saskatchewan. L'installation de Lloydminster est très belle. C'est une superbe installation. Et, surtout, je n'ai pas emprunté la Queen Elizabeth II Highway en direction d'Edmonton et de l'Est pour me rendre de Calgary à Lloydminster. J'ai traversé toutes les petites localités de l'Alberta : Ponoka, Wetaskiwin, et cetera.

J'ai passé mon enfance à Calgary et j'ai joué dans une assez bonne équipe faisant partie de la Ligue cadette de hockey; j'ai joué aussi du très bon hockey bantam et midget, mais je n'aimais pas devoir me rendre dans les régions rurales pour jouer. C'étaient des parties rudes. Le plus souvent, chez les jeunes aujourd'hui, je constate une gamme de niveaux de jeu plus étendue entre joueurs d'élite et joueurs de bas niveau dans les collectivités rurales, mais le joueur d'élite est le meilleur joueur sur la glace.

Dans les collectivités urbaines, les groupes de joueurs sont plus homogènes, mais leur niveau est situé quelque part entre ces deux extrêmes. Les résultats sont toujours intéressants, mais dans le hockey junior B à Calgary, par exemple, les meilleures équipes sont à Cochrane, Airdrie, Canmore et dans les petites localités situées dans la périphérie de Calgary. C'est dans ces localités que se trouvent les joueurs qui incarnent l'endurance et la persévérance du mode de vie stimulant au Canada rural.

Le sénateur Mahovlich : L'entraînement est-il bon? Est-il en majorité bénévole?

M. Carson : Il est entièrement bénévole. Notre difficulté est de nous assurer que les ressources dont nous disposons pour soutenir les entraîneurs dans l'exécution de leurs programmes atteignent les plus petits recoins du pays. Nous pensons que nous faisons du bon travail en organisant un bon programme de formation

travel two and a half hours to an urban centre to take the course. What are some of the strategies to support that coach in obtaining the information coaches need to support their players? Going to their community is more important.

Senator Mahovlich: I live in the city now and often I go to see my neighbours' children play. That coach is making a huge salary and it costs the parents a fortune for a young boy to play these days in the city of Toronto. Hockey is so well organized. They have uniforms. You would think they are an NHL team and they are 10 years old. Do you find this is happening in larger areas?

Mr. Carson: It is happening in Southern Ontario. I would say that for the most part that is not the norm across Canada, although at the elite levels, at the Bantam Triple A and Midget Triple A level, with players from 14 to 17 years of age and future opportunities starting to unfold, parents are demanding a higher degree of specialization from their coaches and for opportunities for their youngsters. That becomes one of the challenges of the sport, maintaining a level of affordability for all kids. Good players in our sport do not have access to the game at that level because of the financial resources required from their families.

The choices that families make to allow their youngsters to participate at that level probably see them forego a new car, a nice vacation and maybe even a nice house. Families put a lot on the line to make that happen for their youngsters but it does not happen in every community in Canada.

Senator Mahovlich: You mentioned that arenas are getting old. MacIntyre Arena where Earl Young and I grew up was built in 1938, the same year we were born. That arena is the same today. They have painted the boards, fixed the roof and they have maintained that, just like the highway to Timmins. There is not a pothole out there. It is taken care of. They must maintain arenas. In rural Canada, if a building is gone in 30 years, that means the town has not maintained it and it will cost more to build. As soon as they build their arena, they must maintain it.

Mr. Carson: There is no question. We must consider the life expectancy of a facility if we were to leave it alone. On the other hand, if we have a care and maintenance program, like everyone should have with their vehicle, it should last a long time.

The Cominco Arena in Trail is the same one where the Smoke Eaters played in the 1950s and 1960 before they went to the world championships. That facility is tremendous. I saw them put in a Jumbotron last year. It is not the kind in the NHL arenas, but still it is a Jumbotron for their Junior A team. It is an immaculate facility and the community takes great

d'entraîneurs, mais ce n'est pas juste pour les entraîneurs des régions rurales qui doivent faire des trajets de deux heures et demie pour se rendre dans un centre urbain pour suivre le cours. Quelles sont certaines des stratégies envisagées pour aider les entraîneurs à obtenir l'information dont ils ont besoin pour soutenir leurs joueurs? Il est plus important de leur offrir les services dans leur collectivité.

Le sénateur Mahovlich : Je vis en ville actuellement et je vais souvent voir jouer les enfants de mes voisins. Leur entraîneur touche un salaire très élevé et ça coûte actuellement une fortune aux parents à Toronto pour qu'un jeune garçon puisse jouer. Le hockey est très bien organisé. Ils ont des uniformes. On penserait qu'il s'agit d'une équipe de la Ligue nationale de hockey alors qu'ils sont âgés de 10 ans. Faites-vous le même constat dans des régions plus vastes?

M. Carson : C'est ainsi dans le sud de l'Ontario. Je dirais que ce n'est dans la plupart des cas pas la norme à l'échelle canadienne, quoique au niveau des joueurs d'élite, au niveau bantam triple A et midget triple A, où les joueurs sont âgés de 14 à 17 ans et où des perspectives d'avenir se présentent, les parents exigent un degré de spécialisation plus élevé de leurs entraîneurs et des possibilités pour leurs jeunes. Un des défis du sport est de maintenir un niveau où il reste abordable pour tous les enfants. Dans notre sport, de bons joueurs n'y ont pas accès à ce niveau à cause du poids financier imposé à leur famille.

Le choix que font les familles de permettre à leurs jeunes de participer à ce niveau les oblige probablement à renoncer à l'achat d'une voiture neuve, à de belles vacances, voire à une belle maison. Les familles investissent beaucoup pour que leurs jeunes puissent réaliser leurs rêves, mais ce n'est pas possible dans toutes les collectivités du Canada.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez signalé que les arénas vieillissaient. L'aréna de MacIntyre, où Earl Young et moi-même avons passé notre enfance, a été construite en 1938, l'année de notre naissance. Cet aréna est toujours là. On a repeint les planches, réparé le toit, puis ont l'a entretenu aussi bien que l'est la route de Timmins. Il n'y a pas un seul nid-de-poule sur cette route. On en prend bien soin. Il faut entretenir les arénas. Au Canada rural, si un bâtiment n'est plus en état quand il a 30 ans, c'est que la ville ne l'a pas entretenu et, alors, ça coûtera davantage pour construire. Dès qu'un aréna est construit, il faut l'entretenir.

M. Carson : Ça va de soi. Il faut tenir compte de la durée de vie d'une installation si on veut ne pas l'entretenir. Par contre, quand on met en place un programme d'entretien et de suivi, comme on devrait tous le faire pour son véhicule, le bâtiment devrait durer longtemps.

L'aréna de Cominco à Trail est l'aréna même où les Smoke Eaters ont joué dans les années 1950 et dans les années 1960, avant de participer aux championnats mondiaux. Cette installation est superbe. J'y ai vu installer un Jumbotron l'année dernière. Ce n'est pas le même type de Jumbotron que dans les arénas de la LNH, mais c'en est un tout de même, pour l'équipe

pride in the facility. Can these facilities last 60 or 70 years: no question.

Senator Mahovlich: The arena in Edmonton is outdated and it is only 30 years old. They are looking for a new rink in Edmonton. They need boxes, I am sure, and times have changed.

Mr. Carson: At the professional level, their requirements are a lot different than the community rinks we need.

Senator Mahovlich: We visited a girls' school hockey program in Warner, near Lethbridge. You mentioned you were at a tournament the other day. Were they there?

Mr. Carson: No.

Senator Mahovlich: The skills of these girls are so good, the girls are not allowed to play against other high school teams now.

Mr. Carson: They are good. They are similar to St. Michael's and Notre Dame. I spoke earlier about the need to revisit rules and regulations. How do we ensure that rural communities that have an opportunity to build programs are not seen as groups that are trying to undermine rules and regulations within a sport organization?

I talked about school partnerships and the skills academy program. Warner has a skills academy program as well. They work closely with Hockey Canada. Their teacher is now moving back to Halifax but they have a new head of hockey there, coming out of Lethbridge, who worked with the Hurricanes. We are thrilled with our relationship. I think the Warner Academy will continue to pursue their opportunity to play hockey within the structure.

The Chairman: I have one comment. One reason that happened has to do with why we are holding these meetings. Because of all the things that happened in the agriculture community and all the things that troubled people in that area, their town was starting to decline. They had the courage, determination and innovation to ask: What does nobody else have that we may be able to have? They came up with that school. We all visited it. Senator Mahovlich was a big hit. When we study a subject such as rural poverty, it is the kind of thing that strikes us, even though we are starting from a slow pace, that there is hope for and a chance for success. We found it in Warner, Alberta.

Mr. Carson: The example I gave you in Norwood, Ontario, outside of Peterborough, is exactly the same. The encouraging story behind Norwood is that the project was initiated by a Grade 12 student. She was the leader behind investigating the opportunity for her school to bring that program into her school. The Warner example is good. They are able to breathe life back into the community through the sport of hockey, and that is an amazing statement.

junior A de cette localité. Cette installation est dans un état impeccable, et la collectivité en est très fière. Il est certain que ce type d'installations peuvent durer 60 ou 70 ans.

Le sénateur Mahovlich : L'aréna d'Edmonton est désuet et il n'a que 30 ans. On pense à remplacer la patinoire à Edmonton. Les patinoires ont besoin de nouvelles bandes, j'en suis sûr, et les temps ont changé.

M. Carson : Au niveau professionnel, les exigences sont très différentes de celles qui sont applicables aux patinoires communautaires dont nous avons besoin.

Le sénateur Mahovlich : Nous avons visité une école pour filles où il y a un programme de hockey à Warner, près de Lethbridge. Vous avez signalé que vous avez assisté à un tournoi l'autre jour. Était-ce là?

M. Carson : Non.

Le sénateur Mahovlich : Ces jeunes filles sont tellement bonnes qu'elles ne sont pas autorisées à jouer contre les autres équipes scolaires pour le moment.

M. Carson : Elles sont bonnes. Elles sont aussi bonnes que l'équipe de St. Michael's et celle de Notre Dame. J'ai attiré l'attention tout à l'heure sur le fait qu'il était essentiel de revoir les règlements. Comment peut-on s'assurer que les collectivités rurales qui ont une occasion d'établir des programmes ne soient pas considérées comme des groupes qui veulent miner les règlements dans un organisme sportif?

J'ai fait des commentaires sur les partenariats scolaires et sur le Skills Academy Program. Warner en a un également. Cet établissement travaille en étroite collaboration avec Hockey Canada. Son professeur retourne à Halifax, mais il a un nouveau dirigeant du hockey, qui vient de Lethbridge et qui a travaillé avec les Hurricanes. Nous sommes enchantés de cette relation. Je pense que la Warner Academy continuera d'exploiter l'occasion qu'elle a de jouer au hockey dans la structure actuelle.

La présidente : J'aimerais faire un commentaire. C'est une des raisons pour lesquelles nous tenons ces réunions. À la suite de tous les problèmes de la communauté agricole et de tous les événements qui ont perturbé les habitants de cette région, la ville commençait à déprimer. Les habitants de la région ont eu le courage, la volonté et l'audace de se poser la question suivante : qu'est-ce que les autres ont que nous ne sommes peut-être pas capables d'avoir? Ils ont eu l'idée de cette école. Nous l'avons tous visitée. Le sénateur Mahovlich y a été très bien accueilli. Quand nous étudions un sujet comme la pauvreté rurale, c'est le genre d'initiative qui nous frappe et qui démontre, même si ce n'est qu'un début, qu'il y a de l'espoir et des chances de réussite. Nous avons trouvé ce type d'initiative à Warner, en Alberta.

M. Carson : L'exemple que j'ai cité, celui de Norwood, en Ontario, localité située dans la périphérie immédiate de Peterborough, est exactement le même. Ce qui est encourageant dans le cas de Norwood, c'est que le projet est dû à l'initiative d'une étudiante de 12^e année. C'est elle qui a eu l'idée d'examiner la possibilité pour son école d'instaurer ce programme. L'exemple de Warner est pertinent. Ça permet de redonner vie à la collectivité par le biais du hockey, et les résultats sont étonnants.

Senator Mahovlich: In 1972, we had a great series with the Russians. They were our main competitors at that time. Has their program changed from when they were a communist country to what they are today? Do they have newer rinks? Are they building rinks or do they have the same old rinks and are they going through the same program that they had when we played them?

Mr. Carson: It is difficult for me to dig into the infrastructure of the Russian system. In general, I would say their system is still similar. The Eastern European countries do not have as broad a base as the Western countries do in terms of participants in the sport. By that I mean, we can look at our pyramid as being flat, a large bottom that percolates to the top of our game. In the Eastern European countries, the numbers are smaller at the base and drop off only slightly as players become older. It is expensive. A tremendous expectation is on players to perform. In many cases, it is state supported.

Senator Mahovlich: Are the facilities as good?

Mr. Carson: The facilities are a challenge.

Senator Mahovlich: The Luzhniki arena, where Paul Henderson scored his winning goal, is closed.

Mr. Carson: This year, John Gardner and Rick Vaive took a team to Russia to participate in a tournament. That was part of Vladimir Tretiak's strategy around revitalizing youth hockey in Russia. As part of the back end of that exchange, we will now look for opportunities for Russian youth teams to travel to Canada to participate in international tournaments this coming year.

There is an opportunity for Canada to play a leadership role on the world stage in terms of developing nations and the sport, but we need to focus on our backyard as well. As much as it is important to develop internationally the male and the female game, it is as important to maintain a safe place for our youngsters to play the game at the recreational level.

Senator Peterson: Your passion for hockey and your involvement is evident. What is Hockey Canada doing to promote hockey for those with low incomes, at the bottom end of the socio-economic strata?

I am from Regina and I am involved with a society called Ranch Ehrlo Society that deals with challenged children. They have a sister organization called Ehrlo Community Services. They have had a program for the last five years called Dress-a-Champion, where they totally outfit 200 youth and organize hockey games throughout the year. The only requirement is that they give back the equipment at the end of the year. All that equipment is donated by the National Hockey League Players' Association. Are you involved with that program or do you do things like that?

Le sénateur Mahovlich : En 1972, nous avons eu une formidable série avec les Russes. Ils étaient alors nos principaux concurrents. Est-ce que le programme russe a changé par rapport à ce qu'il était sous le régime communiste? Les Russes ont-ils des patinoires récentes? Construisent-ils des patinoires ou ont-ils toujours les mêmes vieilles patinoires et suivent-ils toujours le même programme qu'à l'époque où nous jouions contre eux?

M. Carson : C'est difficile pour moi d'avoir de l'information précise sur l'infrastructure du système russe. D'une façon générale, je pense que le système est encore semblable. Les pays d'Europe de l'Est n'ont pas un nombre aussi élevé de participants à ce sport que les pays occidentaux. Notre système est en quelque sorte une pyramide dont le sommet est plat, avec une large base qui exerce une influence sur le sommet. Dans les pays d'Europe de l'Est, le nombre de participants est plus petit à la base et il diminue encore lorsque les joueurs vieillissent. C'est un système coûteux. Les attentes à l'égard des joueurs en matière de performance sont énormes. Dans de nombreux cas, le système est financé par l'État.

Le sénateur Mahovlich : Les installations sont-elles aussi bonnes?

M. Carson : Les installations posent un défi.

Le sénateur Mahovlich : L'aréna de Luzhniki, où Paul Henderson a marqué son but vainqueur, est fermé.

M. Carson : Cette année, John Gardner et Rick Vaive ont amené une équipe en Russie pour participer à un tournoi. Cette activité s'inscrivait dans le cadre de la stratégie de Vladimir Tretiak ayant pour objet de relancer le hockey chez les jeunes en Russie. Dans le cadre de cet échange, nous chercherons des possibilités pour les équipes de jeunes joueurs russes de venir au Canada afin de participer à des tournois internationaux au cours des 12 prochains mois.

Le Canada a l'occasion de jouer un rôle de chef de file sur la scène mondiale dans le développement du sport, mais il est essentiel de mettre l'accent également sur ce qui se passe chez nous. Il est tout aussi important de maintenir des endroits sécuritaires pour permettre à nos jeunes de jouer au hockey au niveau récréatif que de développer le sport masculin et féminin à l'échelle internationale.

Le sénateur Peterson : Votre passion pour le hockey et votre engagement sont manifestes. Que fait Hockey Canada pour promouvoir le hockey pour les personnes à faible revenu, qui sont au bas de l'échelle socioéconomique?

Je suis originaire de Regina et je suis actif dans une organisation appelée Ranch Ehrlo Society qui s'occupe d'enfants aux prises avec des difficultés. Elle a une organisation sœur qui est appelée Ehrlo Community Services. Cette société a eu un programme appelé Dress-a-Champion, au cours des cinq dernières années, dans le cadre duquel elle équipe complètement 200 jeunes et organise des parties de hockey pendant toute l'année. La seule exigence est de remettre l'équipement à la fin de l'année. Tout cet équipement provient de dons de l'Association des joueurs de la Ligue nationale de hockey. Participez-vous à ce programme ou avez-vous des initiatives semblables?

Mr. Carson: Yes, we do. I can go one step further. Last year, the National Hockey League increased its support of programs of that nature and provided Hockey Canada with a significant grant not only to penetrate the marketplace with programs of that nature but to leave the equipment in place and to provide financial support for youngsters to register in hockey the next year.

There are three critical areas that youngsters need addressed. One is the equipment. That is the expensive part of starting into the game. Second is the registration and maintenance of those fees over the course of the year. Third is transportation.

In some inner city settings, we provide youngsters with access to financial support for cabs and buses to go from home to the facility. We are in the process now of piloting a program in Toronto. We will have another one in Victoria in the not-to-distant future. We want to look at whether we have the right tweaks to the program to ensure that youngsters not only have access to the equipment and, ultimately, the financial resources to support them the next year, but then to follow along to ensure we are doing the right things to start them and then to maintain them.

One challenge is to increase the number of youngsters in the game if they are already challenged on the facility side and we cannot bring kids into the minor hockey association. We need to address a multi-level problem set and ensure there are opportunities for youngsters to enter the game, and that all the resources needed to support them are available.

Our job in the case of Saskatchewan is to ensure that we work with the branch, which is the Saskatchewan Hockey Association. Hockey Canada does not walk into anyone's backyard. We make sure the approach is collaborative and that we address those opportunities through branch support.

Senator Peterson: You talked about facilities, and the cost of \$800,000 to \$1 million to rebuild or fix an arena. In many small communities, that is the cost of a sewage lagoon or water treatment plant, which is probably higher on their priority list than an arena. In many towns, the arenas are okay. The problem is that they cannot afford to put the ice in and maintain it over the winter season, because of the price of gas. Maybe you could focus on that problem or help us focus on it. It is a lesser cost.

Mr. Carson: The example I gave you of \$800,000 to \$1 million was for, to coin a phrase, an arena in a box, an opportunity to put a facility in a community, taking advantage of natural ice. This is not to suggest that is all it would cost to upgrade a facility in disrepair.

M. Carson : Oui. J'ai même quelque chose à ajouter. L'année dernière, la Ligue nationale de hockey a accru son appui à des programmes de cette nature et a accordé une subvention importante à Hockey Canada, non seulement pour pénétrer le marché avec des programmes de cette nature, mais pour laisser l'équipement en place et accorder de l'aide financière aux jeunes afin qu'ils s'inscrivent au hockey l'année suivante.

Il faut régler trois obstacles essentiels à la participation des jeunes. L'un est associé à l'équipement. C'est la partie coûteuse de la participation. Le deuxième concerne l'inscription et le maintien de ces droits au cours de l'année. Le troisième concerne les déplacements.

Dans les quartiers centraux des villes, nous donnons aux jeunes l'accès à de l'aide financière pour payer le taxi et l'autobus pour se rendre de chez eux à l'aréna. Nous mettons actuellement un programme à l'essai à Toronto. Nous en aurons un autre à Victoria dans un avenir assez rapproché. Nous voulons vérifier si le programme est au point pour veiller non seulement à ce que les jeunes aient accès à l'équipement et, en fin de compte, aux ressources financières nécessaires pour les soutenir pendant l'année suivante, mais aussi pour faire un suivi afin d'être certains que nous faisons ce qu'il faut pour les faire débiter puis les conserver.

Une des difficultés consiste à augmenter le nombre de jeunes qui participent s'ils ont déjà des difficultés en ce qui concerne les installations et si nous ne pouvons pas recruter des jeunes dans l'Association du hockey mineur. Il est essentiel de s'attaquer à une série de problèmes multiniveau; il faut veiller en outre à ce que les jeunes aient des possibilités de jouer et à ce que toutes les ressources nécessaires pour les y aider soient disponibles.

Dans le cas de la Saskatchewan, notre tâche est de nous assurer que nous collaborons avec la division membre qui est la Saskatchewan Hockey Association. Hockey Canada ne marche sur les plates-bandes d'aucun autre organisme. Nous nous assurons que l'approche est axée sur la collaboration et que nous offrons ces possibilités par le biais de l'appui de la division membre concernée.

Le sénateur Peterson : Vous avez fait des commentaires au sujet des installations et mentionné que la restauration ou la réparation d'un aréna coûtait entre 800 000 et 1 million de dollars. Dans de nombreuses petites localités, ça correspond au coût d'un bassin de stabilisation des eaux usées qui occupe une place plus élevée dans les priorités qu'un aréna. Dans de nombreuses villes, les arénas sont dans un état satisfaisant. Le problème est que ces municipalités n'ont pas les moyens d'installer la patinoire et de l'entretenir tout l'hiver à cause du prix de l'essence. Vous pourriez peut-être porter votre attention sur ce problème ou nous aider à le faire. Ça représente un coût moins élevé.

M. Carson : Le coût de 800 000 à 1 million de dollars que j'ai cité était pour un aréna extérieur, si je peux m'exprimer ainsi; c'est une occasion d'établir une installation dans une collectivité en tirant parti de la glace naturelle. Je ne voulais pas dire que c'est tout ce que ça coûterait pour moderniser une installation en mauvais état.

I appreciate the challenges that small communities and provincial and federal governments must balance to set priorities. The bigger picture on facilities is expressed in a quote from Andrew Pipe from the University of Ottawa Heart Institute:

It is essential that we address the shortcomings of our present sport, physical activity and recreation infrastructure if we are to have any hope of addressing the tsunami of health issues which will wash over our society unless we become more active.

Ultimately, we must decide if this is a strong enough plea to support the active lifestyle to encourage more active and fit Canadians. What part does that facility play in addressing the needs of the health system?

Senator Peterson: Down the road, the cost would be more than building a few arenas.

Mr. Carson: Very much so.

Senator Gustafson: I was a little disappointed that you did not mention the Memorial Cup, which was won two nights ago in Vancouver, by Medicine Hat. It was a good game, too. It was tied up to the last minute.

Mr. Carson: In fairness, Senator Gustafson, that property belongs to the Central Hockey League, CHL, and I did not want to take credit for it. They do a good job on that event. I think that was a great illustration of hockey in our country at its top amateur level.

Senator Gustafson: Interesting, too, are the boys, who had ties with Macoun, Saskatchewan. They were photographed when they received their cup. They were not players, but were standing by because they are part of the organization.

Hockey is becoming a big money game for the top players. Senator Mahovlich can tell you that when he played hockey in 1972, he did not receive the millions of dollars players receive today. There are a selective few. You mentioned the leagues are drawing players from Europe, Russia, Sweden, Norway and all over the place. The drawing card is money, and partly playing the game.

I know the general public has some questions about that. The other issue is that exceptional kids will make it. They must be really exceptional to get into that league. Many other kids push to enter that league, but they lose their education. They pay for it the rest of their lives.

My question is: What could or should be done? Should we place more emphasis on university hockey? I would like to hear your comments on that.

Je suis conscient des défis qui se posent aux petites collectivités, aux gouvernements provinciaux et au gouvernement fédéral lorsqu'il s'agit d'établir un ordre de priorités. Le commentaire suivant de Andrew Pipe, de l'Institut de cardiologie de l'Université d'Ottawa, donne un aperçu général du problème :

Il est essentiel de remédier aux lacunes de notre infrastructure actuelle en ce qui concerne les sports, les activités physiques et les loisirs si nous voulons avoir un espoir d'enrayer la vague de problèmes de santé qui déferlera sur notre société si nous ne devenons pas plus actifs.

En fin de compte, nous devons décider si c'est un plaidoyer suffisamment convaincant en faveur d'un mode de vie actif, pour encourager les Canadiens à être plus actifs et en meilleure forme physique. Quel rôle joue cette installation lorsqu'il s'agit de répondre aux besoins du système de santé?

Le sénateur Peterson : En fin de compte, le coût serait plus élevé que le coût de construction de quelques arénas.

M. Carson : Beaucoup plus.

Le sénateur Gustafson : Je suis un peu déçu que vous n'ayez pas mentionné la coupe Mémorial qui a été gagnée par Medicine Hat, il y a deux jours, à Vancouver. C'était une très bonne partie. J'ai suivi la partie du début à la fin.

M. Carson : En réalité, sénateur Gustafson, c'est la propriété de la Ligue centrale de hockey et je ne voulais pas m'en glorifier. Cette ligue fait de l'excellent travail en ce qui concerne cet événement. Je pense que c'est un bel exemple de hockey au Canada, à son niveau amateur supérieur.

Le sénateur Gustafson : Ce qui est intéressant, c'est que les garçons, qui avaient des liens avec Macoun, en Saskatchewan, ont été photographiés à la remise de la coupe. Ce ne sont pas des joueurs, mais ils étaient sur la photo parce qu'ils font partie de l'organisation.

Le hockey devient une activité extrêmement lucrative pour les joueurs de calibre international. Le sénateur Mahovlich peut confirmer que, lorsqu'il jouait au hockey en 1972, il ne gagnait pas des millions de dollars comme les joueurs actuels. Il y a quelques joueurs vedettes. Vous avez mentionné que les ligues recrutait des joueurs en Europe, en Russie, en Suède, en Norvège et dans le monde entier. Ce qui les attire, c'est l'argent, et en partie le sport.

Je sais que le grand public se pose quelques questions à ce sujet. L'autre question est que les enfants exceptionnels réussiront. Il faut toutefois qu'ils soient vraiment exceptionnels pour faire partie de cette ligue. De nombreux autres jeunes essaient d'y entrer, mais renoncent du même coup à leurs études. Ils en paient les conséquences pendant le reste de leur vie.

Ma question est la suivante : que pourrait-on ou que devrait-on faire? Devrait-on mettre davantage l'accent sur le hockey universitaire? J'aimerais que vous fassiez des commentaires à ce sujet.

Mr. Carson: I have a few comments. The first comment will be where my passion lies, which is grassroots hockey. I do not have anything to do with our national teams. I do not have anything to do with our junior teams. I work with a group of committed staff people who are all about grassroots hockey: going into the communities to work with youngsters who are not the exceptional athletes. I have had the good fortune to coach at the university level. I spent nine years coaching hockey at the University of British Columbia. I even played at that level. I have a bit of a passion for it, but I have the ability to separate myself from that hockey and say that our goal is to create as many positive experiences as possible in this game and use the game as the vehicle for developing life skills.

The biggest challenge is recognizing what the professional game does for us, and recognizing that the attention the National Hockey League receives and the attention the world championships receive is important to the profile and the financial stability of the game. That attention is what generates a lot of the revenue that drives my opportunity to develop programs for youth. I must be careful as I balance those two, but I must also recognize that I can still put all my passion and energy into grassroots hockey without compromise.

I will now address your question about university hockey. One challenge in the Canadian system is that we must have youngsters who believe in the opportunities in Canada. We recently developed a book called *The Canadian Development Model*. We handed it out three weeks ago at our annual general meeting. In this book, we try to provide parents with information about the opportunities hockey provides. Having said that, I was a coach at the Canadian Interuniversity Sport, CIS, level for nine years, and I have a good friend who coaches the Huskies in Saskatoon. I believe strongly in the Canadian system and in the opportunities for youngsters, post-junior hockey. I feel it is important that the Western Hockey League, the Ontario Hockey League and the Quebec Major Junior Hockey League continue to evolve their scholarship programs for the players that fall just below the radar for the National Hockey League and for opportunities to earn a living in hockey, so they have the resources to go to school. My job is to ensure they are in the best possible position to take advantage of those opportunities when hockey does not present itself at the end of the road.

For me personally, playing junior hockey and looking to my left and right, I played in the days of the New Westminster Bruins. I had some good line mates. I thought those guys were going somewhere and I was not. They had to make sure that their path was chosen and supported, and I had to make that sure mine was. That is part of what this book is about, namely, saying to parents: These are the things that we have to pay attention to, because they are all part of the bigger picture.

M. Carson : J'ai quelques commentaires à faire. Le premier concerne ma passion, qui est le hockey à l'échelle locale. Je ne m'occupe pas de nos équipes nationales. Je ne m'occupe pas de nos équipes juniors. Je travaille avec un groupe de personnes dévouées qui se consacrent uniquement au hockey local; nous allons dans les localités pour travailler avec des jeunes qui ne sont pas des athlètes exceptionnels. J'ai eu la chance d'être entraîneur au niveau universitaire. Pendant neuf ans, j'ai été entraîneur de hockey à l'Université de la Colombie-Britannique. J'ai même joué à ce niveau-là. Ça me passionne, mais j'ai l'aptitude de me dissocier de ce hockey pour dire que notre objectif est de créer dans ce sport le plus grand nombre possible d'expériences intéressantes et de l'utiliser comme outil de préparation à la vie active.

Le plus gros défi est de prendre conscience des effets bénéfiques du jeu professionnel pour nous ainsi que du fait que l'attention dont la Ligue nationale de hockey et les championnats mondiaux font l'objet est importante pour la visibilité et la stabilité financière de ce sport. L'attention est ce qui génère un gros pourcentage des recettes qui me donnent l'occasion d'élaborer des programmes pour les jeunes. Je dois faire attention pour réaliser un équilibre entre les deux, mais je dois aussi reconnaître que je peux encore mettre toute ma passion et toute mon énergie dans le hockey à l'échelle locale sans faire de compromis.

Je répondrai maintenant à votre question sur le hockey universitaire. Le défi qui se pose dans le système canadien est qu'il faut des jeunes qui croient dans les possibilités qu'on a au Canada. Nous avons préparé dernièrement un livre intitulé *The Canadian Development Model* ou modèle de développement canadien. Nous l'avons distribué il y a trois semaines à notre assemblée générale annuelle. Dans ce manuel, nous donnons aux parents de l'information sur les possibilités qu'offre le hockey. Cela dit, j'ai été entraîneur au niveau de Sport interuniversitaire canadien pendant neuf ans et un de mes bons amis est entraîneur des Huskies à Saskatoon. J'ai très confiance dans le système canadien et dans les possibilités pour les jeunes, dans le hockey post-junior. Il est important que la Western Hockey League, la Ligue de hockey de l'Ontario et la Ligue de hockey junior majeur du Québec continuent de faire évoluer leurs programmes de bourses pour les joueurs qui n'ont pas tout à fait ce qu'il faut pour attirer l'attention de la Ligue nationale de hockey et pour des possibilités de gagner sa vie dans le domaine du hockey, afin de leur permettre d'avoir les fonds nécessaires pour faire leurs études. Ma tâche consiste à veiller à ce qu'ils soient dans la meilleure situation possible pour tirer parti de ces possibilités quand leurs ambitions au hockey ne peuvent pas se réaliser.

En ce qui me concerne, quand je jouais au hockey junior et que je cherchais à gauche et à droite, j'ai joué à l'époque des Bruins de New Westminster. J'avais des compagnons qui étaient d'excellents joueurs. Je pensais qu'ils réussiraient dans ce domaine et moi pas. Ils devaient s'assurer que leur chemin soit tracé et d'avoir de l'aide et je devais m'assurer que je traçais ma voie également. C'est un des thèmes de ce livre, à savoir qu'il met en évidence les détails auxquels les parents doivent porter attention, car ils font partie de l'aventure.

Senator Gustafson: It seems to me that the Americans have had more emphasis on university or college hockey. We have had Father Murray and Notre Dame in Saskatchewan, and places like that, but there did not seem to be the emphasis that Americans put on it. The Americans will pull a lot of our boys by giving them special treatment, and so on.

Mr. Carson: I can say today that we are ensuring those opportunities are available for youngsters to play in Canada with programs that are put in place by the Canadian Hockey League and the opportunities through many of the funders, the supporters that we have in hockey.

We recently announced a scholarship program for officials. The first big winner was from Saskatoon, a youngster by the name of Reagan Vetter. He is 30 years old, but he is refereeing in the Western Hockey League. He is graduating from the University of Saskatchewan. He received a scholarship that was supported by Project 75, the ownership group of the Calgary Flames. We are now in a position to start providing scholarships to officials in the men's and women's games. Those kinds of innovations give youngsters the opportunity to pursue both education and hockey at the highest level possible without compromise.

I agree with you. At a time when I played junior hockey, I thought an opportunity for an education paid for in the U.S. was a great way to go. As it turned out, I was close to home. I had an opportunity to play in an environment where Father Bauer was — not that he had a lot of influence on the team when I was a youngster at university, but he was at the theology college at UBC. It was a great environment to be in. Funds were available to players like me to pursue an education and play hockey at the Canadian university level. Hockey today at the Canadian university level deserves a lot more attention than it receives.

Senator Gustafson: One thing that produced the Frank Mahovlichs, Gordie Howes and Bobby Hulls — Bobby Hull came from near my home town — was that at the rural level they could have more ice time. They could skate all night if they wanted to, but the kid in town fought for ice time at the one or two rinks they had. There was not the same opportunity. You say that is changing. When I was first elected in 1979, we had grants for hockey rinks and that kind of thing. I think that was a good program. The time then came when they could not afford the electrical costs to keep some of them running. Probably what we should do in rural Canada today is pick a centre and have four or five centres play into that and have a better rink. The old system worked, but governments gave grants of electricity — at least, SaskPower did — but they cut that off and communities cannot afford to pay for the electrical power to keep the plant running.

Le sénateur Gustafson : Il me semble qu'aux États-Unis, on met davantage l'accent sur le hockey à l'université ou au collège. En Saskatchewan, nous avons eu le père Murray et Notre Dame, et divers autres endroits semblables, mais il semblerait qu'on ne mette pas autant l'accent là-dessus qu'aux États-Unis. Les Américains attireront un grand nombre de nos garçons en leur offrant notamment un traitement spécial.

M. Carson : Je signale que nous veillons maintenant à offrir ces possibilités de jouer au Canada aux jeunes, par le biais des programmes mis en place par la Ligue canadienne de hockey. Il y a aussi les possibilités offertes grâce au grand nombre de supporters qui donnent des fonds.

Nous avons annoncé dernièrement un programme de bourses pour les officiels. Le premier grand gagnant est un jeune de Saskatoon, qui s'appelle Reagan Vetter. Il a 30 ans, mais il est arbitre dans la Western Hockey League. Il est en voie d'obtenir son diplôme de l'Université de la Saskatchewan. Il a reçu une bourse qui a été financée par Project 75, le groupe qui est propriétaire des Flames de Calgary. Nous sommes maintenant en mesure d'offrir des bourses d'étude aux officiels pour le hockey masculin et le hockey féminin. Ces types d'innovations donnent aux jeunes l'occasion de poursuivre leurs études et de pratiquer le hockey au niveau le plus élevé possible, sans faire de compromis.

Je suis d'accord avec ce que vous dites. Lorsque je jouais au hockey junior, je pensais qu'une possibilité de faire des études payées aux États-Unis était une excellente solution. Je n'étais pas loin de chez moi. J'avais l'occasion de jouer dans un milieu où se trouvait le père Bauer — non pas qu'il avait beaucoup d'influence sur l'équipe lorsque j'étais étudiant à l'université, mais il était au collège de théologie à l'Université de la Colombie-Britannique. C'était un excellent milieu. Des joueurs comme moi pouvaient obtenir des fonds pour poursuivre leurs études tout en jouant au hockey au niveau universitaire canadien. Le hockey au niveau universitaire mérite actuellement plus d'attention qu'il n'en reçoit au Canada.

Le sénateur Gustafson : Un des facteurs qui a produit des joueurs comme Frank Mahovlich, Gordie Howe et Bobby Hull — Bobby Hull venait d'une localité proche de ma ville natale — est qu'ils avaient l'occasion de passer plus de temps sur la patinoire en milieu rural. Ils pouvaient patiner toute la nuit s'ils le voulaient, mais en ville, les enfants devaient attendre leur tour pour avoir accès à la ou aux deux patinoires qu'ils avaient à leur disposition. Ils n'avaient pas les mêmes chances. Vous dites que ça change. Lorsque j'ai été élu en 1979, on accordait des subventions pour les patinoires de hockey et ce type d'infrastructures. Je trouve que c'était un excellent programme. Ensuite, à un certain moment, les localités ne pouvaient plus payer les coûts d'électricité pour maintenir certaines de ces patinoires en activité. Ce qu'il faudrait probablement faire en milieu rural à l'heure actuelle, c'est choisir un centre et aménager une meilleure patinoire où pourraient jouer les jeunes de quatre ou cinq localités. L'ancien système était efficace, mais les gouvernements octroyaient des subventions pour l'électricité — SaskPower le faisait, du moins; ces subventions ont toutefois été supprimées car les municipalités n'avaient plus les moyens de payer la note d'électricité pour maintenir la patinoire en activité.

Mr. Carson: I have heard lots of stories of youngsters who had keys to the rink in rural Canada. They were allowed to skate in the morning before school.

There is no question that access to facilities is important. In the urban centres, it is not only limited access but options. It is all the other things that kids have available to them.

From a sporting perspective, we must go back to the fact that an active lifestyle leads to a healthy lifestyle. We must pull youngsters away from the idea that a sedentary lifestyle is acceptable. There are bigger issues than the game. I hope, in some small way, this perspective shows how those facilities and community centres play such a vital role.

I talk about the Lloydminster facility because it is a community centre. It has two ice rinks, two multi-purpose pads — anything from lacrosse and basketball to badminton — a running track upstairs, a workout facility connected to a hotel, which makes it a great tournament centre, and a restaurant. It has all the amenities they require, and that would fall in line with the type of regional facility that you talked about. It is a great idea.

Senator Chaput: I want to come back to the low-income families. Some are in rural areas but also some are in the urban areas. I believe that we cannot ask more of those volunteers, those parents. As you know, they coach, they work in the canteen, they fundraise and they sell souvenirs — they provide all that volunteer work to enable all children to be part of a team. They put their money into some kind of a pot and then the registration is lower and everyone can play. I have seen that happen in many towns in Manitoba.

What do you think the federal government could do to help, or is there anything the federal government should or could do to help those families? By the way, I like the link between sports and healthy living. I think much more emphasis should be put on that, but what do you think the federal government could do to help?

Mr. Carson: Last year, I spoke to the commission that travelled across Canada to investigate the child tax credit for sport participation. I think that step is a great one, where families have the ability to access a tax credit for registering their youngsters in sport. It is a start.

Again, I am passionate about hockey but I am as passionate about sport. I want to see youngsters participating in sport. If they choose hockey, I am excited because I know what that environment provides for them.

The federal government looks at initiatives such as a child tax credit. The federal and provincial governments need to look at ways of bringing the cost of public facilities down. If they run a facility where they must charge \$300 an hour for ice time, as opposed to small community facilities that might charge

M. Carson : J'ai entendu parler de nombreux jeunes en milieu rural qui avaient la clé de la patinoire de leur localité. Ils pouvaient aller patiner le matin, avant d'aller à l'école.

Il va de soi que l'accès aux installations est important. Dans les centres urbains, l'accès est non seulement limité, mais les options sont trop nombreuses. De nombreuses autres activités sont à la disposition des jeunes.

D'un point de vue sportif, il faut revenir au fait qu'un mode de vie actif favorise un mode de vie sain. Il faut faire renoncer les jeunes à l'idée qu'un mode de vie sédentaire est acceptable. Ce sont des questions d'une portée plus vaste que le sport comme tel. J'espère que ce point de vue démontre de façon modeste que ces installations et centres communautaires jouent un rôle vital.

Je fais des commentaires sur l'installation de Lloydminster parce que c'est un centre communautaire. Elle est équipée de deux patinoires polyvalentes sur lesquelles on peut jouer à toutes sortes de sports — de la crosse au basket-ball ou au badminton —, d'une piste de course à l'étage, d'une salle d'exercice reliée à un hôtel, ce qui en fait un centre très intéressant pour les tournois, et d'un restaurant. Elle offre toutes les facilités et correspond au type d'installation régionale que vous avez mentionnée. C'est une idée géniale.

Le sénateur Chaput : Je voudrais en revenir aux familles à faible revenu. Certaines sont établies dans des régions rurales alors que d'autres vivent dans des centres urbains. J'estime qu'on ne peut pas en demander plus à ces volontaires et à ces parents. Comme vous le savez, ils jouent le rôle d'entraîneurs, travaillent à la cantine, recueillent des fonds et vendent des souvenirs; ils font tout ce travail bénévolement pour permettre aux enfants de faire partie d'une équipe. Ils mettent leur argent dans une sorte de cagnotte et ça fait diminuer les frais d'inscription; tous les enfants peuvent jouer. J'ai vu ça dans de nombreuses villes du Manitoba.

Que pourrait faire le gouvernement fédéral pour aider, ou bien y a-t-il quelque chose qu'il devrait ou qu'il pourrait faire pour aider ces familles? À ce propos, je signale que j'apprécie l'association que l'on fait entre les sports et une vie saine. J'estime qu'il faudrait mettre beaucoup plus l'accent sur cet aspect, mais que pourrait faire le gouvernement fédéral pour aider ces familles?

M. Carson : L'année dernière, j'ai témoigné devant la commission qui s'est déplacée à travers le pays pour faire enquête sur le crédit d'impôt pour enfants pour la participation à des activités sportives. Je pense que c'est une excellente initiative qui permet aux familles d'avoir accès à un crédit d'impôt pour faire inscrire leurs enfants à un sport. C'est un début.

Je le répète, je suis un passionné du hockey, mais je suis également un passionné de sport en général. Je voudrais que les jeunes participent à des activités sportives. S'ils choisissent le hockey, j'en suis très heureux, car je sais ce que leur offre ce milieu.

Le gouvernement fédéral examine des initiatives comme un crédit d'impôt pour enfants. Il est primordial que les gouvernements fédéral et provinciaux examinent des possibilités de faire diminuer le coût des installations publiques. S'ils gèrent une installation qui les oblige à demander 300 \$ de l'heure pour

only \$55 an hour, those costs are borne by the participants. The cost of registration and maintaining a team over the year goes up drastically.

Is it the entrepreneur trying to make a lot of money or trying to ensure some degree of profitability? Whichever it is, it is well within their right as a private business person building a facility; but when the facility is public, our responsibility is to ensure that we receive the best value for our dollar, and then pass that on to our constituents. We need to ensure that the facilities are well maintained and upgraded so that the cost efficiency to operate them allows for reasonable rates.

I believe that if we have the opportunity to travel through the country, taking advantage of grants through organizations such as the National Hockey League, the Canadian Hockey League and other major funding partners — we could look at some of the major sponsors in our game, such as Chevrolet and the Royal Bank — they provide the resources to allow us to deliver these programs at a reasonable price. We have gone into rural communities where even though it was a rural community that was challenged in terms of funding, they still want to charge the youngsters to participate. Even if it is a nominal fee, they want perceived value in the experience.

I travelled to Whitehorse a few years ago. We participated in a two-day skills camp in an outdoor rink in a community about 25 miles outside of Whitehorse. Youngsters travelled overnight, 800 kilometres, to attend that event. They did not stay overnight and did not stay that night. Their parents took turns driving through the night for them to participate in the event.

The community gathered around. This was an opportunity their youngsters had. Meals were served in the community centre. The facility was an outdoor rink, natural ice: It was probably one of the colder experiences I had. When the Zamboni flooded the ice, the water was not wet as the Zamboni did its pass. The coaches only stayed out on the ice in three-minute shifts.

That is how drawn people are to the sport. Our job is to ensure that we make it affordable. No matter what experience we give youngsters, whether it is to participate on the team over the course of the season and help offset some of those costs, or to give them small hits of opportunity — experiences in the game over a course of a weekend, several weekends over the course of the year or several years over the course of their youth — then must do it.

The Chairman: Colleagues, this has been a wonderful discussion and a great way to end this part of our meeting. We do want to thank you for coming, Mr. Carson. It is a coincidence that we happen to be at a height of excitement over what is going

l'utilisation de la patinoire, contrairement aux installations que l'on trouve dans de petites localités où le coût de location n'est peut-être que de 55 \$ l'heure, ces coûts sont payés par les participants. Les frais d'inscription et le coût de maintien d'une équipe au cours de l'année augmentent considérablement.

Est-ce parce que l'entrepreneur veut faire de gros profits ou qu'il veut s'assurer une certaine rentabilité? Quelle que soit la raison, c'est son droit le plus strict en sa qualité d'homme d'affaires qui construit une installation; par contre, lorsque l'installation est publique, nous avons la responsabilité de veiller à obtenir le meilleur rapport qualité-coût et à en faire profiter les participants. Il est essentiel de veiller à ce que les installations soient bien entretenues et modernisées pour qu'elles soient efficaces et que les coûts d'exploitation soient raisonnables, ce qui permet de fixer des tarifs raisonnables.

Si nous avons l'occasion de nous déplacer dans tout le pays en profitant des subventions accordées par l'intermédiaire d'organismes comme la Ligue nationale de hockey, la Ligue canadienne de hockey et d'autres bailleurs de fonds importants qui sont nos partenaires — nous pourrions envisager quelques commanditaires importants comme Chevrolet et la Banque Royale —, ça nous permet d'avoir les ressources nécessaires pour fournir ces programmes à un prix raisonnable. Nous sommes allés dans des localités rurales qui, bien qu'elles aient des difficultés en matière de financement, veulent malgré tout demander une participation aux frais aux jeunes. Même s'il s'agit d'un montant minime, elles veulent qu'on attribue une certaine valeur à l'expérience.

Je suis allé à Whitehorse il y a quelques années. Nous avons participé à un camp de perfectionnement de deux jours sur une patinoire extérieure dans une localité située à environ 25 milles de Whitehorse. Les jeunes voyageaient la nuit, parcourant une distance de 800 kilomètres, pour assister à cet événement. Ils ne logeaient pas sur place. Leurs parents se relayaient pour conduire pendant la nuit pour qu'ils puissent participer à l'événement.

La communauté s'était resserrée autour de cet événement. C'était une occasion de jouer pour ses jeunes. Des repas étaient servis dans le centre communautaire. L'installation était une patinoire extérieure de glace naturelle. C'est probablement une des occasions où nous avons joué dans les conditions les plus glaciales. Quand la resurfaceuse inondait la glace, l'eau n'était déjà plus liquide à peine sortie de la machine. Les entraîneurs ne restaient sur la glace que pour des tours de trois minutes à la fois.

Ça montre à quel point le sport attire les gens. Notre travail est de nous assurer que la participation soit abordable. Peu importe l'expérience que nous donnons aux jeunes, qu'il s'agisse de faire partie de l'équipe pendant la saison et d'aider à compenser certains de leurs coûts ou de leur offrir de petites occasions — des expériences pendant la partie au cours d'une fin de semaine, plusieurs semaines par année ou pendant plusieurs années au cours de leur jeunesse — il faut le faire.

La présidente : Chers collègues, la discussion a été passionnante et c'était une excellente façon de terminer cette partie de notre séance. Nous vous remercions d'avoir accepté notre invitation, monsieur Carson. C'est une coïncidence que

on. One always thinks back to one's hometown. When I look at Chris Phillips, who was with the Lethbridge Hurricanes before he came to the Senators, I feel that sense of community, even at my age.

It is terrific to understand what you are doing. We often wonder around this table how much a lot of the things we discuss go down to the grassroots where they are needed. All the best to you and your colleagues in what you do — fight on.

Mr. Carson: Thank you, Madam Chairman, for this tremendous opportunity, and thank you senators.

The Chairman: Thank you senators as well; you were great tonight.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, May 31, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:03 a.m. to examine and report upon rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning to honourable senators, to our witnesses and to all those watching our Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry.

Last May, this committee was authorized to examine and report on rural poverty in Canada. Last fall, we heard from a number of expert witnesses who gave us an overview of rural poverty in Canada. On the basis of that testimony, we wrote an interim report, which was released in December. It really struck a nerve.

Using the findings from our report as a springboard, we set out across the country to meet with rural Canadians in their communities and sometimes even in their homes. So far we have travelled to areas in every province, but we still have some ground to cover, beginning tomorrow in Kapuskasing in Northern Ontario, a community whose economy depends very much on the forestry sector.

To prepare for tomorrow's meetings we have with us this morning Avrim Lazar, President and Chief Executive Officer of the Forest Products Association of Canada; and Marta Morgan, Vice-President of Trade and Competitiveness. Welcome to you both.

Avrim Lazar, President and Chief Executive Officer, Forest Products Association of Canada: Thank you very much for inviting us. This is a topic where globalization meets the Canadian heart, where the quality of life in Canada in the context of

nous soyons extrêmement enthousiastes au sujet de ce qui se passe. On repense toujours à la localité où l'on a grandi. Quand je pense à Chris Phillips, qui jouait avec les Hurricanes de Lethbridge avant de faire partie des Sénateurs, je retrouve cet esprit communautaire, malgré mon âge.

C'est fantastique de comprendre ce que vous faites. On se demande souvent autour de cette table combien des questions que nous examinons se rapportent à l'échelle locale, où elles sont nécessaires. Bonne chance à vous et à vos collègues dans vos activités. Poursuivez la lutte.

M. Carson : Merci, madame la présidente, pour cette excellente occasion. Je remercie également les sénateurs.

La présidente : Je remercie également mes collègues; ils ont été formidables ce soir.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 31 mai 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 3 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Mesdames et messieurs les sénateurs, les témoins et les auditeurs de notre réunion du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts, bonjour.

En mai dernier, notre comité a reçu l'autorisation d'examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada. À l'automne dernier, nous avons entendu plusieurs témoins experts qui nous ont donné un aperçu de la pauvreté rurale au Canada. À la lumière de ces témoignages, nous avons rédigé un rapport provisoire, qui a été rendu public en décembre. Le rapport a vraiment fait ressortir un point sensible.

En nous inspirant des conclusions de notre rapport, nous avons parcouru le pays pour nous entretenir avec les habitants des régions rurales dans leur collectivité et parfois même dans leur foyer. Jusqu'à présent, nous avons visité des régions dans chaque province, mais il nous reste encore des endroits à voir. Dès demain, nous serons à Kapuskasing dans le Nord de l'Ontario, une collectivité dont l'économie dépend largement du secteur forestier.

Pour nous préparer en vue des réunions de demain, nous accueillons ce matin M. Avrim Lazar, président et directeur général de l'Association des produits forestiers du Canada et Mme Marta Morgan, vice-présidente, Commerce international et compétitivité. Bienvenue à vous deux.

Avrim Lazar, président et directeur général, Association des produits forestiers du Canada : Merci beaucoup de nous avoir invités. C'est un sujet où la mondialisation se heurte aux convictions des Canadiens, où la qualité de vie au Canada

globalization gets played out. As you have seen during your trips around Canada, it involves hope and despair, social justice and social failure, and the very basis of our economic survival.

The Canadian forest industry right now employs 300,000 people, mostly in rural areas. There are another 600,000 whose jobs depend upon the industry. A mill town is like an economic ecosystem. The main economic feedstock comes out of the mill, but there are all the people who drive the trucks, who are waitresses in the diner, who own the dry cleaning store, who manage the hotel. When our industry thrives, there are jobs not only in the industry but throughout the rural areas. When our industry suffers, it is not just the corporations that suffer, it is all our employees, our neighbours, the entire rural regions. Even farming depends very much in many areas on one member of the family having a job in the mill.

In the age of globalization in the world in which we are now operating, the Canadian industry exports most of what it makes. That means that we have to sell in American dollars, but all our inputs are in Canadian dollars. The Canadian dollar has gone up 43 per cent in the last three or four years. At the same time, global competitors such as Brazil, Russia, Indonesia and China have entered into our marketplace and put a huge squeeze on us. The result has been not just closing mills but closing towns right across the country. You have seen for yourself the heartache and despair this brings.

The response that we as Canadians, we in the industry and you as parliamentarians, have to this will be critical. There are only three ways of responding.

The first way is to shrug your shoulders and say that this is globalization and people just have to adjust. We have certainly heard that coming out of cities and from some commentators. We think that attitude is just plain wrong, ill-informed and bad.

The second attitude is to say that we will not let this happen. We will hang on to every mill and every job. This is our birthright. We will keep the mill in this town, whatever happens, and we will dig in our heels and just say no to globalization. That attitude is equally wrong and ill-informed. You cannot fight gravity. You have to find a way of going with it.

The third attitude is to say, okay, these are the facts of globalization. What do we in Canada have to do to adjust to and succeed in a highly competitive globalized economy? What are the things we can do today to change how we are doing business, to change how we are in the forest industry so that we can continue to prosper and keep jobs?

s'amenuise comme une peau de chagrin dans le contexte de la mondialisation. Comme vous l'avez vu au cours de vos déplacements partout au Canada, il met en jeu l'espoir et le désespoir, la justice sociale et l'échec social, ainsi que le fondement même de notre survie économique.

L'industrie forestière emploie actuellement 300 000 travailleurs, surtout dans les régions rurales. Il y a 600 000 autres emplois qui sont tributaires de l'industrie. Une petite ville bâtie autour d'une usine se compare à un écosystème économique. L'usine est la pierre angulaire de l'économie, mais il y a aussi les conducteurs de camion, les serveuses dans les petits restaurants, les propriétaires des établissements de nettoyage à sec, les gérants de l'hôtel. Lorsque notre industrie est florissante, des emplois sont créés non seulement dans le secteur, mais également dans l'ensemble des régions rurales. Quand l'industrie périclité, ce ne sont pas uniquement les entreprises qui en souffrent, ce sont aussi tous les employés, nos voisins, les régions rurales en entier. Dans de nombreuses régions, même les exploitations agricoles dépendent de l'emploi détenu dans une usine par un membre de la famille.

À l'ère de la mondialisation dans le monde dans lequel nous évoluons, l'industrie canadienne exporte la majorité de ce qu'elle produit. Par conséquent, nous devons vendre nos produits en dollars américains, mais tous nos intrants sont en dollars canadiens. Le dollar canadien a grimpé de 43 p. 100 au cours des trois ou quatre dernières années. Parallèlement, des concurrents mondiaux comme le Brésil, la Russie, l'Indonésie et la Chine ont pénétré notre marché et nous ont placés dans une situation très difficile, ce qui a entraîné non seulement la fermeture d'usines, mais également la fermeture de localités partout au pays. Vous avez vu par vous-mêmes la souffrance et le désespoir que ces fermetures entraînent.

La réaction que nous avons, nous, en tant que Canadiens, nous, dans l'industrie, et vous, comme parlementaires, sera décisive. Il n'y a que trois façons de réagir.

La première, c'est de hausser les épaules et de dire que c'est cela la mondialisation et que les gens n'ont qu'à s'y adapter. Nous avons certainement entendu cette réponse de la part de villes et de certains commentateurs. À notre avis, cette attitude est tout simplement inacceptable, malavisée et mauvaise.

La deuxième, c'est de dire que nous ne permettrons pas que cela se produise. Nous allons défendre bec et ongles chaque usine et chaque emploi. C'est notre droit inné. Nous allons garder l'usine dans cette municipalité, quoi qu'il advienne, et allons camper sur nos positions et tout simplement dire non à la mondialisation. Cette attitude est tout aussi inacceptable et malavisée. C'est une bataille perdue d'avance. Vous devez trouver un moyen de vous y accommoder.

La troisième, c'est de dire, d'accord, voici les faits concernant la mondialisation. Que devons-nous faire au Canada pour nous adapter et réussir dans une économie mondialisée très concurrentielle? Que pouvons-nous faire pour changer la façon de faire des affaires et remanier l'industrie forestière afin de continuer à prospérer et à conserver les emplois?

We think that is the right attitude. When we adopt it, when we go forward thinking that we can succeed if we are ready to change, our experience is that we can succeed.

In the industry, we commissioned a task force of top global CEOs and international analysts and asked the question: What must be done? They came back with some very interesting conclusions, the first of which is that Canada can compete. There is enough marketplace and we can do it.

The second part of that answer is that we can compete if we get our mills' costs competitive, if we make the necessary changes, if we let the industry structure change, and if we have a future orientation. Cost competitiveness is not magic: it is cost of energy, fibre, labour, productivity and transportation. Industry structure is not magic: it means that if the global marketplace requires that you be efficient at a certain level, we probably want one super mill where there used to be two inefficient mills. Future orientation is not mysterious: it means the highest possible environmental standards and a great deal of research and development and customer innovation.

I could go on for hours, as you can guess. I will pause for questions. We know we can do it and we know it will not happen unless the industry, our employees, communities and governments are ready to make the necessary changes.

The Chairman: We are pleased to have you here today because we sensed some of the angst and spirit that you are talking about. When we were in British Columbia, we chose to go to Prince George and Quesnel and saw what has been left behind by the pine beetles; you have such challenges.

Senator Oliver: Thank you for an excellent business global overview talking about the importance of cutting costs and being competitive. I want to narrow it down to something even more basic. Have we been overcutting? Do we have enough fibre left? Will we be able to be competitive in the future or have we raped our forests?

Second, we read in the paper that a number of rural Canadian towns that we are studying in this committee have been hit hard by mill closures. What is being done to rejuvenate those towns that have been hit by such closures as a result of our not being competitive? What is your industry doing to assist those towns, if anything?

Mr. Lazar: Those are two great questions. The current level of forest remaining in Canada is 91 per cent of the primordial forest cover. No other country in the world has as much of its original forest. The current rate of deforestation in Canada, if you accept the UN figures rather than our industry figures, is zero. Over the last 100 years, we have practiced forestry with no loss of forest

Nous croyons que c'est la bonne attitude. Lorsque nous adoptons cette attitude et allons de l'avant en pensant que nous pouvons réussir si nous sommes prêts à changer, nous savons, par expérience, que nous pouvons réussir.

Dans l'industrie, nous avons mis sur pied un groupe de travail formé des plus grands PDG dans le monde et d'analystes internationaux à qui nous avons posé la question suivante : Que faut-il faire? Le groupe de travail a dégagé des conclusions fort intéressantes, la première étant que le Canada peut être concurrentiel. Le marché est assez vaste, et nous pouvons y parvenir.

La deuxième partie de la réponse, c'est que nous pouvons être concurrentiels si nos coûts sont concurrentiels, si nous apportons les changements nécessaires, si nous permettons un remaniement structurel de l'industrie et si nous avons une orientation d'avenir. La compétitivité des coûts n'a rien de sorcier : c'est le coût de l'énergie, de la fibre, de la main-d'œuvre, de la productivité et du transport. La structure de l'industrie n'a rien de sorcier : si le marché mondial vous oblige à accroître votre efficacité, vous voudrez probablement convertir deux usines inefficaces en une méga-usine. L'orientation d'avenir n'a rien de mystérieux : il s'agit de mettre en place les normes environnementales les plus élevées possibles et d'être très actifs dans le domaine de la recherche-développement et de l'innovation centrée sur le client.

Je pourrais continuer encore pendant des heures, vous le devinez. Je vais laisser place aux questions. Nous savons que nous pouvons y arriver et que rien ne pourra se faire si l'industrie, nos employés, les collectivités et les gouvernements ne sont pas prêts à apporter les changements nécessaires.

La présidente : Nous sommes heureux que vous soyez ici aujourd'hui parce que nous avons perçu l'angoisse et l'état d'esprit dont vous parlez. Lorsque nous étions en Colombie-Britannique, nous avons décidé de visiter Prince George et Quesnel, où nous avons constaté les ravages causés par le dendroctone du pin; vous avez des défis de taille à relever.

Le sénateur Oliver : Je vous remercie de l'excellent portrait que vous avez brossé de la situation économique mondiale en parlant de l'importance de réduire les coûts et d'être concurrentiels. J'aimerais me limiter à une question encore plus fondamentale. Avons-nous coupé les arbres de manière abusive? Reste-t-il suffisamment de fibre? Pourrions-nous être concurrentiels dans l'avenir ou avons-nous dépouillé nos forêts?

Par ailleurs, nous lisons dans le document qu'un certain nombre de petites villes rurales canadiennes sur lesquelles nous nous penchons ont été durement touchées par la fermeture d'usines. Que fait-on pour relancer ces petites villes qui ont été frappées par ces fermetures causées par notre incapacité à être concurrentiels? Le cas échéant, quelles mesures votre industrie prend-elle pour aider ces localités?

M. Lazar : Deux grandes questions se posent. Le niveau actuel de forêts restantes au Canada s'élève à 91 p. 100 de la couverture forestière primordiale. Aucun autre pays dans le monde n'a autant de ses forêts initiales. Si vous acceptez les statistiques de l'ONU plutôt que celles de notre industrie, le taux de déboisement au Canada est nul à l'heure actuelle. Au cours du siècle dernier,

lands. We have lost some to urbanization and we have gotten them back from agriculture. The single biggest index of loss and gain of forest in Canada today is agriculture subsidies. Increase the subsidies and more land stays in farming; decrease them and it goes back to forests.

The forestry industry has a complete regeneration policy in that we have a sustainable forest management policy and we have succeeded in practicing forestry for the last 100 years without any loss of forest cover.

Senator Oliver: That is incredible.

Mr. Lazar: Loss of forest cover is probably the easiest standard to meet. The next thing to ask is this: Are you respecting the integrity of forest ecosystems? In the past, we have not been perfect in that respect. Our practices were to cut and regenerate and not to worry too much about ecosystem integrity. We have long since improved in that area. Members of Forest Products Association of Canada have to have their forest practices independently certified to the highest global levels to stay as members. We have more certified operating forests in Canada than anywhere else in the world. No other country has treated their forests as well as Canada has treated hers anywhere in the world. Some countries are trying but we are the global leaders in terms of sustainable forestry.

Will access to fibre be a limitation? No. There are pockets of problems in British Columbia and Alberta where we are not harvesting the trees but the insects are doing it. That aspect brings us into a different conversation. Traditionally over the years, fires and insects have harvested six times the amount that industry harvests. It is way out of control.

In certain geographic regions, the allowable cut has gone ahead of regeneration, so that has been pulled back. Overall, we have done this right in Canada, partly because they are publicly owned lands.

Senator Oliver: That is so in some provinces.

Mr. Lazar: In most provinces, with the exception of some lands in the Atlantic regions, 90 per cent is publicly owned land. I am not saying we are perfect. We could improve in some areas, which we have been doing.

Senator Oliver: Does this include protection of old-growth forests?

Mr. Lazar: Yes, it definitely does include those forests. We have more protected forests in Canada than any other country in the world has. The question of old growth becomes complicated because most of our forestry is done in the boreal forests, where the forest is actually older than it was before industrialization. There used to be huge forest fires opening up wide swaths followed by natural regeneration when the sunlight was able to power in. Politics of forestry are such that smaller cuts are created

l'exploitation forestière n'a entraîné aucune perte de terrains forestiers. L'urbanisation nous en a fait perdre, tandis que l'agriculture nous en a fait regagner. Les subventions agricoles constituent le seul grand indice de perte et de gain de forêts au Canada. Augmentez les subventions et les terres agricoles augmenteront; diminuez-les et ces terres redeviennent des forêts.

L'industrie forestière a une politique de régénération exhaustive qui comporte la gestion durable des forêts et nous avons réussi à pratiquer l'exploitation forestière au cours des 100 dernières années sans aucune perte de couverture forestière.

Le sénateur Oliver : C'est incroyable.

M. Lazar : La norme relative à la perte de couverture forestière est probablement la norme la plus facile à respecter. La prochaine question à poser est la suivante : respectez-vous l'intégrité des écosystèmes forestiers? Dans le passé, nous n'avons pas été des modèles à cet égard. Nos pratiques étaient de couper et de régénérer les forêts sans nous soucier de l'intégrité de l'écosystème. Nous avons fait depuis longtemps des progrès en ce sens. Les membres de l'Association des produits forestiers du Canada doivent s'assurer que leurs pratiques forestières sont certifiées par un organisme indépendant et qu'elles respectent les critères mondiaux les plus élevés pour rester membres. Le Canada compte plus de forêts exploitables certifiées que partout ailleurs dans le monde. Aucun autre pays n'a traité ses forêts aussi bien que l'a fait le Canada. Certains pays essaient de nous dépasser, mais nous sommes les chefs de file mondiaux en matière de foresterie durable.

L'accès à la fibre nous limitera-t-elle? Non. Il y a des concentrations de problèmes en Colombie-Britannique et en Alberta où nous ne faisons pas d'exploitation forestière, mais où les insectes ravages les forêts, ce qui nous amène à aborder une autre question. Au fil des ans, les feux de forêt et les insectes ont rasé six fois la quantité d'arbres récoltés par l'industrie. La situation est impossible à maîtriser.

Dans certaines régions, on a réduit la possibilité de coupe, car elle dépassait la régénération. Dans l'ensemble, le Canada a pris les mesures appropriées, en partie parce que ce sont des terres de propriété publique.

Le sénateur Oliver : C'est le cas dans certaines provinces.

M. Lazar : Dans la plupart des provinces, à l'exception de certaines terres dans les régions de l'Atlantique, 90 p. 100 des terres sont de propriété publique. Je ne dis pas que nous sommes parfaits. Nous pourrions nous améliorer à certains égards, ce que nous faisons.

Le sénateur Oliver : Est-ce que cela comprend la protection des forêts anciennes?

M. Lazar : Oui, cela comprend certainement ces forêts. Nous avons plus de forêts protégées que tout autre pays au monde. La question des forêts anciennes se complique, car notre exploitation forestière est principalement effectuée dans les forêts boréales, là où la forêt est plus vieille qu'elle l'était avant l'industrialisation. Dans le passé, d'énormes feux de forêts faisaient rage sur de vastes étendues, qui étaient suivis d'une régénération naturelle lorsque la lumière du soleil pouvait faire son œuvre. À l'heure actuelle, les

now than those made by forest fires and because we do fire suppression, the forests have aged more. Some scientists say that part of the problem with the pine beetle is that we did such a good job of fire suppression, the forests were over-mature, making them an easy target. The primary cause of the pine beetle, of course, is global warming and not the age of the forest, although the age was a contributing factor.

The question of age is politically attractive but the real question is ecosystem integrity. A forest can be over-old because of human intervention or it can be cut down before its time because of human intervention. The real issue when logging is to try to respect the kinds of forest disturbances that would occur naturally. We have become very good at that in Canada. We are not perfect, but no one else in the world is better at it than we are.

It is difficult to describe what closing a mill town is like for us because our employees live there and their kids go to school with everyone else's kids. You convince someone to take a job up North and, all of a sudden, the house they paid \$120,000 for is worth far less than that. It is every bit as bad as you imagine and perhaps even worse. Regeneration of the economy is difficult to do. We have seen 30 years of regional development programs from the federal government and from provincial governments, most of which have met with very little success.

Over the last five years parliamentarians have come to me time and again asking how they can save a mill or what they can do about the mill closure. That is the wrong question. The question should be how can we create economic conditions so that the mill will not close. We wish for the sake of these towns and the employees living there that parliamentarians would develop an obsession with business conditions, so that instead of tearing at our clothes and scratching our heads about what we can do to build an economy in a town that does not have one, we would be able to save the economy that town has now. There is so much more political energy in rural development after the disaster and so little political energy in creating economic conditions to keep the mill operating. We pay 50 per cent above average wages for these high-tech jobs; they are good jobs. Yet more passion is directed at make-work projects to build a new hockey rink or a new airport after the mill is closed than is directed at keeping those jobs before the mill closes.

Not to turn the question around, but the answer is this: Let us not let them close. Let us do our economic homework and create appropriate hosting conditions in Canada because these are

politiques en matière de foresterie sont telles que les coupes se font sur des étendues plus petites que les étendues ravagées par les feux de forêts et, parce que nous procédons à des opérations d'extinction, les forêts ont vieilli davantage. Certains scientifiques disent que le problème du dendroctone du pin est en partie attribuable au fait que nous avons accompli du bon travail pour éteindre les feux, ce qui a contribué à rendre les forêts surannées, faisant d'elles une cible facile. La cause principale de l'infestation du dendroctone du pin, c'est évidemment le réchauffement de la planète, et non pas l'âge des forêts, même si c'est un facteur.

La question de l'âge est attrayante sur le plan politique, mais la vraie question porte sur l'intégrité de l'écosystème. Une forêt peut être surannée ou peut être coupée avant le temps en raison de l'intervention humaine. La vraie question lorsqu'on pratique l'exploitation forestière, c'est d'essayer de respecter les types de perturbations forestières naturelles. Nous sommes passés maîtres dans l'art de respecter ces perturbations au Canada. Nous ne sommes pas parfaits, mais aucun autre pays au monde n'est meilleur que nous.

Il est difficile pour nous de décrire ce que représente la fermeture d'une petite ville bâtie autour d'une usine, car nos employés habitent la localité et leurs enfants fréquentent l'école avec tous les autres enfants. Vous persuadez quelqu'un d'accepter un emploi dans le Nord et, tout d'un coup, la maison qu'il a payé 120 000 \$ a perdu beaucoup de valeur. C'est aussi pénible que vous pouvez l'imaginer et c'est peut-être même pire. La relance économique est également difficile. Depuis 30 ans, les gouvernements fédéral et provinciaux mettent en place des programmes de développement régional, dont la plupart ont été bien peu concluants.

Au cours des cinq dernières années, les parlementaires m'ont demandé maintes et maintes fois comment ils peuvent sauver une usine ou ce qu'ils peuvent faire dans le cas de la fermeture d'une usine. C'est la mauvaise question à poser. Ils devraient plutôt demander comment nous pouvons créer des conditions économiques pour éviter la fermeture de l'usine. Nous souhaitons que, dans l'intérêt de ces villes et des employés qui y vivent, les parlementaires deviennent obsédés par la conjoncture économique afin qu'au lieu de nous évertuer à tenter de déterminer ce que nous pouvons faire pour bâtir une économie dans une ville qui n'en a pas, nous puissions sauver l'économie actuelle de la ville. Après la tragédie, énormément d'énergie politique est consacrée au développement rural et très peu, à la création de conditions économiques qui permettraient de garder l'usine ouverte. Le salaire que nous payons est 50 p. 100 plus élevé que le salaire moyen pour ces emplois en haute technologie; ce sont d'excellents emplois. Pourtant, on travaille avec beaucoup d'ardeur pour mener des projets ponctuels de création d'emplois afin de construire une nouvelle patinoire ou un nouvel aéroport après la fermeture de l'usine plutôt que pour maintenir ces emplois avant que l'usine ferme.

Ce n'est pas pour retourner la question, mais la réponse est la suivante : ne laissons pas l'usine fermer. Faisons nos devoirs en matière d'économie et créons les conditions d'accueil appropriées

irreplaceable jobs. What do you do after the mill closes? You get service industry jobs. They pay far less and, for the most part, are not as much fun.

Senator Oliver: Canada's new government is looking at ways to come up with tax cuts to help make the industry more competitive.

Senator Callbeck: You talked about creating the conditions so that we would not have to think about what happens when they close. You mentioned the task force that came out with several recommendations, mainly cutting costs and being more competitive. In 2005, the federal government announced a strategy to keep the forest industry strong and sustainable. I would like to hear you comment on that strategy as to whether it really addresses the recommendations of the task force, whether it has been implemented or partly implemented, and if so, what are the results. Has it achieved what we want it to accomplish?

Mr. Lazar: I am not aware of any comprehensive strategy. There have been measures, and all the measures have been useful. The last budget had a tax measure, the accelerated capital cost allowance, that would make it easier for us to get new equipment to modernize the mills. Unfortunately, it is only for two years, and capital renewal does not happen in that timetable. We are hoping that there will be enthusiasm from the government side and pressure from the opposition side to extend it to five years to have the next impact.

Large parts of what has to be done to cut costs are also on the industry side. For example, our labour costs are among the highest in the world. We do not want to cut wages, but we have to improve productivity. It is for our managers and the unions to sit down and find solutions, so that we can get a productivity that reflects our wage packets.

Some are on the provincial side. The provinces use trees as an instrument of social engineering. Each tree in some provinces, especially Ontario and Quebec, is allocated to a particular town. That made a lot of sense when there was no global competition. The way it works today means that those towns are fated to lose their mills. We have to use the fibre in the best possible way.

On the transportation side, it is mostly on the federal government's shoulders. Right now, more than 80 per cent of our mills are captive to a single railway, and we have had no success with past governments or the new government, as you are calling yourselves, in breaking the monopolistic power of the railways. We have great railways in Canada; they are monopolies and they overcharge. We did a study that demonstrated that even if they were allowed a 20 per cent return on capital, which is

au Canada, car ce sont des emplois irremplaçables. Que faites-vous après la fermeture de l'usine? Vous obtenez des emplois dans le secteur des services. Ils sont beaucoup moins rémunérés et souvent plus ennuyeux.

Le sénateur Oliver : Le nouveau gouvernement du Canada explore les moyens d'accorder des réductions d'impôt pour aider l'industrie à être plus concurrentielle.

Le sénateur Callbeck : Vous avez parlé de créer des conditions de manière à ce que nous n'ayons plus à penser à ce qui se produira une fois l'usine fermée. Vous avez parlé du groupe de travail qui a formulé plusieurs recommandations, qui consistent essentiellement à réduire les coûts et à accroître la compétitivité. En 2005, le gouvernement fédéral a annoncé une stratégie visant à assurer la force et la durabilité de l'industrie forestière. J'aimerais entendre vos observations à l'égard de la stratégie. Donne-t-elle véritablement suite aux recommandations du groupe de travail et ces dernières ont-elles été mises en œuvre en totalité ou en partie et, le cas échéant, quels en sont les résultats? La stratégie a-t-elle répondu à nos attentes?

M. Lazar : Je ne suis au courant d'aucune stratégie exhaustive. Des mesures ont été prises et elles ont toutes été utiles. Le dernier budget prévoyait une mesure fiscale, soit la déduction pour amortissement accéléré, qui nous faciliterait la tâche pour acquérir de l'équipement neuf afin de moderniser les usines. Malheureusement, ce n'est que pour deux ans, et le renouvellement des immobilisations ne s'effectue pas dans ce délai. Nous espérons que le parti ministériel se montrera enthousiaste et que l'opposition fera pression pour porter le délai à cinq ans.

Une grande partie de ce qui doit être fait en vue de réduire les coûts incombe à l'industrie. Par exemple, les coûts de la main-d'œuvre sont parmi les plus élevés au monde. Nous ne voulons pas réduire les salaires, mais nous devons accroître la productivité. Il incombe à nos gestionnaires et aux syndicats de trouver des solutions pour que nous puissions parvenir à un niveau de productivité qui cadre avec nos régimes de rémunération.

Certaines mesures doivent être prises par les gouvernements provinciaux. Les provinces utilisent les arbres comme instrument de sociologie appliquée. Dans certaines provinces, plus particulièrement en Ontario et au Québec, chaque essence d'arbre est attribuée à une ville donnée. Cette pratique était très sensée lorsqu'il n'y avait aucune concurrence mondiale. Dans la conjoncture actuelle, ces villes sont destinées à perdre leur usine. Nous devons utiliser la fibre de la meilleure façon possible.

Le transport est principalement la responsabilité du gouvernement fédéral. À l'heure actuelle, plus de 80 p. 100 de nos usines n'ont accès qu'à une seule voie ferrée et nous n'avons pas réussi à faire en sorte que les gouvernements antérieurs et le nouveau gouvernement, comme vous vous plaisez à vous appeler, démantèlent le monopole des sociétés ferroviaires. Nous avons de grandes sociétés ferroviaires au Canada; elles sont des monopoles et demandent des prix excessifs. Nous avons effectué une étude

ambitious in a competitive situation, they are still overcharging the Canadian forest industry by \$300 million. We could use that to renew our mills.

A whole series of things has to be done. With respect to taxes on investment, it is not taxes we object to — we do not like them but we understand them. However, taxes on investment have to be less. The monopoly of the railways has to be broken so that we can get competitive rail rates. On the energy side, speeding up to renewable energy and self-sufficiency, we are now 60 per cent self sufficient, using green renewable energy. Speeding that transition would help. On the personnel side, it is up to us and the unions, and, on the fibre side, it is mostly in the domain of the provinces.

Senator Callbeck: In November 2005, the federal government announced a five-year \$1.5-billion strategy to help Canada's forest industry remain strong and sustainable in the face of increasing challenges.

Mr. Lazar: That money is being used for useful things that are indeed dealing with the pests. However, each time the dollar goes up one cent, we lose \$500 million out of the industry. That is every penny. It has gone up about 37 cents or 38 cents in the last few years. You cannot buy your way out of this. The government programs are useful; we are not complaining about them. They are well meaning, intelligent and they help, but it is policy reform that makes the difference. It is the structure of taxes, the structure of regulation of railways and how fibre is used. It is the overall business climate.

There is no programmatic solution to these things; it has to be a policy solution. The only way to keep the jobs in the rural areas is to have a business climate that attracts investment. If there is no investment, the jobs disappear, and the investment comes if there is a profit to made, and no profit is to be made if investment is taxed heavily, transportation costs too much and fibre is used as a political tool instead of an industrial input. I am being difficult.

Senator Callbeck: What I hear is that we have piecemeal initiatives, but there is no real overall strategy. Am I right in that?

Mr. Lazar: You are right. That is why we pulled together this task force and wrote a strategy, together with government. We had some deputy ministers advise us on this. Minister Lund certainly welcomed it. We discussed it with government ministers and opposition critics.

In Canada, we do not seem to believe in industrial strategy to make money. Our tradition has been to have industrial strategies to offset poor social conditions. It is easier to get an industrial strategy for Cape Breton than it is to get one for the forest

qui a révélé que, même si nous leur autorisons un rendement du capital de 20 p. 100, ce qui est ambitieux dans une situation de concurrence, les sociétés ferroviaires font payer à l'industrie forestière canadienne 300 millions de dollars de trop. Nous pourrions utiliser cet argent pour moderniser nos usines.

Toute une série de mesures doivent être prises. En ce qui concerne l'impôt sur les investissements, nous ne nous y opposons pas — nous ne l'aimons pas, mais nous comprenons son existence. Il doit toutefois être réduit. Nous devons mettre un terme au monopole des sociétés ferroviaires pour pouvoir obtenir des tarifs ferroviaires concurrentiels. Dans le cas de l'énergie, grâce à la transition accélérée vers les sources d'énergie verte renouvelables et l'autosuffisance énergétique, nous sommes maintenant à 60 p. 100. Accélérer la transition serait utile. En ce qui concerne le personnel, le problème est entre nos mains et entre celles des syndicats, alors que la question de la fibre relève essentiellement des provinces.

Le sénateur Callbeck : En novembre 2005, le gouvernement fédéral a annoncé une stratégie quinquennale de 1,5 milliard de dollars pour aider l'industrie forestière à rester forte et durable en dépit des défis croissants.

M. Lazar : Ces fonds servent à des projets utiles qui s'attaquent effectivement au problème des insectes ravageurs. Cependant, chaque fois que la valeur du dollar augmente d'un cent, l'industrie perd 500 millions de dollars. C'est pour chaque cent. La valeur du dollar a grimpé de 37 ou de 38 ¢ au cours des dernières années. Vous ne pouvez pas échapper à cette situation à coup de dollars. Les programmes gouvernementaux sont utiles; on ne s'en plaint pas. Ils sont louables et pertinents; ils sont utiles, mais il faudrait une réforme des politiques pour entraîner des effets réels. C'est le régime fiscal, la réglementation des sociétés ferroviaires et l'utilisation de la fibre. C'est le climat commercial global.

Les programmes ne constituent pas la solution; il faut intervenir dans le cadre d'une politique. Le seul moyen de conserver les emplois dans les régions rurales, c'est d'avoir un climat commercial qui attire les investisseurs. Sans investissement, les emplois disparaissent, et les investisseurs viennent s'il y a des profits à réaliser. Aucun profit ne peut être fait si les investissements sont lourdement imposés, si les coûts de transport sont trop élevés et si la fibre sert d'outil politique plutôt que de facteur de production. Je fais des difficultés.

Le sénateur Callbeck : D'après ce que je comprends, nous avons des initiatives fragmentaires, mais n'avons pas de vraie stratégie globale. Ai-je bien compris?

M. Lazar : Vous avez bien compris. C'est la raison pour laquelle nous avons créé ce groupe de travail et élaboré une stratégie en collaboration avec le gouvernement. Quelques sous-ministres nous ont conseillés à cet égard. Le ministre Lund a certes bien accueilli la stratégie. Nous l'avons examinée avec des ministres et des porte-parole de l'opposition.

Au Canada, nous ne semblons pas croire qu'une stratégie industrielle peut nous rapporter de l'argent. Dans le passé, des stratégies industrielles étaient mises en place pour contrebalancer les piètres conditions sociales. Il est plus facile d'obtenir une

industry. If we actually had an industrial strategy based upon the idea of markets and making money, we would do a lot more to end rural poverty than when you try to pretend that markets do not exist.

The whole idea was to have a sectoral strategy not done by the government but creating a business climate that would allow the industry to do it.

Senator Gustafson: You said a large part of your business is exported. Is it 75 per cent?

Mr. Lazar: It is more, actually.

Senator Gustafson: How much of that goes to the U.S.?

Mr. Lazar: The majority goes to the U.S.

Senator Gustafson: We are very much dependent on them. Are you price setters or price takers?

Mr. Lazar: We have some influence, but for the most part we are price-takers because the marketplace is global. Even in Canada, if we raise the price a little bit, they call the Chinese supplier to discipline us.

Senator Gustafson: We have been arguing in the Agriculture Committee that unless the Government of Canada realizes the global situation that we are facing, not much can be done. We just keep taking what we get, and the industry keeps going in for the problems.

Are your companies making money even though you may be closing plants? Take, for instance, the plant in Northern Alberta. That is a tremendous, high-tech output plant. We did a study on the boreal forests, and it replaces many plants. Are the companies making money even though the industry is fighting some serious problems because of closures and so on?

Mr. Lazar: Those are two good questions. The answer is no. We are not making money. We wish we could. I know not everyone thinks making money is the objective, but if companies do not make money, companies do not invest and then you get more closures.

With respect to whether we have to take this from the global economy, the answer is no. The world needs natural resources. There is a huge explosion of wealth in China and India. All those people will be buying bookcases, framing their houses, wrapping presents and reading newspapers. Global demand is increasing by 3 per cent per year. There is more than enough demand out there.

No country in the world is situated better than Canada to meet this demand. It is true that Brazil is cheaper than us, but they do not have the infrastructure and they have social problems; also, they have been deforesting the Amazon and eventually the world

stratégie industrielle pour le Cap-Breton que pour l'industrie forestière. Si nous avions une stratégie industrielle fondée sur les notions de marchés et de profits, nous réussirions beaucoup mieux à mettre un terme à la pauvreté rurale que lorsque vous essayez de prétendre que les marchés n'existent pas.

L'idée, c'était d'avoir une stratégie sectorielle qui n'est pas élaborée par le gouvernement, mais de créer un climat commercial qui permettrait à l'industrie de le faire.

Le sénateur Gustafson : Vous avez dit qu'une part importante de vos produits est exportée. Est-ce 75 p. 100?

M. Lazar : C'est plus élevé, en fait.

Le sénateur Gustafson : Quelle proportion de ces produits est exportée aux États-Unis?

M. Lazar : La majorité est exportée aux États-Unis.

Le sénateur Gustafson : Nous dépendons énormément d'eux. Êtes-vous des décideurs de prix ou des preneurs de prix?

M. Lazar : Nous avons une certaine influence sur les prix, mais, de façon générale, nous sommes des preneurs de prix parce que le marché est mondial. Même au Canada, si nous augmentons le prix légèrement, les acheteurs téléphoneront au fournisseur chinois pour nous mettre au pas.

Le sénateur Gustafson : Nous avons soutenu au comité de l'agriculture qu'à moins que le gouvernement du Canada se rende compte de la situation mondiale à laquelle nous sommes confrontés, nous ne pouvons pas faire grand-chose. Nous continuons de prendre ce que nous obtenons et l'industrie continue de faire face aux problèmes.

Vos entreprises réalisent-elles des profits malgré les fermetures d'usines? Prenez, par exemple, l'usine dans le nord de l'Alberta. C'est une énorme usine de production à la fine pointe de la technologie. Nous avons mené une étude sur les forêts boréales et de nombreuses usines sont remplacées. Les entreprises font-elles des profits même si l'industrie s'attaque à de sérieux problèmes qui sont notamment attribuables à la fermeture d'usines?

M. Lazar : Ce sont deux excellentes questions. La réponse est non. Nous ne faisons pas de profits. Nous aimerions pouvoir en faire. Je sais que ce n'est pas tout le monde qui croit que l'objectif doit être de réaliser des profits, mais si les entreprises ne font pas d'argent, elles n'investissent pas, ce qui entraîne plus de fermetures.

Quant à savoir si nous devons retirer nos ressources naturelles de l'économie mondiale, la réponse est non. Le monde a besoin de ressources naturelles. Il y a eu une énorme explosion de la richesse en Chine et en Inde. Tous ces gens achèteront des étagères, feront construire la charpente de leur maison, emballeront des cadeaux et liront les journaux. La demande mondiale augmente de 3 p. 100 par année. Elle est plus que suffisante.

Aucun autre pays n'est mieux placé que le Canada pour satisfaire à cette demande. Il est vrai que les coûts sont moindres au Brésil, mais ce pays n'a pas l'infrastructure et est confronté à des problèmes sociaux; il déboise les forêts de l'Amazonie et le

will get tired of that. China has cheap labour, but they do not have water or fibre. Russia has a lot of boreal forest, but they have not built any roads and have a corrupt business arena.

We could be the world's supplier. They need our stuff, but we will not provide it unless we make changes, which will involve shutting down some mills, building super mills, creating a different tax system and a different rail system. They are not massive changes. They are things that could be done within the mandate of one Parliament. They are all doable. If we decide to do them, we will not have to shrug our shoulders and say that is globalization. We will be able to say that globalization creates competition but it also creates markets, and Canada is well situated to serve the growing global markets because we have natural resources and the world needs them.

Senator Gustafson: Is transportation a big factor?

Mr. Lazar: Yes, it is a huge factor.

Senator Gustafson: We live on the Soo Line, and trainload after trainload of lumber passes by our door heading for New York, Chicago, the eastern American market.

About 50 per cent of the cost of a bushel of grain is transportation. It is unreal the way transportation costs have increased.

Mr. Lazar: It is a huge factor. The reason for that increase is that railways have a well-run monopoly that exploits its customers and provides big profits to its shareholders. That is the law. The railways are supposed to maximize return for their shareholders. It is not the railways' fault. It is government's fault because government does not create pro-competitive conditions to discipline the railways.

Senator Gustafson: Are they price setters as opposed to price takers?

Mr. Lazar: When fuel costs go up, they charge surcharges. They pass them through, but they put 20 per cent above the increase of the cost of the fuel. Who is paying for that? The rural communities are paying for that. It entails 30 per cent of our cost structure. That is why we are closing mills. It adds up. It consists of many little things.

Senator Mahovlich: My hometown is Schumacher. When I was in Grade 7, we looked forward to going to Iroquois Falls to visit the mill. It was really something. It was clean. We would bring paper and all kinds of things home from that mill. Is that mill closed today?

Mr. Lazar: We are not sure. I think I remember that about a year and a half ago they had a time out. I do not know whether it was permanent.

monde finira par en avoir assez. La Chine possède une main-d'œuvre bon marché, mais n'a ni eau ni fibre. La Russie a beaucoup de forêts boréales, mais n'a pas construit de routes et son milieu des affaires est corrompu.

Nous pourrions être le fournisseur du monde. Les autres pays ont besoin de nos produits, mais nous ne leur fournirons pas à moins d'apporter des changements, ce qui nécessitera de fermer des usines, de construire des méga-usines et de créer un régime fiscal et un réseau ferroviaire différents. Ce ne sont pas des changements énormes. Ils pourraient être apportés en l'espace d'un mandat d'un gouvernement. Ils sont tous réalisables. Si nous décidons de les mettre en œuvre, nous n'aurons pas à hausser les épaules et à blâmer la mondialisation. Nous pourrions dire que la mondialisation crée de la concurrence mais qu'elle crée aussi des marchés et que le Canada est bien placé pour desservir les marchés mondiaux en plein essor parce qu'il possède les ressources naturelles dont le monde a besoin.

Le sénateur Gustafson : Le transport est-il un facteur important?

M. Lazar : Oui, c'est un facteur important.

Le sénateur Gustafson : Nous vivons le long d'une ligne de chemin de fer de la Soo Line et nous voyons passer sans cesse des trains de bois d'œuvre en direction de New York, de Chicago et du marché de l'est des États-Unis.

Le transport représente environ 50 p. 100 du prix d'un boisseau de grain. C'est incroyable comme les coûts de transport ont augmenté.

M. Lazar : C'est un facteur énorme. La raison de cette augmentation, c'est que les sociétés ferroviaires ont un monopole bien administré qui exploite ses clients et rapporte de gros profits à ses actionnaires. C'est la loi. Les sociétés ferroviaires sont censées maximiser le rendement des investissements de leurs actionnaires. Ce n'est pas la faute des sociétés ferroviaires, mais celle du gouvernement, car il ne crée pas de conditions favorables à la concurrence pour mettre au pas les sociétés ferroviaires.

Le sénateur Gustafson : Sont-ils des décideurs de prix plutôt que des preneurs de prix?

M. Lazar : Quand le prix du carburant augmente, les sociétés demandent des suppléments. Elles augmentent leurs tarifs, mais le font en ajoutant 20 p. 100 de plus que l'augmentation du prix du carburant. Qui paie pour cela? Ce sont les collectivités rurales. Cela représente 30 p. 100 de notre structure de coûts. C'est pourquoi nous fermons des usines. Les coûts s'additionnent. C'est un ensemble de petites choses.

Le sénateur Mahovlich : Ma ville natale est Schumacher. Quand j'étais en 7^e année, j'attendais avec impatience de visiter l'usine à Iroquois Falls. C'était impressionnant. L'usine était propre. Nous pouvions rapporter du papier et toutes sortes de choses à la maison. Cette usine est-elle fermée aujourd'hui?

M. Lazar : Nous ne sommes pas certains. Je crois me rappeler qu'il y a un an et demi environ, l'usine a cessé temporairement ses activités. J'ignore si c'est devenu permanent.

Senator Mahovlich: I heard they were intending to move the Aboriginal people from James Bay to Iroquois Falls because everyone left and there were empty houses there. There was a problem in James Bay. That is a sad thing. That was a nice, clean and well-operated mill. The school thought it was educational for us to take a look at that mill. I am sorry to hear about that.

When I shop in Toronto, I go to Ikea. I guess it is a Norwegian company. Their products are made in Sweden. All I have to do is tighten up a few screws and I have a nice shelf. Everything is done over there. It is pre-made and shipped.

Do we manufacture some of our shipments to the United States, such as shelving? Do we create a manufacturer's outlet to ship our lumber? Do we manufacture ready-made furniture? You could make a home ready-made. Have you looked into that at all?

Mr. Lazar: Yes, we have. With respect to Ikea, fewer than 20 per cent of their products are made in Sweden. Most of it is made in China and Eastern Europe. Their advertisements have a guy with a fetching Swedish accent and they sell meatballs in the cafeteria, but they actually do their manufacturing where the rest of the world does — where there is cheap labour. Believe me, there is no cheap labour in Sweden.

If you look globally at the furniture business or the tertiary value-added, that sort of building, it is serving the local market, which we have in Canada with quite a few excellent manufacturers of doors, windows and furniture.

The big global exporters have all gone to places where there is cheap labour. We are not aspiring to be a centre of cheap labour in Canada. We want to pay high wages for adding value to natural resources. We mainly do secondary and tertiary processing, such as with high-quality papers. We do manufacture wood for construction, but it is not a large part of our export strategy. Any time you can add value, of course you are getting quite a bit more job value for your natural resources. However, in the long run, the rural jobs in Canada will not be involved with making violins or bookcases. They will involve extracting and processing natural resources.

For years I have heard people saying it is simple, just move up the value chain. I wish we could do that, but the truth is, as you go up the value chain, you are really going up the cheap labour chain.

Some of our companies that have created manufacturing plants for furniture and the like have had to create separate companies because the wages they were paying their workers were way beyond what you could stay in business with. For example, sawing wood is much better paid than creating Ikea furniture. I know it is not trendy to say that, but the bottom line is that

Le sénateur Mahovlich : J'ai entendu dire qu'on avait l'intention de faire déménager les Autochtones de la baie James à Iroquois Falls, car tout le monde a quitté la région et qu'il y a des maisons disponibles. Il y avait un problème à la baie James. C'est triste. C'était une belle usine, propre et bien gérée. L'administration de l'école que je fréquentais croyais que c'était éducatif pour les élèves de visiter l'usine. Je suis désolé d'apprendre cela.

Quand je magasine à Toronto, je vais chez Ikea. Je crois que c'est une entreprise norvégienne. Ses produits sont fabriqués en Suède. Tout ce que j'ai à faire, c'est de visser quelques vis et j'ai une magnifique étagère. Tout est fait là-bas. Les produits sont préfabriqués et expédiés.

Fabriquons-nous certains des produits que nous acheminons aux États-Unis, tels que des rayonnages? Créons-nous un entrepôt de fabrication pour expédier notre bois d'œuvre? Faisons-nous des meubles préfabriqués? Vous pourriez faire une maison préfabriquée. Avez-vous déjà exploré cette possibilité?

M. Lazer : Oui, nous l'avons fait. En ce qui concerne Ikea, moins de 20 p. 100 de ses produits sont fabriqués en Suède. La majorité des produits sont fabriqués en Chine et en Europe de l'Est. Ses publicités mettent en vedette un homme ayant un magnifique accent suédois et on vend des boulettes de viande la cafétéria, mais ce magasin fabrique ses produits là où le reste du monde fabrique les siens — là où il y a de la main-d'œuvre à bon marché. Croyez-moi, il n'y a pas de main-d'œuvre à bon marché en Suède.

Si vous regardez, globalement, le secteur du mobilier, ou de la valeur ajoutée tertiaire, ce genre de construction, il dessert le marché local, et nous avons au Canada d'excellents fabricants de portes, de fenêtres et de mobilier.

Les grands exportateurs mondiaux sont tous allés là où la main-d'œuvre est bon marché. Nous n'aspirons pas à être un centre de main-d'œuvre bon marché au Canada. Nous voulons payer des salaires élevés pour l'ajout de la valeur aux ressources naturelles. Nous faisons principalement de la transformation secondaire et tertiaire, comme avec le papier de haute qualité. Nous fabriquons du bois pour la construction, mais ce n'est pas une part importante de notre stratégie d'exportation. C'est sûr que quand il y a valeur ajoutée, on ajoute pas mal de valeur à la fonction, en ce qui a trait aux ressources naturelles. À long terme toutefois, ce ne sont pas les travailleurs ruraux du Canada qui fabriqueront des violons ou des bibliothèques. Eux, ils s'occupent d'extraction et de transformation des ressources naturelles.

Pendant des années, j'ai entendu du monde dire c'est simple, il suffit d'aller plus haut dans la chaîne de valeur. J'aimerais bien pouvoir le faire, mais la vérité, c'est que quand on monte dans la chaîne de valeur, on monte aussi dans la chaîne du travail bon marché.

Certaines compagnies qui ont créé des usines de fabrication de meubles et autres choses du genre ont dû créer des compagnies distinctes, parce que les salaires qu'elles versaient à leurs employés étaient nettement supérieurs à ce qu'elles pouvaient se permettre si elles voulaient rester en affaires. Par exemple, le taillage du bois est bien mieux payé que la création de meubles pour IKEA. Je sais

there is much more money to be made with better paying jobs lower down the value chain. There are not as many jobs, but there are almost a million in Canada. It is not half bad.

IKEA makes a lot of money, and hats off to them.

Senator Mahovlich: I think Minister Lunn has quite a problem on his hands in the lumber business. I know they are starting to make furniture out West because a lot of those beetles have discoloured the wood, but it seems to make good furniture. Therefore, some have gone into the furniture business. Whether it works or not is a different issue.

Mr. Lazar: There are very few jobs. With respect to the beetle wood, we used to think that you could get there within a couple of years, but it is even hard to make 2 by 4s from it. When you try to saw that wood, it starts to twist. Therefore, it is good for pulping and burning, but there will not be much fine cabinetry coming out of the blue-stained wood. It was a nice fantasy we had for a while. The bottom line is that jobs are in the basic business.

I am not saying the value-added business is not great. It is wonderful. However, to have sustainable jobs we have to reserve value-added or the higher end mostly for local markets. Out of the vast majority of those, almost one million jobs are for export markets a little lower down in the value chain.

I think we should be proud of that. With the world hungry for natural resources, being the most brilliant extractor and processor of those natural resources, we will be a tremendously valuable market niche.

Only half of China is working so far. We wonder what the world will look like when the other half gets going. What will happen to rural Canada when the other half of China is working? The answer is that they will be desperate for resources to transform. Whichever country is the most efficient and technologically advanced extractor and processor of those resources will do well. We will not do well by basing our strategy on the hope that we will compete with them by turning resources into shelves and bookcases.

Senator Peterson: We seem to have a real dilemma here. The energy workers told us we have the best workers in the global network. We have the best mills, the best fibre and the best of everything, yet we are sitting here saying it is not working. We can go round and round the mill.

Foreign exchange is a tough issue. I think industry relied on that, wrongly, for a number of years and did not look at anything else and it was kind of a built-in benefit. Unfortunately, when the price goes up, you do suffer. I suppose it comes down to how do we help. It comes down to the regulatory framework and

que ce n'est pas le genre de choses qu'on doit dire, mais la réalité, c'est qu'il y a beaucoup plus d'argent à faire avec des emplois mieux rémunérés au bas de la chaîne de valeur. Il n'y a pas tant d'emplois que cela, mais il y en a près d'un million au Canada. Ce n'est pas si mal.

IKEA fait beaucoup d'argent, et c'est tant mieux pour eux.

Le sénateur Mahovlich : Je pense que le ministre Lunn a un gros problème entre les mains, avec le bois d'œuvre. Je sais qu'ils commencent à faire des meubles dans l'Ouest, à cause de tous ces dendroctones du pin qui ont décoloré le bois, mais ce bois semble faire de bons meubles. Alors, certains se sont recyclés dans la fabrication de mobilier. Que cela en vaille la peine ou non, c'est une autre histoire.

M. Lazar : Il y a très peu d'emplois. En ce qui concerne le dendroctone du pin ponderosa, on pensait auparavant qu'on pourrait y arriver en un ou deux ans, mais c'est même difficile d'en faire des 2 par 4. Quand on essaie de scier le bois, il commence à se tordre. Par conséquent, il est bon pour les pâtes et papiers et pour faire du feu, mais on ne pourra pas faire d'armoires de qualité avec du bois taché de bleu. On en a nourri le fantasme pendant un certain temps. En fin de compte, les emplois sont encore dans les activités de base.

Je ne dis pas que la valeur ajoutée, ce n'est pas fantastique. C'est merveilleux. Cependant, pour avoir des emplois durables, il faut réserver la valeur ajoutée ou le haut de gamme surtout pour les marchés locaux. Près d'un million de ces emplois sont pour le marché de l'exportation un peu plus loin dans la chaîne de valeur.

Je pense que nous devrions en être fiers. Avec la quête du reste du monde pour les ressources naturelles, en étant le plus brillant extracteur et transformateur de ressources naturelles, nous constituerons un créneau d'une énorme valeur.

Seulement la moitié de la Chine travaille jusqu'à maintenant. On se demande de quoi aura l'air le monde quand l'autre moitié se mettra à la tâche. Qu'arrivera-t-il au Canada rural quand l'autre moitié de la Chine se mettra à travailler? La réponse, c'est qu'ils auront désespérément besoin de ressources à transformer. Le pays qui sera le plus efficace et le plus avancé au plan technologique pour l'extraction et la transformation de ces ressources s'en sortira bien. Nous ne nous en sortirons pas en fondant notre stratégie sur l'espoir de pouvoir les concurrencer en transformant les ressources en étagères et en bibliothèques.

Le sénateur Peterson : Nous semblons avoir un véritable dilemme ici. Les travailleurs de l'énergie nous ont affirmé que nous avons les meilleurs travailleurs du marché mondial. Nous avons les meilleures usines, les meilleures fibres et tout ce qu'il y a de meilleur en tout, et pourtant nous sommes ici à dire que cela ne sert à rien. Nous pouvons tourner en rond longtemps.

La question de la valeur de l'argent est difficile. Je pense que l'industrie s'est fiée là-dessus, à tort, pendant de nombreuses années, et ne s'est intéressée à rien d'autre, et c'était en quelque sorte un avantage intrinsèque. Malheureusement, quand les prix montent, on en souffre. Je suppose que la question qui se pose,

trying to develop some type of strategy which you, I presume, have outlined in here.

Mr. Lazar: We have to stop complaining about the world and start competing in it. I agree with you regarding currency. It slowed down the rate of adaptation. Frankly, government got lazy because of currency too.

Investment in the forest industry in Canada is taxed higher than any other forest industry in the world. When the dollar was at 75 cents, we would complain about it, but we were still making money, so take the money out of the industry and give it to the people. When the dollar goes up to 87 cents or 92 cents, all of a sudden it becomes crippling.

The move of the dollar is a real kick at the industry, a slap across the face to get going, and we have. We have improved our productivity in the Canadian forest industry more than the rest of Canadian manufacturing and more than U.S. industry.

It is also a slap in the face of government, saying that the business climate and the sorts of policies we are able to afford at a 70-cent or 80-cent dollar cannot be sustained at a 90-cent dollar. Both industry and government have to accelerate the rate of change and adaptation.

Some towns are suffering because of a lack of industrial infrastructure. It is not magic or globalization. It is simple: If the cost of doing business is such that it is worth investing in, there are jobs and there is less poverty. If the cost of doing business is such that you do not want to invest in it, there are no jobs and there is poverty. If I did not think we could draw investment into Canada, I would not be here. We can invest, and it does not require an industrial revolution; it just requires intelligent, competitive tax, rail, and regulatory systems. We can do it.

Senator Oliver: I would love for you to tell me what a government can do to bring competition to something like the Canadian National Railway.

Mr. Lazar: I would love to tell you. In the long run, what we hope to see is running rights so that other carriers could use the same rail lines and CN or CP would be compensated for the full cost of maintaining the lines. We think that is more of a long-term political objective.

In the immediate term, we need final-offer arbitration, so that when the railway treats us unfairly, we can go to a neutral arbitrator and say that this does not make sense. It is the same as baseball arbitration. We put in our best view, they put in their best view and the arbitrator chooses. It forces the parties to be reasonable because, in the end, the standard is reasonableness.

c'est qu'est-ce qu'on peut faire? Tout revient au cadre de réglementation, et au fait qu'il faut trouver une espèce de stratégie que, je suppose, vous avez décrite ici.

M. Lazar : Nous devons arrêter de nous plaindre du reste monde et commencer à lui faire concurrence. Je suis d'accord avec vous au sujet de la valeur du dollar. Elle a freiné l'adaptation. Très franchement, elle a aussi rendu le gouvernement paresseux.

L'investissement dans l'industrie forestière du Canada est plus taxé que n'importe quelle autre industrie forestière du monde. Quand le dollar était à 75 ¢, on s'en plaignait, mais on faisait encore de l'argent, alors on prend l'argent de l'industrie et on le donne au peuple. Quand le dollar monte à 87 ¢ ou à 92 ¢, soudainement, on est paralysé.

La hausse du dollar est un coup de pied à l'industrie, une claque au visage pour qu'elle se réveille, et c'est ce que nous avons fait. Nous avons accru notre productivité dans le secteur forestier canadien plus que les autres secteurs manufacturiers du Canada et plus que celui des États-Unis.

C'est aussi une claque au visage du gouvernement, pour dire que le climat et le genre de politique que nous pouvons nous permettre en affaires quand le dollar est à 70 ¢ ou 80 ¢ ne peut être maintenu avec un dollar à 90 ¢. Tant l'industrie que le gouvernement doivent accélérer la cadence du changement et de l'adaptation.

Certaines villes souffrent du manque d'infrastructure industrielle. Ce n'est pas une histoire de magie ou de mondialisation. C'est simple : si le prix de revient vaut la peine d'investir, il y a des emplois et moins de pauvreté. Si le prix de revient est tel qu'on ne veut pas investir, il n'y a pas d'emplois et il y a de la pauvreté. Si je ne pensais pas qu'on peut attirer l'investissement au Canada, je ne serais pas ici. Nous pouvons investir, et il n'est pas besoin, pour cela, de révolution industrielle; il faut simplement un régime fiscal, des chemins de fer et un régime réglementaire intelligents et compétitifs. Nous pouvons y arriver.

Le sénateur Oliver : J'aimerais beaucoup que vous me disiez ce que peut faire le gouvernement pour attirer la compétition pour quelque chose comme les Chemins de fer nationaux du Canada, le CN.

M. Lazar : Je serais ravi de vous le dire. À long terme, ce que nous aimerions, c'est qu'il y ait des droits de circulation, pour que d'autres transporteurs puissent emprunter les mêmes voies ferrées que le CN ou le CP, qui seraient indemnisés de l'intégralité des coûts d'entretien des voies. Nous pensons que c'est plus une espèce d'objectif stratégique à long terme.

Pour l'immédiat, nous avons besoin d'arbitrage de l'offre finale, pour que lorsque les chemins de fer nous traitent injustement, nous puissions aller voir un arbitre neutre et dire que cela n'a pas de bon sens. C'est comme l'arbitrage au baseball. Nous présentons nos meilleurs arguments, ils présentent leurs meilleurs arguments et l'arbitre fait un choix. Cela force les parties à être raisonnables, parce qu'en fin de compte, la norme, c'est la raison.

There is final-offer arbitration now, but it is complicated; it costs almost \$1 million to employ and it does not apply to ancillary charges like fuel surcharges. We have asked the government to expand final-offer arbitration so that it is accessible and groups can use it, small and large companies can both use it.

With the expansion of final-offer arbitration where the only test is reasonableness, we could leave the monopolies and the current infrastructure; we do not have to get into anything complicated. If the railways want to do something unreasonable, we would take them to the arbitrator. If we are asking for unreasonable things, they will win.

The railways seem to find the reasonableness standard objectionable. If you are making huge profits for your shareholders through a monopoly, reasonableness may not be desirable for you. They are fighting it all the way. However, it is a simple solution. It does not take away the railways' monopoly. They can invest all they want and still make a fortune. However, when they get way out of line, like adding profit to fuel surcharges, we will go to the arbitrator and the arbitrator will make a decision.

Senator Oliver: My next question goes back to rural areas. In the olden days, people who worked in the forest industry in Atlantic Canada worked with a power saw. Those days are over and now we have highly mechanized machinery that can cut the tree and do virtually everything to it, and it works 24 hours a day. The individual who used to work with a power saw is now unemployed.

What is your industry doing to retrain that worker so he does not fall into poverty and to help that person become involved once again in this great forestry industry?

Mr. Lazar: We need all the employees we can get. Even with the closures, our problem is attracting skilled employees.

Senator Oliver: Are you saying that a power saw operator cannot be trained to be a skilled employee?

Mr. Lazar: No. We want them. Obviously, basic literacy is a huge matter, and we consider it the government's job to give every citizen access to basic literacy. Beyond that, we do the training. Especially out West, we are competing with the gas and oil industry for employees. There are jobs. The only people who really get shut out are those without basic literacy.

We are the largest industrial employer of Aborigines. We have 1,600 Aboriginal businesses that depend upon our industry — 1,600 businesses owned and operated by Aborigines as contractors, harvesters, cartage, that do business with us. Those

Il y a actuellement de l'arbitrage de l'offre finale, mais c'est complexe; le recours à ce mécanisme coûte près d'un million de dollars, et il ne s'applique pas aux frais accessoires comme les suppléments carburant. Nous avons demandé au gouvernement d'accroître la portée de l'arbitrage de l'offre finale pour qu'il soit accessible et que les groupes puissent y recourir, les petites compagnies comme les grandes.

Avec l'élargissement de la portée de l'arbitrage de l'offre finale, où le seul test est le caractère raisonnable, nous pourrions maintenir les monopoles et l'infrastructure actuels; inutile d'embarquer dans rien de compliqué. Si les chemins de fer voulaient faire quelque chose de déraisonnable, nous pourrions faire appel à l'arbitre. Si nos demandes étaient déraisonnables, ils gagneraient.

Les chemins de fer semblent trouver à redire à la norme du caractère raisonnable. Si un monopole nous permet de faire d'énormes profits pour nos actionnaires, il est possible que le caractère raisonnable ne soit pas souhaitable. Ils s'y opposent par tous les moyens. Cependant, la solution est simple. Elle ne soustrait rien au monopole des chemins de fer. Ils peuvent investir autant qu'ils veulent et encore faire une fortune. Cependant, quand ils exagèrent vraiment, comme quand ils ajoutent un profit aux suppléments carburant, nous pourrions faire appel à l'arbitre et l'arbitre prendrait une décision.

Le sénateur Oliver : Ma question suivante revient aux régions rurales. Dans le temps, les gens qui travaillaient dans le secteur forestier, dans les provinces de l'Atlantique, travaillaient avec une scie à chaîne. Cette époque est révolue, et maintenant nous avons de la machinerie lourde qui peut couper l'arbre et en faire à peu près n'importe quoi, et elle travaille 24 heures sur 24. Le gars qui travaillait avec la scie à chaîne se retrouve sans emploi.

Que fait votre industrie pour recycler ce travailleur, l'empêcher de tomber dans la pauvreté et l'aider à redevenir un élément actif de cette importante industrie forestière?

M. Lazar : Nous avons besoin d'autant d'employés que nous pouvons en trouver. Même avec les fermetures d'usines, notre problème reste de trouver des employés qualifiés.

Le sénateur Oliver : Est-ce que vous voulez dire que l'opérateur de scie à chaîne ne peut être recyclé pour devenir un employé qualifié?

M. Lazar : Non. Nous les voulons. Bien évidemment, l'alphabétisation de base est terriblement importante, et nous considérons que c'est la tâche du gouvernement que de donner à chaque citoyen accès à l'alphabétisation de base. À part cela, nous nous chargeons de la formation. Particulièrement dans l'Ouest, nous sommes en compétition avec les industries du pétrole et du gaz pour les employés. Il y a des emplois. Les seuls à vraiment se faire refouler sont les personnes qui n'ont pas de compétences de base en matière de lecture et d'écriture.

Nous sommes le plus important employeur industriel d'Autochtones. Mille six cents entreprises autochtones dépendent de notre industrie — 1 600 entreprises appartenant à des Autochtones ou exploitées par eux, en tant qu'entrepreneurs,

are the kinds of relationships we like best: business to business. The First Nations are a huge benefit to our industry, as employees and as business partners.

If you can keep the industry robust, the jobs will be there. Training is easy compared to keeping the mill open. The challenge is not whether you can train someone to drive one of these fancy trucks; the challenge is whether you can keep the fancy trucks in business. That is about business conditions.

The Chairman: I personally would like to thank you for raising an issue that grips at least those of us in the Senate rather consistently, and that is the question of the challenges of low literacy levels in this country. I know that only in recent times have there been real efforts on the part of business to try to give people that chance, because manual labour is not what it used to be; now it involves technology. We are very concerned about this. It is interesting to hear from you.

I think the first corporate entity to do this was Syncrude, many years ago, when it became evident that it was going to be profitable to bring out a new product from Syncrude and all of the oil sands were there but they were being removed by manual labour out of those hills. All of a sudden, technology comes along and it is great. Syncrude looked at its labour force and realized that a great chunk of it could not read and write at that level, so they set up a literacy program in the workplace in order to keep their workers, rather than having to go offshore to the North Sea or whatever, and it worked. It was a stand-alone program, but I know that others in that area have picked it up.

I wonder whether this is something the forestry industry could do. Sadly enough, we do not, as a nation, offer the kind of support that people need to be able to move ahead on this. I know the corporate sector itself is interested. In a broad sense, are you helping to give those people a fair chance?

Mr. Lazar: First, I want to acknowledge how indebted we and the rest of Canada are to you for the leadership you have shown on this. You have been the single most effective voice over many years, and none of us take that for granted. We know how important it is, so I give you a salute.

I do not know exactly what has been done in the companies. I am not personally familiar with it. We will find out and get back to you on that. I know that we have had employees who have reached the point where they could become a millwright but they cannot get into the program because they do not have the basic literacy skills. However, I am not familiar with what programs we have in place for it.

récolteurs, camionneurs, avec qui nous faisons affaire. C'est le genre de relation que nous apprécions le plus : d'une entreprise à une autre. Les Premières nations sont très précieuses pour notre industrie, en tant qu'employés et que partenaires d'affaires.

Si on peut assurer la vigueur de l'industrie, il est facile d'assurer la formation comparativement à lutter pour garder l'usine à flot. Le défi, ce n'est pas tant d'apprendre à quelqu'un à conduire l'un de ces camions sophistiqués; le défi, c'est de pouvoir continuer d'exploiter ces camions sophistiqués. C'est une question de conjoncture.

Le président : Je tiens personnellement à vous remercier d'avoir soulevé un sujet qui revient assez souvent pour au moins certains d'entre nous au Sénat, et c'est la question des défis que posent les faibles compétences de base en écriture et en lecture au pays. Je sais que ce n'est que tout récemment que les entreprises ont déployé des efforts véritables pour essayer de donner cette chance aux gens, parce que le travail manuel n'est plus ce qu'il était; les technologiques s'en mêlent désormais. Nous nous en préoccupons grandement. Il est intéressant d'entendre ce que vous en dites.

Je pense que la première entreprise à s'y être vraiment intéressée a été Syncrude, il y a bien des années, quand il est devenu évident qu'il allait être rentable de créer un nouveau produit de Syncrude, et il y avait tous ces sables bitumineux, mais ils étaient extraits par des ouvriers manuels qui venaient des montagnes. Tout d'un coup, voilà que la technologie surgit, et c'est fantastique. Syncrude a analysé ses effectifs et a compris qu'une grande part d'entre eux ne pouvaient ni lire ni écrire à ce niveau-là, alors la compagnie a créé un programme d'alphabétisation en milieu de travail pour garder ses travailleurs plutôt que de devoir aller au large dans la mer du Nord, ou ailleurs, et cela a été un succès. C'était un programme autonome, mais je sais que d'autres, dans la région, ont suivi l'exemple.

Je me demande si c'est quelque chose que pourrait faire l'industrie forestière. Malheureusement, en tant que nation, nous n'offrons pas le genre de soutien dont ont besoin les membres de la population pour assurer les progrès de ceci. Je sais que le secteur des affaires lui-même s'y intéresse. De façon générale, est-ce que vous contribuez à donner à ces gens une chance égale?

M. Lazar : Tout d'abord, j'aimerais souligner tout ce que nous, et le reste du Canada, vous devons pour le leadership dont vous avez fait preuve à cet égard. Vous avez été l'unique voix, la plus forte, pendant des années, et aucun de nous ne le prenons pour acquis. Nous savons combien c'est important, alors nous vous levons notre chapeau.

Je ne sais pas exactement ce qui a été fait dans les compagnies. Je ne connais pas personnellement la question. Nous nous renseignerons et nous vous donnerons une réponse. Je sais que nous avons eu des employés qui ont atteint le point où ils pourraient être mécaniciens de chantier, mais ils n'étaient pas admissibles au programme parce qu'ils n'avaient pas les compétences de base en lecture et écriture. Cependant, je ne connais pas les programmes que nous avons à leur offrir.

I want to underline that literacy is the entry criteria to today's economy in rural as well as in urban Canada. As a national enterprise, I cannot think of any reason it should not be the top priority of Canada as a nation to give people the key to that door.

The Chairman: I probably should not be his spokesperson, but if ever you wanted to have a conversation with someone who was at the front of this, Eric Newell from Syncrude is your man, and he would probably have some good advice.

It is a huge issue and we all know it. It is pulling our country back if we have 40 per cent of adults who are not able each day of the year to do the required reading, writing and communicating that modern society demands.

Senator Callbeck: Is the percentage of women in the forestry sector going up or down?

Mr. Lazar: It could only go up, from what I can see. At the executive level, there is no woman CEO of a forest company in North America. At the vice-president level, there are some prominent, high-leadership individuals who are making huge contributions, but only at that level. Nothing is being done in a systematic way, as far as I know. A few companies have been taken over by private equity, which may turn out to be a good thing for the workers in the long run. However, I am not aware of any particular plans or efforts to increase the participation of women at the senior levels, except for the brilliant contributions of individuals. Do you know of anything, Ms. Morgan?

Marta Morgan, Vice-President, Trade and Competitiveness, Forest Products Association of Canada: I do not know of anything specific. However, related to this point, and also to the issue of literacy, when we look to the future, like many other Canadian industries we look at the demographics of the labour force and of our labour force, in particular. We know that we will need significant renewal of our labour force. We know that the qualifications required are increasing — the educational requirements are going up. Also, as a rural industry we see that the best source of labour for us is people in rural areas who appreciate that lifestyle, who want to stay in rural areas and want to be where their families are.

I believe we will see more opportunities in the future for non-traditional workers in the industry. Also, if we can work together on issues around literacy and education in rural areas, that will be increasingly important to us in being able to recruit and attract a skilled labour force. There are many common interests here for the communities and the industry.

Senator Peterson: Where does the forestry industry rank in Canada in terms of gross domestic product?

J'aimerais souligner que l'alphabétisation est un critère d'entrée dans l'économie actuelle dans les régions rurales autant que dans les régions urbaines du Canada. En tant qu'entreprise nationale, je ne peux imaginer aucune raison pour laquelle ce ne devrait pas être une des grandes priorités du Canada en tant que pays que de donner la clé de cette porte à sa population.

Le président : Je ne devrais probablement pas me faire son porte-parole, mais si vous voulez un jour avoir une conversation avec quelqu'un qui a été sur la ligne de front de ce combat, Eric Newell, de Syncrude, est votre homme, et il aurait sûrement de bons conseils à vous donner.

C'est un problème énorme, et nous en sommes tous conscients. Cela freine les progrès de notre pays du recul si 40 p. 100 de nos adultes sont dans l'impossibilité de lire, d'écrire et de communiquer comme ils le devraient au quotidien, comme l'exige la société moderne.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que le pourcentage de femmes dans le secteur forestier est en hausse ou en baisse?

M. Lazar : Il ne peut qu'augmenter, d'après ce que je peux voir. Au niveau exécutif, il n'y a pas de femme présidente et directrice générale d'une compagnie forestière en Amérique du Nord. Il y a néanmoins quelques éminentes vice-présidentes, qui font preuve d'un solide leadership, mais seulement à ce niveau. Il n'y a aucune démarche systématique, à ce que je sache. Quelques compagnies ont été absorbées par le marché des souscriptions privées, ce qui pourrait s'avérer une bonne chose pour les travailleurs à long terme. Cependant, je ne suis au courant d'aucun plan ou d'aucun effort particulier pour augmenter la participation des femmes au niveau de la haute direction, à l'exception des brillantes contributions de certaines personnes. Savez-vous quelque chose, madame Morgan?

Marta Morgan, vice-présidente, Commerce international et compétitivité, Association des produits forestiers du Canada : Je ne sais rien de précis. Cependant, à ce sujet, et aussi à propos de l'alphabétisation, quand on regarde l'avenir, comme bien d'autres industries canadiennes, nous examinons la répartition démographique de la population active, et de notre effectif en particulier. Nous savons qu'il nous faudra une vaste relève pour notre effectif. Nous savons que les exigences de compétences sont en hausse — les exigences d'études sont en hausse. Aussi, en tant qu'industrie rurale, nous constatons que la meilleure source de main-d'œuvre, pour nous, ce sont les habitants des régions rurales qui aiment ce mode de vie, qui veulent rester dans les régions rurales et qui veulent être là où se trouve leur famille.

Je crois que nous découvrirons d'autres possibilités, à l'avenir, pour les travailleurs non traditionnels dans l'industrie. De plus, si nous pouvons travailler ensemble sur les enjeux comme l'alphabétisation et l'éducation dans les régions rurales, ce sera de plus en plus important pour nous, pour que nous soyons en mesure de recruter et d'attirer une main-d'œuvre qualifiée. Il y a de nombreux intérêts communs, ici, pour les collectivités et l'industrie.

Le sénateur Peterson : Où se situe l'industrie forestière, au Canada, en ce qui concerne le produit intérieur brut?

Mr. Lazar: We are about 3 per cent of overall of GDP.

Senator Peterson: Where does it put you relative to aerospace, automotive, agriculture, et cetera?

Mr. Lazar: We are ahead of all of them, at the top of the list industrially. I do not where we fit relative to agriculture, but we are much more than automotive or aerospace — we are huge.

Senator Gustafson: I have a question about standards. General Motors tells us that before they can produce a car, they have a bill of \$2,700 on every car just for pensions. Are Canadian standards getting too high to compete in the global economy, or what is the challenge? I have relatives in B.C. who worked in the lumber industry all their lives and they are on very good pensions. To compete in the global economy, will Canada have to take less?

Mr. Lazar: I do not think the answer is to take less; the answer is to do more. Our environmental standards are as good as anywhere in the world and we should not compromise. Instead, we should do more to take credit for them. We should tell the world how sound we are.

On pensions and labour, our wage packages are the highest in the world and our productivity is middle-ranked. That is a management and union challenge we have to solve together and it can be done. The Nordic countries are probably ahead of us in figuring out how to work together with labour and management to maximize productivity without having to sacrifice.

The bottom line is that you cannot dig in your heels and say I will have my current working conditions and wages and I do not care, I will not change." You will lose your job. It has happened time and time again. Everyone has to be willing to change to keep what we have. If you do what you have today, you do not get what you get today.

Senator Gustafson: If you want to be politically correct, you do not even raise these subjects because they can backfire on you.

Mr. Lazar: In the end, we have to know the difference between where we live and where we work. We live in Canada, socially good, nice place to live, but we work in the global marketplace. We do not work in Canada because we sell all our stuff in the global marketplace. We have to adjust our work behaviour to be competitive there. If we do not, where we live will not be as good a place as it used to be. That kind of willingness to adjust requires that we understand that we live in the nice neighbourhood called Canada and work in this

M. Lazar : Nous représentons environ 3 p. 100 du PIB global.

Le sénateur Peterson : Où est-ce que cela nous situe, comparativement à l'aérospatiale, l'automobile, l'agriculture, et cetera?

M. Lazar : Nous sommes en avance sur eux, au haut de la liste, au plan industriel. Je ne sais pas où nous nous situons comparativement à l'agriculture, mais nous avons une part bien plus grande que le secteur de l'automobile ou de l'aérospatial — c'est une part énorme.

Le sénateur Gustafson : J'ai une question à poser au sujet des normes. General Motors nous dit qu'avant de pouvoir construire une voiture, ils reçoivent une facture de 2 700 \$ pour chaque voiture, rien que pour les régimes de retraite. Est-ce que les normes canadiennes deviennent trop élevées pour être concurrentielles dans l'économie globale, ou quel est le problème? Il y a des membres de ma famille, en Colombie-Britannique, qui ont travaillé toute leur vie dans le secteur forestier et qui vivent avec une très bonne pension. Pour pouvoir être compétitif sur le marché mondial, est-ce que le Canada devra prendre moins?

M. Lazar : Je ne pense pas que la solution soit de prendre moins mais plutôt de faire plus. Nos normes environnementales sont aussi bonnes qu'ailleurs dans le monde, et nous ne devrions pas faire de compromis. Au lieu de cela, nous devrions faire plus et nous en attribuer le mérite. Nous devrions clamer notre solidité au reste du monde.

Nos régimes de pension, d'emploi et de rémunération sont parmi les meilleurs du monde, et notre productivité n'est qu'au milieu de l'échelle. C'est un défi pour la direction et le syndicat, que nous devons régler ensemble, et cela peut se faire. Les pays du Nord sont probablement plus avancés que nous dans l'analyse de la manière dont les syndicats et la direction peuvent se concerter pour optimiser la productivité sans avoir à faire de sacrifice.

Bref, on ne peut bien enfoncer les talons fermement dans le sol et dire « Je vais préserver mes conditions de travail et mon salaire actuel, et peu m'importe, je ne changerai pas ». C'est comme ça qu'on perd son emploi. C'est arrivé à maintes et maintes reprises. Tout le monde doit être prêt à changer pour protéger l'acquis. Ce n'est pas en se contentant de faire comme on a toujours fait qu'on avance.

Le sénateur Gustafson : Si on veut être politiquement correct, on ne soulève même pas ces sujets-là par crainte que cela se retourne contre nous.

M. Lazar : En fin de compte, il faut reconnaître la différence entre où on vit et où on travaille. Nous vivons au Canada, où règne un bon climat social et où il fait bon vivre, mais nous travaillons sur le marché mondial. Nous ne travaillons pas au Canada, parce que nous vendons nos produits sur le marché mondial. Nous devons ajuster notre comportement au travail pour être compétitifs sur ce marché, sans cela, le lieu où nous vivons perd de son agrément. Ce genre de faculté d'adaptation exige que nous comprenions que nous vivons dans

vicious, competitive place called the global marketplace. We cannot pretend that they do not both exist.

Senator Mahovlich: Have we recovered from the softwood lumber situation?

Mr. Lazar: No.

Senator Mahovlich: We have not? I thought we made a deal. I thought \$4 billion was returned to the lumber companies.

Mr. Lazar: We made a deal, but we still have not got free trade. There is always the temptation to say we could have done better or worse or that this government did it. Our problem is not internal, our problem is with the U.S.; we are dependent upon a marketplace that is not the least bit shy about taking care of its own producers in ways that do not respect trade law.

Are we still suffering from softwood lumber? Yes. We have quotas and export taxes, we get harassment, it interferes with our capacity to set policy. What is the solution to that? That is a much longer conversation, but the bottom line is that it is their marketplace and we have to find ways of living with the U.S.

The Chairman: Thank you. This has been a very good session this morning. Although we are an agriculture committee, we also are a forestry committee, so it is good to hear your story. We certainly wish you all the very best with the goals that you are seeking.

Mr. Lazar: Thank you very much. We left you three brochures, the task force report, our annual report, and in our annual report is our sustainability record.

The Chairman: We have it all, thank you.

Our next set of witnesses to help prepare for tomorrow's meetings are two representatives from FedNor, the federal government's regional development organization for northern and rural Ontario. Louise Paquette is Director General and Scott Merrifield is Director of Policy, Planning and Coordination. Welcome to you both.

Louise C. Paquette, Director General, Federal Economic Development Initiative in Northern Ontario: Thank you very much, honourable senators, for inviting FedNor to tell our story. We are one of the smaller agencies in this fine country, but it is great that we have been included.

As has been mentioned I am joined by my colleague, Scott Merrifield. He has been associated with the Community Futures Program, which I believe you have heard about, since its inception in 1986.

un bel environnement qui s'appelle le Canada mais que nous travaillons dans cette compagnie très dure et compétitive, qui s'appelle le marché mondial. Nous ne pouvons prétendre qu'ils n'existent pas tous les deux.

Le sénateur Mahovlich : Nous sommes-nous remis de la crise du bois d'œuvre?

M. Lazar : Non.

Le sénateur Mahovlich : Vraiment pas? Je pensais que nous avions conclu une entente. Il me semblait que 4 milliards de dollars avaient été remboursés aux producteurs de bois d'œuvre.

M. Lazar : Nous avons conclu une entente, mais il n'y a toujours pas de libre-échange. On est toujours tenté de dire qu'on aurait pu faire mieux ou pire, ou que c'est la faute du gouvernement. Notre problème n'est pas interne, c'est un problème avec les États-Unis; nous sommes tributaires d'un marché qui n'a aucun scrupule à défendre les intérêts de ses propres producteurs en faisant fi des lois commerciales.

Est-ce que nous souffrons encore de la crise du bois d'œuvre? Oui. Nous avons des quotas et des taxes à l'exportation, nous sommes harcelés, tout cela fait obstacle à notre faculté d'établir des politiques. Quelle serait la solution? Il faudrait en débattre nettement plus longuement, mais en fin de compte, c'est leur marché et nous devons trouver des moyens de cohabiter avec les États-Unis.

Le président : Merci. Nous avons eu une excellente discussion, ce matin. Bien que nous soyons un comité de l'agriculture, nous sommes aussi un comité de la foresterie, alors il est bon d'entendre ce que vous avez à dire. Nous vous souhaitons, c'est certain, la réalisation de vos objectifs.

M. Lazar : Merci beaucoup. Nous vous avons laissé trois brochures, soit le rapport du groupe de travail, notre rapport annuel et, dans notre rapport annuel, vous trouverez notre rapport sur le développement durable.

Le président : Nous avons tout cela, merci.

Les témoins suivants, qui vont nous aider à nous préparer pour les réunions de demain sont deux représentants de FedNor, l'organisme du développement régional du gouvernement pour le nord de l'Ontario et les régions rurales. Louise Paquette est directrice générale et Scott Merrifield est directeur des politiques, de la planification et de la coordination. Nous vous souhaitons la bienvenue à tous deux.

Louise C. Paquette, directrice générale, Initiative fédérale de développement économique pour le Nord de l'Ontario : Merci beaucoup, honorables sénateurs, d'inviter FedNor à se raconter. Nous ne sommes qu'une modeste organisation de ce grand pays, mais nous apprécions beaucoup d'avoir été inclus dans vos discussions.

Vous avez entendu que je suis accompagnée de mon collègue Scott Merrifield. Il a travaillé au Programme de développement des collectivités, dont je suis sûre vous avez entendu parler, depuis sa création en 1986.

Having read your interim report and having kicked around in community economic development for the past 20 years, including a fair bit of volunteer work, I want to say this "prise de conscience" is indeed very encouraging. It did strike a nerve, as I read it. We offer our full support to the committee and are delighted that you will be joining us in Northern Ontario in Kapuskasing. Had we known that, we could have joined you there.

The Chairman: There is still time.

Ms. Paquette: I have been the director general of FedNor for the past 10 years and as a result have visited communities from Kapuskasing to Kenora, from Moosonee to Manitoulin Island and all points in between. Yes, I have even visited Second Avenue in Schumacher, Senator Mahovich.

FedNor, with its 140 people working in eight different offices, administers three programs in Ontario: the Northern Ontario Development Program, which is a program we deliver exclusively in Northern Ontario; the Community Futures Program, which is delivered right across all of rural Ontario; and the Eastern Ontario Development Program, a program strictly for rural Southeastern Ontario. Each program has its respective funding envelopes.

I would like to begin by focusing on Northern Ontario. Statistically, Ontario is cited as one of the least rural provinces, at least according to the rural and remote town definition, but consider that 87 per cent of Ontario's land mass, that vast and rugged land roughly equivalent to the size New Brunswick or Saskatchewan, is Northern Ontario. The largest city, Sudbury, has 150,000 people, but it is a four-hour drive to the biggest centre, Toronto. Thunder Bay is the second largest city in the northwest and it is about an eight-hour drive to the closest city, Winnipeg. Northern Ontario is characterized by big distance and low population density and in our terms is pretty rural.

Northern Ontario also has a relatively high Aboriginal population. In fact, 104 of the 141 First Nations in Ontario are in Northern Ontario. Many are located in remote communities accessible only by air and winter roads in the winter. We call these areas not only rural but remote rural.

In Northern Ontario, rural is dominated not by agriculture but by resource industries — mining and forestry. I will not go into detail on the forest sector, given your previous presentation. Suffice to say that in Northern Ontario, businesses and communities have been devastated by the deep, structural downturn in this sector. Over 7,000 jobs have been lost over the past five years; seven pulp and paper mills have been closed; and 46 mills have been either closed completely or significantly downsized. The good news is that the mills in Kapuskasing

Comme j'ai lu votre rapport provisoire et que je travaille dans le domaine du développement économique depuis 20 ans, dont un bon nombre à titre de bénévole, je tiens à dire que cette « prise de conscience » est de fait très encourageante. Elle a vraiment touché un point névralgique, quand j'ai lu le rapport. Nous offrons notre soutien sans réserve au comité et nous sommes ravis que vous veniez nous voir à Kapuskasing, dans le nord de l'Ontario. Si nous l'avions su, nous vous aurions rencontrés là.

Le président : Il reste encore du temps.

Mme Paquette : Je suis directrice générale de FedNor depuis 10 ans, et dans le cadre de mes fonctions, j'ai été dans les collectivités de Kapuskasing à Kenora, de Moosonee à l'Île Manitoulin, et partout entre ces points. Oui, j'ai même vu la Second Avenue à Schumacher, sénateur Mahovich.

FedNor, qui a un effectif de 140 employés répartis dans huit bureaux, administre trois programmes en Ontario : le Programme de développement du Nord de l'Ontario, qui est offert exclusivement dans le nord de l'Ontario; le Programme de développement des collectivités, qui est offert partout dans les régions rurales de l'Ontario; et le Programme de développement de l'Est de l'Ontario, qui s'adresse strictement à la région rurale du sud-est de l'Ontario. Chaque programme a sa propre enveloppe budgétaire.

J'aimerais commencer avec le nord de l'Ontario. Statistiquement parlant, l'Ontario est l'une des régions les moins rurales, du moins d'après la définition que l'on donne aux expressions « région rurale » et « région isolée », mais songez au fait que 87 p. 100 de la masse terrestre de l'Ontario, ces vastes terres austères de la dimension du Nouveau-Brunswick ou de la Saskatchewan, constitue le nord de l'Ontario. La plus grande ville, Sudbury, a 150 000 habitants, mais elle est à quatre heures de voiture du plus grand centre urbain, Toronto. Thunder Bay, la deuxième plus grande ville, dans le nord-est, est à quelques huit heures de voiture de la ville la plus proche, Winnipeg. Le nord de l'Ontario se caractérise par de longues distances et une faible densité de population, et à nos yeux, est plutôt rural.

Le nord de l'Ontario a aussi une population autochtone relativement élevée. De fait, 104 des 141 Premières nations de l'Ontario vivent dans le nord de la province. Une grande partie d'entre elles sont dans des collectivités isolées qui ne sont accessibles que par voie aérienne, et par des routes d'hiver. Nous qualifions ces régions non pas seulement de rurales, mais de rurales isolées.

Dans le nord de l'Ontario, les régions rurales sont dominées non par l'agriculture mais par les industries d'extraction des ressources — l'exploitation minière et forestière. Je n'entrerai pas dans le détail sur le secteur forestier, puisque vous venez d'entendre une présentation sur le sujet. Il suffit de dire que dans le nord de l'Ontario, les entreprises et les collectivités ont été dévastées par le repli structurel dans ce secteur. Plus de 7 000 emplois ont été perdus en cinq ans; sept usines de pâtes et papiers ont fermé leurs portes; et 46 usines ont soit fermé leurs

and Iroquois Falls are still operating. The bad news is that the one in Smooth Rock Falls is closed.

In addition, our per capita income average is significantly lower not only than that in Ontario but than that in the country as a whole.

While the committee's focus is on rural poverty, I might suggest that the bigger or more fundamental question is what we want rural Canada to look like in the future, or whether we even want or value rural Canada. Unless we adopt policies that clearly promote a healthy rural and urban Canada and programs that facilitate, not dictate, community solutions, we will become a country of urban communities.

One of the prime barriers to development faced by northern communities is the remoteness and isolation from places like Ottawa and the more populated south. It would have been cheaper for me to fly to Kapuskasing than to Ottawa. In many communities, FedNor is the most visible federal department presence in the communities and the go-to organization when they need help.

How do we know we are making a difference in the lives of northerners? This is a question I ask myself. What have I done lately to help the people of Northern Ontario? In addition to measuring our success through independent program evaluations, complete with facts and figures and anecdotal evidence, as is evidenced in the handout, some of our success stories and lessons learned perhaps say it best.

First, Northern Ontario is rocks and trees and so much more. Believe it or not, it is agriculture. FedNor has sponsored a pavilion at the Royal Agricultural Winter Fair in Toronto every year for the last six years and over 100 producers attend, from cranberry growers to maple syrup producers. You can buy everything from elk to blueberries. Last year there was a 100 per cent increase in sales for individual business. That is how we are making a difference.

Northern Ontario is also tourism and the environment. Above all, our solutions are regional. No community can be an island, whether it be in tourism, education or connecting those remote communities.

Second, microcredit is working. We have the PARO Centre for Women's Enterprise, which helps fund women entrepreneurs. It now has 30 lending circles throughout Northwestern Ontario.

Another program to help the marginalized is the Stepping Stone Program, which helps people set up their own businesses, many of them home-based. There is not a lot of money, \$45,000, but it helped 22 different people, and it is a relatively new program.

portes, soit nettement diminué leurs activités. La bonne nouvelle, c'est que les usines de Kapuskasing et d'Iroquois Falls sont encore en activité. La mauvaise nouvelle, c'est que celle de Smooth Rock Falls est fermée.

De plus, notre moyenne de revenu par habitant est nettement inférieure non seulement à celle de l'Ontario, mais du pays dans son ensemble.

Bien que le comité se concentre sur la pauvreté rurale, j'aimerais suggérer que la question plus importante ou plus fondamentale à se poser, c'est quelle vision nous avons du Canada rural de l'avenir, ou si nous voulons, même, du Canada rural et y accordons de la valeur. À moins d'adopter des politiques qui fomentent clairement la promotion des régions rurales et urbaines et de programmes qui facilitent la réalisation, plutôt que de dicter, des solutions communautaires, notre pays va devenir un pays de collectivités urbaines.

L'un des principaux obstacles au développement auxquels se butent les collectivités du Nord, c'est l'éloignement et l'isolement des endroits comme Ottawa et du sud de la province, plus peuplés. J'aurais payé moins cher un vol pour aller à Kapuskasing qu'à Ottawa. Pour bien des collectivités, FedNor est la représentation la plus visible d'un ministère fédéral, et l'organisation à laquelle s'adresser quand elles ont besoin d'aide.

Comment savons-nous que nous faisons une différence dans la vie des gens du Nord? C'est une question que je me pose moi-même. Qu'ai-je fait dernièrement pour aider les habitants du nord de l'Ontario? En plus de mesurer notre succès dans le cadre d'évaluations indépendantes des programmes, avec faits, chiffres et preuves à l'appui, comme le démontre le document que j'ai apporté, peut-être la meilleure illustration en est-elle nos réalisations et les leçons retenues.

Tout d'abord, le nord de l'Ontario, ce sont des rochers et des arbres, et tellement plus. Croyez-le ou non, c'est l'agriculture. FedNor parraine un kiosque au Royal Agricultural Winter Fair de Toronto chaque année depuis six ans, auquel se rendent plus de 100 producteurs, des cultivateurs de canneberge aux producteurs de sirop d'érable. On peut tout y acheter, du cerf aux bleuets. L'année dernière, nous avons enregistré une augmentation de 100 p. 100 des ventes de chaque entreprise. C'est ainsi que nous marquons une différence.

Le nord de l'Ontario, c'est aussi le tourisme et l'environnement. Nos solutions sont, surtout, d'ordre régional. Aucune collectivité ne peut être une île, que ce soit au plan du tourisme, de l'éducation, ou pour l'établissement de liens avec ces collectivités éloignées.

Deuxièmement, le microcrédit est efficace. Nous avons le PARO Centre for Women's Enterprise, qui aide à financer les femmes entrepreneures. Il a maintenant 30 cercles d'emprunt répartis dans le nord-ouest de l'Ontario.

Un autre programme pour aider les populations marginalisées est le programme de prêt Stepping Stone, qui aide les gens à créer leur propre entreprise, bien souvent à domicile. Ce n'est pas énorme, 45 000 \$, mais ainsi il soutient 22 personnes, et c'est un programme relativement récent.

We are helping stem youth out-migration. This year, we marked 1,000 youth interns. These are young people who graduated from university or college who get their first job in Northern Ontario. We provide funding to help that not-for-profit or business. We have evaluated the results and we have a very high retention rate from 70 per cent to 86 per cent of young people staying in Northern Ontario. The point is not to hold them captive but to give them the option of staying at home.

FedNor continues to support firsts, whether that is a first medical school, a first festival or a first loan. We need to believe in the communities that believe in themselves.

Planning is critical and avoids what we call "me too-ism."

Finally, flexibility and credibility are key. While we need to stay true to program objectives, we must also be responsive to community needs.

This brings me to the Community Futures Program. I am convinced that it is one of the best investments in rural Canadians. In Ontario, we support a network of 61 community futures development corporations, CFDCs, which loans of up to \$150,000 for businesses where banks and financial institutions have turned them away. These CFDCs also work with their communities to develop strategic plans and help small businesses by providing them with counselling, referrals and technical advice.

This program's most treasured asset is its volunteers. We have over 600 volunteers in Ontario who sit on individual boards of directors. Quite honestly, without the volunteers, this program would not have a hope in hell of surviving. In Ontario, we value and nurture our relationship with them. On Sunday I will be hosting an annual reception we have to thank the volunteers at the Ontario Community Futures annual conference. In addition, FedNor will be hosting the awards night, where we will recognize the collective success of the program and the individual achievements of CFDCs.

The third program, the Eastern Ontario Development Program, is contributions-based, delivered by FedNor but through the 15 community futures development corporations in rural Southeastern Ontario. The program is designed in keeping with the FedNor priority areas, and it has made an incredible difference in the lives of people in rural Ontario. I have had the opportunity of meeting many of these successful businesses and community players to see what a difference \$10 million can make in their communities.

Finally, next week, I will be receiving an award as the Woman of the Decade from Northern Ontario business. I tell you this because, although this reward reflects in part my community involvement, it also reflects the contributions of the dedicated women and men who work at FedNor and, more importantly, the

Nous contribuons à endiguer la migration des jeunes. Cette année, nous avons eu 1 000 jeunes stagiaires. Ce sont des jeunes qui, après avoir obtenu un diplôme de l'université ou du collège, ont un premier emploi dans le nord de l'Ontario. Nous offrons une aide financière à l'organisme sans but lucratif ou à l'entreprise. Nous avons fait une évaluation du succès de ce programme et avons constaté que 70 à 86 p. 100 des jeunes restent dans le nord de l'Ontario. L'idée n'est pas de les tenir captifs, mais de leur offrir la possibilité de rester chez eux.

FedNor continue d'appuyer les « premières », que ce soit une première école de médecine, un premier festival ou un premier emprunt. Nous avons besoin d'avoir foi dans les collectivités qui ont foi en elles-mêmes.

La planification est fondamentale, et prévient ce que nous appelons le « moi aussi-sme ».

Enfin, la flexibilité et la crédibilité sont essentielles. Bien que nous devions toujours être fidèles aux objectifs du programme, nous devons aussi nous montrer sensibles aux besoins de la communauté.

Ceci m'amène au Programme de développement des collectivités. Je suis convaincue que c'est l'un des meilleurs investissements qui soit fait dans les habitants des régions rurales du Canada. En Ontario, nous appuyons un réseau de 61 sociétés d'aide au développement des collectivités, des SADC, qui prêtent jusqu'à 150 000 \$ aux entreprises qui ont été rejetées par les banques et les institutions financières. Ces SADC travaillent aussi avec leurs collectivités à dresser des plans stratégiques et aider les petites entreprises en leur fournissant un encadrement, des références et des conseils techniques.

Le bien le plus précieux de ce programme, ce sont ses bénévoles. Plus de 600 bénévoles siègent à des conseils d'administration dans la province. À vrai dire, sans ces bénévoles, ce programme n'aurait aucune chance de survivre. En Ontario, nous apprécions et alimentons cette relation avec eux. Dimanche, je serai l'hôtesse d'une réception annuelle que nous tenons pour remercier les bénévoles dans le cadre du congrès annuel du Programme de développement des collectivités de l'Ontario. De plus, FedNor tiendra une cérémonie de remise de prix, où nous allons souligner le succès collectif du Programme et les réalisations individuelles des SADC.

Le troisième programme, le Programme de développement de l'Est de l'Ontario, est fondé sur des contributions et est offert par FedNor, mais par le biais des sociétés d'aide au développement des collectivités, dans le sud-est rural de l'Ontario. Le programme est conçu conformément aux priorités de FedNor, et il a fait une différence incroyable dans la vie des habitants des régions rurales de la province. J'ai eu la chance de rencontrer un grand nombre de ces gens d'affaires et intervenants communautaires et j'ai pu constater la différence que peut faire 10 millions de dollars dans leurs collectivités.

Enfin, la semaine prochaine, je dois recevoir le prix de la Femme de la décennie d'entreprises du nord de l'Ontario. Je vous le dis parce que, bien que ce prix reflète en partie ma contribution à la collectivité, il reflète aussi l'apport des femmes et des hommes dévoués qui travaillent chez FedNor et, plus important encore,

appreciation of the communities who value not only what we do, but how we do it. Working with community leaders in rural Ontario, FedNor is, in a sense, helping communities help themselves. We are confident that FedNor support is reaching a wide cross-section of communities and that our support and the spinoff benefits are truly making a difference, reaching the most vulnerable residents in rural and Northern Ontario communities.

We are doing this by supporting businesses, particularly through our CFDCs, investing in people who want to work and live in rural Ontario, enhancing our infrastructure, encouraging highly qualified people to consider Northern Ontario by enhancing our innovation capacity, and finally, by helping communities transition to the knowledge-based economy.

The Chairman: Thank you very much. Congratulations for being recognized for the extraordinary work that you do.

Ms. Paquette: Thank you.

Senator Gustafson: I am sure that everyone in this committee is very appreciative of the work you do. At the same time, as we look at the rural situation and what has happened over the last 20 years, the situation is not good out there. Yesterday, we heard in committee from three doctors of very advanced position, and one doctor said he would not live in urban Canada because there are so many health advantages to living in rural Canada. He was quite encouraging. At the same time, our communities — and I live in one of them — are going downhill.

It seems it is more of a political decision by Canada than anything else. Sometimes it angers me, because I realize that the votes are in Toronto, Montreal, Vancouver and Edmonton, and it is not going to change. We talked for years about sustaining the family farm. It has gotten so you cannot say that anymore because people will laugh at you; it will not happen.

How do you fight this situation? We just had the lumber industry in here telling us exactly the same thing. Whether it is the oil industry, the lumber, the agricultural industry or the mining industry, it all comes out of rural Canada. Nothing goes back in. It becomes very frustrating. Take for example the oil industry at \$65 a barrel today and the money that goes into the oil industry. It is time some of that stayed in rural Canada. You have to look at taxation and government. It is very broad.

I do not see the turnaround, and we had an example of that from the Forest Products Association of Canada this morning. We may as well face facts.

The Chairman: We are facing them.

Ms. Paquette: I have been involved in community economic development for a long time. While one could take a pessimistic look at it, that would not be my nature. I am in it because I love it. I have seen the difference that we can make in communities.

l'appréciation des collectivités qui reconnaissent non seulement ce que nous faisons, mais la manière dont nous le faisons. En travaillant avec les dirigeants des collectivités des régions rurales de l'Ontario, FedNor aide les collectivités à s'aider elles-mêmes. Nous sommes convaincus que le soutien de FedNor profite à un large éventail de collectivités et que notre appui et les retombées économiques font réellement une différence, en atteignant les résidents les plus vulnérables des collectivités rurales du nord de l'Ontario.

Nous y parvenons en appuyant les entreprises, notamment par l'entremise des SADC, en investissant dans les gens qui veulent travailler et vivre dans le Nord de l'Ontario, en améliorant les infrastructures, en renforçant notre capacité d'innovation pour encourager les travailleurs hautement qualifiés à s'installer dans la région, et enfin, en facilitant la transition des collectivités vers l'économie du savoir.

Le président : Merci beaucoup. Félicitations pour le prix que vous allez recevoir en reconnaissance du travail extraordinaire que vous accomplissez.

Mme Paquette : Merci.

Le sénateur Gustafson : Les membres du comité sont tous conscients de l'importance de votre travail. Toutefois, la situation des régions rurales, si l'on tient compte des changements qu'elles ont connus au cours des 20 dernières années, n'est pas encourageante. Hier, nous avons entendu les témoignages de trois médecins hautement spécialisés. L'un d'entre eux a dit qu'il ne vivrait pas dans une région urbaine en raison des nombreux avantages que présente la vie rurale, sur le plan de la santé. Ses propos étaient fort encourageants. Au même moment, les collectivités — et je vis dans l'une d'entre elles — se dégradent.

J'ai l'impression que tout cela est le fait d'une décision avant tout politique, ce qui me choque parfois, car je sais que les votes se trouvent à Toronto, Montréal, Vancouver et Edmonton, et que les choses ne changeront pas. Nous avons parlé, pendant des années, de la nécessité de venir en aide aux familles agricoles. Or, nous ne pouvons même plus évoquer le sujet, car les gens rient de nous. C'est peine perdue.

Comment lutter contre cette situation? Les représentants de l'industrie forestière nous ont dit la même chose. Que ce soit l'industrie pétrolière, forestière, agricole ou minière, les ressources proviennent toutes des régions rurales. Or, celles-ci ne reçoivent rien en retour, ce qui est très frustrant. Prenons, par exemple, le pétrole, qui se vend aujourd'hui 65 \$ le baril. Cet argent aboutit dans les coffres de l'industrie pétrolière. Il est temps qu'une partie de celui-ci reste dans les régions rurales. Il faut regarder du côté des impôts, du gouvernement. C'est une question très vaste.

Il n'y a pas de retour d'ascenseur. Nous en avons eu un exemple, ce matin, de l'Association des produits forestiers du Canada. Nous devons être réalistes.

Le président : Nous le sommes.

Mme Paquette : Je m'occupe du développement économique des collectivités depuis déjà un bon moment. On peut adopter une attitude pessimiste, mais ce n'est pas dans ma nature de le faire. J'adore mon travail. Je vois les résultats que donnent nos efforts.

It pains me to visit Kenora because at one point it seemed to have its act together but the bottom fell out because the mill closed. On the other hand, communities are very resilient. You need to listen to them and see what you can do. You are going up to Kapuskasing. Ask them about their lumberjack festival. That is an idea they came up with five years ago. When it first crossed my desk, I thought they have got to be kidding. It was one of the best-written business plans I saw. Today it is a huge success. We do not give them funding anymore. The first one we did. You have to believe in these communities and in what they are trying to achieve.

We can deliver our program, but at the end of the day our Northern Ontario budget is roughly \$47 million. We will not solve all the problems of rural Northern Ontario with that. However, can we make a difference with the dollars we have? I believe we can. It is a bigger policy issue and that is the fundamental question. Urban Canada and the big cities must value rural Canada. We are resource-based and make no apologies for it. We try to build our indigenous strength, but as we transition into a knowledge-based economy, we need to build research centres. You need to take things out of the big cities that no longer need to be there. They could be in rural communities. It is a small population. There are roughly 850,000 people in Northern Ontario, which has 87 per cent of Ontario's land mass. Until the country as a whole values rural Canada, nothing will change. That is a bigger policy issue. We can have all these little programs and as long as we are doing our jobs right, it can make a difference. However, in the bigger picture, what do we want it to look like in five or 10 years? That is what we struggle with. I can make sure that what we do on a daily basis is right and I can demonstrate value for money, but where is the big picture? Where are we going? Tell me and I can help us get there.

The Chairman: While we are having this set of hearings on rural Canada, another Senate committee, led by Senator Eggleton, is beginning a similar study on urban poverty in Canada. Hopefully at the end of the road, with both committees there will be some good opportunities to make the connection you mentioned.

Senator Gustafson is absolutely right. If we have no interest in rural Canada and if urban Canada does not know where many items in the food market originate, then both ends are in trouble. We need to make that connection.

Senator Mahovlich: Ms. Paquette, did you graduate from Schumacher high school? You remind me of some of the ladies I went to school with up there.

Ms. Paquette: No, it was in the good old nickel district in Sudbury.

Je ressens du chagrin quand je visite la ville de Kenora car, à un moment donné, elle semblait avoir les choses bien en main, sauf que la situation s'est détériorée quand l'usine a fermé. Par ailleurs, les collectivités sont très fortes. Il faut les écouter, voir comment on peut les aider. Vous allez vous rendre à Kapuskasing. Demandez-leur de vous parler de leur festival des bûcherons. Ils ont eu l'idée il y a cinq ans. La première fois que j'en ai entendu parler, je me suis dit que ce n'était pas sérieux. Or, jamais je n'ai vu un plan d'affaires aussi bien détaillé. Aujourd'hui, le festival connaît beaucoup de succès. Ils n'ont plus besoin d'aide. Nous avons financé le premier événement. Il faut faire confiance aux collectivités, les appuyer.

Nous pouvons offrir de l'aide, sauf qu'au bout du compte, le programme de développement du Nord de l'Ontario repose sur un budget d'environ 47 millions de dollars. Nous n'arriverons pas à régler tous les problèmes de la région avec cette somme. Toutefois, pouvons-nous modifier le cours des choses avec l'argent que nous avons? Je crois que oui. Il s'agit d'un enjeu politique de taille. Les régions urbaines, les grandes villes doivent accorder de l'importance aux régions rurales du Canada, dont l'économie est axée sur les ressources. Et elles n'ont pas à s'en excuser. Il faut exploiter ce potentiel, mais aussi aménager des centres de recherche, compte tenu de la transition vers l'économie du savoir qui s'opère. Il y a des services qui peuvent être déplacés des grandes villes vers les collectivités rurales. Leur population est moins nombreuse. Le Nord de l'Ontario, qui représente 87 p. 100 de la superficie de la province, compte environ 850 000 habitants. Rien ne va changer tant que le pays dans son ensemble ne valorisera pas les régions rurales. Il s'agit d'un enjeu politique énorme. Nous pouvons continuer d'offrir tous ces petits programmes et, si nous effectuons bien notre travail, changer les choses. Toutefois, où voulons-nous en être dans cinq ou dix ans? Voilà la question à laquelle il faut s'attaquer. Je peux veiller à ce que notre travail, au quotidien, soit fait correctement, et je peux aussi démontrer que nous en avons pour notre argent, mais de façon plus générale, quels objectifs voulons-nous nous fixer? Dites-le moi, et je vous aiderai à les atteindre.

Le président : Pendant que nous tenons des audiences sur la pauvreté rurale au Canada, il y a un autre comité du Sénat, dirigé par le sénateur Eggleton, qui entreprend une étude similaire sur la pauvreté urbaine au Canada. J'espère que les deux comités auront l'occasion de faire le lien que vous avez mentionné.

Le sénateur Gustafson a tout à fait raison. Si nous ne valorisons pas les régions rurales, si les régions urbaines ne savent pas d'où proviennent bon nombre des produits qui se trouvent dans les marchés d'alimentation, il y a là un problème. Il faut arriver à faire ce lien.

Le sénateur Mahovlich : Madame Paquette, avez-vous étudié à l'école secondaire de Schumacher? Vous me faites penser à certaines des étudiantes qui fréquentaient cet établissement.

Mme Paquette : Non, mon école était située dans le bon vieux district de Nickel, à Sudbury.

Senator Mahovlich: Some people look at this as a dark situation. I can remember three or four years ago when California was in a terrible position. Yesterday I met with Arnold Schwarzenegger and he was speaking of the change in California. They were not self-sufficient. Today he has turned that state right around. He is coming to Canada and getting more trade from Canada.

I used to travel up north quite often. I would look out there and say you could put 10 million Chinese here. They would be self-sufficient. They would not bother anybody and they would survive. My mother had a garden in our backyard in the woods and we had great vegetables. We could grow things up there and we were self-sufficient with my mother and her groceries. There is a lot of potential in Northern Ontario. They talk about reform in the Senate. We have to have senators in Sudbury, Timmins and all of these areas. We need more senators. If you are going to reform the Senate it ought to look to Northern Ontario and have more representation, because there is so much potential in Northern Ontario. We are not looking at it properly.

When you talk about funding first year graduates, it is very interesting to me to encourage people to go up North and start there. Are they staying there?

Ms. Paquette: When I was looking for my first job I came out of university and thought okay world, here I am. I could not get a first job. I tried to get a job in Ottawa, and the government would not hire me. I moved to Toronto and was gainfully employed for 10 years. That experience always stuck with me — the difficulty I had coming from a big family. I did not have many connections, so I needed that first job. When businesses or not-for-profits hire someone, they steal from each other. We created a program to break that cycle. We offered a roughly \$25,000 incentive to businesses and non-profit organizations. If they hired for one year a new graduate out of university or college, we would give them \$25,000. If they either hired that person after the first year or helped them to move on to another career or another job, we would consider them again for funding. It was only one year, one time. You could only be a youth intern once.

Someone once said to me that will not make a difference. We have had 1,000 interns now. The last survey reported over 73 per cent staying in Northern Ontario. I am hoping the rest of them will get jobs in Ottawa and Toronto and address the policy issues of rural Canada. Some of them go back to school, which is fine. It is providing them the option of coming and living in Northern Ontario. Once they have that first year, if they are worth their salt they get connected, they find jobs and they network.

Senator Mahovlich: It is a great place to raise a family.

Ms. Paquette: They meet their significant others and they stay. It works.

Le sénateur Mahovlich : Certaines personnes qualifient la situation de déplorable. Il y a trois ou quatre ans, la Californie se trouvait en sérieuses difficultés. Hier, j'ai rencontré Arnold Schwarzenegger. Il a parlé des changements qu'a connus la Californie. L'État n'était pas autosuffisant, mais c'est tout le contraire aujourd'hui. Il est venu au Canada dans le but d'accroître les échanges avec notre pays.

J'avais l'habitude de me rendre très souvent dans le Nord. Je me disais qu'on pouvait y installer 10 millions de Chinois. Ils seraient autosuffisants et ne dérangeraient personne. Ils arriveraient à survivre. Ma mère avait un jardin, au fond de la cours. Nous avions beaucoup de légumes. Nous pouvions cultiver n'importe quoi, et nous étions autosuffisants. Le Nord de l'Ontario recèle un potentiel énorme. On parle de la réforme du Sénat. Il y a des sénateurs qui viennent de Sudbury, de Timmins, de toutes ces régions. Il nous faut un plus grand nombre de sénateurs. Il faudrait, si la réforme va de l'avant, désigner un plus grand nombre de représentants du Nord de l'Ontario, car il y a là-bas beaucoup de potentiel. Cette région est négligée.

Vous parlez d'accorder une aide financière aux diplômés de premier cycle. Il faut encourager les gens à s'installer dans le Nord, à commencer leur carrière là-bas. Y habitez-vous?

Mme Paquette : Quand j'ai commencé à chercher du travail à la sortie de l'université, j'étais prête à affronter le monde. Or, je n'arrivais pas à trouver un emploi. J'ai essayé d'en décrocher un à Ottawa, mais le gouvernement n'a pas voulu m'embaucher. Je suis allée à Toronto, où j'ai travaillé pendant 10 ans. Cette expérience m'est toujours restée en tête — les difficultés que j'ai connues du fait que je venais d'une grande famille. Je n'avais pas beaucoup de contacts. J'avais besoin de ce premier emploi. Quand les entreprises ou les organismes sans but lucratif embauchent quelqu'un, ils se volent mutuellement. Nous avons créé un programme pour briser ce cycle. Nous avons offert une prime d'environ 25 000 \$ aux entreprises et aux organismes sans but lucratif. S'ils acceptaient d'embaucher pendant un an un diplômé fraîchement sorti de l'université ou du collège, ils recevaient 25 000 \$. S'ils acceptaient de garder cette personne au bout d'un an, ou encore s'ils l'aidaient à réorienter sa carrière ou à trouver un autre emploi, nous étions prêts à leur accorder de nouveau du financement. Il s'agissait d'une aide ponctuelle d'un an. On ne pouvait être un jeune stagiaire qu'une seule fois.

Quelqu'un m'a dit que cela ne changerait pas grand-chose. Nous avons maintenant 1 000 stagiaires. D'après le dernier sondage, plus de 73 p. 100 d'entre eux habitent le Nord de l'Ontario. J'espère que les autres vont trouver du travail à Ottawa et à Toronto et qu'ils vont s'attaquer aux enjeux stratégiques de régions rurales. Certains vont retourner aux études, et c'est très bien. Ils ont le choix de vivre dans le Nord de l'Ontario. Au bout de la première année, s'ils sont compétents, ils peuvent établir des contacts, trouver des emplois, entrer dans le réseau.

Le sénateur Mahovlich : C'est un endroit merveilleux pour élever une famille.

Mme Paquette : Ils rencontrent leur conjoint et restent dans la région, ce qui prouve que le programme est efficace.

Senator Gustafson: How do we get the young people to go there? I have two grandchildren. They are both in New York doing fabulously well. They love New York and would not live anywhere else. How do you get them to move to Saskatchewan or to Northern Ontario? Young people will not move from the cities to live there.

Ms. Paquette: Sometimes they have to leave for awhile and then come home. I lived in Toronto for years and then I came home. I have lost one daughter to Edmonton and another daughter to Africa, where she is a missionary. I hope they will come home one day. They have to have jobs to go to. Having a job is one of the three determinants of health.

Senator Gustafson: In Saskatchewan there are all kinds of jobs if we could get young people to move to farms. If you took the 70-year old people off the land, the lights would go out. That is the reality, and we have to face the reality of these issues. Our young people are heading for the bright lights of the big cities. For whatever reason, that seems to be the reality. Perhaps I am wrong.

Scott Merrifield, Director, Policy, Planning and Coordination, Federal Economic Development Initiative in Northern Ontario: It is natural for young people to want to move, to see new sights and to expand their horizons. Part of the solution is to give value to what we have in lifestyle, quality of life, environment and all the amenities offered in rural areas. The condition for that is economic opportunities. That will not necessarily mean that people from rural areas and small towns will not move to the cities, but it might mean that some of the young people from the cities will want to try out a rural lifestyle. We have seen some examples of that with people who have come North for their education and have stayed because of the opportunities offered in part through our youth internship program and in part through other initiatives.

Senator Callbeck: I come from a rural area in a rural province so I am a great supporter of regional agencies such as yours. I will ask about your programs, one being the microcredit. In 2003 I was involved with the Prime Minister's Task Force on Women Entrepreneurs. We went across the country and we heard time and again about the need for microcredit. I would like to know how your microcredit operates. What kinds of loans do you offer and for what value? How long has the program been in existence? How many businesses have started?

Ms. Paquette: I had the pleasure of making a presentation at the Prime Minister's forum in Huntsville on women entrepreneurs. I shared the stories of 10 women and what they have been able to do as a result of a small investment that made a huge difference. At that time we had just started

Le sénateur Gustafson : Comment pouvons-nous encourager les jeunes à s'installer dans cette région? J'ai deux petits-enfants. Ils vivent tous les deux à New-York et se débrouillent très bien. Ils adorent New-York et ne voudraient pas vivre ailleurs. Comment les encourager à s'installer en Saskatchewan ou dans le Nord de l'Ontario? Les jeunes ne quitteront pas la ville pour aller s'installer là-bas.

Mme Paquette : Ils doivent parfois s'éloigner pendant un certain temps et ensuite revenir à la maison. J'ai vécu à Toronto pendant des années avant de rentrer chez-moi. J'ai une fille qui vit à Edmonton, et une autre, en Afrique. Elle est missionnaire. J'espère qu'elles vont rentrer un jour à la maison. Elles doivent toutefois avoir un emploi pour le faire. C'est l'un des trois déterminants de la santé.

Le sénateur Gustafson : Il y a toutes sortes d'emplois en Saskatchewan pour les jeunes qui sont prêts à s'installer sur une ferme. Il n'y aurait personne pour assurer la relève si les gens âgés de 70 ans quittaient la terre. C'est un fait. Nous devons regarder la réalité en face. Nos jeunes sont attirés par les grandes villes pour diverses raisons, un point c'est tout. Mais je me trompe peut-être.

Scott Merrifield, directeur, Politiques, planification et coordination, Initiative fédérale de développement économique pour le Nord de l'Ontario : Il est tout à fait naturel que les jeunes veuillent bouger, voir des endroits nouveaux, élargir leurs horizons. Il faut insister, et c'est là une partie de la solution, sur ce que la vie en région rurale a à offrir : le mode de vie, la qualité de vie, l'environnement, les services. Il faut aussi prévoir des possibilités économiques. Cela ne veut pas dire que les personnes qui habitent dans les régions rurales et les petites villes ne déménageront pas vers les grandes villes, mais il se peut que certains jeunes choisissent de faire l'expérience du mode de vie rural. Nous en avons vu des exemples : il y a des gens qui sont venus étudier dans le Nord et qui sont restés en raison des possibilités offertes, en partie, par le programme jeunes stagiaires et, en partie, par d'autres initiatives.

Le sénateur Callbeck : Je viens d'une région rurale, ce qui fait que j'appuie les efforts des organismes régionaux comme le vôtre. J'aimerais vous poser une question au sujet de vos programmes, notamment du programme de microfinancement. J'ai participé, en 2003, du groupe de travail du premier ministre sur les femmes entrepreneures. Nous avons tenu des consultations dans toutes les régions du pays. Nous avons entendu parler à maintes et maintes reprises des besoins qui existent en matière de microfinancement. J'aimerais savoir comment fonctionne votre programme. Quels genres de prêts accordez-vous? À combien s'élèvent-ils? Depuis combien de temps le programme existe-t-il? Combien d'entreprises ont vu le jour grâce à celui-ci?

Mme Paquette : J'ai eu le plaisir de présenter un exposé lors du forum du premier ministre sur les femmes entrepreneures, à Huntsville. J'ai fait part de l'expérience vécue par 10 femmes, de ce qu'elles ont accompli grâce à un petit investissement qui a grandement contribué à changer les choses. Nous venions tout

our microcredit, so the jury was out as to whether it worked. However, today I can say that microcredit works.

PARO is one organization in the northwest. Ms. Rosalind Lockyer has been the executive director for 12 years. In its infancy, PARO began as lending circles when Ms. Lockyer brought a small group of women together to help other women. It has since grown. She came to FedNor to ask for funding to see if she could extend what she was trying to accomplish, and because this was relatively new, we decided to try it to see how it would work. There were incremental activities, and today she has 30 lending circles. I was in Thunder Bay a year ago when they had their tenth anniversary. I met again some of the women to learn what they had been doing. Most of them are home-based, first time entrepreneurs. The nice thing is that they can go from that organization to the CFDCs to see if they want to expand. Some want to earn a living and are quite comfortable and happy at that stage. It seems to be working very well. They have self-employment training and have become a full women's entrepreneurship area. The mentoring, peer lending and networking seem to be working.

The other example is the pilot program the Stepping Stone Program, where we are seeing good results. Currently, there are 25 loans in the amount of about \$45,000. These are much smaller and are geared more to underemployed or marginalized women. For example, someone might need to buy the sewing machine before she can make the wares that will allow her to become more self-reliant.

Those are our two examples. FedNor's role is to fund the organizations so that they can launch the programs.

Senator Callbeck: The centre runs the programs. Do recipients work out the programs with you?

Ms. Paquette: Yes, we work with them.

Senator Callbeck: What is your limit on a microcredit loan?

Ms. Paquette: It is low.

Mr. Merrifield: It is in the range of \$500 to \$2,000, although I do not know the exact figure. It was different with each organization, but the average loan size is very small at about \$1,000 or less, which is often all they need.

Ms. Paquette: Stepping Stone started off at \$1,000 maximum per loan.

Mr. Merrifield: In these lending circles, the peers of the women who are starting businesses decide to loan to other members of the circle. A great community accountability is built up from that. It is the same concept that was pioneered by the Grameen Bank in India.

Ms. Paquette: We met with a delegation from Bangladesh and asked them about their loan loss rate to women and there was none.

juste de mettre sur pied le programme microfinancement et nous ne savions pas encore s'il était efficace. Toutefois, je peux vous dire aujourd'hui qu'il fonctionne très bien.

Le PARO est un organisme implanté dans le Nord-Ouest. Mme Rosalind Lockyer en est la directrice générale depuis 12 ans. Au début, le PARO a servi à mettre sur pied des cercles d'emprunt. Mme Lockyer a rassemblé un petit groupe de femmes qui viendraient en aide à d'autres femmes. L'organisme a pris beaucoup d'expansion. Mme Lockyer a demandé l'aide du FedNor pour étendre ses activités. Comme il s'agissait d'une initiative relativement nouvelle, nous avons décidé d'y participer. Elle a procédé par étapes. Aujourd'hui, l'organisme regroupe 30 cercles d'emprunt. J'étais à Thunder Bay, il y a un an, quand l'organisme a célébré son 10^e anniversaire. J'ai renoué connaissance avec certaines femmes qui m'ont expliqué ce qu'elles avaient fait. La plupart d'entre elles en sont à leur première expérience et travaillent à partir de chez elles. Ce qu'il y a de bien, c'est qu'elles peuvent s'adresser aux SADC si elles veulent prendre de l'expansion. Certaines veulent gagner leur vie comme entrepreneures et sont très satisfaites de leur situation. Le programme semble très bien fonctionner. L'organisme offre une formation sur le travail indépendant et est devenu un centre d'entrepreneuriat pour les femmes. Les activités comme le mentorat, le crédit d'entraide et la constitution de réseaux semblent porter fruit.

L'autre exemple est le programme pilote Stepping Stone, qui donne de bons résultats. À l'heure actuelle, 25 prêts d'environ 45 000 \$ ont été accordés. Les prêts, plus petits, s'adressent essentiellement aux femmes sous-employées ou marginalisées. Par exemple, une femme pourrait se servir de l'argent pour acheter une machine à coudre et confectionner des vêtements en vue de devenir plus autonome.

Ce sont deux exemples parmi d'autres. Le FedNor a pour mandat d'aider les organismes à lancer des programmes.

Le sénateur Callbeck : L'organisme administre les programmes. Est-ce que les bénéficiaires les établissent avec vous?

Mme Paquette : Oui. Nous travaillons ensemble.

Le sénateur Callbeck : Quel est le montant maximum accordé?

Mme Paquette : Il est peu élevé.

M. Merrifield : Le montant varie entre 500 et 2 000 \$. Je ne connais pas le chiffre exact. Les besoins diffèrent en fonction de l'organisme, mais le prêt moyen totalise environ 1 000 \$, ou moins, et souvent, c'est tout ce qu'il leur faut.

Mme Paquette : Le montant maximum accordé au début dans le cadre du programme Stepping Stone était de 1 000 \$.

M. Merrifield : Pour ce qui est des cercles d'emprunt, les collègues des femmes qui lancent des entreprises accordent des prêts à d'autres membres du cercle. Cela permet de créer un important sentiment d'appartenance communautaire. Ce concept a été mis sur pied par la Banque Grameen, en Inde.

Mme Paquette : Nous avons rencontré une délégation du Bangladesh. Nous leur avons demandé quel était leur taux de pertes sur prêts. La réponse : zéro.

Senator Callbeck: That is amazing. The other program I want to ask about involves credit unions. You spoke about businesses that go to banks but cannot secure the funding so you are able to help them. How do you work with credit unions?

Ms. Paquette: There are two things. The Community Futures organizations that we work with are face-to-face to business so they provide the loans. We ensure that they have investment funds so that they can make those loans, to the maximum of \$150,000. We set up a loan loss reserve with the credit unions to encourage them to go higher on the risk scale. If they do that, they will put more money out and we will help to cover their losses. This has worked well with the credit unions. We have tried it with other financial institutions but the problem is the exodus of these financial institutions from rural communities. That is why the Community Futures Program, with coverage right across Ontario and all rural communities, works. We have people out there who can put a finger on the pulse of what is happening in the regions. If there are businesses that we want to help, we prefer to use that vehicle because of that relationship. We have tried with many financial institutions but the credit unions have been our best experience. It is difficult with the banks.

Mr. Merrifield: Under the loan loss reimbursement system, if a loan is not repaid and there is a loss, then they get to charge a portion of their loss to our contributions. We cover a portion of what they lose on their bad loans. Through that, we get basically \$5 of capital invested by the credit union for every dollar we put up. The experience to date on the program with the credit unions in Northern Ontario is 87 loans with a value of \$10.1 million, and it has been in existence for six years.

The community futures development corporations in Ontario have gone together and formed pools where they can collaborate and have a number of CFDCs participate in an investment. That way, they can do larger investments. Individually, they are limited to \$150,000, but by creating these pools they can do larger deals of up to \$500,000. We are trying to cover the waterfront in terms of access to capital.

Another initiative we have is called the Northern Ontario Enterprise Gateway. That is another pilot program where we are encouraging private investment by bringing together angel investors in communities to form networks, and then bringing them deals to look at. We now have networks like that in North Bay, Sault Ste. Marie and Thunder Bay. The program is very new so we cannot point to many concrete deals yet, but it is promising.

Le sénateur Callbeck : C'est incroyable. Je voudrais également vous poser une question au sujet du programme auquel participent les coopératives* de crédit. Vous avez parlé des entreprises qui s'adressent aux banques, mais qui ne peuvent obtenir du financement. Vous êtes en mesure de les aider. Quel genre de liens entretenez-vous avec les coopératives de crédit?

Mme Paquette : Il y a deux choses. Les sociétés d'aide au développement des collectivités avec lesquelles nous collaborons font affaire directement avec les entreprises. Ce sont elles qui accordent les prêts. Nous veillons à ce qu'elles aient les fonds nécessaires pour pouvoir accorder des prêts allant jusqu'à 150 000 \$. Nous établissons un fonds de réserve pour pertes sur prêts avec les coopératives de crédit pour les encourager à prendre des risques. Si elles le font, elles vont accorder plus d'argent et nous serons là pour couvrir leurs pertes. L'arrangement avec les coopératives de crédit fonctionne très bien. Nous avons essayé de conclure le même genre d'entente avec d'autres établissements financiers. Le problème, c'est que ces établissements délaissent les collectivités rurales. Voilà pourquoi le Programme de développement des collectivités, qui couvre toutes les régions rurales de l'Ontario, est efficace. Nous avons des gens sur le terrain qui connaissent très bien la situation des régions. Si nous voulons venir en aide à une entreprise, nous allons utiliser ce mécanisme en raison de l'existence de ce lien. Nous avons essayé de conclure une entente avec de nombreux établissements financiers, mais ce sont avec les coopératives de crédit que nous avons le plus de succès. C'est plus difficile avec les banques.

M. Merrifield : Pour ce qui est du remboursement des prêts sur pertes, si un prêt n'est pas remboursé et que des pertes sont enregistrées, elles peuvent déduire une partie de leurs pertes de nos contributions. Nous absorbons une partie des pertes. Essentiellement, pour chaque dollar que nous accordons, la coopérative de crédit en investit cinq. Jusqu'ici, les coopératives de crédit du Nord de l'Ontario ont accordé 87 prêts totalisant 10,1 millions de dollars. Le programme existe depuis six ans.

Les sociétés d'aide au développement des collectivités de l'Ontario se sont regroupées en réseaux pour pouvoir collaborer ensemble et amener un certain nombre de SADC à participer à un projet d'investissement. De cette façon, elles peuvent investir des sommes plus importantes. Elles sont limitées, individuellement, à 150 000 \$, mais en se regroupant en réseaux, elles peuvent investir jusqu'à 500 000 \$. Nous essayons de faciliter l'accès aux capitaux.

Il existe une autre initiative appelée Point d'accès pour les entreprises du Nord de l'Ontario. Il s'agit d'un autre programme pilote qui consiste à favoriser l'investissement privé en regroupant, sous forme de réseaux, des investisseurs d'appoint dans les collectivités et en leur soumettant des projets. Nous avons établi des réseaux à North Bay, à Sault Ste. Marie et à Thunder Bay. Le programme en est encore à ses débuts. Peu de projets ont été acceptés jusqu'ici. Toutefois, le programme s'annonce prometteur.

Ms. Paquette: For the whole area of smaller venture capital — \$500,000 to \$1 million — where do you go? Being isolated and remote, sometimes that is a bit of a challenge. We are trying to find ways of building interest and making people more aware of the potential.

Senator Callbeck: Do you know of anyone else who has taken initiative on angel investment in rural areas? Is this your own idea?

Ms. Paquette: This is our own idea, but we actually found out about it through a woman I got to know in Toronto. She started a network there and she has helped us develop this concept for Northern Ontario.

Senator Peterson: I was interested to hear the comments on working with volunteers in your area. I come from Saskatchewan. Rural Saskatchewan would not exist without volunteers. Sometimes I wonder if the country would survive without them. They work under a regulatory framework that would choke an ox, and they fight these uphill battles constantly. I give all the credit to them.

We talk about how we get the attention of urban Canada. I think when the air conditioner is shut off and the grocery shelves are empty, we might get their attention. Senator Gustafson has told us on many occasions how the majority of the wealth comes out of rural Canada and nothing goes back in.

I notice that your department is housed within Industry Canada. Perhaps you could explain how it functions, and also elaborate on your comment on whether we should have a minister of rural Canada and a major ministry, not some little tagalong secretariat.

Ms. Paquette: As you know, the agencies are across the country: Atlantic Canada Opportunities Agency, ACOA, covers the Atlantic provinces; Canada Economic Development, DEC, covers all of Quebec; Western Economic Diversification Canada, WD, covers Western Canada; and FedNor covers Northern Ontario. FedNor is housed within Industry Canada as a separate business unit. We report through the regional operations, through the assistant deputy minister who reports to the deputy minister of Industry Canada, which has its own minister. As well, there are Minister Bernier and Minister Clement. Minister Bernier would be our minister, but he delegates his responsibilities and authority to Minister Clement.

Mr. Merrifield: Functionally, we do pretty much the same thing as the regional agencies; but structurally, we do not have our own legislation like the other agencies do. They would have the status of separate departments, whereas we are within Industry Canada. However, we are functionally similar and do the same kind of work; our approaches are similar, but still respecting the differences of the regions.

Senator Peterson: Do you have access to money?

Mme Paquette : À qui s'adresser pour obtenir des petits capitaux de risque — de 500 000 à 1 million de dollars? C'est parfois problématique, lorsqu'on vit dans une région éloignée. Nous essayons de trouver des façons d'augmenter l'intérêt des gens et de mieux les sensibiliser au potentiel des régions.

Le sénateur Callbeck : Connaissez-vous quelqu'un d'autre qui a proposé des investissements providentiels dans les régions rurales? Est-ce votre idée?

Mme Paquette : C'est notre idée, mais nous l'avons découverte par l'entremise d'une femme que j'ai connue à Toronto. Elle a démarré un réseau là-bas et elle nous a aidés à élaborer ce concept dans le Nord de l'Ontario.

Le sénateur Peterson : Parlez-moi du travail avec les bénévoles dans votre région, cela m'intéresse. Je viens de la Saskatchewan. Les régions rurales n'existeraient pas dans cette province sans les bénévoles. Je me demande parfois si le pays survivrait sans eux. Ils sont soumis à un cadre de réglementation très strict et ils livrent constamment des combats difficiles. Je leur donne tout le mérite qui leur revient.

Nous parlons de la façon dont nous attirons l'attention du Canada urbain. Je crois que lorsque les climatiseurs ne fonctionneront plus et que les épiceries seront vides, on daignera peut-être s'intéresser à nous. Le sénateur Gustafson nous a maintes fois indiqué qu'une grande partie de la richesse est générée par les régions rurales du Canada, mais que celles-ci ne reçoivent rien en retour.

Je remarque que votre organisme relève d'Industrie Canada. Peut-être pourriez-vous nous expliquer comment il fonctionne et revenir plus en détail sur votre suggestion d'avoir un ministre qui représenterait les régions rurales du Canada, à la tête d'un ministère influent, pas un petit secrétariat secondaire.

Mme Paquette : Comme vous le savez, les organismes sont partout au pays : l'Agence de promotion économique du Canada Atlantique, l'APECA, dessert les provinces de l'Atlantique; Développement économique Canada, DEC, couvre tout le Québec; Diversification de l'économie de l'Ouest Canada, DEO, couvre l'Ouest canadien; et FedNor dessert le nord de l'Ontario. FedNor relève d'Industrie Canada comme unité administrative distincte. Nous relevons des opérations régionales et du sous-ministre adjoint qui rend lui-même compte au sous-ministre d'Industrie Canada, qui a son propre ministre. De plus, il y a les ministres Bernier et Clement. Le ministre Bernier est censé être notre ministre, mais il délègue ses responsabilités et son autorité au ministre Clement.

M. Merrifield : Nous fonctionnons pratiquement de la même façon que les organismes régionaux, mais sur le plan structurel, nous n'avons pas notre propre loi pour nous régir, comme les autres agences. Elles ont le statut de ministères distincts, tandis que nous faisons partie d'Industrie Canada. Toutefois, sur le plan fonctionnel, nous sommes semblables et nous accomplissons le même genre de travail; nos approches sont similaires, mais nous respectons les particularités des régions.

Le sénateur Peterson : Est-ce que vous disposez d'argent?

Ms. Paquette: We have our own budget. FedNor administers those three envelopes: Northern Ontario Development Program, which is \$47 million; the Community Futures Program, which is \$22 million; and the Eastern Ontario Development Program, which is \$10 million. The total is \$79 million and we are responsible for administering those funds.

Regarding your second question, a minister for rural Canada, I think it will be interesting to see what happens after your deliberations and the deliberations the other committee is having on urban Canada. Our country has huge urban communities and then we have all the rural communities. We are so geographically huge, how do you slice it? We have sliced it this way and now we need to look more at some of the rural and urban challenges. I think the solutions will be in the policies.

A minister or a senior portfolio for all of rural Canada would be useful, so there would be a place where we could collectively share stories. While we are similar to the other agencies, clearly WD does projects in Edmonton — we do not have an Edmonton — DEC does projects in Montreal and ACOA does projects in Moncton. That is the difference; they work in both urban and rural, but we live and breathe rural in Northern Ontario. The biggest city, Sudbury, has 150,000 people. That is not really rural but, on the other hand, it is four hours from Toronto, so it is sort of rural. It gets into that whole definition we all struggle with.

I think that overall we had better look at where our country is going. Now we need to decide where we want it to go. If a minister of rural Canada helps us, then maybe that is something we need to consider.

Mr. Merrifield: In many cases, the solutions are place-based, multi-sectoral and integrated approaches, where it is not only agriculture or forestry or mining or community economic development; rather, it is all of those things. Having a place-based, community-based approach to rural development is really the key. Other countries have also found that if their rural policy is too closely linked to agricultural policy, it is seeing only part of the puzzle.

Senator Peterson: Functionally, it would work better because we are doing these one-offs all the time. We deal with agriculture and then we deal with forestry, et cetera; if we could get everyone together, we could be far more effective.

Ms. Paquette: That allows for a better plan, which is less reactionary to crises.

Mme Paquette : Nous avons notre propre budget. FedNor gère les trois enveloppes suivantes : le Programme de développement du Nord de l'Ontario, dont le budget est de 47 millions de dollars; le Programme de développement des collectivités, de 22 millions; et le Programme de développement de l'Est de l'Ontario, de 10 millions. Le budget total s'élève à 79 millions de dollars, et nous avons la responsabilité d'administrer ces fonds.

Pour ce qui est de votre deuxième question, à propos d'un ministre pour les régions rurales du Canada, il sera intéressant de voir ce qui arrivera après vos délibérations et celles de l'autre comité sur les milieux urbains du Canada. Dans notre pays, nous avons de grandes communautés urbaines, mais nous avons aussi une multitude de collectivités rurales. Notre territoire géographique est tellement immense, comment pouvons-nous le découper? Nous l'avons séparé d'une façon, et nous devons maintenant nous concentrer davantage sur les défis régionaux et urbains. Je crois que nous trouverons des solutions dans les politiques.

Il serait utile que quelqu'un s'occupe de l'ensemble des régions rurales du Canada, que ce soit un ministre ou une personne responsable de ce portefeuille important, ce qui permettrait d'avoir un forum où, collectivement, nous pourrions partager nos expériences. Même si nous sommes semblables aux autres agences, le DEO dirige manifestement des projets à Edmonton, DEC le fait aussi à Montréal et l'APECA à Moncton. C'est ce qui fait la différence; ils travaillent et en milieu urbain, et en milieu rural, mais nous, nous évoluons uniquement au cœur des zones rurales du nord de l'Ontario. Sudbury, la plus grande ville, compte 150 000 habitants. Ce n'est pas vraiment une région rurale, mais étant donné qu'elle est située à quatre heures de Toronto, on la considère ainsi. Elle entre dans cette question de définition avec laquelle nous avons des difficultés.

Dans l'ensemble, je crois que nous devrions regarder la voie dans laquelle s'engage notre pays et prendre des décisions en conséquence. Si cela peut aider d'avoir un ministre des régions rurales, c'est peut-être une chose à envisager.

M. Merrifield : Dans bien des cas, les solutions passent par des approches ciblées, multisectorielles et intégrées; on ne doit pas s'occuper de l'agriculture, de la foresterie, de l'exploitation minière ou du développement économique communautaire isolément, mais s'intéresser à tous ces secteurs en même temps. La clé du développement rural est d'adopter une approche fondée sur la région et sur la communauté. D'autres pays se sont aussi aperçus que lorsque leur politique rurale est trop étroitement liée à leur politique agricole, ils ne touchent qu'une partie du problème.

Le sénateur Peterson : Cela fonctionnerait nettement mieux, car nous appliquons toujours des mesures ponctuelles. Nous nous consacrons à l'agriculture, puis à la foresterie, et ainsi de suite; mais si nous pouvions tout rassembler, nous serions beaucoup plus efficaces.

Mme Paquette : Cela permettrait d'adopter un meilleur plan, qui nous rendrait moins vulnérables en cas de crise.

The Chairman: What is the rationale for having you in Industry Canada, which is different from some of the other regional entities?

Ms. Paquette: We do not have the legislation. It is a machinery of government.

The Chairman: It is such a huge place up there that you would think you would be your own entity.

Ms. Paquette: I believe it is a machinery of government issue.

The Chairman: It is one we do not understand.

Senator Oliver: You spent some time talking about microcredit and you talked about loans of \$100, \$200 \$500 and so on and having it repaid. Then you started talking about angels. Angels normally want to get a good return on investment and that starts at 25 per cent to 30 per cent return on what they loan. The two seem to me to be in conflict. I would like your comment on that.

I would like to take three words that you used in your initial presentation — “solutions are regional.” In other words, Northern Ontario is so vast that there is no one solution that will work on the western extremities of the North that may apply to the east as well. They are different. In my view, there must be some kind of template that applies to them all. I would like you to describe that template, particularly for areas stricken with poverty. What is your template for poverty in those regions that ties it together?

Mr. Merrifield: In terms of access to capital, we have consulted with bankers, business people and people in financial institutions to see where the gaps are in access to capital. We have a variety of responses that look at those needs in a different scale. The pure lending microcredit response is for very small businesses, usually one person self-employed and home-based. That is one segment where there is a gap. The other area was the angel investor, who is certainly at the higher end, and there you are probably looking at deals that would be in the neighbourhood of \$500,000 to \$1 million. As you indicated, they are looking for a good return, so the initial work we have done, based on the model we looked at in Toronto, was just to get them talking to one another, getting them to meet and develop some credibility. These are individual, private investors. We have set up a not-for-profit organization staffed with a manager who is an ex-banker with credibility who is able to bring proposals to them as well as to educate them a little on how to be more effective as a network. It is another niche in the access to capital spectrum, with the community futures development corporations occupying the space in between for loans in the \$35,000 to \$40,000 range on average but going up to \$150,000 and, through the pools mentioned previously, up to \$500,000. We try to have something to stimulate access to capital in various ranges, and the responses are different.

Le président : Pour quelle raison relevez-vous d'Industrie Canada, ce qui n'est pas le cas des autres entités régionales?

Mme Paquette : Il n'y a pas de loi. C'est le gouvernement qui décide.

Le président : C'est tellement grand là-bas, que vous pourriez être une entité autonome.

Mme Paquette : Selon moi, c'est une question d'appareil gouvernemental.

Le président : C'est difficile à comprendre.

Le sénateur Oliver : Vous avez parlé assez longuement du microcrédit et des prêts de 100, 200 et 500 \$, et de la façon dont ils sont remboursés. Ensuite, vous avez abordé la question des investisseurs providentiels. Habituellement, ces personnes veulent obtenir un rendement élevé sur les capitaux investis, équivalent à au moins 25 ou 30 p. 100 du prêt. Il me semble que ces deux éléments sont contradictoires. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

Je vais prendre une phrase tirée de votre exposé initial : « les solutions sont, surtout, d'ordre régional ». Autrement dit, le nord de l'Ontario est si vaste qu'une solution applicable dans l'ouest de ce territoire ne le sera peut-être pas dans l'est, à cause de leurs différences. Selon moi, il doit y avoir un modèle adaptable partout. J'aimerais que vous le décriviez, particulièrement pour les régions affligées par la pauvreté. Quel est le modèle commun que vous utilisez pour lutter contre la pauvreté dans ces régions?

M. Merrifield : Nous avons consulté des banquiers, des entrepreneurs et des représentants d'institutions financières pour déterminer les lacunes à combler en matière d'accès au capital. Nous avons adopté une série de mesures destinées à répondre aux besoins à différents niveaux. On utilise le microfinancement pour les très petites entreprises, habituellement celles qui n'ont qu'un seul employé travaillant de son domicile. C'est l'un des problèmes qu'on a relevés. Par ailleurs, les investisseurs providentiels, qui sont dans la situation totalement opposée, concluent des ententes d'environ 500 000 à 1 million de dollars. Comme vous l'avez indiqué, ils veulent obtenir un rendement élevé; nous avons donc commencé par les amener à se parler entre eux, en s'inspirant du modèle de Toronto, afin qu'ils se rencontrent et établissent une certaine crédibilité. Ce sont des particuliers, des investisseurs privés. Nous avons mis sur pied un organisme à but non lucratif dont le directeur est un ex-banquier qui jouit d'une bonne réputation, qui peut leur soumettre des propositions et les éclairer un peu sur la façon d'améliorer l'efficacité du réseau. C'est un autre créneau qui permet d'avoir accès à différentes sources de capitaux. Les sociétés d'aide au développement des collectivités s'occupent des prêts compris dans une fourchette de 35 000 à 40 000 \$ en moyenne, mais pouvant atteindre 150 000 \$ et, avec les groupes mentionnés précédemment, jusqu'à 500 000 \$. Nous essayons de favoriser l'accès au capital à différents niveaux, et les solutions doivent être adaptées selon les cas.

Ms. Paquette: The other questions about solutions are regional. The only way some projects will survive will be if communities work together. Tourism is a classic example. We will get one organization that wants to market their region. You cannot just market one little piece; you have to look at the whole region. We have the Great Spirit Circle Trail, which is an Aboriginal initiative out of Manitoulin Island, but it takes the whole area into consideration. Circuit Champlain is another wonderful tourism attraction but it is not just to visit this one area. It is a regional approach.

While my challenge might be how to promote tourism in my community, my solution usually is on a more regional basis. I need to talk to the people around us. In terms of a template, for instance, we will insist that business plans are key. You do career plans and government plans, so communities need to do strategic plans, and from the strategic plans they will then identify projects and initiatives, but they must develop those in consultation with their broader community. We will ask them whether they have talked to so-and-so who lives 100 kilometres away and has done something similar. They must demonstrate that they have done those consultations.

We work do much of that work with the colleges in Northern Ontario. We work closely with them because they are a key economic driver. If a college wants to develop a program that is value-added in addition to what they would do on an operating basis, because they are creatures of the province, it has to consult the other colleges. We want to ensure there is buy-in from all the colleges in terms of what they are trying to do because there is not enough money to promote the same thing. Confederation College in Thunder Bay has a great aviation program. It is an awesome college for young people who want to be pilots. We will not do the same thing at another college in Northern Ontario. It is a question of finding a niche and then talking about the whole. That is what I mean by a regional approach. It can be regional in terms of your neighbouring communities or in terms of the whole North, depending on the sector.

Senator Oliver: What percentage of the \$47 million a year that you have goes to poverty elimination initiatives?

Ms. Paquette: That is not one of our program mandates or objectives. That would be what we can achieve as a ripple effect and a ripple benefit by doing things like ensuring there is micro-lending. If you are helping single moms dealing with poverty issues to provide for their families through microcredit you are helping to eliminate poverty, but it is an end result. It is not one of our mandates. We do not have specific funding for that.

Mr. Merrifield: Although we do not have poverty as a targeted initiative or program, we believe strongly that the solutions to poverty are stronger communities and stronger economic opportunities in general. We do insist on community strategic planning, and we also insist that that planning be inclusive and that all segments of the community have an opportunity to

Mme Paquette : Les autres questions concernant les solutions sont axées sur les régions. Certains projets ne sont viables que si les communautés travaillent ensemble. Le tourisme en est un excellent exemple. Il y a des organismes qui veulent promouvoir leur région; ils ne peuvent le faire pour un petit secteur seulement, mais pour l'ensemble du territoire. Par exemple, nous avons le Great Spirit Circle Trail, une initiative autochtone sur l'île Manitoulin, qui englobe toute la région. Le circuit Champlain est un autre merveilleux attrait touristique, mais le but n'est pas de promouvoir uniquement un secteur. Il faut adopter une approche régionale.

Même si mon objectif est de promouvoir le tourisme dans ma communauté, les solutions que je propose s'appliquent habituellement davantage à l'échelle régionale. Nous devons parler aux gens autour de nous. Pour ce qui est des modèles, par exemple, nous insistons sur l'importance des plans d'entreprise. Les gens élaborent des plans de carrière et des plans gouvernementaux; les communautés doivent donc préparer des plans stratégiques et, à partir de ceux-ci, elles élaboreront ensuite des projets et des initiatives, mais elles doivent le faire en consultant l'ensemble de la collectivité. Nous demanderons aux gens s'ils ont parlé à telle ou telle personne qui vit à 100 kilomètres de là et qui a fait quelque chose de semblable. Ils doivent démontrer qu'ils ont procédé à des consultations.

Nous faisons cela avec les collèges du nord de l'Ontario. Nous travaillons étroitement avec eux, car ils sont un moteur important de l'économie. Si un collège veut élaborer un programme à valeur ajoutée en plus de ce qu'il fait normalement, il doit consulter les autres collèges, car ils relèvent tous de la province. Nous voulons nous assurer de l'approbation de tous les collèges pour les projets, car il n'y a pas assez d'argent pour promouvoir deux fois la même chose. Le Confederation College, à Thunder Bay, offre un programme d'aéronautique remarquable. C'est un excellent collège pour les jeunes qui veulent devenir pilotes. Nous ne soutiendrons pas le même projet dans un autre collège du nord de l'Ontario. Il s'agit de trouver un créneau, puis de considérer l'ensemble. C'est ce que j'entends par approche régionale. Elle peut être régionale par rapport aux collectivités voisines ou à tout le Nord, selon le secteur.

Le sénateur Oliver : Quel pourcentage des 47 millions consacrez-vous aux initiatives d'élimination de la pauvreté?

Mme Paquette : Ce n'est pas dans nos mandats ou objectifs, mais nous pouvons y participer par un effet d'entraînement et des répercussions bénéfiques en s'assurant de fournir du microfinancement. Si on aide des mères célibataires aux prises avec des difficultés financières à subvenir aux besoins de leur famille par le microfinancement, on contribue à éliminer la pauvreté, mais c'est une conséquence logique. Ce n'est pas dans nos mandats. Nous n'avons pas de budget spécifique pour cela.

M. Merrifield : Même si nous n'avons pas d'initiatives ciblées ou de programmes pour combattre la pauvreté, nous croyons fermement que les solutions à ce problème passent, en général, par le renforcement des collectivités et l'amélioration des perspectives économiques. Nous insistons pour qu'il y ait une planification stratégique des collectivités qui soit inclusive et que tous les

contribute to that planning and participate in it. Our mandate is economic, but because we take a community-based approach, a number of the initiatives, particularly the community futures development corporations and some of the strategic planning activities, look not only at the commercial, industrial dimensions of development but also at the social, cultural and environmental issues in a holistic way, so that people of all income levels are able to benefit. Many of our initiatives are in Aboriginal communities that have the highest rates of poverty.

We believe that the benefit is there without our program being specifically anti-poverty per se.

Ms. Paquette: By way of example, the \$7 million we have invested in First Nations to ensure that they are connected will allow people better health care because now they can go to an office locally. There are huge transportation issues as these are fly-in communities, so now they are connected. This is a huge and unbelievable change in those communities. They have gone from not having rotary dial telephones to now being able to be diagnosed or at least examined. There has also been a huge impact in education where they can deliver their programs to their communities thanks to the connectivity we have put in place.

Senator Oliver: You are working on IT infrastructure, which is one of the ways of alleviating the problem.

Ms. Paquette: Yes, we have put huge money into IT communications.

Senator Mahovlich: If I was to answer Senator Oliver's question, I would say that 100 per cent of that \$47 million is going towards poverty. I see here where you have opened up a medical school in a university, and you have contributed \$6.5 million to it. After the very first year, there will 14 Aboriginal student graduates. That is a positive outlook. Are there any females in the program?

Ms. Paquette: Yes, they are a target as well. There are a number of targets that need to be met on admission.

Mr. Merrifield: It is the first new medical school in Canada in 30 years. We were proud to be a contributor to its genesis. It is a school that has placed a priority on rural health issues and on serving the communities in the North.

As part of their experience, students in the third and fourth years gain work experience in small rural communities and Aboriginal communities across the North. They are confident that many of the graduating doctors will stay in the North after they have graduated.

secteurs de la communauté aient l'occasion d'y participer. Nous avons un mandat d'ordre économique, mais en raison de notre approche communautaire, plusieurs initiatives, notamment les sociétés d'aide au développement des collectivités et certaines activités de planification stratégique, prennent en compte non seulement les dimensions commerciales et industrielles du développement, mais aussi les questions sociales, culturelles et environnementales dans une perspective holistique, pour que tous les gens, quel que soit leur revenu, puissent profiter des retombées. Nous multiplions les projets dans les communautés autochtones où le taux de pauvreté est le plus élevé.

Nous croyons qu'il y a des bienfaits à cela, même si notre programme n'est pas axé spécifiquement sur la lutte contre la pauvreté.

Mme Paquette : Prenons, par exemple, les investissements de 7 millions de dollars que nous avons réalisés pour le branchement au service Internet de certaines communautés des Premières nations. Ces collectivités sont confrontées à d'énormes problèmes de transport, car elles ne sont accessibles que par avion. Cet argent leur permettra d'avoir un meilleur accès aux services de santé, puisqu'ils seront fournis localement. Pour ces communautés, c'est un changement marquant et incroyable. On n'y trouvait même pas de téléphone à cadran, et maintenant elles peuvent obtenir un diagnostic ou du moins se faire examiner, grâce au service de télésanté. Ces changements ont aussi eu un impact considérable en éducation, car les gens des communautés peuvent désormais suivre des cours grâce au télé-enseignement.

Le sénateur Oliver : Vous travaillez à l'amélioration de l'infrastructure des TI, ce qui constitue une façon d'atténuer le problème.

Mme Paquette : Oui, nous avons consacré des sommes importantes aux communications informatiques.

Le sénateur Mahovlich : Pour répondre à la question du sénateur Oliver, je dirais que la totalité des 47 millions de dollars va à lutte contre la pauvreté. Je vois ici que vous avez consacré 6,5 millions de dollars à l'ouverture d'une faculté de médecine dans une université. Au terme de sa première année d'existence, 14 étudiants autochtones obtiendront leur diplôme. C'est de bon augure. Y a-t-il des femmes qui suivent le programme?

Mme Paquette : Oui, elles sont également ciblées. Il y a un certain nombre d'objectifs à respecter à l'admission.

M. Merrifield : C'est la première fois en 30 ans qu'une nouvelle école de médecine ouvre ses portes au Canada. Nous sommes fiers d'avoir contribué à sa création. Cet établissement donne la priorité aux questions de santé en milieu rural et à la prestation de services aux collectivités du nord de l'Ontario.

Dans le cadre d'un stage de formation, les étudiants de troisième et quatrième années peuvent acquérir de l'expérience professionnelle dans les petites communautés rurales et dans les collectivités autochtones du Nord. Les responsables du programme ont bon espoir que de nombreux étudiants diplômés resteront dans cette région après leurs études.

Ms. Paquette: Interestingly, when the school came to see us five or six years ago with this notion — it was time — not everyone agreed that we needed a new medical school in the country. It is the first one in 30 years, and we provided the funding to do the feasibility study. Of course, the school is the province's jurisdiction once that feasibility study happened, but we are very proud of having contributed something at its genesis and then of being able to invest the \$6 million in equipment.

Again, it is a rural solution. It is located in Northern Ontario, but I submit that it will help all of rural Canada because you are training doctors in rural Canada who want to live in rural Canada.

Senator Mahovlich: You will have competition because as soon as the Americans find out there is a good doctor up there, they will try to bring them to the United States for sure.

The Chairman: Hopefully that will not happen. Honourable senators, are there any other thoughts?

Senator Peterson: In February, the Conference Board of Canada commented Canada has to start thinking of itself as an urban nation. What are your thoughts on that? Where is the push-pull and the tug? There are obviously different visions of this country.

Ms. Paquette: Having grown up in a rural environment but having lived 10 years in an urban environment, I have an appreciation of the challenges that urban Canada faces. Clearly, the urban areas are huge generators of economic wealth. However, I think some of the solutions to their issues lie in rural Canada.

I called an official and suggested that we would be at the table for discussions about immigration. The response was, "Why would Northern Ontario want to be at an immigration table? You do not have that problem."

Maybe we are the solution to some of your dilemmas. The fact is that we are struggling with that as a nation. There are two separate Senate committees looking at this, but it is a complex problem. There is no quick fix, either.

Urban communities will continue to thrive, and so should they, but should it be at the expense of rural Canada? What is their place?

Senator Peterson: More importantly, who are the champions for rural Canada? Is there anybody?

Ms. Paquette: I like to think that FedNor is a champion for rural Canada.

Senator Peterson: You are first on the list, then. However, we need more.

The Chairman: One of our concerns around this table is that when we have problems in agriculture, for instance, they do not affect only the people on the land. For those of us who live, as I do, surrounded by absolutely marvellous towns, the next

Mme Paquette : Curieusement, lorsque l'établissement nous a soumis cette idée, il y a cinq ou six ans, la nécessité d'ouvrir une nouvelle école de médecine au pays ne faisait pas l'unanimité. C'est la première en 30 ans, et nous avons fourni des fonds pour l'étude de faisabilité. Bien sûr, une fois que cette étude est faite, l'école relève de la province, mais nous sommes très fiers d'avoir contribué à sa réalisation et d'avoir pu investir 6 millions de dollars pour l'équipement.

Encore une fois, c'est une solution axée sur le milieu rural. Cette école est située dans le nord de l'Ontario, mais à mon avis, elle aidera l'ensemble des milieux ruraux au Canada, car les médecins formés en région souhaitent aussi s'y établir.

Le sénateur Mahovlich : Vous aurez de la concurrence, car aussitôt que les Américains découvriront qu'il y a de bons médecins là-bas, ils tenteront sûrement de les attirer aux États-Unis.

Le président : Espérons que cela n'arrivera pas. Honorables sénateurs, avez-vous d'autres réflexions à ce sujet?

Le sénateur Peterson : En février, le Conference Board du Canada a indiqué que notre pays devait commencer à se considérer comme une nation urbaine. Qu'en pensez-vous? Où est l'équilibre? Manifestement, on a des visions différentes de ce pays.

Mme Paquette : Comme j'ai grandi dans une zone rurale, mais que j'ai habité durant dix ans en milieu urbain, je comprends les difficultés que les villes canadiennes doivent affronter. Il est évident que les régions urbaines génèrent d'importantes ressources économiques. Cependant, je crois que plusieurs des solutions à leurs problèmes se trouvent dans les milieux ruraux du Canada.

J'ai appelé un fonctionnaire pour lui dire que nous serions à la table de discussion sur l'immigration. Il m'a répondu : « Pourquoi des représentants du nord de l'Ontario veulent-ils prendre part à la discussion sur l'immigration? Vous n'avez pas ce problème ».

Peut-être que nous sommes la solution à certaines de vos difficultés. Le pays est aux prises avec ce dilemme. Il y a deux comités sénatoriaux distincts qui étudient ce problème complexe, mais il n'y a pas de solution simple et rapide.

Les communautés urbaines continueront à prospérer, comme elles le devraient; mais cela doit-il se faire aux dépens des milieux ruraux? Quelle place ceux-ci occupent-ils?

Le sénateur Peterson : Et surtout, qui sont les défenseurs du Canada rural? Y en a-t-il?

Mme Paquette : Je pense que FedNor en est un.

Le sénateur Peterson : Dans ce cas, vous êtes le premier. Mais il nous en faut d'autres.

Le président : L'une des préoccupations des membres de ce comité tient au fait que lorsque nous avons des problèmes en agriculture, par exemple, ceux-ci ne touchent pas uniquement les agriculteurs. Pour ceux qui, comme moi, vivent près de villages

step is assessing how it will affect the towns. Some of them have responded quite brilliantly while others are in deep difficulty. If we lose the towns, then what does that do for the urban population across this country? This is a huge, connective issue.

Having people like yourselves here being very open with what you are saying will certainly help us with our final report. I do hope that it will also help form a better connection between the urban and rural, because without rural Canada, that foundation is gone.

Senator Gustafson: I would like to ask about the seriousness of the situation. Ontario currently wants to bring in migrant workers from Mexico to do the jobs that have to be done. British Columbia pretty well lost the fruit industry because they could not get workers to pick apples, et cetera.

The whole idea of building a wall between the U.S. and Mexico is absolutely ridiculous because they need those workers. Americans and Canadians will not do those jobs anymore. The only thing we can do is face reality. Am I supposed to say let it happen? That is a drastic measure, but the reality is that it is happening. We wonder who will work in the hotels, feed us and do the menial jobs of keeping a society going. This relates to the whole global problem.

The Chairman: To add to this discussion, as we are working through this committee on rural poverty, Senator Eggleton is now beginning a similar kind of study on urban poverty. Hopefully at the end of the road we can come together with some suggestions that would enhance the opportunities in both areas. Rural people sometimes think that there is a whole great world out there for them in urban communities, yet often when they get to the urban communities they feel trapped. It is not the great white hope that they might have thought it would be. Perhaps having rural and urban studies going down the same track will result in a hopeful and sensible set of suggestions so that we can keep our people where they want to be.

Senator St. Germain: I apologize for my tardiness. I chair the Standing Senate Committee on Aboriginal Peoples. Some of my colleagues here are the best members one can find, like Senator Peterson and Senator Gustafson, who are members of the Aboriginal Committee as well.

We have the challenge of poverty in our Aboriginal communities. I would like to ask you a controversial question. To date, the fiduciary responsibility for our Aboriginal peoples rests with the federal government. From your experience and your work, do you think we should rethink this? There is a tremendous workforce there that seems to be languishing in the wilderness. I would like your opinion on whether it is time we rethink how government gets involved and whether there should be more

absolument magnifiques, la prochaine étape consiste à évaluer comment ces villages seront touchés. Certains s'en sortent très bien, mais d'autres éprouvent des difficultés. Si nous perdons les villages, quelles seront les conséquences pour les populations urbaines du pays? C'est une question très importante qui nous concerne tous.

Le fait que des gens comme vous témoignent très ouvertement nous aidera assurément pour notre rapport final. J'espère que cela favorisera aussi l'établissement de meilleures relations entre les milieux urbains et les campagnes, parce que sans Canada rural, la société perdrait ses fondations.

Le sénateur Gustafson : J'aimerais connaître la gravité de la situation. En ce moment, l'Ontario veut faire venir des travailleurs migrants du Mexique pour accomplir le travail qui doit être fait. En Colombie-Britannique, l'industrie fruitière a sombré parce qu'elle n'arrivait pas à recruter des travailleurs pour cueillir des pommes, entre autres.

Toute cette idée d'ériger un mur entre le Mexique et les États-Unis est absolument ridicule, parce qu'on a besoin de ces travailleurs. Les Américains et les Canadiens n'occuperont plus ce genre d'emplois. Nous n'avons d'autre choix que de faire face à la réalité. Dois-je dire qu'il faut laisser aller les choses? C'est une mesure radicale, mais le fait est que c'est ce qui arrive. Nous nous demandons qui travaillera dans les hôtels, nous nourrira et occupera ces emplois au bas de l'échelle qui assurent le fonctionnement de la société. Cette question est reliée au problème à l'échelle mondiale.

La présidente : Pour ajouter à cette discussion, tandis que nous progressons dans nos travaux sur la pauvreté rurale, le sénateur Eggleton entreprend une étude similaire sur la pauvreté urbaine. Espérons qu'à terme, nous parviendrons à trouver ensemble des propositions pour accroître les possibilités dans les deux milieux. Les gens des campagnes pensent parfois que c'est tout un monde merveilleux qui les attend dans les communautés urbaines, mais une fois qu'ils y sont, ils se sentent coincés. Leur grand espoir est déçu. Peut-être que ces études sur les régions rurales et urbaines, qui vont dans la même direction, permettront de trouver une série de propositions prometteuses et sensées pour que nous puissions garder nos gens là où ils veulent être.

Le sénateur St-Germain : Veuillez m'excuser de mon retard. J'assume la présidence du Comité sénatorial permanent des peuples autochtones. Certains de mes collègues ici sont les meilleurs membres qu'on puisse trouver, comme les sénateurs Peterson et Gustafson, qui sont également membres du comité des peuples autochtones.

Dans nos communautés des Premières nations, nous sommes confrontés au problème de la pauvreté. J'aimerais vous poser une question controversée. Jusqu'ici, le gouvernement a assumé une responsabilité de fiduciaire à l'endroit des peuples autochtones. D'après votre expérience et vos travaux, croyez-vous que nous devrions repenser cela? Il y a là une main-d'œuvre considérable qui semble se morfondre dans la nature. J'aimerais que vous nous disiez si vous jugez qu'il est temps de revoir la façon dont

involvement at the provincial level in working out resolutions that would help these people and help the labour market as well. Do you have a comment on that?

Ms. Paquette: I can only speak to our experiences in Northern Ontario. As I said earlier, we are home to 104 of the 141 First Nations in the province. We have funded and supported many projects in the Aboriginal community.

The provincial government, through some of its funding, has been at the table for economic development initiatives that help Northern Ontario. I am thinking for instance of Waubetek, which is one of the Aboriginal CFDCs. They do some excellent work in economic development. The province has supported that initiative.

We try very hard to approach this from an economic development point of view. Whose responsibility is it? I like to think it is our collective responsibility. If we are trying to solve some of the issues that the good senator pointed out and make it a place where people want to live and raise their children, then collectively the Aboriginal community has a responsibility to develop the projects and we have a responsibility to support them and be there for them, and we have been. The provincial government, through some of its specific funding envelopes, has also been to the table. Has it been there enough? Could we do more? We can always do more, but we can point to many examples of projects and initiatives that all three of us have been involved in.

Mr. Merrifield: I will mention a couple of examples. Ms. Paquette already mentioned Waubetek, an Aboriginal community futures development corporation serving First Nations on Manitoulin Island on the north shore of Lake Huron. It was responsible for the Great Spirit Circle Trail initiative, which markets Aboriginal cultural tourism experiences in Europe and brings both cruise ship travellers and highway travellers to its member First Nations to experience their culture and attractions.

Ms. Paquette also mentioned the connectivity initiatives we have. Communities such as North Spirit Lake now have sophisticated telehealth suites that allow doctors from thousands of kilometres away to participate in examination and diagnosis. That was the brainchild of the Keewaytinook Okimakanak, the Northern Chiefs Council, which serves six isolated First Nations communities with only fly-in access. Northern Ontario has quite a number of these, and again an Aboriginal CFDC serves them. We have five exclusively Aboriginal CFDCs, by the way.

That was a vision of those chiefs who actually visited the Ottawa Heart Institute and saw a patient from Nunavut being diagnosed. They brought that back and launched an initiative called K-Net, which has grown through their IT department. The services being delivered include online videoconferencing and

le gouvernement intervient, et s'il devrait y avoir davantage d'implication de la part des provinces pour trouver des solutions qui aideraient ces gens ainsi que le marché du travail. Pourriez-vous commenter?

Mme Paquette : Je peux seulement parler de nos expériences dans le Nord de l'Ontario. Comme je l'ai dit plus tôt, 104 des 141 Premières nations de la province habitent notre territoire. Nous avons financé et appuyé de nombreux projets dans la communauté autochtone.

Au moyen de certains fonds, le gouvernement provincial a participé à l'élaboration d'initiatives de développement économique venant en aide au Nord de l'Ontario. Je pense par exemple à Waubetek, l'une des SADC autochtones, qui accomplit de l'excellent travail en matière de développement économique. La province a appuyé cette initiative.

Nous faisons de notre mieux pour aborder la question sous l'angle du développement économique. Qui en assume la responsabilité? J'aime penser que c'est nous tous, conjointement. Si nous tentons de résoudre certains des problèmes évoqués par le sénateur et de faire de cet endroit un milieu où les gens veulent vivre et élever leurs enfants, la communauté autochtone a la responsabilité collective d'élaborer des projets, alors que notre rôle est de l'appuyer et d'être là pour elle, comme nous le faisons. Le gouvernement provincial, au moyen de certaines enveloppes de financement, a également apporté sa contribution. A-t-il été suffisamment présent? Pourrions-nous faire davantage? Il est toujours possible de faire plus, mais nous pouvons mentionner de nombreux projets et initiatives auxquels nous avons tous les trois pris une part active.

M. Merrifield : Je vais vous citer quelques exemples. Mme Paquette a déjà parlé de Waubetek, une société d'aide au développement des collectivités autochtones qui dessert les Premières nations de l'Île Manitoulin, sur la rive nord du lac Huron. Elle était responsable de l'initiative Great Spirit Circle Trail, qui fait la promotion d'expériences de tourisme culturel autochtone en Europe et attire aussi bien des voyageurs de croisière que des voyageurs routiers dans ses Premières nations membres afin qu'ils puissent en connaître la culture et de les attirer.

Mme Paquette a aussi parlé de nos mesures relatives à la connectivité. Des communautés comme celles de North Spirit Lake ont maintenant des installations de télésanté sophistiquées permettant à des médecins qui se trouvent à des milliers de kilomètres de participer à l'examen et au diagnostic. C'était une idée du Keewaytinook Okimakanak, le Conseil des chefs du Nord, qui dessert six communautés autochtones isolées uniquement par avion. Le nord de l'Ontario compte un bon nombre de ces collectivités auxquelles, encore une fois, une SADC autochtone offre des services. Soit dit en passant, nous avons cinq SADC exclusivement autochtones.

C'était une vision de chefs qui, en visitant l'Institut de cardiologie d'Ottawa, avaient vu un patient du Nunavut faire l'objet d'un diagnostic. Ils ont rapporté cette idée et lancé une initiative appelée K-Net, qui s'est développée dans leur division des TI. Les services offerts comprennent des vidéoconférences

Internet high school available in 13 communities, band government networks, training in software, and email and personal website hosting service in very isolated communities. FedNor helped them along the way, and also helped them to get designated by Industry Canada as an Aboriginal SMART community, and that led to investments of over \$7 million.

We also have a community economic and social development program at Algoma University in Sault Ste. Marie, which graduated its first class in 2005. Much of its emphasis is on Aboriginal community economic development and a number of the graduates are Aboriginal as well.

There have been many initiatives. About 10 per cent of our population in Northern Ontario is Aboriginal. As you have indicated, it is a growing population. It is the one segment of the population that is growing, other than through immigration.

To contribute to the economic future of Aboriginals is really in all of our best interests because they are such a huge part of the human resource base. We look at it not as serving them because they are Aboriginal but because they are part of the fabric and assets of our region.

The Chairman: You have given us an interesting and hopeful presentation today. You are doing great work. We would all like to see you out there on your own doing what you know best. Perhaps that is in the future. We thank you for coming. We have learned a good deal from what you have said regarding what assistance is being given in our largest province.

The committee adjourned.

en ligne; de l'enseignement secondaire par Internet offert dans 13 communautés; des réseaux de gouvernements de bandes; de la formation sur les logiciels; et enfin, des services d'hébergement de sites Internet personnels et de messagerie électronique dans des communautés très isolées. FedNor a épaulé ces collectivités au fil des ans et les a également aidées à être désignées comme communautés autochtones branchées par Industrie Canada, ce qui a mené à des investissements de plus de 7 millions de dollars.

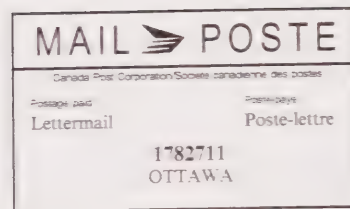
Nous avons également un programme de développement communautaire économique et social à l'Université Algoma de Sault Ste. Marie, dont la première cohorte a obtenu son diplôme en 2005. Ce programme est principalement axé sur le développement économique des communautés des Premières nations, et un certain nombre de diplômés sont également autochtones.

De nombreuses initiatives ont été mises en œuvre. Environ 10 p. 100 de notre population du nord de l'Ontario est autochtone. Comme vous l'avez indiqué, c'est une population en croissance. C'est le segment de la population qui augmente autrement que par l'immigration.

Contribuer à l'avenir économique des Autochtones est véritablement dans notre intérêt à tous, car cette population représente une large part du bassin de ressources humaines. Nous ne considérons pas que nous leur offrons des services parce qu'ils sont autochtones, mais parce qu'ils font partie du tissu social et des atouts de notre région.

La présidente : C'est un témoignage intéressant et plein d'espoir que vous nous avez livré aujourd'hui. Vous faites du bon travail. Nous aimerions tous vous voir là-bas, à accomplir par vous-même ce que vous savez le mieux faire. Peut-être irons-nous un jour. Nous vous remercions d'être venu; vous nous avez appris beaucoup de choses au sujet de l'aide apportée dans la plus grande de nos provinces.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, May 29, 2007

As an individual:

Raymond Pong, Research Director, Centre for Rural and
Northern Health Research, Laurentian University.

Hockey Canada:

Paul Carson, Director, Development.

Thursday, May 31, 2007

Forest Products Association of Canada:

Avrim Lazar, President and Chief Executive Officer;
Marta Morgan, Vice President, Trade and Competitiveness.

Federal Economic Development Initiative in Northern Ontario

Louise C. Paquette, Director General;
Scott Merrifield, Director, Policy, Planning and Coordination.

TÉMOINS

Le mardi 29 mai 2007

À titre personnel :

Raymond Pong, directeur de recherche, Centre de recherche
en santé dans les milieux ruraux et du Nord, Université
Laurentienne.

Hockey Canada :

Paul Carson, directeur, Développement.

Le jeudi 31 mai 2007

Association des produits forestiers du Canada :

Avrim Lazar, président et directeur général;
Marta Morgan, vice-présidente, Commerce international
Compétitivité.

*Initiative fédérale de développement économique pour le Nord
l'Ontario :*

Louise C. Paquette, directrice générale;
Scott Merrifield, directeur, Politiques, planification et coordination.





First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Agriculture and Forestry

Chair:

The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Friday, June 1, 2007

Issue No. 29

Fifty-ninth and sixtieth meetings on:
Rural poverty in Canada

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Agriculture et des forêts

Présidente :

L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le vendredi 1^{er} juin 2007

Fascicule n° 29

Cinquante-neuvième et soixantième réunions concernant :
La pauvreté rurale au Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, P.C.	Oliver
(or Tardif)	Peterson
* LeBreton, P.C.	Segal
(or Comeau)	St. Germain, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Mercer substituted for that of the Honourable Senator Fraser (*May 31, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson
et

Les honorables sénateurs :

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, C.P.	Oliver
(ou Tardif)	Peterson
* LeBreton, C.P.	Segal
(ou Comeau)	St. Germain, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Mercer est substitué à celui de l'honorable sénateur Fraser (*le 31 mai 2007*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

KAPUSKASING, ONTARIO, Friday, June 1, 2007
(72)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:43 a.m., this day, in room L.J. Fortin, in the Centre régional de loisirs culturels de Kapuskasing, Ontario, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Peterson and Segal (5).

In attendance: Marc Leblanc, Analyst, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Grand-Nord Legal Clinic:

Louise Guertin, Community Legal Worker.

Connection Centre:

Ernie Lafontaine, Board Member.

Kapuskasing Economic Development Corporation:

Adèle Bordeleau, Economic Development Officer.

As an individual:

Laurier Guillemette, Agronomist.

Jeanne Sauvé Family Services:

Mona Comeau, Services Manager.

Sensenbrenner Hospital:

Louise Thomson, Placement Coordinator.

The Chair made an opening statement.

It was agreed that Mr. Brent St. Denis, M.P., Algoma-Manitoulin-Kapuskasing, be invited to make an opening statement.

Mr. St. Denis made an opening statement.

Ms. Guertin and Mr. Lafontaine each made a statement and, together, answered questions.

At 9:45 a.m., the committee suspended.

At 9:51 a.m., the committee resumed.

Ms. Bordeleau and Mr. Guillemette each made a statement and, together, answered questions.

At 10:46 a.m., the committee suspended.

At 11:02 a.m., the committee resumed.

PROCÈS-VERBAUX

KAPUSKASING (ONTARIO), le vendredi 1^{er} juin 2007
(72)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 43, dans la salle L.J. Fortin du Centre régional de loisirs culturels de Kapuskasing, en Ontario, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Peterson et Segal (5).

Également présent : Marc Leblanc, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Clinique juridique Grand-Nord :

Louise Guertin, conseillère en matière juridique.

Centre Connection :

Ernie Lafontaine, membre du conseil d'administration.

Corporation de développement économique de Kapuskasing :

Adèle Bordeleau, agente de développement économique.

À titre personnel :

Laurier Guillemette, agronome.

Services familiaux Jeanne Sauvé :

Mona Comeau, directrice des services.

Hôpital Sensenbrenner :

Louise Thomson, coordonnatrice de placement.

La présidente fait une déclaration d'ouverture.

Il est convenu que M. Brent St. Denis, député d'Algoma-Manitoulin-Kapuskasing, soit invité à faire une déclaration d'ouverture.

M. St. Denis fait une déclaration d'ouverture.

Mme Guertin et M. Lafontaine font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 9 h 45, la séance est interrompue.

À 9 h 51, la séance reprend.

Mme Bordeleau et M. Guillemette font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 10 h 46, la séance est interrompue.

À 11 h 2, la séance reprend.

Ms. Thomson and Ms. Comeau made a statement and answered questions.

At 12:17 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

KAPUSKASING, ONTARIO, Friday, June 1, 2007
(73)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 1:01 p.m., this day, in room L.J. Fortin, in the Centre régional de loisirs culturels de Kapuskasing, Ontario, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Mahovlich, Peterson and Segal (5).

In attendance: Marc Leblanc, Analyst, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Disability Resource Centre for Independent Living:

Patricia Simone, Executive Director.

As an individual:

Elizabeth Latos;

Marek Latos, Trapper.

The Chair made an opening statement.

Ms. Simone, Ms. Latos and Mr. Latos made a statement and, together, answered questions.

At 2:12 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

Mmes Thomson et Comeau font une déclaration puis répondent aux questions.

À 12 h 17, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

KAPUSKASING (ONTARIO), le vendredi 1^{er} juin 2007
(73)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 13 h 1, dans la salle L.J. Fortin du Centre régional de loisirs culturels de Kapuskasing, en Ontario, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Mahovlich, Peterson et Segal (5).

Également présent : Marc Leblanc, analyste, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Disability Resource Centre for Independent Living :

Patricia Simone, directrice administrative.

À titre personnel :

Elizabeth Latos;

Marek Latos, trappeur.

La présidente fait une déclaration d'ouverture.

Mmes Simone et Latos ainsi que M. Latos font une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 14 h 12, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

EVIDENCE

KAPUSKASING, ONTARIO, Friday, June 1, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:43 a.m. to examine and report upon rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*Translation*]

The Chairman: Good morning and welcome. The committee members are pleased to be in Kapuskasing, model town of northern, Ontario, which has a rich and significant past and heritage.

Last May, the committee was authorized to examine rural poverty in Canada. Since the fall, we have heard from a number of expert witnesses who have given us a general overview of poverty in Canada.

[*English*]

Last fall, we heard from a number of expert witnesses who gave us an overview of rural poverty in Canada. On the basis of that testimony, we wrote an interim report which we released in December and which by all accounts really struck a nerve.

We are now in the midst of the second phase of our research where we meet with rural Canadians in rural Canada. We have travelled to every province in this country. Along the way, we have met a truly wonderful and diverse group of rural Canadians who have welcomed us with open arms into their communities and sometimes even into their homes.

The committee still has much work to do. That is why we are here in Kapuskasing this morning. We also plan to visit Maniwaki in Quebec next week and we will travel to the three Northern territories of our country in September.

In short, we still want to hear from as many people as possible so that we can be sure that we get this right and that we understand rural poverty at its core.

To help us better understand rural poverty in Ontario, we are pleased to welcome our first witnesses this morning. Before we begin, however, there is another fellow here who is a friend to all of us in this room: Brent St. Denis, the Member of Parliament for Algoma—Manitoulin—Kapuskasing, would like to say a few words to open up our hearing.

Brent St. Denis, Member of Parliament for Algoma—Manitoulin—Kapuskasing: On behalf of the constituents of Algoma—Manitoulin—Kapuskasing, I would like to welcome you to Kapuskasing, to Highway 11, which is the northern part of my riding.

TÉMOIGNAGES

KAPUSKASING (ONTARIO), le vendredi 1^{er} juin 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 43 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Bonjour et bienvenue. Les membres du comité sont heureux d'être à Kapuskasing, la ville modèle du Nord de l'Ontario, qui a un passé et un héritage riches et importants.

En mai dernier, le comité a été autorisé à examiner la pauvreté rurale au Canada. Et depuis cet automne, nous avons entendu un certain nombre de témoins experts qui nous ont brossé un tableau global de la pauvreté au Canada.

[*Traduction*]

L'automne dernier, nous avons entendu de nombreux témoins experts qui nous ont donné un aperçu de la pauvreté rurale au Canada. En nous fondant sur ces témoignages, nous avons rédigé un rapport intérimaire qui a été publié en décembre et qui, au dire de tous, a vraiment touché une corde sensible.

Nous en sommes maintenant à mi-chemin de la seconde étape de notre recherche, dans le cadre de laquelle nous rencontrons des Canadiens qui vivent en milieu rural. Nous nous sommes rendus dans toutes les provinces du pays. Nous y avons rencontré un groupe de Canadiens vraiment extraordinaire et diversifié. Ils nous ont accueillis à bras ouverts dans leurs collectivités et parfois même chez eux.

Le comité a encore beaucoup de travail à faire. C'est pourquoi nous sommes ici à Kapuskasing ce matin. Nous avons également l'intention de nous rendre à Maniwaki, au Québec, la semaine prochaine. Nous nous rendrons également dans les trois territoires en septembre.

Bref, nous voulons entendre autant de gens que possible afin d'avoir la certitude de bien comprendre la pauvreté rurale.

Pour nous aider à mieux comprendre la pauvreté rurale en Ontario, nous sommes heureux d'accueillir nos premiers témoins ce matin. Avant de commencer, toutefois, il y a quelqu'un dans la salle, qui est l'ami de tous ici présents et qui aimerait dire quelques mots avant que nous commencions. Il s'agit de Brent St. Denis, député d'Algoma—Manitoulin—Kapuskasing.

Brent St. Denis, député d'Algoma—Manitoulin—Kapuskasing : Au nom des commettants d'Algoma—Manitoulin—Kapuskasing, je veux vous souhaiter la bienvenue à Kapuskasing, situé sur la route 11, soit la partie la plus au nord de ma circonscription.

I understand you will indulge me for a couple of minutes before Ms. Guertin starts. I certainly want you to hear from the community much more than I want you to hear from me. If there is a chance later on for me to expand on a few of my preliminary thoughts, I would certainly take that advantage.

I would like to cover some of the highlights of my initial thoughts once I heard that the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry was coming to our area. First of all, I was impressed that you would choose to come to Kapuskasing. I know that you are very busy. I notice that among your ranks you have an Albertan, a senator from Saskatchewan, a senator from the Atlantic, one from Southern Ontario and one from Northern Ontario. You are representing this country from coast to coast.

That you have chosen to pick out rural poverty within the larger question of poverty is, I think, significant. It is far too easy for us as representatives and for national leaders, whether they are federal, provincial or local, to forget that there is not one simple and single definition of poverty.

As I travel around the riding, which is 110,000 square kilometres, there is not one constituency clinic where I would not see some aspect of poverty. It might be a senior widow who loses her husband and the day after that her income goes down because of the way our pensions are calculated. I am sure you are hearing about that.

I might hear also from a disabled person who is struggling to stay in his or her small home in a village but the home needs repairs, whether a ramp or an enlarged bathroom or the fixing of a leaky roof. That repair may mean the difference between being somewhat independent or being fully dependent on the larger society.

I might hear from a family. Typically, the father has been laid off from the local sawmill or from his work in the bush. You will hear that the forest sector in Northern Ontario is suffering terribly with thousands of jobs lost. Many, many mills have closed down, in nearby Smooth Rock Falls, for example, or in Opasatika. Hearst has taken its share. Luckily, here in Kapuskasing the Spruce Falls paper plant is still going strong. People do worry and we hope that worry someday will disappear. You can find examples of this all across Northern Ontario.

I will hear from local mayors and chiefs concerned about their ability to keep up with local infrastructure, the very infrastructure that is needed to keep whatever small businesses can survive viable and to keep those communities strong for the future.

I may hear from a father who has to travel to Alberta or up to Attawapiskat to what we hope will be very successful diamond mining operation. He has to travel away weeks at a time to make a living for the family. That has separated families. It has caused distress at home, leaving a spouse, typically the female spouse, on her own to struggle with the family.

Je crois comprendre que vous m'accordez quelques minutes avant que Mme Guertin ne commence. Je veux certainement que vous écoutiez davantage les membres de la collectivité que moi. Si j'ai l'occasion plus tard de donner davantage de détails sur mon allocution liminaire, je la prendrai certainement.

Je vais vous donner un aperçu de ce qui m'est venu en tête lorsque j'ai d'abord appris que le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se rendrait dans notre région. D'abord, j'ai été impressionné que vous ayez choisi de venir à Kapuskasing. Je sais que vous êtes très occupés. Je vois que vous êtes représentés par une Albertaine, un sénateur de la Saskatchewan, un sénateur de l'Atlantique, un du sud de l'Ontario et un du Nord de l'Ontario. Vous représentez le pays d'un océan à l'autre.

Le fait que vous ayez choisi d'étudier la pauvreté, et plus précisément, la pauvreté rurale, est selon moi, lourd de sens. Il est beaucoup trop facile pour nous, à titre de représentants de même que pour les leaders nationaux, à l'échelle fédérale, provinciale ou locale, d'oublier qu'il n'y a pas une seule définition simple de la pauvreté.

Lorsque je me déplace dans ma circonscription, qui est d'une superficie de 110 000 kilomètres carrés, je constate qu'il y a partout des indices de pauvreté. Il peut s'agir d'une veuve âgée qui, après la mort de son mari, voit son revenu diminuer en raison de la façon dont nos pensions sont calculées. Je suis certain que vous avez entendu des témoignages à cet effet.

Il peut aussi s'agir d'une personne handicapée qui a de la difficulté à rester dans sa petite maison au village et dont la maison doit faire l'objet de travaux, qu'il s'agisse de l'ajout d'une rampe d'accès, de l'agrandissement de la salle de bain ou de la réparation du toit qui coule. Ces travaux peuvent faire la différence entre une certaine indépendance et une totale dépendance envers la société dans l'ensemble.

Il peut s'agir également d'une famille. Généralement, le père perd son emploi à la scierie locale ou à la terre à bois. On vous dira que le secteur forestier du Nord de l'Ontario connaît de grandes difficultés en raison de milliers de pertes d'emplois. De nombreuses scieries ont fermé à proximité, par exemple à Smooth Rock Falls et à Opasatika. Hearst a également subi des pertes d'emplois. Heureusement, ici à Kapuskasing, l'usine de papier Spruce Falls va encore très bien. Les gens s'inquiètent, et nous espérons qu'un jour ces inquiétudes s'estomperont. Vous trouverez des exemples semblables partout dans le Nord de l'Ontario.

Des maires et des chefs locaux me disent craindre pour leur capacité à entretenir les infrastructures locales, les infrastructures nécessaires pour garder les entreprises qui survivent et assurer leur viabilité dans l'intérêt de l'avenir de ces collectivités.

Il y a des pères qui se rendent en Alberta ou à Attawapiskat dans l'espoir de connaître le succès dans les opérations d'extraction de diamant. Ils doivent quitter leur famille des semaines durant pour pouvoir faire vivre leur famille. Des familles sont ainsi séparées. Cela cause des difficultés à la maison, puisque le conjoint qui reste, normalement l'épouse, s'occupe seule de la famille.

The list of examples go on. I hope I get a chance later to throw some ideas into your mixing bowl, such as the pressure we face simply in representation. The formulas, which I suppose are a necessary thing to have, are constantly putting downward pressure on the number of federal seats in Northern Ontario. We need to make sure that our economic development agency, the Federal Economic Development Initiative for Northern Ontario, FedNor, is adequately funded to help our communities not only understand themselves economically but also plan for the future.

Another issue is access to education. Can workers who are laid off be retrained as welders or millwrights or electricians?

In conclusion, there was a time when agriculture was a strong element in this area. You are in what is called the clay belt, which extends down through the area around where Senator Mahovlich is from, down through New Liskeard and beyond, past Timmins, where there has been agriculture. There is a little bit left, but the future demands that we heed the call for more local agriculture.

Thank you very much for being here. I will spend the day listening carefully to those you will hear from in this community. I am sure that, as you have everywhere, you will learn a lot about the needs of rural Canada and the specific concerns of the rural poor who are different than the urban poor, but a poor person is a poor person. I wish you well as you continue this important study.

The Chairman: Before we start, I would like to introduce our senators to you. We do come from various parts of Canada. Senator Peterson is from Regina in the province of Saskatchewan. Some of you may remember Frank Mahovlich. He comes from this area in Northern Ontario near Timmins. Senator Hugh Segal is from Ontario. We had a hearing in his area, a little place called Athens. He also hangs out a lot in Kingston, Ontario. Senator Catherine Callbeck is from Prince Edward Island. She was the Premier of Prince Edward Island and the first woman premier of a province in Canada.

We have a great mix of people here today, and we are eager to hear what the witnesses have to say. Our first witnesses this morning are Louise Guertin, a community legal worker in the Grand-Nord Legal Clinic, and Ernie Lafontaine, a board member from Connection Centre.

Louise Guertin, Community Legal Worker, Grand-Nord Legal Clinic: I am very pleased to have the opportunity to speak to you about the difficulties that low-income people are having. We do not get this opportunity often, especially in rural areas.

I have been working with the legal clinic for 20 years. I do not by any means consider myself an expert when it comes to speaking about living the difficulties that poor people have. However, I have the luxury of hearing it first-hand.

Je pourrais vous donner d'autres exemples. J'espère avoir l'occasion de vous lancer des idées plus tard, en matière de représentation insuffisante, par exemple. Les formules qui, j'imagine, sont nécessaires, fixent constamment à la baisse le nombre de sièges au fédéral du Nord de l'Ontario. Nous devons veiller à ce que notre agence de développement économique, l'Initiative fédérale de développement économique pour le Nord de l'Ontario, ou FedNor, reçoive suffisamment de financement pour aider nos collectivités non seulement à se comprendre économiquement, mais aussi à planifier l'avenir.

Il y a aussi la question de l'accès à l'éducation. Les travailleurs licenciés peuvent-ils recevoir une nouvelle formation pour devenir soudeurs, mécaniciens de machines ou électriciens?

En conclusion, à une certaine époque, l'agriculture était un domaine fort dans cette région. Vous êtes dans ce que l'on appelle la ceinture d'argile, qui s'étend jusque dans la région d'où est originaire le sénateur Mahovlich, en passant par New Liskeard et au-delà de Timmins, où l'on a pratiqué l'agriculture. L'agriculture est encore quelque peu pratiquée, mais à l'avenir, nous devrions davantage favoriser l'agriculture locale.

Je vous remercie beaucoup d'être ici. Je passerai la journée ici et écouterai attentivement les témoins de cette collectivité. Je suis certain que, tout comme vous l'avez fait ailleurs, vous en apprendrez beaucoup sur les besoins du Canada rural et sur les préoccupations précises des pauvres en milieu rural, qui sont différents de ceux des pauvres en milieu urbain. Mais une personne pauvre reste une personne pauvre. Je vous souhaite mes meilleurs vœux pour la poursuite de cette étude importante.

La présidente : Avant de commencer, j'aimerais vous présenter nos sénateurs. Nous venons tous de différentes régions du Canada. Le sénateur Peterson vient de Regina, en Saskatchewan. Certains d'entre vous se souviennent peut-être de Frank Mahovlich. Il vient de cette région du Nord de l'Ontario, près de Timmins. Le sénateur Hugh Segal vient de l'Ontario. Nous avons tenu une audience dans sa région, dans un petit village appelé Athens. Il passe également beaucoup de temps à Kingston, en Ontario. Le sénateur Catherine Callbeck vient de l'Île-du-Prince-Édouard. Elle a été première ministre de l'Île-du-Prince-Édouard, et en fait la première femme première ministre d'une province au Canada.

Nous avons aujourd'hui un assortiment de personnalités remarquable et nous avons hâte d'entendre ce que les témoins ont à nous dire. Nos premiers témoins de ce matin sont Louise Guertin, conseillère en matière juridique à la Clinique juridique Grand-Nord, et Ernie Lafontaine, membre du conseil d'administration du Centre Connection.

Louise Guertin, conseillère en matière juridique, Clinique juridique Grand-Nord : Je suis très heureuse de vous parler des difficultés des personnes à faible revenu. Nous n'avons pas souvent l'occasion de le faire, en particulier, en milieu rural.

Je travaille à la clinique juridique depuis 20 ans. Je ne me considère nullement comme une experte des difficultés qu'éprouvent les plus démunis. Cependant, j'ai l'avantage d'en être informée directement, sans intermédiaire.

I distributed earlier a legal needs assessment that was conducted in this area. We were looking to identify the areas that people are having the most problems with so that the legal clinic could address those issues.

In general, the three most important concerns that low-income people have in rural areas are, first, lack of transportation to access agencies and resources; second, lack of resources, because only minimal resources are available; and third, lack of access to legal representation. I will elaborate a bit and give you specific examples regarding accessing resources.

Health care is basically not available here. We have clients who apply for Ontario disability. A doctor has to complete the medical form. There are not enough doctors here, so people have to attend a local clinic where doctors come in. However, they are locum doctors, and most of them refuse to complete these medical forms because they have no history on the client. They do not know the patient. Therefore, people are not able to access a pension to which they are entitled because they are indeed disabled.

Very few health care specialists come to Kapuskasing. People have to travel to Timmins, which is two hours away, or to Sudbury, Ottawa, or Toronto. Yes, they do get a travel grant, but at \$1.19 per litre for gas, the travel grant does not even get them one way. Plus, there are no monies for staying overnight or for meals.

I am certain that you are aware of the many myths about poor people, such as low-income people are people on social assistance. They are not. Low-income people are senior citizens and students. In this area, certainly, they are the working poor, people who are working at minimum wage.

Daycare costs \$35 a day for one child. A single person receiving social assistance gets \$535 a month. The cheapest apartment here in Kapuskasing is \$400 a month. How can someone possibly survive? Unfortunately, the children have a lot of difficulty.

I thought I had heard it all in my years of working with poor people. I wondered how we can best serve these people here and now. The clinic had a project where we invited poor people to tell us what makes it difficult for them and what could be done here and now. I was appalled to hear that buying bed linen and towels is a luxury for poor people.

Poor people who receive a cheque at the end of the month cannot survive on that, but they do not want to speak up, because they are afraid that if they do speak up, they might not get a cheque for some reason.

J'ai distribué tout à l'heure une évaluation des besoins juridiques dans cette région. Nous avons voulu déterminer les domaines les plus problématiques, afin que la clinique juridique puisse s'en occuper.

De façon générale, les trois principales préoccupations des personnes à faible revenu en milieu rural sont tout d'abord le manque de moyens de transport pour accéder aux organismes et aux ressources; deuxièmement, le manque de ressources, car nous n'avons que le strict nécessaire; et troisièmement, le manque d'accès à la représentation juridique. Je vais vous donner des explications et des exemples précis concernant l'accès aux ressources.

Ici, les soins de santé ne sont pratiquement pas disponibles. Nous avons des clients qui demandent le régime d'invalidité de l'Ontario. Il faut qu'un médecin remplisse la formule médicale. Il n'y a pas suffisamment de médecins ici, et les gens doivent donc se rendre dans une clinique locale fréquentée par les médecins. Cependant, il s'agit de médecins suppléants, dont la plupart refusent de remplir ces formules médicales, étant donné qu'ils ne connaissent pas les antécédents des patients. Ainsi, les gens ne peuvent obtenir une pension à laquelle ils ont droit parce qu'ils sont effectivement invalides.

Il y a très peu de médecins spécialistes qui viennent à Kapuskasing. Les gens doivent se rendre à Timmins, à deux heures de route, ou bien à Sudbury, à Ottawa ou à Toronto. Il est vrai qu'ils obtiennent une subvention de déplacement, mais avec le litre d'essence à 1,19 \$, cette subvention ne couvre même pas l'aller. De plus, les gens qui se déplacent n'obtiennent rien pour les nuitées ni pour les repas.

Je suis certaine que vous n'ignorez pas les nombreux mythes concernant les plus démunis, par exemple que ce sont tous des assistés sociaux. Ce n'est pas le cas. Les personnes à faible revenu sont des personnes âgées et des étudiants. En tout cas, dans cette région, ce sont des travailleurs pauvres, des gens qui travaillent au salaire minimum.

La garderie coûte 35 \$ par jour et par enfant. Un chef de famille monoparentale touche 535 \$ d'assistance sociale par mois. Les appartements les moins chers à Kapuskasing sont à 400 \$ par mois. Comment peut-on réussir à survivre dans ces conditions? Malheureusement, ce sont les enfants qui en pâtissent.

Je croyais avoir tout entendu pendant les années où j'ai travaillé auprès des plus démunis. Je me demandais comment le mieux leur venir en aide dans l'immédiat. La clinique a géré un projet où les personnes pauvres étaient invitées à venir nous parler de leurs difficultés et de ce qu'on pouvait faire pour eux. J'ai été consternée d'entendre dire que pour les pauvres, c'est un luxe que d'acheter des draps et des serviettes de toilette.

Les pauvres qui reçoivent un chèque à la fin du mois n'en ont pas assez pour survivre, mais ils n'osent pas s'exprimer, de peur qu'on leur supprime ce chèque pour une raison quelconque.

In this area, people have worked in mills all their lives. The mills have closed down in the forest industry. These people have no transferable skills because all they know is how to work in a mill. That causes them a lot of difficulties in trying to find other employment.

The biggest difficulty that low-income people face in these rural areas is lack of transportation. There are no bus systems here. People who live in concessions who need assistance have to take a taxi. Unfortunately, many of these people hitchhike because they have no other means of getting to the resources they need.

Sadly, there are many family issues, and to make matter worse, people have to access legal representation in Sudbury, which is five hours away. Our clinic covers from Cochrane, which is one hour east of here, to Hornepayne, which is in the Algoma district. We are two legal staff in our office.

One advantage of living in a rural area is that you tend to become very creative. You have to become creative.

Ernie Lafontaine, Board Member, Connection Centre: I am thankful for being invited to speak here today. I work for the Kapuskasing Indian Friendship Centre. I am an Aboriginal social worker, and I am on the board of one of Kapuskasing's local non-profit organizations, the Connection Centre.

The Connection Centre started approximately ten years ago. The Rotary Club was instrumental in starting this Connection Centre, and we thank them for all the work they do in the community. The centre was started to give low-income families access to everyday household items that we probably pick up at our local Wal-Mart or wherever we shop in our communities. Many of these families do not have the luxury of shopping for everyday items, because they cannot afford them.

All of the items at the Connection Centre are donated by people in the community. They are brought in garbage bags and boxes and sorted at the centre. Everything you would use in your home, from utensils and coffee cups to clothes, is donated.

The Connection Centre has been a godsend for many people in the community. The centre looks for a set amount of money, maybe \$2 or \$5, depending on the item, but if the people cannot afford that, the centre's staff will say, "Here is a bag of items; give us what you can afford." If the person has a quarter or 50 cents, we will take the quarter or 50 cents. Some people do not have the financial means, as Ms. Guertin was just saying.

I worked in that end, too, with the provincial government for five years. I worked directly with low-income families. I saw that side of it, too, and it is pretty sad when you see that in a country like Canada many people live in terrible conditions in some places. You would not think it would happen in this country, but it does. Those of us who are fortunate enough to have full-time, well-paying jobs tend not to notice these things, but when you work on the front lines with these people, you see

Dans cette région, il y a des gens qui ont travaillé toute leur vie dans des moulins à scie, qui sont maintenant fermés. Ces travailleurs n'ont pas de compétences transférables car ils savent seulement travailler dans un moulin à scie. Il est donc très difficile pour eux de trouver un autre emploi.

La plus grosse difficulté à laquelle font face les personnes à faible revenu en région rurale, c'est le manque de moyens de transport. Il n'y a pas d'autobus ici. Les personnes qui habitent dans les rangs éloignés et qui ont besoin d'aide doivent prendre un taxi. Malheureusement, elles doivent souvent faire de l'auto-stop, n'ayant aucun autre moyen d'accéder aux ressources dont elles ont besoin.

Il y a aussi, malheureusement, de nombreux problèmes familiaux et le pire, c'est que les gens doivent aller à Sudbury, à cinq heures de route, pour se faire représenter par un avocat. Notre clinique couvre un territoire qui va de Cochrane, situé à une heure de route à l'est, jusqu'à Hornepayne, dans le district d'Algoma. Elle dispose de deux avocats.

L'un des avantages de la vie en milieu rural, c'est qu'on devient très créatif. C'est indispensable.

Ernie Lafontaine, membre du conseil d'administration, Centre Connection : Je suis heureux d'avoir été invité à m'adresser à vous aujourd'hui. Je travaille au Kapuskasing Indian Friendship Centre. Je suis un travailleur social autochtone et je fais partie du conseil d'administration d'un des organismes locaux à but non lucratif de Kapuskasing, le Centre Connection.

Ce centre a été créé il y a une dizaine d'années, à l'initiative du Club Rotary, auquel nous sommes reconnaissants pour tout le travail qu'il fait dans la collectivité. Le centre a été mis en place pour mettre à la disposition des familles à faible revenu tous les articles ménagers ordinaires que l'on se procure habituellement au Wal-Mart local ou dans un magasin quelconque. De nombreuses familles d'ici ne peuvent pas se permettre d'acheter ces articles, faute de moyens.

Tous les articles proposés au Centre Connection ont été donnés par les gens de Kapuskasing. Ils arrivent au centre dans des sacs à poubelle ou des caisses de carton, puis ils sont triés sur place. Tout ce qu'on peut utiliser à la maison, des ustensiles et des tasses à café aux vêtements, est donné au centre.

Le Centre Connection a été une bénédiction pour de nombreuses personnes de la collectivité. Il demande un montant fixe de 2 à 5 \$ par article, mais si les gens n'ont pas les moyens de payer, le centre leur donne un sac d'articles en leur demandant de donner ce qu'ils peuvent. Si c'est 25 ou 50 cents, nous nous en contentons. Comme vient de le dire Mme Guertin, certaines personnes sont très démunies.

J'ai travaillé également dans ce domaine auprès du gouvernement provincial pendant cinq ans. Je m'occupais directement des familles à faible revenu. J'ai vu également cet aspect de la réalité, et c'est bien triste de voir que dans un pays comme le Canada, de nombreuses personnes vivent ici et là dans des conditions abominables. On a du mal à croire que cela puisse se passer dans notre pays, mais c'est pourtant la réalité. Ceux d'entre nous qui ont la chance d'avoir un emploi à plein temps

it every day. It is sad to see people not having enough money in a month to provide the necessities, such as the right foods for their families, for their children. Our heart goes out to these people every day.

In a nutshell, that is what the Connection Centre does. We provide low-income families with all these household items, anything that is brought in. The centre has been a wonderful gift to the community. It is accessible on a daily basis, which is wonderful. We see all types of people — low-income families but also people who have jobs making minimum wage. There are things they would like to buy that they cannot afford at the local Wal-Mart so they have to get them at the Connection Centre.

I have sat on the board for six years. It has been a nice experience. It is an enjoyable thing to do when you can help other people get by with a lot of things that we take for granted in our lives.

Again, I want to thank you for inviting me here. I was not sure what it was all about when I was called. Maybe now our voice from Northern Ontario can be heard more at the macro level, at the higher levels of government, and let them realize that in the North there are a lot of people in rural communities who do not have it as good as in many other places in this country. We hope these discussions will have some impact at the higher levels of government and perhaps some things could be done down the road.

The Chairman: Thank you for your remarks, especially what you said at the end. It is absolutely true. This will go to the higher levels of government. That is why we are doing this. Our report will not just be in Ottawa. We will be sending reports into the areas where we have met people like you.

What you both have told us today is extremely important to hear, and it is important to hear it from here, not in Ottawa, but from where you are working on the ground to help people. We are grateful for that and we are very pleased that you came.

Senator Segal: I want to thank both of you for making time in your day to come and help us better understand some of the challenges that we face.

My concern from the very outset and why I am proud to be part of what this committee is doing is that I think we are very good in this country at avoiding unpleasant topics. It is always fair weather when Canadians get together. We do not talk about the elephant in the room. Our poverty statistics for the country as a whole basically have not changed in 35 years: 11 per cent to 12 per cent of all Canadians are living beneath the poverty line. In some parts of the country, those numbers are substantially higher, as both of you have referenced this morning.

bien rémunéré ont tendance à ne pas remarquer ces situations, mais lorsqu'on travaille en première ligne auprès des personnes démunies, c'est ce que l'on constate chaque jour. Il est désolant de voir des gens qui n'ont pas assez d'argent chaque mois pour se procurer le strict nécessaire, par exemple de quoi manger correctement pour toute la famille et les enfants. Chaque jour, nous travaillons de tout cœur pour aider ces gens-là.

Voilà en résumé ce que fait le Centre Connection. Nous fournissons aux familles à faible revenu tous ces articles ménagers qui nous sont donnés. Le centre est un cadeau merveilleux pour la collectivité. Il est accessible tous les jours, ce qui est très apprécié. Nous voyons toutes sortes de personnes — des familles à faible revenu, mais également des gens qui travaillent au salaire minimum. Il y a certaines choses qu'ils aimeraient acheter au Wal-Mart local, mais ils n'en ont pas les moyens et ils viennent donc se les procurer au Centre Connection.

J'ai fait partie du conseil pendant six ans et ce fut une bonne expérience. Il est gratifiant d'aider les autres à obtenir des choses que l'on tient pour acquises par rapport à soi-même.

Encore une fois, je vous remercie de m'avoir invité. Lorsqu'on m'a convoqué, je ne savais pas vraiment de quoi il était question. Peut-être que dorénavant, on entendra mieux la voix du Nord de l'Ontario dans les cercles du pouvoir. Il faudrait du moins qu'on sache que dans les collectivités rurales, beaucoup de gens connaissent une situation peu enviable par rapport à celle de bon nombre d'autres Canadiens. Nous espérons donc que ces discussions auront une incidence quelconque sur les autorités gouvernementales et qu'elles mèneront peut-être à des initiatives.

La présidente : Je vous remercie de vos remarques et surtout de votre conclusion. Elle est tout à fait vraie. Ce sujet sera certainement porté à l'attention des hautes sphères de l'administration gouvernementale. C'est d'ailleurs pour cela que nous effectuons notre étude, et notre rapport ne demeurera pas à Ottawa; il sera envoyé dans les régions où nous avons rencontré des gens comme vous.

Ce que vous nous avez dit aujourd'hui tous les deux revêt énormément d'importance, d'autant plus que nous l'avons entendu ici, sur le terrain même où vous venez en aide aux gens. Nous vous en sommes reconnaissants et sommes très heureux de vous compter parmi nous aujourd'hui.

Le sénateur Segal : À mon tour, je vous remercie tous les deux d'avoir pris le temps de nous expliquer certains des problèmes auxquels nous faisons face.

Pour ma part, je suis fier de m'associer au travail de notre comité, parce que je crains que dans notre pays, nous ayons trop tendance à éviter les sujets déplaisants. À en croire les Canadiens quand ils se réunissent, tout va bien. Nous ne voulons pas parler de certaines évidences. Pourtant, nos statistiques sur la pauvreté dans l'ensemble de notre pays n'ont pas bougé en 35 ans : de 11 à 12 p. 100 de tous les Canadiens vivent sous le seuil de la pauvreté. Dans certaines régions, ces proportions sont encore plus élevées, ainsi que vous l'avez tous les deux souligné ce matin.

Ms. Guertin, I want to understand the relationship between income and some of the worst circumstances you are seeing in your day-to-day work. You have said that many people living below the poverty line are not on social assistance. They are people who are working but not earning enough to make ends meet.

For some 35 years I have been a proponent of a guaranteed annual income — an income floor that guaranteed every Canadian the basic amount needed in their part of the country to deal with basic health, most importantly, as well as shelter, food, clothing, heat and transportation costs. That amount should be guaranteed as it is for some parts of our population now; senior citizens with Old Age Security, the Guaranteed Annual Income Supplement and those who have some measure of CPP have at least a basic income. It is not enough for some, but it is a basic income.

We find that people who are not yet seniors and do not have access to that are in the greatest difficulty. Do you think that the vast majority of the problems you see would be diminished if the income issues were addressed?

You talked about transportation as the most important question, but transportation is a problem because people cannot afford it. They do not have a car. They are not able to drive. The community is not large enough to support a public transit system across vast territories with a relatively small population.

Would income, in your judgment, be the core problem? If the Government of Canada, the provinces and the municipalities had a magic wand and an endless pot of money, which they do not, but if they did and they wanted to do the one thing that would make the most difference, would it be the income issue you would address or would it be something else?

Ms. Guertin: The income would certainly diminish the problems. I am happy that you mention that it would be different for different areas.

In terms of transportation, it is not a question that they cannot afford the vehicle. It is where people reside. When we speak of rural areas, we are talking about people who live in concessions, five miles out of town. The local Wal-Mart is on the highway. People who reside in town cannot get out there. There is no bus system.

I am happy to hear that guaranteed income would be considered, as long as it was revised on a regular basis. The working poor get minimum wage, yet the price of gas, electricity, hydro, and everything else is going up. The guaranteed income that seniors get is still not enough.

It would certainly help if there were a basic amount, provided that it was revised regularly. It would serve to alleviate some difficulties that people are facing, like transportation. People who live out of town who need to see

Madame Guertin, j'aimerais comprendre le rapport entre le revenu et certains des cas les plus pénibles que vous observez quotidiennement dans le cadre de votre travail. Vous avez affirmé que bon nombre de gens vivant sous le seuil de la pauvreté ne reçoivent pas d'aide sociale. Ce sont des gens qui travaillent mais ne gagnent pas assez pour joindre les deux bouts.

Cela fait à peu près 35 ans que je préconise un revenu annuel garanti — un revenu de base, grâce auquel tout Canadien recevra le minimum indispensable dans sa région afin de couvrir ses besoins en matière de santé, ce qui est primordial, mais aussi en matière de chauffage et de transport, et de lui donner accès au logement, à la nourriture et à des vêtements. Un tel revenu devrait être garanti comme le sont la Sécurité de la vieillesse et le Supplément du revenu garanti par rapport aux personnes âgées et le RPC par rapport aux prestataires qui y ont cotisé. Ces gens reçoivent ainsi un revenu minimal, parfois insuffisant, mais un revenu minimal tout de même.

On constate que les gens d'âge intermédiaire et qui n'ont pas accès aux prestations sociales sont les plus défavorisés. Estimez-vous que la grande majorité des problèmes que vous observez serait atténuée grâce à ces mesures de soutien du revenu?

Vous avez estimé que le transport constitue le problème le plus aigu, mais cela tient au fait que les gens n'ont pas les moyens de se le permettre. Ils n'ont pas de voiture. Ils ne savent pas conduire. Leurs collectivités ne sont pas assez grandes pour se payer un système de transport en commun à cause de leur faible population et des vastes distances à parcourir.

À votre avis, est-ce que le revenu est le nœud du problème? Si le gouvernement du Canada, les provinces et les municipalités avaient une baguette magique et des ressources monétaires illimitées, ce qui n'est pas le cas, mais si ce l'était et s'ils voulaient prendre ensemble la mesure la plus efficace possible, est-ce que vous préconiserez le soutien du revenu ou autre chose?

Mme Guertin : Le soutien du revenu atténuerait certainement les problèmes. Je me réjouis que vous ayez dit aussi qu'il varierait selon les régions.

Pour ce qui est du transport, le problème ne tient pas au fait que les gens n'ont pas les moyens de s'acheter un véhicule mais au lieu où ils habitent. Dans les régions rurales, les gens vivent dans des rangs, à cinq milles de la ville. Le Wal-Mart local est situé le long de l'autoroute. Les gens vivant en ville ne peuvent s'y rendre. Il n'y a pas de réseau d'autobus.

Je suis heureuse d'entendre que vous envisagez peut-être un revenu garanti, mais pourvu qu'on le révise périodiquement. Malgré le salaire minimum que reçoivent les travailleurs à faible salaire, le prix du gaz, de l'électricité et de tout le reste continue d'augmenter. Même le revenu garanti que reçoivent les aînés ne suffit pas.

Par conséquent, oui, un soutien du revenu minimum serait une bonne chose, mais pourvu qu'il soit rajusté périodiquement. Il allégerait certaines des difficultés, comme le transport. Les gens qui habitent à l'extérieur des villes et qui ont besoin de

their doctors or to access resources and disabled people have to use a taxi, and taxis start at \$6 when you close the door.

Senator Segal: You mentioned the locum doctors. I think many of our physicians and other medical practitioners have been involved in that process through the health sciences centre at Queen's University School of Medicine in Kingston. I know they feel proud and honoured to be part of that. We all remember a TV show from long ago called *The Flying Doctor* in which doctors were regularly flying in to parts of Australia.

Let me put the question more precisely. Is there something about the way the relationship between those health care locums and the local clinic is structured that is basically flawed? Should we be financing the presence of doctors here on a more continuous, ongoing basis so that they can build a relationship with patients or patients can make applications for pensions or appropriate OHIP-financed medical activity in the South for specialized care? What is your sense of how we could fill in that gap in a way that would make the most difference to the people with whom you have been working?

Ms. Guertin: Most of the people we work with have health issues because they are poor. They are not able to afford medications. If you are on social assistance, you get a drug benefit card. If you are working poor, you do not. Most poor people unfortunately have poor health.

We are extremely thankful that we do get locums. From what I hear, it is actually a luxury to have a family doctor. There are so few doctors here. It is difficult to attract doctors to rural areas. They probably could tell you more, but my suspicion is that they do not have the resources. They are working with very limited resources. Our problem is not that we cannot attract. We have committees here that work extremely hard to attract. The problem is to keep these medical practitioners. If they are from the North, they may come back.

It would help if there were more monies for health practitioners and possibly some incentive for them to come to the North and stay. Again, for poor people, it is not just a question of getting a disability medical report done; they need an ongoing relationship with a doctor. Poor people have poor health and they need to have some rapport with a doctor to whom they know they can go as opposed to getting to see a doctor in a month's time. It is difficult to decide a month ahead that you will need to see a doctor and it is difficult to wait a month before you get to see a physician.

voir leur médecin ou d'avoir accès à des ressources de même que les handicapés doivent recourir à un taxi, or, cela coûte en partant 6 \$.

Le sénateur Segal : Vous avez mentionné les médecins suppléants. À ma connaissance, bon nombre de nos médecins et autres professionnels de la santé ont participé à ce genre de programme par l'entremise du centre des sciences de la santé de l'école de médecine de l'Université Queen's à Kingston. Je sais qu'ils se sentent d'ailleurs fiers et honorés d'en faire partie. Nous nous souvenons tous d'une émission de télévision d'il y a bien longtemps, et dont le titre était *The Flying Doctor* et où des médecins prenaient régulièrement l'avion pour se rendre dans des régions de l'Australie.

Permettez-moi de poser la question de manière plus précise. Estimez-vous que la façon dont on conçoit les liens entre les professionnels de la santé suppléants et les cliniques locales laisse à désirer? Devrions-nous soutenir une présence plus constante et permanente de la part de nos médecins afin qu'ils puissent établir de véritables liens avec leurs patients, ou que les patients puissent demander des pensions, ou encore des services médicaux remboursés par OHIP dans le sud lorsqu'ils ont besoin de soins spécialisés? Que pourrions-nous faire pour améliorer le mieux possible la situation de ceux et celles auprès de qui vous travaillez?

Mme Guertin : La plupart des gens avec qui nous travaillons ont des problèmes de santé en raison de leur pauvreté. Ils n'ont pas les moyens de s'acheter des médicaments. Si vous êtes prestataire de l'aide sociale, on vous remettra une carte de prestations. Toutefois, vous n'en recevrez pas si vous êtes un travailleur à faible revenu. Malheureusement, la plupart des pauvres sont en mauvaise santé.

Nous sommes extrêmement reconnaissants de recevoir la visite de médecins suppléants. D'après ce que j'entends, c'est un véritable luxe que d'avoir un médecin de famille. Il y a si peu de médecins ici. Il est difficile d'en attirer dans les régions rurales. Eux-mêmes pourraient vous en dire davantage, mais je soupçonne qu'ils manquent de ressources, qu'ils doivent faire leur travail avec des ressources très limitées. Notre problème, ce n'est pas que nous n'attirons pas les gens. Nous avons mis sur pied des comités qui déploient énormément d'efforts pour éveiller l'intérêt de candidats. Le problème, c'est de garder ces professionnels une fois qu'ils sont ici. Toutefois, s'ils viennent du Nord, ils reviendront peut-être.

Il serait utile de consacrer davantage d'argent aux professionnels de la santé et peut-être d'envisager une mesure incitative afin qu'ils s'installent dans le Nord et y restent. Encore une fois, ce dont les pauvres ont besoin, ça n'est pas surtout de faire rédiger des rapports d'invalidité mais d'avoir des contacts suivis avec un médecin. Les pauvres sont en mauvaise santé et ils ont besoin d'un médecin régulier à qui ils savent pouvoir s'adresser en cas de besoin, plutôt que d'un rendez-vous dans un mois. Il est difficile de savoir un mois d'avance si on aura vraiment besoin d'un rendez-vous chez le médecin, tout comme il est difficile d'attendre ce même rendez-vous pendant tout un mois.

Senator Segal: Mr. Lafontaine, I have a question for you on the Connection Centre in general, but also on your own contact with the clients of the Connection Centre. What is your sense of the primary cause for their lack of financial resources? Is it essentially unemployment? Is unemployment the grinding issue that is producing the lack of financial capacity on their part so that the Connection Centre is very helpful to them?

Mr. Lafontaine: I think there are two categories. Unemployment is part of it definitely. You also have the working poor as Ms. Guertin stated. We have many working poor in the community. Low-income families and people who are on the Ontario Works Program or the Ontario Disability Support Program are on limited income. You have to take care of your basic needs. You have to pay your rent so the landlord does not evict you and you have to get your food. With the cost of these basic needs, there is very little left at the end of the month.

As for food, you cannot buy the best food that you need, such as vegetables and fruits, to feed the kids properly. As parents, we also need proper nutrition to live a well-balanced, healthy life. Unfortunately, if you do not have money, those become luxuries for you. That is why people access the Connection Centre daily. If they can spend a little less money on clothes and household items, I imagine their money goes for the items they need such as more vegetables.

It is sad. We do not like to see or talk about these things, but when you work with these people every day, it touches you. You can afford it and they cannot. What do you do?

Senator Segal: Is there a food bank here in Kapuskasing?

Mr. Lafontaine: There is, but it is open only once every two weeks and in the summer it shuts down. People have to eat in the summer, too. It is better than nothing, but it is not enough.

Senator Segal: You will be interested to know but not surprised that almost 90 per cent of the increase in the number of food banks across the country has been in rural Canada, not in the cities.

Mr. Lafontaine: It does not surprise me.

Senator Callbeck: How long has the Connection Centre been in existence?

Mr. Lafontaine: I have been on the board for six years, but the centre originally started about four years prior to that. It has been in existence for about ten years. Before the centre we never had this type of facility in the community for low-income families to access. Since the centre opened it has been busy on a daily basis with people coming in and out, some donating stuff and some taking it away as fast as it comes in.

Le sénateur Segal : Monsieur Lafontaine, j'aimerais vous poser une question d'ordre général sur le Centre Connection et sur votre contact avec ses clients. D'après vous, quelle est la principale cause de leur manque de moyens financiers? Est-ce surtout le chômage? Est-ce que le chômage constitue le problème redoutable à l'origine de leur manque de moyens financiers si bien qu'ils trouvent le Centre Connection très utile?

M. Lafontaine : Je pense que l'on peut parler de deux catégories de choses. Le chômage fait certainement partie du problème. Comme l'a mentionné Mme Guertin, il y a aussi les gagne-petit. Nous en avons beaucoup dans la collectivité. Les familles à faible revenu et les gens qui adhèrent au Programme Ontario au travail ou au Programme ontarien de soutien aux personnes handicapées ont un revenu limité. Ils doivent pouvoir satisfaire leurs besoins de base. Ils doivent payer leur loyer pour ne pas être expulsés par le propriétaire et ensuite pouvoir aussi s'alimenter. Après avoir payé pour ces besoins essentiels, il reste très peu d'argent à la fin du mois.

Pour ce qui est de la nourriture, on ne peut pas acheter les meilleurs aliments, comme les fruits et les légumes, pour nourrir convenablement les enfants. Les parents ont également besoin d'une saine alimentation pour pouvoir mener une vie équilibrée et rester en bonne santé. Malheureusement, quand on n'a pas d'argent, tout cela ne représente plus que du luxe. C'est pour cela que les gens vont quotidiennement au Centre Connection. S'ils peuvent dépenser un peu moins d'argent pour les vêtements et les articles ménagers, j'imagine que l'argent qui leur reste sert à payer les choses dont ils ont plus besoin, comme les légumes.

C'est triste. Ce sont des choses auxquelles on n'aime pas penser, mais quand on travaille quotidiennement avec ces gens, cela vous touche. Vous pouvez vous permettre des choses qu'eux ne peuvent pas se permettre. Que faut-il faire?

Le sénateur Segal : Y a-t-il une banque alimentaire à Kapuskasing?

M. Lafontaine : Oui, mais elle n'est ouverte qu'une fois toutes les deux semaines et reste fermée l'été. Les gens ont besoin de manger l'été également. C'est mieux que rien, mais ce n'est pas suffisant.

Le sénateur Segal : Vous ne serez sans doute pas étonné d'apprendre que l'augmentation d'environ 90 p. 100 du nombre de banques alimentaires au pays a eu lieu dans le Canada rural et non pas dans les villes.

M. Lafontaine : Non, cela ne me surprend guère.

Le sénateur Callbeck : Depuis quand existe le Centre Connection?

M. Lafontaine : Cela fait six ans que j'y travaille, mais il a été mis sur pied environ quatre ans avant que j'arrive. Il existe depuis environ 10 ans. Avant son existence, nous n'avions pas de centre de ce genre dans la collectivité pour aider les familles moins bien nanties. Depuis son ouverture, il est visité fréquemment tous les jours. Il y a un va-et-vient continu, certains font des dons et d'autres les prennent dès qu'ils arrivent.

Senator Callbeck: Are the numbers increasing every year?

Mr. Lafontaine: Yes. At every board meeting we get reports from the coordinator and she says that a lot of new people are coming in. There are many regulars but there are also many new faces, which means that more people are using the centre because of prices.

Many people who come cannot afford to pay for a bag of clothes. If they cannot afford 50 cents, if it is that bad, we give them the bag of clothes or whatever it is that they need at that point in time.

Senator Callbeck: The number of people coming to the centre is increasing.

Mr. Lafontaine: Yes, it is increasing, definitely.

Senator Callbeck: Ms. Guertin, I want to ask you about access to legal representation, but before I do that I want to touch on a couple of things that came up with Senator Segal.

In Ontario, when people on social assistance go off social assistance, they lose their drug card. There is no allowance in there at all.

Ms. Guertin: Yes. People who are in receipt of Ontario Works lose that. However, the Ontario Disability Support Program has been changed recently to continue to provide the medical benefits until the working person gets those benefits through their work.

There really is no incentive for people. Some say that people on social assistance are lazy and do not want to work. Well, there is certainly no incentive for people to find work at minimum wage. Yes, they are going to make more money, but they have no more benefits. They have no access to reduced daycare costs. It is very difficult. I would say that the majority of people who are on social assistance are not there because they choose to be.

I have been working in the clinic for 20 years. Prior to that, I worked ten years in social work. I have seen such a change in who is now receiving social assistance. They are people who have always worked, but now the mills and other businesses are. People on social assistance since 2000 are certainly not there by choice.

Senator Callbeck: I agree with you.

You mentioned people having to wait to see a doctor in order to get a disability form filled out. In general, what is the wait time here, unless they go to Sudbury or elsewhere to get a doctor to sign?

Ms. Guertin: They cannot go to Sudbury. The locum doctors come more regularly.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que les chiffres augmentent chaque année?

M. Lafontaine : Oui. Lors de chaque réunion du conseil, nous recevons des rapports de la part de la coordonnatrice. Elle nous indique qu'il y a toujours plus de personnes qui fréquentent le centre. Il y a des personnes qui viennent régulièrement, mais on voit également beaucoup de nouveaux visages. Cela veut dire qu'il y a plus de personnes qui y vont en raison des prix.

Beaucoup de gens viennent car ils ne peuvent pas se permettre de payer pour un sac de vêtements. S'ils ne sont pas capables de nous donner 50 cents, si leur situation est aussi difficile, alors on leur donne un sac de vêtements ou ce dont ils ont besoin lorsqu'ils viennent nous voir.

Le sénateur Callbeck : Le nombre de personnes qui visitent le centre augmente.

M. Lafontaine : Oui, il augmente, cela ne fait aucun doute.

Le sénateur Callbeck : Madame Guertin, j'aimerais vous parler de l'accès à la représentation juridique. Auparavant toutefois, j'aimerais revenir à certaines choses qui ont été soulevées par le sénateur Segal.

En Ontario, lorsque les gens ne reçoivent plus de bien-être, ils perdent leur carte de paiement des médicaments. Ils ne reçoivent aucune allocation.

Mme Guertin : Oui. Les gens inscrits au Programme Ontario au travail perdent leur carte. En revanche, le Programme ontarien de soutien aux personnes handicapées a changé récemment et continue à octroyer les avantages médicaux jusqu'à ce que la personne qui travaille reçoive ces avantages par le biais de son travail.

Il n'existe tout simplement pas de mesures incitatives pour les gens. Certains prétendent que les assistés sociaux sont paresseux et ne veulent pas travailler. Eh bien, ce n'est pas stimulant de trouver un travail au salaire minimum. Oui, d'un côté, ils se feront plus d'argent, mais de l'autre, ils n'auront plus d'avantages. Ils n'auront plus accès à des garderies moins coûteuses. C'est très difficile. Je vous dirai que la plupart des gens sur le bien-être social n'y sont pas parce qu'ils l'ont choisi.

Cela fait 20 ans que je travaille à la clinique. Avant, j'ai travaillé pendant 10 ans dans le domaine du travail social. Les gens qui touchent l'aide sociale sont bien différents qu'auparavant. Il s'agit de gens qui ont toujours travaillé, mais les scieries et les entreprises qui les embauchaient ont fermé leurs portes. Depuis l'an 2000, les gens qui se retrouvent à l'aide sociale n'y sont pas par choix.

Le sénateur Callbeck : Je suis d'accord avec vous.

Vous avez indiqué qu'il y a des gens qui doivent attendre de voir un médecin afin qu'il leur remplisse un formulaire d'invalidité. Si l'on ne va pas à Sudbury ou ailleurs pour obtenir le formulaire, quels sont les délais d'attente dans votre région pour pouvoir consulter un médecin?

Mme Guertin : Ils ne peuvent pas aller à Sudbury. Les médecins suppléants viennent plus régulièrement.

Senator Callbeck: But they will not sign.

Ms. Guertin: Exactly. That is the problem. You cannot blame these doctors for refusing to sign. They do not know the patient and have no history with the case.

Senator Callbeck: How long does the local person have to wait?

Ms. Guertin: They are hoping that the next doctor who comes will help them out, depending on who it is. People who do not have a family doctor can wait a month or two months, and we all know that the waiting period to access specialized services is even longer.

Senator Callbeck: Is your legal clinic run by a board of directors?

Ms. Guertin: Yes.

Senator Callbeck: Was this clinic set up to deal specifically with low-income people?

Ms. Guertin: Yes. That is what legal clinics do. We represent low-income people before courts and tribunals. However, we do not do only legal work. We do community development, law reform and public legal education, which is extremely important. Many poor people are afraid to speak up. If they have the right information and if they know that they have the right to speak up, it makes a big difference. In essence, legal clinics empower low-income people.

Senator Callbeck: What is the legal aid situation?

Ms. Guertin: In this area, in Kapuskasing, we have a handful of lawyers. When it comes to Children's Aid matters, we have maybe one lawyer who will consider a legal aid certificate, and that is not a local lawyer.

Unfortunately, legal clinics do not do family or criminal law. Lawyers from private practice come to the clinic once a week to offer duty counsel services. The majority of the people who use these services qualify for legal aid certificates. However, certificates in hand, they are not able to retain lawyers. I am not saying that the lawyers all refuse, but they are very selective about which cases they will take on.

We provide the legal aid certificate holders with a list of all the lawyers in the area, and they have to go through the entire list. Honestly, when it comes to family law or Children's Aid matters, people are having to see lawyers in Sudbury.

Senator Callbeck: Do many people go to court representing themselves?

Ms. Guertin: They have to because they have no lawyer.

Le sénateur Callbeck : Mais ils ne signeront pas.

Mme Guertin : C'est exact. Voilà le nœud du problème. On ne peut pas critiquer ces médecins parce qu'ils refusent de signer le formulaire. Ils ne connaissent ni le patient ni ses antécédents.

Le sénateur Callbeck : Combien de temps est-ce que les gens de l'endroit doivent attendre?

Mme Guertin : Ils espèrent que le prochain médecin qui les visitera les aidera, mais ça dépend de qui viendra. Les gens qui n'ont pas de médecin de famille peuvent attendre de un à deux mois et, comme nous le savons trop bien, les délais d'attente pour avoir accès à des services spécialisés sont encore plus longs.

Le sénateur Callbeck : Est-ce qu'un conseil d'administration dirige votre clinique juridique?

Mme Guertin : Oui.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que cette clinique a été mise sur pied précisément pour aider les familles à faible revenu?

Mme Guertin : Oui. C'est ce que font les cliniques juridiques. Nous représentons les personnes à faible revenu devant les tribunaux et les cours. En revanche, nous ne faisons pas seulement du travail juridique. Nous travaillons également dans des domaines très importants, comme le développement de la collectivité, la réforme du droit et l'éducation juridique du public. Beaucoup de personnes pauvres ont peur de se défendre. On voit une énorme différence lorsqu'ils sont munis des renseignements appropriés et savent qu'ils ont le droit de se défendre. Autrement dit, les cliniques juridiques donnent aux gens à faible revenu une autonomie accrue.

Le sénateur Callbeck : Qu'en est-il de la situation de l'aide juridique?

Mme Guertin : Nous avons une poignée d'avocats à Kapuskasing. Pour ce qui est des questions d'aide à l'enfance, nous avons peut-être un avocat qui envisagera l'octroi d'un certificat d'aide juridique, et il ne s'agit pas d'un avocat local.

Malheureusement, les cliniques juridiques ne font pas de droit criminel ou familial. Les avocats d'un cabinet privé fréquentent la clinique une fois par semaine pour offrir des conseils. La plupart des gens qui utilisent les services sont admissibles aux certificats d'aide juridique. Toutefois, même s'ils ont en poche leurs certificats, ils ne sont pas capables d'obtenir un avocat. Ce n'est pas que les avocats refusent toutes ces demandes, mais ils sont très sélectifs lorsqu'ils acceptent un cas.

Nous fournissons aux détenteurs de certificats d'aide juridique une liste de tous les avocats dans la région et ils doivent passer à travers toute la liste. Mais lorsqu'il s'agit d'une question de droit familial ou d'aide à l'enfance, les gens doivent voir des avocats à Sudbury.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que beaucoup de gens se représentent eux-mêmes en cour?

Mme Guertin : Ils sont obligés de le faire car ils n'ont pas d'avocat.

Senator Callbeck: That is happening in my province as well. I was talking to a woman the other day who has been to court three times representing herself. She would probably have a Grade 8 education. This situation is deplorable.

Ms. Guertin: We are extremely thankful to have the lawyers who do assist clients, who do the duty counsel. At least they can tell the clients when their court date is and what they have to do. When a client is unrepresented, it slows the entire process down and creates a problem within the court system.

It would be a step towards a solution to have the legal clinics work hand in hand with Legal Aid Ontario. In the South, it may be different. In the North, it would be extremely helpful for low-income people if Legal Aid Ontario had enough funding to allow clinics to hire lawyers on a full-time basis in order to offer services to people as opposed to duty counsel coming in one afternoon a week and there being no lawyer to represent people in court.

Senator Peterson: Ms. Guertin, is your legal aid clinic under the jurisdiction of the provincial government?

Ms. Guertin: Yes.

Senator Peterson: When you are assisting people, is there ever crossover on issues to do with the federal government? Do you do that as well?

Ms. Guertin: Yes, we do.

Senator Peterson: Is there anyone here to deal with federal issues or do clients have to go somewhere else? Where is the nearest centre that deals with issues of pensions and so on?

Ms. Guertin: Issues like CPP and so on are all done out of Timmins or Ottawa.

Senator Peterson: Therein lies one of the problems.

Ms. Guertin: Yes.

Senator Peterson: On the matter of social assistance, has anybody done any cross-tabulation between social assistance, lack of food security and health care? In other words, one leads to another. If you are low income, you do not eat properly and your children do not properly. You do not get medication. Down the road, there is an increased cost at the other end. Has there been any move at all towards trying to justify a higher basic assistance at the beginning?

Ms. Guertin: No.

Senator Peterson: Transportation is an issue we have been hearing over and over again in rural areas. Is there a solution?

I come from Regina, which started a program called Telebus where disabled people or people who did not have transportation could phone up and make arrangements two days in advance that the bus would pick them up at 10:30 and take them

Le sénateur Callbeck : Ça arrive dans ma province également. Je parlais à une femme l'autre jour qui me disait qu'elle avait dû se représenter seule trois fois à la cour. Elle avait terminé sa scolarité en secondaire II. C'est déplorable.

Mme Guertin : Nous sommes extrêmement reconnaissants d'avoir des avocats qui aident les clients, lorsqu'ils sont de garde. Ils peuvent au moins dire aux clients ce qu'ils doivent faire et leur annoncer leur journée de comparution. Lorsqu'un client est mal représenté, le processus en entier est ralenti et cela crée des problèmes dans le système juridique.

On serait un peu plus près d'arriver à une solution si les cliniques juridiques travaillaient main dans la main avec Aide juridique Ontario. C'est peut-être différent dans le sud. Dans le nord, si Aide juridique Ontario avait suffisamment de financement pour permettre aux cliniques d'embaucher des avocats à temps plein pour fournir leurs services, cela aiderait beaucoup les personnes à faible revenu. Comme ça, elles n'auraient plus à se fier sur la venue hebdomadaire d'un avocat de garde et n'auraient plus à se représenter elles-mêmes en cour.

Le sénateur Peterson : Madame Guertin, est-ce le gouvernement provincial qui a compétence sur votre clinique d'aide juridique?

Mme Guertin : Oui.

Le sénateur Peterson : Lorsque vous aidez les gens, y a-t-il parfois un chevauchement avec le gouvernement fédéral? Est-ce que vous vous occupez de cela également?

Mme Guertin : Oui.

Le sénateur Peterson : Est-ce qu'il y a quelqu'un ici qui traite des questions relatives au gouvernement fédéral? Est-ce que les clients doivent aller ailleurs pour obtenir des conseils? Où se trouve le centre le plus près qui s'occupe, notamment, des pensions?

Mme Guertin : Les questions relatives au RPC sont traitées à Timmins ou à Ottawa.

Le sénateur Peterson : Voilà justement un des problèmes.

Mme Guertin : Oui.

Le sénateur Peterson : Pour ce qui est de l'aide sociale, est-ce que quelqu'un a fait le lien entre l'aide sociale, le manque de sécurité alimentaire et les soins de santé? En d'autres mots, l'un entraîne l'autre. Si vous avez un faible revenu, vous et vos enfants ne vous alimentez pas adéquatement. Vous ne recevez pas de médicaments. Au bout du compte, les coûts augmentent. Est-ce que l'on a tenté de justifier l'octroi d'une aide sociale de base plus élevée dès le départ?

Mme Guertin : Non.

Le sénateur Peterson : Dans les régions rurales, nous avons beaucoup entendu parler du problème du transport. Y a-t-il une solution?

Je viens de Regina. On y a mis sur pied un programme intitulé Telebus. Les personnes handicapées ou ceux qui n'avaient pas de moyen de transport, pouvaient appeler l'autobus deux journées à l'avance et il venait les chercher à 10 h 30 pour les amener au

downtown. Would it be possible to set up something like that in this area? It would not be bus service that runs every half hour all day, but one could, once a week or something, arrange bus transportation. Without such a system, as you said, people living in the concessions are stranded. How do they get out? Is that a possibility? Or is this a problem that we will not solve?

Ms. Guertin: We do have some resources, but they are very limited. We have that type of service, but there is only one bus for our population of 9,000, and for example it takes half an hour to get to Concession 10. It makes it pretty difficult.

We do not have the population for buses every half hour, but having monies available to address transportation issues would help. For low-income people, transportation is one thing, but affordable transportation is really the issue here as well. You cannot take a taxi that starts off at \$6. If there were ample affordable transportation, that would certainly assist people. I really like that idea. As I said, we have to be creative here in the North. We cannot say that we will get people money to buy a car. However, having buses or other transportation available would improve the situation.

Senator Peterson: People could then coordinate their affairs as well, even if it means phoning in a week ahead or something along those lines. We are trying to deal with this because it does come up over and over again.

Mr. Lafontaine, you said that goods are donated to the Connection Centre. Are there other competing organizations like the Salvation Army or service clubs that do the same type of thing?

Mr. Lafontaine: No, this is only one in the community.

Senator Peterson: Do service clubs assist you in any way or are you on your own?

Mr. Lafontaine: We definitely have service clubs, but individual people accessing service clubs for money does not happen too often. The clubs will get to the community on a larger scale. People who need household items that they cannot afford cannot get those at any service club. That is why the Connection Centre was created in the first place, to provide these things that people cannot afford.

Senator Peterson: I understand that. I was wondering if service clubs could have a program to assist you. They could do something like collect the household items and take them to the centre. It is just a thought.

Mr. Lafontaine: The goods are donated by everyday people in the community. They have stuff at home that they do not need anymore, and instead of taking it to the municipal dump as they

centre-ville. Est-ce que l'on pourrait mettre quelque chose de similaire sur pied dans cette région? L'autobus ne roulerait pas nécessairement chaque demi-heure, mais on pourrait tenter d'obtenir un bus une fois par semaine. Sans un tel système, comme vous l'avez mentionné, les gens sont isolés. Comment peuvent-ils sortir? Est-ce une possibilité? S'agit-il d'un problème que nous ne résoudrons pas?

Mme Guertin : Nous avons des ressources, mais elles sont très limitées. Nous avons un service similaire, mais il n'y a qu'un autobus pour une population de 9 000 habitants. Cela prend environ une demi-heure pour arriver à Concession 10. C'est très difficile.

Nous n'avons pas suffisamment de gens pour avoir des autobus à chaque demi-heure, mais ce serait utile d'avoir des ressources financières pour s'occuper du problème de transport. Le transport en commun est un problème pour les personnes à faible revenu, mais encore faut-il que cela soit abordable. On ne peut pas prendre un taxi qui commence à 6 \$. Cela aiderait énormément les gens s'il y avait un transport abordable. J'aimerais beaucoup cette idée. Comme je l'ai dit, nous avons fait preuve de créativité dans le Nord. Nous ne pouvons pas dire aux gens qu'ils recevront de l'argent pour s'acheter une voiture. En revanche, la situation serait nettement améliorée s'il y avait des autobus ou un autre moyen de transport.

Le sénateur Peterson : Les gens seraient alors en mesure de coordonner également leurs activités, même s'il leur faut pour cela téléphoner une semaine à l'avance, par exemple. Nous essayons de trouver une solution à ce problème, car il est constamment mentionné.

Monsieur Lafontaine, vous dites que des articles sont donnés au Centre Connection. Y a-t-il d'autres organismes concurrents qui font la même chose, comme l'Armée du Salut ou des sociétés philanthropiques?

M. Lafontaine : Non, c'est le seul organisme de ce genre dans notre collectivité.

Le sénateur Peterson : Recevez-vous de l'aide de sociétés philanthropiques ou devez-vous débrouillez tout seuls?

M. Lafontaine : Nous avons des sociétés philanthropiques, mais il est plutôt rare qu'un particulier s'adresse à ces sociétés pour recevoir de l'argent. Les sociétés philanthropiques aident la collectivité à une échelle plus générale. Un particulier ne peut pas s'adresser à une société philanthropique pour obtenir des articles ménagers qu'il n'a pas les moyens d'acheter. C'est pour cette raison que le Centre Connection a été créé initialement, pour fournir ces articles que les gens n'ont pas les moyens de se procurer.

Le sénateur Peterson : Je comprends cela. Je me demandais si les sociétés philanthropiques disposaient d'un programme qui pourrait vous aider. Elles pourraient par exemple recueillir les articles ménagers et les amener au centre. Mais ce n'est qu'une idée.

M. Lafontaine : Les articles sont donnés par de simples citoyens de la collectivité. S'ils ont chez eux des articles dont ils n'ont plus besoin, ils les amènent maintenant au Centre

did in the past, they now bring to the Connection Centre. A lot of the stuff is good and salvageable and people can use it. A lot is given for next to nothing. It helps people out who cannot afford to pay the full price for those items.

Senator Peterson: I would suggest that there is lots of stuff in basements in this country that could be used if there were just some initiative or encouragement to get it out of the basement. Many people do not think about their basements until they move and then they wonder where all that stuff came from. That is unfortunate because that stuff is so desperately need by your group.

Mr. Lafontaine: Seeing people use the centre on a daily basis because they cannot afford to buy things elsewhere really identifies the need at the macro level.

Senator Mahovlich: Mr. Lafontaine, you mentioned that new people are coming to the centre needing help. What about the future? Are you planning to expand?

I am a little concerned about the future. Gas prices will go up. Apparently, we are going to use wheat and corn for fuel, which will cause the cost of food to increase. The minimum wage will be kept at the lowest possible level. More people will be knocking on your door.

Mr. Lafontaine: Yes, definitely.

Senator Mahovlich: Is that a concern?

Mr. Lafontaine: Obviously, the need is not declining, it is increasing. It has been increasing for the last six years since I have been on the board of directors. We get monthly reports from the coordinator of the centre, who sees the people and the need on a daily basis. She has told the board that they are seeing new faces coming in, more people accessing the centre. It is a sign of the times.

Minimum wage is controlled by the government. You can only buy so much with the minimum wage, especially when everything else keeps going up. Inflation it seems has always been a problem in this country. Everything goes up constantly. Businesses can increase their prices, but people can only afford so much on a fixed income.

Senator Mahovlich: That has to change.

Mr. Lafontaine: It definitely has to change.

Senator Mahovlich: I like this idea of affordable transportation. If a person gets sick and has to go to Timmins, then he feels a little more comfortable getting there if he can get affordable transportation somehow.

Ms. Guertin, you mentioned Timmins, and I am from Timmins. We always had a hospital there. Was there not a hospital here Kapuskasing 50 years ago?

Ms. Guertin: There is a hospital here.

Connection, au lieu de les amener au dépotoir municipal comme ils le faisaient auparavant. Bon nombre de ces articles sont en bon état ou réparables, et les gens peuvent les utiliser. Un grand nombre d'articles sont donnés pour presque rien. Cela aide les gens qui n'ont pas les moyens d'acheter ces articles au plein prix.

Le sénateur Peterson : Au Canada, un grand nombre de sous-sols sont remplis d'articles qui pourraient être utilisés si on pouvait amener les gens à s'en défaire au moyen d'une initiative ou d'encouragement. La plupart des gens oublient ce que contient leur sous-sol jusqu'à ce qu'ils déménagent et lorsqu'ils le font, ils se demandent comment ils ont pu accumuler tout cela. C'est bien malheureux, car votre groupe a désespérément besoin de tous ces articles.

M. Lafontaine : Pour comprendre l'étendue du besoin à l'échelle générale, il suffit de voir les gens qui viennent au centre tous les jours parce qu'ils n'ont pas les moyens d'acheter ces articles ailleurs.

Le sénateur Mahovlich : Monsieur Lafontaine, vous avez mentionné que le centre reçoit de nouveaux clients qui ont besoin d'aide. Qu'en est-il de l'avenir? Prévoyez-vous augmenter vos activités?

Je suis un peu inquiet quant à l'avenir. Le prix du carburant augmente. Il semble que nous allons maintenant en fabriquer avec du blé et du maïs, ce qui provoquera une hausse du coût des aliments. Le salaire minimum sera maintenu au plus bas niveau possible. De plus en plus de gens frapperont à votre porte.

M. Lafontaine : Oui, tout à fait.

Le sénateur Mahovlich : Cela vous inquiète-t-il?

M. Lafontaine : Il est certain que le besoin augmente au lieu de diminuer. Il a augmenté au cours des six dernières années, depuis que je siège au conseil d'administration. La coordonnatrice du centre, qui voit les gens et constate les besoins au quotidien, produit des rapports mensuels. Elle a dit au conseil que le centre reçoit de nouveaux clients, qu'elle voit de nouveaux visages. C'est un signe des temps.

C'est le gouvernement qui décide du salaire minimum. Les gens qui gagnent le salaire minimum ont un pouvoir d'achat limité, surtout compte tenu de la hausse générale des prix. L'inflation a toujours posé un problème au Canada, semble-t-il. Les prix augmentent constamment. Les entreprises augmentent le prix de leurs marchandises, mais les gens qui vivent avec un revenu fixe ont un pouvoir d'achat limité.

Le sénateur Mahovlich : Il faut que cela change.

M. Lafontaine : Oui, il faut que cela change.

Le sénateur Mahovlich : J'aime bien cette idée du transport abordable. Une personne malade qui doit se rendre à Timmins se sentirait un peu plus à l'aise si elle pouvait se prévaloir de services de transport abordable.

Madame Guertin, vous avez parlé de Timmins, et c'est la ville d'où je viens. Il y a toujours eu un hôpital à Timmins. N'y avait-il pas également un hôpital ici, à Kapuskasing, il y a 50 ans?

Mme Guertin : Nous avons effectivement un hôpital.

Senator Mahovlich: An orthopaedic specialist once operated on my knee. He said he would come up to Kapuskasing once a month to do a few operations. Is that still happening?

Ms. Guertin: No. We do have specialists who come here. However, if people require surgery and need an MRI, they have to travel to Timmins.

Senator Mahovlich: For an MRI.

Ms. Guertin: Yes, and for a CAT scan they have to travel to Timmins.

We do have resources here. Please, do not get me wrong. We do have some resources, but they are very limited compared to what is available in a city like Timmins. Rural areas now use Timmins as the regional hospital for specialized procedures.

Senator Mahovlich: Has Kapuskasing looked into an MRI program?

Ms. Guertin: I cannot speak to that. I am not aware that they have.

Senator Mahovlich: I guess it is too expensive.

Ms. Guertin: Absolutely.

Senator Mahovlich: I know that in Toronto not every hospital has an MRI. It could be too expensive.

The Chairman: I thank the two of you very much. This has been an important way to start our meeting. I and my colleagues appreciate very much that you have taken the time to be here today. Please feel free to stay. Good luck from all of us in the work you are doing.

For our second panel, we have with us Adèle Bordeleau, from the Kapuskasing Economic Development Corporation, and Laurier Guillemette, a retired agronomist.

Adèle Bordeleau, Economic Development Officer, Kapuskasing Economic Development Corporation: Good morning. I am here today representing the Town of Kapuskasing as their economic development officer. For 12 years I worked for Collège Boréal and I worked specifically with youth at risk, trying to find them jobs and getting them job-ready, so I bring that perspective also.

First and foremost, I would like to thank you for this opportunity. Rural poverty is an unfortunate reality in Northern Ontario. Although I am not by any stretch of the imagination an expert on poverty, I am here today on behalf of the Kapuskasing Economic Development Corporation, KEDC, to present to you our precarious economic situation and how it has affected our population.

Once a booming resource-based community, Kapuskasing has had its share of economic troubles in the last few years. Our government needs to be aware of the underlying issues in our constant struggle to become economically secure.

Le sénateur Mahovlich : Un orthopédiste m'a déjà opéré au genou. Il disait qu'il venait à Kapuskasing environ une fois par mois pour faire quelques chirurgies. Cela se fait-il encore?

Mme Guertin : Non. Nous avons des spécialistes qui viennent ici. Cependant, les gens qui ont besoin d'une chirurgie ou d'un examen par IRM doivent se rendre à Timmins.

Le sénateur Mahovlich : Pour un examen par IRM?

Mme Guertin : Oui, ils doivent se rendre à Timmins, et pour les examens par TDM aussi.

Comprenez-moi bien, nous avons des ressources ici. Nous en avons, mais elles sont très limitées comparativement à ce qui est disponible dans une ville comme Timmins. L'hôpital de Timmins est devenu l'hôpital régional des régions rurales pour toutes les interventions médicales spécialisées.

Le sénateur Mahovlich : Kapuskasing a-t-elle envisagé de se doter d'un programme d'IRM?

Mme Guertin : Je ne saurais vous le dire. Je ne suis pas au courant.

Le sénateur Mahovlich : Je suppose que ce serait trop coûteux.

Mme Guertin : Tout à fait.

Le sénateur Mahovlich : Je sais que ce ne sont pas tous les hôpitaux de Toronto qui sont dotés d'appareils d'IRM. Cela serait trop coûteux.

La présidente : Je vous remercie beaucoup tous les deux. Notre réunion a bien commencé. Mes collègues et moi apprécions beaucoup que vous ayez pris le temps de venir nous rencontrer. Vous pouvez rester si vous le voulez. Bonne chance à tous dans votre travail.

Notre second groupe de témoins est composé d'Adèle Bordeleau, de la Corporation de développement économique de Kapuskasing, et de Laurier Guillemette, agronome à la retraite.

Adèle Bordeleau, agente de développement économique, Corporation de développement économique de Kapuskasing : Bonjour. Je suis ici aujourd'hui à titre de représentante de la ville de Kapuskasing, en tant qu'agente de développement économique. J'ai travaillé pendant 12 ans au Collège Boréal, plus précisément auprès de jeunes à risque, à leur trouver des emplois et à les préparer pour le travail. Je peux donc également vous parler dans cette perspective.

Tout d'abord, permettez-moi de vous remercier de me donner l'occasion de témoigner. La pauvreté rurale fait malheureusement partie de la réalité dans le Nord de l'Ontario. Je ne saurais prétendre être une experte en pauvreté, mais je suis ici aujourd'hui au nom de la Corporation de développement économique de Kapuskasing, la CDEK, pour vous parler de notre situation économique précaire et des répercussions que cela a eues sur notre population.

Kapuskasing, qui a déjà été une ville en plein essor grâce à l'exploitation des ressources naturelles, a eu sa part de problèmes économiques au cours des dernières années. Il faut que notre gouvernement sache quels sont les problèmes qui sous-tendent notre combat constant pour garantir notre sécurité économique.

Our forest industry is in the midst of the worst downturn in its history and analysts are projecting this to last well into 2008. Thousands of jobs have been lost in Northern Ontario. Tembec Spruce Falls closed their kraft mill last summer and 230 people lost their jobs. Excel Forest Products in Opasatika shut down their operations a few years ago; 75 direct jobs were lost.

Once a mill closure announcement is made, property and business values decline, workers start looking elsewhere for employment and the community starts into a negative downward cycle. We need to have a program that allows resource-dependent communities like ours to engage in substantive socio-economic planning and development.

The rise of our Canadian dollar has been disastrous for our forest industry. Additionally, low commodity prices, the slowdown of the U.S. housing market and sky-high energy prices have all had a negative effect on our most important industry.

The ripple effect in Kapuskasing has certainly taken its toll. The new statistics from the 2006 Census show an 8 percent decrease in our population since 2001. We now have an official population base of 8,509. That is down from 10,000 in the year 1999 and 12,000 people in 1970. Basically, our population base has been dwindling consistently in the last 30 years.

Why are all these people leaving? Certainly not because of the open spaces, the peace of mind, the tranquility and the breath-taking scenery. The bottom line is that most of them have to leave. They have lost their jobs in the lumber and pulp mills; they have no income, no future. Did you know that our homes and properties are so grossly under-evaluated that most vendors are losing a lot of money on the sale of their homes? There are For Sale signs all over town. Our young people are choosing to leave for school and are not planning to return. They would if we had jobs to offer them. Unfortunately, the reality is that unless we have employment, updated infrastructure and economic stability, they will never return.

The federal government must realize that rural Northern Ontario needs immediate attention. The mining industry is enjoying an unprecedented economic boom. Timmins is a mere 200 kilometres from here, but our realities could not be any more different. While they are basking in the glow of swift home sales at record sale prices, we are selling our homes at a loss.

It has been said over and over that diversification is the key to our survival. To achieve this, we desperately need the government's assurance that resources will be available to help us. Northern Ontario has a great potential for growth and prosperity with the emergence of the new bio-economy. With the amount of biomass littering the forest floors, would it not be simple to have our forest industry lead the way? If they are to diversify, our industries need the government's financial help. Ontario needs clean, renewable energy. Northern Ontario has the space, the workers, the feedstock, be it agricultural or

Notre secteur forestier connaît les pires revers de son histoire, et les analystes prévoient que cette situation perdurera au moins jusqu'en 2008. Le Nord de l'Ontario a perdu des milliers d'emplois. Tembec Spruce Falls a fermé sa fabrique de pâte kraft l'été dernier, et 230 personnes ont perdu leur emploi. À Opasatika, Excel Forest Products a fermé ses portes il y a quelques années; 75 emplois directs ont été perdus.

Lorsqu'une usine annonce sa fermeture, la valeur des terrains et des entreprises chute, les ouvriers commencent à chercher de l'emploi ailleurs et la communauté commence à périlcliter. Il nous faut un programme qui permette à des localités tributaires des ressources comme la nôtre de participer à une planification et un développement socioéconomique substantiels.

L'appréciation du dollar canadien a été catastrophique pour notre secteur forestier. En outre, les faibles prix des denrées, le ralentissement du marché immobilier américain et les prix records de l'énergie ont tous nui à notre industrie la plus importante.

Kapuskasing en a certainement ressenti le contrecoup. Les nouvelles données du recensement de 2006 montrent que notre population a diminué de 8 p. 100 depuis 2001. D'après les chiffres officiels, Kapuskasing compte maintenant 8 509 âmes. Elle en comptait 10 000 en 1999 et 12 000 en 1970. Notre population a constamment diminué au cours des 30 dernières années.

Pourquoi cet exode? Ce ne sont pourtant pas les grands espaces, la tranquillité d'esprit, la paix et les paysages à couper le souffle qui manquent. En fin de compte, la plupart de ces gens ont été obligés de partir. Ils ont perdu leurs emplois dans les scieries et dans les usines de pâte à papier; ils n'ont plus ni revenu, ni avenir. Saviez-vous que nos maisons et nos terrains sont évalués à un niveau si bas que la plupart des vendeurs subissent de grandes pertes lorsqu'ils vendent leur maison? La ville est couverte d'affiches À Vendre. Nos jeunes choisissent de fréquenter des écoles ailleurs et ne prévoient pas revenir. Mais ils reviendraient, si nous avions des emplois à leur offrir. Malheureusement, à moins que nous ayons à leur offrir des emplois, une infrastructure modernisée et une stabilité économique, ils ne reviendront jamais.

Il faut que le gouvernement fédéral se rende compte que les régions rurales du Nord de l'Ontario requièrent une attention immédiate. Le secteur minier jouit d'un essor économique sans précédent. Timmins est située à peine à 200 kilomètres d'ici, mais c'est un tout autre monde. Alors que les propriétés foncières s'y vendent rapidement et à des prix records, nous, nous vendons nos maisons à perte.

On a constamment répété que la diversification est la clé de notre survie. Mais pour cela, nous avons désespérément besoin que le gouvernement nous assure que nous pourrions disposer des ressources nécessaires. Grâce à la nouvelle bioéconomie, le Nord de l'Ontario offre de grandes possibilités de croissance et de prospérité. Compte tenu de la quantité de biomasse que l'on trouve sur les sols forestiers, notre secteur forestier ne serait-il pas le mieux en mesure d'ouvrir la voie? Mais pour qu'elles puissent se diversifier, nos industries ont besoin de l'aide financière du gouvernement. L'Ontario a besoin d'énergie non polluante

wood-based. We also need government assistance in the form of tax incentives, energy cost reductions and funding for newer, updated infrastructure.

Northern Ontario also needs to get involved in value-added markets like producing doors, wood windows and wood flooring before sending it south. We need to create an economic environment that is conducive to secondary manufacturing. Unfortunately, the regulatory environment in the area is driving prospective value-added companies away.

The cost of doing business in Northern Ontario is very high. Energy costs are high. Transportation costs are high. Because of these costs, investors looking to start businesses are spending their money elsewhere, in places where they will turn a larger profit. The high cost of doing business also means that existing raw wood material producers are struggling to keep their businesses afloat. We must create a business-friendly environment in Northern Ontario.

These are only but a few concerns that need to be addressed. I could sit here all day talking about the issues that our industries, businesses and families have to struggle with every day. But talking about it will not make it go away. We need government assistance. We have strategic plans, marketing strategies and, most of all, we have the drive and community support to make changes. The only missing link is a real action plan tailor-made for our reality, specific to our needs and concerns.

Laurier Guillemette, as an individual: Good morning. I will give you a brief history of my background. I graduated from the University of Guelph back in 1968. A native of this area, I have always been interested in agriculture. I worked as an agricultural researcher for almost 35 years. I am currently retired and trying to keep agriculture alive in Northeastern Ontario, which is not an easy task.

I would like to thank the members of this committee for giving me the opportunity to discuss the issues related to agriculture for the area of the great clay belt of Northeastern Ontario. I would not qualify myself as an expert on the issue of rural poverty, but perhaps my views and opinions and the views of other farmer representatives on the subject of agricultural development for this region may assist this committee in their mission.

The history of agriculture in this part of Ontario is relatively young in comparison to other areas of Canada. In the beginning, after the First World War, settlers were encouraged to establish themselves in this vast area of Ontario with the promise of good farmland and a vision that the area could become an important contributor to Canada's food industry. The immigrants displaced from other parts of Canada and abroad who came to the area quickly realized and learned that land clearing was not an easy task and that the weather was somewhat less than hospitable and suitable to agricultural production when compared to their

et renouvelable. Le Nord de l'Ontario possède le terrain, les travailleurs, ainsi que toute la matière première, qu'elle soit agricole ou forestière. Il nous faut aussi l'aide du gouvernement sous forme d'incitatifs fiscaux, de réductions des coûts de l'énergie et de financement d'une infrastructure nouvelle et modernisée.

Le Nord de l'Ontario doit également se tailler une place sur les marchés à valeur ajoutée grâce à la production de portes, de fenêtres et de parquets, entre autres, qui peuvent être vendus plus au sud. Nous devons créer un climat économique qui favorise la fabrication secondaire. Malheureusement, la réglementation dans ce domaine fait fuir les entreprises à valeur ajoutée qui pourraient s'établir chez nous.

Dans le Nord de l'Ontario, les entreprises doivent assumer des coûts énormes. L'énergie coûte très cher, de même que le transport. En raison de ces coûts, les investisseurs qui veulent mettre sur pied des entreprises placent leur argent ailleurs, là où ils pourront réaliser de plus grands bénéfices. Ces coûts élevés que doivent payer les entreprises signifient également que les producteurs de bois brut ont de la difficulté à demeurer en affaires. Nous devons créer dans le Nord de l'Ontario un milieu favorable aux entreprises.

Ce ne sont là que quelques-uns des problèmes qui doivent être corrigés. Je pourrais vous parler toute la journée des problèmes auxquels sont confrontés nos industries, nos entreprises et nos familles. Mais en parler ne va pas les régler. Nous avons besoin de l'aide du gouvernement. Nous avons des plans stratégiques, des stratégies de commercialisation, et surtout, nous avons l'énergie et le soutien de la communauté pour apporter les changements nécessaires. Tout ce qui nous manque, c'est un plan d'action réel adapté à notre réalité, à nos besoins et à nos difficultés.

Laurier Guillemette, à titre personnel : Bonjour. Je vais vous donner un bref aperçu de mes antécédents. J'ai obtenu mon diplôme de l'Université de Guelph en 1968. Je suis originaire de cette région, et je me suis toujours intéressé à l'agriculture. J'ai été chercheur dans le domaine de l'agriculture pendant près de 35 ans. Je suis actuellement à la retraite et j'essaie de maintenir l'agriculture en vie dans le nord-est de l'Ontario, ce qui n'est pas une mince tâche.

Je tiens à remercier les membres de votre comité de me donner l'occasion de discuter des problèmes liés à l'agriculture dans la région de la grande ceinture d'argile du nord-est de l'Ontario. Je ne prétends pas être un expert en ce qui concerne la pauvreté rurale, mais mes opinions et celles d'autres agriculteurs qui sont représentatifs du développement agricole dans cette région seront peut-être utiles à l'examen que fait votre comité.

L'agriculture est un secteur relativement jeune dans notre région de l'Ontario, comparativement à d'autres régions du Canada. Au début, c'est-à-dire après la Première Guerre mondiale, on a encouragé des habitants à venir s'établir dans cette vaste région de l'Ontario en leur promettant de bonnes terres agricoles et en faisant miroiter que cette région pourrait contribuer de façon importante à la production alimentaire du Canada. Les immigrants venus de l'étranger et d'autres parties du Canada se sont vite rendu compte que le défrichage n'était pas facile et que le climat était moins hospitalier et propice à la

homeland. Learning to adjust to this region's growing condition limits proved too challenging to many except for a few diehards who learned quickly to work with the climate and not to try to work against the climate.

In the early years, the Government of Canada had an experimental farm system in place in the North with a full complement of researchers and technicians to conduct research and assist the farmers with their questions and needs. The provincial government also had agricultural representatives in all the regions to assist in the technology transfer. These two government agencies provided valuable and necessary services to a struggling agricultural community.

The opening of the forestry and mining industry in the area, which is also in trouble these days, offered better wages and improved working conditions. The farm population began to decline and that downward trend has yet to stop. The decline in rural farm population resulted in less federal and provincial involvement and support in the area, and this continues as we speak today and will continue unless something is done very soon.

This area of Northeastern Ontario is sparsely populated and our voice is often not heard in Ottawa and at Queen's Park because we are not a vote-rich area.

As with many rural areas of Canada, we are faced with a population decline, an aging population and an out-migration of our youth. This is not new to anybody.

I have listed some items that are common to our region. They are issues most of you have heard in the past and will hear again today, I am sure.

We have a reduction in real farm income and increasing fuel and product prices. The dollar is always on the increase, which creates less revenue for our farmers. Competition from subsidized production from foreign countries is a real problem. The distance to large market areas to sell our products is great; every large centre is at least 500 kilometres or 600 kilometres from here. We are far from Sudbury, North Bay or Toronto. At the same time, transportation costs are rising. We suffer from a lack of critical mass and infrastructure, a low rate of business creation, a loss of high wage opportunities and a lack of skilled trade and professional workers.

Small rural communities have a strong sense of survival and belonging and rely on volunteers to get things done. However, because of our small population, our volunteers are becoming tired and exhausted. Many government agencies have only a storefront presence in the area with no real understanding of local issues.

production agricole que celui de leur terre natale. L'adaptation aux limites des conditions de croissance dans notre région a découragé la plupart d'entre eux, sauf quelques jusqu'au-boutistes qui ont appris rapidement à travailler en fonction du climat et pas contre lui.

Durant les premières années, le gouvernement du Canada avait mis en place un réseau de fermes expérimentales dans le nord, réseau qui était doté de tous les chercheurs et techniciens nécessaires pour effectuer des recherches et pour aider à répondre aux questions et aux besoins des agriculteurs. Le gouvernement provincial disposait également de représentants de l'agriculture dans toutes les régions pour aider au transfert technologique. Ces deux organismes gouvernementaux offraient des services précieux et nécessaires à une communauté agricole qui tirait le diable par la queue.

L'établissement des secteurs forestier et minier dans la région, qui éprouvent également des difficultés de nos jours, a permis d'offrir de meilleurs salaires et de meilleures conditions de travail. Le nombre des agriculteurs a commencé à diminuer et n'a jamais cessé de le faire depuis. En raison de cette diminution de la population agricole rurale, les gouvernements fédéral et provincial ont réduit leur participation et leur soutien dans ce domaine. Cette situation se perpétue encore aujourd'hui et continuera à moins que des mesures soient prises bientôt.

Le nord-est de l'Ontario compte une population éparse; nous n'arrivons pas souvent à nous faire entendre à Ottawa et à Queen's Park parce que notre région ne compte pas beaucoup d'électeurs.

Comme dans bon nombre de zones rurales au Canada, notre population diminue en raison du vieillissement et de l'exode de nos jeunes. Mais cela est bien connu.

J'ai une liste de problèmes qui sont communs à notre région. Ce sont des problèmes dont vous avez sans doute entendu parler auparavant, et vous en entendrez de nouveau parler aujourd'hui, j'en suis certain.

Il y a d'abord la réduction du revenu agricole réel et l'augmentation du coût du carburant et des marchandises. Le dollar canadien ne cesse d'augmenter, ce qui réduit les revenus de nos agriculteurs. La concurrence des denrées subventionnées par les pays étrangers pose un problème véritable. Nos produits sont séparés des régions de grands marchés par d'énormes distances; il n'y a pas de grands centres à moins de 500 ou 600 kilomètres d'ici. Nous sommes loin de Sudbury, de North Bay et de Toronto. Par contre, le coût du transport augmente. Nous souffrons d'un manque de masse critique et d'infrastructure, d'un faible taux de création d'entreprises, d'une perte de possibilités d'emplois bien rémunérés et d'un manque de travailleurs spécialisés et de professionnels.

Les petites communautés rurales ont un fort instinct de survie et un grand sentiment d'appartenance; elles comptent sur des bénévoles pour les services dont elles ont besoin. Cependant, nos bénévoles s'épuisent en raison de notre faible population. Bon nombre d'organismes gouvernementaux n'ont qu'une présence symbolique dans la région et ne comprennent rien aux problèmes locaux.

What are the options and solutions? We need more infrastructure spending in areas of population decline in order to encourage opportunities and to ensure essential services. We need to encourage immigration to rural areas instead of large urban centres.

In communities where government facilities are present, they should be more than a storefront presence. They should also act as resource centres for information and provide leadership in economic development.

The loss of prime agricultural land in Southern Ontario has created an opportunity this region can capitalize on. With the present issue of global warming, and with an increase in average temperature of almost 2 degrees Celsius, this area of Northeastern Ontario with its deep rich soils is set with an opening that must be taken advantage of before it is too late. This cannot be achieved without government intervention.

Too often in the past, this part of the province was seen by outsiders and residents alike as having little or no agricultural potential. It is time we change this perception and prove that this area can produce some of the best cereal crop yields in the province and that the climate can actually be an asset for us. Some of the best-tasting produce can be grown in this area simply because our cool nights help plants to accumulate sugars in the cells. It is time we use that to our advantage.

Beef raised entirely on good quality forages presents a golden opportunity to reduce the need to feed grain to animals and we can use this grain for human consumption or the production of ethanol. This area was instrumental in developing this golden beef choice or idea. It is just coming around the corner now.

Transportation costs are a serious issue for Northeastern Ontario residents and businesses because of the long distances between communities and urban areas. However, on any given day there are thousands of transports using the highway between our towns on route south or west from here. In there lies a solution to resolve some of our transportation costs.

Finally, the recent formation of the Northern Clay Belt Agri-Network is a step forward in linking several communities in an effort to encourage agricultural development.

[Translation]

Senator Segal: Ms. Bordeleau, in my office in Ottawa, I have the Ontario flag and the Franco-Ontarian flag. I graduated from the University of Ottawa and many of our colleagues attended Hearst College and come from other parts of the northern Ontario region. I know this region and the importance of ensuring the survival of the French language in Ontario.

My first question concerns FEDNOR'S contribution. With regard to your funding, does FEDNOR help you or does it not play any role currently?

Quelles sont les options et les solutions? Il faut investir davantage dans l'infrastructure, dans les régions où l'on constate une diminution de la population, afin de créer des possibilités et de garantir des services essentiels. Il faut encourager l'immigration dans les régions rurales plutôt que dans les grands centres urbains.

Dans les collectivités où l'on trouve des établissements gouvernementaux, il faudrait qu'il s'agisse davantage que d'une présence symbolique. Ces établissements devraient également jouer le rôle de centres d'information et être des chefs de file du développement économique.

La perte de terres agricoles à fort rendement dans le sud de l'Ontario a créé ici des possibilités que notre région peut exploiter. Compte tenu du réchauffement planétaire et de l'augmentation de près de deux degrés Celsius de la température moyenne, le nord-est de l'Ontario, doté de sols riches et profonds, offre un créneau qui doit être exploité avant qu'il soit trop tard. Mais cela ne peut pas être réalisé sans l'intervention du gouvernement.

Par le passé, cette partie de notre province a trop souvent été considérée tant par les gens d'ailleurs que par ses habitants comme une région à faible potentiel agricole. Il est temps de changer cette perception et de prouver que notre région peut produire certaines des meilleures récoltes de céréales de la province, et que le climat peut jouer en notre faveur. Notre région peut produire certaines des denrées les plus goûteuses du simple fait que nos nuits fraîches favorisent l'accumulation de sucre dans les cellules. Le temps est venu d'en tirer profit.

Le bœuf élevé entièrement avec du fourrage de bonne qualité nous offre une occasion en or de réduire le besoin de nourrir le bétail avec du grain. Nous pouvons utiliser ce grain pour la consommation humaine ou pour la production d'éthanol. Notre région a participé à la mise au point de cette marque Golden Beef. Ce projet commence à prendre de l'essor.

Les coûts du transport sont un problème grave pour les habitants et les entreprises du nord-est de l'Ontario, compte tenu des longues distances qui séparent les localités et les villes. Toutefois, des milliers de camions empruntent l'autoroute qui relie nos localités vers le sud ou vers l'ouest. Il y a donc là une solution à certains de nos coûts de transport.

Enfin, la création récente du Northern Clay Belt Agri-Network est un pas en avant pour ce qui est de relier les diverses localités en vue d'encourager le développement agricole.

[Français]

Le sénateur Segal : Madame Bordeleau, à mon bureau d'Ottawa, j'ai le drapeau ontarien et le drapeau franco-ontarien. Je suis diplômé de l'Université d'Ottawa et beaucoup de nos collègues étaient du Collège de Hearst et des autres parties de la région du Nord. Je connais cette région et l'importance de la survie du français en Ontario.

Ma première question concerne l'apport de FEDNOR. Dans vos recherches de financement pour vos activités, est-ce que FEDNOR vous aide ou n'est pas tout à fait présent?

Ms. Bordeleau: I think that economic development in our region would not be possible without FEDNOR's assistance. We have applied on a number of occasions to FEDNOR regarding different projects. FEDNOR has always been there for us in Kapuskasing. We have an extremely good working relationship with our representative who is in fact here today. FEDNOR was created to meet the needs in Northern Ontario and, in my opinion, it will continue to help Northern Ontario.

Senator Segal: This week, the Minister of Public Works Canada announced that 6,000 jobs based in Ottawa would be transferred to the Quebec side in Gatineau for the National Capital Region.

Yesterday, in the Senate, I asked the minister several questions regarding whether there was a plan to facilitate a decentralization of government offices outside of the major centres, where office rents are extremely high, towards smaller communities in Ontario in order to encourage economic development.

Could you tell me what would happen to Kapuskasing if the member, Mr. St. Denis, and others managed to convince the federal government to set up an active office, a "back office operation" of 500 employees? What would be the economic impact on a town such as Kapuskasing? If the federal government could install part of a major department here, with its communications, computers and all that technology, as was done for immigration in Vegreville, or taxes or GST in Summerside, do the resources exist in Kapuskasing for such a facility?

Ms. Bordeleau: Absolutely. You would be surprised at the number of professionals living in Kapuskasing; there are a number of my colleagues and friends who, like me, have graduated from university. There are people who would really like to return to northern Ontario, but there are simply no job opportunities for them. I believe that interested parties would come from southern Ontario, they would move to Kapuskasing and they would lead enriching lives.

Senator Segal: When seeking out investors, have you ever proposed that the federal or the provincial government move a small portion of a department here? Is this on your list of suggestions?

Ms. Bordeleau: This is not something that has really been discussed in relation to Kapuskasing's economic development. Given the precarious economy, we are really trying to keep what we already have, while, at the same time, hoping to be able to develop something else. As you mentioned earlier, if an office with 500 employees were to set up shop in Kapuskasing, we would give you the land and we would help you build the facility.

I think that Northern Ontario is experiencing a growth spurt, particularly with regard to renewable energy, as I mentioned earlier. It is incredible, there are multinational companies coming to knock on our doors because they are interested in what our forests could provide in the way of green energy and renewable energy sources.

Mme Bordeleau : Je crois que le développement économique dans notre région ne pourrait exister si on n'avait pas l'aide de FEDNOR. On a fait des demandes à plusieurs reprises à FEDNOR pour différents projets. FEDNOR a toujours été là pour nous à Kapuskasing. On a de très bonnes relations de travail avec notre représentante qui est justement ici aujourd'hui. FEDNOR a été créé pour répondre aux besoins du Nord de l'Ontario et, à mon avis, il continuera à aider le Nord de l'Ontario.

Le sénateur Segal : Cette semaine, le ministre d'Approvisionnement publics Canada a annoncé qu'il y aura une mutation de 6 000 emplois basés à Ottawa vers le côté québécois à Gatineau pour la région de la Capitale nationale.

Hier, au Sénat, j'ai posé quelques questions au ministre pour savoir si un plan existait pour faciliter une décentralisation des bureaux gouvernementaux en dehors des grandes villes, où la location des bureaux est assez dispendieuse, vers de petites communautés canadiennes en Ontario afin d'encourager le développement économique.

Pouvez-vous me dire, ce qui arriverait à Kapuskasing si le député, M. St. Denis et les autres réussissaient à convaincre le gouvernement fédéral d'installer un bureau actif, « un back office opération » de 500 employés? Quelles seraient les implications économiques pour une ville comme Kapuskasing? Si le fédéral avait la possibilité d'installer une partie d'un grand ministère, avec des communications, des ordinateurs et toute la technologie, comme on fait pour l'immigration à Vegreville, ou pour les impôts ou la TPS à Summerside, a-t-on les ressources pour intégrer une telle installation à Kapuskasing?

Mme Bordeleau : Absolument. Vous seriez surpris du nombre de professionnels à Kapuskasing; plusieurs de mes collègues et de mes amis qui, comme moi, ont fait leurs études universitaires. Il y a certaines personnes qui aimeraient beaucoup revenir dans le Nord de l'Ontario, mais les perspectives d'emploi n'existent tout simplement pas. Je crois que les gens intéressés proviendraient du sud de l'Ontario, qu'ils s'installeraient à Kapuskasing et qu'ils y trouveraient une façon de vivre extraordinaire.

Le sénateur Segal : Dans vos activités de recherche d'investisseurs, n'avez-vous jamais fait une telle proposition soit au gouvernement fédéral ou provincial de déménager une petite partie d'un ministère ici? Est-ce sur votre liste de propositions?

Mme Bordeleau : Ce n'est pas quelque chose qui a vraiment été discuté au point de vue du développement économique à Kapuskasing. Avec la situation précaire de l'économie, on essaie vraiment de retenir ce qu'on a déjà, en espérant pouvoir développer autre chose. Comme vous le disiez tantôt, s'il y a un bureau avec 500 personnes qui viendraient s'installer à Kapuskasing, on vous donnerait le terrain et on vous aiderait à construire les installations.

Je crois que le Nord de l'Ontario est certainement en voie d'expansion, surtout en matière d'énergie renouvelable comme je disais tantôt. C'est incroyable, il y a des multinationales qui viennent cogner à nos portes parce qu'elles sont intéressées dans ce que nos forêts auraient à leur offrir pour créer des énergies vertes, des énergies renouvelables.

In my opinion, Northern Ontario is on the cusp of what it could really become, particularly with the assistance of both levels of government.

Senator Segal: Mr. Guillemette, you talked about climate change and significant future opportunities in agriculture in this region.

You said that you graduated from the agricultural university in Guelph. In your opinion, has any research been done on the economic advantages related to climate change and the possibility of making major investments in agriculture in this region?

Are any concrete steps being taken? Is there something that the federal government could do, in your opinion?

Mr. Guillemette: I think that the federal government could provide assistance. I do not think that, currently, local or regional institutions working in agriculture are looking at this phenomenon and profiting from global warming. However, for quite some time now, based on research done previously in the region, we have known that the north is in a very good position to grow the best grains in Ontario and even, I would say, in Canada. We have the right climate for this kind of crop.

Global warming may have negative impacts on some regions of Canada, but, for our region, it is having a positive impact. I believe that, today, we must seize this opportunity and soon, I believe, because our farmers are a dying breed.

Senator Segal: We have to be able to attract people with the needed skills and a strong interest in the possibilities provided by this region.

Mr. Guillemette: That is exactly our dilemma. We lack a critical mass, a nucleus of people interested in agriculture and who are prepared to work the land. The local farmers are getting older and there will be no one left to keep our farms going.

Senator Segal: If I am not mistaken, I think that, after the Second World War, there was an experimental farm here.

Mr. Guillemette: Correct. I spent about 30 years of my life there.

Senator Segal: Perhaps we need to recommend having another one in order to do what you are saying.

Mr. Guillemette: Yes. The experimental farm was quite important. Today, it is still important, but this institution gets almost no resources.

[English]

Senator Callbeck: Ms. Bordeleau, you are an economic development officer and you say you are trying to hold on to what you have. You talked about your relationship with FedNor. We met with them yesterday, and talked about the programs they have such as the Community Futures Program.

Selon moi, le Nord de l'Ontario est au début de ce qu'il pourrait vraiment devenir, surtout avec l'assistance des deux paliers de gouvernement.

Le sénateur Segal : Monsieur Guillemette, vous parliez du changement climatique et d'importantes perspectives d'avenir pour l'agriculture dans cette région.

Vous avez dit que vous êtes un ancien de cette grande université d'agriculture à Guelph. À votre avis, existe-t-il de la recherche sur les avantages économiques issus du changement climatique et sur la possibilité d'un investissement majeur dans l'agriculture dans cette région?

Est-ce que des travaux concrets se font? Est-ce quelque chose que le gouvernement fédéral peut faire, à votre avis?

M. Guillemette : Je crois que le gouvernement fédéral pourrait aider. Je ne crois pas qu'en ce moment, les institutions locales ou régionales travaillant dans le domaine agricole étudient ce phénomène et profitent du réchauffement global. Par contre, depuis longtemps, d'après les recherches faites antérieurement dans la région, on sait que la région du nord est très bien placée pour produire les meilleures céréales en Ontario et même, je dirais, au Canada. On a le climat favorable pour cette production.

Le réchauffement global peut avoir des effets néfastes pour certaines parties du Canada, mais pour notre région, cela apporte des avantages. Je crois qu'aujourd'hui, on est placé dans une situation où l'on doit saisir cette occasion et quant à moi, c'est pressant parce que notre population agricole est presque non existante aujourd'hui.

Le sénateur Segal : Il faut savoir attirer les gens qui ont les capacités nécessaires et un intérêt marqué pour les possibilités offertes par la région.

M. Guillemette : C'est exactement notre dilemme. Il nous manque une masse, un nucléus de gens intéressés à l'agriculture et qui sont prêts à prendre la terre. Les agriculteurs de la région sont d'un âge avancé et les terres qui sont opérationnelles aujourd'hui n'ont plus de relève.

Le sénateur Segal : Si je ne me trompe pas, je pense qu'on a eu ici une ferme expérimentale après la Deuxième Guerre mondiale.

M. Guillemette : Exactement. C'est là que j'ai vécu quelque 30 années de ma vie.

Le sénateur Segal : Peut-être faudrait-il en suggérer une à nouveau pour arriver à ce qu'on dit.

M. Guillemette : Oui. La ferme expérimentale était quelque chose d'assez important. Aujourd'hui, c'est encore important, mais les ressources allouées à cette institution sont insignifiantes.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Madame Bordeleau, vous êtes agente de développement économique. Vous avez dit que vous essayez de conserver ce que vous avez. Vous avez parlé de votre relation avec FedNor. Nous avons rencontré les représentants de FedNor hier et nous avons parlé des programmes de cette organisation, dont le

Do you think that the Community Futures Program helps develop leadership within the area?

Ms. Bordeleau: Definitely, it does. To give you an example, we are in the middle of applying for funding through Community Futures for economic development training, for counsellors, for economic development workers in the region.

The North Claybelt Community Futures Development Corporation has been extremely encouraging and has told us that it is in their mandate to train future leaders and to make different community workers aware of how to go about improving our skills as economic development officers.

Senator Callbeck: Is putting a lot of emphasis on developing leadership skills a key to revitalizing rural Canada?

I grew up in a thriving rural community. So many things that were there then are not there now. I feel that back then we had a lot of leaders. Then everybody worked and lived in that community. Now, many people live in the community, or at least sleep there, but they work in Summerside or Charlottetown. They socialize there. They buy their groceries there, and everything is in Summerside or Charlottetown. As a result, the community spirit in the rural community is not what it used to be. I think we have to develop more community spirit and more leadership.

I believe Community Futures is a great program.

Ms. Bordeleau: Definitely. We have great working relationships with the North Claybelt Community Futures Development Corporation.

On the subject of leadership in the community, I think we are so fortunate to have great leaders in this community. Our new mayor and council are very much aware of the benefits, the need and the importance of economic development. They are well-read people. They have at heart the future of our community. The only link that is missing right now is financial help from both governments, because our realities are so different from the realities of Southern Ontario. We have so much to offer. We have what it takes to bring life back to Northern Ontario. We just need a little more help than we are getting right now.

Senator Callbeck: One of the programs they talked about yesterday was microcredit — small loans of \$500 or \$1,000 or \$2,000. For example, if a woman wants to start a small business, she is not looking for \$150,000. All she needs is \$3,000 to do something out of her home. Do you have that here?

Programme de développement des collectivités. Croyez-vous que le Programme de développement des collectivités favorise le leadership dans la région?

Mme Bordeleau : Bien sûr. Je vais vous en donner un exemple. Nous sommes en train de préparer des demandes de financement à l'intention du Programme de développement des collectivités en vue d'offrir une formation au développement économique à des conseillers et à des agents de développement économique de la région.

La Société d'aide au développement des collectivités de North Claybelt s'est montrée extrêmement encourageante. Elle nous a dit que son mandat consiste entre autres à former de futurs leaders et à sensibiliser les divers travailleurs communautaires aux moyens d'améliorer nos compétences en tant qu'agents de développement économique.

Le sénateur Callbeck : Est-il essentiel d'insister beaucoup sur l'acquisition de compétences en leadership pour revitaliser le Canada rural?

J'ai grandi dans une localité rurale prospère. Tant de choses qui existaient à cette époque n'existent plus maintenant. Dans ce temps-là, nous avions un grand nombre de leaders. Tout le monde travaillait et vivait dans la collectivité. De nos jours, bien des gens vivent dans la collectivité, ou du moins y dorment, mais ils travaillent à Summerside ou à Charlottetown. C'est là que se trouve leur vie sociale. Ils y achètent leurs aliments, et tout se trouve à Summerside ou à Charlottetown. Par conséquent, il n'existe plus dans cette collectivité rurale le même esprit communautaire qu'auparavant. Je crois que nous devons favoriser plus de leadership et un plus grand esprit communautaire.

À mon avis, le Programme de développement des collectivités est un excellent programme.

Mme Bordeleau : C'est très vrai. Nous entretenons d'excellentes relations de travail avec la Société d'aide au développement des collectivités de North Claybelt.

En ce qui concerne le leadership dans les collectivités, nous sommes très chanceux d'avoir d'excellents chefs de file dans notre communauté. Notre nouveau maire et notre nouveau conseil sont très sensibles aux avantages, à la nécessité et à l'importance du développement économique. Ce sont des gens cultivés. L'avenir de notre communauté leur tient à cœur. Tout ce qu'il manque, à l'heure actuelle, c'est l'aide financière des deux ordres de gouvernement, parce que notre situation est très différente de celle du Sud de l'Ontario. Nous avons beaucoup à offrir. Nous sommes en mesure de revitaliser le Nord de l'Ontario. Tout ce qu'il nous faut, c'est une aide un peu supérieure à celle que nous recevons maintenant.

Le sénateur Callbeck : L'un des programmes dont on a parlé hier est celui du microcrédit — des petits prêts de 500 \$, 1 000 \$ ou 2 000 \$. Par exemple, une femme qui veut lancer une petite entreprise n'ira pas contracter un prêt de 150 000 \$. Tout ce qu'il lui faut, c'est 3 000 \$ pour pouvoir travailler à partir de chez elle. Avez-vous un programme semblable ici?

Ms. Bordeleau: The North Claybelt Community Futures has self-employment initiative programs to help small- and medium-size businesses get off the ground. They have people to help with business plans, marketing plans, marketing strategies, financial consulting and so on. Those services are available here for small- and medium-size businesses.

Senator Callbeck: Mr. Guillemette, on the experimental farm, you say you do not have the resources. Have the resources been cut drastically?

Mr. Guillemette: I think that is an understatement. The resources have been cut quite severely. It goes back almost ten years, when the budget was cut by approximately half. This reduction has continued for the last four or five years. We used to be autonomous at one time. Now, the station or the research farm is under the umbrella of a larger establishment in Southern Quebec. They are looking after their own budget. We have almost become a burden to them because every time we need money, it is money out of their pockets. It is an unfortunate situation to live in.

Senator Callbeck: You talked about rural Canada, the aging population, the youth leaving, the population declining and how the volunteers have played such a vital role in the communities but now are getting burned out. We have heard that a lot throughout our travels. What is the solution?

Mr. Guillemette: It is not an easy question to answer. On lack of population, we are an aging population, and the youth are not around to continue our efforts. By relying on volunteers all the time, we are burning them out. We have many activities in our own town. Our lumberjack festival is a good example. It requires approximately 400 volunteers a year to put on this event. The festival is in jeopardy because of lack of volunteers.

This volunteer burnout is evident in the agricultural community as well. We need volunteers to sit on various committees and groups. Because of our low population, it is always the same people sitting around the table. They have almost had enough. We need new people, immigrants, an increase in population based on new employment, new job opportunities. The declining population is not helping matters.

Senator Callbeck: Is this area actively promoting itself to get immigrants?

Mr. Guillemette: It is just starting to. We recently formed the Northern Clay Belt Agri-Network. We hope to use that as an avenue to promote the area. First of all, we have to sell the area to attract people. In 2009, the International Ploughing Match is coming to Earlton and we plan to be part of that to sell this area,

Mme Bordeleau : La Société d'aide au développement des collectivités de North Claybelt a des programmes d'initiatives de travail indépendant pour aider les petites et moyennes entreprises à démarrer. Elle a également des gens qui peuvent aider à dresser des plans d'entreprise, des plans de commercialisation, des stratégies de mise en marché, en plus d'offrir entre autres des services de consultation financière. Nos petites et moyennes entreprises peuvent se prévaloir de ces services.

Le sénateur Callbeck : Monsieur Guillemette, vous avez dit que la ferme expérimentale n'a pas les ressources nécessaires. A-t-on sabré les ressources?

M. Guillemette : C'est le moins que l'on puisse dire. Les ressources ont été dramatiquement réduites. Cela remonte à près de 10 ans, quand le budget a été réduit environ de moitié. Cette réduction s'est poursuivie au cours des quatre ou cinq dernières années. À une certaine époque, nous étions autosuffisants. À l'heure actuelle, la station ou la ferme de recherche relève d'un établissement plus important dans le sud du Québec. Mais celui-ci doit d'abord veiller à son propre budget. Nous sommes devenus un fardeau pour lui parce que chaque fois que nous avons besoin d'argent, cet argent doit être retiré de son budget. C'est une situation déplorable.

Le sénateur Callbeck : Vous avez parlé du Canada rural, du vieillissement de la population, de l'exode des jeunes, de la diminution de la population et de la façon dont les bénévoles ont joué un rôle essentiel dans les localités mais sont maintenant en train de s'épuiser. On nous en a beaucoup parlé au cours de notre tournée. Quelle est la solution?

M. Guillemette : Il n'est pas facile de répondre à cette question. En ce qui concerne la diminution de la population, nous savons que la population vieillit et les jeunes ne sont plus ici pour poursuivre nos efforts. Nos bénévoles s'épuisent parce que nous devons toujours compter sur eux. Il y a de nombreuses activités dans notre localité. Notre festival des bûcherons en est un bon exemple. Il faut environ 400 bénévoles chaque année pour l'organiser. Le festival est menacé en raison du manque de bénévoles.

On constate également l'épuisement des bénévoles dans le secteur agricole. Nous avons besoin de bénévoles pour siéger à divers groupes et comités. Mais en raison de notre faible population, ce sont toujours les mêmes personnes qui sont mises à contribution. Elles commencent à en avoir assez. Nous avons besoin de sang nouveau, d'immigrants, d'une augmentation de la population grâce à de nouveaux emplois, à de nouvelles possibilités d'emploi. La diminution de la population n'arrange pas les choses.

Le sénateur Callbeck : Votre région fait-elle des efforts de promotion pour attirer les immigrants?

M. Guillemette : Cela vient tout juste de commencer. Nous venons de créer le Northern Clay Belt Agri-Network. Nous espérons nous en servir pour faire la promotion de la région. Si nous voulons attirer des gens, nous devons d'abord faire connaître la région. Le Championnat international de labour

to promote this area, to show the visitors from abroad the potential for agriculture in this area. It will not be an easy task, it never was.

Senator Callbeck: We are trying to do that in my province of Prince Edward Island. You are right, it is not easy.

Mr. Guillemette: It is not easy to convince people to go into agriculture. There are many more opportunities to make money in other industries. Agriculture is not a high-margin profit area. The margin of profit is very narrow. You have to have it in your heart to work in agriculture. If you do not have it in your heart, you will not survive.

Senator Peterson: After looking at your list challenges in the agriculture sector, I can see why you are struggling. One of the many challenges is the lack of critical mass and infrastructure. Do you have enough capacity here to be able to produce enough to create this critical mass?

Mr. Guillemette: It is a vicious cycle, like the chicken and egg scenario. We have the capacity to do it, but we need somebody to start the ball rolling. It is not easy to get that ball rolling, to encourage people to come to the area to produce agriculture. We have a good land mass, good soils. The climate is not as bad as everybody perceives it to be. As I have often said, when we work with the climate instead of fighting it, we have found opportunities there.

We must use the climate to our advantage and promote what can grow so well up here. I have grown vegetables in research trials here that are far sweeter than any vegetable we buy from the Bradford Marsh area. If you buy carrots grown in this area, for example, you will never buy any from Bradford Marsh again because they do not taste the same. We have to use that to attract people to come up here and then they can use the climate to their advantage.

Senator Segal: Have you ever tried potatoes? We could take on P.E.I. perhaps.

Mr. Guillemette: We can grow good potatoes up here, too. We are free of the Colorado beetle.

Senator Segal: We must get a bag for Senator Callbeck to taste.

Mr. Guillemette: There are some right here in Moonbeam.

Senator Peterson: I agree that you have to create a niche industry where you get economically marketable products.

Mr. Guillemette: Developing niche industries is one of the objectives of the agri-network. That is one way to get the ball rolling, to increase its critical mass and eventually bring it to the point that it is viable.

Senator Peterson: What can we recommend to Ottawa that would assist you?

2009 aura lieu à Earlington, et nous comptons y participer afin de faire la promotion de notre région, de montrer aux visiteurs de l'étranger les possibilités que notre région offre pour l'agriculture. Ce ne sera pas facile, ça ne l'a jamais été.

Le sénateur Callbeck : Nous essayons de faire cela à l'Île-du-Prince-Édouard, ma province. Vous avez raison, ce n'est pas facile.

M. Guillemette : Ce n'est pas facile de convaincre les gens de devenir agriculteurs. Il y a beaucoup plus de débouchés pour s'enrichir dans d'autres secteurs. La marge bénéficiaire n'est pas très élevée dans le secteur agricole. Elle est très mince. Il faut avoir le feu sacré pour travailler dans ce secteur. Si on ne l'a pas, on ne peut pas survivre.

Le sénateur Peterson : Ayant jeté un coup d'œil à la liste des défis qui se posent dans le secteur agricole, je comprends pourquoi vous avez du mal à vous en sortir. Un des nombreux défis est le manque de masse critique et d'infrastructure. Existe-t-il ici une capacité suffisante pour permettre de produire les quantités qui créent cette masse critique?

M. Guillemette : C'est un cercle vicieux, la poule et l'œuf. La capacité est bien là, mais il faut que quelqu'un fasse démarrer les choses. Ce n'est pas chose aisée de le faire, d'encourager des producteurs agricoles à venir s'installer dans la région. Nous pouvons compter sur une grande quantité de terres agricoles, sur des sols fertiles. Le climat n'est pas aussi mauvais qu'on le croit. Comme je l'ai souvent dit, quand le climat est de notre bord, nous pouvons prospérer.

Nous devons nous servir du climat pour en tirer parti et développer ce que nous pouvons cultiver avec beaucoup de succès ici. J'ai fait ici des essais de culture à des fins de recherche et le produit est beaucoup plus sucré que les produits que nous achetons dans la région de Bradford Marsh. Quiconque a goûté les carottes cultivées dans cette région, par exemple, n'achètera plus jamais de carottes à Bradford Marsh car elles n'ont pas le même goût. Nous devons nous servir de cet atout pour attirer les cultivateurs ici car ils peuvent tirer parti du climat.

Le sénateur Segal : Avez-vous déjà essayé de cultiver des pommes de terre? Nous pourrions peut-être concurrencer l'Île-du-Prince-Édouard.

M. Guillemette : Nous pouvons aussi cultiver des pommes de terre ici. Nous ne sommes pas infestés par le doryphore.

Le sénateur Segal : Il faudrait en donner un sac au sénateur Callbeck pour qu'elle les goûte.

M. Guillemette : Il y en a ici même à Moonbeam.

Le sénateur Peterson : Je reconnais qu'il vous faut créer un créneau pour commercialiser vos produits de façon rentable.

M. Guillemette : Un des objectifs de l'agri-réseau est de mettre en valeur ces créneaux. C'est une façon de faire démarrer les choses, d'accroître la masse critique et avec le temps, d'obtenir des entreprises viables.

Le sénateur Peterson : Quelle recommandation pourrions-nous faire à Ottawa pour vous venir en aide?

Mr. Guillemette: We need programs to attract immigrants or people from down south to come farm in this area. We need somebody to spearhead this and promote the area for us. We can do it ourselves, but we need help from agencies and governments to do this for us.

Senator Peterson: I think you would also need to tell them why they should come. You have to develop the plan first and then I would think get the people. It is a challenge.

Mr. Guillemette: It is a challenge. It will not be easy. This has never been considered an agricultural area, so it will be hard to change that in the minds of individuals, especially those in positions of power.

Senator Peterson: Ms. Bordeleau, with respect to all the For Sale signs and the declining population in Kapuskasing, obviously the paper mill is the anchor.

Ms. Bordeleau: Yes, it is.

Senator Peterson: If you lose that, you lose everything.

We had a presentation the other day from the president and CEO of the Forest Products Association of Canada. He said basically that it is decision time: Governments have to determine whether or not they want to support rural Canada and help rural areas become or remain competitive.

What role would you play to help them? Are you in contact with these people to support them?

Ms. Bordeleau: We have a close working relationship with Tembec Spruce Falls here in Kapuskasing. Their general manager, Terry Skiffington sits on our Economic Development Corporation Committee. We have to be involved when it comes to Tembec here in Kapuskasing because they are our survival. We have always counted on Tembec for our survival in Northern Ontario, in Kapuskasing. The government needs to know that it is do or die for the forest industry in Northern Ontario, indeed the forest industry throughout Canada.

If the forest industry is to survive, it has to diversify. It has to have regional energy pricing. Tembec is one of the biggest energy consumers in Ontario. The energy prices are sky high. The government needs to be aware that something has to be done. If the forest industry does not survive, Northern Ontario will wither up and die.

Senator Peterson: The Forest Products Association of Canada mentioned those same challenges — taxes, transportation costs, all the issues that are threatening paper mills. I would hope the forestry association would be encouraging and engaging people like yourself to take that message because you are the ones who can bring that forward.

The timing is critical. If it does not happen soon, there will not be paper mills.

M. Guillemette : Il nous faut des programmes qui incitent des agriculteurs immigrants ou du sud du pays à venir s'installer dans la région. Il faut que quelqu'un pilote ce programme et fasse la promotion de la région pour nous. Nous pouvons le faire nous-mêmes, mais nous avons besoin de l'aide d'organismes et des gouvernements en l'occurrence.

Le sénateur Peterson : Je pense qu'il vous faudrait aussi renseigner les agriculteurs potentiels sur les débouchés qui existent ici. Je pense qu'il faut d'abord élaborer un plan et ensuite, selon moi, les gens viendront. C'est un défi.

M. Guillemette : C'est un défi. Ce ne sera pas facile. Cela n'a jamais été envisagé en agriculture de sorte qu'il sera difficile de changer l'attitude des gens, en particulier celle des autorités.

Le sénateur Peterson : Madame Bordeleau, à propos des nombreuses maisons à vendre et du déclin de la population de Kapuskasing, c'est évidemment l'usine de papier qui soutient l'économie de la ville, n'est-ce pas?

Mme Bordeleau : Oui, c'est cela.

Le sénateur Peterson : Si elle venait à disparaître, tout disparaîtrait.

L'autre jour, nous avons entendu le témoignage du PDG de l'Association des produits forestiers du Canada. Essentiellement, il a dit que nous en étions à un tournant. Les gouvernements doivent décider s'ils veulent venir en aide au Canada rural ou non et l'aider à devenir ou à demeurer concurrentiel.

Quel pourrait être votre rôle pour leur venir en aide. Avez-vous des contacts avec les représentants de l'association pour les appuyer?

Mme Bordeleau : Nous avons d'étroites relations de travail avec Tembec Spruce Falls ici à Kapuskasing. Le directeur, Terry Skiffington siège au comité de notre Société de développement économique. Nous nous intéressons de près à ce qui concerne Tembec ici à Kapuskasing parce qu'il y va de notre survie. Depuis toujours, nous comptons sur Tembec dans le Nord de l'Ontario, à Kapuskasing, pour assurer notre survie. Le gouvernement doit savoir que l'industrie forestière dans le Nord de l'Ontario, et en fait à l'échelle du Canada, est à une croisée des chemins cruciale.

Pour qu'elle survive, il faut qu'elle se diversifie. Il faut qu'elle puisse bénéficier de prix régionaux pour l'énergie. Tembec est l'un des plus gros consommateurs d'énergie en Ontario. Les prix de l'énergie flambent. Le gouvernement doit prendre conscience qu'il faut faire quelque chose. Si l'industrie forestière ne survit pas, le Nord de l'Ontario va s'étioler et disparaître.

Le sénateur Peterson : L'Association des produits forestiers du Canada a fait allusion aux mêmes défis — les impôts, les coûts de transport, tout ce qui menace la survie des usines de pâtes et papiers. J'espère que l'association vous exhorte à diffuser ce message car vous êtes tout désignés pour le faire.

Le moment est crucial. Si on n'agit pas bientôt, les usines de pâtes et papiers disparaîtront.

Ms. Bordeleau: Exactly.

Senator Peterson: You also mentioned that the regulatory framework is strangling development. I presume you are referring to both federal and provincial regulations. Could you expand on that?

Ms. Bordeleau: Everything costs more in Northern Ontario for a new business to come to Kapuskasing. Transportation costs are high. Energy costs are high. We need tax incentives specific to Northern Ontario because our realities are so different.

The problem is not to find new businesses or new industries to come to Northern Ontario. The problem is helping them to have enough resources to come and stay. The government has to understand that it is much more difficult for a small- or medium-size enterprise to set up shop here in Northern Ontario. Something needs to be done to attract these new industries.

Senator Mahovlich: Ms. Bordeleau, you mentioned Smooth Rock Falls. I know the government had a plan to transfer some Aboriginals from James Bay to Smooth Rock Falls. Did that go smoothly?

Ms. Bordeleau: It did not go, actually.

Senator Mahovlich: It did not work?

Ms. Bordeleau: No. They talked about it briefly, but nothing specific was put into place. Now the government has decided to try to bring the First Nations people from Kashechewan closer to Timmins, but they are still in Kashechewan. They have not moved to Northern Ontario. The whole Smooth Rock Falls thing is dead in the water. They are not coming to Smooth Rock Falls.

Senator Mahovlich: Is anything happening in Smooth Rock Falls?

Ms. Bordeleau: Smooth Rock Falls is such a sad situation. It is my hometown, actually. You would not believe how much the real estate has gone down in Smooth Rock Falls. People from the South are going to Smooth Rock Falls and buying a beautiful brick bungalow for \$10,000. People are going there to retire and they will have all this money in their pockets to do whatever they wish.

I know that the economic development corporation in Smooth Rock Falls is working very hard to get something up and running in the old Tembec kraft mill there. I think they have investors looking at developing something new, but Smooth Rock Falls is having its share of difficulties because of the forest industry problems that all of Northern Ontario has to deal with.

Senator Mahovlich: The city of Toronto, unlike the United States, has not slowed down. House prices of houses keep increasing. I do not know how my children can cope with it. You cannot get a \$200,000 or a \$300,000 home. That price is for one bedroom. It is amazing. Building goes on and on and is very active.

Mme Bordeleau : Tout à fait.

Le sénateur Peterson : Vous avez également dit que le cadre de réglementation entravait le développement. Je suppose que vous songiez aux règlements fédéraux comme provinciaux. Pouvez-vous développer votre pensée?

Mme Bordeleau : Tout coûte plus cher dans le Nord de l'Ontario quand une nouvelle entreprise décide de s'implanter à Kapuskasing. Le transport est coûteux. L'énergie aussi. Il faut que le Nord de l'Ontario bénéficie d'incitatifs fiscaux car notre réalité est tout à fait différente.

Il n'est pas difficile de trouver de nouvelles entreprises ou de nouvelles industries pour qu'elles viennent s'installer dans le Nord de l'Ontario. Le problème c'est qu'il leur faut les aider à réunir des ressources suffisantes pour y venir et y rester. Le gouvernement doit comprendre qu'il est beaucoup difficile à une PME de s'établir dans le Nord de l'Ontario. Il faut donc faire quelque chose pour attirer ces nouvelles industries.

Le sénateur Mahovlich : Madame Bordeleau, vous avez parlé de Smooth Rock Falls. Je sais que le gouvernement envisageait de déménager certains Autochtones de la Baie James à Smooth Rock Falls. Les choses se sont-elles bien passées?

Mme Bordeleau : Cela ne s'est pas fait.

Le sénateur Mahovlich : Ça n'a pas réussi.

Mme Bordeleau : Non. Il en a été question brièvement mais rien de concret n'a été fait. Le gouvernement a maintenant décidé d'essayer de déménager les gens des Premières nations de Kashechewan, vers un endroit plus près de Timmins, mais ils sont toujours à Kashechewan. Ils n'ont pas déménagé dans le Nord de l'Ontario. Toute l'idée de Smooth Rock Falls a été abandonnée. Ils ne viendront pas à Smooth Rock Falls.

Le sénateur Mahovlich : Y a-t-il de l'activité à Smooth Rock Falls?

Mme Bordeleau : Smooth Rock Falls est dans un état déplorable. C'est ma ville natale en fait. La valeur de l'immobilier a chuté de façon incroyable à Smooth Rock Falls. Les gens du sud peuvent y acheter un magnifique bungalow en brique pour 10 000 \$. Les gens s'en servent comme pavillon de retraite et ils pourront profiter de l'argent économisé à souhait.

Je sais que la Société de développement économique de Smooth Rock Falls travaille arduement pour relancer les choses et faire tourner la vieille usine de pâte kraft de Tembec. Je pense que des investisseurs envisagent une nouvelle mise en valeur mais Smooth Rock Falls a sa part de difficultés à cause des problèmes que connaît l'industrie forestière dans tout le Nord de l'Ontario.

Le sénateur Mahovlich : La Ville de Toronto, contrairement à ce qui s'est passé aux États-Unis, n'a pas ralenti. Le prix des maisons continue de grimper. Je ne sais pas comment mes enfants s'en tireront. Impossible d'acheter une maison à 200 000 \$ ou à 300 000 \$. À ce prix on achète une chambre à coucher. C'est renversant. Les mises en chantier se poursuivent de façon très active.

The traffic is terrible. You are talking about transportation. Those trucks go into Oshawa taking parts down to Windsor or somewhere. They spend two or three hours in traffic in the Toronto. Then they get to the bridge in Windsor and it is another two or three hours to get through immigration.

Transportation is a big problem. I see here that the train is situated right in Kapuskasing. That must be a positive note. It would be an attraction, would it not, for a corporation such as Honda or Toyota to come up and take a look at this area?

Ms. Bordeleau: Definitely. The fact that we have the railway right downtown, basically on the highway, is one of our selling points when we talk to potential investors. It goes also west to Sault Ste. Marie and the border is over there.

We are counting on all the urban problems that you guys are having down south. We are counting on people getting so sick of living down there that they all move up to Northern Ontario.

Senator Mahovlich: Things are getting worse on Highway 401.

You also mentioned incentives. You are right. I spent a lot of time with the U.S. Congress and the senators. Congressmen from Alabama or Georgia gave incentives to large motor corporations and they have taken a lot of business down there. Their air conditioning has to go full blast in the summer time because it is very hot. Their energy consumption is very high, whereas it is a little cooler up here. I do not know how to compare the energy factor, but I am sure it would be similar to what it is because of their heat.

You talk about agriculture, Mr. Guillemette. That interests me because my mother always had a garden up in Northern Ontario. It was as good as the garden we had in Toronto. She grew potatoes, horseradish and everything. It did very well in a short period.

It would interest me to know how corn does up here.

Mr. Guillemette: We are not necessarily a corn-growing area. Corn belongs to the group of plants called C-4s, which require some warm nights. Our nights are cool here. That is the main difference.

In 1968, when we used to drive through the New Liskeard area, we would not see any corn or soybeans growing. However, in the last five years, corn and soybeans have been growing in the New Liskeard area, not only because of global warming but also because of plant breeding. Scientists have developed cultivars or varieties that will ripen earlier and that can withstand a bit more frost. Now, when you drive through New Liskeard, you will see a couple of thousand acres of sweet corn or cattle corn and some soybeans.

It does not grow up here yet because we are still another 200 miles from New Liskeard.

La circulation est aberrante. Vous parliez de transport. Les camions vont à Oshawa pour prendre charge de pièces et les livrer à Windsor ou ailleurs. Il leur faut subir deux ou trois heures de bouchons à Toronto. Ensuite, arrivés au pont de Windsor, ils doivent attendre deux ou trois heures à l'immigration.

Le transport est un énorme problème. Je constate que Kapuskasing est desservi par le chemin de fer. Cela doit être un facteur positif. Pour Honda ou Toyota, ce devrait être un atout les incitant à venir s'installer dans la région. N'en convenez-vous pas?

Mme Bordeleau : Absolument. Le fait que le chemin de fer passe au centre-ville, longe essentiellement l'autoroute, est l'un des arguments que nous faisons valoir dans nos entretiens avec des investisseurs potentiels. Il va également vers l'ouest à Sault Ste. Marie où se trouve la frontière.

Nous souhaiterions tirer parti de tous les problèmes urbains qui vous taraudent dans le sud. Nous comptons sur le fait que les gens se lassent de vivre là-bas et viennent s'installer dans le Nord de l'Ontario.

Le sénateur Mahovlich : La circulation empire sur l'autoroute 401.

Vous avez également parlé d'incitatifs. Vous avez raison. Je me suis longuement entretenu avec des membres du Congrès américain et des sénateurs américains. Les représentants de l'Alabama ou de la Géorgie, ayant offert des incitatifs aux grands fabricants d'automobile, en ont attirés beaucoup dans leurs États. Comme il y fait chaud, la climatisation doit fonctionner à plein régime pendant l'été. Ces usines consomment beaucoup d'énergie alors que par ici, il fait moins chaud. Je ne sais pas comment mesurer ce facteur énergétique mais je suis sûr que la chaleur qu'ils connaissent là-bas permet des comparaisons favorables.

Monsieur Guillemette, vous parlez d'agriculture. Cela m'intéresse parce que ma mère a toujours maintenu un potager dans le Nord de l'Ontario. Il était tout aussi productif que celui que nous avions à Toronto. Elle cultivait des pommes de terre, du raifort, tout. En peu de temps, tout poussait fort bien.

J'aimerais savoir quel résultat on obtient pour le maïs ici.

M. Guillemette : Nous ne sommes pas vraiment une région où l'on cultive du maïs. Le maïs appartient à un groupe de plantes, les C-4 qui exigent des nuits chaudes. Les nuits sont fraîches ici. C'est la différence essentielle.

En 1968, quand on traversait la région de New Liskeard en voiture, on n'aurait pas vu des champs de maïs ou de soja. Toutefois, depuis cinq ans, le maïs et le soja sont cultivés dans la région de New Liskeard, non seulement à cause du réchauffement de la planète mais parce qu'on y pratique la sélection végétale. Les scientifiques ont mis au point des cultivars ou des variétés qui mûrissent plus tôt et qui peuvent supporter un peu plus de gel. Ainsi, quand on traverse la région de New Liskeard en voiture, on peut voir quelques milliers d'acres de maïs sucrés ou fourragés et du soja.

Ici, ce n'est pas encore le cas car nous nous trouvons à 200 milles de New Liskeard.

Senator Mahovlich: The nights are too cool.

Mr. Guillemette: The nights are cool up here, but you can grow other things.

Senator Mahovlich: It is interesting that because of ethanol, our vegetables will increase in value.

Mr. Guillemette: Yes. I can see that, because we have some good black soil in the Bradford Marsh and we have a lot of it in this area. These lands could be converted to vegetable production for a good part of Ontario. We could be exporting vegetables from this area if we put our hearts to it.

Senator Mahovlich: The Europeans are fairly good farmers. What should the government be doing for immigration, to give some kind of incentive? People come over here and they head right for the cities where their families are. The cities are accumulating more and more population. I can understand that. The newcomers get support from their families and they need that support with the language problems and so on.

What can the government do to encourage European farmers to come over here?

Mr. Guillemette: One way would be to offer opportunities to visit farms in Northern Ontario, to bring immigrants up here once in a while and show them what can be grown here. Another way would be to offer incentives to make it easy to buy farm property and, if need be, even to obtain some Crown land. Crown land is not easy to get a hold of and many farmers would like to get more property to have a large acreage. Some assistance could be made available for that. Private land is often difficult to get because it is in the hands of people in the South who do not farm this area. They just hold on to the property waiting for the land values to go up. There needs to be a mechanism to make those properties available to our immigrants.

Senator Callbeck: I have a question on education. I see you have two colleges and a university. Your list of issues or challenges includes a lack of skilled trades and professional workers. Does the Northern College of Applied Arts and Technology have courses for plumbing, electricity, carpentry and so on?

Mr. Guillemette: There are many courses but unfortunately they are not necessarily trade-oriented. Many of these smaller colleges are not trade-oriented at the moment, although some are.

It is hard to get understandings with large industries to work with these colleges in the trades, especially in this area. There are not that many opportunities.

We do have many graduates, but they do not stay here. They find employment somewhere else. Even though they do graduate from our local college, there are no opportunities for them up here so they end up working down south.

Le sénateur Mahovlich : Les nuits sont trop fraîches, n'est-ce pas?

M. Guillemette : Les nuits sont fraîches ici mais nous pouvons cultiver d'autres choses.

Le sénateur Mahovlich : Il est intéressant de penser qu'à cause de l'éthanol, nos légumes prendront de la valeur.

M. Guillemette : Oui. C'est un fait car nous avons de la bonne terre noire à Bradford Marsh et une grande quantité de cette terre dans cette région-ci. Ces terres pourraient être dédiées à la production de légumes pour une bonne partie de l'Ontario. Avec de la bonne volonté, nous pourrions exporter des légumes cultivés dans cette région-ci.

Le sénateur Mahovlich : Les Européens sont d'assez bons agriculteurs. Que devrait faire le gouvernement pour l'immigration, pour motiver les immigrants? Quand les gens arrivent ici, ils se dirigent immédiatement vers les villes où ils retrouvent leur famille. Les villes se peuplent de plus en plus. C'est compréhensible. Les nouveaux venus comptent sur l'appui de leur famille qui leur est nécessaire à cause des problèmes linguistiques et autres.

Que peut faire le gouvernement pour encourager les agriculteurs européens à venir ici?

Guillemette : On pourrait par exemple leur offrir la possibilité de visiter les régions agricoles du Nord de l'Ontario, faire venir des immigrants ici de temps en temps pour leur montrer ce que l'on peut cultiver. Une autre façon serait de leur faciliter l'achat de terres agricoles et, au besoin, de recourir aux terres domaniales. Il n'est pas facile d'en obtenir et beaucoup d'agriculteurs aimeraient avoir des exploitations plus importantes. On pourrait donc aider de cette façon-là. Il est souvent difficile de se procurer des terres privées parce qu'elles appartiennent à des gens qui sont dans le Sud et qui ne les exploitent pas. Ils conservent ces terres en attendant que leur valeur augmente. Il faudrait qu'il existe un mécanisme qui permette à nos immigrants d'exploiter ces terres.

Le sénateur Callbeck : J'aurais une question à vous poser sur l'éducation. Je vois que vous avez deux collèges et une université. Dans les enjeux ou défis que vous mentionnez, vous citez l'absence de gens de métiers spécialisés et de techniciens spécialistes. Le Northern College of Applied Arts and Technology offre-t-il des cours en plomberie, électricité, menuiserie, et cetera?

M. Guillemette : On offre beaucoup de cours mais qui ne sont pas forcément orientés vers un métier. Nombre de ces petits collèges actuellement ne sont pas des écoles professionnelles, à quelques exceptions près.

On a du mal à obtenir que les grosses industries collaborent avec ces collèges pour les métiers spécialisés, surtout dans cette région. Il n'y a pas tellement de possibilités.

Nous avons beaucoup de diplômés mais ils ne restent pas ici. Ils trouvent de l'emploi ailleurs. Même s'ils sont diplômés de notre collège local, ils ne trouvent pas de débouchés ici et ils vont finalement travailler dans le sud.

Senator Peterson: What would be the average farm size in this area?

Mr. Guillemette: I would venture to say that the ones that are viable, that are working, are about 500 acres to 600 acres at the moment. There are many other small farm operations. We have more part-time farmers than we have full-time farmers.

Senator Segal: You talked about the evaporation of the system of agricultural representatives, which was a very valuable system for a host of reasons, both federally and provincially. I notice that the Province of Manitoba did away with agricultural representatives as did other jurisdictions, but they have appointed a detailed and broad level of regional officers in very small centres. Typically there will be an agronomist, a social worker, and somebody with specific chemical and soil skills. It is a one-stop shopping place for the local farmer, and because they are in smaller centres, they are closer to local reality than are the regional centres. Is there anything like that in the Kapuskasing region? Would it be helpful if there were?

Mr. Guillemette: We have a similar situation in Northeastern Ontario. We used to have agricultural representatives a long time ago. We used to have one in Hearst, one in Cochrane, one in Kapuskasing. Then it came down to Kapuskasing, Matheson, New Liskeard. Now there is one in New Liskeard and the head office is in Verner, which is not close to us.

If we want to have a farm visit from an agricultural representative, it is four hours from here. He makes schedules. He may come up twice a year in this area because he cannot cover the whole area. If we want to see specialists, they are in the Verner area, which is even further.

The Chairman: This morning I was having a cup of coffee at the Comfort Inn at breakfast and I ran into a young fellow who is working in the forestry industry here.

As you know, in Western Canada, in British Columbia and now coming into Alberta, we are fighting a severe battle against the pine beetle. This has been particularly devastating in parts of British Columbia. This young man had been in the forestry industry there and came here because he wanted to remain in the forestry industry.

Has there been much migration of industry workers from other parts of Canada into this area because the industry in other areas has been shut down, even knowing that, as you and others have indicated, that there are difficult times in the forestry industry here for other reasons?

Ms. Bordeleau: No, I have not heard anything to that effect. I would be very surprised if people working in the forest industry came here looking for work. Even our own citizens who have been laid off in the forest industry because of all the ripple effects cannot get jobs. I would be greatly surprised if one of our forest companies hired someone from out of town, unless that person had specific skills that were being sought. That I could see, but I have not heard anything to that effect.

The Chairman: That person was glad to be here.

Le sénateur Peterson : Quelle serait la superficie moyenne d'une exploitation agricole dans cette région?

M. Guillemette : Je dirais que celles qui sont viables, celles qui fonctionnent bien, sont d'environ 500 à 600 acres pour le moment. Il y en a beaucoup d'autres qui sont moins importantes. Nous avons plus d'agriculteurs à temps partiel qu'à temps plein.

Le sénateur Segal : Vous avez parlé de l'évaporation du système de représentants agricoles, qui était un système très précieux, pour des tas de raisons, tant à l'échelon fédéral qu'à l'échelon provincial. Je remarque que la province du Manitoba a éliminé les représentants agricoles tout comme d'autres provinces, mais a nommé tout un éventail d'agents régionaux dans de très petits centres. Normalement, il y a un agronome, un travailleur social et quelqu'un qui est spécialisé en chimie ou en sol. Il s'agit pour l'agriculteur local d'un guichet unique et, comme ils sont situés dans les petits centres, ils sont plus près de la réalité locale que les centres régionaux. Existe-t-il quoi que ce soit de ce genre dans la région de Kapuskasing? Cela pourrait-il être utile?

M. Guillemette : Nous avons une situation similaire dans le nord-est de l'Ontario. Nous avons des représentants agricoles il y a longtemps. Nous en avons un à Hearst, un à Cochrane et un à Kapuskasing. Ensuite, ça été Kapuskasing, Matheson, New Liskeard. Maintenant il y en a un à New Liskeard et le bureau central est à Verner, ce qui n'est pas tout près d'ici.

Si nous voulons qu'un représentant agricole vienne voir une exploitation, il est à quatre heures d'ici. Il a son calendrier. Il viendra peut-être deux fois par an dans la région parce qu'il ne peut pas couvrir tout le territoire. Si nous voulons voir des spécialistes, ils sont dans la région de Verner, qui est encore plus loin.

La présidente : Ce matin, alors que je prenais un café au Comfort Inn, j'ai rencontré un jeune qui travaille dans le secteur forestier ici.

Comme vous le savez, dans l'Ouest, en Colombie-Britannique et maintenant même en Alberta, nous avons un gros problème d'endochrone du pin pondérosa. Cela était particulièrement grave en Colombie-Britannique. Ce jeune homme travaillait dans le secteur forestier là-bas et il est venu ici parce qu'il voulait rester dans ce secteur.

Y a-t-il eu une forte migration d'autres parties du Canada dans cette région du fait de la fermeture de ce secteur ailleurs au pays malgré, comme vous et d'autres nous l'avez expliqué, les difficultés que rencontre le secteur forestier ici pour d'autres raisons?

Mme Bordeleau : Non, je n'en ai pas entendu parler. Je serais très surprise que des gens qui travaillent dans le secteur forestier viennent chercher du travail ici. Même nos gens d'ici qui ont été mis à pied dans ce secteur, qui a subi les répercussions d'autres problèmes, ne peuvent trouver du travail. Je serais donc très surprise que l'une de nos compagnies forestières embauche quelqu'un d'ailleurs, à moins qu'il ne s'agisse de quelqu'un qui a des compétences bien précises qu'elle recherche. C'est la seule éventualité que je puis imaginer.

La présidente : Cette personne était heureuse d'être ici.

Ms. Bordeleau and Mr. Guillemette, thank you both very much for taking the time to be here today. We appreciate your testimony.

Colleagues, for our third panel we are pleased to have with us Louise Thomson, a nurse and placement coordinator with the Sensenbrenner Hospital in Kapuskasing; and Mona Comeau, who is with the Jeanne Sauvé Family Services.

Louise Thomson, Placement Coordinator, Sensenbrenner Hospital: Before I start, I want to say I am glad that someone is visiting us in our smaller communities. Being from rural Ontario, sometimes we feel that we are compared to the urban parts of the province. When government plans and government services are tailored, they are often tailored to a big population.

I will tell you a bit about my background. I have a degree in nursing and I have been in nursing for 30 years. The love of my life was public health. I was a public health nurse for 18 years. I did a lot of home visiting and actually looked at healthy living and prevention programs. Then I moved on to become a home care nurse. I did more taking care of the disease in the home and trying to get people back to prevention. Then I moved back into the hospital setting. In between, I did some teaching with the registered practical nurses and the nursing programs. Now I am the discharge planning coordinator at the hospital.

From what I have seen in the last 30 years, we have always been a patient advocate and I will say a client advocate. Depending on the time of the year or the time of the decade you are talking about, the terminology changes.

I have seen the access to health care services being uniform, but the ones who have been suffering the most or who are wanting to access but maybe not accessing health care services are the working poor. When I say the working poor, I am not dismissing the other groups. I am looking at the ones who are working full-time for minimum wage with no benefits. Even though all in Ontario are covered under OHIP, we seem to have people who shy away from accessing the health care services.

During the last five years that I have been the coordinator, we have seen the beginning of videoconferencing to access health services specialists. That has been tremendous. We hope that the federal government will keep funding that program for the rural communities. It has lessened the amount of time that people have to be on the road to travel to their specialists. We may not have a large population, but we have large distances that they have to travel, and sometimes in bad weather. The closest regional hospital, Timmins District Hospital, is two hours away from Kapuskasing. We do have access to most of our specialists. Because we are in the Local Health Integrated Network 13, LHIN 13, we usually access the specialists in Sudbury, North Bay or Sault Ste. Marie. If they are unable to service us, then they will suggest the specialists in Ottawa, Toronto and Thunder Bay as well.

Madame Bordeleau et monsieur Guillemette, merci beaucoup à vous deux d'avoir pris le temps de venir aujourd'hui. Nous vous sommes très reconnaissants de votre témoignage.

Chers collègues, pour notre troisième groupe, nous avons le plaisir de recevoir Louise Thompson, infirmière et coordonnatrice de placement à l'hôpital Sensenbrenner de Kapuskasing et Mona Comeau, des services à la famille Jeanne Sauvé.

Louise Thompson, coordonnatrice de placement, Hôpital Sensenbrenner : Avant de commencer, je veux vous dire que je suis très heureuse que l'on vienne nous voir dans nos petites localités. Venant de l'Ontario rural, on a quelquefois l'impression qu'on nous assimile aux régions urbaines de la province. On s'aperçoit souvent que les programmes et services gouvernementaux s'adressent à des régions très peuplées.

Je vais d'abord vous parler un peu de moi. Je suis diplômée en soins infirmiers et je suis infirmière depuis 30 ans. Ma passion a toujours été la santé publique. J'ai été infirmière dans ce secteur pendant 18 ans. J'ai fait beaucoup de visites à domicile et m'occupais des programmes de prévention et de vie saine. Je suis devenue ensuite infirmière à domicile. Je m'occupais alors davantage des maladies à domicile en essayant d'aider les gens à revenir à la médecine préventive. Je suis revenue ensuite dans le milieu hospitalier. Entre-temps, j'ai un peu enseigné aux infirmières auxiliaires autorisées et en sciences infirmières. Je suis maintenant coordonnatrice de la planification des sorties à l'hôpital.

Je dirais que depuis 30 ans, nous avons toujours été les défenseurs des droits des patients et des clients. Selon le moment de l'année ou de la décennie, la terminologie change.

J'ai assisté à l'uniformisation des services de santé est uniforme mais que ceux qui souffrent le plus ou voudraient avoir accès aux services de santé mais qui n'y réussissent pas, sont les gagnepetits. Quand je parle de gagnepetits, je n'oublie pas les autres groupes. Je pense à ceux qui travaillent à plein temps pour le salaire minimum sans avantages sociaux. Même si avec l'OHIP, tout le monde est censé être couvert en Ontario, il semble qu'il y en ait qui hésitent à recourir aux services de santé.

Depuis cinq ans que je suis coordonnatrice, on a assisté au début des vidéoconférences pour accéder aux services des spécialistes. C'est extraordinaire. Nous espérons que le gouvernement fédéral continuera à financer ce programme pour les collectivités rurales. Cela a fait gagner beaucoup de temps aux gens qui n'ont plus à parcourir de longues distances pour aller voir leurs spécialistes. Notre population n'est peut-être pas très dense mais les distances sont très longues et il ne fait pas toujours beau pour voyager. L'hôpital régional le plus proche est celui de Timmins, à deux heures de Kapuskasing. Nous avons accès à la plupart de nos spécialistes. Comme nous sommes dans le Local Health Integrated Network 13, LHIN 13, nous avons normalement accès aux spécialistes de Sudbury, North Bay ou Sault Ste. Marie. S'ils ne peuvent pas nous servir, ils nous suggèrent des spécialistes à Ottawa, Toronto et Thunder Bay.

We see the population health demographics reports on a regular basis from the health units, and we usually try to plan our programs accordingly even though we are in a hospital.

The hospital has more of disease approach, but we are trying to change the culture. We have to do a lot of health prevention and people have to be responsible for their own health and not depend on everyone else's being there to do it. Usually, we all need support.

We know from the population demographics and the population health reports that Northern Ontario has a population of First Nations, a francophone population and then the anglophone population. We know from the statistics that we have a higher rate of smoking, a higher rate of drinking, a higher rate of addiction and mental illness.

Do we have the services? Yes, but we may not have staff who are able to provide service no matter who the population is. Perhaps the reason is that when services are evaluated and funded, they are evaluated on a full-time equivalent to the population. We probably lose out on that part. Our population catchment area here may be 14,000 people, which would be evaluated as one full-time equivalent, but we might be getting a 0.5 equivalent or one full-time equivalent, but that person has to be responsible for more than one thing.

The beauty of this is that when you work in a smaller community, you are a jack-of-all-trades — maybe master of none — and you have to know everything about everything that is going on in your community. It is an asset, but it can be a downfall for the population that we service.

In my latest position in discharge planning at the hospital, I am seeing the people who have no drug plans. We try to access the Ontario Trillium Foundation. If the clients are on disability pensions, we access the Ontario Disability Support Program or we look into the CPP disability pension, or Workplace Safety and Insurance Board — all these wonderful programs that are out there — but some people are still falling through the cracks. Doctors are making a big effort, using samples or looking at the Form 8 for medication that will be funded, but then a certain percentage will have to be paid. We are finding that patients are opting not to take their medication because they cannot afford it. Even the dispensing fee is not affordable for them.

The working poor are out there working two or three jobs. If they have two or three jobs, they are not looking after themselves and they certainly cannot be looking as best they could after their family.

In the hospital, we try to liaise with the community care access centre services in the community, such as the Red Cross. Of course, Red Cross services have a maximum of 15 hours a week that they can care for people at home. If we are expecting family

Nous voyons régulièrement les rapports sur la santé des populations des services de santé, et nous essayons de planifier nos programmes en conséquence même si nous sommes dans un hôpital.

L'hôpital est davantage orienté sur la maladie mais nous essayons de changer les attitudes. Nous insistons sur la médecine préventive et sur le fait que les gens doivent être soucieux de leur santé et ne pas toujours compter sur les autres pour s'occuper d'eux. Habituellement, nous avons tous besoin d'aide.

Nous savons, d'après les rapports démographiques et les rapports sur la santé des populations, que le Nord de l'Ontario a une population de Premières nations, une population francophone et la population anglophone. Nous savons d'après les statistiques que nous avons un taux supérieur à la moyenne de gens qui fument, de gens qui boivent, de toxicomanes et de malades mentaux.

Avons-nous les services nécessaires? Oui, mais nous n'avons pas forcément le personnel pour offrir ces services à ces différents types de population. Peut-être est-ce que parce que lorsque l'on évalue et finance les services, on les évalue en équivalent plein temps par rapport à la population. Nous sortons probablement perdant d'un tel calcul. Notre circonscription hospitalière est d'environ 14 000 personnes, ce qui représenterait un équivalent plein temps, mais nous en avons peut-être un demi ou un et cette personne doit être responsable de différentes choses.

Ce qui est magnifique, c'est que lorsque l'on travaille dans une petite localité, on doit être bon à tout faire — sans toutefois maîtriser entièrement quoi que ce soit — il faut tout savoir à propos de tout dans la région. C'est un atout mais c'est peut-être un inconvénient pour la population que nous desservons.

Là où je suis maintenant, à la planification des sorties de l'hôpital, je vois les gens qui n'ont pas de régime d'assurance-médicaments. Nous essayons d'accéder à la Fondation Trillium de l'Ontario. Si les clients ont une pension d'invalidité, nous accédons au programme ontarien de soutien aux personnes handicapées ou à la pension d'invalidité du RPC ou encore à la Commission de la sécurité professionnelle et de l'assurance contre les accidents du travail — à tous ces programmes magnifiques — mais il y a tout de même des gens qui n'ont accès à rien. Les médecins font ce qu'ils peuvent, utilisent les échantillons ou envisagent le Formulaire 8 pour les médicaments qui seront financés, mais il en reste un certain pourcentage qu'il faudra payer. Nous constatons ici que des patients choisissent de ne pas prendre leurs médicaments parce qu'ils manquent d'argent. Même les frais d'ordonnance sont trop chers pour eux.

Les gagne-petit cumulent deux ou trois emplois. S'ils ont deux ou trois emplois, ils ne se soucient pas de leur santé et ils ne s'occupent pas du mieux possible de leur famille.

À l'hôpital, nous essayons de coordonner les choses avec les centres d'accès aux soins communautaires tels que la Croix-Rouge. Évidemment, les services de la Croix-Rouge ne peuvent offrir aux gens à domicile que 15 heures de soins par semaine.

members to care for people at home and manage three jobs, the number of hours is deficient. For example, an elderly parent might be left alone at home for 20 hours the children are working.

In terms of rural poverty, I have found that the working poor are the main group that seems to be missing out. They are not going out to get information, and when you give them information, at times it is just overwhelming for them.

I hope I am on the right track and that this is what you are looking for today.

Mona Comeau, Services Manager, Jeanne Sauvé Family Services: I too want to extend my congratulations for having travelled to our part of our country. When I have the opportunity to go to Toronto, I find that people there consider Sudbury as being the northern area. We are often forgotten here.

I work for Jeanne Sauvé Family Services, currently as a supervisor. I have been there for 32 years. I started as a front line worker and have held numerous supervisory roles at the agency. We are an amalgamated agency; therefore we have various services under one roof, including child welfare, child protection and assessing whether or not children are at risk if they are left in their homes. We also respond to referrals that are done at our agencies, and we investigate those matters. As well, we have the mental health services for children.

Child protection goes up to 16 years of age, unless a child is in care, in which case that child can remain in our care as a ward until the age of 18 years. From age 18 to 21, youth can remain on extended care maintenance. We can assist them with their education and provide them with emotional support.

If I could make only one comment, it would be that we often have children who will pursue college or university beyond the age of 18. There are not many in our district, but we do have some. Once they turn 21 years old, we have to terminate assisting them financially. Obviously, some of those children may not be able to continue with their education and they also lose the contact they have with us, unless they were able to establish a really good rapport and bond with a specific worker. Coming from the North, we see that much more than in the bigger centres.

The children's mental health services are provided until the age of 18. At the age of 18, if they are still in our caseload, we need to refer them to Kapuskasing counselling services.

We also have the Integrated Services for Northern Children program which works out of our office. For the early years, we have the Brighter Futures Program, for which we have a specific building separate from our main office. We have Camp Cadanac, which runs throughout the year, but we use it mainly in the summer for children who are in care. We also open it up to the community. We try to support financially through donations and our agencies families who are in need and are at risk but who do not have the means to send their children there.

Si nous voulons que les membres de la famille s'occupent des malades à domicile tout en cumulant trois emplois, il n'y a pas suffisamment d'heures dans la journée. Par exemple, un parent âgé peut rester seul à la maison pendant les 20 heures où travaillent ses enfants.

Pour ce qui est de la pauvreté rurale, j'ai constaté que les gagne-petit sont ceux qui semblent les plus lésés. Ils ne s'informent pas et, quand on les informe, ça semble parfois les dépasser.

J'espère que ce que je vous dis est utile et que c'est le genre de commentaires que vous attendez.

Mona Comeau, directrice des services, Services familiaux Jeanne Sauvé : Je tiens aussi à vous féliciter d'être venus dans notre région. Quand j'ai l'occasion d'aller à Toronto, je constate que les gens considèrent que Sudbury représente le nord. On nous oublie souvent ici.

Je travaille pour les Services familiaux Jeanne Sauvé, à titre de superviseuse. Je suis là depuis 32 ans. J'ai commencé comme simple employée et j'ai joué de nombreux rôles de supervision depuis. Nous sommes un regroupement d'agences; nous offrons donc divers services sous le même toit, qu'il s'agisse de la protection de l'enfance ou de l'évaluation des risques des enfants qui sont laissés chez eux. Nous nous occupons aussi des gens que nous renvoient différentes autres agences et nous examinons aussi ces problèmes. Nous avons en outre des services de santé mentale pour les enfants.

La protection de l'enfance va jusqu'à l'âge de 16 ans, à moins qu'un enfant soit hospitalisé, auquel cas on continue à s'en occuper jusqu'à l'âge de 18 ans. De 18 à 21 ans, les jeunes peuvent bénéficier des services de soins prolongés. Nous pouvons les aider dans leurs études et leur offrir un soutien affectif.

Si je peux me permettre un commentaire, c'est que nous avons souvent des enfants qui fréquenteront le collège ou l'université après l'âge de 18 ans. Il n'y en a pas tellement dans notre région mais il y en a quelques-uns. Lorsqu'ils ont 21 ans, nous ne pouvons plus leur fournir d'aide financière. Évidemment, certains d'entre eux ne sont pas en mesure de poursuivre leurs études et perdent également le contact qu'ils ont avec nous s'ils ne peuvent pas établir de rapports ou de liens très étroits avec un de nos travailleurs sociaux. C'est beaucoup plus fréquent dans le nord que dans les grands centres.

Les services de santé mentale sont offerts aux enfants jusqu'à l'âge de 18 ans. À 18 ans, si nous nous en occupons toujours, nous devons les renvoyer aux services d'orientation de Kapuskasing.

Nous avons aussi le programme des Services intégrés pour les enfants du nord. Pour les premières années, nous avons le programme Grandir ensemble, qui est situé dans un bâtiment séparé. Nous avons Camp Cadanac, qui fonctionne toute l'année mais surtout l'été pour les enfants qui sont dans des centres de santé. Nous l'ouvrons aussi au reste de la population. Nous essayons d'aider financièrement, grâce à des dons et par l'intermédiaire de nos agences, les familles dans le besoin ou à risque qui n'ont pas les moyens d'envoyer leurs enfants.

We have youth justice programs. We have the non-residential attendance centres. We have youth sexual offender treatment programs as well as youth restorative justice through that program. We have a children's residential program called Pavillon Jeanne Sauvé. We provide services for children who have major emotional and behavioural difficulties. This program is open to Timmins and the Kirkland area as well. We do accept referrals from those areas.

We cover a big district. We service from Calstock, which is a reserve on your side of Hearst, up to Cochrane. The main office is in Kapuskasing and we have sub-offices in Cochrane, Smooth Rock Falls and Hearst and we have access to an office in Calstock. We also service another native band out of the Cochrane office.

Ms. Thomson raised some things that I had to forgotten in the notes I made for myself. I sought feedback from my colleagues because we are all responsible for different programs within our agency.

[Translation]

We see that rural communities have suffered even more over the past five years. There are numerous job losses due to the closure of plants. This has had a considerable impact on our communities.

We provide services to areas such as Smooth Rock Falls, and there is an increased demand. Job loss has an impact on family quality of life. We are asked to investigate or provide services to these people. We see systemic poverty, the scope and extent of which are greater and clearly more alarming in our communities.

We need only look around; there are many abandoned houses; there has been a drop in local pride. Our roads are in bad shape, because our population drops from one year to the next. There are no funds with which to maintain services and the quality of roads in our regions.

There are few jobs in the region. Often, one spouse must leave the town to find a job. This creates to single-parent families. I can also speak from personal experience; half of the people on my team have a spouse who does not have a full-time job and who has to work outside the town. These mothers must manage their household, children and work, because they are single parents during the week. Each year I am shocked by the growing number of families who have to leave the region to find employment or who have to separate during the week so someone can work outside the region.

Young people going to school outside the region do not return to their communities because of the lack of jobs. Those who do come back experience great instability, because, often, they find contract jobs. Once again, I am speaking from personal experience. I have a son who is a teacher and who lives in Moonbeam. He has to go to Smooth Rock Falls and his wife must travel to Cochrane every day. My son has been teaching for at least five years, and he never knows, from one year to the next,

Nous avons des programmes de justice pour adolescents. Nous avons les centres de fréquentation obligatoire non résidentielle, les programmes de traitement des jeunes délinquants sexuels et les programmes de justice réparatrice à l'intention des jeunes. Nous avons un programme résidentiel pour les enfants que l'on appelle le Pavillon Jeanne Sauvé. Nous offrons des services aux enfants qui ont de gros problèmes émotifs et behavioristes. Ce programme est ouvert également à la région de Timmins et de Kirkland. Nous acceptons des enfants qui nous sont envoyés de ces régions.

Nous couvrons donc un district important : de Calstock, réserve de votre côté de Hearst jusqu'à Cochrane. Le bureau principal est à Kapuskasing et nous avons des bureaux auxiliaires à Cochrane, Smooth Rock Falls et Hearst et accès à un bureau à Calstock. Nous desservons aussi une autre bande autochtone au bureau de Cochrane.

Mme Thompson a soulevé certains points que j'avais oubliés de noter moi-même. J'ai demandé la réaction de mes collègues parce que nous sommes tous responsables de programmes différents.

[Français]

Nous constatons que les communautés rurales sont encore plus affectées depuis les cinq dernières années. Il y a beaucoup de pertes d'emplois dues aux fermetures d'usines. Cela a un impact considérable dans nos communautés.

Nous desservons des endroits comme Smooth Rock Falls, et il y a une hausse de demandes. La perte d'emplois a un impact sur la qualité de vie des familles. On est appelé à faire des enquêtes ou à fournir des services auprès de cette clientèle. Nous constatons un appauvrissement généralisé dont l'étendue et l'importance sont plus grandes et sans doute plus alarmantes dans nos communautés.

Nous pouvons faire le constat visuel; il y a beaucoup de maisons abandonnées; il y a une diminution de la fierté locale. Nos routes sont lamentables parce que la population diminue d'année en année. Il n'y a pas de fonds nous permettant d'entretenir les services et la qualité des routes dans nos régions.

Les emplois dans la région sont rares. Souvent, un des conjoints doit quitter la ville pour trouver un emploi. Cela crée des familles monoparentales. Je peux aussi parler d'expérience personnelle; la moitié de mon équipe a un conjoint qui n'a pas d'emploi à temps plein et qui doit aller travailler à l'extérieur de la ville. Ces mères doivent gérer la maison, enfants et travail, car elles sont monoparentales pendant la semaine. Le nombre grandissant des familles, qui doivent quitter la région pour se trouver un emploi ou qui se séparent durant la semaine pour aller travailler à l'extérieur, m'impressionne d'une année à l'autre.

Les jeunes qui poursuivent leurs études à l'extérieur ne reviennent pas dans leur communauté à cause du manque d'emploi. Ceux qui reviennent vivent beaucoup d'instabilité, car souvent ils décrochent des emplois sur une base contractuelle. Encore une fois, je peux parler d'expérience personnelle. J'ai un fils qui est enseignant et qui demeure à Moonbeam. Il doit voyager à Smooth Rock Falls et sa conjointe doit voyager à Cochrane tous les jours. Mon fils enseigne depuis au moins cinq

whether he will have a job next year despite his seniority. They are expecting a baby this winter. So, what does this mean for his wife who has to travel to Cochrane?

There are many such cases in our community. Young people want to come back; they love the north with good reason, but, nevertheless, experience major insecurity living here.

Women are also hard hit by the extent of this renewed poverty. If they leave their spouse, the only jobs available are often salaried ones with poor working conditions. Often, they have no benefits. Government financial support programs are not geared to them. They often work for minimum wage. The new benefits and new regulations for the Ontario Works program have had a major impact on them and their expectations are extremely high. Women need to find work, but it is often extremely difficult because there are no jobs. They have to take minimum-wage jobs and the cycle continues for these women.

Many families can no longer pay for extracurricular activities. We have to access community services and, sometimes, we will pay so that these young people can take part in extracurricular activities. We know that it is good for their social development, but also it gives the family some respite. Often, they need services to help them access financial assistance.

Every year, our population declines. Many schools in our region are closing, as well as businesses. Every day, someone goes out of business. We try to buy locally, but it is difficult because businesses do not always have what we need. This is a major problem.

There are many layoffs. There is a lack of professional services. There are not enough doctors in the region. There are waiting lists for some services. There is a lack of funding and resources. In our office, there is a waiting list for mental health services and demand is high. We have a budget and we have to manage on that budget.

There is a great deal of insecurity at the Tembec plant because they are always threatening to lay people off. I am convinced that these people are not investing in the community because every day they face the possibility of losing their jobs.

We in the north often feel that government funds are being funnelled elsewhere. The money goes to the major centres. As I mentioned, Sudbury and North Bay are seen as northern Ontario. Often, we are forgotten in the process. We believe that we have been forgotten.

Small businesses find it difficult to start up because of the economic uncertainty and investment-related risks. No one knows if they will be able to really get their project off the ground and be able to keep it going. There is no guarantee of survival.

ans, et il ne sait jamais d'une année à l'autre s'il aura un emploi, et ce, malgré son l'ancienneté. Ils attendent un bébé à l'hiver. Donc, qu'est-ce que ça veut dire pour la conjointe qui doit se déplacer à Cochrane?

On voit beaucoup de cas semblables dans notre communauté. Ce sont des jeunes qui veulent revenir, qui aiment le nord pour de bonnes raisons, mais qui ont quand même une grande insécurité à vivre dans la région.

Les femmes aussi sont grandement affectées par l'étendue de cette pauvreté renouvelée. Si elles quittent leur conjoint, les emplois disponibles sont souvent à salaire et à conditions moindres. Souvent, elles n'ont pas de bénéfices. Elles sont dans une situation défavorable en regard des projets de soutien financier gouvernementaux. Elles doivent souvent travailler à un salaire minimum. Les nouvelles prestations et les nouveaux règlements du projet Ontario Works ont vraiment un gros impact sur cette population et leurs attentes sont très élevées. Les femmes doivent essayer de trouver des emplois, mais c'est très difficile, car il n'y a pas d'emploi. Elles doivent décrocher des emplois au salaire minimum et le cycle continue pour ces femmes.

Plusieurs familles ne peuvent pas payer pour des activités récréatives. Nous devons accéder à des services communautaires et, de temps à autre, on va payer pour que ces jeunes puissent participer à des activités à l'extérieur du foyer. On sait que c'est bon pour leur développement social, mais aussi, cela donne un répit aux familles. Souvent, ils ont besoin de services qui les aident à obtenir de l'assistance financière.

La population diminue d'année en année. Il y a beaucoup de fermetures d'écoles dans notre région, et aussi, des fermetures de commerces. Tous les jours, il y a un commerce qui ferme ses portes. On essaie d'acheter localement, mais c'est difficile parce les commerces n'ont peut-être pas toujours la marchandise dont nous avons besoin. C'est une grosse lacune.

Il y a beaucoup de mises à pied. Il y a un manque de services professionnels. On manque de médecins dans la région. Il y a des listes d'attente pour certains services. Il y a un manque de fonds et de ressources. À notre bureau, on a une liste d'attente pour les services en santé mentale et la demande est grande. On a un budget et on doit gérer avec ce budget.

L'usine Tembec cause beaucoup d'insécurité parce qu'il est toujours question de mise à pied. Je suis certaine que ces gens n'investissent pas dans la communauté parce qu'ils vivent de jour en jour avec la possibilité de perdre leur emploi.

Nous avons dans le nord l'impression d'être un entonnoir en ce qui a trait à la distribution de fonds gouvernementaux. L'argent est fourni ailleurs dans les grands centres. Comme je l'ai mentionné, Sudbury et North Bay sont perçus comme étant le nord. Souvent, nous, on est oublié dans le processus. On semble croire qu'on est oublié.

Les petites entreprises sont difficiles à démarrer à cause de l'incertitude économique et des risques à la base des investissements. On ne sait pas si on va pouvoir bien démarrer le projet et le continuer. Il n'y a pas de garantie de survie.

We need to create stable and profitable jobs. We need to provide adequate professional, educational and financial support to businesses. We need to be able to provide more accessible post-secondary education programs that are realistic. We are nevertheless lucky here because we have a university. I was extremely lucky. Three of my four children studied at Hearst University and they were able to stay here during their first three years, but then they had to continue their education elsewhere. However, there is a limited selection in programs and courses, both at the university and college level. If you want to become a teacher or a social worker, then no problem; the courses are offered here. Medicine and science courses are not taught here.

We need to look at potential new and diversified companies for northern Ontario, because we have only one plant here and this is the sole source of employment for many families in our region. When there are layoffs, there is a domino effect; everyone is affected. This also means that budgets in other areas will be cut, as well as in the retail sector.

We need to invest in northern Ontario so that our young people come back here because many would. They want to benefit from their family support network. Currently, they have to make sacrifices because they have to travel.

Something that has been extremely positive for us is that we now have access to video conferencing equipment for psychiatry services, for children who need to be assessed for mental health problems. We have the resources at the office. They provide us with the TVs and necessary equipment. This is a very effective program offered through Sick Kids in Toronto. We use it regularly. We have a psychiatrist who travels from London. This gentleman is over 70 years of age and he continues to come because he knows that his services are needed. However, he cannot come every month. When we are able to use his services, we do so; otherwise we use tele-psychiatry.

Fortunately, there is a francophone at the Sick Kids Hospital who can provide services to us. This is a plus for us too because there are many francophones in Hearst. The francophone population in Kapuskasing is about 67 per cent; Cochrane is somewhat more anglophone; it is 50 per cent in Smooth Rock Falls. So, francophones in this region are in need.

The food bank is extremely popular. Unfortunately, we can only access this service once a month now. Every two weeks it is for families and every other two weeks it is for singles. So this is another major problem.

Sometimes, we have to give people money or a coupon so they can purchase food or things they need, particularly for children; they prefer to leave the children in their homes and provide them with the support and assistance they need.

On a besoin de chercher à créer des emplois stables et rentables. On a besoin d'offrir du soutien adéquat à l'entreprise sur le plan professionnel, éducatif et financier. On doit offrir davantage de programmes d'éducation postsecondaires accessibles et dont l'application est réaliste. Nous sommes tout de même chanceux ici, on a une université. J'ai été très chanceuse. Trois de mes quatre enfants ont étudié à l'Université de Hearst et ils ont été capables de faire leurs trois premières années ici, mais ils doivent, par la suite, poursuivre leurs études ailleurs. Par contre, les choix de programmes ou de cours sont limités, tant au niveau universitaire que collégial. Si tu veux devenir un enseignant ou un travailleur social, ce n'est pas un problème. Les cours sont offerts ici. On n'a pas des cours de médecine ou de sciences.

On doit explorer les possibilités d'entreprises nouvelles et diversifiées pour le nord, car on n'a qu'une seule usine et c'est le gagne-pain de plusieurs de nos familles dans la région. Lorsqu'il y a des mises à pied, cela a un effet domino; tout le monde est affecté. Cela veut aussi dire qu'il y a des compressions budgétaires ailleurs dans d'autres secteurs, et dans les commerces.

On a besoin d'investir dans le nord afin que nos jeunes reviennent parce qu'il en a beaucoup qui reviendraient ici. Ils veulent retrouver le réseau et le support de leur famille. En ce moment, parce qu'ils sont obligés de se déplacer, ils doivent faire des sacrifices.

Ce qui été très positif pour nous c'est qu'on a maintenant accès à un équipement de vidéoconférence pour faire nos télépsychiatries pour les enfants qui ont besoin d'être évalués pour des problèmes de santé mentale. On a les ressources au bureau. Ils nous fournissent les téléviseurs et l'équipement nécessaire. C'est un programme très efficace de l'hôpital Sick Kids à Toronto. Nous l'utilisons sur une base régulière. Nous avons un psychiatre qui se déplace de la région de London. Le type en question a plus de 70 ans, et il continue à venir parce qu'il sait qu'il y a un besoin. Par contre, il ne peut pas être ici tous les mois. Lorsqu'on peut utiliser les services de cet individu, nous le faisons, sinon nous utilisons la télépsychiatrie.

Heureusement, il y a un francophone qui peut nous donner les services à partir du Sick Kids. C'est un plus pour nous aussi parce que la population francophone à Hearst est très élevée. À Kapuskasing, je dirais qu'elle représente 67 p. 100; la ville de Cochrane, est un peu plus anglophone; Smooth Rock Falls, il y a près 50 p. 100 de francophones. Donc, il y a un besoin pour les francophones de cette région.

Les demandes à la banque alimentaire sont très élevées. Malheureusement, aujourd'hui nous ne pouvons accéder à ce service qu'une fois par mois. Soit toutes les deux semaines pour la famille et les deux autres semaines, c'est pour les personnes seules. Donc, il y a un grand manque là aussi.

De temps à autre, on doit déboursier de l'argent ou fournir un bon d'achat pour qu'ils puissent au moins acheter de la nourriture ou les choses dont ils ont besoin et surtout pour protéger les enfants de ce milieu; on préfère les laisser au sein de leur foyer et leur apporter l'aide et le soutien dont ils ont besoin.

We have had on occasion to fill out forms requesting funds to pay for high medical costs, for example. There is also the problem of people who do not have any medical insurance or even a medical card.

It is important to point out that the clients we serve often suffer from drug or alcohol addictions. Sometimes we need to administer drug screening tests. Here in Kapuskasing, we are rather lucky because at one point, we were told that we would have to cover costs for uninsured clients or those sent to the emergency room. Not everyone has a family doctor, nor is it possible to wait for medical care in a regional clinic because decisions must be taken to ensure the well-being of these children. We have already been forced to pay for some costs. When the tests come out positive, or if we think people try to cheat, we resort to what is called a "hair follicle test" which is very expensive. Usually, the agency is responsible for the costs, and once again the children's safety. There is no money set aside for these individuals. This becomes a problem when we work with an increasing number of families who have serious drug problems.

The last point I would like to raise is the difficulty in recruiting qualified staff. People do not come to our communities. People do not want to settle here because their spouse may not be able to find work, et cetera. We try to recruit mental health workers locally; we have travelled to Timmins, Sudbury, North Bay; we have placed ads on our website, at the Ontario Association of Children's Aid Societies, at employment centres, et cetera. We have received applications. It has become increasingly difficult to find qualified people. I do not know if you have this problem, Louise, but for us, recruitment is becoming increasingly difficult.

[English]

The Chairman: We are eager to ask questions. You both made troubling and moving presentations and they need to be understood and known well beyond these borders.

Senator Segal: Before I ask a question, I want to say thank you for what you are doing. We do not say thank you enough. We take the services, the work, the devotion, the engagement and the personal sacrifices of people like you too much for granted. We should not.

I married a nurse 31 years ago. I know that nurses tell the truth. They see things that others do not see and they are pretty frank about them. I just want to say thank you for the work that you are both doing on behalf of this community and the things we all care about.

Neither of you mentioned suicide directly. We have found in other rural communities across the country two issues, family abuse — violence often, though not always, caused by substance

Il y a des moments où l'on a dû compléter des propositions pour avoir une somme beaucoup plus élevée pour payer, par exemple, des coûts de médicaments. Nous avons aussi le problème de gens qui n'ont pas de plans médicaux ou même de carte d'assurance-maladie.

Il est important de souligner que la clientèle que nous desservons, a souvent de gros problèmes de toxicomanie, de drogue et d'alcool. On doit avoir recours parfois à des dépistages de drogue. On est chanceux à Kapuskasing parce qu'à un certain moment, on nous avait dit qu'on serait obligé de payer les coûts lorsque les gens n'avaient pas de plans ou lorsqu'on les envoyait à la salle d'urgence pour obtenir des réquisitions. Ce n'est pas tout le monde qui a un médecin et parfois, on ne peut pas attendre pour avoir accès aux médecins de la clinique régionale parce que cela implique une prise de décisions pour assurer le bien-être de ces enfants. On a déjà été obligé de payer certains coûts. Lorsque les tests sont positifs, ou que l'on croit que les gens ont triché aux tests, on doit avoir recours à un test qui s'appelle un « hair follicle test » qui est très dispendieux. D'habitude, c'est l'agence qui va payer les coûts, et encore une fois, pour assurer la sécurité des enfants. Il n'y a pas de budget ou d'argent qui est alloué à ces cas particuliers. Cela devient problématique parce qu'on travaille avec de plus en plus de familles qui ont de gros problèmes de toxicomanie.

Le dernier point que j'aimerais soulever, c'est la difficulté à recruter du personnel compétent. Les gens ne reviennent pas dans nos communautés. Les gens ne veulent pas venir s'établir ici parce que leur conjoint ne peut pas avoir un emploi, et cetera. On vient d'essayer de recruter des travailleurs en santé mentale localement; on est allé à Timmins, à Sudbury, North Bay; on a placé des annonces sur notre site web; à l'Ontario Association of Children's Aid Societies; au centre d'emploi, et cetera. On a reçu quelques candidatures. Cela devient de plus en plus problématique de trouver des gens qualifiés. Je ne sais pas si vous avez ce problème, Louise, mais pour nous, le recrutement devient de plus en plus difficile.

[Traduction]

La présidente : Nous avons hâte de pouvoir poser des questions. Vous nous avez l'une et l'autre fait des exposés troublants et émouvants qu'il va nous falloir transmettre et expliquer bien au-delà de ces frontières.

Le sénateur Segal : Avant de poser une question, je voudrais vous remercier de ce que vous faites. Nous ne remercions jamais assez. Nous avons trop tendance à tenir pour acquis les services, le travail, le dévouement, la détermination et les sacrifices personnels de gens comme vous. Ce n'est pas bien.

J'ai épousé une infirmière il y a 31 ans. Je sais que les infirmières disent la vérité. Elles voient des choses que les autres ne voient pas et elles sont très franches. Je veux simplement vous remercier du travail que vous faites l'une et l'autre pour cette collectivité et pour ce qui nous tient tous beaucoup à cœur.

Vous n'avez ni l'une ni l'autre parlé directement du suicide. Nous avons constaté dans d'autres localités rurales du pays qu'il y avait deux gros problèmes, la violence familiale — violence

abuse — and suicide. It is a cycle: insufficient financial resources, insufficient employment, insufficient opportunities, violence, abuse and, at some level, suicide. Could I ask you to comment on that, if you are comfortable? If you have statistics, that would be helpful, but what are you seeing yourselves? How much of an issue is it in this community?

Ms. Comeau: I will start. I was jotting down notes of things that popped up just before you started speaking.

We have kids and families coming to our attention with more complex needs than in the past. We are dealing with a lot of high-risk families. There has been an increase in domestic violence. An unbelievable number of referrals are made at our agency and there has been an increase over the last several years, more so with regard to domestic violence and substance abuse, which I referred to a while back. Of course, as you mentioned, that has an impact on children as well. It has an impact on the resources and the services that we need to put in place.

Many years ago, Moosonee was affiliated with our agency, and then we used to have about 200 children in care. That is when I first started in 1975 going into the 1980s. Now, Moosonee has its own agency, Payukotayno. Our agency gets about 40 or 45 children in care per year on average. We are now up to 60 children in care and for us, that is a significant increase. Generally speaking, our numbers are around 35.

We try to implement services. We all know that once they reach 16 years of age, these children all want to go back to their home environment, regardless of whether they were abused and were victims within their own family unit and regardless of whether there were other domestic, drug or alcohol problems. Generally speaking, these children return home. It is hard to motivate them and to keep them in care. Perhaps you are aware of the child welfare reform changes where we are changing the culture and our approach with families. We are looking at strength-based approaches, tackling the strengths and working on retaining those children within their family unit and providing the services and support that they need. Therefore we need those services and supports in our area in order to be able to do an effective job. Unfortunately, there will be children who will continue coming into our care, but that is beyond our control.

I also found that among the children, especially teenagers, that we service, a high number have a drug or alcohol problem. There are some who are suicidal or who have made suicide attempts. That is more in the cases of teenagers than younger children.

Ms. Thomson: We have seen that those who have a dependency are getting younger. They are trying the different drugs that are on the street. The age of those who attempt suicide is getting younger.

We have to keep the teenagers in the hospital a little bit longer because we cannot find a centre that will accept them so that they can get more treatment than what we can offer locally. Usually,

provoquée souvent, mais pas toujours, par l'alcoolisme — et le suicide. C'est un cycle : ressources financières insuffisantes, emploi insuffisant, débouchés insuffisants, violence, exploitation et, à un moment, suicide. Pourrais-je vous demander de nous parler de cela, si cela ne vous dérange pas? Si vous avez des statistiques, ce serait utile mais comment voyez-vous, vous-même, la situation? Est-ce un gros problème ici?

Mme Comeau : Je vais commencer. Je prenais note d'un certain nombre de choses auxquelles j'ai pensé juste avant que vous ne preniez la parole.

Des enfants et des familles nous arrivent avec des besoins plus complexes que par le passé. Nous traitons avec beaucoup de familles à haut risque. Nous traitons avec beaucoup de familles à haut risque. La violence familiale a augmenté. On nous envoie un nombre incroyable de gens, nettement plus important ces dernières années, victimes de violence familiale, d'alcoolisme ou de toxicomanie, ce dont je parlais tout à l'heure. Évidemment, comme vous l'avez dit, cela a aussi une incidence sur les enfants. Cela a des conséquences sur les ressources et services nécessaires.

Il y a des années, Moosonee était affiliée à notre agence et nous avions alors environ la garde de 200 enfants. C'est quand j'ai commencé en 1975 et cela a duré au cours des années 1980. Maintenant, Moosonee a sa propre agence, Payukotayno. Notre agence a la garde d'environ 40 ou 45 enfants par an en moyenne. Nous en avons en ce moment jusqu'à 60, et c'est pour nous une forte augmentation. En général, le nombre se situe autour de 35.

Nous essayons d'offrir des services. Nous savons tous qu'à l'âge de 16 ans, ces enfants vont vouloir retourner dans leur milieu, même s'ils ont subi des sévices, s'ils ont été victimes de violence au sein de leur propre famille, et même s'il y avait d'autres problèmes familiaux, de drogue ou d'alcool. De façon générale, ces enfants retournent chez eux. Il est difficile de les encourager à rester sous notre garde. Peut-être êtes-vous au courant des changements apportés au programme de protection de l'enfance par lesquels nous essayons de modifier les attitudes et la façon dont nous traitons avec les familles. Nous nous efforçons de mettre l'accent sur les points forts et de maintenir les enfants au sein de leur unité familiale tout en offrant les services et le soutien nécessaires. Nous devons donc disposer de ces services et de ce soutien dans notre région pour pouvoir faire un travail efficace. Malheureusement, il y aura toujours des enfants dont nous devons continuer à nous occuper, mais cela, nous n'y pouvons rien.

J'ai également remarqué que parmi les enfants, en particulier parmi les adolescents, que nous servons, nombreux sont ceux qui ont un problème de drogue ou d'alcoolisme. Il y en a certains qui sont suicidaires ou qui ont tenté de se suicider. On trouve cela davantage parmi les adolescents que les jeunes enfants.

Mme Thomson : Vous avez constaté que les toxicomanes rajeunissent. Ils essaient les différentes drogues qui circulent. Ceux qui tentent de se suicider sont également plus jeunes.

Nous devons garder les adolescents à l'hôpital un peu plus longtemps parce que nous ne pouvons pas trouver de centres qui les acceptent pour prolonger un traitement au-delà de ce que nous

our children are waiting to go to Sudbury if they are looking for intense treatment. They might be staying here waiting for a good two or three weeks.

Our older population, beyond the teenage years, will wait to go to Montfort for treatment because of our high francophone population. Whatever centre is able to accept them, that is what they are waiting for.

Suicide goes in waves, definitely. They are younger and more of them are trying it.

Ms. Comeau: To add to that, the children who need to be transferred to Sudbury are the ones who are considered high risk. We have workers who do the assessments locally and we try to put services in place for those who are at low or moderate risk. At times there is a waiting period for the ones who are sent to Sudbury. It is based on priority of needs. Often, the children are sent there for about three days. We have to go back and pick them up. It is rare that they are sent there for longer periods than that.

It has happened, but there is no guarantee that the children will be sent to Sudbury for treatment. It is mainly for us to receive some recommendations and to implement a treatment plan here once they come back to our area.

Another thing we find is that these children often have a pact among them. When you get involved with someone who may be suicidal, you eventually find out that there is more than one in the peer group. They have discussed it and have put something in place to take their lives away.

[Translation]

Senator Segal: You talked about the new LHIN. The principle of the LHINs, if I understand correctly, is having hospitals and community health centres working together and jointly benefiting from a global regional budget that is provided by the province. Everybody collaborates and tries to allocate funds as efficiently as possible.

[English]

It is a new idea; it is not fully off the ground yet so there are difficulties. However, I would be interested in your perspective on how the agencies here, including your agency, the organizations you have been associated with, and the agencies devoted to our Aboriginal colleagues, are cooperating together. Is there a sharing of information and a sharing of resources or are you competing for already scarce funds?

Ms. Thomson: Before the local health integration networks came into place, the groups in small communities already had no choice but to work together. Maybe we are not sharing funds, but sharing resources and exchanging information is much easier in a smaller place.

I know Ms. Comeau; I see her on the street. We have to get together. We will discuss a new proposal; there should be money out there, and we should be writing this proposal together.

pouvons offrir localement. D'habitude, nos enfants attendent d'aller à Sudbury s'il s'agit d'un traitement intensif. Il leur arrive d'attendre ici deux ou trois semaines.

Nos clients plus âgés, au-delà de l'adolescence, attendent d'aller en traitement à Montfort parce que nous avons une forte population francophone. Quel que soit le centre qui peut les accepter, c'est ce qu'ils attendent.

Les suicides viennent par vague, c'est certain. Plus de jeunes tentent de se suicider, et à un plus jeune âge.

Mme Comeau : J'ajouterai que les enfants qui doivent être transférés à Sudbury sont ceux que l'on considère à haut risque. Nous avons des gens qui s'occupent des évaluations localement et nous essayons de mettre en place des services pour ceux qui sont à faible risque ou risque modéré. Il arrive qu'il y ait une période d'attente pour ceux qui doivent aller à Sudbury. Il y a un ordre de priorité dans les besoins. Les enfants sont souvent envoyés là pour environ trois jours. Nous devons aller les y rechercher. Il est rare qu'ils y soient envoyés pour plus longtemps.

C'est arrivé, mais rien ne garantit que les enfants soient envoyés à Sudbury pour subir un traitement. Il nous appartient habituellement de recevoir les recommandations et de mettre en œuvre un plan de traitement lorsqu'ils reviennent ici.

Nous constatons d'autre part que ces enfants s'entendent en général pour faire un pacte. Quand on s'occupe de quelqu'un qui risque d'être suicidaire, on s'aperçoit finalement qu'il n'est pas tout seul. Ils sont plusieurs à en avoir discuté et à avoir organisé quelque chose pour mettre fin à leur vie.

[Français]

Le sénateur Segal : Vous avez mentionné les nouveaux LHIN qui ont été établis. Le principe de LHIN, si je comprends bien, c'est que les hôpitaux et d'autres centres de services de santé communautaires travaillent ensemble avec un budget régional universel qui vient de la province, et tout le monde collabore pour le diviser de façon plus ou moins rationnelle.

[Traduction]

C'est une nouvelle idée; tout n'a pas encore entièrement démarré et il y a donc certaines difficultés. Toutefois, j'aimerais avoir votre point de vue sur la façon dont les agences ici, notamment la vôtre, les organisations avec lesquelles vous avez été associée, et les organismes qui se consacrent à nos homologues autochtones, collaborent. Échangez-vous les informations et y a-t-il un partage de ressources ou êtes-vous en concurrence vu que les ressources financières sont tellement limitées?

Mme Thomson : Avant les réseaux locaux d'intégration des services de santé, les LHIN, dans les petites localités les groupes étaient déjà bien obligés de collaborer. Peut-être que nous ne partageons pas l'argent à notre disposition, mais nous partageons nos ressources et échangeons des informations beaucoup plus facilement dans une petite localité.

Je connais Mme Comeau; je la vois dans la rue. Nous nous rencontrerons pour discuter d'une nouvelle proposition; nous estimons qu'il faut mettre de l'argent dans tel secteur et nous

We discuss whether we are looking at independent living or supportive housing for people. We have none. We have hospitals and we have long-term care facilities. There is nothing in-between, which is unfortunate because the community care access centres cannot fill the void.

Of course, before local health integration networks came into place we were already doing this matching and trying to go for funds together. Now that LHINs are in place, I am anxious to see how they will work. I have been doing a lot of reading about LHINs. I know that the money is there, but to answer your question, I think the CEO would be the best person to say how they have been meeting. We have been filling in tons of surveys.

I will see the very first part of the local health integrated network myself next week in Sudbury. They are having an alternate level of care summit for Region 13, just for our group. I imagine I will see people there from the community care access centres and definitely hospital discharge planners. There will be social workers.

I am hoping that the LHIN will make a presentation telling us where they are coming from. The big worry six or seven months ago was that we thought we would have to beg for money, go see the LHIN and plead our story, but I do not believe now that that is how they will work.

I am hoping that they are not planning to regionalize the services and that it will not be more of a hardship for the people who are in the smaller communities having to get services elsewhere. As an example, Kapuskasing has surgery and maternity. We have counselling services in Kapuskasing that help us. In comparison, Smooth Rock Falls does not have an emergency service. They do not deliver babies unless you are on the road and you have to do it. Mothers have to come to Kapuskasing or go to Cochrane or Timmins to deliver their babies.

With the LHINs, I am hoping they are not going to eliminate us and then make us have to go farther to get the services. I do not believe that will happen because we will work hard to fight it.

Ms. Comeau: As I mentioned, there has been a reform of child welfare. The funding is changing as well. A number of years ago when the risk assessment model came into place, the funding was on a quarterly basis and it was based on the number of cases being referred and opened and transferred to ongoing. With the paperwork, the number of complex cases, and a shortage of staff, sometimes we miss out on funding because of not meeting those deadlines. I think the ministry has looked at the whole picture and they have developed a new funding process.

décidons de préparer une proposition ensemble. Nous voyons si nous voulons favoriser la vie autonome ou le logement supervisé. Nous n'avons ni l'un ni l'autre. Nous avons des hôpitaux et des centres de soins prolongés. Il n'y a rien entre les deux, ce qui est dommage parce que les centres d'accès aux soins communautaires ne peuvent combler ce vide.

Évidemment, avant la formation des réseaux locaux d'intégration des services de santé, nous faisons déjà cette correspondance et cherchions à obtenir des fonds ensemble. Maintenant que les RLSS sont en place, j'ai hâte de voir comment ils fonctionneront. J'ai fait beaucoup de lecture à leur sujet. Je sais que l'argent est disponible, mais pour répondre à votre question, je pense que le PDG est la personne la mieux placée pour savoir comment on s'est réuni jusqu'ici. Pour notre part, nous avons rempli des tonnes de questionnaires.

J'aurai l'occasion de voir moi-même la première partie du réseau local d'intégration des services de santé la semaine prochaine à Sudbury. Il y aura un sommet sur un autre niveau de soins pour la région 13, pour notre groupe seulement. J'imagine que j'y verrai des gens des centres d'accès aux soins communautaires et assurément des planificateurs des sorties des hôpitaux. Il y aura également des travailleurs sociaux.

J'espère que les représentants du RLSS feront un exposé dans lequel ils nous renseigneront sur leur parcours. Il y a six ou sept mois, notre principale inquiétude était que nous pensions avoir besoin de mendier de l'argent, c'est-à-dire nous présenter devant le RLSS pour plaider notre cause, mais je ne crois plus maintenant que c'est ainsi que les choses se passeront.

J'espère qu'on n'a pas l'intention de régionaliser les services et qu'il ne sera pas plus difficile aux gens des petites collectivités d'obtenir des services ailleurs. Ainsi, à Kapuskasing, il y a des services de chirurgie et de maternité. Nous avons également des services de counselling à Kapuskasing qui nous aident. En guise de comparaison, Smooth Rock Falls n'a pas de service d'urgence. On n'y fait pas non plus d'accouchement à moins que ce soit obligatoire parce que la personne est en route. Les femmes enceintes doivent donc se rendre à Kapuskasing ou à Cochrane, ou à Timmins, pour accoucher.

Avec les RLSS, j'espère qu'on ne va pas nous éliminer pour ensuite nous obliger à parcourir de plus grandes distances pour obtenir des services. Je ne crois pas que cela arrivera car nous nous battons bec et ongles.

Mme Comeau : Comme je l'ai mentionné, il y a eu une réforme des services à l'enfance. Le financement est également en train de changer. Il y a quelques années, lorsque le modèle d'évaluation du risque a été mis en place, le financement était trimestriel et fonction du nombre de dossiers recommandé, ouverts et transférés de façon continue. La paperasserie, le nombre de cas complexes et le manque d'effectifs sont autant de facteurs qui font que, parfois, nous n'obtenons pas de financement, car nous ne respectons pas les échéances. Je crois que le ministère s'est penché sur la situation dans son ensemble et a élaboré une nouvelle méthode de financement.

We are fortunate in our area because we are an amalgamated agency. All of the services are under the same roof. Especially with the reform, which you may have heard about in the media, we need to work more closely together. We need to develop services together and so on. When we are under the same roof, it is much easier because we have access to everyone. We have access to all the services. We can meet on case conferences. The money is in one place and it is easier to deal with.

Senator Callbeck: Thank you for coming this morning, and again, thank you for what you do.

Ms. Thomson, you talked about the rural poor shying away from accessing services covered by medicare. Can you explain that?

Ms. Thomson: The rural working poor are trying to make ends meet. They probably do not have time to shop properly for good, nutritious food, and food costs a lot of money.

They probably do not want to come to the doctor's office because that means taking time off work, which they cannot do. They cannot have a scheduled appointment with the doctor. Thank God we do have doctors who work between 9:00 and 5:00. We have a beautiful francophone community health centre that is just starting. I hope it will be the in-between service, because now patients are going to emergency when they do not need to go to emergency. The francophone health centre is starting out running two or three days, and as they build up the staff hopefully that will increase eventually.

However, we are missing services for those who have a job from 6:00 in the morning to noon and then another job that goes until 6:00 at night. Now they congest the emergency room to get some health care, even though probably their case is not an emergency; they are just not feeling well and they do not know why they have not been feeling well. They do not have a family doctor.

Our regional office is open once a month. That is when the locums come. If people cannot see the doctor, where do they go? They go to emergency. If they go to emergency and they need prescriptions, there are limited services, but they will give you what they can.

The ones who are shying away, if they are sick, they will hold on until the doctor comes. As they are holding on, they are probably progressively getting worse. When they start to recover, it takes them longer to heal and to be productive again and to be there for their family.

Senator Callbeck: I have another question I wanted to ask you because you have had a lot of experience in prevention.

Nous sommes chanceux dans notre région, car nous sommes une agence fusionnée. En effet, tous les services sont offerts au même endroit. Surtout en ce qui a trait à la réforme, dont vous avez peut-être entendu parler dans les médias, nous devons travailler en plus étroite collaboration. Nous devons notamment élaborer nos services ensemble. Quand le tout est regroupé au même endroit, il est beaucoup plus facile d'y parvenir car nous avons accès à tout le monde. Nous avons accès à tous les services. Nous pouvons également convoquer des conférences sur des cas en particulier. L'argent est disponible, et il est plus facile de travailler.

Le sénateur Callbeck : Merci d'être ici ce matin, et encore une fois, je vous remercie de ce que vous faites.

Madame Thomson, vous avez dit que les pauvres vivant en milieu rural se tiennent à l'écart des services offerts par le régime d'assurance-maladie. Pouvez-vous expliquer cela?

Mme Thomson : Les gagne-petit vivant en milieu rural ont de la difficulté à joindre les deux bouts. Ils n'ont donc probablement pas le temps de choisir convenablement des aliments bons et nutritifs, puisque les aliments coûtent très chers.

Ils ne vont probablement pas chez le médecin, car il leur faudrait prendre congé, ce qu'ils ne peuvent pas se permettre. Ils ne peuvent donc pas prévoir un rendez-vous avec le médecin. Dieu merci, nous avons des médecins qui travaillent de 9 heures à 17 heures. Par ailleurs, nous avons un beau centre de santé communautaire francophone qui vient tout juste d'être opérationnel. J'espère que ce sera un service intermédiaire, car pour le moment, les patients vont au service d'urgence alors que ce n'est pas nécessaire. Le centre de santé francophone ouvre ses portes deux ou trois jours par semaine, et à mesure qu'il sera doté de l'effectif nécessaire, il sera, je l'espère, ouvert plus longtemps.

Toutefois, il nous manque des services pour ceux qui ont un premier emploi de 6 heures à midi, puis un deuxième emploi jusqu'à 18 heures. Ces gens congestionnent les salles d'urgence pour obtenir des soins de santé, alors que leur cas n'est probablement pas une urgence. Ces gens ne se sentent pas bien, et ne savent pas pourquoi ils ne se sentent pas bien. Ils n'ont pas de médecin de famille.

Notre bureau régional est ouvert une fois par mois. C'est alors que les médecins suppléants viennent. Si les gens ne peuvent pas voir un médecin, vers qui se tournent-ils alors? Ils se tournent vers les services d'urgence. S'ils vont à l'urgence et qu'ils ont besoin d'une ordonnance, on va leur donner tout ce qui est possible mais les services offerts sont limités.

Ceux qui se tiennent à l'écart du système, quand ils sont malades, attendent que le médecin soit disponible. Pendant ce temps leur état empire probablement petit à petit. Quand ils commencent à reprendre le dessus, ils ont besoin de plus de temps pour récupérer et redevenir productifs et subvenir aux besoins de leur famille.

Le sénateur Callbeck : J'ai une autre question que j'aimerais vous poser, car vous avez beaucoup d'expérience en matière de prévention.

The Senate is doing a study on population health. In your experience, what do you think is the best way or ways to get people to take responsibility for their health?

Ms. Thomson: I have seen the health care change. Every ten years, we seem to go a different way. In the past, we used to have classes for people to take together. However, people are shy, and classes do not work for everybody. We need different approaches for different people. When people had the opportunity of taking smoking cessation, for example, in the last 20 years, at first, it was everybody who had to do smoking cessation and do teaching. People were not coming out. Now, we are coming back and saying that we have a variety of tools, including programs that are in classes, or individual counselling and home visiting.

[Translation]

Care is administered individually, and this takes time, and there is probably not enough staff. In order to avoid having to do "one on one" work, we hold classes or workshops. People do not come to the workshops because they are shy. I hold workshops in the afternoon or in the evening. At the health bureau, we have tried different measures to approach people. There is no magic formula. It is different for each person, and involves an individual assessment.

They are bombarded by the media. They are bombarded with the message of "this must be done," but when it comes time to get the job done, there is no money, and we cannot spin it out of thin air. People want to be well, eat well, lose weight, but to lose weight, we need food. A pill is not going to help a person lose weight. A person has to feel good about himself in order to effect a change. If one does not feel good about oneself, no change will come about.

[English]

With the population health, we know that. We see it. We have seen it over the years. We have tried different approaches. I do not think we will find the magic formula. We have to respect that everybody is an individual. There is one thing that will work for someone, but it will not necessarily work for other people.

Ms. Comeau: I know that question was directed to Ms. Thomson, but even in social services we used to do a lot of prevention. Time, resources and money were available to do that within the schools and our communities. However, since the development of the risk assessment models and the emphasis on all these tools, concentrating on the complex needs and so on, there is no more money and there is not enough time in a day to provide the prevention aspect.

Le Sénat entreprend une étude sur la santé des populations. D'après votre expérience, quelle est la meilleure façon, sinon les meilleures façons, de convaincre les gens de prendre en main leur propre santé?

Mme Thomson : J'ai été témoin du changement des soins de santé. Tous les dix ans, nous semblons nous engager dans une nouvelle voie. Il fut un temps où nous avions des classes communes. Par contre, les gens sont timides et les classes de ce genre ne sont pas idéales pour tout le monde. Nous avons donc besoin d'approches différentes pour différentes personnes. Quand les gens ont eu l'occasion, par exemple, de participer à des programmes de renoncement au tabac il y a 20 ans, au début, les cours étaient offerts à tout le monde, y compris ceux qui voulaient renoncer au tabac et ceux qui devaient enseigner. Or les gens n'y prenaient pas part. Aujourd'hui, nous revenons à la charge en disant que nous avons un éventail d'outils, y compris des programmes offerts en classe, des séances de counselling individuelles et des visites à domicile.

[Français]

La responsabilité des soins se fait individuellement, et cela prend plus de temps et il n'y a probablement pas assez de personnel. Afin d'éviter de faire toujours du « un à un », on va faire des classes ou des ateliers. Les gens ne viennent pas aux ateliers parce qu'ils sont gênés. Je fais les ateliers dans l'après-midi ou en soirée. Au bureau de santé, on a essayé diverses façons d'approcher les gens. Il n'y a pas de formule magique. C'est différent pour chaque personne, ce qui implique qu'il faut faire une évaluation individuelle.

Ils sont bombardés par les médias. Ils sont bombardés avec « il faut faire telle chose », mais quand vient le temps de le faire, si on n'a pas les sous, on ne peut pas le faire nous-mêmes. Je veux être bien, je veux bien manger ou je veux perdre du poids, mais pour perdre du poids, cela prend la nourriture. Ce n'est pas la pilule qui va m'aider à perdre du poids. Il faut que je sois bien dans ma peau avant de commencer à faire un changement. Si je ne suis pas bien dans ma peau, je ne ferai aucun changement.

[Traduction]

En ce qui concerne la santé des populations, nous le savons. Nous le voyons. Nous l'avons constaté au fil des ans. Nous avons tenté différentes approches. Je ne pense pas que nous trouverons une formule magique. Nous devons tout simplement respecter l'individualité de chacun. Ce qui marchera pour l'un ne marchera pas forcément pour l'autre.

Mme Comeau : Je sais que la question s'adressait à Mme Thomson, mais même dans les services sociaux, nous faisons beaucoup de prévention. Nous avons le temps, les ressources et l'argent pour faire de la prévention dans les écoles et dans nos collectivités. Cela dit, depuis l'élaboration des modèles d'évaluation du risque, et compte tenu de l'insistance sur ces outils et de la concentration sur les besoins complexes et ainsi de suite, il n'y a plus d'argent, ni suffisamment de temps en une journée, pour assurer l'aspect préventif.

[Translation]

It is a deficiency in the social services system, and a setback for the province. There should be financial assistance and resources invested in promoting and prevention. I think this would resolve many of the problems we are talking about.

[English]

Ms. Thomson: Senator Callbeck, something just came to mind as an example. When I first started public health, we used to have a healthy geriatric program. We did home visiting once a month and we went to see a healthy senior. That program was excellent and it cut down on the number of times those seniors had to visit their physician. As well, there was a social aspect to the visit. Again, being in a rural area, family is distant. People move around more. Usually the elderly are left behind because they know everyone in the small community and they do not want to move to a city. They have never lived in a city.

Back then we had fewer staff, but we had that program. Now we have more staff, but we do not have the healthy elderly. We are concentrating on healthy lifestyle. We are concentrating on physical activity, prenatal, not smoking and so on. However, somewhere along the line we have missed something, because I consider our elderly in the rural poor. Maybe they cannot access their doctors or they do not have a doctor anymore. They cannot see the regional doctor because they cannot get there. They do not have public transportation. Who is looking after them? When they come to the hospital, they are already in trouble. We are missing the in-between piece.

Ms. Comeau: I also find that because we have taken away many of the supportive programs, we do not have the in-between care anymore. The same thing applies to the social service area. As an example, we have our early years program, which the government invests in, and it is a valuable program. Yet, we have noticed that often it is the middle-class families who participate.

We were one of the first places in the province with a parent resource centre. At the time it was started, we felt there was a need for programs for unwed mothers and young families. We would provide transportation and resources for them. However, with the years, that has changed. Often there is not enough money in those programs to provide the support that these people need such as transportation or babysitting. There is a daycare component, but depending on the program that you participate in, they may not have the necessary spaces and so on.

The Chairman: We will finish around the table and then we will invite our people here in the room to spend lunch together with us.

[Français]

C'est une lacune pour les services sociaux ici, mais aussi pour la province parce qu'il devrait y avoir de l'assistance financière et des ressources investies pour promouvoir la prévention et ainsi, je pense qu'on pourrait régler beaucoup des problèmes dont on parle.

[Traduction]

Mme Thomson : Madame le sénateur Callbeck, un exemple m'est venu à l'esprit à l'instant. Quand j'ai commencé à travailler dans le secteur de la santé publique, nous avions un bon programme de santé gériatrique. Nous faisons des visites à domicile une fois par mois, nous rendions même visite à une personne âgée en bonne santé. Le programme était excellent et il a permis de réduire le nombre de visites des personnes âgées à leur médecin. De plus, ces visites avaient une dimension sociale. Là encore, dans les régions rurales, les familles sont éparpillées. Les gens se déplacent davantage. Souvent, les personnes âgées sont laissées derrière, car elles connaissent tout le monde dans la petite localité où elles vivent et ne veulent pas s'établir en ville. Elles n'ont jamais vécu dans une ville.

À l'époque, nous avions moins d'employés, mais nous avions ce programme-là. Aujourd'hui, nous avons plus d'employés, mais pas de personnes âgées en bonne santé. Nous mettons l'accent sur un mode de vie sain. Nous insistons sur l'activité physique, les soins prénataux, le renoncement au tabac et ainsi de suite. Toutefois, quelque part, nous avons perdu de vue quelque chose, car je considère que nos personnes âgées sont des pauvres vivant en milieu rural. Peut-être ces personnes âgées ne peuvent-elles pas voir un médecin ou peut-être n'ont-elles plus accès à un médecin. Elles ne peuvent pas voir le médecin régional, car elles ne peuvent se déplacer. Elles n'ont pas accès au transport en commun. Qui s'occupe d'elles? Quand elles vont à l'hôpital, elles ont déjà des difficultés. L'élément qui nous manque, c'est le service intermédiaire.

Mme Comeau : Je trouve que parce que nous avons supprimé de nombreux programmes de soutien, nous ne pouvons plus assurer les soins intermédiaires. Il en va de même pour les services sociaux. À titre d'exemple, nous avons un programme pour les années formatrices, programme dans lequel le gouvernement investit, et c'est un programme précieux. Or, nous avons constaté que ce sont souvent les familles à revenu moyen qui y participent.

Nous étions parmi les premiers dans la province à nous doter d'un centre de ressources aux parents. Au moment où le centre a été lancé, nous estimions avoir besoin de programmes pour les mères seules et les jeunes familles. On leur fournissait transport et ressources. Toutefois, avec le temps, les choses ont changé. Nous n'avons souvent pas suffisamment d'argent pour financer ces programmes et offrir le soutien dont ces personnes ont besoin, notamment le transport ou les services de gardiennes. Le programme comporte un volet garderies, mais selon la nature du programme, il se peut qu'il n'y ait pas suffisamment de places.

La présidente : Nous allons terminer le tour de table, puis nous inviterons les témoins ici présents dans la salle à se joindre à nous pour le déjeuner.

Senator Segal: Point of order. What is the rush? Why can we not hear people out and ask questions at some length? Where do we have to run off to that we cannot listen to people?

Could we not delay lunch a bit so that people get to ask enough questions? Will anybody die if we delay lunch?

Jessica Richardson, Clerk of the Committee: We can shorten it. We do have people signed up to speak at the town hall. My concern is that I have to get us back to Ottawa by 5 p.m. because there are members who have to catch a plane in Ottawa at 6 p.m. We can shorten lunch.

Senator Segal: Let me make the suggestion. I would rather have a short lunch because we have come here to listen to people.

The Chairman: I agree.

Senator Peterson: Ms. Comeau, is there any capacity here to deal with fetal alcohol syndrome?

Ms. Comeau: That is another big issue. I know that a lot of prevention is done in the early years program. There are a couple of cities that come out, but in terms of having a diagnosis for these children, that is lacking.

Ms. Thomson: With fetal alcohol syndrome, we are able to access the genetic program through the health unit in Timmins. The Kapuskasing Indian Friendship Centre has programs for children and the families of children with fetal alcohol syndrome. The numbers are there. The health unit will put out information. In the last six years we have had two education sessions on how to recognize fetal alcohol syndrome, and the teachers have a bit of information through their own education board. For diagnosis, we have to access resources outside of Kapuskasing. We do not have the resources here.

Senator Peterson: Are there any group homes to help those children and their families?

Ms. Thomson: Not here, no.

Ms. Comeau: If children present other complex needs, medical needs, they can be referred to the Integrated Services for Northern Children program. They could get some assessments or recommendations there or have programs put in place for that specific child and maybe there would be assistance for the schools in dealing with those cases. However, the children have to be determined as having many needs for them to be serviced.

Ms. Thomson: Timmins actually has a couple of workers here from the Children's Treatment Centre. There is one on site, but they are probably not able to give the service as often as you would get it if you lived in Timmins itself.

Le sénateur Segal : Rappel au Règlement. Qu'est-ce qui presse? Pourquoi ne pouvons-nous pas entendre les témoins et les interroger longuement? Qu'est-ce qui presse tellement que nous ne puissions pas entendre les témoins?

Ne pourrions-nous pas retarder un peu le déjeuner afin de pouvoir poser suffisamment de questions? Quelqu'un risque-t-il de mourir si nous retardons le déjeuner?

Jessica Richardson, greffière du comité : Nous pouvons le raccourcir. Certains sont censés prendre la parole à l'hôtel de ville. Ce qui m'embête c'est que nous devons rentrer à Ottawa au plus tard à 17 heures, car certains membres du comité ont un avion à prendre à Ottawa à 18 heures. Nous pouvons raccourcir le déjeuner.

Le sénateur Segal : Permettez-moi de faire une suggestion. Je préférerais avoir un court déjeuner, car nous sommes venus ici pour entendre les témoins.

La présidente : Je suis d'accord.

Le sénateur Peterson : Madame Comeau, avez-vous la capacité ici de traiter du syndrome d'alcoolisation fœtale?

Mme Comeau : C'est un autre problème de taille. Je sais que le programme de la petite enfance accorde une grande place à la prévention. Il y a quelques villes qui se distinguent à ce chapitre, mais il y a un manque de diagnostic pour les enfants atteints de ce syndrome.

Mme Thomson : En ce qui concerne le syndrome d'alcoolisation fœtale, nous avons accès au programme génétique par le truchement de l'unité sanitaire de Timmins. Le Kapuskasing Indian Friendship Centre offre des programmes destinés aux enfants et aux familles ayant des enfants souffrant du syndrome d'alcoolisation fœtale. Vous y trouverez des statistiques. L'unité sanitaire fournit également des renseignements à ce sujet. Au cours des six dernières années, nous avons tenu deux séances d'information sur la façon de reconnaître le syndrome d'alcoolisation fœtale, et les enseignants reçoivent des informations à ce sujet de leur propre conseil scolaire. Pour le diagnostic, nous avons accès à des ressources en dehors de Kapuskasing. Nous n'en avons pas ici.

Le sénateur Peterson : Existe-t-il des maisons d'accueil pour aider ces enfants et leurs familles?

Mme Thomson : Non, pas ici.

Mme Comeau : Si les enfants ont d'autres besoins complexes, comme des besoins médicaux, on peut les diriger vers le programme Services intégrés pour les enfants du Nord. Ils peuvent ainsi faire l'objet d'évaluations et de recommandations; des programmes peuvent aussi être créés pour un enfant en particulier et de l'aide peut être apportée aux écoles aux prises avec ces cas. Toutefois, il faut déterminer que les enfants ont de nombreux besoins pour qu'ils obtiennent des services.

Mme Thomson : En fait, quelques membres du Centre de traitement pour enfants de Timmins travaillent ici. Il y a en un sur place, mais ils ne peuvent probablement pas fournir les services aussi souvent qu'à Timmins.

We do not have big numbers, but we still have the numbers.

Ms. Comeau: The person who works out of our office is there mainly to coordinate the services, to set up the appointments for the child to be assessed or the family or child to be met, and to facilitate the sharing of reports. The direct work is very limited.

Ms. Thomson: The wait time for assessments can be from six to nine months because of the waiting list.

Ms. Comeau: There are long waiting lists with the integrated services, not just for fetal alcohol syndrome but for any type of psychological assessments or other assessments that are required.

Senator Peterson: Ms. Thomson, are there any palliative care facilities in this area?

Ms. Thomson: No, there are none, but we do palliative care at the hospital. We have an excellent community committee that we put together in the last six years, called Kapuskasing Community Palliative Care. The committee comprises all the organizations that give client services in the community. We discuss how to make the transition from home to hospital and from hospital to home as easy as possible. We try to use the same charting and so forth. We do not have a hospice of any kind. The hospitals are not funded per se for palliative care. Even though you apply for palliative care beds, we do not have palliative care beds, but we do palliative care with no money.

Ms. Comeau: I want to add another piece. I mentioned Pavillon, a residential treatment facility. That is for francophones only. Any child who is anglophone is sent away from his community. The closest place would be Timmins, but there is a waiting list there as well. It also depends on needs.

We do not send many children away, but we have some right now in Sudbury and in Sault Ste. Marie. I have used Ottawa before. We have some placements down in the Toronto area especially for some of our Aboriginal children or anglophone children.

We have limited resources up here for these children. These are children who would not ordinarily function in a foster home. They may have been in foster care before, but they may need more specialized care or they do not function in that type of setting, so we need to send them away.

Another major problem with outside placements is a lack of foster care for our francophone and our anglophone families, but also for our Aboriginal families. We have to place Aboriginal children in white people's homes because we do not always have the resources. We are a bit more fortunate in the Hearst area because there are a few foster homes on the reserve there, but in

Nous n'avons pas beaucoup de personnes, mais c'est mieux que rien.

Mme Comeau : La personne qui travaille à notre bureau est principalement là pour coordonner les services, organiser les rendez-vous pour les enfants qui doivent être évalués, ou encore les familles ou les enfants qu'il faut rencontrer, ainsi que faciliter l'échange de rapports. Le travail direct est très limité.

Mme Thomson : Pour des évaluations, il faut attendre de six à neuf mois en raison de la liste d'attente.

Mme Comeau : Il y a de longues listes d'attente pour obtenir des services intégrés, pas seulement pour le syndrome d'alcoolisation fœtale, mais également pour toutes les sortes d'évaluations psychologiques ou autres qui sont requises.

Le sénateur Peterson : Madame Thomson, existe-t-il des établissements de soins palliatifs dans la région?

Mme Thomson : Non, il n'y en a pas, mais nous fournissons des soins palliatifs à l'hôpital. Ces six dernières années, nous avons créé un excellent comité communautaire, appelé Kapuskasing Community Palliative Care. Le comité comprend toutes les organisations qui fournissent des services à la clientèle dans la collectivité. Nous discutons des façons de faciliter au maximum la transition de la maison à l'hôpital et vice-versa. Nous tentons, par exemple, d'utiliser les mêmes méthodes de consignment des notes au dossier. Nous n'avons aucun centre de soins palliatifs. Les hôpitaux ne reçoivent pas de financement direct pour les soins palliatifs. Bien que l'on présente des demandes pour des lits pour soins palliatifs, nous n'en avons toujours pas : nous fournissons des soins palliatifs sans financement.

Mme Comeau : Laissez-moi ajouter quelque chose. J'ai parlé de Pavillon, qui offre des traitements à domicile. Mais ceux-ci ne s'adressent qu'aux francophones. Les enfants anglophones sont envoyés à l'extérieur de leur collectivité. L'endroit le plus près serait Timmins, mais il y a également une liste d'attente. Ça dépend aussi des besoins.

Nous n'envoyons pas beaucoup d'enfants à l'extérieur, mais à l'heure actuelle, il y en a à Sudbury et à Saut St. Marie. Nous en avons déjà envoyé à Ottawa. Il est également possible d'envoyer certains de nos enfants autochtones ou anglophones dans la région de Toronto.

Ici, les ressources pour ces enfants sont limitées. Ce sont des enfants qui ne fonctionneraient normalement pas dans un foyer d'accueil. Il se peut qu'ils aient déjà résidé dans un foyer d'accueil, mais ils ont peut-être besoin de soins plus spécialisés, ou peut-être ne fonctionnent-ils pas dans ce type de milieu, de sorte qu'il faut les envoyer à l'extérieur.

Un autre grave problème qui se pose avec les placements externes, c'est qu'il n'y a pas assez de familles francophones et anglophones, ni de familles autochtones. Nous devons placer les enfants autochtones chez des Blancs, parce que nous n'avons pas toujours suffisamment de ressources. Dans la région de Hearst nous avons un peu plus de chance, parce qu'il y a quelques foyer

our area here, it is very limited. We have tried all kinds of strategies to recruit foster families, but it is very difficult to recruit and to retain them.

Ms. Thomson: Regarding palliative care, we have a group of 30 volunteers who have been trained to assist us with palliative care. If the person needing palliative care has no family, we will call a palliative care member who will come in and sit with the person because we do not like to let anybody die alone. If there is no family, we will call on those volunteers.

Senator Mahovlich: I have a friend who was a dentist and he retired in Bracebridge. He signed up with the Red Cross and he drives people to Toronto when they need to go there. He drives people, takes them out, spends time with them.

Is the Red Cross active up here in that way to help you?

Ms. Thomson: Yes, they are very active. They had one driver and they just lost him. They are constantly recruiting drivers who will want to drive from Kapuskasing to Timmins. The big thing is usually to get people to Timmins and then from Timmins, it is another driver who will drive them to Sudbury.

We do have those programs, but it depends a lot on who we can access. We are recruiting. I say "we," but usually people call me and ask if I know anybody in the community who might want to do something. Or people will call and say, "Where can I give my name to do this type of volunteering?"

We have an Alzheimer's program through the Red Cross. We have the visiting program. We also have Meals on Wheels. When I first started 20 years ago, we were delivering meals three days a week and now we are able to do it five days a week. Again, though, we rely a lot on the volunteers.

We have seen through the years the different volunteering groups. We are getting more and more requests from people who are hungry and people who need clothing by the end of the month. Many organizations are shrinking because we are losing our population of volunteers, who may range in age from 65 to 85 years. Younger volunteers are not signing up as quickly because they are busy driving their children to different activities.

Senator Mahovlich: You have a difficulty with jobs in the area. Does the community have a problem with children being active in sports? When I grew up in Timmins we were very active. Our parents made sure that we were busy, taking music lessons, playing sports, being active. That kept us out of trouble.

d'accueil dans la réserve là-bas, mais dans notre région, il y en a très peu. Nous avons tenté de mettre en œuvre toutes sortes de stratégies pour recruter des familles d'accueil, mais elles sont très difficiles à recruter et à conserver.

Mme Thomson : Nous avons un groupe de 30 bénévoles qui ont reçu la formation nécessaire pour fournir des soins palliatifs. Si le malade ayant besoin de soins palliatifs n'a pas de famille, nous allons demander à un membre de cette équipe de venir passer du temps avec cette personne parce que nous ne voulons pas que qui que ce soit meurt seul. S'il n'y a pas de famille, nous ferons appel à ces bénévoles.

Le sénateur Mahovlich : J'ai un ami qui était dentiste et qui a pris sa retraite à Bracebridge. Il s'est inscrit auprès de la Croix-Rouge et offre ses services comme chauffeur pour amener les gens à Toronto lorsqu'ils doivent s'y rendre. Il amène ces gens, et passe du temps avec eux.

Est-ce que la Croix-Rouge joue un rôle actif dans votre collectivité, vous aide-t-elle?

Mme Thomson : Oui, la Croix-Rouge est très présente. Elle avait un chauffeur qui n'est maintenant plus disponible. La Croix-Rouge cherche constamment à recruter des chauffeurs qui seront prêts à aller de Kapuskasing à Timmins. Le besoin le plus pressant c'est d'habitude pour amener des gens à Timmins et de là quelqu'un d'autre les conduira à Sudbury.

Nous avons donc ces programmes mais tout dépend évidemment des bénévoles. Nous recrutons. Je dis « nous », mais habituellement les gens me téléphonent et me demandent si je connais quelqu'un dans la collectivité qui serait prêt à devenir bénévole. Ou encore les gens communiquent avec moi et disent « avec qui puis-je communiquer pour devenir bénévole? »

Nous offrons par l'entremise de la Croix-Rouge un programme pour les personnes souffrant de la maladie d'Alzheimer. Il y a le programme de visites. Il y a également la popote roulante. Lorsque j'ai commencé dans ce secteur il y a 20 ans, nous pouvions livrer des repas à domicile trois jours par semaine; aujourd'hui nous pouvons le faire cinq jours semaine. Encore une fois nous comptons énormément sur les bénévoles.

Au fil des ans il y a eu divers groupes de bénévoles. De plus en plus nous avons des demandes de gens qui ont faim et de gens qui ont besoin de vêtements pour se rendre jusqu'à la fin du mois. Nombre d'organisations ne peuvent plus offrir les mêmes services parce que nous perdons beaucoup de bénévoles, ils ont habituellement entre 65 et 85 ans. Les bénévoles un peu plus jeunes ne s'inscrivent pas aussi rapidement que nous perdons les bénévoles plus âgés parce qu'ils sont trop occupés avec leurs enfants, les amenant à diverses activités.

Le sénateur Mahovlich : Il y a également un problème au niveau de l'emploi dans la région. Y a-t-il un problème en matière de participation des enfants aux activités sportives? Lorsque j'étais jeune à Timmins nous étions très actifs. Nos parents s'assuraient que nous étions très occupés, nous avions des cours

I truly believe that they kept us busy on purpose to keep us out of trouble.

Are you losing that?

Ms. Thomson: We are not losing it exactly. We are a hockey town, definitely. We are big on hockey.

Senator Mahovlich: I know that; I have been up here.

Ms. Thomson: However, we are seeing fewer children in hockey because it is so expensive, on top of the costs of maintaining the arenas and so on.

It would be nice to see the children who are in foster homes be able to access that if they wanted to play. I know it can be done, but it is not a big percentage. What are the families opting to do or not do? They are definitely not playing hockey. We have beautiful squash courts here that could be accessed and they are not being used.

Coming back to population health, our kids are out there playing on the Internet, playing with their little iPods and so on. We are making it so easy for them to access other people without having to move from a chair. We have to work on the parents also to get out there. It is expensive to play hockey. It is not expensive to swim, not as expensive to do curling, but the key is to get them interested.

The kids do intramural sports at school, but it seems to me that we need to do more. We are overweight in Northern Ontario along with everything else.

The town's recreation director tries very hard to develop programs for the children that cost no money, that are accessible. For the last five years during the March break there has been free skating and free swimming, so you can go out and enjoy doing those types of exercises and hopefully you will be interested enough to do it on a regular basis.

Ms. Comeau: Again, though, the problem is lack of funding for many families. They do not have the financial resources nor the transportation sometimes to take them to these activities. In Kapuskasing, many families live in concessions in the rural areas within our own communities, so having access to those activities is difficult.

Senator Mahovlich: Do you have a Lions Club?

Ms. Thomson: Yes, we do have one.

Ms. Comeau: We access money from the Lions Club, the Rotary Club, the Daughters of Isabella and les Chevaliers de Colomb, but there is only so much they can help with.

de musique, nous faisons du sport, nous étions actifs. De cette façon on évitait les ennuis. Je suis convaincu que c'est la raison pour laquelle nos parents s'assuraient que nous étions toujours occupés.

Est-ce que ça se fait toujours de nos jours?

Mme Thomson : Oui dans une certaine mesure. Nous sommes certainement une ville qui adore le hockey. Le hockey est très populaire.

Le sénateur Mahovlich : Je le sais, j'ai visité la région.

Mme Thomson : Cependant, de moins en moins d'enfants participent au hockey simplement parce que ça coûte trop cher, et à cela il faut ajouter les coûts de l'entretien des arénas et les choses du genre.

Nous aimerions bien que les enfants qui vivent en foyer d'accueil puissent jouer au hockey s'ils le voulaient. Je sais que c'est possible, mais le pourcentage n'est pas très élevé. Que choisissent les familles? Certainement pas le hockey. Nous avons des magnifiques courts de squash auxquels on pourrait avoir accès mais personne ne s'en sert.

Pour en revenir à la santé de la population, nos enfants naviguent sur l'Internet, et se servent de leurs iPods et cetera. Nous leur rendons la vie tellement simple qu'ils peuvent communiquer avec d'autres personnes sans avoir à se déplacer, tout en restant assis. Il faut encourager les parents également à être actifs. C'est très coûteux de jouer au hockey. Nager, jouer au curling coûte beaucoup moins cher mais il faut absolument susciter leur intérêt.

Les enfants font du sport à l'école, mais il me semble qu'il faut en faire davantage. En plus de tout le reste, nous sommes trop gros dans le Nord de l'Ontario.

Le directeur des loisirs de la ville travaille très fort à élaborer des programmes à l'intention des enfants, qui ne coûtent rien et qui sont accessibles. Ces cinq dernières années, le patinage et la natation étaient gratuits pendant le congé du mois de mars, pour qu'ils puissent sortir et s'amuser en faisant ce genre d'exercice et, nous l'espérons, être suffisamment intéressés pour continuer à en faire régulièrement.

Mme Comeau : Mais, encore une fois, le problème c'est que de nombreuses familles n'ont pas assez d'argent. Elles n'ont pas les ressources financières nécessaires ni les moyens de transport pour participer à ces activités. À Kapuskasing, de nombreuses familles vivent dans des rangs qui font partie de nos propres collectivités; elles ont donc difficilement accès à ces activités.

Le sénateur Mahovlich : Avez-vous un Club Lions?

Mme Thomson : Oui.

Mme Comeau : Nous recevons de l'argent du Club Lions, du Club Rotary, des Filles d'Isabelle et des Chevaliers de Colomb mais il y a une limite à l'aide qu'ils peuvent nous fournir.

As I mentioned, we have a camp that runs throughout the summer. We are very fortunate because we get significant donations to be able to send some kids to camp. We try especially to encourage families with low incomes and we try to find some funding to send them anyway.

Ms. Thomson: We have playgrounds as well.

Senator Calbeck: Ms. Comeau, you have been in family services for 32 years. No doubt you have seen tremendous changes since the early years.

Ms. Comeau: Many changes, yes.

Senator Calbeck: You talked about all the services you provide, including child protection, mental health and the integrated services, and you talked about the lack of resources. If you were given more money, what would your top three priorities be?

Ms. Comeau: First of all, I would concentrate on prevention because I have seen the benefits of that.

We have families that we provide parenting skills to. We go to the home. We provide one-on-one attention to those families. Again, we have only so many staff who do that, so we have some people on our waiting list for that.

I would probably hire more mental health workers because we do have a waiting list for our mental health clientele.

We have changed our direction at our agency, but our goal is eventually to not have any waiting lists at all. That is where I would try to invest a lot of the money to provide support to families.

Ms. Thomson: For me, as the discharge planner, I have my top three. I have worked on three proposals for which I have not seen anything yet. One would be supportive housing. I see many people with multiple sclerosis or ALS — Lou Gehrig's disease. We have to put them in long-term care homes, but they could function very well in supportive housing having someone there maybe to get them out of bed, and they could be productive.

Supportive housing is a big issue that we are working on with the Independent Living program, which is an excellent program. If a person with MS wants to manage their own health care and the home care workers that come, that exists, but we do not have the facilities to house them. When we were first evaluated 11 years ago, when we first made the proposal, they mentioned that we would probably do very well with a six-unit apartment for supportive housing to look after the people who are out there.

I would echo what Ms. Comeau said about mental health care workers and prevention. I think often we want to react more than prevent. When there is a problem, we are reacting to it, but we are

Comme je le disais, nous avons un camp qui fonctionne tout l'été. Nous avons beaucoup de chance de recevoir d'importants dons qui nous permettent d'envoyer des enfants à ces camps. Nous essayons surtout d'encourager les familles à faible revenu et de trouver de l'argent pour envoyer leurs enfants au camp.

Mme Tomson : Nous avons également des terrains de jeux.

Le sénateur Calbeck : Madame Comeau, vous travaillez dans le secteur des services familiaux depuis 32 ans. Vous avez sans doute constaté d'énormes changements depuis les premières années.

Mme Comeau : En effet, de nombreux changements.

Le sénateur Calbeck : Vous avez parlé de tous les services que vous fournissez, y compris des services de protection de l'enfance, de santé mentale ainsi que des services intégrés, et vous avez parlé de l'absence de ressources. Si on vous donnait plus d'argent, quelles seraient vos trois priorités?

Mme Comeau : Premièrement, je mettrais l'accent sur la prévention car j'en ai constaté les avantages.

Nous aidons certaines familles à développer leurs compétences personnelles. Nous nous rendons chez elles. Nous accordons une attention personnelle à ces familles. Je le répète, le nombre d'employés qui peuvent le faire est restreint, et nous avons donc une liste d'attente pour ce service.

Je pourrais probablement recruter davantage de travailleurs en santé mentale parce que nous avons une liste d'attente également pour ces services.

Nous avons changé d'orientation et notre objectif est d'éliminer un jour toutes les listes d'attente. C'est là que j'investirais le gros de l'argent afin d'aider les familles.

Mme Thomson : À titre de responsable de la planification des congés d'hôpital, j'ai trois priorités. J'ai préparé trois propositions pour lesquelles je n'ai encore rien reçu. La première serait un projet de logement avec services de soutien. Je vois de nombreuses personnes atteintes de sclérose en plaques ou de la SLA — la maladie de Lou Gehrig. Nous les plaçons dans des maisons de soins de longue durée, mais elles pourraient fonctionner très bien dans un logement avec services de soutien s'il y avait quelqu'un pour les aider, par exemple, à sortir du lit, et elles pourraient avoir une activité productive.

Le logement avec services de soutien est le principal dossier auquel nous travaillons avec le programme de vie autonome, un excellent programme. Si une personne atteinte de sclérose en plaques souhaite gérer ses propres soins de santé et les travailleurs de la santé qui s'occupent d'elle, nous n'avons pas les installations nécessaires pour la loger. Lorsqu'on nous a évalués pour la première fois il y a 11 ans, lorsque nous avons fait la première proposition, on nous a dit que nous aurions probablement beaucoup de succès avec un immeuble de six logements doté de services de soutien pour aider les gens qui en ont besoin.

Je suis d'accord avec ce que Mme Comeau disait au sujet des travailleurs en santé mentale et de la prévention. Je pense que trop souvent nous voulons réagir plutôt que prévenir. Lorsqu'il y a un

not trying to plan for what will happen in the future. As Senator Callbeck said, different strategies work for different people, so we need to concentrate on the prevention side.

For example, we are down to almost nobody smoking but young people. Why are they smoking? We have to keep in mind that it is not because there is not enough prevention out there. We have to keep doing it. Kids are kids, they are going to try it. It does not matter that they know the dangers; they will try it. As long as we remember that we want to keep teaching and keep doing the prevention, that is where the big bucks should go, too.

Also, we need to have front line workers to do the prevention. Let us not treat with a band-aid solution. Let us do strategic planning, which I think we are doing as governments, but we have to keep doing that.

Ms. Comeau: We are in an era where we do a lot of band-aid work and where we react rather than put things in place to prevent some of these issues and problems.

The Chairman: Everything you have said has touched a cord in each of us. One issue has not been raised and I would like to ask a quick question and get a quick answer.

Is literacy a difficulty in your area? It is something that I have been working at all of my senatorial life. Literacy is an issue all across the country and I would assume it is a difficult issue here as well.

Ms. Thomson: It is a difficult issue, and you have raised a good point. It did not cross my mind when I was talking about drug dependence. It is amazing how many 50-year olds are not able to read to sign consent forms and so on.

We used to have a centre for literacy, Alpha, that was managed by volunteers. It is no longer funded and we do not have it anymore. Now we have L'École alternative which is beautiful. If anybody wants to upgrade, they can do so.

As for the Ontario Works Program, when I was teaching nursing, out of a class of 25 local people, eight were being paid to come to school through an Employment Insurance program. Those are good programs. The thing is to make sure that you are getting the right people in the right program.

When we are devising our pamphlets, we are told to use Grade 8 level French, but I think they should be looking at a Grade 6 level. Francophones living up here in Kapuskasing or even in Timmins speak a lot of slang. If you are using Grade 8 or Grade 10 language, people do not understand what the words mean. Stop using the big words, use laymen's terms and people will understand a lot more.

problème, nous réagissons, mais nous n'essayons pas de planifier pour ce qui pourrait arriver à l'avenir. Comme madame le sénateur Callbeck le disait, différentes stratégies fonctionnent pour différentes personnes, et nous devons donc concentrer nos efforts sur la prévention.

Par exemple, il n'y a pratiquement plus personne qui fume à part les jeunes. Pourquoi est-ce qu'ils fument? Nous devons garder à l'esprit que ce n'est pas faute de prévention. Nous devons maintenir nos efforts. Les enfants sont des enfants, et ils vont vouloir essayer. Peu importe qu'ils soient informés des dangers; ils vont essayer quand même. Il ne faut pas oublier que nous voulons continuer à enseigner à faire de la prévention, et il faudrait investir beaucoup là-dedans également.

En outre, il nous faut des travailleurs de première ligne pour faire de la prévention. Oublions les solutions ponctuelles. Faisons une planification stratégique, ce que nous faisons, je crois, en tant que gouvernements, mais nous devons continuer à le faire.

Mme Comeau : Nous sommes à une époque où nous faisons beaucoup de choses de manière ponctuelle et où nous réagissons plutôt que de prendre les mesures nécessaires pour prévenir certains problèmes.

La présidente : Tout ce que vous avez dit a touché une corde sensible en chacun de nous. Il y a une chose qui n'a pas été mentionnée et j'aimerais poser une petite question et obtenir une réponse concise.

Est-ce que l'alphabétisation est un problème dans votre région? C'est une chose à laquelle nous travaillons depuis que j'ai été nommée au Sénat. L'alphabétisation est un problème dans l'ensemble du pays et je suppose que c'est un problème sérieux ici également.

Mme Thomson : C'est un problème difficile, et vous avez raison d'en parler. Je n'y avais pas pensé lorsque j'ai parlé de la toxicomanie. Il est étonnant de constater le nombre de personnes âgées de 50 ans qui ne savent pas lire pour signer des formulaires de consentement, et cetera.

Nous avions auparavant un centre d'alphabétisation, Alpha, qui était dirigé par des bénévoles. Il n'existe plus, faute de fonds. Nous avons maintenant l'école alternative qui est très belle. Si quelqu'un veut améliorer ses compétences, il a moyen de le faire.

Pour ce qui est du programme Ontario au travail, lorsque je donnais des cours de soins infirmiers, sur 25 élèves de la région, il y en avait huit qui recevaient de l'argent du programme d'assurance-emploi pour suivre ces cours. Ce sont de bons programmes. L'important, c'est de veiller à inscrire les personnes à un programme qui leur convienne.

Lorsque nous préparons nos dépliants, on nous dit de les rédiger dans un français que pouvait comprendre un élève de huitième année, mais je pense que le niveau de la sixième année serait préférable. Les francophones de Kapuskasing ou même de Timmins n'ont pas un français très châtié. Si nous nous adressons à eux dans un langage du niveau de la huitième ou de la dixième année, ils ne comprendront pas. Il faut remplacer les termes compliqués par des mots simples que les gens comprendront plus facilement.

The Chairman: Alpha is no longer with us?

Ms. Thomson: No.

The Chairman: Thank you very much. This has been a tremendous discussion today. It is probably the most in-depth one we have had of this nature.

Ms. Comeau: I hope this is what you were looking for.

The Chairman: Absolutely. The whole day has been a tremendous learning force for us. It is not what we wanted to hear, but we know that we are here to find out what is most important in this area and how difficult it is. Also, we want to know the places where you are doing well. We are very grateful to all of you who came here today for having been as open as you have. Thank you very much and we wish you the very best of luck.

Ms. Comeau: One last little plug, if I may. Through the Brighter Futures Program, we used to have the Community Gardens Program in our community that people with low revenue could access, but we no longer have it. That was a good program. We could grow some food.

The Chairman: We will have to get into that and let people know this is a place where food should be grown.

The committee adjourned.

La présidente : Alpha n'existe plus?

Mme Thomson : Non.

La présidente : Merci beaucoup. Nous avons eu une excellente discussion. C'est probablement la discussion la plus approfondie que nous ayons eue sur cette question.

Mme Comeau : J'espère que cela a répondu à vos attentes.

La présidente : Absolument. Nous avons appris énormément de choses aujourd'hui. Ce n'est pas ce que nous souhaitons entendre, mais nous savons que nous sommes ici pour découvrir ce qui est le plus important dans cette région ainsi que les difficultés que vous avez. En outre, nous voulons également découvrir ce que vous faites de bien. Nous vous sommes très reconnaissants à tous d'être venus nous rencontrer aujourd'hui et d'avoir été aussi francs. Merci beaucoup et nos meilleurs vœux vous accompagnent.

Mme Comeau : J'aimerais ajouter un dernier mot, si vous me le permettez. Dans le cadre de l'initiative Grandir ensemble, nous avions auparavant un jardin communautaire auquel avaient accès les personnes à faible revenu. Ce jardin n'existe plus. C'était un bon programme qui nous permettait de produire des aliments.

La présidente : Il faudra examiner cette question et faire savoir à qui de droit que c'est un endroit où l'on devrait produire des aliments.

La séance est levée.

KAPUSKASING, ONTARIO, Friday, June 1, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 1:01 p.m. to examine and report upon rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (Chairman) in the chair.

[English]

The Chairman: Good afternoon. One very important part of our hearings is to hear from individuals from the areas that we visit. We are very happy that you are here today to enhance the very vigorous and important discussion that we had this morning.

With us this afternoon is Patricia Simone, Executive Director of the Disability Resource Centre for Independent Living. We also have Marek Latos who is a trapper and with him is Elizabeth Latos, his partner. We want to hear what you have to say and it will help us in our journey to understand the difficulties in our rural communities.

Patricia Simone, Executive Director, Disability Resource Centre for Independent Living: Welcome to Kapuskasing. It is a pleasure to see the senators up here in our small northern community. We are thrilled to have you here. I am also thrilled to have this opportunity to speak to you.

KAPUSKASING (ONTARIO), le vendredi 1^{er} juin 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 13 h 1 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (présidente) occupe le fauteuil.

[Traduction]

La présidente : Bonjour. Une des parties très importantes de nos audiences consiste à entendre le point de vue des gens qui habitent le secteur que nous visitons. Nous sommes très heureux du fait que vous soyez là aujourd'hui pour ajouter un complément à la discussion très vigoureuse et très importante que nous avons eue ce matin.

Cet après-midi nous accueillons Patricia Simone, directrice administrative du Disability Resource Centre for Independent Living. Nous accueillons également Marek Latos, qui est trappeur, et il est accompagné d'Elizabeth Latos, sa conjointe. Nous voulons entendre ce que vous avez à dire; cela nous aidera à comprendre les difficultés qui touchent nos collectivités rurales.

Patricia Simone, directrice administrative, Disability Resource Centre for Independent Living : Bienvenue à Kapuskasing. C'est un plaisir de voir les sénateurs ici, dans notre petite localité du Nord. Nous sommes enchantés de vous recevoir. Je suis également enchantée de pouvoir vous parler.

I am Patricia Simone and I am the Executive Director of the Disability Resource Centre here in Kapuskasing.

The Disability Resource Centre for Independent Living began in 1978. It is a registered non-profit organization that promotes the achievement of independent living for people with disabilities. When I talk about "people with disabilities," our centre services any form of disability. We service people with disabilities with information resources, peer support and attendance services. We help to develop independent living skills and we promote socialization and recreation. We believe that people with disabilities should be given options, choices, support, and control over decisions that affect their lives.

The centre is currently researching the barriers to employment for adults and youth living with a disability. These barriers are unique to Northern Ontario. We have conducted our research in four rural communities along the Highway 11 corridor encompassing Smooth Rock Falls, Cochrane, Hearst and Kapuskasing. We have found that although people with disabilities in Northern Ontario have greater access to technology, education and employment-related resources than they previously did, the evidence shows that they continue to experience relatively high levels of unemployment and relatively low levels of labour force participation.

Advances in technology, assisted devices, workplace accommodations, support programs and other measures can dramatically increase access to and retention in employment and training for persons with disabilities. However, often more challenging than the disability itself are the attitudinal barriers of our society and employers. Myths, misconceptions, stereotypes, assumptions and discrimination mean that people with disabilities are not perceived or treated in the same way as most other labour force participants.

There is no anonymity for people with disabilities living in small rural communities. If I am a wheelchair user or I have a disability, it is likely everyone in town is aware of it. If I apply for a job, employers have already made assumptions about me and I cannot even make it to the first step, which is the interview. If I lived in the city, my resume would be reviewed and I may be invited for an interview based on my skills and how they might fit the job profile. At least, I would be given an opportunity to sell my abilities to a potential employer.

Our findings have confirmed that there is a need to change the attitude of employers. We interviewed two people who developed a disability later in life; a university graduate, the other a college graduate, with several years of experience between the two of

Je m'appelle Patricia Simone et je suis directrice administrative du Disability Resource Centre, ici, à Kapuskasing.

Le Disability Resource Centre for Independent Living a vu le jour en 1978. Il s'agit d'un organisme sans but lucratif dûment enregistré qui favorise la vie autonome chez les personnes handicapées. Quand je parle de personnes handicapées, je veux dire que notre centre accepte toutes les formes de déficiences. Nous offrons aux personnes handicapées des ressources en information, de l'aide fournie par les pairs et des services d'accompagnement. Nous aidons les gens à acquérir des aptitudes pour la vie autonome et nous favorisons la socialisation et les loisirs. Nous croyons que les personnes handicapées devraient avoir des choix, compter sur un soutien et être en mesure d'exercer une emprise sur les décisions qui touchent leur vie.

Le centre fait actuellement des recherches sur les obstacles à l'emploi chez les jeunes et adultes handicapés. Ce sont des obstacles qui sont uniques au Nord de l'Ontario. Nous avons réalisé notre recherche dans quatre localités rurales le long de la route 11 dans une zone qui comprend Smooth Rock Falls, Cochrane, Hearst et Kapuskasing. Nous avons constaté que, même si les personnes handicapées dans le Nord de l'Ontario ont aujourd'hui un meilleur accès aux ressources liées à la technologie, à l'éducation et à l'emploi, les données font encore voir qu'elles présentent toujours un taux de chômage relativement élevé et un taux d'activité relativement faible sur le marché du travail.

Les progrès techniques, les appareils et accessoires fonctionnels, les aménagements en milieu de travail, les programmes de soutien et autres mesures peuvent servir à accroître de manière très considérable l'accessibilité des emplois et de la formation pour les personnes handicapées et le maintien de leur participation à cet égard. Cependant, les attitudes de notre société et de nos employeurs représentent souvent un obstacle plus grand que la déficience de la personne elle-même. Étant donné les mythes, les conceptions erronées, les stéréotypes, les hypothèses et la discrimination, les personnes handicapées ne sont pas perçues ou traitées de la même façon que les autres participants au marché du travail.

Dans les petites localités rurales, les personnes handicapées ne peuvent vivre de façon anonyme. Si je me déplace en fauteuil roulant ou que j'ai une déficience quelconque, tout le monde en ville le sait probablement. Si je postule un emploi, les employeurs ont déjà une idée faite à mon sujet; je ne peux même pas passer la première étape, soit celle de l'entrevue. Si j'habitais en ville, l'employeur examinerait mon curriculum vitae et m'inviterait peut-être à une entrevue pour voir mes compétences et essayer d'établir si ma candidature concorde bien avec le profil de l'emploi. Tout au moins, j'aurais l'occasion de faire valoir mes capacités à un employeur éventuel.

Nos constatations le confirment : il faut changer l'attitude des employeurs. Nous avons interviewé deux personnes qui sont devenues handicapées à un moment tardif; un diplômé universitaire et un diplômé collégial ayant chacun plusieurs

them. Both individuals ended up taking jobs that were not at the level that you would expect for people with that level of education and experience.

The problem is that employers focus on their disabilities instead of their abilities. It is the disability that appears to dominate what potential employers judge to be important. This inability on the part of the prospective employer leads to economic hardship for the person with the disability. Our society in general, is unable to evaluate correctly the talents of people who move or process information differently from the decreed norm. Many people with disabilities are forced to take much lower-paying minimum-wage jobs.

In our research, we asked people living with a disability if they had an opportunity to pursue post-secondary education; 95 per cent of the respondents said they were not encouraged to further their education beyond high school. That number really amazed me. It shocked and disappointed me that 95 per cent of students with disabilities are not encouraged to pursue a higher level of education.

We know that physical access to buildings is very limited in rural communities. Of the four communities we surveyed, 36 per cent of the businesses are not accessible. Stairs leading to offices, inaccessible washrooms, small work environments or inaccessible spaces are all barriers to employment for people with disabilities.

When we asked people with disabilities if transportation was a barrier, they answered yes. Although it is wonderful to have a Handi-Trans bus service available, there are gaps in the service. The bus is not available after 3 p.m. As one individual put it, "If I find employment that requires I be at work after 3 p.m., I must depend on a taxi to get home. Taxis are expensive." Another individual stated, "If I cannot get in the building, what does it matter if there is transportation?"

The federal, provincial and perhaps even municipal governments need aggressive financial programs to assist rural businesses in making their locations accessible to people with disabilities. These governments need to implement disability awareness training to employers, as attitude is the biggest barrier to people living with disabilities.

We looked at the pensions that people with disabilities receive from the Ontario government and among those people there is a common feeling that their financial needs will be decreased or deleted before any other government-funded service is cut.

When the Ontario Disability Support Program, ODSP, dramatically reduced the special diet allowance, the effect it had on people with disabilities was incredible. As an example, under her doctor's recommendation a woman was directed to incorporate more nuts into her diet to decrease her anaemia and increase her energy levels. However, because of the program cuts

années d'expérience. Les deux ont fini par accepter un emploi qui n'était pas du niveau auquel on s'attendrait pour quelqu'un ayant ces études et cette expérience.

Le problème, c'est que les employeurs se concentrent sur la déficience plutôt que sur la compétence. C'est la déficience qui semble dominer l'idée que l'employeur éventuel se fait de ce qui est important. Cette lacune du point de vue de l'employeur éventuel débouche sur de graves difficultés économiques pour la personne handicapée. De manière générale, notre société est incapable d'évaluer correctement le talent des gens qui communiquent ou assimilent les informations d'une autre façon que la norme décrétée. Bon nombre de personnes handicapées sont contraintes d'accepter un travail faiblement rémunéré, parfois au salaire minimum.

Dans le cadre de nos recherches, nous avons demandé aux personnes handicapées si elles avaient l'occasion de faire des études postsecondaires; 95 p. 100 des répondants ont affirmé qu'ils n'étaient pas encouragés à poursuivre leurs études au-delà de l'école secondaire. Voilà une statistique qui m'a vraiment étonnée. J'ai été à la fois déçue et scandalisée d'apprendre que 95 p. 100 des étudiants handicapés ne sont pas encouragés à poursuivre des études à un niveau plus élevé.

Nous savons que l'accès matériel aux bâtiments est très limité dans les localités rurales. Dans les quatre collectivités sondées, 36 p. 100 des entreprises ne sont pas accessibles. Des marches qui mènent aux bureaux, des salles de toilettes inaccessibles, des environnements trop petits ou inaccessibles sont autant d'obstacles à l'emploi pour les personnes handicapées.

Lorsque nous avons demandé aux gens si le transport posait des problèmes, ils ont répondu : oui. Il est merveilleux d'avoir accès à un bus adapté aux personnes handicapées, mais le service comporte certaines lacunes. Le bus ne circule pas après 15 heures. Comme une personne a pu le dire, « Si je trouve un emploi qui m'oblige à être au travail après 15 heures, je dois prendre un taxi pour aller à la maison. Les taxis coûtent cher. » Une autre a affirmé : « Si c'est impossible pour moi d'entrer dans le bâtiment, à quoi bon avoir accès au transport? »

Les autorités fédérales, provinciales et peut-être même municipales devraient adopter des programmes d'aide financière énergiques pour aider les entreprises rurales à rendre leur lieu de travail accessible aux personnes handicapées. Les administrations en question doivent adopter une formation de sensibilisation aux déficiences à l'intention des employeurs, car l'attitude des gens présente le plus important obstacle aux personnes handicapées.

Nous avons examiné les pensions que reçoivent les personnes handicapées du gouvernement de l'Ontario. Chez les personnes en question, il y a un sentiment courant : les besoins financiers diminueront ou disparaîtront avant que tout service financé par le gouvernement soit comprimé.

Lorsque les responsables du Programme ontarien de soutien aux personnes handicapées, le POSPH, ont réduit de façon marquée l'allocation de régime alimentaire spécial, cela a eu un effet incroyable sur les personnes handicapées. Par exemple, sur la recommandation de son médecin, une femme a incorporé davantage de noix à son régime alimentaire de manière à réduire

she is unable to purchase these items. The old saying that "good food is not cheap and cheap food is not good" certainly comes to mind. If she cannot eat the nuts because she cannot afford them, her health deteriorates and she is forced to visit her physician more often. In certain instances, people with disabilities have been hospitalized because of the cuts to the ODSP, which in turn puts a greater burden on our health care system.

Another practice that seems prevalent with the Ontario Disability Support Program is that funds are available; however, the people must know about that service and ask for it. If they do not ask for the support, the information is not shared.

We have experienced first-hand how people with disabilities do not have enough funds to nourish themselves properly. We keep frozen dinners in our freezer at all times. On many, many occasions, people with disabilities have come by our centre and it is quite evident that they are in distress. We invite them in and we offer them a meal. While they are eating, I take the opportunity to sit with them and I ask them when they ate their last meal. The people often respond that their last meal was early the previous morning. It is no wonder that their anxiety levels are so high and their sugar levels extremely low and dangerous.

Even the core funding that we receive from the federal government to operate our centre does not allow us to purchase food at any time. We must organize our own fundraisers that do not require a licence. We do those fundraisers in terms of yard sales or craft sales to be able to have food on hand for those who do not have enough.

We have food banks available in the community and they are a blessing for many. However, the food banks are unable to operate during the summer months. People with disabilities depend on those food banks to get them through the month.

We have over 500 members at our centre. Most of our members are people with disabilities who live on a fixed low income, an income that has not increased in nine years.

Six years ago, we abolished our own membership fees. Asking people with disabilities to decide between purchasing a loaf of bread and purchasing a membership to a centre was unfair and unrealistic. They just did not have enough funds to do both.

Our recommendations are to reduce poverty among people with disabilities and to allow them to sit at the table with the rest; to reinstitute the special diet allowance; to increase the coverage allowed on that program; to incorporate a cost of living allowance; and to increase employers' awareness of the abilities of people with disabilities. We think that that would be a great start.

son anémie et à accroître son niveau d'énergie. Cependant, comme le programme avait été réduit, elle n'avait pas les moyens d'acheter les noix. On le sait bien : « on peut manger mal à vil prix, mais pour bien manger, il faut un budget bien garni. Si elle ne peut manger les noix en question parce qu'elles sont hors de prix, sa santé se détériore, et elle est forcée de consulter son médecin plus souvent. Il est arrivé que des personnes handicapées soient hospitalisées en raison des réductions touchant le POSPH, ce qui représente un fardeau plus lourd pour votre réseau de la santé.

Il y a un autre usage qui semble être courant au Programme ontarien de soutien aux personnes handicapées, dans les cas où des fonds sont disponibles : il faut que la personne sache que le service existe et qu'elle présente une demande. Si elle ne demande pas de l'aide, l'information n'est pas donnée pour qu'elle soit au courant.

Nous avons connu de première main des cas où une personne handicapée n'arrivait pas à se nourrir convenablement, faute de fonds. Nous gardons des repas surgelés au congélateur en tout temps. Souvent, très souvent, les personnes handicapées qui arrivent à notre centre sont visiblement en détresse. Nous les invitons à entrer chez nous et nous leur offrons un repas. Pendant qu'elles mangent, je prends l'occasion de m'asseoir avec elles et de leur demander à quel moment remonte leur dernier repas. Souvent, les gens répondent que c'était la veille au matin. On n'a pas à s'étonner de leur degré d'anxiété : leur glycémie est extrêmement basse, ce qui est dangereux.

Même le financement de base que nous recevons du gouvernement fédéral pour faire fonctionner notre centre ne nous permet pas d'acheter toujours des aliments. Nous devons organiser des activités de financement pour lesquelles il n'est pas nécessaire d'avoir un permis. Ainsi, nous organisons des bazars ou des ventes de garage afin de pouvoir acheter de la nourriture pour ceux qui en manquent.

Il y a dans la collectivité des banques alimentaires qui sont une bénédiction pour bon nombre de personnes. Par contre, les banques alimentaires n'arrivent pas à fonctionner durant les mois de l'été. Or, les personnes handicapées dépendent des banques alimentaires pour boucler les fins de mois.

Notre centre compte plus de 500 membres. La plupart sont des personnes handicapées qui vivent grâce à un revenu fixe et faible, revenu qui n'a pas augmenté depuis neuf ans.

Il y a six ans, nous avons aboli les droits que nous demandions. Il était injuste et irréaliste de demander à des gens de choisir entre acheter un pain ou acquitter des droits. Ils n'ont tout simplement pas les fonds voulus pour faire les deux.

Nos recommandations consistent à réduire la pauvreté chez les personnes handicapées et à leur permettre de s'asseoir à la table avec tout le monde; à remettre en place l'allocation de régime alimentaire spécial; à accroître le champ d'application du programme en question; à prévoir une indemnité de vi chère; et à sensibiliser les employeurs aux qualités des personnes handicapées. À notre avis, ce serait là un bon point de départ.

I want to thank you again for allowing me this opportunity to come today.

Elizabeth Latos, as an individual: I do not know where to start. It seems that we are paying a lot of attention to the health and the well-being of people in this area. Without any question, that one thing should be available for every Canadian.

I have tried to find some solutions to the situation. We tend to stay with the timber industry, as this is our town's biggest industry; we do not check other opportunities.

Tourism is overstated; there is not much money in tourism. In my opinion, one of we are missing non-timber forest products and value-added products. We should have an opportunity to produce windows, doors, guitars or whatever. Those products are related to everything else that is in the bush. You can produce so many medicines from the bush. You can produce what they call wild crafters, the decorations that can be harvested from the bush. There is berry picking of course, mushrooms and many, many other products.

One of the products is trapping, which is the manageable, sustainable harvest of animals. One of the things that we should consider is that all of Canada is divided into trap lines. Those trap lines are self-employment possibilities for people who would like to have an extra income. The only thing is that because of Greenpeace and tree-hugging people, we do not see this resource as a renewable, biodegradable and sustainable and natural resource. We look for the plastic coats and other products that are dangerous to the environment.

My first proposition would be that the government get involved in the promotion of trapping. Right now, the only promotion we have is the Fur Institute of Canada which does not have a lot of money. There is promotion by trappers with our associations, but those associations do not have enough money as they are funded only from trapper memberships.

I could go on with non-timber forest products, with every product like this, but it does not make sense. That was just a sample.

I have heard today that there is a possibility to produce local vegetables, some fruits and meats and other agricultural products. Why not subsidize those people? Why do we have to bring tomatoes from California when we can grow them here? Maybe those local farmers and agricultural people might have some money from the government to allow them to live from the products that they produce.

Transportation is an issue in Northern Ontario and I recommend that you look at the railroad, because we have only one line. I believe that there should be two, and the same with the highway. If we had a second highway, probably we would have more people coming and going through our area.

Je tiens à vous remercier encore une fois de m'avoir permis de venir ici aujourd'hui.

Elizabeth Latos, à titre personnel : Je ne sais pas par où commencer. Il semble que nous prêtions beaucoup d'attention à la santé et au bien-être des gens dans le secteur. Sans aucun doute, c'est une chose qui devrait être offerte à tous les Canadiens.

J'ai essayé de trouver certaines solutions au problème qui existe. Nous avons tendance à nous en tenir à l'industrie forestière, qui emploie le plus de gens chez nous; nous ne vérifions pas les occasions qui se présentent par ailleurs.

On parle trop de tourisme; le tourisme n'est pas très rentable. À mon avis, il nous manque des produits à valeur ajoutée et des produits forestiers non ligneux. Nous devrions pouvoir produire des fenêtres, des portes, des guitares et je ne sais quoi encore. Ces produits-là sont liés à tout le reste qui se trouve dans le bois. Le bois permet de fabriquer un si grand nombre de remèdes. Il y a ce qu'on pourrait appeler l'artisanat de brousse, soit les décorations élaborées à partir de ce qui est pris en milieu sauvage. Il y a la cueillette des petits fruits, bien entendu, des champignons et de nombreux, nombreux autres produits.

La trappe, soit la récolte gérable et écologiquement viable des animaux, est un des produits en question. Un des facteurs qu'il nous faudrait prendre en considération, c'est que tout le Canada est divisé en secteurs de trappe. Il y a là une possibilité de travail indépendant pour les gens qui aimeraient un supplément de revenu. Le seul hic, c'est qu'à cause de Greenpeace et des adorateurs d'arbres, nous n'y voyons pas une ressource renouvelable, biodégradable et écologiquement viable, une ressource naturelle. Nous cherchons les manteaux de plastique et autres produits qui nuisent à l'environnement.

La première proposition que je ferais, c'est que le gouvernement s'adonne à la promotion de la trappe. En ce moment, la seule promotion dont nous bénéficions, c'est celle de l'Institut de la fourrure du Canada, qui n'a pas beaucoup d'argent. Il y a bien la promotion faite par les trappeurs par l'entremise de nos associations, mais celles-ci n'ont pas suffisamment d'argent, car les droits qu'elles exigent sont leurs seules sources de fonds.

Je pourrais continuer en parlant des produits forestiers non ligneux, avec chacun des produits du genre, mais cela n'a pas de sens. Ce n'était qu'un exemple.

J'ai entendu aujourd'hui qu'il serait possible de produire localement des légumes, certains fruits, des viandes et d'autres denrées agricoles. Pourquoi ne pas subventionner ces gens? Pourquoi importer des tomates de Californie si nous sommes capables d'en cultiver ici? Peut-être que les cultivateurs locaux pourraient recevoir des fonds du gouvernement, afin de pouvoir gagner leur vie grâce aux denrées qu'ils produisent.

Le transport est un problème dans le Nord de l'Ontario, et je vous recommande de jeter un coup d'œil au train : nous n'avons qu'une ligne. Je crois qu'il devrait y en avoir deux, comme c'est le cas aussi pour la route. Si nous avions une deuxième route, les gens seraient probablement plus nombreux à passer par

Another thing I would love to see is the government putting some money into research, especially in non-timber forest products research and not throw out the baby with the bathwater.

We do not know how much biomass we can take from the forests, not only from the forests, but also from the agricultural point of view. We are thinking that we can produce all kinds of biofuel, bioenergy from the forests. There are so many things in forests that have to stay there. For example, the debris is absolutely necessary for the marten habitat to survive. If we do not do research, we will destroy the habitat for animals that we have right now and we will not even know that we are destroying them.

Why not put people here who know the forests to do some research and development; otherwise, we will probably end up with all of the solutions coming from the south. Most of those solutions do not work for us.

Another point is the First Nations who are the poorest people in this area. They are so poor. You cannot just pass by them. It is so unbelievable. As far as I know, they do not want any charity. They just want respect, opportunities and maybe some information, leadership, maybe some kind of unconventional or financial help, but not the official help. They need somebody to come to their place. That is what you can do. Maybe we can try to find some kind of plan to do something for them. They are doing many things by themselves, but I think that instead of looking at First Nations as a problem for the rest of Canada, maybe we should try to work with them.

I have a house here. I earn a low income, but I do not feel that I am a poor person in this area. Those people who have houses and who complain that the value is lower, of course, they have their good points. But again, there are many people who cannot afford even an apartment. Maybe there is a financial possibility for those poor, low-income families to buy houses and stay here, and maintain their houses.

A very good point would be, for example, to start putting sewage systems in those houses. We are trying to save the environment. Nobody on low income will ever think about a sewage system because it involves a huge amount of money. All the household waste is going into the environment. Maybe that is one idea.

Another thing, we used to have the Northern Ontario deduction as a tax break for people in this area. The heating cost is huge; you have to deal with three, five, 10 feet of snow ever so often. So maybe there is a point here also. I know that Patricia's disability centre used to have a warm home program. This program was developed by charity and it just disappeared

chez nous. Autre chose que j'aimerais vraiment voir : que le gouvernement investisse de l'argent dans la recherche, surtout la recherche sur les produits forestiers non ligneux, et ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain.

Nous ne savons pas quelle quantité de biomasse nous pouvons prélever dans les forêts, non seulement du point de vue forestier, mais aussi du point de vue agricole. Nous croyons pouvoir produire toutes sortes de biocarburants, de bioénergies grâce à la forêt. Il y a tant de choses dans les forêts qui doivent y demeurer. Par exemple, les débris sont absolument nécessaires pour préserver l'habitat de la martre. Si nous n'effectuons pas de recherche, nous allons détruire l'habitat des animaux qui se trouvent là en ce moment et nous ne saurons même pas que nous sommes en train de le détruire.

Pourquoi ne pas envoyer ici des gens qui connaissent les forêts pour qu'ils puissent y réaliser des projets de recherche et de développement; sinon, toutes les solutions proviendront probablement du Sud. La plupart de ces solutions ne fonctionnent pas pour nous.

Autre question : les gens des Premières nations sont les plus pauvres du secteur. Ils sont tellement pauvres. On ne peut simplement les oublier. C'est vraiment incroyable. Autant que je sache, ils ne veulent pas de cadeau. Ils veulent seulement le respect, des occasions et peut-être de l'information, du leadership, peut-être une forme quelconque d'aide financière ou atypique, mais pas d'aide officielle. Ils ont besoin que quelqu'un aille les voir. C'est ce que vous pouvez faire. Peut-être pouvons-nous établir une sorte de plan et faire quelque chose pour eux. Ils font des tas de choses par eux-mêmes, mais, à mon avis, plutôt que de voir les membres des Premières nations comme un problème pour le reste du Canada, nous devrions peut-être essayer de travailler avec eux.

J'ai une maison ici. Je touche un faible revenu, mais je n'ai pas l'impression d'être pauvre dans ce secteur. Les gens qui ont une maison et qui se plaignent du fait que sa valeur est faible, bien sûr, ils ont un bon point à faire valoir, mais, encore une fois, il y a un si grand nombre de gens qui n'ont même pas les moyens de se payer un appartement. Il est peut-être possible financièrement que ces familles pauvres, à faible revenu, achètent une maison et demeurent ici, et qu'ils maintiennent leur maison.

Une très bonne idée, par exemple, consisterait à raccorder ces maisons au réseau d'égout. Nous essayons de préserver l'environnement. Aucune personne à faible revenu n'envisagera de se raccorder aux égouts : les frais sont extraordinairement élevés. Tous les déchets des ménages s'en vont directement dans l'environnement. Voilà donc une idée, peut-être.

Autre chose : à une certaine époque, les gens pouvaient se prévaloir de la déduction fiscale pour le Nord de l'Ontario. Le coût du chauffage est énorme; il faut périodiquement composer avec trois, cinq, dix pieds de neige. Il y a peut-être donc là une autre idée. Je sais que le centre pour personnes handicapées de Patricia a déjà eu un programme d'aide à

after a few years because there was not enough money. The cost of heating houses here is huge.

I will tell you about health care and not the "I cut myself and I am going to emergency and get some help" kind of health care. In this area, it takes me a month to see my doctor. My doctor sent me to see a specialist, who I can see in Timmins. I can access that specialist once every two or three years. My current condition has changed and my tests are outdated, so I had to make another appointment with my doctor to go to the next specialist and the same thing happens again and again. After 20 years, my every day health care needs change and I have to start all over again. In this area, you do not have a chance to keep your every day health stable.

In our area, there are forests and forest companies have sustainable forest licences. This means that the forest companies and not Natural Resources Canada make the decisions on the use of the wood and forest resources. Sustainable forest licensing allows changes in the bush. If they need some specific wood in some specific area, they do not care about anybody else, and certainly not the non-timber products people. Most of them are from Bay Street or Wall Street. They do not understand local people. They do not understand our needs. They do not provide for local people. They are just making their money from the easiest source. They are selling raw wood and they are selling paper. There are no value-added products. Maybe it is time that they pay just a little bit, maybe 1 per cent or maybe 5 per cent of their profits to the community or that they develop programs for value-added wood products.

I am disappointed with the way that our economy is going right now because everything is going up, up, up. I am not talking about fancy makeup stuff. I would love to see a company that makes regular food that you can call fancy food because it is packaged in a fancy way. Something has to be the same square or shape to sell it. Maybe those companies could produce similar products of the same quality without the fancy packages. In that way, poor people could by the quality food at a reduced price. Poor people should not have to eat lower-quality food. The food could be in bigger containers; we should not see single-serving food. They could sell these foods for a percentage of money that they are selling the fancy stuff. This way, people could afford good food.

One thing that I really do not understand and I wish somebody would give me an answer to this question: how come we produce so much food, we are throwing away so much food, and we have so many people starving. I do not understand this at all.

chauffage. Le programme existait grâce à des dons; il est simplement disparu après quelques années parce qu'il n'y avait pas assez d'argent. Le coût du chauffage des maisons ici est extraordinairement élevé.

Je vais vous parler de santé, pas de l'histoire du gars qui se coupe le petit doigt et se dirige immédiatement vers l'urgence... dans le secteur, il me faut attendre un mois avant de pouvoir voir mon médecin. Mon médecin m'a dirigé vers un spécialiste, que je peux aller consulter à Timmins. Je peux voir ce spécialiste tous les deux ou trois ans. Mon état a changé, et les résultats de mes tests sont périmés; il faut donc prendre un autre rendez-vous avec mon médecin pour être dirigé vers le prochain spécialiste, et c'est une roue qui tourne et qui tourne. Après 20 ans, mes soins quotidiens évoluent, et il faut que je recommence à neuf encore une fois. Dans le secteur, vous ne pouvez stabiliser votre santé quotidienne.

Dans notre secteur, il y a des forêts, et les sociétés forestières ont des permis d'exploitation durables. Cela veut dire que c'est la société forestière et non pas Ressources naturelles Canada qui décide de l'usage qui sera fait du bois et des ressources de la forêt. Les permis d'exploitation forestière durables changent sans cesse dans la brousse. Si les gens ont besoin d'un bois particulier dans un secteur particulier, ils ne se soucient pas des autres, et surtout pas des personnes qui vivent des produits non ligneux. La plupart des responsables proviennent de Bay Street ou de Wall Street. Ils ne comprennent pas les gens de l'endroit. Ils ne comprennent pas nos besoins. Ils n'y pourvoient pas. Ils sont là simplement pour faire de l'argent en exploitant la source la plus facile. Ils vendent du bois brut et ils vendent du papier. Ce ne sont pas des produits à valeur ajoutée. Le moment est peut-être venu qu'ils paient un petit peu, qu'ils versent peut-être 1 p. 100 ou 5 p. 100 de leurs profits à la collectivité ou qu'ils conçoivent des programmes pour la fabrication de produits du bois à valeur ajoutée.

Je suis déçu par l'évolution actuelle de notre économie : le prix de tout monte et monte et monte. Je ne parle pas de trucs de fantaisie. J'adorerais cela qu'une entreprise nous propose des aliments ordinaires qu'on pourrait appeler « aliments de fantaisie » en raison de l'emballage. Il faut que tout soit carré ou de la même forme pour être vendu. Peut-être que ces entreprises pourraient fabriquer des produits semblables, de la même qualité, sans l'emballage de fantaisie. De cette façon, les pauvres pourraient acheter les aliments de qualité à un prix réduit. Les gens ne devraient pas avoir à manger des aliments de moindre qualité. Les aliments pourraient être vendus dans des contenants plus gros; il ne devrait pas y avoir d'aliments offerts en portion unique. Ils pourraient vendre les aliments en question moins cher que les aliments de fantaisie. De cette façon, les gens auraient les moyens de se payer une bonne nourriture.

Voilà une chose que je ne comprends pas et j'aimerais bien que quelqu'un me l'explique : comment se fait-il que nous produisons tant de nourriture, que nous jetions aux poubelles tant de nourriture, alors qu'il y a un si grand nombre de personnes qui meurent de faim. Je ne comprends pas ça du tout.

Marek Latos, Trapper, as an individual: I heard today and I hear every day many complaints, we should have this, we should have that or we should have something else. But from where? Everything is run by the economy. The economy is based on our resources and how we use those resources.

What kind of resources do we have here in Northern Ontario? We call the forest one kind of resource, mosquitoes, black flies, frost, real frost. Lately, we have been having black bear, a few moose and some fish. These are the only resources that we have here.

To manage these resources, we need management. We need managers. I heard at the beginning of today's meeting that we need leaders. We had a very good leader in Ontario. The premier led our province. The day after his term finished, he landed as a member of the Tembec board of directors. How can we trust this kind of leader? Why did he leave after his term? He left because the wood in the bush was gone. The forest is around 1 million hectares, 80 per cent was cut in the last 20 years, and around 50 per cent was cut in the last 10 years.

A year ago, we had a presentation on how this industry is collapsing. The Minister of Natural Resources said it is because our bush is too young. Why it is too young? It is too young because of lack of responsible management. We hear we need jobs. Yes, they created jobs so fast that they destroyed our resources and not even for money because the money is gone, the big company takes the money.

How is our forest managed? It is managed by timber companies, by logging companies, by loggers. They are not interested in managing another resource in the bush. We can say that about most forest management in Ontario. I can only compare. In Sweden and in Finland, the population of moose per area is at least 10 times greater. When I came here and started trapping, I used to harvest 125 marten in two or three weeks. It was our resource. Now, I harvest five marten in one year. Why? We harvest so few marten because the old growth forests are gone. We have young forests. It means our future is where? We have no more bush, no more forest, no more logging.

In the last two years, Tembec bought all the mills along and around this area. People say they bought the mills. No. They bought licences to harvest wood. They bought the mills and the next day, they closed the mills, but they keep the licences. There was a dispute because people were losing money. They found that Tembec sent wood to Quebec and the response and the comment from the president of Tembec was, "Sorry, the wood is mine." What do we have as the residents when nothing belongs to us?

Marek Latos, trappeur, à titre personnel : J'ai entendu aujourd'hui beaucoup de plaintes, j'en entends tous les jours : nous devrions avoir ceci, nous devrions avoir cela, nous devrions avoir autre chose encore. Mais d'où cela viendra-t-il? C'est l'économie qui décide de tout. L'économie est fondée sur nos ressources et sur la manière dont nous utilisons ces ressources.

Quels genres de ressources avons-nous ici, dans le Nord de l'Ontario? Nous disons que la forêt représente un genre de ressources, les moustiques, les mouches noires, le gel, le véritable gel. Dernièrement, il y a eu des ours noirs, quelques orignaux et du poisson. Ce sont les seules ressources que nous avons ici.

Pour gérer ces ressources, il faut une direction. Il nous faut des gestionnaires. J'ai entendu dire aujourd'hui, au début de la réunion, qu'il nous faut des leaders. Nous avons un très bon leader en Ontario. Le premier ministre a dirigé les destinées de notre province. Le jour où son mandat s'est terminé, il est devenu membre du conseil d'administration de Tembec. Comment faire confiance à un tel leader? Pourquoi a-t-il quitté à la fin de son mandat? Il a quitté parce qu'il n'y avait plus de bois dans la brousse. La forêt fait environ un million d'hectares, dont 80 p. 100 ont été coupés au cours des 20 dernières années; de cela, 50 p. 100 ont été coupés au cours des 10 dernières années.

Il y a un an, on a présenté un exposé sur l'effondrement de cette industrie. Le ministre des Ressources naturelles a affirmé que c'était en raison du trop jeune âge de notre brousse. Pourquoi si jeune? C'est parce qu'il n'y a pas eu de gestion responsable. Nous entendons dire qu'il nous faut des emplois. Oui, ils ont créé des emplois si rapidement qu'ils ont détruit nos ressources sans même que ce soit pour l'argent, car l'argent est parti, c'est la grande entreprise qui prend l'argent.

Comment notre forêt est-elle gérée? Elle est gérée par des sociétés forestières, par celles qui coupent du bois, par les bûcherons. Ces gens-là ne souhaitent pas gérer une autre ressource dans la brousse. Cela vaut pour la majeure partie de la gestion des forêts en Ontario. Je peux seulement comparer. En Suède et en Finlande, la population d'orignaux par secteur est au moins 10 fois plus élevée. Quand je suis venu ici et que j'ai commencé à trapper, je prenais 125 martres en deux ou trois semaines. C'était notre ressource. Maintenant, je récolte cinq martres en un an. Pourquoi? Le nombre de martres que nous prenons est si faible parce que la forêt ancienne est disparue. Nos forêts sont jeunes. Alors, que dire de notre avenir? Nous n'avons plus de brousse, plus de forêt, plus d'exploitation forestière.

Au cours des deux dernières années, Tembec a acheté toutes les scieries qui se trouvaient dans le coin. Les gens disent qu'ils ont acheté les scieries. Non. Ils ont acheté des permis pour récolter le bois. Ils ont acheté les scieries, puis, le lendemain, ils ont fermé les scieries, mais ils ont conservé les permis. Cela a donné lieu à une querelle parce qu'il y avait des gens qui perdaient de l'argent. Ils ont constaté que Tembec envoyait le bois au Québec, mais le président de Tembec, en réponse, a offert le commentaire suivant : « Je m'excuse, mais ce bois m'appartient. » Qu'est-ce qu'il nous reste en tant que résidents si rien ne nous appartient?

What few resources are left and how can we use them? Hunting, fishing and trapping gives the province millions and millions of dollars. You can see that at the North Bay auction and how many pelts the province is selling.

Our forest is destroyed. Habitats are destroyed. Who manages our wildlife? Some fanatic animal lovers from Toronto manage our wildlife. For example, they stopped bear hunting which gave a lot of money for outfitters because hunters from the States were coming; they brought some money to our province. Spring bear hunting is cancelled because they love bears so much. They have had such an experience with the teddy bear. Also, in the last 20 years, by accident, there was one female bear that was shot. Spring bear hunting was selective hunting only for males, which is the biggest predator for cubs as bears are cannibals. Last year, in Timmins, the police shot 28 nuisance bears within the town limits, but spring bear hunting is not allowed. Does it make sense? No.

The same story applies to the wolf. We have one man in town who has maybe 20 or more hunters coming from the States. This man is coming to our town. Animal lovers try to portray the wolf as a lovely animal, but animals do not need love, they need respect and management. The same way, I think we would prefer respect before love.

I heard that there are no doctors here. I know one doctor. He came to our town and joined our shooting club because he loved target shooting. He was very serious about starting to hunt until our government introduced the long-gun registration. If I want to go shooting on our shooting range, I need a special permit to transport my gun to the shooting range; I am treated like a criminal. What kind of people can we expect to come here to live like this doctor? He loved hunting and shooting. The rest is the black flies, the mosquitoes and frost. People wanted to know what kind of doctor he is if he has a gun. What is wrong? There is nothing wrong. The wrong is the anti-gun hysteria. One drug dealer in Toronto shot another drug dealer because that one was too slow. We are accused because we use guns for hunting and target shooting.

Those people manage our lives, our wildlife and our style of living. Can we expect that the doctor will stay here? No. He will stay here one year or one winter. We would be happy if he stays one winter. He will leave. He has to like this country. We cannot change this country.

I hear we should promote tourism. I know everyone who is in the tourism business. We have a tourism business. That is one way, but 80 per cent of our senior citizens visit Florida every winter. People do not come here as tourists.

Quelles sont les rares ressources qui restent et comment pouvons-nous les utiliser? La chasse, la pêche et la trappe procurent des millions et des millions de dollars en revenu à la province. On peut le voir à l'encan de North Bay, en comptant le nombre de pelleteries que vend la province.

Notre forêt a été détruite. Les habitats ont été détruits. Qui gère notre faune? Ce sont des fanatiques des animaux qui gèrent notre faune depuis Toronto. Par exemple, ils ont fait cesser la chasse à l'ours, qui représente une bonne somme d'argent pour les responsables de pourvoiries avec la venue des chasseurs américains; ceux-là faisaient venir de l'argent dans notre province. La chasse printanière à l'ours est annulée parce que ces gens-là adorent les ours. Ils ont eu une si belle expérience avec leur nounours, pendant l'enfance. De même, au cours des 20 dernières années, par accident, il y a eu une femelle qui a été tuée par balles. La chasse printanière était sélective : seul le mâle était ciblé, lui qui est le plus important prédateur des oursons, car l'ours est cannibale. L'an dernier, à Timmins, les policiers ont tué 28 ours devenus une nuisance à la périphérie de la ville, mais la chasse printanière à l'ours est interdite. Est-ce que cela a du sens? Non.

La même chose s'applique au loup. Il y a un gars en ville qui fait venir peut-être 20 chasseurs ou plus des États-Unis. Ce gars-là vient chez nous. Les adorateurs des animaux essaient de dépeindre le loup comme étant un animal qui est digne d'être aimé, mais les animaux n'ont pas besoin d'amour, ils ont besoin de respect et de gestion. De même, je crois que nous préférons le respect plutôt que l'amour.

J'ai entendu dire qu'il n'y avait pas de médecins ici. Je connais un médecin. Il est venu dans notre ville pour se joindre à notre club de tir : il adorait le tir sur cible. C'était très sérieux de sa part, il voulait commencer à chasser, jusqu'au moment où notre gouvernement a adopté l'enregistrement des armes à feu longues. Si je souhaite aller m'exercer au champ de tir, il me faut un permis spécial pour transporter mon arme jusque là. Je suis traité comme un criminel. Quel genre de personne pouvons-nous nous attendre à avoir, qui voudrait venir ici comme ce médecin? Il adorait la chasse et le tir. Le reste, ce sont mouches noires, moustiques et gel. Les gens voulaient savoir de quel genre de médecin il peut s'agir s'il possède une arme à feu. Où est le problème? Il n'y a pas de problème. Le problème, c'est l'hystérie anti-armes à feu. Il y a un revendeur de drogue à Toronto qui a tiré sur un autre vendeur de drogue qui, lui, était trop lent. Nous sommes accusés ici du fait d'utiliser des armes pour pratiquer la chasse et le tir sur cible.

Ces gens-là gèrent votre vie, notre faune et notre mode de vie. Pouvons-nous nous attendre à ce que le médecin reste ici? Non. Il restera ici une année ou un hiver. Nous serions heureux qu'il reste un seul hiver. Il s'en ira. Il doit aimer le pays. Il ne peut changer le pays.

J'entends dire que nous devrions faire la promotion du tourisme. Je connais toutes les personnes qui évoluent dans le domaine du tourisme. Nous avons une industrie touristique. Elle fonctionne dans un seul sens : 80 p. 100 de nos personnes âgées se rendent en Floride chaque hiver. Les gens ne viennent pas ici en tant que touristes.

What is the solution? It is easy to complain. The solution is we need managers who will lead us and our communities in the right direction. We need wise, smart managers who will be paid after his term is ended and when we see what he accomplished. We will pay him then and not before.

I will end by telling you a story. This is Patricia's story. Two Americans come to fish in Canada. They rent a cabin for \$1,000 for one week. They pay \$500 for the boat. They pay for gas from and to Montana. They come here and they catch one fish. They go home and George says, "John, we spent some money for this, some money for that. This one fish in Canada cost over \$3,000." John said, "We are lucky we caught only one."

Senator Mahovlich: You talked about the martens. Are they diminishing? They must be moving south. I saw five martens at my cottage last week. Are there many martens in this area?

Mr. Latos: Martens need old growth forests. All animals need a specific habitat. Martens need a prime habitat, not a marginal habitat close to your cabin or cottage. The marten needs the habitat to reproduce and to raise the small ones.

The biology of the marten is very specific. The marten is extremely territorial. When a female marten raises the kids she has maternal instinct, but when the fall comes her territorial instinct becomes more important and when she is ready, she will kill the young ones if they do not leave her territory. This is the way to survive. We have to understand nature. There is no mercy, no sentiment. The young ones have to go somewhere to find their home range. Where is their home range? Where is the old growth forest? For the young ones, wild animals, their mortality equals reproduction. This is the first rule in nature because there is no more room for higher populations. The reproductive potential of all animals revolves around natural selection and evolution; that is how they stay alive. They have huge reproductive potential to create huge genetic diversity and only the best adapted survive and exist in the environment.

The habitat environment is not stable; it is always changing. So they have a huge potential for reproduction. Statistically, if you take one tree, it spreads millions and millions of seeds and once in 100 years, one survives if this tree lives 100 years.

The martens need old growth forest. The forest management plans were not proper and they did not establish the marten habitat core areas. The plans left 10 per cent of the bush for prime habitat for martens. Martens were chosen as a featured species because they are the best example; if martens exist, it means that we have healthy old growth forests and it is enough. It is the best representation of old growth forest.

Quelle est la solution? Il est facile de se plaindre. La solution, c'est d'avoir des gestionnaires qui montrent la voie et font avancer nos collectivités dans la bonne direction. Il nous faut des gestionnaires sages, intelligents, qui seront payés une fois leur mandat achevé, au moment où nous pourrions voir ce qu'ils ont accompli. Nous les paierons à ce moment-là et pas avant.

Je vais terminer en vous racontant une histoire. C'est l'histoire de Patricia. Deux Américains s'en viennent pêcher au Canada. Ils louent une cabine en échange de 1 000 \$ pour la semaine. Ils versent 500 \$ pour le bateau. Ils paient l'essence pour le trajet entre ici et le Montana, aller-retour. Ils viennent ici et attrapent un seul poisson. Ils s'en retournent chez eux, et George dit : « John, nous avons dépensé là une belle somme, une belle somme d'argent. Ce seul et unique poisson canadien nous a coûté plus de 3 000 \$. John réplique : « Nous sommes chanceux d'en voir pris seulement un. »

Le sénateur Mahovlich : Vous avez parlé des martres. Est-ce que leur nombre diminue? Elles doivent s'en aller vers le sud. J'ai vu cinq martres à mon chalet la semaine dernière. Y a-t-il beaucoup de martres dans le secteur?

M. Latos : Les martres ont besoin d'une forêt ancienne. Tous les animaux ont besoin d'un habitat spécifique. Il faut aux martres un habitat de prédilection et non pas un habitat marginal près de votre chalet. La martre a besoin de l'habitat pour se reproduire et élever ses petits.

La biologie de la martre est très spécifique. La martre est extrêmement territoriale. La femelle qui est en train d'élever les petits a un instinct maternel, mais, à l'automne, son instinct territorial gagne en importance et, lorsqu'elle est prête, si les petits ne quittent pas son territoire, elle les tuera. C'est sa façon de survivre. Il nous faut comprendre la nature. Il n'y a pas de pitié, pas de sentiment. Les jeunes doivent aller ailleurs trouver leur domaine vital. Où est leur domaine vital? Où est la forêt ancienne? Pour les petits, les animaux sauvages, mortalité et reproduction se valent. C'est la première règle dans la nature s'il n'y a plus de marge pour que la population augmente. Le potentiel de reproduction de tous les animaux s'articule autour de la sélection naturelle et de l'évolution; c'est de cette façon qu'ils demeurent en vie. Ils ont un potentiel de reproduction énorme, un potentiel pour créer une diversité génétique extraordinaire, et seuls les plus aptes survivent et existent dans l'environnement.

L'environnement de l'habitat n'est pas stable; il change sans cesse. Les animaux ont donc un énorme potentiel de reproduction. Statistiquement, prenez un seul arbre et vous verrez qu'il dépose des millions et des millions de graines et, une fois tous les cent ans, il y en a une qui survit si l'arbre vit 100 ans.

Les martres ont besoin d'une forêt ancienne. Les plans d'aménagement forestier étaient mal faits; ils n'établissaient pas les aires de base de l'habitat de la martre. Les plans laissaient 10 p. 100 de la brousse en tant qu'habitat de prédilection des martres. La martre a été choisie comme sujet d'étude pour ce qu'elle incarne bien : si la martre y est, ça veut dire que la forêt est ancienne et suffisamment peuplée. C'est la meilleure représentation possible de la forêt ancienne.

We went to check with Elizabeth. We received a grant from MNR when we complained and we put in our few dollars. We checked the conditions of this area, and marked it on the map. On the map, it looks nice, bright colours, so many hectares. We went over there. Martens need at least 20-metre trees, so much wood debris cover and so much tree composition and so on. Not one of these habitats made even 5 per cent of the requirement. The trees were eight metres high, not 20 meters.

Who prepared the forest management plans? The timber company prepared the plans and they managed martens. They have no interest in the marten. They managed moose and they have no interest in moose.

Moose are hedge and bush animals. The recommendation in moose management guidelines is that clear-cut should be no greater than 260 hectares, leaving 200 metres of bush. In our area, every year, we have more than 10,000 hectares of clear cut. Our moose population is going down because of lack of habitat, herbicides that kill their food, plus lack of protection against bears. The bear is the biggest predator for calf moose, the biggest. Bears kill more moose than wolves. We lost control of predators because somebody loved them and they never even thought of the moose.

Senator Mahovlich: Patricia, do you find anything wrong with the building code for disabled persons?

Ms. Simone: The building code is a bare minimum and it generally applies to new construction, not renovation.

What we are finding in small remote communities like Kapuskasing is that businesses may do some renovations to the entrance of the building. It is at that point, where we would like them to incorporate the accessibility and remove the stairs. However, we do not have a building code to enforce that change.

Senator Mahovlich: Do they put a washroom in there?

Ms. Simone: Yes, if it is a new construction.

Senator Mahovlich: Not old construction, not remodelling.

Ms. Simone: Not for old construction or remodelling or for small renovations. From my understanding, if the renovation encompasses a majority of the building, then yes, but for small renovations, no.

Decades ago when the buildings were constructed, the streets were bare and without pavement. Without pavement, the buildings were built high off the ground to avoid the mud and so on from entering into it. That is why there are stairs leading into many of these decades-old buildings. We understand the reason for the stairs. We would like to see the stairs eliminated

Nous sommes allés vérifier avec Elizabeth. Nous avons reçu une subvention du MRN. au moment où nous nous sommes plaints; nous avons donc consacré une somme d'argent à cela. Nous avons vérifié les conditions dans la région, en le marquant sur une carte. Sur la carte, c'est joli, il y a des couleurs vives et un si grand nombre d'hectares. Nous y sommes allés. Les martres ont besoin d'arbres qui font au moins 20 mètres, de tant de débris de bois, de tel mélange d'arbres et ainsi de suite. Aucun des habitats en question ne répondait à cette exigence ne serait-ce qu'à 5 p. 100. Les arbres faisaient huit mètres et non pas 20 mètres.

Qui a préparé les plans d'aménagement forestier? Les sociétés forestières préparent les plans et gèrent la martre. Ils ne s'intéressent pas du tout à la martre. Ils ont géré l'original et ils ne s'intéressent pas du tout à l'original.

Les orignaux aiment la brousse et les haies. Dans les lignes directrices sur la gestion des orignaux, la recommandation dit qu'une coupe à blanc ne doit pas dépasser 260 hectares, et laissant 200 mètres de brousse. Dans notre secteur, tous les ans, il y a plus de 10 000 hectares qui sont coupés à blanc. Notre population d'orignaux baisse en raison du manque d'habitats, d'herbicides qui tuent leur nourriture, en plus de l'absence de protection contre les ours. L'ours est le plus gros prédateur du petit de l'original, le plus gros. Il tue des orignaux davantage que le loup. Nous n'avons plus d'emprise sur les prédateurs à cause des adorateurs d'animaux qui n'ont jamais même pensé à l'original.

Le sénateur Mahovlich : Patricia, croyez-vous que le code du bâtiment pour les personnes handicapées pose des problèmes?

Mme Simone : Le code du bâtiment représente un minimum vital et il s'applique généralement aux constructions nouvelles, et non pas aux rénovations.

Ce que nous constatons dans les petites localités éloignées comme Kapuskasing, c'est que les entreprises peuvent effectuer des rénovations à l'entrée du bâtiment. On en est à ce point-là; nous aimerions qu'elles fassent les aménagement nécessaires pour que ce soit accessible et qu'elles éliminent l'escalier. Toutefois, nous n'avons pas le code du bâtiment pour faire respecter cela.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce qu'ils y installent une salle de toilette?

Mme Simone : Oui, si c'est une nouvelle construction.

Le sénateur Mahovlich : Pas les vieilles constructions ni les travaux de modernisation.

Mme Simone : Pas les vieilles constructions ni la modernisation ni les petites rénovations. Si je comprends bien, dans la mesure où la rénovation touche la majeure partie du bâtiment, il le faut, mais si ce sont de petites rénovations, c'est non.

Il y a des dizaines d'années de cela, à l'époque où les bâtiments étaient construits, les rues n'étaient pas asphaltées. Comme elles n'étaient pas asphaltées, les bâtiments étaient construits à une certaine distance du sol, pour éviter que la boue puisse y pénétrer. C'est pourquoi il y a des escaliers qui mènent à bon nombre de ces vieux bâtiments. Nous savons pourquoi les escaliers sont là. Nous

when the renovations take place. That is when they need to put in the accessible doors, the automatic door openers.

Senator Callbeck: Patricia, you talked about core funding. Did you say that came from the federal government?

Ms. Simone: That is correct. We get the core funding from HRSDC.

Senator Callbeck: What percent of your total budget does that represent?

Ms. Simone: It represents about one fifth of my budget.

Senator Callbeck: You mentioned that you put on events and so on to raise funds.

Ms. Simone: We receive funding from the Ministry of Health to deliver an attendant services program. We receive funding from HRSDC for our core program. Currently, we have funding from the Ontario Trillium Foundation to institute a volunteer program. These funders will not allow us to purchase food or even a cup of coffee or a bowl of soup, so we put on yard sales and craft sales to be able to purchase those foods. Even if I went down to the municipality to purchase a licence to hold a bingo or a penny sale, which requires a licence, I am not allowed to put that money toward food. It has to be something that does not require a licence.

Senator Callbeck: You mentioned assisting businesses to change attitudes. I think you said that the employer looks at the disability. How do we change that way of thinking?

Ms. Simone: We can only change it through education and interaction.

Senator Callbeck: Through a big campaign like the campaign we have on non-smoking.

Ms. Simone: Yes, we can get the message out through large federal campaigns like that one. The problem exists right across the country. In fact, we have been getting some feedback from Alberta where there seems to be such a high demand for employees that they are now tapping into that market of people with disabilities. Some of the comments have been that in the past, they had never considered these people as a source of labour, but because they are in such dire straights to find employees, they are interviewing and hiring people with disabilities for the first time. Their misconception was that a disability is accompanied by an illness. Employers fear that if they hire a person with disabilities the person will often be sick and miss work. The employers are concerned with productivity compared to the cost of accommodating the person with the disability. These employers in Alberta are finding that that is not the case. Sometimes, the cost of accommodating the person with a disability can be minimal. A national campaign to really, really promote awareness would be good.

aimerions que les escaliers soient éliminés au moment des renovations. C'est à ce moment-là qui leur faut installer des portes accessibles, des portes automatiques.

Le sénateur Callbeck : Patricia, vous avez parlé du financement de base. Avez-vous dit qu'il provenait du gouvernement fédéral?

Mme Simone : Oui. Nous obtenons le financement de base de RHSDC.

Le sénateur Callbeck : Quel pourcentage de votre budget global cela représente-t-il?

Mme Simone : Cela représente environ le cinquième de mon budget.

Le sénateur Callbeck : Vous avez mentionné que vous organisez des activités de financement.

Mme Simone : Nous recevons un financement du ministère de la Santé pour organiser un service d'accompagnement. Nous recevons de RHSDC des fonds pour notre programme de base. À l'heure actuelle, nous sommes financés par la Fondation Trillium de l'Ontario pour l'instauration d'un programme de bénévolat. Les bailleurs de fonds en question ne nous permettront pas d'acheter de la nourriture ni même une tasse de café ou un bol de soupe, de sorte que nous organisons des ventes de garage et des ventes d'artisanat afin de pouvoir acheter de la nourriture. Même si j'obtenais à la municipalité le permis voulu pour organiser un bingo ou un bazar, car il faut un permis, je n'ai pas le droit d'utiliser l'argent en question pour acheter de la nourriture. Il faut que ce soit une chose qui n'exige pas de permis.

Le sénateur Callbeck : Vous avez parlé de l'idée d'aider les entreprises à changer d'attitude. Je crois que vous avez dit que l'employeur voit la déficience. Comment faire pour modifier cette façon de penser?

Mme Simone : La seule façon d'y arriver, c'est par l'éducation et l'interaction.

Le sénateur Callbeck : Avec une grande campagne comme celle que nous avons pour que les gens ne fument pas.

Mme Simone : Oui, nous pouvons exprimer le message au moyen de grandes campagnes fédérales comme celle-là. Le problème existe partout au pays. De fait, nous avons eu des échos de l'Alberta, où la demande d'employés est tellement élevée, que la province cherche maintenant à recruter des personnes handicapées. Les gens ont dit notamment que, dans le passé, les employeurs n'ont jamais considéré les personnes handicapées comme des travailleurs potentiels, mais étant donné qu'ils ont tant de difficultés à trouver des employés, ils interviewent et recrutent des personnes handicapées pour la première fois. L'idée erronée qu'ils avaient, c'est qu'une déficience s'accompagne d'une maladie. Les employeurs qui engagent une personne handicapée craignent qu'elle soit souvent malade et absente. Les employeurs se soucient de la productivité de la personne, par rapport à ce qu'il en coûte pour aménager pour elle le lieu de travail. Les employeurs en Alberta découvrent que ce n'est pas le cas. Parfois, le coût des aménagements est minimal. Une campagne nationale visant à vraiment, mais vraiment sensibiliser les gens serait une bonne idée.

Our centre is thinking of putting on a health fair day so that we can provide that information to employers, demystify some of those misconceptions, and reassure them that hiring a person with a disability will not give them additional expenses.

Senator Callbeck: I agree and I wish you well.

Elizabeth, I want to ask you about tourism. In fact, you both mentioned it. Elizabeth, you said that it was overstated. When I look at the information that we have here, I see in terms of employment that accommodation and food services tourism is eighth in job creation.

Ms. Latos: Tourism would be a huge business here if we had proper accommodation, proper food, lower gas prices and, guides and everything else that is needed for tourism. Right now, we have all kinds of restrictions. I am not saying that those restrictions should be removed. For example, we do not have enough animals and fish to improve the amount of fish and animals that can be harvested.

Most of the people do not like this type of climate. We have snowstorms in the winter and many mosquitoes and black flies in the summer; it is not the perfect tourist environment. Tourists can find accommodation just south of North Bay, which is closer and easier to access.

The people that come here love this climate, but they know the prices are very high. They bring what they need from home. They bring their tents and they do not buy too many things from us.

Unless we have some kind of province-wide or northern programs to allow us to present more tourism-oriented events or places, we will probably not make too much money with tourism.

Mr. Latos: The only type of tourists we can have here are people who love to fish and hunt. That is all. They come here to hunt moose. Bear season is open only in the fall when the bears are very fat and their pelts are worthless. Only a few people bear hunt in the fall. Tourists and hunters came from the States during spring bear hunting time. If a hunter comes here, he has a big truck, a big trailer, all his equipment and a few dozens cans of gas. He does not buy those things here because our prices are too high. Outfitters usually come along with them and they only harvest one moose. This is very poor business.

They come to fish. Every hunter is a fisherman, but not every fisherman is a hunter. We used to have double business in the spring when they came for better hunting and stayed on to fish. Now, they come only in the fall for moose. A moose tag is worth \$1,500. If we had good management like in Finland and

Notre centre envisage d'organiser une foire d'un jour sur la santé, pour que nous puissions donner des informations aux employeurs, dissiper certaines idées erronées et assurer aux gens que le fait d'engager une personne handicapée ne suppose pas de dépenses supplémentaires.

Le sénateur Callbeck : Je suis d'accord et je vous souhaite bonne chance.

Elizabeth, je voulais vous parler du tourisme. De fait, vous avez mentionné le tourisme tous les deux. Elizabeth, vous avez dit que c'était exagéré. Quand je regarde l'information que j'ai ici devant moi, je constate que, du point de vue de l'emploi, l'hôtellerie et la restauration vient au huitième rang pour la création d'emplois.

Mme Latos : Le tourisme serait extraordinairement lucratif si nous avions les bons hôtels, la bonne nourriture, une essence dont le prix est moins élevé, des guides et tout ce qu'il faut par ailleurs pour qu'il y ait du tourisme. En ce moment, nous avons toutes sortes de restrictions. Je ne dis pas qu'il faudrait éliminer ces restrictions. Par exemple, nous n'avons pas suffisamment d'animaux et de poissons pour accroître la quantité des prises possibles.

La plupart des gens n'apprécient pas ce type de climat. Nous avons des tempêtes de neige l'hiver et quantité de moustiques et de mouches l'été; ce n'est pas l'environnement parfait pour le touriste. Le tourisme peut trouver à se loger tout juste au sud de North Bay, ce qui est plus proche et plus facile d'accès.

Les gens qui viennent ici adorent le climat, mais ils savent que les prix sont très élevés. Ils apportent de chez eux ce qui leur faut. Ils apportent leur tente et essaient de ne pas trop nous acheter de choses.

À moins de créer une sorte de programme pour l'ensemble de la province ou pour le Nord, pour que nous puissions avoir davantage de lieux ou d'activités à caractère touristique, le tourisme ne nous rapportera probablement pas beaucoup d'argent.

M. Latos : Le seul type de touristes que nous ayons ici, c'est celui qui adore la chasse et la pêche. C'est tout. Les gens viennent ici pour chasser l'orignal. La chasse à l'ours ne se fait que l'automne, au moment où l'ours est très gras et que la fourrure ne vaut rien. Seule une poignée de personnes chassent l'ours l'automne. Les touristes et les chasseurs venaient des États-Unis au printemps pour chasser l'ours. Le chasseur qui vient ici a un gros camion, une grosse remorque, tout son équipement et quelques douzaines de bidons d'essence. Il n'achète pas ces choses-là ici parce que nos prix sont trop élevés. Les pourvoyeurs les accompagnent habituellement, et ils ne prennent qu'un orignal. C'est un secteur qui rapporte très peu.

Les gens viennent pêcher. Tous les chasseurs sont des pêcheurs, mais tous les pêcheurs ne sont pas des chasseurs. Auparavant, il y avait une sorte d'activité double au printemps : les gens venaient chasser, puis ils restaient pour pêcher. Maintenant, ils ne viennent que l'automne pour chasser l'orignal. Le permis de chasse à

Sweden with at least 10 times higher population of that area, we would have a very good business. Instead of the outfitter having one moose, he would have 10 moose and 10 times more clients.

The same thing applies to wolves. We have outfitters here in town and now, we have restrictions for hunting and trapping wolves in Algonquin Park. Animal lovers enforced these restrictions. None of them understands that while the wolf population grows the wolves destroy food resources. Their population must collapse or everything spins out of control.

We are suspicious. We always participate in wildlife and this is our place for sure. I will repeat, in my opinion, we need good, wise and responsible management.

The Chairman: Patricia, I am pleased that you included people with disabilities in your remarks. One of your comments was, "The problem is that employers focus on their disabilities instead of their abilities."

The other thing you mentioned was the participation of disabled people in sport. Canada is one of the best in the world when it comes to the Paralympic Games. I am very much involved with the games and most of the participants come from small communities across this country.

I support you to the end and encourage you to go further, even to get back to us with ideas as to how this all begins in small communities. I understand that whether it is basketball, or wheelchair rugby or swimming, it can happen in small places. The big thing is to make parents and families aware that this is probably one of the most inexpensive and best ways to provide their children with a decent life, an enthusiastic life.

Do you have a connection with these people?

I can tell you people who are working with our athletes who bring home the medals and the honour from competitive sport, are always looking for places where they can help. They are willing to help not just for competitive reasons, but to raise the opportunity for children who are eager to participate if they have someone to teach them how.

Do we have facilities here? Are there arenas here? Is there a basketball court where they can learn those kinds of sports? Is that something that you are engaged in here in Northern Ontario?

Ms. Simone: We promote recreation more than ever because we understand the related health benefits. We have connections with the Ontario Special Olympics. We have been experiencing many problems because we cannot seem to get the volunteers.

The Chairman: Is that the Ontario Special Olympics or the Paralympics? There is a difference.

L'original vaut 1 500 \$. Si nous avons une bonne gestion comme en Finlande et en Suède, où la population animale est dix fois plus élevée au moins, cela serait très profitable. Plutôt que d'accorder un seul original à un pourvoyeur, on lui en donnerait dix, ce qui donne dix fois plus de clients.

Le même raisonnement vaut pour les loups. Nous avons des pourvoyeurs ici en ville et, maintenant, il y a des restrictions qui touchent la chasse et la trappe du loup dans le parc Algonquin. Les adorateurs d'animaux ont imposé ces restrictions. Aucun d'entre eux ne comprend le fait que, tandis qu'il augmente en nombre, le loup détruit des ressources alimentaires. Sa population doit s'effondrer, sinon on perd le contrôle.

Nous sommes méfiants. Notre activité touche toujours à la faune, et c'est notre place, cela est sûr. Je le répéterai : à mon avis, il nous faut une bonne gestion, une gestion sage et responsable.

La présidente : Patricia, je suis heureuse de vous avoir entendu parler de personnes handicapées pendant votre déclaration. Vous avez dit notamment : « Le problème, c'est que les employeurs se concentrent sur la déficience plutôt que sur la compétence. »

L'autre truc que vous avez mentionné, c'est la participation des personnes handicapées à des activités sportives. Le Canada est un des meilleurs endroits qui soient dans le monde pour les Jeux paralympiques. Je suis très engagée dans ces jeux, et la plupart des participants proviennent de petites localités, partout au pays.

Je vous appuie sans réserve et je vous encourage à aller plus loin encore, même si vous voulez nous revenir et proposer des idées sur la façon dont tout cela commence dans les petites localités. Si j'ai bien compris, qu'il s'agisse de basket-ball, de natation ou de rugby en fauteuil roulant, cela peut se faire dans les petites localités. L'important, c'est de faire en sorte que les parents et les familles voient que c'est probablement là l'une des façons les moins coûteuses et les plus judicieuses de donner aux enfants une vie décente, avec enthousiasme.

Êtes-vous lié à ces gens-là?

Je peux vous dire qu'il y a des gens qui travaillent auprès de nos athlètes, qui rapportent des médailles à la maison et jouissent de l'honneur que procure le sport compétitif, qu'ils recherchent toujours des façons d'aider les gens. Ils sont prêts à aider non pas parce que c'est une compétition, mais plutôt parce que cela leur permet de donner à des enfants l'occasion de participer, dans la mesure où il y a quelqu'un pour leur montrer comment faire.

Y a-t-il des installations ici? Y a-t-il des arènes? Y a-t-il un court de basket-ball où les jeunes peuvent apprendre ce genre de sport? Êtes-vous engagés dans ce type d'activité, ici, dans le Nord de l'Ontario?

Mme Simone : Nous faisons plus que jamais la promotion des loisirs, car nous comprenons les bienfaits que cela entraîne du point de vue de la santé. Nous cultivons des liens avec les Jeux olympiques spéciaux de l'Ontario. Nous avons éprouvé de nombreux problèmes à cet égard, faute de bénévoles.

La présidente : Est-ce que ce sont les Jeux olympiques spéciaux de l'Ontario ou les Jeux paralympiques? Il y a une différence.

Ms. Simone: I am referring to the Ontario Special Olympics. We do not really have any connections with the Paralympics and I would like to be able to establish more of a relationship with them.

We have found though that the hard part, Senator Fairbairn, is if the participants do not have their own form of transportation and if they have to rely on public transportation, it only runs until 3 p.m. If there is any recreation that they want to do in the evening, they have to wheel over. The conditions of our roads are very dangerous. We had some wheelchair users who were caught in a pothole. The chair flipped over and they ended up spending a week in the hospital trying to recuperate. They are apprehensive about trying to get to practices on their own.

We would like to establish more of relationship with the Paralympics. We would like our people with disabilities to be aware of the supports that are available to them.

The Chairman: I will leave you my card.

Ms. Simone: Thank you.

The Chairman: Are there facilities here that the kids can use?

Ms. Simone: Our bowling alley just closed, which is unfortunate because our people with disabilities participated in that sport. Our arena is completely accessible. So if there is anything there, yes.

There is no swimming. The pool is partially accessible. The municipality is currently looking at the pool. The pool is very, very old. The municipality will even be looking at replacing the pool maybe within the next five years. There are not many facilities.

The Chairman: Do you have a curling rink?

Ms. Simone: The curling rink is also housed in the area. It is wonderful to say it is accessible.

The Chairman: It was quite extraordinary to all of us to find out that unbeknownst to some, curling is becoming a competitive sport. We took a team to Torino. They had only been together for a year.

Ms. Simone: They won the gold, did they not?

The Chairman: They ended up beating the British and winning the gold. I focus on this because when young people see that kind of success it gives them the courage and the enthusiasm to say, I can do that.

Before I leave today, I will give you my card. We will connect on this.

Ms. Simone: Thank you very much.

Mme Simone : Je parle des Jeux olympiques spéciaux de l'Ontario. Nous ne sommes pas vraiment liés au Jeux paralympiques, et j'aimerais pouvoir nouer une meilleure relation avec les responsables.

La difficulté que nous constatons, madame Fairbairn, c'est que si les participants n'ont pas leur propre mode de transport et qu'ils doivent se fier au transport en commun, il faut savoir que celui-ci s'arrête à 15 heures. S'il y a une activité de loisir à laquelle ils souhaitent participer en soirée, ils doivent s'y rendre en fauteuil roulant. Or, nos routes sont très dangereuses. Nous avons eu des cas où une personne en fauteuil roulant s'était prise dans un nid de poule. Le fauteuil a basculé, et la personne a dû passer une semaine à l'hôpital pour s'en remettre. Les gens craignent de devoir se rendre à l'entraînement eux-mêmes.

Nous aimerions nouer de meilleurs liens avec les Jeux paralympiques. Nous voudrions que nos personnes handicapées soient davantage conscientes des mesures de soutien qui leur sont offertes.

La présidente : Je vais vous laisser ma carte.

Mme Simone : Merci.

La présidente : Y a-t-il des installations ici que les enfants peuvent utiliser?

Mme Simone : Notre salle de quilles vient de fermer ses portes, ce qui est malheureux, car nos personnes handicapées participent à ce sport. Notre arène est entièrement accessible. Y a-t-il donc quelque chose? Oui.

Il n'y a pas de natation. La piscine n'est que partiellement accessible. La municipalité s'en occupe actuellement. C'est une très, très vieille piscine. La municipalité envisage même de remplacer cette piscine d'ici cinq ans. Il n'y a pas beaucoup d'installations sportives.

La présidente : Y a-t-il une patinoire de curling?

Mme Simone : La patinoire de curling se trouve dans l'arène. Il est merveilleux de pouvoir dire qu'elle est accessible.

La présidente : Il est tout à fait extraordinaire pour nous de découvrir que, même si certains ne le savent pas, le curling devient un sport de compétition. Nous avons envoyé une équipe à Turin. Cela ne faisait qu'un an que les gens faisaient équipe.

Mme Simone : Ils ont décroché la médaille d'or, n'est-ce pas?

La présidente : Ils ont fini par vaincre les Britanniques et par remporter la médaille d'or. Je m'attache à cela parce que, dans la mesure où des jeunes sont témoins de ce genre de succès, cela les encourage et leur donne de l'enthousiasme. Ils peuvent dire : moi aussi, je peux faire cela.

Avant de quitter aujourd'hui, je vais vous laisser ma carte. Nous allons pouvoir nouer des liens à ce sujet.

Mme Simone : Merci beaucoup.

Senator Mahovlich: I know that Prime Minister Jean Chrétien's son is very active in scuba diving for people with disabilities. They seem attracted to that sport. It is very good for them because they do not feel disabled at all. It is very important for them to get in that water.

Ms. Simone: I agree, but we also have to take into account that if you are going to participate in sports like that, there is an expense involved. It comes back to why we even had to abolish a simple little membership fee because we were forcing people with disabilities on low fixed incomes to make a choice between the loaf of bread or a membership.

In general, if we are talking about people who are on those fixed low incomes, they are not going to be able to afford to participate in curling. They cannot afford the membership fees to be able to participate in those sports.

Senator Fairbairn, I am not sure if there is a government subsidy available for people with disabilities on low incomes to help them participate in sports or events where there are memberships and fees attached to them.

The Chairman: To a point, and there is in provincial things, too. The main thing is to get it rolling on the ground. Anyhow, it is not often that we hear that particular part of the picture that we are trying to create. It was good to hear that you have your encouraging attitude here in Kapuskasing.

Thank you. This has been not just a fine day; it has been an outstanding day. It is wonderful to have people come in at the very end with their own personal and private concerns and abilities and good advice. We very much appreciate you coming today, all three of you. Thank you very much. I look at the two of you who have been sitting there before we even got here this morning. Thank you very much.

Colleagues, thank you. This has been a great day.

The committee adjourned.

Le sénateur Mahovlich : Je sais que le fils de l'ancien premier ministre Jean Chrétien est très engagé dans un projet de plongée sous-marine pour personnes handicapées. Les personnes handicapées semblent attirées par ce sport. Il est très bon pour elles, car lorsqu'elles le pratiquent, elles ne se sentent pas du tout handicapées. Il est très important pour elles d'aller dans l'eau.

Mme Simone : Je suis d'accord, mais il faut prendre en considération le fait que, si vous voulez vous adonner à un sport comme celui-là, cela suppose des dépenses. Cela nous ramène à la question de savoir pourquoi il nous a fallu abolir même les droits modestes que nous exigeons à notre centre. C'est que nous forçons les personnes handicapées, qui touchent un revenu fixe peu élevé, de choisir entre manger ou faire partie du centre.

En règle générale, les gens qui touchent un revenu fixe peu élevé n'auront pas les moyens de s'adonner au curling. Ils ne pourront pas acquitter les droits nécessaires pour pouvoir participer à ces sports.

Madame le sénateur Fairbairn, je ne suis pas certaine qu'il existe une subvention gouvernementale à l'intention des personnes handicapées à faible revenu, pour qu'elles participent à des activités sportives ou autres qui supposent d'acquitter des droits et de faire partie d'une association.

La présidente : Jusqu'à un certain point, et il y a le côté provincial, aussi. Le principal, c'est de lancer le projet. De toute manière, cela n'arrive pas souvent d'entendre parler de cet élément particulier que nous essayons de créer. Il a été bien d'entendre que vous avez une attitude encourageante ici à Kapuskasing.

Merci. Ce n'était pas seulement une bonne journée; ça a été une journée exceptionnelle. Il est merveilleux d'accueillir des gens à la toute fin de la séance, des gens qui viennent nous parler de leurs soucis personnels et privés, de leurs compétences et qui nous donnent de bons conseils. Nous apprécions beaucoup le fait que vous êtes venus témoigner aujourd'hui, tous les trois. Merci beaucoup. Je regarde en particulier les deux qui étaient là avant même que nous arrivions ce matin. Merci beaucoup.

Chers collègues, je vous remercie. Nous avons connu une excellente journée.

La séance est levée.

day, June 1, 2007 (afternoon meeting)

Disability Resource Centre for Independent Living:

Patricia Simone, Executive Director.

an individual:

Elizabeth Latos;

Marek Latos, Trapper.

Le vendredi 1^{er} juin 2007 (séance de l'après-midi)

Disability Resource Centre for Independent Living :

Patricia Simone, directrice administrative.

À titre personnel :

Elizabeth Latos;

Marek Latos, trappeur.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Friday, June 1, 2007 (morning meeting)

Grand-Nord Legal Clinic:

Louise Guertin, Community Legal Worker.

Connection Centre:

Ernie Lafontaine, Board Member.

Timmins—James-Bay:

Gilles Bisson, Member of the Provincial Parliament.

Kapuskasing Economic Development Corporation:

Adèle Bordeleau, Economic Development Officer.

As an individual:

Laurier Guillemette, Agronomist.

Jeanne Sauvé Family Services:

Mona Comeau, Services Manager.

Sensenbrenner Hospital:

Louise Thomson, Placement Coordinator.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le vendredi 1^{er} juin 2007 (séance du matin)

Clinique juridique Grand-Nord :

Louise Guertin, conseillère en matière juridique.

Centre Connection :

Ernie Lafontaine, membre du conseil d'administration.

Timmins—Baie James :

Gilles Bisson, député provincial.

Corporation de développement économique de Kapuskasing :

Adèle Bordeleau, agente de développement économique.

À titre personnel :

Laurier Guillemette, agronome.

Services Familiaux Jeanne Sauvé :

Mona Comeau, directrice des services.

Hôpital Sensenbrenner :

Louise Thomson, coordonnatrice de placement.

(Suite à la page précédente)





First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Agriculture and Forestry

Chair:

The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Tuesday, June 5, 2007
Thursday, June 7, 2007

Issue No. 30

Sixty-first and sixty-second
meetings on:

Rural poverty in Canada

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Agriculture et des forêts

Présidente :

L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le mardi 5 juin 2007
Le jeudi 7 juin 2007

Fascicule n° 30

Soixante et unième et soixante-deuxième
réunions concernant :

La pauvreté rurale au Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE ON
AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, P.C.	Oliver
(or Tardif)	Peterson
* LeBreton, P.C.	Segal
(or Comeau)	St. Germain, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Senator Chaput substituted for that of the Honourable Senator Mahovlich (*June 4, 2007*).

The name of the Honourable Senator Mahovlich substituted for that of the Honourable Senator Chaput (*June 6, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT DE
L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson
et

Les honorables sénateurs :

Biron	Mahovlich
Callbeck	Mercer
* Hervieux-Payette, C.P.	Oliver
(ou Tardif)	Peterson
* LeBreton, C.P.	Segal
(ou Comeau)	St. Germain, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Chaput est substitué à celui de l'honorable sénateur Mahovlich (*le 4 juin 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Mahovlich est substitué à celui de l'honorable sénateur Chaput (*le 6 juin 2007*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

OTTAWA, Tuesday, June 5, 2007
(74)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 7:37 p.m., this day, in room 2, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Chaput, Fairbairn, P.C., Gustafson, Oliver and Peterson. (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Statistics Canada:

Denis Chartrand, Director, Agriculture Division;

Cathy Cromey, Chief, Census of Agriculture, Agriculture Division;

Marco Morin, Chief, Farm Income and Prices Section, Agriculture Division.

Réseau québécois du crédit communautaire:

Lucie Villeneuve, Coordinator.

The Chair made an opening statement.

Mr. Chartrand, Ms. Cromey and Mr. Morin each made a statement and, together, answered questions.

At 8:43 p.m., the committee suspended.

At 8:47 p.m., the committee resumed.

Ms. Villeneuve made a statement and answered questions.

At 9:37 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

PROCÈS-VERBAUX

OTTAWA, le mardi 5 juin 2007
(74)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 19 h 37, dans la salle 2 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Chaput, Fairbairn, C.P., Gustafson, Oliver et Peterson (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Statistique Canada :

Denis Chartrand, directeur, Division de l'agriculture;

Cathy Cromey, chef, Recensement de l'agriculture, Division de l'agriculture;

Marco Morin, chef, Section du revenu agricole et des prix à la production, Division de l'agriculture.

Réseau québécois du crédit communautaire :

Lucie Villeneuve, coordonnatrice.

La présidente fait une déclaration d'ouverture.

M. Chartrand, Mme Cromey et M. Morin font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 20 h 43, la séance est interrompue.

À 20 h 47, la séance reprend.

Mme Villeneuve fait une déclaration puis répond aux questions.

À 21 h 37, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

OTTAWA, Thursday, June 7, 2007
(75)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 9:04 a.m., this day, in room 9, Victoria Building, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Callbeck, Fairbairn, P.C., Gustafson, Mahovlich, Peterson and St. Germain, P.C. (6).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

As an individual:

Reverend Christine O'Reilly, Minister, Knox Presbyterian Church, Thedford and Watford, Ontario.

The Chair made an opening statement.

Reverend O'Reilly made a statement and answered questions.

At 10:15 a.m., the committee suspended.

At 10:18 a.m., pursuant to rule 92(2)(e), the committee resumed in camera to consider a draft agenda.

The Honourable Senator St. Germain, P.C., moved that for the purpose of the committee trip to Maniwaki the Chair be authorized on June 8, 2007 to hold meetings, to receive and authorize the printing of the evidence when a quorum is not present, even though a representative of the government may not be present.

The question being put on the motion, it was adopted.

At 10:36 a.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

OTTAWA, le jeudi 7 juin 2007
(75)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 9 h 4, dans la salle 9 de l'édifice Victoria, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P., (présidente).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Callbeck, Fairbairn, C.P., Gustafson, Mahovlich, Peterson et St. Germain, C.P. (6).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires, Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOIN :

À titre personnel :

La révérende Christine O'Reilly, ministre du culte, Église presbytérienne Knox, Thedford et Watford (Ontario).

La présidente fait une déclaration d'ouverture.

La révérende O'Reilly fait une déclaration puis répond aux questions.

À 10 h 15, la séance est interrompue.

À 10 h 18, conformément à l'alinéa 92(2)e) du Règlement, la séance reprend à huis clos pour que le comité examine un projet d'ordre du jour.

L'honorable sénateur St. Germain, C.P., propose que pour les besoins du voyage du comité à Maniwaki, le 8 juin 2007, la présidente soit autorisée à tenir des réunions pour entendre des témoignages et à en permettre la publication en l'absence de quorum, même si un représentant du gouvernement n'est pas présent.

La question, mise aux voix, est adoptée.

À 10 h 36, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

OTTAWA, Tuesday, June 5, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 7:37 p.m. to examine and report upon rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good evening, honourable senators and witnesses.

As our committee has learned, rural Canada means much more than just agriculture. It also includes communities and regions dependent on forestry, mining, fisheries and even manufacturing. That said, the agricultural sector has been and remains very near and dear to this committee's heart. In fact, our initial interest in the rural poverty study was driven by mounting evidence of serious problems down on the farm. It gives me great pleasure, therefore, to welcome this evening three witnesses from Statistics Canada who are here to share with us information about the latest farm income statistics and the early results of the 2006 agricultural census.

We have with us Denis Chartrand, Director of Statistics Canada's Agriculture Division; Cathy Cromey, Chief of Statistics Canada's Census of Agriculture in the Agriculture Division; and Marco Morin, Chief of Statistics Canada's Farm Income and Prices Section in the Agriculture Division.

Denis Chartrand, Director, Agriculture Division, Statistics Canada: Thank you very much. It is with great pleasure that we are here today to brief senators on the highlights of our 2006 Census of Agriculture and also the May 28 release on aggregate farm income that was released by Statistics Canada. The presentation today will be in two parts. I will make the introductions, but I will have my colleagues talk to the committee. Ms. Cromey will talk about the 2006 Census of Agriculture, while Mr. Morin will be talking about the highlights of the aggregate farm income release that we had recently.

Before Ms. Cromey covers the highlights of the 2006 Census of Agriculture, I wish to note that the census is held every five years to provide a comprehensive picture of the industry. It is a unique source of national, comparable data at the small area level down to the municipal level. The May 16 release of the agriculture census is part of a series of data releases that is and will be available to the public and the provinces on the Statistics Canada website. The census also provides information on the key structural changes and trends that affect this important industry over time.

Ms. Cromey's presentation will be followed by a review of the highlights of the 2006 aggregate farm income estimates, which will be presented by Mr. Morin. The aggregate net farm income estimates provide an early and timely indicator of what is

TÉMOIGNAGES

OTTAWA, le mardi 5 juin 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 19 h 37 afin d'examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonsoir, honorables sénateurs et distingués témoins.

Ainsi que notre comité l'a appris, le Canada rural couvre beaucoup plus de choses que simplement l'agriculture. Il comprend aussi des collectivités et des régions qui dépendent d'activités forestières et minières, de la pêche et même de l'industrie manufacturière. Le secteur agricole continue cependant de tenir énormément à cœur à notre comité. En fait, si nous nous sommes penchés sur la pauvreté rurale, c'est parce que nous observons de plus en plus de problèmes dans les exploitations agricoles. Par conséquent, j'ai le grand plaisir d'accueillir ici trois témoins de Statistique Canada qui vont nous faire part des données les plus récentes sur le revenu agricole et les premiers résultats du Recensement de l'agriculture de 2006.

Nous accueillons aujourd'hui M. Denis Chartrand, directeur de la Division de l'agriculture à Statistique Canada; Mme Cathy Cromey, chef de section du Recensement de l'agriculture au sein de la Division de l'agriculture, et M. Marco Morin, chef de la Section du revenu agricole et du prix à la production, de la Division de l'agriculture.

Denis Chartrand, directeur, Division de l'agriculture, Statistique Canada : Je vous remercie beaucoup. Nous sommes très heureux de pouvoir renseigner les sénateurs sur les points saillants de notre Recensement de l'agriculture de 2006 et de notre communiqué du 28 mai sur le revenu agricole global. Notre exposé comprend deux parties. Je prendrai la parole en premier et mes collègues prendront ensuite le relais. Mme Cromey abordera le Recensement de l'agriculture de 2006, tandis que M. Morin parlera des points saillants de notre récent communiqué sur le revenu agricole global.

Avant que Mme Cromey n'entame la partie consacrée au Recensement de l'agriculture de 2006, j'aimerais préciser que nous tenons ce sondage à tous les cinq ans afin de disposer d'un tableau d'ensemble de l'industrie. C'est une source nationale unique de données comparatives recueillies à l'échelle locale et même municipale. La diffusion le 16 mai du Recensement de l'agriculture s'inscrit dans une série de diffusion de données, que le public et les provinces peuvent et pourront trouver sur le site Internet de Statistique Canada. Le recensement contient aussi des renseignements sur les changements structurels fondamentaux et sur les tendances observées dans cette importante industrie.

Après Mme Cromey, vous entendrez M. Morin, qui passera en revue les prévisions sur le revenu agricole global de 2006. Ces chiffres estimatifs donnent une idée précoce et assez juste de ce qui se passe dans l'industrie agricole. Toutefois, si l'on veut

happening in the agriculture industry. However, for an in-depth analysis of the performance of the different sub-sectors of the industry, for example, field crop, beef, poultry, horticulture, dairy, et cetera, it is important to use complementary sources of information on farm types and size, as these sub-sectors are often subjected to different constraints and situations. Also, the concepts used for the production of our aggregate farm income series reflect the need to provide economic data at the provincial level for the system of national accounts. These concepts will be noted in the presentation later, but it is important to remember that we need to properly interpret and compare different data series.

It should also be noted that the annual aggregate data series is complemented by two important collection activities at Statistics Canada: the farm financial survey and the tax data program. They provide data on assets and liabilities, and farm cash receipts and expenses respectively at the farm type and size level. These complementary sources help provide a better understanding of the behaviour of different sub-sectors of this important industry when facing constraints or situations that are difficult for them.

At this time, I would invite Ms. Cromeey to provide you with the highlights of the 2006 Census of Agriculture. We will be following the order of the slides that are presented in the booklet. We would appreciate it, if it is acceptable with the committee, that questions are limited to items of clarification during the presentation, and we will be more than pleased to cover the detailed questions you may have at the end of the presentation.

Cathy Cromeey, Chief, Census of Agriculture, Agriculture Division, Statistics Canada: Good evening, honourable senators. As I go through the presentation this evening, you will see that farm numbers have declined 7.1 per cent since 2001, but the decline is 3 per cent less than the decline between 1966 and 2001. This decline does not tell the whole story. Farm operators are finding different ways and means to maintain financial stability. They are doing this by becoming larger or diversifying or finding niche markets.

With respect to census farm numbers, the definition of a census farm remains the same. It includes all farms that sell or intend to sell agricultural products. Thus, the definition includes very small operations just starting up, the more traditional family farm and the very large corporations. The number of farms on May 16, 2006 was 229,373. This is a 7 per cent decline since 2001.

If we look at the farm numbers by province, this slide shows that all provinces lost farms. Ontario still has the most farms, at just over 57,000, while Newfoundland had the

obtenir une analyse plus approfondie du rendement des divers sous-secteurs de l'agriculture, à savoir les cultures de grande production, les bovins, les volailles, l'horticulture, les produits laitiers, et cetera, il est important de consulter des sources complémentaires. Grâce à ces dernières, on se renseignera sur le genre d'exploitations agricoles et sur leur taille, facteur important étant donné que les sous-secteurs sont souvent assujettis à des contraintes et des conditions différentes. Aussi, les concepts utilisés pour la production de nos séries sur le revenu agricole global permettent de fournir des statistiques à l'échelle provinciale pour le besoin des comptes nationaux. Nous reviendrons sur ces concepts plus loin dans notre exposé, mais il importe de garder à l'esprit que des séries de données différentes doivent être interprétées et comparées de la manière appropriée à chacune.

À noter aussi qu'à la série annuelle sur les données globales viennent s'ajouter deux importantes sources de renseignements à Statistique Canada : l'Enquête financière sur les fermes et le programme des données fiscales. À propos des exploitations agricoles, elles nous renseignent sur leur actif et leur passif ainsi que sur leurs recettes et leurs dépenses, selon le genre de ferme et sa taille. Ces autres sources nous aident à mieux comprendre l'évolution des divers sous-secteurs de cette importante industrie en périodes difficiles.

Je vais maintenant demander à Mme Cromeey de vous parler des points saillants du Recensement de l'agriculture de 2006. Nous allons suivre l'ordre des tableaux présentés dans le document. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous aimerions que, pendant l'exposé, vous ne nous demandiez que quelques éclaircissements, mais nous serons plus que disposés à répondre de façon beaucoup plus détaillée aux questions que vous voudrez peut-être nous poser par la suite.

Cathy Cromeey, chef, Recensement de l'agriculture, Division de l'agriculture, Statistique Canada : Bonsoir, mesdames et messieurs les sénateurs. Au cours de mon exposé, vous allez remarquer que le nombre d'exploitations agricoles a baissé de 7,1 p. 100 depuis 2001, mais cette diminution est inférieure de 3 p. 100 à celle qu'on a observée entre 1966 et 2001. La situation ne se résume toutefois pas à cette diminution. Les exploitants agricoles trouvent des moyens différents de maintenir leur stabilité financière. Ils le font en agrandissant leur entreprise ou en diversifiant leur production, on en trouvant des marchés à crénneau.

Par rapport aux chiffres du recensement agricole, la définition d'une ferme de recensement demeure la même. Elle englobe toutes les fermes qui vendent ou ont l'intention de vendre des produits agricoles. Cela inclut donc les très petites exploitations qui commencent à peine, les exploitations familiales plus traditionnelles et les très grandes sociétés agricoles. Au 16 mai 2006, le nombre de fermes s'élevait à 229 373, soit une baisse de 7 p. 100 depuis 2001.

Pour ce qui est du nombre d'exploitations agricoles par province, cette diapositive vous montre que toutes les provinces ont accusé des pertes à cet égard. L'Ontario demeure la province

least, with only 558. Only Newfoundland and Saskatchewan reported declines of over 10 per cent, although Saskatchewan had the sharpest decline in number of farms, at 6,269 farms.

I will now speak about land areas, crops and livestock in Canada. The average farm area remains stable between the two censuses despite the drop in farms and now stands at 167 million acres. Looking at the Canada column, we see that the average farmland per farm has increased by 8 per cent, to 728 acres in 2006. We also see that Saskatchewan farms are the largest, with an average land area of 1449 acres, and Newfoundland and Labrador are the smallest, with an average of 160 acres.

The transformation occurring in agriculture is well illustrated by the crop sector. Area planted to field crops is down 1 per cent nationally, but farmers are changing the types of crops they are growing. If we look at our failed crop distribution graph, we see that wheat and other grains have decreased again. Wheat is still our largest crop, but it had a 10 per cent decline. Other traditional grains, such as barley and corn for grain, also declined, but you must remember that the census data was collected a year ago, before the ethanol push that is currently encouraging increased area seeded to corn.

Since 1976, the proportion of land planted to oilseeds has increased almost six-fold. Canola is the dominant oilseed grown in Canada. Increased demand for canola is based on the health benefits of its oil and the prospect for using it in the production of biodiesel. Pulses, such as dried field peas, lentils and field beans, which had increased 190 per cent from 1966 to 2001, have now experienced a 22 per cent decrease. Hay and other fodder crops have increased 9 per cent since 2001, and 49 per cent since 1986. This is due to increased cattle numbers.

Our next slide shows the provincial levels of cropland and the percentage changes since 2001. Cropland decreased in six provinces, B.C. showing the largest decrease with 5 per cent less acreage. Ontario had a marginal increase, and Quebec had a 4.5 per cent increase. This is due, in part, to increases in livestock inventories and the need for more land on which to spread manure as required by provincial environmental legislation. Saskatchewan continues to have the lion's share of Canadian cropland, at 42 per cent of the total.

comptant le plus grand nombre de fermes, avec un peu plus de 57 000, tandis que c'est à Terre-Neuve qu'on en trouvait le moins, avec seulement 558. Terre-Neuve et la Saskatchewan ont été les seules provinces à rapporter des diminutions de plus de 10 p. 100, bien qu'en chiffres absolus, la Saskatchewan ait connu la baisse la plus marquée, avec 6 269 fermes.

Je vais maintenant parler de la superficie des terres, des grandes cultures et du bétail au Canada. La superficie moyenne des terres est demeurée stable entre les deux recensements, en dépit de la diminution du nombre des fermes, ce qui donne maintenant un total de 167 millions d'acres. Si l'on se reporte à la colonne illustrant le Canada, nous y voyons que la superficie moyenne des terres par exploitation agricole a augmenté de 8 p. 100, atteignant 728 acres en 2006. Nous pouvons aussi observer que c'est en Saskatchewan que les superficies sont les plus vastes, avec une moyenne de 1 449 acres, et que c'est à Terre-Neuve-et-Labrador qu'elles sont les plus petites, avec une moyenne de 160 acres.

La transformation que connaît l'agriculture est bien illustrée par le secteur des cultures. La superficie des terres de culture effectivement cultivées a reculé de 1 p. 100 à l'échelle nationale, mais les agriculteurs plantent maintenant des cultures différentes. Si nous nous reportons au graphique de répartition des grandes cultures, nous y voyons que le blé et les autres céréales ont accusé une autre baisse. Le blé demeure notre culture la plus importante, mais il a lui aussi connu un recul de 10 p. 100. D'autres céréales traditionnelles, comme l'orge et le grain de maïs, ont aussi diminué, mais il faut se rappeler que les données du recensement ont été recueillies il y a un an, avant la vague favorable à l'éthanol qui encourage présentement la culture de plus grandes superficies de maïs.

Depuis 1976, la proportion de terres de culture consacrées aux oléagineuses a presque sextuplé. Le canola est l'oléagineuse dont la culture est la plus répandue au Canada. La demande pour ce produit a augmenté en raison des avantages que son huile représente pour la santé et de la possibilité qu'elle serve à la production de biodiesel. Les légumineuses à grain, comme les petits pois séchés, les lentilles et les fèves, qui avaient connu une augmentation de 190 p. 100 de 1966 à 2001, accusent maintenant une diminution de 22 p. 100. Quant au foin et aux autres cultures fourragères, ils ont augmenté de 9 p. 100 depuis 2001 et de 49 p. 100 depuis 1986. Cela tient à l'augmentation du nombre des bovins.

À la diapositive suivante, on peut voir la superficie des terres de culture par province ainsi que l'évolution des pourcentages depuis 2001. La superficie des terres de culture a rétréci dans six provinces, la Colombie-Britannique accusant la diminution la plus forte avec 5 p. 100 de moins. L'Ontario a connu une légère augmentation et le Québec, une hausse de 4,5 p. 100. Cela tient en partie à un plus grand nombre d'inventaire-bétail et à la nécessité de disposer d'une plus grande superficie sur laquelle épandre le fumier comme l'exigent les lois environnementales provinciales. C'est encore la Saskatchewan qui détient la palme de la superficie de terres de culture, avec 42 p. 100 du total.

Looking at cattle and pigs, we see that the number of cattle and calves on Canadian farms rose over 1 per cent between the two censuses, to a record census value of 15.8 million head. Farmers also reported a record number of pigs, with just over 15 million, an 8 per cent increase. Not shown on the graph but worth noting is that the average number of pigs per farm increased 45 per cent, from 902 head to 1,308 per farm. More than half the pigs are in Quebec and Ontario.

Farmers are adapting to change by diversification, exploiting niche markets or by increasing the scale of their operations. Organic production has increased. Consumer demand for foods produced without the use of commercial fertilizers, pesticides or genetically modified organisms is responsible for this growth. There are now 6.8 per cent of farms in Canada reporting at least one type of organic production.

For greenhouses, the total area under cover has increased 21 per cent since 2001, to a record 239 million square feet. Greenhouse vegetables surpassed greenhouse flowers for the first time as the main greenhouse product.

Nursery and sod area both experienced significant increases since 2001, and this is largely due to the increased housing starts in many parts of the country.

Fruit area also increased by 5 per cent, but this is due to blueberries and grapes. On the other hand, apples and strawberries decreased, due to a strong import market. Also worth noting is that cherries are starting to grow in the West, due to a new cultivar that has been developed at the University of Saskatchewan.

With respect to alternate livestock, bison numbers have increased by 35 per cent, llamas and alpacas have increased by 23 per cent, while we see a 10 per cent decrease in sheep and a 3 per cent decrease in goats. Farms are getting bigger, as seen by the increasing average area of farms and the trend toward more farms in higher receipt categories.

Moving on to the financial picture, the agriculture census collects data on the total operating expenses, and this does not include depreciation. It also collects gross farm receipts, which do include government program payments. Please note that although the census is taken in 2006, expenses and gross farm receipts relate to 2005.

In the first slide, we see that farms are getting larger over time, despite the fact that there are fewer farms. There are more farms with \$250,000 or more in gross receipts, and this is at 2005 constant prices. We see that 17 per cent of all farms had receipts of at least \$250,000 in 2006, and these farms accounted for almost 75 per cent of all the gross farm receipts. This is compared to 14 per cent of farms with 68 per cent of all the gross receipts in 2000.

Pour ce qui est des bovins et des porcins, on voit qu'ils ont connu une hausse de 1 p. 100 entre les deux recensements, ce qui donne un chiffre inégalé de 15,8 millions de têtes. Les agriculteurs rapportent également un nombre record de plus de 15 millions de porcins, une hausse de 8 p. 100. Il est aussi à noter, même si cela n'est pas illustré, que le nombre moyen de porcins par ferme a augmenté de 45 p. 100, passant de 902 têtes à 1 308 par ferme. Plus de la moitié des porcins se trouvent au Québec et en Ontario.

Les agriculteurs s'adaptent aux changements en diversifiant leur production, en exploitant des marchés à créneaux ou en accroissant la taille de leurs activités. La production biologique est en hausse. Cela tient à l'augmentation de la demande pour des aliments produits sans le recours à des engrais chimiques, à des pesticides ou à des organismes génétiquement modifiés. À l'heure actuelle, 6,8 p. 100 des exploitations agricoles du Canada rapportent au moins une culture biologique.

Concernant les serres, leur superficie totale s'est accrue de 21 p. 100 depuis 2001 pour atteindre un sommet de 239 millions de pieds carrés. Pour la première fois, les légumes de serre ont occupé le premier rang des produits de serre, dépassant les fleurs.

Les pépinières et les superficies de gazon ont connu une progression considérable depuis 2001, principalement en raison du plus grand nombre de mises en chantier dans bon nombre de régions du pays.

La superficie des fruits de culture s'est aussi agrandie de 5 p. 100, à cause des bleuets et des raisins. Par contre, on a observé un fléchissement dans les pommes et les fraises, à cause d'un très fort marché d'importation. À noter aussi que l'on s'est mis à la culture des cerises dans l'Ouest, grâce à un nouveau cultivar mis au point à l'Université de la Saskatchewan.

Pour ce qui est du bétail sauvage, le nombre de bisons a augmenté de 35 p. 100 et celui des lamas et des alpagas de 23 p. 100 tandis que celui des ovins a reculé de 10 p. 100 et celui des caprins de 3 p. 100. Les fermes s'agrandissent, comme le montre la hausse de la superficie moyenne et du nombre d'exploitations se trouvant dans les catégories à recettes plus élevées.

Si l'on passe à la situation financière, le Recensement de l'agriculture recueille des données sur les dépenses totales d'exploitation, à l'exclusion de l'amortissement par dépréciation. Il rapporte aussi les recettes agricoles brutes, qui comportent les sommes reçues en vertu de programmes gouvernementaux. Gardez toutefois à l'esprit que bien que le recensement ait eu lieu en 2006, les dépenses et les recettes agricoles brutes correspondent à 2005.

Dans la première diapositive, on remarque que les fermes se sont progressivement agrandies et que leur nombre a diminué. En revanche, on trouve davantage d'exploitations agricoles rapportant des recettes d'au moins 250 000 \$, en prix constants de 2005. Dix-sept pour cent de toutes les fermes se trouvaient dans cette catégorie en 2006 et correspondaient à près de 75 p. 100 du total des recettes agricoles brutes, tandis qu'en 2000, 14 p. 100 des fermes représentaient 68 p. 100 des recettes brutes totales.

Although not shown on the graph, it is interesting to note that 2.6 per cent of all farms had receipts of at least \$1 million, and this was an increase of 8 per cent since 2001. These farms represent 40 per cent of the gross farm receipts in Canada.

The next slide shows the amount spent on operating expenses for every dollar of gross farm receipts received. Please note the total expenses reported to the census do not include depreciation. If they did, these ratios would be higher.

In 2005, the average farm spent about 86 cents on expenses for every receipt dollar. Comparably, 87 cents was spent for a dollar of gross farm receipts in 2000. Quebec had the lowest expenses to receipt ratio at 82 cents, and this is primarily due to the dominance of the dairy sector in that province. Saskatchewan had the lowest expense to receipts ratio in 1995 at 77 cents, but grain prices were very strong at that point in time.

We also see that Prince Edward Island had the largest increase since the last census, from 85 cents to 90 cents, and this was mainly due to decreases in potato production and increased input costs such as fuel and fertilizer.

Not shown in this table but significant to note is that these ratios also differ by the types of products produced on the farm. For example, dairy farms spent the least in operating expenses per dollar receipts at 73 cents, while cattle farms and all other animal production spent the most at 93 cents.

We see in this next slide that even though size is important, bigger is not always better. No matter how large or small the farm, some operations in every receipt category report higher expenses than receipts.

At the national level, the share of farms with gross farm receipts greater than that of operating expenses has decreased slightly from 56.9 per cent to 55.8 per cent. In general, small farms are more likely to have difficulty covering their operating expenses. However, almost 30 per cent of the farms with receipts less than \$25,000 did report higher receipts than expenses, and this was up slightly from 2001.

For some of the smaller farms, this is a lifestyle choice. While for others, it is a real reminder of the struggle to continue farming. Farms entering the sector are also more likely to be small and suffer from high start-up costs while they establish a market.

The census also provides data on total farm capital. The value of livestock and poultry decreased 28 per cent since 2001, and this is primarily due to a drop in cattle and hog values. The value machinery was up by 9 per cent over the same period. The 26 per cent increase in total farm capital is primarily due to the 38 per cent increase in the value of land and buildings. It should

Bien que cela ne figure pas au tableau, il est intéressant de noter que 2,6 p. 100 de l'ensemble des exploitations agricoles rapportaient des recettes d'au moins un million de dollars, en hausse de 8 p. 100 par rapport à 2001. Ces fermes correspondent à 40 p. 100 des recettes agricoles brutes au Canada.

La diapositive suivante montre la proportion de chaque dollar des recettes agricoles brutes affectées aux dépenses d'exploitation. N'oubliez pas que les dépenses totales rapportées par le recensement ne comprennent pas l'amortissement par dépréciation, autrement, ces ratios seraient plus élevés.

En 2005, la ferme moyenne dépensait 86 ¢ par dollar des recettes. En 2000, c'était 87 ¢. C'est au Québec qu'on a observé le ratio le plus faible entre les dépenses et les recettes, avec 82 ¢, principalement à cause de la prépondérance dans cette province du secteur laitier. En 1995, c'est en Saskatchewan que le ratio était le plus bas avec 77 ¢, mais le prix des grains était alors très élevé.

On remarque également que l'Île-du-Prince-Édouard a connu l'augmentation la plus importante, de 85 ¢ à 90 ¢, depuis le dernier recensement, principalement à la suite de diminutions dans la production de pommes de terre et de coûts des intrants plus élevés, comme pour le carburant et les engrais.

Même si cela ne paraît pas au tableau, il est à noter que ces ratios varient selon le genre de produits. Ainsi par exemple, les fermes laitières ont enregistré les dépenses d'exploitation les plus faibles, à 73 ¢ par dollar tandis que les exploitations bovines et toutes les autres fermes d'élevage ont dépensé le plus, soit 93 ¢ par dollar.

À la diapositive suivante, on remarque que malgré l'importance que revêt la taille d'une ferme, cela n'est pas nécessairement un avantage. Quelle que soit la superficie d'une exploitation agricole, et dans toutes les catégories de recettes, certaines d'entre elles rapportent des dépenses d'exploitation plus élevées que les recettes.

À l'échelle nationale, la proportion des fermes dont les recettes agricoles brutes sont supérieures à leurs dépenses d'exploitation a légèrement diminué, passant de 56,9 p. 100 à 55,8 p. 100. En règle générale, les petites exploitations auront davantage de difficulté à couvrir leurs dépenses d'exploitation. Toutefois, près de 30 p. 100 des fermes ayant des recettes inférieures à 25 000 \$ ont rapporté des recettes plus élevées que leurs frais, en légère hausse par rapport à 2001.

Dans le cas des petites exploitations, c'est parfois un choix de style de vie. Pour les autres, cela nous rappelle encore une fois à quel point il est difficile de durer dans le secteur agricole. Les nouvelles exploitations seront assez souvent petites et connaîtront des frais de lancement élevés pendant qu'elles se cherchent un débouché sur les marchés.

Le recensement fournit aussi des données sur le capital agricole total. La valeur du bétail et de la volaille a chuté de 28 p. 100 depuis 2001, principalement à la suite d'un fléchissement des prix des bovins et des porcins. Pendant la même période, le prix des machines a progressé de 9 p. 100. L'augmentation de 26 p. 100 du capital agricole total est surtout le résultat d'une

be noted that the land values are based on respondents' estimates and are often based on the highest potential value they could receive, which in many cases is for non-agricultural use. Rising land values are a two-edged sword. While it increases farmers' wealth on paper, it also makes it more costly for farmers to purchase or rent land. It may also entice farmers to quit farming and sell off their land.

The census also has demographics about the people who make the day-to-day management decisions, the farm operator. This graph on age distribution illustrates the trend that an increasingly older farm operator population continued in 2006.

In 1991, the number of operators under 35 years of age accounted for almost 20 per cent of farm operators. In 2006, they accounted for only 9 per cent. Even the 35 to 54 age group — the largest of the three groups that had climbed between 1991 and 2001 — lost share in 2006. Conversely, the proportion of operators over the age of 54 has climbed again and now makes up just over 40 per cent of all operators in Canada.

The following table, on-farm work and off-farm work, demonstrates that full-time work on the farm — more than 40 hours per week — has decreased just slightly from 47.7 per cent to 46.7 per cent. Part-time work by the operators on the farm — less than 20 hours per week — has increased from 25.4 per cent to 27.2 per cent. Conversely, full-time work off the farm — more than 40 hours per week — has increased about 3 per cent from 2001, and part-time work has also increased.

I now pass it over to Mr. Morin, and he will be talking about net farm income.

Marco Morin, Chief, Farm Income and Prices Section, Agriculture Division, Statistics Canada: As an introduction, on May 28 we published at Statistics Canada the values of net farm income for 2006. These values represent an aggregate picture of the farm income situation at the national and provincial levels. They measure farm business income, which includes the revenues from agriculture activities but excludes other sources of income earned by the family farm members.

These measures are not directly comparable to those published by the Census of Agriculture. One of the main differences is that aggregate figures exclude inter-farm sales within the same province to comply with national account concepts. These concepts look at the final farm output at the provincial level. In addition, depreciation is part of the aggregate measures.

Please note also that the aggregate farm income includes all farm types and sizes. Therefore, when one wants a better understanding of the factors influencing this industrial trend,

appréciation de 38 p. 100 de la valeur de la terre et des bâtiments. À noter que la valeur des biens fonciers se fonde sur les chiffres estimatifs des répondants et souvent aussi sur l'offre la plus élevée qui leur a été faite, ce qui correspond souvent à un usage non agricole. L'augmentation de la valeur des biens-fonds est une arme à double tranchant. Sur papier, elle accroît la richesse des agriculteurs mais dans les faits, elle rend plus coûteux l'achat ou la location de terres. Elle risque aussi de les inciter à abandonner l'agriculture et à vendre leurs terres.

Le recensement recueille également des données démographiques sur celui qui s'occupe de la gestion quotidienne, c'est-à-dire l'exploitant agricole. Ce graphique sur la répartition selon l'âge montre que la tendance au vieillissement de la population des exploitants s'est maintenue en 2006.

En 1991, le nombre d'exploitants de moins de 35 ans correspondait à près de 20 p. 100 du total. En 2006, il ne représente plus que 9 p. 100. Même la tranche d'âge de 35 à 54 ans — la plus nombreuse des trois tranches ayant grimpé de 1991 à 2001 — a reculé en 2006. Inversement, la proportion des exploitants de plus de 54 ans a de nouveau progressé pour correspondre à un peu plus de 40 p. 100 de l'ensemble des exploitants au Canada.

Le tableau suivant, illustrant le travail à la ferme et le travail non agricole, montre que le travail à plein temps à la ferme — de plus de 40 heures par semaine — a fléchi légèrement, passant de 47,7 p. 100 à 46,7 p. 100. Le travail à temps partiel — de moins de 20 heures par semaine — effectué à la ferme par les exploitants a quant à lui augmenté, passant de 25,4 p. 100 à 27,2 p. 100. Inversement, le travail non agricole à plein temps — plus de 40 heures par semaine — s'est accru de 3 p. 100 depuis 2001 et le travail à temps partiel a lui aussi augmenté.

Je vais maintenant céder la parole à M. Morin, qui abordera la question du revenu agricole net.

Marco Morin, chef, Section du revenu agricole et des prix à la production, Division de l'agriculture, Statistique Canada : À titre d'introduction, le 28 mai, Statistique Canada a publié une étude sur le revenu net réalisée en 2006. Ces valeurs représentent une description globale du revenu agricole au niveau national et provincial. Elles permettent d'évaluer le revenu des exploitations agricoles, qui comprend les recettes agricoles mais excluent les autres sources de revenu que touchent les membres d'une exploitation familiale.

Ces valeurs ne sont pas directement comparables aux chiffres publiés dans le Recensement de l'agriculture. L'une des principales différences, c'est que ces chiffres globaux excluent les ventes entre les exploitations d'une même province, pour respecter les concepts des comptes nationaux. Ces concepts représentent la production finale des exploitations agricoles au niveau provincial. En outre, la dépréciation est intégrée aux valeurs du revenu agricole net.

Veuillez remarquer que le revenu agricole global comprend tous les types et toutes les tailles d'exploitations. Par conséquent, si l'on veut avoir une meilleure idée des facteurs qui jouent

he or she needs to look at the farm sizes in agricultural sectors, as noted by Ms. Cromei previously, since there are significant differences in this dynamic industry.

Looking at the next slide, there is a formula on the page that shows how we calculate realized net income. Among the measures of aggregate income, we have three measures of farm income. However, net income is the most common one used by the agriculture community. As you can see, it represents the differences between a farmer's cash receipts and operating expenses minus depreciation plus income in kind.

On the next slide, there is information on realized net income for 2005 and 2006. The results for 2006 show an annual decline in realized net income between 2005 and 2006. In 2006, as you can see, the value of realized net income stood at \$1.1 million.

By looking at the three main components, which are cash receipts, operating expenses and depreciation, we can see that farm receipts edged up 0.6 per cent to \$37 billion. This reflects the Canadian level, and we can explain it as stronger crop revenue and declining livestock receipts and program payments.

I will spend slightly more time on this slide since it is important to explain some factors behind the numbers.

I just said that one of the reasons is the stronger crop revenue, and the recovery in crop revenues in 2006 was held by increases in both deliveries and prices. Prices especially gained strength during 2006, as the biofuel industry expanded and adverse growing conditions were experienced by some of the major growing exporting countries. Late in the year, prices also benefited from the improved harvest conditions in 2006 that resulted in higher quality crops to market.

Also, under the cash receipts line — for the livestock sector this time — hog producers saw their receipts go down from 2005. Prices were the main factor, averaging almost 13 per cent below those of 2005. Increased cattle and calf receipts moderated the drop in livestock revenues as cattle exports regained their strength following the reopening of the American border to live cattle under 30 months of age on July 18, 2005.

Finally, the third component of receipts, which are payments, after three consecutive years of increases, these program payments declined from the record level of 2005. Here again, an explanation is very important as program payments reached records between 2003 and 2005, further to the droughts experienced in 2001 and 2002 and the discovery of the first mad cow disease or BSE case in Canada in 2003.

sur telle ou telle tendance du marché, il faut étudier la taille des exploitations des secteurs agricoles, comme l'a signalé Mme Cromei tout à l'heure, puisqu'il y a des différences significatives dans ce secteur dynamique.

À la diapo suivante, vous avez la formule qui explique comment on calcule le revenu net réalisé. Parmi les mesures du revenu global, il y a trois mesures du revenu agricole. Cependant, le revenu net est la valeur la plus souvent utilisée par la collectivité agricole. Comme vous le voyez, il s'agit de la formule suivante : les recettes monétaires plus les dépenses d'exploitation moins l'amortissement, plus le revenu en nature.

À la diapo suivante, vous avez des renseignements sur le revenu net réalisé pour les années 2005 et 2006. Les résultats de l'étude de 2006 font état d'un déclin annuel du revenu net réalisé entre 2005 et 2006. Cette dernière année, comme vous le voyez, la valeur du revenu net réalisé était de 1,1 million de dollars.

Si l'on regarde les trois éléments de la formule, soit les recettes monétaires, les dépenses d'exploitation et l'amortissement, on observe que les recettes monétaires agricoles ont augmenté de 0,6 p. 100 pour représenter 37 milliards de dollars. Cela reflète la moyenne canadienne, et s'explique par l'augmentation des recettes des cultures qui a fait contrepoids à la diminution des recettes du bétail et des paiements des programmes.

Je vais passer un peu plus de temps sur cette diapositive, parce qu'il est important d'expliquer les facteurs qui nous mènent à ces chiffres.

Je viens de dire qu'une des raisons est l'augmentation des recettes des cultures, et que la reprise des recettes des cultures en 2006 a été soutenue par l'augmentation des livraisons et des prix. Les prix se sont raffermis au cours de 2006, l'industrie des biocarburants s'étant accrue et certains des principaux pays exportateurs de céréales ayant connu des conditions de croissance défavorables. Vers la fin de l'année, les prix ont également été renforcés par l'amélioration des conditions de récolte en 2006 qui ont donné lieu à la commercialisation de cultures de qualité supérieure.

En outre, sous la rubrique recettes monétaires — pour le secteur du bétail, cette fois — les producteurs de porcs ont eu des recettes monétaires inférieures en 2006 par rapport à l'année précédente. Le principal facteur à l'origine de cette baisse était les prix, qui se sont situés en moyenne à un niveau inférieur de 12,7 p. 100 aux prix enregistrés en 2005. La hausse des recettes des bovins et des veaux a atténué la chute des recettes du bétail étant donné que les exportations de bovins ont repris de la vigueur à la suite de la réouverture de la frontière américaine aux bovins vivants âgés de moins de 30 mois le 18 juillet 2005.

Enfin, je vais vous parler du troisième élément de ces recettes, soit les paiements. Après trois années consécutives d'augmentation, les paiements de programmes ont diminué, après avoir atteint un taux record en 2005. Encore une fois, il est important d'expliquer ce phénomène, puisque les paiements de programmes avaient atteint des taux records entre 2003 et 2005, suite aux sécheresses de 2001 et 2002 et à la découverte du premier cas de vache folle ou d'ESB au Canada, en 2003.

If you go back to the slide, the second line is the total operating expenses and, on this side, higher interest rates as well as higher energy and labour costs drove farm operating expenses up 3.3 per cent to \$31.5 billion. Interest expenses increased as prime business rates jumped by over 30 per cent to reach almost 6 per cent on average in 2006, while one-year mortgage rates rose by more than 20 per cent to almost 6.5 per cent on average from their recent lows of the past couple of years. Another item included in the calculation of interest expenses is farm debt, which continued to rise in 2006.

Although fuel price increases did moderate in 2006, price rises in biodiesel and gasoline were the major contributors to the climb in machinery fuel costs. Labour costs also continued their ascent in 2006 as farm operators struggled to find workers in an increasingly tight labour market. Finally, the third main component is total depreciation and, as you can see, it remained around \$4.6 billion in 2006.

The next slide shows the same three components but by province. There is a chart with all the bars showing the data. The bars reflect the share of the agriculture economy among the provinces; Ontario comes first, followed by Alberta, Saskatchewan and Quebec. This is a pattern that remained relatively constant in the positions of the provinces throughout the most recent years.

For the next slide, when we released our data on farm income last week, we also published figures on farm debt outstanding. The figures that I will give you are not shown on the slide, but they showed that farm debt outstanding at December 31, 2006, rose 4.6 per cent to \$52.3 billion, continuing the steady upswing since 1993. However, this presents, of course, only a part of the picture because a more complete balance sheet of the farm sector for 2006, including assets, liabilities and equity will be published by Statistics Canada in two weeks from now. The 2005 figures are available, and you can see them on the slide compared to 2004. This information for 2005 shows that the aggregate figures for the farm sector equity in Canada increased 3.3 per cent in 2005 to \$192.2 billion as assets rose more rapidly than liabilities. On the asset side, the value of farm real estate continued the steady growth started in 1988. It advanced 2.6 per cent in 2005 and was an important contributor to the increase in assets.

For farm liabilities at the end of 2005, they reached \$46.8 billion, up 4.6 per cent from 2004 and also the twelfth consecutive annual rise. Both current and long-term liabilities advanced by more than 4 per cent in 2006 compared to 2005.

Si vous regardez de nouveau la diapo, vous observerez que la deuxième ligne s'appelle « Dépenses d'exploitation totales après remises ». L'augmentation des taux d'intérêt, du prix du carburant et des coûts de la main-d'œuvre a contribué à cette hausse des dépenses d'exploitation de 3,3 p. 100, pour un total de 31,5 milliards de dollars. Les intérêts débiteurs ont augmenté, alors que les taux d'intérêt préférentiels ont bondi de plus de 30 p. 100, pour atteindre près de 6 p. 100 en moyenne en 2006, et que les taux hypothécaires pour les termes d'un an ont augmenté de plus de 20 p. 100 pour atteindre 6,5 p. 100 en moyenne, par rapport aux récents creux atteints lors des dernières années. Lorsqu'on calcule les intérêts débiteurs, on tient également compte de l'endettement agricole, qui a continué d'augmenter au cours de l'année 2006.

Même si l'augmentation du prix du carburant s'est atténuée en 2006, l'accroissement des prix du diesel et de l'essence explique largement la hausse du coût du carburant pour les machines. Les coûts de la main-d'œuvre ont poursuivi leur ascension en 2006, les exploitants agricoles ayant éprouvé des difficultés à trouver des travailleurs dans un marché du travail de plus en plus concurrentiel. Enfin, le troisième élément est l'amortissement et, comme vous le voyez, il est resté autour de 4,6 milliards de dollars en 2006.

La prochaine diapo représente une ventilation par province de ces trois éléments. On y voit un diagramme à barres, dont chacune reflète la part du secteur agricole, selon les provinces; l'Ontario est en tête, suivie de l'Alberta, de la Saskatchewan et du Québec. C'est une tendance relativement constante ces dernières années.

Passons à la diapo suivante. Lorsque nous avons publié nos données sur le revenu agricole la semaine dernière, nous avons également publié nos statistiques sur l'endettement agricole. Les chiffres que je vais vous fournir ne figurent pas sur cette diapo, mais nous savons que la dette agricole impayée augmente constamment depuis 1993 et représente, au 31 décembre 2006, 52,3 milliards de dollars, soit une augmentation de 4,6 p. 100 par rapport à l'année précédente. Cependant, cela ne nous donne qu'une partie de l'information, et Statistique Canada publiera dans deux semaines un bilan plus complet du secteur agricole pour l'année 2006, qui comprend l'actif, le passif et les capitaux propres. Les chiffres de 2005 sont disponibles et nous les comparons avec ceux de 2004 à la diapositive suivante. Les données de 2005 indiquent que les valeurs globales des capitaux propres du secteur agricole au Canada ont augmenté de 3,3 p. 100 et représentent 192,2 milliards de dollars en 2005 et que l'actif a augmenté plus rapidement que le passif. En ce qui concerne l'actif total, la valeur de l'immobilier dans le secteur agricole augmente de façon constante depuis 1988 et a connu une croissance de 2,6 p. 100 en 2005, ce qui a largement contribué à l'augmentation de l'actif.

À la fin de 2005, le passif agricole a atteint 46,8 milliards de dollars, soit une augmentation de 4,6 p. 100 par rapport à 2004. C'est la douzième année consécutive de croissance du passif. Le passif à court et à long terme a grimpé de 4 p. 100 en 2006 par rapport à l'année précédente.

With all this information we can calculate a debt-to-asset ratio, and this debt-to-asset ratio remained around 19 per cent during the last three years, which means between 2003 and 2005.

As we said at the beginning, these are aggregate figures and if we want a more detailed analysis of the situation and a better understanding of what is happening with the dynamic of the farm industry, it is important to look at information by farm size and by farm type. For my last two slides tonight, I will present information from another source that we have at Statistics Canada called the Farm Financial Survey. It shows information on a class of revenue for three variables: Total assets, total liabilities and net worth, and there is the average per farm.

This information shows that the value for the three variables grows as the revenue class increases, giving a different picture of the situation depending on the size of the farm rather than having aggregate information.

Finally, on the other slide, there is the same information but this time for selected farm sectors. As noted, the picture of the situation varies greatly among them. Beef cattle farmers have the lowest figures on average for the three variables. Poultry farmers have the highest values of assets and net worth, while dairy farmers have the highest value for liabilities.

The Chairman: Thank you very much. That was extremely interesting, and we certainly need to know this.

Senator Callbeck: On the census farm numbers, a census farm, as I understand, could be a farm that gets \$500 for maple syrup, or it could be a farm that brings in \$2 million for potatoes; in other words, they are all lumped together.

Ms. Cromeey: The census collects data on all farms in Canada regardless of size; that is right.

Senator Callbeck: In the farm numbers, it shows that they have gone down. Those numbers include the \$500 maple syrup farmer in there with the \$2 million potato farmer.

Has any consideration been given to putting revenue restrictions on the definition of a census farm?

Ms. Cromeey: We do not, because of the collection process. We have people self-identify, which is easier than going out and saying there will be a cut-off rate; because then we would not be able to find those cut-off rates.

Also, revenue changes from year to year. We use the census figures for five years for our survey program, and one year some farms could be below the cut-off and the next year they could be above the cut-off. Therefore, the census always collected all sizes. However, we disseminate data broken down by the different sizes. Although we collect all sizes and we

Tout cela nous permet de calculer le ratio d'endettement, qui est resté autour de 19 p. 100 ces trois dernières années, c'est-à-dire entre 2003 et 2005.

Comme nous l'avons dit au début de l'exposé, ces chiffres sont des chiffres globaux et pour une meilleure analyse de la situation et une meilleure compréhension de ce qui se passe dans le secteur agricole, il est important de tenir compte de la taille et du type de l'exploitation. Dans les deux dernières diapositives de mon exposé, je vous présenterai des renseignements qui viennent d'une autre source de Statistique Canada, que l'on appelle l'Enquête financière sur les fermes. Cette enquête nous fournit des renseignements sur une catégorie de revenu selon trois variables : le total de l'actif, le total du passif et la valeur nette, et vous avez ici une moyenne de ces valeurs par exploitation.

Ces chiffres indiquent que la valeur des trois variables augmente lorsque la catégorie de revenu augmente, ce qui vous donne une description différente de la situation, selon la taille de l'exploitation, par opposition aux chiffres globaux de tout à l'heure.

Enfin, vous avez à la dernière diapo la même information selon le type de ferme. Par exemple, les valeurs des trois composantes sont les moins élevées pour la catégorie des éleveurs de bovins de boucherie. À l'inverse, le total de l'actif et la valeur nette sont les plus importants pour les éleveurs de volailles tandis que les producteurs laitiers ont le passif le plus élevé.

La présidente : Merci beaucoup. C'était très intéressant. Nous devons absolument savoir ces choses-là.

Le sénateur Callbeck : En ce qui concerne les chiffres du recensement de l'agriculture, je crois comprendre qu'il peut y avoir une exploitation qui reçoit 500 \$ pour son sirop d'érable et une autre qui touche 2 millions de dollars pour ses patates. En d'autres mots, toutes les exploitations sont rassemblées.

Mme Cromeey : Nous recueillons dans le recensement des données sur toutes les fermes du Canada, quelle que soit leur taille, en effet.

Le sénateur Callbeck : Je vois que le nombre de fermes a diminué. Ces chiffres comprennent l'exploitant de sirop d'érable qui a un revenu de 500 \$ et le producteur de pommes de terre qui a deux millions de dollars.

Est-ce qu'on a déjà pensé à tenir compte des recettes dans la définition d'une ferme, dans le recensement?

Mme Cromeey : Non, à cause du processus de collecte de données. Les gens participent spontanément, et c'est plus facile que d'aller les chercher et d'imposer une limite selon le revenu. Nous aurions du mal à définir cette limite.

En outre, les revenus changent d'une année à l'autre. Nous utilisons les données du recensement pendant cinq ans pour notre programme d'enquête, et avec votre proposition, certaines fermes pourraient être au-dessus du seuil de revenu défini et l'année suivante, en dessous. Par conséquent, le recensement couvre toutes les tailles d'exploitations. Cependant, nous ventilons les

have the numbers for them, we can break it out and say which ones are in the higher classes and which ones are in the lower classes.

Senator Callbeck: What about hobby farms? Do you know what percentage of these farms would be hobby farms?

Ms. Cromeey: At this point in time, we do not ask for a definition of "hobby farms" on the census. Next year, however, we will have the results of the census population agriculture linkage database, where we bring the two databases together. At that point in time, we are able to classify the farms either into lifestyle farms or into professional farms.

Senator Callbeck: On page 6, you mention organic production is at 6.8 per cent.

Ms. Cromeey: Yes, 6.8 per cent is organic production.

Senator Callbeck: Has that figure gone up much in the five-year period?

Ms. Cromeey: It is hard for us to tell if the number has gone up much in the five-year period. In the 2001 census, we asked for certified organic farms only. This time we asked for farms reporting to be organic by certification, transitional or non-certification. There has been an increase in certification by about 2 per cent, but we did not ask the full question in 2001.

Senator Callbeck: Are there some provinces where that increase has been stronger than in others?

Ms. Cromeey: British Columbia has a large number of organic farms, as does Saskatchewan. Often, people producing certified products are in our grains. They become certified because they need it for the world markets. Saskatchewan also has a high number of certified farms.

Senator Callbeck: Do Saskatchewan and B.C. have a high number?

Ms. Cromeey: In Saskatchewan, there was an increase of 52 per cent in certified farms.

Senator Callbeck: What about their size?

Ms. Cromeey: On the certified organic farms, many are in the less than \$25,000 category and some of our larger grain farms are in other categories also. About 1 per cent of these farms are in some of the larger receipt categories.

Senator Peterson: I would like some clarification, on page 7, of operating expenses and gross farm receipts. Is off-farm income included in there?

Ms. Cromeey: Off-farm income is not included.

données selon différentes tailles d'exploitations. Même si nous couvrons toutes les fermes, nous avons les détails de chacune et nous pouvons ventiler les chiffres et déterminer lesquels appartiennent à telle catégorie de revenu.

Le sénateur Callbeck : Qu'en est-il des fermes d'agrément? Savez-vous quel pourcentage de ces fermes sont des fermes d'agrément?

Mme Cromeey : Pour l'instant, le recensement ne comprend pas la définition de « fermes d'agrément ». L'année prochaine, cependant, nous aurons une base de données qui rassemblera les données du recensement et les données sur l'agriculture. À ce moment-là, nous pourrions classer les fermes selon qu'il s'agit de fermes professionnelles ou de fermes d'agrément.

Le sénateur Callbeck : À la page 6 de votre exposé, vous dites que la production biologique représente 6,8 p. 100.

Mme Cromeey : Oui, elle représente 6,8 p. 100.

Le sénateur Callbeck : Ce chiffre a-t-il augmenté au cours des cinq années?

Mme Cromeey : C'est difficile de vous dire s'il a augmenté au cours de ces cinq années. Dans le recensement de 2001, nous ne voulions que les fermes biologiques certifiées. Cette fois, nous avons demandé aux répondants d'indiquer si la ferme était certifiée biologique, en transition ou non certifiée. Dans la catégorie certifiée, on observe une augmentation de 2 p. 100, mais nous n'avons pas posé la question de façon aussi complète en 2001.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que l'augmentation de la production biologique a été plus importante dans certaines provinces que dans d'autres?

Mme Cromeey : La Colombie-Britannique compte davantage de fermes biologiques, ainsi que la Saskatchewan. Très souvent, les fermes certifiées biologiques produisent des céréales. Elles deviennent certifiées biologiques parce qu'elles veulent avoir accès aux marchés internationaux. La Saskatchewan compte également beaucoup de fermes certifiées biologiques.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que la Saskatchewan et la Colombie-Britannique en comptent beaucoup?

Mme Cromeey : En Saskatchewan, le nombre de fermes certifiées biologiques a augmenté de 52 p. 100.

Le sénateur Callbeck : Qu'en est-il de leur taille?

Mme Cromeey : Pour les fermes certifiées biologiques, beaucoup figurent dans la catégorie de revenu inférieur à 25 000 \$ et certaines des fermes céréalières de plus grande envergure figurent également dans d'autres catégories. Environ 1 p. 100 de celles-ci figurent dans les catégories des revenus les plus importants.

Le sénateur Peterson : J'aimerais une précision sur la page 7, au sujet des dépenses d'exploitation et des recettes agricoles brutes. Le revenu touché à l'extérieur de la ferme est-il inclus dans ce chiffre?

Mme Cromeey : Le revenu non agricole n'est pas inclus.

Senator Peterson: In Alberta, the graph shows 12 million less acres of farm land and yet cash receipts of \$1 billion more than Saskatchewan, just comparing those two provinces.

If you go to page 5, the crop land area by province, Alberta has roughly 12 million less acres.

Ms. Cromeey: Yes.

Senator Peterson: You then go to the farm income, cash receipts and operating expenses, by province, in 2006. That is on page 12. Alberta is roughly \$1 billion more than Saskatchewan. What am I reading wrong there? What is happening there?

Ms. Cromeey: You are looking at crop land. You are looking at the acres on the one slide. Alberta has less acreage but when you look at the cash receipts for Alberta, that would include cattle farms and all other farms, not just acreage.

Senator Peterson: Probably much of it would be cattle.

Ms. Cromeey: There are a lot of cattle in Alberta.

Senator Peterson: There must be quite a lot of cattle.

Do you have numbers for the cumulative shortfall in farm revenue today? We have heard numbers in the range of \$5 billion. Is that close to being accurate? This is accumulated to date. That is, if one wanted to get the whole agriculture sector back to zero, one would have to put in about \$5 billion. Does this sound anywhere near the correct figure?

Mr. Morin: I am trying to understand the meaning of your question.

Senator Peterson: I am talking about cumulative debt that has been building up. We were told at a previous meeting it is high. We need that much injected back in to give farmers the money so that they can start over again. We have been told that the numbers have been negative over the past years. I am trying to get a handle on how bad the situation is out there.

Looking at this, it would seem to be all positive. We have been told maybe it is not that good. Perhaps we are talking about two different things.

Mr. Morin: My understanding of your question is that it is related to farm debt as I covered in my presentation. Is that correct?

Senator Peterson: That is kind of what I am getting at. A number of farmers are carrying accumulated debt and cannot keep that going forever. We are trying to find out what it would take to get that number down to zero. Maybe you do not have those numbers. We had been told it is around \$5 billion.

Le sénateur Peterson : Selon le graphique, l'Alberta compte 12 millions de moins d'acres de terres de culture, et pourtant les recettes sont supérieures d'un milliard de dollars à celles de la Saskatchewan, si on ne compare que ces deux provinces.

À la page 5, si vous regardez la proportion de terres de culture par province, vous voyez que l'Alberta a environ 12 millions d'acres de moins.

Mme Cromeey : C'est exact.

Le sénateur Peterson : Ensuite, vous avez le revenu agricole, les recettes monétaires et les dépenses d'exploitation par province pour l'année 2006. C'est à la page 12. Pour les deux valeurs, les diagrammes de l'Alberta sont plus élevés que ceux de la Saskatchewan, soit environ d'un milliard de dollars. Est-ce que j'interprète mal le graphique? Qu'est-ce que ça veut dire?

Mme Cromeey : Vous parlez de terres de culture. Vous regardez la diapositive qui décrit le nombre d'acres cultivées. On compte moins d'acres cultivées en Alberta, mais si vous regardez les recettes monétaires, vous voyez qu'elles comprennent les fermes bovines et les autres fermes, pas uniquement les fermes de culture.

Le sénateur Peterson : J'imagine qu'une grande partie des fermes albertaines sont des exploitations bovines.

Mme Cromeey : Il y a beaucoup d'exploitations bovines en Alberta.

Le sénateur Peterson : Il doit y avoir beaucoup de bovins.

Connaissez-vous la valeur du manque à gagner cumulatif du secteur agricole, aujourd'hui? Nous avons entendu parler de cinq milliards de dollars. Est-ce que cela vous semble réaliste? Il s'agit du manque à gagner accumulé jusqu'à aujourd'hui. En d'autres mots, si l'on voulait remettre tout le secteur agricole à zéro, il faudrait injecter cinq milliards de dollars. Pensez-vous que ce chiffre est près de la réalité?

M. Morin : J'essaie de comprendre le sens de votre question.

Le sénateur Peterson : Je parle de la dette cumulative du secteur agricole. On nous a dit, lors d'une séance précédente du comité, qu'elle était très élevée. Pour que les agriculteurs puissent recommencer à zéro, il faudrait injecter une somme X. On nous a dit que les agriculteurs perdaient de l'argent ces dernières années. J'essaie de comprendre l'ampleur du problème.

Quand je regarde votre exposé, cela me semble très positif. Or, beaucoup nous ont dit que la situation n'était pas si rose. Peut-être que nous parlons de deux choses différentes.

M. Morin : Si je comprends bien votre question, vous parlez de l'endettement agricole, dont j'ai parlé dans mon exposé. Est-ce exact?

Le sénateur Peterson : C'est un peu là où je voulais en venir. Plusieurs agriculteurs accumulent des dettes chaque année, et cela ne peut pas continuer éternellement. Nous essayons de comprendre combien d'argent il leur faudrait pour remettre leurs comptes à flot. Peut-être que vous ne disposez pas de ces chiffres. On nous a dit qu'il faudrait cinq milliards de dollars.

Mr. Morin: The figures that we have at the aggregate level on farm debt, as I said before, for 2006 was over \$52 billion, and it has been increasing since 1993. Over the past 14 years there has been a steady increase.

The information that we collect and publish is information that comes from the lenders themselves; that is, the banks, the credit unions, the government organizations, and so on. In that sense, this is how I can shed some light on the trends and how we publish information.

Your question is about how to reduce that. You are going a step forward in your question, am I correct?

Senator Peterson: If we are to come to grips with the problem in agriculture, we have to identify what the problems are, what the accumulated debt is and what we have to do to make it viable in the farm community. What will it take? These are some of the numbers we heard earlier. Maybe it is an accumulated operating debt. Did you say it was \$52 billion?

Mr. Morin: Yes, this is what we have at the aggregate level. We had other information about the assets and the equity. These figures are also increased over the same period of time, since the early mid-1990s to now. If you want a better understanding, this is why I included an emphasis on farm sizes and farm types. You can see that at this level it is always the same information that we get from the aggregates. If you want to go further, you can look at each individual farmer to see how they deal with farm debt, and so on. Maybe some of them are heavily into debt, but maybe others use it for investment. When you look at farm assets and equity, part of it is there because these two figures are also increasing.

Senator Peterson: Is foreign exchange an issue?

Mr. Morin: For farm debt?

Senator Peterson: No, for the whole sector; that is, the Canadian dollar versus the American dollar.

Mr. Morin: When we export grains, oilseeds, hogs, cattle, all those commodities where the export market is important, Canadian dollars compared to American dollars are important. It is not an explanation that I gave during my presentation tonight, but for some of them it is important. We can see some trends over time.

Senator Peterson: Do you have a number for each cent the dollar goes up versus the American dollar and what the impact is on the sector?

Mr. Chartrand: No, we do not have a figure like that here. The pressure on currency affects us because agriculture depends on exports; it is a big exporter.

M. Morin : Comme je l'ai dit tout à l'heure, la valeur totale de l'endettement agricole était de plus de 52 milliards de dollars pour 2006, et ce chiffre augmente constamment depuis 1993. Ces 14 dernières années, l'endettement n'a cessé d'augmenter.

L'information que nous recueillons et publions vient des organismes prêteurs, c'est-à-dire les banques, les caisses populaires, les organismes gouvernementaux, et cetera. C'est de cette façon que je peux révéler les tendances actuelles et que nous pouvons publier cette information.

Vous nous demandez comment réduire cette dette. Je crois que vous allez un peu plus loin, dans votre question, n'est-ce pas?

Le sénateur Peterson : Si l'on veut vraiment s'attaquer à la question agricole, il faut mettre en évidence les problèmes, connaître la valeur de la dette accumulée et déterminer ce qu'il faut faire pour faire de la collectivité agricole une collectivité viable. Combien est-ce que cela va coûter? Je vous ai donné les chiffres que nous avons entendus. Peut-être qu'il s'agit de la dette accumulée des frais d'exploitation. Avez-vous dit 52 milliards?

M. Morin : Oui, il s'agit de l'endettement total. Nous avons d'autres renseignements sur l'actif et le passif. Ces chiffres ont également augmenté au cours de la même période, soit depuis le milieu des années 1990 jusqu'à aujourd'hui. Si vous voulez mieux comprendre la situation, c'est pour cette raison que j'ai insisté sur la taille et le type d'exploitation. Vous voyez qu'à ce niveau, nous avons toujours la même information pour les valeurs globales. Si vous voulez aller plus loin, vous pouvez examiner le cas de chaque agriculteur pour voir comment il s'en sort compte tenu de son endettement, et cetera. Peut-être que certains sont très endettés, mais peut-être que d'autres empruntent pour investir. Si vous regardez l'actif et le passif, c'est ce qui explique que les deux valeurs augmentent.

Le sénateur Peterson : Est-ce que le taux de change des devises est un problème?

M. Morin : Par rapport à la dette agricole?

Le sénateur Peterson : Non, par rapport à l'ensemble du secteur. J'entends par là la valeur du dollar canadien par opposition à celle du dollar américain.

M. Morin : En ce qui concerne l'exportation de céréales, de graines oléagineuses, de porcins, de bétail et de tous les produits qui ont besoin d'un marché d'exportation, la valeur du dollar canadien par rapport à celle de la monnaie américaine est un facteur important. Je n'en ai pas parlé durant mon exposé, mais ça compte pour certains de ces produits. À terme, on peut d'ailleurs observer des tendances.

Le sénateur Peterson : Pouvez-vous nous donner des chiffres pour chaque cent d'appréciation de notre dollar par rapport à la devise américaine, et nous dire quelle en est l'incidence sur le secteur?

M. Chartrand : Non, nous n'avons pas ce genre de chiffre ici. Cela dit, la pression exercée sur notre monnaie a un effet sur nous du fait que l'agriculture dépend des exportations. Ce secteur exporte beaucoup.

Senator Peterson: By the end of this year the Canadian dollar could be at parity with the American dollar. We may have to look at that moving forward; it will have a dramatic effect.

Senator Gustafson: To get a fair picture of what is happening in agriculture, in my mind, we have to take away what is happening in the marketing boards with dairy, et cetera. That is a different game than looking at grain or cattle situations.

When we are looking at the grain situation, we have to take into consideration what is happening in the global economy. Have you done any work on that?

Mr. Chartrand: We have not done a study on that at this point in time.

Senator Gustafson: The Americans tell us they have had the three best years in farming history. Canada has had the three worst years. Statistics Canada will find out when they do statistics for 2007; it will be a big surprise. That surprise will be down.

I was hoping you would give us a net income number that the farmer makes and break it down. Do you have numbers such as that?

Mr. Chartrand: We have numbers that are detailed by farm types.

Mr. Morin: In the information that comes from the farm financial survey in my presentation, they have a cash income, which represents the difference between gross revenues and the operating expenses. You can have it by farm type and size.

Senator Oliver: Do you have that with you now? Can we look at it?

Mr. Morin: I have some numbers with me.

Mr. Chartrand: We have a 2006 copy of the most recent results of the farm financial survey. It covers 2006 by farm types and size. You can look within a specialty at what the impacts are. We can leave that with you.

Mr. Morin: Do you have some specific questions or will the document be sufficient?

Senator Gustafson: I am convinced that until Canada knows where the global economy is going — because you tell us we export a great deal of everything we do in agriculture — if we cannot come up with a profit on what we export, we are in big trouble. That is where we are right now. As the dollar goes up our income goes down quickly, as it does in the forest industry.

Mr. Chartrand: We are influenced greatly by the value of the dollar.

Senator Gustafson: You mentioned farmers that make \$25,000 a year from their farms; that would not even be net.

Le sénateur Peterson : D'ici la fin de l'année, le dollar canadien atteindra peut-être la parité avec le dollar américain. Il se peut que nous assistions à cela, et ses effets seront dramatiques.

Le sénateur Gustafson : À mon avis, si l'on veut obtenir une idée juste de la situation en agriculture, il faut tenir compte de ce que font les offices de commercialisation, dans le sous-secteur laitier, et cetera. La situation est différente dans ce dernier cas de ce qu'on peut observer dans les grains ou les bovins.

Aussi, lorsqu'on se penche sur la situation dans les céréales, il faut tenir compte de la conjoncture dans l'économie mondiale. Avez-vous étudié cela?

M. Chartrand : Non, pour le moment, nous n'avons pas effectué d'étude là-dessus.

Le sénateur Gustafson : Les Américains nous disent avoir connu les trois plus belles années de l'histoire de leur agriculture. Au Canada, nous sommes passés par les trois plus mauvaises. Statistique Canada s'en rendra bien compte lorsqu'on fera la collecte des données de 2007; ce sera une grande surprise, mais une surprise à la baisse.

J'espérais que vous alliez nous fournir des chiffres ventilés sur le revenu agricole net. En avez-vous?

M. Chartrand : Nous en avons par type d'exploitation agricole.

M. Morin : Dans mon exposé, j'ai parlé des données recueillies par l'Enquête financière sur les fermes, et elles renseignent sur les encaissements, qui représentent la différence entre les recettes brutes et les dépenses d'exploitation. Vous pouvez donc les obtenir selon la taille et le type d'exploitation agricole.

Le sénateur Oliver : Les avez-vous avec vous? Pouvons-nous les regarder?

M. Morin : J'ai certains chiffres avec moi.

M. Chartrand : Nous avons apporté un exemplaire des résultats les plus récents de l'Enquête financière sur les fermes. Ils portent sur 2006 et sont répartis selon le type et la taille des exploitations agricoles. Vous pourrez y voir les impacts dans ces catégories spécialisées. Nous pouvons vous les fournir.

M. Morin : Avez-vous des questions précises à poser là-dessus, ou est-ce que le document vous suffira?

Le sénateur Gustafson : Je suis convaincu qu'à moins de savoir où va l'économie internationale — car nous exportons une très grande part de tous nos produits agricoles — si nous ne réussissons pas à tirer des bénéfices de ce que nous exportons, nous serons dans le pétrin jusqu'au cou. Nous en sommes là. Plus le dollar monte, plus notre revenu descend, et rapidement, comme c'est le cas dans l'industrie forestière.

M. Chartrand : La valeur du dollar a une grande incidence sur notre situation.

Le sénateur Gustafson : Vous avez parlé d'agriculteurs qui tirent des revenus de 25 000 \$ par année de leurs exploitations; ce n'est certainement pas leur revenu net.

Mr. Chartrand: No, that is gross. It is not very much; it is a very small operation.

Senator Gustafson: What would that be in a net amount?

Mr. Chartrand: If you look at the ratios that we provided with the census figures on page 7. Depending on the type of operation, such as beef with an operating ratio of 93 cents, there is only seven cents left out of every dollar. That is before depreciation.

Senator Gustafson: The reality is these people are taking off-farm jobs and working long hours because they work on the farm and at their job with an oil company, driving a school bus, et cetera. They are still not getting any return, even with all the work they put in. This brings a new dimension to what rural poverty is.

These people may live in pretty good homes; circumstances may look pretty good, but financially they are in big trouble.

Ms. Cromey: That is the one thing we do when we look at those operating ratios. They do not even include depreciation, which would make them higher. There are few businesses that would want to work with such low margins. We realize that. They are getting higher over time.

With the supply-managed commodities, the ratios are lower: dairy is 73 cents, where cattle is 93 cents. Other commodities are very much dependent on global markets.

Canada is a price taker, we cannot set the prices. The dollar will not help that. That is why we look at the ratios, because over time they can help us see that. We also saw this time that off-farm work increased 3 per cent from five years ago. That was a big jump in off-farm work for those people reporting more than 40 hours per week. Even the people doing part-time work increased by at least a percentage.

Senator Gustafson: Working in the department, do you find that Agriculture and Agri-Food Canada is trying to get a handle on the global economy?

Mr. Chartrand: We are Statistics Canada; we are not within Agriculture and Agri-Food Canada. I have no idea. They are trying hard to help the industry.

[Translation]

Senator Chaput: You spoke both about on-farm work and off-farm work. We know that, nowadays, there are more farmers working off the farm. Do you have statistics on what percentage of income from off-farm work is used to fund farm costs?

M. Chartrand : Non, c'est le revenu brut. Ce n'est pas beaucoup. Il s'agit d'une très petite entreprise.

Le sénateur Gustafson : À quoi est-ce que cela correspondrait en chiffres nets?

M. Chartrand : Si vous vous reportez aux ratios qui accompagnent les chiffres du recensement à la page 7, vous y verrez que selon le type d'exploitation, ainsi par exemple, l'élevage de bovins où le ratio d'exploitation est de 93 ¢, il ne restera que 7 ¢ par dollar. Ça, c'est avant l'amortissement.

Le sénateur Gustafson : En réalité, ces gens trouvent des emplois à l'extérieur de la ferme et travaillent de longues heures, parce qu'ils cumulent le travail à la ferme et le travail dans une compagnie pétrolière, une compagnie d'autobus scolaires, et cetera. Même avec tout ce travail, ils ne rentrent pas dans leurs frais. Cela vous montre la gravité de la pauvreté en milieu rural.

Ces gens vivent dans d'assez belles maisons, ils ont l'air de bien vivre, mais sur le plan financier, c'est très difficile.

Mme Cromey : C'est justement ce que l'on examine lorsque l'on étudie ces ratios d'exploitation. Ils ne comprennent même pas l'amortissement, ce qui augmenterait leur valeur. Il n'y a pas beaucoup d'entreprises qui sont prêtes à accepter des marges aussi faibles. Nous en sommes conscients. Les marges augmentent avec le temps.

Pour les produits soumis à la gestion de l'offre, les ratios sont plus faibles : 73 ¢ pour les produits laitiers, 93 pour les bovins. Les autres produits dépendent fortement des marchés internationaux.

Le Canada ne peut pas établir les prix, il les accepte. La valeur du dollar ne nous aidera pas. C'est pourquoi nous examinons ces ratios, parce qu'avec le temps, ils peuvent nous aider à observer ce phénomène. Nous avons également observé, cette fois, que le travail à l'extérieur de la ferme a augmenté de 3 p. 100 par rapport à il y a cinq ans. C'est une augmentation importante du travail à l'extérieur de la ferme, pour des gens qui disent déjà travailler 40 heures par semaine. Même le nombre de personnes qui travaillent à temps partiel a augmenté de 1 p. 100 au moins.

Le sénateur Gustafson : Vous qui travaillez au ministère, trouvez-vous qu'Agriculture et Agroalimentaire Canada essaie de maîtriser l'économie mondiale?

M. Chartrand : Nous travaillons pour Statistique Canada, non pas pour Agriculture et Agroalimentaire Canada. Je n'en ai aucune idée. Je pense qu'ils travaillent très fort pour aider le secteur agricole.

[Français]

Le sénateur Chaput : Vous parlez du travail à la ferme et du travail non agricole. Nous sommes conscients que beaucoup plus d'agriculteurs maintenant travaillent en dehors de leur exploitation agricole. Est-il possible de déterminer quelle proportion du revenu provenant du travail hors ferme sert à l'exploitation de la ferme, selon vos statistiques?

Mr. Chartrand: We have no statistics telling us exactly how farmers use their off-farm income. We do know, however, as the statistics show, that many farms cannot cover their costs and only survive thanks to off-farm income.

Twenty-eight per cent of small farms, that is to say those worth less than \$25,000, generate enough money to cover costs; however, the other 72 per cent do not and must find income elsewhere. We appreciate that for many farmers it is a matter of choice — they enjoy farming and owning a small farm is a lifestyle choice. Nevertheless, there are others who are trying to turn a profit.

Senator Chaput: You address on-farm work and off-farm on page 19 of your document. You provide a chart with statistical information, including the percentage of farmers who undertake more than 40 hours of off-farm work per week. Am I correct in saying that, in 2006, 20 per cent of farmers worked more than 40 hours per week off the farm?

Ms. Cromeey: Yes, absolutely.

Mr. Chartrand: These are people who describe themselves as farm operators and sometimes there are two farm operators per farm, the husband and the wife. The census allowed for a family to declare up to three farm operators. Some of them said that they worked more than 40 hours a week off the farm.

[English]

Senator Oliver: I have difficulty with a number of your statistics and the numbers in the charts. First, all I have is a booklet with charts and photographs. There is no commentary and no explanation. Like Senator Gustafson, I find it difficult to get real value for the meaning of farm income, expenses and revenues from these charts.

For example, on page 13 it says, "Farm net worth by revenue class," then, "Farm net worth by revenue class, Canada, 2005." Earlier you said that in order to get net worth, you take total assets from total liabilities and the difference will be the net worth; yet, you were saying that in some of your charts, if a person has a farm of 1,000 acres and it is next to an urban sprawl, that person may say that he or she will take his or her farmland and use it for development purposes. Therefore, the 1,000-acre farmland is worth more. In terms of their net worth, they are not valuing that land as agriculture, but for a potential real estate development.

I cannot understand, therefore, when you talk about farm net worth by revenue class and use anticipated value for land, do not know how you can get a true net worth statement for a farmer. I am having difficulty with that. Do you understand my question?

M. Chartrand : On n'a pas de chiffres qui indiquent exactement comment le fermier qui travaille hors ferme utilise ses revenus. On sait que beaucoup de fermes, comme l'ont indiqué les chiffres, ne couvrent pas leurs dépenses et peuvent seulement rester en opération en ayant des revenus supplémentaires hors ferme.

Pour les petites fermes, 28 p. 100 d'entre elles, en dessous de 25 000\$, ont suffisamment d'argent qui rentre pour couvrir les dépenses. Mais pour les 72 p. 100 des autres, il n'y a pas assez d'argent qui rentre, cela fait qu'ils doivent trouver des revenus ailleurs. Nous réalisons que, pour beaucoup, c'est par choix; ce sont des gens qui aiment l'agriculture et avoir une petite ferme est un mode de vie. D'autres essaient de rentabiliser ces opérations.

Le sénateur Chaput : À la page 10 de votre document, lorsque vous présentez le travail à la ferme et le travail non agricole, il y a des pourcentages. Si on prend la colonne de 2006, vous parlez du travail non agricole pour plus de 40 heures par semaine. Est-ce que cela veut dire que 20 p. 100 des agriculteurs travaillent plus de 40 heures par semaine dans un emploi autre que celui de la ferme?

Mme Cromeey : Oui, tout à fait.

M. Chartrand : Les personnes se sont déclarées opérateurs de la ferme et parfois on a deux opérateurs sur une ferme, le mari et la femme. Le recensement permettait de compter jusqu'à trois opérateurs, dans le cas d'une famille. Certains ont déclaré travailler plus de 40 heures par semaine à l'extérieur de la ferme.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : J'ai du mal à comprendre certaines de vos statistiques et certains des chiffres qui figurent dans les graphiques. D'abord, je n'ai reçu qu'un cahier de graphiques et de photos. Il n'y a aucun commentaire ni explication. Comme le sénateur Gustafson, je trouve difficile de vraiment comprendre le revenu agricole, les dépenses et les recettes en regardant ces graphiques.

Par exemple, à la page 13, on peut lire « Valeur nette agricole selon la catégorie de revenu », puis « Valeur nette agricole selon la catégorie de revenu, Canada, 2005 ». Un peu plus tôt, vous avez dit que pour obtenir la valeur nette d'une exploitation, vous déduisiez l'actif total du passif total et que la différence équivalait à la valeur nette. Pourtant, vous disiez au sujet de certains de vos graphiques que si une personne est propriétaire d'une ferme de 1 000 acres située près d'une expansion tentaculaire d'une ville, elle pourrait décider d'utiliser ses terres agricoles pour en faire des lotissements. Par conséquent, cette terre agricole de 1 000 acres gagne de la valeur. La valeur nette de la terre change puisqu'il ne s'agit plus de terres agricoles, mais de terrains pouvant accueillir d'éventuels lotissements.

C'est pourquoi je ne comprends pas, lorsque vous parlez de valeur nette agricole selon la catégorie de revenu et de la valeur prévue de la terre, comment vous pouvez déterminer la réelle valeur nette d'une propriété, selon les déclarations de l'agriculteur. Cela me pose un problème. Comprenez-vous ma question?

As Statistics Canada, in these charts, how are you evaluating machinery and equipment? Are you depreciating? If so, how are you depreciating it? How are you valuing livestock? Are you valuing it with a potential for mad cow disease? What value are you putting on that when trying to arrive at the total net worth of this farm and these farming operations? I cannot get much from these figures, and I would like you to help me understand farm net worth in these charts, starting with the one on page 13, "Farm net worth by revenue class."

Mr. Morin: For this table, as I said before, it comes from our farm financial survey. People are contacted with a questionnaire so they can provide the information on various aspects of their farms related to their financial situations.

Senator Oliver: How do they value the real estate of their land in that survey?

Mr. Morin: The value comes from how the respondent, as you said in your example, perceives his or her land or the other assets, and how they respond to the survey. When it comes to the aggregate figures for which I am responsible, of course here we use some sources to value some aspects of the farm.

Just to give an example, the inventories in our aggregate figures are valued on the period; let us say the period is the calendar year, we look at the inventories at the end of the year minus the inventories at the beginning of year multiplied by an average price for that year.

If you look at the example of 2003, when they discovered the first BSE case — the mad cow disease — at the end of the year the value of inventories was very high. Of course, the price was low that year, because people were unable to sell their cattle, so inventories were very high at the end of the year.

Senator Oliver: Expenses would also go up because they would have to feed that many more head of cattle.

Mr. Morin: Exactly. This is why in our calculations, as I said earlier, we have three measures. I put more emphasis on realized net because this is the most common one used by the farm community. However, we have two other measures: cash income is essentially gross receipts minus expenses; and with the third one, once we have the realized net income, we adjust it by adding or subtracting the value of the inventory change, which gives the total farm income.

The three components are very important and they cover the inventories, expenses, receipts and so on, so we can establish the bigger picture.

Senator Oliver: Realized net is again before depreciation, so unless you include depreciation, you will still not get the true number.

En tant que représentants de Statistique Canada, d'après vos graphiques, comment faites-vous pour évaluer les machines et l'équipement? Tenez-vous compte de l'amortissement? Le cas échéant, comment calculez-vous ce facteur? Comment déterminez-vous la valeur du bétail? Comment déterminer la valeur du bétail, compte tenu de la possibilité qu'il puisse être atteint de la maladie de la vache folle? Comment faites-vous pour accorder une valeur à ces éléments, lorsque vous cherchez à calculer la valeur de telle ferme et de telles activités agricoles? Ces chiffres ne me parlent pas beaucoup, j'aimerais que vous m'aidiez à comprendre ce que représente cette valeur nette agricole, d'après vos graphiques, en commençant peut-être avec la page 13, qui parle de « Valeur nette agricole selon la catégorie de revenu ».

M. Morin : Comme je l'ai dit tout à l'heure, ce tableau est tiré de notre enquête financière sur les fermes. On fournit un questionnaire aux répondants, qui nous fournissent de l'information sur leur situation financière et différents aspects de leur exploitation.

Le sénateur Oliver : Dans cette enquête, comment fait-on pour définir la valeur immobilière d'une ferme?

M. Morin : Nous déterminons la valeur d'une ferme selon la façon dont le répondant, comme vous l'avez dit dans votre exemple, perçoit sa terre et ses autres actifs, et selon ses réponses à l'enquête. En ce qui concerne les chiffres globaux dont je suis responsable, nous utilisons évidemment certaines sources pour établir la valeur de certains aspects de la ferme.

Je vais vous donner un exemple : dans nos chiffres globaux, les stocks sont évalués selon la période. Si l'on utilise l'année civile, on examine les stocks à la fin de l'année, que l'on soustrait des stocks du début de l'année, multipliés par le prix moyen du produit pour l'année en question.

Si vous regardez l'année 2003, l'année où l'on a découvert le premier cas d'ESB — la maladie de la vache folle — la valeur des stocks à la fin de l'année était très élevée. Évidemment, le prix du produit était faible cette année-là, parce que les fermiers n'arrivaient pas à vendre leur viande, c'est pourquoi les stocks étaient très élevés à la fin de l'année.

Le sénateur Oliver : Mais les dépenses augmentent aussi puisqu'il faut nourrir beaucoup plus de bêtes.

M. Morin : Tout à fait. C'est pourquoi, comme je l'ai dit plus tôt, dans nos calculs, nous tenons compte de trois mesures. J'ai insisté sur le revenu net réalisé, car c'est la mesure la plus fréquemment utilisée par la communauté agricole. Cependant, il en existe deux autres : les recettes monétaires, soit les recettes brutes moins les dépenses, et pour la troisième, une fois qu'on obtient le revenu net réalisé, nous l'ajustons en ajoutant ou en enlevant la variation de stock. C'est ainsi qu'on obtient le revenu agricole total.

Ces trois éléments sont très importants et couvrent les stocks, les dépenses, les recettes, et cetera, de sorte que l'on obtient la situation dans son ensemble.

Le sénateur Oliver : Encore une fois, il s'agit du revenu net réalisé avant amortissement. Tant que vous n'intégrez pas l'amortissement, vous n'avez toujours pas le chiffre exact.

Mr. Morin: "Realized" includes that.

Mr. Chartrand: The table you referred to is from the farm financial survey. When we talk about the market value that the Census of Agriculture collects, this is where the farmers are asked to value their farm and equipment. They make a judgment. Most will try to use their books, but it is market value. Here the farm financial survey — the table you referred to — is based normally on the account books that farms will hold. We expect the farmers to pull out their books and base it on that. I believe that this should not be a market value estimate provided by the census, so that is why it is important not to confuse the two. We are trying not to confuse you but to raise a point, be careful with the concepts or the definition we are putting there. This table is based on books of the accountants, and there is no market value here.

Senator Oliver: The next chart is "Farm net worth by farm type, Canada 2005." I realize, as you just pointed out, that this is not from farmers; this is from the farm financial survey. It has a category here called "grains and oilseeds." It says the total assets are \$1.1 billion. The average liability is \$196 million and the average net worth is \$966 million. What would be the size of the grains and oilseeds farm that had a net worth of \$966 million? What would be the individual average? In other words, how many farms are included in this category of grains and oilseeds? What do we divide by?

Mr. Chartrand: We did produce it in the book, so you would have the number of farms estimated attached to that figure.

Senator Oliver: Okay, but it is hard for us to read it without it.

Mr. Chartrand: We do provide estimated numbers from the farm financial survey. We have a number of farm operations that were linked to these numbers. I would not be able to pull it out, but we have it. These types of farms are broken down in this booklet, and you will have the number of operations that build that figure.

Senator Oliver: That would have been useful to have here because these numbers alone, for me at least, do not help me very much.

Mr. Chartrand: We also use the main operation of the farm, such as grains and oilseeds. If more than 50 per cent of the farm's revenues were in grains and oilseeds, it would be grouped there, so it is important to read how we group these farms together to come up with an estimate.

M. Morin : Le mot « réalisé » implique que l'on a tenu compte de l'amortissement.

M. Chartrand : Le tableau dont vous parlez est tiré de l'Enquête financière sur les fermes. Lorsqu'on parle des chiffres sur la valeur du marché que l'on obtient grâce au Recensement de l'agriculture, c'est là que les agriculteurs doivent déclarer la valeur de leur ferme et de l'équipement. Ils se fondent sur leur jugement. La plupart vont se rapporter à leur comptabilité, mais il s'agit de la valeur du marché. L'Enquête financière sur les fermes — le tableau dont vous avez parlé — est généralement fondée sur les livres comptables des agriculteurs. Nous nous attendons à ce que les agriculteurs sortent leurs livres de comptes et s'en inspirent. À mon avis, ça ne devrait pas être une valeur estimée du marché tirée du recensement. C'est pour ça qu'il ne faut pas confondre les deux. Nous n'essayons pas de vous perdre, mais si vous me le permettez, faites attention aux concepts ou aux définitions dont nous parlons. Ce tableau est fondé sur les livres de comptes, et nous ne parlons pas de valeur du marché, ici.

Le sénateur Oliver : Le graphique suivant s'intitule « Valeur nette agricole selon le type de ferme, Canada 2005 ». Je comprends, comme vous me l'avez signalé, que ces chiffres ne viennent pas des agriculteurs, mais de l'Enquête financière sur les fermes. Il y a dans le tableau une catégorie intitulée « Céréales et oléagineux ». On peut lire que le total de l'actif, pour cette catégorie, est de 1,1 milliard de dollars. Le passif est de 196 millions de dollars en moyenne et la valeur nette, de 966 millions de dollars en moyenne. Quelle taille aurait une ferme de céréales et d'oléagineux d'une valeur nette de 966 millions de dollars? Quelle serait la taille moyenne d'une telle exploitation? En d'autres mots, combien de fermes figurent dans cette catégorie « Céréales et oléagineux »? Par quel chiffre faut-il diviser cette valeur nette?

M. Chartrand : Cette information est dans le livre. Vous devriez avoir le nombre estimé de fermes correspondant à ce chiffre.

Le sénateur Oliver : Très bien, mais c'est difficile de comprendre ce tableau sans cette information.

M. Chartrand : Nous avons un nombre estimé de fermes pour l'Enquête financière sur les fermes. Nous savons combien d'exploitations agricoles ces chiffres représentent. Je ne pourrais pas vous le trouver, mais ils existent. Dans ce livret, nous présentons une ventilation des exploitations par type de ferme et le nombre de fermes que représente ce chiffre.

Le sénateur Oliver : Nous aurions bien aimé l'avoir ici, parce que seuls, ces chiffres, pour moi en tout cas, ne m'aident pas beaucoup.

M. Chartrand : Nous nous basons également sur les activités principales de la ferme, comme la culture de céréales et d'oléagineux. Si plus de 50 p. 100 des recettes de la ferme proviennent des céréales et des oléagineux, alors la ferme en question appartient à cette catégorie. Il est important de comprendre comment on regroupe ces fermes pour arriver à une estimation.

It is provided in our publication, the number of farmers that were used to derive the average. You have a good point.

The Chairman: We will look forward to receiving that from you.

Mr. Chartand: We will leave it with you.

The Chairman: Thank you. We will certainly pass that around.

Senator Callbeck: I want to clarify what the valuation of the figures are based on, such as land as an asset. Did you say the farm financial survey uses the market price or the price on the books?

Senator Oliver: It is the farmer's estimate of what it is worth.

Mr. Chartand: The farm financial survey is based on the books of the farmers, while for the census, we are asking for the market value.

Senator Oliver: When you say, "the books of the farmers," how do the farmers value that hypothetical 1,000-acre farm that is near an urban development? What figure do they put on that 1,000 acres of farmland?

Mr. Chartand: That is a good question. I would have to check to ensure I do not mislead you.

Senator Oliver: That is what I thought I heard him say before.

Senator Callbeck: I was trying to clarify that.

Mr. Chartand: We know for sure that the census is providing market value. I am not sure how the valuation is computed for the books when they fill out the farm financial survey. I will have to get back to the committee on that.

Senator Peterson: My sense is that they would value it at farm price.

Mr. Chartand: At market value also.

Senator Peterson: It would be valued at what it could be sold for as farm land, regardless of development land in the books. We did that type of business and those are the numbers that we used. We knew it was worth more but there was no point. We were trying to show it as farm land and that is how we valued it. We would find it so in most cases.

The Chairman: It is a difficult issue to understand, but I thank you for all that you have brought to us. Members of the committee will read the documents and will probably have more questions.

Senator Gustafson: What is your take on rural farm poverty? In the mind of the department is there none? Agriculture in Canada is in big trouble. We need to start somewhere with governments

Cette information figure dans notre publication, c'est-à-dire le nombre de fermes qui ont servi à obtenir cette moyenne. Vous avez bien fait d'en parler.

La présidente : Nous sommes impatients de recevoir cette information supplémentaire.

M. Chartrand : Nous allons vous laisser votre exemplaire.

La présidente : Merci. Il sera distribué.

Le sénateur Callbeck : J'aimerais une précision. Comment faites-vous pour obtenir les chiffres, comme la valeur du terrain, dans la catégorie de l'actif? Avez-vous dit que l'Enquête financière sur les fermes utilisait le prix du marché ou le prix tel qu'il apparaît dans les livres comptables?

Le sénateur Oliver : Il s'agit de l'estimation de la valeur de la terre fournie par le fermier.

M. Chartrand : L'Enquête financière sur les fermes se fonde sur les livres comptables des fermiers, alors que pour le recensement, nous demandons la valeur du marché.

Le sénateur Oliver : Lorsque vous parlez des « livres comptables des fermiers », comment ces derniers font-ils pour déterminer la valeur d'une ferme de 1 000 acres située près d'un lotissement urbain? Quelle valeur vont-ils associer à ces terres agricoles de 1 000 acres?

M. Chartrand : C'est une bonne question. Je vais devoir vérifier, car je ne veux pas vous induire en erreur.

Le sénateur Oliver : C'est ce que j'avais cru l'entendre dire tout à l'heure.

Le sénateur Callbeck : J'essayais de préciser les choses.

M. Chartrand : Nous savons que le recensement utilise la valeur du marché. Je ne sais pas comment est calculée la valeur des terrains à partir des livres comptables, lorsque les agriculteurs remplissent l'Enquête financière sur les fermes. Il faudrait que je vérifie.

Le sénateur Peterson : À mon avis, ils doivent inscrire le prix de la ferme.

M. Chartrand : Et la valeur du marché également.

Le sénateur Peterson : Elle serait évaluée selon le prix de vente du terrain en tant que terre agricole, sans égard au projet immobilier dans les livres. Nous avons fait ce genre de choses et ce sont les chiffres que nous utilisions. Nous savions que la valeur était supérieure à celle qu'on utilisait, mais ça ne servait à rien d'en changer. Nous voulions décrire le terrain comme un terrain agricole, et c'est comme ça qu'on l'évaluait. C'était comme ça dans la plupart des cas.

La présidente : C'est assez difficile à comprendre, mais je vous remercie de votre contribution. Les membres du comité liront les documents et auront sans doute d'autres questions.

Le sénateur Gustafson : Que pensez-vous de la pauvreté rurale agricole? Est-ce qu'elle est inexistante, selon le ministère? Ça va très mal pour l'agriculture au Canada. Il faut commencer par faire

admitting that it is in trouble and then working on it from that point. I do not believe we can even touch it now without going into the global economy because we are an exporting nation. We have to look at it in terms of financial return of some kind for the farmers.

Mr. Chartrand: We know that there are farms in difficulty; there is no doubt about it. We know from our data that it will vary by the size of the farm and by the type of farm. All types and all sizes of farms are having difficulty. Obviously, a greater number of smaller farms are having difficulty, but we have to be careful not to include the lifestyle farmer, who enjoys the operation but is not looking to making money from it. Some small farms are trying to survive; they are the ones that we want to identify. We have to look at both the size and type of farm. Some people are having difficulty but others are making money. There is a mixture and we want to identify which is which, so we can be more effective in helping them out.

The Chairman: The committee will continue its hearings with a trip to Maniwaki on Thursday. Many people are anxious to come out and talk about where they live and their difficulties.

Mr. Chartrand: We will be pleased to answer any supplementary questions.

The Chairman: Next, I welcome Lucie Villeneuve, Coordinator of the Réseau québécois du crédit communautaire.

[Translation]

Lucie Villeneuve, Coordinatrice, Réseau québécois du crédit communautaire: I would like to thank you for giving me this opportunity to appear before the committee to speak to you about what we call community credit.

The Réseau québécois du crédit communautaire was set up seven years ago and comprises loan funds, lending circles, and some 20 Quebec-based micro-credit organizations. These organizations grant small loans of up to \$20,000 to support individuals looking to start a business.

Our loan funds and lending circles have offices in 13 administrative regions, including rural regions, which explains why we were asked to make a presentation to your committee.

I would like to begin by explaining what we aim to achieve with community credit and why we developed micro-credit in Quebec.

It all began 15 years ago, as an urban movement, in the wake of the unemployment crisis at the end of the 1980s. Urban organizations in Montreal and Quebec decided to address poverty. One of the solutions devised to the problem was to help people implement their business plan. In order to do so, they required immediate access to credit; however, no loans

reconnaitre au gouvernement qu'il y a un problème et avancer à partir de là. Je ne crois pas que l'on puisse même commencer à régler le problème sans s'attaquer à la question de l'économie mondiale, car nous sommes un pays exportateur. Il faut absolument trouver une façon pour que les agriculteurs puissent rentrer dans leurs frais.

M. Chartrand : Nous savons que ces fermes sont en difficulté; cela ne fait aucun doute. D'après nos données, ces difficultés varient selon la taille et le type d'exploitation, même si toutes les fermes, quels que soient leur taille et leur type, éprouvent des problèmes. Évidemment, il y a davantage de petites fermes qui ont des difficultés, mais il faut faire attention de ne pas inclure dans ce groupe les fermes d'agrément, qui ne servent pas à faire de l'argent. Certaines petites fermes essaient de survivre, ce sont elles que nous voulons mettre en évidence. Il faut tenir compte à la fois de la taille et du type de ferme. Certains agriculteurs ont du mal à joindre les deux bouts, mais d'autres font beaucoup d'argent. Il y a de tout et nous voulons distinguer un groupe de l'autre, afin que notre aide soit plus efficace.

La présidente : Le comité voyagera à Maniwaki jeudi pour tenir d'autres audiences. Beaucoup de gens sont très impatients de venir comparaître et de nous expliquer comment ils vivent et quels sont leurs problèmes.

M. Chartrand : Nous serons heureux de répondre à d'autres questions.

La présidente : Je souhaite maintenant la bienvenue à Lucie Villeneuve, coordonnatrice du Réseau québécois du crédit communautaire.

[Français]

Lucie Villeneuve, coordonnatrice, Réseau québécois du crédit communautaire : Je vous remercie de me donner l'opportunité de comparaître pour vous parler du crédit communautaire.

Le Réseau québécois du crédit communautaire existe depuis sept ans et regroupe des fonds d'emprunt, des cercles d'emprunt et une vingtaine d'organisations au Québec qui font du microcrédit. Ces organisations accordent de petits prêts pouvant aller jusqu'à 20 000 \$ qui servent à soutenir le développement de projets d'entreprises.

Les cercles et les fonds d'emprunts ont leur siège dans 13 régions administratives, dont des régions rurales — raison pour laquelle on nous a demandé de venir faire une présentation.

Je vous présenterai, dans un premier temps, le crédit communautaire, sa raison d'être et les motifs pour lesquels on a développé le microcrédit au Québec.

Tout a commencé il y a 15 ans, dans les milieux urbains, suite à la crise du chômage de la fin des années 1980. Des organisations dans les milieux urbains de Montréal et de Québec se sont penchées sur le problème de la pauvreté. Une des façons de remédier au problème était de permettre aux gens de développer leur projet d'entreprise. Pour ce faire, il leur fallait un accès au

were available to them. These organizations therefore decided to emulate what was being done elsewhere. They developed micro-credit practices based on the lending circle model that Mr. Yunus developed in Bangladesh.

It was the Common Investment Act in the United States that first introduced the idea of loan funds. It is a practice whereby banks give a share of their profits to communities to develop housing and business projects.

Similar initiatives were first introduced in Montreal in the early 1990s and were seen in Quebec City, and then in the regions, shortly afterwards.

Over the past 15 years, community credit organizations have helped small cottage-style businesses, self-employed workers, and very small private businesses get started; and, ten years ago, this support was extended to what are commonly referred to as cooperatives or social enterprises.

There are a number of reasons that explain why these business start-ups could not get access to credit. Often, it was because they had been founded by young entrepreneurs, women, or immigrants who either had a bad credit rating or no credit rating at all. In some cases, it was because the project in question required a smaller loan than the banks wished to grant — some entrepreneurs wanted only to borrow between 5,000 and \$10,000. Nowadays, in Quebec, there are some 20 community-credit organizations and they can be found in most urban and rural settings.

In rural regions, the primary objective of the initiative was to stem the exodus of young people. When I say rural regions, I am referring to the Gaspé Peninsula, the Lower St. Lawrence, Saguenay-Lac-Saint-Jean, the Laurentians and the Mauricie region. Originally, the community-credit organizations focused on helping young people set up small businesses so that they would stay in the region and help generate economic development.

The Lower St. Lawrence region has been mired in an economic crisis since the 1990s and continuing on into this century, first in the fishing sector and, more recently, in the forestry sector. As a result, a number of businesses have had to shut down. Villages and entire regions have had to reconsider their future.

Necessity being the mother of invention, social enterprises were born. There are now a number of small local businesses, such as hair dressing salons, grocery stores, cafés and artisan bakeries. It was a matter of helping people to act on their business plan. Previously, people had not always been able to get support for their business plan: the perception is that if somebody is poor, then he or she must not have an entrepreneurial mind. The belief is that entrepreneurial people cannot be poor. However, we have found that this is not necessarily the case.

crédit. Or, l'argent n'était pas disponible. Les organisations en place se sont inspirées d'idées venant d'ailleurs. On a élaboré des pratiques de microcrédit en se basant sur le modèle que M. Yunus a développé au Bangladesh en ce qui a trait aux cercles d'emprunts.

Les fonds d'emprunts furent développés aux États-Unis à partir du Common Investment Act. Selon cette pratique, les banques redonnent une partie de leurs profits aux communautés pour développer des projets de logement ou d'entreprise.

Au début des années 1990, on a développé ce genre d'initiatives à Montréal, ensuite à Québec, puis en régions.

Depuis une quinzaine d'années, les organisations ont soutenu le développement de petites entreprises artisanales, de travailleurs autonomes, de micro-entreprises ou de petites entreprises privées et, depuis les dix dernières années, des entreprises collectives communément appelées coopératives ou entreprises sociales.

Plusieurs raisons expliquent le fait que ces nouvelles entreprises n'avaient pas accès au crédit. Souvent, il s'agissait de jeunes entrepreneurs, de femmes, d'immigrants qui n'avaient aucune histoire de crédit ou un mauvais crédit. Dans certains cas, les projets présentés nécessitaient des prêts inférieurs aux montants que les banques ou les caisses étaient prêtes à investir — on parle ici de petits montants entre 5 000 \$ et 10 000 \$. On retrouve, au Québec, une vingtaine d'organisations, tant dans les milieux urbains que ruraux.

Dans les régions rurales, l'initiative s'est développée surtout dans le but de garder les jeunes en région. On parle ici de la Gaspésie, du Bas-Saint-Laurent, du Saguenay-Lac-Saint-Jean, des Laurentides et de la Mauricie. Au départ, on avait décidé de soutenir le projet des petites entreprises chez les jeunes pour leur permettre de rester en région et de continuer le développement.

Au cours des années 1990 et 2000, la crise des pêches a sévi dans la région du Bas-Saint-Laurent et, tout dernièrement, la crise forestière. Par conséquent, plusieurs entreprises ont dû fermer leurs portes. Des villages et des régions entières ont dû se remettre en question.

Face à la nécessité de se prendre en main, le développement des entreprises collectives d'économie sociale a vu le jour. On retrouve des petites entreprises de proximité comme les salons de coiffure, les petites épiceries, les petits cafés, les boulangeries artisanales. Il s'agissait de permettre à des personnes de développer leur projet. Ces projets ne jouissaient pas toujours de soutien. La perception est que si une personne est pauvre, elle n'a sans doute pas un esprit d'entrepreneur. Évidemment, une personne ayant la fibre de l'entrepreneuriat n'est pas soumise à la pauvreté. Or, nos résultats démontrent qu'il n'en est pas forcément ainsi.

I have brought you copies of our annual report for 2006-2007. It is not a formal brief, as I was invited somewhat at the last minute. It does, however, give you an overview of our most recent findings. What you have in your hands is an up-to-date report that was produced this morning. It provides you with information on what we achieved last year. Over the course of the year, we supported 200 projects.

The way that micro-credit has been developed in Quebec is a little different to what is done elsewhere. Internationally, be it in Africa or Asia, micro-credit involves people coming together to establish a savings fund. The money in the fund is then lent out. In Canada, only financial institutions are allowed to operate in this manner. We therefore set up organizations that seek investments from members of the community. Some people make donations, others grant loans, with or without interest. The lender is responsible for his investments, through a process arranged by private contract.

In Quebec, our capitalization and fund-raising activities have allowed us to raise \$2.5 million in private capital. This money belongs to 20 organizations and is lent via loan funds. The average value of a loan-fund loan is \$7,000 and the average value of a lending-circle loan is \$2,000.

Lending-circle loans help fund planning-stage activities before the business is set up. For example, if an aboriginal worker wanted to start a business he would have to draw up a business plan. As there is no way of knowing whether the person will be a gifted entrepreneur, support is provided by the lending circle, which comprises seven to ten members. Lending circles provide potential entrepreneurs with support. It is a practice that is based on the African model.

Loan funds provide support to people who already have a business plan. The average loan that they grant is worth between \$7,000 and \$8,000.

The third community credit option is micro-credit. It is an interesting option although it has to be remembered that it is the hands-on coaching and support that the organizations provide that is responsible for ensuring that 90 per cent of entrepreneurs pay back their loans and 72 per cent of businesses survive.

It is not always easy to become an entrepreneur in a poor area. Life is not always easy for farming and forestry sector entrepreneurs. As a result, we provide support for the duration of the loan, be it a one-year or three-year loan. This allows entrepreneurs to learn to listen and develop their business, as well as giving them the opportunity to be part of a network and develop relationships with consultants. It is a question of helping them learn the ropes, so to speak. Entrepreneurs working alone and not-for-profit organizations need moral support and advice to get ahead. We are not exactly mentors, but we facilitate networking and offer to put entrepreneurs in touch with mentors. In Quebec, we currently use a social economics approach. We look to develop alternative means of economic inclusion. While a number of Quebec regions

Je vous ai apporté notre bilan de la dernière année. Ce n'est pas un mémoire formel car on m'en a fait la demande un peu à la dernière minute. Toutefois, il contient les résultats les plus récents. Vous avez donc entre les mains un rapport à jour, qui fut produit ce matin. Ce rapport contient les résultats concrets obtenus au cours de la dernière année. Durant cette période, nous avons soutenu 200 projets.

Le concept du microcrédit au Québec est un peu différent de celui qui a été développé ailleurs. Qu'il s'agisse de l'expérience africaine, asiatique ou du microcrédit international, les gens se regroupent pour faire de l'épargne. Cette épargne est prêtée. Au Canada, on ne peut pas faire d'épargne. Ce privilège est réservé aux institutions financières. Nous avons donc mis en place des organisations qui recueillent des investissements de la communauté. Il peut s'agir de dons, de prêts sans intérêt ou avec intérêt. Le prêteur est responsable de son investissement. On parle d'une entente de gré à gré sous contrat.

Dans cet effort de capitalisation et de levée de prêts, nous avons réussi, au Québec, à amasser 2,5 millions de dollars en capitaux privés, qui appartiennent aux 20 organisations. Ces capitaux constituent les prêts servant aux fonds d'emprunts. La valeur de ces prêts est en moyenne de 7 000 \$. Dans les cercles d'emprunts, la valeur de ces prêts est en moyenne de 2 000 \$.

Ces cercles et fonds d'emprunts visent le pré-démarrage d'entreprises. Par exemple, un travailleur autochtone qui désire développer son projet doit élaborer un plan d'affaires. On ne sait pas si cette personne sera un bon entrepreneur. Toute la démarche se fait à l'intérieur des cercles constitués de sept à dix personnes. Ainsi, on trouve une certaine entraide. La pratique des cercles s'inspire du modèle africain.

Pour les fonds d'emprunts, les gens arrivent avec un projet et ont déjà un plan d'affaires. Ces investissements représentent des prêts d'une valeur de 7 000 \$ à 8 000 \$ en moyenne.

La troisième caractéristique du crédit communautaire est la suivante. Le microcrédit est une option intéressante et il est intéressant de faire une levée de prêts. Toutefois, ce qui explique le taux de remboursement de 90 p. 100 et le taux de survie des entreprises de 72 p. 100 est l'accompagnement de proximité ou l'accompagnement du savoir faire et du savoir être.

Il n'est pas toujours facile de devenir entrepreneur dans un milieu où règne l'exclusion. La vie n'est pas toujours facile pour les entrepreneurs agricoles et les entrepreneurs forestiers. Par conséquent, qu'il s'agisse d'un prêt sur une durée d'un an ou de trois ans, on fait un accompagnement pendant la durée du prêt. Pendant ce temps, on apprend à écouter, à soutenir le développement de l'entreprise, à faire partie d'un réseau, à entretenir des liens avec des consultants. Je parle du savoir être. Un entrepreneur seul ou une organisation sans but lucratif a besoin d'appui moral et de conseils pour avancer. Nous ne sommes pas tout à fait des mentors, mais nous favorisons les contacts entre les entrepreneurs et leur offrons un lien avec des mentors. Dans la démarche actuelle, au Québec, nos pratiques s'inscrivent dans ce qu'on appelle l'économie sociale. Nous

developed on the strength of large forestry or agricultural businesses — and indeed other businesses. Nonetheless, there is a role for small businesses.

The Mauricie region is currently experiencing a crisis in its forestry sector. Jobs are scarce. The classrooms of the forestry school are empty. We need to find an alternative. There are some small farms, including grain farms, but they are not enough to support farmers through the harsh winter. Alternative employment is needed.

Community credit is an alternative that provides people with an additional option. It allows them to become self-employed or to set up a small business. We are seeing such initiatives being developed in regions and villages where, previously, the only employer was a saw mill, a paper mill or a farm, be it large or small.

Succession planning is difficult for Quebec farmers, as they traditionally operate in the dairy and cereal sector. Milk quotas are posing problems. We do not get involved in such projects. New projects need to be found for young people, which is where our network and community credit come into play.

Over the past 15 years, our organizations have created and maintained up to 2,140 jobs.

This year, we have provided some 21,000 hours of project support.

Each loan fund has a reserve to offset bad debt. Our reserves constitute between 10 and 15 per cent of our capital and the interest rates that we charge vary between zero and 10 per cent.

Our clients are often people who depend on employment insurance or employment assistance; people who work part time; people who have no income; or people who have started their business but still require support.

One of the major difficulties that community credit organizations face — be it in Canada, North America, or elsewhere — is that it is increasingly difficult to access loans from financial institutions, as the latter are motivated primarily by profit and concerns regarding international competitiveness. It can even be difficult to borrow as little as \$50,000 or a \$100,000 from financial institutions. That is why we provide the first loan, and even a second loan, but if a third loan is required, we turn to financial institutions such as banks and the Caisses Desjardins, to secure higher levels of capital.

We need support, either through loan guarantees or measures allowing higher levels of investment, because the regions have ever-increasing needs and our organizations do not have much

développons des alternatives et des façons différentes de mettre les personnes au centre d'un processus économique. Certaines régions du Québec se sont développées à partir des grandes entreprises forestières ou des grandes entreprises agricoles — et il en existe d'autres. Toutefois, les petites entreprises ont aussi leur place.

La Mauricie connaît actuellement une crise forestière. Les emplois sont rares. On ne compte plus aucune inscription à l'école de foresterie. On doit donc trouver une alternative. Les agriculteurs ont des petites fermes ou des fermes céréalières qui ne leur permettent pas de traverser les rigueurs de l'hiver. On doit donc trouver d'autres emplois.

Le crédit communautaire est justement une alternative qui ouvre une porte supplémentaire. Il permet à ces personnes de se créer un emploi ou de mettre sur pied une petite entreprise. Ces initiatives voient le jour dans des régions et des villages où le seul employeur était une scierie, une papetière ou une entreprise agricole de grande ou de petite envergure.

Actuellement, la relève des entreprises agricoles est difficile parce qu'au Québec, nous avons la production laitière ou la production des céréales. Les quotas de lait sont difficiles. Nous n'entrons pas dans ce genre de projet. Pour les jeunes, il faudra développer d'autres projets. C'est à cette étape que le Réseau québécois du crédit communautaire s'inscrit et que le crédit communautaire a été développé.

Depuis 15 ans, nos organisations ont pu développer, créer et maintenir jusqu'à 2 140 emplois.

Cette année, nous avons soutenu environ 21 000 heures de projets de personnes en accompagnement.

Pour chacune des organisations, par exemple, les fonds d'emprunt ont une réserve pour permettre les mauvaises créances. Nos réserves représentent entre 10 et 15 p. 100 de nos capitaux et les taux d'intérêt exigés de nos emprunteurs varient entre zéro et 10 p. 100.

Les personnes avec lesquelles on travaille sont souvent des gens qui vivent de l'assurance emploi ou de l'assistance emploi, des salariés à temps partiel, des personnes sans revenu ou bien des individus qui ont démarré leur entreprise mais qui ont encore besoin d'un soutien.

L'une des grandes difficultés que nous rencontrons — autant au Canada, en Amérique du Nord ou dans différents pays — provient du fait que dans l'ensemble des institutions financières, vu les impératifs de rentabilité et la compétition mondiale, les prêts sont de moins en moins accessibles. Même pour des prêts aussi bas que 50 000 ou 100 000 \$ auprès d'institutions financières, c'est difficile. C'est la raison pour laquelle nous, on va faire un premier et un deuxième prêt, mais rendu à un troisième prêt, nous devons développer d'autres projets de soutien auprès des institutions financières, les Caisses Desjardins ou les banques pour soutenir ce genre de projet et pour permettre des investissements plus grands.

Nous avons besoin de soutien, de garanties de prêts ou d'une ouverture pour permettre un investissement plus grand parce que les régions ont de plus en plus de besoins et nos organisations

capital to lend. Legislation is required to recognize the special status of social enterprises and to provide help through taxation measures. This would mean that investors would get tax credits for their investments in our organizations and their financial support would no longer simply be considered as charity.

We believe that both the federal and the provincial governments should introduce legislation to that effect.

[English]

Senator Callbeck: Thank you for appearing this evening. This sounds like a wonderful program, the community credit. Did you say that the reimbursement rate is at 90 per cent?

[Translation]

Ms. Villeneuve: Yes.

[English]

Senator Callbeck: That is terrific. The province pays for the operating costs, and the money that you lend out is obtained from charities and businesses. Is that right?

[Translation]

Ms. Villeneuve: Sixty-six per cent of our contributions are loans from individuals. For example, you could lend one of our organizations \$50, \$100 or \$1,000 for a year and, in return, we would pay you nominal interest. You would, however, have the option of giving us back the interest as a gift. It is essentially an agreement between the two parties. We do not get donations from charitable organizations. Financial institutions can, however, provide interest-free loans.

If you turn to page 4 of the report that I provided, you will see the breakdown of our funding sources. We receive donations from religious communities. We receive loans from both financial institutions and ethnic investment groups. We also receive support from unions.

In other words, our loans are bankrolled by individuals and local community organizations in the regions where our organizations are based.

[English]

Senator Callbeck: Thank you very much for that explanation. You mentioned financial institutions. Do banks give you money for this program?

[Translation]

Ms. Villeneuve: At the moment, we get money from the Caisses Desjardins. These are credit unions.

n'ont pas beaucoup de capitalisation à prêter. Donc, il faudrait un soutien public en termes de législation, pour reconnaître les entreprises sociales dans la comptabilité et, en termes d'ouverture fiscale. Ainsi les investisseurs — plutôt que leur aide soit considérée comme des investissements, de la charité ou de la bienfaisance — pourraient bénéficier de crédits pour les investissements dans nos organisations.

On pense que les gouvernements fédéral et provinciaux doivent légiférer dans ce sens.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Merci d'être venue ce soir. Ce programme de crédit communautaire a l'air formidable. Avez-vous bien dit que le taux de remboursement était de 90 p. 100?

[Français]

Mme Villeneuve : Oui.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : C'est formidable. La province paie les frais d'exploitation du programme et l'argent que vous prêtez est amassé auprès d'organismes caritatifs et d'entreprises. Est-ce exact?

[Français]

Mme Villeneuve : Ce sont des individus. Soixante-six pour cent de nos contributions proviennent d'individus qui font des prêts. Par exemple, vous pourriez prêter 50 \$ ou 100 \$ ou 1 000 \$ à une de nos organisations pendant un an, et nous, en échange, on vous donne un taux d'intérêt minime ou vous nous le redonnez en don. Il s'agit d'une entente à ce niveau. Aucun organisme de bienfaisance ne fait des dons. Il peut y avoir des prêts sans intérêt d'institutions financières.

D'ailleurs, dans le document que je vous ai remis, à la page 4, vous avez les sources de capitaux, à savoir comment est redistribué l'ensemble. Des communautés religieuses nous font des dons. Des institutions financières vont faire des prêts mais aussi des groupes de placement éthique. On a des fonds d'investissement soutenus par des fonds de travailleurs, par des syndicats.

Donc la capitalisation, les fonds de prêt sont composés par des levées de fonds que nous faisons auprès d'individus ou d'organisations de communautés locales ou régionales où nos organisations sont implantées.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Merci beaucoup de cette explication. Vous avez parlé d'institutions financières. Est-ce que les banques vous donnent de l'argent dans le cadre de ce programme?

[Français]

Mme Villeneuve : Actuellement, ce sont des caisses populaires, c'est Desjardins. Ce sont des caisses coopératives.

[English]

Senator Callbeck: What percentage of these loans is granted to women entrepreneurs?

[Translation]

Ms. Villeneuve: If you turn to page 5, you will see that 59 per cent of our clients are budding female entrepreneurs and that 43 per cent of them are between the ages of 18 and 35 years.

You will find that under the heading "fréquentation" or "clientele", at the bottom right.

[English]

Senator Callbeck: Sometimes you hear about microcredit. I was involved with the Prime Minister's task force on women entrepreneurs, and we heard that women really want microcredit but critics have said it is too expensive.

What is the percentage of your expenses in comparison to your outstanding loans?

[Translation]

Ms. Villeneuve: One of the reasons why our organizations exist is because our operational budget and our coaching and support services are funded by the Quebec government. Its support allows our organizations to provide micro-credit while financial institutions consider it too costly to weigh in.

Micro-credit has been around for 15 years and a number of the businesses that we have supported are now posting healthy sales figures. Seventy-two per cent of the businesses that we help are still operating after five years. A number of businesses that started off with one or two people now employ 10 to 15 people or operate as a collective. As these small businesses have grown, they have helped revitalize a number of urban neighbourhoods and have contributed to the survival of a number of towns, villages and rural communities.

To our mind, it is a joint effort: the entrepreneurs are doing their bit, while the community is stepping up to the plate by providing loans, as is the Government of Quebec by funding the operational budgets. Furthermore, all stakeholders are working to ensure sustainability. However, even if we have a role to play in the fight against poverty, that does not mean that we are the only ones who can help. That being said, we can support people who are looking to start up a business or at least help them to hire other people. We also help collectives develop large projects. Sometimes, the investments that we make generate larger investments.

We currently have \$2.5 million in capital, but we have granted \$4.8 million in loans. Often, the ratio is even higher at one to four. In other words, the project in which we invest is worth more than

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : Quel pourcentage des prêts accordés va aux femmes entrepreneures?

[Français]

Mme Villeneuve : Si vous allez à la page 5, on peut y constater que 59 p. 100 de femmes se retrouvent dans nos organisations et vont être des entrepreneures; 43 p. 100 de ces entrepreneurs ont entre 18 et 35 ans.

À la page 5, dans le tableau « fréquentation », vous retrouvez cela, en bas, à droite.

[Traduction]

Le sénateur Callbeck : On entend parfois parler du microcrédit. J'ai participé au groupe de travail du premier ministre sur les femmes entrepreneures, et nous avons appris que les femmes préconisent vraiment le microcrédit, mais que les détracteurs disent que cela coûte trop cher.

Quel pourcentage représentent vos dépenses par rapport aux prêts en cours?

[Français]

Mme Villeneuve : C'est sûr que pour que nos organisations fonctionnent, et une des raisons pour lesquelles nos organisations existent, c'est que nos budgets d'opération sont soutenus par un financement du gouvernement du Québec ainsi que tout l'accompagnement. Ceci fait que, actuellement, nos organisations peuvent donner du microcrédit parce que les ratios, les institutions financières disent que cela coûte cher.

Le microcrédit existe depuis 15 ans maintenant et plusieurs des entreprises qu'on a soutenues actuellement ont des chiffres d'affaires importants. On parle de 72 p. 100 de taux de survie après cinq ans. Donc, plusieurs entreprises composées d'une ou deux personnes au début sont maintenant une équipe de 10 ou 15 personnes ou se sont transformées en entreprise collective, ce qui fait qu'aujourd'hui, ces petites entreprises se sont développées dans leur milieu, ont aidé à la revitalisation de plusieurs quartiers dans les milieux urbains et aident actuellement à la survie de certaines villes, de certains villages ou de certains quartiers dans les milieux ruraux.

Nous disons que les entrepreneurs font leur part, que la communauté fait sa part avec les prêts et que le gouvernement du Québec fait sa part en soutenant les budgets d'opération. Chacun fait sa part dans un développement pour permettre le maintien. Même si nous sommes un outil de lutte à la pauvreté, nous ne sommes pas le seul facteur qui peut aider. Mais nous pouvons soutenir les gens qui ont une idée d'entreprise ou leur permettre au moins d'engager d'autres personnes. Ou si c'est une entreprise collective, leur permettre de développer un projet important. Parfois, les investissements qu'on va faire peuvent générer des investissements plus importants.

On a actuellement 2 500 000 \$ de capitalisation, mais on a prêté jusqu'à 4 800 000 \$ et souvent, ce sont des ratios d'un pour quatre. Cela veut dire qu'à chaque fois qu'on investit dans un

the sum of our investment and other partners often become involved when our organizations want to go a little further. We either act as guarantors or as funders.

The Canadian Federation of Independent Business has carried out studies on this subject. It found that one of the major problems was that women and young people cannot easily access start-up capital. In certain sectors, we are filling the shoes of angel investors, whose numbers are dwindling when it comes to serving deprived communities.

[English]

Senator Calbeck: It sounds like a wonderful program and I congratulate you.

Senator Oliver: Congratulations on an excellent organization and an excellent report. You are very successful, and you are doing wonderful work.

The document you gave us is a history of the concept; it is a portrait of the organization, a presentation of the approaches of the association, a word from the president, a report of the coordinator, examples of witnesses and a list of members, but nowhere do I see a financial statement. Most of what you have talked about today is money and finance, but there is no traditional financial statement showing the use of funds, the revenue, expenses, balance and so on. Is there a second document somewhere with that in it?

[Translation]

Ms. Villeneuve: As we are a network, the only financial statements that I could provide are those of our organization, which is structured much like any other not-for-profit organization. Each of the network's member organizations has its own financial statements showing capital inputs and outputs.

[English]

Senator Oliver: Is there a consolidated financial statement?

[Translation]

Ms. Villeneuve: No, we do not have a consolidated financial statement. What makes our network unique is that each member organization has been set up by and for the community. The organizations therefore remain in the service of their community. They are therefore set up as not-for-profit organizations, with their own board of directors and their own financial statements.

As we have an agreement with the provincial Department for Economic Development, Innovation and Exports, our network is a hub for operational funding. We receive financial statements from the member organizations, but we do not make them public ourselves. That is the responsibility of the respective organizations. If the matter is of interest to you, I could check with each of our member organizations.

projet, le projet vaut un peu plus, et souvent, on aura d'autres partenaires lorsque nos organisations iront un peu plus loin, et on servira en garantie ou en mise de fonds.

Des études ont été faites par la Fédération canadienne des entreprises indépendantes qui disait qu'actuellement, un des grands problèmes c'est que les femmes et les jeunes ont de la difficulté à trouver du capital de démarrage. Nous venons remplacer les anges financiers dans certains secteurs où il y en a de moins en moins, auprès de populations qui s'appauvrissent.

[Traduction]

Le sénateur Calbeck : Je vous félicite, ce programme a l'air formidable.

Le sénateur Oliver : Félicitations, vous êtes un organisme excellent et votre rapport est également excellent. Votre programme fonctionne très bien, vous faites un travail extraordinaire.

Le document que vous nous avez fourni décrit l'histoire d'un concept. Il s'agit du portrait de l'organisme, d'un exposé des approches de l'Association, il y a aussi quelques mots du président, le rapport du coordonnateur, des témoignages et la liste de vos membres, mais je ne vois pas vos états financiers. Aujourd'hui, vous nous avez parlé principalement d'argent et de finance, mais nous n'avons pas les états financiers de votre organisme, qui nous montrent comment sont utilisés les fonds, quels sont les recettes, les dépenses, le solde, et cetera. Est-ce que vous avez un autre document qui comprend les états financiers?

[Français]

Mme Villeneuve : Puisqu'on est un réseau, les états financiers que je pourrais vous présenter sont ceux de notre organisation, donc une structure normale d'organisation sans but lucratif. Chacune des organisations membres du réseau a ses propres états financiers où on peut voir les entrées et les sorties au niveau des capitaux.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Avez-vous des états financiers consolidés?

[Français]

Mme Villeneuve : Non, il n'y a pas d'états financiers consolidés. L'originalité de nos organisations c'est que chacune des organisations membres du réseau a été fondée par les communautés afin de répondre à leurs besoins et elles demeurent donc au service de leur communauté. Donc, elles se sont constituées comme organisations sans but lucratif, avec leur assemblée, leur conseil d'administration et leurs états financiers propres.

Puisqu'on a une entente avec le ministère provincial du Développement économique, de l'Innovation et de l'Exportation, le réseau est une courroie de transmission pour le financement des opérations. On reçoit leurs états financiers, mais on ne les rend pas publics nous-mêmes. C'est chacune des organisations qui le fait. Si cela vous intéresse, je peux vérifier avec chacune des organisations.

[English]

Senator Oliver: Is there a place where is there is a statement showing the use of the \$2.5 million in private capital that you have gained?

[Translation]

Ms. Villeneuve: The report that I gave you clearly shows the number of loans, the outstanding debt, and the debtors. All of that information is available in this document. I do not, however, have information on capital inputs and outputs.

[English]

Senator Oliver: Of the \$2.5 million what is left right now? Do you have \$300,000 or \$400,000?

[Translation]

Ms. Villeneuve: Six hundred and thirty-one thousand dollars of the total \$2.5 million is currently being reimbursed and the rest is outstanding.

Six hundred and thirty-one thousand dollars are in the process of being reimbursed. Some organizations are larger and, therefore, have more capital. Our greatest difficulty is that we are unable to raise as much money in rural regions, even though the needs are greatest there. More established organizations have more capital: for example, the one in Montreal currently has \$500,000, while the one in Quebec has \$700,000; organizations elsewhere have less capital.

As it says in the report, we are considering setting up a Quebec-wide fund to ensure that these organizations and their funds have enough capital and are able to generate some leverage. Regional organizations are often able to raise \$150,000 or \$200,000, when in fact they may need \$300,000. We wonder if this initiative should be supported. We are in the process of working with financial sector partners and, we hope, with the Government of Quebec, to look for solutions.

[English]

Senator Oliver: Do you or do you not take an equity position in the groups, companies and individuals with whom you invest? Second, you said that you would like to help individuals get access to banks and other financial organizations therefore you do loan guarantees. I would like to know how you show the loan guarantees and your potential liability for those loans against your capital assets. In other words, you have \$2.5 million in private capital. What is the amount of your loan guarantees? Would it be \$2 million in loan guarantees?

[Translation]

Ms. Villeneuve: I have forgotten the first part of your question.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Est-ce qu'il y a une façon de savoir comment sont utilisés les 2,5 millions de dollars de capitaux privés que vous avez amassés?

[Français]

Mme Villeneuve : Dans le rapport que je vous présente, je suis sommairement capable de faire ressortir le nombre de prêts, combien il reste à rembourser, à qui cela s'adresse. C'est ce que vous avez dans ce document. Mais je n'ai pas les entrées et les sorties.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Sur les 2,5 millions de dollars, que vous reste-t-il aujourd'hui? Est-ce qu'il vous reste 300 000 ou 400 000 \$?

[Français]

Mme Villeneuve : Étant donné que c'est une capitalisation on a 2 500 000 \$ de capitalisation, il y a 631 000 \$ actuellement en cours de remboursement, ce qui fait qu'il nous reste la différence entre les deux.

Il y a 631 000 \$ en cours de remboursement. Certaines organisations sont plus grosses et ont donc plus de capitaux. La plus grosse difficulté qu'on rencontre c'est que les organisations plus vieilles, comme celle de Montréal, qui a actuellement 500 000 \$ de capitalisation ou comme celle de Québec qui a 700 000 \$ de capitalisation; ailleurs, ce sont de plus petits montants et c'est dans les régions rurales, on ramasse moins d'argent alors que les besoins sont les plus grands.

Comme vous pouvez voir dans le rapport, on pense actuellement à mettre en place un fonds national pour soutenir l'approvisionnement de ces organisations, de ces fonds pour pouvoir faire un effet de levier. Souvent, dans certaines régions, on peut ramasser peut-être 150 000 \$, 200 000 \$, alors que les besoins seraient peut-être de 300 000 \$. On regarde si on ne pourrait pas appuyer tout cela? On est en train d'y travailler avec des partenaires financiers et, on l'espère, avec le gouvernement du Québec.

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Est-ce que vous possédez une participation financière dans les groupes, les entreprises et les personnes avec lesquels vous investissez? Deuxièmement, vous avez dit que vous voulez aider les gens à avoir accès aux banques et aux autres institutions financières, c'est pourquoi vous garantisiez les prêts. J'aimerais savoir comment vous vous y prenez pour garantir les prêts et quelle est votre responsabilité pour ces prêts vis-à-vis de votre actif? En d'autres mots, vous avez 2,5 millions de dollars de capitaux privés. Combien représentent vos garanties de prêt? Est-ce qu'il s'agit de deux millions de dollars?

[Français]

Mme Villeneuve : J'ai oublié la première partie de la question.

[English]

Senator Oliver: Do you take equity?

[Translation]

Ms. Villeneuve: In practical terms, we ask for a certain interest rate. Each one of the organizations has an investment policy or a loans policy. One organization does not ask for a particular interest rate, so the person pledges to pay back the loan, while other organizations ask for prime plus 2 per cent, 4 per cent or 6 per cent. Generally speaking, they ask for about 10 per cent. That is the only equity participation.

That is important to us. Several organizations ask for a particular rate because we are the first lender on the person's credit history. We want to re-establish the person's credit. To do so, he has to demonstrate that he is able to pay back the loan. So, once he has paid back the loan, we can prove that he has done so.

As for your second question, which had to do with loan guarantees, I could not tell you how much is granted in the form of a loan guarantee. But I can tell you that each one of my organizations will support the business project alone, because these are small projects under \$5,000. They are the ones who enter into the loan agreement.

On the other hand, if the project is worth between \$30,000 and \$50,000, other partners enter the picture, such as a local development centre or a SFDC, a Community Future's Development Corporation. At that point, they ask us to come in and provide a guarantee. They know that if we come in with a loan guarantee, we provide assistance to the person, which allows the financial institution and the economic-development or the local-development agency to say that they have confidence in the company and that they believe it will grow. Some entrepreneurs know that the organizations believe in the project, but the organizations think that the entrepreneur needs a little bit more assistance and some support to make his project work. They recognize that we have the professional skills to provide the support, so if there are loan guarantees, it helps us make progress.

For us, the advantage of a loan guarantee is that these institutions or these organizations recognize the value of the entrepreneur and the value of the various projects that we are involved with.

Senator Chaput: Ms. Villeneuve, I would like to congratulate you on your excellent presentation.

Let us look at the example of a young woman who has received a \$5,000 loan from you to set up a small company. Obviously, during the first year revenue will not be very high. Can this young woman collect employment insurance benefits? Is there an agreement with the Government of Quebec so that she can still collect these benefits during the first year?

[Traduction]

Le sénateur Oliver : Est-ce que vous possédez une participation financière?

[Français]

Mme Villeneuve : Concrètement, on demande un taux d'intérêt. Chacune des organisations a une politique d'investissement ou une politique de prêt. Il y a une organisation qui ne demande pas de taux d'intérêt, c'est donc plus des frais d'honneur et, les autres demandent le taux préférentiel plus deux, plus quatre, plus six. Cela varie autour de 10 p. 100. C'est la seule prise de participation.

Pour nous, c'est important. Pour plusieurs organisations, la raison pour laquelle on demande un taux d'intérêt, c'est que nous sommes le premier intervenant dans l'histoire de crédit de la personne. On veut refaire le crédit de cette personne. À cette fin, il faut démontrer qu'elle est capable de rembourser. Donc, à la fin de son remboursement, on peut le prouver.

Pour ce qui est de votre deuxième question, en ce qui concerne les garanties, je ne suis pas capable de vous dire combien, en garantie de prêt. Mais je peux vous dire, par contre, que chacune de mes organisations lorsque ce sont des petits projets en bas de 5 000 \$, les organisations vont soutenir le projet d'entreprise seules. À ce moment-là, ce sont eux qui vont contracter le prêt.

Par contre, si c'est un projet d'environ 30 000 ou 50 000 \$, d'autres partenaires entrent en jeu, par exemple, un centre local de développement ou une SADC, une Société d'aide au développement des collectivités. À ce moment, ils nous demandent d'intervenir en garantie. Ils savent que si on entre en garantie, on fait l'accompagnement permettant ainsi à l'institution financière et à l'organisme de développement économique ou de développement local de dire qu'ils ont confiance au développement de l'entreprise. Certains entrepreneurs savent que les organisations croient au projet, mais ces dernières se disent que l'entrepreneur a besoin d'un peu plus d'aide pour développer son projet, d'un certain soutien dans le développement de ce projet. On reconnaît vos compétences professionnelles dans ce soutien, donc si vous venez en garantie, cela nous permettra d'avancer.

L'avantage pour nous de venir en garantie, c'est de faire reconnaître, par ces institutions ou ces organisations, la valeur de l'entrepreneur et la valeur du ou des projets de l'entreprise collective.

Le sénateur Chaput : Madame Villeneuve, je vous félicite de votre excellente présentation.

Prenons l'exemple d'une jeune femme à qui vous avez prêté 5000 \$ pour mettre sur pied un commerce artisanal. Durant la première année, il est évident que les revenus ne seront pas très élevés. Cette jeune femme a-t-elle accès à des primes d'assurance emploi? Y a-t-il une entente avec le gouvernement du Québec afin qu'elle puisse avoir accès à ces primes pendant la première année?

Ms. Villeneuve: Yes, if she qualifies for the program that provides support to self-employed workers, which is offered by the Government of Quebec in cooperation with the federal government. But there are a number of rules; the program is for one year. It is not always easy for some entrepreneurs because they lose their source of income. They will not lose their childcare benefits. Sometimes a single mother who is an entrepreneur has problems because her child is sick. In cases like this, we can waive payments or try to find other solutions. We work with other organizations within the network to help her. The tool that we provide is not the only one out there. We call this socially responsible investment. We also take on responsibility. It goes both ways. Often these people have to deal with difficult situations in their personal life.

Senator Chaput: Do you offer this support until the person has fully reimbursed the loan?

Ms. Villeneuve: Exactly.

Senator Chaput: You have provided support to approximately 200 projects. Percentage wise, how many of these projects were carried out in rural areas, as opposed to urban settings?

Ms. Villeneuve: That is a good question. I could check and get back to you with an answer.

Senator Chaput: You have no idea of what that would be?

Ms. Villeneuve: We cover 13 regions. Of these 13, perhaps five are in urban areas. Currently, our organizations in rural areas are younger and the problems are greater.

It is difficult to make the comparison. There are two million people in Montreal; percentage wise, we may support a larger number of projects, but supporting all the projects in rural areas takes more effort. The distances are greater. There are fewer loans, because of the time required to meet the people. Often the financial institutions and the traditional development organizations will not travel as far afield because of time constraints.

Senator Chaput: I wanted to know whether the default rate was higher in rural areas than in urban ones.

Ms. Villeneuve: We do not ask for collateral, the only collateral that we have is the person and the relationship of trust. Our reimbursement rate will be higher than the survival rate of the businesses because people will continue to pay back the loan even if the business folds. People remember that we helped them and they want to continue for the sake of other people. Depending on the entrepreneur's sense of belonging to his environment, whether rural or urban, the reimbursement rate may be higher. On average, it is 90 per cent, but in some areas it is 100 per cent. It is difficult to give you an exact answer, but the relationship of trust is very important.

Senator Chaput: What is the survival rate for these businesses?

Mme Villeneuve : Si elle est reconnue par le Programme de soutien travailleur autonome du gouvernement du Québec, qui est en lien avec le gouvernement fédéral, oui, mais il y a des règles; la durée est d'un an. Ce n'est pas toujours facile pour certains entrepreneurs parce qu'ils perdent leur revenu. Ils ne perdront pas le soutien aux enfants. Il peut arriver dans la vie d'une entrepreneure monoparentale que l'enfant est malade, à ce moment on peut faire des moratoires de paiement ou essayer de trouver des solutions. On est en lien avec d'autres organisations dans le réseau pour lui venir en aide. L'outil qu'on met en place n'est pas un outil isolé. On appelle cela de l'investissement socialement responsable. On devient aussi responsable. Il y a un aller-retour. Souvent, ces personnes doivent jongler avec des circonstances de la vie qui ne sont pas toujours évidentes.

Le sénateur Chaput : Offrez-vous cet appui tant et aussi longtemps que la personne n'a pas remboursé le prêt?

Mme Villeneuve : Exactement.

Le sénateur Chaput : Vous avez soutenu 200 projets environ. Quel est le pourcentage des projets qui ont été soutenus dans le milieu rural versus le milieu urbain?

Mme Villeneuve : C'est une bonne question. Je pourrais vérifier et vous faire parvenir la réponse.

Le sénateur Chaput : Vous n'avez aucune idée?

Mme Villeneuve : On couvre 13 régions. Dans ces 13 régions, on a peut-être cinq régions urbaines. Actuellement, nos organisations implantées dans les milieux ruraux sont plus jeunes et les difficultés sont plus grandes.

La comparaison est difficile. Si on pense qu'à Montréal il y a deux millions de personnes, le nombre de projets peut augmenter en pourcentage et être plus nombreux mais le travail fait pour soutenir l'ensemble des projets en milieu rural est plus grand. Les distances à parcourir sont plus grandes. Il y a moins de prêts parce qu'il a fallu plus de temps pour rencontrer les personnes. Souvent les institutions financières ou les organisations de développement traditionnelles n'iront pas aussi loin parce que cela demande du temps.

Le sénateur Chaput : Je cherchais à savoir si le taux de non remboursement était plus élevé dans les régions rurales qu'urbaines.

Mme Villeneuve : Nous ne demandons pas de garantie. La seule garantie que nous avons, c'est la personne, la relation de confiance. Notre taux de remboursement sera plus élevé que notre taux de survie d'entreprise parce que les gens vont continuer à rembourser même si l'entreprise s'arrête. Les gens se rappellent que nous les avons aidés et ils veulent continuer pour les autres. Dépendamment du sentiment d'appartenance en milieu rural ou urbain, le taux de remboursement peut être plus élevé. On parle d'une moyenne de 90 p. 100, mais dans certains milieux c'est 100 p. 100. C'est embêtant de vous répondre, mais le lien de confiance est très important.

Le sénateur Chaput : Quel est le taux de survie des entreprises?

Ms. Villeneuve: The survival rate of these businesses after five years is 72 per cent. Our rate is comparable to the current rates for private enterprises.

Senator Chaput: That is excellent.

[English]

Senator Peterson: Thank you, Ms. Villeneuve, for your presentation. It sounds to me like philanthropy in action. You have a high-risk borrower with no collateral and no problems accessing capital; the success rate is outstanding. The banks would love you and want to know your secret.

How many applications would be rejected? Would it be four out of every five? Is it higher? How strict are you on that?

[Translation]

Ms. Villeneuve: We do not operate in terms of the number of applications rejected, but rather, we go by the economic insertion rate. Not everyone has what it takes to be an entrepreneur. Thirty-nine per cent of the people that we meet with start up a company. However, the remaining 51 per cent go back to school or return to the labour force. With the lending circles, helping the person move towards employment, education or a business is just as important as the approach to the actual business, because the person will have really given the project some serious thought. When people go through the pre-start-up stage and develop their project, some realize that this is not for them. However, we then direct them to other resources.

In contrast, when it comes to funding, most of the projects that are analyzed by the loans committees are ultimately approved. However, the process can take time, because we fine-tune the details and the project has to be realistic. We work on the business plan with them so that once the business starts up, the business plan is marketable. We are not a charitable organization. Rather, we are a social and economic development organization, a social economy undertaking. We believe in people's dignity and potential. We have a tool and we work together to facilitate access to credit. These kinds of tools were developed 100 years ago in Quebec by Alphonse Desjardins. We have updated them, because nowadays economic imperatives have changed things and we are starting over again. Does that answer your question?

[English]

Senator Peterson: Do you have a schedule of repayment or is it on a best-effort basis?

[Translation]

Ms. Villeneuve: Each organization has a board of directors and a loans committee. The people on these committees are volunteers who have become involved to support the organization. They study the business plan, they look closely, because after all, it is a collective effort. We do not provide

Mme Villeneuve : Le taux de survie des entreprises après cinq ans est de 72 p. 100. On se compare avec les taux actuels des entreprises privées.

Le sénateur Chaput : C'est excellent.

[Traduction]

Le sénateur Peterson : Madame Villeneuve, merci de votre exposé. Pour moi, c'est de la vraie philanthropie. Vous faites affaire avec des emprunteurs à haut risque, sans garantie, qui arrivent enfin à accéder à du capital. Votre taux de réussite est extraordinaire. Les banques doivent vous adorer et doivent vouloir connaître votre secret.

Combien de demandes devez-vous rejeter? Est-ce que c'est quatre sur cinq? Est-ce que c'est plus? Êtes-vous très stricts lorsque vous examinez les demandes?

[Français]

Mme Villeneuve : On ne fonctionne pas en termes de rejets mais en taux d'insertion économique. Il n'est pas donné à tout le monde d'être entrepreneur. Trente-neuf pour cent des gens qu'on rencontre démarrent une entreprise. Par contre, les 51 p. 100 qui restent ce sont des gens qui font des retours aux études ou à l'emploi. Avec les cercles d'emprunt, le travail d'accompagnement vers l'emploi, les études ou l'entreprise est aussi important que la démarche vers l'entreprise, parce que toute la réflexion autour du projet a été faite. Lorsque les gens font leur démarche de pré-démarrage, ils vont développer leur projet et vont réaliser que ce n'est pas pour eux, mais on va les aider à aller vers d'autres ressources.

Par contre, en ce qui a trait aux fonds, au niveau du comité de prêt, la majorité des projets qui seront analysés vont finir par aboutir. Toutefois, cela peut prendre du temps, parce qu'on va raffiner le projet et il faut que le projet soit réaliste. On travaille le plan d'affaires avec eux pour que, lorsque l'entreprise va démarrer, leur plan d'affaires soit valable sur le marché également. On n'est pas un organisme de charité, mais un organisme de développement social et économique qu'on appelle l'entreprise d'économie sociale. On croit à la dignité et au potentiel des personnes. On a un outil et on va travailler ensemble l'accès au crédit. Ce type d'outils a été développé il y a 100 ans au Québec, par Alphonse Desjardins. On le met au goût du jour parce qu'aujourd'hui les impératifs économiques ont changé la donne et nous on recommence. Ai-je répondu à votre question?

[Traduction]

Le sénateur Peterson : Est-ce que vous imposez des échéances de remboursement, ou est-ce que vous vous fondez sur la bonne volonté?

[Français]

Mme Villeneuve : Chacune des organisations a un conseil d'administration et un comité de prêt. Ce sont des personnes bénévoles qui s'impliquent pour soutenir l'organisation. Elles vont étudier le plan d'affaires, prendre le temps de voir, parce que c'est quand même un patrimoine collectif. On ne prête

loans so that we can declare losses. We take these loans seriously, and we do not assume that there will be more money later. No, each step proceeds in a rather scrupulous manner. Criteria are set, and the entrepreneur has to go back and do his homework or work on his project more with his business coach. He has to do a number of things as he goes through the process. There is follow-up, both of the business and of its financial statements. We require the entrepreneurs in some of the organizations we support to hire an accountant. The loan includes an amount for the services of an accountant who develops a monthly accounting system so that the statements can be verified. The entrepreneurs may be very good at developing a product: often they are artists or craftsmen whom we supervise, but they are not necessarily good accountants. We tell them that we will teach them about accounting, but at the beginning someone will show them what to do. We do not take anyone by the hand, but we do protect our own interests.

[English]

Senator Peterson: Are your operations throughout the entire province of Quebec or just in one region?

[Translation]

Ms. Villeneuve: The province of Quebec currently has 17 administrative regions, and we are involved in 13 of them. It is not that these communities do not want to develop projects, but to achieve this objective, the community has to come together. There are operating costs. The Government of Quebec has agreed to fund 19 organizations. If you look at the list of members that you have, you will see that some are recorded as active members. Those are the 19 whose operations are currently funded by the government. The members that are described as partners are the organizations that have been able to provide community credit, but do not have operating costs. So in some regions, it is more difficult to set up operations. We are currently trying to find solutions to pay for these organizations' operations. That is why we do not cover all the regions. Another reason for this is that community credit is still a recent initiative. We are starting to better understand what we do. And so that means I have to travel quite a bit.

[English]

Senator Gustafson: Ms. Villeneuve, you said you are a non-profit organization.

Ms. Villeneuve: Yes.

Senator Gustafson: Does that mean you do not have charity status with the Canada Revenue Agency?

[Translation]

Ms. Villeneuve: We have two kinds of status in Quebec. We have status under part three which has to do with the Companies Act, not-for-profit organizations, and our members have charitable organizations status. We have both, and we can have both. The opportunity does exist. Actually, I recently learned that

pas pour avoir des pertes ou penser que ce n'est pas grave, que l'argent, on en aura encore plus tard. Non, chacune des démarches est faite de façon assez scrupuleuse. Des critères sont établis et l'entrepreneur doit repartir avec des devoirs ou avec son accompagnateur pour les choses à réaliser dans son travail. Il y a des suivis et de l'entreprise, de l'entrepreneur et de ses bilans. Dans certaines de nos organisations, on oblige les entrepreneurs à engager un comptable. Dans le prêt, il y a un montant accordé pour les services d'un comptable qui va développer la comptabilité mensuelle pour pouvoir vérifier les bilans. On peut être très bon pour développer un produit parce qu'il s'agit souvent d'artistes ou d'artisans en grande partie que nous supervisons, mais pas nécessairement bon pour faire la comptabilité. On leur dit qu'on va leur apprendre, mais au départ quelqu'un va leur montrer. On ne veut pas prendre personne par la main, mais on protège aussi nos intérêts.

[Traduction]

Le sénateur Peterson : Êtes-vous présents dans toute la province québécoise, ou simplement dans une région?

[Français]

Mme Villeneuve : La province de Québec compte actuellement 17 régions administratives et nous sommes impliqués dans 13 régions. Ce n'est pas faute que les milieux voudraient aussi développer leurs projets, sauf que pour développer ce genre de projet, il faut que le milieu se regroupe. Il y a les frais d'opération. Le gouvernement du Québec a accepté de financer 19 organisations. Dans la liste des membres que vous avez à la fin, quand on écrit membre actif, ce sont les 19 financés actuellement par le gouvernement au plan des opérations. Dans les membres partenaires, ce sont les organisations qui réussissent quand même à faire du crédit communautaire, mais qui n'ont pas de frais d'opération. Ce qui fait que dans certaines régions, c'est plus difficile à implanter. On est en train d'essayer de trouver des solutions pour financer les opérations de ces organisations. C'est la raison pour laquelle on ne couvre pas toutes les régions et une autre raison pour laquelle on ne couvre pas toutes les régions, c'est que le crédit communautaire est encore jeune. On commence à connaître ce qu'on fait. Ce qui fait que je me promène pas mal.

[Traduction]

Le sénateur Gustafson : Madame Villeneuve, vous avez dit que vous étiez un organisme à but non lucratif.

Mme Villeneuve : Oui.

Le sénateur Gustafson : Est-ce que cela veut dire que vous n'avez pas le statut d'organisme de charité aux yeux de l'Agence de revenu du Canada?

[Français]

Mme Villeneuve : Au Québec, on a deux statuts, on a la partie trois qui concerne la Loi des compagnies, qui sont les organismes sans but lucratif, et on a aussi pour nos membres, le statut d'organisme de bienfaisance. On a les deux et on peut avoir les deux. Il y a cette possibilité. D'ailleurs, j'ai appris dernièrement

Quebec is the only province that can grant not-for-profit status. In the other provinces, the federal government does that. With the dual status, we have been able to develop several organizations and several social enterprises. Moreover, we are trying to expand existing frameworks so that we can get recognition for some of our practices that are somewhat different.

[English]

Senator Gustafson: Would many of your clients be below the income of taxation? They would not make enough income to have to pay taxes.

[Translation]

Ms. Villeneuve: You are asking whether the clients that receive loans pay taxes? That is a good question. I think that some do. The smaller ones do not, because of course in the current tax system, you have to earn a minimal amount of income before you must pay taxes. Consequently, I would say that our businesses do not pay taxes, but several of the ones that we helped in the past and that we still provide some friendly support to now pay taxes.

[English]

Senator Gustafson: You say you have an organization. How do you reach the people who come to you? Do you have an office?

[Translation]

Ms. Villeneuve: Listed at the end of the document that I have submitted to you are the member organizations that belong to our association. Each organization has set up shop in a different region or city in Quebec. Each organization employs between 2 and 13 people. Currently, the network has about 50 employees who work in different organizations. There are two employees who make up my network. For each organization that provides a loan, there is management board and advisors who work directly with the borrowers and clients.

[English]

Senator Gustafson: Are these paid employees or are many volunteers?

[Translation]

Ms. Villeneuve: Yes. Volunteers are involved on the loan committees and board of directors. Moreover, all staff who are involved in lending operations, provide support and ensure follow-up action are professionals.

[English]

The Chairman: Thank you, Ms. Villeneuve. This has been a very different presentation than we have had in our long variety of meetings on this particular issue with which we are struggling.

qu'il n'y a qu'au Québec qu'on donne le statut d'organisme sans but lucratif. Dans les autres provinces, c'est le gouvernement fédéral qui le fait. C'est ce qui nous a permis de développer plusieurs organismes et plusieurs entreprises sociales. On essaie d'ailleurs d'ouvrir les cadres existants pour faire reconnaître nos pratiques qui sont un peu différentes.

[Traduction]

Le sénateur Gustafson : Combien de vos clients ont des revenus inférieurs au seuil d'imposition? Combien ne font pas assez d'argent pour payer des impôts?

[Français]

Mme Villeneuve : Les clients qui reçoivent des prêts, paient-ils des impôts? C'est une bonne question. Je pense que oui, pour certaines entreprises. Pour celles qui sont plus petites, non, parce que c'est sûr qu'actuellement, dans la fiscalité, il y a un revenu minimal à atteindre pour devoir payer de l'impôt. Ce qui fait que l'ensemble de nos entreprises, c'est non, mais plusieurs des entreprises qu'on a aidées et qui sont encore en support amical paient de l'impôt.

[Traduction]

Le sénateur Gustafson : Vous dites que vous êtes un organisme, comment établissez-vous un contact avec les personnes qui ont besoin de vous? Avez-vous des bureaux?

[Français]

Mme Villeneuve : À la fin du document que j'ai déposé, vous retrouvez chacune des organisations membres de mon regroupement qui ont chacune pignon sur rue dans différentes régions du Québec ou des villes québécoises. Chacune de ces organisations a entre 2 et 13 employés. Ce qui fait qu'actuellement au réseau, on a une cinquantaine d'employés qui travaillent dans les différentes organisations. Pour le réseau où je travaille, nous sommes deux employés. Pour chacune des organisations qui va faire des prêts, il y aura une direction et des conseillers qui travailleront directement avec les emprunteurs ou les clients.

[Traduction]

Le sénateur Gustafson : Est-ce qu'il s'agit d'employés rémunérés ou est-ce que beaucoup sont bénévoles?

[Français]

Mme Villeneuve : Oui. Les bénévoles sont utilisés pour les comités de prêt ou les conseils d'administration. Ils sont impliqués à ce niveau mais l'ensemble du personnel qui travaille au niveau des prêts, qui fait dans l'accompagnement et le suivi sont des employés rémunérés, des professionnels.

[Traduction]

La présidente : Merci, madame Villeneuve. Vous nous avez présenté un exposé bien différent de ce que l'on entend souvent dans nos différentes séances sur cette question précise que

It is very encouraging to hear from you, and it would be a good thing if some of what you are doing could be stretched all across Canada to give help to those who are a bit on the outside.

Thank you very much. Good luck with what you do, and we hope to see you again.

The committee adjourned.

OTTAWA, Thursday, June 7, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 9:04 a.m. to examine and report on rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*English*]

The Chairman: Good morning, honourable senators, and good morning to our witness. Welcome to those who have tuned in to watch the Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry hearing on rural poverty.

Through our travels across the land, rural Canadians have repeatedly told us about the vital role played by religious communities in rural Canada. They not only help knit rural communities together through their teachings, but they are often front-line workers in the struggle to overcome rural poverty. It gives me great pleasure today to welcome the Reverend Christine O'Reilly, Minister of Knox Presbyterian Church in Thedford and Watford, two communities located in Lambton County, Ontario, a rural area near the southern shores of Lake Huron.

We have one hour to cover a wide array of issues with Reverend O'Reilly, so I would invite my colleagues to keep their questions as brief as possible to allow her to respond fully and for everyone to be able to contribute to the discussions.

Reverend Christine O'Reilly, Minister, Knox Presbyterian Church, Thedford and Watford, Ontario, as an individual: I want to thank you for the privilege of being here and for taking seriously the role that religious and faith-based communities play in rural Canada.

You are to be commended for exploring and understanding the issues and for providing helpful information and recommendations on this vast subject of poverty in rural Canada. Your work thus far has been insightful and interesting, and it is encouraging that you are taking the time to think about faith-based and church groups within rural Canada.

My purpose today is to speak to you, based on my experience and knowledge, about the role that rural churches have in identifying and addressing rural poverty among the people and

nous essayons de comprendre. Votre intervention est très encourageante et il serait intéressant de voir si votre travail peut être appliqué ailleurs au Canada pour aider ceux qui sont un peu en marge du reste de la société.

Merci beaucoup. Je vous souhaite bonne chance, et nous espérons vous revoir bientôt.

La séance est levée.

OTTAWA, le jeudi 7 juin 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 9 h 4, pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Bonjour, honorables sénateurs, et bonjour à nos témoins. Je souhaite la bienvenue aux personnes qui suivent à l'écran les débats du Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts sur la pauvreté rurale.

Au cours de nos déplacements, les Canadiennes et Canadiens des régions rurales nous ont parlé à maintes reprises du rôle crucial joué par les communautés religieuses dans les régions rurales du Canada. Ces communautés ont contribué à la fois à unir les collectivités rurales par leurs enseignements, et ont souvent été à l'avant-garde dans la lutte contre la pauvreté rurale. J'ai le grand plaisir d'accueillir aujourd'hui la révérende Christine O'Reilly, ministre du culte de l'Église presbytérienne Knox à Thedford et Watford, deux localités du comté de Lambton, en Ontario, une région rurale située près de la rive sud du lac Huron.

Nous disposons d'une heure pour couvrir un vaste domaine en compagnie de la révérende O'Reilly. Je vais donc demander à mes collègues de poser les questions les plus brèves possible afin de lui donner suffisamment de temps pour bien répondre aux questions et pour donner à tous la possibilité de prendre part à la discussion.

La révérende Christine O'Reilly, ministre du culte, Église presbytérienne Knox, Thedford et Watford (Ontario), à titre personnel : Je tiens à vous remercier de m'accorder le privilège de venir témoigner et de prendre au sérieux le rôle que les communautés religieuses et groupes confessionnels jouent dans les régions rurales du Canada.

Je vous félicite d'avoir examiné et compris les problèmes et d'avoir fourni des informations et des recommandations utiles sur ce vaste sujet qu'est la pauvreté dans les régions rurales du Canada. Jusqu'à présent, vos travaux se sont avérés perspicaces et intéressants et il est encourageant de constater que vous vous donnez la peine de vous intéresser aux groupes confessionnels et religieux des régions rurales du Canada.

Aujourd'hui, j'ai l'intention de vous parler, en m'appuyant sur mon expérience et mes connaissances, du rôle des églises rurales dans la lutte contre la pauvreté parmi leurs fidèles et dans le

communities they serve. Also, it is important to note how rural churches are affected by rural poverty and the consequences this has for rural communities.

Since 1988, I have been minister at two rural congregations in Southwestern Ontario. Knox Church in Thedford and St. Andrew's Church in Watford are each noted for having the tallest steeples in their communities, which can be seen from some distance. The church in Thedford was built in 1877 and the church at Watford in 1873. They have a long tradition of worship and of supporting the communities and the people in times of both celebration and sorrow. The biblically rich values of honesty and integrity, valour, compassion, kindness, self-sacrifice, stewardship of creation and love have been taught and practiced, a tradition that continues to this day.

Thedford is a small village with a population of about 800. We are about five minutes away from Ipperwash, which has been the subject of quite a bit of attention over recent years. The community draws members from the farms in the immediate area and also from the small communities within a 30-kilometre radius of the town.

In 1988, when I arrived in Thedford, worship attendance was about 20, and in recent years that has expanded to 60 to 80 on a Sunday, which is atypical for rural countries but I think is a result of both spiritual renewal and a renewed commitment from this congregation to serve its community.

The congregation has been instrumental in providing support and assistance to needy families through our church benevolent fund. Families with no connection to this congregation have sought and received assistance for everything from paying hydro bills to buying groceries and covering costs of transportation to medical appointments in London and Sarnia, the nearest urban centres. Travellers in distress have received aid.

During times of personal crises, this congregation has helped those who have lost a home or business due to fire, a large family who suffered the death of their mother during childbirth, and a family who faced the trauma of disclosed child sexual abuse and the subsequent incarceration of the primary wage earner. Funerals and the family gatherings that follow are offered without charge to families in financial distress. Without the support of this congregation and others in the community, these families would have struggled to a much greater degree, as social services are both a distance away and already stretched thin, both in personnel and finances.

Knox Church is very involved with our local elementary school, Bosanquet Central. Eight adults from our congregation serve as mentors to students identified as needing extra support in personal and social life skills; they meet for at least one hour a week. These adults form a friendship with students; they model and encourage positive self-esteem, foster a good work ethic and

localités qu'elles desservent. Par ailleurs, il est important de signaler de quelle manière les églises rurales sont touchées par la pauvreté et quelles en sont les conséquences pour les collectivités rurales.

Depuis 1988, je suis ministre du culte dans deux congrégations rurales du Sud-Ouest de l'Ontario. L'église Knox de Thedford et l'église St. Andrew's de Watford sont toutes deux connues pour avoir les clochers les plus hauts de leur localité, des clochers que l'on peut voir de très loin. L'église de Thedford a été construite en 1877 et celle de Watford en 1873. Elles ont une longue tradition de culte et de soutien à la communauté et à leurs fidèles, dans la joie comme dans la peine. Elles enseignent et pratiquent les valeurs riches d'honnêteté et d'intégrité, de courage, de compassion, de douceur, de sacrifice personnel, de préservation de la création et d'amour, une tradition qui se perpétue jusqu'à nos jours.

Thedford est un petit village d'environ 800 habitants. Nous nous situons à environ cinq minutes d'Ipperwash dont on a beaucoup parlé ces dernières années. Notre communauté attire les agriculteurs des fermes du voisinage, ainsi que les habitants des petites localités situées dans un rayon de 30 kilomètres.

En 1988, lorsque je suis arrivée à Thedford, une vingtaine de personnes assistaient aux offices et, depuis quelques années, nous accueillons le dimanche de 60 à 80 personnes. Cette augmentation de la pratique religieuse n'est pas caractéristique des régions rurales, mais je pense qu'elle est le résultat à la fois d'un renouveau spirituel et d'un engagement renouvelé de notre congrégation à servir sa collectivité.

La congrégation a joué un rôle clé dans le soutien et l'assistance aux familles nécessiteuses par l'intermédiaire de la caisse de bienfaisance de notre église. Des familles n'ayant aucun lien avec notre congrégation ont sollicité et obtenu de l'aide pour payer aussi bien leurs factures d'électricité que leurs notes d'épicerie et pour couvrir les frais de transport encourus pour consulter des médecins à London et Sarnia, les centres urbains les plus proches. Des voyageurs dans le besoin ont également reçu de l'aide.

Notre congrégation est présente en période de crise, par exemple lorsqu'un incendie ravage la résidence ou le commerce de certains de nos habitants, lorsqu'il est arrivé que la mère d'une famille nombreuse décède en couches et lorsqu'une famille a dû faire face à la divulgation de sévices sexuels à l'endroit d'un enfant et à l'incarcération subséquente du principal soutien financier de la famille. Les funérailles et la réunion de famille qui s'ensuit ne coûtent rien aux familles dans le besoin. Sans le soutien de notre congrégation et d'autres membres de la collectivité, ces familles auraient été beaucoup plus éprouvées, étant donné que les services sociaux sont loin et que leur personnel et leurs ressources financières sont déjà extrêmement sollicités.

L'église Knox est très engagée dans notre école élémentaire locale, Bosanquet Central. Huit adultes de notre congrégation servent de mentors à des élèves qui ont besoin d'une assistance supplémentaire pour acquérir des aptitudes personnelles et sociales; les mentors et les élèves se rencontrent au moins une heure chaque semaine. Ces adultes établissent des liens d'amitié

help students with their social and interpersonal skills. For most of these students, poverty is a reality in their lives, and their mentor provides a stable adult presence, which is often the only social support they receive.

Knox Church is also a key support for the snack program at our school. There are a significant number of students at our school who depend on the snack program for breakfast and/or lunch. Children are not in control of the quantity or availability of food at home and we have students who regularly arrive at school without food for lunch or not having had any breakfast. Other children come with foods that do not provide the nourishment needed for healthy growth and learning. Student behaviour is negatively impacted by hunger, which makes both learning and teaching difficult.

Since all our students are bussed to our school, having a full-time breakfast program is not possible, but working with the Canadian Living Foundation's Breakfast for Learning program and the Ontario Ministry of Health, we are able to purchase food supplies. However, that funding does not cover all of our expenses.

Through our church benevolent fund, we raise money to help purchase healthy foods such as cereal and milk, fresh fruits, some of which are donated by local farmers, and cheese and fruit juice delivered daily by student volunteers to each classroom. The food bank which operates in a church basement in Forest, Ontario, the town next to us, has been helpful in supplying us with cereal this past year.

The needs of students have been carried by our church members to other organizations and groups to which they belong. A local seniors' club has donated on a regular basis and several of our members started a weekly music jamboree program, which has raised nearly \$1,000 over the school year to assist our snack program.

The other congregation I serve, St. Andrew's Watford, is a congregation of about 45 people on a Sunday morning and is directly east of London along Highway 402. This congregation takes an active role in the community of 1,000 with our local ministry and with inter-church events. St. Andrews contributes to a ministerial emergency fund that assists families and individuals in need. The congregation has helped families apart from this fund who have come with particular short-term requests for assistance. Assistance to a county-wide Christmas program and a food bank in the city of Sarnia is often regularly given.

avec les jeunes; ils leur servent de modèles et encouragent l'estime de soi et une bonne éthique du travail et les aident à acquérir des aptitudes sociales et interpersonnelles. Pour la plupart de ces élèves, la pauvreté est une réalité quotidienne et leur mentor leur offre une présence adulte stable qui représente souvent le seul soutien social qu'ils reçoivent.

L'église Knox est également un pilier du programme de collation mis sur pied dans notre école. Un nombre assez élevé d'élèves de notre école comptent sur le programme de collation pour le petit déjeuner et/ou le repas de midi. Les enfants n'ont aucun contrôle sur la quantité ou l'approvisionnement de la nourriture chez eux et certains d'entre eux arrivent régulièrement à l'école sans rien à manger pour le repas de midi et sans avoir pris leur petit-déjeuner. Certains de leurs camarades viennent à l'école avec de la nourriture qui ne contient pas les éléments nutritifs nécessaires à une croissance saine et un bon apprentissage. Les élèves qui ont l'estomac vide ont parfois un comportement négatif, ce qui rend l'enseignement et l'apprentissage difficiles.

Étant donné que tous nos élèves viennent à l'école en autobus, il n'est pas possible de mettre en place un programme de petit déjeuner à temps plein, mais grâce à l'aide que nous recevons de la Fondation Canadian Living par l'entremise du programme Pour apprendre sans faim et du ministère de la Santé de l'Ontario, nous sommes en mesure d'acheter des produits alimentaires. Cependant, ce financement ne suffit pas à couvrir toutes nos dépenses.

Par l'intermédiaire de la caisse de bienfaisance de notre église, nous récoltons de l'argent en vue d'acheter des nourritures saines comme des céréales et du lait, des fruits frais dont certains nous sont donnés par les agriculteurs de la région, ainsi que du fromage et des jus de fruits qui sont distribués tous les jours par des élèves bénévoles dans chacune des classes. La banque d'alimentation installée dans un sous-sol d'église à Forest (Ontario), la ville voisine, nous a approvisionnés en céréales l'année dernière.

Des membres de notre église ont subvenu aux besoins de certains élèves par l'intermédiaire d'autres organisations et groupes auxquels ils appartiennent. Un club de personnes âgées de la région fait régulièrement des dons et plusieurs de nos membres ont organisé un programme de jamboree musical hebdomadaire qui a permis de recueillir près de 1 000 \$ au cours de l'année scolaire au profit du programme de collation.

Mon autre congrégation est celle de St. Andrew's à Watford qui accueille environ 45 personnes le dimanche matin. Watford se situe juste à l'Est de London, le long de la route 402. Notre congrégation joue un rôle actif dans cette collectivité de 1 000 habitants, par l'intermédiaire de notre ministère local et des divers événements interconfessionnels. St. Andrew's contribue à une caisse de secours qui permet d'aider les familles et les personnes dans le besoin. La congrégation est venue en aide à certaines familles, sans faire appel à cette caisse, afin de répondre à certaines demandes d'aide à court terme. Nous accordons souvent et régulièrement de l'aide à un programme de Noël qui dessert l'ensemble du comté et à une banque d'alimentation dans la ville de Sarnia.

Leaders from this church also offer a weekly afterschool program for children at no cost, which offers a snack and teaches faith-based values that help shape future citizens to contribute to their community and beyond. We also have offered meeting space free of charge for a local committee establishing a new medical centre for the township and attracting doctors to establish a practice in the village.

The changes I see in the population in each of the communities I work with present particular challenges and opportunities, both for congregations and clergy.

As the size of farms increase, there are empty farmhouses in the community. Farmers often rent these houses to supplement their income. Small towns such as Bedford and Watford have homes for sale or rent at substantially lower prices than seen in cities.

Renters often arrive from larger centres such as Sarnia or London, attracted by the lower housing costs. However, in my experience, these are people who already face poverty within their own families, and they come to communities that are burdened by their own poverty issues. The needs these families or individuals present are often unavailable or barely accessible, such as long-term mental health care, behaviour support for students at schools, steady work opportunities and free or low-cost recreational facilities and programs.

The role played by rural congregations is part of the fabric of community life. Church buildings offer space for meetings, shelter in crisis and places to mark the transition of life. Church members live out their beliefs by providing much-needed assistance to rural communities.

In a CBC Radio interview conducted by Sheila Rogers, the topic of volunteerism in Canada was under discussion, and I noted with interest a comment that approximately 75 per cent of volunteers come through churches and faith groups. The values that inspire and motivate volunteers to better their communities and care for others are proclaimed in and through faith.

When I consider the members of my congregations, I know individuals who give of themselves and their time in many ways. Some take on many causes, others one or two. In each of the congregations, members live out their faith as volunteer cancer patient drivers, shut-in and retirement home visitors, Meals on Wheels drivers, caring quilters groups, afterschool children's program leaders, school council representatives, volunteer firefighters, leaders of events that assist children with autism, friendship visits with lonely seniors still in their own homes, volunteer workers with victims' services, leaders of cancer fundraising events, coaches for hockey and soccer teams, volunteers with Communities in Bloom and take on keeping a stretch of public road clean and litter-free. Churches often band

Les dirigeants de notre église proposent aussi, une fois par semaine après l'école, un programme gratuit destiné aux enfants. Dans le cadre de ce programme, nous transmettons aux futurs citoyens les valeurs religieuses qui les inciteront plus tard à contribuer à leur collectivité et au-delà. Nous avons également offert gratuitement un lieu de réunion à un comité local qui a pour mission de mettre sur pied un nouveau centre médical pour le canton et d'inviter des médecins à venir s'installer dans le village.

Les changements que je constate dans la population de chacune des collectivités où je travaille présentent des défis et des possibilités particuliers, tant pour les congrégations que pour le clergé.

Les exploitations agricoles devenant de plus en plus grandes, il y a de nombreuses maisons vides dans la localité. Les agriculteurs louent souvent ces maisons pour compléter leurs revenus. Dans des petites villes comme Thedford et Watford, on trouve beaucoup de maisons à vendre ou à louer à des prix nettement inférieurs à ceux qui se pratiquent dans les villes.

Attirés par les coûts peu élevés du logement, des locataires viennent souvent de villes plus grandes comme Sarnia ou London. Cependant, d'après ce que j'ai pu constater, ce sont des personnes qui connaissent déjà la pauvreté dans leur famille et qui viennent s'installer dans des localités devant déjà faire face à leurs propres problèmes de pauvreté. L'aide dont ces familles ou ces personnes ont besoin est souvent inexistante ou difficilement accessible. Il s'agit par exemple de soins de santé mentale à long terme, d'aide à la gestion du comportement pour les jeunes dans les écoles, de débouchés d'emplois stables et d'installations et de programmes de loisirs gratuits ou à coût modique.

Le rôle joué par les congrégations rurales fait partie intégrante de la vie de la collectivité. Les églises offrent des locaux pour les réunions, des abris en cas de crise et accueillent les fidèles pour marquer les différentes étapes de la vie. Les membres de l'église apportent une aide extrêmement précieuse aux collectivités rurales. C'est pour eux, une façon de vivre leur foi.

Au cours d'une entrevue réalisée par Sheila Rogers pour CBC Radio, sur le thème du bénévolat au Canada, j'ai noté avec intérêt qu'environ 75 p. 100 des bénévoles appartiennent à des groupes religieux et confessionnels. Ce sont les valeurs proclamées et vécues dans la foi qui inspirent et motivent les bénévoles à œuvrer au bien-être de leur collectivité et à se préoccuper de leur prochain.

Les membres de ma congrégation sont des gens qui n'hésitent pas à donner de leur personne et de leur temps. Certains adoptent plusieurs causes, d'autres une ou deux. Les membres de chacune de mes congrégations vivent leur foi en offrant de conduire bénévolement des malades atteints du cancer, de rendre visite aux personnes recluses chez elles ou en foyer de personnes âgées, de livrer les repas de la popote roulante. Ces personnes sont membres des groupes de fabrication de courtépintes, ce sont des animateurs de programmes parascolaires pour les enfants, des représentants des conseils scolaires, des pompiers bénévoles, des animateurs d'activités pour venir en aide aux enfants autistes, des bénévoles qui rendent visite aux personnes âgées seules qui vivent encore chez elles, des personnes qui offrent des services aux

together to offer a vacation program for children in communities where recreational programs are few and far between or are purely sports oriented, which involves both expense and athletic interest and aptitude.

I agree with the Senate committee's assertion that rural communities must be in the forefront of devising ways to address rural poverty but would ask that senators and other agencies take careful note that many rural people are already carrying a heavy load of responsibility and a host of volunteer organizations.

Rural clergy too are often heavily involved with the needs of their communities and congregations. As social services are centralized in cities or larger towns with cutbacks in staff and budget, clergy are often sought out as first responders or long-term supports. Most ministers and priests do not receive adequate education, counselling and social service work, yet are often placed in positions where serious help is required and no one else is readily available. Rural clergy often face long drives to offer spiritual care for parishioners and others in hospital, long-term care and correction facilities. Distance from centres of education and reduced finances make ongoing learning challenging at times. Rural clergy usually do not have a ministry staff to assist with the work and thus carry heavy loads themselves. In addition, rural churches are usually seen as first-call places with lower stipends and little prestige. Many rural churches thus tend to have a series of newly ordained short-term ministers who face situations for which they are professionally, personally and spiritually unprepared.

Any plan to address rural poverty in practical ways needs to acknowledge the extraordinary contribution both lay and ordained people make. Any plan must ensure that the implementation of additional programs does not increase their load of responsibilities.

Hometown leaders need support, encouragement and assistance to be part of the answer to rural poverty. They need to be included in decisions, programs, and implementation strategies since they have both intimate knowledge of local concerns and the trust of local residents.

victimes, des animateurs d'activités de financement pour la lutte contre le cancer, des entraîneurs de hockey et de soccer, des bénévoles de Municipalités en fleurs qui se chargent de nettoyer un tronçon de voie publique et d'en éliminer les débris. Les diverses églises s'unissent souvent pour offrir un programme de vacances aux enfants, là où de telles activités sont rares et espacées ou essentiellement orientées vers le sport, des activités sportives qui nécessitent des dépenses et qui exigent un certain intérêt et des aptitudes athlétiques.

Je partage le point de vue du comité sénatorial, à savoir que les collectivités rurales doivent être en première ligne afin de trouver des moyens de lutter contre la pauvreté rurale, mais je me permets de souligner aux sénateurs et aux autres organismes que beaucoup d'habitants des régions rurales supportent déjà un lourd fardeau de responsabilités et soutiennent de nombreux organismes bénévoles.

Le clergé des régions rurales est souvent très occupé par les besoins de ses collectivités et congrégations. Étant donné que les services sociaux sont centralisés dans des villes plus grandes qui font face à des compressions de personnel et de ressources financières, les membres du clergé sont souvent sollicités comme premiers intervenants ou pour offrir un soutien à long terme. La plupart des ministres du culte et des prêtres ne reçoivent pas la formation appropriée en matière de counselling et de services sociaux. Pourtant, ils sont souvent placés dans des situations où ils doivent répondre à des demandes d'aide importantes et ils n'ont personne vers qui se tourner. En région rurale, le clergé doit souvent faire de longs déplacements pour offrir une aide spirituelle aux paroissiens et autres personnes hospitalisées, ou placées dans des établissements de soins à long terme ou des établissements correctionnels. La distance par rapport aux établissements d'enseignement et la diminution des ressources rendent parfois difficile tout apprentissage. Dans les régions rurales, le clergé ne dispose généralement pas de personnel et doit effectuer lui-même toutes les tâches. D'autre part, les églises rurales sont généralement considérées comme des postes de débutants, peu prestigieux et mal rémunérés. En conséquence, beaucoup d'églises rurales sont animées par des ministres nouvellement ordonnés, qui se succèdent rapidement et qui font face à des situations pour lesquelles ils n'ont pas été professionnellement, personnellement ni spirituellement préparés.

Toute démarche visant à prendre des mesures pratiques pour lutter contre la pauvreté rurale doit reconnaître l'extraordinaire contribution des laïcs et des clercs ordonnés. Une telle démarche doit s'assurer que la mise en œuvre de programmes supplémentaires ne contribue pas à accroître leur fardeau de responsabilités.

Les dirigeants locaux ont besoin de soutien, d'encouragement et d'assistance pour pouvoir lutter contre la pauvreté rurale. Il faut les inclure dans les décisions, les programmes et les stratégies de mise en œuvre, étant donné qu'ils possèdent une connaissance intime des besoins locaux et qu'ils ont également la confiance des habitants de la région.

Rural churches are themselves affected by the rural poverty they seek to address. Rural depopulation takes its toll on membership, forcing churches to close or amalgamate. This weakens the ability of the church to serve in the community and creates gaps where social services do not or cannot fill in.

The values of faith that shape both individuals and communities erode, leaving a culture impoverished by visible and personal expressions, the virtues upon which our country was built.

With my involvement in schools, I am keenly aware that the values students bring to school often foster disrespect for others, violence, racism, harassment and selfishness. Most of our students do not come from faith-based homes. Attitudes and opinions are often gleaned from the television, video and computer games, where the values that make a school and a society pleasant and prosperous are not regularly reflected or championed. As one staff member reported to me, the church's involvement with their school helps their students see there is a bigger world out there and instills values such as compassion for others.

Knox Church was instrumental in getting students involved with a fundraising and learning event for work in Southern Sudan and in the church mission team that travelled to Mississippi for post-Katrina aid. Students were able to meet those who worked in both Sudan and Mississippi and see how their help had a positive impact on others. Many of these children will never have the chance to travel far or meet people from other places. Without the church's presence and involvement, these opportunities would not have been available to those students.

In the community of Watford, churches are facing troubled times, along with residences, businesses and other institutions. Due to population aging and decline, this community lost its high school and has seen two elementary schools amalgamated. Despite many meetings and much research and support by local leaders, the school board's decision was a fait accompli. Residents felt betrayed. Through this tense situation, clergy met with school principals regularly to offer support and assistance and were present at community meetings. In the aftermath of the decision, churches and clergy worked hard to foster healing and hope in the transition.

Watford faces an even more difficult issue now, which will have long-term effects on the viability of the community. This spring, the provincial government approved what will be the largest landfill in the province, and quite possibly the country, to be located at the very edge of this village. The community has battled this landfill site for more than a decade but to no avail. It is more politically expedient to anger

Les églises rurales sont elles-mêmes touchées par la pauvreté qu'elles cherchent à éliminer. En raison de l'exode rural, les paroissiens sont de moins en moins nombreux, forçant les églises à fermer ou à fusionner. La conséquence est que les églises ont moins les moyens de venir en aide à la collectivité, laissant des lacunes que les services sociaux ne comblent pas ou ne peuvent pas combler.

Les valeurs de la foi qui inspirent les personnes et les collectivités tendent à disparaître, laissant une culture pauvre en expressions visibles et personnelles, vertus sur lesquelles notre pays a été bâti.

Étant donné que je fréquente les écoles, je sais que les valeurs que les élèves véhiculent engendrent souvent le mépris des autres, la violence, le racisme, le harcèlement et l'égoïsme. Beaucoup de nos élèves n'ont pas été élevés dans la foi. Leurs attitudes et leurs opinions sont souvent influencées par la télévision, les jeux vidéo et informatiques où les valeurs qui rendent une école et une société plaisantes et prospères ne sont pas régulièrement reflétées ou mises en relief. Selon un commentaire que m'a fait un membre du personnel scolaire, la participation de l'église dans les écoles aide les élèves à prendre conscience du monde qui les entoure et à leur transmettre des valeurs comme la compassion.

L'église Knox a grandement contribué à faire participer les élèves à une campagne de financement et à des activités d'information concernant des initiatives au Soudan du Sud et l'équipe missionnaire qui s'est rendue au Mississippi pour offrir de l'aide après l'ouragan Katrina. Les élèves ont pu rencontrer les personnes qui ont travaillé à la fois au Soudan et au Mississippi et ils ont compris que leur aide a eu un impact positif sur les autres. Beaucoup de ces enfants n'auront jamais la chance de voyager très loin ou de rencontrer des gens d'ailleurs. Sans la présence et l'intervention de l'Église, ces élèves n'auraient jamais eu la possibilité de rencontrer de telles personnes.

Dans la localité de Watford, les églises connaissent de grandes difficultés, tout comme les résidences, les commerces et autres établissements. À cause du déclin et du vieillissement de la population, cette localité a perdu son école secondaire et a assisté à la fusion de deux écoles élémentaires. Malgré de nombreuses réunions, des recherches et l'appui des dirigeants locaux, la décision du conseil scolaire nous a été présentée comme un fait accompli. Les habitants se sont sentis trahis. Tout au long de cette période de tension, le clergé a régulièrement rencontré les directeurs d'école afin de leur offrir appui et assistance et a assisté aux réunions communautaires. Après l'annonce de la décision, les églises et le clergé ont redoublé d'efforts pour encourager la guérison et l'espoir au cours de la période de transition.

Watford fait face actuellement à une situation encore plus difficile qui aura des conséquences à long terme sur la viabilité de la collectivité. Au printemps dernier, le gouvernement provincial a approuvé la création du plus grand site d'enfouissement de la province et peut-être même du pays, à la limite du village. Depuis plus d'une décennie, notre collectivité s'est opposée en vain à la création de cette décharge. Sur le plan politique, il est plus facile

1,000 voters in Watford than 1 million or more in the Brampton area. Over 600 acres of farmland is now on its way to becoming a garbage dump.

Every six minutes, day and night, a 50-foot garbage truck will travel to that site and unload. Concerns about the affects of toxic fumes and materials that enter the air and water table seem to fall on deaf ears. The future of the community is in jeopardy.

The small businesses that have been mainstays in the community have disappeared. Property values are decreasing. How can the community advertise itself as a great place to live and work when the garbage dump will eventually cast a huge shadow over the cemetery and tower above the 80 foot high church steeple? Eventually the garbage dump will be as high as the span of the Blue Water Bridge, which links Sarnia to Port Huron.

We would be better off with a business that employed 150 people than a dump employing 15 people. An atmosphere of weariness prevails when fighting a major corporation and the provincial government. There is a loss of community control, a deep sense of not being heard or respected and anger that land once valued for food production is now being used to store waste. Concerns about financial poverty are growing but another kind of poverty abounds; a poverty of hope, respect, pride in one's hometown, the value of the land and the task of stewardship. There is anger at the process. There is disgust that while most residents of the areas are on a recycling program and user-pay garbage system, the Greater Toronto Area, which produces the most of the incoming waste, still refuses to implement even a modest garbage reduction program.

The churches in Watford are struggling both financially and with declining membership. The future does not look promising and within the next 10 to 15 years there will be one Protestant church in town where now there are four. The local Catholic church is facing its own challenges with sister parishes closing and priests stretched further between congregations. This is not only a result of rural poverty but it will create a poverty of spirit, social services and expression of values that make a community strong and positive. Watford's story is not unique. Churches in Thedford face similar issues as do rural churches across Canada. Rural congregations and clergy face great problems but there are also opportunities to be seized to make a difference for good in the name of a loving God for rural people and rural communities. The strength of spirit that characterizes rural congregations humbles and inspires me. They also embolden me to say that we must not, as institutions of church and state, abandon, dismiss or diminish the rural people and communities that are part of this country. They have

de faire face à la colère de 1 000 électeurs à Watford qu'à celle d'un million ou plus de personnes dans la région de Brampton. On procède actuellement à la transformation de plus de 600 acres de terres agricoles en site d'enfouissement.

Toutes les six minutes, jour et nuit, un camion de poubelle de 50 pieds de long passera pour aller vider son chargement. Toutes les inquiétudes concernant les effets des fumées et des matières toxiques qui pénétreront dans l'atmosphère et dans la nappe phréatique ne semblent émouvoir personne. L'avenir de notre collectivité est menacé.

Les petites entreprises qui étaient les soutiens principaux de la collectivité ont disparu. La valeur des propriétés est à la baisse. Comment une ville peut-elle se présenter comme un endroit où il fait bon vivre et travailler alors qu'un dépotoir risque un jour de faire de l'ombre au cimetière et de dépasser en hauteur le clocher de l'église qui mesure 80 pieds de haut? Un jour, les montagnes de détritrus seront aussi hautes que le pont Blue Water qui relie Sarnia à Port Huron.

On préférerait une entreprise employant 150 personnes, plutôt qu'un dépotoir qui en emploiera 15. Les gens sont fatigués de lutter contre les grandes entreprises et le gouvernement provincial. Ils ont l'impression de perdre le contrôle dans leur collectivité, de ne pas pouvoir être entendus ni respectés et sont mécontents de constater que des terres qui étaient autrefois très prisées pour la production agricole servent maintenant à accueillir des déchets. Les gens ont peur de devenir pauvres financièrement, mais il y a un autre type de pauvreté qui s'installe; une pauvreté de l'espoir, du respect, de la fierté de sa ville, une pauvreté qui touche la valeur de la terre et les responsabilités en matière de gestion des terres. La colère gronde chez les habitants de notre collectivité qui sont scandalisés, eux qui, pour la plupart, participent à des programmes de recyclage et à un système de collecte des déchets financé par l'usager, alors que la région métropolitaine de Toronto qui produit la plus grande partie des déchets qu'il faudra enfouir ici, continue à refuser d'appliquer un programme même modeste de réduction des déchets.

Les églises de Watford sont confrontées à la fois à des difficultés financières et à une diminution de la fréquentation. L'avenir ne paraît pas prometteur et d'ici 10 à 15 ans, il ne restera plus qu'une seule église protestante en ville, alors que nous en avons actuellement quatre. L'Église catholique fait face à ses propres défis, les paroisses ferment une à une et les prêtres doivent se partager entre plusieurs paroisses. Le résultat, ce n'est pas uniquement la pauvreté rurale, c'est aussi une pauvreté de l'esprit, la disparition de services sociaux et une perte des valeurs qui ont fait la force et le dynamisme des collectivités. L'histoire de Watford n'est pas unique. Les églises de Thedford font face aux mêmes difficultés que les autres églises rurales du Canada. Les congrégations et le clergé des régions rurales font face à de graves problèmes, mais ils ont également des défis extraordinaires à relever afin de promouvoir le bien commun au nom d'un Dieu aimant pour les populations et les collectivités rurales. La force spirituelle qui caractérise les congrégations rurales m'inspire et m'impressionne. Elle me pousse également à affirmer que

much to offer Canada. They also offer Canada an opportunity to learn, respect and support rural people and places. Without our rural churches, without the values they express and beliefs they live out, Canada will be an impoverished place.

The Chairman: This is the first time we have heard this kind of presentation. It was very brave and moving and thank you for being here today.

Senator Gustafson: You have brought a challenging report of the experience of much of rural Canada. I commend you for your work in fulfilling the commandments of our Lord: If they are hungry feed them and if they are strangers, take them in. In Canada we take much for granted. I commend you on a very excellent presentation. A country like Canada should not need food banks. Would you expand on food banks and the numbers of people who are using them?

Rev. O'Reilly: Our church in Thedford and other churches in smaller communities support Contact House Food Bank in Forest. I do not have specific numbers, but from our involvement, I know that the numbers are increasing, serving both the Aboriginal population as well as the rural poor in our communities. Having taken supplies to the Anglican Church in Forest, I saw that it has taken over the entire church basement. It is not much smaller than the room we are sitting in now. The shelves are full. I saw eight or 10 carloads of people waiting to get their weekly supplies.

Senator Gustafson: Is some of this poverty due to alcohol abuse?

Rev. O'Reilly: Yes, some of the poverty is due to alcohol abuse and other issues. There are a number of single parent homes. We know farm income is drastically dropping off in our communities. Some of our small businesses are finding it difficult to maintain their presence. Big box stores in Sarnia, London and Strathroy make it hard for our local retailers to compete. The small businesses and their jobs go also. This leaves people with far fewer employment opportunities. There are seasonal employment opportunities related to camps and trailer parks on nearby Lake Huron, but they are typically minimum wage jobs, making it difficult to support a family.

I see poverty the most through our work at school. I know of children who arrive at school with nothing but Jell-O in a baggy. Without the snack bins we deliver to each class, those children would not have enough to eat all day. This makes learning and basic health difficult. Children do not have buying

nous ne devons pas, en tant qu'institutions de l'Église et de l'État, abandonner, rejeter ou amoindrir les populations et les collectivités rurales qui font partie intégrante de notre pays. Elles ont beaucoup à offrir au Canada. Elles donnent également au Canada l'occasion d'apprendre, de respecter et de soutenir la population et les collectivités rurales. Sans nos églises rurales, sans les valeurs qu'elles expriment et les croyances qui les guident dans la vie quotidienne, le Canada serait un endroit plus pauvre.

La présidente : C'est la première fois que nous entendons ce type d'exposé. C'était courageux et émouvant. Je vous remercie d'être venue ici aujourd'hui.

Le sénateur Gustafson : Le tableau inquiétant que vous avez brossé correspond à de nombreuses régions rurales du Canada. Je vous félicite pour le travail que vous accomplissez en appliquant les enseignements de notre Seigneur : Donnez du pain aux affamés et ouvrez votre porte aux étrangers. Au Canada, nous avons tendance à tenir beaucoup de choses pour acquises. Je vous félicite pour votre excellent exposé. Dans un pays comme le Canada, on ne devrait pas avoir besoin de banques d'alimentation. Pouvez-vous nous parler un peu plus des banques d'alimentation et du nombre de personnes qui les fréquentent?

La révérende O'Reilly : Notre église à Thedford et d'autres églises de localités plus petites appuient la banque d'alimentation Contact House de Forest. Je ne connais pas exactement les chiffres, mais d'après notre participation, je sais que la fréquentation des banques d'alimentation est à la hausse et qu'elles desservent aussi bien la population autochtone que les pauvres de nos collectivités rurales. Il m'est arrivé d'aller apporter des produits alimentaires à l'église anglicane de Forest et j'ai pu constater que la banque d'alimentation occupe la totalité du sous-sol. Cet espace n'est pas beaucoup plus petit que la salle où nous nous trouvons actuellement. Les étagères sont pleines. J'ai vu les passagers d'une dizaine de voitures attendre leurs provisions hebdomadaires.

Le sénateur Gustafson : La cause de cette pauvreté est-elle liée à l'alcoolisme?

La révérende O'Reilly : Oui, une partie de la pauvreté est due à l'alcoolisme et à d'autres problèmes. Il y a plusieurs familles monoparentales. Nous savons que le revenu agricole diminue considérablement dans nos collectivités. Certaines de nos petites entreprises ont de la difficulté à subsister. Les grands magasins de Sarnia, London et Strathroy font une terrible concurrence à nos détaillants locaux. Les petites entreprises et les emplois qu'elles offraient disparaissent aussi. Les possibilités d'emploi sont beaucoup moins nombreuses. Bien sûr, il y a des emplois saisonniers dans les camps et les parcs de caravanes, près du lac Huron, mais ce sont en général des emplois payés au salaire minimum avec lesquels il est difficile de faire vivre une famille.

Mais c'est surtout dans le cadre de nos interventions dans les écoles que je constate la pauvreté. Je connais des enfants qui viennent à l'école avec rien d'autre que du Jell-O dans un sac. Sans les collations que nous distribuons dans chaque classe, ces enfants n'auraient pas assez à manger de toute la journée. Il est

power or a say in the quantity and quality of food brought into the house. We see children who do not have opportunities for things like music lessons.

Thedford and Watford are big hockey towns. That is an expensive sport beyond the reach of many families. Youths hang around the streets, watch TV or play video games. I doubt that fosters good health, values or work ethic.

Senator Gustafson: There is no quick answer to solving this. If you could do one thing as government, what would you do?

Rev. O'Reilly: That is a huge question. I realize it is the question you are addressing.

Senator Gustafson: We are going to be faced with this. We have heard so much that it is almost impossible to do justice to it. There is no point in going through this exercise unless something can be done.

Rev. O'Reilly: If government can do anything, just even in terms of raising the level of respect that is afforded to rural people in rural communities so that their concerns are addressed. I recognize the number of votes are dwarfed by the large urban areas.

If rural people feel that they are heard and that they make a difference, it would go a long way to fostering a sense of energy, respect and encouragement. Rural people are incredibly resourceful; they are survivors. They would not be there if they were not. It does get wearing when, time after time, you feel like your voice is not being heard and the things that are important to you get lost in the clamour for more votes or what seems to be politically or financially expedient.

There are things like quality of life that you cannot put a price tag on, but those are things that all Canadians seek from coast to coast, regardless of where they live. If there is anything we can do to encourage respect and an atmosphere of taking rural people, their communities and their concerns, seriously it would be helpful.

Certainly supporting people who are already, as I said, doing a lot of volunteer work is important. Peter Bush has been instrumental in his community of Mitchell in getting funds to help fund a youth centre and so on. Sometimes the paperwork and all the red tape of accessing those things and being aware of them can be overwhelming. For an individual who is already carrying a heavy workload, trying to raise a family and doing volunteer work, sitting down and wading through all that paperwork can seem like an insurmountable task.

I know the government has made decisions in recent years to relocate things like passport offices and Revenue Canada and so on to places that are outside of some of the major central cities in

difficile dans de telles conditions d'apprendre et de demeurer en bonne santé. Les enfants n'ont pas de pouvoir d'achat et n'ont pas leur mot à dire quant à la quantité ou à la qualité de la nourriture qu'achètent leurs parents. Certains enfants n'ont pas la possibilité de suivre des cours de musique.

Thedford et Watford sont de grandes villes de hockey. Le hockey est un sport coûteux qui n'est pas à la portée de nombreuses familles. Les jeunes traînent dans les rues, regardent la télévision ou jouent à des jeux vidéo. Je doute que de telles activités favorisent une bonne santé, des valeurs ou une éthique du travail.

Le sénateur Gustafson : Il n'y a pas de solution rapide. Que feriez-vous si vous étiez à la place du gouvernement et que vous pouviez prendre une seule mesure?

La révérende O'Reilly : C'est une question difficile et je réalise que c'est celle à laquelle vous êtes confrontés.

Le sénateur Gustafson : Nous allons y être confrontés. Nous avons entendu tellement de témoignages qu'il est presque impossible de régler tous les problèmes. Il ne sert à rien de poursuivre l'exercice si l'on ne peut pas faire quelque chose.

La révérende O'Reilly : Le gouvernement peut peut-être faire quelque chose, ne serait-ce que d'accorder plus de respect aux habitants des collectivités rurales, afin de trouver une solution aux problèmes auxquels ils sont confrontés. Je reconnais que les électeurs des régions rurales sont beaucoup moins nombreux que ceux des zones urbaines.

Si l'on veut favoriser l'énergie, le respect et l'encouragement, il faut que les habitants des régions rurales aient l'impression d'être entendus et pris en considération. Ce sont des gens qui ont énormément de ressources; ce sont des survivants. Leur existence même le prouve. C'est fatigant d'avoir toujours l'impression de ne pas pouvoir se faire entendre et de constater que les choses qui vous paraissent importantes passent inaperçues dans la course aux votes ou sont victimes de ce qui semble être des expédients politiques ou financiers.

Il y a des choses comme la qualité de la vie, qui n'ont pas de prix. Ces choses-là sont importantes pour tous les Canadiens, quelle que soit la région où ils vivent. N'importe quelle mesure visant à encourager le respect et donner aux habitants des régions rurales l'impression que l'on prend leur situation au sérieux serait utile.

Il est sans aucun doute important d'appuyer les personnes qui, comme je l'ai dit, ont déjà beaucoup de bénévolat. Peter Bush a joué un rôle déterminant dans sa ville de Mitchell pour trouver les fonds nécessaires pour créer un centre des jeunes, et cetera. Parfois, les formalités administratives pour avoir accès à certains avantages ou pour s'informer à leur sujet, peuvent être décourageantes. Pour une personne qui a déjà beaucoup de travail, qui doit en plus élever sa famille et faire du bénévolat, c'est parfois une tâche insurmontable que d'avoir à se débattre avec toute une paperasserie.

Je sais que le gouvernement a décidé il y a quelques années de relocaliser certains services comme les bureaux des passeports de Revenue Canada à l'extérieur des grands centres urbains.

Canada. Offering those kinds of opportunities to even smaller places so that there are solid work opportunities for people is important. Most people want to work and support their families; they do not want to be on unemployment; they do not want to be taking government handouts or lining up at the food bank or calling me on the phone and saying, "I cannot pay my hydro bill this month. Can you help me out?"

Offering solid work opportunities to smaller places across the country, I think, would be key and anything we can do to help our agricultural commodities would be a huge thing.

In relation to our schools, while I recognize that education is a provincial matter, the cutbacks that we have seen in our schools bring great sorrow to my heart. We no longer offer even a music program in most of our schools in Ontario. The arts programs have been cut back so that it is left to the classroom teacher to try to put together some kind of music program. Not all classroom teachers are musically gifted or have the appropriate teaching, but we no longer have the music teachers that travel from school to school.

Also for sports equipment, I am on our local school council, and for us to put up a new basketball hoop for our younger students was going to run into several thousands dollars. Our school council does not have several thousand dollars for one basketball hoop. You can only go to the community so many times to ask for support for those kinds of things.

As I mentioned, everything from children's aid societies are stretched to the limit, and in my experience, they are located in the cities. The issues that face children's aid involvement in the small, rural towns do not receive the same kind of attention that they would if they were located in the city. The workers are stretched and are few and far between. Ongoing counselling, support and mental health care are not readily available and schools are left to try to handle behavioural problems that are beyond their capacity. We have a reduction in the number of behavioural support workers or educational assistants that are available for classrooms. We have students that come with tremendous baggage and find it difficult to function in a school setting, yet the staff is not available to provide support. Again, that is where some of our mentors and someone who is involved — like me — can come in, but there is a limit to what we can do. I cannot be at the school all the time; I have other responsibilities.

I wonder about some of those students in the future. If for no other reason, ethically it is important but also financially responsible to intervene as early as we can into the lives of children. Every dollar invested in a child is a dollar saved for those who grow up to be adults and end up in trouble with the law or do not have the work or social skills to function well in life.

Senator Calbeck: I want to congratulate you and your congregations on the services that you provide. What you are doing is truly remarkable.

Canada. Il est important d'offrir ce type de débouché même dans les petites localités, afin que leurs habitants bénéficient d'emplois stables. La plupart des gens veulent travailler et élever leur famille; ils ne veulent pas être au chômage; ils ne veulent pas attendre l'aide du gouvernement ni faire la queue aux banques d'alimentation, ni décrocher le téléphone pour dire : « Je ne peux pas payer ma note d'électricité ce mois-ci. Pouvez-vous m'aider? »

Je pense qu'il serait important de créer de bons emplois dans les petites localités du pays et n'importe quelle mesure visant à soutenir nos produits agricoles serait extraordinaire.

Pour ce qui est des écoles, je sais que l'éducation est une compétence provinciale, mais les compressions dont les écoles ont été victimes me brisent le cœur. Nous n'avons plus de programmes de musique dans la plupart de nos écoles ontariennes. Les programmes d'art ont été victimes des compressions budgétaires et c'est maintenant à l'enseignant de se débrouiller pour offrir un programme de musique. Tous les enseignants ne sont pas doués en musique ou n'ont pas reçu la formation nécessaire, mais les professeurs de musique qui passaient d'école en école n'existent plus.

Quant à l'équipement sportif, il coûte très cher. Il aurait fallu dépenser plusieurs milliers de dollars pour installer de nouveaux paniers de basket pour nos jeunes élèves. Je siège au conseil scolaire local et nous ne disposons pas de milliers de dollars pour installer des paniers de basket. On ne peut pas constamment solliciter l'aide de la collectivité pour financer ce genre de choses.

Comme je l'ai dit, les budgets des sociétés d'aide à l'enfance sont étirés au maximum et, d'après mon expérience, je crois que ces services sont concentrés dans les villes. Dans les petites villes rurales, les services d'aide à l'enfance ne reçoivent pas la même attention que dans les grandes villes. Les travailleurs doivent s'occuper de beaucoup de dossiers et sont très peu nombreux. Les services réguliers de conseil, de soutien et de soins de santé mentale ne sont pas facilement disponibles et les écoles doivent affronter elles-mêmes des problèmes de comportement qui dépassent leurs compétences. Les spécialistes de gestion du comportement ou les éducateurs adjoints sont moins nombreux dans les écoles. Certains élèves traînent avec eux un lourd bagage et ont de la difficulté à fonctionner dans un cadre scolaire. Pourtant, il n'y a pas plus de personnel pour leur offrir de l'aide. C'est là que certains de nos mentors ou des personnes comme moi peuvent intervenir, mais il y a une limite à ce que nous pouvons faire. Je ne peux pas être à l'école en permanence; j'ai d'autres responsabilités.

Je m'inquiète pour l'avenir de ces élèves. Il est important sur le plan moral et financièrement responsable d'intervenir le plus tôt possible pour aider ces jeunes. Chaque dollar investi chez un enfant est un dollar économisé pour ces futurs adultes qui, faute d'avoir été soutenus dans leur jeunesse, risquent de commettre des infractions ou de ne pas pouvoir obtenir l'emploi ou les compétences sociales indispensables pour bien fonctionner dans la vie.

Le sénateur Calbeck : Je tiens à vous féliciter, vous et vos congrégations, pour les services que vous offrez. Ce que vous faites est vraiment remarquable.

You mentioned that when you went to Thedford there were 20 people in your congregation, and now your congregation has increased to 60 to 80 people. Has your other congregation increased as well?

Rev. O'Reilly: No, there has been a decrease in worship attendance there.

Senator Callbeck: Have people moved away from there?

Rev. O'Reilly: There is some of that with our younger people. When I first went to the Watford congregation we had four generations in church on a Sunday, which is unheard of in many places. Those people die. We have had a lot of funerals in my tenure in Watford. The people who were the foundation, the pillars of the church, have gone to their eternal reward, as we all will. Unfortunately, their grandchildren and their great grandchildren — and this is a story I am sure you have heard in every rural community have you visited — cannot all come back to farm or work in a small business in town because the opportunity is not there. They grow up, go to school, get their education and they move away. Some of them are here in Ottawa; some are in Toronto, or London or other places in Ontario or in other provinces because that is where they have found work opportunities. In our congregation, we have several families that have three, four, six children, and maybe one child out of each of those families will remain in the Watford community; the rest will leave.

Senator Callbeck: You must have many wonderful volunteers and great leadership. What percentage of your congregations are volunteers?

Rev. O'Reilly: I would say easily two-thirds of my congregation is involved in some type of volunteer work.

Senator Callbeck: What is the average age of your volunteers?

Rev. O'Reilly: The age varies, particularly in the Thedford congregation we are fortunate to have a number of healthy younger seniors; that is, younger retirees who have moved to the area because of the beauty of Lake Huron, and so on. They are instrumental, especially with our mentor program. All of these people, except for me, are young, healthy retired people who volunteer their time at the school. Obviously, those people who work during the day are unable to volunteer at the school.

The age of volunteers is certainly older; 50-plus anyway. That is a values thing, too. You grow up with the idea that helping your fellow brothers and sisters in the community is simply something you do.

The Government of Ontario has instituted as a requirement for graduation from high school that students must do 40 hours of community service. That is a positive step, but I am not sure that that is enough to ensure a lifelong commitment to volunteerism.

Senator Callbeck: You mentioned the mentor program, which is wonderful.

Vous avez dit que lorsque vous êtes arrivée à Thedford, il y avait 20 personnes dans votre congrégation et que maintenant, vous en comptez 60 à 80. Est-ce que votre autre congrégation a elle aussi augmenté?

La révérende O'Reilly : Non, la fréquentation de l'église a diminué dans l'autre collectivité.

Le sénateur Callbeck : Est-ce que les gens ont déménagé?

La révérende O'Reilly : Oui, les jeunes ont tendance à s'en aller. Quand je suis arrivée pour la première fois à Watford, il y avait quatre générations de fidèles à l'église, le dimanche, ce qui est plutôt rare. Les gens meurent. Nous avons eu beaucoup de funérailles depuis que j'exerce mon ministère à Watford. Les fidèles qui étaient les piliers de l'église sont partis pour le repos éternel, comme nous le ferons tous un jour. Malheureusement, leurs petits-enfants et leurs arrière-petits-enfants ne peuvent plus revenir travailler à la ferme ou dans une petite entreprise, parce qu'il n'y a plus d'emplois. Je suis certaine que les témoins que vous avez entendus dans les autres villes rurales vous ont décrit le même genre de situation. Les jeunes vont à l'école, font leurs études et s'en vont. Certains d'entre eux sont installés à Ottawa; d'autres à Toronto, London ou ailleurs en Ontario, ou même dans d'autres provinces, parce qu'ils vont là où ils trouvent du travail. Dans notre congrégation, nous avons plusieurs familles de trois, quatre, six enfants et peut-être un seul enfant de chaque famille va rester à Watford; les autres s'en iront.

Le sénateur Callbeck : Vous devez avoir beaucoup de merveilleux bénévoles et de grandes capacités de leader. Quel est le pourcentage de bénévoles dans vos congrégations?

La révérende O'Reilly : Je dirais que facilement les deux tiers de ma congrégation font du bénévolat.

Le sénateur Callbeck : Quelle est la moyenne d'âge de vos bénévoles?

La révérende O'Reilly : L'âge varie, mais en particulier dans la congrégation de Thedford, nous avons la chance d'avoir plusieurs bénévoles pas très âgés et en bonne santé; ce sont de jeunes retraités qui se sont installés dans la région pour profiter de la beauté du lac Huron. Ces bénévoles sont très précieux surtout pour notre programme de mentors. À part moi, tous ces bénévoles sont de jeunes retraités en bonne santé qui interviennent à l'école. Bien entendu, ceux qui travaillent dans la journée ne peuvent pas faire du bénévolat à l'école.

Les bénévoles sont un peu plus âgés; ils ont certainement plus de 50 ans. C'est aussi une question de valeurs. Ce sont des gens qui sont naturellement portés à venir en aide à leur prochain.

Le gouvernement de l'Ontario a décidé d'imposer aux élèves du secondaire d'effectuer 40 heures de service communautaire pour pouvoir obtenir leur diplôme de fin d'études. C'est une mesure positive, mais je ne suis pas certaine que ce soit suffisant pour engendrer un engagement permanent en faveur du bénévolat.

Le sénateur Callbeck : Vous avez parlé du programme de mentorat, une initiative merveilleuse.

We have heard in our travels that many volunteer are burning out. I imagine that you are having that problem. Is it difficult to get volunteers? Are their numbers increasing or decreasing?

Rev. O'Reilly: I am thankful that our numbers have remained steady. One reason for that is that we take time and make an effort to acknowledge, thank and support our volunteers. As a minister, I am more concerned that my congregation is living out what they believe and making a difference in the community than that we have a meeting going on every night at church. We do things to express appreciation. Both the volunteer program and the SNAP program are part of the fabric and life in the church, so they receive support. From time to time, people want to take a break, or, as they get older and find it more difficult to deal with the energetic youngsters in the public school, they sometimes move on to volunteer at the retirement home or something like that. They are generally not giving up volunteering but move on to something that suits their energy level at that time.

Senator Callbeck: Do the other churches in the area offer the same kind of services?

Rev. O'Reilly: Some do and some do not. Some do not because they are facing a crisis of financial viability or sometimes of leadership. Sometimes, as congregations get smaller, it is more difficult for them to shoulder the load to keep their own church going let alone doing all of these community things.

As I said, part of the difficulty is also with rural clergy. The average stay for a minister in a rural church is three to five years. Theological research shows that you do not even begin to do your best ministry until you have been in a rural community for five to seven years, because it takes that long to get to know the people and the place and to gain their trust and respect. When you are dealing with families that are living on century farms and you are there for three years, why should they trust in you if they know that you will soon be gone? The sense of commitment to the community, when rural clergy are able to stay and are committed to stay — as long as it is a healthy ministry — goes a long way to encouraging growth and encouraging people to be committed to their church and their community.

Senator St. Germain: I thank you for being here today, Reverend.

When Senator Gustafson asked you what the government could do, you mentioned respect for rural people and then you spoke about the system of volunteerism. Do you see government supporting volunteerism financially or through recognition?

Rev. O'Reilly: I see the government doing both. Most volunteers do not want to be paid for what they do. They consider their work as part of their service to their community.

Au cours de nos déplacements, on nous a dit que beaucoup de bénévoles s'épuisent. J'imagine que vous avez rencontré ce genre de problème. Est-ce difficile de trouver des bénévoles? Est-ce que les bénévoles sont plus ou moins nombreux?

La révérende O'Reilly : Je suis contente que le nombre de nos bénévoles soit resté stable. Il faut dire que nous prenons le temps et nous faisons l'effort de remercier et d'encourager nos bénévoles et de reconnaître le travail qu'ils font. En tant que ministre du culte, ce qui m'intéresse, c'est que les fidèles de ma congrégation mettent en pratique les principes de la foi et deviennent ainsi des agents de changement dans la collectivité, plutôt que d'organiser des réunions tous les soirs à l'église. Nous manifestons notre appréciation. Nous soutenons le programme de bénévoles et le programme SNAP, parce qu'ils font tous deux partie de la vie et du tissu de l'église. De temps à autre, les gens veulent prendre une pause ou, à mesure qu'ils vieillissent, ils trouvent peut-être plus difficile de côtoyer les jeunes plein d'énergie à l'école publique et préfèrent être bénévoles dans un foyer pour personnes âgées ou dans un autre contexte semblable. Généralement, ils ne cessent pas de faire du bénévolat, mais ils passent à un autre secteur qui correspond mieux à l'énergie qu'ils peuvent lui consacrer à ce moment-là.

Le sénateur Callbeck : Les autres églises de la région offrent-elles le même type de services?

La révérende O'Reilly : Certaines le font. D'autres ne le font pas, parce qu'elles font face à des problèmes financiers ou parfois de direction. Parfois, lorsque l'assemblée des fidèles est réduite, il est plus difficile pour eux d'assurer la maintenance de leur église et donc d'offrir tous ces services communautaires.

Comme je l'ai dit, le roulement du clergé rural y est pour quelque chose. En moyenne, un ministre du culte reste de trois à cinq ans dans une église rurale. Les recherches théologiques ont prouvé qu'un ministre du culte doit être en poste pendant cinq à sept ans dans une collectivité rurale pour commencer à exercer une certaine influence, car cela prend toutes ces années pour connaître l'endroit et les fidèles et pour mériter leur confiance et leur respect. Quand on traite avec des familles qui vivent dans des fermes centenaires, peut-on s'attendre à ce qu'elles nous accordent leur confiance quand elles savent que nous serons partis au bout de trois ans? L'engagement à l'égard de la collectivité, lorsque le clergé rural peut rester au même endroit et s'engager à rester — dans la mesure où c'est un ministère sain — contribue beaucoup à stimuler la croissance et à encourager les fidèles à s'engager à l'égard de leur église et de leur collectivité.

Le sénateur St. Germain : Je vous remercie d'être venue témoigner aujourd'hui, révérende O'Reilly.

Lorsque le sénateur Gustafson vous a demandé ce que le gouvernement pouvait faire, vous avez mentionné le respect des habitants ruraux et vous avez parlé ensuite du réseau de bénévoles. Pensez-vous que le gouvernement devrait encourager le bénévolat financièrement ou par certaines marques de reconnaissance?

La révérende O'Reilly : J'aimerais que le gouvernement fasse les deux. La plupart des bénévoles ne veulent pas être rémunérés pour le travail qu'ils font. Ils considèrent qu'ils rendent service

However, it is difficult for programs to continue or to expand to reach the community's needs. There is only one pie of dollars in the community, and in any community at any given time there can be school fundraising, hockey fundraising and figure skating fundraising. As well, there is always something coming home from the school raising money for a trip or for something that needs to be purchased, and we would also like them to continue to support their church. You can get donor fatigue after a while.

I am not talking about financial support for the individuals doing the volunteering but financial support for the organizations so that they may continue their work without having to do so much fundraising. I recognize that there must be checks and balances to ensure that funds are distributed responsibly, but if it were possible to access money without having to fill out miles of paperwork, that would go a long way toward helping those organizations get the funding they need.

It is important to recognize the work and dedication of volunteers. We need to do everything we can to recognize and thank people who are giving of their time and not just throwing a toonie or a five-dollar bill into a basket. It costs much more for people to give of their time, energy and skills. Anything we can do to encourage, enhance, recognize and pay tribute to our volunteers is time, effort and money well spent.

Senator Mahovlich: Thank you for appearing today, Reverend O'Reilly.

I come from the small community of Schumacher where our minister was Father Les Costello. He did a great deal for that community. He grew up in Schumacher, left, and came back as a priest. He was a professional hockey player who in 1949 won the Stanley Cup with the Toronto Maple Leafs.

Rev. O'Reilly: That is long before my time.

Senator Mahovlich: Yes, it is long before my time, too.

Father Costello organized many things to help the poor and did a lot of work. He passed away, and now the church is going to close. The elderly ladies of that town are disappointed because they will now have to go to Timmins to attend church.

I see that Lambton Shores is the nearest town.

Rev. O'Reilly: Lambton Shores is the result of the amalgamation by the provincial government. Thedford is part of Lambton Shores, as is Port Franks; it is like a township. On the Statistics Canada website it says, "Thedford Village dissolved," because it is part of the Lambton Shores, but to the people who live there call it Thedford, Forest and Arkona.

Senator Mahovlich: It is the same with Schumacher.

à la communauté. Toutefois, il est difficile de maintenir ou d'étendre les programmes pour répondre aux besoins de la collectivité. Dans une collectivité, il n'y a pas 36 sources de financement. À certains moments, il y a des activités de collecte de fonds pour l'école, d'autres pour le hockey, et d'autres encore pour le patinage artistique. De plus, les écoles récoltent régulièrement de l'argent pour organiser un voyage ou pour acheter du matériel et nous souhaitons également que les donateurs continuent à soutenir leur église. Parfois, les donateurs sont fatigués.

Je ne parle pas ici de soutenir financièrement les bénévoles, mais les organismes, afin qu'ils puissent poursuivre leur mission sans avoir à faire tant de collectes de fonds. Je comprends qu'un système de poids et de contrepoids est indispensable pour s'assurer que les fonds sont répartis de manière responsable, mais ce serait très appréciable pour les organismes de pouvoir obtenir le financement dont ils ont besoin sans avoir à remplir des tonnes de formulaires.

Il est important de reconnaître le travail et le dévouement des bénévoles. Nous devons tout mettre en œuvre pour reconnaître le travail que font les bénévoles et remercier les gens qui donnent de leur temps plutôt que de déposer quelques dollars dans un panier. Il en coûte beaucoup plus aux bénévoles qui offrent leur temps, leur énergie et leurs compétences. Tout ce que nous pouvons faire pour encourager, stimuler et reconnaître nos bénévoles et leur rendre hommage, c'est du temps, des efforts et de l'argent bien dépensé.

Le sénateur Mahovlich : Merci d'être venue témoigner aujourd'hui, révérende O'Reilly.

Je suis originaire du petit village de Schumacher où notre prêtre était le père Les Costello. Il a beaucoup fait pour la collectivité. Après avoir grandi à Schumacher, il a quitté la ville et est revenu comme prêtre. C'était un joueur de hockey professionnel qui avait remporté la Coupe Stanley en 1949 avec les Maple Leafs de Toronto.

La révérende O'Reilly : C'était longtemps avant moi.

Le sénateur Mahovlich : Oui, et longtemps avant mon époque aussi.

Le père Costello organisait beaucoup de choses pour aider les pauvres et il avait beaucoup d'œuvres sociales. Maintenant qu'il est mort, l'église va fermer. Les vieilles dames de la ville sont très déçues, car maintenant, elles devront se rendre à Timmins pour aller à l'église.

Je vois que Lambton Shores est la ville la plus proche.

La révérende O'Reilly : Lambton Shores est le résultat de la fusion imposée par le gouvernement provincial. Thedford fait partie de Lambton Shores, tout comme Port Franks; c'est comme un canton. Sur le site web de Statistique Canada, on peut lire « Village de Thedford dissous ». Il fait maintenant partie de Lambton Shores, mais les gens de là-bas continuent à dire Thedford, Forest et Arkona.

Le sénateur Mahovlich : C'est un peu la même chose à Schumacher.

With a population of 11,000 people, are there many Lions Clubs in that community?

Rev. O'Reilly: There are a couple of Lions Clubs as well as the Optimist Club in a couple of communities.

Senator Mahovlich: Do they sponsor hockey teams?

Rev. O'Reilly: Yes, they do the best they can to sponsor hockey. Individual businesses also sponsor hockey teams.

Senator Mahovlich: Do buses run from one little town to another?

Rev. O'Reilly: It is generally up to parents to transport their children to hockey.

Senator Mahovlich: There is no public transportation for youngsters to travel from arena to arena?

Rev. O'Reilly: No, parents are responsible to transport their children.

Senator Mahovlich: Perhaps the government could do something in that area.

Rev. O'Reilly: Minor hockey in Lambton Shores is now amalgamated as well, because there are not enough players to have teams in all the little places. It will all operate out of Forest now.

Senator Mahovlich: You mentioned job creation. Do you have any ideas as to what the government could do in that area?

Rev. O'Reilly: Even some government agencies have moved to other places, including the passport office.

Senator Mahovlich: Citizenship and Immigration moved to Alberta. I found that strange, because people think of Ottawa when they think of immigration.

Rev. O'Reilly: Yes, but in an electronic age, much of it is done online.

Senator Mahovlich: You still have to make sense of everything.

Rev. O'Reilly: Yes, we could have government departments in our area. We could use seed money for people who want to start their own small business. It is difficult for small businesses to compete against the big box discount stores. We still have many farmers who sell produce right at the farm gate, but that is seasonal work. There is still a sense that most people in the small communities would like, as much as possible, to support their own community but there are some financial realities that they have to face. If buying groceries in a small town will cost you one-third or more of what it will cost if you take a drive to other places, especially if you are trying to feed a family, the local person will drive the distance to save money. Eventually, the local store has to close.

Avec une population de 11 000 habitants, est-ce qu'il y a beaucoup de clubs Lions dans cette collectivité?

La révérende O'Reilly : Il y a quelques clubs Lions ainsi qu'un club Optimiste dans plusieurs collectivités.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce qu'ils commanditent les équipes de hockey?

La révérende O'Reilly : Oui, ils font tout leur possible pour commanditer le hockey. Certaines entreprises de la région commanditent elles aussi les équipes de hockey.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce qu'il y a des transports publics d'une petite ville à l'autre?

La révérende O'Reilly : Généralement, ce sont les parents qui accompagnent leurs enfants au hockey.

Le sénateur Mahovlich : Il n'y a pas de transport public pour permettre aux jeunes de se rendre d'une patinoire à l'autre?

La révérende O'Reilly : Non, ce sont les parents qui se chargent de transporter leurs enfants.

Le sénateur Mahovlich : Le gouvernement pourrait peut-être faire quelque chose dans ce domaine.

La révérende O'Reilly : À Lambton Shores, le hockey mineur a lui aussi fusionné, parce qu'il n'y a pas suffisamment de joueurs pour faire des équipes dans chaque petite ville. Désormais, toutes les équipes seront basées à Forest.

Le sénateur Mahovlich : Vous avez parlé de création d'emplois. Pouvez-vous nous dire ce que le gouvernement pourrait faire dans ce domaine?

La révérende O'Reilly : Même certains organismes du gouvernement ont déménagé, y compris le Bureau des passeports.

Le sénateur Mahovlich : Les bureaux de Citoyenneté et Immigration se sont installés en Alberta. Cela m'a paru étrange, car quand on parle d'immigration, on pense immédiatement à Ottawa.

La révérende O'Reilly : Peut-être, mais à l'ère de l'électronique, on peut faire beaucoup de choses en ligne.

Le sénateur Mahovlich : Il faut quand même tout vérifier.

La révérende O'Reilly : Oui, le gouvernement pourrait fournir des capitaux d'amorçage aux personnes qui veulent créer leur propre petite entreprise. C'est difficile pour les petites entreprises de faire concurrence aux grandes chaînes de magasins à prix réduits. Beaucoup d'agriculteurs vendent encore des produits frais à l'entrée de leur exploitation, mais c'est un travail saisonnier. J'ai l'impression que la plupart des habitants des petites villes souhaitent dans la mesure du possible appuyer leurs propres collectivités, mais certaines réalités financières sont incontournables. Si le panier d'épicerie coûte un tiers de plus dans une petite ville que dans les grands magasins, les habitants de la région, surtout ceux qui ont une famille à nourrir, n'hésiteront pas à prendre leur voiture pour aller faire leur marché ailleurs, afin d'économiser de l'argent. Les magasins locaux finissent par fermer.

Senator Mahovlich: Location means quite a bit for businesses. Being near Port Huron would be an ideal place for Lambton Shores.

Rev. O'Reilly: Yes, it certainly pulls in a lot of tourism. Of course, right now with the Canadian dollar being so strong against the American dollar, even on the Memorial Day weekend the local parks reported that they were not as full as they have been in other years because there is not a financial advantage for Americans to come over.

Senator Mahovlich: You have to make incentives.

Rev. O'Reilly: Exactly, and it will be more difficult as the new passport security regulations come into play for people travelling back and forth across the Blue Water Bridge, and so on.

Senator Gustafson: I do not know if I should raise this, but I will. It has been politically correct to support separation of church and state. That is, do not let the church have anything to do with what is going on with government, and so on. There are those who are looking at that and saying, "Maybe we went too far."

Rev. O'Reilly: For one thing, the notion of separation of church and state was an American tradition, not particularly Canadian, although it seems it is becoming more prevalent in Canadian society.

The separation of church and state had more to do with the fact that the church should not be under the control of the state and vice versa. It does not mean that the two cannot work together. It is quite possible for faith communities, Christian and otherwise, to work together with the state when it comes to the well-being of people in the communities. It is not necessary that every opportunity that a church has is necessarily one of proselytizing; it does not mean that the state is endorsing any particular religious viewpoint but looking at the bigger picture of the health and well-being of its citizens and its constituents. For example, there is the work that we do with the schools in both of my congregations. Our mentors are not going into the schools trying to tell the children that they need to follow a certain religious ideology. They are going there to foster positive values around honesty, integrity, work ethic, compassion and self-sacrifice — the things that this country was built on and continues to espouse.

Senator Gustafson: At the same time, 75 per cent or more of the work that is done among the peoples of the world in poverty are done by faith work.

Rev. O'Reilly: Definitely, and that is the case because of the motivation, the ethic and the way of life. This is what one does and how one lives one's life.

Senator Gustafson: That is true. It seems that when government gets involved in many of these areas, things do not seem to work too well. For instance, the Canadian Foodgrains Bank was established by the Mennonite churches after their near starvation in 1925. That wonderful organization continues to feed people

Le sénateur Mahovlich : L'emplacement est très important pour les commerces. Ce serait idéal pour Lambton Shores de se trouver à proximité de Port Huron.

La révérende O'Reilly : Oui, Port Huron attire beaucoup de touristes. Mais évidemment, le cours du dollar canadien est si élevé par rapport au dollar américain, que même pour la fin de semaine de Memorial Day, les parcs de la région ont accueilli moins de visiteurs que les années précédentes, car c'est moins intéressant sur le plan financier pour les Américains de traverser la frontière.

Le sénateur Mahovlich : Il faut avoir des incitatifs.

La révérende O'Reilly : Exactement et ce sera plus difficile encore lorsque le nouveau règlement de sécurité concernant les passeports entrera en vigueur et s'appliquera aux gens qui empruntent le pont Blue Water.

Le sénateur Gustafson : Je ne sais pas si je devrais soulever cette question, mais je vais le faire quand même. Il est de bon ton d'appuyer la séparation de l'Église et de l'État. C'est-à-dire d'empêcher l'Église de s'ingérer dans les affaires du gouvernement, et cetera. Certains réfléchissent à cette situation et pensent que nous sommes peut-être allés trop loin.

La révérende O'Reilly : Pour commencer, la notion de séparation de l'Église et de l'État était une tradition américaine et pas nécessairement canadienne, mais il faut dire qu'elle semble devenir plus courante dans la société canadienne.

La séparation de l'Église et de l'État signifie essentiellement que l'Église ne devrait pas être sous le contrôle de l'État et réciproquement. Cela ne veut pas dire que les deux institutions ne peuvent pas collaborer. Il est tout à fait possible pour des communautés religieuses, chrétiennes ou autres, de collaborer avec l'État pour le bien-être de la population. Cela ne signifie pas que l'Église va nécessairement utiliser toutes les occasions possibles pour faire du prosélytisme. Cela ne signifie pas que l'État appuie certains points de vue religieux, mais qu'il tient compte de l'ensemble des données relatives à la santé et au bien-être de ses citoyens et de ses électeurs. Prenons par exemple les interventions que les fidèles de mes deux paroisses font dans les écoles. Nos mentors ne vont pas dans les écoles pour essayer de convaincre les enfants de suivre une certaine idéologie religieuse. Leur but est de transmettre des valeurs positives d'honnêteté, d'intégrité, d'éthique du travail, de compassion et d'abnégation — des notions sur lesquelles notre pays a été fondé et que nous continuons à épouser.

Le sénateur Gustafson : Il faut rappeler par ailleurs que des groupes religieux sont à l'origine de 75 p. 100 ou plus des activités d'aide aux populations pauvres du monde.

La révérende O'Reilly : Tout à fait et c'est tout simplement parce que cela correspond à notre motivation, notre morale et notre mode de vie. C'est ce que nous voulons faire de notre vie.

Le sénateur Gustafson : C'est vrai. Lorsque le gouvernement intervient dans beaucoup de ces secteurs, les choses ne semblent pas aller très bien. Par exemple, ce sont les églises mennonites qui ont créé la Banque de céréales vivrières du Canada en 1925, après que leurs fidèles eurent été victimes de la famine.

around the world. I can recall that in Lampman they called for two carloads of wheat. A carload of wheat is about 3,000 bushels. They received 12 carloads of wheat. One of the immigrant people from Germany who came with a small truckload of wheat said, "We lived on rutabagas for a year while we were in Germany. That was all we had to eat. I will gladly give a truckload of wheat to help." Such organizations have had a place in society, while at the same time, in evaluating the whole thing, they tell me that in Greater Vancouver less than 5 per cent of the people attend any kind of church. Maybe we have lost something along the way.

Rev. O'Reilly: I certainly think that for the people who are volunteering for causes that are not necessarily the glitzy ones — driving someone for cancer treatments once a week is not exactly a glamorous thing to do — it is about compassion and concern for your neighbour.

One of the things that small communities and rural areas offer is that people still know each other. People still have a sense of who their neighbour is and what matters.

Small towns may not have all of the health care and the social services. My mother-in-law and my parents moved to where I live. The fact that they were visited regularly and people cared about what happened to them and so forth, even though they were not from there, is a testimony to the way that people reach out to each other and still know and care about what happens to their neighbours.

I grew up in the in the west end of Toronto and you did not always know your neighbours. You did not know who they were, where they worked and what they did. In small towns and rural communities, that is still predominantly true. When you have a name and a face that you know, people are committed to caring. People notice if the neighbour's light has not been on at the regular time and will investigate to see if there is a need for help. If an ambulance or a police car has been at that place, people will know, and someone will call and find out if everything is all right. It is just those small, kinds of neighbourly things that sometimes get lost along the way.

As I said, I am proud of the work that not only my own congregations but also having visited and worked with rural congregations from the east to the west, that the same spirit prevails. People care passionately about each other, their community and trying to make a difference for good. Anything that we can do to enhance, support and respect that will go a long way to continuing to have the kind of Canada that we want.

Senator Peterson: Thank you, Rev. O'Reilly, for your moving and concise presentation. In all the good work that you do with your volunteers and other volunteer groups in your areas, what percentage of the needs do you think you are meeting?

Cette merveilleuse organisation continue à approvisionner les populations du monde entier. Je me souviens que la ville de Lampman avait demandé deux chargements de wagons de blé. Un chargement de blé représente environ 3 000 boisseaux. On leur a envoyé 12 chargements de blé. Un homme qui était venu avec un petit camion chargé de blé, un immigrant originaire d'Allemagne avait déclaré : « Pendant un an, nous n'avons mangé que des rutabagas, lorsque nous étions en Allemagne. C'est tout ce que nous avions à manger. C'est de bon cœur que je donne un chargement de blé pour aider. » De telles organisations ont joué un rôle dans la société et pourtant, de manière générale, on me dit que dans la région métropolitaine de Vancouver, moins de 5 p. 100 de la population fréquente une église. Nous avons peut-être perdu quelque chose.

La révérende O'Reilly : Je pense que les gens qui se portent volontaires pour des causes qui ne sont pas nécessairement les plus glorieuses — par exemple il n'y a rien de particulièrement exaltant à conduire une fois par semaine un malade qui doit recevoir un traitement pour le cancer — ces bénévoles agissent par compassion et se préoccupent de leur prochain.

Dans les petites villes et les régions rurales, les gens se connaissent encore. Ils connaissent leurs voisins et ils savent ce qui est important.

Les services de soins de santé et les services sociaux ne sont pas toujours disponibles dans les petites villes. Ma belle-mère et mes parents s'étaient installés dans la ville où je vis. Les gens de la ville leur rendaient visite régulièrement et se préoccupaient d'eux, même s'ils n'étaient pas originaires de l'endroit, tout simplement parce que dans une petite ville, les gens s'entraident, connaissent encore leurs voisins et se préoccupent d'eux.

J'ai grandi dans le secteur ouest de Toronto, un quartier où on ne connaissait pas toujours ses voisins. On ne savait pas qui ils étaient, où ils travaillaient, ni ce qu'ils faisaient. Dans les petites villes et les régions rurales, on connaît encore ses voisins. Les gens qui connaissent leurs voisins de nom ou de vue, sont plus prêts à les aider. Les gens remarquent si la lumière ne s'est pas allumée à l'heure habituelle chez le voisin et sont prêts à aller vérifier si la personne a besoin d'aide. Les gens savent si une ambulance ou une voiture de police est venue à la maison et ils appellent pour vérifier si tout va bien. Ce sont ces petits gestes et ces attitudes de bons voisins qui disparaissent peu à peu.

Comme je l'ai dit, je suis fière que cet esprit-là demeure vivant, non seulement parmi mes fidèles, mais également dans les autres congrégations rurales dans lesquelles j'ai travaillé ou que j'ai visitées, d'est en ouest. Les gens sont déterminés à s'entraider et ont leur collectivité à cœur et ils s'efforcent de faire le bien. Tout ce que nous pouvons faire pour renforcer, appuyer et respecter ce type d'attitude contribuera grandement à préserver le type de pays que nous voulons.

Le sénateur Peterson : Merci, révérende O'Reilly, pour votre exposé émouvant et concis. À quel pourcentage des besoins pensez-vous répondre grâce à l'excellent travail que vous faites avec vos bénévoles et d'autres groupes dans vos secteurs?

Rev. O'Reilly: We are meeting less than one-half of the need. I could easily find students for three times the number of mentors I have working in the school. It would not be a problem. In terms of the kind of visitation and awareness and other things we would like, I would love for us to be able to offer a divorce care program for some of our single parent families to give them the kind of support they need. Again, time becomes an issue. With all the work those two churches are involved in, we are not meeting half the needs of our community. I would think most churches would say the same thing.

Senator Peterson: There is also urban poverty, as you are aware.

Rev. O'Reilly: Of course.

Senator Peterson: However, on rural poverty, there is the additional hurdle of transportation, not only for sport and children but also for health care for the elderly. Have you given any thought to how that can be addressed? It is a big issue. We hear it about the lack of transportation all the time.

Rev. O'Reilly: Yes, there could be some kind of government subsidy to help with travel costs. I am not sure that starting up a bus service will be helpful because the needs are so individual around the times that people need to be in a certain hospital, but there could be subsidy available for the volunteer driver. There could be a subsidy for those families who are shouldering the burden of care and taking time off work to care for an elderly parent, sibling, or child who is chronically or critically ill.

Senator Peterson: It would not be unreasonable for the government to possibly give a tax break to those people so they are at least not out-of-pocket?

Rev. O'Reilly: Exactly, and especially with rising fuel costs, which is a huge issue for families. I am working with one family who is involved with legal proceedings. They have to travel to Sarnia and each time transportation costs create another financial hardship or stress for that family.

Senator Peterson: Dealing with this poverty issue on a bigger scale, what do you think of a guaranteed annual income where all Canadians would share in the burden of rural poverty?

Rev. O'Reilly: That is a worthy concept that needs further evaluation. I recognize that there are at times issues of abuse and lack of work ethic that are just part of society. Some people, for mental, physical or emotional reasons, will never be able to hold down the full-time job to which most Canadians aspire. As part of a caring and compassionate society, we do need to care for those people. I do not have a problem with encouraging people to work.

La révérende O'Reilly : Nous répondons à moins de la moitié des besoins. Par exemple, je n'aurais aucun problème à trouver des élèves pour trois fois plus de mentors qui font du bénévolat dans les écoles. Parmi les programmes de visite et de sensibilisation et les autres activités auxquelles nous souhaiterions nous consacrer, j'aimerais beaucoup pouvoir offrir un programme aux couples divorcés, afin d'accorder aux familles monoparentales l'aide dont elles ont besoin. Mais c'est toujours une question de temps. Malgré toutes les activités qu'entreprennent les fidèles de mes deux églises, nous ne pouvons répondre à la moitié des besoins de notre collectivité. Je pense que le constat est le même pour la plupart des autres églises.

Le sénateur Peterson : Vous savez certainement que la pauvreté existe aussi en milieu urbain.

La révérende O'Reilly : Évidemment.

Le sénateur Peterson : Mais dans les régions rurales, il y a en plus le problème du transport, pas seulement pour le sport et pour les enfants, mais également dans le cas des personnes âgées qui ont besoin d'obtenir des soins. Avez-vous réfléchi à une solution possible? Le manque de transport est un grand problème que l'on nous signale régulièrement.

La révérende O'Reilly : Oui, le gouvernement pourrait peut-être subventionner les frais de déplacement. Je ne suis pas certaine que la mise en place d'un service d'autobus serait utile, étant donné que les besoins varient selon les individus et dépendent de l'heure du rendez-vous des malades à certains hôpitaux, mais on pourrait peut-être accorder une subvention aux chauffeurs bénévoles. On pourrait peut-être dédommager les familles qui assument le fardeau des soins et dont un des membres doit prendre un congé de son travail pour s'occuper d'un parent âgé, d'un frère ou d'un enfant atteint d'une maladie chronique ou grave.

Le sénateur Peterson : Serait-il déraisonnable pour le gouvernement d'envisager d'accorder un dégrèvement fiscal à ces personnes afin qu'elles n'aient pas tout au moins à assumer ces frais?

La révérende O'Reilly : Exactement, d'autant plus que le prix de l'essence ne cesse d'augmenter, ce qui représente une dépense énorme pour les familles. Je travaille actuellement avec une famille qui est aux prises avec des démêlés juridiques. Ils doivent se rendre à Sarnia et chaque fois, les coûts de transport ajoutent une autre difficulté financière ou une contrainte à cette famille.

Le sénateur Peterson : Pour régler le problème de la pauvreté à plus grande échelle, que penseriez-vous d'un revenu annuel garanti qui permettrait de répartir le fardeau de la pauvreté rurale sur l'ensemble de la population canadienne?

La révérende O'Reilly : C'est un concept intéressant qui mérite d'être examiné. Je sais qu'il y a parfois des abus dans la société et que certains ne respectent pas l'éthique du travail. Certaines personnes ne pourront jamais, pour des raisons mentales, physiques ou émotionnelles, exercer un emploi à temps plein, le type d'emploi auquel la plupart des Canadiens aspirent. Dans une société guidée par l'entraide et la compassion, nous devons nous

I do not think it is healthy for a society to continue to hand out support for people who are able to do something, but I think that the work has to be meaningful and not just menial. That presents a challenge of its own. Certainly, some kind of guaranteed income would go a long way to helping people provide for themselves and their families, but I recognize that it is a multi-layered issue.

Senator St. Germain: Reverend, like Senator Mahovlich, I grew up in a very small community. I attended a Grade 1 to Grade 8 one-room schoolhouse. In 1949, I was already 12 years old, and there was a lot of concern in the community then. If someone got hurt or died, it was traumatic. How do we deal with this secularized society that has really lost respect in many cases, especially in the urban areas, but infiltrating into the rural areas? You have moral decay and violence. It is an "all about me" society, materialistic and needful of instant gratification. These are things you are dealing with. How do you think the church is dealing with this? I attend church every week, but I do not see us really addressing this aspect of society that will lead to greater challenges for those who are poverty stricken in our rural communities. This just exacerbates the situation. How do you deal with that? I am sure you must think about it. You live with it pretty well in your profession.

Rev. O'Reilly: Very much so. I have two comments. First, as I said in the presentation, rural clergy need to have the support, the encouragement and the ability to continue to learn and to stay longer in their communities. That becomes almost a cultural thing too. We live in the "bigger is better" kind of culture, so moving up to the bigger church is seen as advancement and so on. I certainly fight against that, having been in rural ministry all of my ministry years, actually, as a choice. Those people are able to become part of the community, in effect, akin to the priest that Senator Mahovlich referred to. There is a sense that people like that can offer a sense of the values that are good and right and true and a sense of compassion and kindness. They model that in the way they live, which provides inspiration to fellow residents in their community. I think churches need to be bold to address these issues and talk about them out loud and to encourage people to live out what they believe. It is critical for the church not to sequester itself away in its own bubble where we just talk about these things in a holy huddle on Sunday mornings. These things need to be the framework of our lives, and we model that by involvement in our communities and involvement with people who may never darken the door of the church. The integrity has to be there so that you live out what you believe. It is not enough for churches to stand up and say, "We are against this," and, "We are against that." I think churches need to stand up and say, "This is what we are for. This is what we believe to be true, and it is evidenced in how our people live their lives and in the ways that they give of themselves to their communities." That goes a lot farther than any

occuper de ces gens-là. Je n'hésite pas à encourager les gens à travailler. Je ne pense pas qu'il soit sain pour une société de continuer à assister des personnes qui sont aptes au travail, mais je pense que le travail doit être intéressant et pas dérisoire. C'est tout un défi en soi. Il est certain qu'une sorte de revenu garanti contribuerait grandement à aider les gens à subvenir à leurs besoins et à ceux de leur famille, mais je reconnais que c'est une question complexe.

Le sénateur St. Germain : Révérende, comme le sénateur Mahovlich, j'ai grandi moi aussi dans une petite ville. De la première à la huitième année, j'ai fréquenté une école qui n'avait qu'une seule classe. En 1949, j'avais déjà 12 ans et, à l'époque, il y avait une grande solidarité dans le village. Lorsque quelqu'un était blessé ou mourait, tout le monde était atterré. Comment réagir face à cette société sécularisée où le respect n'existe plus dans bien des cas, surtout dans les centres urbains, mais de plus en plus aussi dans les secteurs ruraux? Notre société est marquée par la décadence morale et la violence. Il n'y en a que pour l'individu, le matérialisme et la gratification instantanée. Voilà la situation à laquelle nous faisons face. D'après vous, comment l'Église réagit-elle à cette situation? Je vais à l'église toutes les semaines, mais je ne pense pas que les pratiquants s'attaquent à cet aspect de la société qui contribuera à aggraver la situation des victimes de la pauvreté dans nos collectivités rurales. Cela ne fait qu'aggraver leur situation. Comment réagissez-vous à cela? Je suis certain que vous devez y penser. C'est une situation que vous connaissez bien dans votre profession.

La révérende O'Reilly : Tout à fait. J'ai deux commentaires à présenter à ce sujet. Premièrement, comme je l'ai dit dans mon exposé, le clergé rural a besoin de soutien et d'encouragement et il doit pouvoir continuer à apprendre et rester plus longtemps dans les mêmes collectivités. Cela devient presque un fait culturel. La culture actuelle valorise tout ce qui est grand. Par conséquent, être titulaire d'une plus grande église est considéré comme une promotion. Je lutte contre cette tendance, puisque j'ai toujours exercé mon ministère, par choix, dans des régions rurales. Ces pasteurs parviennent à s'intégrer dans la collectivité, un peu comme le prêtre dont parlait le sénateur Mahovlich. Ces gens-là peuvent transmettre les valeurs du bien et de la justice, de la compassion et de la bonté. Leur vie est un exemple et une source d'inspiration pour les habitants de leurs collectivités. Je pense que les églises doivent faire preuve d'audace pour aborder ces problèmes, en parler ouvertement et encourager les gens à mettre en application les principes de leur foi. Il est indispensable que l'Église ne s'enferme pas dans sa propre sphère et se contente d'aborder ces questions au cours de l'assemblée du dimanche matin. Notre vie doit être imprégnée de nos valeurs et nous devons donner l'exemple en nous impliquant dans nos collectivités et en collaborant avec des personnes qui ne mettent jamais les pieds à l'église. Il faut faire preuve d'intégrité et vivre ce en quoi nous croyons. Les églises ne doivent pas se contenter de dénoncer les choses qu'elles n'approuvent pas. Je pense que les églises doivent se lever et dire : « Voilà ce que nous voulons. Voilà ce que nous tenons pour vrai et nos fidèles en donnent l'exemple dans leur vie et dans la façon dont ils se dévouent pour leur collectivité. » C'est beaucoup plus utile que les déclarations faites

pronouncements or banging of fists on pulpits in a negative sense. There is a lot that we are for, and sometimes that gets lost by strident voices talking about what we are against.

Senator Mahovlich: A friend of mine has just retired. He lives in the fairly good sized community in Bracebridge. He has called the Red Cross, and he is doing a lot of charity, driving people to Toronto for hospital visits. Does Lambton Shores have a Red Cross organization?

Rev. O'Reilly: No.

Senator Mahovlich: Are there any other organizations like the Red Cross that help out?

Rev. O'Reilly: The VON, Victorian Order of Nurses, is involved in our community, and they seek volunteers. We have Cancer Society volunteers who canvass and do the driving and so on. We have victim services, who work with people who are victims of crime or have suffered a tragic loss. We have volunteers who work with those organizations. It is interesting that hardly a month goes by without my getting a letter from one of those organizations, saying, "Can you advertise that we need volunteers?" The organizations themselves know that churches are probably one of the best places to find volunteers.

Senator Mahovlich: That is interesting. I know my friend is busy three days a weeks.

Rev. O'Reilly: Most of the retired people I know do not know how they had time to work because they are busy doing those things and gladly doing them.

The Chairman: Thank you very much for coming. This has been a very important presentation. We are looking very vigorously at rural poverty out on the land. We have been in every province in the eastern part of Canada, the Atlantic Provinces, in every province in the West and back and forth with visits in Ontario and Quebec. Not that we did not know, but we have been focusing on one thing and all of a sudden this other large picture comes before us. If we are faltering on the land, in agriculture and the farm community, then what happens to the small communities that are really very much the root of our rural Canada? If the farm community goes down, what happens to those towns? In parts of Canada, we have seen what happens to them.

The things you have been talking about today are interesting. The degree to which a variety of different religious organizations have been enormously helpful and very much at the heart of keeping many of our smaller rural structures together is extremely important.

I come from Southwestern Alberta, from the southwest corner, and we, at many times far back in our history, had large groups of people coming up over the border from the State of Utah; the Mormon pioneers. The towns that grew up then are still strong today. No matter what happens, the core

du haut de la chaire ou les commentaires négatifs ponctués par le martèlement du poing. Nous sommes favorables à beaucoup de choses, mais parfois tout cela se perd dans le concert strident des voix manifestant la désapprobation.

Le sénateur Mahovlich : J'ai un ami qui vient de prendre sa retraite. Il vit à Bracebridge, une ville d'assez grande importance. Il a pris contact avec la Croix-Rouge et il fait beaucoup de bénévolat, conduisant des malades qui ont rendez-vous à l'hôpital, à Toronto. Est-ce qu'il y a une succursale de la Croix-Rouge à Lambton Shores?

La révérende O'Reilly : Non.

Le sénateur Mahovlich : Est-ce qu'il y a d'autres organismes comme la Croix-Rouge qui offrent leur assistance?

La révérende O'Reilly : VON Canada, l'Ordre des infirmières de Victoria, est implanté dans notre collectivité et recherche des bénévoles. Il y a aussi les bénévoles de la Société du cancer qui collectent des fonds et transportent les malades, et cetera. Il y a aussi les services aux victimes qui offrent leurs services aux personnes victimes d'actes criminels ou qui ont subi une perte tragique. Nous avons des bénévoles qui travaillent pour ces organismes. Il ne se passe pas un mois sans que je reçoive une lettre d'un de ces organismes me demandant de faire savoir qu'ils ont besoin de bénévoles. Les organismes savent que les églises sont sans doute le meilleur endroit pour recruter des bénévoles.

Le sénateur Mahovlich : C'est intéressant. Je sais que mon ami est occupé trois jours par semaine.

La révérende O'Reilly : La plupart des retraités que je connais se demandent comment ils avaient le temps de travailler auparavant, tant ils sont occupés par toutes ces activités pour lesquelles ils se dévouent avec plaisir.

La présidente : Merci beaucoup d'être venue. Vous avez présenté un exposé extrêmement important. Nous voulons vraiment éliminer la pauvreté rurale au Canada. Nous avons parcouru toutes les provinces de l'Est du Canada, les provinces de l'Atlantique, toutes les provinces de l'Ouest et nous avons fait plusieurs visites en Ontario et au Québec. Ce ne fut pas vraiment une découverte, mais quand on s'intéresse à un aspect particulier, il y a un problème plus grand qui surgit tout à coup. Face au déclin de l'agriculture et des collectivités agricoles, qu'advient-il des petites collectivités qui sont vraiment à la base du Canada rural? Si le secteur agricole disparaît, qu'advient-il de ces villes? Cela s'est déjà produit dans certaines régions du Canada.

Les sujets que vous avez abordés aujourd'hui sont intéressants. Il est extrêmement important de souligner que divers organismes religieux ont fait un travail terriblement utile qui a contribué à maintenir l'intégrité de bon nombre de structures rurales plus petites.

Je suis originaire du Sud-Ouest de l'Alberta, une région qui a accueilli, à diverses époques de son histoire, de grands groupes de personnes venant de l'autre côté de la frontière, de l'État de l'Utah; les pionniers mormons. Les villes qui se sont construites à cette époque-là sont toujours dynamiques. Quoi qu'il arrive, les

is still there and no one is taken for granted; people who are in trouble will automatically have a place to go and someone to care for them.

The kind of work you do, and it must be extremely frustrating because of the lack of outside contribution, is incredibly important and I want to thank you for coming here and being so open and forthright about your own frustrations and how you respond when you see difficulties and sadness in your community.

It is very important that we have been able to hear your testimony and I certainly hope that people are watching this telecast. We wish you well.

Rev. O'Reilly: Thank you very much.

The committee continued in camera.

principes fondamentaux sont toujours là et personne n'est laissé pour compte; les habitants qui traversent des difficultés ont toujours un endroit où aller et trouvent quelqu'un pour les aider.

Le travail que vous faites doit parfois être extrêmement décourageant, à cause du manque de contribution de l'extérieur, mais il est incroyablement important et je tiens à vous remercier d'être venue ici pour nous parler aussi ouvertement de vos préoccupations et nous dire comment vous réagissez face aux difficultés et à la tristesse dans votre collectivité.

C'était très important pour nous d'entendre votre témoignage et j'espère que les téléspectateurs ont suivi cette transmission. Je vous souhaite une bonne continuation.

La révérende O'Reilly : Merci beaucoup.

Le comité poursuit ses travaux à huis clos.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Tuesday, June 5, 2007

Statistics Canada:

Denis Chartrand, Director, Agriculture Division;
Cathy Cromey, Chief, Census of Agriculture, Agriculture
Division;
Marco Morin, Chief, Farm Income and Prices Section, Agriculture
Division.

Réseau québécois du crédit communautaire:

Lucie Villeneuve, Coordinator.

Thursday, June 7, 2007

As an individual:

Reverend Christine O'Reilly, Minister, Knox Presbyterian
Church, Thedford and Watford, Ontario.

TÉMOINS

Le mardi 5 juin 2007

Statistique Canada :

Denis Chartrand, directeur, Division de l'agriculture;
Cathy Cromey, chef, Recensement de l'agriculture, Division d
l'agriculture;
Marco Morin, chef, Section du revenu agricole et des prix à l
production, Division de l'agriculture.

Réseau québécois du crédit communautaire :

Lucie Villeneuve, coordonnatrice.

Le jeudi 7 juin 2007

À titre personnel :

La révérende Christine O'Reilly, ministre du culte, Église
presbytérienne Knox, Thedford and Watford (Ontario).





First Session
Thirty-ninth Parliament, 2006-07

SENATE OF CANADA

*Proceedings of the Standing
Senate Committee on*

Agriculture and Forestry

Chair:
The Honourable JOYCE FAIRBAIRN, P.C.

Friday, June 8, 2007

Issue No. 31

Sixty-third and
sixty-fourth meetings on:
Rural poverty in Canada

WITNESSES:
(See back cover)

Première session de la
trente-neuvième législature, 2006-2007

SÉNAT DU CANADA

*Délibérations du Comité
sénatorial permanent de l'*

Agriculture et des forêts

Présidente :
L'honorable JOYCE FAIRBAIRN, C.P.

Le vendredi 8 juin 2007

Fascicule n° 31

Soixante-troisième
et soixante-quatrième réunions concernant :
La pauvreté rurale au Canada

TÉMOINS :
(Voir à l'endos)

THE STANDING SENATE COMMITTEE
ON AGRICULTURE AND FORESTRY

The Honourable Joyce Fairbairn, P.C., *Chair*

The Honourable Leonard J. Gustafson, *Deputy Chair*
and

The Honourable Senators:

Biron	* LeBreton, P.C.
Callbeck	(or Comeau)
Harb	Mahovlich
* Hervieux-Payette, P.C.	Oliver
(or Tardif)	Segal
Lavigne	St. Germain, P.C.

*Ex officio members

(Quorum 4)

Changes in membership of the committee:

Pursuant to rule 85(4), membership of the committee was amended as follows:

The name of the Honourable Phalen substituted for that of the Honourable Senator Mercer (*June 7, 2007*).

The name of the Honourable Harb substituted for that of the Honourable Senator Peterson (*June 7, 2007*).

The name of the Honourable Lavigne substituted for that of the Honourable Senator Phalen (*June 7, 2007*).

LE COMITÉ SÉNATORIAL PERMANENT
DE L'AGRICULTURE ET DES FORÊTS

Présidente : L'honorable Joyce Fairbairn, C.P.

Vice-président : L'honorable Leonard J. Gustafson
et

Les honorables sénateurs :

Biron	* LeBreton, C.P.
Callbeck	(ou Comeau)
Harb	Mahovlich
* Hervieux-Payette, C.P.	Oliver
(ou Tardif)	Segal
Lavigne	St. Germain, C.P.

*Membres d'office

(Quorum 4)

Modifications de la composition du comité :

Conformément à l'article 85(4) du Règlement, la liste des membres du comité est modifiée, ainsi qu'il suit :

Le nom de l'honorable sénateur Phalen est substitué à celui de l'honorable sénateur Mercer (*le 7 juin 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Harb est substitué à celui de l'honorable sénateur Peterson (*le 7 juin 2007*).

Le nom de l'honorable sénateur Lavigne est substitué à celui de l'honorable sénateur Phalen (*le 7 juin 2007*).

MINUTES OF PROCEEDINGS

MANIWAKI, QUEBEC, Friday, June 8, 2007
(76)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 8:36 a.m., this day, in Room Robert Coulombe, in the Centre Château Logue of Maniwaki, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fairbairn, P.C., Harb, Lavigne, Mahovlich and Segal (5).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

Fédération des producteurs de bois du Québec:

Jean-Pierre Dansereau, Director General.

Fédération Québécoise des coopératives forestières:

Gérard Szaraz, Strategic Development Adviser.

As an individual:

Jeannot Beaulieu.

Mani-Jeunes:

Gaston Robitaille, Chairman of the Board.

Centre Jean Bosco de Maniwaki:

Philippe Larivière, Coordinator.

Centre des services aux réseaux d'entreprises du secteur forêt:

Denise Julien, Director General.

As an individual:

Jacques Grondin.

Centre local de développement:

Benoit Labrecque, Advisor, Development of Forestry Industry.

L'Équipe des bénévoles de la Haute Gatineau:

Dorothée St-Marseilles, Coordinator.

The Chair made an opening statement.

Mr. Dansereau, Mr. Szaraz and Mr. Beaulieu each made a statement and, together, answered questions.

PROCÈS-VERBAUX

MANIWAKI (QUÉBEC), le vendredi 8 juin 2007
(76)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 8 h 36, dans la salle Robert Coulombe du Centre Château Logue de Maniwaki, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fairbairn, C.P., Harb, Lavigne, Mahovlich et Segal (5).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

Fédération des producteurs de bois du Québec :

Jean-Pierre Dansereau, directeur général.

Fédération québécoise des coopératives forestières :

Gérard Szaraz, conseiller au développement stratégique.

À titre personnel :

Jeannot Beaulieu.

Mani-Jeunes :

Gaston Robitaille, président du conseil d'administration.

Centre Jean Bosco de Maniwaki :

Philippe Larivière, coordonnateur.

Centre des services aux réseaux d'entreprises du secteur forêt :

Denise Julien, directrice générale.

À titre personnel :

Jacques Grondin.

Centre local de développement :

Benoit Labrecque, conseiller au développement de l'industrie forestière.

L'Équipe des bénévoles de la Haute Gatineau :

Dorothée St-Marseilles, coordonnatrice.

La présidente fait une déclaration d'ouverture.

MM. Dansereau, Szaraz et Beaulieu font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

Mr. Larivière and Mr. Robitaille each made a statement and, together, answered questions.

At 10:26 a.m., the committee suspended.

At 10:39 a.m., the committee resumed.

Ms. Julien and Mr. Grondin each made a statement and, together, answered questions.

At 11:35 a.m., the committee suspended.

At 11:47 a.m., the committee resumed.

Ms. St-Marseilles and Mr. Labrecque each made a statement and, together, answered questions.

At 12:26 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

MANIWAKI, QUEBEC, Friday, June 8, 2007
(77)

[English]

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met at 1:31 p.m., this day, in Room Robert Coulombe, in the Centre Château Logue of Maniwaki, the Chair, the Honourable Joyce Fairbairn, P.C., presiding.

Members of the committee present: The Honourable Senators Fairbairn, P.C., Harb, Lavigne and Segal (4).

In attendance: Marc Leblanc and Marc-André Pigeon, Analysts, Parliamentary Information and Research Services, Library of Parliament.

Also in attendance: The official reporters of the Senate.

Pursuant to the Order of Reference adopted by the Senate on Tuesday, May 16, 2006 the committee continued its consideration of rural poverty in Canada. (*For complete text of Order of Reference, see proceedings of the committee, Issue No. 6.*)

WITNESSES:

As individuals:

The Honourable Wayne Easter, P.C., M.P.

Darlene Lannigan, Assistant — Maniwaki, Office of Lawrence Cannon, M.P.

George Lafontaine, Political Assistant for Stéphanie Vallée, M.N.A. for Gatineau.

Ontario-Laurentides Beef Producers:

Gib Drury, President.

MM. Larivière et Robitaille font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 10 h 26, la séance est interrompue.

À 10 h 39, la séance reprend.

Mme Julien et M. Grondin font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 11 h 35, la séance est interrompue.

À 11 h 47, la séance reprend.

Mme St-Marseilles et M. Labrecque font chacun une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 12 h 26, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

MANIWAKI (QUÉBEC), le vendredi 8 juin 2007
(77)

[Traduction]

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui, à 13 h 31, dans la salle Robert Coulombe du Centre Château Logue de Maniwaki, sous la présidence de l'honorable Joyce Fairbairn, C.P. (*présidente*).

Membres du comité présents : Les honorables sénateurs Fairbairn, C.P., Harb, Lavigne et Segal (4).

Également présents : Marc Leblanc et Marc-André Pigeon, analystes, Service d'information et de recherche parlementaires de la Bibliothèque du Parlement.

Aussi présents : Les sténographes officiels du Sénat.

Conformément à l'ordre de renvoi adopté par le Sénat le mardi 16 mai 2006, le comité poursuit son étude sur la pauvreté rurale au Canada. (*Le texte complet de l'ordre de renvoi figure au fascicule n° 6 des délibérations du comité.*)

TÉMOINS :

À titre personnel :

L'honorable Wayne Easter, C.P., député.

Darlene Lannigan, assistante — Maniwaki, Bureau de Lawrence Cannon, député.

George Lafontaine, attaché politique de Stéphanie Vallée, député de Gatineau.

Syndicat des producteurs de bovins de l'Ontario et des Laurentides :

Gib Drury, président.

L'Entraide de la Vallée / Table de sécurité alimentaire:

Fabienne Lachapelle.

As individuals:

Dominique Bherer, Veterinarian.

Bernard Fortin, Representative, Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada.

Fred McGregor.

The Chair made an opening statement.

Ms. Lannigan, Mr. Lafontaine and Mr. Easter, P.C., M.P., made a statement and, together, answered questions.

At 2:10 p.m., the committee suspended.

At 2:12 p.m., the committee resumed.

Mr. Drury, Ms. Lachapelle, Mr. Bherer, Mr. McGregor and Mr. Fortin made a statement and, together, answered questions.

At 2:58 p.m., the committee adjourned to the call of the Chair.

ATTEST:

La greffière du comité,

Jessica Richardson

Clerk of the Committee

L'Entraide de la Vallée / Table de sécurité alimentaire :

Fabienne Lachapelle.

À titre personnel :

Dominique Bherer vétérinaire.

Bernard Fortin, représentant, Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier.

Fred McGregor.

La présidente fait une déclaration d'ouverture.

Mme Lannigan, M. Lafontaine et M. Easter, C.P., député, font une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 14 h 10, la séance est interrompue.

À 14 h 12, la séance reprend.

M. Drury, Mme Lachapelle, MM. Bherer, McGregor et Fortin font une déclaration puis, ensemble, répondent aux questions.

À 14 h 58, le comité suspend ses travaux jusqu'à nouvelle convocation de la présidence.

ATTESTÉ :

EVIDENCE

MANIWAKI, QUEBEC, Friday, June 8, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 8:36 a.m. to examine and report upon rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair.

[*Translation*]

The Chairman: Good morning and welcome. The members of the committee are pleased to be in Maniwaki, a town that has a rich and significant past and legacy.

Last May, the committee was authorized to study rural poverty in Canada. Last fall, we heard from a certain number of expert witnesses who gave us an overview of poverty in Canada.

[*English*]

We are now in the midst of the second phase of our research where we are meeting with rural Canadians in rural Canada. We have travelled to every province in Canada and we will be visiting the three northern territories in the fall.

Maniwaki's history and economy is tied closely to the forest industry, which in recent years, has endured numerous layoffs and mill closures with devastating consequences on our forest-dependent communities across this country. These communities face lower property values, an exodus of youth, the closure of local businesses, increased stress, health problems, a loss of services, and even a loss of schools. Often, it is the most disadvantaged who are the most affected.

Even for communities that have retained their mills, the continued appreciation of the Canadian dollar, the further possibilities of structural changes and global competition have contributed to a higher sense of anxiety about the future.

[*Translation*]

Rural Canada must face significant challenges, but there is hope and there are solutions. That is why we are here in Maniwaki this morning. We want to listen to your concerns, your stories, your ideas and your successes.

I have the pleasure of welcoming our first witnesses this morning: Jean-Pierre Dansereau, Director General, Fédération des producteurs de bois du Québec; Gérard Szaraz, strategic development advisor, Fédération québécoise des coopératives forestières.

[*English*]

Jeannot Beaulieu is appearing as an individual.

We are very glad to have all of you here. Welcome from all our colleagues.

TÉMOIGNAGES

MANIWAKI (QUÉBEC), le vendredi 8 juin 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 8 h 36 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Français*]

La présidente : Bonjour et bienvenue. Les membres du comité sont heureux d'être à Maniwaki, une ville qui soutient un passé et un héritage riche et important.

En mai dernier, le comité a été autorisé à examiner la pauvreté rurale au Canada. L'automne dernier, nous avons entendu un certain nombre de témoins experts qui nous ont brossé un tableau global de la pauvreté au Canada.

[*Traduction*]

Nous en sommes à la deuxième étape de notre recherche qui nous permet de rencontrer les Canadiens en milieu rural au Canada rural. Nous nous sommes rendus dans toutes les provinces du Canada et, à l'automne, nous irons dans les trois territoires du Nord.

L'histoire et l'économie de Maniwaki sont étroitement liées au secteur forestier, qui, depuis les dernières années, subit de nombreuses mises à pied et la fermeture d'usines de pâtes et papiers. Les conséquences pour les communautés qui dépendent de la forêt sont dévastatrices partout au pays. Ces communautés doivent faire face à une baisse de la valeur de leurs biens immobiliers, à l'exode des jeunes, la fermeture des entreprises régionales, beaucoup plus de stress, des problèmes de santé, une perte de services et même la fermeture d'écoles. Souvent ce sont les moins nantis qui sont les plus touchés.

Pour les communautés dont les papeteries continuent à fonctionner, l'appréciation continue du dollar canadien, la possibilité d'autres changements structurels et une concurrence internationale accrue ne font qu'exacerber l'angoisse au sujet de l'avenir.

[*Français*]

Le Canada rural doit affronter des défis importants, mais il y a de l'espoir et des solutions. C'est pourquoi nous sommes ici à Maniwaki ce matin. Nous voulons entendre vos préoccupations, vos histoires, vos idées et vos succès.

J'ai le plaisir ce matin de recevoir nos premiers témoins : Jean-Pierre Dansereau, directeur général, Fédération des producteurs de bois du Québec; Gérard Szaraz, conseiller de développement stratégique, Fédération québécoise des coopératives forestières.

[*Traduction*]

Jeannot Beaulieu comparait à titre personnel.

Nous sommes très contents que vous soyez tous ici. Au nom de tous nos collègues, je vous souhaite la bienvenue

[Translation]

Jean-Pierre Dansereau, Director General, Fédération des producteurs de bois du Québec: Madam Chairman, I would first of all like to thank you for the invitation. It is also a pleasure for us to be here in Maniwaki.

I would like to add that as well as being the Director General of the Fédération des producteurs de bois du Québec, I am also the Secretary-Treasurer of the Canadian Federation of Woodlot Owners. I have limited experience of rural poverty, but I would like to talk to you about forestry in the private sector, what we more and more often call family forest owners, and the role that they can play in the development of rural communities.

I sent you a document that summarizes the vision developed by the Fédération des producteurs de bois over the last few months. I will work from it to make a short presentation. I will not read it in its entirety.

On the first page, we point out the significant economic benefits that private forests can have, despite the fact that they are small properties of roughly 40 hectares. Therefore, there is limited income for each individual, but when we add up all of this economic activity, it is very significant. It is a fundamental economic activity. Forestry production is the social base of an entire sector of the economy, the forestry industry. Private forestry in Quebec, by providing 20 per cent of the supply, supports a significant part of this activity which represents billions of dollars. The private forest owners are seriously affected by the forestry crisis. Plants are closing, no longer taking in product, and are obliged to drastically reduce prices, which has a harsh effect on forestry producers. In some regions, people are even unable to sell goods. There are therefore businesses whose very survival is currently at risk.

In our sector, facing the consolidation that everyone says is necessary to the industry, we also have fears concerning our future potential to put wood on the market, therefore to continue to contribute to economic activity in rural areas.

Private forests also host recreational activities such as hunting and fishing, and are an important source of environmental goods and services for the population, as well as generating economic activity through the harvesting of wood. This is probably not sufficiently recognized.

On page 2, we explain among other things, the efficiency of the forestry sector. Over the last 30 or 40 years in Quebec, private forest owners have participated in forestry management plans. Instead of simply harvesting their forests, they have cultivated them. This has produced some conclusive results. We have been able to show over the last few years that we have increased forest productivity by 33 per cent when we deal with softwood. It would be possible to produce even greater increases in productivity if we continue, if we invest more. It would be interesting to do so in the southern forests. They are close to the factories, to

[Français]

Jean-Pierre Dansereau, directeur général, Fédération des producteurs de bois du Québec : Madame la présidente, je voudrais d'abord vous remercier de l'invitation. C'est un plaisir pour nous aussi d'être présents ici à Maniwaki.

J'aimerais rajouter qu'en plus d'être directeur général de la Fédération des producteurs de bois du Québec, je suis aussi le secrétaire-trésorier de la Fédération canadienne des propriétaires de boisés. J'ai une expérience limitée en matière de pauvreté rurale, mais j'aimerais vous parler de la foresterie en milieu privé, ce qu'on appelle de plus en plus la foresterie familiale et du rôle qu'elle peut jouer dans le développement des communautés rurales.

Je vous ai fait parvenir un document qui résume la vision développée par la Fédération des producteurs de bois au cours des derniers mois. Je vais m'en inspirer pour vous faire une courte présentation. Je n'en ferai pas la lecture complète.

À la première page, on met en évidence les retombées économiques importantes que peuvent avoir les forêts privées, malgré le fait qu'elles soient de petites propriétés d'une quarantaine d'hectares. Donc, des revenus limités pour chacun des individus, mais lorsqu'on agrège l'ensemble de cette activité économique, c'est très important. C'est une activité économique qui est à la base. La production forestière est une assise de toute une filière économique, la filière de l'industrie forestière. La forêt privée au Québec, en fournissant 20 p. 100 de l'approvisionnement, va soutenir une partie importante de cette activité qui représente des milliards de dollars. Les propriétaires de forêts privées sont gravement affectés par la crise forestière. Les usines ferment, cessent leur réception, doivent abaisser les prix de façon très importante, ce qui affecte durement les revenus des producteurs forestiers. Dans certaines régions, il existe même une incapacité de faire des ventes. Il y a donc des entreprises dont la survie est en jeu actuellement.

Dans notre secteur, face à la consolidation que tout le monde dit nécessaire de l'industrie, on a aussi des craintes quant à nos possibilités futures à mettre des bois en marché, donc de continuer à contribuer à l'activité économique dans les milieux ruraux.

Plus qu'une l'activité économique avec la récolte de bois, la forêt privée est un lieu d'activités récréatives de chasse et de pêche et un lieu important pour fournir des biens et des services environnementaux à la population. Cela n'est probablement pas assez reconnu.

À la page 2, on met en évidence entre autres l'efficacité de l'activité sylvicole. Depuis 30, 40 ans au Québec, les propriétaires de forêts privés se sont engagés dans des programmes d'aménagement. Au lieu de simplement récolter leurs forêts, ils les ont cultivées. Cela donne des résultats probants. On a pu démontrer que dans les dernières années, on a augmenté la productivité des forêts de 33 p. 100 quand on s'intéresse aux résineux. Il serait possible aussi d'augmenter encore plus largement cette productivité si on continue, si on investit plus. C'est intéressant de le faire dans les forêts méridionales. Elles sont

the population. The infrastructure is in place to facilitate productivity. Rather significant gains in productivity are therefore possible.

Forestry planning also allows us to deal with environmental issues. Maintaining biodiversity, limiting the erosion of embankments, and protecting the quality of the air, the water and landscapes: These are the environmental goods and services I was referring to earlier on.

On page 3, we set out our vision. In summary, there is a sentence in the middle of the first paragraph that states:

Political momentum, along with improvements to the programs offered to woodlot owners, will allow for an increase in the impact of the efforts made on behalf of rural communities from an economical, environmental and social perspective.

How can we achieve this? The owners of large forests must be convinced of the importance of actively managing their woodlots for production or conservation purposes, rather than simply being landowners who use up their properties; they must use them for the good of society by developing and properly managing them. There must obviously be some compensation that covers the environmental goods and services provided. This is a challenge because all of society benefits, but no one individual wants to pay for clean air. They take it for granted. How can we ask that of individuals and how can we compensate them for their services?

You will also find other aspects, such as the need to protect investments that have been agreed to, increase forestry efforts, explore new ways of cultivating trees, non-forest biomass products that we can find in significant amounts, but that pose challenges in terms of harvesting and processing.

This last point is not insignificant, that is the need to reassure the population of the sustainability of forestry efforts, of the acceptability of forestry practices that have been in question in the public's mind, that unfortunately create a link between very large-scale forestry operations on public land and smaller-scale operations in private forests.

On the following page, we talk about means of implementation, how forestry management planning and the increase in opportunities can go hand in hand. This assumes investment, financial resources over long periods of production. The cycle of forestry production spans a 50-year period and that can reach 90 years for certain species. It is difficult to reconcile the lifespan of an individual or a family with the lifespan of a forest.

Government action therefore remains necessary in order to establish a climate that is conducive to forestry investments and to make up for the shortcomings of the market. Unfortunately, the amounts received for wood sales in the forest do not allow for

près des usines, près de la population. Les infrastructures sont en place pour faciliter la productivité. Il y aurait donc des gains de productivité assez importants à obtenir.

L'aménagement aussi permet de rencontrer des enjeux environnementaux. Le maintien de la biodiversité, la réduction de l'érosion des berges, la protection de la qualité de l'air, de l'eau et des paysages. Ce sont donc les biens et services environnementaux dont j'ai parlé un peu plus tôt.

À la page 3, vous trouverez l'exposé de nos éléments de vision. En résumé, il y a une phrase qui dit, au milieu du premier paragraphe :

Un élan politique jumelé à des améliorations aux programmes offerts aux propriétaires de boisés permettrait d'accroître l'impact des efforts déployés sur les communautés rurales à la fois du point de vue économique, environnemental et social.

Comment peut-on y parvenir? Il faut convaincre les propriétaires qui détiennent ces importantes superficies, d'avoir une gestion active de leurs boisés pour la production ou pour des fins de conservation, plutôt que de simplement être des propriétaires fonciers qui consomment leurs propriétés; il faut qu'ils les mettent à contribution pour le bien de la société en les développant et à les aménageant. Il faut évidemment obtenir une rémunération qui couvrira les biens et les services environnementaux qui sont fournis. C'est un défi parce que l'ensemble de la société en profite, mais aucun de ces individus n'a envie de payer pour de l'air pur. Ils les prennent pour un acquis. Comment peut-on demander cela à des individus et comment peut-on les rémunérer pour ces services?

Vous retrouverez d'autres éléments, telle la nécessité de protéger les investissements qui sont consentis, accroître les efforts sylvicoles, explorer de nouvelles formules de cultures d'arbres, de produits forestiers non ligneux qu'on peut retrouver de façon assez abondante, mais qui posent des défis au niveau de la récolte et de la transformation.

Le dernier point n'est pas négligeable, celui de rassurer la population sur la durabilité des interventions en forêts, sur l'acceptation des pratiques forestières qui ont été remises en question dans l'esprit du public qui, malheureusement, fera un lien entre les opérations forestières à très grande échelle sur des terres publiques et les opérations à plus petite échelle au niveau des forêts privées.

À la page suivante, nous parlons des moyens de mise en œuvre, comment l'aménagement des forêts et l'augmentation de la possibilité forestière peuvent se faire. Cela suppose des investissements, des ressources financières sur de longues périodes de production. L'échelle de production forestière, représente plus de 50 années et cela peut atteindre pour certaines espèces 90 années. Il est difficile de réconcilier l'horizon de temps de la vie d'un individu, d'une famille avec la durée de vie d'une forêt.

L'intervention gouvernementale demeure donc nécessaire pour établir un climat propice aux investissements forestiers et combler les failles du marché. Malheureusement, les prix reçus pour la vente de bois en forêt ne permettent pas de rémunérer à la fois le

compensation for the work, and the cultivation of these forests. The markets are geared to the harvesting of wood that grows naturally, that is to say in conditions that exists elsewhere on the planet, in the southern hemisphere, where growth conditions are much more favourable than they are here.

With our existing means, there are things that can be done. I feel it is important to emphasize things that are within the purview of the federal government here before this Senate committee; some parts of the solution involve the federal, provincial or even municipal government. I draw your attention particularly to the role that the taxation of income must play in encouraging owners to participate in forestry works. Some relatively simple changes could be made to promote the use of these properties. The first of these changes, because we are discussing small properties, would be to make the idea of a reasonable expectation of making a profit more understandable when we are working on a small scale. I will not go into the details at this point, but if you have any questions. I would be pleased to answer them.

As for income averaging measures, forestry production, as I said earlier happens over a long period of time. When an owner has a small property, many years can go by without his having any income, but once the logging starts, it very quickly generates significant income that is taxed at the very highest level. There are therefore some owners who are reluctant to pay all that income tax. There are problems at that level.

One very technical point, but one wherein you could play an important role, is the provincial government's tax on forestry operations. You may ask me: "Why recommend an intervention in an area of provincial jurisdiction?" This tax on forestry operations is aimed at net incomes of \$10,000 and more for operators and it is simply a transfer mechanism between the federal and provincial governments. As operators — and Jeannot is surely one of these — they must pay this tax and then ask for a refund from the federal government for two-thirds of it, and the provincial government for the remaining third. This is a useless administrative inconvenience for sums that are, we believe, ridiculous, and marginal on the scale of governmental budgets. We are talking about a few dozen millions of dollars whereas the administrative costs, both for individuals, businesses and the government apparatus, greatly exceed the benefits. If you could intervene and have this simplified, it would be greatly appreciated by the operators.

Among the other elements that are also identified in our list, the property tax system could probably also play a role in protecting investments or helping woodlot owners in the event of natural disasters. When there is a blowdown, or a fire, investments that have been maintained over decades can disappear overnight, which represents a significant economic disaster. We must develop means of defraying the costs and

travail et la culture de ces forêts. Les marchés sont plus établis soit en fonction de récolter un bois qui pousse naturellement, soit en fonction de conditions qui existent ailleurs sur la planète, dans l'hémisphère sud là où les conditions de croissance sont beaucoup plus favorables qu'ici.

À l'intérieur des moyens existants, il y a une série de moyens. J'ai trouvé important d'insister devant ce comité sénatorial sur des éléments qui sont plus à la portée du gouvernement fédéral; certains des éléments de solutions s'adressent au gouvernement fédéral, provincial ou même municipal. J'attirerais particulièrement votre attention sur le rôle que devrait jouer la fiscalité des revenus dans l'incitation des propriétaires à faire des travaux sylvicoles. Des changements relativement simples pourraient être apportés pour favoriser l'utilisation des milieux. Le premier de ces changements, parce qu'on parle de petites propriétés, c'est de rendre plus compréhensible la notion d'expectative raisonnable de profits lorsqu'on travaille à petite échelle. Je n'entrerai pas immédiatement dans les détails, mais si vous avez des questions, je me ferai un plaisir de répondre.

Au sujet des mesures d'étalement du revenu : la production forestière, je l'ai dit tout à l'heure, se fait sur une longue période. On va être de nombreuses années sans revenus quand on est propriétaire d'une petite propriété, mais quand la coupe forestière se fait, cela génère rapidement d'importants revenus qui sont taxés aux niveaux les plus élevés. Il y a donc certains propriétaires qui hésitent à envoyer tous les revenus à l'impôt. Il y a des problèmes de ce côté.

Un point très technique, mais vous pourriez jouer un rôle important, c'est la taxe sur les opérations forestières du gouvernement provincial. Vous me direz alors « pourquoi recommander une intervention dans un champ de compétence provinciale? » Cette taxe sur les opérations forestières vise les revenus nets de 10 000 \$ et plus pour les opérateurs et c'est simplement un mécanisme de transfert entre le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial. Comme opérateurs — et Jeannot est sûrement un de ceux-là — ils doivent payer cette taxe et ensuite en demander le remboursement au gouvernement fédéral pour les deux tiers, et au gouvernement provincial pour l'autre tiers. C'est une complication administrative inutile pour des sommes qui sont, nous croyons, ridicules, marginales à l'échelle des budgets des gouvernements. On parle de quelques dizaines de millions de dollars alors que les coûts administratifs, à la fois pour les individus, les entreprises et l'appareil gouvernemental, doivent dépasser très largement les revenus. Si vous pouviez intervenir et simplifier cela, ce serait très apprécié des opérateurs.

Les autres éléments qui sont identifiés dans notre liste, probablement que la fiscalité foncière pourrait jouer aussi un rôle sur la façon de protéger les investissements ou d'aider les propriétaires forestiers en cas de catastrophe naturelle. Lorsqu'il y a un chablis, un feu, des investissements qui ont été soutenus pendant des décennies peuvent disparaître dans un instant, cela représente une catastrophe économique importante. Comment

services for woodlot owners who adhere to environmental values, and help them to develop ways in which the properties can serve the environment as well.

We have shown that it is possible to base government policies and programs on the setting of objectives, not only by making funds available for the pleasure of doing so, but by taking specific goals into consideration in terms of cubic metres produced, the hectares managed, and the services rendered.

I conclude by drawing your attention to the link between agriculture and forestry, and your concern with poverty in rural areas. Historically, there has been a strong connection between family forestry and agriculture. Because of specialization, this connection has tended to die out somewhat over the last few years. We now see an opportunity to strengthen those connections. These two activities are easily complementary, and can help families to stay in rural areas, to make a living there and to see the economic spin-offs.

The second link I would draw your attention to is that between city life and country life. There is a growing shift in the ownership of private forests. Many professionals, people from urban areas, are buying wooded properties in order to get back to nature. Often, they are not aware of the realities of living in the country; they have values that are not necessarily those of their new communities; however, they are not impervious to those values. With incentives, they will become interested in enhancement, in the active management of their forests, and they will have a better understanding of the rural reality. They can be wonderful ambassadors in the urban areas so that certain realities become known.

Gérard Szaraz, Strategic Development Advisor, Fédération québécoise des coopératives forestières: Thank you, Madam Chairman, for allowing the Fédération québécoise des coopératives forestières to present its perspective on rural poverty.

I will limit myself to the one-page sheet that was distributed to you this morning as a guide to my presentation. To put things into context, our study on poverty starts "upstream from processing plants," as we say, that is to say, in the forests where we find workers carrying out their jobs in harvesting and forest planning; in businesses, including of course forestry cooperatives and other development companies, as well as forestry communities which are also very present in the forestry sector. I see rural poverty as being connected to social and human capital. I remind you that the OECD defined human capital as the knowledge, skills, competencies and attributes embodied in individuals that facilitate the creation of personal, social and economic well-being; social capital represents the networks and norms, the values, the shared convictions that facilitate cooperation within and between groups. In the era of sustainable development, we talk a lot about the environmental dimension, the economic dimension, but the dimension of social human capital is equally important. Poverty can therefore potentially be

développer des moyens pour défrayer les coûts et services pour les propriétaires forestiers qui ont des valeurs environnementales et les aider à développer des servitudes pour que leurs propriétés puissent servir l'environnement aussi.

On a mis en évidence qu'il est possible de baser des politiques gouvernementales, des programmes d'intervention sur l'établissement de cibles, pas seulement de rendre des sommes disponibles pour le plaisir de le faire, mais de viser des cibles précises en termes de mètre cube produits, en termes d'hectares aménagés, en termes de services rendus.

Je terminerai en attirant votre attention sur le lien entre l'agriculture et la foresterie, et votre préoccupation de la pauvreté en milieu rural. Historiquement, il y a un lien fort entre la foresterie familiale et l'agriculture. Avec la spécialisation, ce lien a eu tendance à s'estomper dans les dernières années. On voit maintenant l'occasion de renforcer ces liens. Les deux activités sont facilement complémentaires, et peuvent aider des familles à demeurer dans les milieux ruraux, à y gagner leur vie, à avoir des retombées économiques.

Le deuxième lien sur lequel j'attirerais votre attention est celui de la ruralité/urbanité. De plus en plus, on remarque une évolution chez les propriétaires de forêts privées. Beaucoup de professionnels, de gens des milieux urbains font l'acquisition de propriétés forestières pour se rapprocher de la nature. Souvent, ils ne sont pas au courant de la réalité en milieu rural; ils ont des valeurs qui ne sont pas nécessairement celles de leur communauté d'accueil, par contre, ils ne sont pas étanches à ces valeurs. Avec des mesures intéressantes, ils vont s'intéresser à la mise en valeur, à la gestion active de leurs forêts, et avoir une meilleure compréhension de la réalité rurale. Ils peuvent être des ambassadeurs intéressants dans les milieux urbains pour faire connaître certaines réalités.

Gérard Szaraz, conseiller au développement stratégique, Fédération québécoise des coopératives forestières: Merci, madame la présidente, de permettre à la Fédération québécoise des coopératives forestières d'apporter son point de vue sur la pauvreté rurale.

Je vais m'en tenir à la feuille recto verso qui vous a été remise ce matin comme guide de présentation. Pour ce qui est de la mise en perspective, notre examen de la pauvreté se fait, appelons-le en amont des usines, c'est-à-dire à partir de la forêt où on retrouve des travailleurs qui exercent leur métier à la fois de récolte et d'aménagement forestier; des entreprises dont bien sûr les coopératives forestières et autres aménagistes, ainsi que les communautés forestières qui sont également très présentes dans le milieu forestier. Je vois la pauvreté rurale comme étant liée au capital social et humain. Je rappelle que l'OCDE définit le capital humain comme étant les connaissances, les aptitudes, les compétences et les caractéristiques individuelles qui facilitent la création du bien-être personnel; le capital social représente les réseaux et les normes, les valeurs, les convictions communes qui facilitent la coopération au sein de groupes et entre ces derniers. À l'ère du développement durable, on parle beaucoup de la dimension environnementale, de la dimension économique, mais la dimension du capital social humain est également importante.

seen as an erosion of this capital. When we talk about forestry cooperatives that are institutions that come from collective entrepreneurship, these are businesses that contribute to the fabric of social capital. People, workers, are potentially through their actions very significant players in strengthening this capital and in difficult situations, they can be affected.

The premise of my presentation is to say that forests will be healthy and productive to the degree that the people who work in them are healthy and productive. These same forests are an important source for local and regional development. That is the background.

A few words about forestry cooperatives: these are mainly forestry workers' cooperatives, workers who own their businesses and whose primary objective is to provide employment for their members. These companies are rooted in their communities. The oldest cooperatives are over 65 years old, are a product of the economic crisis of the 1930s, and were created in order to provide jobs to farmers. An analysis of the survival rate of cooperatives shows that they are much more deeply rooted than private-sector businesses. They have greater longevity. They contribute a great deal to regional development because the benefits are not paid out to an anonymous shareholder who often lives very far away. They provide salaries to people who live there, through the purchase of goods and services and the reinvestment of the capital produced by the workers. There are 41 members of the FQCF. This includes approximately 4,200 workers with sales last year of \$310 million. These cooperatives planted over 1 billion trees in Quebec over the last 20 years. They are responsible for over 50 per cent of the silviculture of public forests. They harvest approximately 15 per cent of the timber. Some are involved in processing, others have nurseries or work outside of the wood-production sector as such, in the harvesting of medicinal products, of mushrooms, et cetera.

I will set out in five points the current situation concerning problems in the Quebec forestry sector from the perspective of the forestry cooperatives. One very important component for the cooperatives is the ability of our forestry system to create forest values. The processing of wood in plants creates value; however, there are deficiencies insofar as the creation of values in the forest is concerned, whether it be in healthy and productive forests, in businesses, or in workers who are fully utilized in the creation of these forestry values. Why? This is partly because of the standardized products market, where more and more wood is sought at a lower and lower cost. We have a great deal of difficulty justifying quality forestry production in seeking new markets, when looking at volume alone. The forest remains because it has been developed or designed with the processing plant in mind and this is a cost to be reduced rather than a resource that we seek to maximize. Essentially in the current situation, no one, not the government nor the businesses have a framework that allows them to be interested or motivated in

La pauvreté peut donc être vue comme potentiellement une érosion de ce capital. Lorsqu'on parle de coopératives forestières qui sont des institutions issues de l'entrepreneuriat collectif, ce sont des entreprises qui contribuent au tissu du capital social. Les personnes, les travailleurs également, sont potentiellement, par leurs actions, des acteurs très importants pour renforcer ce capital et dans les situations difficiles, ils peuvent être affectés.

La prémisse de ma présentation est pour dire que les forêts seront en santé et productives, dans la mesure où les personnes qui y oeuvrent seront également en santé et productives. Ces mêmes forêts sont une source importante pour le développement local et régional. C'est la toile de fond.

Quelques mots sur les coopératives forestières, ce sont principalement des coopératives de travailleurs forestiers, propriétaires de leurs entreprises et qui ont pour but principal de fournir de l'emploi à ses membres. Ce sont des entreprises enracinées dans leur milieu. Les coopératives les plus vieilles ont plus de 65 ans, sont issues de la période de la crise économique des années 1930 pour fournir de l'emploi aux agriculteurs. Une analyse du taux de survie des coopératives montre que celles-ci sont beaucoup plus enracinées que les entreprises du secteur privé. Elles ont une longévité plus grande. Elles contribuent beaucoup au développement des régions puisque les bénéfices ne sont pas remis à un actionnaire anonyme situé bien souvent hors frontières. Elles fournissent des salaires aux personnes qui y vivent, en achats de biens et services locaux et en des réinvestissements du capital produit par les travailleurs. Il y a 41 coopératives forestières qui sont membres de la Fédération québécoise. Cela regroupe environ 4 200 travailleurs pour un chiffre d'affaires de 310 millions de dollars l'année dernière. Ces coopératives ont planté plus d'un milliard d'arbres au Québec au cours des 20 dernières années. Elles réalisent plus de 50 p. 100 des travaux d'aménagements forestiers en forêt publique. Elles récoltent environ 15 p. 100 du bois. Certaines sont impliquées dans la transformation, d'autres ont des pépinières ou agissent à l'extérieur du secteur de production de bois comme tel, dans les récoltes de produits médicinaux, des champignons, et cetera.

Je vous exposerai en cinq points la situation actuelle en regard de la problématique du secteur forestier québécois, du point de vue des coopératives forestières. Un élément très important pour les coopératives est la capacité de notre régime forestier à créer de la valeur en forêt. La transformation des bois en usine crée de la valeur, par contre, il y a des déficiences dans la création de la valeur en forêt, soit des forêts saines et productives, des entreprises, des travailleurs qui sont pleinement mis en valeur par cette création de valeur en forêt. Pourquoi? En partie par le marché de produits standardisés, où l'on recherche de plus en plus de bois à un coût de moins en moins élevé. On a beaucoup de difficulté à justifier une production de la qualité en sylviculture dans la recherche de marché, sur le plan des volumes essentiellement. Le bois reste puisqu'il est aménagé ou perçu à partir de l'usine de transformation et c'est un coût à minimiser plutôt qu'une ressource dont on cherche à maximiser les résultats. Essentially dans la situation actuelle, personne, ni le gouvernement, ni les entreprises n'ont un cadre qui leur permet

improving production. Therefore, if the forest creates no value, how can the people who live off it develop themselves? That is my first point.

The second point concerns making forestry developers responsible. Currently, we in Quebec as well as across Canada are living in a world where forestry developers are businesses that harvest the forest through subcontractors on a short-term basis. These are seasonal contracts. The accountability is on a very limited performance. There again, one might wonder how the workers and the businesses can develop their abilities if they can only function on a precarious, short-term basis.

The third point which we care a great deal about will be the economic benefits for the communities. In the 1940s, there were some 100,000 people working in the forests, on log driving, and mainly on harvesting. There are approximately 16,000 people working in this area today in Quebec. Mechanization, specialization and a longer work season have of course contributed to that, but nevertheless we can see there has been a significant decrease. For your information, over the last five years, there has been a 40 per cent decrease in labour in the forestry cooperatives. The Maniwaki region where hardwood has been cut for a long time has experienced to this very great difficulty.

We talk a lot about the dependency of communities. Currently, the forestry communities — and I am taking this from a study done in British Columbia — are destabilized because of economic considerations, but also because of structural considerations within the forestry sector, due in part to the concentration and consolidation of the wood products industry. We could talk about the “Wal-Martization” of the forest as a result of the specialization and the dependency on the commodities markets, which demand more and more volume at lower and lower costs, as well as the control of the territory that is increasingly happening from a distance. Forestry decision-makers are moving further and further away from the forests, even beyond our frontiers, in government and big businesses. There again, how can we avoid a rural exodus and the decay of our communities with a forestry regime that takes these values into account? As far as having confidence in forestry management is concerned, you have had the opportunity through a previous study to see on a Canadian scale that the forestry practices and policies have been brought into disrepute. In terms of forestry culture, Quebec, Canada is a forest nation; but is the forest really at the heart of our cultures? Of course, this has a disastrous effect on the perception of forestry work. Every day we hear forestry workers telling their children not to work in the forest, because the work is difficult and is not socially valued. How then can we rebuild this trust?

My final point concerns the business model and industrial configuration. Currently, we have a single forestry management model that has been given to the forestry industry. We can see that the competitiveness of the industry is at stake. Worldwide trends ensure that we will have more and more difficulty doing so.

de s'intéresser ou d'être motivés à améliorer la production. Donc, si la forêt ne crée pas de valeur, comment peuvent se développer ceux qui en vivent? C'est mon premier point.

Le deuxième point concerne la responsabilisation des aménagistes. Présentement, nous vivons au Québec, et à l'échelle canadienne également, dans un mode où ceux qui aménagent la forêt, qui récoltent la forêt sont des entreprises qui sont à sous-traitance à court terme. Ce sont des contrats saisonniers. Les responsabilités sont celles d'exécution très limitée. Là aussi, on peut se demander comment les travailleurs et les entreprises peuvent développer leurs capacités si on évolue dans la précarité dans un horizon à très court terme.

Le troisième point qui nous tient à cœur, ce sont les retombées pour les communautés. Dans les années 1940, on parlait de 100 000 personnes qui travaillaient en forêt, à la drave, à la récolte principalement. Aujourd'hui au Québec, c'est environ 16 000 personnes. Bien sûr, la mécanisation, la spécialisation, la durée de travail plus longue contribuent beaucoup à cela, mais on voit qu'il y a quand même une diminution importante. Pour votre information, dans les cinq dernières années, il y a eu une diminution de 40 p. 100 de la main d'œuvre dans les coopératives forestières. La région de Maniwaki où la forêt feuillue a été longuement exploitée est témoin de cette très grande difficulté.

On parle beaucoup de dépendance de communautés. Présentement, les communautés forestières — je m'inspire d'un travail réalisé en Colombie-Britannique — sont déstabilisées en raison de considérations conjoncturelles, mais aussi à cause de considérations structurelles du secteur forestier, attribuables en partie à la concentration et la consolidation de l'industrie des produits du bois. On pourrait dire la « Wal-Martization » de la forêt en raison de la spécialisation et de la dépendance aux marchés de commodités, qui demandent de plus en plus de volume à des coûts de plus en plus bas, ainsi qu'un contrôle du territoire qui est réalisé de plus en plus à distance. Les décideurs de la forêt s'éloignent de plus en plus de la forêt, même à l'extérieur de nos frontières par le gouvernement et les grandes entreprises. Là aussi, comment éviter l'exode rural et la dévitalisation des communautés par un régime forestier qui tient compte de ces valeurs? En ce qui concerne la confiance en la gestion forestière, vous avez eu l'occasion, dans un examen précédent, de voir à l'échelle canadienne qu'il y a un discrédit des politiques et des pratiques forestières. Sur le plan de la culture forestière, le Québec, le Canada est un pays forestier, est-ce qu'on a vraiment la forêt au cœur de nos cultures? Bien sûr, cela a une conséquence désastreuse sur la valorisation du travail en forêt. On entend tous les jours les travailleurs forestiers dirent à leurs enfants d'éviter de travailler en forêt parce que, le travail est difficile et qu'il y a un discrédit sur le plan social. Comment alors établir un lien de confiance?

Mon dernier point est celui du modèle d'affaires et de la configuration industrielle. Présentement, on a un seul modèle de gestion forestière confié à l'industrie forestière. On voit que la compétitivité de cette industrie est mise en jeu. Les tendances mondiales font qu'on aura de plus en plus de difficultés à le faire.

We know that diversity is a good principle in nature to ensure the survival of species, but diversity is also good for our business and the way in which we manage the forest.

I will take a few minutes to talk to you about the forestry workers who are at the very heart of our concerns. We are talking about the people who plant the trees, who maintain the forest and who are mainly in charge of the harvesting. We can say that they are the final link in the chain between the market, the industry and the forest. Their front-line role includes a lot of risk transfer that they must assume, but not necessarily a share of the wealth. I must even emphasize that they are ignored. The Quebec government through the Ministry of Natural Resources published statistics two days ago concerning job losses in the forestry sector that amounted to 10,000 people, however they do not account for the people who work in the forest. Working conditions are often difficult, and annual income is very low. There has been no real growth in compensation. The work is difficult, often paid at a flat rate, according to production. For a senator who is well aware of the VO2 max or workload, forestry workers who work manually make an effort that is 78 per cent higher than those in the industrial sector. They would probably make very good hockey players, but we understand that forestry work is very difficult. The unemployed period for silviculture workers and manual cutters, that is to say 4,000 or 5,000 people, varies from 19 to 28 weeks; they are caught in an unemployment-work cycle, and a situation where the work periods are shorter and shorter. It is what we call the black hole, a longer and longer time period when employment insurance has been exhausted and the return to work has not yet been achieved.

The population is aging and newcomers are not in place. Registrations in professional training for forestry development have decreased by 40 per cent over the last six years.

In conclusion, future perspectives, as Bernard Derome would say, if present trends continue, are the following: plant closures, consolidation, job losses, and loss of communities. We know that currently in Abitibi, there are many forestry workers who are retraining in the mining and hydroelectric sectors. These are people who will not necessarily return to the sector. The vision of the forestry cooperatives however remains positive. We want to create added value in the forest to the benefit of the workers, communities, regional, provincial and national economies. The forest can be seen as a social project: healthy forests, industry vitality, use of the land and regional development, supporting workers and moving from harvesting to cultivation of the forest, where our forestry workers will truly be the gardeners of our heritage.

In three or four points, what can we do in the short term? The industry's competitiveness is a key point and we have to work to reduce the cost of wood; the consolidation of the industry is necessary, we recognize that. It will be difficult, but in order to be competitive, it must be done; adapting and modernizing the management plan and diversifying markets; attempting to get out

On sait que la diversité est un bon principe dans la nature pour assurer la subsistance des espèces, mais la diversité est aussi bonne pour nos affaires et de la façon dont on gère la forêt.

Je prends deux minutes pour vous parler des travailleurs forestiers qui sont quand même au cœur de nos préoccupations. On parle de gens qui plantent des arbres, qui entretiennent la forêt et qui sont principalement affectés à la récolte. On peut dire que c'est le dernier maillon de la chaîne entre le marché, l'industrie et la forêt. Leur rôle d'exécuteur comprend beaucoup de transferts de risques qui leur sont acheminés, mais pas nécessairement un partage de la richesse. Je dois même vous souligner qu'ils sont ignorés. Le gouvernement du Québec, par le ministère des Ressources naturelles, a émis, il y a deux jours, les statistiques quant aux pertes d'emplois dans le secteur forestier à l'échelle de 10 000 personnes, par contre on ne comptabilise pas les personnes qui travaillent en forêt. Les conditions de travail sont difficiles, et le revenu annuel est très bas. Il y a une absence de réelle évolution de la rémunération. Le travail est difficile, bien souvent rémunéré à forfait, selon la production. Pour un sénateur qui connaît bien le VO2 max ou la charge de travail, les travailleurs forestiers, ceux qui travaillent manuellement, font un effort de 78 p. 100 supérieur comparé à ceux du secteur industriel. Cela ferait probablement de très bons joueurs de hockey, mais on comprend que le métier forestier est très difficile. La période sans emploi des ouvriers sylvicoles et des abatteurs manuels, soit 4 000 ou 5 000 personnes, s'étend de 19 à 28 semaines; ils sont pris dans le cycle chômage-travail, et dans une situation où les périodes de travail sont de plus en plus courtes. C'est ce qu'on appelle le trou noir, la période de plus en plus longue où le chômage est épuisé et le retour au travail n'est pas encore réalisé.

Le vieillissement de la population et la relève ne sont pas au rendez-vous. Les inscriptions dans la formation professionnelle en aménagement forestier ont diminué de 40 p. 100 ces six dernières années.

En conclusion, les perspectives d'avenir, comme dirait Bernard Derome, si la tendance se maintient sont : fermetures d'usines, consolidation, pertes d'emplois, et perte des communautés. On sait qu'en Abitibi présentement, il y a beaucoup de travailleurs forestiers qui se recyclent dans le domaine des mines ou dans le secteur hydroélectrique. Ce ne sont pas des personnes qui vont nécessairement revenir dans le secteur. La vision des coopératives forestières est malgré tout positive. On veut créer plus de valeur en forêt au profit des travailleurs, des communautés, d'économies régionales, provinciales et nationales. La forêt peut être vue comme un projet de société : des forêts en santé, vitalité de l'industrie essentielle, une occupation du territoire et le développement des régions, la valorisation des travailleurs et le passage d'un mode de cueillette à la culture de la forêt où nos travailleurs forestiers seront vraiment les jardiniers de notre patrimoine.

En trois ou quatre points, que pourrait-on faire à court terme? La compétitivité de l'industrie est un élément central et il faut travailler à réduire le coût du bois; la consolidation de l'industrie, on le reconnaît, est nécessaire. Ce sera difficile, mais pour être compétitif, il faut le faire; adapter et moderniser le cadre de gestion et diversifier les marchés; tenter de se sortir de notre

of the infernal or unbearable commodities market cycle; making developers accountable, those that work in the forest; working on and improving social acceptance of forestry practices. We talk about climate change, and wood being a green product as compared to cement, steel or plastics. We have a lot of advertising to do on that side; finally, the management framework has to be brought closer to the ground, the making of certain decisions must be decentralized in order to counter the effect of headquarters that are farther and farther away from the forest, so that the people who actually live there can also participate in the making of these decisions.

Jeannot Beaulieu, as an individual: I thank you for giving me the opportunity to talk about what I call the great distress that the forestry regions of Quebec are currently experiencing.

First of all, I will introduce myself as a maple and forestry producer. We run a maple stand of 23,000 taps and we cultivate 940 hectares of forest. The business has existed since 1985. It employs three people full-time and two on a seasonal basis. I should say "employed," because since the beginning of the forestry crisis, two of the full-time employees have had to go on employment insurance, and one of them had her claim rejected.

I can state that over the last 13 years, we were independent of employment insurance as we worked year round. I can assure you that this is not the norm in my region. I am a model of rural viability. One could consider that we are a model of rural viability because of our structure and our activities which are forestry cultivation and the production of maple syrup, but there are not many of us in Quebec who live off the forest in this way. I believe that forest tenure has to change in certain regions where the nearby public forest is easily accessible. Having been a tenant farmer, in the model forest of the Lower St. Lawrence for five years, I can tell you that the tenant farmer formula is viable, as an owner, but not as a renter — because the tenant farmers were renters on the territories.

So it would be feasible to put forestry workers on 1,000-hectare units so that they in turn can earn a living. It would be their responsibility to earn income by managing the forest and ensuring income for future years. In this fashion, large tracts of land, which are frequently over-exploited by industry, could be transformed into forest gardens where micro-forestry practices are used, to ensure that no wood substance is lost as a result of a large territory being managed by one manager. You would have proud people, with roots in the community. For subsequent generations, I believe that the future of the regions depends on sharing the wealth with the people who live there so that first of all, the land can be developed and we can develop the tremendous pride of woodlot owners who care for the forest on a daily basis, thereby providing for the future of our descendants.

Today I care for the forest myself, but primarily for my children, having the great privilege of working together with my son, passing on this passion over the years. But today, I can proudly say that I am doing this for my descendants because a few days ago I became a grandfather. I would like to even take this

cycle infernal ou vicieux du marché des commodités; responsabiliser les aménagistes, ceux qui travaillent en forêt; travailler une meilleure acceptation sociale des pratiques forestières. On parle des changements climatiques, le bois comme étant un produit vert par rapport au béton, l'acier et les plastiques. Il faut faire beaucoup de promotions de ce côté; finalement, il faut rapprocher le cadre de gestion du terrain, décentraliser certaines prises de décisions pour contrer l'effet des sièges sociaux qui s'éloignent de plus en plus de la forêt pour que les gens qui vivent de la forêt puissent également participer à leurs décisions.

Jeannot Beaulieu, à titre personnel : Je vous remercie de me donner l'occasion de m'exprimer sur ce que j'appelle la grande détresse que vivent présentement les régions forestières du Québec.

D'abord, je me présente comme un producteur acéric forestier. Nous exploitons une érablière de 23 000 entailles et nous cultivons 940 hectares de forêt. L'entreprise existe depuis 1985. Elle emploie trois personnes à temps plein et deux sur une base saisonnière. Je devrais plutôt dire « employait », car depuis le début de la crise forestière, deux des personnes à temps plein ont dû être mises au chômage, dont une qui a été refusée.

On peut dire que dans les 13 dernières années, nous avons été indépendants de l'assurance-emploi en travaillant tout au long de l'année. Je peux vous assurer que ce n'est pas fréquent dans ma région. Je suis un modèle de viabilité rurale. On peut considérer qu'on est un modèle de viabilité rurale par notre structure et nos activités qui sont la culture forestière et la production de sirop d'érable, mais nous sommes peu nombreux au Québec à vivre de la forêt de cette façon. Je crois que la tenure forestière devrait changer dans certaines régions où la forêt publique à proximité est facilement accessible. Pour avoir été métallier, sur la forêt modèle du Bas St-Laurent durant cinq années, je peux vous dire que la formule de métallage est viable, comme propriétaire, mais pas comme locataire — parce que les métalliers étaient locataires sur des territoires.

Donc, il serait possible d'installer des agriculteurs forestiers sur des unités de 1 000 hectares pour qu'ils puissent en vivre. Ce serait leur responsabilité de tirer un revenu en cultivant la forêt et s'assurer un revenu pour les années futures. De cette façon, de grands territoires, qui sont bien souvent surexploités par l'industrie, pourraient devenir des jardins forestiers où l'on y pratique de la micro foresterie, de façon à ce qu'aucune matière ligneuse ne se perde à cause du trop vaste territoire sous la gestion d'un seul gestionnaire. Vous auriez des gens fiers, enracinés dans le milieu. Pour des générations à venir, je crois que l'avenir des régions passe par le partage des richesses avec les gens du milieu pour les valoriser d'abord, et développer une grande fierté d'être propriétaires de forêts qu'on cultive chaque jour, et ce, en assurant l'avenir de nos descendants.

La forêt, je la cultive aujourd'hui pour moi, mais je la cultive surtout pour mes enfants, ayant le grand privilège d'y travailler avec mon fils, lui ayant transmis cette passion au fil des années. Mais aujourd'hui, je peux dire avec fierté que c'est pour mes descendants puisque je suis grand-père depuis quelques jours. Je

opportunity to circulate the photo of one of the wonders of the world because, in my opinion, a human being is the most marvellous wonder of the world.

We have to guarantee the future of the rural regions by giving the people who live there an opportunity to earn a living from the forest. In my opinion, managing the forest is a privilege that must be shared with many more people. I go to sleep every evening knowing that I have improved part of the land.

Caring for the forest is a passion for me, but it is first and foremost a profession.

Senator Segal: I would like to thank our three witnesses for their contribution to our research. Our committee is in the process of finding ways to make recommendations to the government in order to improve the plight of our rural regions in Canada, including the agriculture and the forestry sector. Mr. Dansereau, you referred to the property tax system in terms of taxation. If you had an opportunity to make a key recommendation to make a change that would help the members of your federation, what would your main suggestion to the federal government be?

Mr. Dansereau: My comment did not pertain to property taxes, but to income tax. The recommendation would be very simple. It would be to recognize that a woodlot owner, who has the forestry development plan for his property and implements it, be recognized as someone who has a reasonable hope of turning a profit, even if it is in the long term. Right now, the tax authorities can tell a taxpayer, "You're making significant investments, these are micro-business expenditures, but they are expenditures. Since you will not see any income until 30 or 40 years, we will not recognize this investment and you will not be able to deduct them from another source of income."

Senator Segal: Generally speaking, for small- or medium-sized businesses, not so much in the forestry sector but in the manufacturing sector, governments allow for some depreciation every year which provides some measure of flexibility in terms of cash assets. Are you looking for some way to ensure that forestry workers will have an opportunity to use this annual deduction?

Mr. Dansereau: The deductions are not necessarily annual. Indeed, what we are looking for is more certainty. If I, as a small woodlot owner, do some work, I declare a loss the year I do the work because I will not be getting any income until decades down the road. The tax department may recognize the loss for some years and then come back, four or five years later, and no longer recognize this expense and seek a significant reimbursement from the woodlot owner. This same individual, when he calculates his sales income for wood in 10, 20 or 30 years, will be taxed at the maximum rate because the income may be high, and he will not have benefited from the expense deduction. There is too much time between the expenses and the income. Inflation will depreciate the value of the expenses to the point that when the income is realized, the net income will be very significant and will be taxed. If it were possible to deduct income expenses from other sources, this would be a major incentive, and it would

vais même en profiter pour faire circuler la photo d'une des merveilles du monde parce que pour moi, je considère qu'un humain c'est la plus belle merveille du monde.

Il faut garantir l'avenir des régions rurales en donnant aux gens du milieu la possibilité de s'enrichir à partir de la forêt. Gérer la forêt pour moi est un privilège qui se doit d'être partagé avec beaucoup plus de gens. Je m'endors chaque soir en ayant l'assurance que j'ai amélioré une partie de la terre.

Cultiver la forêt pour moi, c'est une passion, mais c'est avant tout une profession.

Le sénateur Segal : Je veux remercier nos trois témoins de leur collaboration à notre recherche. Notre comité est en train de trouver une façon de faire des recommandations au gouvernement pour améliorer le sort des régions rurales au Canada, y compris l'agriculture et le secteur forestier. Monsieur Dansereau, vous avez cité le système de taxation foncière au niveau de la fiscalité. Si vous aviez l'occasion de faire une recommandation clé pour un changement afin d'aider les membres de votre fédération, quelle serait votre suggestion primordiale au fédéral?

M. Dansereau : Elle ne concernerait pas la taxation foncière, mais la taxation des revenus. Cette recommandation serait bien simple. Ce serait de reconnaître qu'un propriétaire forestier, qui détient un plan d'aménagement forestier pour sa propriété, et qui le met en œuvre, soit reconnu comme ayant un espoir raisonnable de profit, même si c'est à long terme. Actuellement, les autorités fiscales peuvent aller voir un contribuable et lui dire, « Vous faites des investissements importants, ce sont des dépenses micro entreprise, mais des dépenses. Mais comme vos revenus vont être dans 30 ans, 40 ans, on ne les reconnaît pas et vous ne pouvez les déduire d'un revenu d'une autre source. »

Le sénateur Segal : En général, pour les petites ou moyennes entreprises, pas tellement dans le monde forestier, mais dans l'industrie de manufacture, les gouvernements facilitent une certaine dépréciation chaque année qui donne une certaine liberté de caisse au point de vue d'argent en main. Est-ce ce qu'on chercherait un façon de faire pour donner aux forestiers l'occasion d'avoir cette déduction annuelle?

M. Dansereau : Les déductions ne sont pas nécessairement annuelles. En fait, ce qu'on recherche c'est de lever l'incertitude. Si je suis, moi, propriétaire d'une petite propriété, je fais des travaux, je déclare des pertes l'année de ces travaux parce que les revenus vont venir dans des décennies. Les autorités fiscales peuvent les reconnaître pendant un certain nombre d'années et revenir quatre ou cinq ans après et ne plus reconnaître ces dépenses et réclamer des remboursements importants au propriétaire. Ce même propriétaire quand il va calculer ses revenus de ventes de bois dans dix, 20 ou 30 ans, sera imposé au maximum parce que les revenus peuvent être importants, et il n'aura pas pu bénéficier de la déduction des dépenses. L'espace de temps entre les dépenses et le revenu est trop long. Le jeu de l'inflation va déprécier la valeur des dépenses si bien que quand les revenus vont se faire, les revenus nets seront très importants et seront imposés. Si on permettait la déduction des dépenses des

provide the woodlot owner with an opportunity to invest. Society will benefit from the future economic spin-offs, once the lumber gets into the production chain. The change is very simple to make.

Senator Segal: Mr. Szaraz, I would like to ask you a question about worker training. You discussed the problem of unemployment; when the economic cycle is down, many workers leave the forest and that creates a problem when the cycle bounces back. With respect to the training and programs available in CEGEPs, in forestry colleges, in your opinion, are we replacing our workers, creating a new generation, or is everything done on a very informal basis without any government involvement in preparing future forestry workers?

Mr. Szaraz: Yes, as far as forestry workers are concerned, although we do have well-established professional training programs at the college level, and university technician training, I think that the situation is changing. Values are changing and programs must be better adapted. Businesses, such as the cooperatives, often realize that young people who are prepared for physical work in the forest study in an artificial bubble, and when it is time to actually work in the field, it is very difficult. We know that the work is paid at a set rate. You get so much per hectare, so much per cubic metre. A person who begins and who is not very productive has high costs and is unsuccessful.

In think that it is important to promote coop business internships; I am not talking about forestry cooperatives, but rather a cooperative formula between the training institutions and the businesses to enable people to gradually acquire on-the-job skills.

The Lower St. Lawrence area has had some interesting experiences in mixed compensation to enable people to start with a base salary and then gradually work up to payment based on performance.

There is another very important aspect, still in its infancy, but important, and that is to develop a wide-range of skills. Certain forestry work is done in a particular season. We are dealing with cultural barriers. A logger has a very different personality from a tree planter. We need to what I would call professionalize forest trades, equip people so that they are more versatile. Increasingly, in the forestry sector, we are getting past this notion of viewing the forest simply as a pile of wood, so to speak; now we see it as an area for recreation, tourism, wildlife. So tomorrow's forester will be an individual who can cover all of these features. With multidisciplinary training, this person will be able to do something else when one part of the sector is experiencing difficulties.

Senator Segal: Mr. Beaulieu, first of all I would like to congratulate you on the new arrival in your family.

revenus d'autres sources, ce serait une mesure incitative majeure, et une possibilité d'investir au propriétaire. La société en bénéficiera par les retombées économiques futures, lorsque le bois produit entrera dans la chaîne de production. Le changement est très simple à faire.

Le sénateur Segal : Monsieur Szaraz, je veux vous poser une question sur la formation des travailleurs. Vous avez parlé du problème de chômage, quand le cycle économique est réduit, beaucoup de travailleurs vont quitter la forêt et cela crée un problème quand le cycle revient. Du point de vue de la formation et des programmes qui sont disponibles dans les cégeps, dans les collèges d'agriculture forestière, est-ce que, à votre avis, on est en train de remplacer nos travailleurs, de créer une nouvelle génération ou est-ce que ceci reste quelque chose de très informel sans aucune implication gouvernementale dans la préparation des gens de la foresterie pour l'avenir?

M. Szaraz : Oui, que ce soit pour des travailleurs forestiers, bien qu'il existe des programmes bien établis de formation professionnelle au niveau collégial, de formation de techniciens au niveau universitaire, je pense que la situation change. Les valeurs changent et les programmes doivent être mieux adaptés. Du point de vue des entreprises, par exemple, comme les coopératives, souvent on se rend compte que les jeunes qui sont préparés pour le travail manuel en forêt, étudient dans une bulle artificielle et lorsque le test du terrain arrive, c'est très dur. On sait que le travail est rémunéré à forfait, tant par hectare, tant par mètre cube. La personne qui commence et qui n'est pas très productive, a des coûts très élevés et ne réussit pas.

Je pense que c'est important de favoriser des stages en entreprises, une formule coopérative, pas coopérative forestière, mais entre le milieu de la formation et les entreprises pour amener les gens graduellement à acquérir les métiers sur le terrain.

On peut voir dans le Bas Saint-Laurent des expériences intéressantes de rémunération mixte pour amener les gens à avoir une base de départ puis graduellement aller vers un paiement au rendement.

Il y a un autre aspect qui est très important, on le commence à peine, mais il est important, c'est de développer la polyvalence des métiers. Il y a certains travaux forestiers qui se font dans une saison particulière. On fait face à des barrières culturelles. Quelqu'un qui est bûcheron ou quelqu'un qui plante des arbres, c'est deux personnalités bien différentes. Il faut amener de plus en plus, ce que j'appellerais la professionnalisation des métiers en forêt, à doter les gens d'une plus grande polyvalence. De plus en plus dans le secteur forestier, on parle que cela dépasse la notion de tas de bois, pour utiliser cette expression, mais c'est aussi un milieu récréotouristique; c'est la faune. Alors, on peut imaginer que notre forestier de demain sera une personne qui pourra toucher à tous ces aspects. Avec une formation multidisciplinaire, elle sera capable, lorsqu'une partie du secteur est en difficulté, de faire autre chose.

Le sénateur Segal : Monsieur Beaulieu, félicitations premièrement pour la nouvelle arrivée dans votre famille.

If a young girl or boy is interested in the forestry sector and wants to get involved, asks you for advice, says, "I am young, I am very interested in forestry. I am going to move to a region where there is forestry and I am going to start out myself," what advice would you give to this young man, to this young girl, so that they could be successful in the industry?

Mr. Beaulieu: Under the current circumstances, for someone who wants to purchase a woodlot and derive an income from it, it is practically impossible given the value of forest properties. Even if the forestry properties have this value, I think that there should be some specific programs for forest investment. Indeed, I put this question to the Financière agricole du Québec, I asked how long a managed forest, such as the ones we manage in our region, lasts. I was told that the forest would last forever. So then I asked them why they only wanted to finance it over one generation. I think that we need to have programs that would help people finance these properties for more than one generation, and after, we need to make it easier to transfer these properties from one generation to the next, not just to our descendants. We would also transfer part of the debt which is, in my opinion, much more attractive for those who are there right now and even for the descendants because they will have an interest in keeping it.

It is not easy. For a young person who wants to get started, this is where sharing the wealth comes into play. All of the public forests around our municipalities are easily accessible. If you want to use my example, you would hire five individuals. If you had 10 like me in my municipality, you would hire 50 individuals. Not many people are left. It would be a bigger employer than the sawmill.

Senator Segal: If we use the example of Canada Mortgage, which, along with the banks, finances the purchase of houses for young people with mortgages over 25 or 30 years, we need an instrument to help young people starting out in the forestry sector by providing them with a manageable funding period.

Mr. Beaulieu: Exactly, a new program, which would be tailored to forestry production. The farmer who has made a mistake today by planting his seeds can recover next year. But in forestry, you do not have that option. You have to be sure that you are making the right decision because the results will be visible in 15 years.

[English]

Senator Mahovlich: Has this area been affected by the softwood lumber deal that was set a year ago, and if it has, were you involved?

Mr. Dansereau: I will try to give an answer. Unfortunately, we are not from this area of Quebec. I represent private forest owners across the province.

I would say that the entire Quebec forest industry has been hit hard by the softwood lumber dispute. Even the hardwood industry has been hit because in our forests in most instances, the

Si une jeune fille ou un jeune garçon s'intéresse à l'industrie forestière, veut s'impliquer, vous demande conseil, vous dit, « Je suis jeune, je suis bien intéressé dans le monde forestier. Je m'en vais dans une région forestière et je veux commencer moi-même » quel conseil donneriez-vous à ce jeune homme, à cette jeune fille, pour se préparer à réussir dans l'industrie?

M. Beaulieu : On peut dire, que dans le contexte actuel, quelqu'un qui voudrait acquérir de la forêt pour en vivre, c'est pratiquement impossible par rapport à la valeur des propriétés forestières. Même si les propriétés forestières ont cette valeur, je pense qu'il devrait y avoir des programmes spécifiques pour investir en forêt. Je posais justement la question à la financière agricole du Québec, combien de temps ça dure une forêt aménagée ou cultivée comme on la cultive chez nous. On me disait que ça durait tout le temps. Alors, je dis pourquoi on s'obstinerait à vouloir la financer sur une génération. Je pense qu'il faudrait des programmes qui aideraient à financer, pour plus d'une génération, ces propriétés et après, faciliter le transfert de génération en génération, pas juste à nos descendants. On transférerait aussi une partie de la dette ce qui, à mon avis, serait beaucoup plus intéressant pour ceux qui sont là présentement et même pour les descendants parce qu'ils vont quand même avoir un intérêt à la garder.

Ce n'est pas facile. Pour un jeune qui veut venir s'installer, c'est de là que je vois un partage de la richesse. Toutes les forêts publiques autour de nos municipalités sont facilement accessibles. Si on prend mon exemple, on engage cinq personnes. Si on en mettait dix comme moi dans ma municipalité, on engagerait 50 personnes. Il ne reste plus grand monde. Ce serait un employeur plus important que l'usine de sciage.

Le sénateur Segal : Si on fait référence à l'exemple de l'Hypothèque centrale du Canada, qui finance l'acquisition des maisons des jeunes avec des banquiers sur 25 ou 30 ans, il faut avoir un instrument pour aider les jeunes à commencer leur vie dans le monde forestier avec une période de financement facile à gérer.

M. Beaulieu : Exactement, un nouveau programme, qui serait vraiment axé sur la production forestière. L'agriculteur qui fait une erreur aujourd'hui en plantant sa semence, l'année prochaine, il peut se reprendre. Mais en foresterie, tu ne peux pas le faire. Il faut que tu t'assures de prendre la bonne décision parce que les résultats seront visibles dans 15 ans.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Est-ce que cette région a été touchée par l'accord sur le bois d'œuvre conclu il y a un an, et dans l'affirmative, y avez-vous participé?

M. Dansereau : Je vais essayer de vous répondre. Malheureusement, nous ne venons pas de cette région du Québec. Je représente les propriétaires forestiers privés partout au Québec.

Je dirais que tout le secteur forestier québécois a été durement touché par le conflit du bois d'œuvre. Même le secteur du bois franc a été affecté parce que, dans la plupart des cas les

people who go in the woods have to harvest both hardwoods and softwoods. If the market goes drops in one type of wood, the other one has some difficulty.

The industry here in the Outaouais region has been one of the hardest hit in the province. Both the softwood and the hardwood industry, which is very important here, have experienced very severe problems.

One important reason why the hardwood industry is suffering is that the high quality of hardwood that the industry needs is getting rare. We have not invested enough in cultivating the forests; this is an error made in the past. It is something that should be addressed.

Senator Mahovlich: Is that a province-wide problem?

Mr. Dansereau: The problem is not just here; I would not be surprised to see the same problems across the country. It is clear that we have not invested enough. We have to go further and further away to get the wood. We have to go up North. The wood has not grown fast enough and the quality is not high enough.

Senator Mahovlich: It takes more time to cultivate hardwood than softwood.

Mr. Dansereau: Yes, hardwood takes a lot longer.

Senator Mahovlich: You were saying there are fewer and fewer people involved in lumbering and milling forests. Do you see corporations taking over the small wood lots similar to what is happening in Alberta and the West where corporations are taking over farmland? It seems that more and more corporations are buying up all the hectares for farmland. Is that happening in the forestry industry here in Quebec?

Mr. Szaraz: Yes, I think there is a major trend if we look at the production of commodities for markets where the price is set and you have to be a cost leader. One solution that is always seen as the magic solution is to consolidate and become larger. That is why I called it the "Wal-Martization" of the forests. We have this major trend taking place.

In addition, we have other products and this is where we have to be proactive. We have small-scale industries that have identified some interesting niches of specific products and they can be competitive. I think they are part of the solution for the future.

We have the two dimensions. We also have a competition between the two dimensions. Presently, it is the largest companies that are controlling management, but we hope that those smaller-scale operations will develop.

travailleurs forestiers chez nous coupent à la fois le bois franc et le bois d'œuvre. Si la demande pour un type de bois baisse, l'autre type s'en ressent.

L'industrie ici dans l'Outaouais a été l'une des plus durement touchées dans la province. Le secteur du bois d'œuvre et celui du bois franc, qui est très important ici, ont tous les deux connu de graves problèmes.

Une raison importante qui explique les difficultés que connaît le secteur du bois franc, c'est que le bois franc de haute qualité recherché par l'industrie se fait de plus en plus rare. Nous n'avons pas investi suffisamment dans le reboisement; c'est une erreur du passé qu'il faut corriger.

Le sénateur Mahovlich : S'agit-il d'un problème à l'échelle provinciale?

M. Dansereau : Le problème n'est pas unique à cette région; je ne serais pas étonné d'apprendre que les mêmes problèmes existent partout au pays. Il est évident que nous n'avons pas investi de façon adéquate. Il faut couvrir des distances de plus en plus grandes pour trouver du bois à abattre. Nous devons nous rendre dans le Nord. Les arbres n'ont pas poussé assez vite et la qualité n'est pas assez élevée.

Le sénateur Mahovlich : Il faut plus longtemps pour faire pousser des arbres de bois franc que des arbres de bois résineux.

M. Dansereau : Effectivement, le bois franc prend beaucoup plus de temps.

Le sénateur Mahovlich : Vous disiez donc qu'il y a de moins en moins de travailleurs qui participent à l'exploitation forestière et aux activités de sciage. À votre avis, est-ce que les grandes sociétés s'emparent des petits boisés, comme on le voit en Alberta et dans l'Ouest, où les grandes sociétés mettent la main sur les terres agricoles? Il me semble que de plus en plus de grandes sociétés achètent toutes les terres agricoles. Est-ce que la même chose se produit ici, au Québec, dans le secteur forestier?

M. Szaraz : Oui, je crois qu'il s'agit d'une tendance importante si l'on considère la production des denrées pour les marchés où le prix est établi et où on doit offrir les coûts les plus faibles. Une solution, toujours perçue comme la solution magique, c'est la fusion et l'expansion. C'est pourquoi j'ai parlé de la « Wal-Martization » des forêts. C'est une tendance importante qui se manifeste.

De plus, nous avons d'autres produits et nous devons nous montrer proactifs à leur égard. Nous avons des industries de petites dimensions qui ont identifié des créneaux intéressants pour des produits précis. Ces industries peuvent être concurrentielles. D'après moi, elles représentent en partie la solution de demain.

Il y a donc deux volets qui se font également concurrence. À l'heure actuelle, ce sont les grandes entreprises qui ont la mainmise sur la gestion, mais nous espérons que ces exploitations à petite échelle vont se développer.

Senator Mahovlich: Do you feel that individual owners are more responsible than corporations in replenishing the forests? Some corporations, I understand, are very concerned about our forests and do a fairly good job.

Mr. Szaraz: Yes. We can see that through the certification process. It is also a matter of marketing, being good corporate citizens. We have good examples. It also depends on the context or the policy obligations they must follow.

There is room to move. What we would like to see is the people who are most progressive and most active gain more acceptance and more place and that their solution be taken up by others. In the present conflict and difficult situation, it seems that the larger competitors have a bigger share and a bigger say in the solutions to those problems.

Mr. Dansereau: Some of the best managed lands in Canada are owned by industry, by companies, but you probably will find that the land belongs to them. The same companies acting on private lands and public lands might have different ways of doing business.

I point that out because if the land is privately owned the owner has a vested interest in making it productive. If the conditions are there — and Mr. Beaulieu is a fine example of this — to allow him to make a living out of it, he will manage his land to keep it in good shape for his grandchildren. He will only go there and do bad operations if he is forced to buy in the market conditions and even then, knowing the man, I do not think he would do that, but some people might have to, especially when they have payments to make. They will go into the woods, harvest, and make it themselves. Private ownership is certainly a fact in pushing people to good management.

Senator Mahovlich: Mr. Beaulieu, you are a maple grower. How is the maple syrup industry these days? I know the prices have increased because I buy maple syrup. Is there plenty of maple syrup available?

[Translation]

Mr. Beaulieu: I would say that the maple syrup industry has, over the past five years, made very significant progress as far as its organization is concerned. A sales agency was established five years ago, along with a quota system for controlling production because we had an inventory of 60 million pounds of syrup, which is viewed today as a syrup reserve. We are always dealing with nature and sometimes we do not understand why nature does what it does. This year, for instance, we had a very small production in certain regions, the temperature was hovering too close to the freezing point, with the result that we produced 15 million pounds less than our 70 million pound production in Quebec. That dipped into our syrup reserve. However, that did enable development to occur. Other producers are going to want to set up shop and increase our production to 100 per cent because we were limited to 75 per cent of our capacity. However, I would say that this is a sector that has evolved tremendously over the past five years.

Le sénateur Mahovlich : Lorsqu'il s'agit de reboiser les forêts, croyez-vous que les propriétaires privés sont plus responsables que les grandes sociétés? Si j'ai bien compris, certaines grandes sociétés se préoccupent beaucoup de nos forêts et font du bon travail.

M. Szaraz : Oui. Le processus d'accréditation en témoigne. C'est également une question de marketing, en montrant que l'on agit de façon socialement responsable. Nous avons de bons exemples. Cela dépend également du contexte ou des obligations de la politique qu'elles doivent suivre.

Une certaine latitude existe. Nous aimerions que les gens les plus progressistes et les plus actifs, se taillent une plus grande place et se voient acceptés davantage pour que d'autres leur emboîtent le pas. Dans le contexte de conflit actuel, il me semble que ce sont surtout les gros concurrents qui jouent un rôle primordial dans la solution de ces problèmes.

M. Dansereau : Certaines des terres les mieux gérées au Canada appartiennent à l'industrie, aux entreprises, mais vous constaterez sans doute que ces terres leur appartiennent. Ces mêmes entreprises, si elles exploitent des terres privées et publiques, pourraient se comporter d'une toute autre façon.

Je vous le signale parce qu'il est dans l'intérêt d'un propriétaire de boisé privé de s'assurer du bon rendement de sa terre. Si les bonnes conditions existent — et M. Beaulieu en est un bon exemple — pour lui permettre d'en tirer un revenu, il va prendre bien soin de sa terre pour que ses petits-enfants puissent en profiter. Il exploitera sa forêt de mauvaise façon seulement s'il est contraint de le faire à cause du marché et, même alors, je ne pense pas qu'il le ferait, mais certains seraient obligés de se comporter ainsi, surtout s'ils doivent payer des traites. La propriété privée est certes un facteur qui encourage les gens à pratiquer une bonne gestion.

Le sénateur Mahovlich : Monsieur Beaulieu, vous êtes acériculteur. Comment se porte l'industrie acéricole ces jours-ci? Je sais que les prix ont monté parce que j'achète du sirop d'érable. Y a-t-il une bonne réserve de sirop d'érable?

[Français]

M. Beaulieu : On pourrait dire que l'industrie acéricole dans les cinq dernières années a fait, dans l'organisation, de très grands progrès. On a installé une agence de vente il y a cinq ans après un système de contingentement pour contrôler la production parce qu'on avait 60 millions de livres de sirop en inventaire, ce que l'on considère aujourd'hui comme une réserve de sirop. On fait toujours affaire avec la nature et parfois la nature a des raisons qu'on ne comprend pas. Entre autres, cette année, avec une production vraiment petite pour certaines régions, une température trop près du point de congélation, cela a fait qu'on a produit 15 millions de livres de moins sur une production de 70 millions de livres au Québec. Cela vient gruger une réserve de sirop. Par contre, cela permettra le développement. D'autres producteurs vont pouvoir s'installer et augmenter notre production à 100 p. 100, parce qu'on était limité à 75 p. 100 de notre capacité. Par contre, je dirais que c'est une production qui a beaucoup évolué dans les cinq dernières années.

Senator Lavigne: Thank you for coming here and providing us with your comments on ways to improve the forestry worker sector.

Mr. Dansereau said that the government should change the way allocations are made with respect to logging so as to give people a better way to declare expenses when filing taxes, making it possible for them to perhaps derive more adequate income from the wood harvested. When you replant, do you replant all of the land? How much does replanting cost?

Mr. Beaulieu: Currently replanting is included in the regular development program. That means that it does not cost the owner anything to replant the forest.

Senator Lavigne: It is the government that pays.

Mr. Beaulieu: It is the government that pays.

Senator Lavigne: The provincial or federal government?

Mr. Beaulieu: The provincial government.

Senator Lavigne: Is this done in cooperation with the federal government or is this done by the provincial government alone?

Mr. Beaulieu: That is a good question. Perhaps Jean-Pierre can answer. But no, I think that it is the provincial government.

Mr. Dansereau: It is only the provincial government. The federal government withdrew in 1995, I believe, from the federal-provincial agreements that made it possible to fund such programs. Moreover, that caused quite a problem. There was a significant shortcoming. The federal government used to pay 50 per cent of the cost of these programs.

I would add something else. When I talked about allocation, I was referring to small woodlots. An average owner has, generally speaking, 40 hectares. For someone like Mr. Beaulieu, who owns several hundred if not thousands of hectares, a distinction must be made. For someone like him, the most attractive tax measure would no doubt be to remove Quebec's logging tax. That would release him from certain administrative obligations.

Senator Lavigne: Is this a Government of Canada or Government of Quebec logging tax?

Mr. Dansereau: This tax is levied by the Government of Quebec, but it is a mechanism established in agreement with the Government of Canada for transfer of funds.

I must confess that I would appreciate it if you could help us understand where this comes from and why. When we ask provincial officials, they find it difficult to find out why this tax was created. The data provided to us talks about some \$20 million in revenue for the Government of Quebec, which needs to be clarified. It is really a mechanism which transfers money from the federal government to the provincial government, which comes along with administrative costs, declaratory obligations and ridiculous forms that operators have to fill out with respect to their gains.

Le sénateur Lavigne : Merci d'être ici, de venir nous faire part de vos commentaires sur les possibilités d'améliorations dans le milieu des producteurs forestiers.

M. Dansereau disait que le gouvernement devrait s'impliquer dans l'étalement de la coupe du bois pour permettre à la personne de mieux mettre ses dépenses sur les impôts et d'avoir des revenus peut-être plus adéquats de sa coupe de bois. Quand vous reboisez, est-ce que vous reboisez tout le terrain? Combien coûte le reboisement?

M. Beaulieu : Le reboisement présentement est inclus à l'intérieur du programme d'aménagement régulier. Ce qui veut dire que cela ne coûte rien au propriétaire pour reboiser sa forêt.

Le sénateur Lavigne : C'est le gouvernement qui paie.

M. Beaulieu : C'est le gouvernement qui paie.

Le sénateur Lavigne : Est-ce le gouvernement provincial ou fédéral?

M. Beaulieu : C'est le gouvernement provincial.

Le sénateur Lavigne : Est-ce en coopération avec le fédéral ou seulement le provincial?

M. Beaulieu : C'est une bonne question. Peut-être que Jean-Pierre peut répondre. Mais non, je pense que c'est le gouvernement provincial.

M. Dansereau : C'est seulement le gouvernement provincial. Le gouvernement fédéral s'est retiré en 1995, je crois, des ententes fédérales/provinciales qui permettaient de financer ces programmes. Cela avait d'ailleurs causé tout un problème. Il y avait un manque à gagner important. Le gouvernement fédéral payait 50 p. 100 des coûts des programmes.

Je rajouterais un élément. Quand je parlais d'étalement, je faisais référence à la petite propriété forestière. Un propriétaire moyen, en général, a 40 hectares. Pour un entrepreneur comme M. Beaulieu, qui possède plusieurs centaines sinon des milliers d'hectares, il y a une distinction à faire. Probablement que pour lui, la mesure la plus intéressante du point de vue fiscal serait d'enlever la taxe sur les opérations forestières au Québec. Ce qui le libérerait de certaines obligations administratives.

Le sénateur Lavigne : Est-ce que c'est une taxe d'opération du gouvernement du Canada ou du gouvernement du Québec?

M. Dansereau : C'est une taxe du gouvernement du Québec, mais qui est un mécanisme établi en accord avec le gouvernement du Canada pour un transfert de fonds.

Je vous avoue que si vous pouviez nous aider à comprendre d'où ça vient et pourquoi. Quand on interroge les responsables au provincial, ils ont de la difficulté à retrouver les justifications de la mise en place de cette taxe. Les données qu'on nous a fournies parlent d'une vingtaine de millions de dollars en revenus pour le gouvernement du Québec, ce serait à clarifier. C'est carrément un mécanisme, qui transfère de l'argent du fédéral au provincial, qui demande des coûts administratifs, des obligations de déclarations et de remplir des formulaires pour les opérateurs qui sont ridicules en regard des gains qui sont faits.

Senator Lavigne: With respect to taxes, the GST, the QST, can they be recovered after the GST?

Mr. Dansereau: It really is a special tax.

Senator Lavigne: So you do not get the taxes back, the GST or other taxes?

Mr. Beaulieu: Yes, I pay just like any other registered businessman.

Senator Lavigne: Mr. Beaulieu, how many hectares of forest land do you own?

Mr. Beaulieu: My maple grove has about 75 hectares of production. All of the land is forested.

Senator Lavigne: With private businesses like yours, is your wood all exported or used here?

Mr. Beaulieu: The wood supplies the local sawmills, either as lumber or pulpwood.

Senator Lavigne: Earlier, Mr. Dansereau, you were saying that the U.S. tax had had an impact on the mills. Have they affected you a great deal, or not very much? I have been told that the wood is not coming to the mills here. Are the mills exporting the wood outside?

Mr. Dansereau: That has had an impact on the Quebec forestry sector because our processed goods are, for the most part, exported to the United States. Quebec is a province that, first and foremost, produces, as Mr. Szaraz said, commodity goods, 2 X 4s and paper made to a large extent from our softwood lumber. So the sawmill industry probably exports 70 per cent of its production to the United States. The impact for those of us in the private woodlot sector is that our industry is less competitive. It is more fragile. It cannot offer such attractive prices. So the wood producers are facing buyers who are exerting pressure to reduce prices to decrease their supply costs. The problem at the border therefore becomes the problem of the resource producers.

Senator Lavigne: If I understood correctly, your recommendations focus much more on taxing production and training people who will be working in the forestry sector. That means federal employment insurance programs that enable business to have government participation in paying people who are being trained, foresters or people who have forests to manage. I think that that was more or less what you were recommending?

Mr. Szaraz: Yes. I would add the forestry policy framework, the Quebec forestry system. This could also be applied to Ontario. There have been many changes made over the past few years in British Columbia. We must ensure that the framework has a facilitating feature. Currently, as far as our forestry workers are concerned, even if they do have access to land, in the public forest, for instance, and even in the private forest, the standards have become so restrictive that, as forestry professionals, we find it very difficult to be flexible. It is as though you are asking a baker to make the recipe using such and such an ingredient and there is absolutely no flexibility to make an evaluation. Increasingly we

Le sénateur Lavigne : Au niveau des taxes, la TPS, TVQ, peuvent-ils les récupérer après la TPS?

M. Dansereau : C'est vraiment une taxe spéciale.

Le sénateur Lavigne : Vous ne récupérez pas de taxes, la TPS ou autres taxes?

M. Beaulieu : Oui, je paie comme n'importe quel entrepreneur inscrit.

Le sénateur Lavigne : Monsieur Beaulieu, combien d'hectares de terres forestières possédez-vous?

M. Beaulieu : L'érablière représente à peu près 75 hectares en production. La balance, ce sont toutes des terres forestières.

Le sénateur Lavigne : Des entreprises privées comme la vôtre, est-ce que votre bois est entièrement exporté ou votre bois est utilisé ici?

M. Beaulieu : Le bois sert à approvisionner les usines locales de sciage, soit de bois de sciage ou de bois à pâte.

Le sénateur Lavigne : Tantôt, monsieur Dansereau, vous disiez que les taxations des États-Unis avaient affecté les usines. Cela vous a-t-il affecté beaucoup ou pas beaucoup? On me dit que le bois s'en va dans les usines d'ici. Ce sont les usines qui exportent à l'externe?

M. Dansereau : Cela a affecté l'industrie forestière québécoise parce que notre industrie de produits transformés exporte majoritairement aux États-Unis. Le Québec est une province qui produit d'abord et avant tout, comme l'a dit M. Szaraz, des produits de commodités, des 2 X 4 et le papier fait en grande partie à partir de bois résineux. Alors, l'industrie du sciage exporte probablement 70 p. 100 de sa production aux États-Unis. Pour nous de la forêt privée, l'impact, c'est que cette industrie est moins compétitive. Elle est fragilisée. Elle peut offrir des prix moins intéressants. Donc, les producteurs de bois font face à des acheteurs qui mettent des pressions pour réduire les prix afin de diminuer leurs coûts d'approvisionnement. Le problème à la frontière devient le problème des producteurs à la ressource.

Le sénateur Lavigne : Si j'ai bien compris, vos recommandations concernent beaucoup plus la taxation de la production des institutions et la formation des gens qui vont travailler en foresterie. Ceci veut dire des programmes fédéraux de l'assurance-emploi pour permettre à l'entreprise d'avoir une participation du gouvernement dans la paie des gens en formation, des forestiers ou des gens qui ont des forêts à exploiter. Je pense que c'est un peu ça?

M. Szaraz : Oui. J'ajouterais le cadre des politiques forestières, le régime forestier québécois, on peut l'appliquer également à l'Ontario. En Colombie-Britannique, il y a eu beaucoup de changements ces dernières années. Il faudrait s'assurer que le cadre soit un cadre facilitant. Présentement, pour les travailleurs forestiers, même s'ils ont accès au territoire, en forêt publique, par exemple, et même en forêt privée, les normes sont devenues tellement contraignantes qu'on a, comme professionnel de la forêt, beaucoup de difficulté à exercer la latitude. Ce serait comme demander à un boulanger qu'il fasse la recette avec tel ingrédient et il n'y a aucune marge de manœuvre d'évaluée là-dessus. On

talk about having a management system that would enable us to be evaluated on objective-based results rather than on the means. We would like to see a forestry system that is more flexible as far as that is concerned, for those working in the forest, a policy framework that will enable us to demonstrate professionalism, see how things will unfold over the long run as well. Right now, the contracts are awarded on an annual basis. A business that does not even know in May how many people it is going to hire in June just about turns into a placement agency. The business has very little ability to say "I am going to develop over five years, I am investing in equipment, in training." We have to leave this yoke behind as it has an impact on everything.

Senator Harb: Thank you very much for your presentation. The committee is studying rural poverty across Canada. My colleagues and I are also interested in knowing the percentage of people in your sector who live below the poverty line and we also would like to know what type of provincial or federal action is needed.

Mr. Szaraz: I did not provide you with one figure. We recently studied forestry workers. We compiled data; 21 per cent of the forestry workers earn an annual income of less than \$20,000 per year. That is a measurement of their precarious income. Often this income is deductible because of the numerous costs. Forestry work is often carried out in quite remote areas, so the individuals have to pay for travel costs, the vehicle, et cetera. Indeed, only 70 per cent of forestry workers earn more than \$40,000.

Poverty can be viewed in absolute terms based on figures, but it can also be viewed in a more relative manner, in terms of erosion. We have seen that over the past 15 years, the people who harvest the wood in the forest, in many cases, own expensive equipment and, generally speaking, a certain amount of wealth has been created in the sector, but in their case, their income has been stagnating for 15 years. Perhaps they are not poor today, but they are not earning more than they did 15 years ago. We have also seen, in the forestry sector, a segmentation of the labour market. If we compare the salaries of those working in the mills to those working in the forest, we can see that over the past 20 or 30 years, those on the processing side, where we say that the real wealth is created, have seen their salaries improve. However, for those working in the forest, there has been no mechanism enabling this wealth to be shared. So we certainly do talk about impoverishment rather than poverty.

Senator Harb: When the federal government discussed matters with the Americans and struck an agreement with them, industry made a great deal of noise, and this was industry in Western Canada and in Eastern Canada, including Quebec. Nevertheless, right now we do not see many people saying that the agreement has been positive, negative or neutral. I would like to know how you have reacted to this accord, and what impact it has had on your members in the private or public sectors.

parle de plus en plus d'avoir un système de gestion qui nous permet d'être évalués sur les résultats produits sur des objectifs plutôt que sur les moyens. Si on réussissait à avoir un régime forestier plus facilitant de ce côté, pour ceux qui travaillent en forêt, un cadre de politiques permettrait d'exprimer leur professionnalisme, pouvoir se projeter dans la durée également. Présentement, les contrats sont annuels. Une entreprise qui ne sait même pas au mois de mai combien de personnes elle va engager pour le mois de juin devient pratiquement une agence de placement. Elle a très peu de capacité de dire « je me développe sur cinq ans, j'investis dans de l'équipement, dans de la formation ». C'est sortir un peu de ce carcan qui a des incidences sur tout.

Le sénateur Harb : Merci beaucoup pour votre présentation. Le comité est en train d'étudier la pauvreté rurale à travers le Canada. Cela m'intéresserait, et mes collègues aussi, de connaître le pourcentage de gens dans votre industrie qui vivent sous le seuil de la pauvreté et les besoins d'intervention soit provinciale ou fédérale.

M. Szaraz : Il y a une donnée que je ne vous ai pas transmise. On a fait récemment un diagnostic sur les travailleurs forestiers. On a compilé les données; pour 21 p. 100 des travailleurs forestiers, le revenu annuel se situe à moins de 20 000 \$ par année. C'est une mesure de précarité. Ce sont souvent des revenus déductibles en raison de multiples coûts. Souvent, le travail en forêt est assez éloigné, donc on doit assumer les frais de déplacement, le véhicule, et cetera. En fait, on a seulement 17 p. 100 des travailleurs du secteur forestier qui gagnent plus que 40 000 \$.

La pauvreté peut être vue aussi de façon absolue par ces chiffres, mais aussi d'une façon relative en termes d'érosion. On se rend compte que depuis une quinzaine d'années, les gens qui récoltent le bois en forêt, dans bien des cas, sont propriétaires d'équipements dispendieux, et en général dans le secteur il y a une certaine richesse qui a été créée, mais dans leur cas, les revenus stagnent depuis 15 ans. Ils ne sont peut-être pas pauvres aujourd'hui, mais ils ne gagnent pas plus qu'il y a 15 ans. Ce qu'on note aussi dans le secteur forestier, c'est une segmentation du marché du travail. Si on regarde ceux qui sont du côté de l'usine par rapport au côté de la forêt, depuis 20 ou 30 ans, on voit que pour ceux qui travaillent, par exemple, dans la transformation où l'on dit que la vraie richesse est créée, il y a eu une évolution de salaire. Tandis que pour ceux qui sont en forêt, il n'y a pas eu de passerelle permettant de partager cette richesse. Donc, on parle certainement plus d'appauvrissement que de pauvreté.

Le sénateur Harb : Quand le gouvernement fédéral discutait avec les Américains et qu'ils sont arrivés à un accord avec eux, il y a eu beaucoup de bruit qui venait de l'industrie, que ce soit de l'industrie dans l'Ouest du Canada ou de l'industrie dans l'Est du Canada, incluant le Québec. Toutefois, présentement, on ne voit pas beaucoup de gens qui disent que cet accord est positif, négatif ou neutre. J'aimerais savoir votre réaction en regard de cet accord, des impacts qu'il y a eu directement sur vos membres, privés ou publics.

Mr. Dansereau: If the Quebec industry representatives were able to negotiate the agreement today, I believe that they would negotiate something different from the one that has been implemented. This agreement, in particular, calls for the implementation of export quotas and taxes when lumber prices fall in the United States. Shortly after this agreement was negotiated, that is what occurred in the markets. Because of a falling construction industry in the United States, and heavy exports of lumber primarily from British Columbia, prices collapsed. The agreement, which had been negotiated, came into effect, and the industry, already made vulnerable because of dropping markets, must still deal with certain measures contained in the agreement.

With respect to the private forest, the main impact of this situation has been the slump experienced by the industry, particularly the sawmill sector. Historically, in the private forest, our people produced pulp, lumber of small size, logs that were easy to handle. This market has disappeared over the years. Producers have looked at the sawmill markets. And over the past few years, these markets have been disappearing. The plants are shutting down, they are no longer buying wood. In some areas, there is no alternative market. Consequently, the family businesses who depended on them are really compromised because the processing sector is fragile, is buying less and cutting back on production. There have been a succession of closures.

Senator Harb: As far as diversification is concerned, given that we have difficulty accessing the American market, do you intend to encourage your industry to begin diversifying by, for instance, exploring the Asian market, namely China, Japan or somewhere else in the world? Do you intend to take any action on that front?

Mr. Szaraz: I think that it is essential. To answer your question, our main interest with respect to the forest is to ensure that we produce a certain quantity and quality of wood that winds up in a destination, as much as possible, that is able to make maximum use of the product. In Quebec and in Canada, we have species, such as the black spruce, that could certainly yield much greater value.

Indeed, if we look at Quebec, I think that it is one of the provinces that, over the past 20 years, has had the greatest growth in secondary processing making it, today, almost on par with the primary processing sector. Curiously, in the region of Chaudières-Appalaches, for example, where there is perhaps 3 per cent of the forestry production, that is public forests, to give you an estimate, it is the region where there are the greatest number of forestry jobs because there are all kinds of door and window manufacturers.

So, yes, product diversification creates wealth. We have already seen this in globalization. We will continue to produce wood in Canada for the standard product market, commodities, in certain cases, because primary and secondary processing are related.

M. Dansereau : Si les représentants de l'industrie québécoise avaient à négocier l'entente aujourd'hui, je crois qu'ils négocieraient une autre entente que celle qui a été mise en vigueur. Cette entente prévoit notamment la mise en place de quotas d'exportation et de taxes lorsque les prix du bois chutent aux États-Unis. Peu de temps après que l'entente ait été négociée, c'est ce qui s'est matérialisé sur les marchés. À cause de la réduction de l'industrie de la construction aux États-Unis, et la très grande exportation de bois notamment de la Colombie-Britannique, il y a eu un effondrement des prix si bien que l'accord, qui a été négocié, est entré en vigueur et l'industrie, qui était déjà fragilisée à cause des marchés à la baisse, doit quand même affronter certaines mesures de l'accord.

En ce qui a trait à la forêt privée, l'impact majeur de la situation, c'est l'état de marasme dans lequel vit l'industrie, notamment l'industrie du sciage. Historiquement, en forêt privée, nos gens produisaient du bois à pâte, des petites dimensions, des billes faciles à manipuler. Ce marché s'est estompé au fil des années. Les producteurs se sont tournés vers les marchés du sciage. Et dans les dernières années, ces marchés ont été retirés. Les usines ferment, n'achètent plus de bois. Il y a certains territoires où il n'y a pas de marché alternatif. Alors, les entreprises familiales qui en vivent sont vraiment menacées parce que l'industrie des produits de transformation est fragilisée, réduite dans ses achats et sa production. Il y a une succession de fermetures.

Le sénateur Harb : Sur la question de la diversification, vu qu'on a ce problème d'accès au marché américain, est-ce que vous avez l'intention d'encourager votre industrie à commencer la diversification, par exemple, l'exploration du marché asiatique, soit chinois, japonais ou ailleurs au monde? Avez-vous l'intention de faire des démarches dans ce sens?

M. Szaraz : Je pense que c'est essentiel. Si on répond à votre question depuis la forêt, notre intérêt principal c'est de s'assurer que nous produisons du bois en quantité et en qualité et s'assurer le plus possible que la destination du bois produit soit celle où l'on réussit à capter le plus de ressources. Au Québec et au Canada, on a des essences comme l'épinette noire, qui sont certainement des ressources qui pourraient être beaucoup plus valorisées.

Effectivement, si on regarde le Québec, je pense que c'est une des provinces au cours des 20 dernières années où l'on a vu la croissance la plus élevée du secteur de la deuxième transformation qui fait qu'aujourd'hui, elle est à peu près à égalité avec le secteur de la première transformation. Curieusement, on peut voir dans la région de Chaudières-Appalaches, par exemple, où il y a peut-être trois p. 100 de production forestière, de forêts publiques, pour donner un chiffre approximatif, c'est la région où l'on a le plus d'emplois en forêt parce qu'il y a toutes les usines de portes et fenêtres.

Donc, oui, il y a une création de la richesse en diversifiant ses produits. Dans le contexte de la mondialisation, on le voit déjà. Produire du bois au Canada pour le marché des produits standardisés, des commodités, dans certains cas, oui, cela demeure parce que la première et la deuxième transformation sont liées.

I will conclude by saying that we would really like to encourage the creation of clusters so that the regions can, for example, have all of the small industries working together in order to find added value.

Senator Segal: None of our witnesses this morning has mentioned or raised the issue of using forest waste for energy purposes. How can we use forest waste to create a significant resource in order to help both environment and industry? Has any serious thought been given to that in Quebec or, for the time being, has this not been viewed as a serious economic development matter?

Mr. Dansereau: I read in the newspaper this morning that the provincial government has announced the opening of pilot plants for the production of cellulose ethanol. This is an area that all stakeholders in the forestry sector are looking at, mainly energy production as well as bio-energy and biorefinery. From the standpoint of resource producers — because we do not process, we produce wood to be processed — the question we are asking is: What are the users of this resource prepared to pay for the wood? For us, there is a cost and that remains a concern. We are talking about energy, this may be the commodity par excellence that will compete with all other forms of energy whatever they may be. We need these business opportunities in order to have proper forest management because we can send low-quality fibre to this sector. If we want to produce high-quality wood, we have to find a market for these fibres. But our questions are about the prices that we may see on these markets.

Mr. Szaraz: The degraded state of our forest around Maniwaki, for example, and the difficulty in finding markets for this kind of wood that cannot be used for rotary cutting or sawing, means that this will be a good way to rehabilitate this large degraded forest, and it is an interesting solution. Many have been taking a very serious look at this at all levels.

Senator Segal: So subsidies will be needed to manage the risk.

Mr. Dansereau: One interesting angle that you could look at is the community side of energy production. When we go to certain European countries, we realize that there are production plants that supply a hospital, or a small community. This is a way for communities to take things in hand where resource producers supply the plants of their own community to provide energy.

Senator Lavigne: Mr. Beaulieu, Jean-Pierre was telling us that you have thousands of hectares of wood, so surely the Government of Quebec should help you. I am sure that sometimes you must tell yourself that this may be worth \$4 million and if you sold it you would be a millionaire. What you said earlier was true and you spoke from the heart. I do not think you are man who would sell your land because you have a family. But I am sure that those who do not have a family would be tempted to sell off and collect those millions. This is why in

Je terminerais en disant qu'on favorise beaucoup la création de grappes ou de « clusters », comme on dit en anglais, pour qu'on puisse, sur une base régionale, par exemple, obtenir un tout où les petites industries travaillent plus ensemble en recherchant une plus grande valeur.

Le sénateur Segal : Personne parmi nos témoins ce matin n'a mentionné ou soulevé la question de l'utilisation des déchets forestiers pour des buts énergétiques. Comment peut-on créer, à partir des déchets forestiers, une ressource importante, pour favoriser l'environnement et aider à la fois l'industrie? Est-ce que cela représente quelque chose de sérieux au Québec ou, pour le moment, ce n'est pas quelque chose d'assez sérieux du point de vue du développement économique?

M. Dansereau : Je lisais dans le journal ce matin que le gouvernement provincial avait annoncé la mise en place d'usines pilotes de production d'éthanol cellulosique. C'est un domaine que l'ensemble des acteurs du secteur forestier regarde, la production énergétique, aussi la bio-énergie et la bioraffinerie. Du point de vue de producteurs de ressources, parce que nous, on ne transforme pas, on produit du bois pour être transformé, le questionnement qu'on a c'est : qu'est-ce que les utilisateurs de cette ressource seront prêts à payer pour le bois? Pour nous, il y a un coût et cela reste une préoccupation. Quand on parle d'énergie, c'est peut-être la commodité par excellence qui sera en compétition avec toutes les autres formes d'énergie, quelles qu'elles soient. On a besoin de ces débouchés pour faire un bon aménagement forestier parce qu'on peut y envoyer de la fibre de basse qualité. Si on veut produire des bois de haute qualité, il faut trouver un marché pour ces fibres. Mais nos questionnements sont en regard des prix qu'on pourra voir sur ces marchés.

M. Szaraz : L'état dégradé de notre forêt autour de Maniwaki, par exemple, et la difficulté de trouver un débouché pour des bois inaptes au déroulage ou au sciage, constituent dans un vaste chantier de réhabilitation de cette forêt dégradée, un élément de solution intéressant et plusieurs s'y penchent très sérieusement à tous les niveaux.

Le sénateur Segal : On doit avoir besoin de subventions pour gérer le risque.

M. Dansereau : Une avenue intéressante sur laquelle vous pourriez vous pencher, c'est le côté communautaire de la production énergétique. Quand on se rend dans certains pays européens, on va se rendre compte qu'il y a des centrales de production qui vont alimenter un hôpital, une école ou une petite communauté. C'est un moyen de prise en main communautaire où les producteurs de ressources approvisionnent les centrales de leur propre communauté pour fournir de l'énergie.

Le sénateur Lavigne : Monsieur Beaulieu, Jean-Pierre nous disait que vous aviez des milliers d'hectares de bois, sûrement que le gouvernement du Québec doit vous aider. Je suis certain que parfois, vous vous dites cela vaut quatre millions, et que si vous vendiez, vous seriez millionnaire. C'est vrai ce que vous avez dit tantôt, vous parliez avec votre cœur, et je ne pense pas que vous seriez un homme à vendre vos terres parce que vous avez une famille. Mais ceux qui n'ont pas de famille, je suis certain qu'ils doivent être tentés de s'en défaire et d'aller chercher les millions.

Canada we see a lot of Americans and foreigners who come to buy off our assets in Canada and that is unfortunate. That is what you were saying earlier and we are happy to hear you say it. It is important to be aware of our needs in order to conserve the assets of Quebecers and Canadians, so that we can be producers with a heart here in our own home, as you are Mr. Beaulieu. Thank you very much.

Mr. Beaulieu : To answer your question, first of all I do not have thousands of hectares, it is less than one thousand. It is 940 hectares. There is an interest in speculating on forest property and that is what led to forested land being worth incalculable prices in some places, especially in major centres. Even in the current context, I can tell you that the objective is not to sell it or to dilapidate it. Earlier we were talking about rural poverty. It is true that employment insurance reduces rural poverty, but it should not be seen as a permanent long-term objective. At the outset, these places offer a very good lifestyle. These regions are extraordinary places to live. But we do not need all that much in order to be able to create enterprises, small companies that would employ two, three or four people, and save their regions from dependency on employment insurance.

Our objective at the outset, when we decided to start up our business, was to not rely on big business to create jobs in our region. We said: "We will create our own jobs to stop the dependency on social programs." It worked. Why would it not work for others as well? Why could it not be done on a larger scale to ensure the vitality of our regions?

[English]

The Chairman : Thank you. Your presence here today has been very helpful to us. I think that my colleagues would agree with me, that we have not heard some of the points in previous testimony.

While we wait for our other panel, I would like to mention other people in our audience this morning. Mr. Georges Lafontaine, political assistant to provincial member Stéphanie Vallée is in the audience and Ms. Danielle Ménard who represents the village of Maniwaki. We also have with us Darlene Lannigan assistant to the minister who has so many different responsibilities. Mr. Lawrence Cannon, Minister of Transport, Infrastructure and Communities is unable to be with us today. I am sure Ms. Lannigan will be of assistance to the committee. We also have from the wilds of Prince Edward Island, Mr. Wayne Easter. He is a long-time supporter and advocate of agriculture across the country. We are very glad to have him here today.

On our next panel, we have Mr. Philippe Larivière who is Coordinator of the Centre Jean-Bosco de Maniwaki. We are glad to have you here. We also have with us Gaston Robitaille, Chairman of the Board for Mani-Jeunes.

C'est pour cette raison qu'on voit au Canada beaucoup d'Américains et beaucoup d'étrangers qui viennent acheter nos avoirs au Canada et cela est malheureux. C'est ce que vous disiez tantôt et on est content de vous entendre. C'est important de savoir vos besoins pour pouvoir conserver les biens des Québécois et des Canadiens, qu'on puisse être chez nous des producteurs de cœur, comme vous monsieur Beaulieu. Merci beaucoup.

M. Beaulieu : Pour répondre à votre question, d'abord, je n'ai pas des milliers d'hectares, c'est moins d'un millier. C'est 940 hectares. Il y a un intérêt de spéculation sur les propriétés forestières et c'est surtout ce qui a amené les propriétés forestières à avoir des prix presque démesurés à certains endroits, surtout autour des grands centres. Même dans un contexte actuel, je peux vous dire que l'objectif n'est pas de la vendre ou de la dilapider. On parlait tantôt de pauvreté rurale. C'est sûr que l'assurance-emploi vient diminuer la pauvreté rurale, mais il ne faut pas voir ça comme un objectif permanent, à long terme. En partant, je dis qu'en partant, c'est un milieu de vie intéressant. C'est un milieu de vie extraordinaire, les régions. Mais il ne nous manquerait pas grand-chose pour être capable de créer des entreprises, des minis entreprises qui emploieraient deux, trois ou quatre personnes, et sauver ces régions de la dépendance à l'assurance-emploi.

Notre objectif au départ, quand on a décidé de créer notre entreprise, était de ne pas se fier sur la grande entreprise pour créer de l'emploi dans notre région. On s'est dit : « On va créer notre propre emploi, pour arrêter de dépendre des programmes sociaux ». Cela a marché. Pourquoi cela ne marcherait pas pour d'autres aussi? Pourquoi ne pourrait-on pas l'étendre à plus grande échelle pour assurer la vitalité de nos régions?

[Traduction]

La présidente : Merci. Votre comparution aujourd'hui nous a été fort utile. Je crois que mes collègues seront d'accord avec moi pour dire que vous avez soulevé certains points que nous n'avions pas entendus jusqu'à maintenant.

En attendant l'autre groupe de témoins, j'aimerais signaler la présence d'autres personnes dans notre auditoire ce matin. Nous avons M. George Lafontaine, adjoint législatif de la députée de l'Assemblée législative, Stéphanie Vallée, et Mme Danielle Ménard, qui représente le village de Maniwaki. Nous accueillons aussi Mme Darlene Lannigan, l'ajointe du ministre qui porte tant de chapeaux. M. Lawrence Cannon, ministre des Transports, de l'Infrastructure et des Collectivités ne peut pas être parmi nous aujourd'hui. Je suis certain que Mme Lannigan va pouvoir aider le comité. Nous avons également en provenance des terres sauvages de l'Île-du-Prince-Édouard, M. Wayne Easter, qui appuie et défend depuis longtemps les droits des agriculteurs partout au pays. Nous sommes ravis de l'avoir parmi nous aujourd'hui.

Parmi notre prochain groupe de témoins, nous accueillons M. Philippe Larivière, coordonnateur du Centre Jean-Bosco de Maniwaki. Nous sommes ravis de votre présence parmi nous aujourd'hui. Nous avons aussi avec nous Gaston Robitaille, président du conseil de Mani-Jeunes.

Philippe Larivière, Coordinator, Centre Jean-Bosco de Maniwaki: I am going to speak in French because my French is much better than my English, but I will say thank you for letting us speak at this table. I would like to tell you about what is happening in our area with our people. I work with people who have a "déficience intellectuelle," not in agriculture and forestry.

[Translation]

I am going to make a connection here between forestry and agriculture in the region and the social status of people who live with mental retardation, with whom I work every day. I listened carefully to the presentations, the questions and the answers given. If the forestry and agriculture industries have difficulty getting established, advancing and progressing, it is because at the social level, the poorest will also get poorer because they do not have access to jobs. They do not have the resources necessary to evolve socially. Recently, we took part in a few discussion forums where the subject was facilitating the integration of people who have a physical or intellectual disability. In companies, unions have standards that limit the integration of these people in the workforce. That does not help the situation of people with disabilities getting poorer.

The fact that these industries do not settle in the regions, and that we always have to depend on government subsidies is another factor in impoverishment. Often, the subsidies are not sufficient to meet the needs of people living with a disability. For example, to provide a caregiver for a family, the subsidy is \$8.60 an hour, but how will you find someone who will take such a job, accompanying and taking care of someone for \$8.60 an hour, when in the labour force, that person could earn \$10 or \$15 an hour? The choices are difficult for families and for individuals living with a disability.

My first observation is that even when there are subsidies, the financial resources are not sufficient for the families and for the people living with disabilities.

In terms of impoverishment, there are also eligibility criteria for equipment. Often, the evaluations required for these people to get access to equipment and to workplaces do not really take into account the person's ability to enter the labour force. Their access is limited. By limiting access to equipment, we limit their access to work. If someone wants to take advantage of a job opportunity, often they have to find the means within their own wallet and this equipment can be costly. So we are talking about indirect impoverishment once again, in the sense that the person must spend money or must find the funds in order to gain access to the job market.

Since I began my speech, I talked a lot about the financial aspect, but when we are talking about the social level, people who live with disabilities not only experience financial poverty, but also poverty in their quality of life. If you do not have access to the job market, to resources, you end up isolated, especially in

Philippe Larivière, coordonnateur, Centre Jean-Bosco de Maniwaki : Je vais parler en français car mon français est bien meilleur que mon anglais, mais je tiens d'abord à vous remercier de m'avoir permis de prendre la parole à cette table. J'aimerais vous parler de ce qui se passe dans notre région avec nos gens. Je travaille avec des gens qui ont une déficience intellectuelle et non pas en agriculture ou en foresterie.

[Français]

Je vais faire un lien avec la forêt et l'agriculture de la région et la situation sociale des gens vivant une déficience intellectuelle, avec lesquels je travaille tous les jours. J'ai écouté attentivement les présentations, les questions et réponses données. Si les industries forestières et d'agriculture ont de la difficulté à s'installer, à avancer et progresser, c'est certain qu'au niveau social, les gens les plus démunis, vont eux aussi s'appauvrir parce qu'ils n'auront pas accès à des emplois. Ils n'ont pas de ressources nécessaires pour pouvoir évoluer dans leur cheminement social. On a participé dernièrement à quelques tables rondes où l'on parlait de faciliter l'intégration des personnes qui vivent avec un handicap physique ou intellectuel. Dans les entreprises, les syndicats ont des normes qui limitent l'intégration de ces gens au milieu du travail. Cela n'aide pas la situation d'appauvrissement des personnes vivant avec des handicaps ou des déficiences.

Le fait que les industries ne s'installent pas dans la région, et que l'on doit toujours dépendre de subventions des gouvernements est un autre facteur d'appauvrissement. Souvent, les subventions ne suffisent pas aux besoins des personnes qui vivent avec un handicap. À titre d'exemple, pour fournir de l'aide à la maison d'une famille, on accorde 8,60 \$ l'heure, mais comment trouver une personne qui va occuper un poste d'accompagnement, de gardiennage à 8,60 \$ l'heure quand, sur le marché du travail, cette personne gagne 10 \$ ou 15 \$ l'heure? Les choix sont difficiles pour nos familles et les personnes qui vivent avec un handicap.

La première constatation, c'est que même s'il y a des subventions, les ressources monétaires ne sont pas suffisantes pour les familles et pour les personnes qui vivent avec des handicaps.

En termes de l'appauvrissement, il y a aussi les critères d'admissibilité à l'accès aux équipements. Souvent, les évaluations requises pour que les gens aient accès à des équipements et à des milieux de travail, tiennent plus ou moins compte de la capacité de la personne à aller vers le marché du travail. On limite son accès. En limitant son accès aux équipements, on limite son accès au travail. Si la personne veut aller vers un débouché au niveau du travail, à l'occasion, elle doit trouver les moyens dans son propre portefeuille et les équipements sont coûteux. Donc, on parle encore d'un appauvrissement qui se fait indirectement dans le sens qu'elle doit déboursier ou elle doit trouver des fonds pour avoir accès au marché du travail.

Depuis le début de mon allocution, je parle beaucoup de l'aspect monétaire, mais quand on parle au niveau social, les personnes qui vivent avec des incapacités vivent non seulement la pauvreté monétaire, mais une pauvreté dans la qualité de vie. Si on n'a pas accès à des milieux de travail, à des ressources, l'on se

rural regions where people have to travel long distances to get access to resources. That is one of the battle grounds of our organization. We are trying to ensure that people who come to us get the services necessary for their quality of life to be as pleasant as possible and that in the final analysis, they end up using fewer government services. When someone feels good about themselves, they have less need for medical services. So we have to avoid letting their quality of life deteriorate.

There was a project implemented regarding RRSPs to which families could have access. I think it was the federal government that implemented this policy in the fall. It was mentioned earlier. As I said, people with a disability cannot necessarily afford an RRSP because they are living under the poverty line. Occasionally, they must also spend money out of their pocket to get access to equipment and services which means they cannot afford to invest in RRSPs. Before governments adopt legislation or implement programs, it might be a good idea to evaluate how realistic they are.

There is a reduction in the quality of life in rural regions because we do not have the services to respond to all needs. For example, Paratransit is available in the morning and late afternoon. Someone who wants to work in the evening or at night would not have access to these services. We do not have the resources and services necessary to have access to these jobs.

Gaston Robitaille, Chairman, Board of Directors, Mani-Jeunes: My name is Gaston Robitaille. I am retired, like our former hockey player Mr. Mahovlich. I worked in the forestry sector for 35 years and since my retirement, I have been working a lot with young people. Mani-Jeunes is an organization that helps young people 12 to 17 years of age, most of whom come from under privileged backgrounds. Our five facilitators and director general do a lot of work surrounding addiction. We have training programs, help programs for youth, and we listen to what they have to say in cooperation with the schools in our communities.

I experienced the good years in forestry operations from the 1960s to 1990. I was in management, I counted the dollars the company brought in but now, it is harder to count them.

I would like to give you the history of poverty in our region. I will not give you a written presentation, but I will explain my own experience in order to raise your awareness of what happened between 1960 and 2000. During those years, forestry operations were huge in our region. There were a lot of jobs. Everybody worked for E.B. Eddy and CIP. From father to son and grandchildren, we contributed to the development of our region. Today, in the 2000s, the vision of young people from 12 to 17 is disastrous. They do not see any future for our region. They do not know where to go. It is difficult to see the differences between the 1960s and the 2000s.

What can we do to make you more aware of this? I would like you to travel along route 107, and see all the equipment for sale and how families in the region are discouraged. Back then, people

retrouve isolé; principalement en région rurale où les gens ont de grandes distances à parcourir pour accéder aux ressources. Ceci représente un de nos champs de bataille pour notre organisme. On essaie de s'assurer que les personnes qui viennent chez nous ont les services nécessaires pour que leur qualité de vie soit plus agréable et qu'au bout du compte, ils deviennent moins coûteux au niveau des services du gouvernement. Si on a une personne qui est bien dans sa peau, elle va moins faire appel au service médical. Alors, il faut éviter que la qualité de vie se détériore.

Il y a un projet qui a été installé au niveau des REER auquel les familles pouvaient avoir accès. Je pense que c'est le gouvernement fédéral qui a établi cette politique à l'automne. On en a fait mention. Comme je dis, les gens avec un handicap n'ont pas nécessairement les moyens d'acquérir des REER parce qu'ils vivent sous le seuil de la pauvreté. À l'occasion, ils doivent aussi avancer des sous de leurs propres poches pour avoir accès à des équipements et à des services, ce qui fait qu'ils n'ont pas les moyens d'investir dans des REER. Il serait peut-être intéressant que les gouvernements, avant d'établir des lois ou des programmes, évaluent le réalisme de ces programmes.

Il y a une diminution de la qualité de vie dans les régions rurales parce qu'on n'a pas les services pour répondre à tous les besoins. Par l'exemple, le transport adapté est disponible le matin et en fin de journée. Une personne qui voudrait avoir un emploi de soir ou de nuit ne peut pas avoir accès à ces services. On n'a pas les ressources et les services nécessaires pour permettre l'accessibilité à ces emplois.

Gaston Robitaille, président, Conseil d'administration, Mani-Jeunes : Mon nom est Gaston Robitaille. Je suis à la retraite, comme notre ancien joueur de hockey, M. Mahovlich. J'ai travaillé pendant 35 ans dans le milieu forestier et depuis ma retraite, je m'occupe beaucoup des jeunes. Mani-Jeunes est un organisme qui s'occupe des jeunes de 12 à 17 ans, qui pour la plupart viennent de milieux défavorisés. On travaille beaucoup avec les cinq animateurs et notre directrice générale sur la toxicomanie. On a des plans de formation, d'aide aux jeunes, on fait de l'écoute, en collaboration avec les écoles de notre milieu.

J'ai connu les bonnes années dans les opérations forestières pendant les années 1960 à 1990. Je m'occupais de la gestion, je comptais les piastres de la compagnie et maintenant, c'est plus difficile à compter.

J'aimerais vous donner l'historique de la pauvreté dans notre région. Je vais y aller non pas avec une présentation écrite, mais avec mon vécu afin de vous sensibiliser sur les années 1960 à 2000. Dans ces années, les opérations forestières étaient énormes dans notre région. Il y avait beaucoup d'emploi. Tout le monde travaillait pour les compagnies E.B. Eddy et CIP. De père en fils et avec les petits-enfants, on contribuait au développement de notre région. Aujourd'hui, dans les années 2000, la vision des jeunes de 12 à 17 ans est désastreuse. Ils ne voient pas d'avenir dans notre région. Ils ne savent pas où s'orienter. C'est difficile de voir les différences entre les années 1960 et les années 2000.

Comment peut-on faire pour vous sensibiliser? J'aimerais que vous fassiez un petit tour sur la route 107, et que vous voyiez le tas d'équipements à vendre et le découragement des familles dans la

went into the woods with a chainsaw. Today, we need investments of half a million dollars to a million dollars and there is no work the next day. So where will they go?

Young people do not want to work in forestry. That is too bad. The raw material here in our region is the forest. It is our life, be it deciduous or coniferous, we have plants, we are lucky. We have Louisiana Pacific, Bowater. I worked for CIP for 35 years and it is now Bowater today. With the changes in provincial policies, the years of forest concessions, there was a bit of abuse. Today, the pendulum swung the other way. The gentleman talked about the technical aspects earlier. Today, you cannot plan for a company. We would come up with strategic plans over 5 to 10 years. Today, forestry operations cannot make long-term plans. It is done on a day-to-day basis. We know that in the area of operations, you have to have 5 to 10-year plans if you want to succeed in a highly competitive market.

What can we do? First of all, governments could help us, starting with young people. Young people cannot go beyond high school here. After high school, what can they do? Leave for Hull, Ottawa or Montreal. More affluent families are able to send their children elsewhere. But for poorer families, what can a young person do? We see youngsters through 12 to 17 with potential and we wonder what they are going to do. We do not know.

I do not have a plan, but I think that the federal and provincial governments should contribute to the education of our young and develop programs to help them. Previously, the Harrington centre provided a lot of training for CIP and for many other companies. I could suggest that the federal government set up a forestry training centre that could help our young people.

What do we have as services? They are tourism services. That does not help people earn a living. If there is a plant nearby, there are services, that is very clear. But if we lose our lumber plants and our young people go elsewhere, what will happen to our region? Therefore, I think that the federal and provincial governments should put a training centre at our disposal.

[English]

The Chairman: Mr. Robitaille, Mr. Larivière must leave shortly. If you will allow us to interrupt you for a moment, we will allow him to answer a question and then we will get back to you.

[Translation]

Senator Segal: During the hearings we held in other parts of the country, the rural regions, people always talked about the problems of isolation and what happens to those who are disadvantaged in these regions. To me, there is clearly a significant link between isolation, the problem of intellectual

région. À l'époque, les personnes montaient en forêt avec une scie mécanique. Aujourd'hui, ce sont des investissements d'un demi-million de dollars à un million de dollars et il n'y a pas de travail le lendemain. Donc, où vont-ils aller?

Les jeunes ne veulent pas s'orienter dans la foresterie. C'est dommage. Notre matière première ici dans notre région, c'est la forêt. C'est notre vie, que ce soit au niveau du feuillu ou du résineux, on a des usines, on est chanceux. On a Louisiana Pacific, Bowater. Moi, j'ai travaillé 35 ans pour la compagnie CIP qui est devenue Bowater aujourd'hui. Avec les changements de politiques provinciales, les années de concessions forestières, il y a eu un peu trop d'abus. Aujourd'hui, c'est tout de l'autre côté. Les messieurs ont parlé au niveau technique tantôt. Aujourd'hui, tu ne peux pas planifier pour une compagnie. Nous, on faisait des plans stratégiques s'étendant sur cinq à dix ans. Aujourd'hui, les opérations forestières ne peuvent pas faire de plans à long terme. C'est le jour le jour. On sait que dans le domaine des opérations, il faut faire des plans de cinq à dix ans si on veut venir à bout d'une forte concurrence.

Que peut-on faire. Dans un premier temps, les gouvernements pourraient nous aider, en commençant par les jeunes. Les jeunes ne peuvent pas poursuivre leur postsecondaire ici. Après le secondaire, qu'est-ce qu'ils doivent faire? C'est de partir à Hull, à Ottawa, ou à Montréal. Les familles plus nanties sont capables d'envoyer leurs enfants à l'extérieur. Mais pour les familles moins nanties, qu'est-ce que le jeune peut faire? On voit des jeunes de 12 à 17 ans qui ont du potentiel et on se demande ce qu'ils vont faire. On ne le sait pas.

Je n'ai pas de plan, mais je pense que le fédéral et le provincial devraient contribuer à l'éducation de nos jeunes et développer des programmes pour les aider. À l'époque, le centre Harrington faisait beaucoup de formation pour CIP et pour beaucoup d'autres compagnies. Je pourrais suggérer que le gouvernement fédéral ait un centre de formation en foresterie qui pourrait aider nos jeunes.

Qu'est-ce qu'on a comme services? Ce sont des services touristiques. Cela ne fait pas vivre le monde. S'il y a une usine alentour, il y a des services, c'est très clair. Mais si on perd nos usines de bois, et que nos jeunes s'en vont à l'extérieur, que deviendra notre région? Donc, je pense que le fédéral et le provincial devraient mettre un centre de formation à notre disposition.

[Traduction]

La présidente : Monsieur Robitaille, M. Larivière doit partir très bientôt. Si vous nous permettez de vous interrompre pendant un instant, nous allons le laisser répondre à une question et ensuite nous vous reviendrons.

[Français]

Le sénateur Segal : Au cours des séances qu'on a eues dans les autres parties du pays, dans les régions rurales, on a toujours parlé des problèmes d'isolement et ce qui arrive à ceux qui sont désavantagés dans ces régions. Pour moi, comme principe, il y a un lien important entre l'isolement, les problèmes de déficience

disabilities among the young and the lack of money. In some regions of Europe, farm families are paid a guaranteed income for environmental services, simply because they live in a rural region. In your opinion, would that help a region like yours?

Mr. Larivière: It would be a good solution. In this region and in other regions of Canada, when you live with a person with a disability, you have difficult choices to make between remaining on the job or leaving your job, or taking part-time work. That leads to impoverishment. Having a guaranteed salary to take care of these people would be a good step forward to help them and support them and to eliminate isolation. There is no doubt that there is a lot of bureaucracy in social services, in terms of help for people experiencing difficulty. There are always endless assessments to be done. You end up waiting. You would have to spend money. Sometimes, you even have to call upon the private sector and spend money out-of-pocket given that we do not have the professional resources we need in the region. The fewer services there are available, the more families impoverish themselves and the more the person living with some difficulty becomes isolated and costs the system more money as well.

Senator Lavigne: Mr. Larivière, I do not know if you are familiar with an Montreal organization for the mentally-disabled called Lisette-Dupras.

Mr. Larivière: No.

Senator Lavigne: It is the largest organization for people with intellectual disabilities in south-western Montreal. I was part of the board of directors of this organization for 10 years. The Fondation Yvon-Lamarre, which is part of it, builds homes for people with intellectual disabilities and integrates them into everyday normal life. Within Lisette-Dupras, there are octopus-like agencies managed by a businessperson who receives a salary and who is subsidized by the provincial and federal government. For example, these companies have contracts with Air Canada to put headsets in sleeves. This kind of non-profit organization is subsidized initially and then it receives money to place their objects in bags and so forth. Another organization makes ski poles and snowboards. Of course there are instructors within the production facility, but this brings in a lot of money and subsidizes the enterprise. An individual like you who is retired can, with \$20,000 a year as director, manage this business.

I think that if you had that kind of organization in your region, it would be beneficial. You could contact the companies under Lisette-Dupras and the Fondation Yvon Lamarre to see how they manage to help those people support themselves. Every day, people go to work and they have paratransit morning and night because they have jobs. Having sat on the board of directors, I know that this is empowering to them. How many people do you take care of?

Mr. Larivière: Right now, we have 25 people. With regard to programs such as the one you are describing, I can tell you that this year for the first time, we had a contract with the Maniwaki

intellectuelle des jeunes et un manque d'argent. Dans certaines régions de l'Europe, on paye des familles de fermiers un revenu garanti pour des services environnementaux, simplement parce qu'ils sont dans une région rurale. Est-ce qu'à votre avis, cela aiderait une région comme la vôtre?

M. Larivière : Ce serait déjà une bonne solution. Dans cette région et dans d'autres régions du Canada, quand on vit avec une personne qui a un handicap, on a des choix difficiles à faire entre demeurer à l'emploi ou de quitter l'emploi, ou de prendre un emploi à temps partiel. Cela mène à un appauvrissement. D'avoir un salaire garanti pour prendre soin de ces gens, ce serait déjà un bon pas pour les aider et les supporter, et éliminer l'isolement. Il est certain qu'il y a beaucoup de bureaucratie au niveau social, au niveau de l'aide pour les personnes en difficultés. Il y a des évaluations qui n'en finissent plus. On est en attente. On doit déboursier. On doit même parfois faire appel, étant donné qu'on n'a pas les ressources professionnelles dans la région, au privé et déboursier de sa poche. Moins les services sont présents, plus les familles s'appauvrissent et plus la personne qui vit avec une difficulté devient isolée et coûte plus cher au système aussi.

Le sénateur Lavigne : Monsieur Larivière, je ne sais pas si vous connaissez l'organisation à Montréal qui s'appelle Lisette-Dupras pour déficients intellectuels.

M. Larivière : Non.

Le sénateur Lavigne : C'est la plus grosse organisation pour déficients intellectuels et handicapés dans la région sud-ouest de Montréal. J'ai fait partie du conseil d'administration de cet organisme pendant dix ans. La Fondation Yvon-Lamarre, qui en fait partie, bâtit des maisons pour les gens déficients intellectuellement et les intègre dans la vie normale de tous les jours. À l'intérieur de Lisette-Dupras, il y a des organismes tentaculaires, gérés par un particulier d'entreprise qui reçoit un salaire et qui est subventionné par le provincial et le fédéral. Ces entreprises ont des contrats, par exemple, avec Air Canada pour mettre les écouteurs dans les enveloppes. Ce genre d'entreprise à but non lucratif est subventionné au début, ensuite, elle reçoit des montants pour mettre ça dans des sacs et ainsi de suite. Un autre organisme fait des bâtons de ski et des planches à neige. C'est sûr qu'il y a des instructeurs à l'intérieur de la production, mais cela rapporte beaucoup d'argent et cela permet de subventionner l'entreprise. Le particulier qui, comme vous, est à sa retraite et qui se dit, avec 20 000 \$ par année en tant qu'administrateur, je peux gérer cette entreprise.

Je pense que si vous aviez une telle organisation dans votre région, ce serait profitable. Vous pourriez voir avec les entreprises de Lisette-Dupras et la Fondation Yvon Lamarre, comment ils ont réussi à faire vivre ces gens-là. Tous les jours, ces gens vont travailler et ils ont un service adapté le matin et le soir parce qu'ils ont des emplois. Ayant fait partie du conseil d'administration, je sais que c'est valorisant pour eux. Combien de gens sont sous vos soins?

M. Larivière : En ce moment, on accueille 25 personnes. Des programmes comme ceux dont vous parlez, je peux vous dire que cette année, pour la première fois, on a eu un contrat avec le

Health Centre to produce plans for operating rooms. The idea you put forward is very valuable and positive, but we are talking about large regions where there is a lot of industry. We had the service of putting headsets in bags for a while, but it did not last because we do not have enough resources here in the region to obtain long-term contracts.

Senator Lavigne: But you have Ottawa right next door, as well as Hull and Gatineau.

Mr. Larivière: These companies often deal with people who are nearby. There are services for people with disabilities in the Hull and Ottawa sector that already benefit from these organizations. I am saying that this idea is something that we already have in mind, getting contracts to get jobs, getting money other than just government subsidies. We are thinking about it. The problem is finding the resources to be able to set it up.

Right now, we have an expansion plan and some projects. We do a lot of clothing recycling at the centre and we put it on the market. We have expansion projects to produce fibre with products that cannot be used or resold. The projects are there, but it is finding the resources to put contracts like that in place. It is being considered.

Senator Lavigne: The Fondation Yvon-Lamarre now has 48 homes.

[English]

Mr. Larivière: Thank you for your time, and I apologize that I have to leave so quickly.

The Chairman: All the best to you and those whom you help.

[Translation]

Mr. Robitaille: I wanted to say something else about Mani-Jeunes. In 2005, we met about 10,000 young people at the centre with our facilitators. In 2006, about 7,000 young people showed up. That shows you how much these young people need help. They need us. They need action plans to succeed previous generations. That is our goal.

I would like to make another suggestion. I have a son who works in the field of corrections. We have a region here that might be able to do that. We are close to major centres. We are not far away. Ottawa is an hour and a half away. Why can the federal government not help us keep our young people in our regions? I understand that this is not a tertiary industry, but a correctional centre would help keep young people in our region.

So my two suggestions are a forestry training centre and a correctional centre in our region.

Senator Segal: With regard to your last suggestion, in the region I come from, Kingston, we have seven prisons, both federal and provincial, and that helps us enormously in terms of jobs. These are unionized jobs, either federal or provincial. They are well paid and they have benefits. You have a federal cabinet

centre de santé de Maniwaki pour produire des plans pour les salles de chirurgie. L'idée que vous apportez est très valable et très positive, mais on parle de grosses régions où il y a beaucoup d'industries. On a eu le service d'ensacher des écouteurs, pendant un bout de temps, mais cela n'a pas duré parce qu'on n'a pas assez de ressources ici dans la région pour avoir des contrats à long terme.

Le sénateur Lavigne : Mais vous avez Ottawa qui est juste à côté, Hull et Gatineau.

M. Larivière : Ces entreprises vont faire affaire souvent avec les gens qui sont à proximité. Il y a des services pour les personnes déficientes dans le secteur de Hull et Ottawa qui profitent déjà de ces organismes. Je vous dis que cette idée est déjà dans nos têtes, d'aller chercher des contrats pour trouver de l'emploi, aller chercher des sous autres que juste des subventions gouvernementales. On y pense. Le problème est de trouver des ressources pour pouvoir les mettre sur pied.

On a en ce moment, un plan d'expansion avec des projets. On fait beaucoup de récupération de vêtements au centre qu'on remet sur le marché. On a des projets d'expansion pour produire de la fibre avec les produits qu'on ne peut pas utiliser ou revendre. Il y a des projets qui sont là, mais il faut trouver les ressources pour pouvoir mettre des contrats comme ceux-là en place. On y réfléchit.

Le sénateur Lavigne : La Fondation Yvon-Lamarre est rendue à 48 maisons.

[Traduction]

M. Larivière : Merci de m'avoir accordé votre temps, et excusez-moi de devoir partir si vite.

La présidente : Bonne chance à vous et à ceux à qui vous venez en aide.

[Français]

M. Robitaille : Je voudrais vous dire une autre chose concernant Mani-Jeunes. On a rencontré, en 2005, environ 10 000 jeunes au centre avec nos animateurs. En 2006, c'est à peu près 7 000 jeunes qui se sont présentés. Ceci vous démontre que les jeunes ont besoin d'aide. Ils ont besoin de nous. Ils ont besoin de plans d'action pour prendre la relève. C'est notre but.

J'aimerais vous faire une autre suggestion. J'ai un fils dans le milieu correctionnel. On a une région qui est peut-être habilitée à ça. On est proche des centres. On n'est pas loin. Ottawa est à une heure et demie d'ici. Pourquoi est-ce que le fédéral nous aiderait-il pas à garder nos jeunes dans nos régions? Je comprends que ce n'est pas une entreprise tertiaire, mais un centre correctionnel aiderait à garder nos jeunes dans notre région.

Mes deux suggestions sont donc, un centre de formation pour la forêt et un centre correctionnel dans notre région.

Le sénateur Segal : Au sujet de votre dernière suggestion, la région d'où je viens, celle de Kingston, on a sept prisons, au fédéral et au provincial, et cela nous aide infiniment au niveau d'emplois. Ce sont des emplois syndiqués, soit du gouvernement fédéral ou provincial. Ils sont bien payés. Ils ont des bénéfices.

minister representing this region and I think pressure has to be exerted and I will help you with that. No problem. You talked about lack of hope and the lack of encouragement to go and find economical opportunities. But in analyzing your clientele, does it generally come from underprivileged families? Are there other problems?

Mr. Robitaille: As I said earlier, the majority comes from underprivileged families. Perhaps 80 per cent of them. With regard to education, things are quite difficult. In order to help them be in control of their life, our facilitators give them a lot of training. We try to equip our centre with computer systems to help them with their school work and so forth. But yes, without a doubt, this is a big problem among underprivileged families.

[English]

The Chairman: I notice that Ms. Lannigan was taking notes and I am quite sure they will go to Minister Cannon. Thank you very much for coming.

We have with us our next group of witnesses. This is our third panel today. We have with us Denise Julien, directrice générale, Centre des services aux réseaux d'entreprises du secteur forêt. We also have Jacques Grondin, the former union representative and employee of the local Domtar mill and he is here with us as an individual.

[Translation]

Denise Julien, Director General, Centre des services aux réseaux d'entreprises du secteur forêt: Madam Chairman, I did not come necessarily to talk about poverty, but about the wherewithal of people in our region. The topic I would like to discuss today is the case of the Regional County Municipality of Antoine-Labelle, because based on the analysis of that case, we can see ways to support local leadership and the capacity of regions to take control of their affairs and get organized.

The Regional County Municipality of Antoine-Labelle is part of the neighbouring region of the Laurentians. This is a territory of 15,000 square kilometres. Public forest occupies 85 per cent of the land. Therefore 15 per cent of the land is municipal territory, but public forests are also present in that territory. The RCM of Antoine-Labelle alone represents 73 per cent of the territory of the larger Laurentian region, but only 5 per cent of its population. In your documents, you state that with 150 people per square kilometre, one starts to ask questions. We have about 6 people per square kilometre on municipal land. If you look at the entire RCM, it is about 1 point something, so I do not know what you call that. We represent 35,000 people. There are 15 municipalities and in Mont-Laurier the population is 14,186 inhabitants. Our difference, and it is also the difference of the region of Maniwaki, is that we are in a region of transition between deciduous and boreal forests. So we have mostly mixed forest. This implies a different kind of forestry that is much more complex and expensive.

Vous avez un ministre au fédéral qui représente cette région et il faut faire des pressions et je vais vous aider là-dessus sans problème. Vous avez parlé du manque d'espoir, et du manque d'encouragement pour aller vers des opportunités économiques. Mais du point de vue d'analyse de votre clientèle, est-ce qu'elle vient généralement de familles défavorisées? Est-ce qu'il y a d'autres problèmes?

M. Robitaille : Comme je l'ai dit tantôt, la bonne majorité vient de familles défavorisées. Peut-être 80 p. 100 d'entre eux. Au niveau de l'éducation c'est assez difficile. Pour les aider à se prendre en main, nos animateurs leur donnent beaucoup de formation. On essaie d'équiper notre centre avec des systèmes informatiques pour les aider dans leurs travaux scolaires et ainsi de suite. Oui, sans aucun doute, c'est un gros problème chez les familles défavorisées.

[Traduction]

La présidente : J'ai vu que Mme Lannigan prenait des notes et je suis pas mal certaine qu'elles sont destinées au ministre Cannon. Merci beaucoup d'être venus.

Nous avons avec nous notre prochain groupe de témoins. C'est notre troisième groupe aujourd'hui. Nous accueillons Denise Julien, directrice générale, Centre des services aux réseaux d'entreprises du secteur forêt, ainsi que Jacques Grondin, ancien délégué syndical et employé de la scierie Domtar de la région. Il est ici à titre personnel.

[Français]

Denise Julien, directrice générale, Centre des services aux réseaux d'entreprises du secteur forêt : Madame la présidente, je ne suis pas nécessairement venue pour parler de la pauvreté, mais de la débrouillardise des gens en région. Ce que je voudrais aborder aujourd'hui, c'est le cas de la MRC d'Antoine-Labelle parce qu'à partir de l'analyse de ce cas, peuvent ressortir des éléments d'appui au leadership local et d'appui à la capacité des régions de se prendre en main et de s'organiser.

La MRC d'Antoine-Labelle fait partie de la région voisine des Laurentides. C'est un territoire de 15 000 kilomètres carrés. La forêt publique occupe 85 p. 100 de ce territoire. Donc, il y a 15 p. 100 du territoire qui est en territoire municipalisé, mais la forêt publique entre aussi dans le territoire municipalisé. À elle seule, la MRC d'Antoine-Labelle représente 73 p. 100 du territoire de toute la grande région des Laurentides, mais seulement 5 p. 100 de sa population. Dans vos documents, vous dites qu'à 150 personnes au kilomètre carré, on commence à se poser des questions. Nous, on est à peu près à six en territoire municipalisé. Si on met ça sur toute la MRC, on est à 1 point quelque chose, alors, on ne sait plus comment on appelle ça. On représente 35 000 personnes. Il y a 15 municipalités, et à Mont-Laurier, il y a une population de 14 186 habitants. Notre différence et c'est aussi celle de la région de Maniwaki, c'est qu'on est dans une région où l'on est la transition entre la forêt feuillue et la forêt boréale. Donc, on est surtout en forêt mixte et mélangée. Cela implique une foresterie qui est différente, beaucoup plus complexe et beaucoup plus coûteuse.

With regard to demographic characteristics, the population is aging, there is no doubt about it. The birth rate is low. There is an exodus of the young. Educational levels are low. There is a serious problem with dropout rates, especially for young men and there is also an extremely high unemployment rate.

The socio-economic characteristics are that the economy is based essentially on the exploitation and processing of wood substances and on recreation tourism related to hunting and fishing activities in particular.

This is an extremely resilient society. It was founded by the colonists of Curé Labelle. These are people who come from St-Jérôme and who settled in Mont-Laurier along the la Lièvre River and in l'Annonciation or along the Rouge River. Up until 1989, the public forest land was granted to two very large corporations, Maclaren and CIP. This was advantageous to the grantees because it meant virtually absolute control over the territory and guaranteed supply for Outaouais pulp and paper mills. At the time, pulp and paper mills were built along the St. Lawrence River because of the need for a water supply and the power of the river. We were foresters or lumberjacks, if you will, and the wood floated to Gatineau or Thurso. This system created obstacles to local development because harvesting deciduous wood or hardwood was seen as a liquidation of high quality wood over the long term. The grantees were only interested in softwood. Therefore hardwood was something to be got rid of. There were limits placed on the emergence of local forestry structures because there was no guarantee of supply. Therefore there could be no development. Access to public forest lands was prohibited. At the time, and that was not so very long ago, people remember that you had to ask the company for a pass in order to enter public forest in order to hunt or fish.

In 1986, the Quebec government reviewed its forestry management and adopted its Loi sur les forêts. It abolished concessions and implemented the CAAF. This is a very clear example of the fact that changing the rules can completely transform a community.

In 1978, we founded a forestry cooperative that had acquired some knowledge of the territory. The concession holders needed softwood with specific volumes. As it was in mixed wood territory, it offered many opportunities for processing other species. In its legislation, the government also provided that softwood had to be sawn before being processed into chips for pulp and paper mills. This gave rise to a new local industrial structure. Nearly \$150 million were invested within 10 years in sawmills for softwood, hardwood, cedar, aspen, et cetera. About 1,000 jobs were created. All the various kinds of forestry work were consolidated because regardless of the automated technology, a whole new sector was created that included companies involved in silviculture, seedling production, and forest seeding. These companies were organized in networks. This is how the Centre des services aux réseaux d'entreprises du secteur forestier came into being. As individual companies were too small to afford all kinds of services, they pooled their

Pour ce qui est des caractéristiques démographiques, il y a un vieillissement de la population, c'est certain. Il y a un faible taux de natalité. Il y a un exode des jeunes. Il y a une faible scolarité. Il y a un très fort problème de décrochage scolaire surtout les jeunes hommes et il y a un taux de chômage qui est extrêmement élevé.

Les caractéristiques socioéconomiques c'est une économie basée essentiellement sur l'exploitation et la transformation de la matière ligneuse et sur le récréotourisme, qui est reliée aux activités de prélèvements fauniques particulièrement.

C'est une société qui est extrêmement résiliente. Cette région a été fondée par les colons du Curé Labelle. Ce sont des gens qui viennent de St-Jérôme et qui sont venus s'installer à Mont-Laurier le long de la Rivière de la Lièvre et à l'Annonciation ou le long de la Rivière Rouge. Jusqu'en 1989, le territoire forestier public sera concédé à deux très grandes compagnies, Maclaren et CIP. Cela avait des avantages pour les concessionnaires parce que c'était un contrôle du territoire à peu près absolu et les approvisionnements garantis pour les usines de pâtes et papiers de l'Outaouais. Or, les usines de pâtes et papiers à l'époque étaient construites le long du fleuve St-Laurent à cause du besoin en alimentation en eau et la puissance du fleuve. On était des exploitants forestiers, des bûcherons, si vous voulez, le bois flottait jusque vers la Gatineau ou vers Thurso. Ce système posait des obstacles au développement local parce que la récolte des feuillus était vue comme une liquidation à terme des bois de qualité. Les concessionnaires étaient intéressés uniquement par les résineux. Donc, le feuillu était une essence dont il fallait se débarrasser. Il y avait un frein à l'émergence de structures forestières locales parce qu'il n'y avait aucune garantie d'approvisionnement. On ne pouvait donc pas avoir un développement. Il y avait un accès interdit au territoire forestier public. À l'époque, et cela ne fait pas longtemps, les gens se rappellent qu'il fallait demander une passe à la compagnie pour entrer dans la forêt publique pour chasser ou pêcher.

En 1986, le gouvernement du Québec revoit son régime forestier et adoptera la Loi sur les forêts. Il abolira les concessions et il instaurera le CAAF. C'est un exemple très clair qu'un changement de règles du jeu peut amener un repositionnement complet dans une collectivité.

En 1978, nous avons fondé une coopérative forestière qui avait développé une connaissance du territoire. Les besoins des concessionnaires étaient en résineux, avec un volume précis. Le territoire étant un territoire mixte, et il y avait beaucoup de possibilités de développement dans la transformation d'autres essences. Le gouvernement a aussi mis dans son projet de loi que le résineux devait passer par le sciage avant de passer à la pâte et papier sous forme de copeaux. Cela a permis l'émergence de toute une structure industrielle locale. On a investi 150 millions de dollars à peu près en dix ans dans des usines de sciage de résineux, de feuillus et de cèdres, de trembles, et ainsi de suite; on a créé à peu près 1 000 emplois; on a consolidé tous les emplois en forêt parce que malgré la mécanisation, on a créé tout un secteur ou des entreprises de silviculture, de la production de plants, de semis forestiers; on a permis aussi de réseauter ces entreprises. C'est ce que représente le Centre des services aux réseaux d'entreprises du secteur forestier. Comme nous étions tous trop petit pour nous

resources, acquired a better knowledge of the territory, and developed new structures and new kinds of forest management with innovative experimental work on the ground.

In 1989, 27 per cent of the wood harvested on our territory was locally processed. Today, the figure is well above 70 per cent and there is a great increase in volume due to silviculture. In this way, the Antoine-Labelle MRC moved within 10 years from the seventh to the sixteenth place among the poorest MRCs in Quebec. This is the only circumstance where one is glad to see a drop in statistics.

Then, we had to coordinate the various uses of the same public territory involving forestry, recreational tourism, wildlife harvesting and so forth. It was a major challenge. Our uneasy coexistence had to give way to well-coordinated management. Here, we came to a dead end, not because we could not agree among ourselves, but because of the very high cost of implementing this kind of management. Currently, only the forestry sector can afford this kind of development. Our operational costs had risen substantially and the government's fee structures were not taking this into account. Thus, we ended up with very high stumpage fees as well as very high operational costs. The crisis came to a head in 2003. We faced this problem as we usually do, by trying to turn a challenge into an opportunity. We told the government that if nothing was done about this, three softwoods plants and the softwood head office would have to be shut down.

In a mixed wood forest, you have to deal with all the different kinds of timber stands. You have to cut hardwood as well as all kinds of other products. If you cannot market some of these products, you have to shut down the operation. So, there was a domino effect. Shutting down the sawmills meant shutting down everything else including plywood mills, lumbermills, et cetera, all crucial for our economy. The Kyoto Protocol, interesting as it might be, is not crucial.

We went to the government and we told them: "Your stumpage fees make no sense. You are charging us much more than you should be according to your own rules because you have failed to take various factors into account." Thus, we got the government to help us out on a temporary basis. When a community is going through a crisis, it is extremely important for it to be able to provide documents and to find concrete ways of getting over the hump, and to rely on the government to fill the existing gaps in the forestry sector. Otherwise, you risk losing your entire industrial structure and community organization. Your best people may have to quit and your society is in shambles. Rebuilding our community would take a

payer toutes sortes de services, on s'est regroupé pour augmenter la connaissance du territoire, mettre au point de nouvelles structures, de nouveaux types d'aménagements forestiers et développer l'innovation, et l'expérimentation opérationnelle sur le territoire.

Alors qu'il y avait 27 p. 100 du bois qui était récolté et transformé sur notre territoire en 1989, il y en a maintenant plus de 70 p. 100 et le volume a beaucoup augmenté parce qu'on a fait de la sylviculture. Cela a permis à la MRC Antoine-Labelle de passer, en dix ans, du septième rang des MRC les plus pauvres du Québec au seizième rang. C'est la seule fois que tu es content de dégringoler dans une statistique. On a reculé dans l'échelle de la pauvreté.

On s'est ensuite retrouvé face à un problème de l'intégration des diverses utilisations sur un même territoire public, celui de l'intégration d'une opération forestière avec toutes les opérations de récréotourisme, de prélèvements fauniques et ainsi de suite. C'est un défi de taille, qui demande de passer d'une gestion qui est d'avoir de la misère à endurer que l'autre soit sur le même territoire que toi à une gestion qui est une gestion véritablement intégrée. Cela nous a menés à un cul de sac non pas parce qu'il n'y avait pas une bonne entente entre les gens, mais parce que le passage à ce genre de gestion est très coûteux. Actuellement, seuls les forestiers supportent ce genre de développement. Les coûts d'exploitation chez nous sont devenus très élevés et le système de tarification du gouvernement n'en tenait pas compte. Donc, on s'est retrouvé à un moment donné à avoir les droits de coupe les plus élevés et les coûts d'exploitation les plus élevés. La crise a éclaté en 2003. Ce qu'on a fait à ce moment-là, et c'est toujours ce qu'on essaie de faire chez nous, c'est de changer une difficulté en occasion, comment est-ce qu'on peut virer cela de bord. On est allé voir le gouvernement et on leur a dit que si on ne fait rien, on a trois usines de résineux qui ferment, le siège de résineux qui ferme.

Quand vous êtes en forêt mélangée, vous êtes dans un système où vous êtes obligé d'entrer en forêt et de faire l'aménagement complet des peuplements. Donc, vous dégagez du feuillu, vous dégagez toutes sortes de produits. Si vous ne pouvez pas les passer, vous ne pouvez pas avoir de marchés, dans un ou l'autre de ces produits, et l'opération cesse. Donc, c'était un jeu de domino. Si ces scieries fermaient, tout le reste, l'usine de panneaux, les usines de sciage, tout fermait et cela est l'essentiel de notre économie. Le protocole de Kyoto, c'est intéressant, mais ce n'est pas fondamental.

On est allé voir le gouvernement et on leur a dit : « Vos droits de coupe n'ont pas d'allure. Ils sont de tant supérieurs à ce que vous devriez nous charger en fonction de vos propres règlements parce que vous n'êtes pas capables de prendre compte de ci ou de ça. » Donc, on a obtenu du gouvernement de façon temporaire de faire le pont. C'est une notion extrêmement importante, pour une communauté en crise, d'avoir la possibilité de documenter cette crise, d'avoir des moyens concrets pour la régler, de savoir que le gouvernement accepte de faire le pont comme c'est le cas actuellement pour la crise forestière. Sinon, on risque de perdre la structure industrielle, de désorganiser complètement une communauté, de forcer l'exode des plus vaillants et de se

tremendous investment in time and money. A community with a good track record needs help in times of crisis, and the Quebec government has accepted to provide that help. We were glad to hear the government tell us that our specific problems could soon impact every part of Quebec. They gave us access to the substantial sum of \$600,000 for a year. We were able to develop a common vision, a common language, tools for management and arbitration, and means for studying the economic impact on our territory. Your document shows all this. We were also able to determine what measures to take. We provided the government with documents that showed that they were charging us far too much, the government took this into account and we solved the problem.

A community can survive if it has the means to do so. We are in touch with former concession holders, but we have neither the clout nor the capital that the concession holders had and we are not on the stock market. We are merely SMEs. We sometimes do not have the means to invest in stabilizing our situation. The failure to support our work can bring about great losses and small gains. In my opinion, support for developing communities is always an investment. It is not an expenditure.

We are currently facing a major crisis. The work done in public forests by the Antoine-Labelle MRC brings in \$140,000 in added value each year. This means 2,000 jobs. The Canadian government takes in \$41 million in tax revenue and the Quebec government takes in \$47 million. I strongly believe that out of the \$41 and \$47 million that they get, they could set aside \$300,000 or \$400,000 to help mobilize our people.

The crisis has cost us 1,500 jobs and things could get worse because the market is slow. The SMEs as well as the big companies will have to shut down because they are constantly losing money. We cannot go on working like this. The industrial structure that we built is in jeopardy. If nothing is done, a part of the active population of our region will leave, and the exodus has already begun. People can find work in other sectors. There is a great affinity between the forestry sector and the construction industry. These are skilled workers who can operate heavy machinery. These workers are very intelligent and hard-working. Thus, the possibility exists. I was told that there are 15 per cent more forestry entrepreneurs in Quebec now than there were two years ago.

retrouver avec une problématique qui va prendre un temps fou à reconstruire. Une communauté, une fois démolie, pour la reconstruire, c'est un investissement épouvantable. Surtout quand une communauté démontre qu'elle était capable de prise en charge, c'est important de la soutenir dans cette transition. C'est ce que le gouvernement du Québec a accepté de faire. En même temps, et cela a été extraordinaire, ils nous ont dit : « Vous avez des problèmes particuliers qui vont se répercuter partout au Québec bientôt ». Ils nous ont permis d'avoir accès à une somme d'argent substantielle de 600 000 \$ pendant un an. On a été capable de développer une vision commune, de se créer un langage commun, de se donner des outils de gestion, des outils d'arbitrage, des outils de connaissances du terrain, d'impacts économiques sur notre propre territoire. Vous avez cela dans votre document. Aussi, on a été capable de définir les actions qu'il y avait à prendre et on a documenté ce qu'on avait dit au gouvernement, que ça nous coûtait beaucoup trop cher et le gouvernement l'a intégré dans son système et on a réglé le problème.

L'idée c'est qu'une communauté peut passer au travers à condition d'avoir des moyens. On est en lien avec les anciens concessionnaires dans l'exploitation, mais on n'a pas la profondeur, d'accumulation de capitaux qui a été faite par ces concessionnaires et on n'est pas non plus des entreprises en bourses. On n'est que des PME. La profondeur d'investissement nécessaire pour arriver à une solution stable est parfois inexistante. Le danger, si on ne soutient pas ce genre de travail, c'est qu'on va perdre beaucoup plus qu'on va gagner. Je vois toujours le soutien à une communauté dans ses activités de développement comme de l'investissement. Ce n'est pas une dépense pour moi.

On fait face actuellement à une crise majeure. Les activités sur forêts publiques pour la MRC Antoine-Labelle représentent une valeur ajoutée de 140 millions de dollars par année. Cela représente 2 000 emplois. Pour le gouvernement du Canada, ce sont des revenus fiscaux de 41 millions de dollars et pour le gouvernement du Québec, 47 millions de dollars. Je me dis toujours qu'à l'intérieur de ces 41 et 47 millions de dollars qu'ils viennent chercher, il pourrait rester 300 000 \$ ou 400 000 \$ pour faire quelque chose pour dynamiser les gens.

On a perdu plus de 1 500 emplois à cause de la crise et cela risque de s'approfondir parce que le marché n'est pas performant, et que les PME, et même la grande entreprise fermeront parce qu'on perd de l'argent constamment. Donc, on n'est pas capable de continuer à fonctionner. Le danger c'est de voir s'écrouler cette structure industrielle qu'on a mise en place. Si on ne fait rien, on risque l'exode d'une partie de la population active de notre région et c'est déjà commencé. Les gens peuvent changer de secteur. Il y a beaucoup de connivence entre le secteur forestier et le secteur de la construction. Ce sont des gens qui sont habiles. Ce sont des gens qui savent conduire de la grosse machinerie. Ce sont des gens qui sont très intelligents et extrêmement vaillants. Donc, il y a une possibilité. On m'a dit qu'il y avait 15 p. 100 de plus d'entrepreneurs forestiers au Québec depuis deux ans.

Another serious problem for us is that our best qualified workers are leaving for Alberta and Manitoba where jobs are plentiful. There is a migration of qualified manpower as well as a part of our forestry machinery. This is a very serious problem because in the forestry sector, forestry machinery is owned by individuals. Forestry is perhaps the only sector in which the supply of equipment is owned either by small companies or by individuals. The machines are worth \$500,000 or \$600,000. The owners get no support from government at all.

Our communities risk becoming more reliant on social assistance. We must look at the opportunities and the possible restructuring so that government can be of help, both to individuals and to companies. We think that the forestry sector provides many new opportunities. This crisis will not be permanent. We must change with the times. We must learn new ways of doing things. Up to now, the forestry industry has mainly focused on production. It must take a greater interest in its clientele. It must find new outlets. However, in order to do this, the communities and small and medium-sized companies must have access to knowledge and expertise. We have done this through our innovation and operational experimentation network. We are working with the FERIC, Forintec and the Canadian Forest Service. Researchers in Quebec are working together with researchers in other parts of Canada. It is a considerable task, but it is rewarding and worthwhile. In this way, we can advance more quickly toward profitable solutions. This is no hogwash, it is dynamic work that builds up our companies.

What can government do for communities? There are problems with infrastructure: highway infrastructure, railway infrastructure and communication infrastructure. Many municipalities have Internet, but the connections are as slow as cold molasses and practically useless. This drives people away from our region. Companies cannot do business in places that lack proper communication systems. Big companies like Bell Canada tell us: "You are too small, we are not interested because you are not profitable." This makes things even more complicated for us.

We must create conditions that are favourable to local development. The Kyoto Protocol is creating opportunities right now. I do not mean to say that I favour the Kyoto Protocol, but the current fight to reduce greenhouse gas is creating opportunities for using biomass to produce energy, for exploiting renewable resources and all kinds of things like that.

L'autre chose qui est plus grave pour nous, c'est le départ des gens les plus structurés vers l'Alberta, le Manitoba, les endroits où il y a beaucoup plus de travail. On a une migration de la main-d'œuvre qualifiée à un transfert d'une partie du parc de la machinerie forestière. Cela est très grave parce que le secteur forestier est un secteur où la machinerie forestière appartient à des individus. C'est à peu près le seul secteur où vous avez l'approvisionnement qui est propriétaire soit de petites entreprises ou d'individus. Ce sont des machineries qui valent 500 000 \$ ou 600 000 \$. Ces gens n'ont aucun soutien sous aucune forme à l'intérieur des gouvernements.

Il y a aussi un risque d'augmentation de la dépendance des collectivités envers les mesures d'aide. Il faut être capable de regarder quelles sont les opportunités, quel est le repositionnement possible et que les gouvernements acceptent de faire des ponts autant pour les individus et que pour les entreprises. On pense qu'il y a beaucoup d'opportunités dans le secteur forestier qui s'ouvrent. Cette crise ne sera pas constante. On doit prendre des virages. On doit apprendre de nouvelles façons de faire. L'industrie forestière a surtout été centrée sur la production. Elle doit se rapprocher beaucoup plus de sa clientèle. Elle doit définir des créneaux nouveaux. Mais pour ça, il faut que les communautés et les entreprises comme les PME aient accès à du savoir, à de l'expertise. C'est ce que l'on a fait en ayant un réseau d'innovation et d'expérimentation opérationnelle. On travaille avec FERIC, avec Forintec et avec le Service canadien des forêts. On réussit à faire travailler ensemble des chercheurs du Québec et des chercheurs du Canada. C'est un gros job, mais le plaisir étant sur le terrain, il n'y a pas de problème. Cela nous permet d'avancer beaucoup plus rapidement et de trouver des solutions payantes. Ce n'est pas du BS, c'est quelque chose de dynamique et qui se traduit en entreprise.

Comment les gouvernements peuvent-ils intervenir auprès des communautés? Il y a tout le problème des infrastructures : l'infrastructure routière, l'infrastructure ferroviaire, et l'infrastructure des communications. Il y a beaucoup de municipalités qui ont Internet, mais comme on dit chez nous, on est aussi bien d'y aller à dos d'âne parce que c'est tellement lent que cela n'a pas de bon sens. Cela devient un facteur de délocalisation. Une entreprise ne viendra pas s'installer dans un endroit où l'on n'est pas capable d'avoir un système de communications performant. Les grandes entreprises comme Bell Canada nous disent : « Vous êtes trop petits, vous n'êtes pas payants, cela ne nous intéresse pas. » On se trouve donc dans une situation complexe à cause de cela.

Il faut créer un environnement qui favorise le développement local. Vous avez toute une opportunité actuellement avec le protocole de Kyoto. Je ne veux pas dire que je suis favorable au protocole de Kyoto, mais les grandes tendances actuellement de lutte aux gaz à effet de serre ouvrent des opportunités du côté de l'utilisation de la bio-masse en termes d'énergie, de matériaux renouvelables et de toutes sortes de choses.

Government has a role in opening new markets, providing incentives and promoting wood as a renewable resource. When this was done in Europe, new markets were opened up. Do not worry, as soon as there is a market, companies will move in. Government has a role to play in promoting wood products.

Quebec and a many parts of Canada, the Maritimes, Quebec, Ontario, all the way to British Columbia, have great forestry resources but currently we are not showing our awareness of this fact. Environmental concerns provide an opportunity to bring forestry into the green energy sector as a major stakeholder in meeting the Kyoto objectives because we can produce material that is good for the environment.

Programs like employment insurance are not suited to crisis situations. In a crisis like the current one, the professional seasonal forestry worker cannot be blamed if reforestation cannot be done under the snow or if operations have to stop from March to June because there is too much mud in the woods. Our profession has to follow seasonal cycles. If a company does not work continuously, our professionals exhaust their employment insurance, then they sell their skidoos, their four-wheelers, their houses and anything else of value before resorting to welfare. This also encourages them to leave.

Nothing has been done to solve the temporary crisis. It is very important to do something to maintain our structures. Government must accept to share the risks with communities, entrepreneurs and companies. When, in a crisis situation, government tells them that it is ready to help them out with their cash flow while at the same time it expects them to perform just like other sectors, if they are expected to meet absolutely impossible conditions, it is of no help to them at all. They are saddled with even greater burdens and when they resume their work, they have further problems because they have spent their capital.

Government must review the promptness of its intervention in crisis situations. Bell Canada used to have an ad that said that sometimes it can take time. For us, it is taking time. A crisis comes up suddenly but the reaction takes too much time. Crises like the current one are not a common occurrence. Therefore, it is important to negotiate with the communities because the same solution cannot be applied everywhere.

Communities also need support with their internal organization. Decisions must respond to conditions on the ground. The people know that there are opportunities for development, but they need to create strategies and a common language. They need to have access to knowledge. Most communities have no university or CEGEP. Those institutions are far away, therefore we must create networks.

The doctrine of subsidiarity needs to be emphasized, which means that decisions must be made as close to the ground as possible.

Les gouvernements sont là pour faire lever de nouveaux marchés, mettre les mesures incitatives nécessaires et promouvoir le bois comme étant renouvelable. Cela s'est fait en Europe et on a déclenché des marchés. Ne vous en faites pas, les entreprises vont les prendre une fois que les marchés sont là. Vous avez un rôle dans le positionnement de la matière ligneuse.

Le Québec et une grande partie du Canada, les Maritimes, le Québec, l'Ontario, jusqu'à la Colombie-Britannique, font que l'on est un pays forestier et actuellement, on ne démontre pas notre fierté de l'être. Les préoccupations environnementales sont une occasion d'amener la foresterie vers l'énergie verte et d'en faire un joueur performant, et d'atteindre vos objectifs de Kyoto parce qu'on est capable de faire un matériau sain au plan environnemental.

Les programmes comme l'assurance-emploi ne sont pas adaptés à des situations de crise. Quand arrive une crise comme celle qu'on vit en ce moment, ce n'est pas de la faute au travailleur saisonnier professionnel en foresterie, si on ne peut reboiser sous la neige, si de mars à juin, il faut arrêter pour respecter la forêt parce que c'est trop boueux. Il y a un rythme à respecter dans cette profession. Ce sont des professionnels et si l'entreprise ne repart pas tout de suite, ils vont aller au bout de leur assurance-emploi pour ensuite se débarrasser du skidoo, du quatre roues, de la maison, de tout ce qui a de la valeur, avant de tomber sur l'aide sociale. Cela veut aussi dire qu'ils vont partir.

Il n'y a pas de pont qui est fait pour tenir compte d'une crise conjoncturelle. Ça, c'est extrêmement important. C'est déstructurant. Il faut accepter de partager les risques avec les communautés, les entrepreneurs et les entreprises. Dans des situations semblables, quand on leur dit qu'on est d'accord pour travailler avec eux au niveau de leurs liquidités, mais qu'on leur demande des rendements d'autres entreprises ou qu'on leur demande de remplir des conditions qui sont absolument aberrantes, on ne les aide pas. On les cale encore plus et quand ils viennent pour repartir, c'est encore plus difficile parce qu'ils vont avoir grugé dans le capital.

Il faut revoir la vitesse d'intervention des gouvernements en cas de crise. Il y avait une petite annonce pour Bell Canada autrefois qui disait : « Des fois long ». Nous, on trouve ça des fois long. Les crises vous frappent de plein fouet et la réaction n'est pas la même. Des crises comme celle qu'on vit actuellement, cela n'arrive pas tous les jours. Il serait donc important que les gens acceptent de s'asseoir avec les communautés parce que les solutions ne sont pas les mêmes partout.

Il faut aussi supporter les communautés dans leurs efforts de prise en charge. Il faut rapprocher les décisions du terrain. Les gens savent comment ils peuvent se développer, mais ils ont besoin de se donner des stratégies, ils ont besoin de se donner un langage commun. Ils ont besoin d'avoir accès au savoir. Dans beaucoup de communautés, il n'y a pas d'université, il n'y a pas de cégep. Tous les accès sont loin, donc il faut créer ces réseaux.

Il faut aussi accentuer le principe de subsidiarité, c'est-à-dire la prise de décision la plus proche possible du terrain.

In general, I wanted to tell you that rural communities hold great interest. The work to develop expertise on the ground has yielded extraordinary results. We have attracted researchers to come and work with us.

Constantly changing programs create difficulties. We always need some help to finish our work. There was a time when I felt that I was benefiting from a program; the program was useful for development until it changed. The lack of continuity on either side is extremely destabilizing and creates difficulties.

Jacques Grondin, as an individual: Madam Chairman, my name is Jacques Grondin, and I used to work for Domtar at the Grand-Remous sawmill.

On June 20, 2006, the mill closed down permanently. The shutdown was due to several factors, but especially due to a 20 per cent reduction in contracts for supplying raw materials. This reduction resulted in reducing the working time by eight weeks per year, which increased production costs. When the mill closed down, the Canadian dollar was worth 85 American cents and today it is worth around 94 American cents.

Since 2005, construction starts in the United States have gone down by 30 per cent and finished product prices have consequently fallen. The current price is around 240, 250 per thousand. Basically, we must keep in mind that the softwood agreement also has an impact on the volume that we can sell to the United States and on taxes. This is why about 100 workers lost their jobs. Some of them had more than 25 years of service. The average age of workers at the Grand-Remous mill is about 40 years. About 15 of them are over 55 years old. Most of them have little formal schooling and have always worked in sawmills, therefore it is difficult for them to find new careers. Some of them, I would say no more than about 15, did find new jobs. The others are receiving employment insurance benefits. However, about 30 workers had no more benefits as of last April 5 and the others will no longer have them in mid-July. I presume that some of them will resort to welfare.

The employees have to go back to school and consider new directions. This involve passing make-up exams. As some of them have not been to school for the past 30 or 35 years, they have to go back to Grade 8, 9 or 10. It may be difficult for them to graduate from high school because, as I said, many of them left school many years ago. Therefore, things are not as easy for them. Those who already have a diploma went for a vocational diploma, but nevertheless there are limits and conditions. For example, 39 of us attended an information session for a course for driving heavy trucks but the course would only admit 16 students. Besides, those of us who had already graduated from high school, were caught in a vicious circle, because the crisis in the forestry industry also has an impact on other areas of business by reducing the demand

Grosso modo, je voulais vous dire que les communautés rurales sont des communautés très intéressantes. On a travaillé pour que l'expertise se développe sur le terrain et cela donne des résultats assez extraordinaires. Cela attire les chercheurs à venir travailler chez nous.

Je trouve difficile que les programmes changent tout le temps. On a toujours besoin de leviers pour pouvoir faire le reste. À un moment donné, j'avais l'impression d'être la jeune (inaudible) du programme; je me servais d'un programme pour faire du développement, puis il changeait de direction. C'est extrêmement destabilisant, car d'une part et d'autre part, il n'y a pas de continuité et c'est difficile.

Jacques Grondin, a titre personnel : Madame la présidente, mon nom est Jacques Grondin, ancien travailleur de Domtar à la scierie de Grand-Remous.

Le 20 juin 2006, l'usine a fermé ses portes définitivement. Cette fermeture est le résultat de plusieurs facteurs notamment : la réduction des contrats d'approvisionnements de matière première de l'ordre de 20 p. 100. Cette réduction cause une diminution des semaines de travail de huit semaines par année, donc une augmentation des coûts de production. L'appréciation du dollar canadien au moment de la fermeture se situait à 85 cents américains et aujourd'hui il se situe à environ 94 cents américains.

Depuis 2005, il y a eu 30 p. 100 de moins de mises en chantier aux États-Unis et cela a provoqué la chute des prix du produit fini. Il se situe à environ 240, 250 le mille. Finalement, il ne faudrait pas oublier que l'entente sur le bois d'œuvre a également des répercussions sur les volumes que l'on peut vendre aux États-Unis et sur les taxes. Pour toutes ces raisons, une centaine de travailleurs ont perdu leur emploi. Certains ont plus de 25 ans de service. La moyenne d'âge des travailleurs de l'usine de Grand-Remous est d'environ 40 ans. Une quinzaine d'entre eux ont plus de 55 ans. La plupart sont peu scolarisés et ont toujours travaillé au sein d'une usine de sciage, et il est difficile de se réorienter. Certains, je dirais pas plus d'une quinzaine, ont trouvé un nouvel emploi. Les autres reçoivent des prestations d'assurance-emploi. Par contre, une trentaine de travailleurs n'en ont plus depuis le 5 avril dernier et les autres cesseront d'en recevoir vers la mi-juillet. Je présume qu'il y en a qui ont recours à l'Aide sociale.

Les employés doivent envisager une réorientation en retournant à l'école. Pour ce faire, ils doivent passer des examens de mise à niveau. N'ayant pas fréquenté l'école depuis 30 ou 35 ans pour certains, ils se voient reclassés dans des classes de secondaire I, II, ou III. L'achèvement de leur scolarité peut s'avérer difficile puisque, comme je l'ai dit, plusieurs ont quitté l'école depuis de nombreuses années. Donc, ils n'ont plus autant de facilité. Ceux qui possédaient déjà un diplôme se sont dirigés vers un DEP, mais il faut spécifier qu'il y a des limites et contingences. Par exemple, à une séance d'information pour un cours de conduite de camions lourds, nous étions 39 intéressés alors que le cours était limité à 16 participants. Par ailleurs, même en ayant déjà acquis son secondaire V, ou en le complétant, nous trouvons dans un cercle vicieux, car quand l'industrie

for manpower. Consequently, there are fewer available jobs in the region.

The situation is even more complicated for employees who are over 55 years old. In general, they are not high school graduates. They must first finish high school, which may take months and even years. Then they must go for a vocational diploma because you have to have at least that kind of diploma nowadays to get a job. That takes an extra year. Thus, the people who start their studies at the age of 55, finish them at the age of 58 or 59 and employers are all the more reluctant to hire them given the fact that they have no experience in the field. This also applies to younger workers.

It is important to note that while workers are finishing school, they have no income. They have to live on their employment insurance benefits that eventually run out. We should find suitable solutions for workers who are in their 40s or 50s, by requiring less schooling. For instance, we should have training classes with courses adapted to our needs and we should not have to sit down in regular classes with 15 or 16-year-olds. There should be programs that recognize acquired experience and that would be equivalent to vocational programs or other programs. In this way, training time could be shortened so that more people could stay and successfully finish their studies.

Also, industrial entrepreneurs who want to set up business need qualified and competent personnel. They have great difficulty in obtaining training programs that really meet their needs.

Moreover, the lack of money due to losing one's job is a constant source of stress and low self-esteem for workers, because these people have worked since they were 16, 17 or 18 years old. As they have invested in the forestry industry ever since they were teenagers, they end up without any opportunities, without experience, and in many cases, without schooling. As their future is in jeopardy, the stress that many workers have to endure has resulted in quite a few cases of depression.

Besides, Grand-Remous is a one-industry village at the extreme fringe of the Outaouais region. Therefore, this village is vulnerable to other companies who want to grab the wood supply contract without considering the impact on the municipality. Domtar wants the supply contract. If they do not get it, they will not build another mill at Grand-Remous.

In conclusion, the closure of the Domtar mill in Grand-Remous affects 120 direct jobs and many indirect jobs for which I have no figures, like jobs in the forest, truckers, entrepreneurs and business persons. Thus, many families have seen a great drop in their standard of living that might even drive them into exile to large urban centres.

forestière est en crise, les commerçants s'en ressentent aussi, donc ont moins besoin de main d'œuvre. Par conséquent, il s'ensuit une diminution de travail disponible dans la région.

La situation est d'autant plus compliquée pour les employés de 55 ans et plus. Ils sont généralement ceux qui ne détenaient pas leur diplôme d'études secondaires. Ils doivent d'abord compléter leurs études secondaires, ce qui représente plusieurs mois, même quelques années. Par la suite, ils doivent se diriger vers un DEP puisque l'obtention d'un emploi requiert minimalement ce type de diplôme de nos jours. On compte alors une année de plus. Ainsi, les personnes qui auront commencé leurs études à 55 ans, auront 58 ans ou 59 ans et les employeurs seront plus réticents à les engager en prenant compte qu'ils n'auront aucune expérience dans le domaine. C'est aussi vrai pour les travailleurs plus jeunes.

Il est important de préciser que pendant que les travailleurs complètent leur scolarité, l'argent ne rentre plus. Ils doivent vivre avec leurs prestations d'assurance-emploi qui ne sont pas éternelles. Il faut envisager des solutions adaptées aux travailleurs dans la quarantaine ou la cinquantaine, avec moins de scolarité. Par exemple, des classes de formation où les cours seraient adaptés à nos besoins et où on ne se retrouverait pas dans des classes régulières avec des jeunes de 15 ou 16 ans. Il devrait exister des programmes de reconnaissance des acquis qui viendraient équivaloir à des programmes de DEP ou autres. De cette façon, cela pourrait écourter les périodes de formation et mieux les adapter pour augmenter les taux de rétention et de succès des individus.

Également, les industriels qui veulent partir des entreprises ont besoin de personnel qualifié et compétent. Ils ont beaucoup de difficultés à obtenir des programmes de formation qui répondent vraiment à leurs besoins.

De plus, le manque d'argent causé par la perte d'emploi génère chez les travailleurs un stress constant et une diminution de l'estime de soi, car il s'agit de gens qui travaillent depuis l'âge de 16, 17 ou 18 ans et ayant ainsi investi depuis ce jeune âge dans l'industrie forestière, ils se retrouvent devant rien, sans expérience et, dans bien des cas, sans instruction. Puisque leur avenir est hypothéqué, le stress auquel ces nombreux travailleurs font face a mené certains d'entre eux jusqu'à la dépression.

D'autre part, Grand-Remous est un village mono-industriel qui se situe à l'extrémité de la région de l'Outaouais ce qui en fait un village vulnérable aux yeux d'autres entreprises qui voudraient s'approprier le contrat d'approvisionnement de bois sans se soucier des répercussions que cela aurait pour cette municipalité. Domtar veut avoir le contrat d'approvisionnements. S'ils ne l'ont pas, ils ne feront pas une autre usine à Grand-Remous.

Pour conclure, la fermeture de l'usine Domtar de Grand-Remous affecte 120 emplois directs et beaucoup d'emplois indirects dont je n'ai pas les chiffres, tels que les emplois en forêts, les camionneurs, les entrepreneurs et les commerçants. Donc, de nombreuses familles font face à une diminution considérable de leur qualité de vie qui les conduira peut-être même à l'exil vers les grands centres urbains.

[English]

Senator Mahovlich: It certainly sounds like we have a crisis on our hands.

Does the warming effect that the world is experiencing right now having an effect on the forests that we have up here in the north, like the boreal forest? Do you find that there is a change? You mentioned Kyoto.

[Translation]

Ms. Julien: Presently, the impact on mixed wood and hardwood forests is not as obvious as it could be on boreal forests. In our opinion, the greatest impact is due to rainfall. Currently, the rainfall is steady and favourable. There is an obvious impact on wildlife. There is an increase in the number of deer, and animals are migrating northward. Unlike trees, animals can move around. We can expect the growing season to be a bit longer. The Mont-Laurier region has good sunshine and excellent rainfall. Therefore, for the time being, the impact has not been significant. We have not been infested with insects as other regions have been.

[English]

Senator Mahovlich: In the 1950s and 1960s, we were doing quite well. We were enjoying life and we were experiencing success. Did anyone think there would ever be a crisis? Did anyone prepare for a crisis? Should we have enticed more incentive to our communities up North?

I come from the little town of Timmins and it is doing quite well. It is a mining community and it has a forestry industry. Timmins seems to have attracted a few other commercial businesses; it seems to be doing quite well. They have increased their population to 30,000 or 35,000 people. I see there has been a small decrease in population in this area.

[Translation]

Ms. Julien: The active population is declining but on the other hand, the overall population for the Antoine-Labelle MRC is steady. We are worried about the active population, with an exodus of young people and an influx of retirees. We are near Montreal. Many people are moving in and changing their cottages into residences. Retirees do not need much economic development and would rather have things remain as they are.

There are 35,000 people on our territory of 5,000 square kilometres; the population is sparse. The biggest town is Mont-Laurier with 14,000 people. The current crisis does not seem fatal for us because the companies that we have built are performing well. We have made great investments during recent years. Our problem has to do with repositioning. We have to weather this crisis. We think that with proper support, as Mr. Grondin just said, there can be repositioning and a new start. Our situation is

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Il semble certes que nous sommes confrontés à une crise.

Est-ce que l'actuel réchauffement de la planète a un effet sur les forêts du Nord, comme la forêt boréale? Trouvez-vous qu'il y a un changement? Vous avez parlé de Kyoto.

[Français]

Mme Julien : Pour la forêt feuillue et mélangée, pour le moment, l'impact n'est pas aussi visible qu'il pourrait peut-être se faire en forêt boréale. L'impact le plus important, à notre avis, est la pluviosité. La pluviosité pour le moment se maintient et elle est intéressante. L'impact que l'on constate c'est au niveau de la faune. Il y a une augmentation du cheptel, par exemple des chevreuils, et une montée vers le Nord de ces animaux. Les animaux ont la faculté de se déplacer ce que les arbres n'ont pas. Ce qui va arriver, c'est qu'il va y avoir une saison de croissance un peu plus longue. La région de Mont-Laurier est une région qui possède une bonne luminosité et une excellente pluviosité. Donc, pour le moment, on n'a pas constaté d'impact significatif. On n'a pas non plus une infestation d'insectes comme on a connu ailleurs.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Dans les années 1950 et 1960, les choses allaient plutôt bien. La vie était belle et nous connaissions le succès. Y avait-il quelqu'un qui croyait qu'il y aurait un jour une crise tôt ou tard? Est-ce que quelqu'un s'était préparé pour une crise? Aurions-nous dû offrir plus d'incitatifs à nos collectivités du Nord?

Je viens de la petite ville de Timmins où la situation est assez bonne. C'est une collectivité minière mais elle a aussi un secteur forestier. Timmins semble avoir attiré plusieurs autres entreprises commerciales et elles semblent réussir assez bien. La population a augmenté de 30 000 à 35 000 habitants. Je constate qu'ici il y a eu une légère diminution de la population.

[Français]

Mme Julien : La population active est à la baisse, par contre, la population globale pour la MRC d'Antoine-Labelle se maintient. Notre inquiétude est en regard de la population active; il y a l'exode des jeunes et la rentrée des retraités. On est proche de Montréal. Il y a beaucoup de gens qui s'installent, qui transforment leur chalet en résidence. Les retraités sont des gens qui n'ont pas besoin d'un développement économique énorme et préfèrent que les choses se maintiennent telles qu'elles sont.

Sur un territoire de 5 000 kilomètres carrés, il y a trente-cinq mille personnes; la population est largement répartie. La plus grosse ville, c'est Mont-Laurier avec 14 000 personnes. La crise actuelle ne nous semble pas fatale, car les entreprises qu'on a construites sont performantes. On a beaucoup investi dans les dernières années. Le problème, c'est le repositionnement. C'est de passer au travers la crise. On pense qu'avec des soutiens adaptés, un peu comme M. Grondin vient de vous dire, il peut y avoir un

not at all desperate, quite the contrary. We have several projects that favour repositioning. But as I just said, we are often short of resources.

[English]

Senator Mahovlich: Have we had any new immigration come to this area? I know immigrants seem to be attracted to cities probably because their families live in the cities. In the 1940s and 1950s, immigrants used to go to the rural areas. Now, they do not maybe because of the lack of jobs.

If we found incentives for immigrants to come to areas like this, do you think it would help?

Youth seem to leave. I know in Northern Ontario, all my schoolmates with whom I grew up have all left and gone elsewhere. New families move up North. There is a turnover in rural areas. I imagine it is similar to this area. People move out, but we have to find incentives to attract more immigrants to the rural areas. Can you comment on that?

[Translation]

Ms. Julien: It is a new phenomenon. The mayor of Mont-Laurier is of Haitian origin. In forestry, there are more and more immigrants from Eastern Europe and Africa. They are extremely good workers. There are two things we are interested in. First, something has to be done because these people arrive in an environment where they are culturally isolated. In the city, there are actual neighbourhoods and communities. There are newspapers. There is a cultural life for those communities. When they come to Mont-Laurier, there is cultural isolation. There are definitely measures which could be taken to help people fit in better. The other thing is fostering ties between rural and aboriginal communities; the aboriginal communities do want to get into the job market, and there are a lot of young people in those communities. Manawan, a community outside our region, is an influential territory in the Laurentians that wants to get into the forestry industry. That is seen as an extraordinary opportunity. They came to the vocational training centre and they are really efficient. Those are definitely two avenues to be pursued and explored. However, if you are going to keep or attract people, I think you have to have jobs for them.

[English]

Senator Mahovlich: Mr. Grondin, when the mill closed, there were certain workers who were 55 years of age and over. That is getting near retirement age. Did they have a pension to fall back on? Was it a good pension that they could fall back on to help them out?

repositionnement et possibilité d'un redémarrage. On n'est pas désespéré de la situation, au contraire. On a plusieurs projets favorisant ce repositionnement. Mais comme je vous le disais tantôt, ce sont souvent les moyens qui manquent.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Y a-t-il de nouveaux immigrants qui s'établissent dans cette région? Je sais que les immigrants semblent être attirés par les villes, probablement parce que leurs familles y habitent. Dans les années 1940 et 1950, les immigrants allaient s'établir dans les régions rurales. Il se peut que maintenant ils ne le font pas à cause du manque d'emplois.

Si nous trouvions des incitatifs pour que les immigrants s'établissent dans des régions comme celle-ci, croyez-vous que cela pourrait aider?

Les jeunes semblent partir. Je sais que dans le nord de l'Ontario, tous les camarades de classe avec qui j'ai grandi sont partis et se sont établis ailleurs. De nouvelles familles déménagent vers le Nord. Il y a un roulement dans les régions rurales. J'imagine que c'est la même chose dans cette région. Les gens partent, mais il faut trouver des incitatifs pour attirer de nouveaux immigrants dans les régions rurales. Pouvez-vous nous donner votre opinion là-dessus?

[Français]

Mme Julien : C'est un phénomène nouveau. Le maire de Mont-Laurier est d'origine haïtienne. En sylviculture, il y a de plus en plus d'immigrants en provenance de l'Europe de l'est ou d'Afrique. Ce sont des travailleurs extrêmement performants. Il y a deux volets qui nous semblent intéressants. Le premier, il faudrait des mesures parce que ces gens arrivent dans un milieu et ils sont isolés sur le plan culturel. En ville, la réalité c'est qu'il y a des quartiers, il y a des communautés. Il y a des journaux. Il y a une vie culturelle qui correspond à ces communautés. Quand on arrive à Mont-Laurier, il y a un isolement sur le plan culturel. Il y a certainement des mesures qui permettraient aux gens de mieux s'intégrer. L'autre volet, c'est de promouvoir des liens entre les communautés rurales et les communautés autochtones; il y a une volonté des communautés autochtones de s'intégrer au marché du travail; il y a beaucoup de jeunes dans ces communautés. La communauté Manawan, qui n'est pas dans notre région, est un territoire d'influence dans les Laurentides qui veut s'intégrer au secteur forestier. On considère que c'est une occasion extraordinaire. Ce sont des gens qui sont venus au centre de formation professionnelle et ils sont très performants. Ces deux volets sont certainement des voies à explorer et à approfondir. Par contre, je pense que pour retenir les gens ou les attirer, cela passe par l'emploi.

[Traduction]

Le sénateur Mahovlich : Monsieur Grondin, lorsque la scierie a fermé ses portes, certains travailleurs avaient 55 ans et plus. C'est proche de l'âge de la retraite. Avaient-ils une pension de retraite pour vivre? Est-ce que c'était une bonne pension sur laquelle ils pouvaient compter?

[Translation]

Mr. Grondin: No. Back then, about 10 years ago, there was a pension fund system. It is not generous enough for people to retire at 55. At about the same time, there was a federal government program called "POWA." It is gone now. There is currently another program, which pays out around \$800 a month. Clearly, when you are 55, \$800 a month is not enough to contemplate retiring.

Senator Segal: I saw an automatic link between the two presentations.

Ms. Julien, you talked about strategic bridges to help a community reorganize and take charge, and to find ways to facilitate some economic development in a crisis situation.

Mr. Grondin, I heard that a staffing bridge was lacking. Those who are laid off have no other option.

Ms. Julien, under the Quebec program called "Programme de la ruralité nationale," there is some presence in the community, some grants. Federally, we do not have a program that is totally dedicated to rural economic development. Without creating a new program today, what lessons can the federal government learn from your experience in your region in order to do something truly positive to help communities like yours make the transition? Does it involve issues of tax, grants and having a guaranteed personal income level for everyone? In your opinion, based on your experience, what is the best way for the federal government to create a presence that would be instrumental and positive in helping our rural communities develop and protect themselves?

Ms. Julien: When you say strategic bridges, that means businesses, communities and individuals have to be involved. Trained and skilled individuals like workers at the Grand-Remous sawmill, for example, if the crisis comes to an end and they are gone, it becomes extremely difficult for companies to keep going. Yes, it definitely involves taxation. As far as forestry is concerned, I think you have already heard some suggestions. Among other things, when it comes to forestry machinery, if there were an accelerated capital cost allowance like in the case of business equipment, that would definitely help the owners of that machinery.

The federal government has a program that is limited to pilot projects, one per province, and that is Natural Resources Canada's forest communities program. We applied under that program. The title of our project is "Le Bourdon" [The bumblebee]. We called it that because a bumblebee is an insect that, according to all the laws of physics, should not fly. But

[Français]

M. Grondin : Non. À l'époque, il y a à peu près dix ans, on avait un système de caisse de retraite. Il n'est pas assez rentable pour que les gens de 55 ans puissent prendre leur retraite. À peu près au même moment, il y avait un programme du gouvernement fédéral qu'on appelait la « PATA ». Il n'existe plus. Il y a, en ce moment, un autre programme qui donne à peu près 800 \$ par mois. C'est sûr qu'à 55 ans, 800 \$ par mois, ce n'est pas assez pour envisager une retraite.

Le sénateur Segal : J'ai vu un lien automatique entre les deux présentations.

Madame Julien, vous avez parlé des ponts stratégiques pour aider une communauté à réorganiser et prendre charge ses affaires, et de trouver des moyens de faciliter un certain épanouissement économique dans une situation de crise.

Monsieur Grondin, j'ai entendu qu'on manque un pont de personnel. Ceux qui sont mis en dehors du travail n'ont aucune autre option.

Madame Julien, au point de vue du programme québécois qui s'appelle « le programme de la ruralité nationale », on a une certaine présence dans la communauté, certaines subventions. Au fédéral, il nous manque un programme qui est totalement dévoué à l'épanouissement économique de la ruralité. Sans créer un nouveau programme aujourd'hui, quelles leçons le gouvernement fédéral peut-il apprendre de votre expérience dans votre région pour mettre des choses en vigueur qui seront vraiment positives, qui vont aider les communautés comme la vôtre à faire la transition? Est-ce que cela touche aux questions de fiscalité et aux questions de présence de subventions, aux questions d'avoir un niveau de revenu personnel garanti pour tout le monde? À votre avis, selon votre expérience, quelle est la meilleure façon pour le fédéral de créer une présence qui sera instrumentale et positive pour aider nos communautés rurales à se développer et se préserver.

Mme Julien : Quand vous dites les ponts stratégiques, cela veut dire qu'il faut jouer au niveau de l'entreprise, au niveau de la communauté et au niveau de l'individu. Des individus formés et compétents comme ceux de la scierie de Grand-Remous, par exemple, si la crise se termine et qu'ils sont disparus, cela devient une difficulté énorme pour les entreprises de reprendre le flambeau. Oui, il faut certainement jouer au niveau de la fiscalité. En ce qui concerne le secteur forestier, je pense qu'il y a des choses qui vous ont été indiquées. Entre autres, quand on parle du parc de machineries forestières, si on était capable d'avoir un amortissement accéléré comme c'est le cas pour les équipements dans l'entreprise, c'est une chose qui aiderait certainement les gens qui sont les propriétaires de ces machineries.

Le fédéral a un programme qui est limité seulement à des projets pilotes, un par province, qui est le programme des collectivités forestières du ministère des Ressources naturelles Canada. On a fait une demande à ce programme. Le titre de notre projet s'appelle « Le Bourdon ». On l'a appelé ainsi parce que le bourdon est un insecte qui, selon toutes les lois de la physique,

because it does not know that, it flies. So, according to all the laws of socio-economics, we should die, but because we do not know that, we are going to survive.

I think that Farm Credit Canada should broaden its criteria for intervention when it comes to single-industry communities with industries that have the potential to make it through the crisis. If there were a greater openness, that would be a good start, but they have criteria, they have short- and medium-term profitability concerns. That is where the bridge is missing.

The good thing about your forest community's program is that it supports a community partnership strategy for development, but also for knowledge acquisition and joint strategy development. It is holistic. There is what we can do with infrastructure and what you can do with infrastructure. There is what you can do to boost new markets as I mentioned before. There is what we can do with investment and what we can do for individuals. It is the entire package. It has to be done by asking communities how they look to their future. Each community has its own dynamics, leaders and ways of doing things. There is also a culture. That is why programs have to be flexible.

Senator Segal: Your organization focuses on forest resources, but generally, has the community sought, for example, decentralization of part of a federal department so as to have an office with a lot of jobs in your region? Has the community tried to get a share of good federal jobs or not so much?

Ms. Julien: Our community, with the laboratory project, has managed to bring people together and promote a vision of community development based on all of the natural resources. This community has managed to define a proposal in connection with the Laurentians region to set up a natural resources and land-use commission in the Laurentians. That is decentralization of some of the land management powers toward communities. So there is a desire to bring decision-making closer to the local level. We are not saying that government should not be setting the broad goals and guidelines that regulate and organize activities. The way to make things happen is to trust people by making them responsible and accountable for the goals that have been set.

Provincially, that is something that people are currently seeking. Federally, no, there has not been any effort made. But one place where federal assistance would really help us is with highway 107, which is a cross-Canada highway; there are some really serious problems, especially in the northern part. If the federal government does anything, it is important to do it at the community level. It is important to act within the community environment. Among other things, there is the whole issue of communications; I think the federal government should see to it that small communities have access to quality communications. Where we are, we only get channel 2, we do not even get

ne devrait pas voler. Mais comme il ne le sait pas, il vole. Alors, nous, selon toutes les lois socioéconomiques, on devrait crever, mais comme on ne le sait pas, on va survivre.

Je pense que la Financière agricole Canada, devrait élargir ses critères d'intervention quand on parle de communautés mono-industrielles et que les industries qui sont là, sont des industries qui ont un potentiel pour passer au travers la crise. S'il y avait une ouverture plus large, c'est déjà très intéressant, mais ils ont des critères, ils ont des préoccupations de rentabilité à courts et moyens termes. C'est là que le pont ne se fait pas.

Ce qui est intéressant de votre programme de collectivités forestières, c'est qu'il venait appuyer une stratégie de partenariat dans la collectivité pour faire du développement, mais aussi faire l'acquisition de connaissances et développer des stratégies communes. C'est un tout. Il y a ce qu'on peut faire au niveau des infrastructures et ce que vous pouvez faire au niveau des infrastructures. Il y a ce que vous pouvez faire pour augmenter des nouveaux marchés comme je vous ai dit tantôt. Il y a ce qu'on peut faire avec des investissements et il y a ce qu'on peut faire pour les individus. C'est un tout. Pour le faire, il faut demander aux communautés comment elles entrevoient leur avenir. Chaque communauté, a son propre dynamisme, a ses leaders et sa façon de faire. Il y a aussi une culture. C'est pour cette raison qu'il faut être souple au niveau des programmes.

Le sénateur Segal : Votre organisation est dirigée vers les ressources forestières, mais sur un plan général, est-ce que la communauté a cherché à avoir, par exemple, une décentralisation d'une partie d'un ministère fédéral pour avoir un bureau avec beaucoup d'emplois dans votre région? Est-ce qu'elle a cherché d'avoir une partie de grands emplois fédéraux ou pas tellement?

Mme Julien : Notre communauté, avec le projet de laboratoire, a réussi à regrouper les gens et favoriser une vision du développement de la communauté à partir de l'ensemble des ressources naturelles. Cette communauté a réussi à définir une proposition en lien avec la région des Laurentides pour la mise en place d'une commission des ressources naturelles et du territoire dans les Laurentides. C'est une décentralisation d'une partie des pouvoirs de gestion sur le territoire vers les communautés. Il y a donc une volonté de rapatrier la prise de décision plus proche du terrain. On ne dit pas que le gouvernement ne doit pas être celui qui fixe de grands objectifs, les balises qui réglementent et qui organisent. La façon de le réaliser, c'est de faire confiance aux gens, en les responsabilisant et en demandant des comptes par rapport aux objectifs qui auront été déterminés.

Au provincial, c'est une chose que les gens cherchent à acquérir actuellement. Pour ce qui est du fédéral, non, il n'y a pas eu d'activité. Mais là où l'aide du fédéral serait majeure pour nous, c'est sur la route 107 qui est une route pancanadienne; elle présente de très graves lacunes surtout dans la partie nord. Si le fédéral intervient, il est important d'intervenir auprès de la communauté. C'est important d'intervenir dans l'environnement de la communauté. Entre autres, toute la question des communications, je pense que le fédéral devrait s'arranger pour que les petites communautés aient accès à une qualité de communications. Chez nous, on a juste le canal 2, même pas

Télé-Québec. When television is boring, nobody watches it. But equipment is very expensive. Everything is expensive when you are isolated, and that is the problem. The Internet is a work tool. If people do not have Internet access, that causes major difficulties.

Senator Segal: Mr. Grondin, you talked about how hard it is for people who have lost their job to rebuild their lives. Of the group of people you worked with back then, have many left the region? Have they found an opportunity to start up a small- or medium-sized business? What have they done in general?

Mr. Grondin: As I said before, around 15 of them found a new job. That does not necessarily mean it is a job at the same level. There is one person who works 24 hours a week for minimum wages and supplies his own vehicle and gas. We have no choice. Sooner or later, you have to do something else. A few of them found work that was reasonable enough. But not more than 15 or so. The rest are kind of struggling with going to school. There are even problems with sending them to school because you have to meet certain Emploi Québec criteria. If you do not meet those, you are eliminated. It is straight to welfare and your self-esteem suffers. These are people who have been working since they were 16, 17 or 18. They have always worked and they wind up on welfare. As Ms. Julien said earlier, you have to sell your skidoo, all-terrain vehicle and house before you can get welfare. So you wind up with absolutely nothing.

Senator Segal: In terms of social problems, without mentioning private issues, family problems, divorce, have you heard that the situation was more difficult after the plant closed down?

Mr. Grondin: No, not really. Under the Labour Code, when a plant shuts down, there is an adjustment committee. While the adjustment committee was still around, we were getting information on our people, but that committee disappeared about five or six months ago. So we have kind of lost track of our people. From time to time, we get a call, from people looking for news, wanting to find out whether there is anything else coming to Grand-Remous, but that is all.

Senator Lavigne: Ms. Julien, you mentioned stabilization of training programs. Are there any specific programs that should be stabilized in order to help you provide adequate forestry training?

Ms. Julien: Yes. The problem is the criteria or the ratio. Jacques was saying earlier that there were 39 people interested in taking the course and that only 16 of them were eligible. The opposite is true. In other words, often, in a rural area, there may be 5 or 6 people who need training, but no training will be provided unless you have at least 15 people. That is a specific training problem.

Senator Lavigne: With regard to the number of people who meet the criteria.

Ms. Julien: With regard to the number of people and the support for the training institution to provide programs.

Télé Québec. Quand la télévision est plate, on la ferme. Mais pour s'équiper, c'est très cher. Tout est cher quand on est isolé, c'est ça le problème. Internet est un outil de travail. Si les gens n'y ont pas accès, cela occasionne des difficultés importantes.

Le sénateur Segal : Monsieur Grondin, vous avez parlé de la difficulté des gens qui ont perdu leur emploi de rebâtir leur vie. Dans le groupe avec lequel vous avez travaillé à l'époque, est-ce que plusieurs ont quitté la région? Est-ce qu'ils ont trouvé une occasion de commencer une petite ou moyenne entreprise? Qu'est-ce qu'ils ont fait en général?

M. Grondin : Comme je disais tantôt, il y en a une quinzaine qui a trouvé un nouvel emploi. Cela ne veut pas nécessairement dire que c'est un emploi au même niveau. Il y a une personne qui travaille 24 heures semaine au salaire minimum et il fournit son véhicule et son gaz. On n'a pas le choix. À un moment donné, il faut faire autre chose. Il y en a quelques-uns qui ont trouvé un emploi assez raisonnable. Mais pas plus d'une quinzaine. Le reste se tiraille un peu pour aller à l'école. On a même des problèmes à les envoyer à l'école parce qu'il y a certains critères à respecter chez Emploi Québec. Si tu ne les rencontres pas, tu es éliminé. C'est l'Aide social directement et l'estime de soi qui descend. Ce sont des gens qui travaillent depuis l'âge de 16, 17 ou 18 ans. Ils ont toujours travaillé et ils se retrouvent sur le bien-être. Comme Madame Julien a dit tantôt, il faut vendre le skidoo, le quatre roues et la maison avant d'avoir accès au bien-être. Donc, tu tombes complètement à zéro.

Le sénateur Segal : Relativement aux problèmes sociaux, sans parler des sujets privés, des problèmes dans les familles, les divorces, est-ce que vous avez entendu que la situation était plus difficile après que l'usine ait fermé?

M. Grondin : Non, pas vraiment. Selon le Code du travail, il y a un comité de reclassement au moment d'une fermeture d'usine. Tant que le comité de reclassement a été en place, on avait de l'information sur notre monde, mais cela fait cinq ou six mois que le comité n'existe plus. On a perdu de vue un peu notre monde. De temps à autre, on a un appel, ceux qui veulent avoir des nouvelles, à savoir s'il va y avoir autre chose à Grand-Remous, mais pas plus.

Le sénateur Lavigne : Madame Julien, vous avez mentionné la stabilisation des programmes de formation. Est-ce qu'il y a des programmes en particulier qui devraient être stabilisés pour vous aider à faire de la formation adéquate en foresterie?

Mme Julien : Oui. Le problème, ce sont les critères ou les ratios. Jacques disait tantôt qu'il y avait 39 personnes intéressées à suivre un cours et il n'y en avait que 16 d'admissibles. L'inverse est vrai. C'est-à-dire que souvent, dans un secteur rural, on pourrait avoir à former cinq ou six personnes et le ratio va faire qu'en bas de 15 personnes, on ne part pas une formation. C'est une difficulté particulière à la formation.

Le sénateur Lavigne : Au niveau du nombre de personnes qui rencontrent les critères.

Mme Julien : Au niveau du nombre de personnes et du soutien à l'institution de formation pour offrir les programmes.

Senator Lavigne: You also talked about green energy forestry to help meet the Kyoto objectives. Is that not already considered like a renewal energy within Kyoto?

Ms. Julien: Yes, that might be. It is considered as green energy. However, if we really want to use forest biomass to make biodiesel or help heat homes in an eco-friendly way, then that will require government policy to foster its use, on the one hand. On the other, incentives are needed for rapid growth. You can wait until things happen — which can take a very long time — or you can foster the use of forestry biomass for such purposes. We know today that using corn or other crops to produce biodiesel is somewhat at odds with the agricultural use of those same productions. In regions such as ours, there is a vast quantity of available forest biomass. There are many things at our disposal. This means that government policy has to recognize that these things will help achieve greenhouse gas reduction targets and that support is needed for this emerging sector.

[English]

The Chairman: Thank you very much both of you for a very interesting and important presentation. Denise, your words about the necessity of bringing our Aboriginal community as much as we can into these industries touched me. I wish you every success in that endeavour.

We are on our fourth panel. I am very pleased to welcome Dorothee St-Marseilles, Coordinator of l'Équipe des bénévoles de la Haute-Gatineau, and Benoit Labrecque, Advisor, Development of Forestry Industry, Centre local de développement.

[Translation]

Dorothy St-Marseille, Coordinatrice, L'Équipe des bénévoles de la Haute-Gatineau: I am the Director of L'Équipe des bénévoles de la Haute-Gatineau, which is a home support organization that provides transportation services for medical reasons. The organization was founded in 1983. Its mission is to help senior citizens and financially-disadvantaged people to go to their medical appointments, whether in clinics or hospitals. Our service is only offered to people aged 55 and over, as well as to people on income security and welfare. We serve Maniwaki and its neighbouring municipalities, Grand-Remous, Montcerf, Lytton, Bois-Franc, Egan-sud, Déleage, Aumond, Ste-Thérèse de Gatineau, Messines and Farley.

From April 2006 to March 31, 2007, we made 2,300 trips in that fiscal year. Our service is provided by seven volunteers who are available seven days a week. Destinations include Hull, Gatineau, Ottawa, Mont-Laurier, St-Jérôme and Montreal, in

Le sénateur Lavigne : Vous avez aussi parlé de la foresterie énergie verte pour que Kyoto atteigne son objectif. N'est-ce pas à l'intérieur de Kyoto présentement comme énergie renouvelable?

Mme Julien : Oui, c'est une possibilité. C'est reconnu comme une énergie verte. Par contre, si on veut vraiment que la bio-masse forestière serve à faire du biodiesel ou serve au chauffage résidentiel, de façon propre, cela nécessitera une politique gouvernementale qui va la favoriser d'une part. D'autre part, il faut des mesures incitatives pour un développement rapide. Vous pouvez attendre que les choses se fassent — ce qui peut prendre énormément de temps — ou vous pouvez favoriser l'utilisation de la bio-masse forestière pour ces choses-là. On sait qu'en ce moment, l'utilisation du maïs, par exemple, ou l'utilisation de certaines autres sources pour le biodiesel rentre un peu en conflit avec l'utilisation agricole de ces mêmes produits. En ce qui concerne la bio-masse forestière dans certaines régions comme la nôtre, il y a beaucoup de masse qui est disponible. Il y a beaucoup de choses qui sont disponibles. Cela signifie qu'à l'intérieur d'une politique gouvernementale on reconnaît que ces choses font partie des objectifs pour atteindre la baisse des gaz à effet de serre et qu'on soutient l'émergence de ce secteur.

[Traduction]

La présidente : Je tiens à vous remercier tous les deux de votre exposé qui était très intéressant et important. Denise, ce que vous avez dit à propos de la nécessité d'intégrer autant que possible nos communautés autochtones dans ces industries m'a beaucoup touché. Je vous souhaite beaucoup de succès dans cette démarche.

Nous passons maintenant à notre quatrième groupe de témoins. J'ai le plaisir d'accueillir Dorothee St-Marseilles, coordonnatrice de l'Équipe de bénévoles de la Haute-Gatineau et Benoit Labrecque, conseiller, Développement de l'industrie forestière, Centre local de développement.

[Français]

Dorothy St-Marseille, coordonnatrice, L'Équipe des bénévoles de la Haute-Gatineau : Je suis la directrice de l'Équipe des bénévoles de la Haute-Gatineau. C'est un organisme de maintien à domicile qui fait du transport d'accompagnement pour raisons médicales. L'organisme L'Équipe des bénévoles de la Haute-Gatineau a été fondé en 1983. Sa mission était de permettre aux personnes âgées et aux personnes démunies financièrement de se rendre à leurs rendez-vous médicaux, soit cliniques et hôpitaux. Le service que nous offrons est strictement pour les personnes qui sont âgées de 55 ans et plus, ainsi que les personnes sur la Sécurité du revenu et l'Aide sociale. Nous desservons les municipalités environnantes de Maniwaki, dont dix municipalités qui sont Grand-Remous, Montcerf, Lytton, Bois-Franc, Egan-sud, Déleage, Aumond, Ste-Thérèse de Gatineau, Messines, Farley, incluant Maniwaki.

Pour l'exercice financier d'avril 2006 au 31 mars 2007, nous avons effectué 2 300 transports. Nos transports sont effectués par sept bénévoles qui sont disponibles sept jours semaine. Nos destinations sont Hull, Gatineau, Ottawa, Mont-Laurier,

addition to local appointments. People are picked up at home, driven to their medical appointment and brought back home afterwards.

We see the problems that poverty creates in our region. We live away from the major centres, and many have no longer the money to buy an automobile. In most cases, their children have left the area to go study or find work. These people therefore live alone and do not have means of transportation. In order to take care of our seniors' well-being, we have to provide them with a transportation service especially when their health is at issue, given that health specialists practice in major centres. Many go to Gatineau or Ottawa for chemo therapy, dialysis and day surgery, and often to Montreal for orthopaedics.

In conclusion, organizations such as ours are meant to help people have a certain quality of life, live in their own region and have enough to be comfortable. I want to say how important our community groups are in the region, because they care for the well-being of an increasingly aging and poor population.

That is our goal: taking care of poor people who do not have adequate means.

Benoît Labrecque, Advisor, Development of Forestry Industry, Centre local du développement: Madam Chairman, I was asked to speak about the Gatineau Valley region. This was a request from the office of member Lawrence Cannon. I will basically give you a socio-economic overview of the region.

I would like to point out that this is not my field of expertise. I was trained as a forestry engineer, and my main areas of expertise are the forest-based economy and business management. I therefore apologize for any inconsistencies in my presentation. I would like to say a few words about the Centre local de développement. Initially, this organization was founded by the Government of Quebec to help the regions, especially the RCMs, develop socio-economically. We support both business start-ups and cultural and social groups. Our centre allocates grants, helps applicants obtain funding and coordinates start-up projects in both the private and non-profit sectors. That said, I will also touch on the forest industry, which is my field of interest, but my presentation will be quite similar to what you have heard since this morning, especially by Ms. Julien, who gave an overview similar to the one of our industry in the Outaouais.

I would like to start with a few statistics on the area. There are 20,000 people living in the Vallée de la Gatineau RCM, or 5.8 per cent of the Outaouais population. The region is quite vast and has the occupancy rate of 1.6 persons per square kilometre. We have a relatively aging population, with an average age of

St-Jérôme et Montréal, en plus des rendez-vous locaux. La personne est prise à son domicile, transportée et accompagnée à son rendez-vous médical et par la suite, ramenée chez elle.

Nous sommes témoins des problèmes de pauvreté dans notre région. Nous sommes éloignés des grands centres et plusieurs n'ont plus les moyens financiers de se procurer un véhicule. Pour la plupart, les enfants ont quitté la région pour les études ou le travail. Donc, ces personnes se retrouvent seules et dépourvues de moyens de déplacement. Afin de voir au bien-être de ces personnes plus âgées, il est important de leur donner un service de transport surtout lorsqu'on parle de leur santé, car les spécialistes en santé sont situés dans les grands centres. Plusieurs vont à Gatineau ou Ottawa pour des traitements de chimio, pour la dialyse, chirurgie d'un jour et souvent à Montréal pour l'orthopédie.

En terminant, une des raisons pour laquelle existent des organismes comme le nôtre est de permettre à ces gens d'avoir une certaine qualité de vie, pouvoir vivre dans leur région et ne manquer de rien. Je tiens à mentionner l'importance de nos organismes communautaires dans la région qui ont à cœur le bien-être de la population qui est de plus en plus vieillissante et appauvrie.

C'est le but de notre organisme : voir aux personnes qui n'ont pas les moyens, qui sont pauvres.

Benoît Labrecque, conseiller au développement de l'industrie forestière, Centre local de développement : Madame la présidente, on m'a demandé de parler de la région de la Vallée de la Gatineau. C'est une demande qui émane du bureau du député Lawrence Cannon. Je vais faire essentiellement un portrait socioéconomique de cette région.

Je tiens à signaler que ce n'est pas mon champ d'expertise. Je suis ingénieur forestier de formation et mon expertise s'étend principalement à l'économie forestière et à la gestion des entreprises. Donc, vous m'excuserez s'il y a certains éléments qui peuvent paraître erratiques dans mon discours. Je vais vous entretenir deux secondes sur le Centre local de développement. C'est un organisme qui a été fondé à l'origine par le gouvernement du Québec pour aider les régions, les MRC en particulier, à développer les aspects socioéconomiques de leur milieu. On œuvre tant dans le démarrage d'entreprises que dans le secteur culturel et social. On donne des subventions, on aide à obtenir des subventions, à coordonner des projets dans ces deux secteurs, c'est-à-dire dans le démarrage d'entreprises dans le secteur privé et le secteur des organismes sans but lucratif. Cela dit, ma présentation va aussi porter sur le secteur forestier qui est mon domaine de prédilection, mais mon discours ne sera pas très différent de ce que vous avez entendu depuis ce matin, particulièrement celui de Mme Julien qui a dressé un portrait assez comparable à celui que l'on retrouve dans notre secteur d'activité en Outaouais.

Je commencerai avec quelques informations statistiques sur la région. La MCR de la Vallée de la Gatineau compte environ 20 000 habitants, soit 5,8 p. 100 de la population de l'Outaouais. Le territoire est assez vaste, ce qui nous donne un taux d'occupation de 1,6 habitant au kilomètre carré. Nous avons

approximately 43 years. Our residents are quite poor, especially when measured by people's dependency on government benefits, which amount to 47.5 per cent of household incomes in the region. That is an average based on total wages paid in the region and accounts for almost 50 per cent of wages earned.

The labour force participation rate, which is different from the unemployment rate, is approximately 68 per cent for people aged 15 to 64, which is relatively low when compared with areas like the City of Gatineau, which has a rate of close to 80 per cent.

The population has been declining since 1996. In fact, the number of residents dropped by 1.7 per cent in 2006. Nevertheless, the long-term outlook is still quite good. Between now and 2010, a 20 per cent growth is expected, mainly owing to the migration seen in the Hautes Laurentides sector. On our side, people will probably migrate from the Gatineau-Ottawa area. The number of baby-boomers is increasing. The Vallée de la Gatineau is a playground for that segment of the population. Many cottages are converted into residential homes, and the expected increase should exceed that of the aging population.

The average income for people in the Vallée is approximately \$21,000, with disposal income reaching between \$16,000 and \$17,000. Our people are aging. Between 2000 and 2006, the number of people receiving both provincial and federal old age benefits has increased by 4 per cent, from 49 per cent to close to 53 per cent.

This is an under-privileged area. That was made clear by the amount of disposal income, \$16,000. As well, that can also be seen in the number of low-income families. The region's average is higher than that of Quebec as a whole. The rate in Quebec is approximately 10 per cent, which is similar to that in the Outaouais overall. In the Vallée de la Gatineau, some 17 per cent of families live on low incomes. These low-income families are mostly made up of women, which is a rather common finding to all regions when addressing poverty-related issues.

One final statistics on poverty: Unlike our neighbouring region, the Hautes Laurentides, life in the Valley has deteriorated since 2000 or 2001, according to the latest census. Today, the medium family income is approximately \$38,700, which places us second to last of all RCMs in Quebec. We are at the bottom of the pack. That covers the information I wanted to give you on the community.

I will briefly talk about the forestry industry, which is my field of expertise. The forest lands of the Vallée cover some 2 million hectares of productive forests. A quarter of that land is made of pure coniferous woods, especially Nordic species, including fir, spruce, larch and jack pine; 36 per cent is mixed forest and 39 per cent, deciduous forest. As Ms. Julien said when she presented the Mont-Laurier sector, these forests are extremely

une population relativement vieillissante ce qui se traduit par un âge moyen d'environ 43 ans. Nous sommes une population relativement pauvre, surtout lorsqu'on se rapporte au niveau de dépendance envers les prestations émanant des gouvernements. Ce niveau s'établit à environ 47,5 p. 100 des revenus des ménages dans la région. C'est une moyenne à partir des salaires totaux payés en région et cela représente presque 50 p. 100 des salaires.

On a aussi un taux d'occupation de la main d'œuvre, qui n'est pas le taux de chômage, c'est le taux d'occupation global, de l'ordre de 68 p. 100 pour la population âgée entre 15 ans et 64 ans ce qui est quand même relativement bas si on compare avec des secteurs comme la ville de Gatineau qui atteint près de 80 p. 100.

La population est en baisse depuis 1996. En fait, en 2006, cette baisse était de 1,7 p. 100. Les perspectives à long terme sont quand même bonnes. On parle d'une croissance d'ici 2010 de l'ordre de 20 p. 100, principalement dû à la migration qu'on a observée dans le secteur des Hautes Laurentides. De notre côté, elle viendra probablement de la région de Gatineau, Ottawa. Les baby-boomers augmentent. La Vallée de la Gatineau étant le grand terrain de jeu de cette population, il y a beaucoup de chalets qui sont convertis en résidences, d'où l'augmentation anticipée qui sera encore plus grande de la population vieillissante.

Le revenu moyen pour la population de la Vallée est de l'ordre de 21 000 \$ pour un revenu disponible de l'ordre de 16 000 \$ ou 17 000 \$. Notre population est vieillissante. De 2000 à 2006, les gens retirant des prestations de vieillesse tant provinciales que fédérales, a cru de l'ordre de 4 p. 100, passant de 49 p. 100 à près de 53 p. 100.

On est dans un milieu défavorisé. On l'a vu sur le plan des revenus disponibles, notamment avec un revenu de 16 000 \$. Cela se traduit aussi au niveau des familles à faibles revenus. La moyenne ici en région est supérieure à celle du Québec. Celle du Québec est de l'ordre de 10 p. 100 qui correspond à peu près à celle qu'on observe dans l'ensemble de l'Outaouais. La Vallée de la Gatineau compte des familles à faibles revenus de l'ordre de 17 p. 100. Ce sont surtout des femmes qui composent ces familles à faibles revenus, ce qui est assez constant d'une région à l'autre lorsqu'on regarde les problématiques liées à la pauvreté.

Dernière note statistique sur l'indicateur de pauvreté : contrairement à notre région avoisinante, la région des Hautes Laurentides qui a réussi à améliorer son sort, le sort de la Vallée s'est détérioré depuis 2000 ou 2001 selon le dernier Recensement. Actuellement, le revenu médian des familles est de l'ordre de 38 700 \$ pour être précis, ce qui nous positionne en avant-dernière position au niveau des revenus totaux pour l'ensemble des MRC du Québec. On se retrouve dans le peloton de queue sur ce plan. Ça fait le tour des informations que je voulais transmettre sur le milieu.

Je vais aborder brièvement la question forestière qui est mon champ d'expertise. Le territoire forestier de la Vallée compte environ 2 millions d'hectares de forêts productives. Le quart est construit de forêts résineuses pures, essentiellement des essences nordiques, sapin, épinette, mélèze et pin gris, 36 p. 100 de forêts mélangées et 39 p. 100 de feuillus. À l'image de ce que Mme Julien vous a présenté dans le secteur de Mont-Laurier,

hard and very expensive to organize. Our legacy is the same as that of the Mont-Laurier sector, i.e., we are in the heart of former CIP lands. Ours is a costly legacy of a degraded forest that is expensive to organize.

Our forestry is dominated by major multinational companies, including Louisiana Pacific and Bowater, which are currently the principal managers of our forests. Commonwealth Plywood is another major player in the forest industry. Its head office is in Sainte-Thérèse, a suburb of Montreal.

The Outaouais can produce approximately 3.8 million cubic metres, all species combined. That was the forestry capability for 2000 to 2008. For 2008 to 2013, the new chief forester has estimated that capability at 2.6 million cubic metres, all species combined, which amounts to a significant decline for the Outaouais region overall (32.1 per cent). That is a substantial drop. In fact, decreases will vary between 21.3 per cent and 62 per cent depending on the species. The Nordic species used at the Bowater plant here in Maniwaki will decrease by 21.3 per cent, and those used at the Louisiana Pacific plant will drop by approximately 40 per cent.

In 2000, there were 20 primary processing plants in the Outaouais, including sawmills, panel board plants and pulp and paper mills. In 2007, or seven years later, there are but 13 of those plants left. The same can be said for the Vallée de la Gatineau. In 2000, there were eight processing plants. In 2007, only four remain, including one — and I heard this morning — that will shut down shortly, leading to significant job losses.

In the Vallée alone, we have gone from 2,593 direct and indirect jobs related to the forest — including jobs in the forest per se — to about 1,500 jobs today, and that number could decrease in the long-term.

The economic losses for the Outaouais region have been estimated at approximately \$110 million. Forty-four million dollars of this amount have a direct impact on the Vallée. We are referring here particularly to salaries that will no longer be paid on an annual basis.

As I said, there are also potential future losses because of the crisis in the forestry sector. This crisis, contrary to what Ms. Julien may have told you, has to do with both economic and structural considerations, in our opinion. There has been a drop in the demand for products of the pulp and paper industry because of pressure from the information technology sector. The Outaouais region, with its four pulp and paper plants, has been directly affected by the drop in demand, which is a very discouraging trend for the long-term. Major change will be required in the Outaouais region if this activity is to be maintained.

In the case of lumber, the problem is much more economic than structural in nature. Reduced opportunities will have a major impact and the result should be a consolidation of the

ces forêts sont extrêmement difficiles à aménager, très coûteuses. On a le même héritage du secteur de Mont-Laurier, c'est-à-dire vous êtes au cœur du domaine de la CIP de l'époque. On a un lourd héritage d'une forêt dégradée qui coûte cher à aménager.

Notre foresterie est dominée par des grandes entreprises multinationales. On pense notamment à Louisiana Pacific, à Bowater, qui sont les principaux gestionnaires de la forêt présentement. On a aussi un autre joueur majeur qui est le Commonwealth Plywood qui est aussi un joueur important dans le secteur forestier et dont le centre de décisions se trouve à Sainte-Thérèse, une banlieue de Montréal.

L'Outaouais est en mesure de produire environ 3,8 millions de mètres cubes, toutes essences. C'était la possibilité en 2000-2008 de la productivité forestière. Pour 2008-2013, le nouveau forestier en chef a estimé cette possibilité à 2,6 millions de mètres cubes, toutes essences, ce qui représente une baisse pour la région, l'ensemble de l'Outaouais de 32,1 p. 100. C'est une baisse importante. Cette baisse, en fait, varie entre 21,3 et 62 p. 100, 21,3 p. 100 étant pour les essences nordiques utilisées par l'usine de Bowater ici à Maniwaki et il y a environ un 40 p. 100 pour les essences liées à celle de Louisiana Pacific.

En 2000, l'Outaouais comptait 20 usines de première transformation directement liée au sciage et à la transformation pour les panneaux et les pâtes et papiers. En 2007, soit sept ans plus tard, on ne compte plus que 13 usines de ce type. La Vallée de la Gatineau a suivi la même tendance. On comptait en 2000, huit usines de transformation. En 2007, il n'en reste plus que quatre, dont une, j'ai appris ce matin, qui va fermer incessamment ce qui nous laisse des pertes d'emplois importantes.

Strictement pour la Vallée, on est passé de 2 593 emplois directs et indirects liés à la forêt — ça inclut aussi les emplois en forêt — à près de 1 500 emplois présentement qui pourraient même diminuer à long terme.

On a estimé les pertes économiques pour l'Outaouais à environ 110 millions de dollars; de ce montant, il y a 44 millions de dollars qui affectent directement la Vallée. On parle ici surtout de salaires qui ne sont plus versés sur une base annuelle.

Comme je vous ai dit, il y a aussi des pertes potentielles à venir dues à la crise forestière, une crise qui est, contrairement à ce que Mme Julien a pu vous dire, pour nous à la fois conjoncturelle et structurelle. L'industrie des pâtes et papiers subit de fortes pressions de la part des technologies de l'information qui font que la demande pour ces produits est en baisse. L'Outaouais qui compte quatre usines de pâtes et papiers est directement touché par la baisse de la demande qui est une tendance lourde à long terme. Il va falloir avoir des changements majeurs en Outaouais pour maintenir cette activité.

Pour ce qui est des bois de sciage, la problématique est beaucoup plus conjoncturelle que structurelle. Les baisses de possibilités vont avoir un impact majeur et le résultat de devrait

industry. We do not really know what the consequences of consolidation will be for the Gatineau Vallée.

This concludes my remarks, and I would like to thank you for your attention.

Senator Segal: Before I ask Ms. St-Marseille a question, I would like to offer my personal thanks to you and your colleagues who work in this exceptional service. We may talk about major government policies or whatever, but in everyday life, it is the work of volunteers like you and your colleagues that really matters in the lives of our seniors and others. As a citizen, I would like to thank you for your work.

Tell me about your funding arrangements. Gas prices have gone up. Do the volunteers who drive people to their medical appointments pay for their gas? How do you work this?

Ms. St-Marseille: We come under the Agence de santé et des services sociaux de l'Outaouais, and it provides our funding. Some individuals also make donations for transportation services. Volunteers receive a certain amount per kilometre.

Senator Segal: So a person has to have a vehicle in order to be a volunteer. Is that correct?

Ms. St-Marseille: Yes, they use their own vehicle.

Senator Segal: Does this type of activity have any impact on insurance?

Ms. St-Marseille: They are not taxis. These people are volunteers. They are legally allowed to do this. Of course, Transport Quebec does check on things. The transportation service has to be reserved 24 hours ahead of time. If we get a telephone call for a ride on the same day, we cannot do that, so as not to compete with taxis.

Senator Segal: If someone is driven from one region to another for a medical appointment, and if the individual has to wait an hour or two, does the volunteer wait as well? Does the volunteer have to wait until the appointment is over to bring the person back home?

Ms. St-Marseille: When a person calls for a ride, he or she already has an appointment. It may be in Hull, Gatineau, Ottawa or Montreal, to see specialists. The volunteers pick up people at their homes, drive them to their appointments and wait for them. That is part of the service.

Senator Segal: Without violating confidentiality, I imagine that the volunteers report to you about what they see in some homes, where there are some rather difficult situations. Can you tell us about some of these experiences volunteers have shared with you?

amener une consolidation de l'industrie, consolidation pour laquelle on ne sait pas vraiment quelle sera la résultante pour la Vallée de la Gatineau.

Sur ces paroles, je termine ma présentation et je vous remercie de votre attention.

Le sénateur Segal: Avant de poser une question à Mme St-Marseille, permettez-moi d'exprimer mes remerciements personnels à vous et vos collègues qui travaillent dans ce service extraordinaire. On peut parler des grandes politiques du gouvernement ou quoi que ce soit, mais dans la vie de tous les jours, ce sont les services des bénévoles comme vous et vos collègues qui comptez vraiment dans les vies de nos personnes âgées et des autres. Je veux exprimer mes remerciements comme citoyen pour votre travail.

Parlez-moi de la façon dont vos affaires sont financées. Le prix de l'essence a augmenté. Les bénévoles qui conduisent ceux qui ont des rendez-vous médicaux, paient-ils pour leur essence? Comment est-ce organisé?

Mme St-Marseille : On est régi par l'Agence de santé et des services sociaux de l'Outaouais qui sont nos bailleurs de fonds. Ensuite, certaines personnes vont aussi donner un don pour les transports. Le dédommagement aux bénévoles se fait à un prix fixe aux kilomètres.

Le sénateur Segal : Pour être bénévole, il faut avoir son propre véhicule?

Mme St-Marseille : Oui, ils utilisent leur propre véhicule.

Le sénateur Segal : Les assurances sont-elles touchées par ce type d'activité?

Mme St-Marseille : Ce ne sont pas des taxis. Ce sont des bénévoles. C'est permis légalement de le faire. C'est sûr qu'il y a une vérification faite par Transport Québec. Il faut que le transport soit réservé 24 heures à l'avance. Si on reçoit un téléphone la journée même, on ne peut pas faire le transport pour ne pas concurrencer avec les taxis.

Le sénateur Segal : Si on amène une personne d'une région à l'autre pour un rendez-vous médicale et si la personne qui a le rendez-vous doit attendre une heure ou deux, le bénévole attend aussi? Il attend jusqu'à la fin du rendez-vous pour ramener la personne à la maison?

Mme St-Marseille : Quand on reçoit un appel pour un transport, c'est parce que la personne a déjà un rendez-vous. Cela peut être à Hull, Gatineau ou Ottawa, Montréal pour les spécialistes. Le bénévole va aller chercher la personne à son domicile, il va l'amener à son rendez-vous à temps et va l'attendre. Cela fait partie du service.

Le sénateur Segal : Sans briser la confidentialité, j'imagine que les bénévoles vous font des rapports sur ce qu'ils voient dans les maisons, sur des situations sociales assez difficiles. Est-ce que vous pouvez partager avec nous quelques expériences qui ont été partagées avec vos bénévoles?

Ms. St-Marseille: We deal with people who are on income security and welfare. Some of them do not even have a dollar to buy a coffee. So the volunteer often has to pay out of his or her own pocket. Wait times are long, and so is the trip. This is what they tell us, but they do not put a claim in for this. Reimbursement is for the volunteers' meal, for the lunch, because they are away the entire day, but if there are other expenses, they willingly pay for them. Most of them are very available and generous. We have good people.

Senator Segal: Is it difficult to find volunteers, to recruit enough volunteers?

Ms. St-Marseille: We have seven. We did have a few more, but our criteria changed; we are requiring the vehicles to be under six years old for safety reasons. We said that it would be better if they either changed vehicles or dropped out. Some did not want to change their vehicle. But we do have seven and they are available.

Many people are on welfare in Maniwaki. We pick them up and bring them to their appointment at the clinic or hospital. As I said, we took 2,300 trips.

Senator Segal: That is an incredible number.

Ms. St-Marseille: It is horrific; we do an average of about 200 per month.

Senator Segal: Do the requests for transportation come through the churches or other social organizations?

Ms. St-Marseille: The CLSCs and seniors' homes call us. We are well known because our organization has been around for 25 years. Word gets around. We do not do much advertising. The hospitals know we exist. We also have an agreement with the local Employment Centre with respect to mileage reimbursement, so that these people can get to their appointments.

Senator Segal: Mr. Labrecque, as regards economic strategies, you discussed the problems in the region. You talked about plants that had or were about to shut down. You mentioned the crisis, which is both structural and conjunctural. In your opinion, what is the best way that the federal government can help the region pragmatically, in order to decrease rural poverty and increase economic opportunities?

If you could write the next Speech from the Throne, what would be your first suggestion, regardless of whether a Tory or a Grit government is in power?

Mr. Labrecque: I would like to provide you with a short update that I intended to give you at the end of my presentation, but I realize that I had neglected to do so. There is currently an initiative underway in the region to change the economic structure. Moreover, I came to the region because of this desire to diversify the economy. The economy of the la Vallée is in transition. We have already begun. There are already a half-dozen secondary and tertiary processing projects that are passed the

Mme St-Marseille : On fait affaire à des gens qui sont sur la Sécurité du revenu et l'Aide sociale. Il y en a qui n'ont même pas un dollar pour se payer un café. Donc, le bénévole souvent va payer de sa poche. Les heures d'attente sont longues, ainsi que le trajet. Ils nous le disent, mais ils ne le réclament pas. Le critère de remboursement est pour un repas au bénévole, pour le dîner, parce qu'il part toute la journée, mais s'il y a d'autres dépenses, il le fait de bon cœur. La plupart sont très disponibles et généreux. On a du bon monde.

Le sénateur Segal : Est-ce que c'est difficile de trouver des bénévoles, d'avoir assez de bénévoles?

Mme St-Marseille : On en a sept. On en avait un peu plus, mais nos critères ont changé; nous demandons des véhicules vieux de moins de six ans pour la sécurité des gens. On a dit que ce serait mieux soit qu'ils changent de véhicule ou qu'ils laissent. Il y en a qui ne voulait pas changer. On en a quand même sept et ils sont disponibles.

À Maniwaki, il y a beaucoup de personnes sur l'Aide sociale. On va les chercher et elles sont amenées à leur rendez-vous soit aux cliniques ou à l'hôpital. Comme je l'ai mentionné, on fait 2 300 transports.

Le sénateur Segal : C'est un chiffre incroyable.

Mme St-Marseille : C'est effrayant, c'est une moyenne d'environ 200 par mois.

Le sénateur Segal : Est-ce que les demandes de transport sont faites par les églises ou autres organisations sociales?

Mme St-Marseille : Le CLSC et les foyers de personnes âgées nous appellent. On est connu puisque cela fait 25 ans que l'organisme existe. Cela se fait du bouche à oreille. On ne fait pas beaucoup de publicité. Les hôpitaux sont au courant. On a aussi une entente avec le Centre local d'emploi pour un remboursement de kilométrage pour que ces personnes puissent aller à leur rendez-vous.

Le sénateur Segal : Monsieur Labrecque, du point de vue de stratégies économiques, vous avez cité des problèmes dans la région. Vous avez cité des usines qui ont fermé ou qui vont fermer. Vous avez parlé de la crise qui est à la fois structurelle et conjoncturelle. À votre avis, quelles sont les meilleures façons pour le gouvernement fédéral d'aider la région de façon pragmatique, de diminuer la pauvreté rurale et d'augmenter les opportunités économiques?

Si vous pouviez vous-même écrire le prochain Discours du trône, quelle serait votre première suggestion, peu importe le gouvernement en place, bleu ou rouge.

M. Labrecque : Je vais faire une petite mise au point que je n'ai pas fait à la fin de ma présentation, ce que j'avais prévu et je me suis rendu compte par après que je n'avais pas faite. Actuellement, il y a des démarches en cours dans la région pour modifier la structure économique. D'ailleurs, mon arrivée dans la région est justifiée par ce désir de diversifier l'économie. L'économie de la Vallée est en transition. On a déjà commencé. Il y a déjà une demi-douzaine de projets de deuxième et troisième transformations qui

start-up stage, that are in production or pre-production phases. We could say that there will be a change and the importance of primary processing will decline.

As for this Speech from the Throne, obviously start-up assistance for businesses would be one of the priorities. This could come in different forms, as a type of subsidy or tax holiday for start-ups, particularly in extremely sensitive sectors, such as bio-diesel, ethanol, what we call the bio-refineries, plants that produce heat, electricity and various chemicals and, finally, pulp and paper. This type of thing will be essential for the forest sector in the future. The unfortunate thing that is occurring in Quebec in particular, and I believe also in Canada, is that we have put very little effort into developing alternative products in the pulp and paper sector. We have focused a great deal on printing products. I am referring primarily to newsprint and printing paper for office printers. We have done very little to create products for the nanotechnologies. In certain sectors, research and technology are very advanced. We have literally left this up to the Americans or Scandinavians.

Increasing research budgets for these sectors would be the second measure that I would put in a budget.

Senator Segal: Could you clarify whether it is the way we manufacture the paper that is a problem or is it the paper product that we chose to make that constitutes the problem?

Mr. Labrecque: Paper production technologies are not my specialty. From what I can gather, it is a bit of both. The technologies are obsolete and, at the same time, there is a problem with what is done with the fibre that is removed once the paper has been defibrated, because this is a two-step process. The wood is defibrated and then reconstructed as paper sheets. We do have existing technologies that have not necessarily been integrated into these two processes.

The concept of bio-refineries is probably the concept of the future for the pulp and paper sector because it enables us to integrate energy production. We talk about calories or kilowatts per hour. At the same time, the production of other goods has, to some extent, shifted the cycles in accordance with the traditional paper cycles or forest product cycles. So we are keeping paper production and we can also produce high-technology products.

I read some documents about product assembly, particularly paper assembly, which could be used as antiseptics. They could be used as a barrier against infections. This is very high technology based on wood fibres. I am referring strictly to the pulp and paper sector here. But we can look at the entire construction industry in Canada, in general, and in Quebec in particular. Mr. Szaraz, Mr. Dansereau and Ms. Julien have mentioned this possibility. We could have a policy requiring architects and designers to use wood in institutional and residential construction. Wood is used a great deal in residential construction, but not much is used in

ont déjà dépassé la phase de démarrage, qui sont en phase de production ou de préproduction. On peut penser en termes qu'il va y avoir une migration ou l'importance de la première transformation va être décalée.

Pour ce qui est d'un éventuel Discours du trône, c'est certain que l'aide au démarrage d'entreprises serait une des priorités. Elle pourrait prendre plusieurs formes, soit sous forme de subventions ou sous forme de congé de taxes ou d'impôts pour l'aide au démarrage particulièrement dans les secteurs extrêmement sensibles, comme les biodiesels, l'éthanol, ce qu'on appelle les bio-raffineries, des usines qui produisent à la fois de la chaleur, de l'électricité et des produits chimiques divers, et en bout de ligne, des pâtes et papiers. Ce genre de trucs va devenir pour l'industrie forestière un enjeu majeur dans l'avenir. Le malheur du Québec en particulier, et je crois aussi du Canada, c'est qu'on a mis peu d'efforts dans le développement de produits alternatifs dans le secteur des pâtes et papiers. On s'est concentré énormément sur les produits d'impression. On parle surtout du papier journal et des papiers d'impression pour les imprimantes de bureau. On a peu fait d'efforts pour créer des produits à base des nano technologies. Les technologies sont connues où les recherches sont très avancées dans certains secteurs. On a laissé cela littéralement aux Américains ou aux Scandinaves.

C'est une deuxième mesure que je verrais dans un budget, soit d'accroître les budgets de recherche dans ces secteurs.

Le sénateur Segal : Si vous pouviez préciser, est-ce que c'est la façon dans laquelle on fait le papier qui est le problème ou est-ce que c'est le produit du papier qu'on a choisi de faire qui est le problème?

M. Labrecque : Ce n'est pas ma spécialité, les technologies qui rentrent dans la production du papier. Ce que j'en comprends, c'est que c'est un peu des deux. Il y a à la fois les technologies qui sont désuètes et à la fois, ce qu'on fait avec les fibres qu'on retire une fois que le papier est défilé parce que c'est un processus en deux temps. On défibre le bois et on le reconstruit sous feuilles de papier. Entre les deux, il y a des technologies qui existent qu'on n'a pas nécessairement été intégrées.

Le concept de bio-raffinerie est probablement le concept du futur pour le secteur des pâtes et papiers parce qu'il permet d'intégrer la production d'énergétique. On parle de calories ou de kilowatts/heure. En même temps, la production d'autres biens vient un peu déphaser les cycles en fonction des cycles traditionnels du papier ou des produits forestiers. On conserve aussi la production de papier et on peut aller dans des produits de haute technologie.

J'ai vu de la documentation concernant l'assemblage notamment de produits, même le papier, qui deviendraient des antiseptiques. Ils pourraient servir de barrière aux infections. C'est de la très haute technologie et c'est fait à partir de fibres de bois. Là, on parle strictement du secteur des pâtes et papiers. Mais on peut regarder tout le secteur de la construction au Canada, en général, et au Québec en particulier. M. Szaraz, M. Dansereau et Mme Julien ont fait écho à ça. On pourrait avoir une politique qui nous amènerait à imposer aux architectes, aux designers, l'utilisation du bois dans la construction autant sur le plan

institutional or commercial construction. We have products that are better to use than concrete and steel. We could also give some thought to developing a process or construction system that would enable us to combine the use of concrete, steel and wood, which would lead to more requirements for these materials.

The main result would be that the sawmill sector would no longer focus exclusively on producing commodities, but would also make value-added products, which is not really an incentive right now.

So the two areas that I would focus on in a future budget would be assistance for business start-ups in the form of subsidies or tax holidays and increased research budgets.

Senator Harb: Thank you very much for your presentations Benoit and Dorothy. Your organization is very interesting. Do you receive any provincial or federal subsidies and, if so, how much?

Ms. St-Marseille: Yes, we receive subsidies from the Agence de la régie de la santé. It depends on the budget estimates that are done every year. They assess our requirements. Our mandate is to provide the service. The money is really used to reimburse our volunteers for their mileage, their meals. Most of the subsidy we receive is used for that purpose.

Senator Harb: The fact that you make 2,300 trips per year is very interesting. At what time of the year do you make most of these trips? Are there some seasons that are busier?

Ms. St-Marseille: It is throughout the year. We do not have a time when we stop. We are always open, we have volunteers available seven days a week.

Senator Harb: The provincial government has just announced a national policy with regard to rural Quebec. Are you familiar with that policy?

Ms. St-Marseille: I am a counsellor at Aumond and there are a lot of issues that come up in our correspondence. There are many things sometimes that we are familiar with superficially, but not in depth.

Senator Harb: They announced a budget of \$220 million. It is called Solidarité rurale du Québec over seven years. If you read what they intend to do and what they are doing, I think there are opportunities there where you could participate.

My last question is about what we call indicators. For instance, in the past three years, do you consider that a lot of people have used your service?

Ms. St-Marseille: Yes, there are more and more. As I said, our population is aging and for our young people, it is normal that they go and study in a CEGEP or university in Hull, Gatineau, Ottawa or even Montreal. There is no doubt that people are ending up alone when they are aging. I did not bring with me a

institutionnel que résidentiel. Dans le résidentiel, le bois est très présent, mais sur le plan institutionnel ou commercial, le bois est très peu présent. Il y a des produits qui peuvent remplacer avantageusement le béton et l'acier. On peut aussi penser de développer des processus ou des systèmes de construction qui nous amèneraient à avoir une combinaison du béton, de l'acier et du bois, ce qui nous permettrait d'accroître les besoins pour ces matières.

Dans ce sens, cela amènerait surtout l'industrie du sciage à ne plus faire que des produits de commodités, mais à faire aussi des produits à plus grande valeur, ce qui n'est pas vraiment une mesure incitative en ce moment.

Les deux créneaux que je verrais dans un budget futur seraient donc : l'aide au démarrage des entreprises sous forme de subventions ou de congés de taxes ou d'impôts, et l'autre, un accroissement des budgets de recherche.

Le sénateur Harb : Merci beaucoup Benoit et Dorothy pour vos présentations. Votre organisation est très intéressante. Recevez-vous des subventions provinciales ou fédérales et si oui, combien?

Mme St-Marseille : Oui, on reçoit des subventions de l'Agence de la régie de la santé. Cela fonctionne selon des prévisions budgétaires qu'on fait chaque année. Ils évaluent nos besoins. Le mandat est de fournir le service. L'argent est réellement pour dédommager nos bénévoles pour le kilométrage, leur repas. C'est la grosse part de la subvention qu'on reçoit.

Le sénateur Harb : C'est très intéressant que vous fassiez 2 300 transports par année. À quel moment de l'année, effectuez-vous la majorité de ces transports? Y a-t-il des saisons plus occupées?

Mme St-Marseille : C'est à longueur d'année. Il n'y a pas de temps d'arrêt. On est ouvert tout le temps, on a des bénévoles disponibles sept jours sur sept.

Le sénateur Harb : Le gouvernement provincial vient d'annoncer une politique nationale en ce qui concerne le Québec rural. Est-ce que vous êtes au courant de cette politique?

Mme St-Marseille : Moi, je suis conseillère à Aumond et il y a beaucoup de dossiers qui rentrent dans nos correspondances. Il y a beaucoup de choses des fois qu'on sait juste en surface, mais pas de façon approfondie.

Le sénateur Harb : Ils ont annoncé un budget de 220 millions de dollars. On l'appelle la Solidarité rurale du Québec pour sept ans. Si on lit ce qu'ils veulent faire et ce qu'ils sont en train de faire, je trouve qu'il y a des possibilités où vous pourriez y être des participants.

Ma dernière question concerne ce qu'on appelle les indices. Considérez-vous que, par exemple, durant les trois dernières années, il y a beaucoup plus de gens qui utilisent votre service?

Mme St-Marseille : Oui, il y en a de plus en plus. Comme je disais, notre population est vieillissante et pour nos jeunes, c'est normal qu'ils vont aller étudier au cégep ou à l'université à Hull, Gatineau ou à Ottawa, même à Montréal. C'est sûr que les personnes se retrouvent seules et elles sont vieillissantes. Je n'ai

full set of statistics, but we have people who are 95 years old who use our services. There could be people who are 40 and 30 and who receive welfare to whom we provide services. Increasingly, the average age is 45 and over in our region.

Senator Harb: Senator Segal asked Benoit to tell us if he was king, what would he do. If you were queen, what is the first thing you would do to solve these problems?

Ms. St-Marseille: People can no longer afford recreational activities. There are even some who have trouble affording a meal in a restaurant. The cost of living keeps going up, and with the price of vehicles, there are many who can no longer afford one. I find that as people in the regions age, the more their quality of life deteriorates. Those who live in big cities can take a bus as transportation. They can go to see a play or a movie. But here in the region, opportunities for entertainment are minimal. So the quality of life is not the same. In order to improve their situation, we could increase their pensions, but I know that comes out of budgets and everything is expensive. It is difficult to predict what will happen in the future. It is easy to ask the government to give more money.

Senator Lavigne: Thank you for being here and sharing your comments. Ms. St-Marseille, do you have a meals-on-wheels service, meals that are brought to homes as part of your work?

Ms. St-Marseille: No, we do not provide that service. Our organization, l'Équipe des bénévoles, used to be linked to another organization called meals-on-wheels. That was dissolved perhaps two years ago. There is another organization, l'Entraide de la Haute-Gatineau, that collects food staples. I sat on the working group at one point, but I changed organizations. However, I am familiar with what goes on. L'Entraide de la Haute-Gatineau collects food staples. I am not familiar with all the resources.

Senator Lavigne: You only take care of transportation. You do not provide home health, visits. Do you also do that or is it done by another organization?

Ms. St-Marseille: It is only transportation. Other organizations do that.

Senator Lavigne: Mr. Labrecque, in your opinion, what is better: a subsidy or a tax cut, or a seven-year term for a business that starts up in your region to process forest products into something else? Is it better to have a tax credit, a tax deduction for accumulative losses over the first ten years of operation or a subsidy, according to your experience in the business?

Mr. Labrecque: Actually, it is a combination of all those things. It is not one single thing.

Senator Lavigne: What I mean is you receive certain things from the provincial government. Is what you get from the federal government different or could it be amalgamated? You would get something from the provincial level and the federal level could complement it?

pas apporté mes statistiques au complet, mais on a des gens qui ont 95 ans qui utilisent nos services. Il peut y avoir des gens de 40 ans ou 30 ans qui sont sur l'Aide sociale à qui on donne le service. De plus en plus, la moyenne d'âge est 45 ans et plus dans la région.

Le sénateur Harb : Le sénateur Segal a demandé à Benoit s'il était un roi, qu'est-ce qu'il ferait. Si vous étiez une reine, quelle est la première chose que vous feriez pour résoudre ces problèmes?

Mme St-Marseille : Les gens n'ont plus les moyens d'avoir des loisirs. Il y en a qui ont même de la difficulté à se payer un repas au restaurant. Le coût de la vie augmente tout le temps, et avec le prix des véhicules, il y en a beaucoup qui n'ont plus les moyens d'en avoir. Je trouve qu'en vieillissant, la qualité de vie des gens en région se détériore. Ceux qui sont dans les grandes villes ont l'autobus comme moyen de transport. Ils peuvent aller voir des pièces de théâtre ou aller au cinéma. Mais ici dans la région, les moyens pour se divertir sont minimes. Donc, la qualité de vie n'est pas la même. Pour améliorer leur sort, on pourrait augmenter les pensions, mais je sais que cela vient des budgets et tout coûte cher. C'est difficile de prévoir ce qui va se passer à l'avenir. C'est facile de demander au gouvernement d'en donner plus.

Le sénateur Lavigne : Merci d'être ici et de nous faire part de vos commentaires. Madame St-Marseille, avez-vous un service à domicile de popote, des repas qu'on va mener à domicile faisant partie de votre travail?

Mme St-Marseille : Non, on n'a pas ce service. Avant, notre organisme, l'Équipe des bénévoles, était relié avec un autre organisme qui était la Popote roulante. Cela a été dissous, il y a peut-être deux ans. Il y a un autre organisme, l'Entraide de la Haute-Gatineau, qui fait la récupération des denrées. J'ai fait partie du groupe de travail à un moment donné, mais j'ai changé d'organisme, mais je suis au courant du déroulement. C'est l'Entraide de la Haute-Gatineau qui fait la récupération de denrées des épiceries. Je ne connais pas toute la ressource.

Le sénateur Lavigne : Vous faites juste le transport. Vous ne faites pas d'accompagnement à domicile, des visites. Faites-vous cela aussi ou si c'est un autre organisme?

Mme St-Marseille : C'est seulement le transport. Ce sont d'autres organismes qui le font.

Le sénateur Lavigne : Monsieur Labrecque, d'après vous, est-ce mieux une subvention ou une réduction d'impôt, ou un terme de sept ans pour une entreprise qui démarre chez vous dans votre région pour transformer la foresterie en quelconque produit? Est-ce mieux d'avoir un crédit d'impôt, une déduction d'impôt pour l'accumulation des pertes qu'il va y avoir durant les dix premières années de fonctionnement ou d'avoir une subvention, d'après votre expérience à l'intérieur de l'entreprise?

M. Labrecque : En fait, c'est un élément de tout ça. Ce n'est pas un élément unique.

Le sénateur Lavigne : Ce que je veux dire, c'est que vous recevez du provincial des choses. Est-ce qu'au fédéral, c'est différent ou ça pourrait être amalgamé? Vous iriez chercher des choses au provincial et le fédéral pourrait compléter?

Mr. Labrecque: According to my current experience with the federal government, because we are often involved in joint ventures with Economic Development Canada, is that it is very efficient for subsidizing the nuts and bolts. If you need equipment, they will finance that equipment. If you need to set up your facility, they will help you. Generally, it is when you get to working capital, or somewhat softer things, that you run into a bit more trouble. They need something a bit more concrete in order to invest.

The provincial government is also involved but generally speaking, they agree to finance a project overall rather than finance a portion of the project the way the federal government does. One of the major weaknesses we see right now, and that the federal government could help with, is the working capital. It is the hardest thing to finance, be it by a bank or through subsidies, provincial or federal. It is a little easier at the provincial level, but overall, that aspect is not covered. It is very difficult. It often puts a break on start-ups or development, the fact that you do not have the working capital to get well-established in the market. This weakness often leads the business person to make decisions that will kill the business or that will make it go off on a tangent which may not be the most efficient. It is an important issue.

Senator Lavigne: Is the Business Development Bank of Canada involved in providing working capital in these areas?

Mr. Labrecque: Yes, but those are loans at interest rates that are far from preferential. They require collateral like all the banks. They take a few more risks than a conventional bank, a bit like Investissements Québec. Investissements Québec also finances working capital. But that remains a loan that weighs heavily on the business, which mortgages its long-term development. So to help through subsidies would facilitate the start-up of certain projects that have a hard time getting off the ground.

[English]

The Chairman: Dorothée, I have a question on all the good things that you do with your organization. In your effort to assist these people at every level, do your volunteers meet people who are having difficulty with literacy.

I ask the question because at almost at every level in this country there are people who have great difficulty in reading and writing and it affects their lives in very profound ways. I wondered whether this was evident in the kind of work you do.

Ms. St-Marseille: I have not received comments on that specific problem.

The Chairman: That is very good news.

Ms. St-Marseille: I know that the people have to sign forms and they can sign their names.

M. Labrecque : Mon expérience actuelle avec le fédéral, parce qu'on est souvent dans des projets conjoints avec DEC Canada, le DEC est très efficace pour la subvention de la quincaillerie. Si vous avez besoin d'équipement, ils vont financer l'équipement. Si vous avez besoin d'aménager votre local, ils vont vous aider. Généralement, c'est quand on arrive aux fonds de roulement, des choses un peu plus molles qu'il y a un peu plus de difficulté. Ils ont besoin d'un peu plus de concret pour investir.

Le provincial est aussi là-dedans, mais généralement, ils acceptent de financer un projet plus dans son ensemble que de financer qu'une portion du projet comme le fédéral le fait. Une des grandes faiblesses que l'on perçoit présentement et que le fédéral pourrait combler, c'est souvent les fonds de roulement. C'est l'élément le plus difficile à financer, que ce soit par une banque ou par des subventions, que ce soit provincial ou fédéral. C'est un peu plus facile au provincial, mais généralement, ce champ d'activités n'est pas couvert. C'est très difficile. C'est souvent un frein au démarrage d'une entreprise ou à son développement, le fait de ne pas avoir de fonds de roulement pour arriver à bien s'implanter dans le marché. Cette faiblesse, va lui faire prendre des décisions qui vont souvent faire mourir l'entreprise ou qui vont lui faire prendre une tangente qui n'est peut-être pas celle qui va être la plus efficace. C'est un élément important.

Le sénateur Lavigne : Est-ce que la BDC, la Banque de développement du Canada, n'est pas dans les fonds de roulement, dans ces domaines?

M. Labrecque : Oui, mais cela reste des prêts avec des taux qui sont loin d'être préférentiels. Ils prennent des garanties comme toutes les banques. Ils prennent un peu plus de risque qu'une banque conventionnelle, un peu à l'image d'Investissements Québec. Investissements Québec aussi fait du financement de fonds de roulement. Mais cela reste un prêt qui pèse sur l'entreprise, qui hypothèque son développement à long terme. Donc, aider sous forme de subventions viendrait faciliter le démarrage de certains projets qui ont de la difficulté à prendre un envol.

[Traduction]

La présidente : Dorothée, j'ai une question à propos de toutes les bonnes choses qu'accomplit votre organisme. Dans vos efforts pour venir en aide à ces gens à tous les niveaux, est-ce que vos bénévoles rencontrent des gens qui sont analphabètes?

Je pose cette question parce qu'à peu près à tous les niveaux dans notre pays il y a des gens qui ont énormément de difficulté à lire et à écrire et cela a un impact très profond sur leur vie. Je me demandais si c'était évident dans le genre de travail que vous faites.

Mme St-Marseille : On ne m'a rien signalé à propos de ce problème précis.

La présidente : C'est une très bonne nouvelle.

Mme St-Marseille : Je sais que les gens doivent signer des formulaires et ils savent écrire leurs noms.

The Chairman: Thank you very much both of you. It was wonderful to have you here today.

The committee adjourned.

MANIWAKI, QUEBEC, Friday, June 8, 2007

The Standing Senate Committee on Agriculture and Forestry met this day at 1:31 p.m. to examine and report upon rural poverty in Canada.

Senator Joyce Fairbairn (*Chairman*) in the chair,

[*English*]

The Chairman: We are now at the part of our study that we look very much forward to; a time when local citizens can come and talk about the issues that are closest to them.

Darlene Lannigan, Assistant — Maniwaki, Office of Lawrence Cannon, M.P., as an individual: Good afternoon, senators. I did not plan to speak today as I was here as an observer only. However, listening to the presentations this morning, I would like to clarify a few issues.

As you understand, I have not prepared anything as such, so my presentation will be mixed. I am going to go into it very quickly.

The poverty in this area is a major problem. Before working for Mr. Cannon, I taught at a high school here in Maniwaki and I taught at a high school in Gracefield, which is one of our smaller municipalities.

Obviously, when there are no jobs, and there is not any money coming in, parents have to look to other alternatives to support their families. It is unfortunate that some people have to turn to crime. The most popular and profitable crime is drugs. We have many families who do not work, yet we see that they live very well. We wonder how they can live without a regular income. Obviously, we know where that money is coming from. The worse part is we also know that money comes from teenagers. I would like to say it is limited at the very worst at the high school level, but no, it is also in the elementary system.

Mr. Cannon did a roundtable on crime in Gracefield. We chose that area because it is one of the worse areas in the Upper Gatineau Valley. The police force informed us that the drugs that they call Maniwaki Gold and Gatineau Gold are exported out of our area into other provinces in Canada. At the school in Gracefield, high school students were pushing drugs for their parents. We also asked for the intervention of the RCMP, other police forces and social workers and so on and so forth. We also met with the students.

La présidente : Merci beaucoup à vous deux. Nous avons été ravis de vous accueillir ici aujourd'hui.

La séance est levée.

MANIWAKI (QUÉBEC), le vendredi 8 juin 2007

Le Comité sénatorial permanent de l'agriculture et des forêts se réunit aujourd'hui à 13 h 31 pour examiner, en vue d'en faire rapport, la pauvreté rurale au Canada.

Le sénateur Joyce Fairbairn (*présidente*) occupe le fauteuil.

[*Traduction*]

La présidente : Nous entamons maintenant la partie tant attendue de notre étude; c'est l'occasion de donner la parole aux citoyens pour parler des questions qui leur tiennent à cœur.

Darlene Lannigan, assistante — Maniwaki, Bureau de Lawrence Cannon, député, à titre personnel : Bonjour, honorables sénateurs. Je n'avais pas prévu de prendre la parole aujourd'hui, car j'étais venue à titre d'observatrice seulement. Toutefois, après avoir écouté les exposés de ce matin, j'aimerais clarifier quelques points.

Comme vous le comprendrez, je n'ai rien préparé en tant que tel, donc mon exposé traitera de questions variées. Je vais vous le présenter très rapidement.

La pauvreté dans cette région est un problème criant. Avant de travailler pour M. Cannon, j'enseignais dans une école secondaire à Maniwaki ainsi qu'à une autre à Gracefield, qui est l'une de nos petites municipalités.

Évidemment, lorsqu'il n'y a pas d'emploi et aucune source de revenu, les parents doivent trouver des solutions de rechange pour subvenir aux besoins de leurs familles. Il est malheureux que certains tombent dans la criminalité. Le crime le plus populaire et le plus lucratif, c'est le trafic de drogues. Nous avons de nombreuses familles qui ne travaillent pas et, pourtant, nous les voyons mener un bon train de vie. Nous nous demandons comment elles arrivent à vivre sans un revenu régulier. Bien entendu, nous savons d'où provient cet argent. Le pire, c'est que nous savons aussi que cet argent provient des adolescents. J'aimerais pouvoir dire que le problème se limite, dans le pire des cas, au secondaire; mais non, il est également présent au primaire.

M. Cannon a organisé une table ronde sur la criminalité à Gracefield. Nous avons choisi cette région, car c'est l'une des pires de la Haute-Gatineau. Le service de police nous a informés que les drogues de notre région, baptisées le « Maniwaki Gold » et le « Gatineau Gold », sont exportées vers d'autres provinces au Canada. À l'école de Gracefield, les étudiants de niveau secondaire vendent de la drogue pour le compte de leurs parents. Nous avons également demandé l'intervention de la GRC, d'autres forces policières et de travailleurs sociaux, et cetera. Nous avons aussi rencontré les étudiants.

We advised the representative from the RCMP that when he comes into this area, it is not a normal area. He walked into the first classroom and said, "Children steal from their parents to buy drugs." I said, "No, it does not work like that here. The children are part of their parents' enterprise. They get up in the morning and say, 'It is okay because I do not have to pay for my drugs. I choose what I want on the table that my parents have not consumed the night before.' Also, they tell me to bring some to my friends."

Principals or vice-principals met with students in who told them how much they had sold. It was a very good enterprise. They were talking like real business people and saying, "I sold so much of this and so much of that and my business is very good, but now I have to recruit people to sell more." So now, we are going into the elementary system.

It is sad. On my lunch hour, I went out to have a cigarette, my bad habit, and I met up with a criminologist who gave me the good news that she was just accepted in her doctorate. She works for the Kitigan Zibi Police Force. She informed me that they had just picked up some more meth on the reserve, which is also a major problem in town.

We had a street rumble on our main street in Maniwaki. It was mostly teenagers, some a little older. It all goes back, I presume, to drugs because I recognized the people who were named. We have an excellent collaboration with the police amérindienne and with the Sûreté du Québec. They called in all their forces. There were about 50 people involved, some of them parents. The following night, there was supposed to be another rumble. The Kitigan Zibi Police closed the reserve, closed the entrance to town. La Sûreté du Québec closed down the town.

The town of Maniwaki applied for a crime prevention program. It was not accepted. That was with Stockwell Day's office, at the federal level. Sadly, we were not accepted. I spoke to Stockwell Day's office and said that they do not have the full picture of the economic situation and our major drug problem.

We also have three cultures; we have the English, the French and the Aboriginal peoples. If you look at the Aboriginal peoples, we have the Kitigan Zibi Reserve that borders the town. I presume you came in from the Gatineau side. We also have the Rapid Lake or Barrière Lake Reserve. It is very, very difficult because they are completely different culturally. They also come into town and we end up with four cultures.

Unfortunately, many children do not graduate from high school. As for hospital service, we do not have a maternity ward anymore. I think we are losing more and more services. We do not have the services of specialists. People have to go out of town to

Nous avons prévenu le représentant de la GRC, avant sa visite, que cette région n'était pas comme les autres. Dans la première salle de classe où il est entré, il a dit : « Les enfants volent l'argent de leurs parents pour acheter de la drogue. » J'ai rétorqué : « Non, ce n'est pas ainsi que ça marche ici. Les enfants travaillent avec leurs parents. Ils se réveillent le matin, et que voient-ils sur la table? La drogue que leurs parents n'ont pas consommée la veille. Ils se disent alors : 'Je peux choisir ce que je veux sur la table. Il n'y a pas de mal à cela, car je n'ai pas besoin d'acheter ma drogue. De plus, mes parents me disent d'en apporter un peu à mes amis.' »

Par ailleurs, les directeurs d'école ou leurs adjoints ont rencontré des étudiants pour leur poser des questions sur la quantité de drogues qu'ils avaient vendues. C'était un commerce très lucratif. Ces étudiants parlaient comme de vrais gens d'affaires : « J'ai vendu tant de ceci et tant de cela, et mon commerce est en plein essor, mais je dois maintenant recruter des gens pour en vendre davantage. » Voilà pourquoi nous passons maintenant aux écoles primaires.

C'est triste. À l'heure du midi, je suis allée fumer une cigarette, une mauvaise habitude que j'ai, et j'ai rencontré une criminologue qui m'a annoncé la bonne nouvelle qu'elle venait d'être acceptée pour son doctorat. Elle travaille pour le service de police de Kitigan Zibi. Elle m'a appris que la police avait récemment fait une autre saisie de méthamphétamine dans la réserve, ce qui constitue également un grave problème en ville.

Il y a eu une bagarre sur la rue principale à Maniwaki. C'était surtout des adolescents, mais certains étaient plus âgés. Je suppose que tout cela est lié à la drogue, car j'ai reconnu les personnes nommées. Nous avons une excellente collaboration avec la police amérindienne et la Sûreté du Québec. On a fait appel à leurs forces. Une cinquantaine de personnes étaient concernées dans cette affaire, notamment des parents. La nuit suivante, il devait y avoir une autre bagarre. La police de Kitigan Zibi a fermé la réserve, fermé l'entrée à la ville. La Sûreté du Québec a fermé la ville.

La ville de Maniwaki a présenté une demande dans le cadre d'un programme de prévention du crime. La demande n'a pas été acceptée. Nous nous étions adressés au bureau de Stockwell Day, à l'échelle fédérale. Malheureusement, nous n'avons pas été acceptés. J'ai parlé avec les représentants du bureau de Stockwell Day et je leur ai dit qu'ils n'avaient pas une image exacte de la situation économique et de notre grave problème de drogue.

Par ailleurs, notre région compte trois cultures : les anglophones, les francophones et les Autochtones. En ce qui concerne les Autochtones, il y a la réserve de Kitigan Zibi qui longe la ville. Je suppose que vous êtes venus du côté de la Gatineau. Nous avons aussi la réserve du lac Rapide ou du lac Barrière. C'est extrêmement difficile car ces Autochtones ont une culture tout à fait différente. Eux aussi viennent en ville, et on finit par avoir quatre cultures.

Malheureusement, de nombreux enfants ne terminent pas leurs études secondaires. Quant aux services hospitaliers, nous n'avons plus de pouponnière. Je crois que nous perdons de plus en plus de services. Nous n'avons aucun service de spécialistes. Les gens

see a specialist. It is expensive. The people do not have the money. If you want to send your kids to post-secondary education, it is hard. I have a daughter and a son and it is costing me \$2,500 per month for the bare necessities to have them live in the city. My people in this area cannot afford that type of expense.

We do not get help from anyone. How do you expect these people to get out of poor situations when there is no help and they do not have the money to do anything? They do not have the money to educate their children. They do not have money for dental care or private hospital care.

I could go on and on, but I think I have given you the worst of our situation.

[Translation]

Georges Lafontaine, political attaché to the MNA for Gatineau, Ms. Stéphanie Vallée, as an individual: Madam Chairman, I had not anticipated addressing you today, so I have nothing prepared. I was born in the region. I am political attaché to Ms. Stéphanie Vallée, the MNA for Gatineau, and previously, I was political attaché to Ms. Vallée's predecessor, Mr. Réjean Lafrenière. I have worked as a journalist, mostly in the region, and I am an author. I have been an observer, and what I have observed in the region is difficult to explain.

I can tell you that my great-grandfather had 10 children. Nine of those children lived their lives here. A generation later, only three or four children, out of another ten or so, stayed in the region. The others went off to the city because better opportunities were available and because a lot of land was needed to provide for a family. In my generation, I am the only one to stay in the region, and I do not live from the land.

You mention agriculture. This is an interesting topic because we had what some call subsistence agriculture here: small plots of land, but plots with which a family could once survive.

The scale of agricultural development became larger and larger, with the result that small farms with only one lot were no longer viable. A number of these small properties have been abandoned. My father's has not been abandoned, but it has been allowed to revert to forest. That is where I live today. Many of the farms have disappeared. The only ones to have succeeded are those with a decent milk quota; this does not necessarily require a lot of land, and it allows you to make a living.

As we talk about forestry, I am going to go back into the past. My father used to tell me that, back then, a few hundred feet from our house, was a dairy that made cheese and butter, and that almost every village had one. People in the surrounding area could live on these local products and services. It is the same in forestry. Rationalization, the need to have plants that are ever more efficient, means that little village sawmills no longer exist today. Those little mills that provided employment for ten or so

doivent sortir de la ville pour pouvoir consulter un spécialiste. Cela coûte cher. Les gens n'ont pas l'argent. Il est également difficile d'envoyer ses enfants dans un établissement d'enseignement postsecondaire. J'ai une fille et un garçon, et cela me coûte 2 500 \$ par mois pour couvrir leurs besoins essentiels en ville. Les gens dans cette région ne peuvent se permettre ce type de dépense.

Personne ne nous offre de l'aide. Comment s'attendre à ce que ces gens sortent de leur misère s'ils n'obtiennent aucune aide et s'ils n'ont pas les moyens de faire quoi que ce soit? Ils n'ont pas d'argent pour faire instruire leurs enfants. Ils n'ont pas d'argent pour des soins dentaires ou pour des soins hospitaliers privés.

Je pourrais continuer encore longtemps, mais je crois que je vous ai décrit ce qu'il y avait de pire dans notre situation.

[Français]

Georges Lafontaine, attaché politique de la députée de Gatineau, Mme Stéphanie Vallée, à titre personnel : Madame la présidente, je n'avais pas prévu prendre la parole aujourd'hui, alors je n'ai rien de préparé. Je suis originaire de la région. Je suis attaché politique de Mme Stéphanie Vallée, députée de Gatineau et auparavant, j'ai été attaché politique du prédécesseur de Mme Vallée, M. Réjean Lafrenière. J'ai été journaliste dans la région principalement et auteur. J'ai été un observateur, et la situation de la région est difficile à expliquer.

Ce que je peux vous dire c'est que mon arrière grand-père a eu dix enfants. Neuf enfants se sont tous établis ici. Dans la génération suivante, il y en a seulement trois ou quatre, sur une dizaine d'enfants, qui sont restés dans la région. Les autres sont partis vers la ville parce que les opportunités étaient plus intéressantes, et que ça prenait beaucoup de plus grandes terres pour faire vivre une famille. Je suis le seul de ma génération, qui est resté dans la région, non pas pour vivre sur la terre.

Vous parlez d'agriculture. C'est intéressant d'en parler parce qu'ici, on avait ce que certains ont appelé une agriculture de subsistance; de petites terres, mais qui permettaient à une certaine époque, à une famille de survivre.

L'agriculture s'est développée avec des moyens de plus en plus importants ce qui fait que les petites fermes qui n'avaient qu'un lot, ne devenaient plus rentables. Plusieurs de ces terres ont été abandonnées. La terre de mon père n'a pas été abandonnée, mais elle a été laissée au reboisement. C'est là où j'habite aujourd'hui. Beaucoup de ces terres ont disparu. Les seules qui ont réussi sont celles qui avaient des quotas de lait payants, qui ne demandaient pas nécessairement d'immenses terres, mais qui permettaient de vivre.

Pour parler de foresterie, je vais faire un détour dans le passé. Mon père me racontait, qu'à l'époque, à quelques centaines de pieds de chez nous, il y avait une fromagerie, une beurrerie, et qu'il y en avait une par village pratiquement. La population environnante pouvait vivre de ces produits et services. Dans le domaine de la forêt, c'est un peu la même chose. La concentration, la nécessité d'avoir des installations de plus en plus performantes a fait que les petits moulins de villages

people are gone. Now giant mills processing huge quantities of wood provide work for fewer people; in any given region, there is far more lumber, but far less employment than in the past.

Darlene brought up the question of health services. The same process is at work. We are told that health services are going to be concentrated in one place, and now health care is a problem. The same philosophy is being used in agriculture and forestry: we are told that we need to consolidate in order to be profitable, so that one plant can do better than the others. Meanwhile, our agricultural land is being abandoned. Our forests, the birthright of everyone in the region, have been left in the hands of big business. And it seems that no one can say a thing about it. That agricultural land with all its potential is still here in the region. It is often abandoned, but it is still here, and so is the potential.

You asked what we would do if we were president or prime minister. First of all, I would find a way of making that land valuable again. Of course we can forget subsistence agriculture, but perhaps there are other options. The world has changed; people no longer just eat their own beef and their own vegetables as they did in years past. Consumers' tastes have greatly evolved.

The same thing happens with the forestry. I tell myself that to sustain development in regions like ours, it is just like Ms. Denise Julien was saying, we need access to new technologies.

It is also important to consider education. Our young people have to go elsewhere to be educated, and then we lose them. When it is possible for one end of the world to communicate with the other via the Internet, with the cameras and all those things, how is it that we are not able to bring education to our remote regions, by providing technical resources, to offer CEGEP and university courses in our region rather than our sending our people out? I think that it would save in human resources, and waste less time and money.

[English]

Hon. Wayne Easter, P.C., M.P., as an individual: Like Darlene and Georges, Senator Fairbairn asked me to come here and listen. This does not seem like we are listening, does it? Thank you for the opportunity to get involved in the discussion.

As a bit of background, I am a former Canadian farm leader. I have been Solicitor General of Canada and I am well aware of the issues that you talk about Darlene, and they are increasingly serious, especially crystal meth.

In the Martin government, I was responsible for the Rural Secretariat. I do not know whether you people have met with the rural sector. You should get to know the people in that department as they have some good programs. Currently, I am

n'existent plus aujourd'hui. Ces petits moulins fournissaient du bouleau à une dizaine de personnes n'existent plus. Maintenant, ce sont des super moulins avec des quantités énormes de bois qui fournissent de l'emploi à moins de gens, ce qui fait que dans une région donnée, pour beaucoup plus de bois coupé, on fournit beaucoup moins d'emploi que par le passé.

Darlene a évoqué la question des services de santé. C'est le même principe. On a dit qu'on va concentrer les services de santé dans un seul endroit, et là, il y a toute la problématique des services de santé. On a appliqué la même philosophie dans l'agriculture et dans la foresterie, où l'on a dit qu'on va concentrer pour rentabiliser, pour avoir un centre qui soit mieux que les autres. Pendant ce temps, on a abandonné nos terres agricoles. On a laissé aux mains de la grande entreprise notre forêt qui est le bien commun de tout le monde de la région. Et pour lequel on a l'impression qu'on n'a aucun mot à dire là-dessus. On a le potentiel de toutes ces terres agricoles qui sont encore présentes dans la région, laissées en friches souvent, mais elles sont encore là. Le potentiel est là.

Vous demandiez si on était président ou premier ministre, ce que l'on ferait. D'abord, il me semble qu'il faut trouver un moyen de revaloriser ces terres agricoles. Il est certain que l'agriculture de subsistance, il faut l'oublier, mais il y a peut-être d'autres options. Le monde a changé, on ne consomme plus que du bœuf et les légumes qu'on cultivait il y a quelques années. Les goûts des consommateurs ont beaucoup évolué.

Même chose pour la foresterie, je me dis que pour soutenir le développement des régions, c'est un peu ce que Mme Denise Julien disait, il faut avoir accès à de nouvelles technologies.

Il est aussi important de penser à l'éducation. Nos jeunes doivent aller à l'extérieur pour de la formation et on les perd. Dans un monde où l'on est capable de communiquer d'un bout à l'autre du monde, avec Internet, les caméras, et tout ça, comment se fait-il qu'on ne soit pas capable d'apporter l'éducation dans nos régions éloignées, en fournissant des moyens techniques, pour offrir des cours de cégeps et universitaires dans les régions plutôt que de les envoyer à l'extérieur? Je pense que ça coûterait moins cher en ressources humaines, en temps perdu et en ressources perdues.

[Traduction]

L'honorable Wayne Easter, C.P., député, à titre personnel : Comme pour Darlene et Georges, le sénateur Fairbairn m'a demandé de venir ici et d'écouter. Il semble que nous faisons plus qu'écouter, n'est-ce pas? Merci de me donner l'occasion de participer à la discussion.

Pour vous situer, je suis un ancien dirigeant du secteur agricole canadien. J'ai été Solliciteur général du Canada et je suis bien conscient des problèmes dont vous parlez, Darlene. Ils sont de plus en plus graves, surtout la méthamphétamine.

Dans le gouvernement Martin, j'étais responsable du Secrétariat rural. Je ne sais pas si vous avez rencontré les représentants du secteur rural. Vous devriez communiquer avec les gens de ce ministère car ils ont de bons programmes. À l'heure

Agriculture Critic with the Official Opposition. While rural is certainly much more than agriculture, I want to mention a couple of points.

Two years ago I did a fairly major study on low farm income. One thing is for certain, if there are consistent losses in the farm sector in rural Canada, it is going to have a spin-off effect right through the rural economy. If farmers have money, it does not exactly burn a hole in their pockets; it is spent, it flows into the economy and it assists in many ways.

Although I do not have that report with me, I do have some figures that will tell you the magnitude of the problem. These figures are only up to 2003.

I think you ought to keep in mind in terms of rural Canada versus rural American; the Americans are coming off with their three best farm income years in history. Canada is coming off with its three worse years in part because we were looking to the WTO as a solution while the U.S. went merrily along its way with its U.S. Farm Bill policy.

Here are the figures: George Brinkman put together figures in constant dollars. The best year in Canadian farming was 1975. In constant dollars, net farm income in 1975 was \$3.3 billion, with farmers carrying a debt load of \$7.8 billion. Now, these figures are net farm income from the marketplace, no government subsidies or anything. These figures also include supply management which is doing well.

In 2003, net farm income was negative \$2 billion; that is without government payments, negative \$2 billion, with a debt load of \$47.7 billion. By now, that debt load is I believe \$52.6 billion or somewhere around there at the end of 2006.

Here is what happened between 1975 and 2003. Our net farm income went from \$3.3 billion from the market to negative \$2 billion. Our debt load went up from \$7.8 billion to \$47.7 billion.

The message in that is that there is a big problem in terms of Canadian agriculture policy. In the report entitled *Empowering Canadian Farmers in the Marketplace*, I wrote that when we look at Canadian farms we see that every economic indicator is positive, production, revenue, exports, output per acre, output per farmer, cost per unit, et cetera. Every indicator is positive except net farm income. As farmers produce more, export more and produce more efficiently, farmers are rewarded less.

I would ask the question, if that is the case, if those are the facts and I submit they are, does the farm income problem have its genesis on the farm? I would suggest it does not.

actuelle, je suis porte-parole de l'opposition officielle en matière d'agriculture. Bien que le secteur rural ne se limite certainement pas à l'agriculture, j'aimerais faire valoir quelques points.

Il y a deux ans, j'ai fait une étude assez importante sur le faible revenu agricole. Une chose est sûre : s'il y a des pertes constantes dans le secteur agricole au Canada rural, c'est toute l'économie rurale qui en subira les effets. Quand les agriculteurs ont de l'argent dans leurs poches, cet argent n'y reste pas; il est dépensé et réinjecté dans l'économie, produisant ainsi de nombreuses retombées.

Même si je n'ai pas le rapport sous la main, j'ai quelques chiffres qui vous donneront une idée de l'ampleur du problème. Ces chiffres ne remontent que jusqu'à 2003.

Je crois qu'il faudrait garder à l'esprit la comparaison entre le milieu rural au Canada et celui aux États-Unis; les Américains connaissent les trois meilleures années de revenu agricole dans toute leur histoire. Pour le Canada, c'est le contraire et cela s'explique, en partie, parce que nous avons misé sur l'OMC pour trouver une solution, alors que les États-Unis ont joyeusement suivi leur propre voie avec leur politique du Farm Bill.

Voici les chiffres : George Brinkman les a rassemblés en dollars constants. La meilleure année pour l'agriculture canadienne a été en 1975. En dollars constants, le revenu agricole net en 1975 s'est élevé à 3,3 milliards de dollars, le niveau d'endettement des agriculteurs se situant à 7,8 milliards de dollars. Il faut dire que ces chiffres représentent le revenu agricole net du marché, sans subvention gouvernementale ou quoi que ce soit d'autre. Ces chiffres comprennent aussi la gestion de l'offre, qui se portait bien.

En 2003, le revenu agricole net affichait un manque à gagner de 2 milliards de dollars et ce, sans les paiements gouvernementaux : un manque à gagner de 2 milliards de dollars, avec un niveau d'endettement de 47,7 milliards de dollars. À l'heure actuelle, plus exactement à la fin de 2006, ce niveau d'endettement s'élève, je crois, aux alentours de 52,6 milliards de dollars.

Voici ce qui s'est passé entre 1975 et 2003. Notre revenu agricole net est passé de 3,3 milliards de dollars, sans les subventions gouvernementales, à un manque à gagner de 2 milliards de dollars. Notre niveau d'endettement est passé de 7,8 milliards de dollars à 47,7 milliards de dollars.

Le message à retenir, c'est qu'il y a un grand problème au chapitre de la politique agricole canadienne. Dans le rapport intitulé *Un pouvoir de marché accru pour les producteurs agricoles canadiens*, j'ai écrit que lorsque nous examinons les données concernant notre agriculture, nous constatons que tous les indices économiques sont favorables : production, recettes, exportations, production par hectare, production par agriculteur, coût par unité, et cetera. Tous les indices sont favorables, excepté le revenu net des agriculteurs. Ils produisent davantage, exportent davantage et font des gains d'efficacité, mais ils reçoivent de moins en moins en retour.

La question suivante se pose : si tel est le cas, si tels sont les faits, et j'affirme qu'ils le sont, le problème du revenu agricole découle-t-il du secteur agricole? Je dirais que non.

You will hear whether it was us when in government or whether it is the current government, you will hear them say it must be a farm management problem. It is not a farm management problem. It is a farm policy problem and our place in the world. I raise that from the agriculture side.

There are 40 recommendations in the report. The bottom line is the farm community needs to be empowered in a marketing sense in order to gain its fair share from the marketplace.

The last comment I want to make relates to rural as a whole. There is no question; there is a rural/urban divide. My own estimation of what is wrong with rural Canada, simply put, is that rural Canada is exploited by damn near everyone, from businesses in the resource industry, from the processing industry and the agricultural industry, from the fish packers and the fishing industry, from the multinationals in the forestry industry, you name it.

These figures that I will give you are not up to date. They are two years old, taken before the last Census. The calculations that I made at that time to put rural Canada into perspective are as follows. Rural Canadians make up approximately 31 per cent of our population and make up 24 per cent of the total employment in Canada. Rural Canada contributes 22 per cent to the GDP and, in fact, is responsible for 40 per cent of Canada's total exports in forestry, mining, fisheries, agriculture and energy. Unfortunately, rural Canadians are not accumulating the benefits of that massive resource development in those major commodities in rural Canada. Somebody else is accumulating that wealth rather than rural Canada. The other interesting thing is the productivity in the resource-based sector is 33 per cent higher than the Canadian average. On a productive basis, we are doing well, but we are not doing well on the wealth-accumulation basis.

The last point is this: In the new age that we find ourselves in, 95 per cent of Canada's natural and environmental resources are in rural Canada. I think as we move ahead, that is an extremely important issue that we must look at closely. Somehow, governments, both federal and provincial, have to seize the opportunity and ensure in the new green age, or whatever you want to call it, that we benefit from some of the policy development.

Senator Segal: Darlene, Senator Pierre Claude Nolin chaired a committee that called for the abolition of the legal interdiction for the use of marijuana on the assumption that if it were legal, it would not be a business. I have always worried that part of the reason why we do not enforce our drug laws as strictly as we might is we cannot afford to as we do not have the resources and it is a way to look the other way when people in poverty find the only way they possibly can to make a living.

Peu importe le gouvernement au pouvoir, que ce soit nous de l'opposition ou le gouvernement actuel, les gens diront que cette situation est liée à un problème de gestion agricole. Ce n'est pas le cas. Il s'agit d'un problème de politique agricole et de notre place dans le monde. Je souligne ce point du point de vue du secteur agricole.

Le rapport contient 40 recommandations. Au fond, la communauté agricole a besoin d'un pouvoir de marché pour conquérir sa juste part du marché.

La dernière observation que je veux faire concerne le secteur rural dans son ensemble. Nous ne pouvons le nier : il existe un fossé entre les régions rurales et les régions urbaines. Voici ma propre hypothèse de ce qui ne va pas au Canada rural : simplement dit, le Canada rural est exploité par pratiquement tout le monde : depuis les entreprises du secteur des ressources, du secteur de la transformation et de l'industrie agricole, des emballeurs de poisson et de l'industrie de la pêche, des multinationales de l'industrie forestière, et j'en passe.

Les chiffres que je vous ai donnés ne sont pas à jour. Ils sont vieux de deux ans, car ils ont été recueillis avant le dernier recensement. Voici ce que j'ai trouvé en faisant mes calculs à l'époque pour mettre le Canada rural en perspective. Les Canadiens ruraux représentent environ 31 p. 100 de notre population et 24 p. 100 de l'emploi total au Canada. Le Canada rural contribue à 22 p. 100 du PIB et, en fait, est responsable de 40 p. 100 des exportations totales du Canada dans les domaines des forêts, des mines, de la pêche, de l'agriculture et de l'énergie. Malheureusement, les Canadiens ruraux ne profitent pas des avantages de cette énorme mise en valeur de ressources dans tous ces produits. Ce n'est pas le Canadien en milieu rural qui accumule cette richesse, mais quelqu'un d'autre. Autre fait intéressant, la productivité dans le secteur des ressources est supérieure de 33 p. 100 à la moyenne canadienne. Sur le plan de la productivité, nous affichons de bons résultats, mais il n'en va pas ainsi sur le plan de l'accumulation de la richesse.

Le dernier point que je veux faire valoir est le suivant : dans cette nouvelle ère, 95 p. 100 des ressources naturelles et environnementales du Canada se trouvent dans les régions rurales. Je crois qu'il s'agit d'une question extrêmement importante que nous devons examiner de près, au fur et mesure que nous avançons. D'une manière ou d'une autre, les gouvernements, tant fédérale que provinciaux, doivent saisir l'occasion et s'assurer que dans la nouvelle ère écologique, ou peu importe comment vous l'appellez, nous profitons d'une partie de l'élaboration des politiques.

Le sénateur Ségat : Darlene, le sénateur Pierre Claude Nolin a présidé un comité qui préconisait l'abolition de l'interdiction légale de la marijuana, en partant du principe que la légalisation de cette drogue annulerait le besoin d'en faire le commerce. J'ai toujours craint qu'une des raisons pour lesquelles nous n'appliquons pas nos lois en matière de drogues aussi rigoureusement que nous le devrions, c'est que nous n'en avons pas les moyens, faute de ressources. C'est une façon de se fermer les yeux lorsque c'est le seul moyen pour les gens vivant dans la pauvreté de gagner leur vie.

I would like you to reflect on whether we have to come at that issue in some other way if you assume that there is no will to deal directly with the poverty issue. If you look at the history and what Wayne Easter has suggested, it certainly does not appear to have been much will to address the poverty issue.

A question for Wayne, and I thank you very much for being here, you are from Prince Edward Island, you could be other places today, and I really appreciate your coming and the work that you have done on this issue as a member of Parliament and as an agricultural representative.

In the work that you did on rural incomes, I would be interested in your perspective of the public servants who work in this area at Agriculture and Agri-Food Canada. I have a high regard for their integrity, their commitment and their determination. I think as a group, they share the view that food is a commodity. If we act too quickly to help the farming community, it will actually cost us too much. Productivity is going up. The efficiency is superb. The longer we wait the fewer farmers we will have to deal with and therefore, we should just wait these politicians out. They come and they go. They get elected, they get defeated. In the meantime, we are losing our farming population. If we wait longer, frankly, the population will disappear.

That is part of why the facts which you have, which I assume they have in the Department of Finance and in the Department of Agriculture and Agri-Food, have not produced the kind of policy shifts that they would normally suggest.

I would appreciate your comments on those two perspectives.

Ms. Lannigan: I would go back to the roundtable that we had. There was a woman who was there who worked with social services. She thanked Mr. Cannon and the Conservative government for raising the age of consent for sexual activity. One of her observations was why do we not do the same thing with drugs, especially with the pushers to get them off the streets and the schoolyards.

I understand that it involves a lot of money and you need a lot of policemen to enforce laws, which we do not have. I think we have to come down harder on the pushers. We should have a law that if a pusher is found in the schoolyard; he or she is fined and depending on the number of offences the sentence would become stiffer.

To me, it seems unethical, immoral, I could think of many other words that I would not dare say here, for someone 22 or 23 years old, to sell drugs in a schoolyard to children who are nine, 10 or 12 years of age. The punishment should be extremely severe. We have to get them out of our schoolyards. I think that is the first thing.

J'aimerais que vous vous demandiez si nous devrions aborder le problème autrement, si vous supposez qu'il n'y a aucune volonté de s'attaquer directement au problème de la pauvreté. Si vous regardez le passé et ce que Wayne Easter a dit, il ne semble certainement pas y avoir eu une grande volonté de s'attaquer au problème de la pauvreté.

Wayne, je vous remercie beaucoup d'être des nôtres aujourd'hui. Vous venez de l'Île-du-Prince-Édouard, vous pourriez être ailleurs aujourd'hui, et je vous remercie de votre présence et du travail que vous avez accompli sur cette question à titre de député et de représentant du secteur agricole.

Dans le cadre de votre travail sur le revenu agricole, j'aimerais savoir ce que vous avez pensé des fonctionnaires qui travaillent dans ce secteur au ministère de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire. Je les respecte énormément pour leur intégrité, leur dévouement et leur détermination. De façon générale, je crois qu'ils sont d'accord pour dire que la nourriture est un produit. Si nous intervenons trop rapidement pour aider la collectivité agricole, les coûts que nous devons assumer seront trop élevés. La productivité augmente. Le rendement est excellent. Plus nous attendrons, moins nous aurons d'agriculteurs avec qui traiter et, par conséquent, nous devrions juste attendre que ces politiciens aient fait leur temps. Ils vont et viennent. Ils se font élire et ils se font battre. Entre-temps, nous perdons notre population agricole. Si nous attendons plus longtemps, honnêtement, la population disparaîtra.

C'est en partie la raison pour laquelle les faits que vous avez, et que les gens du ministère des Finances et du ministère de l'Agriculture et de l'Agroalimentaire ont aussi j'imagine, n'ont pas suscité le genre de changements d'orientation politique qu'ils auraient proposés en temps normal.

J'aimerais connaître votre opinion sur ces deux points de vue.

Mme Lannigan : Je vais revenir à la table ronde que nous avons eue. Il y avait une femme qui travaillait dans le secteur des services sociaux. Elle a remercié M. Cannon et le gouvernement conservateur d'avoir augmenté l'âge du consentement pour les rapports sexuels. Dans l'une de ses observations, elle a demandé pourquoi nous ne faisons pas de même avec les drogues, surtout avec les revendeurs pour les sortir des rues et des cours d'école.

Je comprends que cela requiert beaucoup d'argent et que vous avez besoin d'un grand nombre de policiers pour faire appliquer les lois, ce qui nous fait défaut. Je crois que nous devons sévir plus durement contre les revendeurs. Nous devrions avoir une loi en vertu de laquelle, si on surprend un revendeur dans une cour d'école, il recevra une amende et, selon le nombre d'infractions, la sanction s'alourdira.

Il me semble immoral et contraire à l'éthique, je pourrais penser à beaucoup d'autres mots que je n'oserais pas dire ici, qu'un individu de 22 ou 23 ans vende de la drogue dans une cour d'école à des enfants de 9, 10 ou 12 ans. La sanction devrait être extrêmement sévère. Nous devons les sortir de nos cours d'école. Je crois que c'est la première étape.

When children go to school, the teachers are responsible. They are acting in the place of the parents. We also need to educate our school administrators. Teachers are not law enforcement officers and yet, when they report the drug activity they are not helped. We are going to have to go through the basics and educate our school administrators.

Mr. Easter: I might say for Darlene's question as well, I really think one has to look at the causes of crime beyond the poverty issue itself. Poverty is part of it, but in terms of the senior public service, there is no question we have a very professional public service. I really think there is a problem in terms of how senior managers, your deputy ministers, your assistant deputy ministers and, to a certain extent, your director generals, are brought into some departments. Having a deputy minister who has good managerial experience in an administrative sense is, in my view, an entirely different kettle of fish when it is Treasury Board, Finance Canada or Health Canada, than it is in terms of Agriculture and Agri-Food Canada, DFO and Natural Resources Canada.

Our problem is ever since Sid Williams in my view, and I will be blunt about it, was the last deputy minister we have not had a deputy minister who knows the people on the ground. Mr. Williams left public office in the early 1970s and I met with him a number of times. Sid Williams knew the primary producers; he knew the people that he administered. The ministers of today do not know who is on the ground; it is as though they do not consider the people they administer.

There is no question that your comments in terms of the numbers are correct. Even when we were the government, I remember Ralph Goodale saying we have to hit a target of exports at \$24 billion and we went higher than that. When the export numbers went up to \$24 billion, while we are exporting more, farm incomes are going in the other direction. There is something wrong with that policy. That to me means we are exporting our wealth out of Canada.

There is another point I would mention when it comes to Canada. I have spent a lot of time in the last three or four years in the United States, meeting with agricultural committees, senators, congressional representatives and others. I do not know why we have to be the Boy Scouts on the world stage. I really cannot understand why we are.

One of the other problems is you cannot make agriculture a national media issue. It is too complicated for them to understand. They know they can go to the grocery store and pick up whatever they want; it is a non-issue for them. No matter how tough it gets out there, it does not seem to be an issue.

Recently, the press reported that Canada is looking at lowering its regulatory requirements on pesticide residues on fruits and vegetables coming from the U.S. Tell me why we would lower our

Quand les enfants sont à l'école, ils sont sous la responsabilité des enseignants. Ces derniers remplacent les parents. Nous devons également sensibiliser nos administrateurs d'école. Les enseignants ne sont pas des agents d'exécution de la loi, et pourtant, lorsqu'ils signalent des cas de trafic de drogues, on ne les aide pas. Nous allons devoir commencer à la base et sensibiliser nos administrateurs d'école.

M. Easter : En réponse à la question de Darlene également, je pense vraiment qu'il faut examiner les causes de la criminalité, mais pas uniquement sous l'angle de la pauvreté. La pauvreté fait partie du problème, mais pour les hauts fonctionnaires, il ne fait aucun doute que nous avons une fonction publique très professionnelle. Je crois vraiment qu'il y a un problème dans la façon dont les cadres supérieurs, vos sous-ministres, vos sous-ministres adjoints et, dans une certaine mesure, vos directeurs généraux sont recrutés dans certains ministères. Avoir un sous-ministre qui possède une bonne expérience d'administrateur est, à mon avis, tout à fait différent quand il s'agit du Conseil du Trésor, du ministère des Finances ou de Santé Canada que dans le cas d'Agriculture et Agroalimentaire Canada, du MPO ou de Ressources naturelles Canada.

À mon avis, notre problème persiste depuis le départ de Sid Williams, et je ne mâcherai pas mes mots, car nous n'avons pas eu de sous-ministre qui connaît les gens sur le terrain depuis. M. Williams a quitté la vie publique au début des années 1970 et je l'ai rencontré à plusieurs occasions. Sid Williams connaissait les producteurs primaires; il connaissait les gens qu'il administrait. Les ministres actuels ne connaissent pas les gens sur le terrain; c'est comme s'ils ne prenaient pas en considération les gens qu'ils administrent.

Il ne fait aucun doute que les chiffres que vous avez présentés sont exacts. Même lorsque nous étions au pouvoir, je me rappelle que Ralph Goodale a dit que nous devions atteindre un objectif d'exportations de 24 milliards de dollars, que nous avons dépassé. À l'époque où les chiffres sur les exportations ont atteint les 24 milliards de dollars, même si nous exportions davantage, les revenus des agriculteurs ont décliné. Il y a quelque chose qui cloche dans cette politique. À mon avis, nous exportons notre richesse à l'extérieur du Canada.

Je soulignerai un autre point concernant le Canada. Au cours des trois ou quatre dernières années, j'ai passé beaucoup de temps aux États-Unis à rencontrer des membres des comités agricoles, des sénateurs, des représentants du Congrès, et cetera. J'ignore pourquoi le Canada doit jouer les boy-scouts à l'échelle mondiale. Je ne comprends vraiment pas pourquoi.

Par ailleurs, vous ne pouvez pas faire de l'agriculture un sujet médiatique national. C'est un sujet trop difficile à comprendre pour les citoyens. Les gens savent qu'ils peuvent se rendre à l'épicerie pour se procurer tout ce qu'ils veulent; ce n'est pas un problème pour eux. Même quand la situation est difficile, le problème ne semble pas se poser.

On a fait récemment état dans les journaux du fait que le Canada envisage d'adoucir les exigences réglementaires concernant les résidus de pesticides sur les fruits et légumes

regulations. We should be asking them to raise their regulations to our standards. If they do not meet our standards, their products just do not come to Canada. We are so soft.

It is the same with the WTO. We just do not seem to have the backbone as a country to stand up and argue. We do have the safest food system in the world in my view, but we will stand by and lower our standards to allow somebody else's products to get in here. It is the wrong way to do it.

[Translation]

Senator Lavigne: Ms. Lannigan, when you were speaking, you seemed very negative about almost everything. I agree with you completely. I think that the administration of justice here in Canada is pretty soft compared with the United States and other countries in the world. I think you are completely right when you speak negatively of the present systems; at school, municipal, federal or provincial levels, heads go into the sand any time that spades have to be called spades. As Senator Segal said just now, politicians are elected for four years, they come with a lot of good will, but four years later, someone else comes onto the scene, and changes a policy, or changes this or that. It is always the same, we go around in circles.

You mentioned the Sûreté du Québec just now. The RCMP is everywhere in Canada except in Ontario and Quebec. Instead of calling the RCMP in Maniwaki, you have to call the Aboriginal police, the Sûreté du Québec, the regional municipality police. I have experienced the problem in Quebec. I have called the local police. But they said: "No, you are a senator, you have to call the RCMP." So I called the RCMP and they said "No, we cannot come into Quebec, we have to ask permission. We cannot set foot in Quebec. The Sûreté du Québec handles problems there." Why can we not consider one police force for the entire country? Then we would not have to know which police force to call, and find that, with the 42 policies, no one ever does anything anyway.

Imagine Senator Segal not stopping at a stop sign. The police pull him over. He is well dressed, clean cut, a senator; two traffic tickets. But if they see a shady-looking guy with earrings and tattoos, the police look the other way, they do not want to deal with him. I feel we have a societal problem. You are right, madam. If our justice system took things a little more seriously, perhaps more services would be available to the public. Do you not think so, madam?

Ms. Lannigan: Yes. It is the same thing here. We have the Aboriginal police, the Sûreté du Québec, and the MRC de la Vallée. We have two reserves in our area and another that is not recognized by the Department of Indian Affairs. When I was young, we had two police forces. The Sûreté de Quebec patrolled the highways, stayed on the highways and did not come into the towns or villages. Then there was the RCMP and the municipal police. Now, we no longer have the municipal police, but we have two others. When you phone the RCMP, the call is not answered

provenant des États-Unis. Expliquez-moi pourquoi nous devrions assouplir nos règlements. C'est nous qui devrions demander aux États-Unis de resserrer leurs règlements pour qu'ils respectent nos normes. S'ils ne se conforment pas à nos normes, leurs produits n'entrent tout simplement pas au Canada. Nous sommes tellement laxistes.

Il en va de même pour l'OMC. Nous ne semblons tout simplement pas avoir le courage en tant que pays de défendre notre position. À mon avis, nous avons le système alimentaire le plus sûr au monde, mais nous allons rester passifs et abaisser nos normes pour permettre à des produits d'entrer au Canada. Ce n'est pas la bonne façon de faire.

[Français]

Le sénateur Lavigne : Madame Lannigan, quand vous parlez, vous semblez parler très négativement d'à peu près tout ce qui existe. Je suis complètement d'accord avec vous. Je pense que la politique de la justice ici au Canada est pas mal molle comparée aux États-Unis et à d'autres pays du monde. Je pense que vous avez entièrement raison quand vous parlez négativement des systèmes existants, que ce soit du domaine scolaire, municipal, fédéral ou provincial, dans lesquels on se met la tête dans le sable à chaque occasion où l'on aurait à dire des choses. Comme le sénateur Segal le disait tantôt, les politiciens sont élus pour quatre ans, ils ont une bonne volonté, mais quatre ans après, c'est un autre qui arrive, qui change de politique, change ceci ou cela. C'est toujours la même chose, on tourne en rond.

Vous avez parlé de la Sûreté du Québec tantôt. La GRC est partout au Canada sauf en Ontario et au Québec. Quand vous appelez la GRC pour venir à Maniwaki, il y a la police pour les Autochtones, il y a la police de la Sûreté du Québec, il y a la police de la MRC. J'ai vécu ce problème au Québec. J'ai fait venir la police municipale. On m'a dit, « Non, il faut appeler la GRC, vous êtes un sénateur. » J'appelle la GRC, ils disent, « Non, on ne peut pas venir au Québec, il faut demander la permission. On ne peut pas mettre les pieds au Québec. C'est la Sûreté du Québec qui règle les problèmes. » Ne pourrait-on pas penser avoir une police pour tout le pays? Ainsi, on n'aurait pas à appeler une ou l'autre et sur les 42 politiques, personne ne fait jamais rien.

Imaginez le sénateur Segal sur la rue, il ne fait pas son stop. La police l'arrête. Il est bien habillé, « clean cut », un sénateur, deux billets d'infraction. La police voit un gars tout croche, boucles d'oreille et des tatous, la police tourne la tête, elle ne veut pas le voir. Je pense qu'il y a un problème au niveau social. Vous avez raison, madame. Si on avait une justice un peu plus sérieuse, peut-être qu'on aurait plus de services pour la population. Ne pensez-vous pas, madame?

Mme Lannigan : Oui. Ici, on vit la même chose, on a la police amérindienne, la Sûreté du Québec et la M.R.C. de la Vallée. On a aussi deux réserves sur notre territoire et aussi une réserve qui n'est pas reconnue par le ministère des Affaires indiennes. Quand j'étais jeune, il y avait deux agences de protection. Il y avait la Sûreté du Québec qui surveillait les routes, se concentrait sur les routes et n'entrait pas dans les villes ou les villages. On avait aussi la GRC et la sûreté municipale. Aujourd'hui, on n'a plus de sûreté municipale, mais on a encore les deux autres. Quand on fait

in Ottawa, but in Saint-Jérôme. Because we are on that side of the line, most of our services come from Montreal or the Laurentian region. But we are not in the Laurentians, we are in the Outaouais and we want to stay in the Outaouais.

Mr. Grondin was mentioning Grand-Remous and Domtar. Grand-Remous has a population of 600 people. Grand-Remous is on Route 117, at the far end of the Outaouais. The municipality had an industry. They have a choice there. People from Grand-Remous often go to Mont-Laurier for their services instead of coming here. There is a medical clinic in Grand-Remous. There is no walk-in medical clinic in Maniwaki. Grand-Remous, a tiny municipality, has one. Why? Because it could go to the region next door to look for doctors. It is not right.

It is the same for the police. Why does my call go to Saint-Jérôme? My boss, the Honourable Lawrence Cannon, is protected by the RCMP. If I call them, do I call them in Ottawa because his office is there, or do I call them in Saint-Jérôme because he is here? I do not know any more. I cannot see any logic to it.

Senator Segal: Outside the present government!

Ms. Lannigan: I do not understand anything anymore. I wonder if there is anyone realistic out there, with two feet on the ground, who will be able to find a solution that is not so expensive. Sometimes people come up with solution after solution, each costing a fortune, when I could have told them what to do. You are wasting money with studies and such. What are our children doing while we are spending all this time talking about our policing problems? It is a nice day today. Go and take a walk around the village. Our kids are not in school. Spend an afternoon seeing how many Sûreté de Québec patrol cars go by. You will not see any. They are out on the highways. They cannot be everywhere. We have a major problem in the region.

We have to find solutions that do not cost a fortune and that are logical. I got a report last week that took perhaps six months to prepare. When I received the report, I said "How come they did this?" There were three representatives of the federal and provincial governments who sat around at the election and had no idea who had been elected. They paid a mediator to come and see. What do you think the mediator said? There were three federal and provincial representatives. It was done according to the law, they were all there, but they still paid for a mediator. It does not make any sense.

[English]

Gib Drury, President, Outaouais-Laurentides Beef Producers: I am a full-time beef farmer in Western Quebec, just south of here, in the Lakefield region. I am also President of the Quebec Farmers Association which represents the 2,100 English-speaking farmers in the province. I am the President of the Syndicat des producteurs de bovins de l'Outaouais et des Laurentides which represents the 2,000 beef farmers in the region going from Montreal up to the Abitibi.

un appel à la GRC, ce n'est pas Ottawa qui répond à l'appel, c'est Saint-Jérôme. Parce qu'on est dans ce secteur-ci, la plupart de nos services proviennent de la région de Montréal ou de la région des Laurentides. On n'est pas dans les Laurentides. On est dans l'Outaouais. On veut rester dans l'Outaouais.

M. Grondin parlait de Grand-Remous et la compagnie Domtar. Grand-Remous a une population de 600 personnes. Grand-Remous est sur la route 117, au bout de l'Outaouais. Cette municipalité avait une industrie. Là, elle a le choix. Souvent les gens de Grand-Remous, au lieu de venir ici pour recevoir les services, vont aller à Mont-Laurier. Il y a une clinique médicale à Grand-Remous. Il n'y a pas de clinique médicale sans rendez-vous à Maniwaki. Grand-Remous, une petite municipalité, en a une. Pourquoi? Parce qu'elle a été dans la région d'à côté pour aller chercher des médecins. Ce n'est pas normal.

Pour la police, c'est la même chose. Pourquoi me répond-on à Saint-Jérôme? Mon patron, l'honorable Lawrence Cannon, est sous la protection de la GRC. Si je dois les appeler, est-ce que je vais les appeler parce que son bureau est à Ottawa ou est-ce que je devrais appeler à Saint-Jérôme parce qu'il est ici? Je ne le sais plus. Je trouve qu'il n'y a rien de logique.

Le sénateur Segal : En dehors du gouvernement actuel!

Mme Lannigan : Je ne comprends plus rien. Je me demande s'il y a quelqu'un de réaliste, avec les deux pieds sur terre, qui trouvera une solution qui ne coûtera pas tant que ça. Parfois, je vois des gens qui trouvent des solutions qui n'en finissent plus et qui coûtent une fortune quand j'aurais pu leur dire que c'était ça. Vous gaspillez de l'argent avec des études, et cetera. Le temps qu'on passe ici à parler de nos problèmes avec la police et tout ça, nos enfants, qu'est-ce qu'ils font? Il fait beau aujourd'hui. Allez faire un tour dans le village. Nos jeunes ne sont pas à l'école. Passez un après-midi pour voir combien de voitures de la Sûreté vont passer. Vous n'en verrez pas. Elles sont sur nos routes. Elles ne sont pas capables d'être partout. On a un problème majeur dans la région.

Trouvons des solutions qui ne coûtent pas une fortune et qui sont logiques. J'ai eu un rapport la semaine dernière qui a pris peut-être six mois à faire. Quand j'ai reçu le rapport, j'ai dit, « Comment se fait-il qu'ils aient fait ça? » Il y avait trois représentants des gouvernements fédéral et provincial qui étaient assis lors de l'élection qui ne savaient pas qui était élu. On a payé un médiateur pour aller voir. Qu'est-ce que vous pensez que le médiateur a dit? Il y avait trois représentants du fédéral et du provincial. Ça a été fait selon la loi, ils étaient là, mais on a payé pour. Ce n'est plus logique.

[Traduction]

Gib Drury, président, Syndicat des producteurs de bovins de l'Outaouais et des Laurentides : Je suis un producteur de bœuf à temps plein de l'ouest du Québec, juste au sud d'ici, dans la région de Lakefield. Je suis également président de la Quebec Farmers' Association, qui représente les 2 100 agriculteurs anglophones de la province. Je suis président du Syndicat des producteurs de bovins de l'Outaouais et des Laurentides, qui représente les 2 000 producteurs de bœuf entre Montréal et l'Abitibi.

I am here primarily at the invitation of Senator Fairbairn who asked me to speak on the issue of rural poverty which I think has a great basis in the farm income crisis we are presently experiencing in Canada.

Right now, we are in the throes of developing a new farm policy, the Agricultural Policy Framework. The thing that most struck me when I read that report was that the bureaucrats in Agriculture and Agri-Food say that agriculture is no longer a major driving force in rural development and in a sense, they are right. When you are in negative net farming, a situation that we are in and have been in for the last few years in Canada, agriculture will not drive the rural economy. However, that does not mean that we should not have a policy to address that situation. The future policy does not seem to have any changes from what we have had the last three years, which frankly, has been a disaster, especially when you compare the situation to the United States where it has been the reverse.

To sum it up, farmers in general are asset-rich, heavily debt-burdened, not cash-strapped, but cash-broke. They do not have the money in their pockets and they have probably achieved the limit of what they can borrow at the bank.

The current generation of farmers are in bad shape. What concerns me even more is the future generation, our children, including my own, who look at farming and the number of hours we have to put in every day to produce more and more and get less and less. Wayne Easter is one of my heroes and I agree with everything he said. He paints a beautiful portrait that I will not even try to do. My children look at me and they think I am crazy to spend the hours I do on the farm to receive so little money.

The only reason that I am able to continue farming is because I have a wife who works off the farm. That seems to me to be a poor situation.

I go to a lot of farm meetings. I am in these two farm organizations, including l'Union des producteurs agricoles, and I am by far not the exception. All the farmers seem to be in the same situation. We are going to have a very serious problem in the future in attracting people to take over our farming in this country. That is a very great concern of mine.

I could go on, but I have probably exhausted my three minutes. The only thing I would add is Quebec is almost an exception to the rule in the rest of Canada. The provincial government is extremely supportive in terms of its agricultural policy, in their whole approach to what farmers do. They have taken a page out of Wayne's book on empowering farmers. I will not say it is rosy, but it is an awful lot better for Quebec farming than in any other province in Canada.

Je suis ici principalement parce que le sénateur Fairbairn m'a demandé de venir parler du problème de la pauvreté rurale qui, je crois, est en grande partie à l'origine de la crise du revenu agricole que nous traversons à l'heure actuelle au Canada.

Actuellement, nous nous affairons à élaborer une nouvelle politique agricole, le Cadre stratégique pour l'agriculture. Ce qui m'a le plus frappé quand j'ai lu le rapport, c'est que les bureaucrates d'Agriculture et Agroalimentaire Canada disent que l'agriculture n'est plus un moteur important du développement rural et, dans un sens, ils ont raison. Quand vous enregistrez des revenus agricoles nets négatifs, une situation à laquelle nous faisons face depuis quelques années au Canada, il ne faut pas compter sur l'agriculture comme moteur de l'économie rurale. Toutefois, cela ne veut pas dire que nous ne devrions pas avoir une politique pour régler ce problème. La prochaine politique ne semble pas être différente de celle que nous avons eue ces trois dernières années et qui, franchement, s'est révélée un désastre, surtout si nous nous comparons aux États-Unis, où l'inverse s'est produit.

Pour résumer, les agriculteurs sont généralement riches en actifs, croulent sous les dettes, ne sont pas à court de liquidités, mais sont à sec. Ils n'ont pas d'argent dans leurs poches et ont probablement atteint leur limite d'emprunt à la banque.

La génération actuelle d'agriculteurs est en mauvaise posture. Ce qui me préoccupe davantage, c'est la prochaine génération, nos enfants, y compris les miens, qui regardent l'agriculture et le nombre d'heures qu'il faut consacrer chaque jour pour produire toujours plus et en retirer toujours moins. Wayne Easter est l'une de mes idoles et j'approuve tout ce qu'il a dit. Il brosse un magnifique portrait de la situation, ce que je n'essaierai même pas de faire. Mes enfants croient que je suis fou de consacrer autant d'heures à la ferme pour recevoir si peu d'argent.

L'unique raison pour laquelle je peux continuer de pratiquer l'agriculture, c'est que ma femme travaille en dehors de la ferme. Cela me paraît déplorable.

J'assiste à de nombreuses réunions d'agriculteurs. Je fais partie de ces deux organismes agricoles, y compris l'Union des producteurs agricoles, et je suis loin d'être le seul dans cette situation. Tous les agriculteurs semblent être dans le même bateau. Nous aurons beaucoup de mal plus tard à attirer une relève en agriculture au pays. C'est un sujet qui me préoccupe énormément.

Je pourrais continuer, mais mes trois minutes sont probablement écoulées. J'ajouterais seulement que le Québec est presque l'exception à la règle au Canada. Le gouvernement provincial appuie fortement sa politique agricole, dans son approche à ce que les agriculteurs font. Il s'est inspiré de Wayne pour donner des moyens aux agriculteurs. Je ne dirai pas que la situation est idyllique, mais le secteur agricole se porte drôlement mieux au Québec que dans toute autre province du Canada.

Instead of having a steamrolling federal policy where every province has to come to the lowest common denominator, maybe we should take the best province and bring everybody else up to their standards.

[Translation]

Fabienne Lachapelle, Executive Director, L'Entraide de la Vallée: Madam Chairman, I am the Executive Director of L'Entraide de la Vallée, an organization that works in the area of food security in the Gatineau Valley region. I am also chair of the issues table on social development in the Outaouais. I have come to speak to you about issues of food security for people living below the poverty line.

At L'Entraide de la Vallée, we believe that the right to healthy and balanced nutrition is a fundamental right. Food security at a personal level is having access, at all times and in a climate of respect, to food in sufficient quantity and appropriate quality, respecting cultural values and thereby allowing the enjoyment of all fundamental rights. By way of illustration, in a city, it costs six or seven dollars per day for an adult to follow Canada's Food Guide. In the country, the same basket of groceries costs nine dollars per day. So it is almost impossible for a person living on minimum wage, and even more so for someone living below the poverty line, on welfare or unemployed, to eat according to Canada's Food Guide. Impossible or very difficult. The government should assume its role of protector of its citizens' right to adequate nutrition. This right implies looking after nutrition in all its aspects.

I would like to make a few observations: 80 per cent of the production from Quebec's agricultural activity takes place in the St. Lawrence Valley. That leaves 20 per cent for the rest of Quebec. In this region, arable land is relatively uncommon in the Gatineau Valley and in the Outaouais. The traditional view that our region is all about forestry limits agricultural development initiatives. Agriculture is seen as an ancillary activity. There are few market gardeners in the region. Agricultural operations are not diversified to any extent. For the most part, subsidies are available to large concerns that grow only one crop on a large scale and the subsidies are tailored more to the needs of the market than to the needs of the people. Restaurant owners have difficulty buying fresh vegetables locally. Distances between the regions in Quebec unfairly affect the price that the consumer pays for the product because of the transportation. A tomato, for example, can leave Maniwaki and drive all around Quebec before coming back here. After all its travels, it is now an expensive tomato.

In addition, people can find it physically difficult to get to food markets or food banks. We have two food banks, in Maniwaki and in Gracefield. Someone living in Grand-Remous,

Plutôt que d'avoir une politique fédérale prépondérante où chaque province doit en arriver au plus petit dénominateur commun, nous devrions peut-être prendre la province qui a la meilleure politique et élever les normes des autres provinces à son niveau.

[Français]

Fabienne Lachapelle, directrice générale, L'Entraide de la Vallée : Madame la présidente, je suis la directrice générale de l'Entraide de la Vallée, un organisme qui œuvre dans la sécurité alimentaire sur le territoire de la Vallée de la Gatineau. Je suis également présidente de la table de concertation de la fin du développement social de l'Outaouais. Je viens vous parler de l'aspect sécurité alimentaire pour les personnes vivant sous le seuil de la pauvreté.

Selon nous à l'Entraide de la Vallée, on croit que le droit à une alimentation saine et équilibrée est un droit fondamental. La sécurité alimentaire pour une personne, c'est avoir accès en tout temps et avec respect à un approvisionnement alimentaire en quantités suffisantes et de qualités adéquates qui respectent ses valeurs culturelles et qui favorisent ainsi l'exercice de tous ses droits fondamentaux. Pour vous donner un exemple, en ville, cela coûte environ six à sept dollars par jour par adulte pour manger selon le Guide alimentaire canadien. En région, un panier d'épicerie, par adulte, coûte neuf dollars par jour. Donc, c'est presque impossible pour une personne vivant avec un salaire minimum, et encore moins vivant sous le seuil de la pauvreté, l'Aide sociale ou sur le chômage, de manger selon le Guide alimentaire canadien. C'est impossible ou très difficile. L'État doit assumer son rôle de protecteur des droits du citoyen face à son alimentation. Ce droit implique de veiller à toutes les dimensions de l'alimentation.

J'aimerais faire un couple de constatations : 80 p. 100 de la production des activités agricoles du Québec se déroulent dans la Vallée du Saint-Laurent. Donc, il reste 20 p. 100 pour le reste du Québec. Dans cette région, les terres fertiles sont relativement moindres dans la Vallée de la Gatineau et dans l'Outaouais. La vision traditionnelle de notre région comme étant forestière limite les interventions favorisant le développement de l'agriculture. Celle-ci est perçue comme une activité économique accessoire. Il y a peu de maraîchers en région. Les entreprises agricoles sont peu diversifiées. Les subventions sont surtout accessibles aux grandes entreprises pratiquant la monoculture et les subventions visent à répondre aux besoins du marché plutôt qu'aux besoins des populations. Les restaurateurs ont peine à s'approvisionner en légumes frais locaux. Les distances à parcourir au Québec entre les régions influencent les prix des denrées de façon inéquitable pour le consommateur à cause du transport. Par exemple, une tomate peut partir de Maniwaki et faire le tour du Québec avant de revenir ici. Cela nous coûtera plus cher pour cette tomate à cause du transport qu'elle a dû subir.

Également, en région, la population a des problèmes d'accès physiques aux marchés d'alimentation et aux centres de dépannage. On a deux centres de dépannage à Maniwaki et un

Montcerf, Lytton or Aumond does not necessarily have a way to get to them.

Here are some solutions that could be used to address these problems: First, guarantee access for all to quality foodstuffs and a quality establishment where food can be obtained within a reasonable distance. To reach this goal in a rural setting, appropriate and economically feasible means of transportation will have to be provided, such as special-needs transportation and public transportation. We have public transportation in the region. But each year it has to fight for the money it needs because it is so hard to find grants and adequate funding. This is the reality of all community organizations that are trying to help the most disadvantaged in the population.

A system of tax incentives should also be established to encourage grocery stores in areas abandoned by the large supermarket chains.

Direct contact between producers and consumers should also be encouraged, by increasing the number of farmers' markets, for example. There should be a concerted political effort to encourage market gardeners to set up in the region and to help them sell their products. This would support diversified production through the development of a more producer-centred food distribution network.

The social dimension of personal food security is also real and must figure prominently in any government decision likely to affect the agricultural and agri-food sectors. Agriculture and those working in it must be valued more highly. Financing programs must be established that allow farms to be easily transferred to new owners, both inside and outside the family. Local purchasing must be encouraged and, if I may beat my own drum, there must be increased support for organizations providing front-line support and cooperative food programs to help people in need.

Dominique Bherer, Veterinarian: Welcome to Maniwaki. We may be poor but we are rich in natural beauty. I have been a veterinarian in the region for 35 years. I have met hundreds of farmers. In 1990, I wrote a piece that I am going to summarize for you about the concerns I had about the realities facing agriculture. To begin, I am going to talk about agriculture in general, not specific to the region, then I am going to talk about the forests.

With a friend, I am a member of a small organization called Forêt Vive. For seven years, we have patrolled the forest trying to stop companies destroying everything. Without success.

I am going to start with agriculture. In our view, if we want a rural development policy, only an increase in farm-gate prices can slow down urbanization by improving the incomes of country-dwellers who are underpaid everywhere. About half of humanity still lives on farms, putting them in the best position to achieve sustainable development. Agriculture takes up 40 per cent of the world's land and has had a major impact for centuries. An increase in prices is only possible by overturning government policies which keep farm prices artificially low because of the

à Gracefield. Quelqu'un qui habite à Grand-Remous, à Montcerf, Lytton ou à Aumond n'a pas nécessairement les moyens de s'y rendre.

Voici des solutions qui pourraient être apportées pour contrer ces problèmes : premièrement, garantir l'accès de chaque personne à des aliments de qualité et à une source d'approvisionnement alimentaire de qualité à distance raisonnable. Pour atteindre cet objectif en milieu rural, il faut voir à l'offre de moyens de transport appropriés et économiquement accessibles, par exemple, le transport adapté, le transport collectif. On a le transport collectif en région. Chaque année, le transport collectif doit se battre pour subvenir à ses propres besoins parce qu'ils ont de la misère à avoir des subventions et du financement adéquats. C'est la réalité de tous les organismes communautaires qui essaient d'aider la population la plus démunie.

Il faudrait également instaurer un système d'incitatifs fiscaux à l'établissement de magasins d'alimentation dans les secteurs délaissés par les grandes chaînes d'alimentation.

Il faudrait également faciliter les contacts directs entre producteurs et consommateurs, par exemple, en multipliant les marchés publics. Il faudrait conjuguer les efforts politiques pour encourager et favoriser l'installation de maraîchers en région et contribuer à la mise en marché de leurs produits, donc soutenir les productions diversifiées par le développement d'un réseau de distribution alimentaire plus près des producteurs.

Également, la dimension sociale de la sécurité alimentaire des personnes est réelle et doit transparaître dans toutes les décisions gouvernementales susceptibles d'affecter le monde agricole et agro-alimentaire. Il faut valoriser le métier d'agriculteur et l'agriculture. Il faut mettre en place des programmes financiers facilitant le transfert des fermes aux nouveaux acquéreurs, qu'ils soient de la famille ou non. Il faut promouvoir l'achat local et également, pour prêcher pour ma paroisse, il faut augmenter le soutien aux organismes d'aide et d'entraide alimentaire qui sont la première ligne pour aider ces personnes.

Dominique Bherer, vétérinaire : Je vous souhaite la bienvenue à Maniwaki. On est peut-être pauvre, mais pas en paysage. Je suis vétérinaire dans la région depuis 35 ans. J'ai rencontré des centaines de fermiers. En 1990, j'ai écrit un texte que je vais vous résumer, sur l'inquiétude que j'avais devant la réalité en agriculture. Au début, je vais parler de l'agriculture en général, et non pas spécifique à la région et ensuite, je vais parler de forêts.

Avec mon ami, je suis dans une petite organisation qui s'appelle Forêt Vive. Depuis sept ans, on essaie de faire la police pour empêcher les compagnies de tout massacrer sans succès.

Je vais commencer par l'agriculture. Selon nous, si on veut avoir une politique de développement rural, seulement une augmentation des prix à la ferme peut freiner l'urbanisation en améliorant le revenu des ruraux qui sont sous-payés partout. Environ la moitié des humains vivent encore sur des fermes où ils sont les mieux en mesure d'atteindre le développement durable. L'agriculture occupe 40 p. 100 du sol de la planète et elle a un impact majeur depuis des siècles. Une augmentation des prix n'est possible qu'en renversant les politiques des gouvernements qui

thousands of subsidies that are often hidden in transportation, exporting, the production of agricultural surpluses or in importing them from other countries. They are unfair and they are destabilizing because they favour large farms, the culture of export, the race for production. Surpluses that are often produced at a loss, while we could be producing wood, milk and free-range meat, are killing traditional agricultures by driving all prices down and by replacing human and animal foods.

So governments are not helping, they are not raising prices; they are waging a war of attrition against farms in their own country and in others, and commercial interests are reaping the benefits. The same policy in forestry and fishing means that subsidies go to the deep-sea fishing companies and the forestry companies that are paying for the resource.

A long-term rural policy is needed because the present urban and industrialized model, with less than 3 per cent of the population living on farms, cannot even sustain or feed those people or maintain the soil's fertility. We have a real food security problem. If transportation comes to a halt, everyone in our modern society starves, farmers first. The policy must bring producers and consumers together and must ensure that work in the country is remunerated just like work in the city. We must also increase the number of small farms specializing in agroforestry.

To reach these goals, we must first make sure that the policy deals directly with the price, the true cost of production. Presently, because of subsidies, are prices half of what they should be, or one third? We do not know. It is completely ridiculous. The price must be paid entirely by the marketplace by eliminating all tax and financial subsidies for transportation, export and production. Every subsidy lowers every price. Today, because of global trade, it lowers them everywhere in the world. When we subsidize the cod fishery, the price of wheat is indirectly driven down.

We must put animals back on the land and eliminate factory farming. By limiting the number of animals to those that the land can sustain, we would increase the number of farms threefold and we would eliminate excess manure and the costs of trucking it away. Corn is now being shipped from the United States to China to feed to pigs. If Dreyfus Commodities had to ship the manure back to Iowa, they would find the business much less profitable.

The main problem of factory farming is that the farms that produce the feed for the animals are worse off because they have no manure.

Ownership of land must be reserved for those who work it, because the best fertilizer is the shadow of the owner. It was Virgil who said that a couple of thousand years ago. Cleared land must be made available in tracts of limited size so that it can be bought by young farmers 30 and younger. At 30, you do not have a million dollars to put into a farm.

maintiennent les prix à la ferme artificiellement bas grâce à des milliers de subventions souvent cachées au transport, à l'exportation et à la production de surplus agricoles ou en important ceux des autres pays. Elles sont inéquitables et déstabilisantes parce qu'elles favorisent les grosses fermes, la culture d'exportation et la course au rendement. Les surplus souvent produits à perte, alors qu'on pourrait faire du bois, du lait et de la viande sur pâturage, tuent les agricultures traditionnelles en abaissant tous les prix et en remplaçant les aliments des humains et des animaux.

Les gouvernements mènent ainsi, au profit des commerçants, une guerre d'usure, pas d'aide, pas de hausse de prix contre leurs fermes et celles des autres pays. La même politique en forêt et la pêche où on subventionne les pêcheurs hauturiers et les compagnies forestières qui paient la ressource.

Il faut une politique rurale à long terme parce que le modèle actuel urbanisé et industrialisé, et avec moins de 3 p. 100 des gens qui vit sur des fermes, ne peut même pas faire vivre, ni nourrir ces gens, et ni maintenir la fertilité du sol. Il y a vraiment un problème de sécurité alimentaire. Si le transport arrête, tout le monde crève, les fermiers en premier dans nos pays modernes. Il faut que la politique rapproche les producteurs et les consommateurs et que le travail rural comme le travail urbain soient rémunérés. Il faudrait aussi augmenter le nombre de petites fermes agroforestières.

Pour atteindre ces objectifs, il faut d'abord s'assurer que la politique touche directement le prix, le vrai coût de production. Actuellement, à cause des subventions, est-ce que le prix est la moitié ou un tiers de ce qu'il devrait être? On ne le sait pas. C'est complètement ridicule. Il faut qu'il soit payé directement par le marché en éliminant toutes les subventions fiscales et financières au transport, à l'exportation et à la production. Chaque subvention abaisse tous les prix. Aujourd'hui, à cause du commerce international, cela les abaisse sur toute la planète. Quand on subventionne des pêcheurs de morue, cela fait baisser le prix du blé indirectement.

Il faut ramener les animaux sur le sol qui les nourrit en interdisant l'élevage hors sol. En limitant le nombre d'animaux à ce que le sol peut nourrir, on multiplierait par trois le nombre de fermes et on éliminerait l'excès et le déficit du transport inutile de fumier. Actuellement, on transporte du maïs des États-Unis jusqu'en Chine pour faire des porcs. Si la céréalière Dreyfus devait ramener le fumier en Iowa, elle ne trouverait pas cela trop payant.

Le principal problème de l'élevage hors sol, c'est que les fermes qui produisent des aliments sont appauvries parce qu'il n'y a pas de fumier.

Réserver le sol aux propriétaires exploitants, car le meilleur engrais pour un sol, c'est l'ombre de son propriétaire. C'est Virgil qui disait cela il y a quelque mille ans. Il faut limiter la taille des fermes déboisées afin qu'elles puissent être rachetées par des jeunes exploitants de 30 ans et moins. À 30 ans, on n'a pas un million à mettre dans une ferme.

Arable land must be protected from erosion by paying attention to erosion indicators. In our latitudes, it takes 500 years to add an inch of soil, and 25 years of corn to destroy it. In some cases, it can be as little as five years. The politics of ethanol are not going to change that.

A good part of the \$500 billion in subsidies worldwide is spent on practices that degrade the soil. Monoculture and factory farming surely take \$400 billion of the \$500 billion. Our genetic heritage must also be protected from GMOs. There once was a scientist who did not work for Monsanto; he travelled all around the world 60 or 70 years ago and found 90,000 different varieties of wheat in every little valley. This is what we are going to lose with GMOs. GMOs were shown to be toxic right off the bat by the first researcher to test them, a Scot. He fed them to rats, and to his great surprise, they got sick.

Soils that are most suited to agricultural and forest production must be preserved in perpetuity by zoning laws which even governments themselves cannot overturn. We cannot forgive those responsible for these losses that doom us all, and those who come after us, to work harder so that less fertile soil can be made to produce.

I would say that there is little hope of changing the situation, because it is in the interest of all the lobbyists, the real members of Parliament these days, to eliminate small producers here and elsewhere and to keep prices artificially low. Wholesalers, transportation companies, large producers, politicians themselves dream only of exports. The only hope that we see is that the environmental crisis will force governments to apply the user-pay principle.

As for the forest, the best thing that you can do is to protect it, because it is vital. In Quebec, there would be no agriculture without the forest. Farmers look to the forest for income. They get income from their woodlots. At present, the situation is exactly like in Indonesia, politicians hand over the forests and let them be razed and destroyed. We found a place that had been logged; 30 per cent of the soil and the new growth had been destroyed, just for one road. It is absolutely beyond the pale. I have been working with farmers since I started, and, for 35 years, they have been telling me: "stop the destruction of the forests." We country folk try to tell politicians that, but our voice has never been heard.

I am going to let you hear from my friend from Kitigan Zibi, Fred McGregor.

[English]

Fred McGregor, as an individual: Good afternoon. I would like to welcome all the members to Kitigan Zibi territory. I am from the Kitigan Zibi community. How I got here is through Dominique. We have a friend in common, Mr. William Commanda and we discussed many things and one of them was forestry.

This is an interesting report, *Understanding Freefall and the Challenge of the Rural Poor*. When I look at my community, and the town of Maniwaki and the surrounding area and I look at

Il faut protéger les sols arabes en surveillant l'érosion grâce à un indice d'érosion des sols. Il faut sous nos latitudes 500 ans pour ajouter un pouce de sol et cela prend 25 ans de maïs pour le détruire. Dans certains cas, c'est aussi peu que cinq ans. Ce n'est pas l'éthanol politique qui va arranger ça.

L'essentiel des 500 milliards de subventions mondiales va à des pratiques qui appauvrissent le sol. La monoculture et l'élevage hors sol vont récolter sûrement 400 milliards de ces 500 milliards. Sur les OGM, il faut protéger aussi le patrimoine génétique. Il y a un savant qui ne travaillait pas pour Monsanto et qui s'est promené il y a 60 ans ou 70 ans et il a trouvé 90 000 variétés de blé différentes dans toutes les petites vallées partout dans le monde. C'est ce qu'on va perdre avec les OGM. Les OGM ont été montrés toxiques tout de suite au départ par le premier chercheur écossais qui les a testés sur des rats, qui sont devenus malades à sa grande surprise.

Il faut réserver pour toujours les bons sols à la production agricole et forestière par une loi de zonage que les gouvernements eux-mêmes ne peuvent contourner. On ne peut pas excuser les responsables de cette perte qui nous condamne tous, et ceux qui nous suivront à travailler davantage pour faire produire des sols moins fertiles.

Je dirais qu'il y a peu d'espoir de changer la situation parce que tous les lobbys qui sont les véritables députés aujourd'hui ont intérêt à éliminer les petits producteurs ici et ailleurs et à maintenir les prix artificiellement bas, les commerçants, les transporteurs et les gros producteurs. Les politiciens eux-mêmes ne rêvent que d'exportations. Le seul espoir que nous voyons c'est que la crise environnementale force les gouvernements à appliquer le principe utilisateur payeur.

Pour la forêt, ce que vous pouvez faire de plus, c'est de la protéger parce que c'est essentiel. Au Québec, il n'y aurait pas eu d'agriculture sans la forêt. Les fermiers vont chercher des revenus en forêt. De leurs boisés, ils obtiennent des revenus. Actuellement, c'est exactement comme en Indonésie, les politiciens donnent les forêts et ils les laissent se faire raser et détruire. On a trouvé un endroit où ils ont bûché et juste pour un seul chemin, ils ont détruit 30 p. 100 du sol et de la régénération. C'est absolument extraordinaire. Je travaille avec des fermiers depuis le début, et cela fait 35 ans qu'ils me disent, « Arrêtez le massacre des forêts. » Les ruraux essaient de le dire aux politiciens, mais cela n'a jamais été considéré.

Je vais laisser mon ami de Kitigan Zibi parler, Fred McGregor.

[Traduction]

Fred McGregor, à titre personnel : Bonjour. J'aimerais souhaiter la bienvenue à tous les membres dans la région de Kitigan Zibi. Je fais partie de cette collectivité. C'est par l'entremise de Dominique que je suis ici. Nous avons un ami commun, M. William Commanda, et nous avons discuté de nombreux sujets, notamment de foresterie.

Le rapport *Comprendre l'exode : lutte contre la pauvreté* est intéressant. Quand je regarde ma collectivité, de même que la ville de Maniwaki et ses environs, et que je regarde ce qui se passe dans

what is happening around the world, it gets really interesting because I see that rural poverty is coming to many of the regions in Canada.

A lot of studies from the UN, UNESCO and the World Health Organization show that a good percentage of the population in the rural areas is moving into the urban areas. There is a net migration. I think within the next decade or so, that is going to be surpassed. The majority of the population will be in the urban areas and we are starting to see some of that.

One of the interesting things I am seeing in the rural area is that education is different from the urban, not up to par. Health care is a serious challenge. It is getting to be more and more of a serious challenge, in that it is very difficult to find a family doctor, let alone in Quebec. We have interprovincial jurisdictions which is a serious problem in the rural area.

Darlene Lannigan mentioned that when the economy slows down, we are seriously affected. For example in the forestry in Maniwaki, we see the welfare rise, but that is not discussed publicly. The other issue that is not discussed publicly is the increase in suicide, the increase in social violence within the families. It is not discussed, but it is one of the effects. Mental health issues are not discussed.

People say we could use the internet for education, but it is patchwork in rural areas. I live in a community where one third of the community has high speed, one third has telephones and the other third barely has telephone, let alone the internet. In this day and age, that is our reality in the rural area.

In the Canada Food Guide, you have low employment or no employment you cannot meet the Canada Food Guide like Fabienne Lachapelle said. You cannot meet it, you have a difficulty. With the low employment, the welfare that is there is still insufficient. That is a serious reality.

Earlier, a gentleman was talking about farmers in bad shape, cash-strapped, but they are still on the land. I am from an Aboriginal community and I see the same thing, we are still on the land but we do not have any money.

I quickly read the committee's report, which Dominique gave me. It says:

... rural municipalities are creatures of provincial governments and that provincial jurisdiction extends over health care, education, many forms of income assistance directly affecting rural communities and rural citizens.

le monde, cela devient très intéressant parce que je vois comment la pauvreté rurale se répand dans les nombreuses régions du Canada.

De nombreuses études de l'ONU, de l'UNESCO et de l'Organisation mondiale de la santé révèlent qu'un pourcentage substantiel de la population dans les régions rurales déménage dans les régions urbaines. Il y a une migration nette. Au cours des dix prochaines années environ, je pense que la population urbaine excédera la population rurale. La majorité de la population vivra en milieu urbain et nous commençons à le constater.

Il est entre autres intéressant de constater que l'éducation dans les régions rurales est différente de l'éducation dans les régions urbaines; elle laisse à désirer. Les soins de santé constituent un défi de taille et ce sera de plus en plus vrai, en ce sens qu'il est très difficile de se trouver un médecin de famille, à plus forte raison au Québec. Nous avons des compétences interprovinciales, ce qui pose un sérieux problème dans le secteur rural.

Darlene Lannigan a dit que nous sommes gravement touchés quand l'économie ralentit. Par exemple, dans le secteur forestier à Maniwaki, nous enregistrons une hausse du nombre de bénéficiaires de l'aide sociale, mais on ne discute pas du problème publiquement. On ne parle pas non plus publiquement de la hausse des cas de suicide et de l'augmentation de la violence sociale au sein des familles. On n'en parle pas, mais c'est l'une des répercussions d'un ralentissement de l'économie. On ne parle pas des problèmes de santé mentale.

Les gens disent que l'on pourrait utiliser Internet pour l'éducation, mais les moyens technologiques sont disparates dans les zones rurales. Je vis dans une localité où un tiers des résidents a une connexion à haute vitesse, un tiers a une connexion par ligne téléphonique et un tiers a à peine des téléphones, encore moins Internet. C'est la situation qui existe dans les zones rurales aujourd'hui.

Si le taux d'emploi est faible ou s'il n'y a pas d'emploi, il est impossible de suivre les recommandations du Guide alimentaire canadien pour manger sainement comme l'a dit Fabienne Lachapelle. On ne peut pas suivre ces recommandations, il est difficile de le faire. Compte tenu du faible emploi dans les zones rurales, l'aide sociale y est encore insuffisante. La situation est très grave.

Quelqu'un parlait plus tôt des agriculteurs en difficulté, à court d'argent, mais qui continuent à travailler la terre. Je suis originaire d'une collectivité autochtone et je constate la même chose, nous continuons à travailler la terre, mais nous n'avons pas d'argent.

J'ai consulté rapidement le rapport du comité que m'a remis Dominique. Il est écrit :

[...] les municipalités rurales relèvent des gouvernements provinciaux et que la compétence provinciale s'étend aux soins de santé, à l'éducation et à de nombreuses formes de soutien du revenu qui ont des effets directs sur les collectivités et les citoyens des régions rurales.

That is nice to say, but when the federal government and the provincial government cannot agree on many things, guess who falls through the cracks. The answer is the rural areas, all the marginalized people.

It makes it very interesting now because we have a minority government. The minority government is moving very little right now and I do not expect to see anything being done.

One of the important things here in Maniwaki is forestry. The biggest market is the U.S. Right now, no one is discussing softwood lumber. The Americans do not want to sign for softwood lumber. They are just waiting. They can wait it out. What happens is we see the fallout in the forestry-related areas. We see what happens to the economy. We see what happens in all the situations. It is not getting any better; it seems to be getting worse.

Another thing is the politics. Maniwaki is a Liberal area. Any other region is either the PQ or the Bloc. Sometimes because of the politics, we get penalized or we get chided for that.

Gib mentioned that Quebec has a good social net. How long can Quebec hold that social net if it relies on this stuff like British Columbia relies on forestry? Quebec relies on forestry for hydroelectric power. What happens when the markets change?

[Translation]

Bernard Fortin, Representative, Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada, as an individual: Madam Chairman, I am a union representative. I have been president of my local at Bowater for 12 years. You have heard very high-quality presentations. So what I am going to do is a simple wrap-up, a summary of what was said today around the table.

You came to discuss rural poverty. I feel that you were given good input. I agree with this morning's witnesses, Ms. Julien and Mr. Dansereau and company. It is true that the forestry is in a major crisis. It is not going to improve anytime soon.

I am sorry but I have some bad news for you. I represent eight companies in my local. Of the eight companies, one, Atlas in Gracefield, closed a little more than a year ago. As of next week, its sister company, Atlas in Low, will belong to Commonwealth Plywood and will close for several months. Twenty-four jobs are affected. Uniboard, in Lac des Îles, over by Mont-Laurier, is going to close for six months minimum, 150 jobs. Max Meilleur is getting ready to close again. We do not yet know if it is a complete and final shutdown, but it is 140 jobs. They are part of my local here in Maniwaki. It is a real shame, but these workers are now in a crisis situation.

C'est bien beau de le dire, mais quand le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial n'arrivent pas à s'entendre sur beaucoup de dossiers, devinez qui en souffre. Ce sont les zones rurales, les marginaux de tous bords.

C'est très intéressant maintenant, parce que nous avons un gouvernement minoritaire. Le gouvernement minoritaire progresse très lentement pour l'instant et je ne m'attends à voir des résultats.

À Maniwaki, la foresterie est l'un des secteurs importants. Les États-Unis sont le plus grand marché. Aujourd'hui, personne ne parle du bois d'œuvre. Les Américains ne veulent pas signer une entente sur le bois d'œuvre. Ils attendent tout simplement. Ils peuvent temporiser. Mais, nous voyons les répercussions sur les secteurs liés à la foresterie. Nous voyons les effets sur l'économie. Nous voyons ce qui passe dans toutes les situations. Les choses ne s'améliorent pas, elles semblent s'aggraver.

La politique est un autre point. Maniwaki est acquise aux libéraux. Les autres régions soutiennent soit le PQ soit le Bloc. Nous sommes parfois pénalisés ou réprimandés en raison de notre préférence politique.

Gib a mentionné que le Québec offre une bonne protection sociale. Pendant combien de temps encore le Québec pourra-t-il l'offrir s'il dépend de ce secteur comme la Colombie-Britannique dépend de la foresterie? Le Québec dépend de la foresterie et de l'énergie hydroélectrique. Que se passera-t-il quand les marchés changeront?

[Français]

Bernard Fortin, représentant, Syndicat canadien des communications, énergie et papier, à titre personnel : Madame la présidente, je suis représentant syndical. Cela fait 12 ans que je suis président de ma section locale pour la compagnie Bowater. Vous avez entendu des interventions de très haute qualité. Donc, ce que je vais faire c'est un simple résumé, un tour de table de ce qui a été dit aujourd'hui.

Vous êtes venus pour discuter de la pauvreté rurale. Je pense que vous avez été bien servis. Je suis en accord avec les intervenants de ce matin, Mme Julien et M. Dansereau et compagnie. C'est vrai que l'on est en pleine crise forestière. Elle ne va pas s'améliorer immédiatement.

Je suis désolé, mais je vais vous apprendre une mauvaise nouvelle. Je représente huit compagnies dans ma section locale. Sur les huit compagnies, il y en a une qui a fermé il y a un peu plus d'un an, Atlas à Gracefield. Sa compagnie sœur, à partir de la semaine prochaine, Atlas à Low, appartient à Commonwealth Plywood va fermer pour quelques mois. Quatre-vingts emplois sont affectés. Uniboard, au Lac des Îles, tout près de Mont-Laurier, va fermer pour six mois minimum, 150 emplois. Max Meilleur s'aligne pour une autre fermeture. On n'est pas certain encore si c'est une fermeture complète, définitive, mais c'est 140 emplois. Ils font partie de ma section locale ici à Maniwaki. C'est dommage, mais ces travailleurs sont en pleine crise.

We have been discussing this with the FTQ for a long time, and are trying to look for solutions. We saw the crisis coming four or five years ago. We have held conferences. We warned members of the federal and provincial parliaments. We saw the crisis coming. When it hit, we were told: "No one saw it coming" We said "No, hang on there, we saw it coming." We tried to find solutions to ward off the crisis. No one listened to us.

What I am asking you today, and Ms. Julien mentioned it too, is to build a bridge between the government and the industry in this time of crisis. But I am also proposing something else as a first step; when workers begin a job, they pay into the employment insurance scheme from the first day. When the time comes to get back what they have contributed, it takes a minimum of two weeks to find out if they are eligible. Then it takes another two weeks before they receive their first cheque, if they get a first cheque. Now we are up to a month. If this is the only support the family gets, whether it is a man or woman, it is a real shame, but look, they are a month behind. There are not many people who are able to have three months' savings at hand. Three months is the minimum you need in the bank to take care of all your payments, all your regular bills. Things like gas, electricity, food and housing. It is a minimum of three months. You need from \$5,000 to \$6,000. Not everyone has that amount. If you are a month behind, it is really difficult; the first to suffer will be the families, the children. We all understand what I mean. What I am proposing to the government is to change the law on employment insurance. Be the bridge. You must do it to help these families because the workers are in crisis and it is getting worse. We have to solve this.

It is true that, previously, there was some abuse on the workers' part. They went to work for three months, they got a year of unemployment, bingo, it was heaven. The government found out, and turned things around. I do not blame anyone, but now there is abuse from the other side.

I feel that elected people are smart enough now to find solutions by sitting down with people like those of us here today. This is a panel of real people, of workers. Let us sit down and find a way of coming up with a law. Of course, there will always be abuse on both sides. But if there is abuse, we can reduce it to a minimum. It is up to us to find the best way to arrange these laws so that they help the people who are paying into the pot. It has to be done, as quickly as possible, please, because we are in deep trouble. The crisis is getting worse and worse.

We can even go with the simplest solutions, if you like. Mr. Wayne Easter was talking about Prince Edward Island. This week I heard that potato producers were going to set limits for themselves so as not to produce too many potatoes because they would lose them otherwise. Those potatoes would end up as feed for livestock. So look, governments, the G8, come along and promise millions and millions of dollars to countries in difficulty. The government should help the potato farmers on PEI. Okay, you are saying, Fortin has potatoes for brains. Too simple. Help them to grow potatoes. The millions of dollars never get to Africa

On a discuté et cela fait longtemps qu'avec la FTQ, on essaie de trouver des solutions. On a vu venir la crise depuis quatre ou cinq ans. On a fait des congrès. On avait averti les parlementaires tant fédéraux que provinciaux. On la voyait venir la crise. Lorsqu'on est tombé dedans, on s'est fait dire : « On ne l'a pas vue. » On a dit : « Non, un instant, on l'avait vue. » On a tenté de trouver des solutions pour parer à cette crise. On n'a pas été entendu.

Aujourd'hui, ce que je vous demande, et Mme Julien en parlait, c'est de faire un pont entre le gouvernement et l'industrie en temps de crise. Mais je vous propose aussi comme un premier pas, que les travailleurs qui commencent à travailler cotisent à la Caisse d'assurance-emploi dès la première journée. Lorsque vient le temps de récolter ce qu'ils ont donné, cela leur prend un minimum de deux semaines pour savoir s'ils sont admissibles. Ensuite cela va prendre un autre deux semaines avant de recevoir un premier chèque, s'ils ont leur premier chèque. On est rendu à un mois. Si c'est le seul soutien pour la famille, qu'on parle d'un homme ou d'une femme, c'est bien dommage, mais là, il vient de prendre un mois de retard. Il n'y a pas beaucoup de gens capables d'avoir devant eux des économies de trois mois. Trois mois, c'est un minimum en banque pour subvenir aux besoins de tous les paiements, tout ce qui est récurrent. On parle du gaz, de l'électricité, de la nourriture et du logement. C'est un minimum de trois mois. On parle de 5 000 \$ à 6 000 \$. Ce n'est pas tout le monde qui a ce montant. S'ils sont un mois en arrière, c'est dommage, les premiers qui vont payer pour seront les familles, les enfants. On se comprend bien. Ce que je propose au gouvernement, c'est de changer la loi sur l'assurance-emploi. Faites le pont. Il faut le faire pour aider ces familles parce que les travailleurs sont dans la crise et elle s'accroît. Il faut trouver des solutions.

C'est vrai qu'auparavant, il y eut de l'abus de la part des travailleurs. Ils allaient travailler trois mois, ils avaient un an de chômage, bingo, c'était le paradis. Le gouvernement s'en est aperçu. Il a viré cela de bord. Je ne blâme personne, mais il y a eu de l'abus de l'autre côté.

Maintenant, je pense qu'on a des élus qui sont assez intelligents pour trouver des solutions en s'asseyant avec les personnes comme nous aujourd'hui. Un panel, c'est le vrai monde, ce sont les travailleurs. Qu'on s'assoit et qu'on trouve une façon de mettre en place une loi. C'est sûr qu'il va toujours y avoir de l'abus d'un côté comme de l'autre. Il va y en avoir de l'abus, mais ça va être minime. C'est à nous de trouver la vraie façon d'appliquer ces lois et faire en sorte d'aider les gens qui contribuent à cette caisse. Il faudrait le faire, s'il vous plaît au plus vite parce qu'on est dedans. La crise s'accroît de plus en plus.

On va y aller avec des solutions simplistes, si vous voulez. M. Wayne Easter parlait de l'Île-du-Prince-Édouard. Cette semaine, j'ai entendu dire que les producteurs de patates étaient en train de s'auto-bloquer pour ne pas trop produire de patates parce qu'ils étaient pour les perdre. Ces patates étaient pour aboutir en nourriture pour les animaux d'élevage. Regardez bien, les gouvernements, le G8, se promènent et ils promettent des millions et des millions aux pays en difficulté. Le gouvernement devrait aider les producteurs de l'Île-du-Prince-Édouard. Là, vous allez dire, ça y est, Fortin est dans les patates. C'est simpliste.

or Afghanistan. So send them potatoes since the money never gets there. Then bring the money you save here to the Gatineau Valley. If you do, I guarantee that our crisis will not last. That is for sure.

I am going to end by thanking you for having come here, and for having listened to us all. We have tourist facilities. We have a really lovely valley, with beautiful things to see. Everyone in the valley invites you to spend your holidays here. Come visit, and help us. Thank you very much.

[English]

The Chairman: Thank you very much. This is precisely why we are having this town hall meeting at the end of our hearings. We have these meetings to be sure to hear all that the people have to say. Witnesses today are very much a part of the process.

Senator Segal: Mr. Drury, you spoke about Wayne Easter's reference to the farm price issue. Europeans pay a lot more for food, a lot more. They have very high demands in terms of quality. They are very concerned about GMOs and a whole bunch of related issues.

If we put policies in place to massively increase the cost of food so that the farmers got more, which I would not be opposed to, we would have to engage to assist the clientele of Ms. Lachapelle who are now having difficulty buying the food they need according to the Canadian Food Guide.

What is your view on that?

Mr. Drury: I think part of the problem with the farm net income crisis is not necessarily that there is not enough money in the food economy. There is a terrible distribution of that money. Right now, it is definitely not the farmer getting the bulk, yet he is putting in the most effort, the most investment. It appears that he does not even cover his cost of production. At the consumer level, they are paying I would not want to say through the nose, but they are paying enough already.

It is the distribution system, and this is where I agree with Mr. Wayne Easter. If you empower the farmers so they have a better negotiation with the distributors, the wholesalers and the retailers, that money will be better distributed without causing an increase of the consumer's price and Fabienne will still be able to feed her people.

[Translation]

Senator Segal: Ms. Lachapelle, that also applies to the other members of the panel who have told us about the quite serious problems they are facing. A number have suggested paying farmers and rural forestry workers a guaranteed income for what they do for the environment, using the example of countries like France or Germany.

Aidez-les à en cultiver des patates. Les millions ne se rendent pas en Afrique ni en Afghanistan. Prenez les patates et envoyez-leur les patates vu que l'argent ne se rend pas. Avec le surplus d'argent que vous allez économiser, amenez-le ici dans la Vallée de la Gatineau. Je vous garantis que la crise ne durera pas. Ça, c'est certain.

Je vais terminer en vous disant merci pour votre déplacement, de nous avoir tous écoutés. On a le récréotourisme. On a une vraie belle vallée. On a de belles choses à visiter. C'est toute la vallée qui vous invite durant vos vacances. Venez nous voir et aidez-nous. Merci beaucoup.

[Traduction]

La présidente : Merci beaucoup. C'est précisément la raison pour laquelle nous tenons ces assemblées publiques à la fin de nos audiences. Nous organisons ces assemblées pour être sûr d'avoir entendu tout ce que les gens ont à dire. Les témoins d'aujourd'hui sont un élément important du processus.

Le sénateur Segal : Monsieur Drury, vous avez mentionné les propos de Wayne Easter sur la question du prix à la ferme. Les Européens paient beaucoup plus cher leurs denrées alimentaires, beaucoup plus. Ils sont extrêmement exigeants au niveau de la qualité. Ils sont très préoccupés par les OGM et plein d'autres problèmes connexes.

Si nous appliquons des politiques pour augmenter considérablement le coût des aliments afin que les agriculteurs gagnent plus, et je ne suis pas contre, il faudra que nous nous engagions à aider les clients de Mme Lachapelle qui ont du mal à acheter les aliments nécessaires selon le Guide alimentaire canadien pour manger sainement.

Qu'en pensez-vous?

M. Drury : Je pense qu'une partie du problème lié au revenu agricole net ne signifie pas forcément qu'il n'y a pas suffisamment d'argent dans l'économie de l'alimentation. Cet argent est terriblement mal réparti. Aujourd'hui, ce n'est certainement pas l'agriculteur qui en reçoit la plus grande partie, pourtant c'est lui qui travaille le plus et qui investit le plus. Il semble qu'il n'arrive même pas à couvrir ses coûts de production. Et pour ce qui est des consommateurs, je n'irais pas jusqu'à dire qu'ils payent le prix fort, mais ce qu'ils payent est déjà suffisamment élevé.

C'est le système de distribution, et c'est là que je rejoins M. Wayne Easter. Si vous donnez aux agriculteurs les moyens de mieux négocier avec les distributeurs, les grossistes et les détaillants, cet argent sera mieux réparti, il ne causera pas une hausse des prix pour le consommateur et Fabienne pourra continuer à nourrir sa clientèle.

[Français]

Le sénateur Segal : Madame Lachapelle, cela s'applique aussi aux autres membres du panel qui ont parlé des problèmes assez sérieux dans leur domaine. Plusieurs ont suggéré, de payer les fermiers et les forestiers dans les régions rurales, un revenu garanti pour ce qu'ils font au point de vue environnemental, en suivant l'exemple des pays comme la France ou l'Allemagne.

In English, it is called —

[English]

— a basic income floor for environmental stewardship.

[Translation]

Looking at the various programs available to your clients, do you think that it would help to have a guaranteed income for everyone to solve their present problems here, even if it is someone who has been out of work for a time, or do you think that it would be best to work with the programs that you presently have and make them better?

Ms. Lachapelle: I think that I would work with the programs we presently have and make them better. I think that it is essential for the region to make sure that we are self-sufficient in food. At the moment, we still have a problem. If farmers' incomes are stabilized, we still have no market gardeners here. We have very few. So it is a problem. We have to work so that a region can support itself, we have to work to diversify our production so that people here can use what we produce. If we cut out transportation costs, prices would be much more affordable. That is where we start. We must cut transportation costs. At the moment, our work is here in the region.

My clients often no longer have any income, no longer have anything. My clients are people on welfare, on unemployment. Even those who are below the poverty line have to prove that they are really poor in order to qualify for the food that we prepare at l'Entraide de la Vallée. So we have to increase the number of jobs, but, like the forest, they are being cut. I feel that it is a vicious circle. What has happened is that the number of customers at the region's businesses has gone down and the number of customers at community organizations that help the most disadvantaged has gone up.

[English]

Senator Harb: We talk about government assistance to the farmers. One thing comes to mind and that is the mad cow disease a few years ago. There was pressure by the farming community on the Government of Canada to pitch in and the Government of Canada contributed a substantial amount of money supposedly to help the farming communities, only to find out in the end that the farmers did not get that money. The money ended up being channeled to some of these corporate boys.

When one would say there was a surplus of beef because nobody was eating the beef. The farmers were selling it at a very, very cheap price. As a consumer, you would think that benefit will trickle down. You would go to the shops to buy your beef and nothing changed. The consumer did not benefit from that; the farmer did not benefit, but somewhere, someone in the middle, was reaping the benefit.

What is important in a sense, whatever we do federally or provincially, is that we have a mechanism where it goes through the pipes all the way down to the people who should really be

On dit en anglais —

[Traduction]

— a basic income floor for environmental stewardship.

[Français]

En termes des différents programmes que vous voyez auprès de votre clientèle, pensez-vous que ceci aiderait votre clientèle, d'avoir un revenu garanti pour tout le monde pour régler les problèmes actuels dans le domaine, même si c'est un chômeur pour une période de temps ou pensez-vous qu'il faut travailler avec les programmes qui sont là pour les enrichir?

Mme Lachapelle : Je crois que je travaillerais avec les programmes qui sont là présentement pour les enrichir. Je pense que ce qui serait essentiel en région, c'est d'assurer l'autosuffisance des aliments. Présentement, on a encore un problème. Si on stabilise un revenu pour les fermiers, on n'a pas de maraîchers en région. On en a très peu. Donc, c'est un problème. Il faut travailler à l'autosuffisance d'une région, travailler à la diversification des produits qui sont produits sur le territoire pour que les gens puissent y avoir accès. Si on coupe les coûts du transport, les prix seront beaucoup plus abordables. C'est la base. Il faut couper le transport. Présentement, il faut travailler en région.

C'est certain que ma clientèle n'a souvent plus de revenus, n'a plus rien. Ma clientèle, ce sont des gens qui sont sur l'Aide sociale, sur le chômage. Même ceux qui sont sous le seuil de la pauvreté, il faut vraiment prouver qu'on est très pauvre pour pouvoir bénéficier des aliments que nous préparons à l'Entraide de la Vallée. Donc, il faut augmenter les emplois, mais ça, ça vient couper avec la forêt. Je pense que c'est un cercle vicieux. Ce qui est arrivé, les chiffres d'affaires des commerçants de la région ont baissé et la clientèle des organismes communautaires qui aident les personnes les plus démunies a augmenté.

[Traduction]

Le sénateur Harb : Nous parlons de l'aide du gouvernement aux agriculteurs. Ce qui vient à l'esprit, c'est la maladie de la vache folle d'il y a quelques années. Les agriculteurs avaient exercé des pressions sur le gouvernement du Canada pour qu'il leur vienne en aide et le gouvernement a versé des sommes considérables pour aider supposément les collectivités agricoles, mais il a découvert après-coup que les agriculteurs n'avaient pas reçu cet argent. L'argent a fini par être canalisé vers certains de ces entrepreneurs.

Quand quelqu'un disait qu'il y avait un excédent de viande de bœuf parce que personne n'en consommait. Les éleveurs la vendaient à un prix très modique. Le consommateur pensait qu'il bénéficierait de cette baisse des prix, mais les prix restaient les mêmes dans les magasins. Le consommateur n'en a pas bénéficié; l'agriculteur n'en a bénéficié, mais quelque part, quelqu'un s'est rempli les poches.

Ce qui est important en un sens, que ce soit au niveau fédéral ou au niveau provincial, c'est qu'il existe un mécanisme par lequel l'argent est canalisé vers les personnes qui doivent vraiment en

receiving that benefit. I think that is where we have the strangulation of the program that it is not coming down. Whenever we commit a lot of money, we hire a lot of bureaucrats in order to manage the money or we send it where it should not go in the first place.

Everyone who appeared before us talked about the poverty and about the problems, the lack of employment; it is all true. I am puzzled by the fact that Statistics Canada's report of 2006 indicated that you had a tremendous amount of growth to the tune of about 14 per cent. Normally, when there is economic depression and high unemployment the people leave the region to go to the urban setting. There is a reverse trend here. Can somebody tell me what is going on?

Mr. Bherer: It is because it is cheaper to live in the country. That is why even poor people from the city come to the country. In addition, many retirees come to live in their cottages. This could be an explanation. Some people have told me they moved from the city to live, for example, in Gracefield because it seemed to be cheaper or they have more access to health or social assistance.

Senator Harb: Is there a movement out of the town to the city? If we were to take those people out of the equation, is there an outflow of people in this region?

Mr. Bherer: Young people are going out to get work. A professor told us that in the next 15 years 1 million baby boomers will leave Montreal and buy cottages.

Mr. McGregor: To add to what Dominique is saying, you have an out-migration of youth but an in-migration of baby boomers. I do not think that has been looked at seriously. What is the discrepancy? What is the comparison of what is occurring?

Honourable senators, many of you are going to retire. You are in the baby boomer generation. You have dollars and you are definitely either staying within an urban setting or moving out to a cottage where you have always wanted to live.

What do you bring in? You bring in the RRSPs and all the rest with it. But in the rural area, all we see is the youth leaving for further training. What comes back in? I do not know what the difference is and how great the discrepancy. Is it negligible or is it considerable?

Statistics Canada is trying to look at the Aboriginal situation, trying to get a measure of the Aboriginal statistics. The joke here is that Statistics Canada always does its statistical reporting at the wrong time. You miss hockey tournaments and you miss powwows. That is when we have our biggest population. It is the running joke. But you have to think of the time you measure.

bénéficier. Je pense que c'est là qu'il y a un goulot d'étranglement et l'argent ne passe pas. Chaque fois que nous engageons de grosses sommes, nous recrutons des bureaucrates pour les gérer et nous envoyons cet argent où il ne devrait pas être envoyé pour commencer.

Toutes les personnes qui ont comparu devant nous ont parlé de la pauvreté et des problèmes, le manque d'emploi; et tout est vrai. Le fait que le rapport de 2006 de Statistique Canada indiquait que vous enregistriez un taux de croissance énorme d'environ 14 p. 100 me laisse perplexe. Normalement, en temps de crise économique et quand le taux de chômage est élevé, les gens quittent la région pour aller dans des centres urbains. C'est le contraire qui se passe ici. Quelqu'un peut-il me dire ce qui se passe?

M. Behrer : C'est parce que la vie est moins chère à la campagne. C'est la raison pour laquelle même les citoyens pauvres viennent vivre en zone rurale. En plus, beaucoup de retraités viennent vivre dans leurs chalets. Ce pourrait être une explication. Des gens nous ont dit qu'ils avaient quitté la ville pour habiter à Gracefield, par exemple, parce qu'il semblait que la vie était moins chère ou qu'ils avaient un meilleur accès aux services de santé ou à l'aide sociale.

Le sénateur Harb : Y a-t-il un mouvement de population des villages vers les villes? Si nous ne tenons pas compte de ces gens, y a-t-il un exode dans cette région?

M. Behrer : Les jeunes partent à la recherche de travail. Un professeur nous a dit que durant les 15 prochaines années, un million de baby-boomers quitteront Montréal et achèteront des chalets.

M. McGregor : Permettez-moi d'ajouter aux propos de Dominique qu'il y a un exode des jeunes et une immigration des enfants de l'après-guerre. Je ne pense que cela a fait l'objet d'une étude. Quel est l'écart? Comment la situation actuelle se compare-t-elle à d'autres situations?

Honorables sénateurs, beaucoup d'entre vous vont prendre leur retraite. Vous faites partie de la génération des baby-boomers. Vous avez de l'argent et vous allez soit rester dans un centre urbain soit déménager dans un chalet où vous avez toujours voulu vivre.

Que proposez-vous? Vous proposez le REER et tout le reste avec. Mais tout ce que nous voyons dans les zones rurales, ce sont les jeunes qui partent pour suivre une formation de plus. Que gagne-t-on? J'ignore à la fois la différence et son ampleur. Sont-elles négligeables ou considérables?

Statistique Canada essaie d'étudier la situation des Autochtones, de mesurer les statistiques relatives aux Autochtones. Ce qui fait rire ici, c'est que Statistique Canada présente toujours ses statistiques au mauvais moment. Vous ratez les tournois de hockey et les pow-wows. C'est lors de ces manifestations qu'il y a le plus de monde. C'est une vieille blague. Mais vous devez penser au temps que vous mesurez.

[Translation]

Mr. Fortin: Ten years ago, Maniwaki had a population of over 6,000. Today, it is about 4,000. So there really is a migration.

[English]

Mr. Drury: I come from the southern region where it is just the opposite. People are flocking out of the city to live in the country, not to work in the country or do any development in the country, but just to live in a nice place.

The Chairman: Thank you very much all of you. This is a great way to finish the day.

Fred, I agree with you completely about the Pow Wows. I am from Southwestern Alberta and very close to Treaty 7, surrounded by Treaty 7 and I am an Honorary Chief of the Kainai. I wish more Canadians could see those parts of the culture and the enthusiasm of the population on reserves. It is great.

Mr. McGregor: Just to add to what Mr. Fortin said, I think there was the issue of tourism. The mindset is there within the rural areas, particularly in the Maniwaki area. Everyone knows forestry is on the decline and we do not know how long it will remain. We have tourist events such as the powwow and the water events in the month of August. The powwow in our community fills up the town and the surrounding areas. We should look at those avenues and cooperate with each other to see what is possible.

The mindset in the rural area is self-sustainability. How to achieve it? I do not know how and I think we should look at it seriously. It was not alluded to in the report. I think the report is superficial. It does not go into a lot of the informal economies.

Another running joke in this region is the informal economy. When they deforest or they do not replant fast enough, the marijuana growers go in and they replant something else. You have that kind of informal economy, but then you have all the problems that go with it. You have an overload on the justice system. You have racism with the police in dealing with various cultures. The gentleman here alluded to one police force, one province and one country. Unfortunately, that is not the reality.

Darlene Lannigan mentioned the big rumble. The small little community of Maniwaki that has barely 6,000 people hit Global Television because there was a standoff in town. The rumble was drug-related, but there was also racism and all the other stuff. That is sad, but that is not only in Maniwaki. I think that is throughout rural Quebec, rural Ontario, rural Canada and it is a serious problem.

The Chairman: I agree with what you are saying. I should make a point that the report that you are reading was a very basic beginning. We had been pulling together some of the things that

[Français]

M. Fortin : Il y a dix ans, Maniwaki avait une population d'au-dessus de 6 000 personnes. Aujourd'hui, on est environ 4 000 personnes. Donc, il y a effectivement une migration.

[Traduction]

M. Drury : Je suis originaire de la région sud où la situation est tout à fait le contraire. Les gens quittent la ville pour vivre à la campagne, pas pour y travailler ou développer quoi que ce soit, seulement pour vivre dans un bel endroit.

La présidente : Merci à tous. C'est une excellente façon de terminer la journée.

Fred, je suis tout à fait d'accord avec vous au sujet des pow-wows. Je suis originaire du sud-ouest de l'Alberta, tout près du Traité n° 7, entouré par le Traité n° 7, et je suis chef honoraire de la tribu Blood. Je fais le souhait que davantage de citoyens canadiens puissent connaître ces aspects de la culture et l'enthousiasme de la population des réserves. C'est quelque chose de merveilleux.

M. McGregor : Je voudrais ajouter quelque chose à ce qu'a dit M. Fortin, je pense qu'il y a la question du tourisme. Les gens y pensent dans les zones rurales, surtout dans la région de Maniwaki. Tout le monde sait que l'industrie forestière est en déclin et nous ne savons pas combien de temps elle durera. Nous avons des manifestations touristiques, par exemple le pow-wow et les épreuves nautiques au mois d'août. Les gens affluent dans notre ville et dans les zones avoisinantes pour assister au pow-wow. Nous devrions travailler ensemble pour voir quelles sont les possibilités dans ce domaine.

Les gens des zones rurales veulent être autosuffisants. La question est de savoir comment y arriver. Je l'ignore et je pense qu'on devrait étudier sérieusement cette question. Le rapport n'en fait pas mention. Je pense qu'il est superficiel, car il ne mentionne pas beaucoup d'économies parallèles.

L'économie parallèle est aussi une autre vieille blague dans notre région. Quand ils déboisent et qu'ils ne replantent pas immédiatement, les cultivateurs de marijuana en profitent pour planter quelque chose d'autre. Ce genre d'économie parallèle existe avec tous les problèmes qu'elle entraîne. Le système juridique est surchargé. Le racisme est présent parce que la police fait face à des cultures différentes. Le monsieur ici présent a fait allusion à une police, une province, un pays. Ce n'est malheureusement pas la réalité.

Darlene Lannigan a mentionné la grande bagarre. La petite localité de Maniwaki qui compte à peine 6 000 habitants a fait l'objet d'un reportage de Global Television à cause de l'affrontement qui y a eu lieu. La bagarre était reliée à la drogue, mais aussi au racisme et à d'autres choses. C'est triste, mais cette situation n'existe pas seulement à Maniwaki. Je pense que c'est le cas dans les zones rurales du Québec, de l'Ontario et du Canada et c'est un grave problème.

La présidente : Je suis d'accord avec ce que vous dites. Je dois souligner que le rapport que vous lisez est à peine une ébauche. Nous avons regroupé des sujets soulevés dans d'autres

were coming up in other hearings. We decided that we had to do something more. So we started with that, with the ideas that are in there and the purpose of that was to lay the foundation for the tour that we are now close to completing. That has been to get out on the ground in every province and later in the territories of Canada so that we can hear it from you and not just in the buildings in Ottawa.

We have heard a lot from you today and it has been important. We thank you for coming. We thank you for your patience. Most importantly, we thank you for hanging in there because we, on our side, will do everything we possibly can to try and bring forward something that will in some way cause not just one government, but governments at every level, and the people of Canada at every level to understand that our agriculture community, our farmers and their families and the little towns that grow because of our agriculture community cannot be left on the sidelines.

We hope that we will have some effect in helping at least at the federal level when we have our final report out perhaps by the end of this year. You will certainly be part of it. I thank you all.

The committee adjourned.

audiences. Nous avons décidé que nous devions faire plus et avons commencé par inclure des idées dans ce rapport afin de jeter les bases pour la tournée que nous sommes sur le point d'achever. Nous visitons toutes les provinces, et plus tard les territoires, du Canada pour entendre sur le terrain, et pas seulement dans les édifices d'Ottawa, ce que les citoyens canadiens ont à dire.

Vous nous avez dit beaucoup de choses importantes aujourd'hui. Merci d'être venus et d'avoir été patients. Mais, nous vous remercions surtout de ne pas avoir baissé les bras parce que, de notre côté, nous ferons notre possible pour présenter quelque chose qui incitera non seulement un gouvernement, mais tous les paliers de gouvernements et tous les citoyens canadiens à comprendre que notre secteur agricole, nos cultivateurs, leurs familles et les petites localités qui s'agrandissent grâce à notre communauté agricole ne peuvent pas être relégués aux oubliettes.

Nous espérons que notre rapport final qui sera peut-être publié à la fin de l'année aura une influence, du moins au niveau fédéral. Vous serez certainement mentionnés dans le rapport. Je remercie tout le monde.

La séance est levée.

Friday, June 8, 2007 (afternoon meeting)

As individuals:

The Honourable Wayne Easter, P.C., M.P.

Darlene Lannigan, Assistant — Maniwaki, Office of Lawrence Cannon, M.P.

George Lafontaine, Political Assistant for Stéphanie Vallée, M.N.A. for Gatineau.

Outaouais-Laurentides Beef Producers:

Gib Drury, President.

L'Entraide de la Vallée / Table de sécurité alimentaire:

Fabienne Lachapelle.

As individuals:

Dominique Bherer, Veterinarian.

Bernard Fortin, Representative, Communications, Energy and Paperworkers Union of Canada.

Fred McGregor.

Le vendredi 8 juin 2007 (séance de l'après-midi)

À titre personnel :

L'honorable Wayne Easter, C.P., député.

Darlene Lannigan, assistante — Maniwaki, Bureau de Lawrence Cannon, député.

George Lafontaine, attaché politique pour Stéphanie Vallée, député de Gatineau.

Syndicat des producteurs de bovins de l'Outaouais et des Laurentides :

Gib Drury, président.

L'Entraide de la Vallée / Table de sécurité alimentaire :

Fabienne Lachapelle.

À titre personnel :

Dominique Bherer, vétérinaire

Bernard Fortin, représentant, Syndicat canadien des communications, de l'énergie et du papier.

Fred McGregor.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Public Works and Government Services Canada –
Publishing and Depository Services
Ottawa, Ontario K1A 0S5

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Travaux publics et Services gouvernementaux Canada –
Les Éditions et Services de dépôt
Ottawa (Ontario) K1A 0S5

WITNESSES

Friday, June 8, 2007 (morning meeting)

Fédération des producteurs de bois du Québec:

Jean-Pierre Dansereau, Director General.

Fédération Québécoise des coopératives forestières:

Gérard Szaraz, Strategic Development Adviser.

As an individual:

Jeannot Beaulieu.

Mani-Jeunes:

Gaston Robitaille, Chairman of the Board.

Centre Jean Bosco de Maniwaki:

Philippe Larivière, Coordinator.

Centre des services aux réseaux d'entreprises du secteur forêt:

Denise Julien, Director General.

As an individual:

Jacques Grondin.

Centre local de développement:

Benoit Labrecque, Advisor, Development of Forestry Industry.

L'Équipe des bénévoles de la Haute Gatineau:

Dorothée St-Marseilles, Coordinator.

(Continued on previous page)

TÉMOINS

Le vendredi 8 juin 2007 (séance du matin)

Fédération des producteurs de bois du Québec :

Jean-Pierre Dansereau, directeur général.

Fédération Québécoise des coopératives forestières :

Gérard Szaraz, conseiller au développement stratégique.

À titre personnel :

Jeannot Beaulieu.

Mani-Jeunes :

Gaston Robitaille, président du conseil d'administration.

Centre Jean Bosco de Maniwaki :

Philippe Larivière, coordonnateur.

Centre des services aux réseaux d'entreprises du secteur forêt :

Denise Julien, directrice générale.

À titre personnel :

Jacques Grondin.

Centre local de développement :

Benoit Labrecque, conseiller au développement de l'industrie forestière.

L'Équipe des bénévoles de la Haute Gatineau :

Dorothée St-Marseilles, coordonnatrice.

(Suite à la page précédente)



